

Digitized by the Internet Archive  
in 2023 with funding from  
University of Toronto

<https://archive.org/details/31761116504424>





C25  
A48



155

First Session  
Thirty-ninth Parliament, 2006

Première session de la  
trente-neuvième législature, 2006

## SENATE OF CANADA

## SÉNAT DU CANADA

*Proceedings of the Standing  
Senate Committee on*

*Délibérations du Comité  
sénatorial permanent de l'*

# Agriculture and Forestry

# Agriculture et des forêts

*Chair:*

The Honourable JOYCE FAIRBAIRN, P.C.

*Présidente :*

L'honorable JOYCE FAIRBAIRN, C.P.

Tuesday, December 5, 2006  
Thursday, December 7, 2006 (in camera)  
Tuesday, December 12, 2006  
Thursday, December 14, 2006 (in camera)

Le mardi 5 décembre 2006  
Le jeudi 7 décembre 2006 (à huis clos)  
Le mardi 12 décembre 2006  
Le jeudi 14 décembre 2006 (à huis clos)

### Issue No. 13

### Fascicule n° 13

#### Fifteenth and sixteenth meetings on:

#### Quinzième et seizième réunions concernant :

The present state and future of agriculture  
and forestry in Canada

L'état actuel et les perspectives d'avenir de  
l'agriculture et des forêts au Canada

#### Sixteenth, seventeenth and eighteenth meetings on:

#### Seizième, dix-septième et dix-huitième réunions concernant :

Rural poverty in Canada

La pauvreté rurale au Canada

#### INCLUDING:

#### Y COMPRIS :

THE THIRD REPORT OF THE COMMITTEE  
(Interim report on the present state and future of  
agriculture and forestry in Canada:

LE TROISIÈME RAPPORT DU COMITÉ  
(Rapport intérimaire sur l'état actuel et les perspectives  
d'avenir de l'agriculture et des forêts au Canada :

*Agriculture and Agri-Food Policy in Canada:  
Putting Farmers First!)*

*La politique agricole et agroalimentaire au Canada :  
Les agriculteurs d'abord!)*

THE SIXTH REPORT OF THE COMMITTEE

LE SIXIÈME RAPPORT DU COMITÉ

(Interim report on rural poverty in Canada:  
*Understanding Freefall: The Challenge of the Rural Poor)*

(Rapport intérimaire sur la pauvreté rurale au Canada :  
*Comprendre l'exode : lutte contre la pauvreté rurale)*

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS :

(Voir à l'endos)



THE STANDING SENATE COMMITTEE ON  
AGRICULTURE AND FORESTRY

The Honourable Joyce Fairbairn, P.C., *Chair*

The Honourable Leonard J. Gustafson, *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

Callbeck	Mercer
Christensen	Mitchell
* Hays	Oliver
(or Fraser)	Peterson
* LeBreton, P.C.	Segal
(or Comeau)	Tkachuk
Mahovlich	

\*Ex officio members

(Quorum 4)

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DE  
L'AGRICULTURE ET DES FORÊTS

*Présidente* : L'honorable Joyce Fairbairn, C.P.

*Vice-président* : L'honorable Leonard J. Gustafson

et

Les honorables sénateurs :

Callbeck	Mercer
Christensen	Mitchell
* Hays	Oliver
(ou Fraser)	Peterson
* LeBreton, C.P.	Segal
(ou Comeau)	Tkachuk
Mahovlich	

\*Membres d'office

(Quorum 4)

## MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Tuesday, December 5, 2006  
(28)

[English]

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met at 5:29 p.m., this day, in room 2, Victoria Building, the Chair, the Honourable Joyce Fairbairn, P.C., presiding.

*Members of the committee present:* The Honourable Senators Callbeck, Fairbairn, P.C., Christensen, Gustafson, Mercer and Mitchell (6).

*In attendance:* Frédéric Forge, Marc Leblanc, Marc-André Pigeon, Analysts, Parliamentary Information and Research Services, Library of Parliament.

*Also in attendance:* The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Wednesday, April 26, 2006, the committee continued its consideration of the present state and the future of agriculture and forestry in Canada. (*For complete text of Order of Reference, see proceedings of the committee, Issue No. 1.*)

WITNESS:

*As an individual:*

Ricarda Steinbrecher, Co-Director, EcoNexus.

Ms. Steinbrecher made a statement and answered questions.

At 6:30 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

OTTAWA, Thursday, December 7, 2006  
(29)

[English]

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met at 8:09 a.m., this day, in camera, in room 705, Victoria Building, the Chair, the Honourable Joyce Fairbairn, P.C., presiding.

*Members of the committee present:* The Honourable Senators Christensen, Fairbairn, P.C., Gustafson, Mahovlich, Mercer, Mitchell, Oliver, Segal and Tkachuk (9).

*In attendance:* Frédéric Forge, Marc Leblanc, Marc-André Pigeon, Analysts, Parliamentary Information and Research Services, Library of Parliament.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, May 16, 2006 the committee continued its consideration of rural poverty in Canada. (*For complete text of Order of Reference, see proceedings of the committee, Issue No. 6.*)

In accordance with rule 92(2)(f), the committee considered its draft interim report.

## PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le mardi 5 décembre 2006  
(28)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui, à 17 h 29, dans la salle 2 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Joyce Fairbairn, C.P. (*présidente*).

*Membres du comité présents :* Les honorables sénateurs Callbeck, Fairbairn, C.P., Christensen, Gustafson, Mercer et Mitchell (6).

*Également présents :* Frédéric Forge, Marc Leblanc et Marc-André Pigeon, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

*Aussi présents :* Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 26 avril 2006, le comité poursuit son examen de l'état actuel et des perspectives d'avenir de l'agriculture et des forêts au Canada. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 1 des délibérations du comité.*)

TÉMOIN :

*À titre personnel :*

Ricarda Steinbrecher, codirectrice, EcoNexus.

Mme Steinbrecher fait une déclaration puis répond aux questions.

À 18 h 30, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le jeudi 7 décembre 2006  
(29)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui à huis clos, à 8 h 9, dans la salle 705 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Joyce Fairbairn, C.P. (*présidente*).

*Membres du comité présents :* Les honorables sénateurs Christensen, Fairbairn, C.P., Gustafson, Mahovlich, Mercer, Mitchell, Oliver, Segal et Tkachuk (9).

*Également présents :* Frédéric Forge, Marc Leblanc et Marc-André Pigeon, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 16 mai 2006, le comité poursuit son étude sur la pauvreté rurale au Canada. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 6 des délibérations du comité.*)

Conformément à l'alinéa 92(2)f) du Règlement, le comité examine l'ébauche de son rapport intermédiaire.

It was agreed that the committee adopt the draft report with the changes discussed as its interim report and that the Chair table the report in the Senate.

At 10:20 a.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

OTTAWA, Tuesday, December 12, 2006

(30)

[English]

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met at 7:02 p.m., this day, in room 2, Victoria Building, the Chair, the Honourable Joyce Fairbairn, P.C., presiding.

*Members of the committee present:* The Honourable Senators Callbeck, Fairbairn, P.C., Gustafson, Mahovlich, Mercer, Mitchell, Oliver, Peterson, Segal and Tkachuk (10).

*In attendance:* Frédéric Forge, Marc Leblanc, Jean-Denis Fréchette, Analysts, Parliamentary Information and Research Services, Library of Parliament.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Wednesday, April 26, 2006, the committee continued its consideration of the present state and the future of agriculture and forestry in Canada. (*For complete text of Order of Reference, see proceedings of the committee, Issue No. 1.*)

WITNESSES:

*Canadian Wheat Board:*

Allen Oberg, Director, District 5;

Adrian Measner, President and Chief Executive Officer.

Mr. Oberg, together with Mr. Measner, made a statement and answered questions.

At 8:40 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

OTTAWA, Thursday, December 14, 2006

(31)

[English]

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met at 9:15 a.m., this day, in camera, in room 705, Victoria Building, the Chair, the Honourable Joyce Fairbairn, P.C., presiding.

*Members of the committee present:* The Honourable Senators Callbeck, Fairbairn, P.C., Gustafson, Mahovlich, Mercer, Mitchell, Oliver, Peterson, Segal and Tkachuk (10).

*In attendance:* Frédéric Forge, Marc Leblanc, Marc-André Pigeon, Analysts, Parliamentary Information and Research Services, Library of Parliament.

Il est convenu que le comité adopte l'ébauche de rapport avec les modifications discutées comme son rapport intermédiaire et que la présidente dépose le rapport au Sénat.

À 10 h 20, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le mardi 12 décembre 2006

(30)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui, à 19 h 2, dans la salle 2 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Joyce Fairbairn, C.P. (présidente).

*Membres du comité présents :* Les honorables sénateurs Callbeck, Fairbairn, C.P., Gustafson, Mahovlich, Mercer, Mitchell, Oliver, Peterson, Segal et Tkachuk (10).

*Également présents :* Frédéric Forge, Marc Leblanc et Jean-Denis Fréchette, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 26 avril 2006, le comité poursuit son examen de l'état actuel et des perspectives d'avenir de l'agriculture et des forêts au Canada. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 1 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

*Commission canadienne du blé :*

Allen Oberg, directeur, circonscription 5;

Adrian Measner, président-directeur général.

M. Oberg, aidé de M. Measner, fait une déclaration puis répond aux questions.

À 20 h 40, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le jeudi 14 décembre 2006

(31)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui à huis clos, à 9 h 15, dans la salle 705 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Joyce Fairbairn, C.P. (présidente).

*Membres du comité présents :* Les honorables sénateurs Callbeck, Fairbairn, C.P., Gustafson, Mahovlich, Mercer, Mitchell, Oliver, Peterson, Segal et Tkachuk (10).

*Également présents :* Frédéric Forge, Marc Leblanc et Marc-André Pigeon, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, May 16, 2006 the committee continued its consideration of rural poverty in Canada. (*For complete text of Order of Reference, see proceedings of the committee, Issue No. 6.*)

In accordance with rule 92(2)(e), the committee considered its draft future agenda.

The committee discussed its plans for travel within Canada in 2007.

At 10:29 a.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

*ATTEST:*

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 16 mai 2006, le comité poursuit son étude sur la pauvreté rurale au Canada. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 6 des délibérations du comité.*)

Conformément à l'alinéa 92(2)e) du Règlement, le comité examine un projet d'ordre du jour.

Le comité discute des déplacements qu'il prévoit effectuer au Canada en 2007.

À 10 h 29, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

*ATTESTÉ :*

*La greffière du comité,*

Jessica Richardson

*Clerk of the Committee*

**REPORTS OF THE COMMITTEE**

Wednesday, June 21, 2006

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry has the honour to table its

**THIRD REPORT**

Your Committee, which was authorized by the Senate on Wednesday, April 26, 2006 to hear from time to time witnesses, including both individuals and representatives from organizations, on the present state and the future of agriculture and forestry in Canada, now tables its interim report entitled: *Agriculture and Agri-Food Policy in Canada: Putting Farmers First!*

Respectfully submitted,

---

Wednesday, December 13, 2006

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry has the honour to table its

**SIXTH REPORT**

Your Committee, which was authorized by the Senate on Tuesday, May 16, 2006 to examine and report on rural poverty in Canada, now tables its interim report entitled: *Understanding Freefall: The Challenge of the Rural Poor.*

Respectfully submitted,

*La présidente,*

JOYCE FAIRBAIRN

*Chair*

*(Text of the reports appear following the evidence)*

**RAPPORTS DU COMITÉ**

Le mercredi 21 juin 2006

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts a l'honneur de déposer son

**TROISIÈME RAPPORT**

Votre Comité, autorisé par le Sénat le mercredi 26 avril 2006 à entendre de temps en temps les témoignages d'individus et de représentants d'organismes sur l'état actuel et les perspectives d'avenir de l'agriculture et des forêts au Canada, dépose maintenant son rapport intérimaire intitulé *La politique agricole et agroalimentaire au Canada : Les agriculteurs d'abord!*

Respectueusement soumis,

---

Le mercredi 13 décembre 2006

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts a l'honneur de déposer son

**SIXIÈME RAPPORT**

Votre Comité, autorisé par le Sénat le mardi 16 mai 2006 à examiner, en vue d'en faire rapport, la pauvreté rurale au Canada, dépose maintenant son rapport intérimaire intitulé *Comprendre l'exode : lutte contre la pauvreté rurale.*

Respectueusement soumis,

*(Le texte des rapports figure après les témoignages)*

## EVIDENCE

OTTAWA, Tuesday, December 5, 2006

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met this day at 5:29 p.m. to study the present state and future of agriculture and forestry in Canada.

**Senator Joyce Fairbairn** (*Chairman*) in the chair.

[*English*]

**The Chairman:** Good evening, honourable senators, our very special witness and all of you watching the Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry on television.

We are meeting this evening to discuss the implications for farmers of genetic use restriction technologies, otherwise known as GURTs, a group of genetic tools that includes the commonly known terminator technology. This technology produces genetically modified plants that can grow to maturity but produce seeds that will not germinate. The terminator technology was first patented in the United States by Delta and Pine Land Company and the United States Department of Agriculture in 1998. Last year it received patent protection in both Canada and the European Union.

Our witness today, Dr. Ricarda Steinbrecher, is one of the world's foremost experts on this issue. Dr. Steinbrecher is a biologist and geneticist. Her work focuses on genetic engineering in food and farming, and its risks and potential consequences on health, food, security and our environment. She is currently co-director of EcoNexus, a not-for-profit public interest research association based in the United Kingdom. She is advisor and consultant to many national and international organizations and has been closely involved with the United Nations international negotiations and implementation of the Cartagena Protocol on Biosafety since 1995.

Please proceed, Ms. Steinbrecher.

**Ricarda Steinbrecher, Co-Director, EcoNexus, as an individual:** I thank you for giving me the opportunity to talk about this important issue. My understanding is that the focus tonight is on terminator technology, which is, as was just stated, part of a wider technology called GURTs — genetic use restriction technologies. I will discuss the purpose of terminator technology, the design of it, and the difference between ordinary genetically engineered crops and seedless melons or hybrid seeds. I will then discuss the problems and risks associated with the technology.

The purpose of genetic use restriction technologies, as the name implies, is to restrict the use of genetic material for two purposes. The first is intellectual property protection. Companies have patents on certain genes and do not want them to be used by

## TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le mardi 5 décembre 2006

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui, à 17 h 29, pour étudier l'état actuel et les perspectives d'avenir de l'agriculture et des forêts au Canada.

**Le sénateur Joyce Fairbairn** (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

**La présidente :** Je souhaite le bonsoir aux honorables sénateurs, à notre très éminent témoin et aux téléspectateurs des travaux du Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts.

Nous sommes réunis ce soir pour discuter des conséquences, pour les agriculteurs, des technologies de restriction de l'utilisation des ressources génétiques (dites TRURG), qui constituent un groupe d'outils génétiques englobant la technologie largement connue sous le nom de « Terminator ». Cette technologie permet d'obtenir des plantes génétiquement modifiées, qui peuvent atteindre la maturité, mais dont les semences ne germeront pas. En 1998, la société Delta and Pine Land et le département de l'Agriculture des États-Unis (USDA) ont obtenu le brevet de la technologie « Terminator » aux États-Unis. Depuis l'année dernière, cette technologie est protégée par brevet au Canada et dans l'Union européenne.

Notre témoin d'aujourd'hui, la Dre Ricarda Steinbrecher, fait partie de l'élite des spécialistes de cette question. Biologiste et généticienne, elle a orienté ses travaux sur le génie génétique appliqué aux denrées alimentaires et à l'agriculture ainsi que sur ses risques et ses conséquences potentielles sur la santé, l'alimentation, la sécurité et notre environnement. Elle est actuellement codirectrice d'EcoNexus, association de recherche d'intérêt public à but non lucratif dont le siège se trouve au Royaume-Uni. Elle est conseillère et consultante auprès de nombreuses organisations nationales et internationales et elle a participé de très près aux négociations internationales et à la mise en œuvre, par les Nations Unies, depuis 1995, du protocole de Cartagena sur la biodiversité.

Veuillez commencer, madame Steinbrecher.

**Ricarda Steinbrecher, codirectrice, EcoNexus, à titre personnel :** Je vous remercie de l'occasion que vous me donnez de parler de cette question importante. Je crois comprendre que, ce soir, on s'intéresse particulièrement à la technologie « Terminator », qui, comme l'on vient de le dire, appartient à un groupe plus vaste de technologies appelées TRURG, pour technologies de restriction de l'utilisation des ressources génétiques. Je discuterai du but de la technologie « Terminator », de sa conception et des différences qui existent entre les espèces génétiquement modifiées ordinaires, les melons sans pépins ou les semences hybrides. Puis je passerai aux problèmes et aux risques associés à la technologie.

Le but des technologies de restriction de l'utilisation des ressources génétiques est, comme leur nom l'indique, de limiter l'utilisation des matériels génétiques, pour deux motifs : le premier est la protection de la propriété intellectuelle. Des

other breeders or by farmers for replanting without paying a technology fee. That was the original purpose of its design.

The second purpose is technology protection system, TPS, which is the category under which Delta and Pine Land is putting this technology forward in the international arena. There are brochures that state this technology is for the benefit of farmers, but it is also for the benefit of the company, because it is a protection system for their patents.

The third purpose is protection from contamination, and this is where many of us will have most interest. Is it a tool to prevent contamination from genetically engineered crops? There is presently a big problem of finding genetically modified genes not only in the fields where they are supposed to be, but also in neighbouring fields. They are found in volunteer plants years later, and even in other countries.

You may have heard about the contamination relating to StarLink in the United States. A crop that was not supposed to be for human consumption was found everywhere. It still turns up in tests occasionally, although no one is planting it. It got out there somehow, and it is still there. Can terminator technology protect against that? There is the suggestion it could be used for biocontainment.

I will go to the model behind the technology and then we can revisit whether it can accomplish this. The model is to produce a seed that, when planted, will grow into an ordinary plant and will produce seeds, but those seeds are sterile and will not give rise to a proper plant.

That is done at the very end of the formation of the seed, when the embryo develops. When the seed has set and developed, the growth of the embryo is the next stage. At that stage, a gene is becoming active — a cell lethal gene, a cell toxin. That is linked to a regulatory sequence that will only be active in the late embryonic phase. It is only in that last phase that the plant will be toxic. Some people call them suicide seeds, because they kill themselves by producing the toxin.

How can such seed be multiplied? For that purpose, the toxin should not be active. Therefore, a block is put between the regulatory sequence, the on and off switch of the toxin gene. The regulatory switch and the genetic information need to be next to each other in order to function properly. If I separate them by putting a block or sequence of DNA between them, it cannot work. That is what is done; a block is put between and it is fine.

Now I can multiply the seeds, but the mechanism will not work. In order to get the toxin active, I will put another set of genes in the plant that act as molecular scissors. If that gene is active, it will produce a protein called recombinase that will

sociétés ayant fait breveter certains gènes ne veulent pas que ces derniers soient utilisés par d'autres obtenteurs ni par les agriculteurs qui réutiliseront les semences sans acquitter de droits pour la technologie. Telle était la première raison d'être de cette technologie.

Le deuxième but est le système de protection de la technologie, ou SPT, qui est le motif en vertu duquel Delta and Pine Land met cette technologie de l'avant sur la scène internationale. D'après certaines brochures, cette technologie profitera aux agriculteurs. Mais elle profitera également à cette société, car c'est un système de protection des brevets qu'elle détient.

Le troisième but est la protection contre la contamination, et c'est à lui que beaucoup d'entre nous s'intéressent. S'agit-il d'un outil pour prévenir la contamination par les cultures génétiquement modifiées? Actuellement, il est très difficile de trouver les gènes génétiquement modifiés non seulement dans les cultures où ils sont censés se trouver, mais également dans les champs contigus. On les trouve, des années plus tard, dans les semis et même dans d'autres pays.

Peut-être avez-vous entendu de l'affaire StarLink, un cas de contamination survenu aux États-Unis. Une production végétale non destinée à la consommation humaine s'est retrouvée partout. On l'identifie de nouveau, à l'occasion, dans des analyses, bien que personne ne la cultive plus. Elle s'est échappée dans la nature et elle s'y trouve encore. La technologie « Terminator » peut-elle nous protéger contre cela? Certains ont laissé entendre qu'elle pourrait servir au confinement biologique.

Je reviendrai sur le modèle dont s'inspire la technologie. Ensuite, nous pourrions déterminer si cette technologie peut servir à cette fin. Le modèle consiste à produire une semence qui, lorsqu'elle sera mise en terre, donnera une plante ordinaire, qui donnera des semences à son tour. Cependant, parce que ces semences sont stériles, elles ne donneront pas naissance à une plante.

Le mécanisme agit à la toute fin de la formation de la semence, lorsque l'embryon se développe. Quand la semence a fini de se développer, l'étape suivante est la croissance de l'embryon. À cette étape, un gène, létal, toxique pour la cellule, une toxine, s'active. Ce gène est lié à une séquence de régulation qui ne s'activera qu'à la fin de l'étape du développement de l'embryon. Ce n'est qu'à cette dernière étape que la plante sera toxique. Certains qualifient ces semences de suicides, parce qu'elles se tuent elles-mêmes, elles se suicident, en produisant la toxine.

Comment peut-on multiplier une telle semence? À cette fin, la toxine ne devrait pas être active. C'est pourquoi on insère un bloc entre la séquence de régulation et le commutateur du gène de la toxine. Le commutateur et l'information génétique doivent être contigus pour fonctionner correctement. Si je les sépare en insérant entre eux un bloc ou une séquence d'ADN, ils ne peuvent pas fonctionner. C'est ainsi que l'on procède, par l'insertion d'un bloc, ce qui est excellent.

Je suis désormais en mesure de multiplier les semences, mais le mécanisme ne fonctionnera pas. Pour activer la toxine, j'insérerai dans la plante un autre ensemble de gènes qui serviront de ciseaux moléculaires. Si ce gène est actif, il produit une protéine appelée

recognize the block I put in before and cut it out. Then the regulatory sequence, the promoter, moves to the gene and it is active; the toxin is produced.

We now have two sets of genes in there; but how is the activator of the gene controlled? I put in a third set of genes that has a repressor system. This represses the activator, which is now in the middle of it.

This first set is the so-called switch mechanism. The repressor gene will have a responsive element to a chemical that can be sprayed on a plant. This is why I put this external control into the system. We have a highly complex, highly interdepartmental and interactive system. In that sense, there are a lot of vulnerabilities.

Does it work? We have no scientific data on it. There is no peer-reviewed scientific literature and no greenhouse trial data, which we need in order to look at it and its performance. We can only look at the individual components that have been put into the terminator plants. Having investigated them, I can say that none of them work 100 per cent. There are always glitches and hiccups.

Another problem is that the genes put in genetically engineered plants can often be switched off by the plant itself. We call that gene silencing. We have seen that mechanism again and again in genetically modified plants.

As well, sequences can suddenly leak, or in the multiplying process they might get segregated. There are many genes that need to stay together in one cell in order to work. In multiplying them they may be passed on to different plants, and then the process does not work. There are many vulnerable spots that could make the system inoperable.

That is the design, in brief.

What is the difference to ordinary GM plants or seedless melons? The difference is that we have this switch mechanism. It is different in that it has an external control mechanism in it. We have a system that is highly vulnerable. It may work sometimes and then it may not. We cannot rely on it. With regard to genetically engineered crops, it is highly complex and has this external control mechanism built in.

With seedless melons, they are not grown for their seed but their fruit. It is a product of breeding; it is not a genetically modified crop.

Many farmers will not replant hybrid seeds, because they do not breed true. They do not provide a uniform crop, but they are not sterile. Again, there is a difference here. Some farmers will use hybrid seeds for the breeding processes.

recombinase, qui reconnaît le bloc que j'ai inséré auparavant et qui l'excise. La séquence de régulation, le promoteur, se rapproche du gène et devient actif; la toxine est produite.

Nous avons là deux ensembles de gènes; mais comment commande-t-on l'activateur du gène? J'introduis un troisième ensemble de gènes qui possède un système répresseur. Ce dernier réprime l'activateur, qui se trouve désormais en son milieu.

Le premier ensemble est le mécanisme dit de commutation. Le gène répresseur possède un élément réagissant à une substance que l'on peut pulvériser sur la plante. C'est pourquoi j'ai introduit ce mécanisme extérieur de commande dans le système. Nous avons un système très complexe, très interdépendant, interactif, qui, en ce sens, possède plusieurs points vulnérables.

Cela fonctionne-t-il? Nous ne possédons aucune donnée scientifique à ce sujet. Il n'existe aucune publication scientifique validée par un comité de lecture ni aucun résultat d'essais en serres, dont nous avons besoin afin d'examiner ce système et ses performances. Nous ne pouvons examiner que les éléments individuels mis en place dans les plantes « Terminator ». Les ayant examinés, je puis affirmer qu'aucun d'entre eux ne fonctionne parfaitement. On observe toujours des couacs.

Un autre problème est que les gènes insérés dans les plantes génétiquement modifiées peuvent souvent être inactivés par la plante elle-même. Nous appelons ce phénomène la réduction des gènes au silence. Nous l'avons constaté à maintes reprises chez les plantes génétiquement modifiées.

De même, des séquences peuvent soudainement s'échapper ou, pendant le processus de multiplication, elles pourraient devenir isolées. Beaucoup de gènes doivent rester ensemble dans une cellule pour fonctionner. En les multipliant, on peut les distribuer à différentes plantes, chez qui le processus ne fonctionne pas. Il existe beaucoup de points vulnérables, qui pourraient rendre le système inopérant.

Voilà, en bref, comment cela a été conçu.

Quelle est la différence avec les plantes génétiquement modifiées ordinaires ou les melons sans pépins? La différence réside dans ce mécanisme de commutation. Celui-ci est différent en raison du mécanisme externe de commande dont il est doté. C'est un système très fragile. Tantôt il fonctionne, tantôt non. Nous ne pouvons pas nous y fier. En ce qui concerne les cultures génétiquement modifiées, cela est très complexe, et ce mécanisme extérieur de commande y est intégré.

Pour ce qui concerne les melons sans pépins, on ne les cultive pas pour leurs semences, mais pour le fruit. C'est un produit de la reproduction. Ce n'est pas une culture génétiquement modifiée.

Beaucoup d'agriculteurs ne réutilisent pas les semences hybrides, parce que ces dernières ne conservent pas leurs caractères d'une génération à l'autre. Elles ne donnent pas une récolte uniforme, mais elles ne sont pas stériles. Encore une fois, nous constatons ici une différence. Certains agriculteurs sèmeront des semences hybrides.

With regard to the problems we encounter, we said earlier the idea is for terminator technology, GURTs, to act as a containment system. We might have sterile seeds should the technology work. According to my assessment and that of many scientists, there is no chance it will work in the way it would need to in order to be a containment system. That would have to be 100 per cent and there is no way it can perform that.

Let us say it works to 80 per cent, whether it works or not, pollen is produced and it can flow to neighbouring fields and cross-pollinate there. There is no block built into this system; we still get all the genetic material.

Let us say we want to grow a pharmaceutical crop and prevent it from contaminating neighbouring fields; we cannot do it with this technology because pollen will cross-pollinate and carry all the genes across. As a result, we may have a situation where if the farmer, who has that neighbouring crop, tries to save the seeds to grow, they would not. Therefore, the contamination cannot continue through the next generations when we have contamination in the first generation.

The other factor is that if it does not work properly, we will also get contamination through the generations. That means it is inherited.

What problems do farmers encounter? It is an economic concern, because contaminated crops, if they contain pharmaceutical genes, cannot be sold on the food market. Also, many wheat farmers in Canada, for example, will save seeds. If they are contaminated with terminator technology and they sow them the next year, they have reduced crops growing, because some of them will have the sterile seeds. There can be many repercussions. The terminator technology can also go into related plants.

What is being used to switch it on or off as a chemical? Is it sprayed on or put on the seed coating? None of that is clear yet. The original suggestion was to use tetracycline, a substance that is also an antibiotic. Many people were saying it was not a good idea to use that, and Delta and Pine Land have agreed and say they will not use tetracycline. They are considering the use of a switch that is based on an alcohol-response mechanism from a bacterial background.

Many plants have the capacity to produce alcohol themselves. There are seeds that will start growing when put in the ground; yet if the field is flooded for a few days, plants will be able to survive, because they have a mechanism whereby they still produce energy without oxygen present. However, the by-product will be alcohol.

Pour ce qui est des problèmes que nous observons, nous avons dit, plus tôt, que la raison d'être de la technologie « Terminator », de restriction de l'utilisation des ressources génétiques (TRURG), est d'agir en système de confinement. Nous pourrions avoir des semences stériles, si la technologie fonctionnait. Selon mon évaluation et celle de nombreux scientifiques, il est absolument impossible qu'elle fonctionne comme il le faudrait afin d'être un système de confinement. Il faudrait que ce soit un confinement total (à 100 p. 100), et rien ne permet d'atteindre ce taux.

Posons l'hypothèse qu'elle fonctionne à 80 p. 100; qu'elle fonctionne ou non, il y a production de pollen qui être transporté dans les champs voisins et donner lieu à une pollinisation croisée. Le système n'est assorti d'aucun mécanisme de blocage; nous continuons à obtenir tout le matériel génétique.

Supposons que nous voulions faire de la culture de plantes pharmaceutiques sans contaminer les champs voisins; c'est impossible avec cette technique, parce que le pollen, par le mécanisme de la pollinisation croisée, propagera tous les gènes à l'extérieur. Nous pouvons donc imaginer le cas d'un agriculteur qui, voisin d'une telle culture et essayant de conserver les semences en vue de les cultiver, ne le pourrait pas. En conséquence, la contamination ne peut pas se propager aux générations suivantes lorsque nous avons une contamination dans la première.

L'autre facteur est que si la technologie ne fonctionne pas correctement, la contamination se propagera aux générations ultérieures. Cela signifie qu'elle devient héréditaire.

Quels problèmes les agriculteurs affrontent-ils? Cela a été un motif de préoccupation économique, en raison des cultures contaminées, qui, si elles contiennent des « gènes pharmaceutiques », ne peuvent pas être vendues sur le marché des denrées. En outre, beaucoup de producteurs de blé au Canada, par exemple, conservent leurs semences. Si celles-ci sont contaminées par la technologie « Terminator » et si les producteurs les sèment l'année suivante, il y aura réduction de la croissance, parce que certaines semences seront stériles. Les repercussions peuvent être nombreuses. La technologie « Terminator » peut également s'étendre aux plantes apparentées.

Quelle est la substance servant de commutateur? La pulvérise-t-on sur la culture ou en enduit-on les semences? Rien de cela n'est encore clair. L'idée, à l'origine, consistait à utiliser la tétracycline, substance qui peut également être antibiotique. Beaucoup disaient que l'idée n'était pas bonne. S'étant rangée à cette opinion, la société Delta and Pine Land a annoncé qu'elle n'utiliserait pas la tétracycline. Elle songe à un système de commutation fondé sur un mécanisme de réaction à l'alcool d'origine bactérienne.

Beaucoup de plantes sont capables de produire naturellement de l'alcool. Des semences commencent à germer dès qu'on les met en terre; pourtant, si le champ est inondé pendant quelques jours, les plantes sont capables de survivre, grâce à un mécanisme leur permettant de produire de l'énergie en déficit d'oxygène.

Therefore, they can trigger the mechanism themselves. We never know whether or when something has been activated.

In brief, we have a highly complex technology that will not protect from contamination, certainly not from pollen. With seed, it is questionable; at times it will contaminate, at other times not.

Therefore, what is the interest of farmers to want the technology? What is the benefit? In that context, I would like to state that there is currently a moratorium on the use of the technology issued by the Convention on Biological Diversity. This moratorium is in line with the precautionary principle; because so much is unknown, and they are not clear about the ecological and socio-economic impacts on farm communities, et cetera.

In that context, there is a moratorium until further tests and implication assessments have been carried out in a transparent manner and conditions for safe and beneficial use have been validated. That is an interesting concept: The beneficial use needs to be validated.

The Convention on Biological Diversity, to which Canada is a signatory, is not legally binding; it is an agreement amongst nations. I just wanted to provide that background information.

**Senator Mercer:** Thank you for appearing. We are in the middle of another study, but it is worthwhile having someone with Dr. Steinbrecher's credentials to talk to us about this, because it is an unusual but important topic, which we have not covered before.

As a result of the need to purchase seeds yearly, would that drive the price up for the farmer and consumer? Is there a price benefit to this for both farmer and consumer?

**Ms. Steinbrecher:** I wish that was a question I could answer with my expertise, but it is not within the realm of a genetic scientist. This is why there should be an impact assessment done in terms of socio-economic effects, which has not been conducted.

I agree with you; that is a question that needs answering.

**Senator Mercer:** The opponents to terminator technology fear that it can be accidentally transferred to other plants. If that is possible, what are the risks environmentally? I understand this is part of the assessment we are continuing to complete, but I am seeking your opinion.

What are the risks to the environment or protecting farmers' varieties by use of this? Are there ways of minimizing these risks other than banning the technology? We have a technology that is interesting, but we must find a practical way to use it.

Cependant, le sous-produit de ce mécanisme est l'alcool. En conséquence, ces plantes sont capables elles-mêmes de déclencher ce mécanisme. Or, nous ne savons jamais si le mécanisme est déclenché ni quand.

Bref, nous disposons d'une technologie très complexe, qui ne nous protégera pas de la contamination, certainement pas du pollen. Avec les semences, la réponse est douteuse; tantôt il y aura contamination, tantôt pas.

Quel est donc l'intérêt, pour les agriculteurs, de vouloir la technologie? Qu'en retirent-ils? Dans ce contexte, j'aimerais annoncer qu'un moratoire est actuellement en vigueur sur l'utilisation de la technologie, en vertu de la Convention sur la diversité biologique. Ce moratoire est dans la droite ligne du principe de précaution : en effet, il y a tant d'inconnu, et on n'a pas élucidé les répercussions écologiques et socioéconomiques pour les collectivités agricoles, et autres.

Dans ce contexte, le moratoire durera tant qu'on n'aura pas effectué des essais approfondis ni évalué les conséquences de manière transparente et tant que l'on n'aura pas évalué les conditions d'un emploi sûr et bénéfique. Voilà un concept intéressant : il faut valider les utilisations bénéfiques.

La Convention sur la diversité biologique, que le Canada a signée, n'est pas contraignante; c'est un accord international. Je voulais simplement faire connaître cette information de base.

**Le sénateur Mercer :** Je vous remercie d'être présente aujourd'hui. Nous sommes au milieu d'une autre étude mais il est très utile d'avoir ici pour nous en parler la Dre Steinbrecher qui possède autant de compétences en la matière, parce qu'il s'agit d'un sujet inhabituel mais important que nous n'avons pas encore couvert.

Comme il faut acheter des semences tous les ans, est-ce que cela pourrait augmenter les prix pour le producteur et pour le consommateur? Existe-t-il un avantage au plan des prix pour le producteur et pour le consommateur?

**Mme Steinbrecher :** J'aimerais pouvoir vous répondre en me servant de mon expertise mais cette question ne relève pas de la compétence d'un généticien. C'est pourquoi il faudrait procéder à une évaluation d'impact pour ce qui est des effets socioéconomiques, évaluation qui n'a pas été effectuée.

Je suis d'accord avec vous, il faudrait trouver réponse à cette question.

**Le sénateur Mercer :** Les opposants à la technologie « Terminator » craignent qu'elle ne soit accidentellement transférée à d'autres végétaux. Si c'est possible, quels sont les risques pour l'environnement? Je crois que l'évaluation que nous poursuivons permettra de répondre à cette question, mais j'aimerais néanmoins connaître votre opinion à ce sujet.

Quels sont les risques pour l'environnement ou peut-on protéger les variétés que produisent les agriculteurs grâce à cette technologie? Existe-t-il des façons d'atténuer ces risques autrement qu'en interdisant la technologie? Nous avons ici une technologie intéressante, mais nous devons trouver une façon pratique de l'utiliser.

**Ms. Steinbrecher:** I have briefly outlined certain elements that can go wrong with the technology. I feel the risks to other farmers and their varieties is that if I was a neighbouring farmer who saves my seeds, for reasons that they are either specialty seeds that have been bred on my farm or seeds that have adapted to certain conditions, and if contamination through terminator seeds occurred, a certain percentage of my seeds would not germinate. I may actually lose trust in my own seeds, not be able to use them any longer and then would have to buy seeds from the seed market. That would mean I would lose my special variety or my farm-bred seeds, plus I bear the expenses of buying different ones. I see that as a negative.

Also, in terms of the environment, we do not know what it may mean. If other transgenes are in it, let us say they are pharmaceutical crops or any kind of substance, we do not know what that would do if the plant outcrosses. The idea is that terminator seeds will offer a protection; therefore, the risk taking would be much higher when we put genes in it that we would otherwise not think of putting into crops that are used for food purposes.

That would be done under the illusion or wish that it would not outcross. However, as I said, there will always be a percentage that will not only outcross, but will be viable and continue to be inherited. That is the big danger. That is why some people will say it will actually increase the risks of genetic engineering, because there is a false sense of security.

**Senator Mercer:** You have mentioned, and we have read, that the producers announced in 1999 that they would not use terminator technology. However, it was patented in Canada in 2005 and in the European Union. We said we will not use it, but we have patented it. That means we are moving down the road and getting closer to its use.

To your knowledge, has there been any discussion between the government and the owners of the genetic technology to use restriction technology regarding the regulatory evaluation process? Have there been any discussions that will get us closer to that — that we may start to experiment a little bit?

**Ms. Steinbrecher:** I have not been informed about discussions within the government. All I can tell you is based on observations from being part of the international negotiations and processes; for instance, the Convention on Biological Diversity or at the subsidiary meetings on science and technical and technological advice.

Canada is one of the countries that have repeatedly tried to undermine the moratorium. I do not know why, or what the discussions are within Canada — whether it is an agreement

**Mme Steinbrecher :** J'ai décrit brièvement certains éléments de cette technologie qui pourraient poser problème. Voici à mon avis quels seraient les risques pour les agriculteurs du voisinage et leurs variétés : si par exemple j'étais un agriculteur voisin de celui qui applique la technologie « Terminator » et que je conservais mes semences, parce qu'il s'agit soit de semences de spécialité produites sur ma ferme ou encore de semences adaptées à certaines conditions, et qu'elles étaient contaminées par des semences « Terminator », un certain pourcentage de mes semences ne pourrait pas germer. Je perdrais alors confiance dans mes propres semences, je ne pourrais plus les utiliser et il faudrait que j'achète des semences sur le marché des semences. Cela signifie que je perdrais ma variété spéciale ou mes semences produites à la ferme et qu'en plus je devrais assumer les dépenses liées à l'achat de semences différentes. Je considère qu'il s'agit là d'un effet négatif.

De plus, en ce qui concerne l'environnement, nous ne savons pas ce que cela peut signifier. Si d'autres transgènes sont introduits, s'il y avait par exemple des cultures pharmaceutiques ou un type quelconque de substance, nous ne savons pas ce qui pourrait se passer en cas de croisements éloignés de la plante. Les semences « Terminator » doivent offrir une protection; par conséquent, le risque serait beaucoup plus élevé si l'on ajoute à des cultures utilisées à des fins alimentaires des gènes que nous n'aurions pas songé à introduire.

On le ferait en entretenant l'illusion ou le souhait qu'il n'y a pas de croisement éloigné. Cependant, comme je l'ai dit, il y aura toujours un pourcentage qui non seulement se croiserait à d'autres semences mais sera également viable et continuera de se transmettre. C'est le grand danger. Et c'est pourquoi certains diront que ce type de semence augmentera en fait les risques liés au génie génétique, en raison du faux sentiment de sécurité.

**Le sénateur Mercer :** Vous avez mentionné et nous avons lu que les producteurs ont annoncé, en 1999, qu'ils n'utiliseraient pas la technologie « Terminator ». Cependant, cette technologie a été brevetée au Canada en 2005 ainsi que dans l'Union européenne. Nous avons dit que nous ne l'utiliserions pas, mais nous l'avons brevetée. Cela signifie que nous pourrions l'utiliser sous peu.

À votre connaissance, y a-t-il eu des discussions entre le gouvernement et les propriétaires de la technologie génétique en vue d'utiliser une technologie de restriction en ce qui concerne le processus d'évaluation réglementaire? Y a-t-il eu des débats qui nous rapprocheront de cette éventualité, c'est-à-dire que nous pourrions commencer à faire quelques expériences?

**Mme Steinbrecher :** Je ne suis pas au courant de discussions qui auraient eu lieu au gouvernement. Tout ce que je peux vous dire est fondé sur mes observations en tant que participante aux négociations et aux processus internationaux; par exemple, dans le cadre de la Convention sur la diversité biologique ou lors de réunions connexes sur les sciences et les conseils techniques et technologiques.

Le Canada est l'un des pays qui a constamment tenté de miner le moratoire. Je ne sais pas pourquoi, ou ce qui fait l'objet de discussions au Canada — s'il existe un consensus parmi les

among the House of Commons or the Senate that says Canada should try to get rid of the moratorium. In any case, that is what I see that Canada is doing.

**Senator Mercer:** We are blessed in this country with experimental farms operated by the Department of Agriculture in various parts of the country. It seems to me this would be the kind of technology, if we are going to get into this, that we would want our experimental farms to experiment with, to follow the logic.

Are there other countries in the world that are presently experimenting? Are there practical, on-the-ground experiments in using this technology somewhere in the world? Obviously, it is not happening in Canada or the EU. Is there someplace it is happening?

**Ms. Steinbrecher:** Are you talking about terminator technology?

**Senator Mercer:** Yes.

**Ms. Steinbrecher:** As I mentioned earlier, to my knowledge, there is no functional terminator plant out there. There is not even data from greenhouse trials. This does not mean that somewhere someone is not trying to see if it works by field trials. However, no matter which country you are considering — and the applications or notifications for genetically modified organisms, which a country would have to agree to — there is no such notification anywhere. That does not mean someone is not trying the technology somewhere without notifying anyone; I do not know.

As far as I know, we are still talking about something in the making. Terminator technology does not seem to properly go anywhere; maybe as a result of the difficulties of making it work. This is all I can say to that.

**Senator Gustafson:** Is this technology being advanced by Monsanto?

**Ms. Steinbrecher:** There are a number of biotechnology companies that have an interest in the technology and that have different patents on it. Monsanto does have a patent — I am not sure if it was a patent application or to what stage it has gone. I have seen a description of the patent, so Monsanto is interested. In this case, it is also Delta and Pine Land Company and also Syngenta.

A lot of companies have patents on it. That does not necessarily mean they are advancing in it in terms of research. Sometimes companies will ensure what they have researched is their intellectual property and nobody else can touch it. It is sitting there and might not go anywhere.

**Senator Gustafson:** If this technology were advanced, it certainly gives the company that controls it an awful lot of power. Farmers would not be able to go to their granaries and

membres de la Chambre des communes ou du Sénat selon lequel le Canada devrait tenter de se débarrasser du moratoire. Quoi qu'il en soit, j'ai l'impression que c'est ce que le Canada est en train de faire.

**Le sénateur Mercer :** Nous avons la chance d'avoir, dans diverses régions du Canada, des fermes expérimentales administrées par le ministère de l'Agriculture. Il me semble, logiquement, que si nous décidons d'adopter ce type de technologie, elle devrait être mise à l'essai dans nos fermes expérimentales.

Existe-t-il d'autres pays dans le monde qui procèdent actuellement à des expériences à ce sujet? Y a-t-il des expériences pratiques, sur le terrain, de cette technologie ailleurs dans le monde? Ce n'est assurément pas le cas au Canada ou dans l'Union européenne. Expérimente-t-on cette technologie quelque part?

**Mme Steinbrecher :** Est-ce que vous parlez de la technologie « Terminator »?

**Le sénateur Mercer :** Oui.

**Mme Steinbrecher :** Comme je l'ai mentionné précédemment, à ma connaissance, il n'existe pas de plant produit à l'aide de la technologie « Terminator ». Nous ne possédons même pas de données sur les essais en serre. Cela ne signifie pas que quelqu'un quelque part ne tente pas de voir si la technologie fonctionne en faisant des essais au champ. Cependant, peu importe le pays auquel vous songez — et les applications ou les notifications d'organismes génétiquement modifiés, qu'un pays devrait accepter — il n'existe aucune notification à cet effet nulle part. Cela ne signifie pas pour autant que quelqu'un quelque part n'est pas en train de faire l'essai de la technologie sans en informer quiconque mais je ne suis pas au courant.

À ce que je sache, tout cela serait à l'état de projet. La technologie « Terminator » ne semble appliquée nulle part; c'est peut-être dû à sa difficulté d'application. C'est tout ce que je peux dire à ce sujet.

**Le sénateur Gustafson :** Monsanto applique-t-elle cette technologie?

**Mme Steinbrecher :** Un certain nombre d'entreprises de biotechnologie s'intéressent à la technologie et possèdent divers brevets sur celle-ci. Monsanto possède effectivement un brevet — je ne suis pas sûre qu'il y ait eu une demande de brevet ou à quelle étape elle en est à ce sujet. J'ai vu une description du brevet, donc Monsanto est intéressée. Les sociétés Delta and Pine Land Company et Syngenta sont également intéressées.

Beaucoup d'entreprises ont breveté cette technologie. Cela ne signifie pas nécessairement qu'elles progressent en termes de recherche. Parfois, les entreprises s'assurent de posséder la propriété intellectuelle et que personne d'autre ne peut y toucher. Elle est là et pourrait ne pas aller nulle part.

**Le sénateur Gustafson :** Si cette technologie était adoptée, elle donnerait assurément à l'entreprise qui la contrôle énormément de pouvoir. Les producteurs ne pourraient aller chercher les

take out seeds and seed crops. They would have to go back and buy the seed, and they would be at the mercy of the company that controls the seed. That is happening to a certain extent.

It can be argued that the positive side of the amount of bushels that were grown, because of the genetically modified grains, is a great advantage. On the other hand, it could be argued that farmers are at the mercy of the companies that sell the seed, because it is against the law for farmers to use that seed again, even though they can.

The strength of this argument would be much greater than the first as something for the farmer to overcome in terms of cost. In the farming industry — I speak as a farmer — we are at the mercy of everybody. We take what we can get. This would be a real case of that situation. On the other hand, it might be possible that they could increase yields to such an extent that it would be an advantage.

My concern would be the dangers of having a technology that is out of control, which could not be controlled. We know that, to a certain extent, it is not a great problem. However, even with canola, it has drifted from fields and can be seen growing along the roadsides. It takes several rotations to be able to put fields into a position where only certain crops can be planted. Certainly, it is not a good practice to plant canola year after year, or even every second year.

There is a lot of concern here. There is no question about that. I suppose the farmers are at the mercy of the regulators and the government that protect us against advancement in this field until a time that they are satisfied that many of the questions have been answered.

**Ms. Steinbrecher:** There was no question, so I would just like to add a comment.

In the international negotiations, and at certain workshops within that, there is a concern not just in terms of the erosion of biodiversity, but also of agro-biodiversity, which means there are less and less different seeds available. There used to be so many different crops farmers would grow and we would eat. Therefore, we had a very varied diet, which is also quite beneficial for the consumer.

As you might know, if a vitamin is taken from one source, the body makes less use of it than if it is consumed from different sources. We do not know why. It is just something we can observe.

Therefore, from a public health perspective, not only is it important that we keep variety, but also we need it in terms of food security, because in certain seasons and areas a crop will grow better than in others. The problem, of course, is that one cannot save seeds any longer; one must keep going back to buy

graines et les cultures semencières dans leurs graineries. Ils devraient aller acheter la semence et seraient alors à la merci de l'entreprise qui contrôle son commerce. C'est déjà le cas dans une certaine mesure.

On peut soutenir qu'il y a un côté positif : la quantité de boisseaux produits, grâce aux grains génétiquement modifiés, représente un grand avantage. Par ailleurs, on peut aussi dire que les producteurs sont à la merci des semencières, parce que les producteurs qui utilisent à nouveau la semence, même s'ils peuvent le faire, enfreignent la loi.

Ce dernier argument serait beaucoup plus frappant que le premier que le producteur peut écarter car il ne concerne que les coûts. Dans l'industrie agricole — je parle en tant qu'agriculteur — nous sommes à la merci de tout le monde. Nous prenons ce que nous pouvons obtenir. Ce serait le cas dans cette situation. Par ailleurs, ils pourraient augmenter les rendements jusqu'à ce que cela constitue un avantage.

Je m'inquiète des dangers que représenterait une technologie incontrôlable, qui ne pourrait être contrôlée. Nous savons que, dans une certaine mesure, cela ne constitue pas un grand problème. Toutefois, même en ce qui concerne le canola, on a vu des plants le long des routes. Plusieurs rotations de cultures sont nécessaires pour que les champs puissent accueillir seulement certaines cultures. Ce n'est assurément pas une bonne chose de semer du canola année après année ou même à tous les deux ans.

Ce sujet est très préoccupant. Cela ne fait aucun doute. Je suppose que les agriculteurs sont à la merci des législateurs et du gouvernement qui nous protègent contre les avancées dans ce domaine jusqu'à ce qu'ils soient satisfaits que l'on ait répondu à bon nombre des questions posées.

**Mme Steinbrecher :** Comme il n'y avait pas question, j'aimerais simplement ajouter un commentaire.

Dans le cadre des négociations internationales et à l'intérieur de certains ateliers qui découlent de ces négociations, on s'inquiète non seulement de l'érosion de la biodiversité mais aussi de l'agrobiodiversité, ce qui signifie qu'on s'inquiète qu'il y a de moins en moins de semences différentes disponibles. Il y avait autrefois tellement de cultures différentes produites par les agriculteurs que nous pouvions consommer. Nous avons un régime très varié, ce qui est également très bénéfique pour le consommateur.

Comme vous le savez probablement, si l'on prend ses vitamines à une seule source, le corps l'utilise moins efficacement que si cette vitamine est consommée à partir de différentes sources. Nous ne savons pas pourquoi mais c'est simplement une chose que nous pouvons observer.

Par conséquent, du point de vue de la santé publique, il est non seulement important d'avoir une variété d'aliments, mais cette variété est également nécessaire pour la sécurité alimentaire car, dans certaines saisons et dans certaines régions, une culture pousse mieux que dans d'autres. Le problème, évidemment, est

them. What is being saved and who is saving what seeds that one can go back to? This is another question that is opening up.

Some organizations are now forming to take stock of what is still left in order to preserve it. There are some international research programs in that area, an area that is definitely a concern.

With respect to terminator technology and yield, I can understand that farmers are interested in higher yields, and if a seed will cost more but gives higher yields, that may give an extra edge. Terminator technology is not designed to increase yield. It is designed to — and that is all in it — to have seeds that will not germinate. Then there might be another genetic alteration done to it, another modification to that purpose; but to that purpose one would not need terminator technology, if you know what I mean.

It would actually make the whole matter more risky, because there would be so many extra stages of genetic engineering and modification that can go wrong. One might want to stay with the original modification rather than add that one on top of it, if one wanted to go the genetic engineered route.

**Senator Gustafson:** It is true that that has already happened to some extent. When we first planted canola, there were tremendous yields of Roundup Ready canola, genetically modified. If we planted on the same field, even after rotation, we could not get the yields that we were getting at the beginning. I would not say that that is everyone's experience, but it has certainly been our experience.

Different varieties have been a very key issue in Canada, because we always prided ourselves in having the best hard red spring wheat in the world in terms of varieties, and we have disallowed the American varieties coming into our country.

However, if you are saying that this could be used in oats, barley, wheat, canola, mustard, whatever, this could certainly change the whole direction of varieties.

**Ms. Steinbrecher:** That is also why there should be impact assessments before one goes further with it.

**Senator Callbeck:** This is not an easy topic.

The material talks about the year 2000, where a conference of the parties of the UN convention recommended that GURTs, or terminator technology, not be approved for field testing until there was more scientific data.

qu'on ne peut plus garder les semences; il faut retourner les acheter. Que conserve-t-on et qui est en train de conserver les semences qu'il est possible de réutiliser? Voilà une autre question à laquelle il faudra répondre.

Des organismes se regroupent maintenant pour inventorier ce qui reste afin de le préserver. Il existe des programmes de recherche internationaux dans ce secteur, qui est assurément source de préoccupations.

En ce qui concerne la technologie « Terminator » et le rendement, je peux comprendre que les producteurs soient intéressés à accroître leurs rendements et que si une semence plus coûteuse donne de meilleurs rendements, ils pourraient choisir de l'acheter. La technologie « Terminator » n'est pas conçue pour accroître le rendement. Elle est conçue — intrinsèquement — pour donner des graines qui ne germent pas. Une autre modification génétique pourrait aussi lui avoir été apportée, une autre modification à cette fin; mais pour cette fin, on n'a pas besoin de la technologie « Terminator », si vous comprenez ce que je veux dire.

Toute la question serait alors plus risquée, parce qu'il y aurait tellement d'autres étapes découlant du génie génétique et des modifications qui pourraient mal fonctionner. On pourrait vouloir conserver la modification originale plutôt que d'ajouter une autre modification, si l'on souhaitait suivre la voie tracée par le génie génétique.

**Le sénateur Gustafson :** Il est vrai que c'est ce qui est déjà arrivé dans une certaine mesure. Lorsque nous avons commencé à semer du canola, les rendements du canola Roundup Ready, génétiquement modifié, étaient extraordinaires. En réensemencant le même champ, même après la rotation des cultures, nous ne pouvions obtenir les rendements de départ. Je ne dirai pas que c'est l'expérience que tous ont connue, mais c'est certainement l'expérience que nous avons eue.

La question des variétés différentes a toujours été importante au Canada, parce que nous avons toujours été fiers de posséder le meilleur blé de force roux de printemps au monde en termes de variétés et que nous avons empêché les variétés américaines d'entrer au pays.

Toutefois, si vous dites que la technologie pourrait être utilisée dans l'avoine, l'orge, le blé, le canola, la graine de moutarde, peu importe, cela pourrait certainement changer toute l'orientation des variétés.

**Mme Steinbrecher :** C'est aussi pour cela qu'il devrait y avoir des évaluations d'impact avant d'aller plus loin.

**Le sénateur Callbeck :** Ce n'est pas une question facile.

Le document parle de 2000, date à laquelle une conférence des parties à la convention des Nations Unies a recommandé que la technologie de restriction de l'utilisation des ressources génétiques (TRURG) ou technologie « Terminator », ne soit pas approuvée pour des essais au champ tant qu'on n'aura pas recueilli davantage de données scientifiques.

As you know, Canada did not go along with that, and I believe you said you did not understand the reason why.

**Ms. Steinbrecher:** I do not have any information why.

**Senator Callbeck:** Do you have information on other countries that did not go along with that, that took the same position as Canada, and why they took that position?

**Ms. Steinbrecher:** I am trying to remember what the argument was of certain countries. Sometimes the argument was that one should be able to just assess further, to do the research and not block a technology per se, but examine it on a case-by-case approach.

Most countries would agree with that approach, if it was anything else but terminator. However, terminator technology is a certain class on its own in its implications and its impacts on farmers. There are issues of socio-economic impacts, aqua-biodiversity, biodiversity, food security and control over seeds. Different groups feel threatened by it. Therefore, the Convention on Biological Diversity said, "Hold it, this is a technology that needs to be treated separately." In the countries that are speaking up for further research, I believe there is an interest where the biotechnology industry also is very active. However, that is not true for all of them either. Brazil has a moratorium, its own national law on terminator — India as well. There are also biotechnology activities there. I wish I were a political analyst, but that is not my strength. I can observe and give you my observations.

**The Chairman:** You are a happier person for it.

**Senator Callbeck:** They recommended that it not be approved for field testing until there was further scientific evidence or data. Where are we with the research? What is the state of the research now? In your estimation, how long will it take before we have scientific data, or will we ever have it?

**Ms. Steinbrecher:** Those are good points. The scientific data, which is required, is really that of greenhouse trials, of whole plants that have all the different elements built into them, and there is no data for that. As I said earlier, it might well be because it is so complex and difficult that it might never work for the length of time that would be necessary in order to have it working even to 80 per cent success. It might be for that reason that this cannot be produced.

I know some colleagues who are doing research on different elements for different purposes. They are not researching it because of GURTs; they just want to know about certain mechanisms.

Comme vous le savez, le Canada n'a pas accepté la recommandation et je crois vous avoir entendu dire que vous ne compreniez pas pourquoi.

**Mme Steinbrecher :** Je n'ai aucune information qui me permettrait de savoir pourquoi.

**Le sénateur Callbeck :** Possédez-vous de l'information provenant d'autres pays qui n'ont pas non plus accepté la technologie, qui ont adopté la même position que le Canada, et savez-vous pourquoi ils ont adopté cette position?

**Mme Steinbrecher :** J'essaie de me rappeler l'argument de certains pays. Certains ont dit qu'il faudrait simplement pouvoir procéder à des évaluations plus poussées, faire la recherche et ne pas bloquer une technologie en soi, mais plutôt l'examiner au cas par cas.

Tous les pays sont d'accord avec cette approche, à condition qu'elle soit n'importe quoi d'autre qu'une technologie « Terminator ». Mais celle-ci est dans une catégorie à part en ce qui concerne ses répercussions et son impact sur les agriculteurs. Il y a des questions d'impacts socioéconomiques, sur la biodiversité des organismes aquatiques, la biodiversité en général, la sécurité alimentaire et le contrôle des semences. Différents groupes se sentent menacés par cette technologie. Par conséquent, la Convention sur la diversité biologique considère qu'il faut prendre du recul car c'est une technologie qui doit être traitée à part des autres. Dans les pays qui préconisent une recherche plus poussée, je crois qu'il y a un intérêt là où l'industrie de la biotechnologie est également très active. Toutefois, ce n'est pas le cas pour tous les pays non plus. Le Brésil a imposé un moratoire, sa propre loi nationale sur la technologie « Terminator » — l'Inde également. Il y a aussi là-bas des activités en biotechnologie. J'aimerais être un analyste politique, mais ce n'est pas dans mes cordes. Je peux observer et vous transmettre mes observations.

**La présidente :** Grand bien vous fasse.

**Le sénateur Callbeck :** Ils ont recommandé de ne pas approuver la technologie pour les essais tant qu'on n'aurait pas recueilli plus de preuves ou de données scientifiques. Où en sommes-nous dans la recherche? Quel est l'état actuel de la recherche? À votre avis, dans combien de temps aurons-nous des données scientifiques ou en aurons-nous jamais?

**Mme Steinbrecher :** Vous soulevez des points intéressants. Les données scientifiques, qui sont nécessaires, sont en fait celles des essais en serre, de plants complets auxquels on a intégré tous les différents éléments, et il n'existe pas de données à cet égard. Comme je l'ai dit précédemment, c'est peut-être bien parce que le processus est tellement complexe et difficile à appliquer qu'il pourrait ne jamais fonctionner pendant la durée de temps qui serait nécessaire même pour un taux de réussite de 80 p. 100. C'est peut-être pour cette raison qu'on ne peut la produire.

J'ai des collègues qui font de la recherche sur différents éléments et pour différents buts. Ils ne mènent pas leur recherche à cause des TRURG; ils veulent simplement connaître certains mécanismes.

They do that separately; there is no interest to follow the whole because there are not many scientists who are necessarily interested in producing sterile plants. However, they are interested in the mechanisms, so it is a research tool. There I can see more data being produced. The question is, should one go there?

That is a good question. That is not for me to say, but I can see many problems that would need to be addressed if one really wanted to go down that road; problems that one should look at beforehand rather than releasing something and then trying to mop up afterward.

China has a situation with genetically modified poplar trees. China has a big problem with desertification. The desert is moving in. It was deforested before, and there was very intense agriculture. There was no protection for the soil that was left, so the desert is advancing quickly. Big dust storms are coming into Beijing.

They are now saying, "Let us reforest it fast." They were trying that. Part of the program was to plant a lot of poplars. By doing it fast, however, there was not enough analysis from all possible angles by their scientists. It was a monoculture planting of poplars, which are highly susceptible to pests. Therefore, they genetically engineered — and planted widely — the poplar with a *Bacillus thuringiensis*, Bt, toxin that will actually kill certain kinds of moths, which were the pests of the poplar. It is only now that the scientists are saying, "We no longer know where they are going. We have a problem." Sometimes people do something because it is possible, but afterward they start to think about it and assess the situation, and there is no way they can undo a technology that can multiply.

I believe there is some assessment needed here also concerning the use of genetic use restriction technology, terminator, for potentially genetically modified trees. That is an idea here amongst the delegation. I have talked to scientists. Something has been found that can be used in order to prevent pollen from fertilizing other trees, but it was not terminator technology. That is different. There are different ways.

I am saying that it is not wise to let something run that far and then start to assess. It is best to do it at once — that is, consider it hypothetically and then do a few other tests. I do not know whether that helps with your question.

**Senator Callbeck:** Yes. Thank you very much.

**Senator Mercer:** I imagine what we are talking about is hypothetical. We have the technology and we have no practical use for it. You talked about deserts. One of the major problems in this country, and one of the most significant problems that we will be debating for the next who knows how many years, is global

Ils le font séparément; il n'y a pas d'intérêt à suivre le processus au complet car peu de scientifiques sont intéressés à produire des plants stériles. Toutefois, ils sont intéressés par les mécanismes, donc il s'agit d'un outil de recherche. Je vois que davantage de données sont produites. La question reste à savoir devrait-on aller jusque-là?

C'est une bonne question. Ce n'est pas mon rôle de dire quoi faire, mais je peux constater de nombreux problèmes qu'il faudrait régler avant de suivre cette voie; des problèmes qu'il faudrait examiner avant plutôt que de produire quelque chose puis d'essayer ensuite de réparer les pots cassés.

Il y a en Chine des peupliers génétiquement modifiés. La Chine éprouve de gros problèmes de désertification. En effet, le désert est en train d'avancer. La Chine avait déjà été déboisée et on y pratiquait une agriculture très intensive. Ce type d'agriculture n'a pas laissé de protection pour le sol, donc le désert avance rapidement. Beijing commence à connaître de grosses tempêtes de sable.

Les Chinois disent maintenant : « Reboisons rapidement ». Ils ont essayé de le faire. Une partie de leur programme consistait à planter beaucoup de peupliers. En le faisant rapidement, toutefois, les scientifiques chinois n'ont pas pris suffisamment de temps pour analyser la question sous tous les angles possibles. On a donc planté des peupliers en monoculture, et les peupliers sont très menacés par les ravageurs. Par conséquent, les Chinois ont produit par génie génétique — et planté sur de grandes surfaces — le peuplier doté d'une toxine *Bacillus thuringiensis*, qui tue certains types de papillons, qui sont les ravageurs du peuplier. C'est seulement maintenant que les scientifiques disent : « Nous ne savons plus ce qui se passe. Nous avons un problème. » Parfois, les gens font quelque chose parce que c'est possible, mais après coup ils commencent à y penser et à évaluer la situation et ils ne peuvent aucunement défaire une technologie susceptible de se multiplier.

Je crois qu'il faut ici procéder à quelques évaluations quant à l'utilisation de la technologie de restriction de l'utilisation des ressources génétiques, ou technologie « Terminator », en ce qui concerne les arbres qui pourraient être modifiés génétiquement. C'est une idée qu'entretient ici la délégation. J'en ai parlé à des scientifiques. On a trouvé quelque chose qui pouvait être utilisé pour empêcher le pollen de fertiliser d'autres arbres, mais il ne s'agissait pas d'une technologie « Terminator ». C'est différent, il existe des moyens différents.

Je considère qu'il n'est pas avisé de laisser une chose aller aussi loin pour ensuite commencer à évaluer la situation. Il est préférable de le faire dès le départ — c'est-à-dire, envisager les hypothèses et faire ensuite quelques autres tests. Je ne sais pas si les renseignements que je viens de vous donner peuvent vous aider.

**Le sénateur Callbeck :** Oui. Je vous remercie beaucoup.

**Le sénateur Mercer :** J'imagine que nous parlons d'un cas hypothétique. Nous avons une technologie et nous n'avons pas d'utilisation pratique pour celle-ci. Vous avez parlé des déserts. L'un des grands problèmes de notre pays et l'un des grands problèmes dont nous débattons pendant je ne sais combien

warming and climate change. I know your answer cannot be yes or no, but is this possibly the technology that will help us if we continue down this road of global warming and climate change? Will this technology allow us to maybe survive on the planet longer, because of the technology being able to grow genetically modified plants, trees and food?

**Ms. Steinbrecher:** Are you talking about GURTs or genetic engineering in general?

**Senator Mercer:** Both GURTs and terminator technology.

**Ms. Steinbrecher:** I believe your concern is very valid. Quite a number of different groups are assessing the effects of global warming. The climate will change. All of a sudden, there will be storms and changes that we cannot predict. However, it might well be that the plants we have now will no longer be able to produce in the way they are supposed to or that we are accustomed to, and we might have to change to different crops. We might have to extend the planting areas — I do not know. Temperature, moisture and many different elements can change. As a biologist, the best course of action is to have as much diversity left as possible, so that we can actually resort to that. There is quite a lot, but it continues to vanish fast.

We should also plant more diversely. We could consider crops that can be mutually supportive. Let us consider an example from Africa: Corn is planted there, but corn is also badly impacted by the corn borer. Do they spray a lot? Do they use Bt corn? What can they do? Is there something in their environment that can be mutually supportive? At the same time, they also have a problem with *Striga* weed, which strangles the plant.

In combination with farmers, scientists have developed the push-pull system. They found a grass — Napier grass — that they can grow outside the borders of the corn, which actually attracts the corn borer. The corn borer likes the smell better than the corn, but it traps it; it has a sticky liquid. At the same time, they found another plant — a *Desmodium* plant — that can be grown between the corn. It is a very small nitrogen-fixing plant that has a smell that repels the corn borer. At the same time, the *Striga* weed also does not like it. In addition, it fertilizes the soil. The Napier grass can be used as an animal feed, and they have an additional income by bringing that to the market. All of a sudden, we have an opportunity to use genetically engineered or to use many pesticides or to resort to a system that is mutually supportive.

Farmers have tested it and are going for the mutually supportive option. This is where a lot of research is not being

d'années, est la question du réchauffement global et du changement climatique. Je sais que vous ne pouvez répondre par un oui ou par non, mais cette technologie pourrait-elle nous aider si le réchauffement global et le changement climatique se poursuivent? Cette technologie nous permettrait-elle peut-être de survivre plus longtemps sur la planète, parce que la technologie permet de faire pousser des arbres, des plants et des aliments génétiquement modifiés.

**Mme Steinbrecher :** Parlez-vous des TRURG ou de génie génétique en général?

**Le sénateur Mercer :** Des TRURG et de la technologie « Terminator ».

**Mme Steinbrecher :** À mon avis, vos craintes sont tout à fait justifiées. Un nombre considérable de groupes différents sont en train d'évaluer les effets du réchauffement de la planète. Le climat va changer. Tout à coup, des orages éclateront et on assistera à d'autres changements climatiques impossibles à prévoir. Peut-être que les plantes que nous connaissons aujourd'hui ne pourront plus donner le rendement habituel ou attendu, et peut-être faudra-t-il cultiver d'autres variétés de plantes, ou encore augmenter la superficie des zones cultivables? Je ne pourrais pas vous dire. La température, l'humidité et une multitude d'autres facteurs peuvent changer. En tant que biologiste, je crois que la meilleure solution consiste à conserver la plus grande diversité possible, de manière à pouvoir en disposer en cas de besoin. Il y a une grande diversité, mais la situation se dégrade rapidement.

Nous devrions aussi cultiver plus de variétés différentes, notamment des variétés complémentaires. Prenons, par exemple, l'Afrique : on y cultive du maïs, mais les plants sont ravagés par le charançon du maïs. Faut-il répandre des insecticides? Cultiver du maïs transgénique? Que faire? Existe-t-il un élément présent dans cet écosystème qui pourrait être complémentaire à la culture du maïs? Il faut aussi dire que les Africains ont un problème avec la striga, une mauvaise herbe tropicale qui étouffe les plants.

Les scientifiques ont donc élaboré un système de complémentarité en collaboration avec les agriculteurs. Ils ont découvert une herbe — l'herbe à éléphant — qui pousse bien en bordure des champs de maïs et qui attire le charançon. Le ravageur, qui préfère l'odeur de l'herbe à éléphant, non seulement délaisse les plants de maïs, mais se retrouve prisonnier du liquide collant de l'herbe. Les scientifiques ont découvert une autre plante — la desmodie — qui pousse bien entre les plants de maïs. C'est une très petite plante fixatrice d'azote dont l'odeur repousse le charançon du maïs et qui ne risque pas d'être envahie par la striga, car ces deux plantes sont mauvaises voisines. En plus, la desmodie fertilise le sol. Quant à l'herbe à éléphant, elle peut aussi servir de fourrage pour les animaux et procurer un revenu supplémentaire aux agriculteurs qui la vendent au marché. Du coup, nous avons le choix de cultiver une espèce génétiquement modifiée, d'utiliser des tonnes d'insecticides ou d'avoir recours au système de complémentarité.

Les agriculteurs ont utilisé le système de complémentarité à titre expérimental, puis ont décidé de l'adopter. Comment ce

done — that is, how would it work in a bigger farming system? It is also a matter of field sizes, of machinery, and so on.

We also need to know mechanisms. I believe genetic engineering as a tool to learn more is highly valid, because there is so much we must still learn and understand. In marker-assisted breeding, for example, we can use the tools of genetics to see what kind of characteristics are ending up in plants and in breeding. There is much we can use that can help us.

I cannot see terminator technology being part of the global warming scenario you were saying. I cannot say anything about other genetic engineering mechanisms, because I do not know what will be required or whether we will have the answer for that.

**Senator Mercer:** It is interesting that genetically modified foods are unpopular and the technology is viewed with some suspicion. This is a country where we grow and have developed food, whether it is grain or fruit or vegetables, which has never existed before. We have crossbred and developed strains of plants that grow in a difficult environment, which we had before global warming. I find it interesting that people are against it, but we have been doing modification of some sort for many years.

This is fascinating research and technology. I am concerned that Canada may not be on the leading edge of it.

Where is the lead research of this type happening in the world? You are one of the lead researchers in the world. Where are you located, and where are the other major research centres around the world that are dealing with this type of research?

**Ms. Steinbrecher:** Do you mean the people who are actually doing the genetic engineering on terminator technology or on understanding plants or on collecting seed? I am not sure.

**Senator Mercer:** On all aspects of using new technology in the growing of foods and development of foods.

**Ms. Steinbrecher:** There are so many. There are also some interesting farmer-scientist collaborations where one can do research together and see what is meaningful.

Of course, money is always the regulatory backing as well. Sometimes processes take longer and the money does not come first, so they might need some financial support. There is much involved in that, obviously. There is no main place; there is a great

système pourrait-il fonctionner dans une industrie agricole à grande échelle? Il y a très peu de recherches qui tentent de répondre à cette question. À cela s'ajoutent d'autres facteurs à considérer comme la superficie des champs, la machinerie, et ainsi de suite.

Il faut aussi bien comprendre les mécanismes. Je crois que le génie génétique est un outil très utile pour faire avancer la connaissance, car il reste encore tant de choses à découvrir. Je pense par exemple à la sélection effectuée à l'aide de marqueurs moléculaires, grâce à laquelle nous pouvons mettre les outils de la génétique à contribution pour observer les caractéristiques qui se retrouveront chez les végétaux et dans la généalogie des plantes. Les ressources à notre disposition sont infinies.

Par contre, je ne vois pas comment la technologie « Terminator » pourrait contribuer au scénario du réchauffement de la planète que vous décriviez. Je n'oserais pas me prononcer sur les autres mécanismes du génie génétique, car je ne peux pas vous dire lesquels seront utilisés, ni si nous aurons un jour une réponse à cette question.

**Le sénateur Mercer :** Il est curieux de constater à quel point les aliments génétiquement modifiés sont mal accueillis et dans quelle mesure cette technologie est perçue avec méfiance. Au Canada, nous cultivons et nous produisons des aliments, notamment des céréales, des fruits et des légumes, qui n'ont jamais existé auparavant. Nous avons croisé des plantes et créé des souches végétales qui poussent dans les conditions difficiles qui existaient avant le réchauffement de la planète. Je constate en effet que le public s'y oppose, mais que des modifications génétiques plus ou moins importantes sont pratiquées depuis déjà de nombreuses années.

Il s'agit d'une technologie et d'un domaine de recherche absolument fascinants. Et, je constate avec inquiétude que le Canada n'est pas nécessairement à la fine pointe des avancées dans le domaine.

Dans quelle région du monde la recherche est-elle la plus avancée? Vous êtes une chercheuse d'élite dans le domaine, où travaillez-vous? Où se trouvent les plus importants centres de recherches en génétique et en amélioration des plantes dans le monde?

**Mme Steinbrecher :** Je ne suis pas certaine de savoir de quoi vous voulez parler exactement, des chercheurs en génie génétique qui développent la technologie « Terminator » ou des personnes qui étudient les végétaux ou qui recueillent des semences?

**Le sénateur Mercer :** Ma question comprend tous les aspects qui entourent l'emploi de nouvelles technologies dans la culture et la production des aliments.

**Mme Steinbrecher :** Ils sont tellement nombreux. Sans compter les collaborations intéressantes entre les scientifiques et les agriculteurs. Ils font des recherches ensemble afin de déterminer lesquelles sont les plus pertinentes.

Évidemment, les ressources financières sont un élément déterminant en ce qui a trait à la poursuite de la recherche. Parfois, les processus sont plus longs et les fonds tardent à venir, il est donc possible qu'ils aient besoin de soutien financier. Bien sûr,

deal happening in various regions and countries in the world, and it depends on the particular angle that you are talking about, because some will be more advanced than others.

With respect to genetic engineering in general, I began using it in the field of human gene therapy when I ran a lab in a hospital in the U.K. Our utmost concern always was to not develop something that could eventually harm. We are well aware that that entire system of gene therapy is like its own ecosystem. Our genes have evolved over time, and there are interrelationships that we do not even know about. We might believe there is something when there is nothing. We always maintained that when we genetically engineer and bring genes in, it is crucial that it not injure or interfere with other genes, because in human gene therapy, injuries or interferences could cause cancer or other fatal diseases and problems.

In the mid-1980s, when I was working on gene therapy to treat hemophilia we thought that 10 years ahead we would have such therapy. According to our knowledge of genetics at that time, we should have had it. However, we are now twenty years ahead and we still do not have a therapy. Sometimes we believe we understand, but there are certain factors that we are not even aware we should be considering. We still do not have the technology for the precise insertion of genes into certain places, including plants. That means genetic engineering places the gene just somewhere, so each time we will have to test so that we can determine the specific impact in each application.

For the information of the committee, the transformation process to insert the gene into the plant involves using tissue and cells from the plants that can take up the DNA. For that, we need to use many chemicals. We get the gene in one way or another to one place or another, but from that tissue we need to grow the plant again. For a plant to do that, it needs much support from hormones and other chemicals. Even using that process without putting an extra gene in it, the cloning process of the plant, introduces hundreds of thousands of mutations. In fact, it is used by breeders as a mutational technique.

When we talk about genetic engineering, we should not consider just the one gene that is put in, because other processes are happening as a result. It is always a slow process, not a fast one. Sometimes it is said that the process will speed up things but it does not necessarily do that because we need to backcross at least 10 times to remove the background mutations and assess other interactions. That is just for your information.

**Senator Mercer:** Thank you.

le financement n'est pas une chose simple. La recherche n'est donc pas concentrée dans un endroit en particulier. Il y a beaucoup d'activités en cours dans différentes régions et différents pays du monde. Selon l'aspect particulier qui vous intéresse, un centre de recherches peut être plus avancé que les autres.

En ce qui concerne le génie génétique de manière générale, j'ai d'abord appliqué ses principes dans le domaine de la thérapie génétique humaine alors que je dirigeais un laboratoire dans un hôpital au Royaume-Uni. Notre principe fondamental a toujours été d'éviter de créer une chose qui pourrait éventuellement être dangereuse. Nous sommes conscients que l'ensemble du système de thérapie génétique humaine est comme un écosystème en soi. Nos gènes ont évolué au fil du temps et il existe entre eux des relations qui nous échappent. Peut-être croyons-nous simplement pouvoir découvrir quelque chose là où il n'y rien. Nous avons toujours cette idée en tête quand nous procédons à une modification génétique et que nous introduisons un gène. Il est essentiel que le gène n'endommage pas et ne perturbe pas les autres gènes, car dans le domaine de la thérapie génétique humaine, les dommages ou les interactions géniques peuvent causer un cancer ou d'autres maladies ou complications fatales.

Au milieu des années 1980, lorsque j'étudiais la thérapie génétique en vue de trouver un traitement pour combattre l'hémophilie, nous croyions qu'en dix ans nous aurions réussi. Étant donné l'état des connaissances en génétique à l'époque, nous aurions dû avoir découvert le traitement. Pourtant, vingt ans ont passé et le traitement contre l'hémophilie n'existe toujours pas. Parfois, nous pensons avoir compris, mais pour arriver à quelque chose il faudrait considérer des facteurs dont nous n'avons pas encore conscience. Nous ne possédons toujours pas la technologie qui permet l'insertion d'un gène à un endroit précis, y compris pour les végétaux. C'est-à-dire que nous réussissons seulement à placer le gène quelque part, donc, à chaque fois il faut faire des essais afin de déterminer les répercussions pour chaque application.

À titre d'information pour le comité, le processus de transformation visant à insérer un gène dans une plante consiste à utiliser des tissus et des cellules végétales qui ultimement risquent de prendre la place de l'ADN. Pour éviter cela, nous employons de nombreux produits chimiques. D'une manière ou d'une autre, peu importe l'endroit, nous insérons le gène, mais encore faut-il faire pousser la plante à partir de ces tissus. Pour y arriver, il faut lui administrer beaucoup d'hormones et d'autres produits chimiques. Seulement au cours du processus de clonage, avant même l'introduction d'un gène, la plante subit des centaines de milliers de mutations. En fait, ce procédé est utilisé par les phytogénéticiens comme technique mutationnelle.

Lorsqu'il est question de génie génétique, il ne faut pas considérer uniquement le simple gène introduit, car il déclenche une série d'autres processus. Le processus est toujours lent. On dit parfois que le processus accélérera les choses, mais ce n'est pas nécessairement le cas, car il faut rétrocroiser la plante au moins dix fois pour éliminer les mutations secondaires et évaluer les autres interactions. Voilà, c'était uniquement à titre informatif.

**Le sénateur Mercer :** Merci.

**Ms. Steinbrecher:** It is not simple.

**The Chairman:** You mentioned China. Does the science that you work with hold out any opportunity in Africa?

**Ms. Steinbrecher:** I am sorry but I did not follow your question. Would you mind repeating it?

**The Chairman:** You mentioned China earlier. Does your area of genetic study hold any hope for African nations who are having severe problems with growing produce? Does this science give any kind of hope for them?

**Ms. Steinbrecher:** At the negotiations of the Convention on Biological Diversity, listening to the debate on terminator technology, Africa with one voice is saying that no, this is not the way to go forward. They believe it will cause farmers, biodiversity and agro-biodiversity many problems, so this is not the way we should go. They were the ones who fought for the moratorium. Africa is one continent with one voice. It is interesting to observe that, given that Africa has agricultural and drought problems. Many have said that the technology could be extremely helpful in Africa and that it could feed the world, but I feel it was being used as an offering. Yet, it is not regarded as that in Africa; in part, because the technology of genetic engineering is not regarded as the way forward given that it is not in the hands of the farmers. As well, the impact assessments might be done in the U.S., but that does not mean it will be the same in Africa. They need to do their own testing, and they might decide that there is another way they would rather go forward.

For example, as I said previously, there is supportive agriculture whereby different plant combinations are used. They are farming on a completely different scale, small plots. It is also an issue of access to water and land, which genetic engineering cannot resolve. It is a political problem. As we all know, any kind of complex problem cannot necessarily have a technical solution — a techno-fix. With respect to GURTs, it is being strongly rejected by Africa.

**The Chairman:** You are bringing your message here, to Parliament Hill. Where else will you deliver your message while you are in Ottawa?

**Ms. Steinbrecher:** I will appear before the standing committee of the House to speak with some MPs. As well, I will meet with other scientists to discuss it. There is much that we have to learn and at times, we forget how to ask good questions to the matter before us. It is always good to meet up with scientists to view something from different angles. That is my primary focus while in Ottawa.

**Mme Steinbrecher :** La question n'est pas simple.

**La présidente :** Vous parliez de la Chine. Y a-t-il des débouchés possibles en Afrique dans votre domaine d'expertise scientifique?

**Mme Steinbrecher :** Veuillez m'excuser, je n'ai pas très bien compris votre question. Pourriez-vous la répéter?

**La présidente :** Tout à l'heure, vous avez parlé de la Chine. Est-ce que vos recherches en génétique peuvent apporter une lueur d'espoir aux populations africaines qui ont de graves problèmes en agriculture? Cette technologie peut-elle les aider à régler leurs problèmes?

**Mme Steinbrecher :** Lors des négociations qui ont eu lieu dans le cadre de la Convention sur la diversité biologique, les Africains, au cours des discussions sur la technologie « Terminator », ont proclamé d'une voix unanime que ce n'était pas l'avenue qu'ils entendaient privilégier. Ils prétendent que cette technologie entraînera une foule de problèmes pour les agriculteurs, la biodiversité et l'agrobiodiversité. Par conséquent, nous ne devrions pas non plus privilégier cette solution pour l'Afrique. Ce sont les Africains qui ont milité en faveur du moratoire. L'Afrique est un continent qui s'exprime d'une seule voix. Fait intéressant quand on sait que l'Afrique est aux prises avec des problèmes dans le domaine de l'agriculture, notamment la sécheresse. Nombreux sont ceux qui ont dit que cette technologie serait extrêmement bénéfique pour l'Afrique et permettrait de nourrir tout le monde, mais je pense qu'elle a été présentée aux Africains comme une bénédiction. Or, ils ne voient pas les choses sous le même angle. En partie parce que la technologie du génie génétique ne leur apparaît pas comme étant la bonne solution, car elle n'est pas entre les mains des agriculteurs. Aussi, les études d'impact sont peut-être menées aux États-Unis, mais rien ne garantit que ce sera le cas en Afrique. Les Africains doivent mener leurs propres essais, à la suite desquels ils seront en mesure de choisir la voie qui leur convient.

Par exemple, comme je le disais précédemment, il existe une pratique agricole axée sur la complémentarité qui consiste à combiner différentes variétés de plantes. Il faut se rappeler que l'agriculture en Afrique se pratique à une toute autre échelle, sur de petites parcelles. Et que dire de l'accessibilité des points d'eau et des terres cultivables, des problèmes que le génie génétique ne peut pas régler. Il s'agit plutôt d'un problème politique. Or nous savons que les solutions techniques, du genre bricolage technologique, ne règlent pas nécessairement tous les problèmes complexes. En ce qui concerne les TRURG, elles sont fermement rejetées par l'Afrique.

**La présidente :** Vous avez livré votre message ici, au Parlement. Qui d'autre allez-vous rencontrer pendant votre séjour à Ottawa?

**Mme Steinbrecher :** Je comparaitrai devant le Comité permanent de la Chambre des communes pour discuter avec certains députés. Je m'entretiendrai également avec des collègues scientifiques. Nous avons encore beaucoup à apprendre et il est parfois facile d'oublier de se poser les bonnes questions pour résoudre un problème. Il est toujours très utile de se rencontrer entre scientifiques afin de voir les questions sous un angle différent. Voilà le principal objet de ma visite à Ottawa.

**The Chairman:** We wish you well. You have come to Canada when the weather is getting very cold. You must come back during our summer. I am sure you would find people who would be very interested in hearing your story.

**Ms. Steinbrecher:** Thank you.

**The Chairman:** We are grateful that you have appeared before the committee this evening. We admire your efforts and your achievements.

**Ms. Steinbrecher:** Thank you. I hope you are able to utilize the information in your deliberations.

The committee adjourned.

---

OTTAWA, Tuesday, December 12, 2006

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met this day at 7:02 p.m. to study the present state and future of agriculture and forestry in Canada.

**Senator Joyce Fairbairn** (*Chairman*) in the chair.

[*English*]

**The Chairman:** Good evening, honourable senators and witnesses, and welcome to all who are watching our Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry on television.

Tonight we have with us representatives from the Canadian Wheat Board — President and Chief Executive Officer Adrian Measner, and Allen Oberg who was elected last week as one of the 10 elected members of the board of directors. He comes from Alberta.

Canadians will have heard and read a lot about the Wheat Board in recent weeks. We thank you for taking time to come back here to Ottawa and appear before our committee on an issue that is of critical importance to our farm community in Western Canada.

For the last 71 years, the Wheat Board has been the single-desk seller of wheat, durum and barley for producers in the West. Annually, it sells roughly 22 to 24 million tonnes of wheat and barley domestically, and to 70 countries around the world.

As we all know, the world wheat market is highly competitive and dominated by a few large grain companies that most often dictate market conditions. Because it sells their products, one group of farmers argue that the Wheat Board gives them real power in a market that usually lacks competition and leaves them with little today on the price of their products. However, another group would like to see a more flexible board to take advantage of opportunities in the open market. These differing views are at the heart of a very vigorous, current debate on the future of the Wheat Board.

**La présidente :** Nous vous souhaitons beaucoup de succès. Votre séjour au Canada correspond à la période la plus froide de l'année. Il vous faudra revenir durant la belle saison. Je suis persuadée que de nombreuses personnes seraient intéressées d'entendre votre histoire.

**Mme Steinbrecher :** Merci.

**La présidente :** Nous vous sommes très reconnaissants d'avoir accepté de témoigner devant le comité ce soir. Nous admirons vos efforts et vos réalisations.

**Mme Steinbrecher :** Merci. J'espère que ces renseignements seront utiles dans vos délibérations.

La séance est levée.

---

OTTAWA, le mardi 12 décembre 2006

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui, à 19 h 2, pour examiner l'état actuel et les perspectives d'avenir de l'agriculture et des forêts au Canada.

**Le sénateur Joyce Fairbairn** (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

**La présidente :** Chers collègues et messieurs les témoins, je vous salue et vous souhaite la bienvenue. J'en profite d'ailleurs pour souhaiter la bienvenue également à tous les téléspectateurs qui suivent les délibérations du Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts.

Ce soir, nous accueillons des représentants de la Commission canadienne du blé — Adrian Measner, président-directeur général, et Allen Oberg, élu la semaine dernière à l'un des dix postes réservés aux membres élus du conseil d'administration. M. Oberg vient de l'Alberta.

Les Canadiens ont beaucoup entendu parler de la Commission canadienne du blé durant les dernières semaines et ils ont beaucoup lu à son sujet. Nous vous remercions d'avoir pris le temps de venir ici à Ottawa pour témoigner devant notre comité au sujet d'une question d'une importance aussi cruciale pour le milieu agricole de l'Ouest canadien.

Depuis 71 ans, la Commission canadienne du blé est l'unique comptoir de vente de blé, de blé dur et d'orge pour les producteurs de l'Ouest. Chaque année, elle vend à peu près 22 à 24 millions de tonnes de blé et d'orge sur le marché intérieur et dans plus de 70 pays.

Comme nous le savons tous, le marché mondial du blé est très compétitif et dominé par quelques grandes sociétés céréalières qui, le plus souvent, dictent les conditions du marché. Un groupe d'agriculteurs soutient que, parce qu'elle vend leurs produits, la Commission canadienne du blé leur confère un réel pouvoir sur un marché qui manque habituellement de concurrence et leur rapporte peu actuellement. Toutefois, un autre groupe préférerait une formule plus souple qui lui permettrait de profiter des occasions qui se présentent sur le libre marché. Ces vues opposées sont au cœur du débat actuel très animé concernant l'avenir de la Commission canadienne du blé.

Over the years, the board has gone through many changes. Today, it is controlled by a group of 15 directors, 10 of them being elected by farmers and five of them appointed by the federal government.

Tonight, we have about 1.5 hours with Mr. Measner and Mr. Oberg. As always, I urge committee members to keep their questions as brief as possible to allow our witnesses to respond fully so that everyone can contribute to what I know will be a lively discussion.

Gentlemen, the floor is yours.

**Allen Oberg, Director, District 5, Canadian Wheat Board:** It is a pleasure to be here this evening to meet with your committee. I run a cattle and grain operation with my brother, John, near Forestburg, Alberta. This past Sunday, I was re-elected for a second term to represent farmers in northeastern Alberta and northwestern Saskatchewan on the Canadian Wheat Board's board of directors. With me tonight is our President and CEO, Adrian Measner.

I would like to preface my remarks by saying that we are under an Order-in-Council which prohibits the organization from expending funds to advocate on behalf of a single-desk, so any remarks I make in that regard will be of a personal nature.

As I mentioned, I am recently off the campaign trail. I spent a good part of the fall personally speaking to between 200 and 300 farmers in my district about their concerns and opinions. I ran on a clearly stated platform of support for the Canadian Wheat Board's single-desk. The dominant issue, the issue that clearly distinguished me from the other candidates, was without a doubt the single-desk and, for farmers, the ultimate future for the whole organization.

I am also aware that this situation was not unique to my district. Regardless of where candidates were running — whether it was southern Alberta, northern Saskatchewan or western Manitoba — the key topic on everyone's mind was, indeed, the single-desk.

What does it mean when four or five candidates are elected on the single-desk platform and they receive over 60 per cent of the popular vote? It says to me that grain producers in Western Canada are sending a simple message. They are stating in the clearest possible terms that the single-desk has broad support. They are also stating that a majority of farmers prefer to sell their wheat and barley through a single agent.

The Conservative government believes it has a mandate based on the federal election results last January but, clearly, I feel this is not the case. Farmers in the Cypress Hills-Grassland area voted in the last election for David Anderson, the Parliamentary Secretary to the Minister of Agriculture, but in that same

Au fil des ans, la commission a connu de nombreux changements. Actuellement, elle est régie par un groupe de 15 administrateurs, dont dix sont élus par les agriculteurs et cinq, nommés par le gouvernement fédéral.

Ce soir, nous disposons d'environ une heure et demie pour entendre MM. Measner et Oberg et les interroger. Comme toujours, je prie instamment les membres du comité de s'en tenir à de brèves questions afin de permettre à nos témoins d'y répondre pleinement, de sorte que chacun puisse contribuer à ce qui sera, j'en suis sûre, un débat animé.

Messieurs, vous avez la parole.

**Allen Oberg, directeur, circonscription 5, Commission canadienne du blé :** C'est avec plaisir que je suis venu ici ce soir pour vous rencontrer. Je dirige une exploitation mixte d'élevage de bétail et de production de grain avec mon frère, John, près de Forestburg, en Alberta. Dimanche dernier, mon mandat en tant que représentant des agriculteurs du nord-est de l'Alberta et du nord-ouest de la Saskatchewan au conseil d'administration de la Commission canadienne du blé a été reconduit. Ce soir, je suis accompagné de notre président-directeur général, Adrian Measner.

Avant d'entamer ma déclaration, j'aimerais commencer par dire que nous faisons l'objet d'un décret qui interdit à l'organisme d'engager des fonds pour promouvoir le principe du comptoir unique, de sorte que tout ce que je dirai à cet égard est une opinion personnelle.

Comme je l'ai mentionné, je viens tout juste d'être élu. J'ai passé une bonne partie de l'automne à m'entretenir personnellement avec 200 à 300 agriculteurs de mon district pour connaître leurs préoccupations et leurs opinions. Dans mon programme électoral, clairement énoncé, j'appuyais le principe du comptoir unique qu'est la Commission canadienne du blé. La principale question, celle qui m'a nettement démarqué des autres candidats, a été sans aucun doute le comptoir unique et, pour les agriculteurs, l'avenir de l'organisme.

Je suis également conscient que la situation n'est pas unique à mon district. Quel qu'ait été le district où se présentaient les candidats — qu'il s'agisse du sud de l'Alberta, du nord de la Saskatchewan ou de l'ouest du Manitoba —, le principal point dont tous débattaient était en fait ce principe du comptoir unique.

Que signifie le résultat d'une élection où quatre ou cinq candidats favorables au comptoir unique sont élus et récoltent plus de 60 p. 100 des suffrages? Pour moi, cela signifie que les céréaliculteurs de l'ouest du Canada envoient un message clair. Ils affirment sans équivoque que le principe du comptoir unique jouit de nombreux appuis. Ils affirment également que la majorité des agriculteurs préfère vendre son blé et son orge en passant par un seul agent.

Le gouvernement conservateur croit, d'après le résultat des élections fédérales de janvier dernier, qu'il a un mandat mais, de toute évidence, c'est le contraire. Des agriculteurs de la région Cypress Hills-Grassland ont voté aux dernières élections pour David Anderson, secrétaire parlementaire du ministre de

geographical area in this recent election they voted overwhelmingly for Larry Hill, a strong advocate of the single-desk. There is an apparent contradiction there.

I intend to take the message farmers have given me into the meetings that I attend, into the strategy sessions at the board, and into every other discussion I have with my colleagues around the board of directors. The seven other directors who, like me, were elected on that platform will be doing the same. Therefore, I believe the government needs to understand that any president or CEO who is put in place to work with our board will have to do everything in his or her power to uphold, maintain and strengthen the marketing power of farmers. Refusal to do so will place that person directly at odds with the eight elected directors who support the single-desk and with the majority of Western Canadian farmers who have elected them.

At the Canadian Wheat Board, we currently have a president and CEO in whom we believe and who has devoted all his efforts to serving the majority views of farmers. He has been a model of integrity, whose wisdom and counsel we appreciate and value. This is not only the opinion held by the board of directors and farmers of Western Canada. In the past weeks, a series of letters have flowed into our Winnipeg office with testimonials from our customers here in Canada and throughout the world.

Allow me a moment to read a few quotes from some of the letters we have received:

From Warburtons Limited, a miller in the U.K.:

With our concern over the position of Adrian and the Board in general, we feel that we would ultimately be forced to look elsewhere in the world in order to confidently ensure a continued supply of high quality wheat into Warburtons.

From COFCO, the China Cereals Oilseeds and Foodstuffs Corporation, our highly successful partner in China of 46 years with whom we have done over \$11 billion of business:

We hope a consistent leadership at the Canadian Wheat Board is retained for the sake of our mutual business interests.

Finally, from A.D. Plowman, Vice-President of Agro-Hall Ltd. in Montreal:

Mr. Measner has always been a most distinct, important and valuable asset to the CWB, in all facets of its operations, from the individual farmer, right through to the final, ultimate consumer — and to everyone and everything in between.

As a director, I have mixed emotions when I read these letters. On one hand, I feel extremely proud that the president and CEO I have supported is held in such high regard by the industry. On the other hand, I am very disappointed, both as a farmer and as a

l'Agriculture, mais d'autres, de la même région géographique, ont voté massivement aux dernières élections pour Larry Hill, un chaud partisan du comptoir unique. Il y a là une contradiction manifeste.

J'ai l'intention de transmettre lors des réunions stratégiques du conseil d'administration, des réunions auxquelles j'assisterai et dans tous mes autres échanges avec les autres administrateurs le message que m'ont donné les agriculteurs. Les sept autres administrateurs élus qui, comme moi, prônaient dans leur programme électoral le maintien du comptoir unique feront de même. Par conséquent, il faut que le gouvernement comprenne que tout président ou PDG nommé pour travailler avec notre conseil d'administration devra tout faire pour défendre, maintenir et renforcer le pouvoir de mise en marché des agriculteurs. S'il refuse de le faire, il fera face à l'opposition des huit administrateurs élus qui appuient le principe du comptoir unique et à la majorité des agriculteurs de l'Ouest canadien qui les ont élus.

À la Commission canadienne du blé, nous avons actuellement un président-directeur général en lequel nous croyons et qui a mis toutes ses énergies au service de la majorité des agriculteurs. Il a été un modèle d'intégrité, et nous apprécions à leur juste valeur sa sagesse et ses conseils. Ce n'est pas là l'opinion du seul conseil d'administration et des agriculteurs de l'Ouest canadien. Au cours des dernières semaines, notre siège social situé à Winnipeg a reçu toute une série de lettres de clients du Canada et de l'étranger.

Avec votre permission, je vais vous lire quelques extraits de lettres que nous avons reçues :

De Warburton Limited, un meunier du Royaume-Uni :

Pour ce qui est de notre préoccupation relative à la position dans laquelle se trouve Adrian et la commission en général, nous estimons que nous serions en bout de ligne obligés d'aller voir ailleurs pour trouver une source soutenue de blé d'excellente qualité en laquelle nous aurions confiance.

COFCO, c'est-à-dire China Cereals Oilseeds and Foodstuffs Corporation, notre partenaire chinois le plus fidèle avec lequel nous brassons depuis 46 ans des affaires d'une valeur de plus de 11 milliards de dollars, nous écrit :

Nous espérons que, dans l'intérêt de nos intérêts commerciaux réciproques, le leadership à la Commission canadienne du blé sera préservé.

Enfin, de A.D. Plowman, vice-président d'Agro-Hall Ltd., entreprise montréalaise :

M. Measner a toujours été un atout des plus distinct, important et précieux à la Commission canadienne du blé, dans tous les aspects de son fonctionnement, de l'agriculteur jusqu'à l'acheteur final — et à toutes les étapes intermédiaires.

En tant qu'administrateur, la lecture de ces lettres suscite chez moi des émotions mixtes. D'une part, je suis extrêmement fier que le président-directeur général que j'ai appuyé soit tenu en si haute estime dans l'industrie. D'autre part, je suis très déçu, tant en tant

director, that we are about to lose him to this unfortunate battle between the farmer-elected board of directors and the Government of Canada.

I am disappointed also as a director because it is our responsibility as a board to provide good governance to the corporation and ensure it has the best possible leadership but, as a farmer, it disturbs me deeply that long-standing customers — both from the point of view of the quantities they buy and the premiums they are willing to pay — are about to start looking elsewhere for their grain because this government is playing politics with my grain marketing agent.

I can not afford to lose customers for my crops — not good customers, not customers who are willing to take product year after year. Mr. Measner's dismissal as president and CEO is bound to put these sales in jeopardy.

The same can be said for the elimination of the single-desk but you do not have to take my word for it. Take the word of the customers I have quoted above and take the word of Prima Ltd., an important customer in Southeast Asia that has bought over \$1 million tonnes of wheat from Canada in the last 12 months. They also sent a letter that states:

We are more than happy to do business with the Canadian Wheat Board, despite our closer proximity to Australia. We have come to appreciate and value the single desk concept in Canada. We believe that with a single desk, as in the CWB, we will be able to cultivate and develop a special long-term relationship. This is important from a buyer's perspective. The CWB understands our needs and at the same time, has the ability to provide all grades of Canadian wheat to meet our requirements.

There have been many accusations that the CWB put out propaganda just to save its own skin, and that the whole debate is about the Canadian Wheat Board and not about farmers. The letters from which I quoted, which will be tabled with you tonight, clearly demonstrate that the elimination of the single-desk and Adrian's firing will be all about the loss of farmer control, the loss of farmer power and, ultimately, the loss of farmer returns. Farmers are the ones who stand to lose and we are also the ones who, accordingly, should have that final say and decision.

Thank you. I will turn it over to Mr. Measner.

**Adrian Measner, President and Chief Executive Officer, Canadian Wheat Board:** I wish to express my gratitude to committee members for extending this invitation to the CWB.

The customers Mr. Oberg mentioned are people I have known and worked with for many years. I have built relationships with them one visit and one sale at a time. I have worked hard at this because I could see the importance of business partnerships built

qu'agriculteur qu'en tant qu'administrateur, que nous soyons sur le point de le perdre dans cette déplorable bataille qui oppose un conseil d'administration élu par les agriculteurs et le gouvernement du Canada.

Je suis déçu également en tant qu'administrateur parce qu'il est de notre responsabilité en tant que conseil d'assurer la bonne gouvernance de l'organisme et de faire en sorte qu'elle ait la meilleure direction possible, mais en tant qu'agriculteur, je suis très troublé de voir que des clients de longue date — tant par les quantités qu'ils achètent que par les prix qu'ils sont disposés à payer — sont sur le point d'aller voir ailleurs pour acheter leurs grains parce que l'actuel gouvernement fait de la politique sur le dos de mon agent de mise en marché des grains.

Je ne peux pas me permettre le luxe de perdre des clients qui achètent mes récoltes — pas de bons clients, des clients disposés à acheter mon produit année après année. Le renvoi de M. Measner en tant que PDG ne pourra faire autrement que de compromettre ces ventes.

On peut dire la même chose de l'élimination du comptoir unique, mais vous n'avez pas à me croire sur parole. Fiez-vous à ce que disent les clients que je viens de citer et à une lettre de Prima Ltd., un important client d'Asie du Sud-Est qui, au cours des douze derniers mois, a acheté pour plus d'un million de dollars de tonnes de blé du Canada. Je cite :

Nous sommes plus qu'heureux de brasser des affaires avec la Commission canadienne du blé, en dépit de notre étroite proximité avec l'Australie. Le temps nous a appris à estimer à sa juste valeur le principe du comptoir unique adopté au Canada. Selon nous, grâce à ce comptoir unique, notamment à la Commission canadienne du blé, nous pourrions établir et entretenir des relations spéciales à long terme. Pareil fait est important du point de vue de l'acheteur. La CCB connaît nos besoins et, simultanément, elle est capable de nous fournir toutes les qualités de blé canadien dont nous avons besoin.

On a souvent reproché à la CCB de faire de la propagande simplement pour sauver sa peau et de faire graviter tout le débat autour de ses propres intérêts plutôt que ceux des agriculteurs. Les lettres que je vous ai citées et que je dépose auprès du comité ce soir montrent clairement que l'abolition du comptoir unique et le renvoi d'Adrian représenteront en fait pour les agriculteurs une perte de contrôle et, en fin de compte, de rendements. Ce sont les agriculteurs qui seront perdants, et nous sommes également ceux qui, par conséquent, devraient avoir le dernier mot et prendre la décision.

C'est tout ce que j'avais à dire. Je cède maintenant la parole à M. Measner.

**Adrian Measner, président-directeur général, Commission canadienne du blé :** Je tiens à exprimer ma reconnaissance aux membres du comité pour avoir invité la CCB.

Les clients que M. Oberg a mentionnés sont des gens que je connais et avec lesquels je travaille depuis de nombreuses années. J'ai établi des relations avec eux une visite à la fois et une vente à la fois. J'y ai travaillé très fort parce que je comprenais

on trust, respect and integrity, and because I could see how important such relationships are for the farmers of Western Canada.

Building such relationships was always a part of my job that provided me with a great deal of satisfaction. So was improving the programs and services that we offer to farmers. During my tenure as president and CEO, I have worked closely with the board of directors and the staff to develop and offer services to farmers that enhanced their ability to manage their own price risk and deliveries. Farmers can now price off the commodity markets, off U.S. elevator prices, and they can lock in their prices in advance. They also have more control over deliveries than ever before, with programs like guaranteed delivery contracts and the delivery exchange contract that we are piloting this year in areas of Saskatchewan.

By focusing on these two priorities of improving services to farmers and strengthening customer relations, we are moving this industry forward. We were shifting the debate away from the old issues of ideology and politics and getting people to talk about how to further improve the system, how to streamline logistics, how to give farmers even more flexibility, and how to support and enhance value-added opportunities for farmers.

Unfortunately, the momentum and the energy that we were channelling into these types of positive initiatives are currently being put at risk by the old arguments that have been brought back to life, as if none of the reforms of the past 10 years had actually taken place.

The government's view of the CWB is stuck in 1996. Their CWB is still some kind of government agency with no elected farmer directors and no farmer oversight of everything from sales to finances. They refuse to see that farmers actually now run the organization, that they can look at all the sales. They refuse to see that farmers called in the Auditor General of Canada, that they gave her the mandate to look at how the organization was run, and that they acted on her recommendations.

They refuse to acknowledge that the farmers of Western Canada have the same rights as farmers in Ontario and in Quebec. The farmers in Ontario, through their elected representative on the Ontario Wheat Producers' Marketing Board, decided to eliminate their single-desk system of marketing. Prairie farmers, through their elected directors like Mr. Oberg, can do the same. Grain producers in Quebec have recently voted to institute a single-desk system for the marketing of wheat. In fact, the only course of action that would actually discriminate against the grain

l'importance de conclure des partenariats commerciaux fondés sur la confiance, le respect et l'intégrité et parce que je pouvais voir à quel point de pareilles relations étaient importantes pour les agriculteurs de l'Ouest canadien.

L'établissement de pareilles relations a toujours représenté une partie de mon travail qui était une grande source de satisfaction personnelle, tout comme l'amélioration des programmes et des services que nous offrons aux agriculteurs. Durant mon mandat comme président-directeur général, j'ai travaillé de près avec le conseil d'administration et le personnel à concevoir et à offrir des services aux agriculteurs qui accroissaient leur capacité de gérer eux-mêmes les risques de prix et les livraisons. Les agriculteurs peuvent désormais établir leurs prix en fonction des bourses de marchandises, des prix consentis aux éleveurs aux États-Unis, et ils peuvent les bloquer d'avance. Ils exercent également plus de contrôle que jamais sur les livraisons, sur des programmes comme les marchés de livraisons garanties et les contrats d'échange et de livraison qui sont à l'essai cette année dans certaines régions de la Saskatchewan.

En nous concentrant sur ces deux priorités que sont l'amélioration des services aux agriculteurs et le renforcement des relations avec les clients, nous faisons évoluer l'industrie. Nous étions en train de déplacer le débat, des vieilles questions d'idéologie et de politique vers une amorce de dialogue sur la façon d'améliorer le système, de simplifier la logistique, d'offrir encore plus de souplesse aux agriculteurs et d'appuyer et d'accroître les possibilités d'ajouter de la valeur à leurs produits.

Malheureusement, l'élan que nous donnions à ce genre d'initiatives favorables et l'énergie que nous y mettions sont actuellement compromis par la ressuscitation de vieux arguments, comme s'il n'y avait jamais eu de réforme au cours des dix dernières années.

L'idée que se fait le gouvernement de la CCB date de 1996. La CCB telle qu'il la conçoit est un organisme gouvernemental quelconque sans administrateur élu par les agriculteurs qui n'est soumis à aucun droit de regard, qu'il s'agisse des ventes ou des finances. Le gouvernement refuse de voir que ce sont en réalité les agriculteurs maintenant qui dirigent l'organisme, qui peuvent examiner toutes les ventes. Il refuse de reconnaître que les agriculteurs ont demandé au vérificateur général du Canada d'examiner la direction de l'organisme et qu'ils ont donné suite à ses recommandations.

Il refuse de reconnaître que les agriculteurs de l'Ouest canadien ont les mêmes droits que ceux de l'Ontario et du Québec. Les fermiers ontariens, par l'intermédiaire de leurs représentants élus au sein de l'Ontario Wheat Producers' Marketing Board, ont décidé d'éliminer le régime à comptoir unique de marketing. Les agriculteurs des Prairies, par la voie de leurs administrateurs élus comme M. Oberg, peuvent faire la même chose. Les céréaliculteurs du Québec ont récemment voté en faveur d'instituer un régime à comptoir unique pour la

producers of Western Canada is if the government moved unilaterally without the board's consent.

The current government also refuses to talk about the options that farmers now have, about the flexibility it gives them to get spot prices, to lock prices in advance, and to get more of their money upfront.

Lastly, they continue to perpetuate myths about value-added processing in Western Canada, as if it was true that we were lagging behind the Americans and the rest of the country. The opposite, in fact, is true. The policies we have put in place and the fairness with which all processors are treated by the CWB have created an environment where value-added processing has experienced sustained growth.

The reform of 1998, which turned control of the organization over to the elected farmer directors, was a major milestone in the CWB's history. They put in motion a renewal that was both necessary and positive. Rather than setting the clock back a decade or more, the grain producers of Western Canada want to build on this renewal. They want to pursue the enhancements that have been initiated under the leadership of the farmer-elected directors.

**Senator Gustafson:** The last three years for farmers in Western Canada have probably been the toughest three years in history. The Americans right across the board have had the three best years in their history.

How much grain was the Wheat Board able to sell last year? We have piles of unsold durum wheat still on the ground. We hear that world market prices are supposed to be going up but we certainly do not see that. If you deliver two semi-loads of wheat, it will bring you exactly \$3,200. You end up with \$6,000-plus, but the rest is handling charges. It has become very difficult for farmers to grow wheat and make a living. How do you account for that?

**Mr. Measner:** First, the United States farmer has many subsidies from the government that Canadian farmers do not have. Mr. Oberg will probably want to comment further on that. That creates an unlevel playing field.

**Senator Gustafson:** They get that price right at the elevator.

**Mr. Measner:** Yes, they have guaranteed prices. They have a loan deficiency payment that ensures they get an adequate price, and the government makes up the difference if they do not.

We have tried to ensure that if farmers want to take advantage of those spot prices, they have the ability to do so. We put in place a daily price contract for wheat so they can fix their prices based on the U.S. cross-border price. If farmers want to take the risk of fixing a spot price — it will go up and down, sometimes above and sometimes below the pool price — they can do that. We give

commercialisation du blé. En fait, la seule source de véritable discrimination à l'égard des céréaliculteurs de l'Ouest canadien est la décision, par le gouvernement, d'aller de l'avant unilatéralement, sans le consentement du conseil d'administration.

Le gouvernement actuel refuse également de discuter des options dont disposent actuellement les agriculteurs, du choix qu'elles leur donnent de vendre aux prix au comptant, de bloquer d'avance les prix et d'obtenir plus au départ.

En dernier lieu, il persiste à perpétuer des mythes au sujet du traitement à valeur ajoutée dans l'Ouest canadien, comme si c'était vrai que nous affichons du retard par rapport aux Américains et au reste du monde. En fait, c'est tout l'opposé. Les politiques que nous avons mises en place et l'équité avec laquelle tous les transformateurs sont traités par la CCB ont créé un contexte dans le cadre duquel la transformation à valeur ajoutée a connu une croissance soutenue.

La réforme de 1998, dans le cadre de laquelle le contrôle de l'organisme a été cédé à des administrateurs élus représentant les agriculteurs, a marqué un important jalon dans l'histoire de la CCB. Elle a marqué le point de départ d'un renouveau tant nécessaire que favorable. Plutôt que de régresser d'une décennie ou plus, les producteurs de grains de l'Ouest canadien souhaitent utiliser ce renouveau comme tremplin. Ils souhaitent poursuivre les améliorations entamées sous la direction des administrateurs qu'ils ont élus.

**Le sénateur Gustafson :** Les trois dernières années vécues par les agriculteurs de l'Ouest canadien sont probablement les pires de toute l'histoire du pays. Or, tout juste l'autre côté de la frontière, les Américains ont connu leurs trois meilleures années.

Combien de grains la commission a-t-elle réussi à vendre l'an dernier? Nous avons des tas de blé dur invendu. Nous entendons dire que les cours mondiaux sont censé augmenter, mais ce n'est certes pas un phénomène que nous observé. Si vous livrez deux demi-charges de blé, elles vous rapporteront exactement 3 200 \$. Vous obtenez plus de 6 000 \$ pour leur vente, mais la différence est absorbée par les frais de manutention. Il est devenu très difficile pour les agriculteurs de cultiver du blé et d'en vivre. Comment l'expliquez-vous?

**M. Measner :** Tout d'abord, l'agriculteur américain jouit de nombreuses subventions gouvernementales que n'ont pas les agriculteurs canadiens. M. Oberg aura probablement d'autres observations plus poussées à faire à cet égard. Donc, les règles du jeu ne sont pas les mêmes pour tous.

**Le sénateur Gustafson :** Ils obtiennent ce prix au silo.

**M. Measner :** Ils ont des paiements compensatoires au titre de prêts qui leur garantissent un prix adéquat, et le gouvernement comble l'écart, au besoin.

Nous avons tenté de faire en sorte que, si les agriculteurs souhaitent profiter de ces prix au comptant, ils peuvent le faire. Nous avons mis en place un contrat de prix quotidien du blé de sorte qu'ils peuvent fixer leur prix selon le prix transfrontière aux États-Unis. Si les agriculteurs veulent courir le risque de bloquer un prix au comptant — il peut augmenter, diminuer, parfois au-

them the option. I go to farm meetings regularly, and I always hear that prices are higher across the border. Therefore, we have created a pricing option that allows them access to that price. It still maintains the strength of the single-desk but allows them to price on that basis. This has been a major step forward. This year, we put a limit of 500,000 tonnes on that program. This is the second year the program has been in place and it is subscribed to the maximum.

**Senator Gustafson:** It is only a pilot program.

**Mr. Measner:** It is building, but it was subscribed to the maximum the second last day of the program, and we will look at expanding it next year.

I want to comment on the durum. Durum is an important crop, and we have over 50 per cent of that export market on the durum side. Last year, Canada had over 8 million tonnes of durum alone, and the total international demand for durum is 7 million tonnes. We had more supplies in Canada than the whole international market. In discussions with the board of directors, we undertook a disciplined selling approach not to drive that price down to feed values because, if you try to push 8 million tonnes on a 7-million-tonne market with five or six other major competitors there, you will push that price down. We took a disciplined selling approach to try to keep that price up there, and we had a record year of exports on the durum side. We did over 4.2 million tonnes of durum exports.

This year, our goal is to market all of the durum wheat. There was carry-over last year, but our goal now is to take that carry-over in the production this year and market it all. It will be marketed at a higher price than last year.

The farm-elected board made some strategic decisions which allowed us to create as much value for farmers, and this year we will create additional value.

**Senator Gustafson:** The grains that have carried the farmers through the difficult times have been canola, mustard and peas — all off-board grains, most of which have been sold directly into the United States. They have saved the farmers. It has not been wheat, and it has not been durum because the price has not been there. I hear again and again farmers saying, “I will not grow anything that the Wheat Board buys.”

The farmers want two things: choice and the same opportunities as the farmer in Ontario gets. The farmer in Ontario has a local market, a market into the North American market, into the Great Lakes market, through the United States, an international market, and they also have a lot of grain moving through CIDA, the Canadian International Development Agency.

delà, parfois en deçà du prix commun —, ils peuvent le faire. Je vais régulièrement à des rencontres d'agriculteurs et j'entends constamment dire que les cours sont plus élevés de l'autre côté de la frontière. Par conséquent, nous avons créé une option pour l'établissement des prix qui leur donne accès à ces prix. Donc, ils profitent de la force du comptoir unique tout en ayant accès à ces prix. Ce fut là une importante évolution. Cette année, nous avons fixé à 500 000 tonnes la limite pour ce programme. C'est sa deuxième année d'existence, et les agriculteurs y souscrivent au maximum.

**Le sénateur Gustafson :** Ce n'est qu'un projet pilote.

**M. Measner :** C'est un programme en construction, mais à l'avant-dernière journée du programme, on y a souscrit au maximum, et nous envisageons la possibilité de l'élargir l'an prochain.

J'aurais des précisions à fournir au sujet du blé dur. Il représente une culture importante, et nous accaparons plus de la moitié de ce débouché extérieur. L'an dernier, le Canada avait plus de huit millions de tonnes de blé dur, alors que la demande internationale est de sept millions de tonnes en tout. L'offre au Canada dépassait la demande sur le marché international. Lors de discussions avec le conseil d'administration, nous nous sommes engagés à nous discipliner dans nos ventes pour éviter de faire chuter le prix à la valeur fourragère parce que, si vous essayez d'écouler huit millions de tonnes sur un marché de sept millions partagé avec cinq ou six autres grands concurrents, le prix va s'effondrer. Nous nous sommes donc disciplinés dans la vente pour essayer de maintenir le prix et nous avons connu une année record d'exportation de blé dur. En effet, nous en avons exporté plus de 4,2 millions de tonnes.

Cette année, notre objectif est de mettre en marché tout le blé dur. Il en est effectivement resté de l'an dernier, mais notre objectif actuel est de l'ajouter à la production de cette année et de tout mettre en marché. De plus, il sera offert à un prix plus élevé que l'an dernier.

Le conseil d'administration élu par les agriculteurs a pris certaines décisions stratégiques qui nous ont permis d'ajouter autant de valeur pour les agriculteurs, et cette année nous en ajouterons encore.

**Le sénateur Gustafson :** Les grains qui ont permis aux agriculteurs de traverser les années difficiles ont été le canola, la moutarde et les pois — tous des grains qui ne sont pas commercialisés par la CCB et dont la plupart ont été vendus directement aux États-Unis. Ce sont eux qui ont sauvé les agriculteurs. Ce n'était pas le blé et ce n'était pas le blé dur parce que les prix n'étaient pas au rendez-vous. J'entends constamment les agriculteurs dire qu'ils vont refuser de cultiver quoi que ce soit qui est acheté par la Commission canadienne du blé.

Les agriculteurs souhaitent obtenir deux choses : avoir le choix et les mêmes possibilités que l'agriculteur de l'Ontario. Celui de l'Ontario a un marché local, des débouchés sur le marché nord-américain, sur le marché des Grands Lacs, sur le marché des États-Unis et sur le marché international. En plus, une grande partie de son grain passe par l'ACDI, c'est-à-dire l'Agence canadienne de développement international.

Our farmers in the West are saying, "Why should we be different? Why should we not have the same opportunities that an Ontario grain farmer has?"

**Mr. Oberg:** I can respond. To your first question about which crops give better returns to farmers, I am a farmer myself and I guess that varies from year to year.

Last year, there were many complaints about the price of canola and high basis levels. To say that one certain crop has carried the day as the income earner for farmers is too simplistic.

**Senator Oliver:** Do you grow durum?

**Mr. Oberg:** No, I grow spring wheat, barley, canola and peas.

**Senator Gustafson:** Do you grow wheat?

**Mr. Oberg:** Yes, wheat is one of our biggest crops. In fact, last year, wheat on a per-acre basis was probably my largest earner. That varies from year to year and from area to area.

The Wheat Board can earn a better price in premium markets for wheat, but it can not alter the entire wheat market; that is set by world supply and demand.

As to your question about Ontario, those producers have exactly the same opportunities as producers in Western Canada. We are certainly not being discriminated against out here. They chose several years ago to go away from a single-desk system. That was their decision as farmers. Clearly, farmers in Western Canada have the opportunity to do just the same. In fact, they had that just a week ago. In every district up for election, there were candidates purporting marketing choice or the open market. They have that same opportunity.

As an aside, producers in Quebec decided the other way. They chose a single-desk regime for marketing their volumes of wheat in that province.

**Senator Callbeck:** Mr. Oberg, you gave some testimonials in your presentation which indicated that all this uncertainty about the board is having a negative effect on sales. In other words, potential buyers are starting to look elsewhere. That is exactly what Ken Ritter, the chairman of the board, said when he was before the House of Commons Committee on Agriculture and Agri-Food:

The current uncertainty that hangs over the CWB is very negative to that reputation and we are beginning to suffer the consequences.

I want to ask you about something else he said, as follows:

As well, there is a need for an in-depth economic analysis of the consequences of having an open market for wheat.

Nos fermiers de l'Ouest se demandent pourquoi ce devrait être différent dans leur cas, pourquoi ils n'auraient pas droit aux mêmes possibilités que le céréaliculteur d'Ontario.

**M. Oberg :** Je peux répondre à cette question. Pour ce qui est de la première question concernant les cultures qui offrent le meilleur rendement aux agriculteurs, je suis agriculteur moi-même, et je suppose que cela varie d'une année à l'autre.

L'an dernier, il y a eu beaucoup de plaintes au sujet du prix du canola et du niveau élevé des prix de référence. Il est trop simpliste d'affirmer qu'une certaine culture a été le numéro un comme source de revenu pour les agriculteurs.

**Le sénateur Oliver :** Cultivez-vous du blé dur?

**M. Oberg :** Non. Je cultive du blé de printemps, de l'orge, du canola et des pois.

**Le sénateur Gustafson :** Vous faites pousser du blé?

**M. Oberg :** Oui. Le blé représente une de nos plus importantes cultures. En fait, l'an dernier, le blé, par acre cultivé, était probablement ma plus grande source de revenu. Par contre, cela varie d'une année à l'autre et selon la région.

La Commission du blé peut commander de meilleurs prix sur les marchés inversés du blé, mais elle ne peut dicter le prix du blé, qui est fonction du jeu de l'offre et de la demande mondiales.

Quant à votre question au sujet de l'Ontario, ces producteurs jouissent exactement des mêmes possibilités que les producteurs de l'Ouest canadien. Il n'y a certes pas de discrimination à notre égard. Ils ont choisi, il y a plusieurs années, de s'écarter du modèle de comptoir unique. Cette décision leur appartenait en tant qu'agriculteurs. Manifestement, les agriculteurs de l'Ouest canadien ont la possibilité de faire la même chose. En fait, l'occasion s'en est présentée il y a tout juste une semaine. Dans chaque district où avait lieu une élection, des candidats prônaient le libre marché. Les agriculteurs auraient donc pu voter pour eux.

Soit dit en passant, les producteurs québécois ont pris la décision inverse. Ils ont opté pour le régime à comptoir unique pour commercialiser leurs volumes de blé dans cette province.

**Le sénateur Callbeck :** Monsieur Oberg, votre déclaration inclut des témoignages selon lesquels toute cette incertitude au sujet de l'avenir de la commission a un impact négatif sur les ventes. En d'autres mots, d'éventuels acheteurs commencent à regarder ailleurs. C'est exactement ce qu'a dit Ken Ritter, président de la commission, quand il a comparu devant le Comité de l'agriculture et de l'agroalimentaire de la Chambre des communes, et je cite :

L'incertitude qui plane actuellement sur la CCB fait beaucoup de tort à notre réputation. Nous commençons à en subir les conséquences.

Je tiens aussi à vous poser une question au sujet d'une autre déclaration qu'il a faite :

En outre, une analyse économique approfondie des conséquences d'un marché libre du blé s'impose.

The government appointed a task force in September 2006 on dual marketing, which they reported in October, I believe. However, there was no analysis of the impact of market choice. Do you know of any analysis that has been done? Has the government indicated any willingness to do this type of analysis?

**Mr. Oberg:** Probably the most notable study on the benefits of the single-desk was done by Richard Gray and Hartley Furtan out of the University of Saskatchewan. The numbers were over \$200 million of extra premiums for the marketing of wheat and \$57 million for barley. That is probably the most notable study that is out there.

With respect to the task force that was commissioned this fall, you are right. It did not come up with any in-depth analysis as to how a marketing choice system might work. Our problem with that, from the Wheat Board's perspective, is it would force the board to operate as a grain company. With very limited assets, the board would be put at a tremendous disadvantage with the players already in the trade and would be reliant on those players who would then be our competitors to execute sales. That was the weakness we saw in the task force. That is why we are saying the idea of a dual market, which the task force itself admitted, is not possible. You can either have a single-desk system, as we presently have, or the Wheat Board as a minor player or a small grain broker in the business. That is the choice farmers need to make.

**Senator Callbeck:** Do you think there is a need to analyze it further?

**Mr. Oberg:** Yes. I would welcome the opportunity and farmers would as well.

When you do economic studies, it is always difficult as a layperson to determine whether the material is relevant. The best method we have to go on is peer review. I can tell you that the Furtan and Schmidt studies had excellent peer reviews, and some of the others, the Carter and Loyn study for instance, did not fare so well in that department.

**Senator Tkachuk:** Mr. Oberg, you mentioned a minute ago what would happen if there was a choice in the marketplace. You talked about the consequences and one is that you would be just a small player in the system. What would be wrong with that?

**Mr. Oberg:** Depending on one's perspective, there might be nothing wrong with that.

**Senator Tkachuk:** I am talking about the farmer. What would be wrong with that?

**Mr. Oberg:** If you believe the open-market system is the way to go, that is something you would like. My concern is we are seeing a system where the grain trade is increasingly controlled by four or five major players in the world. Over 70 per cent of that business is controlled by those five players.

En septembre 2006, le gouvernement a nommé un groupe de travail qui a déposé son rapport en octobre, je crois. Toutefois, il ne faisait pas d'analyse de l'impact sur le choix du marché. Que vous le sachiez, existe-t-il de pareilles analyses? Le gouvernement a-t-il manifesté un tant soit peu la volonté de faire ce genre d'analyse?

**M. Oberg :** L'étude probablement la plus notable des avantages du comptoir unique a été effectuée par Richard Gray et Hartley Furtan, de l'Université de la Saskatchewan. Ils évaluaient à plus de 200 millions de dollars les retombées supplémentaires pour la commercialisation du blé et à 57 millions de dollars, celles de l'orge. C'est probablement l'étude la plus remarquable qui existe.

Pour ce qui est du groupe de travail qui a été créé à l'automne, vous avez raison. Il n'a pas fait d'analyse approfondie de l'efficacité d'un système de double commercialisation. Le hic, du point de vue de la Commission canadienne du blé, c'est qu'il obligerait la commission à se comporter comme une entreprise céréalière. Comme elle dispose d'avoirs très limités, elle serait alors sérieusement désavantagée par rapport à ceux qui sont déjà présents dans le commerce et elle aurait à faire confiance à ces joueurs qui deviendraient ensuite ses concurrents pour l'exécution des contrats. C'était là une véritable lacune du travail effectué par le groupe. C'est pourquoi nous affirmons que l'idée d'un double marché est irréaliste, ce qu'a lui-même reconnu le groupe de travail. On peut avoir soit un comptoir unique, comme c'est le cas actuellement, ou cantonner la commission du blé dans un rôle mineur ou de petit courtier en grain. C'est là un choix qui appartient aux agriculteurs.

**Le sénateur Callbeck :** Estimez-vous nécessaire d'en faire une analyse plus poussée?

**M. Oberg :** Oui. Je l'applaudrais, tout comme les agriculteurs.

Quand on fait des études économiques, il est toujours difficile en tant que profane de juger de la pertinence du document. La meilleure façon de s'y prendre est de compter sur les pairs. Je peux vous dire que les études de Furtan et de Schmidt ont été très bien reçues par leurs pairs et que certaines autres, celles de Carter et Loyn par exemple, n'ont pas été aussi bien accueillies.

**Le sénateur Tkachuk :** Monsieur Oberg, vous avez mentionné il y a quelques instants ce qui se produirait si on pouvait avoir le choix du marché. Vous avez parlé des conséquences, et l'une d'entre elles serait que vous ne seriez qu'un petit joueur de la ligue. Qu'y a-t-il de mal à cela?

**M. Oberg :** Selon l'optique de chacun, il pourrait n'y en avoir aucun.

**Le sénateur Tkachuk :** Je vous parle de l'agriculteur. Qu'est-ce qui lui déplairait?

**M. Oberg :** Si vous êtes convaincu que le libre marché est la voie à suivre, c'est une idée qui vous plairait. Ce qui me préoccupe, c'est que nous observons un système où le commerce du grain est de plus en plus contrôlé par quatre ou cinq grands joueurs dans le monde. Plus de 70 p. 100 de ce commerce est sous l'emprise de ces cinq grands.

As a farmer, I would like to see an agency that can work and speak on my behalf, not only market my grain effectively, but counterbalance the increasing influence that not only the grain companies are acquiring but the railways have always had. It is not only on the marketing perspective, but in the area of counterbalancing that power where I see the Wheat Board as being important.

**Senator Tkachuk:** The Wheat Board's reason for being is to counterbalance, to provide competition to the other potential customers out there, but at the same time the other customers can not compete because you say farmers can only market through the Wheat Board. I do not understand that but perhaps you could help me out.

**Mr. Oberg:** The Wheat Board is not a buyer of farmers' grain. It sells grain on their behalf.

**Senator Tkachuk:** There is no choice to the wheat farmer: he must sell it to you. He has no choice.

**Mr. Oberg:** No. There are a number of choices within the Wheat Board. He can use the pooling option, and there are a number of options that Mr. Measner mentioned. He can price off Chicago, off U.S. elevator prices, and all those options virtually mimic an open market. Really, the situation farmers have today is the best of both worlds. To me as a producer, that is a choice I like to have.

**Senator Tkachuk:** Let us talk about that for a minute. You mentioned in your election that you won with 60 per cent of the vote; 40 per cent of the vote was opposed to you. You thought the main reason the 60 per cent voted for you was because you advocated a single-desk system, as I understand.

**Mr. Oberg:** That is right.

**Senator Tkachuk:** Obviously the 40 per cent who did not vote for you voted for the opposite, which is choice in the marketplace. Why should the rights of 40 per cent be sacrificed to meet the needs of 60 per cent? Why should their rights be sacrificed, as producers in the marketplace?

We live in a free country. If I am marketing a widget, a product, and I do not want to market with you, your logic would lead me to believe that 40 per cent of the people do not want to market with you. That is a substantial amount of people. You are saying in this country we should force that 40 per cent so the 60 per cent could be happy.

**Mr. Oberg:** The rights of the majority are one of the primary concerns in any democracy but I represent all the farmers, not only the ones who voted for me but all the members in my district. The problem with providing choice for those 40 per cent that you

En tant qu'agriculteur, j'aimerais avoir un organisme qui peut travailler et parler en mon nom, qui peut non seulement commercialiser mon grain de manière efficace, mais contrer également l'influence grandissante non seulement des sociétés céréalieres, mais également des chemins de fer. Il n'est pas question uniquement de faire de la mise en marché, mais également de faire contrepoids à ce pouvoir. C'est là que je vois un rôle important pour la commission.

**Le sénateur Tkachuk :** La raison d'être de la Commission canadienne du blé est justement de contrer ce pouvoir, de lui faire concurrence auprès d'autres éventuels clients, mais simultanément, les autres clients sont incapables de livrer concurrence parce que les agriculteurs ne peuvent que passer par la commission. Je ne suis pas trop sûr de bien saisir, mais peut-être pouvez-vous m'aider à comprendre.

**M. Oberg :** La Commission canadienne du blé n'est pas un acheteur de grain des agriculteurs. Elle vend le grain pour leur compte.

**Le sénateur Tkachuk :** Le producteur de blé n'a pas le choix. Il doit le vendre. Il n'a pas le choix.

**M. Oberg :** Non. Par contre, il dispose de plusieurs choix au sein même de la commission. Ainsi, il peut choisir de se regrouper avec d'autres producteurs, et il existe aussi plusieurs autres options qu'a mentionnées M. Measner. Il peut établir son prix en fonction du cours qui prévaut sur la Bourse de Chicago, des prix offerts aux éleveurs des États-Unis, et toutes ces options limitent le libre marché. En réalité, les agriculteurs ont le meilleur des deux mondes. Pour moi en tant que producteur, c'est un choix que j'aime avoir.

**Le sénateur Tkachuk :** Arrêtons-nous quelques instants à cette question. Vous avez mentionné que, lors de votre élection, vous aviez récolté 60 p. 100 des suffrages. Cela signifie que 40 p. 100 des électeurs étaient opposés à vous. Vous assumiez que la principale raison pour laquelle 60 p. 100 des électeurs ont voté pour vous était le fait que vous prôniez le comptoir unique, si j'ai bien compris.

**M. Oberg :** C'est juste.

**Le sénateur Tkachuk :** Manifestement, les 40 p. 100 qui n'ont pas voté pour vous se sont prononcé en faveur de l'autre option, soit du libre marché. Pourquoi les droits de 40 p. 100 des électeurs seraient-ils sacrifiés pour répondre aux besoins de 60 p. 100? Pourquoi, en tant que producteurs sur le marché, faudrait-il que leurs droits soient sacrifiés?

Nous vivons dans un pays libre. Si je vends un truc, un produit, et que je ne veux pas vous en confier la commercialisation, d'après votre raisonnement, je serais porté à croire que 40 p. 100 des gens ne souhaitent pas passer par vous. C'est là un nombre impressionnant. Vous êtes en train de dire qu'au Canada, il faudrait faire plier 40 p. 100 aux droits de la majorité pour contenter celle-ci.

**M. Oberg :** Les droits de la majorité sont une des préoccupations premières de toute démocratie, mais je représente tous les agriculteurs, non seulement ceux qui ont voté pour moi, mais aussi les autres membres de mon district. Le

are talking about is that, as I mentioned earlier, the Wheat Board would cease to be a choice for the 60 per cent who wanted it, because it would have a difficult time surviving in that open-market environment.

**Senator Tkachuk:** Let us put that aside. I do not buy that. If you are as good as you say you are, then people who wish to continue to market through a single-desk system I believe will continue to do so. A large percentage of the grain, some would say 80 per cent, is grown by 20 per cent of the farmers, so distortion in the actual voting is also a bit of a problem. Here in the Senate, we have always talked about minority rights being very important. As a matter of fact, a lot of the senators on both sides say that is the basic reason for our existence. The first thing we throw out is the fact that how we treat minorities is a very important thing.

Here you are saying that the group who did not vote for you and obviously voted for a dual-marketing system have no rights whatsoever, unless they decide not to grow wheat or barley, which I think over the years many farmers have decided not to do.

**Mr. Oberg:** If you look at some of the changes the Wheat Board has made since 1998, and they are considerable, there is nothing status quo about the Wheat Board. If you look at all the options that, as I said, virtually try to mimic the open market, providing that pricing flexibility for those producers is what we have done to address the concerns of the minority you talked about.

**Senator Mercer:** I really appreciate your being here. I know these have been trying times for both of you and other members of the Canadian Wheat Board.

I apologize in advance. I tend to over-politicize things. My colleagues will jump in and say that is true. Sixty per cent is a pretty impressive number that you were able to win by over this past weekend. As Mr. Oberg said, his job is not to represent just the 60 per cent who voted for him but to represent the 100 per cent of people in his district. I have a great deal of understanding and respect for that.

I am concerned, though, that you are spending an inordinate amount of time coming to talk to us, and last week to the Commons committee, about the governance of the Wheat Board and how we market grain in this country to the world, when you are supposed to be somewhere else. Where were you scheduled to be tonight?

**Mr. Measner:** Last week I was scheduled to be in Japan.

**Senator Mercer:** Last week you were scheduled to be in Japan to do what?

**Mr. Measner:** Talk to customers.

**Senator Mercer:** That was to market wheat — is that right?

**Mr. Measner:** That is right.

problème, c'est que, comme je l'ai mentionné tout à l'heure, pour offrir le choix à ces 40 p. 100 dont vous parlez, il faudrait que la Commission canadienne du blé cesse d'être le choix des autres 60 p. 100, parce qu'il lui serait difficile de survivre sur un libre marché.

**Le sénateur Tkachuk :** Mettons cette question de côté. Je ne suis pas d'accord avec cet argument. Si vous faites aussi bien le travail que vous le dites, alors ceux qui privilégient le comptoir unique continuerons de le faire. Vingt pour cent des agriculteurs sont responsables de la production d'un fort pourcentage du grain, 80 p. 100 selon certains, ce qui fausse le nombre réel de suffrages, en quelque sorte. Ici au Sénat, nous avons toujours affirmé que les droits de la minorité étaient très importants. En fait, de nombreux sénateurs des deux côtés de la Chambre affirment que c'est là notre principale raison d'être. La première chose que nous affirmons, c'est à quel point le traitement réservé à nos minorités a de l'importance.

Vous voici en train de dire que le groupe qui n'a pas voté pour vous et qui s'est manifestement prononcé en faveur de la double méthode de commercialisation n'a pas de droit, à moins qu'il décide de ne plus cultiver de blé ou d'orge, ce que de nombreux agriculteurs ont, au fil des ans, décidé de ne pas faire.

**M. Oberg :** Si vous tenez compte de certains changements apportés par la Commission canadienne du blé depuis 1998, et ils sont considérables, il n'y a pas de statu quo à la commission. Si vous examinez toutes les options qui, comme je l'ai dit, tentent virtuellement d'imiter le libre marché, nous avons offert à ces producteurs une souplesse dans l'établissement des prix justement pour répondre aux préoccupations de la minorité dont vous parlez.

**Le sénateur Mercer :** Je vous suis vraiment reconnaissant d'être venus. Je sais que vous vivez tous deux et les autres membres de la Commission canadienne du blé une période houleuse.

Je m'excuse à l'avance. J'ai tendance à surpolitiser les choses. Mes collègues sauteront sur l'occasion pour le confirmer. Les 60 p. 100 de suffrages que vous avez obtenus le week-end dernier sont plutôt impressionnants. Comme M. Oberg l'a dit, son travail ne consiste pas à ne représenter que les 60 p 100 qui ont voté pour lui, mais également les autres électeurs de son district. Je peux très bien comprendre sa position et je le respecte d'autant.

Par contre, je suis préoccupé du fait que vous consacrez beaucoup de temps à venir nous parler, à notre comité et, la semaine dernière, au comité de la Chambre des communes, de la gouvernance de la commission et de la manière dont nous commercialisons le grain dans le monde entier alors que vous êtes censé être ailleurs. Où deviez-vous vous trouver ce soir?

**M. Measner :** La semaine dernière, je devais être au Japon.

**Le sénateur Mercer :** La semaine dernière, vous deviez être au Japon pour faire quoi au juste?

**M. Measner :** Pour rencontrer des clients.

**Le sénateur Mercer :** Des acheteurs de blé — c'est bien cela?

**M. Measner :** C'est juste.

**Senator Mercer:** In your absence was anyone there?

**Mr. Measner:** Yes, the chief operating officer of the Canadian Wheat Board went.

**Senator Mercer:** However, it did not have the weight of the CEO of the Wheat Board; rather, your second in command was doing something.

**Mr. Measner:** Japan is a very important market for us and for farmers so we give it a lot of attention. I normally travel there once a year in the fall but was not able to attend this year.

**Senator Mercer:** I congratulate you for the support you received over the weekend, but I also recognize there is a minority that is opposed to a single-desk. Have you made any special efforts to accommodate those people to ensure you are servicing them better in their minds than you may have in the past?

**Mr. Measner:** Yes. We have put a lot of effort into that. Since the new board took over in 1998, we have been in the process of change in the organization and trying to listen to all farmers.

It is an economic issue and I understand the concept. Farmers will not support the single-desk 100 per cent. It is an economic interest that farmers voted to maintain. It is the farmers' decision and we need to respect that, as I do.

We tried to accommodate the wishes of the broader group of farmers by introducing new pricing options. They do not have just a pooling option. I mentioned the daily price contract based on U.S. elevator prices. That is a powerful pricing option farmers like.

We have a fixed-price contract and a basis-price contract which fluctuates daily with the futures markets in the U.S. We had 2.2 million tonnes of grain signed up on the fixed-price contract this year. They went in the fixed-price contract.

We had 800,000 tonnes signed on the basis contract. They pick the day they want a price at, based on the fluctuations in the U.S. futures market. We had half a million tonnes in the daily price contract. Those had over 3 million tonnes of wheat.

We have early payment options so farmers can get a higher cash flow earlier in the year. They lock in 80 per cent, 90 per cent or 100 per cent of the expected final pool return.

There are variations that allow farmers to better manage their business.

**Senator Mercer:** There are three options if I heard you correctly?

**Mr. Measner:** Yes. Those are three major options.

**Le sénateur Mercer :** Quelqu'un y est-il allé à votre place?

**M. Measner :** Oui, le directeur général de la commission est allé.

**Le sénateur Mercer :** Toutefois, cela n'avait pas le même poids que le président-directeur général de la Commission canadienne du blé, puisque c'était votre second qui vous remplaçait.

**M. Measner :** Le Japon représente pour nous et pour les agriculteurs un marché très important de sorte que nous lui portons beaucoup d'attention. Habituellement, je m'y rends une fois par année à l'automne, mais j'en ai été incapable cette année.

**Le sénateur Mercer :** Je vous félicite des appuis que vous avez récoltés le weekend dernier, mais je reconnais également qu'il existe une minorité opposée au comptoir unique. Avez-vous déployé des efforts spéciaux en vue de tenir compte des besoins de ces personnes pour faire en sorte que vous leur offrez des services qu'elles jugent meilleurs que par le passé?

**M. Measner :** Oui. Nous y avons consacré beaucoup d'efforts. Depuis la création du nouveau conseil en 1998, l'organisme est en voie de restructuration et il tente d'être à l'écoute de tous les agriculteurs.

Il s'agit d'un enjeu économique, et j'en comprends le concept. Les agriculteurs n'appuieront pas à 100 p. 100 le principe du comptoir unique. C'est un intérêt économique auquel les agriculteurs ont manifesté leur appui. C'est une décision qui appartient aux agriculteurs, et il faut, comme je le fais, la respecter.

Nous avons tenté de répondre aux souhaits du plus grand nombre d'agriculteurs en introduisant de nouvelles options pour l'établissement des prix. Ils n'ont pas que l'option de mettre leur production en commun. J'ai mentionné le contrat de prix quotidien en fonction des prix obtenus à l'élevateur aux États-Unis. C'est là un outil puissant d'établissement de prix qui plaît aux agriculteurs.

Nous avons un contrat à prix fixe et un contrat à prix de base qui varie chaque jour selon les marchés à terme des États-Unis. Nous avons 2.2 millions de tonnes de blé incluses dans le contrat de prix quotidien, cette année.

Nous avons convenu de 800 000 tonnes par contrat. Ils pouvaient choisir la journée d'établissement du prix en se basant sur les variations des marchés à terme aux États-Unis. Nous avons un demi-million de tonnes comprises dans le contrat de prix quotidien. Ceux-là avaient plus de trois millions de tonnes de blé.

Nous offrons aussi des options de paiement anticipé pour qu'ils puissent avoir une encaisse plus élevée plus tôt dans l'année. Ils y affectent 80 p. 100, 90 p. 100 ou 100 p. 100 du rendement prévu des comptes de mise en commun.

Il existe des variantes qui permettent aux agriculteurs de mieux gérer leur entreprise.

**Le sénateur Mercer :** Si je vous ai bien compris, il existe trois options?

**M. Measner :** Oui. Ce sont là les trois grandes options.

**Senator Mercer:** General options.

**Mr. Measner:** Yes.

**Senator Mercer:** Who does better economically? Who makes the most money?

**Mr. Measner:** It depends on the pricing decision. That is the difficult thing. Some farmers will do better if they pick a good time to price. Those prices fluctuate on a regular basis. Some farmers will do worse and the pooling option will do better.

Farmers make that decision every year based on their judgment in terms of where they see the market going and whether they think they can benefit.

I do not think there is an answer. There is not one group of farmers that always does better or one group that does worse. It will fluctuate. It depends when they make their pricing decisions.

**Senator Mercer:** When did Ontario move away from the single-desk?

**Mr. Measner:** They went through a slow process of opening it up. They had an exemption for 100,000 tonnes, then they moved it up to 150,000, and they continued to move it up. That started six or seven years ago. I am going by memory.

**Senator Mercer:** How long did it take Quebec to go the other way?

**Mr. Measner:** They voted about two years ago to go back to the single-desk. It is a recent move by Quebec.

**Senator Mitchell:** After how long?

**Mr. Measner:** They did not have a single-desk before that; they were marketing through an open market.

**Senator Mercer:** They are new converts to the single-desk concept?

**Mr. Measner:** Yes.

**Senator Mercer:** I am still miffed by why we are in this situation in the first place. What percentage of our grain grown in one year do we market in one year? How much reserve do we have to market in subsequent years? I am a poor boy from Eastern Canada. I do not understand the massive amounts of grain. I think in bushels of apples.

**Mr. Measner:** Our goal is to market all the grain that farmers sign up in any given year. That is not always achievable because there is the durum market where there is too much supply for that marketplace.

Normally, we would be taking 100 per cent of the wheat signed up. Last year we took about 95 per cent service. Our goal this year is 100 per cent. In the last couple of years, we would have taken 100 per cent of the wheat.

**Le sénateur Mercer :** Les options générales.

**M. Measner :** Oui.

**Le sénateur Mercer :** Qui s'en tire le mieux sur le plan économique? Qui fait le plus d'argent?

**M. Measner :** Tout dépend de la décision prise à l'égard des prix, ce qui n'est pas facile à faire. Certains agriculteurs s'en sortiront mieux s'ils choisissent un moment propice pour établir leurs prix. Les prix fluctuent périodiquement. Certains agriculteurs s'en tirent moins bien, de sorte qu'il est préférable pour eux d'opter pour la mise en commun.

Les agriculteurs prennent cette décision chaque année selon leur perception de l'avenir du marché et s'ils croient pouvoir en bénéficier.

Je ne crois pas qu'il existe une seule réponse. Il n'y a pas un seul groupe d'agriculteurs qui s'en tire toujours mieux ou un groupe qui s'en tire toujours plus mal. La situation varie. Tout est fonction des décisions qu'ils prennent en matière de prix.

**Le sénateur Mercer :** Quand l'Ontario s'est-elle écartée du principe de comptoir unique?

**M. Measner :** Cela s'est fait lentement. On a commencé par exclure 100 000 tonnes, puis 150 000, et on a continué ainsi à augmenter le tonnage. Le mouvement s'est amorcé il y a six ou sept ans. Je vous cite ces chiffres de mémoire.

**Le sénateur Mercer :** Combien de temps a-t-il fallu au Québec pour prendre la décision inverse?

**M. Measner :** Cela s'est fait tout récemment au Québec.

**Le sénateur Mitchell :** Après combien de temps?

**M. Measner :** Il n'y avait pas de comptoir unique là-bas auparavant. Ils commercialisaient leurs produits sur un libre marché.

**Le sénateur Mercer :** Ce sont de nouveaux adeptes du comptoir unique?

**M. Measner :** Oui.

**Le sénateur Mercer :** Je demeure perplexe quant à la raison pour laquelle nous nous retrouvons dans cette situation au départ. En un an, quel pourcentage de grain produit annuellement vendons-nous en une année? Combien de réserves gardons-nous pour les années subséquentes? Je suis un pauvre garçon de l'est du Canada. Je ne m'y connais pas beaucoup en grain. Je pense plutôt en termes de barils de pommes.

**M. Measner :** Notre objectif est de commercialiser tout le grain que nous confient les agriculteurs au cours d'une année donnée. Ce n'est pas toujours possible en raison du marché du blé dur, où l'offre excède la demande.

Habituellement, nous accepterions tout le blé qui nous est confié. L'an dernier, nous en avons accepté 95 p. 100 environ. Notre objectif cette année est 100 p. 100. Au cours des dernières années, nous aurions accepté 100 p. 100 du blé.

Last year we took 70 per cent of the durum because there was a gigantic crop. This year we plan on 100 per cent. It will fluctuate year by year. Most years we will market almost all grain. Our goal is to market it all. It depends on the marketplace and the logistics we have to move the crop.

**Senator Segal:** Welcome, Mr. Measner and Mr. Oberg. I have some regard for people who are elected. The 60-per-cent margin is impressive.

Of all the people around the table, I probably have the least agricultural experience, except I am an end-user. Beyond that, I do not have formal agricultural training or experience on the farm. I come at this differently than my colleagues who have benefited from that experience.

There is an elephant in the room that people do not want to discuss. The elephant I remember is people being prosecuted, and rallies across the Prairies for people being prosecuted, because they did not want to play by the rules or the law. I am not critical of the time frame.

My sense is that the animus that developed between those who wanted freedom to market on their own, and not through the Wheat Board, and those who believed in the other system, as you clearly do with immense sincerity and integrity, is that people believed there should be some choice.

I do not question how hard the Wheat Board has worked to produce different options for people who hold permit books. Is it beyond our ken to understand that some farmers believe in their right to choose, and that they can not imagine why we would have a system where they do not have the freedom to make that choice? Does that cause you any difficulty or sense of discomfort?

**Mr. Measner:** First, the talk about farmers going to jail. That happened around 10 years ago.

**Senator Segal:** I remember that.

**Mr. Measner:** Prior to the new board of directors taking over. It is important to put that in context. It was not because they moved grain across the border. There were some Customs charges. It was not under the Canadian Wheat Board Act, it was under the Customs Act. They could have paid the fines. They chose to spend time in jail instead.

The emotions are strong. I do not disagree. My job is to work for farmers. I work for the board of directors. In 1998, the organization was turned over to farmers so they could make the decision whether to market on the single-desk or open market, and to get decisions in the hands of the people with economic interests.

L'an dernier, nous n'avons accepté que 70 p. 100 du blé dur parce que la récolte était trop abondante. Cette année, nous prévoyons en accepter 100 p. 100. Cela fluctuera d'une année à l'autre. La plupart du temps, notre but est de tout commercialiser. Tout dépend du marché et de la logistique disponible pour transporter les récoltes.

**Le sénateur Segal :** Monsieur Measner et monsieur Oberg, soyez les bienvenus. J'ai de l'estime pour ceux qui sont élus. Une marge de 60 p. 100 est impressionnante.

De toutes les personnes qui se trouvent ici, à la table, c'est probablement moi qui ai le moins d'expérience en agriculture, sauf que je suis un consommateur. Au-delà de ce fait, je n'ai pas de formation comme telle en agriculture ni d'expérience sur la ferme. Je vois donc cette question sous un tout autre angle que mes collègues riches de leur expérience dans ce domaine.

Il y a une évidence que tous semblent éviter. Je parle des personnes qui ont été poursuivies, et des ralliements qui ont eu lieu partout dans les Prairies en leur faveur, parce qu'ils refusaient de se conformer à la loi. Je ne critique pas le moment choisi.

J'ai l'impression que la volonté qui ressort de l'opposition entre ceux qui souhaitaient commercialiser leur produit eux-mêmes, plutôt que de passer par la Commission canadienne du blé, et ceux qui préféraient la mise en commun, un principe dont vous en êtes très sincèrement convaincu et que vous appliquez honnêtement, c'est qu'il faudrait avoir une certaine liberté de choix.

Je ne doute pas de toute l'énergie qu'a déployée la Commission canadienne du blé pour offrir différentes options à ceux qui ont des carnets de livraison. Il nous est impossible de comprendre pourquoi certains agriculteurs sont convaincus de leur droit de choisir et ne peuvent pas comprendre pourquoi nous aurions un système qui les prive de cette liberté. Cela vous cause-t-il des difficultés ou un certain malaise?

**M. Measner :** Tout d'abord, pour ce qui est des agriculteurs envoyés en prison, c'était il y a dix ans environ.

**Le sénateur Segal :** Je m'en souviens.

**M. Measner :** C'était avant qu'entre en fonction le nouveau conseil d'administration. Il est important de bien situer les événements dans leur contexte. Ils n'ont pas été emprisonnés parce qu'ils livraient du grain de l'autre côté de la frontière. Il existait certains droits de douane à acquitter. La Loi sur la Commission canadienne du blé n'avait rien à voir avec cette histoire. Il s'agissait plutôt de la Loi sur les douanes. Ils auraient pu payer les amendes, mais ils ont préféré aller en prison.

Les émotions sont vives. Ce n'est pas que je sois opposé à ce qu'ils réclament. J'ai été mandaté par le conseil d'administration pour travailler de concert avec les agriculteurs. En 1998, l'organisme a été cédé aux agriculteurs pour qu'ils puissent décider eux-mêmes de l'opportunité de maintenir un comptoir unique pour la commercialisation de leurs produits ou de passer au libre marché. On voulait que les décisions soient prises par ceux qui détiennent les intérêts économiques.

Since that time, we have executed the direction of the board of directors. Every two years, five of those directors are elected, so new issues are coming to the table. The board adjusts with the elected farmers and puts in programs and activities that respond to everyone's concerns.

It is an economic issue. It is an issue on which farmers need to give direction. I think we are responding appropriately. Up until the last few months, it was not the emotional debate of 10 years ago. Farmers respected the fact they were running the organization and making the decisions. That was positive for Western Canadian agriculture.

In the last six months, the emotional debate has been back on the table.

**Senator Segal:** Correct me if I am being unfair. Have we not seen resolutions from farm organizations across the Prairies for 10 years calling for choice and freedom? Is that something I read and no one else has read? Am I hallucinating?

**Mr. Oberg:** That is true. There are resolutions from farm organizations that want choice. On the other side, I can name organizations that are very strong supporters of the single-desk.

On the broader question, as Mr. Measner mentioned, the pricing options we offer have done a lot to respond to that criticism.

The issue for you with the Wheat Board is individual freedom. I am not going to argue. The Wheat Board does infringe on individual freedom. A marketing board is even more restrictive on individual freedoms.

I have to look at what the majority of producers tell me. They say it is worthwhile to give up a little individual freedom for the common good or benefit of the collective.

James Chatenay holds his views strongly. For him, the issue is not the best price. It is an issue of individual freedom. When farmers believe in that strongly enough, some are willing to go to jail.

**Senator Segal:** Could I ask a follow-up question? One thing has always struck me about the federal government and government or non-government agencies, as the case may be, and I understand you are in that other category because of the nature of the board of directors. Sometimes, perhaps more intensely at the federal level, one gets an institutional commitment to the means by which something is achieved. We have had great debates in Parliament about the Canada Health Act. The Canada Health Act is not the goal of public health policy, but the means by which we hope to ensure that people get great health care and access based on their

Depuis lors, nous avons exécuté les ordres du conseil d'administration. Tous les deux ans, le mandat de la moitié des administrateurs élus prend fin, de sorte qu'il faut tenir des élections, et les nouveaux apportent de nouvelles questions à la table. Le conseil s'arrime aux souhaits des agriculteurs élus et met en place des programmes et des activités qui donnent suite aux préoccupations de tous.

L'enjeu est de nature économique. C'est une question pour laquelle il faut que les agriculteurs nous donnent leur avis. Je crois que nous y donnons suite comme il convient. Jusqu'à ces derniers mois, le débat n'était pas aussi émotif qu'il y a une dizaine d'années. Les agriculteurs respectaient le fait qu'ils dirigeaient l'organisme et prenaient les décisions. C'était avantageux pour l'agriculture dans l'Ouest canadien.

Depuis six mois, par contre, le débat fait à nouveau rage.

**Le sénateur Segal :** Vous me corrigerez si je semble injuste, mais des résolutions en faveur du libre choix et de la liberté n'ont-elles pas été adoptées par des organismes agricoles des Prairies pendant dix ans? Est-ce que je suis le seul à en avoir vues? Ai-je rêvé?

**M. Oberg :** Vous avez raison. Certaines organisations agricoles ont adopté des résolutions réclamant le choix. Par contre, je puis vous en nommer qui sont nettement favorables au principe du comptoir unique.

Pour ce qui est de la question plus générale, comme l'a mentionné M. Measner, les options que nous offrons pour l'établissement des prix ont beaucoup contribué à faire taire la critique.

Le problème que représente pour vous la Commission canadienne du blé en est un de liberté individuelle. Un office de commercialisation restreint encore plus les libertés individuelles.

Je dois m'en tenir à ce que la majorité des producteurs me disent. Selon eux, le fait de céder un peu de ses libertés individuelles pour le bien commun ou pour le bénéfice de tous en vaut la peine.

James Chatenay a des convictions profondes. Il estime que l'enjeu n'est pas d'obtenir le meilleur prix, mais de pouvoir exercer ses libertés individuelles. Quand ils en sont suffisamment convaincus, certains sont même disposés à aller en prison pour défendre ce principe.

**Le sénateur Segal :** Puis-je poser une autre question à cet égard? Un fait m'a toujours frappé au sujet du gouvernement fédéral et des organismes gouvernementaux ou non gouvernementaux, selon le cas, et je crois savoir que vous relevez de cette dernière catégorie en raison de la nature du conseil d'administration. Il arrive parfois, plus intensément peut-être au niveau fédéral, qu'on obtienne un engagement institutionnel qui nous donne les moyens de faire quelque chose. Il y a eu au Parlement de grands débats sur la Loi canadienne sur la santé. Cette loi n'est pas l'objectif de la politique de santé publique, mais

medical need, and that they live healthy and independent lives. It might be that sometimes institutions have to change.

Are you comfortable that we are getting caught up in a debate about the institution and the framework and are becoming a little disconnected from the outcomes and the ends for the farmer, the farm family and the choices they face? It is fair for you to be critical of those who have engaged at various levels by being critical of the board. That is a fair and legitimate comment. However, I stand back and wonder if there is not a farmer who will say he farms today the way he farmed 20 years ago. There are few organizations in our country that operate precisely the same way or in the same framework of 20 years ago. The world has changed.

When I read letters from wholesale clients saying they are happy with the single-desk function, the first question that occurs to me is whether it is good for them or good for us. It might be great for them but I am not 100 per cent sure it is always necessarily good for us. Mr. Oberg, what do you say to the electorate in your district about the kind of fundamental change the CWB needs? Perhaps you are of the view it does not need a fundamental change because it is doing a good job.

**Mr. Oberg:** We do not farm like the way we did 20 years ago but the Wheat Board is not what it was 20 years ago. The important change to the Wheat Board occurred back in 1998 when it was turned over to farmers. We had an elected board of directors of 10 and five appointees.

The crux of the debate, our reason for appearing tonight and all the discussion that is occurring, comes down to the fact we are seeing a reversal of that today. We are almost going back to the old commissioner system when it was run strictly by appointed commissioners. That is at stake which is why emotions are running high. A question needs to be asked — is this a farmer-controlled organization as was intended in 1998 or not? That is the issue at stake.

**Senator Segal:** What do I say to the independent farmer who says to me, the uninitiated, “If you loved Joseph Stalin, you will love the Wheat Board.” What do I say?

**Mr. Oberg:** I would suggest that he vote in the Canadian Wheat Board elections. In every election since 1998, there have been candidates from one end of the spectrum to the other. There has been no shortage of views and different people to vote for. Although the Canadian Wheat Board's democracy might be improved upon, it is certainly a definite improvement over the old commissioner system. It is farmers' money and farmers who use the board. Certainly, they are the ones who should control it and make the decisions. That is the advice I would give to him.

le moyen par lequel on espère faire en sorte que la population a accès à de bons soins de santé, les obtient selon ses besoins et qu'elle mène une vie saine et autonome. Il se peut que les institutions doivent parfois changer.

Êtes-vous à l'aise avec l'idée que nous nous enlisons dans un débat sur l'institution et son cadre et que nous commençons à perdre de vue un peu les résultats et les moyens des agriculteurs, de leurs familles et des choix auxquels ils ont confrontés? Est-il juste de critiquer ceux qui ont participé à ce débat à divers niveaux en s'en prenant au conseil d'administration? C'est une observation équitable et légitime. Toutefois, je prends du recul et je me demande s'il existe encore des agriculteurs qui exploitent leur entreprise comme ils le faisaient il y a 20 ans. Peu d'organismes au Canada évoluent encore de la même manière ou dans le même cadre. Le monde a changé.

Lorsque je lis des lettres provenant de grossistes qui affirment être satisfaits du concept de guichet unique, je me demande tout de suite si c'est une bonne chose pour eux ou pour nous. C'est peut-être très bien pour eux, mais je ne suis pas entièrement certain que c'est toujours nécessairement bon pour nous. Monsieur Oberg, que dites-vous à vos électeurs à propos du changement fondamental qui s'impose à la CCB? Peut-être estimez-vous qu'un tel changement n'est pas nécessaire parce que la Commission fait bien son travail.

**M. Oberg :** Les méthodes agricoles ne sont plus les mêmes qu'il y a 20 ans, et la Commission canadienne du blé n'est pas non plus ce qu'elle était il y a 20 ans. Le changement important touchant la CCB est survenu en 1998, lorsque sa gestion a été confiée aux agriculteurs. De plus, le conseil d'administration est depuis formé de 10 membres élus et de cinq administrateurs désignés par le gouvernement.

Le fond du débat, la raison de notre comparution ce soir et toutes les discussions qui ont lieu concernent le fait qu'on est en train d'observer un renversement. Nous sommes pratiquement sur le point de retourner à l'époque où la CCB était dirigée strictement par des commissaires nommés. C'est pourquoi les émotions sont vives. Il faut se demander s'il s'agit d'un organisme dirigé par les agriculteurs, comme ce qu'on voulait en 1998. C'est là la question.

**Le sénateur Segal :** Que puis-je répondre à un agriculteur indépendant qui me dit, à moi, un non-initié : « Si vous aimiez Joseph Staline, vous aimerez la Commission canadienne du blé ». Que dois-je répondre à cela?

**M. Oberg :** Je lui proposerais de voter aux élections du conseil d'administration. À chacune des élections qui ont eu lieu depuis 1998, il y a eu des candidats de tous les horizons. On a toujours eu l'embarras du choix sur le plan des points de vue. Bien que la démocratie au sein de la Commission canadienne du blé puisse être améliorée, le système actuel est définitivement meilleur que l'ancien, qui était dirigé par des commissaires. Étant donné que la commission verse de l'argent aux agriculteurs et qu'elle existe pour eux, il est certain que ce sont eux qui doivent la gérer et prendre les décisions. C'est ce que je répondrais à cette personne.

**Mr. Measner:** I have two comments. You are being unfair to farmers to say we have not changed. The new farmer-elected board has taken this organization on a massive change. The organization is totally different from what it was 10 years ago. Farmers should be proud of the directors they elected to the board and the changes they made because it has made us a stronger and better organization. Ultimately, farmers are controlling that, which is the important part. It is not the institution but the farmers wishes that we respond to and will continue to do so.

Important from the customer perspective are service and quality. They want to ensure they are buying products that add value to their organization so that they benefit from the products they are buying. We survey our customers regularly and brand the products worldwide that are grown by Western Canadian farmers. Our last survey indicated that about 90 per cent of the customers believed our products were as good as or better than the competition and that 80 per cent to 95 per cent believed our service was as good as or better than the competition. We received top marks on that side and farmers should be proud of that. I am proud of an organization which can provide that kind of service. We have a different organization than they have south of the border, but we have been successful, in particular for farmers.

**Senator Peterson:** The Canadian Wheat Board has moved along. It has close to a government-to-government or country-to-country relationship in selling our product. Countries like China and India, who buy a lot, are drawn to it by the quality of the product and the security of supply. On the sale structure, there is an initial payment and a final payment. If there is a shortfall, it is my understanding that the Wheat Board takes the hit and not the farmer.

Let us suppose that tomorrow there is no Wheat Board, it is gone. What would the scenario look like? What would the farmer do to sell his product?

**Mr. Measner:** Without the single-desk in every other country with an open market, that grain is marketed by the four or five large companies Mr. Oberg spoke about earlier. They dominate that international trade. The farmer would have to deliver to one of those companies in the country and they would market his grain for him. It will not be marketed as a Canadian product but as a commodity. It would be part of their larger international network which markets grain from countries around the world. We would take a different perspective. Farmers or farmers' organizations would not market the product but rather some large international players would market their products. Farmers would compete against one another because the same product would be marketed into these same countries by different players. Currently, the single-desk controls that marketing so we can extract premiums from certain marketplaces. We use the power of

**M. Measner :** J'ai deux commentaires à formuler. C'est injuste envers les agriculteurs d'affirmer que la commission n'a pas changé. Le nouveau conseil d'administration formé de membres élus a profondément transformé cet organisme. La commission est totalement différente de ce qu'elle était il y a dix ans. Les agriculteurs devraient être fiers des administrateurs qu'ils ont élus et des changements qu'ils ont apportés en vue de faire de la commission un organisme plus solide et meilleur. Au bout du compte, ce sont les agriculteurs qui dirigent la commission, et c'est cela qui importe. C'est aux demandes des agriculteurs, et non pas à celles de cette institution, que nous répondons, et il continuera d'en être ainsi.

Du point de vue du client, ce sont les services et la qualité qui sont importants. Ce qu'ils veulent, c'est acheter des produits qui ajouteront de la valeur à leur organisation. Ainsi, ils tirent des avantages des produits qu'ils achètent. Nous effectuons régulièrement des sondages auprès de nos clients et nous bâtissons une image de marque pour les produits cultivés par les agriculteurs de l'Ouest canadien. Selon notre dernier sondage, environ 90 p. 100 des clients croient que nos produits sont tout aussi bons ou meilleurs que ceux de nos concurrents, et entre 80 p. 100 et 95 p. 100 estiment que notre service est aussi bon ou meilleur que celui offert par nos concurrents. Nous avons obtenu de très bonnes notes à cet égard, et les agriculteurs devraient en être fiers. Je suis fier d'un organisme qui est en mesure de fournir un tel service. Notre système est différent de celui des Américains, mais nous pouvons dire que nous effectuons un excellent travail, en particulier pour les agriculteurs.

**Le sénateur Peterson :** La Commission canadienne du blé a évolué. Elle entretient des rapports comparables à ceux que peuvent entretenir deux gouvernements ou deux pays. Des nations comme la Chine et l'Inde, qui achètent énormément, sont attirées par la qualité de nos produits et la sécurité de l'approvisionnement. Sur le plan des ventes, il y a un paiement initial et un paiement final. S'il y a un manque à gagner, je crois comprendre que c'est la commission qui l'absorbe et non pas l'agriculteur.

Supposons qu'on élimine la commission. Qu'advierait-il? Que feraient les agriculteurs pour vendre leur produit?

**M. Measner :** Sans le guichet unique, dans tous les marchés libres, les agriculteurs devraient s'adresser aux quatre ou cinq grandes sociétés dont M. Oberg a parlé tout à l'heure. Ce sont elles qui dominent ce secteur du commerce international. Les agriculteurs devraient livrer leur produit à ces sociétés, qui le vendraient pour eux. Les acheteurs ne sauraient pas par contre qu'il s'agit d'un produit canadien. Ces sociétés en question vendent des produits provenant de divers pays. La situation serait différente. Les agriculteurs ou les associations d'agriculteurs ne vendraient plus eux-mêmes leurs produits. Ce seraient plutôt de grands acteurs internationaux qui s'en chargeraient. À l'heure actuelle, grâce au guichet unique, nous gérons la vente de façon à obtenir le prix maximum dans certains marchés. Nous utilisons le pouvoir que nous procure la formule du guichet unique pour obtenir le meilleur prix possible pour les agriculteurs. Sans

that single-desk system of one seller and extract as much value as we can for farmers. In that new environment, there would be four or five large companies selling the same product to those buyers which would erode the overall price structure that would normally be in place.

In such a scenario, farmers would deal with those companies rather than with their own marketing agency.

**Senator Peterson:** In futures markets, would they have the same structure that you talked about earlier in choices of farmers? Would they basically set the price themselves according to what they are prepared to pay?

**Mr. Measner:** With other crops that are not marketed under the single-desk system and in other countries, they would receive the price they are given when they drive up to the elevator with their product. The price would be whatever the company is offering on any given day. Farmers would not have the options we have provided. Basically, one price would be offered and they would have to accept that price or take their product elsewhere.

**Senator Mitchell:** Mr. Measner, I am sorry about the way you have been treated. It has been thoughtless and unbecoming, given the service that you provided farmers and Canadians. I am sure it is difficult for your family and I want you to know that many of us are sorry.

If this is a farmer-controlled organization then, clearly, the minister does not have a right to step in and do what he has done to Mr. Measner. Has it not been the tradition that the board makes the recommendation as to who essentially makes the decision? Does it not make sense for the board to hire a CEO with whom they are comfortable?

**Mr. Oberg:** That has traditionally been the case in the past, although since 1998 we have only had two CEOs. Before that we had a chief commissioner. However, since then that has been the process. After consultation by the minister with the board, an extensive search was done by a professional firm before Mr. Measner was hired.

You are correct that we need a CEO who has the support of, and can work with, the board. That is the situation we are in now. Mr. Measner has the support of his staff as well as the board. It is making a number of us on the board uncomfortable that we may have a new CEO, as we do not know what will happen. That is creating uncertainty not only at the board, but also throughout the organization and for international customers. It is a very precarious situation and one that, for the good of everyone, needs to be settled.

**Senator Mitchell:** The minister can not fire the board so he fires Mr. Measner as the proxy. He is being fired for doing what his bosses, the board, tell him to do and he does it very well. It is a horrible situation to be in.

l'existence de la commission, quatre ou cinq grandes sociétés offriraient le même produit aux acheteurs, ce qui aurait pour effet d'ébranler la structure des prix.

Dans un tel contexte, les agriculteurs feraient affaire avec ces sociétés plutôt qu'avec leur propre agence de commercialisation.

**Le sénateur Peterson :** Est-ce que ces sociétés fixeraient le prix elles-mêmes, conformément au montant qu'elles seraient prêtes à payer?

**M. Measner :** Les agriculteurs obtiendraient le prix qu'on leur offrirait au moment de la livraison de leur produit. Il s'agirait du prix que la société proposerait ce jour-là. Les agriculteurs ne bénéficieraient pas des options que nous leur offrons. Essentiellement, on leur proposerait un prix, qu'ils devraient accepter ou bien ils seraient forcés de s'adresser à une autre société.

**Le sénateur Mitchell :** Monsieur Measner, je suis désolé de la façon dont vous avez été traité. Cette décision est irréfléchie et indigne, étant donné le service que vous avez fourni aux agriculteurs et aux Canadiens. Je suis certain que la situation est difficile pour votre famille, et c'est pourquoi je tiens à vous dire que bon nombre d'entre nous sont désolés.

Puisque la Commission est un organisme dirigé par des agriculteurs, le ministre n'a donc pas le droit d'intervenir et d'agir comme il l'a fait envers M. Measner. Le conseil d'administration n'a-t-il pas toujours présenté une recommandation quant au choix de son dirigeant? N'est-il pas logique qu'il embauche un président-directeur général qui lui convient?

**M. Oberg :** Cela a toujours été le cas par le passé, quoique depuis 1998, nous n'avons eu que deux PDG. Auparavant, il s'agissait d'un commissaire en chef. Cependant, depuis ce temps, c'est ainsi qu'on fonctionne. Après que le ministre eut consulté le conseil d'administration, une firme de professionnels a analysé bien des candidatures avant qu'on engage M. Measner.

Vous avez raison d'affirmer que le PDG doit bénéficier du soutien du conseil d'administration et être en mesure de travailler avec lui. C'est le cas en ce moment. M. Measner peut compter sur l'appui de son personnel et du conseil d'administration. La possibilité que nous ayons un nouveau PDG préoccupe de nombreux membres du conseil, car on ne sait pas ce qui se passera. Cela crée un climat d'incertitude non seulement au sein du conseil, mais aussi dans l'ensemble de l'organisation et chez nos clients à l'étranger. Il s'agit d'une situation très précaire qui, pour le bien de tous, doit être réglée.

**Le sénateur Mitchell :** Comme le ministre ne peut pas renvoyer les membres du conseil, il a à la place décidé de remercier M. Measner. Il est congédié parce qu'il accomplit le travail demandé par le conseil d'administration, qu'il fait d'ailleurs très bien. C'est une situation terrible.

An issue that keeps coming up is the idea that farmers are somehow disadvantaged because the Canadian Wheat Board does not get them an adequate price. However, every study I have seen, and you have alluded to this, shows that they get better prices and make more money. On the other side, I hear anecdotal evidence from farmers who say, "I could have driven my wheat to Portland and would have made \$1 more." I have never seen concrete studies that say it is better. I would like to know whether you are aware of such studies.

Although the 40-per-cent minority is a minority, it is not as though it is being disadvantaged price wise; it is not as though its rights are being discarded. Yes, the 60 per cent are getting what they want, but everyone is getting a good price and probably a better price. Are there concrete studies that would defend the arguments from the other side of the table that somehow you can do better elsewhere?

**Senator Tkachuk:** I did not say that.

**Senator Mitchell:** No.

**Senator Tkachuk:** Ask the question in the right way.

**Senator Mitchell:** That is the argument people on that side of the argument often use.

**Mr. Oberg:** The studies most often quoted to illustrate that single-desk does not provide good returns are the Carter and Loynes studies. Those two studies were commissioned by the Government of Alberta. They did not receive good peer reviews and they did not have access to all the Canadian Wheat Board sales data. That is another weakness of those studies.

**Senator Mitchell:** I have heard farmers argue that the Wheat Board's costs are too high. Do you have evidence of how your costs compare to the costs of Cargill or ADM, Archer Daniels Midland?

**Mr. Oberg:** The administration costs of the Wheat Board are well known. They are \$60 million per year.

Cargill is a private company so you will not learn those numbers. Producers must always keep in mind that there are administrative costs and costs of handling grain in the open system as well. I think the Wheat Board is sometimes overly criticized because our costs are transparent. On a cash ticket or grain cheque from the Canadian Wheat Board every cost is listed. That amount of detail and information is not on an open-market ticket.

**Senator Mitchell:** Of course, with the Canadian Wheat Board, if farmers are concerned about costs, they can vote for someone who will do something about them. With Cargill, what can you do?

**Mr. Measner:** We have done a lot in the last few years to ensure that we are as cost effective as possible. We did a corporate review of the Wheat Board and reduced our work force by 20 per cent. We looked at how to do things better and more effectively. We streamlined our top management, again trying to ensure we were as cost effective as possible for farmers. We

On ne cesse de prétendre que les agriculteurs sont en quelque sorte désavantagés parce que la Commission canadienne du blé n'obtient pas pour eux un bon prix. Toutefois, toutes les études dont j'ai pris connaissance montrent que les agriculteurs obtiennent de meilleurs prix et font donc davantage d'argent. Pourtant, j'entends des agriculteurs déclarer qu'ils auraient obtenu plus s'ils avaient livré eux-mêmes leur blé. Je n'ai lu aucune étude prouvant que c'est vrai. J'aimerais savoir s'il en est de même pour vous.

Même si la minorité représente 40 p. 100, on ne peut pas dire qu'elle est désavantagée sur le plan du prix ni que ses droits ne sont pas respectés. Il est vrai que 60 p. 100 des agriculteurs affirment obtenir le prix qu'ils souhaitent, mais il n'en demeure pas moins que tout le monde obtient un bon prix, et probablement un meilleur prix. Existe-t-il des études qui prouvent le contraire, c'est-à-dire qu'on pourrait obtenir un meilleur prix autrement?

**Le sénateur Tkachuk :** Je n'ai pas dit cela.

**Le sénateur Mitchell :** Non.

**Le sénateur Tkachuk :** Posez la question comme il faut.

**Le sénateur Mitchell :** C'est ce que certains font valoir.

**M. Oberg :** Les études de Carter et de Loynes sont celles qu'on cite le plus souvent pour montrer que la formule du guichet unique ne permet pas un bon rendement. Ces deux études ont été commandées par le gouvernement de l'Alberta. Elles ont été critiquées par les pairs, et les auteurs n'avaient pas accès à toutes les données sur les ventes de la Commission canadienne du blé. C'est une des lacunes qui ont été relevées.

**Le sénateur Mitchell :** J'ai entendu des agriculteurs affirmer que les coûts de la Commission canadienne du blé sont trop élevés. Connaissez-vous l'ampleur des coûts chez Cargill ou ADM, c'est-à-dire Archer Daniels Midland?

**M. Oberg :** Les coûts d'administration de la Commission sont bien connus. Ils s'élèvent à 60 millions de dollars par année.

Étant donné que Cargill est une société privée, il est impossible de connaître ce chiffre. Les producteurs doivent toujours se rappeler que même dans un système ouvert, il y a des coûts d'administration et des frais de manutention à assumer. Je crois que la Commission est parfois trop critiquée parce que ses coûts sont connus. Sur les bons de paiement émis par la Commission, tous les coûts sont indiqués. Dans un marché libre, les bons de paiement ne contiennent pas autant de détails.

**Le sénateur Mitchell :** Bien entendu, si les agriculteurs trouvent trop élevés les coûts de la Commission canadienne du blé, ils peuvent voter pour quelqu'un qui prendra des mesures à cet égard. Dans le cas de Cargill, que peut-on faire?

**M. Measner :** Ces dernières années, nous avons beaucoup fait pour diminuer les coûts. Nous avons procédé à un examen de l'organisation et nous avons réduit le personnel de 20 p. 100. Nous nous sommes employés à accroître notre efficacité. Par souci de rentabilité, nous avons éliminé des postes au sein de la haute direction. De plus, nous avons remanié notre régime

restructured our benefit program and moved to cost sharing because those costs were increasing and we wanted to ensure that we have a viable, long-term organization. We have tried to respond as adequately as possible but we must still have a staff to run the business. I think we are very cost effective and that our costs are in line with any organization.

**Senator Mahovlich:** I am from Ontario where we have single-desk selling. Is that for convenience? I do not think our farmers are any wealthier than farmers in the West. Is it because we are more conveniently located to the Great Lakes and the open markets?

**Mr. Measner:** That is part of the reason. Ontario has a tremendous location advantage over Western Canadian farmers. We are servicing some of the same customers, but we have to move our product by rail to Thunder Bay and by laker to the St. Lawrence. Ontario farmers certainly have an advantage there, and there is no problem with that. They are also closely situated to the United States market. They grow a lot of soft wheat. They do not grow the quality wheat that is grown in Western Canada. They have chosen to focus more on yield than on quality. Most of the population of the country is in Eastern Canada and they have ready access to the mills there.

Someone mentioned the CIDA program. I have a problem with the fact that we do not get much of the CIDA program because our prices are higher than those in Ontario, but that is the nature of the business. Ontario has many advantages on that side. Ontario farmers have chosen not to go the branded route. We brand our products around the world. We have a quality product and extract premiums for that. Ontario has chosen a different route and I respect that. They have decided that is the best route for them and they must believe it is working at this time.

**Senator Oliver:** I am interested in numbers. I would like to return to the numbers cited by Senator Gustafson who is a farmer from Western Canada. He knows a bit about durum and grains. I would like you to respond to the figures he put on the table.

He said that the gross amount a farmer receives from the Wheat Board for two loads of grain is around \$6,000, but that when you deduct the handling charges, you end up with \$3,200. The farmer must deduct from that his input costs for fertilizer, seed and so on.

If that is the case, how can a farmer make a profit by selling durum wheat to the Wheat Board?

**Mr. Oberg:** I am not sure how big Senator Gustafson's truck is. That is the first thing I would like to know.

**Senator Gustafson:** It holds 1,100 bushels and I was speaking of two loads.

d'avantages et décidé d'en partager les coûts car ils ne cessaient d'augmenter, et notre objectif est d'assurer la viabilité à long terme de l'organisation. Nous avons tenté de prendre toutes les mesures nécessaires, mais il nous faut tout de même du personnel pour mener nos activités. Je crois que notre organisme est très rentable et que nos coûts correspondent à ceux de tout autre organisation.

**Le sénateur Mahovlich :** En Ontario, d'où je suis originaire, il existe aussi un guichet unique. Est-ce ainsi parce que c'est pratique? Je ne pense pas que nos agriculteurs soient plus riches que ceux de l'Ouest. Est-ce parce que nous sommes plus près des Grands Lacs et des marchés libres?

**M. Measner :** C'est en partie pour cette raison. Les agriculteurs de l'Ontario sont très avantagés sur le plan géographique par rapport à ceux de l'Ouest. Nos clients sont les mêmes dans certains cas, mais les agriculteurs de notre région doivent faire transporter leur produit par train jusqu'à Thunder Bay et par cargo hors mer jusque dans le fleuve St-Laurent. Sur ce plan, il est certain que les agriculteurs ontariens sont avantagés, et il n'y a aucun problème à cet égard. En plus, ils sont tout près des États-Unis. Ils cultivent beaucoup de blé tendre. Ils ne cultivent pas le blé de qualité que nous produisons dans l'Ouest. Ils ont opté pour la quantité plutôt que pour la qualité. La majorité de la population habite dans l'est du pays, là où se trouvent la plupart des minoteries.

Quelqu'un a parlé du programme de l'ACDI. Ce qui me pose problème, c'est le fait que nous n'obtenons pas beaucoup de fonds par l'entremise de ce programme parce que nos prix sont plus élevés que ceux de l'Ontario. Cette province jouit de nombreux avantages. Les agriculteurs ontariens ont choisi de ne pas donner une image de marque à leurs produits, contrairement à nous. Nous vendons un produit de qualité pour lequel nous obtenons le meilleur prix. L'Ontario a décidé de privilégier une autre voie, et je respecte cela. C'est le choix qui lui convient le mieux, et je suppose qu'elle considère que cette façon de faire fonctionne bien pour l'instant.

**Le sénateur Oliver :** Je m'intéresse aux chiffres. J'aimerais revenir sur ceux mentionnés par le sénateur Gustafson, qui est agriculteur dans l'Ouest. Il connaît un peu le marché du blé dur et du grain. Je voudrais que vous commentiez ces sommes.

Il a affirmé que le montant brut qu'un agriculteur reçoit de la Commission pour deux chargements de grain s'élève à environ 6 000 \$, mais en soustrayant les frais de manutention, il lui en reste 3 200 \$. Il faut ensuite déduire aussi les coûts des facteurs de production, qui comprennent entre autres les coûts de l'engrais, des semences, et d'autres.

Ainsi, comment un agriculteur peut-il réaliser un profit en vendant son blé dur à la commission?

**M. Oberg :** Je ne connais pas la capacité du camion du sénateur Gustafson. C'est ce que j'aimerais d'abord savoir.

**Le sénateur Gustafson :** Il peut contenir 1 100 boisseaux, et je tiens à dire que j'ai parlé de deux chargements.

**Mr. Oberg:** I would be the first to admit that farming is a tough business. There are many commodities that earn money in some years and do not in others.

**Senator Oliver:** You made that point and I understand that. I am asking a specific question on these numbers. How can a farmer make a profit?

**Mr. Oberg:** It is being inferred that having a different marketing system would somehow drive up the price of wheat. I think that is a rather simplistic argument because the Wheat Board does not control the entire...

**Senator Oliver:** That is not what I am asking.

Let us assume the numbers are correct. From a gross cheque of \$6,000, a farmer gets \$3,200 after removing the handling charges. That does not include his input costs of seeds, fertilizer and so on.

If that is correct, how can a farmer who grows durum wheat make a profit selling his product to the Wheat Board?

**Mr. Oberg:** Those handling charges seem a bit high. As I said, there will be times when farmers are operating below the cost of production.

**Senator Oliver:** So they can not make a profit by selling their product to you?

**Mr. Oberg:** That is sometimes the case in commodities that are not handled by us as well.

**Mr. Measner:** I am not sure I agree with the approach being taken here. Farmers will make a decision each year in terms of whether or not they grow durum wheat, wheat, peas or whatnot.

**Senator Oliver:** Most grow fixed. Go ahead, please.

**Mr. Measner:** We have been seeing farmers grow more and more acres of durum wheat. It must be yielding a higher competition than the other wheat or they would not be growing it.

Last year we had 8 million tonnes of durum wheat because farmers wanted to grow that crop. They were getting a better return and I guess it was better than the options. It was more durum than the whole international market could handle.

They are making those decisions on a regular basis and they must decide durum wheat is a profitable crop or we would not see those kinds of acres or production in Western Canada. When they deliver into the primary system there are the handling costs at the primary elevator which are normally around \$10 a tonne. They are also deducted the freight cost to move to port position which is normally around \$35 to \$40 a tonne. Those are the deductions the senator is talking about.

You see those deductions on CWB grains and not on non-CWB grains. They just give you one price and you do not see what is freight, handling and so on. You must decide if you like that price. We are trying to be transparent so farmers do see all

**M. Oberg :** Je suis le premier à admettre que l'agriculture est un secteur d'activité difficile. Il existe de nombreux produits de base qui rapportent gros une certaine année, mais donnent de maigres revenus l'année d'après.

**Le sénateur Oliver :** Je suis d'accord, mais je vous ai interrogé à propos de ces chiffres en question. Dites-moi comment un agriculteur peut réaliser un profit.

**M. Oberg :** On a laissé entendre qu'un système de vente différent aurait pour effet de faire monter le prix du blé. Il s'agit là à mon avis d'une analyse plutôt simpliste, car la commission ne contrôle pas tout...

**Le sénateur Oliver :** Vous ne répondez pas à ma question.

Supposons que ces chiffres sont exacts. Sur un montant brut de 6 000 \$, il reste à un agriculteur 3 200 \$ après déduction des frais de manutention. Et de cette somme, il faut aussi soustraire les coûts des facteurs de production, dont font partie les coûts de l'engrais, des semences, et autres.

Si tout cela est exact, comment un agriculteur peut-il faire un profit en vendant son blé dur à la commission?

**M. Oberg :** Les frais de manutention semblent un peu élevés. Comme je l'ai dit, parfois les agriculteurs travaillent à perte.

**Le sénateur Oliver :** Ils ne peuvent donc pas réaliser un profit en vous vendant leur produit.

**M. Oberg :** C'est ce qui arrive aussi à l'occasion dans le cas d'autres denrées que nous ne vendons pas.

**M. Measner :** Je ne suis pas tout à fait d'accord sur cette perspective. Chaque année, les agriculteurs déterminent s'ils vont cultiver du blé dur, du blé tendre, des pois, et cetera.

**Le sénateur Oliver :** La plupart font toujours la même chose. Allez-y.

**M. Measner :** On a constaté que la culture du blé dur augmente progressivement. Elle doit rapporter considérablement, sinon cette tendance n'existerait pas.

L'année dernière, nous avons reçu 8 millions de tonnes de blé dur parce que c'est ce que les agriculteurs ont voulu cultiver. Le rendement était meilleur que celui d'autres denrées. L'offre a excédé l'ensemble de la demande internationale.

Comme ce sont les agriculteurs qui déterminent ce qu'ils vont cultiver, je présume que la culture du blé dur est rentable, car sinon la production ne serait pas si élevée dans l'Ouest. Lorsque les agriculteurs livrent leurs grains à un silo primaire, ils doivent normalement payer des frais de manutention d'environ 10 \$ par tonne. On déduit aussi des frais de transport variant entre 35 \$ et 40 \$ par tonne. Voilà les deductions dont parlait le sénateur.

Seule la commission révèle ces deductions. Les autres organismes vous proposent un prix, sans donner le détail des divers frais, et vous devez juger si ce prix vous convient. Nous essayons de faire preuve de transparence pour que les agriculteurs

the deductions on those grains. The other awkward thing is that the initial price is only part of the final payment. That is part of the reason why the payments are so low.

**Senator Oliver:** There is a cheque in addition to the \$3,200 cheque?

**Mr. Measner:** Yes. You get your first payment at time of delivery and that is your initial price. We do adjustments through the year as more and more of the pool is sold. That is returned to the farmers and then we do an interim on the final payment when the pools are closed. They all continue to get payments from this organization. What they receive when they deliver into the pool is the initial payment at time of delivery.

**Senator Oliver:** When you answered this question the first time you told us about the excess durum grown last year. You said it will be sold this year and marketed at higher prices than last year. How do you know that now?

**Mr. Measner:** We do projections for farmers, and last year for the one quad grade, we achieved \$195 a metric tonne. Our current pool return outlook for this year is \$210 per metric tonne. That is \$15 higher. I have given you our projection today. We are not through the crop year so that can change; however, normally, we are fairly reliable on the projection.

**Senator Oliver:** You do not think it will be lower?

**Mr. Measner:** No, the market has been fairly strong and I believe our return is reflective of what farmers will receive.

**Senator Gustafson:** Statistics are showing us that we are losing our young farmers because it is so difficult. Can you tell me why Americans are so opposed to the Canadian Wheat Board? What is causing this animosity against the Canadian Wheat Board? I, for one, believe that is costing us because I think they are more concerned about the political reality of what is happening than they are the economic value. When I have been down to Washington they say, "Trade is a two-way street. You open the border to us on the different commodities and we will open the border to you." We know that historically the Americans have sold our cattle to the world. The minute the border closes down the cattle price plummets.

Why are Cargill, Archer Daniels Midland and other large companies building plants in Canada right on the U.S. border? That is happening in a big way.

**Mr. Measner:** On your first question — why the U.S. does not like the Canadian Wheat Board — in my view, it is a much different system in Canada. My perception is based on talking to customers. I think we do a better job in marketing, before and after sales service, and we have better products to sell to them.

**Senator Gustafson:** Do you not market through Cargill and ADM? A farmer could do the same thing.

prennent connaissance de toutes les déductions. Vous devez aussi savoir que la somme initiale qui est versée ne constitue qu'une partie du paiement final. C'est notamment ce qui explique pourquoi le montant n'est pas élevé.

**Le sénateur Oliver :** Un autre versement est effectué en plus du paiement de 3 200 \$?

**M. Measner :** Au moment de la livraison, les agriculteurs reçoivent un premier montant. Pendant l'année, à mesure que les stocks diminuent, nous procédons à des réajustements. Les agriculteurs obtiennent ce qui leur revient et, quand les stocks ont été écoulés, nous leur versons le paiement final. Ils reçoivent continuellement des versements. La somme qui leur est donnée au moment de la livraison constitue le paiement initial.

**Le sénateur Oliver :** Quand vous avez répondu à la question la première fois, vous avez dit que l'année dernière, il y a eu un surplus de blé dur, qui sera écoulé cette année à un prix plus élevé que l'an passé. Comment pouvez-vous savoir cela maintenant?

**M. Measner :** Nous effectuons des prévisions pour les agriculteurs, et nous savons que l'année dernière, le prix a atteint 195 \$ pour une tonne métrique. Cette année, nous prévoyons 210 \$ pour une tonne métrique. Il s'agit là d'une hausse de 15 \$. Je vous ai remis tout à l'heure nos prévisions. Comme l'année n'est pas encore terminée, il se peut qu'il y ait des changements, mais, habituellement, nos projections sont assez justes.

**Le sénateur Oliver :** Ne pensez-vous pas que ce sera moins élevé?

**M. Measner :** Non, le marché se porte assez bien, et je crois que nos estimations correspondent à ce que les agriculteurs obtiendront.

**Le sénateur Gustafson :** Les statistiques indiquent que les jeunes agriculteurs abandonnent parce que la situation est difficile. Pouvez-vous m'expliquer pourquoi les Américains sont contre la Commission canadienne du blé? Pourquoi cette animosité? J'estime que cela nous nuit. Je pense qu'ils se préoccupent davantage de l'aspect politique que de la valeur sur le plan économique. Quand je suis allé à Washington, je les ai entendus dire que le commerce repose sur la réciprocité. Si nous leur ouvrons notre frontière pour les divers produits de base, ils nous ouvriront la leur. Nous savons que les États-Unis ont toujours vendu notre bétail dans le reste du monde. Dès qu'ils ferment leur frontière, le prix du bétail dégringole.

Pourquoi Cargill, Archer Daniels Midland et d'autres grandes sociétés s'établissent-elles au Canada, à côté de la frontière américaine? C'est très fréquent.

**M. Measner :** Quant à savoir pourquoi les États-Unis sont contre la Commission canadienne du blé, je vous dirais d'abord que le système canadien diffère beaucoup du leur. D'après les clients, nous offrons un meilleur service, avant et après la vente, et nos produits sont meilleurs.

**Le sénateur Gustafson :** Ne vendez-vous pas vos produits par l'entremise de Cargill et ADM? Un agriculteur pourrait faire de même.

**Mr. Measner:** I will get to that.

In one of the letters, they say they do not like buying American grain, they prefer to buy Canadian because they know what they will get. I hear that from a lot of customers.

We use a combination of accredited exporters and direct selling when selling our product. It is normally around 50 per cent, 60 per cent direct, and 40 per cent, 50 per cent through accredited exporters. We do that for a couple of reasons. One, it is very cost effective. We have two offices around the world that cost between \$600,000 and \$900,000 a year. We have a choice. We can put a network around the world with 40 or 50 offices or use the services of some of the international companies. We do that but we control the price. The most important thing is that we are controlling the price of that grain and where it is sold; it is the same way we do it on a direct basis. That is an important part to understand. We are not abandoning farmers here. We are saying, "If you want to buy the product, it will be at this price." That is the only way we will sell it and then they will market it for us.

Certain markets in Iraq are high risk for marketing into. We will only do that through an accredited exporter or one of the large companies because of the politics in those markets. That is why we use accredited exporters. They are a good balance for farmers and we think it is a good cost-effective way to do the job for them.

**Senator Gustafson:** But as far as the farmers being able to sell their grain, they will be able to sell it.

**Mr. Measner:** They would sell it to those companies. It is a different system. That is what the U.S. farmers use. Ultimately, senator, I respect farmers' decisions on this. If they want to market through the single-desk, that is what we do. That is what they have chosen to do.

In terms of the plants across the border, I am not sure what you are referring to. There are a couple of malt and barley plants; those are the only ones I know that are across the border.

**Senator Gustafson:** For example, ADM owns 25 per cent of Agricore United. They are a big player. In fact, the canola goes right across the line to ADM in North Dakota. Many times they will pay a premium of a few dollars on canola plus they will truck it for nothing.

**Mr. Measner:** I can not speak for the canola market. If they are building south of the border, they must have a market.

I can only speak for CWB grains.

**Senator Gustafson:** You are aware that the Saskatchewan Wheat Pool put forth a bid to buy Agricore United, which is made up of Alberta Wheat Pool, Manitoba Wheat Pool, United Grain Growers, 24 per cent of ADM, and so on.

**M. Measner :** Je vais revenir à cela.

Dans une des lettres, un client explique qu'il préfère acheter des grains provenant du Canada parce qu'il est certain de la qualité. C'est ce que bien des clients ont indiqué.

Pour vendre nos produits, nous faisons aussi appel à des exportateurs agréés. En général, nous effectuons entre 50 p. 100 et 60 p. 100 des ventes et entre 40 p. 100 et 50 p. 100 sont réalisées par l'entremise d'exportateurs agréés. Nous procédons ainsi pour deux raisons. Premièrement, c'est une question de rentabilité. Nous avons deux bureaux ailleurs dans le monde qui nous coûtent entre 600 000 \$ et 900 000 \$ par année. Nous avons le choix : soit nous mettons sur pied 40 ou 50 bureaux dans le monde, soit nous avons recours aux services de sociétés internationales. Nous avons choisi la deuxième option, mais, comme c'est le cas lorsque nous vendons nous-mêmes directement, nous contrôlons le prix, et c'est ce qui importe le plus. Il est important de savoir cela. Nous ne laissons pas tomber les agriculteurs. Les exportateurs savent que s'ils veulent vendre notre produit, ils doivent absolument le faire au prix que nous fixons.

Certains marchés, comme l'Irak, présentent des risques élevés. Le grain, dans ces cas-là, est uniquement vendu par l'entremise d'un exportateur agréé ou de l'une des grandes sociétés en raison des politiques pratiquées sur ces marchés. C'est pour cette raison que nous avons recours à des exportateurs agréés. Ils constituent un bon intermédiaire pour les agriculteurs. Ce mode de commercialisation est très rentable.

**Le sénateur Gustafson :** Mais en ce qui concerne les agriculteurs, ils peuvent vendre leur grain.

**M. Measner :** Ils doivent le vendre à ces sociétés. Le système est différent. C'est celui qu'utilisent les agriculteurs aux États-Unis. Au bout du compte, sénateur, ce sont les agriculteurs qui décident. S'ils veulent commercialiser leur produit via le guichet unique, c'est ce que nous faisons. C'est d'ailleurs le choix qu'ils ont fait.

Pour ce qui est des usines au sud de la frontière, je ne sais pas au juste à quoi vous faites allusion. Il existe bien quelques malteries; ce sont les seules que je connaisse.

**Le sénateur Gustafson :** ADM possède 25 p. 100 des parts d'AgriCore United. C'est un gros joueur. En fait, le canola est expédié directement à ADM, dans le Dakota du Nord. Souvent, ils paient quelques dollars de plus pour le canola et l'acheminent gratuitement par camion.

**M. Measner :** Je ne peux parler au nom des producteurs de canola. S'ils se dotent d'installations au sud de la frontière, c'est qu'ils doivent avoir un marché.

Je peux uniquement parler au nom de la CCB.

**Le sénateur Gustafson :** Vous savez que le Saskatchewan Wheat Pool a proposé d'acheter AgriCore United, qui regroupe l'Alberta Wheat Pool, le Syndicat du blé du Manitoba, l'Union des producteurs de grain, ADM, qui détient 24 p. 100 des parts, ainsi de suite.

Have you had any dealings with the idea of taking Agricore International and the Wheat Pool and so on and combining that with the Wheat Board and making one strong Canadian company that could compete against these international players? They will be there whether or not there is a Wheat Board. They will be there. I contend that our Canadian farmers would sell Canadian if they were getting the same prices they are from ADM or any other international company.

Have you had any negotiations on that kind of idea?

**Mr. Oberg:** No. We have not had any negotiations in that respect. Our legislation as it currently sits would prohibit us from holding those types of assets.

The thing you must keep in mind is you talk about a Canadian company but would that company — and you already stated it is 24-per-cent owned by ADM — have enough financial capacity to do the marketing? I think not. I think they would need a U.S. partner such as an ADM to have a capacity to do that.

**Senator Gustafson:** But I see ADM being in there as an asset because they have access to the world market. A point in question was the Weyburn Inland Terminal. The farmers voted against selling 49 per cent to ADM. What happened? ADM came in, did a contract with one of the grain companies about 30 miles away, picked up that market and the farmers got nothing.

**Mr. Measner:** The Weyburn Inland Terminal is a very successful farmer-owned facility and they focus around CWB grains. That is an important part of the culture in Western Canada right now. There are a few farmer-owned facilities — very few — but they do focus on Canadian Wheat Board grain.

I think the point you are making is that these large companies are buying some of the facilities and we are losing our Canadian identity. Certainly, the Canadian Wheat Board is part of that Canadian identity. It markets Canadian products and brands them as Canadian products.

**Senator Gustafson:** I think there is an avenue here we should be investigating.

**The Chairman:** I should mention that, given the importance of having these extra questions, the discussions we were going to have vis-à-vis our rural poverty tour will be on Thursday morning so that those remaining may ask their questions.

**Senator Tkachuk:** I have a question concerning the domestic market. Why does the Wheat Board find it necessary to not allow the Prairie farmer to sell his grain domestically outside the Wheat Board?

**Mr. Measner:** Are you talking about to flour mills and so forth? The feed market is open now.

**Senator Tkachuk:** If you have a customer in Ontario or Quebec, or Halifax or Vancouver, why can a farmer not sell that domestically?

Avez-vous envisagé de regrouper Agricore International, les syndicats du blé, la Commission du blé, ainsi de suite, sous une entité unique qui serait capable de livrer concurrence aux joueurs internationaux? Ceux-ci ne disparaîtront pas, qu'il y ait ou non une Commission du blé. Ils ne disparaîtront pas. Les agriculteurs, j'en suis convaincu, vendraient leur grain à la société canadienne s'ils pouvaient obtenir les mêmes prix que leur offre ADM ou une autre compagnie internationale.

En avez-vous discuté?

**M. Oberg :** Non. Nous n'avons eu aucune discussion à ce sujet. La loi, dans sa forme actuelle, nous interdit de posséder des actifs de ce genre.

Il y a une chose qu'il ne faut pas oublier : vous parlez de créer une société canadienne. Or, est-ce que cette société — et vous avez déjà dit qu'ADM possède 24 p. 100 des parts — serait en mesure, financièrement, de commercialiser le grain? Je ne le pense pas. Elle aurait besoin d'un partenaire américain comme ADM pour le faire.

**Le sénateur Gustafson :** Mais je considère ADM comme un actif, parce qu'elle a accès au marché mondial. Prenons l'exemple de Weyburn Inland Terminal. Les agriculteurs ont refusé de vendre 49 p. 100 des parts à ADM. Qu'est-il arrivé? ADM a conclu une entente avec l'une des sociétés céréalières située une trentaine de milles plus loin et s'est emparé du marché. Les agriculteurs, eux, n'ont rien eu.

**M. Measner :** Le Weyburn Inland Terminal est une société prospère qui appartient aux agriculteurs et qui assure surtout la manutention du grain de la CCB. C'est-là une composante importante de la culture qui prévaut dans l'Ouest du Canada. Il y a quelques installations — très peu — qui appartiennent à des agriculteurs, mais elles concentrent leurs activités sur le grain de la Commission canadienne du blé.

Ce que vous dites, c'est que ces grandes sociétés achètent une partie des installations et que nous perdons notre identité canadienne. La Commission canadienne du blé fait partie de cette identité. Elle commercialise les produits canadiens et en fait la promotion.

**Le sénateur Gustafson :** Il s'agit là d'une solution qu'il faudrait explorer plus à fond.

**La présidente :** Je tiens à dire que, vu l'importance du sujet, nous allons reporter à jeudi matin notre discussion sur la pauvreté rurale. Vous pouvez donc continuer de poser vos questions.

**Le sénateur Tkachuk :** J'aimerais en poser une au sujet du marché intérieur. Pourquoi la Commission du blé refuse-t-elle de permettre à l'agriculteur des Prairies de vendre son grain sur le marché intérieur sans passer par la commission?

**M. Measner :** Est-ce que vous faites allusion aux minoteries? Le marché des céréales fourragères est maintenant ouvert.

**Le sénateur Tkachuk :** S'il y a un client en Ontario ou au Québec, à Halifax ou à Vancouver, pourquoi l'agriculteur ne peut-il pas vendre son produit sur le marché intérieur?

**Mr. Measner:** Again, this is part of the single-desk concept right now. For domestic human consumption, it is sold through the Canadian Wheat Board. We have a stable pricing option for domestic processors, which has allowed them to be successful and grow. I mentioned about the growth on the flour side, the growth on the malt side in Western Canada.

It is marketed through the CWB and is part of the single-desk concept. We have a domestic human consumption price, which is based on the U.S. market price, being that flour mills can import U.S. wheat. I am not sure if I understood your question. Is that what you are asking?

**Senator Tkachuk:** Yes. The farmer can not sell directly to a flour mill; he has to pay you.

**Mr. Measner:** It is based on our domestic human consumption price. He can deliver it directly —

**Senator Tkachuk:** That is a nice name for it, but really he can not sell it directly here in Canada, let alone in China or somewhere else.

**Mr. Measner:** He can deliver it to the mill directly, but the mill pays the domestic human consumption price to us and he is part of the pool.

**Senator Tkachuk:** He delivers and pays a commission to you.

**Senator Gustafson:** So he buys it back.

**Mr. Measner:** No; he becomes part of the pool or he takes a pricing option, the same as if he delivers to the primary elevator or a mill. It is the same; he is in the pool.

**Senator Tkachuk:** It is hard to escape. I know there were a number of farmers bright enough to see the future of organic grain and wheat farming. Europeans are big on that. In our province, they identified the market and grew organic grains, but they could not really grow organic grains without the Wheat Board being involved.

Maybe you could explain to us, not what you do now but how that all started, and what you forced the organic grain farmer to do to sell his wheat to Europe. Did you not force them to sell it to you and then they bought it back? It never left the farmer's bin and then he or she had to sell it to Europe on their own.

**Mr. Measner:** There are a couple of different options on that.

What happens is that he has to do a buyback based on the conventional price of wheat — not with the organic premium. He keeps all of the organic premium himself, but he does a buyback

**M. Measner :** Encore une fois, cela fait partie du concept de guichet unique. Le grain destiné à la consommation humaine sur le marché intérieur est vendu par l'entremise de la Commission canadienne du blé. Nous offrons aux transformateurs canadiens des options de fixation de prix stables, une formule qui a leur permis de connaître la prospérité et la croissance. Je vous ai parlé de la croissance qu'ont connue les minoteries, les malteries dans l'Ouest.

Le grain est commercialisé par l'entremise de la CCB, qui sert de guichet unique. Le prix du grain destiné à la consommation humaine sur le marché intérieur est fondé sur le prix du marché américain, étant donné que les minoteries peuvent importer du blé des États-Unis. Je ne sais pas si j'ai bien compris votre question. Y ai-je répondu?

**Le sénateur Tkachuk :** Oui. L'agriculteur ne peut pas vendre directement à la minoterie. Il doit vous payer.

**M. Measner :** Nous tenons compte du prix pour la consommation humaine sur le marché intérieur. L'agriculteur peut livrer son produit directement...

**Le sénateur Tkachuk :** Tout cela est bien beau, mais, dans les faits, il ne peut pas le vendre lui-même, que ce soit au Canada, en Chine ou ailleurs.

**M. Measner :** Il peut livrer son produit directement à la minoterie, mais celle-ci nous verse le prix pour la consommation humaine sur le marché intérieur. L'agriculteur participe au compte de mise en commun.

**Le sénateur Tkachuk :** Il livre le grain et vous verse une commission.

**Le sénateur Gustafson :** Ce qui fait qu'il le rachète.

**M. Measner :** Non. Il participe au compte de mise en commun ou choisit l'une des options de fixation de prix, comme s'il livrait le grain au silo primaire ou à une minoterie. C'est la même chose; il participe au compte de mise en commun.

**Le sénateur Tkachuk :** Il est difficile d'y échapper. Il y a de nombreux agriculteurs qui ont compris que la culture biologique des céréales est un secteur très prometteur. Les Européens y attachent beaucoup d'importance. Les agriculteurs dans ma province ont cerné le marché et cultivé des céréales biologiques, sauf qu'ils n'ont pu le faire sans la participation de la Commission canadienne du blé.

Vous pouvez peut-être nous expliquer, non pas ce que vous faites présentement, mais comment le tout a commencé, et ce que vous avez obligé le producteur de céréales biologiques à faire pour qu'il puisse vendre son blé en Europe. Ne l'avez-vous pas obligé à vous vendre son produit et ensuite à le racheter? Le grain n'a jamais quitté le silo. L'agriculteur a ensuite été obligé de le vendre lui-même en Europe.

**M. Measner :** Il y a deux ou trois options qui s'offrent à lui.

Ce qui arrive, c'est qu'il doit racheter le grain en se fondant sur le prix conventionnel — moins les bonifications consenties sur les produits biologiques. Il garde les bonifications, mais rachète le

with us for the conventional price of wheat — the price we are selling into the U.K. marketplace, if that is where he is marketing his product to. He will have to do a buyback...

**Senator Tkachuk:** He or she is marketing it there themselves; you do not have anything to do with it.

**Mr. Measner:** In some cases we do not and in some cases we do. There are several models.

**Senator Tkachuk:** You are getting into the market now because by controlling that part of it, you are finding out their customer base and then you are going to their customers and selling underneath them.

**Mr. Measner:** In a lot of cases, it is the same customers we are dealing with now. We have passed a lot of those customers to organic growers. We have tried to work with them and facilitate the sales they are undertaking. However, your question was, do they do a buyback simply on the conventional price? They do not; the organic premiums are theirs to keep and they do what they want with them.

**Senator Tkachuk:** Let us be clear with all this “buyback” and “pooling.” What happens here is that the organic farmer who identified a new market and developed a product that was obtaining extremely good prices outside of Canada was forced to sell the product back to you — it never left his bin — buy it back and then market it himself to Europe. Is that not what happened?

**Mr. Measner:** Again, he pays the buyback on the conventional price — whatever price we are marketing into that market. We are selling it to the same mill, so it is the same price.

**Senator Tkachuk:** That is all I wanted to ask.

**Senator Mercer:** I am still not sure about some things, but I want to talk about the major companies that Senators Gustafson and Tkachuk made reference to. Who are the big companies that you would be marketing to or, if the Wheat Board did not exist, that farmers would have to sell to in Canada?

**Mr. Measner:** The larger companies are Cargill, ADM, Bungee, ConAgra and Dreyfus. Those are the five largest.

**Senator Mercer:** I want to remind the committee that Cargill is the same company mentioned when we went through the BSE crisis together. Cargill was the same company that made a lot of money off the BSE recovery program when farmers were forced — because the program was not right the first time — to sell their cattle to Cargill, which made a not-so-small fortune. Can someone help me with that? Am I right on that?

**The Chairman:** We do not really know.

**Senator Mercer:** I remember there being an asterisk in their annual report indicating that the profit in that quarter was up because of the BSE recovery program in Canada. So I really feel

grain en se fondant sur le prix conventionnel du blé — le prix que nous appliquons sur le marché du Royaume-Uni, si c'est là qu'il vend son produit. Il doit racheter...

**Le sénateur Tkachuk :** Il vend son produit lui-même; vous n'intervenez pas dans le processus.

**M. Measner :** Dans certains cas, non, dans d'autres, oui. Il existe plusieurs formules.

**Le sénateur Tkachuk :** Vous pénétrez le marché, et du fait que vous en contrôlez une partie, vous avez accès à sa clientèle et transigez avec celle-ci sans passer par lui.

**M. Measner :** Dans bien des cas, la clientèle est la même. Nous avons transféré une bonne partie de cette clientèle aux producteurs biologiques. Nous avons essayé de travailler avec eux, de les aider à conclure des ventes. Toutefois, vous voulez savoir s'ils rachètent le blé en fonction du prix conventionnel. Ils ne le font pas. Ils gardent les bonifications consenties sur les produits biologiques. Ils en font ce qu'ils veulent.

**Le sénateur Tkachuk :** Je voudrais que l'on m'explique clairement ce que l'on entend par « rachat » et « mise en commun ». L'agriculteur biologique qui a cerné un nouveau marché et mis au point un produit qui se vend à très bon prix à l'étranger a été obligé de vous revendre le produit - il n'a jamais quitté le silo -, de le racheter et de le commercialiser lui-même en Europe. N'est-ce pas ce qui est arrivé?

**M. Measner :** Encore une fois, il rachète le produit à un prix qui est fondé sur le prix conventionnel - peu importe le prix demandé sur ce marché. Nous vendons le produit à la même minoterie, de sorte que le prix est le même.

**Le sénateur Tkachuk :** C'est tout ce que je voulais savoir.

**Le sénateur Mercer :** Il y a certains points qui ne sont toujours pas clairs, mais je voudrais revenir aux grandes sociétés auxquelles les sénateurs Gustafson et Tkachuk ont fait allusion. Qui sont les grandes sociétés avec qui vous feriez affaire ou, si la Commission du blé n'existait pas, avec qui les agriculteurs seraient obligés de transiger, au Canada?

**M. Measner :** Cargill, ADM, Bungee, ConAgra et Dreyfus. Ce sont les cinq sociétés les plus importantes.

**Le sénateur Mercer :** Je tiens à rappeler au comité que Cargill est la société qui a été mentionnée dans le dossier de la crise de l'ESB. Elle a gagné beaucoup d'argent avec le programme de redressement de l'industrie dans le sillage de l'ESB. Les agriculteurs ont été obligés — parce que le programme était mal conçu à l'origine — de vendre leur bétail à Cargill, qui a fait une petite fortune avec tout cela. Est-ce que quelqu'un peut le confirmer? N'est-ce pas vrai?

**Le président :** Nous ne le savons pas.

**Le sénateur Mercer :** Je me rappelle avoir vu, dans son rapport annuel, une note indiquant que les profits réalisés au cours de ce trimestre avaient augmenté en raison du programme de

comfortable with people like that who have done so well by our farmers in Western Canada.

Are these companies all American-controlled?

**Mr. Measner:** American or European. I think Dreyfus would be European.

**Senator Mercer:** European meaning German, French, British?

**Mr. Measner:** French.

**Senator Mercer:** Principally French, with the largest being Cargill, which is U.S.?

**Mr. Measner:** Yes.

**Senator Mercer:** Is the second largest ADM?

**Mr. Measner:** Yes, and they are also U.S.

**Senator Mercer:** What was the third one you said?

**Mr. Measner:** Bungee or ConAgra; ConAgra is also a U.S. company.

**Senator Mercer:** Is Bungee the French one?

**Mr. Measner:** Dreyfus is the French one.

**Senator Mercer:** I ask that question because I think it is interesting that they have an opportunity to continue to market through Canadian-controlled or Canadian-operated organizations like the Canadian Wheat Board, and the other option is to go to our good friends at Cargill, with whom we have done so well in the past.

I am miffed. I wrote a bunch of questions before we started and I will ask the first question I had last. Why are we here? Why are we in this situation? Why are we having this debate?

We have members of the board who were elected by farmers in recent votes — 60 per cent to 40 per cent — certainly a much larger mandate than the current government has. It is certainly a larger mandate than any government in recent days has had in this country and it seems like a solid mandate.

Why are we in the situation we are having this debate? Why are we in the situation we were talking about, that the chief executive officer of a very successful organization is being fired by a group of people who are not really his boss but seem to think they have control? I am curious as to why we are here. I do not understand it.

**Mr. Oberg:** There is no doubt that there are people on both sides of the issue. If you go back to what I said earlier about why this issue is so emotional, what is at stake is that an organization that was turned back to farmers in 1998 is now facing the possibility that we are reverting back to an organization that has more control from Ottawa. I think that is what has farmers upset.

redressement de l'industrie dans le sillage de l'ESB. Je suis donc très à l'aise à l'idée de faire affaire avec des gens qui ont si bien su tirer parti des agriculteurs de l'Ouest.

Est-ce que ces sociétés appartiennent toutes à des intérêts américains?

**M. Measner :** Américains ou européens. Je pense que Dreyfus est une entreprise européenne.

**Le sénateur Mercer :** Et par européenne, vous voulez dire allemande, française, britannique?

**M. Measner :** Française.

**Le sénateur Mercer :** Essentiellement française, la plus importante étant Cargill, qui est une compagnie américaine?

**M. Measner :** Oui.

**Le sénateur Mercer :** Et ADM est la deuxième en importance?

**M. Measner :** Oui. Elle appartient également à des intérêts américains.

**Le sénateur Mercer :** Et qui est la troisième?

**M. Measner :** Bungee ou ConAgra. ConAgra est également une entreprise américaine.

**Le sénateur Mercer :** Vous avez dit que Bungee est une entreprise française?

**M. Measner :** Dreyfus.

**Le sénateur Mercer :** Je pose la question parce qu'il est intéressant de voir que les agriculteurs peuvent continuer de vendre leur grain par l'entremise d'un organisme contrôlé ou exploité par le Canada, comme la Commission canadienne du blé, l'autre option étant de faire affaire avec nos bons amis de Cargill, qui ont si bien fait dans le passé.

Je suis en colère. J'ai dressé une liste de questions avant que ne débute la réunion. Je vais commencer par la dernière. Pourquoi sommes-nous ici? Pourquoi nous trouvons-nous dans cette situation? Pourquoi sommes-nous en train d'avoir ce débat?

Il y a des membres au sein de la commission qui ont récemment été élus par les agriculteurs — 60 p. 100 contre 40 p. 100 —, ce qui représente un pourcentage beaucoup plus élevé que celui obtenu par le gouvernement actuel ou, du reste, par n'importe quel autre gouvernement au Canada, ces dernières années. Le mandat semble assez clair.

Pourquoi sommes-nous en train de débattre de cette question? Pourquoi le président-directeur général d'un organisme très efficace se fait-il montrer la porte par des personnes qui ne sont pas vraiment ses patrons, mais qui semblent croire qu'elles exercent un contrôle sur lui? J'aimerais savoir pourquoi nous sommes ici. Je ne comprends pas.

**M. Oberg :** Il ne fait aucun doute que les avis sont partagés. J'ai dit, plut tôt, que cette question suscite beaucoup d'émotion, car ce qui est en jeu, ici, c'est l'existence d'un organisme qui a été remis entre les mains des agriculteurs en 1998 et qui risque maintenant de se retrouver sous l'emprise d'Ottawa. Voilà ce qui choque les agriculteurs.

There is no doubt that there are large players in the industry — the ones that you mentioned. I think they see it — if the Wheat Board were to go — as an opportunity to make better earnings. However, I would remind farmers and the people here present that, in the grain business, there is only one way they can increase their earnings, and that is to have farmers make less. I would ask farmers to think about that.

There is no doubt that a company like Cargill would like to add Canadian wheat to its menu when it goes out selling wheat worldwide, and that is the one thing they can not sell.

**Senator Mercer:** I appreciate both you gentlemen being here, particularly under these very trying circumstances and times for you and the entire Wheat Board.

**Senator Callbeck:** I want to ask about the plebiscite in 1997. Roughly 63 per cent of producers voted for single-desk for barley. When we have the plebiscite in 2007, do you think that figure will increase or decrease?

**Mr. Oberg:** It would depend a lot on voter eligibility. Who is allowed to vote? Would this be all grain producers or just barley producers? I am hearing that a weighted ballot might even be possible, and those with more acreage or more tonnes might have more votes. None of that has been announced and all of it would have an effect on the results.

There is no doubt that, in the Province of Alberta, there is the least support for marketing barley under the Wheat Board, and that grows stronger as you go eastward. On the other hand, I am hearing amongst farmers, and I saw this in the election, that people are starting to look at this plebiscite on barley as not being about barley at all. It is about, if the Wheat Board loses barley, will it be a stronger or weaker organization? If you support the board and the answer is weaker, they are starting to think that will influence perhaps how they will vote. The question may not be to some people about barley at all. It is about can we have a strong and effective organization to work on behalf of and market grain for farmers.

**Senator Callbeck:** Who do you think should be able to vote in this plebiscite? What conditions would you like to see set out?

**Mr. Oberg:** My personal view is that it should be all inclusive. The Canadian Wheat Board Act presently defines voter eligibility as any producer capable of growing the six major grains, which include wheat, barley, oats, rye, flax, canola. My view is that it should be fairly inclusive. I am against having a weighted ballot. I think that one person one vote is the democratic way of doing things. For a smaller producer, although his tonnage and everything is smaller, the issue is just as large to him as it is to a guy who has 5,000 or 10,000 acres.

Il est vrai qu'il y a de gros joueurs dans l'industrie — ceux que vous avez mentionnés. Je pense qu'ils voient l'élimination de la Commission du blé comme une occasion d'augmenter leurs revenus. Or, je tiens à rappeler aux agriculteurs et aux personnes ici présentes que la seule façon dont ils peuvent augmenter leurs gains, c'est si les agriculteurs font moins. J'invite ces derniers à réfléchir à cela.

Il ne fait aucun doute qu'une entreprise comme Cargill aimerait ajouter du blé canadien à son menu quand elle vend du blé à l'étranger, sauf qu'elle ne peut pas le commercialiser.

**Le sénateur Mercer :** Je vous remercie tous les deux d'être venus nous rencontrer, compte tenu des circonstances et des moments très difficiles que traverse la commission.

**Le sénateur Callbeck :** Je voudrais vous poser une question au sujet du plébiscite de 1997. Environ 63 p. 100 des producteurs ont voté pour le maintien d'un guichet de vente unique pour l'orge. À votre avis, est-ce que les résultats du plébiscite de 2007 vont être plus élevés ou moins élevés?

**M. Oberg :** Cela dépend pour beaucoup de la question de savoir qui a droit de vote. Qui a le droit de voter? Est-ce que ce sont tous les producteurs de grain, ou uniquement les producteurs d'orge? J'entends dire que le vote pondéré pourrait être envisagé, et que les agriculteurs qui sont les plus gros propriétaires terriens ou les plus gros producteurs auraient un plus grand nombre de voix. Bien que rien de tout cela n'ait été décidé, ces facteurs auraient tous un impact sur les résultats.

C'est dans la province de l'Alberta que la commercialisation de l'orge par la Commission du blé recueille le moins de soutien. Or, ce soutien augmente au fur et à mesure que l'on se dirige vers l'Est. Par ailleurs, d'après ce que disent les agriculteurs, et je l'ai constaté au cours de l'élection, on commence à penser que le plébiscite va porter sur une question autre que la commercialisation de l'orge. Si la Commission du blé n'est plus responsable de la mise en marché de l'orge, est-ce qu'elle va s'en trouver affaiblie? Si vous appuyez la commission et que la réponse est oui, ce facteur risque d'influencer le vote. Pour certaines personnes, le plébiscite ne portera pas du tout sur l'orge, mais sur le fait d'avoir un organisme fort et efficace qui défend les intérêts des agriculteurs et qui s'occupe de commercialiser leur grain.

**Le sénateur Callbeck :** Qui, à votre avis, devrait avoir le droit de voter? Quel genre de conditions devrait-on imposer?

**M. Oberg :** À mon avis, tous les producteurs devraient avoir le droit de voter. La Loi sur la Commission canadienne du blé définit le producteur comme toute personne qui cultive les six grandes catégories de grain, lesquels englobent le blé, l'orge, l'avoine, le seigle, le lin et le canola. J'estime que le plébiscite devrait être ouvert à tous. Je suis contre la tenue d'un vote pondéré. Il faut appliquer le principe « une personne égale un vote », qui est plus démocratique. La question est tout aussi importante pour le petit agriculteur, même si son niveau de production est moins élevé, que pour celui qui possède 5 000 ou 10 000 acres.

**Senator Callbeck:** You say all inclusive. In 1997, I think if you delivered once in five years, you could vote.

**Mr. Oberg:** I can not remember what the criteria were then, but I think it should be fairly all encompassing. I would be in agreement with that.

**Senator Mitchell:** One of the questions alluded to an earlier issue and it is something that is always kind of floating out there. I heard it in Hong Kong when I was there with the WTO, World Trade Organization. There are those who think that if we did away with the Canadian Wheat Board and maybe supply management — my feeling as an aside is that if we do away with the Canadian Wheat Board, the government will go after supply management — that somehow Europe with its huge subsidies to its farmers, and the U.S. with its huge subsidies to its farmers, would just capitulate on their subsidies and that would be that and we would have free trade. It is almost too absurd to believe.

Are you aware of any rational negotiation that would ever give us what we want from the United States by giving up the CWB or giving up supply management? I just can not imagine it. That is a rhetorical question.

**Mr. Measner:** There is a structure in Europe, and the U.S. has built around those subsidies. I would view it as a cheap food program in the U.S. They are trying to keep prices down, and they subsidize their farmers. Certainly the single-desk will not be a negotiating chip for them to change those subsidies. They are negotiating. Their agricultural industry has been built around them, and they will do the things that are right for their agriculture industry. Whether the single-desk is given up or not will not change their stance on that. They are taking a strong stance on those subsidies, and I do not think that will change.

**Senator Mitchell:** Exactly. One point that I think you just alluded to, Mr. Oberg, is that everything else being equal, if Cargill's prices or costs are the same as the Canadian Wheat Board's costs, Cargill still has to make a profit, which the Canadian Wheat Board does not. Who pays that? Our farmers would pay that, I assume.

The government has really neglected — I am being kind when I say "neglected" — our relationship with China. In fact, they have provoked China on a number of occasions, doing things that everyone knows provokes China. However, you worked very hard to develop that Chinese market. Is that being impeded by what the government is doing? Are you getting help from the government?

**Mr. Measner:** It is early to know. We have had a tremendous relationship with China and, as probably mentioned, since the early 1960s, we have sold and bought 120 million tonnes of wheat and barley. It is a fantastic number. They have been a tremendous customer of ours. They like Canadian quality. We are opening up a technical centre in China this coming year in a joint venture with COFCO, the partner we deal with. That is in motion. We are trying to get stronger in that marketplace. I am hopeful that there

**Le sénateur Callbeck :** Vous dites que le plébiscite devrait être ouvert à tous. En 1997, le producteur qui avait effectué une seule livraison en cinq ans pouvait voter.

**M. Oberg :** Je ne me souviens pas des critères, mais je pense, moi aussi, que le plébiscite devrait être ouvert à tous.

**Le sénateur Mitchell :** On a abordé, plus tôt, une question qui semble toujours revenir sur le tapis. J'en ai entendu parler à Hong Kong, lors d'une réunion de l'OMC, l'Organisation mondiale du commerce. D'après certains personnes, si nous abolissons la Commission canadienne du blé, et peut-être aussi la gestion de l'offre — j'ai l'impression que si nous éliminons la Commission canadienne du blé, le gouvernement va s'attaquer à la gestion de l'offre —, l'Europe, qui verse des subventions importantes à ses agriculteurs, et les États-Unis, qui eux aussi accordent des subventions non négligeables à leurs producteurs, vont abandonner celles-ci, ce qui va permettre de libéraliser le marché. C'est impossible à croire.

Croyez-vous que nous pourrions, un jour, par la négociation raisonnée, obtenir des États-Unis qu'ils nous donnent ce que nous voulons si nous acceptons d'éliminer la CCB ou le système de gestion de l'offre? Je ne le crois pas. Je pose la question pour la forme.

**M. Measner :** L'Europe s'est dotée d'une structure. Les États-Unis, eux, ont eu recours aux subventions pour établir ce que j'appelle une politique d'aliments à bas prix. Ils essaient de réduire les prix, et ils subventionnent leurs agriculteurs. Le guichet unique ne constituera pas un enjeu de négociation et ne les incitera pas à modifier ces subventions. Ils négocient. L'industrie agricole a été développée grâce aux subventions, et ils vont prendre les mesures qui s'imposent pour la protéger. L'élimination ou le maintien du guichet unique ne changera rien à la situation. Pour eux, les subventions sont importantes, et je ne pense pas que cela va changer.

**Le sénateur Mitchell :** Exactement. D'après ce que vous venez de dire, monsieur Oberg, c'est que, toutes choses étant égales, si les prix ou les coûts de Cargill sont les mêmes que ceux de la Commission canadienne du blé, Cargill doit quand même réaliser un profit, chose que ne peut pas faire la commission. Qui paie pour cela? Je suppose que ce sont nos agriculteurs.

Le gouvernement a vraiment négligé — et je suis poli quand je dis « négligé » — nos liens avec la Chine. En fait, il a provoqué la Chine à plusieurs reprises. Il a posé des gestes qui, tout le monde le sait, ont eu pour effet de provoquer la Chine. Toutefois, vous avez travaillé très fort en vue de développer ce marché. Est-ce que vos efforts sont menacés par les actions du gouvernement? Est-ce que vous obtenez de l'aide du gouvernement?

**M. Measner :** Il est encore trop tôt pour le savoir. Nous avons établi des liens étroits avec la Chine et, on l'a probablement déjà mentionné, depuis le début des années 1960, nous avons vendu et acheté 120 millions de tonnes de blé et d'orge. C'est énorme. La Chine est un très gros client. Elle aime la qualité du blé canadien. Nous allons ouvrir un centre technique en Chine cette année, de concert avec COFCO, notre associé. Ce projet est en cours. Nous essayons de nous tailler une plus grande place dans ce marché.

are not the sorts of things that happen from a broader perspective that damage that relationship, because it is one of the strongest ones we have, and it is very beneficial for farmers.

**Senator Mitchell:** I have heard something and perhaps you could confirm it for me. I am not sure that it is true or just speculation. If we went double to choice and the Canadian Wheat Board failed because of structural problems — one of which is capital and so on as you mentioned — under NAFTA, would we ever be able to recreate the Canadian Wheat Board?

**Mr. Oberg:** Just to respond to your second question, you are right. The Canadian Wheat Board is the only organization out there that can make the claim that its mission is to maximize returns to farmers. There are no outside shareholders to pay dividends to. That is really why, in an open environment, the Wheat Board would have a hard time competing. If the Wheat Board had been a grain company all these years, which it has not, it would have been retaining earnings, keeping things back from farmers, buying assets and corporate facilities but it has never done that. It has never been a grain company. Every year, all that has been paid back to farmers, minus the costs of marketing and administration, and we start a clean slate. That is why, in an open system, we would be at a major disadvantage to people who have been in the business for 60 years.

To your question about NAFTA, you are correct. Once a company has access to a market under the NAFTA agreement, if access to that market is then removed, they can take legal action and that is why it would be very difficult.

**Senator Mitchell:** So there is no coming back if the government is wrong about this.

**Mr. Oberg:** It would be very difficult — perhaps not impossible, but very difficult.

**The Chairman:** Colleagues and witnesses, I thank you for coming. These are difficult days, and it is a tough and emotional issue. I think our committee has handled it very well indeed.

**Senator Tkachuk:** You have handled this meeting very well. You did not allow anything to get out of hand. I thought this was a great debate and a very interesting discussion on both sides of the issue. We did not even get mad at each other.

**The Chairman:** That is a good thing.

**Senator Mitchell:** Merry Christmas.

**The Chairman:** Witnesses, we wish you the very best. I know it is tight times. It has been a very good discussion tonight. I want you to know that this committee gets along extremely well, and I think that is one of the reasons why we maintain a very good relationship with the farmers.

J'espère que, de manière générale, rien ne viendra compromettre ces liens, parce que nous entretenons avec ce pays des rapports très étroits, et les agriculteurs en bénéficient beaucoup.

**Le sénateur Mitchell :** J'ai entendu quelque chose, et vous pouvez peut-être le confirmer. Je ne sais pas si c'est vrai ou si cela relève de la conjecture. Si nous optons pour la commercialisation mixte et que la Commission canadienne du blé échoue dans ses efforts en raison de problèmes structurels — les capitaux, ainsi de suite — serions-nous en mesure, en vertu de l'ALENA, de recréer la Commission canadienne du blé?

**M. Oberg :** Pour répondre à votre deuxième question, vous avez raison. La Commission canadienne du blé est le seul organisme qui peut prétendre avoir pour mission de maximiser les bénéfices des agriculteurs. Il n'y a pas d'actionnaires de l'extérieur à qui verser des dividendes. Voilà pourquoi, dans un régime libéralisé, la Commission du blé aurait de la difficulté à soutenir la concurrence. Si la commission avait assumé, pendant toutes ces années, le rôle d'une société céréalière, ce qu'elle n'était pas, elle aurait gardé une partie des recettes, évité de tout divulguer aux agriculteurs, acheté des actifs, chose qu'elle n'a jamais fait. Elle n'a jamais agi comme une société céréalière. Elle a versé, tous les ans, tous les revenus aux agriculteurs, moins les frais de commercialisation et d'administration, pour ensuite repartir à zéro. Voilà pourquoi, dans un système ouvert, nous serions sérieusement désavantagés par rapport aux personnes qui sont en affaires depuis 60 ans.

Pour répondre à votre question au sujet de l'ALENA, vous avez raison. Une fois qu'une entreprise a accès à un marché en vertu de l'ALENA, elle peut, si cet accès disparaît, tenter des poursuites, d'où la difficulté de la démarche.

**Le sénateur Mitchell :** Donc, on ne peut pas faire marche arrière si le gouvernement commet une erreur.

**M. Oberg :** Ce serait très difficile — pas impossible, mais très difficile.

**La présidente :** Chers collègues et témoins, merci d'avoir assisté la réunion. Nous traversons une période difficile. Cette question soulève beaucoup d'émotion, et je pense que le comité s'est très bien tiré d'affaire.

**Le sénateur Tkachuk :** Vous avez bien dirigé la réunion. Il n'y a pas eu de dérapage. J'ai trouvé le débat et la discussion, toutes opinions confondues, fort intéressants. Nous ne nous sommes même pas engueulés.

**La présidente :** C'est une bonne chose.

**Le sénateur Mitchell :** Joyeux Noël!

**La présidente :** Messieurs, nous vous souhaitons bonne chance. Ce n'est pas une situation facile à vivre. Nous avons eu, ce soir, une très bonne discussion. Je tiens à ce que vous sachiez que les membres du comité s'entendent très bien. C'est l'une des raisons pour lesquelles nous entretenons de bons rapports avec les agriculteurs.

Just for your information, we recently put out a report on grains and oilseeds, because we had spent so much time on the cattle industry. One of our suggestions in that report was that perhaps the time has come where we have a Canadian farm bill. We will work on that because it could be helpful.

On that note, thank you. Have a good trip home.

The committee adjourned.

Je tiens à préciser que nous avons déposé, récemment, un rapport sur le secteur des céréales et des oléagineux, étant donné que nous avons consacré beaucoup de temps à l'industrie du bétail. Nous affirmons, dans ce rapport, qu'il est peut-être temps de nous doter d'une loi sur l'agriculture canadienne. Nous allons y travailler parce que nous pensons qu'une telle loi serait utile.

Sur ce, je vous dis merci et, bon voyage de retour.

La séance est levée.

Senate



Sénat

CANADA

# **Agriculture and Agri-Food Policy in Canada: Putting Farmers First!**

Interim Report  
of the Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry

The Honourable Joyce Fairbairn, P.C., *Chair*  
The Honourable Leonard J. Gustafson, *Deputy Chair*

June 2006

*Ce rapport est aussi disponible en français*

.....  
Available on the Parliamentary Internet:  
[www.parl.gc.ca](http://www.parl.gc.ca)

(Committee Business – Senate – Reports)  
39th Parliament – 1st Session

MEMBERS .....	II
ORDER OF REFERENCE .....	III
INTRODUCTION.....	1
AN INDUSTRY IN A DIRE SITUATION .....	1
A NEW COMMITMENT TO AGRICULTURE.....	4
<i>Farm Income Support — Preparing for Better Market Conditions</i> .....	4
<i>Investing in the Future of Agriculture</i> .....	7
CONCLUSION .....	9
RECOMMENDATIONS.....	13
APPENDIX A: WITNESSES HEARD .....	14

## MEMBERS

---

The Honourable Joyce Fairbairn, P.C., Chair of the Committee

The Honourable Leonard J. Gustafson, Deputy Chair of the Committee

The Honourable Senators:

Catherine S. Callbeck

Ione Christensen

Frank W. Mahovlich

Terry M. Mercer

Grant Mitchell

Donald H. Oliver

Robert W. Peterson

Hugh Segal

David Tkachuk

*Ex-officio members of the committee:*

The Honourable Daniel Hays (or Joan Fraser) and Marjory LeBreton (or Gerald Comeau)

In addition, the Honourable Senators Campbell, Cordy, Cowan, Eyton, Forrestall, Fraser, Hubley, Meighen, Nolin, Pépin and Stratton were members of the committee during the 1<sup>st</sup> session of the 39<sup>th</sup> Parliament.

Extract from the *Journals of the Senate*, Wednesday, April 26, 2006:

The Honourable Senator Fairbairn, P.C., moved, seconded by the Honourable Senator Fraser:

That the Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry be authorized to hear from time to time witnesses, including both individuals and representatives from organizations, on the present state and the future of agriculture and forestry in Canada;

That the papers and evidence received and taken on the subject during the First Session of the Thirty-eighth Parliament be referred to the Committee; and

That the Committee submit its final report to the Senate no later than March 31, 2007.

After debate,

The question being put on the motion, it was adopted.

Paul C. Bélisle  
*Clerk of the Senate*



## **INTRODUCTION**

Farmers and farm communities have known for some time that the situation is economically unsustainable, and we are now starting to see the cumulative effects of year-after-year revenue loss in the farming sector. As a result, farmers rallied in front of Parliament Hill at the beginning of this 39<sup>th</sup> Parliament, making urban Canada realize that there is something seriously amiss with the current state of agriculture in Canada.

While the BSE crisis and the avian influenza outbreak in British Columbia have been the most visible episodes of the crisis, the grains and oilseeds industry has faced severe and chronic unfavourable conditions, including low commodity prices. If the situation does not quickly change, there will be a fundamental transformation of the agricultural sector throughout all regions of Canada with profound social and economic consequences to the lives of all our citizens, particularly in our rural communities.

This report gives a brief overview of the farm income crisis and makes a call for strategic action to put Canadian agriculture in a better situation now, so it will be able to help curb the impact on our country's rural communities and take advantage of future opportunities.

## **AN INDUSTRY IN A DIRE SITUATION**

Since the mid-70s, there has been an erosion of market-derived farm income mainly due to low commodity prices, and while there have been exceptions in some years, government support payments have not managed to reverse the trend (see Graph 1). A number of diverse factors have contributed to what are now the worst levels of Canadian farm incomes in our history. Recently, the increase in the value of the Canadian dollar has made Canadian exports more costly to foreign buyers, farm input costs are rising due to increasing oil and gas prices, and unexpected events such as the BSE crisis, and back-to-back droughts and floods in the Prairie Provinces have put a great strain on farmers

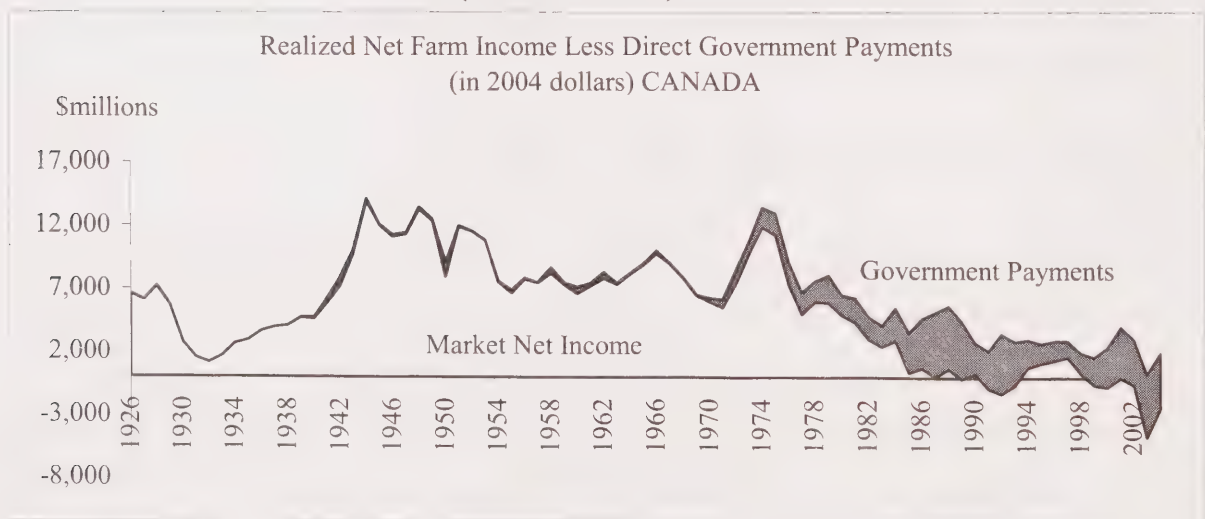
## Agriculture and Agri-Food Policy in Canada: Putting Farmers First!

---

and their families. While many industries, including those that benefit from supply management, can take advantage of market opportunities, the grains and oilseeds industry faces chronic unfavourable conditions.

Prices of grains and oilseeds have steadily declined for the last decades and remain extremely low — the Canadian Federation of Agriculture indicated that from 2002 to 2005, the price of grains and oilseeds dropped by over 25 per cent. Causes of this situation include: trade distorting subsidies paid to grain producers by large producing countries like the United States and members of the European Union; increasing agricultural exports from low-cost producing countries like Brazil; and, the increasing lack of competition upstream and downstream from primary production that leaves farmers without real power in the market are often cited as the cause of this situation. But irrespective of the causes, Canadian grains and oilseeds producers still have to compete with low-cost producers from countries like Brazil and heavily subsidized farmers from the United States and the European Union.

**Graph 1**  
**Realized Net Farm Income\* in Canada between 1926 and 2004**  
**(in 2004 dollars)**



\* Realized Net Income = Market Net Income + Government Payments.  
Source: Statistics Canada.

Farmers have increasingly been relying on borrowed money and between 1995 and 2005 the farm debt has increased by more than 90% to reach \$51 billion. While loans for expansion or diversification can make the operation more profitable, there is a recognition that farmers have been borrowing against their equity to survive. Ultimately, the farm income situation will have long-term effects on the rural economy and the rural population. Canadians must understand that agriculture does more for us than just supply food — it creates jobs in towns and cities, it provides habitat to wildlife, environmental benefits such as storing carbon in the soil, and it is a source of innovative products such as biofuel. It is truly the backbone of rural Canada.

The difficulties that the industry faces as a whole are putting tremendous pressure on hard working farmers and their families. Younger generations of Canadians who want to farm and carry on the family business are now thinking twice before entering the profession of their parents. This is a huge concern since many farmers today are close to a retirement age and therefore not only is the family farm structure in jeopardy but there is a new reality of depopulation of small and medium towns in agricultural areas. It appears that some communities are already facing social problems that are linked to rising poverty levels. Losing farmers and the jobs that rely on farm production will put pressure on social programs, increase unemployment, and place great demands on health services.

Down the road, various uncertain effects of climate change, and unexpected plant or animal diseases may have consequences for agricultural production and distribution in Canada. It is also likely that farmers will continue to face increasing fuel prices. But there will also be opportunities such as the rising demand for biofuel and for grain and animal protein in places such as China and India that will put upward pressure on prices. There will be also new areas of production like molecular farming — the production of pharmaceuticals or other substances such as industrial feed stocks using plants and animals.

As the fourth largest agriculture and agri-food exporter in the world, and the fifth largest importer, Canada needs and would benefit from fairer rules regulating international trade.

A World Trade Organization (WTO) agreement may result, however, in trade-offs within our agricultural sector. A new WTO compromise on agriculture may lead to lower farm subsidies in the United States and European Union and increased market access for Canadian exporters, which is crucial to many of our farmers. Nevertheless, there is a risk to farmers that our supply-managed commodities may see a reduction in tariffs and increased competition from our trading partners.

In this time of crisis and uncertainty, the agricultural industry needs a real commitment from Canada. Our country has 167 million acres of agricultural land, and Canadians must realize that this wealth is useless without our farmers, who are the best in the world.

## **A NEW COMMITMENT TO AGRICULTURE**

As the current Agricultural Policy Framework (APF) will end in 2008, it is time to revise and develop a new “Farm Bill” for Canada. This revised APF should strategically address the current crisis, the long-term decline in farm income, and make it possible for the agriculture industry to take advantage of future opportunities.

### ***Farm Income Support — Preparing for Better Market Conditions***

While farm groups have identified opportunities in the future and see better times coming, they have indicated that the industry needs help to survive until those better market conditions materialize. This is a key issue facing the industry at this time. Whether they call this “bridge funding” or “income deficiency payment”, they all agree that there is an urgent need for short-term support.

In its 2006 budget, the federal government announced an additional one-time investment of \$1 billion for farm support in 2006-07 along with a commitment of an additional \$500 million per year for five years. The Honourable Chuck Strahl, Minister of Agriculture and Agri-Food, indicated that the funding increase will be directed to a number of initiatives including:

- one-time only injection of \$900 million through the Canadian Agricultural Stabilization Income (CAIS) program, reflecting retroactive changes in inventory valuation for years 2003, 2004 and 2005,
- \$50 million enhancement of the eligibility criteria for negative margins under Canadian Agricultural Stabilization Income (CAIS),
- amendments to the *Agricultural Marketing Programs Act* (AMPA) to increase the maximum interest-free component of the Advance Payment Program (APP) and the Spring Credit Advance Program (SCPA), that provide spring and fall advances to producers — a portion of which is interest-free. Amendments to the AMPA will expand coverage to include livestock and other agricultural products, increase the overall limit on advances from \$250,000 to \$400,000, and will increase the maximum interest-free component from \$50,000 to \$100,000; and,
- \$50 million to address the 2005 and 2006 flooding in Saskatchewan and Manitoba. Farmers will receive a one-time payment of \$15 per acre for flooded land.

These announcements are good news for the farmers and will definitely provide necessary funding for their operations. The Grain Growers of Canada indicated support for the current efforts to improve the responsiveness of CAIS to grains and oilseeds producers. Nevertheless, farm groups have repeated that the CAIS program is not a good vehicle to flow money quickly in time of crisis. The Minister of Agriculture and Agri-Food also acknowledged before the Committee that support programs over the last few years have not been very successful.

Current farm support programs are not designed to address the continuous decline in farm income. The CAIS program protects farmers from small and sharp drops in income; payments are issued when the current year farm income falls below a reference margin based on farm incomes of the previous five years (the lowest and highest years excluded).

## **Agriculture and Agri-Food Policy in Canada: Putting Farmers First!**

---

However, farmers have experienced year-over-year drops in income due to declining commodity prices, extraordinary impacts due to weather and the BSE crisis. Therefore the average to which the current year is compared is shrinking resulting in smaller CAIS payments to farmers.

The government also announced its intention to separate the two components of the CAIS program — farm income stabilization and disaster relief. This strategy reflects back on the era of the Net Income Stabilization Account (NISA), which was then supported by companion programs and different versions of a disaster program, such as the Agriculture Income Disaster Assistance (AIDA) and the Canadian Farm Income Plan (CFIP).

Any effort to address the issue of farm income must account for the steady decline in prices that grains and oilseeds producers have experienced. Unlike Canadian farmers, producers from the United States just had their best three years in farm income. While Canadian governments cannot compete with the U.S. treasury, there is surely something to be learned from our neighbours to the south. By supporting the grains and oilseeds producers, the U.S. government has ensured the supply of affordable inputs for its livestock and value-added industries, but most importantly they have supported the economies of their agriculturally dependent communities.

The Minister of Agriculture and Agri-Food stressed that in the past few years farmers did not have programs that were predictable and bankable. The Committee believes a direct payment based on historical yield and acreage for our grains and oilseeds sector would have both of these advantages. A payment tied to historical acreage and yields will not provide an incentive to increase production in the current year. Furthermore, it would target what many consider as the base of agricultural production in Canada, the grains and oilseeds industry, which benefits the livestock industry, the biofuel industry, and agri-food processors.

Farm groups stressed the importance of making a living from the market place and receiving a fair price for their products. Therefore, they are not calling for permanent

support but a short-term scheme until better market conditions are in place. While it is difficult to set an exact timeline, witnesses indicated that a three- to four-year horizon is conceivable before we see an improvement. Therefore, the Committee recommends:

**Recommendation 1:**

**In addition to income stabilization, production insurance and other business risk management programs, the government implement a direct payment program for the next four years with payments calculated on the basis of historical yield and acreage.**

***Investing in the Future of Agriculture***

This inflow of money, however, will have little effect if Canada does not also facilitate the conditions that allow farmers to take advantage of future market opportunities. While income stabilization and disaster relief have a role in agriculture, farmers will always prefer to receive returns from the market, as opposed to receiving ongoing government support. Farm groups have identified conditions that, once in place, would ensure fair returns for producers and thereby eliminate the need for ongoing government support.

In order to address the long-term decline in farm income, and make it possible for the agriculture industry to take advantage of future opportunities, the new “Farm Bill” should include elements such as:

- improving producers’ position in the value chain;
- investing throughout the entire production chain in the infrastructure required to foster the use of biofuels;
- investing in research and innovation;
- incentives for producers as providers of social benefits beyond food production such as environmental benefits;
- encouraging value-added agriculture; and,

- an aggressive trade strategy that benefits farmers through the WTO and bilateral agreements.

The government has already laid down some of the elements needed. It has announced a target of 5% content of renewable fuel in all gasoline and diesel by 2010, and a framework to reach this target will be worked out in the summer of 2006. A new Science and Innovation Business Plan is also under development. Part One of this plan, the Science and Innovation Strategy, has already been completed and sets the direction for agricultural research to support long-term profitability and growth. But there is still work to be done to make sure farmers benefit from these initiatives. Proper tools have to be in place so that the increase in biofuel demand is translated into better profits for farmers and that research results can swiftly move from the research station on to the field.

This can be done by empowering farmers to receive increased returns from the marketplace, and investing strategically in rural infrastructure. Creating an environment that actually works for farmers means, for example:

- farmer-ownership in biodiesel and ethanol plants;
- mechanisms to give farmers the tools they need to get a maximum return from the marketplace; and,
- rural development including infrastructure spending in transportation, water works and management systems and advanced environmental programs.

At the WTO negotiations, Canada is continuing to push for the elimination of all forms of export subsidies, substantial reduction in trade distorting subsidies, and significant market access improvement. While the WTO negotiations may lead to a reduction in foreign subsidies, farmers and Canadians should not be under any illusion that it will bring immediate prosperity to the farm sector. It would, however, bring long-term predictable planning for farm programs and predictable market access.

The Honourable David Emerson, Minister of International Trade, told the Committee that Canada has to spend more resources on bilateral trade agreements to open markets elsewhere. He mentioned to the Committee:

“...[W]e are looking at a variety of bilateral or regional free trade arrangements. We are ranking them in terms of what I refer to as the discounted, expected present value of a deal. In other words, how beneficial for Canada is a deal? How likely is it able to be negotiated? How long will it take? We are trying to take a systemic approach....”

In fact, the United States is actively pursuing bilateral trade agreements with other countries in order to obtain preferential market access. This may result in loss of market share for Canadian exporters. There is a fear that, even if a WTO agreement is reached, it will not fix the unequal access to markets created by bilateral agreements. A comprehensive agricultural trade strategy is clearly needed to complement the investments in the agri-food and biofuel value chains and research.

To connect all these elements together, the government must establish clear goals for the industry and put the farmer at the center of this commitment to agriculture. Therefore, the Committee recommends that:

**Recommendation 2:**

**The government develop a true “Canadian Farm Bill” in which all the elements would be better integrated and more focused toward farmers than the current Agricultural Policy Framework.**

## **CONCLUSION**

The Committee undertook these hearings in a time of crisis for producers but the message is clear: there is a viable future in farming in Canada if appropriate programs and policies are implemented. Because it is one of the foundations of our country, Canadians have a

responsibility toward the farming community to help it through difficult times until it can again achieve sustainability.

Nevertheless, the limited extent of these hearings did not allow the Committee to put forward all the adequate tools to address the issues facing the agricultural industry and the impact on our rural communities. It is therefore the Committee's intention to follow up on these hearings, notably under the mandate adopted in the Senate on May 16, 2006 that authorizes the Committee to examine and report on rural poverty in Canada. This includes the development of biofuel opportunities in the farm sector as emphasized by witnesses.

### **Recommendation 1:**

In addition to income stabilization, production insurance and other business risk management programs, the government implement a direct payment program for the next four years with payments calculated on the basis of historical yield and acreage. (*See page 7*)

### **Recommendation 2:**

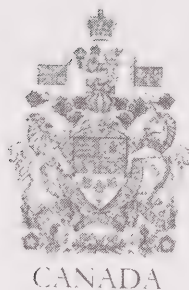
The government develop a true "Canadian Farm Bill" in which all the elements would be better integrated and more focused toward farmers than the current Agricultural Policy Framework. (*See page 9*)

## APPENDIX A: WITNESSES HEARD

---

May 11, 2006	<b>Canadian Federation of Agriculture:</b> Bob Friesen, President; (Wawanesa, MB) Laurent Pellerin, First Vice-President; (Quebec) Marvin Shauf, Second Vice-President. (Staughton, SK)
May 18, 2006	<b>Natural Resources Canada:</b> The Honourable Gary Lunn, P.C., M.P., Minister of Natural Resources; (Sidney, BC) Richard B. Fadden, Deputy Minister of Natural Resources; Brian Emmett, Assistant Deputy Minister, Canadian Forest Service. (Sarnia, ON)
May 30, 2006	<b>National Farmers Union:</b> Stewart Wells, President; (Swift Current, SK) Colleen Ross, Women's President; (Iroquois, ON) Barry Robinson, District Director, District 8 (Ottawa Valley); (Beachburd, ON) Jack Hoogenboom, President, Local No. 1 — Stormont, Dundas, Glengarry, Prescott, Russell and Carleton Counties. (Mountain, ON)
June 6, 2006	<b>International Trade Canada:</b> The Honourable David Emerson, P.C., M.P., Minister of International Trade; John Gero, Assistant Deputy Minister, Trade Policy and Negotiations Branch.
June 8, 2006	<b>Grain Growers of Canada:</b> Chris Moran, Executive Director; (Ottawa, ON) William Van Tassel, Director. (Herbertville, QC)
June 12, 2006	<b>Agriculture and Agri-Food Canada:</b> The Honourable Charles Strahl, P.C., M.P., Minister of Agriculture and Agri-Food; (Chilliwack, BC) Christiane Ouimet, Associate Deputy Minister. (St. Albert, ON) <b>Canadian Food Inspection Agency:</b> François Guimont, President. (Latuque, QC)
June 13, 2006	<b>Canadian Wheat Board:</b> Ken Ritter, Chair of the Board of Directors; (Kindersley, SK) Adrian Measner, Chief Executive Officer; (Winnipeg, MB) Victor Jarjour, Chief Representative — Trade. (Ottawa, ON)

Sénat



Senate

# **La politique agricole et agroalimentaire au Canada : Les agriculteurs d'abord!**

Rapport intérimaire  
du Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts

L'honorable Joyce Fairbairn, C.P., *présidente*  
L'honorable Leonard J. Gustafson, *vice-président*

Juin 2006

*This report is also available in English*

.....

Disponible sur l'internet Parlementaire :  
[www.parl.gc.ca](http://www.parl.gc.ca)

(Travaux des comités – Sénat – Rapports)  
39<sup>e</sup> Parlement – 1<sup>re</sup> Session

MEMBRES.....	II
ORDRE DE RENVOI.....	III
INTRODUCTION.....	1
UNE INDUSTRIE DANS UNE SITUATION DÉSESPÉRÉE .....	1
UN NOUVEL ENGAGEMENT EN FAVEUR DE L'AGRICULTURE.....	5
<i>Soutien du revenu agricole — se préparer à une meilleure conjoncture</i> <i>du marché</i> .....	5
<i>Investir dans l'avenir de l'agriculture</i> .....	8
CONCLUSION .....	11
RECOMMANDATIONS .....	13
ANNEXE A : TÉMOINS ENTENDUS.....	14

## MEMBRES

---

L'honorable Joyce Fairbairn, C.P., présidente du comité  
L'honorable Leonard J. Gustafson, vice-président du comité

Les honorables sénateurs :

Catherine S. Callbeck

Ione Christensen

Frank W. Mahovlich

Terry M. Mercer

Grant Mitchell

Donald H. Oliver

Robert W. Peterson

Hugh Segal

David Tkachuk

*Membres d'office du comité :*

L'honorable Daniel Hays (ou Joan Fraser) et Marjory LeBreton (ou Gerald Comeau)

En outre, les honorables sénateurs Campbell, Cordy, Cowan, Eyton, Forrestall, Fraser, Hubley, Meighen, Nolin, Pépin et Stratton ont été membres du comité durant la 1<sup>re</sup> session du 39<sup>e</sup> Parlement.

Extrait des *Journaux du Sénat* du mercredi 26 avril 2006 :

L'honorable sénateur Fairbairn, C.P., propose, appuyée par l'honorable sénateur Fraser,

Que le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts soit autorisé à entendre de temps en temps les témoignages d'individus et de représentants d'organismes sur l'état actuel et les perspectives d'avenir de l'agriculture et des forêts au Canada;

Que les mémoires reçus et les témoignages entendus sur la question par le Comité au cours de la première session de la trente-huitième législature soient déferés au Comité;

Que le Comité soumette son rapport final au plus tard le 31 mars 2007.

Après débat,

La motion, mise aux voix, est adoptée.

*Le greffier du Sénat,*  
Paul C. Bélisle



## **INTRODUCTION**

Les agriculteurs et les collectivités agricoles savent depuis quelque temps déjà que la situation est devenue économiquement insoutenable, et nous commençons maintenant à observer les effets cumulatifs des pertes de revenu enregistrées année après année dans le secteur agricole. Lorsque les agriculteurs se sont rassemblés sur la Colline du Parlement au début de la 39<sup>e</sup> législature, le Canada urbain a réalisé que l'état actuel de l'agriculture au Canada pose un problème grave.

La maladie de la vache folle et l'épidémie de grippe aviaire en Colombie-Britannique ont été les épisodes les plus marquants de la crise qui sévit actuellement, mais l'industrie des céréales et des oléagineux est confrontée à des conditions défavorables chroniques, y compris le faible prix des produits de base. Si la situation ne change pas rapidement, le secteur agricole dans toutes les régions du Canada subira une profonde transformation qui aura de lourdes conséquences sociales et économiques pour la vie des Canadiens, surtout dans nos collectivités rurales.

Le présent rapport donne un aperçu succinct de la crise du revenu agricole et préconise la prise de mesures stratégiques pour redresser dès maintenant l'agriculture canadienne afin qu'elle puisse en atténuer l'impact sur les collectivités rurales de notre pays et tirer parti de futures possibilités.

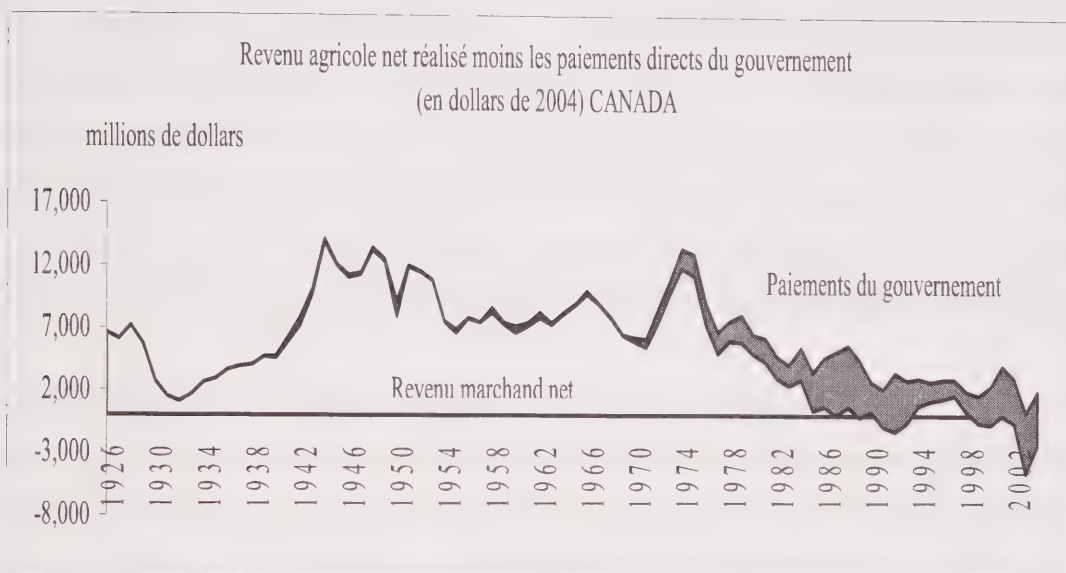
## **UNE INDUSTRIE DANS UNE SITUATION DÉSESPÉRÉE**

Depuis le milieu des années 1970, le revenu agricole tiré du marché est en voie d'érosion et, même s'il y a eu des exceptions certaines années, les paiements de soutien du gouvernement n'ont pas renversé la tendance (voir le graphique 1). De nombreux facteurs ont contribué à la baisse des revenus agricoles qui sont aujourd'hui les plus bas jamais

enregistrés au Canada. Récemment, l'appréciation du dollar canadien a fait augmenter le coût des exportations canadiennes pour les acheteurs étrangers, le coût des intrants agricoles augmente en raison de l'augmentation des prix du pétrole et du gaz et des événements imprévus comme la crise de l'ESB et des sécheresses ou des inondations consécutives dans les Prairies ont mis les agriculteurs à rude épreuve. Alors que de nombreuses industries, y compris celles qui bénéficient de la gestion de l'offre, peuvent profiter des possibilités du marché, l'industrie des céréales et des oléagineux demeure aux prises avec des conditions défavorables chroniques.

Les prix des céréales et des oléagineux sont à la baisse depuis des décennies et demeurent extrêmement bas; selon la Fédération canadienne de l'agriculture, entre 2002 et 2005, le prix des céréales et des oléagineux a chuté de plus de 25 p. 100. Les raisons qui expliquent cette chute comprennent notamment : des subventions ayant un effet de distorsion sur le commerce versées par de grands producteurs comme les États-Unis et l'Union européenne, l'accroissement des exportations agricoles de pays producteurs à main-d'œuvre bon marché comme le Brésil et l'absence grandissante de concurrence en amont et en aval de l'industrie primaire qui prive les agriculteurs de tout pouvoir réel sur le marché sont souvent cités comme causes de cette situation. Mais peu importent les causes, les producteurs de céréales doivent quand même entrer en concurrence avec des producteurs à faible coût de pays comme le Brésil et des agriculteurs fortement subventionnés des États-Unis et de l'Union européenne.

**Graphique 1**  
**Revenu agricole net réalisé\* au Canada entre 1926 et 2004**  
**(en dollars de 2004)**



\* Revenu net réalisé = Revenu marchand net + paiements du gouvernement.  
Source : Statistique Canada.

Les agriculteurs en sont venus à dépendre de plus en plus d'argent emprunté et, entre 1995 et 2005, la dette agricole a grimpé de plus de 90 p. 100 pour atteindre 51 milliards de dollars. Bien que les prêts destinés à l'agrandissement ou à la diversification puissent rentabiliser une exploitation, on reconnaît que les agriculteurs ont dû hypothéquer leurs biens pour survivre. En définitive, la situation du revenu agricole aura des répercussions à long terme sur l'économie rurale et sur la population rurale. Les Canadiens doivent savoir que l'agriculture ne sert pas uniquement à l'alimentation; elle crée des emplois dans les villes et les petites communautés, elle procure un habitat à la faune et comporte des avantages pour l'environnement — pensons, par exemple, au stockage du carbone dans le sol — et elle est une source de produits novateurs comme le biocarburant. Elle est vraiment le moteur du Canada rural.

Les difficultés auxquelles l'industrie est confrontée exercent d'énormes pressions sur les vaillants agriculteurs et leurs familles. Les jeunes qui souhaitent se faire agriculteurs et

continuer à exploiter l'entreprise familiale y réfléchissent maintenant à deux fois avant d'embrasser la profession de leurs parents. C'est là une source de grandes préoccupations puisque de nombreux agriculteurs approchent maintenant l'âge de la retraite. Par conséquent, non seulement la structure des fermes familiales est en danger, mais la dépopulation des petites et moyennes villes dans les régions agricoles est une nouvelle réalité. Il semble que certaines collectivités soient déjà aux prises avec des problèmes sociaux liés à une augmentation des niveaux de pauvreté. La perte des agriculteurs et des emplois qui dépendent de la production agricole exercera des pressions sur les programmes sociaux, aggravera le chômage et accroîtra la demande de soins de santé.

À l'avenir, les effets incertains du changement climatique et des maladies inattendues des plantes et des animaux pourraient avoir des conséquences pour la production agricole et la distribution au Canada. Il est aussi fort probable que les agriculteurs demeureront contraints à faire face à des prix plus élevés pour le carburant. Mais des débouchés s'offriront aussi, comme l'augmentation de la demande en biocarburant, et de celles en céréales et protéines animales dans des pays comme la Chine et l'Inde qui exercera des pressions à la hausse sur les prix. Il y aura également de nouveaux secteurs de production comme l'agriculture moléculaire, soit la fabrication de produits pharmaceutiques ou d'autres substances comme les matières premières industrielles à partir de plantes et d'animaux.

Le Canada, qui est le quatrième plus grand exportateur agricole et agroalimentaire du monde et le cinquième plus grand importateur, gagnerait à avoir des règles plus justes pour la réglementation du commerce international. Un accord de l'Organisation mondiale du commerce (OMC) pourrait toutefois entraîner des compromis dans notre secteur agricole. Un nouveau compromis à l'OMC sur l'agriculture pourrait déboucher sur une diminution des subventions agricoles aux États-Unis et dans l'Union européenne et sur une amélioration de l'accès aux marchés pour les exportateurs canadiens, ce qui est essentiel pour un grand nombre de nos agriculteurs. Néanmoins, il risquerait d'y avoir réduction des tarifs douaniers et accroissement de la concurrence de la part de nos

partenaires commerciaux dans le cas des agriculteurs dont les produits sont assujettis à un régime de gestion de l'offre.

En cette période de crise et d'incertitude, l'industrie agricole a besoin d'un véritable engagement de la part du Canada. Notre pays compte 167 millions d'acres de terres agricoles et les Canadiens doivent prendre conscience du fait que cette richesse est inutile sans nos agriculteurs qui sont les meilleurs au monde.

## **UN NOUVEL ENGAGEMENT EN FAVEUR DE L'AGRICULTURE**

L'actuel Cadre stratégique pour l'agriculture (CSA) arrivera à échéance en 2008 et le moment est donc venu de réexaminer le tout et d'élaborer une nouvelle politique agricole pour le Canada. Le nouveau CSA devrait comporter des mesures stratégiques pour venir à bout de la crise actuelle, du déclin du revenu agricole et faire en sorte qu'il soit possible pour l'industrie agricole de tirer parti des possibilités qui s'offriront.

### ***Soutien du revenu agricole — se préparer à une meilleure conjoncture du marché***

Les groupes représentant les agriculteurs ont cerné les possibilités qui s'offriront à l'avenir et croient que la situation s'améliorera, mais ils ont indiqué que l'industrie a besoin d'aide pour survivre jusqu'à ce que la conjoncture leur soit plus favorable. Il s'agit d'un enjeu important pour l'industrie actuellement. Peu importe qu'ils parlent de « financement provisoire » ou de « paiements de soutien du revenu », tous sont d'accord sur l'urgence d'une aide à court terme.

Dans son budget de 2006, le gouvernement fédéral a annoncé un investissement ponctuel additionnel de un milliard de dollars pour le soutien du revenu agricole en 2006-2007, et il s'est engagé à verser 500 millions de dollars de plus par année pendant cinq ans. L'honorable Chuck Strahl, ministre de l'Agriculture et de l'Agroalimentaire, a indiqué que l'augmentation de fonds vise un certain nombre d'initiatives, dont les suivantes :

- Un apport ponctuel de 900 millions de dollars dans le cadre du Programme canadien de stabilisation du revenu agricole (PCSRA) en raison de la modification rétroactive de la méthode de calcul de la valeur des stocks pour 2003, 2004 et 2005;
- La somme de 50 millions de dollars pour l'assouplissement des critères applicables à la couverture de la marge négative dans le cadre du PCSRA;
- Des modifications à la *Loi sur les programmes de commercialisation agricole* (LCPA) pour accroître le montant exempt d'intérêt des avances versées dans le cadre du Programme de paiements anticipés (PPA) et du Programme d'avances printanières (PAP) qui permettent d'offrir aux producteurs, au printemps et à l'automne — des avances dont une fraction ne comporte aucun intérêt. Les modifications à la LCPA en élargiront la portée au bétail et à d'autres cultures, porteront le plafond des avances de 250 000 \$ à 400 000 \$ et augmenteront de 50 000 \$ à 100 000 \$ le montant exempt d'intérêt;
- Cinquante millions de dollars pour les inondations survenues en 2005 et 2006 en Saskatchewan et au Manitoba. Les agriculteurs recevront la somme ponctuelle de quinze dollars par acre de terres inondées.

Ce sont là de bonnes nouvelles qui permettront l'ajout de fonds supplémentaires dans les opérations agricoles. Les Producteurs de grains du Canada ont dit appuyer les efforts actuels pour que le PCSRA réponde mieux aux besoins des producteurs de céréales et d'oléagineux. Néanmoins, des groupes d'agriculteurs ont répété que ce programme ne s'avère pas un bon outil lorsqu'il faut verser rapidement de l'argent en cas de crise. Le ministre de l'Agriculture et de l'Agroalimentaire a aussi reconnu devant le Comité que les programmes de soutien n'ont pas donné de bons résultats ces dernières années.

Les programmes actuels de soutien du revenu agricole ne sont pas conçus pour faire face à la baisse continue du revenu agricole. Le PCSRA protège les agriculteurs contre de soudaines petites baisses de revenu; des paiements sont effectués lorsque le revenu pour

la campagne agricole tombe en-deçà d'une marge de référence calculée à partir des revenus agricoles des cinq années précédentes (moins la pire et la meilleure année). Toutefois, les agriculteurs ont eu à faire face à des diminutions année après année de leur revenu en raison de la baisse du prix des produits de base, du mauvais temps et de la crise de l'ESB. Par conséquent, la moyenne à laquelle la campagne en cours est comparée diminue, d'où de plus petits paiements pour les agriculteurs dans le cadre du PCSRA.

Le gouvernement a aussi annoncé son intention de scinder le PCSRA en deux — la stabilisation du revenu agricole et l'aide en cas de catastrophe. Cette stratégie nous ramène toutefois en arrière à l'époque du programme du Compte de stabilisation du revenu net (CSRN), auquel venaient se greffer d'autres programmes et différentes versions d'un programme d'aide en cas de catastrophe, soit le Programme d'aide en cas de catastrophe liée au revenu agricole (ACRA) et le Programme canadien du revenu agricole (PCRA).

Tous les efforts déployés pour régler la question du revenu agricole doivent tenir compte de la baisse constante des prix auxquels ont dû faire face les producteurs de céréales et d'oléagineux. Contrairement aux agriculteurs canadiens, les producteurs américains viennent tout juste d'enregistrer leurs trois meilleures années pour ce qui est du revenu agricole. Les gouvernements canadiens ne peuvent concurrencer le trésor américain, mais nous avons sûrement des leçons à tirer de l'expérience de nos voisins du Sud. En venant en aide aux producteurs de céréales et d'oléagineux, le gouvernement américain a assuré à ses industries du bétail et à valeur ajoutée un approvisionnement en intrants abordables, mais, surtout, il est venu en aide aux économies des collectivités qui dépendent de l'agriculture.

Le ministre de l'Agriculture et de l'Agroalimentaire a signalé que les agriculteurs n'ont pu au cours des années passées compter sur des programmes prévisibles et monnayables auprès des banques. Le Comité croit qu'un paiement direct calculé en fonction des rendements historiques et de la superficie des terres pour nos producteurs de céréales et d'oléagineux comporterait ces deux avantages. Un paiement lié à la superficie et aux

## **La politique agricole et agroalimentaire au Canada : Les agriculteurs d'abord!**

---

rendements historiques n'incitera pas à accroître la production durant la campagne en cours. En outre, il serait destiné à ce que bien des gens considèrent comme le pilier de la production agricole au Canada, les producteurs de céréales et d'oléagineux, ce qui est profitable pour l'élevage, l'industrie des biocarburants et le secteur agroalimentaire.

Les groupes représentant les agriculteurs ont insisté sur l'importance de pouvoir gagner leur vie sur le marché et de recevoir un juste prix pour leurs produits. Ainsi, ils ne réclament pas un soutien permanent; ils veulent plutôt un programme à court terme jusqu'à ce que la conjoncture du marché s'améliore. Bien qu'il soit difficile d'établir un calendrier précis, des témoins ont indiqué qu'il serait concevable qu'il faille attendre de trois à quatre ans avant de voir une amélioration. Par conséquent, le Comité recommande :

### **Recommandation 1 :**

**Qu'en plus de programmes de stabilisation du revenu, d'assurance production et de gestion des risques d'entreprise autres, le gouvernement mette en œuvre pour les quatre prochaines années un programme de paiements directs calculés en fonction de la superficie et des rendements historiques.**

### ***Investir dans l'avenir de l'agriculture***

Cet apport d'argent aura toutefois peu d'effet si le Canada ne crée pas les conditions qui permettront aux agriculteurs de tirer parti des futures possibilités du marché. La stabilisation du revenu et l'aide en cas de catastrophe ont un rôle à jouer dans l'agriculture, mais les agriculteurs préféreront toujours tirer leur revenu du marché au lieu de recevoir une aide constante du gouvernement. Les agriculteurs ont cerné les conditions qui, une fois en place, assureraient un juste revenu aux producteurs et élimineraient donc la nécessité d'une aide gouvernementale permanente.

De manière à régler le problème de la baisse à long terme du revenu agricole et faire en sorte qu'il soit possible pour l'industrie agricole de tirer parti des futures possibilités, la nouvelle politique agricole devrait comporter les éléments suivants :

- améliorer la position des producteurs dans la chaîne de valeur;
- investir à l'échelle de la chaîne de production dans l'infrastructure requise pour favoriser l'utilisation des biocarburants;
- investir dans la recherche et l'innovation;
- encourager les producteurs comme pourvoyeurs non seulement d'aliments, mais aussi d'avantages pour la société, par exemple pour l'environnement;
- encourager l'agriculture à valeur ajoutée;
- adopter une stratégie commerciale agressive qui soit avantageuse pour les agriculteurs au moyen d'accords de l'OMC et bilatéraux.

Le gouvernement a déjà pris certaines des mesures nécessaires. Il a annoncé que l'essence et le diesel devraient contenir au moins 5 p. 100 de carburant renouvelable d'ici 2010, et un calendrier sera établi à l'été 2006 pour atteindre cet objectif. Un nouveau plan d'activités pour les sciences et l'innovation est aussi en voie d'élaboration. Une partie de ce plan, soit la stratégie de science et d'innovation, est déjà au point et définit la voie à suivre pour que la recherche agricole appuie la rentabilité et la croissance à long terme. Mais il reste encore à faire pour s'assurer que les agriculteurs profitent de ces initiatives. Les bons outils doivent être en place pour que l'augmentation de la demande de biocarburant se traduise par de meilleurs profits pour les agriculteurs et pour que les résultats de la recherche puissent rapidement être appliqués sur le terrain.

Cela sera possible si nous permettons aux agriculteurs d'accroître les revenus qu'ils tirent du marché et si nous investissons stratégiquement dans les infrastructures rurales. Il faudra, par exemple :

- qu'ils soient propriétaires d'usines de biodiesel et d'éthanol,

- qu'il y ait aussi des mécanismes pour donner aux agriculteurs les outils dont ils ont besoin pour obtenir un juste rendement sur le marché,
- qu'il y ait des initiatives de développement rural, par exemple l'investissement dans des infrastructures comme le transport, les infrastructures et les systèmes de gestion de l'eau et les programmes environnementaux.

Aux négociations de l'OMC, le Canada continue à prôner l'élimination de toutes les formes de subventions aux exportations, une réduction substantielle des subventions ayant un effet de distorsion sur le commerce et une amélioration importante de l'accès aux marchés. Bien que la réduction des subventions étrangères soit nécessaire dans l'accord de l'OMC, les agriculteurs et les Canadiens en général ne doivent se faire aucune illusion : elle ne se traduira pas immédiatement par la prospérité pour le secteur agricole. Elle sera toutefois synonyme d'une planification prévisible à long terme pour les programmes agricoles et d'un accès prévisible aux marchés.

L'honorable David Emerson, ministre du Commerce international, a indiqué au Comité que le Canada doit consacrer davantage de ressources aux accords commerciaux bilatéraux afin de trouver des débouchés ailleurs. Il a mentionné au Comité :

« Nous sommes en train effectivement d'examiner divers accords de libre-échange bilatéraux ou régionaux. Nous les classons en fonction de la valeur actualisée du marché. En d'autres mots, à quel point un marché est-il avantageux pour le Canada? À quel point est-il vraisemblable que nous pourrions négocier? Combien de temps faudra-t-il? Nous nous efforçons d'adopter une approche systémique et celle que vous avez mentionnée nous semble prometteuse. »

En fait, les États-Unis cherchent activement à conclure des accords commerciaux bilatéraux avec d'autres pays pour obtenir un accès préférentiel à leurs marchés. Les exportateurs canadiens pourraient ainsi devoir renoncer à une part du marché. On craint que même si un accord de l'OMC est conclu, le problème de l'accès inégal aux marchés

engendré par les accords bilatéraux ne sera pas réglé pour autant. Une stratégie commerciale agricole globale doit de toute évidence venir compléter les investissements dans les chaînes de valeur de l'agroalimentaire et du biocarburant et dans la recherche.

Pour relier tous ces éléments, le gouvernement doit établir des objectifs clairs pour l'industrie et placer l'agriculteur au centre de cet engagement en faveur de l'agriculture. Par conséquent, le Comité recommande :

**Recommandation 2 :**

**Que le gouvernement élabore une véritable Politique agricole canadienne qui intégrerait mieux tous les éléments et serait davantage axé sur les agriculteurs que l'actuel Cadre stratégique pour l'agriculture.**

## **CONCLUSION**

Le Comité a entrepris ses audiences en période de crise pour les producteurs, mais le message est clair : un avenir durable est possible dans l'agriculture au Canada si les programmes et politiques appropriés sont mis en œuvre. Parce qu'elle est l'un des piliers de notre pays, les Canadiens ont le devoir d'aider la communauté agricole en cette période difficile jusqu'à ce qu'elle ait atteint la viabilité.

Néanmoins, le Comité n'a pu, en raison de la durée limitée des audiences, proposer tous les outils nécessaires pour régler les questions avec lesquelles l'industrie agricole est aux prises et en atténuer l'impact sur nos collectivités rurales. Le Comité a donc l'intention de poursuivre ses audiences, notamment dans le cadre du mandat que lui a confié le Sénat le 16 mai 2006 et qui l'autorise à examiner la pauvreté rurale au Canada et à présenter un rapport à ce sujet. Ceci inclut, comme l'ont souligné les témoins, le développement des possibilités liées aux biocarburants.



### **Recommandation 1 :**

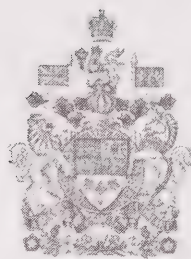
Qu'en plus de programmes de stabilisation du revenu, d'assurance production et de gestion des risques d'entreprise autres, le gouvernement mette en œuvre pour les quatre prochaines années un programme de paiements directs calculés en fonction de la superficie et des rendements historiques. (*Voir page 8*)

### **Recommandation 2 :**

Que le gouvernement élabore une véritable Politique agricole canadienne qui intégrerait mieux tous les éléments et serait davantage axé sur les agriculteurs que l'actuel Cadre stratégique pour l'agriculture. (*Voir page 11*)

- le 11 mai, 2006      **Fédération canadienne de l'agriculture :**  
Bob Friesen, président; (Wawanesa, MB)  
Laurent Pellerin, Premier vice-président; (Quebec)  
Marvin Shauf, Deuxième vice-président. (Staughton, SK)
- le 18 mai, 2006      **Ressources naturelles Canada :**  
L'honorable Gary Lunn, C.P., député, ministre des  
Ressources naturelles; (Sidney, BC)  
Richard B. Fadden, sous-ministre des Ressources naturelles;  
Brian Emmett, sous-ministre adjoint, service canadien des  
forêts. (Sarnia, ON)
- le 30 mai, 2006      **Syndicat national des cultivateurs :**  
Stewart Wells, président; (Swift Current, SK)  
Colleen Ross, présidente des femmes agricultrices;  
(Iroquois, ON)  
Barry Robinson, directeur de district, district 8  
(vallée de l'Outaouais); (Beachburg, ON)  
Jack Hoogenboom, président, section locale no. 1 — Stormont,  
Dundas, Glengarry, Prescott, Russell et les comtés de Carleton.  
(Mountain, ON)
- le 6 juin, 2006      **Commerce international Canada :**  
L'honorable David Emerson, C.P., député, ministre du  
Commerce international;  
John Gero, sous-ministre adjoint, Politique commerciale et  
négociations.
- le 8 juin, 2006      **Producteurs de grains du Canada :**  
Chris Moran, directeur général; (Ottawa, ON)  
William Van Tassel, directeur. (Hebertville, QC)
- le 12 juin, 2006      **Agriculture et Agroalimentaire Canada :**  
L'honorable Charles Strahl, C.P., député, ministre de  
l'Agriculture et de l'Agroalimentaire; (Chilliwack, BC)  
Christiane Ouimet, sous-ministre déléguée. (St. Albert, ON)  
**Agence canadienne d'inspection des aliments :**  
François Guimont, président. (Latuque, QC)
- le 13 juin, 2006      **Commission canadienne du blé :**  
Ken Ritter, président du conseil d'administration;  
(Kindersley, SK)  
Adrian Measner, président-directeur-général; (Winnipeg, MB)  
Victor Jarjour, représentant principal, Commerce international.  
(Ottawa, ON)

Senate



Sénat

CANADA

# Understanding Freefall: The Challenge of the Rural Poor



Interim Report  
of the Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry

The Honourable Joyce Fairbairn, P.C., *Chair*  
The Honourable Leonard J. Gustafson, *Deputy Chair*

December 2006

*Ce rapport est aussi disponible en français*

.....  
Available on the Parliamentary Internet:

[www.parl.gc.ca](http://www.parl.gc.ca)

(Committee Business — Senate — Reports)  
39th Parliament — 1st Session

MEMBERS.....	iii
ORDER OF REFERENCE .....	iv
EXECUTIVE SUMMARY .....	v
CHAPTER 1: INTRODUCTION.....	1
<i>Committee Mandate</i> .....	2
<i>Addendum</i> .....	4
CHAPTER 2: DEFINING RURAL POVERTY.....	5
<i>Rural Definitions</i> .....	5
<i>Poverty Definitions</i> .....	7
<i>The Committee's Approach</i> .....	13
<i>Conclusion: Some Statistical Evidence</i> .....	14
CHAPTER 3: TRENDS SHAPING RURAL CANADA.....	21
<i>Population and Demographics</i> .....	21
<i>Rural Economy</i> .....	26
<i>Transportation and Communications</i> .....	30
<i>Transportation and Communications Costs</i> .....	31
<i>Conclusion</i> .....	32
CHAPTER 4: THE CHALLENGES OF BEING POOR IN RURAL CANADA .....	35
<i>Rural Transportation and Rural Roads</i> .....	35
<i>Rural Health and Access to Health Care</i> .....	37
<i>Rural Education and Literacy</i> .....	40
<i>Government and Private-sector Services</i> .....	42
<i>Employment Issues</i> .....	43
<i>Immigration</i> .....	44
<i>Gender Issues in Rural Canada</i> .....	44
<i>The Informal Economy</i> .....	46
<i>Low Farm Incomes and its Consequences</i> .....	48
<i>Hardship in the Forestry Sector</i> .....	51

## TABLE OF CONTENTS

---

<i>Conclusion</i> .....	52
<b>CHAPTER 5: OPTIONS TO HELP THE RURAL POOR</b> .....	<b>55</b>
<i>From the Agricultural Rehabilitation and Development Act to Community Futures to The New Rural Economy: A Recap</i> .....	56
<i>Rural Economic Development</i> .....	59
<i>Income Policies</i> .....	64
<i>Education</i> .....	65
<i>Other Policy Options</i> .....	67
<i>Conclusion</i> .....	70
<b>CHAPTER 6: CONCLUSION</b> .....	<b>73</b>
<b>APPENDIX A: GLOSSARY</b> .....	<b>73</b>
<b>APPENDIX B: WITNESSES HEARD</b> .....	<b>75</b>

The Honourable Joyce Fairbairn, P.C., Chair of the Committee  
The Honourable Leonard J. Gustafson, Deputy Chair of the Committee

The Honourable Senators:

Catherine S. Callbeck  
Ione Christensen  
Frank W. Mahovlich  
Terry M. Mercer  
Grant Mitchell  
Donald H. Oliver  
Robert W. Peterson  
Hugh Segal  
David Tkachuk

*Ex-officio members of the committee:*

The Honourable Daniel Hays (or Joan Fraser) and Marjory LeBreton (or Gerald Comeau)

In addition, the Honourable Senators Cordy, Downe, Kenny, Meighen, Merchant and Milne were members of the committee for this special study during the 1<sup>st</sup> session of the 39<sup>th</sup> Parliament.

Extract from the *Journals of the Senate*, Tuesday, May 16, 2006:

The Honourable Senator Segal moved, seconded by the Honourable Senator Di Nino:

That the Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry be authorized to examine and report on rural poverty in Canada. In particular, the Committee shall be authorized to:

- (a) examine the dimension and depth of rural poverty in Canada;
- (b) conduct an assessment of Canada's comparative standing in this area, relative to other OECD countries;
- (c) examine the key drivers of reduced opportunity for rural Canadians;
- (d) provide recommendations for measures mitigating rural poverty and reduced opportunity for rural Canadians; and

That the Committee submit its final report no later than April 30, 2007.

After debate,

The question being put on the motion, it was adopted.

Paul C. Bélisle  
*Clerk of the Senate*

The rural poor are, in many ways, invisible.

They don't beg for change. They don't congregate in downtown cores. They rarely line up at homeless shelters because, with few exceptions, there are none. They rarely go to the local employment insurance office because the local employment insurance office is not so local anymore. They rarely complain about their plight because that is just not the way things are done in rural Canada.

The rural poor are also under-researched. With few exceptions, the academic and activist communities have been preoccupied with studying and highlighting the plight of the urban poor.

Canada's rural poor have rarely been the subject of political attention. To the Committee's knowledge, no other federal parliamentary committee has written a report devoted exclusively to rural poverty, although rural poverty has emerged as a theme in some more general studies of poverty such as the 1971 Special Senate Committee on Poverty's report, *Poverty in Canada* (the Croll Committee report).

Some argue the rural poor are invisible because despite what some of the statistics say, the rural poor are not really that poor: very few go hungry, fewer still are homeless, and many enjoy easy access to nature and its abundance while benefiting from the tightly-knit social fabric that many rural settings provide.

The Committee's interest in studying rural poverty arose out of its concern about what has been referred to as the farm income crisis. While persistently low farm incomes are a long-term problem, the situation has become more worrisome of late. In recent years, the farm sector has weathered several crippling challenges, including border closures following the discovery of mad cow disease, the culling of chickens due to avian flu, droughts in parts of the Prairie provinces, a strong Canadian dollar and stagnant or falling prices for many farm commodities.

Of course, the Committee recognize that rural poverty extends well beyond farm poverty. In provinces such as Newfoundland and Labrador, for example, agriculture is only a small part of the rural economy. Even in provinces with strong agricultural sectors, such as Alberta, Saskatchewan and Manitoba, large parts of the rural economy are dominated by forestry, oil and gas, mining, manufacturing and the service sector.

In light of these issues, the committee was authorized by the Senate to study rural poverty in all its dimensions. This report is the fruit of our labour thus far, the outcome of considered comments and suggestions from policymakers, activists and academics who have devoted careers to studying poverty, rural Canada and sometimes both.

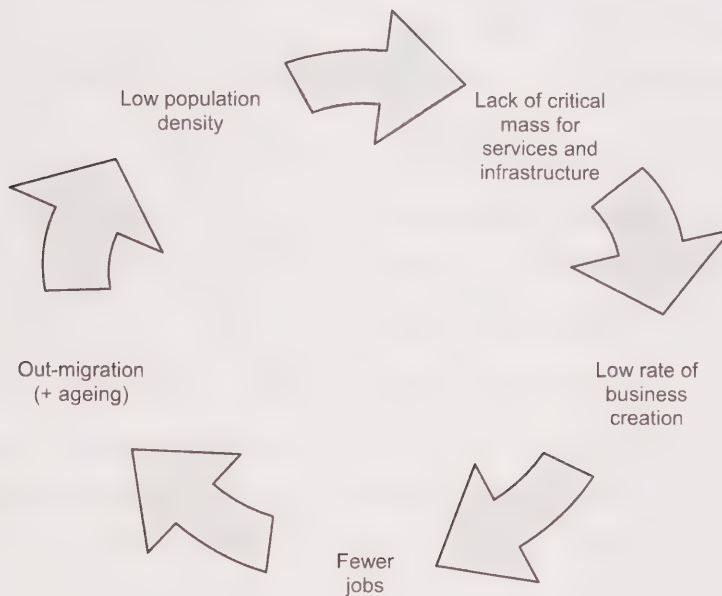
In our first chapter, we lay out the issues much as we have here by trying to provide an intuitive, summary understanding of the debates around rural poverty. We also discuss in some detail the scope of our study and our plans to travel to rural communities to hear, first-hand, what rural residents have to say about rural poverty. This planned travel explains why this interim report makes no formal recommendations – the Committee has always believed it is important to speak to the people who live and breath rural life everyday, not just the experts.

In chapter 2, we dig a little deeper by reviewing some of the key debates around different definitions of the terms “rural” and “poverty.” While this chapter is unavoidably challenging because of the proliferation of technical and definitional details around these matters, it is also very important for understanding the debates around rural poverty. After weighing the strengths and weaknesses of different definitions of “rural” and “poverty,” the Committee opts for a pragmatic approach that cuts through these debates by staying focused on the basic premise underlying our study, namely that one person in poverty is one too many.

In many ways, the problem of rural poverty is the outcome of a larger issue, namely rural Canada’s relative economic and demographic decline. In Chapter 3, we discuss the three main trends that have shaped rural Canada in the past and are likely to shape it in the future, namely, a stagnant or declining rural population, which is also an aging rural

population; the substitution of capital for labour in rural Canada's traditionally important primary sector; and falling transportation costs for goods, offset by rising transportation costs for people. While rural Canada is no monolith and there are a number of success stories, the outcome of these trends can sometimes lead to a vicious circle, as illustrated below.

**Figure 3-4 : Circle of Declining Rural Regions (OECD)**



Source: Organization for Economic Cooperation and Development, *The New Rural Paradigm: Policies and Governance*, 2006, p.32

In Chapter 4, we discuss in detail some of the many challenges faced by the rural poor, starting with the observation that while the rural poor look a lot like the urban poor – they too are disproportionately composed of single mothers, Aboriginal people, people with low educational attainment and elderly, disabled or unemployed individual – they experience poverty very differently than their urban counterparts. This difference most often boils down to problems around transportation: rural Canadians have to travel further to see a doctor, apply for welfare, access education, buy fresh vegetables, or even just participate in community life. Ultimately, being poor in rural Canada means more than just not having enough. It also means having to travel long distances to get enough.

In Chapter 5, we outline some of the policy ideas brought forward by our witnesses to address rural poverty and rural economic decline more generally. These ideas range from laissez-faire approaches that believe well-intentioned efforts to help the rural poor are likely to lead to negative consequences, to more activist policies such as a guaranteed annual income. For the most part however, the policy ideas discussed in this chapter are all premised on the belief that federal (and provincial) governments must facilitate — not dictate, as it have in the past — policy solutions for rural Canadians. This general philosophical approach is well captured by what has become known as the “New Rural Paradigm,” or “New Rural Economy,” one that seeks to leverage the assets and talents that are latent, but perhaps not always manifest, in rural Canada.

Finally, in our conclusion, we reiterate our primary objective in writing this interim report, which is simply to begin the process of giving rural Canadians and the rural poor in particular a voice, of making them a little more visible. This interim report will, we hope, serve as a document to begin a dialogue, the ultimate goal being of course to listen, learn and to help advance their cause with pertinent recommendations. In the wise words of one of our witnesses, addressing rural poverty and rural disparities more generally is simply a matter of citizenship, one that answers in the affirmative to the question: “Do rural Canadians enjoy the same status as other Canadians, or are they second-class citizens?”

## CHAPTER 1: INTRODUCTION

*The other thing that is different culturally is that there are some strong ideas about self-sufficiency in rural areas. That is one of the reasons why I think poverty is so hidden in rural places. Ideas about self-sufficiency are really important to people, especially men who are farming.* — Diane Martz, Research Manager of the Prairie Women's Health Centre of Excellence, evidence, November 23, 2006

The rural poor are, in many ways, invisible.

They don't beg for change. They don't congregate in downtown cores. They rarely line up at homeless shelters because, with few exceptions, there are none. They rarely go to the local employment insurance office because the local employment insurance office is not so local anymore. They rarely complain about their plight because that is just not the way things are done in rural Canada.

The rural poor are also under-researched. With few exceptions, the academic and activist communities have been preoccupied with studying and highlighting the plight of the urban poor.

Canada's rural poor have rarely been the subject of political attention. To the Committee's knowledge, no other federal parliamentary committee has written a report devoted exclusively to rural poverty, although rural poverty has emerged as a theme in some more general studies of poverty such as the 1971 Special Senate Committee on Poverty's report, *Poverty in Canada* (the Croll Committee report).

Some argue the rural poor are invisible because despite what some of the statistics say, the rural poor are not really that poor: very few go hungry, fewer still are homeless, and many enjoy easy access to nature and its abundance while benefiting from the tightly-knit social fabric that many rural settings provide.

The Committee has learned that the evidence is in fact mixed. While the rural poverty rate is somewhat higher than in urban areas by two widely-used measures, it is considerably lower by a third measure. While income inequality in rural areas is considerably less pronounced than in urban areas, the hard fact is that rural incomes are considerably lower. Finally, while rural transportation and food costs are often much higher in rural areas than in urban centres, housing costs are usually quite a bit lower.

That said, it is difficult to ignore one of the more unequivocal signs of trouble in rural areas, namely the fact that Canada's rural population is falling — a relatively new trend tied to out-migration and, ultimately, a lack of economic opportunity in rural Canada. In other words, rural poverty may only *look* benign because a lot of the rural poor are compelled to move to urban areas.

...it is difficult to ignore one of the more unequivocal signs of trouble in rural areas, namely the fact that Canada's rural population is falling... .

### ***Committee Mandate***

The Committee's interest in studying rural poverty arose out of its concern about what has been referred to as the farm income crisis. While persistently low farm incomes are a long-term problem, the situation has become more worrisome of late. In recent years, the farm sector has weathered several crippling challenges, including border closures following the discovery of mad cow disease, the culling of chickens due to avian flu, droughts in parts of the Prairie provinces, a strong Canadian dollar and stagnant or falling prices for many farm commodities.

It is also important to remember that, federally, rural policy has traditionally been the purview of Agriculture and Agri-Food Canada. That department houses the Rural Secretariat, an organization that aims to raise awareness about the concerns of rural Canadians and encourage federal departments and agencies to use a "rural lens" when designing new policies, programs and services.

That said, the Committee recognizes that rural poverty extends beyond farm poverty. In provinces such as Newfoundland and Labrador, for example, agriculture is only a small part of the rural economy. Even in provinces with strong agricultural sectors, such as Alberta, Saskatchewan and Manitoba, large parts of the rural economy are dominated by forestry, oil and gas, mining, manufacturing and the service sector.

In light of these issues, on May 16, 2006, the committee was authorized by the Senate to

- (a) examine the dimension and depth of rural poverty in Canada;
- (b) conduct an assessment of Canada's comparative standing in this area, relative to other OECD countries;
- (c) examine the key drivers of reduced opportunity for rural Canadians; and
- (d) provide recommendations for measures mitigating rural poverty and reduced opportunity for rural Canadians.

In the early fall of 2006, the Committee turned to academics, government officials, and community organizations for help in understanding the causes, consequences and nature of rural poverty in order to prepare itself for planned travel to rural communities in the winter of 2007. The Committee tapped into a willing community of researchers and analysts familiar with the available, albeit limited, research on rural poverty. Many of these researchers have devoted their careers to studying rural Canada and coming up with ways of tapping into the strengths and talents of rural citizens, including the rural poor.

The Committee strongly endorses this approach because, from its past travels and experience, it knows there is tremendous talent, again often out of sight, in rural Canada. So while this report focuses on a subject that is at times unavoidably discouraging and depressing, the Committee wants to insist at the outset on the resilient, "can-do" attitude that it knows is alive and well, but perhaps at times hidden, in rural Canada. The Committee strongly believes that rural Canada must not be abandoned, nor must it be ignored, simply because it lacks the clout of urban areas.

*Addendum*

The Committee's mandate is ambitious, which is why it is dividing its study into two parts. This interim report addresses some of the major definitional issues around "rural" and "poverty," and then discusses some of the concerns and policy options raised by the witnesses. It makes no formal recommendations because the Committee does not want to prejudice its meetings with rural residents across Canada, which are planned for the winter and spring of 2007. This interim report is intended as a discussion paper that will inform and shape these meetings with rural Canadians and the second and final report, complete with recommendations, planned for later in 2007.

The ambitious scope of the study also explains the Committee's decision to set aside issues related to rural Aboriginal poverty. While the Committee recognizes the severity of poverty in Aboriginal communities, addressing the rural poverty problem in Aboriginal communities requires a set of policy (and statistical) tools that are substantially different from the ones used to address rural poverty outside of Aboriginal communities. In this respect, the Committee is pleased to note that the Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples is nearing the end of a two-year study on Aboriginal economic development, an issue that is obviously closely tied to Aboriginal poverty. The Committee trusts that this study will do the thorough and respectful job that this topic, vast in its own right, deserves.

## CHAPTER 2: DEFINING RURAL POVERTY

*I started [my research] with trying to define rural poverty, and that too I found to be somewhat of a frustrating experience. I have come to the conclusion that individuals evaluate their station within the social order in which they live and whether or not they command sufficient resources to meet the minimum requirements of life based on their society set of social standards and values. Poverty is a contested concept, and it is not an absolute variable from my point of view. It is something that is society-defined and society-driven.* — Donald Reid, Professor, School of Environmental Design and Rural Development, University of Guelph, evidence, November 21, 2006

Any study of rural poverty faces two immediate challenges, namely, defining what is meant by the terms “rural” and “poverty.” These definitional challenges arise because definitions function like lenses; they dictate what we see and what we mean when we use terms such as “rural” and “poverty.” They also invariably shape the appropriate policy response.

These definitional challenges arise because definitions function like lenses; they dictate what we see and what we mean when we use terms such as “rural” and “poverty.” They also invariably shape the appropriate policy response.

The Committee is acutely aware that these definitional questions could easily fill an entire report. They certainly have filled voluminous tomes and consumed academic careers. With that in mind, the Committee’s discussion will be brief, focusing only on the major issues related to the various definitional approaches.

### ***Rural Definitions***

The term “rural” seems straightforward enough. In everyday use, it conjures images of anywhere outside a major city: small towns set against rolling countryside in southern Quebec; villages surrounded by endless expanses of wheat, barley and canola in the Prairies; communities perched on barren rocks in the Atlantic provinces; or company

towns surrounded by lakes, rocks and trees in the northern reaches of many provinces and territories.

For academics, statisticians and policy-makers, this kind of impressionistic understanding does not lend itself to easy empirical analysis. In order to depict rural Canada through numbers, charts, graphs and maps, they have to use more precise, quantifiable definitions. There are three main ways of defining what is meant by the term “rural.” Rural can be defined *functionally* by looking at the degree to which an area is integrated into an urban labour market, *descriptively* by looking at population densities, or *sociologically* by looking at shared cultural attributes or communities of interests.

In Canada, the functional approach corresponds to Statistics Canada’s Rural and Small Town (RST) definition, which defines “rural” as any community or locale with fewer than 10,000 people *and* where fewer than 50% of the population commutes to an urban area. The main advantage of the RST definition is that it tends to focus attention on communities that have fewer linkages to urban centres, the kind of places that may more easily spring to mind when most people think “rural.” On the other hand, the RST definition does not provide much help in understanding the plight of people who think of themselves as rural and yet, because of encroaching urbanization, find themselves contending with sharp increases in real estate prices, rising traffic and pollution, disappearing farmland, or, more generally, the loss of their rural way of life.

The descriptive approach corresponds to the Organisation for Economic Co-operation and Development (OECD)’s “predominantly rural” definition. This approach defines as rural any area where more than 50% of the population lives in communities with less than 150 persons per square kilometre. The OECD definition includes individuals living in the countryside, and also in towns and small cities inside and outside the commuting zone of larger urban centres. The OECD approach has two main advantages. First, it can be easily used for international comparisons; second, it tends to be more encompassing than

Statistics Canada's rural and small town definition,<sup>1</sup> which in turn means it is better at describing the particular concerns of rural residents who live close to urban centres. The OECD definition has one major liability, however: it counter-intuitively classifies as "predominantly rural" areas that many would consider urban. Under the OECD definition for example, the entirety of Prince Edward Island, including Charlottetown (a city with a population of 32,245 in 2001) is defined as "predominantly rural." While this may be true from an international perspective, it hardly rings true to residents of Prince Edward Island.

As for the *sociological* definition, it might focus on, for example, people who self-describe themselves as "rural" even though they fall in one, both or neither of the RST or "predominantly rural" definitions. This strength is offset somewhat, however, to the extent that the sociological approach suffers from a lack of precision and, portability (to other jurisdictions).

### **Poverty Definitions**

*Let me tell you a story about a mom whose son was in the same class as my son. We would meet together at school in the morning at the playground. We happened to have the same doctor. We would meet at the doctor's office. In fact, we had the same dentist and would meet at the dentist's office too. Then one day I was driving a neighbour down to the food bank to get food, and there was this mother there. It took a long time for me to get her attention, and the first thing she said to me was "I hate having to come here." I thought to myself, hang on a second; both of our children have a right to get an education and neither of us feel ashamed about having to go to school and meeting each other at the school. For both of us, our children have the right to health care; we do not feel ashamed when we meet each other at the doctor's office. Why should we find ourselves in a situation where*

---

<sup>1</sup> In a study using 1996 data, Statistics Canada estimated Canada's predominantly rural population at 8.9 million and the RST population at 6.3 million. While 86% of the RST population also lived in areas identified as predominantly rural, only 60% of the predominantly rural population lived in areas identified as RST. The other 40% of the predominantly rural population lived within the commuting zone of a larger urban centre. See Valerie Du Plessis, Roland Beshiri, Ray D. Bollman and Heather Clemenson, *Definitions of Rural*, Statistics Canada Research Paper, No. 061, Cat. No. 21-601-MIE, Ottawa, 1996.

*one of us feels ashamed because they have to get food for their children?* — Greg deGroot-Maggetti, socio-economic policy analyst at Citizens for Public Justice, evidence, November 28, 2006

Canada, like most other countries (but unlike the United States), does not have an “official” poverty line. This again raises the definitional question: what does it mean to be poor in Canada? The *Oxford English Dictionary* defines poverty as:

Having few, or no, material possessions; wanting means to procure the comforts, or the necessities, of life; needy, indigent, destitute; spec. (esp. in legal use) so destitute as to be dependent upon gifts or allowances for subsistence. In common use expressing various degrees, from absolute want to straitened circumstances or limited means relatively to station . . . .

This entry illustrates the two main ways of defining, and therefore understanding, poverty. On the one hand, there are absolute definitions, which emphasize an individual’s inability to obtain the things he or she needs for survival. These definitions are reflected in the first part of the Oxford dictionary’s entry (“wanting means to procure the comforts, or the necessities, of life”; “absolute want”). On the other hand, there are relativist definitions that emphasize an individual’s plight relative to a social norm (“straitened circumstances or limited means relatively to station”).

Given the term’s wide interpretational scope, the question then becomes: which definition best accords with the popular understanding of poverty? The answer appears to be “it depends.” When asked to think about poverty in developing countries, for example, most people probably think in absolute terms. They visualize stomachs bloated from starvation, tattered clothing, homelessness (refugee camps, for example) and lack of access to even the most basic forms of health care.

When asked to think about the poor people they knew growing up or may know today, most people probably conjure images closer to the “relativist” definition: people who, while adequately dressed, are clearly out of step with social norms; people who, while adequately sheltered, live in run-down apartments with no backyards and only minimal amenities; or, more poignantly, children who are

When asked to think about the poor people they knew growing up or may know today, most people probably conjure images closer to the “relativist” definition: people who, while adequately dressed, are clearly out of step with social norms; people who, while adequately sheltered, live in run-down apartments with no backyards and only minimal amenities; or, more poignantly, children who are always a few toys removed from what is “cool.”

always a few toys removed from what is “cool.” In her testimony before the Committee, Sherrie Tingley, Executive Director of the National Anti-Poverty Organization, urged the Committee to adopt a relative approach, one that she argued is consistent with thinking of poverty in terms of social exclusion. To illustrate what she had in mind, she shared with the Committee some of the poverty definitions formulated by a group of grade 4 and grade 5 students from North Bay, Ontario:

*Poverty is wishing you could go to McDonalds; getting a basket from the Santa Claus fund; feeling ashamed when my dad cannot get a job; not buying books at the book fair; not getting to go to birthday parties; hearing my mom and dad fight over money; never getting a pet because it costs too much; wishing you had a nice house; not being able to go camping; not getting a hot dog on hot dog day; not getting pizza on pizza day; not going to Canada's Wonderland; not being able to have your friends sleep over; pretending that you forgot your lunch; being afraid to tell your mom that you need new gym shoes; not having breakfast sometimes; not being able to play hockey; sometimes it is really hard because mom gets scared and cries; hiding your shoes so your teacher won't get cross when you do not have boots; not being able to go to cubs or play soccer; not being able to take swimming lessons; not being able to take electives at school, like downhill skiing; not being able to afford a holiday; not having pretty barrettes for your hair; not having your own backyard; being teased for the way you are dressed; not getting to go on school trips. (Evidence, September 28, 2006)*

These impressionistic depictions of the “absolute” versus “relative” definitions of poverty obscure the fact that the distinction is perhaps a little too neatly drawn. Nobel laureate economist and philosopher Amartya Sen, for example, argues that the term “poverty” has *both* an absolute and relative dimension. In Sen’s words, there is an “irreducible absolutist core to the idea of poverty”: at some level, poverty implies that it is important for everyone to have the *absolute capacity* to participate in society.

Christopher Sarlo, an economics professor at Nipissing University and adjunct scholar at the Fraser Institute, told the Committee that in his work he defines poverty thresholds by measuring the minimum *consumption* (as opposed to income) necessary to sustain physical well-being. His approach therefore focuses on estimating the cost of basic shelter (low-cost apartments), clothing and dietary needs (enough calories to avoid hunger).<sup>2</sup> His approach is “absolute” in the sense that he looks at what is “absolutely” necessary for basic well-being, but it nevertheless retains an element of relativity in that it adjusts for local and historical context by planning a menu in accordance with Canadian eating habits<sup>3</sup> and including items such as basic telephone service.<sup>4</sup> In his view, a family is poor if its before-tax income is insufficient to pay for his basket of “basic needs” items.

In a wealthy society such as Canada, avoiding what Smith called shame and what sociologists call “social exclusion” means ensuring that people have enough to “sit at the table” as it were — to fully partake in society. If “sitting at the table” means having access to reading material, joining the local Scouts or Guides, or owning a pair of skates, proponents of this more expansive view feel this should be reflected in the definition and measurement of poverty.

Social activists and many in the research community, on the other hand, define the relative side of poverty in a more expansive way, one broadly consistent with

---

<sup>2</sup> Dr. Sarlo’s measure assumes that everyone has access to public transportation, which, as he acknowledges in his work, is clearly not the case in rural Canada, as we will see. This limits the usefulness of his measure for studying rural poverty.

<sup>3</sup> To illustrate: while it may be possible to survive on a diet consisting largely of basics such as rice and beans, Dr. Sarlo’s proposed diet follows the requirements of Health Canada and the Canada Food Guide and is based on budgets for various types of meat (blade roast, stewing beef, ground beef, chicken, etc.), vegetables (cabbage, carrots, celery, lettuce, etc.), fruit (bananas, oranges, apples), cereals (cornflakes, pasta, sliced (white) bread, flour), and sugar, salt and margarine.

<sup>4</sup> Dr. Sarlo allows for these basic needs to change with time and place, based on broad social changes. His poverty measure includes, for example, the cost of basic telephone service, something that clearly would have been considered a luxury 100 years ago.

18<sup>th</sup>-century political economist Adam Smith's argument that the meaning of poverty is closely tied to notions of societal stigma and shame. Smith wrote that a person should be considered poor if he or she lacks "whatever the custom of the country renders it indecent for creditable people, even of the lowest order, to be without." In a wealthy society such as Canada, avoiding what Smith called shame and what sociologists call "social exclusion" means ensuring that people have enough to "sit at the table" as it were — to fully partake in society. If "sitting at the table" means having access to reading material, joining the local Scouts or Guides, or owning a pair of skates, proponents of this more expansive view feel this should be reflected in the definition and measurement of poverty.

In Canada, the most widely used income-based measure of poverty broadly consistent with this approach is Statistics Canada's low-income cut-off (LICO) measure. Under the LICO approach, Statistics Canada sets its low-income threshold at 20 percentage points *above* the average proportion of income spent by families on food, shelter and clothing. If the family's income falls below this threshold, Statistics Canada classifies the family as "low-income." In 1992, for example, the average family of four spent 43% of its after-tax income on food, shelter and clothing. Adding 20 percentage points implies a LICO after-tax threshold equal to 63% of after-tax income devoted to food, shelter, and clothing.<sup>5</sup>

It is important to point out that Statistics Canada refuses to call its low income cut-off (LICO) measure a "poverty measure." Instead, the agency states that it is better characterized as a tool to measure the incidence of low income. The term "poverty," the agency argues, must be determined by society, not statisticians. Analysts such as Finn Poschmann, Research Director of the C.D. Howe Institute, argue for their part that LICO is, at least in part, a veiled measure of income inequality. They say that a pure poverty measure should focus on what households actually consume (or need to consume), rather

---

<sup>5</sup> The LICO thresholds are adjusted each year for inflation and calculated on a before- and after-tax basis for seven different family sizes and five community sizes, including a rural versus urban distinction that will be discussed in greater detail below. The LICO figures are periodically "re-based" to estimate the average amount spent by an individual or family on food, shelter, and clothing.

than designating some quasi-arbitrary income level as “poor.” These caveats and critiques notwithstanding, the LICO thresholds remain the most widely used poverty benchmarks amongst activists, policy-makers and journalists.

To address some of the critiques of Statistics Canada’s low income cut-off, Human Resources Development Canada (HRDC) created the market basket measure (MBM) of poverty. The MBM is a consumption-based measure similar in principle to Dr. Sarlo’s approach but more expansive in two ways. First, the MBM defines a household’s spending power in a comparatively narrow way, setting disposable income as equal to total family income less the following: income taxes; payroll taxes; mandatory contributions to items such as employer-sponsored pension plans, supplementary health plans and union dues; child support and alimony payments; out-of-pocket spending on child care; and non-insured but medically prescribed health-related expenses such as dental and vision care, prescription drugs and aids for persons with disabilities.

Second, the market basket measure estimates the cost of a much wider range of socially determined needs than Sarlo’s basic needs measure. Specifically, the MBM tallies the cost of purchasing a basket of goods and services deemed to represent the standard of consumption for a reference family of two adults and two children in various parts of the country. This “standard of consumption” includes the costs of food, clothing, shelter, furniture, transportation, communications (telephone service), *and* reading (newspapers, magazines), recreation (community sports activities, for example) and entertainment (movie rentals, tickets to local sports events). If the cost of this basket of goods exceeds disposable income, a family is considered “low-income” or “poor.”

Finally, Statistics Canada also calculates another widely-used poverty measure called the low-income measure (LIM). Using this approach, an individual or family is considered “low-income” if their income fails to exceed 50% of median individual or family income. Statistics Canada calculates LIM thresholds for market income (i.e., excluding government transfers), before-tax revenue and after-tax revenue, and adjusted for family size and composition. The LIM approach facilitates international

comparison and is relatively easy to calculate. On the other hand, LIM does not distinguish between the cost of living in urban and rural areas. LIM calculations also can produce counter-intuitive results, potentially leading to a situation where the poverty rate could fall even in the midst of a recession.

### *The Committee's Approach*

As this discussion demonstrates, different definitions emphasize different aspects of the meaning of the terms “rural” and “poverty.” With that in mind, the Committee concurs with the advice of many of our witnesses who suggested that the Committee approach these definitional issues pragmatically. Rather than trying to identify “the” single best definition of “rural” and “poverty,” the Committee believes it best to instead employ definitions that suit its broad objectives, namely to highlight the plight of the rural poor whoever and wherever they may be and to propose policy solutions that address the particular features of poverty as they exist in all of Canada’s rural areas.

In the case of “rural” definitions, the Committee agrees with Dr. Harry Cummings, a professor in the School of Environmental Design and Rural Development at the University of Guelph, who argued that “rural is not an absolute condition but it is a continuum”. (Evidence, October 31, 2006) Statistics Canada’s rural and small town definition pinpoints the particular challenges of living in places distant from urban centres; the OECD predominantly rural definition is useful for international comparisons while providing additional insight into rural residents who feel threatened by urban encroachment; and the sociological definition help highlight how rural citizens themselves think about the rural way of life.

In the case of poverty, the Committee believes that while there is an “irreducible absolute core” to poverty, it also believes that the “relativist” dimension is crucial. This relativist dimension translates into thinking of poverty as a function of changing physical needs *and* changing social conventions about what is necessary to avoid social shame and hence social exclusion.

While the Committee believes these two aspects of poverty are best captured by HRDC's market basket measure (MBM) measure, it also believes that the Sarlo, low income measure (LIM) and low-income cut-off (LICO) thresholds each have something important to say. Dr. Sarlo's estimates give us some insight into the most destitute members of our society; LICO estimates are useful because they are the country's *de facto* poverty measures and because they are the only measure with readily available and comprehensive rural data; and finally, the LIM data facilitate international comparisons.

### ***Conclusion: Some Statistical Evidence***

The importance of definitions is perhaps most apparent when looking at the data derived from the range of available definitions. Based on 2001 data, rural Canada's population ranged anywhere from 6.1 million people or slightly more than 20% of the total population using Statistics Canada's rural and small town (RST) definition, to more than 9 million people or 30.4% of the population using the OECD's "predominantly rural" definition.<sup>6</sup> In other words, the "predominantly rural" definition suggests there are 50% more rural people than under the RST definition, most of them in and around urban areas.

In terms of poverty, different definitions again paint different pictures.<sup>7</sup> The low income measure (LIM) and market basket measure (MBM) definitions, for example, show somewhat higher incidences of low income in rural (defined as RST) than in urban Canada. Under the LIM approach, the poverty rate<sup>8</sup> in rural Canada in 2002 was 13.1%, compared with 11.5% in urban Canada; under the MBM, the poverty rate in rural Canada in 2002 was 14.1%, versus 13.6% in urban Canada. By contrast, low income cut-off

---

<sup>6</sup> Population trends are discussed in the next chapter. Note also that this is not an exhaustive list of all available "rural definitions." Rural and small town (RST) and "predominantly rural" are, however, the two most widely used in Canada.

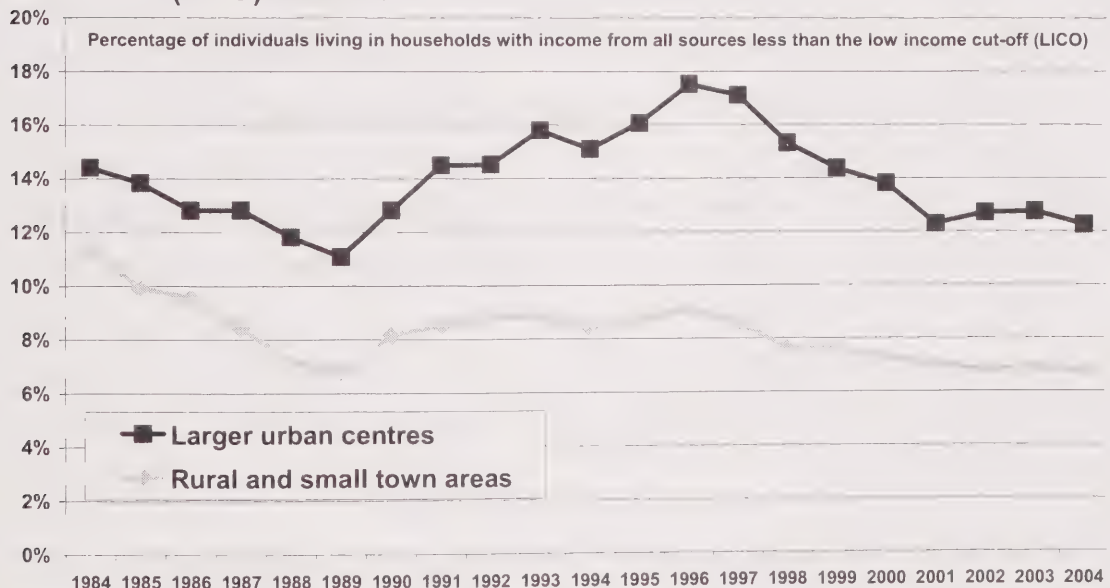
<sup>7</sup> The low-income/poverty figures discussed in this paragraph refer to after-tax income.

<sup>8</sup> The poverty rate is calculated by adding up all the people who fall below a given poverty threshold in a given area (rural, in rural Canada (as defined by rural and small town (RST)) for example) and dividing this number by the relevant population.

(LICO) estimates put the incidence of low income in rural Canada at 6.8% for 2002, compared with 12.3% in urban areas.

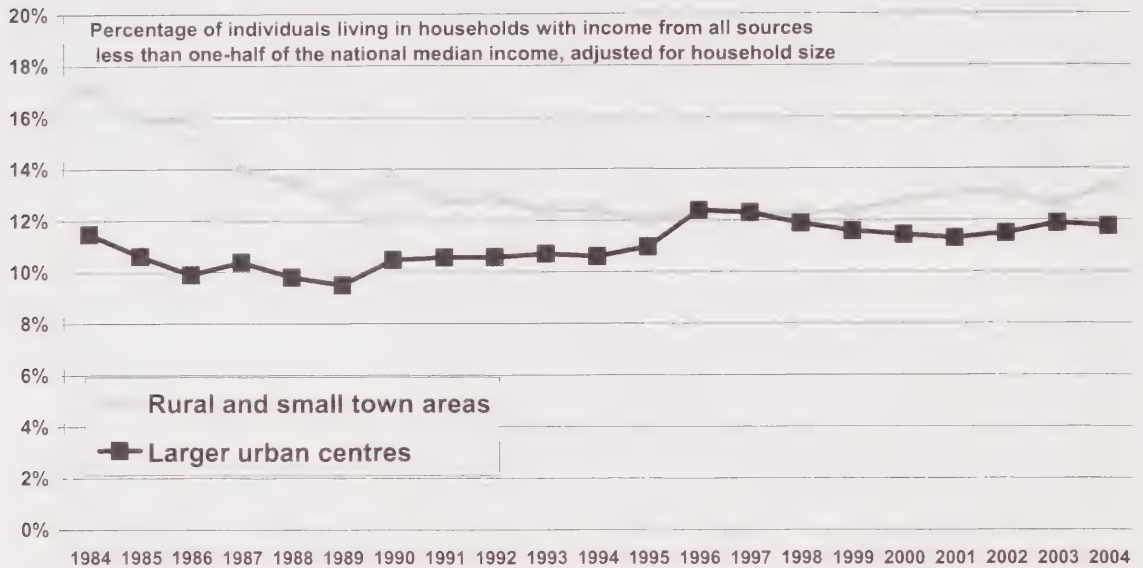
Historically, the data suggest that the incidence of low income in rural Canada, again defined as rural and small town (RST), has been steady or trending slowly downward since the mid-1990s regardless of the measure employed, much as it has for the country as a whole. Figure 2-1 shows the long-term trends measured by the low income cut-off for rural and small town (RST) Canada compared with trends in urban Canada. Figure 2-2 does the same for LIM. The MBM estimates, which are available only for 2001, 2002, and 2003, show a similar pattern.

**Figure 2-1: Long-Term Trends in the Incidence of Low Income in Rural and Urban Canada Using the Low Income Cut-Off (LICO) Measure**



Source: Statistics Canada, Survey of Labour and Income Dynamics (and the Survey of Consumer Finances for earlier years)  
Larger urban centres refers to CMAs (Census Metropolitan Areas) and CAs (Census Agglomerations). Rural and small town areas are non-CMA/CA areas

**Figure 2-2: Long-Term Trends in the Incidence of Low income in Rural and Urban Canada Using the Low Income Measure (LIM)**



Source: Statistics Canada, Survey of Labour and Income Dynamics (and the Survey of Consumer Finances for earlier years)  
Larger urban centres refers to CMAs (Census Metropolitan Areas) and CAs (Census Agglomerations). Rural and small town areas are non-CMA/CA areas

Statistics Canada income data also show that rural Canadians tend to have lower incomes than their urban counterparts: since at least 1984, there has been a consistent gap of \$10,000 (in inflation-adjusted terms) between the median incomes of urban versus rural residents.<sup>9</sup> On the other hand, income inequality statistics show that the gap between high- and low-income individuals in rural Canada is considerably narrower than in urban areas.<sup>10</sup>

As for farm families, Agriculture and Agri-Food Canada data show that the incidence of low income in farm communities as measured by Statistics Canada's low income cut-offs has been dropping, from more than 10% in the mid-1980s to 4.5% by 2002.<sup>11</sup>

<sup>9</sup> Rural is here defined by Statistics Canada's rural and small town (RST) definition.

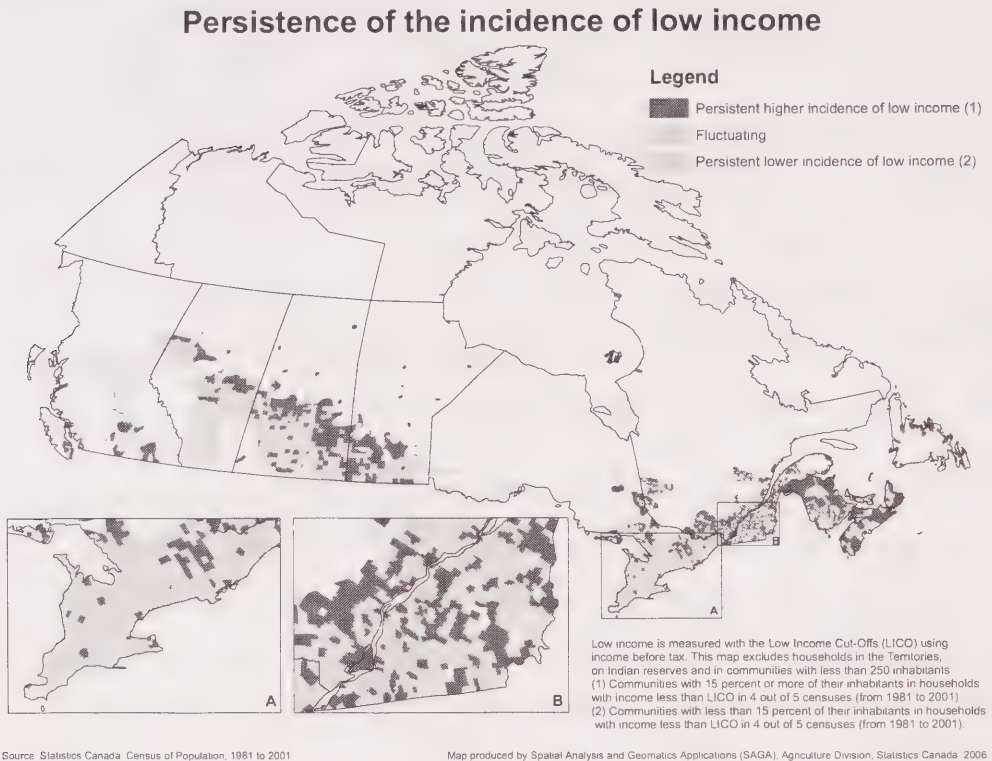
<sup>10</sup> The material in this paragraph is drawn from Statistics Canada's presentation to the Committee on October 5, 2006.

<sup>11</sup> Agriculture and Agri-Food Canada, *Farm Income Issues Data Source Book: February 2005*, Chart D2.3, p. 79.

What does the Committee make of these facts? First, we must be wary of what Dr. Cummings calls the “tyranny of averages,” the tendency for aggregate average data to hide from view important underlying nuances. The percentages cited above and depicted in Figures 2-1 and 2-2 use the RST definition. Looking at the same poverty data based on the “predominantly rural” definition would probably paint a different picture because it includes far more people who live nearer urban centres.

...we must be wary of what Dr. Cummings calls the “tyranny of averages,” the tendency for aggregate average data to hide from view important underlying nuances.

Second, the aggregate data depicted in Figures 2-1 and 2-2 provide little in the way of insight into the depth or persistence of poverty. Both Mark Partridge, adjunct professor at the University of Saskatchewan, and Ray Bollman, a Statistics Canada economist, showed the Committee a map (see Figure 2-3) that demonstrates, among other things, that many rural communities with high incidences of low income tend to stay that way through time. The map also shows how communities with persistently lower incidences of low income tend to be found around urban centres or at least more densely populated areas, such as southern Ontario.



Third, the rural versus urban poverty figures tell us very little about the “social exclusion” part of most poverty definitions, i.e., the challenges faced by the rural poor in taking part in community activities or accessing health, education and other services. The only measure that comes close to shedding some light on the transportation challenges in rural Canada, for example, is HRDC’s market basket measure, which assumes that rural residents need a vehicle to access services and to take part in their communities (urban residents are assumed to use public transit).

The LICO measure is particularly weak in this respect because while it *excludes* any explicit consideration of transportation costs, which are known to be higher in rural areas, it *includes* housing costs estimates, which are known to be lower in rural Canada. Consequently, after-tax LICO thresholds are often \$10,000 or more lower in rural areas than they are in urban areas. This in turn helps account for the LICO measure’s finding

of a much lower incidence of (after-tax) low income in rural areas and amongst farm families than in urban centres.

...some of the apparent long-term decline in rural and farm-family poverty may be due to out-migration — poor people moving to cities and becoming urban poor — rather than genuine improvement in the plight of the rural poor.

Fourth, the apparent trend towards lower rural poverty rates and the gradual convergence between rural and urban poverty rates masks another important fact, namely rural depopulation, which is discussed more fully in the next chapter. As Donna Mitchell, Executive Director of the Rural Secretariat, pointed out, “rural poverty can be a cause of out-migration, with individuals and families leaving in search of better employment opportunities and as a way to try to avoid or escape poverty.” (Evidence, October 17, 2006) In other words, at least some of the apparent long-term decline in rural and farm-family poverty may be due to out-migration — poor people moving to cities and becoming urban poor — rather than genuine improvement in the plight of the rural poor.

Fifth, it is also important to keep in mind what the data *does* say. Figure 2-3, for example, tells us that in some areas of the country, and especially large parts of the Prairie and Atlantic provinces and pockets of Quebec, Ontario and British Columbia, the rural poor tend to stay that way.

Finally, it is important to emphasize that by two measures, there is a greater incidence of low income or poverty in rural Canada than in urban Canada. Even a 6.8% poverty rate (as measured by LICO for 2002) implies roughly 415,000 people living in poverty in rural and small

“We can spend a great deal of time debating the appropriate threshold of income required. Regardless of the threshold amount, we will still find that one person in poverty is too many.”

towns — people who, because of that poverty, may be inclined to abandon rural life altogether, much to the detriment of the national interest. As David Bruce, Director of the Rural and Small Town Programme at Mount Allison University (New Brunswick), pointed out, “We can spend a great deal of time debating the appropriate threshold of income required. Regardless of the threshold amount, we will still find that one person in poverty is too many.” (Evidence, October 26, 2006).



## CHAPTER 3: TRENDS SHAPING RURAL CANADA .

*I know a person who works full time in Mississauga and farms full time in Rosther, Saskatchewan. He flies out to Saskatoon and he can seed a quarter section in about a day. He handles all his farming from Mississauga. The technology has allowed him to do that. When I farmed, I could not do that. My widest implement was a 12-foot cultivator.* — Kurt Klein, professor of economics at the University of Lethbridge and part-time farmer, evidence, November 30, 2006

This chapter discusses what our witnesses identified as the three main trends that have shaped rural Canada in the past and are likely to shape it in the future, namely, a stagnant or declining rural population, which is also an aging rural population; the substitution of capital for labour in rural Canada's traditionally important primary sector; and falling transportation costs for goods, offset by rising transportation costs for people. While these trends are discussed in relatively broad strokes, it is important to bear in mind that rural Canada occupies a vast and diverse economic, social and geographic landscape. Consequently, these trends play out differently in different parts of the country.

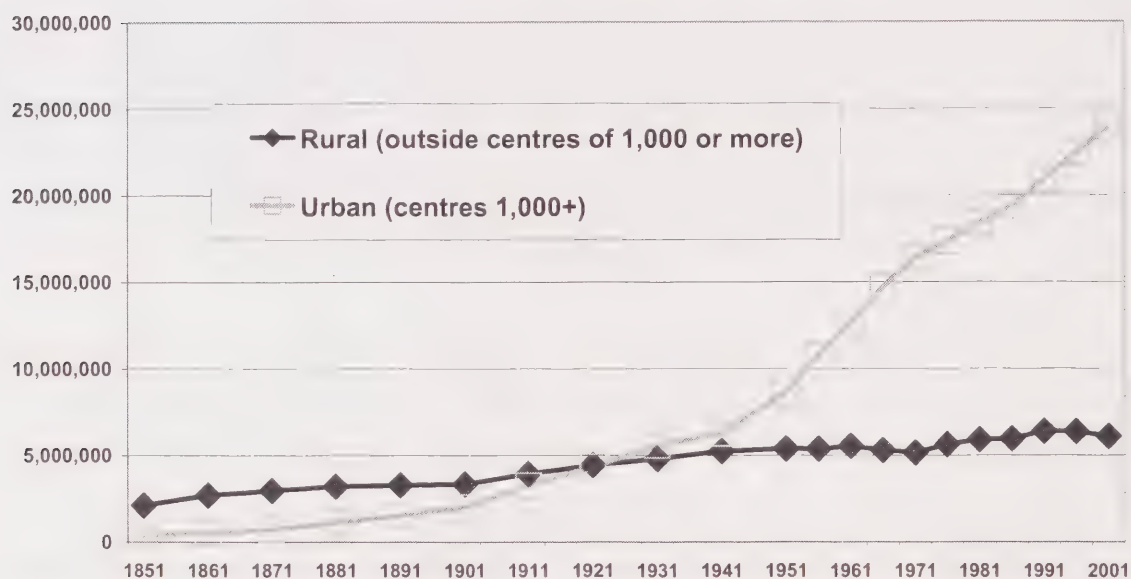
### ***Population and Demographics***

The places where Canadians work and live are very different from what they were when the country was formed in 1867. At that time, as shown in Figure 3-1, about 80% of the population lived in rural settings. By 2001, this proportion had shrunk to roughly 20% or some 6.1 million people.<sup>12</sup> In short, Canada has become a much more urbanized country.

---

<sup>12</sup> Statistics Canada, *Census of Population, 1851-2001*. Figure 3-1 uses the Census definition of rural, which was not discussed in the previous chapter because it is used infrequently. According to the Census definition, rural is defined as "sparsely populated lands lying outside urban areas." Urban areas are in turn defined as having populations of at least 1,000 and population densities of 400 or more people per square kilometre.

**Figure 3-1: Rural and Urban Population Trends in Canada, 1851-2001**



Source: Statistics Canada, *Census of Population, 1851 -2001*.

National figures, however, mask considerable variation in the degree of rurality among the provinces and territories. Table 3-1 shows that in 2001, based on the rural and small town (RST) definition, Nunavut and the Northwest Territories were the most rural jurisdictions in the country, followed by Newfoundland and Labrador, New Brunswick, Prince Edward Island and Saskatchewan. Quebec, British Columbia and Ontario are the least rural according to the RST definition.

**Table 3-1: Percentage of Rural Population Compared to  
Total Population by Province or Territory, 2001**

Nunavut	100%
Northwest Territories	56%
Newfoundland & Labrador	53%
New Brunswick	48%
Prince Edward Island	45%
Saskatchewan	42%
Nova Scotia	37%
Manitoba	33%
Yukon	25%
Alberta	25%
Québec	21%
British Columbia	14%
Ontario	13%
CANADA	21%

Source: Agriculture and Agri-Food Canada.

Note: Rural is defined here by Statistics Canada's rural and small town (RST) definition.

Data from the 2001 census show that rural Canada's rural population is shrinking not only as a share of the total population but also in absolute terms. Between the 1996 and 2001 censuses, Canada's rural population (using the RST definition) fell 0.4%, the first such decline in recent history. Again, however, this national figure masks important regional variations. In Yukon and in Newfoundland and Labrador, the rural population fell by 18.9% and 10.6% respectively, while the rural population in Alberta grew by 5.5%. In Newfoundland and Labrador, Nova Scotia, New Brunswick and Saskatchewan, rural depopulation was part of a broader *overall* population decline that affected the entire province, including urban areas.

There have also been important population changes *within* rural regions. In most provinces, rural communities with strong linkages to metropolitan areas (as measured by the percentage of rural population commuting to cities) witnessed population increases, not decreases, between 1996 and 2001. In other words, with the exception of Newfoundland and Labrador and New Brunswick, these rural communities are growing, not shrinking.

There have also been important population changes *within* rural regions. In most provinces, rural communities with strong linkages to metropolitan areas... witnessed population increases, not decreases between 1996 and 2001.

## Understanding Freefall: The Challenge of the Rural Poor

On the other hand, rural population growth rates between 1996 and 2001 were either low or negative in communities further away from metropolitan areas, as shown in Table 3-2. These population declines overwhelmed the increases in “strong metropolitan-influenced zones,” leading to a net decline in the rural population count according to the rural and small town definition.

<b>Table 3-2: Canada — Population Change Between 1996 and 2001</b>							
	Urban	Rural & Small Town	Percentage Change				
			Rural and Small Town Metropolitan-Influenced Zones (MIZ)				Total
			Strong	Moderate	Weak	No	
Newfoundland and Labrador	-2.6	-10.6	-10.7	-10.9	-10.0	-11.2	-7.0
Prince Edward Island	1.8	-1.0	0.1	-1.2	-2.0	-5.8	0.5
Nova Scotia	1.2	-2.3	4.9	-2.1	-3.2	-1.3	-0.1
New Brunswick	0.3	-2.7	-1.6	-3.5	-2.9	3.0	-1.2
Quebec	2.0	-0.8	2.3	-1.3	-4.4	-0.4	1.4
Ontario	6.8	1.5	4.1	-0.1	-2.9	11.6	6.1
Manitoba	0.5	0.5	3.1	1.8	-1.3	1.4	0.5
Saskatchewan	0.6	-3.5	0.8	-2.6	-4.4	-3.5	-1.1
Alberta	12.0	5.5	12.7	5.9	1.8	17.9	10.3
British Columbia	6.0	-1.1	2.5	0.7	-3.9	1.1	4.9
Yukon	-1.8	-18.9	n/a	n/a	n/a	n/a	n/a
Northwest Territories	-4.2	-7.0	n/a	n/a	n/a	n/a	n/a
Nunavut	n/a	n/a	n/a	n/a	n/a	n/a	n/a
Total	5.2	-0.4	3.7	-0.9	-2.9	1.0	

**Definitions:**

- Strong MIZ: Between 30% and 49% of the employed workforce commutes to the urban core of any large urban centre. Examples include: Shediac New Brunswick; Garden River, Saskatchewan; and Plympton, Ontario
- Moderate MIZ: Between 5% and 30% of the employed workforce commutes to the urban core of any large urban centre. Examples include: Lunenburg, Nova Scotia; Twillingate, Newfoundland; and Labrador and Taber, Alberta
- Weak MIZ : Between 0% and 5% of the employed workforce commutes to the urban core of any large urban centre. Examples include: Squamish-Lillooet, British Columbia; Val-des Lacs, Québec; and Dauphin, Manitoba
- No MIZ: 0% of the employed workforce commutes to the urban core of any large urban centre. Examples include: Alma, New Brunswick; Saint-Alphonse, Québec; and Prairiedale, Saskatchewan

Source: Rural Secretariat/Canadian Rural Partnership, *Rural Profiles and Statistics Canada*.

What accounts for these population trends? Net out-migration of young people between the ages of 15 to 24 is a big part of the story.<sup>13</sup> There are a variety of reasons why young people tend to leave rural communities, but three are most commonly cited: a desire to find work, to pursue post-secondary education, and to seek out a wider range of social and recreational activities.<sup>14</sup> There are consequences for those who stay behind, as Donna Mitchell pointed out: “There were young people who stayed behind, but very often — and this is in the terminology that young people from rural Canada give themselves, if they are stayers or leavers — the stayers are losers.” (Evidence, October 17, 2006)

There are a variety of reasons why young people tend to leave rural communities, but three are most commonly cited: a desire to find work, to pursue post-secondary education, and to seek out a wider range of social and recreational activities.

These net outflows are partially offset, however, because rural areas in every province are gaining more people between ages 25 and 69 than they lose. These gains are occurring mostly in rural areas nearer cities, such as the “strong MIZ” zones discussed above, and they are presumably composed mainly of Canadian residents who are leaving the urban centres. While in theory immigrant inflows

While in theory immigrant inflows could also help repopulate rural Canada, in practice, most immigrants settle in urban centres.

<sup>13</sup> Richard Dupuy, Francine Mayer and René Morissette, *Rural Youth: Stayers, Leavers and Return Migrants*, Report submitted to the Rural Secretariat of Agriculture and Agri-Food Canada and to the Atlantic Canada Opportunities Agency, Statistics Canada, March 31, 2000.

<sup>14</sup> Ray Bollman, “Rural Canada: Drivers and Riders,” Presentation to the staff of the *Western Producer*, Saskatoon, September 27, 2006, as provided to the Committee.

could also help repopulate rural Canada, in practice, most immigrants settle in urban centres. According to 2001 statistics, the few who do settle in rural areas tend to choose higher-income provinces such as British Columbia, Ontario and Alberta<sup>15</sup> and, like native-born Canadians, tend to settle in rural communities nearer to cities. Immigrants are least likely to reside in rural areas situated in the Atlantic provinces, Quebec and Saskatchewan.

Demographically, both rural and urban populations are showing signs of aging, largely because of the “baby boom” population bulge. This trend, however, is compounded in rural areas because of the aforementioned youth out-migration, low levels of immigrant in-migration, low birth rates, and a growing tendency for some to seek retirement in rural areas. Consequently, rural Canada has a higher proportion of seniors than urban Canada.<sup>16</sup> Finally, since women tend to live longer than men, it is likely that there are proportionally more elderly women in rural regions than in urban Canada, a situation that will probably become more pronounced over time.

...rural Canada has a higher proportion of seniors than urban Canada.

### ***Rural Economy***

Rural Canada has historically been dominated by the primary sector, with many rural communities owing their existence to nearby natural resources and/or the fertility of the land. Their fates have consequently been tied to the boom-bust commodity price cycle and exchange rate fluctuations, pressures from low-cost competitors in emerging economies, the dictates of trade actions, border closures and competition from subsidized imports. In some cases, rural communities also have to contend with the very real risk of resource depletion and environmental problems; the collapse of the east-coast cod fishery and mine depletion are just two of the better-known examples.

---

<sup>15</sup> Roland Beshiri, “Immigrants in Rural Canada: 2001 Update,” in Statistics Canada, *Rural and Small Town Canada Analysis Bulletin*, Vol. 5, No. 4, June 2004.

<sup>16</sup> Mike McCracken, Kathy Tsetso, Bruno Jean, Kay Young, Danny Huxter, Greg Halseth and Marion Green, “Seniors in Rural and Remote Canada: Position Paper,” Canadian Rural Partnership, Advisory Committee on Rural Issues, 2005.

Historically, agriculture played a dominant role in rural economic life in many parts of the country. In 1931, fully two thirds (67%) of the census-rural population lived on farms.<sup>17</sup> By 2001, however, only 11% of Canada's census-rural population lived on farms. Similarly, the share of the rural population engaged in fishing, forestry and mining has also declined.<sup>18</sup>

To some extent, these population trends are the outcome of another long-term trend, namely, the substitution of capital for labour, a process driven by rising labour costs.<sup>19</sup> These rising labour costs are, in turn, the outcome of strong demand for labour from growth in the urban manufacturing and service sectors, a process that has been driven by the ever-present quest for productivity gains and competitive advantage. In short, the primary sector — agriculture, mining, and fisheries — can produce much more with far fewer people than it used to. As David Freshwater, professor and Director of Graduate Studies for Agricultural Economics at the University of Kentucky, put it:

*In the natural resource industry there has been a wholesale substitution of capital for labour, so there are fewer workers producing the same amount of output. Once again, there has been a huge loss of employment opportunities for people with less than a high school or high school educations who 40 years ago probably could have earned a nice income but are now struggling, looking for something else to do.* (Evidence, November 21, 2006)

In 2005, employment in the primary industries made up less than 15% of total rural employment in Canada,<sup>20</sup> and primary agriculture provided 8% of total rural employment. Again, however, there are notable provincial variations. In Saskatchewan, for example, primary agriculture accounted for nearly one quarter of rural employment, while in Manitoba and Alberta it accounted for 16.1% and 12.3% respectively, compared

---

<sup>17</sup> The term "census-rural" is defined in footnote 10.

<sup>18</sup> Ray Bollman, "The Demographic Overlap of Agriculture and Rural: Implications for the Coherence of Agricultural and Rural Policies," Presentation to the Organisation for Economic Co-operation and Development (OECD) workshop on Coherence of Agricultural and Rural Development Policies, Bratislava, October 24-26, 2005, as provided to the Committee.

<sup>19</sup> Ray Bollman, "Rural Canada: Drivers and Riders," *op. cit.*

<sup>20</sup> Statistics Canada, Labour Force Survey Estimates, CANSIM Table 282-0099.

with only 1.9% in Newfoundland and Labrador (see Table 3-3). That said, Canada's agriculture continues to exert an important indirect influence on rural communities as a purchaser of local products and agricultural business inputs and services<sup>21</sup> which are not reflected in these employment numbers.

**Table 3-3: Employment in Primary Agriculture  
as a Percentage of Total Rural Employment by  
Province 2005 (RST definition)**

Canada	8.0%
Newfoundland and Labrador	1.9%
Prince Edward Island	8.0%
Nova Scotia	3.1%
New Brunswick	3.6%
Quebec	6.4%
Ontario	5.7%
Manitoba	16.1%
Saskatchewan	24.2%
Alberta	12.3%
British Columbia	5.1%

Source: Statistics Canada, Labour Force Survey.

Manufacturing industries, particularly those that have close ties to primary industries, such as fish processing, sawmills, pulp and paper mills, and smelters,<sup>22</sup> have also historically played an important role in creating jobs for rural residents. As with the primary sector, however, these manufacturing operations have responded to technological and economic change by increasing their productivity through substituting capital for labour — the outcome being again more goods produced by fewer people.<sup>23</sup>

---

<sup>21</sup> OECD, *The New Rural Paradigm: Policies and Governance*, Paris, 2006.

<sup>22</sup> Bollman, "Rural Canada: Drivers and Riders," *op. cit.*

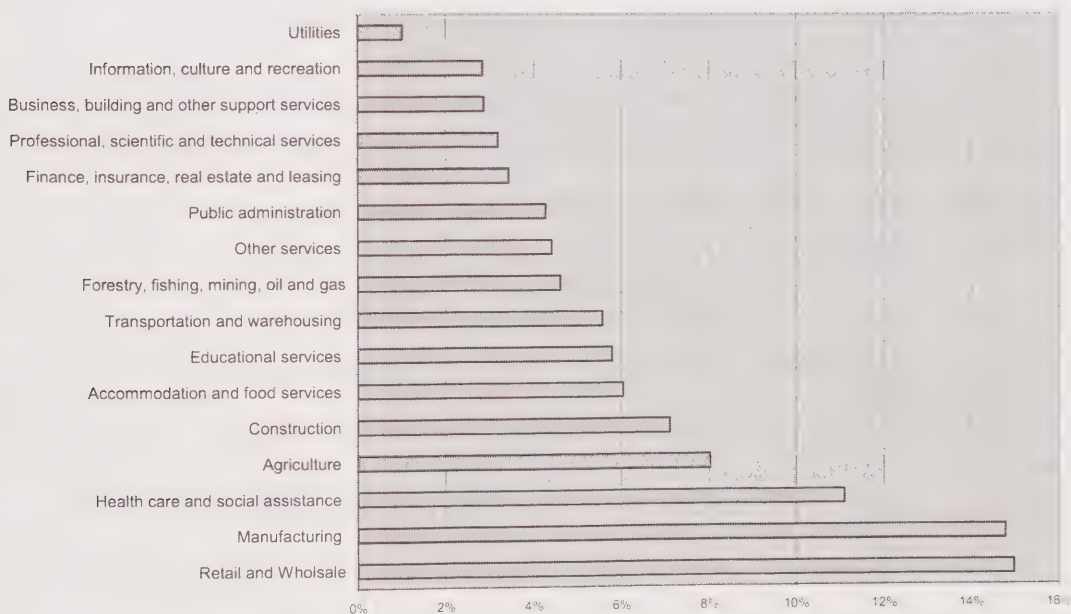
<sup>23</sup> Roland Beshiri, "Employment Structure In Rural and Small Town Canada: The Manufacturing Sector," in Statistics Canada, *Rural and Small Town Canada Analysis Bulletin*, Vol. 2, No. 8, April 2004.

Notwithstanding these challenges, there are important signs of hope in rural Canada. While the retail and wholesale sector is the single biggest employer in rural Canada (Figure 3-2), there is evidence that the rural manufacturing sector is growing not just in size but in scope, moving beyond

Rural Canada is now gaining manufacturing jobs relative to Canada as a whole, with manufacturers being increasingly drawn by rural Canada's price advantages.

traditional activities related to resource extraction into more complex types of manufacturing such as automotive production.<sup>24</sup> Rural Canada is now gaining manufacturing jobs relative to Canada as a whole, with manufacturers being increasingly drawn by rural Canada's price advantages.<sup>25</sup> This price advantage, in turn, may be due to reductions in the cost of transporting goods, which make distant markets more accessible, and to advances in information technology, which allow firms to stay in touch more easily with their rural manufacturing operations. These are discussed next.

**Figure 3-2: Percentage Employed by Sector in Rural and Small Town Canada 2005**



Source: Statistics Canada, Labour Force Survey

<sup>24</sup> This analysis uses the OECD's "Predominantly Rural" definition of rural.

<sup>25</sup> Bollman, "Drivers and Riders, Statistics Canada," *op. cit.*

### *Transportation and Communications*

Big distances and low population density are defining features of rural Canada. As discussed in the next chapter, transportation is therefore a crucial part of any discussion of rural policy: mobility is woven into the fabric of modern rural life.

Until well into the 19<sup>th</sup> century, rural settlement patterns were often dictated by the dominant form of transportation technology, namely, the horse and buggy.<sup>26</sup> Towns were spread out every few kilometres to accommodate the limitations of this form of transportation. For the most part, the social and economic activities of rural residents were well contained within the confines of their community. According to Tony Fuller, a professor in the School of Environmental Design and Rural Development at the University of Guelph, “You would meet your future spouse there; you would go to church there; your school would be there; and all the services would be in one place” (Evidence, October 31, 2006). Many of the rural small towns we see today were formed during this period, which Dr. Fuller calls the “short-distance society.”

Since then, transportation technology has of course changed dramatically. The automobile, in particular, has exerted a strong influence over how people work and live in rural settings. With the automobile, patterns of movement are no longer limited to a single town; consequently, services and community facilities are scattered along a much larger landscape. As Dr. Fuller noted, “you do not have the hospital, the school, the lawyer’s office, the feed mill and the coffee shop all in one place anymore. School might be in one place for a younger child and high school will be somewhere else.” (Evidence, October 31, 2006) Dr. Fuller describes this new way of rural life as the “open society.”

---

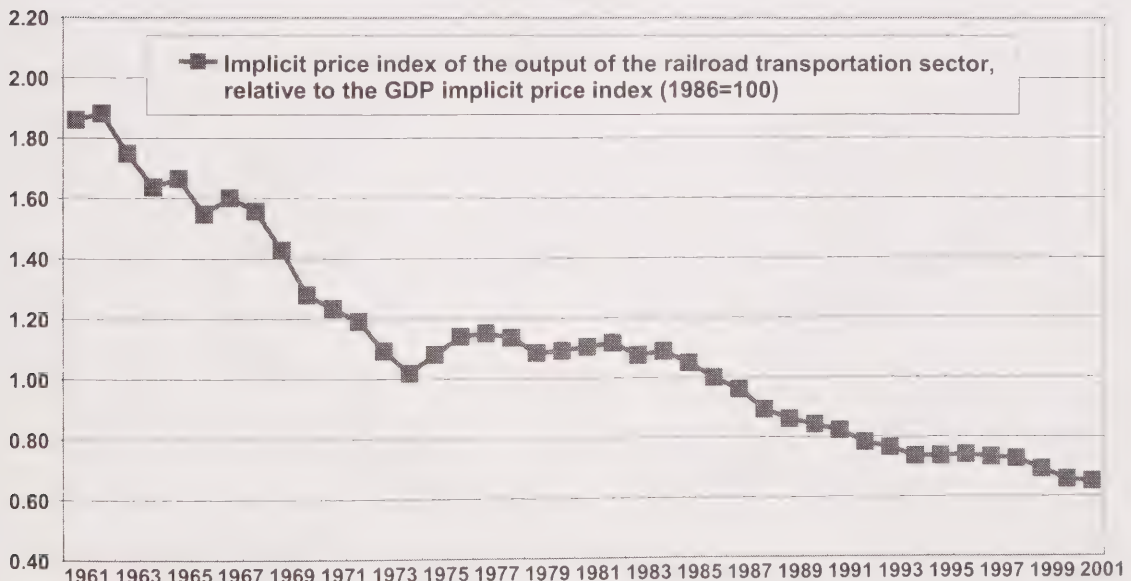
<sup>26</sup> Tony Fuller, “Sustainable Rural Communities in the Arena Society,” in *Towards Sustainable Rural Communities: The Guelph Seminar Series*, John M. Bryden, ed., University School of Rural Planning and Development, Guelph, 1994, pp. 133-139.

### *Transportation and Communications Costs*

Although the automobile played a crucial role in creating this “open society,” the process could not have occurred to the extent it has without falling transportation costs<sup>27</sup> and sharp declines in the price and widespread use of communications technology (telephones, radio, television, computers, the Internet).

Looking at long-term trends, the real (inflation-adjusted) cost of moving goods either by truck or by rail has been falling.<sup>28</sup> Figure 3-3, for example, illustrates how the price of rail transportation has fallen steadily since the early 1960s. The cost of moving people, on the other hand, has risen: since the 1980s and 1990s, rural Canadians have had to pay more to operate their own vehicle, take a bus, or buy an airline ticket.<sup>29</sup>

**Figure 3-3: Railroad Transport Prices,  
1961-2001**



Source: Statistics Canada, GDP Implicit Price Index.

<sup>27</sup> Bill Reimer, “Rural and Urban: Differences and Common Ground,” in Harry H. Hiller, ed., *Urban Canada: Sociological Perspectives*, Oxford University Press, Toronto, 2005.

<sup>28</sup> Bollman, “Rural Canada: Drivers and Riders,” *op. cit.*

<sup>29</sup> *Ibid.*

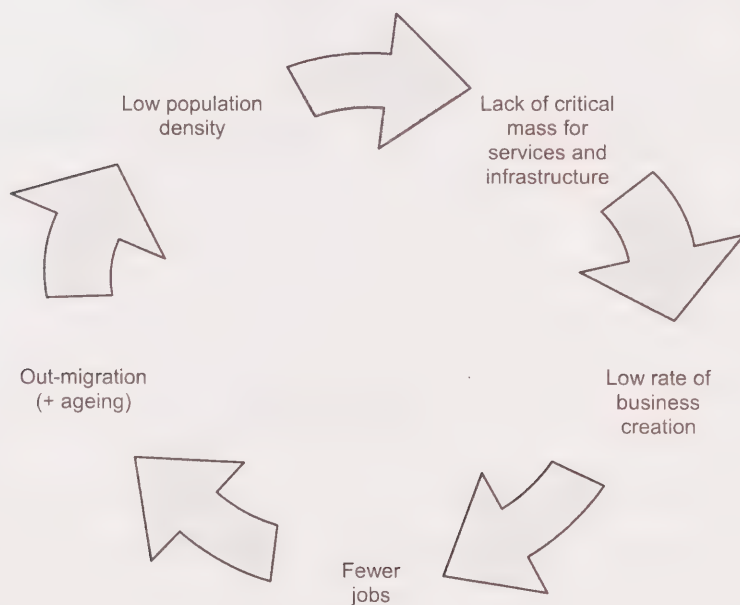
## **Conclusion**

Rural Canada has changed. The primary sector is no longer dominant, the population is shrinking and aging, and the cost of shipping goods has fallen even as the cost of moving people has risen. Rural communities in the short-distance society offered a full range of services; rural communities in the open society tend to specialize.

Rural Canada has changed. The primary sector is no longer dominant, the population is shrinking and aging, and the cost of shipping goods has fallen even as the cost of moving people has risen.

In some cases, the combined effect of these trends has resulted in a vicious circle, as depicted in Figure 3-4.

**Figure 3-4 : Circle of Declining Rural Regions (OECD)**



Source: Organization for Economic Cooperation and Development, *The New Rural Paradigm: Policies and Governance*, 2006, p.32.

Finally, while the Committee believes the primary sector will continue to play a vitally important role in much of rural Canada for the foreseeable future, it also recognizes that the rural economy and rural employment are increasingly driven by other

areas such as complex manufacturing and services. The challenge, as always, will be to harness these trends and these forces for the betterment of rural Canadians.



## CHAPTER 4: THE CHALLENGES OF BEING POOR IN RURAL CANADA

*If one does not get around, then one is not normal in rural areas.*

— Anthony Fuller, evidence, October 31, 2006

The rural poor look a lot like the urban poor. Like the urban poor, they are disproportionately composed of single mothers, Aboriginal people, people with low educational attainment, and elderly, disabled or unemployed individuals.

The rural poor, however, experience poverty very differently from their urban counterparts. In this chapter, the Committee reviews some of the ways in which poverty plays out in rural areas. In many cases, the rural poor face challenges that are both the cause and consequence of poverty. It will also become apparent that differences between rural and urban poverty often boil down to a lack of transportation, a situation which, as we will also see, is often compounded by (low) population density.

### *Rural Transportation and Rural Roads*

For people who have access to vehicles or public transportation, it is easy to overlook the importance of transportation for physical and social well being. Transportation is usually necessary for getting to work, purchasing groceries and supplies, visiting friends, seeing the doctor, visiting a relative in hospital, getting emergency medical care, accessing social

Transportation is usually necessary for getting to work, purchasing groceries and supplies, visiting friends, seeing the doctor, visiting a relative in hospital, getting emergency medical care, accessing social services, participating in community life and working in the volunteer sector. For rural people who cannot afford to purchase a vehicle or the costs associated with owning a vehicle, trying to perform these activities can greatly exacerbate the effects of poverty.

services, participating in community life and working in the volunteer sector. For rural people who cannot afford to purchase a vehicle or the costs associated with owning a vehicle, trying to perform these activities can greatly exacerbate the effects of poverty.

Getting around in rural Canada is also a matter of having safe and well-maintained rural roads. Dr. Partridge told the Committee he believes that the rural road infrastructure in many parts of the country “is inadequate” (Evidence, October 26, 2006) to support the movement of people and goods that he believes is necessary for rural Canada’s future prosperity. Jim Sentance, associate professor of Economics at the University of Prince Edward Island, for his part warned that “as the population dwindles, you get down to the point at which governments are not willing to support infrastructure. You need infrastructure in place in order for opportunities to take place. Rural Canada’s small towns will not get anywhere with no facilities or businesses.” (Evidence, October 24, 2006)

There is some evidence that rural roads are deteriorating due to a combination of increased traffic and inadequate spending on maintenance and upgrades. In western Canada, for example, “rail line abandonment and elevator consolidation has had a major effect on provincial highways and municipal roads.”<sup>30</sup> At one time, there were almost 6,000 prairie grain elevators; now there are fewer than 600.<sup>31</sup> In Saskatchewan, the average haul distance from farm to grain elevators increased by 250%, from 15 kilometres in 1984 to 52.5 kilometres by the late 1990s.<sup>32</sup> Over the same period, shipment volumes of grain and value-added processing also increased dramatically, rising by more than 850%. The problem is that the “provincial transportation system is not designed to accommodate this enormous increase in incremental grain haul.”<sup>33</sup>

In Ontario, a study of rural roads found that they are under strain due to increases in demand for rural tourism and recreation activities, growth in niche manufacturing activity in rural areas (with all its attendant truck traffic), increases in commuter traffic due to suburbanization, and more agriculture-related truck and tractor traffic due to a more value-added, export-oriented agricultural sector. At the same time, the province has

---

<sup>30</sup> Government of Saskatchewan, *Parallel Process on Roads: Saskatchewan Road Impact Analysis*, 1999, p. i.

<sup>31</sup> Doug Ramsey, “Elevators, Doctors, and Libraries: Fighting the Good Fight in Rural Manitoba,” “In Sites” Information Flyer, New Rural Economy Project (NRE2).

<sup>32</sup> Government of Saskatchewan, *op. cit.*

<sup>33</sup> *Ibid.*

withdrawn the provision of direct subsidies to local roads (and bridges), leaving municipalities to pay for these infrastructures out of their local property tax base.<sup>34</sup>

### ***Rural Health and Access to Health Care***

*Rural realities and health needs differ from those of urban areas. These needs may be particular to the environment (e.g., the need for education on tractor roll-over prevention), changing demographics (e.g., an increase in the seniors' population in some rural areas), a common health need present in a rural environment (e.g., the health status of First Nations' communities), or the need for health concerns to be expressed in a "rurally sensitive" way (e.g., obstetrical services that do not generate an excessive "travel burden" on rural women) — Office of Rural Health at Health Canada, Frequently Asked Questions.*

The objective of Canada's health care policy, as enunciated under the *Canada Health Act*, is to protect the physical well-being of all Canadians and to provide all residents with reasonable access to health services without barriers. Health status, however, is not evenly distributed across Canada's communities. Life expectancies for rural regions are shorter than the Canadian average, and life expectancies among the remote northern communities are the lowest in the country.

These conclusions were made abundantly clear when the Canadian Institute for Health Information (CIHI) released Canada's first comprehensive report on rural health earlier this year.<sup>35</sup> The study found that rural Canadians are generally less healthy than their urban counterparts, a fact that shows up in higher mortality rates linked in turn to higher rates of

The study found that rural Canadians are generally less healthy than their urban counterparts, a fact that shows up in higher mortality rates linked in turn to higher rates of circulatory and respiratory diseases, workplace injuries (especially in primary-sector occupations such as farming), suicide, motor vehicle accidents and the prevalence of smoking and obesity.

---

<sup>34</sup> Todd Gordon, *Ontario's Rural Roads: Where are We Now? Where Do We Go From Here?* Government of Canada Rural Transportation Series, No. 3, p. i.

<sup>35</sup> Canadian Institute for Health Information (CIHI), *How Healthy are Rural Canadians? An Assessment of Their Health Status and Health Determinants*, September 2006. The study uses Statistics Canada's rural and small town (RST) definition to define rural.

circulatory and respiratory diseases, workplace injuries (especially in primary-sector occupations such as farming), suicide, motor vehicle accidents and the prevalence of smoking and obesity.<sup>36</sup>

In some cases, these poor health outcomes link directly back to transportation problems. The study notes, for example, that high rates of vehicle accidents in rural Canada are tied to the need to travel longer distances, often on more dangerous roads, than is the case for urban residents. Distance also often means that the supply of fresh fruit and vegetables is limited and costly. Finally, it is also all too easy to slip into a sedentary lifestyle because a daily walk is not easily built into the rural routine.

The CIHI study also finds a connection between mortality rates, poverty, and education, noting that both low educational attainment and low median household income in rural Canada “were strong predictors of increased mortality risk in both men and women.”<sup>37</sup> This finding supports the well-known conclusion that “a community’s economic well-being, and the share of its people living below the poverty line, in particular, greatly influence the health and health needs of its residents.”<sup>38</sup> The Committee is pleased to note that CIHI plans to release a second study early in 2007, which will document the challenges faced by rural residents in accessing health care.

The limited evidence currently available shows that rural citizens have to travel further than urban residents to obtain many basic health services. The average rural and small town (RST) resident had to travel 10 kilometres to see a doctor in 1993, compared with two kilometres for the average urban resident.<sup>39</sup> This disparity tended to increase in areas further from urban centres.

---

<sup>36</sup> As the study notes, however, many of these effects were attenuated or even reversed in strong metropolitan-influenced zones (MIZs).

<sup>37</sup> CIHI, *How Healthy are Rural Canadians?*, p. 41.

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 13.

<sup>39</sup> Statistics Canada, “How Far to the Nearest Physician?,” *Rural and Small Town Canada Analysis Bulletin*, Vol. 1, No. 5, March 1999.

The challenges of obtaining rural medical services are also reflected in physician-availability data. Dr. David Hawkins, executive director of the Association of Canadian Medical Colleges, says doctors in at least 14 rural communities were, for example, off the job in 2000 and the list is expected to grow.<sup>40</sup> Rural physicians are seen to be scrambling to provide adequate care to patients as their colleagues are leaving for better working conditions elsewhere.

The incongruous rural-urban distribution of physicians has been at the centre of discussion for a number of years.<sup>41</sup> In 1992, the Canadian Medical Association (CMA) struck an advisory panel that examined the deficiencies in the provision of medical services in rural and medium-sized communities in Canada and proposed strategies to help correct them. The panel discovered that approximately 10% of all physicians in Canada in 1986 practiced in rural areas where slightly less than 25% of the Canadian population resided (at the time). On further analysis of the data, it was observed that specialists were under-represented in rural regions compared to family physicians and general practitioners. A more recent study confirms these conclusions, finding for example that fewer than 16% of family physicians and 2.4% of medical specialists were located in rural areas even though those areas comprised about 21% of the population.<sup>42</sup>

In its submission to the Committee, the Victorian Order of Nurses (VON) added that in many of the rural areas it services, nurses, nurse practitioners, occupational therapists, physiotherapists and home support workers are in short supply relative to growing demand because of shorter hospital stays, strained family and community supports and a

...the Victorian Order of Nurses (VON) added that in many of the rural areas it services, nurses, nurse practitioners, occupational therapists, physiotherapists and home support workers are in short supply relative to growing demand because of shorter hospital stays, strained family and community supports and a growing senior population.

---

<sup>40</sup> As cited in Michelle Khan, "Health Access in Rural Canada," *Unpublished Research Paper*, September-August, 2006.

<sup>41</sup> Most of the discussion in this paragraph is drawn from Michelle Khan, "Health Access in Rural Canada," *Unpublished Research Paper*, September-August, 2006.

<sup>42</sup> CIHI, *Geographic Distribution of Physicians in Canada: Beyond How Many and Where*, January 2006, p. viii.

growing senior population. These shortages are compounded by the fact that many VON clients lack the basic transportation necessary to access services such as medical labs. Moreover, weather-related transportation challenges sometimes make it difficult for VON workers to visit clients, which in turn can worsen health outcomes.

The problem is arguably even more acute when it comes to emergency care. Michael Goldberg, Chair of First Call: BC Child and Youth Coalition, pointed out, for example, that “Many families in rural communities are taken out by medevac to larger hospital areas and a family member goes with them. That cost is often borne in whole or in part by the family whereas in the cities the biggest cost is getting two miles down the road to that same emergency hospital or facility.” (Evidence, November 7, 2006)

Finally, the Committee heard that there are few, if any, mental health services in rural areas. Rural residents consequently have to travel to large urban centres to find mental health services, or simply do without. This is an especially serious problem in that mental illness and poverty are related.

### ***Rural Education and Literacy***

Rural residents tend to have lower levels of educational attainment than their urban counterparts. In 2001, for example, the proportion of people aged 20 to 34 with less a high school education was 23% in rural areas, compared with 14% in urban areas.<sup>43</sup> This situation has major implications for poverty since, as Mr. Poschmann emphasized, there is a strong positive relationship between poverty and lack of education: people with higher educational attainment generally fare better economically than those without.

**Rural residents tend to have lower levels of educational attainment than their urban counterparts.**

Of course, the relatively low levels of educational attainment in rural Canada are partly a byproduct of the migration trends discussed in Chapter 3. The young leave to obtain a higher education and rarely come back; meanwhile, older people with less

---

<sup>43</sup> CIHI, *How Healthy are Rural Canadians?*, p. 9.

educational attainment are moving back to rural areas for the early part of their retirement years. While it is tempting to think that distance education could be part of the solution, Bill Reimer, a professor in the Department of Sociology and Anthropology at the University of Concordia (Montréal), cautioned the Committee that although he has seen some encouraging results with distance education, it is important to remember that many rural areas still have limited access to broadband services. Also, as Ms. Martz pointed out, distance learning requires a high degree of self-motivation and self-discipline, and additional help is often needed for distance learners in rural areas.

At the same time, David Bruce told the Committee that in Atlantic Canada, for example, “there is a cost burden above the actual cost of tuition to go to these institutions whereas urban residents have the opportunity to stay at home and take the public transit bus down the street to Dalhousie University, for example.” (Evidence, October 26, 2006)

Consequently, many rural residents emerge from university or college with large student loans to pay off — a burden that, according to Mr. Bruce, compels them “to go to Central Canada or to the tar sands in Alberta for a minimum number of years just to reduce their student debt to a manageable amount. It is becoming a big part of what is driving the out-migration from rural communities.” (Evidence, October 26, 2006) Other rural students may simply forgo higher education and the high debt loads that go with it in favour of high-paying jobs in areas such as Fort McMurray, Alberta.

Given the lower levels of educational attainment in rural Canada, one would also expect literacy problems. Indeed, as a major study of literacy in Canada observed, “residents of urban areas perform better in literacy proficiency than residents of rural regions.”<sup>44</sup> Literacy problems, of course, compound poverty not only because illiterate people find it hard to find a job but also because they are often unable to take advantage of available government assistance.

---

<sup>44</sup> David A. Green, and W. Craig Riddell, *Literacy, Numeracy, and Labour Market Outcomes in Canada*, Statistics Canada, 2001, p. 18.

### *Government and Private-sector Services*

In addition to travelling outside their communities for education and health services, rural citizens also have to travel increasingly great distances to obtain other basic government and many private-sector services. Dr. Reimer told the Committee that his research shows that welfare and commercial services, for example, have also “moved to regional centres from the small towns in rural Canada. This means that those who do not have access to transportation, or the social networks that can support transportation, are marginalized from these services.” (Evidence, November 9, 2006)

These changes hit the rural poor especially hard. Nancy Shular, Vice-President of the National Anti-Poverty Organization, described how the rural poor in south-central Ontario often have to clear several bureaucratic and transportation hurdles simply to apply for welfare:

*First, you have to be able to get to Grey County social services to apply, which is a central location in Owen Sound. You have to view a film on the first day, go back another day for an interview and another day to see if you get it. Therefore, you have to be able to get there three times and then they send you a cheque if you get it, or a letter of denial. If you get a letter of denial, you then have to go to a tribunal, which could take months. — Nancy Shular, evidence, September 28, 2006*

As for private-sector services, losing something like a corner store can amount to a serious blow for a small, rural and remote community. Bruno Jean, Canada Research Chair in Rural Development at l’Université du Québec à Rimouski, noted: “In these communities, when

“In these communities, when the corner store closes and there are no more gas stations where you can fill up your car, it’s a problem. It’s an enormous problem in these people’s daily lives”.

the corner store closes and there are no more gas stations where you can fill up your car, it’s a problem. It’s an enormous problem in these people’s daily lives.” (Evidence, October 26, 2006)

### *Employment Issues*

The problem of rural poverty, like poverty in general, is also strongly linked to employment status and the lack of well-paying jobs. Statistics Canada data show that while rural labour-force participation and employment rates grew at roughly the same rate as those of urban areas from 1996 to 2000, rural Canada still lagged behind urban Canada on both counts. In 2000, for example, the rural employment rate was 77.1% versus 80.7% in urban Canada, while the unemployment rate was 7.2% versus 5.4% in urban Canada.<sup>45</sup>

Combined with lower levels of educational attainment, the poor job situation in rural Canada can lead to a vicious cycle. Donna Mitchell told the Committee that research in the United States “points to the rural-urban income gap being caused by lower rural education attainment and less competition for workers among rural employers, leading to lower wages offered and fewer higher skilled, highly paid jobs in the rural occupational mix.” (Evidence, October 17, 2006)

It is also important to remember that in some rural parts of the country, the opposite is true. In some parts of Alberta or in gold mining communities in northern Ontario, there are instead severe skilled and unskilled labour shortages that translate into very high wages, although not always high enough to compensate people for the shortage of housing (or for very high housing costs) and some of the social ills that accompany such strong growth. These boom areas are also having a knock-on effect in other parts of rural Canada, encouraging many young men to drop out of high school but also offering important off-farm income to some hard-pressed farmers.<sup>46</sup> These growth areas have also led to renewed attention to immigrant communities.

---

<sup>45</sup> Neil Rothwell, “Employment in Rural and Small Town Canada: An Update to 2000,” in Statistics Canada, *Rural and Small Town Canada Analysis Bulletin*, Vol. 3, No. 4, December 2001, Catalogue No. 21-006-XIE.

<sup>46</sup> Both these consequences are discussed in more detail below.

### ***Immigration***

Historically, rural Canada was the destination of choice for Canada's immigrants. At the turn of the 20<sup>th</sup> century, large numbers of Europeans settled Canada's west with the promise of a bright agricultural future. In more recent times, however, the immigrant population has chosen to settle mostly in Canada's urban areas, usually for some very good and simple reasons.

First, as noted by Dr. Cummings, new immigrants tend to look for work and settle in areas where they have friendship or kinship networks or where there are already sizable immigrant communities. Neither of those conditions applies in most rural communities. Second, these networks are especially important for immigrants who do not speak English or French very well and who need to navigate through the system to find a job, a doctor or even just rent an apartment. Moreover, many immigrants themselves come from urban areas and therefore feel more affinity for Canada's urban cores.

Third, for immigrants who do contemplate settling in rural Canada, the absence of basic English-as-a-Second-Language (ESL) or French-as-a-Second-Language (FSL) instruction and broader cultural services presents another obstacle. The trend towards promoting e-services to rural immigrants has done little to remove these obstacles, as Dr. Cummings noted: "The immigrants have to get on the web to find the service models and more often than not, the immigrant cannot speak English and may not be web savvy. I know we are trying to promote e-services to rural residents, but in many cases we are still dealing with dial-up and, with the complications of language issues, they were not using the service." (Evidence, October 31, 2006)

### ***Gender Issues in Rural Canada***

Rural poverty plays out differently along gender lines in rural Canada. For women, poverty can exacerbate issues around transportation, child care and work. Dr. Fuller, for example, told the Committee that "the flash points in abusive relationships were often

about who gets the keys to the single car in the household. It is very easy for males to commandeer the keys and therefore trap females in remote, isolated, rural situations.” (Evidence, October 31, 2006)

With respect to child care, many rural communities lack the population density to provide professional daycare and early childhood education services. Home-based daycare services are only part of the solution because, as Ms. Martz explained, home-based daycare providers tend to stop providing their services once their own children have reached school age; moreover, many rural women work early-morning, evening, or night shifts that do not correspond to normal daycare operating hours.

A lack of daycare and early childhood education services is strongly linked to poverty because, as Mr. Goldberg pointed out, child care “enables women particularly to enter the labour market” and “two potential earners in a household is a real key to avoiding poverty.” (Evidence, November 9, 2006) At the same time, Mr. Goldberg noted that “if knowledge economies are the way we are moving, the best bang for the dollar, bar none, based on evidence is in early childhood education.”

For rural women who become self-employed, Dr. Fuller provided evidence that suggests they, unlike their urban peers, are reluctant to reduce the number of hours they work in the informal economy, i.e., on volunteer work and household labour. Burnout and exhaustion can result.

Rural women also are frequently trapped in low-wage or minimum wage jobs. Ms. Martz for example pointed out that “there are also few good job opportunities in rural places. This is especially true for women. We looked at women working in agricultural and forestry processing industries in the province and asked them if they did not have those jobs, what would they be doing? Essentially, their response was that they would be working in clerical positions or 7-11 and things like that. Good jobs that pay over the minimum wage are few and far between and people do not tend to leave those jobs so they do not come open very often.” (Evidence, November 23, 2006)

That said, rural women appear to do far better than males in terms of educational attainment. In his testimony, Peter Apedaile, Professor Emeritus in the Department of Rural Economy at the University of Alberta, pointed out that in Smoky Lake County, Alberta, only 30% of the 20-to-35-year male cohort had finished high school and of these, fewer than 10% went on to post-secondary education. Among the women, on the other hand, “90 per cent had finished high school and of that 90 per cent, more than 35 per cent had post-secondary schooling of some type.” (Evidence, November 9, 2006)

In Alberta, these low levels of educational attainment may be related to the availability of high-paying jobs in the oil fields and other related sectors. In other parts of the country, however, the consequences of low levels of educational attainment are more serious and immediate. With the disappearance of many traditional male-dominated primary sector jobs, rural men often suffer from high suicide rates. As Dr. Reimer pointed out, these suicide rates are “also a reflection of community or a society in trouble and [are] something that is quite worrying.” (Evidence, November 9, 2006)

With the disappearance of many traditional male-dominated primary sector jobs, rural men often suffer from high suicide rates.

### ***The Informal Economy***

*The informal economy is also an important part of the rural safety net. ...participation in the informal economy is a significant feature of both rural and urban economies, with rural areas surpassing urban, particularly in the low-income ranges. — Bill Reimer, evidence, November 9, 2006*

Despite the challenges of distance and demography, rural communities have always enjoyed one major advantage, namely, a strong sense of cohesiveness and belonging. This social cohesiveness can act as a social safety net, compensating in part or in whole for the income gaps discussed earlier:

Despite the challenges of distance and demography, rural communities have always enjoyed one major advantage, namely, a strong sense of cohesiveness and belonging.

volunteers provide some (but not all) of the services urban areas take for granted; people help each other build or fix homes through barter or out of simple kindness; communities

rally behind families who have lost their homes; and so on. In some instances, these bonds are strong enough to lead to the creation of cooperative enterprises that sustain rural economies.

This cohesiveness, however, is threatened in areas experiencing stagnant or declining populations. When the “rural safety net” becomes frayed, rural communities end up with problems like high rates of male suicide or, more dramatically still, they simply disappear. As Donna Mitchell pointed out, “For very small communities of 100 to 400 people it is more difficult to find ways to diversify. The volunteers are getting older and they are getting tired because they are the same people year after year, given that no natural replacements are moving to town.” (Evidence, October 17, 2006)

“For very small communities of 100 to 400 people it is more difficult to find ways to diversify. The volunteers are getting older and they are getting tired because they are the same people year after year, given that no natural replacements are moving to town.”

Speaking more generally about the volunteer sector, Harry J. Kits, executive director of Citizens for Public Justice, said that “my sense is that charities on the ground, whether faith-based, that deal with poor people in communities are stretched incredibly in terms of what they are able to do. In part, that is because they made a commitment to be as close as possible to people, and to be as participatory as possible in people’s lives to help work through the issues of poverty. It is not simply a cheque they are handing out; they are trying to create counselling, they are doing the food banks and so on. My sense is that they are struggling with that.” (Evidence, November 28, 2006)

It is also important to bear in mind that even rural Canada’s social cohesiveness can be a double-edged sword. As Ms. Martz told the Committee, the rural Canadian identity is strongly tied to self-sufficiency, which contributes to the hidden nature of rural poverty. Consequently, rural poverty often is simply ignored by policy-makers and politicians. In her testimony, Donna

It is also important to bear in mind that even rural Canada’s social cohesiveness can be a double-edged sword. As Ms. Martz told the Committee, the rural Canadian identity is strongly tied to self-sufficiency, which contributes to the hidden nature of rural poverty. Consequently, rural poverty often is simply ignored by policy-makers and politicians.

Mitchell touched on a similar point, noting that “I do find it of particular interest in the many dialogues that I have observed that rural poverty, *per se*, was not identified by rural citizens as an issue although many of the contributing factors that I have talked about certainly were identified by citizens.” (Evidence, October 17, 2006)

Even in rural communities with strong cohesiveness and vibrant “informal economies” or “social economies,” there is still a question of leadership. With smaller population bases, rural communities cannot assume that leaders will emerge spontaneously; they have to take an active role in nurturing them.

Finally, rural communities face another set of challenges related to their relatively small populations, and that is simply that they often lack the expertise or resources to take advantage of available government assistance. This expertise is important because often the most successful rural communities are those that can navigate through federal and provincial bureaucracies to take advantage of available assistance. As Ms. Martz pointed out, a lot of small communities need help getting to that point.

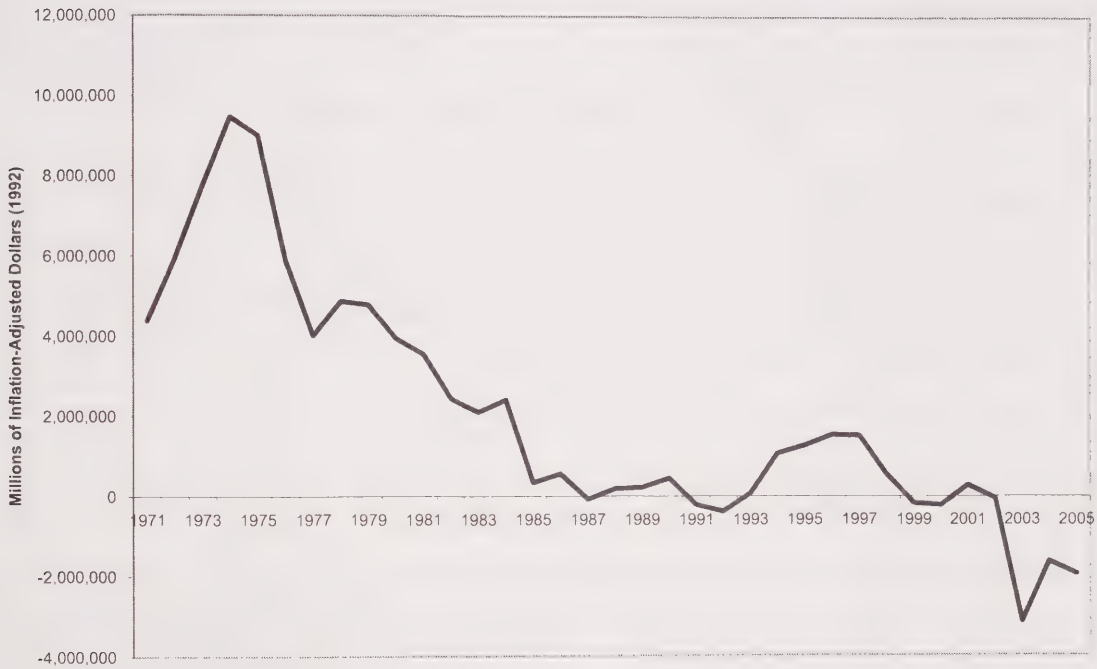
It is indeed important not to exaggerate the strength of this cohesiveness, as pointed out by Dr. Freshwater: “There is a belief about rural people that they are independent, they have a high degree of community, they are willing to cooperate and bring about change. That is true, but they have very limited resources. The things that we ask them to do when things are downloaded from national and provincial governments to rural areas, in many ways, are more than they can manage.” (Evidence, November 21, 2006)

### ***Low Farm Incomes and its Consequences***

Persistent low farm incomes have created some serious problems for farmers in many parts of the agricultural sector that are not well captured by the LICO poverty figures discussed in Chapter 2. As shown in Figure 4-1, (real) net market farm income has

hovered at or below zero since about 1987.<sup>47</sup> Figure 4-2 shows that since the late 1980s, government program payments have accounted for almost all of the farm sectors realized net income. The figure also shows that even with government support, realized net farm income has declined steadily since the early 1970s.

Figure 4-1 : Net Market Farm Income



Source: Statistics Canada, Government Direct Payment Data, Catalogue No. 21-015-XIE, CANSIM Table No 002-0009 (Realized Net Income Data), and CANSIM Table No. 326-0001 (CPI)

<sup>47</sup> Net market farm income is defined as “realized net income” less “government direct payments.” Realized net income, in turn, is defined as the difference between a farmer’s cash receipts and operating expenses minus depreciation, plus income in kind.

Figure 4-2: Realized Net Income and Government Program Payments, 1971-2005



Source: Statistics Canada, Government Direct Payment data, Catalogue No. 21-015-XIE, CANSIM Table No 002-0009 (Realized Net Income Data), and CANSIM Table No. 326-0001 (GDP Data).

Farmers have responded to these trends by increasingly resorting to off-farm work to help pay the bills. In 1980, off-farm income accounted for 72% of total farm income, whereas it accounted for 87% in 2002. In her testimony, Ms. Martz told the Committee that off-farm work puts a lot of strain on farm families,

Where off-farm income is often not enough to keep a farm afloat financially, many farm men are “going to food banks — in some cases in the city so they do not have to face their neighbours” while farm men increasingly access mental health services.

leading to situations where wives and elderly parents are left to conduct the farm business while children often run large (and dangerous) farm machinery. Where off-farm income is often not enough to keep a farm afloat financially, many farm men are “going to food banks — in some cases in the city so they do not have to face their neighbours” while farm men increasingly access mental health services.

On July 31, 2006, the federal government created a \$550-million Canadian Farm Families Options Program to help lower-income farmers and families. The program provides payments aimed at bringing household income up to a maximum of \$25,000 for

families and \$15,000 for individuals with gross farm revenues of at least \$50,000. Applicants are required to commit to using business planning and skills development programs in order to qualify for the program.

As Dr. Cummings reminded us, hardship on the farm is leading to a situation where “farming is seen as a life with few prospects [and] where depression, crisis and/or debt seriously impact many farm families. Youth are discouraged from entering the business and off-farm work is a mainstay.” (Evidence, October 31, 2006)

Not all our witnesses agreed with the pessimistic depiction of farm income or farm life. In his presentation, Dr. Klein said he would not use the term “poverty” to describe the plight of farmers, agreeing in effect with Dr. Sentance who argued that farmers face a cash-flow not a poverty problem: “There are individuals in agriculture, as there always have been, who are in the process of adjusting, and this will be a continuing process. We live in a market economy where market signals give incentives for people to do different things. I do not think we should confuse that with poverty unless it actually causes people to have a substandard level of living, and I do not see that. I was an active farmer throughout the 1960s and early 1970s, and the situation is infinitely better on the farms today than it was then, in many respects. People’s memories are often clouded by the most recent memory, but the people who live on farms now have a much better family living standard than we had in the 1960s and 1970s. There is no question about that.” (Evidence, November 30, 2006)

### ***Hardship in the Forestry Sector***

In recent years, the forestry industry has sustained considerable job losses. Major lumber companies have consolidated their operations and substantially reduced their production capacity in response to rising production costs, the consequences of border disputes, and competition from emerging economies. In other words, sawmills and pulp and paper operations have closed-shop. In

**In most cases, mill closures are occurring in single industry towns where the impact is devastating for rural residents.**

most cases, mill closures are occurring in single industry towns where the impact is devastating for rural residents. As Mr. Poshmann stated “if you are in a little mill town in central or northern Ontario and your community of a few hundred has been relying on a sawmill with a few saws and not much more, or a small pulp and paper operation, you are in deep trouble.”

Dr. Reid for his part used the difficulties in the forestry sector to highlight the risks of generalizing about rural Canada: poverty, he said, is “no longer simply a geographical problem. In Northern Ontario, where we have a booming mining sector, however, once you step past that and get into the pulp and paper sector, you find that the economy has crashed. Two businesses operate side by side geographically but only one is doing well while the other is not doing well. In many ways, the skills are non transferable.”

### ***Conclusion***

Rurality is defined by some combination of distance and density. Poverty is defined by some combination of an absolute and relative inability to avail oneself of the basic necessities of life and those goods and services which help minimize social stigma and

....being poor in rural Canada means more than just not having enough. It also means having to travel long distances to get enough. It also means having to travel long distances to get enough.

promote social inclusion. The rural poor face challenges that lie at the intersection of these two definitions: being poor in rural Canada means more than just not having enough. It also means having to travel long distances to get enough.

For rural farmers, the desire to stay on the land coupled with a strong work ethic translates into increasing use of off-farm work to keep the family farm solvent. This, in turn, puts strain on their families and farm communities. Meanwhile, some farmers have to travel increasingly far, on increasingly treacherous roads, to deliver their products to market, a fact that raises costs and contributes to the farm income crisis.

Rural depopulation compounds all these pressures, creating incentives for governments to close regional offices and neglect rural road maintenance. The private sector, for its part, is also compelled to pull up stakes and move to urban areas.

That said, it is important not to exaggerate the challenges faced by rural citizens in general and the rural poor in particular. Rural communities have many advantages, including their traditional sense of cohesiveness and belonging. Moreover, as Dr. Partridge pointed out, the rural poor are more dispersed geographically, which helps avoid some of the “adverse peer effects” (Evidence, October 26, 2006) that plague the urban poor. In addition, Dr. Sentance noted that “someone in a rural area will quite often have a lot more time available, for example, to do things on their own, particularly if they are employed in seasonal industries. That time has value and contributes to their standard of living.” (Evidence, October 24, 2006) It should be noted, however, that while some rural Canadians may, with the help of employment insurance payments, indeed enjoy leisure time in the off-season, Canadian farmers by and large are not eligible for employment insurance.

The next chapter of this report looks at some of the solutions proposed by our witnesses to address the rural poverty problem and tap into these and other rural Canadian strengths.



## CHAPTER 5: OPTIONS TO HELP THE RURAL POOR

*We must trust Canadian citizens to do what needs doing if they have the proper resources and then provide some of the means to get it done. They have to be accountable for what they receive from government but essentially, government gets out of the way. We do not need agents out there to do everything for them. — Anthony Fuller, evidence, October 31<sup>st</sup>, 2006.*

From the available evidence, it is relatively easy to paint a sombre picture of rural Canada. Rural Canada is depopulating. Rural Canada is aging. Rural Canada has a lower median income than urban Canada. The incidence of poverty in rural Canada is higher than in urban Canada by two statistical measures. Farm families increasingly rely on off-farm income to make ends meet. Rural Canadians are generally less healthy than urban residents. Rural Canadians have to travel further to see a doctor, apply for welfare, access education, or buy fresh vegetables. Economically, many parts of rural Canada are depressed. Jim Sentance captured this pessimism well when he said that “Basically, opportunities are moving elsewhere. ... Our rural areas are in relative — if not, in a lot of cases, absolute — decline. It is a difficult task to try to stand in the way of that or reverse it ... the process is pretty irresistible.” (Evidence, October 24, 2006)

While witnesses who appeared before the Committee certainly pulled no punches in describing these and other challenges discussed in the previous chapters, many also inspired the Committee by

**“This is a matter of citizenship. Do rural Canadians enjoy the same status as other Canadians, or are they second-class citizens?”**

proposing a wide range of policy ideas that tap into rural Canada’s wealth and talents and that recognize that, as Bruno Jean put it, “This is a matter of citizenship. Do rural Canadians enjoy the same status as other Canadians, or are they second-class citizens?” (Evidence, October 26, 2006)

In this chapter, the Committee sketches some of these policy ideas. It is important to stress that these ideas are not necessarily endorsed by the Standing Senate Committee on

Agriculture and Forestry, nor are they exhaustive in detail and scope. The aim is merely to provide a starting point for discussion. It is also important to emphasize that rural poverty is a multi-faceted problem and the rural poor are not a homogenous group — no single policy is likely to eradicate rural poverty on its own, nor does any one policy necessarily preclude another. Similarly, rural Canada is geographically, economically and socially diverse, which again vitiates any kind of “magic bullet” policy approach.

Finally, the Committee recognizes that rural municipalities are creatures of provincial governments and that provincial jurisdiction extends over health care, education and many forms of income assistance that directly affect rural communities and rural citizens.

***From the Agricultural Rehabilitation and Development Act to Community Futures to the New Rural Economy: A Recap***

To know where we might want to go with rural policy, it is helpful to have some idea of where we have been. As Figure 3-1 showed, rural Canada became a minority at some point in the 1920s, a trend that accelerated in the 1950s. In response to rural Canada’s relative decline, the federal government introduced in 1961 the *Agricultural Rehabilitation and Development Act* (ARDA),<sup>48</sup> one of the first explicit attempts to create a national program for rural economic development.

The thrust of the Act, and the subsequent flurry of policies aimed at rural or regional growth (including the Department of Regional Economic Expansion (DREE) created in 1969) was very much in line with mainstream economic thought at the time: federal public planners, working with the provinces, created the conditions to stimulate private-sector growth. Under ARDA, these programs were aimed at the poorest and agricultural parts of the country. Under DREE, the focus shifted to targeting the most promising rural areas (“picking winners”). Throughout, governments encouraged people to leave the

---

<sup>48</sup> This discussion is drawn largely from an article by Brett Fairbairn, of the University of Saskatchewan, entitled “A Preliminary History of Rural Development Policy and Programmes in Canada, 1945-1995,” available on the New Rural Economy website at: [http://nre.concordia.ca/nre\\_reports.htm](http://nre.concordia.ca/nre_reports.htm).

most destitute rural areas ostensibly for their own good. Rural residents were rarely consulted in the policy process.

Over time, the emphasis in rural policy shifted, culminating in the creation, in 1986, of the Community Futures Program (CFP), a federally funded but community-based and community-led program that focused on the poorest parts of rural Canada and set economic development and job creation as its two main objectives. In the program's first incarnation, the government offered a range of programs under the CFP banner, including loan and advisory services through local Business Development Centres, financial incentives for self-employment, funding for community projects tied to a wider strategic plan (Community Initiatives Funding), training, and relocation and travel assistance for job-search activity.

In 1994, the federal government reorganized CFP into the Community Futures Development Corporations (CFDC) by, among other things, discontinuing Community Initiatives Funding and merging CFP committees (consisting of local business, union and community leaders) with its Business Development Centres. In 1995, the government transferred responsibility for CFDC from Human Resources Development Canada to Industry Canada's Federal Economic Development Initiative for Northern Ontario (FedNor) division and the government's three regional development agencies, namely, the Atlantic Canada Opportunities Agency (ACOA), Canada Economic Development for Quebec Regions (CED), and Western Economic Diversification Canada (WD).

Throughout our hearings, witnesses universally praised CFDC as one of the few examples of a truly successful federal government policy in terms of its ability to generate rural economic development and, by extension, alleviate rural poverty. Ms. Martz said she thought there were "opportunities to expand it and to perhaps increase their loan base so they could foster more business start-ups and the like." (Evidence, November 23, 2006)

Throughout our hearings, witnesses universally praised CFDC as one of the few examples of a truly successful federal government policy in terms of its ability to generate rural economic development and, by extension, alleviate rural poverty.

While he did not specifically mention CFDC, Dr. Apedaile suggested that the federal and provincial governments could play a useful role in helping Canada's small rural businesses "scale up production and employment." Most of these businesses, he said, are "mom and pop artisan enterprises that centre around a particular skill or craft people have" and have a hard "time moving forward and scaling up. That means differentiating their products, finding new markets or growing their business." (Evidence, November 9, 2006)

The CFDC community-based approach appears to be behind more recent instances of federal rural policy. The Rural Secretariat's "Rural Development and Community Capacity Building Program" or "Models Program" for example shares the same basic philosophy as CFDC. It studies rural success stories and shares these experiences, sometimes with funding assistance, with other parts of rural Canada.

Finally, it is also worth noting that the Organisation for Economic Co-operation and Development cites CFDC as a model program for other countries to emulate and a clear example of what the OECD calls the "new rural paradigm" and what others call the "new rural economy," the key features of which are summarized in Table 5-1. Many of the proposals outlined below reflect this new approach.

**Table 5-1: The New Approach to Rural Economic Development**

	Old Approach	New Approach
<b>Objectives</b>	Equalization, farm income, farm competitiveness	Competitiveness of rural areas, valorization of rural assets, exploitation of unused resources
<b>Key target sector</b>	Agriculture	Various sectors of rural economies (e.g., rural tourism, manufacturing, Information and communications technology (ICT), industry, etc.)
<b>Main tools</b>	Subsidies	Investments
<b>Key actors</b>	National governments, farmers	All levels of government (supranational, national, regional and local), various local stakeholders (public, private, NGOs)

Source: OECD, *The New Rural Paradigm: Policies and Governance*, Paris, 2006, p. 15.

## *Rural Economic Development*

Over the course of our meetings this fall, the Committee heard a number of proposals aimed at alleviating rural poverty through economic-based policies ranging from laissez-faire to more activist approaches. In every instance, these proposals shared the same basic conviction, namely, that the most effective and often most direct route to poverty alleviation is through economic growth, employment and some form of rural economic development. As Dr. Freshwater, “poverty is an aspect of rural development, and the way we resolve that is by effective rural development policy.” (Evidence, November 21, 2006)

### **a. Ease Transition out of Rural Canada**

Some witnesses placed limits on how much governments should do to keep rural regions alive through economic development or job creation programs, arguing that these types of government

Some witnesses placed limits on how much governments should do to keep rural regions alive through economic development or job creation programs...

programs often make things worse by encouraging people to stay in areas where there are few if any long-term employment prospects. Instead, government programs should encourage labour mobility and help those who are able to leave to find employment elsewhere.

*We have an employment insurance system that went through brutal reforms in 1971-72. They were partially undone in the 1996 reforms. Since then, there has been a fair amount of rollback on that initiative. Those reforms permitted, sustained and, I would argue, ultimately encouraged reliance on seasonal work in rural communities. There are a lot of Canadians to this day who are living in rural communities with not particularly auspicious conditions, and for whom not having made those reforms in the early 1970s would have been better. We have created a seasonal culture that I think in the long haul has not been good for the welfare of Canadians. — Finn Poschmann, evidence, November 7, 2006*

Proponents of this view also believe that rural areas will likely experience large absolute population and employment declines in coming decades. It is therefore

unrealistic to try to sustain services in these areas. Governments should focus instead on preparing for eventual depopulation.

**b. Build Rural Alliances**

The Committee also heard from witnesses who, while recognizing the realities of rural depopulation, were not so willing to leave rural Canada to its fate. These proposals also share a common theme, namely, that rural areas need to pool their resources and work together either with urban centres or amongst themselves or both.

**i. Leverage Urban Growth**

Urban Canada is growing. Recognizing this fact, some witnesses said that the single best rural development strategy is one that emphasizes strengthening rural ties to urban areas. In his presentation, Dr. Partridge stressed that governments can be most effective by helping rural communities leverage urban growth through stronger linkages to urban centres, including better transportation infrastructure and supporting governance institutions.

*How do we enhance rural opportunities? We find ways of building tighter links with even the smaller urban centres. Much of this relates to commuting kinds of behaviour, but I want to stress it is not that we want everyone to commute...We want just enough people to commute to keep our rural communities vital, to have enough people to offer important services such as health care and so on. It is building critical mass so rural Canadians can participate. (Evidence, October 26, 2006)*

Dr. Partridge emphasized the need to introduce more innovative governing structures that incorporate a more regional approach. He felt that rural regions need broader identities than just small towns in order to have a voice.

**ii. Connecting Rural and Urban Interests**

Others such as Dr. Apedaile offered a different perspective, emphasizing instead that urban needs rural at least as much as rural needs urban:

*We are not talking about the urban areas pulling up the rural area. We are saying that the rural economy is pulling up the metro area for years. Our common interests lie in making this symbiotic relationship work into the future.* (Evidence, November 9, 2006)

To illustrate his point, Dr. Apedaile observed that rural areas supply an essential array of public goods to urban centres, including — and perhaps most obviously — clean and safe drinking water from rural watersheds.

The challenge, according to Dr. Reimer, is making urban Canada understand why rural Canada is important. This task is especially difficult because, as Dr. Freshwater pointed out, few urban people have fully experienced rural life: “One thing that has happened is you have a more suburban population that is disconnected from rural areas. They see the amenity value of a rural place as being the primary reason for dealing with rural areas rather than seeing that the people who live in those rural areas have to earn a living.” (Evidence, November 21, 2006)

**iii. Rural to Rural Linkages**

As discussed in the previous chapter, rural communities often lack economic and human resources. Donna Mitchell observed that sometimes rural regions may be compelled to compete with each

...rural communities often find benefit from working together and sharing resources by creating larger rural zones or regions.

to attract to private investment, public funding or tourism dollars. However, she said the rural communities often find benefit from working together and sharing resources by creating larger rural zones or regions.

These kinds of collective solutions may be the best answer to increasing well-being for many parts of rural Canada. To illustrate, she suggested that instead of developing individual tourism plans, communities could group together to offer a plan that benefits and promotes an entire region.

**c. Farming and Multifunctionality**

Even though agriculture no longer dominates the rural economy as it once did, many witnesses recognized its vital relationship to rural identity and rural prosperity. Dr. Cummings pointed out that “Agricultural land is the backbone of much of our rural society. Certainly, if you look at our southern Ontario and southern Canadian landscape, it is hard to imagine a landscape without agriculture there.” (Evidence, October 31, 2006)

As we discussed in the previous chapter, farmers in Canada have seen their farm incomes trend downward for nearly three decades and future prospects for increased revenue margins are not optimistic. The main reason for the decline is the fall in commodity

Many farmers feel that the lack of market power and unfair competition from generously supported farm sectors among our trading partners are at the heart of the problem.

prices. Many farmers feel that the lack of market power and unfair competition from generously supported farm sectors among our trading partners are at the heart of the problem.

Many witnesses called for a new approach to farm policy, one that recognized the larger role agriculture plays in society. Ms. Martz, for example, recommended looking at a “multifunctionality approach ... [that] they are using in Europe where they are looking at farms as places for sequestering carbon and protecting watersheds.” (Evidence, November 23, 2006) Under a multifunctional approach, farmers are seen as important contributors to a wide range of objectives: promoting rural development; preserving rural heritage, and rural amenities; and ensuring the security of the nation’s food supply.

A multifunctional approach also insists that commodity prices do not fully reflect the broader benefits farming brings to the country, which is why Dr. Apedaile argues we

cannot leave our farmers at the mercy of market forces: “[f]armers are needed in this country, and they are needed for all kinds of reasons. Most of those reasons do not translate through market demand and supply forces. Therefore the pricing of the services that they produce is not discovered and we think that they are probably therefore not important.” (Evidence, November 9, 2006)

In addition to providing food and societal services, agriculture now emerges as an eventual generator of alternative sources of fuels such as biofuels.

### ***Income Policies***

In the face of the many failures of national and even provincial rural development strategies, and given the long-term trends towards substituting capital for labour, several witnesses proposed policy measures that would address rural poverty more directly by delivering income to individuals rather than filtering income through bureaucracies.

Mr. Goldberg for example, argued that a guaranteed annual income is “something whose time is coming back and needs to be looked at.” (Evidence, November 7, 2006) Under a guaranteed annual income, the government provides an unconditional annual and ongoing income floor (i.e., an annual minimum income) below which no family or individual can fall.

Dr. Reid saw the guaranteed annual income as an important step towards divorcing rural assistance and rural poverty reduction from labour or agricultural policy. He argued that if the federal government wants to address farm poverty or rural poverty more generally, it would be better doing so directly through a program like the guaranteed annual income.

David Bruce also supported the idea of a universal guaranteed income, arguing that it would have an important rural impact because it is a “... a creative way of thinking about what we are really talking about, which is ensuring that people are not penalized for contributing something that we need in our society, which is food supply.” (Evidence, October 26, 2006) In other words, a guaranteed income program might help rural citizens stay in rural Canada.

Dr. Reid saw the guaranteed annual income as an important step towards divorcing rural assistance and rural poverty reduction from labour or agricultural policy. He argued that if the federal government wants to address farm poverty or rural poverty more generally, it would be better doing so directly through a program like the guaranteed annual income. Dr. Reid also noted that it would be difficult to introduce a guaranteed annual income solely to rural Canadians, "... it would have to be extended beyond rural." (Evidence, November 21, 2006)

In his testimony, Dr. Partridge said that while a guaranteed income policy might be desirable in the long run, Canada should first consider creating something like the U.S. earned income tax credit (EITC). The EITC is a refundable tax credit paid to working families who fall below certain income thresholds. Enacted in 1975, the EITC is the largest anti-poverty program in the United States and enjoys broad support. In 2004, almost 21 million American families received more than US\$36 billion in refunds through the EITC. In Canada, the federal government has said it will introduce a working income tax benefit (WITB), similar in principle to the EITC, in Budget 2007.

Finally, Mr. Goldberg also proposed a more immediate way of dealing with poverty, namely raising the Canada Child Tax Benefit to about \$5,000 per child because "we must say that no child in this country will ever again be raised in poverty." (Evidence, November 7, 2006)

### ***Education***

Education emerged as another major policy theme in the Committee's discussions, first because education is one of the best ways out of poverty, and second because rural Canadians overall have, as discussed, lower levels of educational attainment than urban Canadians. As Mr. Poschmann pointed out, "education is vitally important for younger members of the community entering the workforce. That is true everywhere." (Evidence, November 7, 2006)

Of course, education is a provincial responsibility and the policy proposals from our witnesses recognized this fact. Mr. Poschmann suggested that the federal government could provide post-secondary funding directly to people rather than institutions or provinces. In so doing, it would avoid a problem that plagues many universities, especially those in smaller provinces, namely, that they often bear the cost of educating people who take their newly acquired skills out of province after completing their studies.

Mr. Goldberg, for his part, said that the federal government should use its funding power to convince the provinces to offer affordable early childhood education/daycare because this is where “we get the biggest bang for the buck.” (Evidence, November 7, 2006) He also said the federal government should help the provinces fund more adult education and literacy programs, reduced university tuition fees (to help with student debt loads), and enrich subsidies to rural children to help defray the cost of moving away from home. Finally, he argued that the federal government should tie its post-secondary education funding to a requirement that provinces charge the same fee to all Canadian students regardless of their province of origin. The current practice of charging differential fees reduces labour mobility and is not good for the country.

To help address the rural-urban educational divide even more directly, Dr. Apedaile argued that rural areas should consider twinning their educational services with urban centres to expand the range of opportunities for rural students.

Finally, Dr. Reimer and Dr. Jean argued that governments at all levels should consider increasing their funding for regional or rural universities, colleges and trade schools. These institutions encourage rural students to further their studies because they have less

“... a number of universities in the province of Quebec are located in rural areas. This makes Quebec fairly unique within Canada. I am firmly convinced that a university exerts a real influence on a region’s economic prosperity.”

far to travel and fewer cultural barriers to surmount. They also add tremendous resources to rural communities, as Dr. Jean noted: “... a number of universities in the province of Quebec are located in rural areas. This makes Quebec fairly unique within Canada. I am

firmly convinced that a university exerts a real influence on a region's economic prosperity." (Evidence, October 26, 2006)

### ***Other Policy Options***

Over the course of its deliberations, the Committee heard a number of other policy ideas which, while they received less attention than economic policy, income policies and education, might nevertheless play an important contributing role in alleviating rural poverty.

#### **c. Transportation**

As discussed in the previous chapter, getting around in rural Canada can be a challenge. Dr. Fuller recommended that governments help fund organizations that already provide transportation services in rural areas and understand local needs, such as Meals-on-Wheels or the Red Cross. He also said that these organizations are often hamstrung by regulations that prevent them from offering rides to people who are not officially enrolled in their programs.

While recognizing that this is often a provincial issue, Dr. Fuller suggested that the federal government could help alleviate some of these problems by offering start-up loans for central ride services through the Community Futures program. The federal government could also provide incentives so these organizations can purchase fuel-efficient vehicles, perhaps powered by biofuels, which would have environmental benefits and help local farmers. Dr. Reimer, for his part, suggested that the federal government provide grants, fuel rebates, or tax credits to help rural transportation organizations.

#### **d. Tourism**

While Canada is well-known for its natural (and largely rural) beauty, Dr. Cummings said that the federal government could be doing more to promote rural tourism: "We are

tame in our promotional activities. We are not innovative in the way we promote our countryside and our opportunities. We can support the service sector in a variety of ways. If we do, we will support rural in much of Canada, not everywhere, but certainly in much of Canada.” (Evidence, October 31, 2006)

#### **e. Immigration**

Attracting immigrants to rural Canada could help revitalize rural areas, much as they did at the turn of the 20<sup>th</sup> century. As Dr. Partridge noted, immigrants “have a big multiplier impact in terms of rural population growth. Not only do the immigrants come in, there are two additional impacts. One is critical mass. If the community has enough people, it can keep the hospital

...immigrants “have a big multiplier impact in terms of rural population growth. Not only do the immigrants come in, there are two additional impacts. One is critical mass. If the community has enough people, it can keep the hospital and that makes it a liveable place for people born in Canada.”

and that makes it a liveable place for people born in Canada.” Moreover, “once you start bringing immigrants in, you get a multiplier impact where more immigrants come, and that makes the community more liveable because it has more services. The problem is that many rural communities do not have the immigrants and it is difficult to attract them.” (Evidence, October 26, 2006)

Mr. Bruce said one way of attracting immigrants to rural Canada is to target people who either are from rural areas or want to live in a rural area. “We need to look at how we can make that situation known to countries where people will ... have a greater commonality between the country of origin and rural Canada.” (Evidence, October 26, 2006)

Dr. Cummings, for his part, suggested that governments could help make the transition to rural areas easier for some immigrants by funding cross-cultural and English-as-a-Second-Language (ESL) or French-as-a-Second-Language (FSL) services in rural areas. He added that “they do not have to be big and expensive. We can find them in units which are divisible to meet the needs of the community.” (Evidence, October 31, 2006)

**f. Regionalizing Government Offices**

Over the years, the federal government has either set up or moved a number of offices into smaller communities and regions of the country, including the goods and services tax (GST) centre in Prince Edward Island and Canada Revenue Agency tax centres in places such as Sudbury, Ontario and Shawinigan, Quebec.

Dr. Partridge told the Committee that regional government offices can help stabilize regional economies and play an important role in creating the kind of regional hubs he believes are crucial for rural Canada's future prosperity. As he also pointed out, "The kinds of services ... could be done right now offshore in India. Why can they not be sent to smaller rural communities and spread the wealth out?" (Evidence, October 26, 2006)

"The kinds of services ... could be done right now offshore in India. Why can they not be sent to smaller rural communities and spread the wealth out."

**g. More Rural Research**

Despite more than fifty years of relative rural economic decline, the Committee learned that there is a paucity of research into rural poverty and rural issues more generally. Ms. Mitchell, for example, pointed out that "we do not have a very fulsome set of research. In fact, I am not aware of very much research in rural Canada" (Evidence, October 17, 2006), while Dr. Fuller noted the lack of good empirical data on transportation problems in rural Canada.

Several witnesses recommended that additional funding be directed towards eliminating these lacunae. Dr. Jean, for example, said "we must encourage quality university research into the wide-ranging problems that rural communities in this country will have to address; thus, we should launch a research initiative into the challenges posed by Canadian rural development." (Evidence, October 26, 2006)

## *Conclusion*

The range of policy proposals outlined by our witnesses and sketched here is large and impressive. Dr. Freshwater encouraged the Committee to consider significant and dramatic changes when recommending policy solutions to rural poverty: “I would encourage

**“I would encourage you to think about large changes rather than incremental changes. If what you have done has not been effective, changing it a little will likely not be effective.”**

you to think about large changes rather than incremental changes. If what you have done has not been effective, changing it a little will likely not be effective.” (Evidence, November 21, 2006)

Making a similar point, but from a different perspective, Mr. deGroot-Maggetti urged the Committee to consider a recommendation for a national poverty-reduction strategy spanning rural and urban areas similar at least in principle to the one recently announced in Newfoundland and Labrador. “In our estimation what needs to happen first, and this is not the actual hands-on direct thing, is to lay out a strategy for addressing these things because the strategy will have to take into account what different groups can do. There are some things the federal government can do, there are some things provincial governments can do, and there are poverty-reduction strategies that are happening at the community level too. With a strategy like that, you can lay out in a particular budget, the taking of particular steps. It may not get rid of poverty but it is part of an overall plan. There must be a plan that actually is the aim to eradicate poverty.” (Evidence, November 28, 2006)

As pointed out at the beginning of this chapter, many of the proposals discussed share both an abiding faith in rural Canada’s resilience and also an underlying philosophical principle, namely, the idea that federal (and provincial) governments must facilitate — not dictate — policy solutions for rural Canadians.

In other words, rural communities themselves must come up with economic development and poverty-alleviation ideas that are best suited to their particular needs. The federal and provincial governments can then help with funding, policy design and implementation if and where need be. Dr. Jean put it succinctly: “The best rural policies are those managed in collaboration with the rural communities.” (Evidence, October 26, 2006)

...rural communities themselves must come up with economic development and poverty-alleviation ideas that are best suited to their particular needs. The federal and provincial governments can then help with funding, policy design and implementation if and where need be.



## CHAPTER 6: CONCLUSION

*I am convinced that rural workers fulfill a variety of functions. While occupying the territory, they produce goods and services, they develop their environment. Occupying territory represents an essential geopolitical function for ensuring national sovereignty and security. One could also say that rural people do it voluntarily. In certain isolated areas, however, I think that the government has a responsibility to help them sustain their presence on this piece of Canadian territory.* — Bruno Jean, Canada Research Chair in Rural Development, Université du Québec à Rimouski, evidence, October 26, 2006

---

*In terms of why rural areas are so important, I do not think we need to rely on national security. We can rely on a host of other things. First, many people like the lifestyle of rural areas. They like the small town; they do not like the congestion; they like to know all their neighbours; they like the special feel of a rural area. If we lose our rural communities, we lose that option value. A strong reason that rural Canada is so important is that we lose something not only for today but for centuries. Also, rural communities are often our first line of environmental stewards. They are the ones at the watersheds, forests and lakes. In that sense, a healthy rural Canada helps to promote a stronger environment. Another reason is cultural; we lose much of our heritage when we lose our rural communities.* — Mark Partridge, evidence, October 26, 2006

In the introduction to this report, the Committee said that the rural poor are often invisible. In its planned travels in the winter and spring of 2007, the Committee hopes to do its part to give them a voice, to make their concerns known and more visible. This interim report will, we hope, serve as a document to begin a dialogue, the ultimate goal being of course to listen, learn and to help advance their cause with pertinent recommendations.

The Committee also wants to insist on its deep faith in rural Canada's ability to develop its own solutions to its own problems with the appropriate support from government. The Committee is looking forward to meeting residents in areas that have shown some success in fighting against rural decline and rural poverty.

The Committee also wants to insist that it believes urban Canada needs rural Canada not just for its food, its wood, its minerals or its fish, but also for its environmental stewardship, its watersheds and, ultimately, its open and forested spaces.

## LOW-INCOME / POVERTY DEFINITIONS

**Basic Needs Poverty Measure:** Developed by Christopher Sarlo, adjunct scholar at the Fraser Institute, the basic needs approach defines poverty thresholds by measuring the minimum consumption (as opposed to income) necessary to sustain physical well-being. It focuses on estimating the cost of basic shelter (low-cost apartments), clothing and dietary needs (enough calories to avoid hunger). In his view, a family is poor if its before-tax income is insufficient to pay for his basket of “basic needs” items.

**Low-income cut-off (LICO):** Under the LICO approach, Statistics Canada sets its low-income threshold at 20 percentage points *above* the average proportion of income spent by families on food, shelter and clothing. If the family’s income falls below this threshold, Statistics Canada classifies the family as “low-income.” In 1992, for example, the average family of four spent 43% of its after-tax income on food, shelter and clothing. Adding 20 percentage points implies a LICO after-tax threshold equal to 63% of after-tax income devoted to food, shelter, and clothing

**Low-income Measure (LIM):** The LIM identifies low-income Canadians as those living in families that have an after-tax income lower than 50% of the median income for all Canadian families in a given year.

**Market Basket Measure of Poverty:** Developed by Human Resources Development Canada, this measure of poverty is based on the estimated cost of purchasing a basket of goods and services deemed to represent the standard of consumption for a reference family of two adults and two children. This basket of goods includes the costs of food, clothing, shelter, transportation, and other goods and services that are determined for different regions across Canada.

### RURAL DEFINITIONS

**Predominantly Rural Region (PRR):** Developed by the Organisation for Economic Co-operation and Development (OECD), this definition refers to regions with more than 50 percent of the population living in communities with less than 150 persons per square kilometre. The OECD predominantly rural regions include individuals living in the countryside, towns and small cities *inside and outside the commuting zone of larger urban centres*

**Rural and Small Town (RST):** Developed by Statistics Canada, this definition refers to any community or locale with fewer than 10,000 people *and* where fewer than 50% of the population commutes to an urban area.

**Metropolitan Influenced Zones (MIZ):** The MIZ definition is based on population density and distance, but also considers the commuting flow between rural and small towns and larger centres. Metropolitan Influenced Zones (MIZ) are assigned on the basis of the share of the workforce that commutes to any CMA or CA (Strong MIZ: between 30% and <50%; Moderate MIZ: between 5% and <30%; Weak MIZ >0% and <5%; No MIZ: no commuters).

September 28, 2006	<b>National Anti-Poverty Organization:</b> Sherrie Tingley, Executive Director; Debbie Frost, President, Board of Directors; Nancy Shular, Vice-President, Board of Directors.
October 3, 2006	<b>Agriculture and Agri-Food Canada:</b> The Honourable Charles Strahl, P.C., M.P., Minister of Agriculture and Agri-Food; Christiane Ouimet, Associate Deputy Minister; Donna Mitchell, Executive Director, Rural and Co-operatives Secretariats
October 5, 2006	<b>Statistics Canada:</b> Sylvie Michaud, Director, Income Statistics; Denis Chartrand, Director, Agriculture Division; Ray Bollman, Research Economist.
October 17, 2006	<b>Agriculture and Agri-Food Canada:</b> Donna Mitchell, Executive Director, Rural and Co-operatives Secretariats; Christine Burton, Director, Rural Policy and Strategic Development.
October 24, 2006	<b>As an individual:</b> Jim Sentance, Associate Professor, Department of Economics, University of Prince Edward Island
October 26, 2006	<b>As an individual:</b> Bruno Jean, Canada Research Chair in Rural Development, Université du Québec à Rimouski; David Bruce, Director, Rural and Small Town Programme, Mount Allison University; Mark Partridge, Adjunct Professor, Department of Agricultural Economics, University of Saskatchewan;
October 31, 2006	<b>As an individual:</b> Harry Cummings, Professor, School of Environmental Design and Rural Development, University of Guelph; Anthony Fuller, Professor, School of Environmental Design and Rural Development, University of Guelph.

November 7,  
2006

**C.D. Howe Institute:**

Finn Poschmann, Director of Research.

**As an individual:**

Michael Goldberg, Chair, First Call: BC Child and Youth Coalition (by video conference).

November 9,  
2006

**As an individual:**

Peter Apedaile, Professor Emeritus, Department of Rural Economy, University of Alberta;

Bill Reimer, Professor, Department of Sociology and Anthropology, University of Concordia.

November 21,  
2006

**As an individual:**

David Freshwater, Professor and Director of Graduate Studies for Agricultural Economics, University of Kentucky;

Donald Reid, Professor, School of Environmental Design and Rural Development, University of Guelph.

November 23,  
2006

**As an individual:**

Diane Martz, Research Manager, Prairie Women's Health Centre of Excellence.

November 28,  
2006

**Fraser Institute:**

Chris Sarlo, Senior Fellow (by video conference).

**Citizens for Public Justice:**

Greg deGroot-Maggetti, Socio-economic Policy Analyst;

Harry J. Kits, Executive Director.

November 30,  
2006

**As an individual:**

Kurt Klein, Professor, Economics Department, University of Lethbridge.

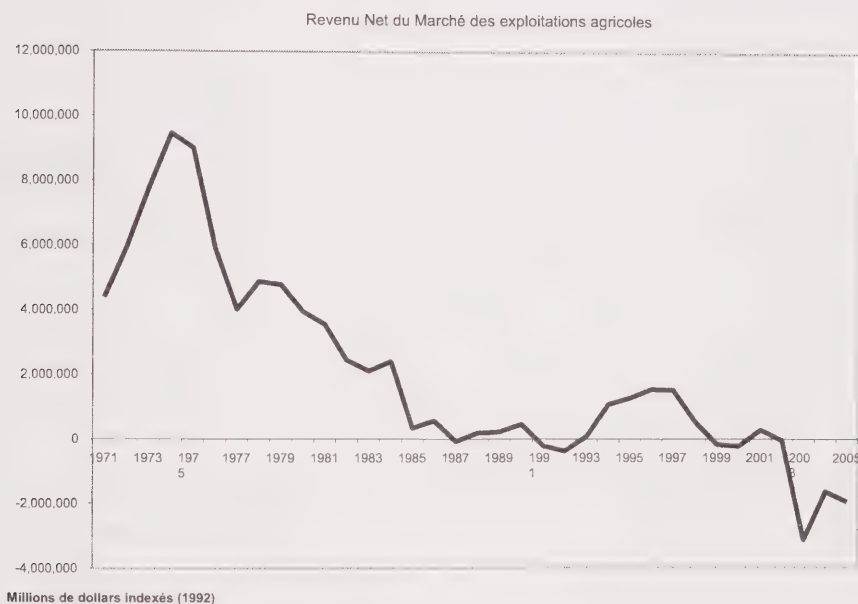
Senate



Sénat

CANADA

## Comprendre l'exode : lutte contre la pauvreté rurale



Rapport intérimaire  
du Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts

L'honorable Joyce Fairbairn, C.P., *présidente*  
L'honorable Leonard J. Gustafson, *vice-président*

Décembre 2006

*This report is also available in English*

.....

Disponible sur l'intranet Parlementaire :

[www.parl.gc.ca](http://www.parl.gc.ca)

(Travaux des comités — Sénat — Rapports)  
39<sup>e</sup> Parlement — 1<sup>re</sup> Session

<b>MEMBRES.....</b>	<b>iii</b>
<b>ORDRE DE RENVOI.....</b>	<b>iv</b>
<b>SOMMAIRE EXÉCUTIF .....</b>	<b>v</b>
<b>CHAPITRE 1 : INTRODUCTION .....</b>	<b>1</b>
<i>Mandat du Comité .....</i>	<i>2</i>
<i>Annexe.....</i>	<i>4</i>
<b>CHAPITRE 2 : DÉFINITION DE LA PAUVRETÉ RURALE .....</b>	<b>5</b>
<i>Définitions de « rural ».....</i>	<i>5</i>
<i>Définitions de la pauvreté.....</i>	<i>8</i>
<i>L'approche du comité.....</i>	<i>14</i>
<i>Conclusion : quelques preuves statistiques .....</i>	<i>15</i>
<b>CHAPITRE 3 : LES TENDANCES QUI FAÇONNENT LE CANADA RURAL .....</b>	<b>23</b>
<i>Population et démographie.....</i>	<i>23</i>
<i>L'économie rurale.....</i>	<i>29</i>
<i>Transport et communications .....</i>	<i>32</i>
<i>Coûts du transport et des communications .....</i>	<i>33</i>
<i>Conclusion .....</i>	<i>34</i>
<b>CHAPITRE 4 : LES DIFFICULTÉS DES PAUVRES DANS LE CANADA RURAL .....</b>	<b>37</b>
<i>Transports ruraux et routes rurales.....</i>	<i>37</i>
<i>Santé rurale et accès aux soins.....</i>	<i>39</i>
<i>Niveau d'instruction et analphabétisme dans les régions rurales.....</i>	<i>43</i>
<i>Services publics et privés.....</i>	<i>44</i>
<i>Problèmes d'emploi .....</i>	<i>46</i>
<i>Immigration .....</i>	<i>47</i>
<i>Enjeux hommes-femmes dans le Canada rural.....</i>	<i>48</i>
<i>L'économie informelle .....</i>	<i>50</i>
<i>Faiblesse des revenus agricoles et ses conséquences.....</i>	<i>52</i>
<i>Les difficultés dans le secteur forestier.....</i>	<i>55</i>

<i>Conclusion</i> .....	56
<b>CHAPITRE 5 : LES MOYENS DE VENIR EN AIDE AUX RURAUX PAUVRES</b> .....	<b>59</b>
<i>Historique : De la l'ARDA à l'Aide au développement des collectivités et à la Nouvelle économie rurale</i> .....	60
<i>Développement économique rural</i> .....	63
<i>Politique en matière de revenu</i> .....	68
<i>Éducation</i> .....	70
<i>Autres possibilités d'intervention</i> .....	71
<i>Conclusion</i> .....	74
<b>CHAPITRE 6 : CONCLUSION</b> .....	<b>77</b>
<b>ANNEXE A : GLOSSAIRE</b> .....	<b>79</b>
<b>ANNEXE B : TÉMOINS ENTENDUS</b> .....	<b>81</b>

L'honorable Joyce Fairbairn, P.C., Président du comité

L'honorable Leonard J. Gustafson, vice-président du comité

Les honorables sénateurs :

Catherine S. Callbeck

Ione Christensen

Frank W. Mahovlich

Terry M. Mercer

Grant Mitchell

Donald H. Oliver

Robert W. Peterson

Hugh Segal

David Tkachuk

*Membres d'office du comité :*

L'honorable Daniel Hays (ou Joan Fraser) et Marjory LeBreton (ou Gerald Comeau)

En outre, les honorables sénateurs Cordy, Downe, Kenny, Meighen, Merchant et Milne ont été membres du comité durant cette étude spéciale pendant la 1<sup>re</sup> session du 39<sup>e</sup> Parlement.

Extrait des *Journaux du Sénat* du mardi 16 mai 2006 :

L'honorable sénateur Segal propose, appuyé par l'honorable sénateur Di Nino,

Que le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts soit autorisé à examiner, en vue d'en faire rapport, la pauvreté rurale au Canada. En particulier, le Comité sera autorisé à :

- a) examiner l'étendue et l'importance de la pauvreté rurale au Canada;
- b) évaluer la situation relative du Canada à ce chapitre par rapport à d'autres pays de l'OCDE;
- c) examiner les principales causes de la diminution des débouchés pour les Canadiens vivant en milieu rural;
- d) recommander des mesures en vue de réduire la pauvreté rurale et d'élargir les débouchés pour les Canadiens vivant en milieu rural;

Que le Comité remette son rapport final au plus tard le 30 avril 2007.

Après débat,

La motion, mise aux voix, est adoptée.

*Le greffier du Sénat,*  
Paul C. Bélisle

À bien des égards, les pauvres vivant en milieu rural sont invisibles.

Ils ne tendent pas la main. Ils ne se regroupent pas dans les centres-villes. Ils font rarement la queue devant les refuges pour sans-abri pour la simple raison que, sauf quelques rares exceptions, il n'existe pas de telles installations en milieu rural. Ils se rendent rarement au bureau local de l'assurance-emploi parce que ce bureau « local » n'est plus exactement local. Ils se plaignent rarement de leur sort parce que ce n'est pas comme cela que l'on agit, au Canada rural.

Les pauvres des régions rurales sont rarement l'objet de recherches. À quelques exceptions près, les milieux universitaires et les groupes d'action se préoccupent d'étudier et de mettre en évidence le sort des pauvres des villes.

Les pauvres vivant en milieu rural au Canada attirent rarement l'attention des politiques. À la connaissance du Comité, aucun autre comité parlementaire fédéral n'a consacré un rapport entier exclusivement à la pauvreté rurale, bien que la pauvreté rurale ait été abordée dans certaines études sur la pauvreté, notamment par le Comité spécial du Sénat sur la pauvreté de 1971 (le rapport du Comité Croll).

Certains disent que les pauvres vivant en milieu rural sont invisibles parce qu'ils ne sont pas vraiment très pauvres : très peu de pauvres en milieu rural manquent de nourriture, encore moins sont sans abri, et plusieurs jouissent d'un accès à la nature et d'une structure sociale « tissée serrée » qu'on retrouve souvent dans les communautés rurales.

L'intérêt du Comité pour l'étude de la pauvreté rurale découle de sa préoccupation à l'égard de ce qu'il est convenu d'appeler la crise du revenu agricole. La faiblesse des revenus agricoles est un problème durable, mais la situation est devenue plus préoccupante ces derniers temps. Au cours des dernières années, le secteur agricole a dû affronter plusieurs événements désastreux comme la fermeture de la frontière américaine, après la découverte de cas de maladie de la vache folle, l'élimination de poulets entraînée

par la grippe aviaire, les sécheresses dans certaines régions des provinces des Prairies, le renforcement du dollar canadien et la stagnation ou la chute des prix de nombreuses denrées.

Bien sûr, le Comité reconnaît que la pauvreté rurale va au-delà de la pauvreté agricole car, dans des provinces comme Terre-Neuve et Labrador, pour ne nommer que celle-là, l'agriculture ne représente qu'une petite partie de l'économie rurale. Et même dans des provinces où l'agriculture est forte, par exemple l'Alberta, la Saskatchewan et le Manitoba, de grands pans de l'économie rurale sont dominés par l'exploitation forestière, pétrolière, gazière et minière, l'activité manufacturière et le secteur tertiaire.

S'appuyant sur ces faits, le 16 mai 2006, le Comité a été autorisé par le Sénat à étudier la pauvreté rurale sous toutes ses facettes. Le présent rapport est le fruit du travail qu'il a abattu jusqu'à maintenant et des observations et suggestions éclairées de décideurs, activistes et universitaires qui ont consacré leurs carrières à l'étude de la pauvreté, du Canada rural et parfois des deux.

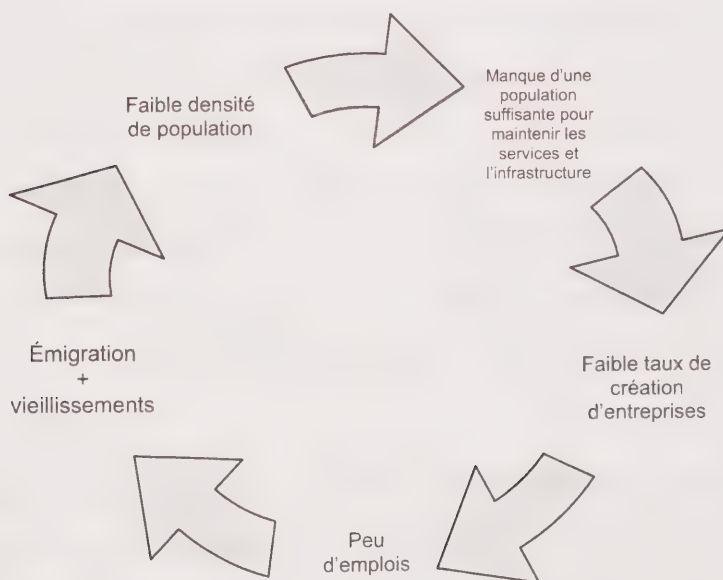
Dans notre premier chapitre, nous exposons les problèmes à peu près comme nous le faisons ici, c'est-à-dire en essayant de restituer de façon concise et intuitive l'essence des débats que la pauvreté rurale alimente actuellement. Nous décrivons aussi de façon assez détaillée la portée de notre étude et le projet que nous formons de nous rendre dans les collectivités rurales pour entendre de leur bouche même ce que les premiers intéressés pensent de tout cela. Les déplacements que nous envisageons expliquent pourquoi nous ne faisons pas de recommandation formelle dans le présent rapport intérimaire — le Comité a toujours cru important de parler à ceux et celles qui vivent la vie rurale dans ses moindres détails au jour le jour, et non seulement aux spécialistes.

Au chapitre 2, nous entrons un peu plus profondément dans le sujet en revoyant certains des débats cruciaux qu'ont suscités les différentes définitions des termes « rural » et « pauvreté ». Bien que forcément intimidant à cause de la profusion de détails techniques et constitutifs de ces réalités qu'il renferme, ce chapitre est également très important pour comprendre les débats sur la pauvreté rurale. Ayant pesé les points forts

et les faiblesses des diverses définitions de ces deux mots, le Comité opte pour une approche pragmatique qui contourne ces débats en centrant son travail sur le point de départ fondamental de son étude, à savoir qu'un pauvre est un pauvre de trop.

Sur bien des plans, le problème de la pauvreté rurale découle d'un autre problème plus vaste : le déclin économique et démographique relatif du Canada rural. Au chapitre 3, nous décrivons les trois grands tendances qui ont façonné ce Canada jusqu'ici et qui lui donneront vraisemblablement le visage qu'il aura à l'avenir, à savoir la stagnation ou la diminution de la population rurale, qui vieillit comme celle des autres régions; le remplacement de la main-d'œuvre par le capital dans le secteur primaire, qui a toujours été important pour le Canada rural; et le fait que l'avantage de la chute des prix du transport des marchandises a été annulé par une montée équivalente des prix du transport des passagers. Même si le Canada rural n'est pas un tout monolithique et a son lot de réussites, ces tendances peuvent parfois aboutir à un cercle vicieux, comme la figure qui suit l'illustre bien.

**Figure 3-4 : Le cercle vicieux du déclin des régions rurales (OCDE)**



Source: Organisation de coopération et de développement économiques, *Le nouveau paradigme rural : politiques et gouvernance*, 2006, p.32.

Au chapitre 4, nous décrivons en détails certaines des nombreuses difficultés qu'éprouvent les pauvres des régions rurales, en commençant par le fait que s'ils ressemblent en tous points à ceux des régions urbaines — on trouve là aussi un nombre disproportionné de mère célibataires, d'Autochtones et de personnes peu instruites, âgées, handicapées ou sans emploi —, ils ne vivent pas du tout la pauvreté de la même façon que ceux des villes. Cette différence est le plus souvent attribuable à des problèmes liés au transport : en région rurale, il faut couvrir de plus grandes distances pour voir un médecin, demander des prestations de bien-être social, s'instruire, acheter des légumes frais ou même participer simplement à la vie de la collectivité. En fin de compte, être pauvre dans le Canada rural ne signifie pas simplement ne pas avoir le nécessaire. Cela signifie aussi devoir se parcourir de grandes distances pour se le procurer.

Au chapitre 5, nous décrivons certaines suggestions qui, de l'avis de nos témoins, pourraient mettre un terme à la pauvreté rurale et, plus généralement, au déclin économique des régions rurales. Elles vont de la politique du laissez-faire — fondée sur la croyance que malgré les meilleures intentions, les tentatives faites pour aider les pauvres vont probablement avoir des conséquences néfastes — aux idées activistes, comme celle d'un revenu annuel garanti. Toutefois, les solutions que nous proposons dans ce chapitre découlent pour la plupart de la conviction que les gouvernements fédéral (et provinciaux) doivent soutenir — et non dicter, comme ils l'ont fait jusqu'ici — les stratégies d'aide aux Canadiens des régions rurales. On trouve une bonne description de cette philosophie dans ce qu'il est maintenant convenu d'appeler le « nouveau paradigme rural » ou la « nouvelle économie rurale », c'est-à-dire un système de nature à mettre à profit des actifs et des talents latents du Canada rural qui ne sautent peut-être pas toujours aux yeux.

Enfin, dans notre conclusion, nous réitérons l'objectif que nous visions avant tout autre en rédigeant le présent rapport et qui consiste simplement à commencer à donner la parole aux Canadiens des régions rurales et plus particulièrement à ceux qui sont pauvres, à leur donner un peu plus de visibilité. Le présent rapport intérimaire sonnera, espérons-nous, le début d'un dialogue dans lequel notre but primordial est évidemment d'écouter,

d'apprendre et de faire avancer cette cause en formulant des recommandations pertinentes. Pour reprendre les sages paroles d'un de nos témoins, combattre la pauvreté rurale et les disparités que subissent les Canadiens des régions rurales va de soi du seul fait de leur citoyenneté canadienne, et nous devons faire en sorte de pouvoir répondre par l'affirmative à la question : « Les Canadiens des régions rurales sont-ils égaux à ceux des autres régions ou sont-ils des citoyens de second ordre? »



## CHAPITRE 1 : INTRODUCTION

*L'autre différence culturelle vient des idées bien ancrées au sujet de l'autosuffisance dans les régions rurales. Selon moi, c'est l'une des raisons pour lesquelles la pauvreté est si peu visible à la campagne. Les principes liés à l'autosuffisance sont très importants pour les gens et en particulier les hommes qui pratiquent l'agriculture.* —Diane Martz, chef de groupe de recherche, Le centre d'excellence pour la santé des femmes — région des prairies, témoignage, 23 novembre 2006

À bien des égards, les pauvres vivant en milieu rural sont invisibles.

Ils ne tendent pas la main. Ils ne se regroupent pas dans les centres-villes. Ils font rarement la queue devant les refuges pour sans-abri pour la simple raison que, sauf quelques rares exceptions, il n'existe pas de telles installations en milieu rural. Ils se rendent rarement au bureau local de l'assurance-emploi parce que ce bureau « local » n'est plus exactement local. Ils se plaignent rarement de leur sort parce que ce n'est pas comme cela que l'on agit, au Canada rural.

Les pauvres des régions rurales sont rarement l'objet de recherches. À quelques exceptions près, les milieux universitaires et les groupes d'action se préoccupent d'étudier et de mettre en évidence le sort des pauvres des villes.

Les pauvres vivant en milieu rural au Canada attirent rarement l'attention des politiques. À la connaissance du Comité, aucun autre comité parlementaire fédéral n'a consacré un rapport entier exclusivement à la pauvreté rurale, bien que la pauvreté rurale ait été abordée dans certaines études sur la pauvreté, notamment par le Comité spécial du Sénat sur la pauvreté de 1971 (le rapport du Comité Croll).

Certains disent que les pauvres vivant en milieu rural sont invisibles parce qu'ils ne sont pas vraiment très pauvres : très peu de pauvres en milieu rural manquent de nourriture, encore moins sont sans abri, et plusieurs jouissent d'un accès à la nature et d'une structure sociale « tissée serrée » qu'on retrouve souvent dans les communautés rurales.

Le Comité a appris qu'il existait une double réalité. Selon deux mesures statistiques que nous analysons au chapitre 2, le taux de pauvreté est plus élevé dans les régions rurales que dans les villes; mais il est beaucoup plus faible selon une troisième mesure statistique. L'inégalité de revenu dans les régions rurales est beaucoup moins prononcée qu'en milieu urbain, mais c'est un fait indéniable que les revenus en milieu rural sont beaucoup moins élevés que dans les villes. Enfin, bien que les coûts de transport et de nourriture soient souvent plus élevés en milieu rural, les coûts de logements sont souvent inférieurs.

Cela dit, il est difficile méconnaître l'un des signes les plus sans équivoque dans les régions rurales, à avoir le fait que la population rurale du Canada diminue, une tendance relativement nouvelle liée à l'émigration et, ultimement, au manque de possibilités économiques dans le Canada rural. En d'autres mots, la pauvreté rurale peut paraître inoffensive parce que beaucoup de pauvres des régions rurales se rendent dans les villes, à la recherche de possibilités économiques.

...il est difficile méconnaître l'un des signes les plus sans équivoque dans les régions rurales, à avoir le fait que la population rurale du Canada diminue...

### ***Mandat du Comité***

L'intérêt du Comité pour l'étude de la pauvreté rurale découle de sa préoccupation pour ce qu'il est convenu d'appeler la crise du revenu agricole. La faiblesse des revenus agricoles est un problème durable, mais la situation est devenue plus préoccupante ces derniers temps. Au cours des dernières années, le secteur agricole a dû affronter plusieurs événements désastreux comme la fermeture de la frontière américaine, après la découverte de cas de maladie de la vache folle, l'élimination de poulets entraînée par la grippe aviaire, les sécheresses dans certaines régions des provinces des Prairies, le renforcement du dollar canadien et la stagnation ou la chute des prix de nombreuses denrées.

Il importe également de se rappeler que, à l'échelon fédéral, la politique rurale est l'apanage du ministère de l'Agriculture et de l'Agroalimentaire qui abrite le Secrétariat rural, entité qui vise à sensibiliser les gens aux préoccupations des Canadiens vivant en milieu rural et à encourager les ministères et organismes fédéraux à utiliser la « lentille rurale » quand ils élaborent des politiques, des programmes ou des services nouveaux.

Cela dit, le Comité reconnaît que la pauvreté rurale va au-delà de la pauvreté agricole car, dans des provinces comme Terre-Neuve et Labrador, pour ne nommer que celle-là, l'agriculture ne représente qu'une petite partie de l'économie rurale. Et même dans des provinces où l'agriculture est forte, par exemple l'Alberta, la Saskatchewan et le Manitoba, de grands pans de l'économie rurale sont dominés par l'exploitation forestière, pétrolière, gazière et minière, l'activité manufacturière et le secteur tertiaire. S'appuyant sur ces faits, le 16 mai 2006, le Comité a été autorisé par le Sénat à

- a) examiner l'étendue et l'importance de la pauvreté rurale au Canada;
- b) évaluer la situation relative du Canada à ce chapitre par rapport à d'autres pays de l'OCDE;
- c) examiner les principales causes de la diminution des débouchés pour les Canadiens vivant en milieu rural;
- d) recommander des mesures en vue de réduire la pauvreté rurale et d'élargir les débouchés pour les Canadiens vivant en milieu rural.

Au début de l'automne 2006, le Comité a consulté des universitaires, des hauts fonctionnaires et des organismes communautaires afin de comprendre les causes, les conséquences et la nature de la pauvreté rurale, afin de se préparer à se rendre dans des collectivités rurales, à l'hiver 2007. Le Comité a puisé dans une communauté très volontaire de chercheurs et d'analystes bien au fait des (peu nombreuses) études disponibles sur la pauvreté rurale. Bon nombre de ces chercheurs ont consacré toute leur carrière à l'étude du Canada rural et proposent des moyens de mettre à profit les forces et les talents des citoyens qui vivent en milieu rural, y compris les pauvres.

Le Comité applaudit à cette démarche car, fort de ses voyages et de son expérience, il sait que le Canada rural recèle une somme considérable de talents, malheureusement souvent méconnus. Donc, le présent rapport porte sur un sujet qui est, à l'occasion, forcément décourageant et déprimant, mais le Comité insiste d'emblée sur la capacité de rebondir et l'attitude positive et constructive qui caractérisent toujours le Canada rural, même si parfois ces qualités semblent difficiles à percevoir. Le Comité est tout à fait convaincu que le Canada rural ne doit pas être abandonné ni laissé de côté pour la simple raison qu'il ne possède pas l'énergie des régions urbaines.

### *Annexe*

C'est parce que le Comité s'est donné un mandat ambitieux qu'il a choisi de fractionner son étude en deux parties. Le présent rapport intérimaire définit des termes comme « rural » et « pauvreté » avant d'analyser quelques enjeux et questions stratégiques soulevés par des témoins. Ce rapport ne formule pas de recommandations en tant que telles parce que le Comité ne souhaite pas compromettre l'intégrité des réunions qu'il entend tenir avec des habitants des régions rurales de tout le Canada au cours de l'hiver et du printemps 2007. Le rapport intérimaire se veut un document de réflexion destiné à éclairer et à façonner les réunions avec des Canadiens des régions rurales; le rapport final, qui comportera des recommandations, sera produit au cours de 2007.

La portée large de l'étude explique par ailleurs la décision de laisser de côté les questions relatives à la pauvreté rurale des Autochtones. Nous reconnaissons que la pauvreté est un problème très sérieux pour les Autochtones, mais, pour analyser le problème de la pauvreté rurale de ces collectivités, il faut utiliser un ensemble d'outils stratégiques (et statistiques) tout à fait différents des moyens que nous prenons pour examiner la pauvreté rurale dans le reste de la population. À cet égard, il fait plaisir au Comité de noter que le Comité sénatorial permanent des peuples autochtones achève une étude de deux ans sur le développement économique des Autochtones, sujet évidemment très lié à la pauvreté des Autochtones. Le Comité est certain que cette étude accomplira le travail approfondi et respectueux que mérite le sujet.

## CHAPITRE 2 : DÉFINITION DE LA PAUVRETÉ RURALE

*J'ai commencé (ma recherche) en essayant de définir la pauvreté rurale, et cela aussi a été une expérience quelque peu difficile. J'en suis venu à la conclusion que les personnes évaluent leur place au sein de la société dans laquelle elles vivent et suivant qu'elles disposent ou non des ressources suffisantes pour répondre aux besoins minimums de la vie compte tenu de l'ensemble des normes et des valeurs sociales de la société à laquelle elles appartiennent. La pauvreté est un concept contesté et il ne s'agit pas d'une variable absolue selon moi. Elle est définie par la société et elle est dictée par elle. —Donald Reid, professeur, École de design environnemental et de développement rural, Université de Guelph, témoignage, 21 novembre 2006*

Toute étude portant sur la pauvreté rurale fait ainsi face à deux défis immédiats, à savoir définir ce qu'on entend par les termes « rural » et « pauvreté ». Ces défis sémantiques se posent parce que les définitions fonctionnent comme des lentilles: elles dictent ce que nous voyons et ce que nous voulons dire lorsque nous employons des termes comme « rural » et « pauvreté ». Elles façonnent aussi inmanquablement l'intervention stratégique appropriée.

Ces défis sémantiques se posent parce que les définitions fonctionnent comme des lentilles: elles dictent ce que nous voyons et ce que nous voulons dire lorsque nous employons des termes comme « rural » et « pauvreté ». Elles façonnent aussi inmanquablement l'intervention stratégique appropriée.

Le Comité est tout à fait conscient du fait que ces questions sémantiques pourraient facilement faire l'objet d'un rapport complet. Elles ont certainement rempli de nombreux volumes et alimenté des carrières universitaires. Ceci dit, l'analyse du Comité sera brève, mettant l'accent uniquement sur les principaux enjeux relatifs aux diverses approches suivies pour la définition des termes utilisés.

### *Définitions de « rural »*

Le terme « rural » semble plutôt simple. Dans l'usage quotidien, il fait surgir à l'esprit des images d'endroits situés n'importe où en dehors d'une grande ville : des petites villes blotties dans les paysages vallonnés du sud du Québec; des villages entourés

d'immenses étendues de blé, d'orge et de canola dans les Prairies; des collectivités perchées sur des rochers dénudés dans les provinces Atlantique; ou des villes de compagnie entourées de lacs, de rochers et d'arbres dans les zones nordiques de nombreuses provinces et des territoires.

Pour les universitaires, les statisticiens et les décideurs, ce type de concept impressionniste ne se prête pas comme tel à une analyse empirique. Pour dépeindre le Canada rural au moyen de chiffres, de tableaux, de graphiques et de cartes, ils doivent utiliser des définitions quantifiables plus précises. Il existe trois grandes façons de définir ce qu'on entend par le terme « rural ». Le terme rural peut être défini de manière fonctionnelle d'après le degré d'intégration d'un secteur dans le marché du travail urbain, de manière descriptive d'après la densité démographique ou de manière sociologique suivant les attributs culturels communs ou les communautés d'intérêts.

Au Canada, la démarche *fonctionnelle* correspond à la définition du terme « régions rurales et petites villes » (RRPV) de Statistique Canada, suivant laquelle le terme « rural » s'applique à toute collectivité ou lieu comptant moins de 10 000 personnes *et* dont moins de la moitié de la population fait la navette pour travailler en milieu urbain. Le principal avantage de la définition des RRPV tient au fait qu'elle tend à attirer l'attention sur les collectivités ayant moins de liens avec les centres urbains, le type d'endroits qui surgissent peut-être plus facilement à l'esprit de la plupart des gens lorsqu'on pense au mot « rural ». Par ailleurs, la définition des RRPV n'est peut-être pas très utile lorsqu'il s'agit de comprendre les difficultés des personnes qui se considèrent comme des résidents ruraux et qui, en raison de l'urbanisation envahissante, se trouvent aux prises avec des hausses marquées du prix de l'immobilier, une augmentation de la circulation et de la pollution, la disparition des terres agricoles ou, plus généralement, la perte de leur mode de vie rural.

La méthode *descriptive* correspond à la définition du terme « essentiellement rural » utilisé par l'Organisation pour la coopération et le développement économiques (OCDE). Suivant cette approche, une région est définie comme étant « rurale » lorsque

plus de la moitié de la population vit dans des communautés où la densité démographique est inférieure à 150 personnes par kilomètre carré. La définition de l'OCDE comprend les personnes vivant à la campagne, dans les villages et les petites villes à l'intérieur et à l'extérieur de l'aire de migration alternante des grands centres urbains. L'approche de l'OCDE offre deux avantages principaux. Premièrement, elle est facilement utilisable pour les comparaisons entre les pays et, deuxièmement, elle tend à être plus englobante que la définition des régions rurales et des petites villes de Statistique Canada<sup>1</sup>, ce qui signifie donc qu'elle convient mieux pour décrire les préoccupations précises des résidents ruraux qui demeurent près des centres urbains. Cependant, la définition de l'OCDE comporte un grand handicap : elle inclut dans la catégorie « région essentiellement rurale » des zones que beaucoup considéreraient comme étant urbaines. Par exemple, suivant la définition de l'OCDE, l'Île-du-Prince-Édouard au complet, y compris Charlottetown, qui avait une population de 32 245 personnes en 2001 – est considérée comme étant « essentiellement rurale ». Ceci est peut-être vrai du point de vue international, mais c'est difficilement le cas pour les résidents de l'Î.-P.-É.

Quant à la définition sociologique, il peut s'agir par exemple d'une enquête sur la situation des personnes qui se décrivent elles-mêmes comme étant « rurales » même si elles correspondent à l'une ou l'autre des définitions, soit « RRPV » ou « région essentiellement rurale », aux deux définitions ou bien ni à l'une ni à l'autre. Par ailleurs, la définition sociologique peut souffrir d'un manque de précision et de transférabilité (vers d'autres aires de compétence).

---

<sup>1</sup> Dans une étude effectuée à l'aide des données de 1996, Statistique Canada a estimé que la population essentiellement rurale du Canada était de 8,9 millions de personnes et que la population dans les régions rurales et les petites villes était de 6,3 millions de personnes. Tandis que 86 % de la population des RRPV vivaient également dans des secteurs considérés comme essentiellement ruraux, seulement 60 % de la population essentiellement rurale résidait dans des zones considérées comme RRPV. Les autres 40 % de la population essentiellement rurale habitaient dans l'aire de migration alternante d'un grand centre urbain. Voir Du Plessis, Valérie, Roland Beshiri, Ray D. Bollman et Heather Clemenson. *Définitions de « rural »*, document de travail de Statistique Canada, N°061, N° catalogue 21-601-MIF202-061.

### *Définitions de la pauvreté*

*Permettez-moi de vous raconter l'histoire de la mère d'un garçon qui était dans la classe de mon fils. Nous nous rencontrions à l'école, le matin, au terrain de jeu. Nous avons par hasard le même médecin. Nous nous rencontrions au cabinet de ce médecin. En fait, nous avons le même dentiste et nous nous rencontrions aussi chez le dentiste. Puis, un jour, j'ai conduit un voisin à la banque d'alimentaire pour qu'il aille y chercher de la nourriture et j'y ai rencontré cette mère. J'ai mis beaucoup de temps à attirer son attention, et, la première chose qu'elle m'a dite, c'est « Je déteste devoir venir ici. » J'ai pensé, attends une seconde; nos deux enfants sont autorisés à aller à l'école, et aucune de nous deux n'a honte de devoir aller à l'école et d'y rencontrer l'autre. Nos deux enfants ont le droit de recevoir des soins de santé; nous n'avons pas honte lorsque nous nous rencontrons chez le médecin. Pourquoi l'une de nous devrait-elle avoir honte parce qu'elle doit aller chercher de la nourriture pour ses enfants?*

— Greg deGroot-Maggetti, analyste des politiques socio-économiques pour Citizens for Public Justice, témoignage, 28 novembre 2006

Le Canada, comme la plupart des autres pays mais contrairement aux États Unis, n'a pas un « seuil de pauvreté » officiel. Ceci dit, la question de la définition se pose à nouveau : « Que signifie être pauvre au Canada? » Suivant la définition du petit Robert, on entend par pauvreté :

L'état d'une personne qui manque de moyens matériels, d'argent :  
insuffisance de ressources  $\Rightarrow$  besoin, dénuement, gêne, indigence,  
nécessité, paupérisme, privation... misère. Insuffisance matérielle  
ou morale.

Cette entrée illustre les deux principales façons de définir et, par conséquent, de comprendre la pauvreté. D'une part, on trouve les concepts absolus, mettant l'accent sur l'incapacité d'une personne d'obtenir ce qui est nécessaire à sa survie (nécessité, privation). D'autre part, il y a les concepts relativistes, c'est-à-dire que l'accent est placé sur la situation pénible de la personne par rapport à la norme sociale (paupérisme, misère, gêne).

Étant donné le vaste champ d'interprétation du terme, la question consiste alors à se demander quelle définition correspond le mieux à la façon dont les gens perçoivent

généralement la pauvreté. La réponse semble être : « Cela dépend. ». Quant on leur demande de penser à la pauvreté dans les pays en développement, par exemple, la plupart des personnes pensent probablement en termes absolus. Ils voient des ventres gonflés à cause de la faim, des vêtements en haillons, des sans-abri (des camps de réfugiés par exemple) et l'accès inexistant aux formes même les plus fondamentales de soins de santé.

Lorsqu'on leur demande de penser à des personnes pauvres qu'ils connaissaient lorsqu'ils étaient enfants ou qu'ils connaissent peut-être aujourd'hui, la plupart des gens brossent probablement un tableau qui se rapproche davantage de la définition « relativiste » : des personnes qui, bien que correctement vêtues, sont de toute évidence déphasées par rapport aux normes sociales; des personnes qui, bien que correctement logées, habitent dans des appartements délabrés, sans cour arrière et avec

Lorsqu'on leur demande de penser à des personnes pauvres qu'ils connaissaient lorsqu'ils étaient enfants ou qu'ils connaissent peut-être aujourd'hui, la plupart des gens brossent probablement un tableau qui se rapproche davantage de la définition « relativiste » : des personnes qui, bien que correctement vêtues, sont de toute évidence déphasées par rapport aux normes sociales; des personnes qui, bien que correctement logées, habitent dans des appartements délabrés, sans cour arrière et avec seulement les commodités minimales; ou une image plus poignante, celle d'enfants qui n'ont jamais les jouets « à la mode ».

seulement les commodités minimales; ou une image plus poignante, celle d'enfants qui n'ont jamais les jouets « à la mode ». Dans son témoignage devant le Comité, Sherrie Tingley, directrice exécutive de l'Organisation nationale anti pauvreté, a pressé le Comité d'adopter l'approche relative qui, selon elle, correspond à la perception de la pauvreté en termes d'exclusion sociale. Pour illustrer son propos, elle a fait part au Comité de certaines des définitions de la pauvreté formulées par un groupe d'élèves de quatrième et cinquième année de North Bay, en Ontario :

*La pauvreté, c'est rêver de pouvoir aller chez McDonald; avoir un panier du Père Noël; avoir honte lorsque mon père ne peut pas avoir d'emploi; ne pas acheter de livre à la foire du livre; ne pas pouvoir aller aux fêtes d'anniversaires; entendre ma mère et mon père se disputer pour de l'argent; ne jamais avoir d'animal de compagnie parce que ça coûte trop cher; rêver d'avoir une belle maison; ne pas pouvoir aller en camping; ne pas avoir un hot-dog lors d'une journée du hot-dog; ne pas avoir de pizza lors d'une*

*journée de la pizza; ne pas aller à Canada's Wonderland; ne pas pouvoir inviter ses amis à dormir chez soi; faire semblant d'avoir oublié son dîner; avoir peur de dire à sa mère qu'on a besoin de nouvelles chaussures pour le gymnase; se passer parfois de déjeuner; ne pas pouvoir jouer au hockey; parfois c'est très difficile parce que ma mère a peur et se met à pleurer; cacher ses chaussures pour que le professeur ne soit pas contrarié en voyant que je n'ai pas de bottes; ne pas pouvoir aller aux louveteaux ou jouer au soccer; ne pas pouvoir prendre des leçons de natation; ne pas pouvoir prendre des options à l'école, par exemple le ski alpin; ne pas pouvoir se payer des vacances; ne pas avoir de jolies barrettes pour ses cheveux; ne pas avoir sa propre cour; se faire taquiner à cause de ses vêtements; ne pas pouvoir participer aux sorties de l'école. (Témoignage, 28 septembre 2006)*

Ces tableaux impressionnistes des définitions de la pauvreté « absolue » et « relative » masquent le fait que la distinction est peut-être trop tranchée. Par exemple, l'économiste et philosophe Amartya Sen, lauréat du prix Nobel, soutient que le terme « pauvreté » possède à la fois une dimension absolue et une dimension relative. Selon Sen, « l'idée de la pauvreté comporte un noyau absolu irréductible » : à un certain degré, la pauvreté signifie qu'il est important pour chacun d'avoir la capacité absolue de participer à la société.

M. Christopher Sarlo, professeur d'économie à l'Université Nipissing et attaché de recherche au Fraser Institute, a indiqué au Comité qu'il définissait les seuils de pauvreté en mesurant la *consommation* minimale (par opposition au revenu) nécessaire pour maintenir le bien-être physique. Ainsi, son approche met l'accent sur le coût des biens essentiels, soit le logement (appartements à loyer modéré), les vêtements et l'alimentation (suffisamment de calories pour ne pas souffrir de la faim).<sup>2</sup> Son approche est « absolue » en ce sens qu'il examine ce qui est « absolument » nécessaire pour assurer le bien-être de base mais conserve néanmoins un élément de relativité du fait qu'elle s'adapte au contexte local et historique, notamment la planification d'un menu suivant les habitudes

---

<sup>2</sup> La mesure de M. Sarlo adopte comme hypothèse que tout le monde a accès au transport en commun, ce qui, comme il le reconnaît dans son travail, n'est clairement pas le cas dans le Canada rural, comme nous le verrons. Cela rend sa mesure plus ou moins utile pour l'étude de la pauvreté en milieu rural.

alimentaires des Canadiens<sup>3</sup> et l'inclusion d'éléments comme le service téléphonique de base<sup>4</sup>. Pour lui, une famille est pauvre si son revenu avant impôt est insuffisant pour payer son panier de « besoins fondamentaux ».

Pour leur part, les activistes sociaux et de nombreux chercheurs définissent le volet relatif de la pauvreté d'une façon plus large qui correspond en gros au propos d'Adam Smith, économiste politique du XVIII<sup>e</sup> siècle, selon qui la pauvreté est étroitement liée aux notions de stigmatisme social et de honte. Smith a écrit qu'une personne devrait être considérée comme pauvre si elle n'a pas ce dont « selon la coutume du pays, il

Dans une société riche comme le Canada, pour éviter ce que Smith appelait la honte et ce que les sociologues appellent « l'exclusion sociale », il faut veiller à ce que les gens aient ce qu'il faut pour pouvoir « s'asseoir à table » et participer pleinement à la société. Si « s'asseoir à table » signifie avoir accès à des livres, des journaux, etc., à faire partie des louveteaux ou des scouts ou à posséder une paire de patins à glace, les partisans de cette vision élargie sont d'avis qu'elle devrait se refléter dans la définition et la mesure de la pauvreté.

est indécent que des personnes honorables, même celles de la classe la plus basse, doivent se passer ». Dans une société riche comme le Canada, pour éviter ce que Smith appelait la honte et ce que les sociologues appellent « l'exclusion sociale », il faut veiller à ce que les gens aient ce qu'il faut pour pouvoir « s'asseoir à table » et participer pleinement à la société. Si « s'asseoir à table » signifie avoir accès à des livres, des journaux, etc., à faire partie des louveteaux ou des scouts ou à posséder une paire de patins à glace, les partisans de cette vision élargie sont d'avis qu'elle devrait se refléter dans la définition et la mesure de la pauvreté.

Au Canada, la mesure la plus largement utilisée de la pauvreté fondée sur le revenu correspondant généralement à cette approche est la mesure du seuil de faible revenu

---

<sup>3</sup> Aux fins d'illustration, bien qu'il soit possible de survivre en s'alimentant surtout de riz et de fèves (par exemple), le régime alimentaire proposé par M. Sarlo se conforme aux exigences de Santé Canada et du Guide alimentaire canadien et inclut diverses coupes de viande (palette semi-désossée, bœuf à bouillir, bœuf haché, poulet, etc.), des légumes (chou, carottes, céleri, laitue, etc.), des fruits (bananes, oranges, pommes), des produits céréaliers (flocons de maïs, pâtes, pain (blanc) tranché, farine) ainsi que du sucre, du sel et de la margarine.

<sup>4</sup> M. Sarlo prévoit que ces besoins fondamentaux changeront au fil du temps et suivant les endroits, compte tenu des grands changements sociaux. Sa mesure de la pauvreté inclut, par exemple, le coût du service téléphonique de base, un service qui, de toute évidence, aurait été considéré comme un produit de luxe il y a cent ans.

(SFR) de Statistique Canada. Suivant cette approche, Statistique Canada établit le seuil de faible revenu à 20 points de pourcentage au-dessus de la proportion moyenne du revenu consacrée par le ménage à l'alimentation, au logement et aux vêtements. Si le revenu du ménage est inférieur à ce seuil, Statistique Canada classe celui-ci parmi les ménages « à faible revenu ». En 1992, par exemple, la famille moyenne composée de quatre personnes consacrait 43 p. 100 de son revenu après impôt à l'alimentation, au logement et aux vêtements. Si l'on ajoute 20 points de pourcentage, le SFR après impôt est égal à 63 p. 100 du revenu après impôt qui est consacré à l'alimentation, au logement et aux vêtements.

Il est important de souligner que Statistique Canada refuse de considérer son seuil de faible revenu (SFR) comme une « mesure de la pauvreté » et affirme plutôt qu'il s'agit d'un outil servant à mesurer la fréquence du faible revenu. Le terme « pauvreté », selon cet organisme, doit être déterminé par la société et non pas par les statisticiens. Les analystes comme Finn Poschmann, directeur de la recherche à l'Institut C.D. Howe, quant à eux, soutiennent que le SFR est, du moins en partie, une mesure déguisée de l'inégalité du revenu. Selon eux, une mesure de la pauvreté claire et nette devrait mettre l'accent sur ce que le ménage consomme réellement (ou a besoin de consommer) plutôt que de qualifier comme « faible » un niveau de revenu déterminé quasi-arbitrairement. Malgré ces mises en garde et ces critiques, le SFR continue de compter parmi les mesures du seuil de pauvreté les plus largement utilisées dans les cercles d'activistes, parmi les décideurs et dans les médias.

En réponse à certaines des critiques faites à l'endroit du seuil de faible revenu, Développement des ressources humaines Canada (DRHC) a créé la « mesure du panier de consommation » (MPC). La MPC est une mesure fondée sur la consommation similaire en principe à l'approche préconisée par Sarlo mais plus complète à deux égards. Premièrement, la MPC définit le pouvoir de dépenser du ménage d'une manière relativement stricte, le revenu utilisable étant égal au revenu total du ménage moins les éléments suivants : l'impôt sur le revenu; les charges sociales; les contributions

obligatoires à des postes comme les régimes de pensions de l'employeur, les régimes d'assurance-santé supplémentaires et les cotisations syndicales; les paiements de soutien des enfants et les pensions alimentaires; les menues dépenses pour le soin des enfants; et les dépenses sur ordonnance non remboursées pour les soins non assurés, comme les soins dentaires et ophtalmologiques, les médicaments sur ordonnance et les aides médicales pour les personnes handicapées.

Deuxièmement, la mesure de la pauvreté fondée sur un panier de consommation comprend une estimation des coûts d'un éventail de besoins déterminés par la société beaucoup plus large que les besoins fondamentaux inclus dans la mesure de Sarlo. Précisément, la MPC tient compte du coût d'achat d'un panier de biens et services considéré comme représentant la norme de consommation d'une famille de référence composée de deux adultes et de deux enfants dans diverses régions du pays. Cette « norme de consommation » comprend les coûts de l'alimentation, des vêtements, du logement, l'ameublement, le transport, les communications (services téléphoniques) et la lecture (journaux, magazines), les loisirs (activités sportives communautaires par exemple) et les distractions (la location de vidéo, des billets pour des événements sportifs locaux). Si le coût de ce panier de biens est supérieur au revenu utilisable, la famille est considérée comme un ménage « à faible revenu » ou « pauvre ».

Finalement, Statistique Canada se sert aussi d'une autre mesure de la pauvreté largement utilisée appelée la mesure du faible revenu (MFR). Suivant cette méthode, le particulier ou la famille est considéré comme étant « à faible revenu » s'il a un revenu inférieur à la moitié du revenu médian individuel ou familial. Statistique Canada calcule les seuils de la MFR pour le revenu marchand (c'est-à-dire excluant les transferts gouvernementaux), le revenu avant impôt et le revenu après impôt, le tout compte tenu de la taille et de la composition de la famille. Cette méthode facilite les comparaisons entre les pays et la MFR est relativement facile à calculer. Par ailleurs, la MFR ne fait pas la distinction entre le coût de la vie en milieu urbain et en région rurale. Les calculs faits au moyen de la MFR peuvent également donner des résultats contre-productifs, pouvant

conduire à une situation le taux de pauvreté pourrait diminuer même en plein milieu d'une récession.

### ***L'approche du comité***

Comme le montre cette analyse, différentes définitions mettent l'accent sur différents aspects de la signification des termes « rural » et « pauvreté ». Ceci dit, le Comité est d'accord avec de nombreux témoins qui lui ont proposé d'adopter une approche pragmatique face aux questions sémantiques. Plutôt que d'essayer de déterminer « la » seule meilleure définition des termes « rural » et « pauvreté », le Comité croit qu'il est préférable d'utiliser plutôt des définitions convenant à ses grands objectifs, à savoir mettre en lumière les difficultés des personnes pauvres en milieu rural, où qu'elles soient et où qu'elles se trouvent, et proposer des solutions stratégiques pour s'attaquer aux caractéristiques spéciales de la pauvreté dans toutes les régions rurales du Canada.

En ce qui concerne la définition du terme « rural », le Comité est d'accord avec M. Harry Cummings, professeur à l'École de design environnemental et de développement rural de l'Université de Guelph, selon qui « [l]a vie rurale n'est pas une condition absolue, mais un continuum ». (Témoignages, le 31 octobre 2006) La définition des régions rurales et des petites villes établie par Statistique Canada attire l'attention sur les défis spéciaux auxquels font face les personnes vivant dans les régions éloignées des centres urbains, la définition principalement rurale de l'OCDE est utile pour les comparaisons entre les pays tout en fournissant des informations additionnelles sur les résidents ruraux qui se sentent menacés par la prolifération urbaine tandis que la définition sociologique aide à faire voir ce que les citoyens ruraux eux-mêmes pensent du mode de vie rural.

En ce qui concerne la pauvreté, le Comité croit que malgré « un noyau absolu irréductible », la dimension « relativiste » de la pauvreté a une importance cruciale. Ainsi, lorsqu'on examine la pauvreté sous un angle relativiste, on constate que la pauvreté est fonction des besoins matériels changeants *et* des conventions sociales

changeantes quant à ce qui est nécessaire pour éviter la honte sociale et, de là, l'exclusion sociale.

Le Comité est d'avis que ces deux aspects de la pauvreté sont le mieux pris en compte au moyen de la mesure du panier de consommation offerte par DRHC, mais il croit également que la mesure de faible revenu et le seuil de faible revenu établis suivant l'approche de Sarlo, la MFR et le SFR ont chacun quelque chose d'important à dire. Les estimations faites suivant la méthode de Sarlo nous informent sur les membres les plus démunis de notre société; les estimations du SFR sont utiles parce qu'elles sont les mesures de fait de la pauvreté au Canada et parce qu'elles sont les seules comportant des données rurales exhaustives et facilement accessibles; et finalement, les données de la MFR facilitent les comparaisons entre les pays.

### ***Conclusion : quelques preuves statistiques***

L'importance des définitions ressort peut-être davantage lorsqu'on examine les données obtenues à partir de l'éventail des définitions existantes. D'après les données de 2001, la population rurale du Canada se situe entre environ 6,1 millions de personnes, soit un peu plus de 20 p. 100 de la population totale suivant la définition des régions rurales et petites villes (RRPV) de Statistique Canada, et plus de 9 millions de personnes, soit 30,4 p. 100 de la population totale suivant la définition « région essentiellement rurale » de l'OCDE<sup>5</sup>. En d'autres termes, suivant la définition « région essentiellement rurale », le nombre de ruraux serait 50 p. 100 plus élevé que suivant la définition des RRPV, la plupart d'eux vivant dans les zones urbaines et près de celles-ci.

Pour ce qui est de la pauvreté, ici encore, différentes définitions permettent de brosser différents tableaux.<sup>6</sup> Les définitions de la mesure de faible revenu et de la mesure du panier de consommation, par exemple, montrent des fréquences relativement plus élevées

---

<sup>5</sup> Les tendances démographiques sont examinées au chapitre suivant. À noter également qu'il ne s'agit pas d'une liste exhaustive de toutes les définitions existantes de « rural ». Les définitions des régions rurales et des petites villes (RRPV) et de « région essentiellement rurale » sont toutefois les plus largement utilisées au Canada.

de faible revenu en milieu rural (soit les RRPV) qu'en milieu urbain au Canada. Suivant la méthode de la MFR, le taux de pauvreté<sup>7</sup> au Canada rural en 2002 était de 13,1 p. 100 comparativement à 11,5 p. 100 en milieu urbain; suivant la MPC, le taux de pauvreté<sup>8</sup> au Canada rural en 2002 était de 14,1 p. 100 comparativement à 13,6 p. 100 en milieu urbain. Par ailleurs, suivant les estimations du seuil de faible revenu (SFR), la fréquence du faible revenu au Canada rural était de 6,8 p. 100 en 2002 comparativement à 12,3 p.100 en milieu urbain.

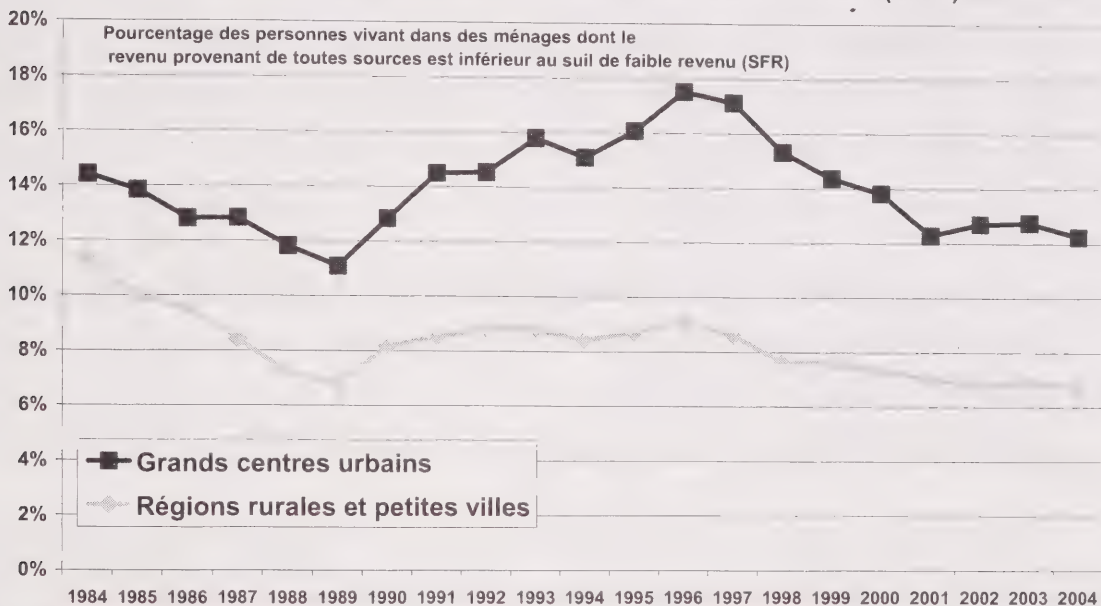
Historiquement, les données permettent de supposer que la fréquence du faible revenu au Canada rural, soit dans les régions rurales et les petites villes (RRPV), est stable ou diminue lentement depuis le milieu des années 90 sans égard à la mesure utilisée, comme c'est le cas pour le pays dans son ensemble. La figure 2-1 illustre les tendances à long terme mesurées à l'aide du seuil de faible revenu dans les régions rurales et les petites villes (RRPV) au Canada comparativement aux tendances dans le Canada urbain. La figure 2-2 fait de même pour la MFR. Les estimations de la MPC, disponibles uniquement pour 2001, 2002 et 2003, permettent de brosser un tableau similaire.

---

<sup>7</sup> Les données sur les fréquences de faible revenu/pauvreté discutées dans ce paragraphe sont calculées à partir de revenu familial après-impôts.

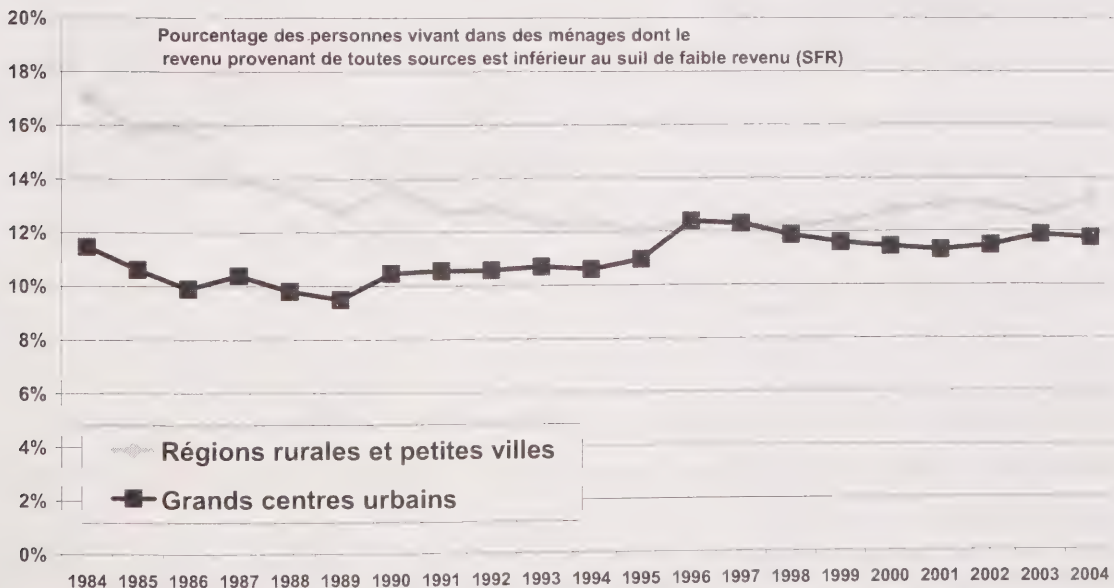
<sup>8</sup> Le taux de pauvreté est calculé en additionnant toutes les personnes qui se situent au-dessous d'un seuil de pauvreté donné dans une région donnée (en milieu rural par exemple) et en divisant ce nombre par la population en question (c'est-à-dire suivant la définition des régions rurales et des petites villes - RRPV).

**Figure 2-1: Les tendances à long-terme : ménages à faible revenu selon la mesure du seuil de faible revenu (SFR)**



Source: Statistiques Canada. Enquête sur la dynamique du travail et du revenu (et Enquête sur les finances des consommateurs pour les premières années). Les grandes centres urbains sont les régions métropolitaines de recensement (RMR) et les agglomérations de recensement (AR). Les régions rurales et petites villes sont les secteurs autres que les RMR et les AR.

**Figure 2-2: Tendances à long-terme : ménages à faible revenu selon la mesure du faible revenu (MFR)**



Source: Statistiques Canada. Enquête sur la dynamique du travail et du revenu (et Enquête sur les finances des consommateurs pour les premières années). Les grandes centres urbains sont les régions métropolitaines de recensement (RMR) et les agglomérations de recensement (AR). Les régions rurales et petites villes sont les secteurs autres que les RMR et les AR.

Les données sur le revenu de Statistique Canada montrent que les Canadiens ruraux ont tendance à avoir un revenu inférieur à leurs homologues urbains — il y a un écart constant de 10 000 \$ (à prix constants) dans le revenu médian des citoyens par rapport aux ruraux depuis au moins 1984.<sup>9</sup> Par ailleurs, les statistiques sur l'inégalité du revenu montrent que l'écart entre les particuliers à revenu élevé et ceux à faible revenu au Canada rural est considérablement moins grand que dans les secteurs urbains<sup>10</sup>.

En ce qui concerne les familles agricoles, d'après les données d'Agriculture et Agroalimentaire Canada, la fréquence des ménages à faible revenu dans les collectivités agricoles mesurée au moyen du seuil de faible revenu établi par Statistique Canada tend à diminuer, passant de plus de 10 p. 100 au milieu des années 1980 à 4,5 p. 100 en 2002<sup>11</sup>.

Que fait le Comité de ces renseignements?

Premièrement, nous devons nous méfier de ce que M. Cummings appelle la « tyrannie des moyennes », soit le fait que les données moyennes globales ont tendance à cacher des nuances sous-

**...nous devons nous méfier de ce que M. Cummings appelle la « tyrannie des moyennes », soit le fait que les données moyennes globales ont tendance à cacher des nuances sous-jacentes importantes.**

jacentes importantes. Les chiffres susmentionnés et illustrés dans les figures 1 et 2 utilisent la définition des RRPV. Si l'on examinait les mêmes données sur la pauvreté en utilisant la définition « région essentiellement rurale », on brosserait probablement un tableau différent parce que celle-ci inclut un nombre beaucoup plus grand de personnes vivant plus près des zones urbaines.

Deuxièmement, les données globales figurant dans les figures 2-1 et 2-2 ne permettent pas vraiment de saisir l'ampleur ni la persistance de la pauvreté. Tant Mark Partridge, professeur adjoint à l'Université de la Saskatchewan, que Ray Bollman, économiste à Statistique Canada, ont montré au Comité une carte qui démontre, entre

---

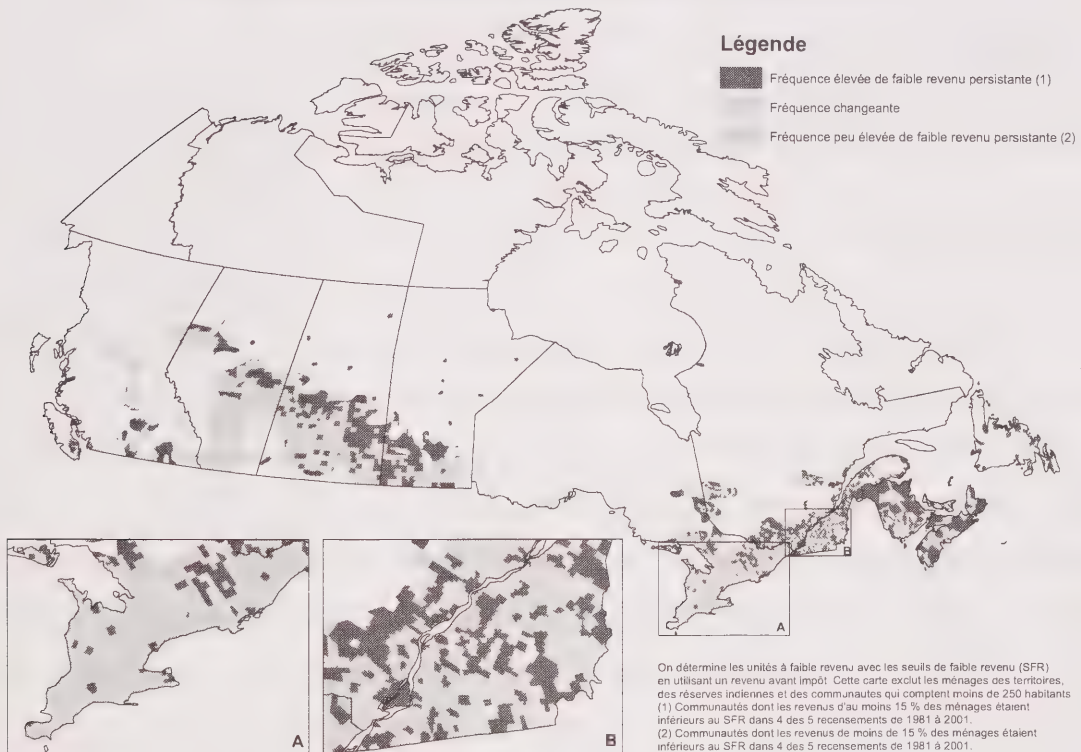
<sup>9</sup> Rural est déterminé ici par la définition des régions rurales et des petites villes (RRPV) offerte par Statistique Canada.

<sup>10</sup> L'analyse présentée dans ce paragraphe est tirée de l'exposé fait par Statistique Canada devant le Comité le 5 octobre 2006.

<sup>11</sup> Agriculture et Agroalimentaire Canada. *Recueil de données sur les questions de revenu agricole : février 2005*, graphique D2.3, p. 79.

autres, que de nombreuses collectivités rurales où la fréquence des personnes à faible revenu est élevée ont tendance à demeurer ainsi au fil du temps. La figure 2-3, qui reproduit cette carte, montre aussi comment les collectivités où la fréquence des résidents à faible revenu est constamment moins élevée tendent à être situées dans les environs des centres urbains ou du moins dans les régions les plus densément peuplées du sud de l'Ontario (par exemple).

### Persistance de la fréquence de faible revenu



Source : Statistique Canada Recensement de la population, 1981 à 2001.

Carte produite par la Section de l'analyse spatiale et des applications géomatiques (ASAG), Division de l'agriculture, Statistique Canada, 2006

Troisièmement, les données sur la pauvreté rurale comparées aux données sur la pauvreté urbaine nous renseignent très peu sur le volet « exclusion sociale » de la plupart des définitions de la pauvreté, c'est-à-dire les défis auxquels font face les résidents ruraux pauvres pour participer aux activités communautaires ou avoir accès aux services de santé, d'éducation et autres. La seule mesure qui jette un peu de lumière sur les défis posés par le transport dans le Canada rural, par exemple, est la mesure du panier de

consommation de DRHC, qui suppose que les résidants ruraux ont besoin d'un véhicule pour avoir accès aux services et prendre part à la vie de leur collectivité (on suppose que les résidants urbains utilisent le transport en commun).

La mesure du SFR est particulièrement peu utile à ce chapitre parce que, tandis qu'elle *exclut* toute prise en compte explicite des coûts du transport, que l'on sait être plus élevés en milieu rural qu'en milieu urbain, elle *inclut* les estimations du coût du logement qui, comme on le sait, sont inférieurs dans le Canada rural. En conséquence, le SFR après impôt est souvent moins élevé de 10 000 dollars ou plus dans les régions rurales que dans les zones urbaines. Pour sa part, cet élément contribue à la fréquence beaucoup plus faible des ménages à faible revenu (après impôt) en région rurale et parmi les familles agricoles<sup>12</sup>.

...une partie du déclin apparent à long terme de la pauvreté rurale et de la pauvreté des familles agricoles est peut-être attribuable à l'exode rural — les personnes pauvres partent s'installer dans les grandes villes et deviennent des pauvres urbains — plutôt qu'à l'amélioration véritable de la situation des pauvres ruraux.

Quatrièmement et finalement, la tendance apparente vers des taux de pauvreté rurale plus bas et la convergence graduelle des taux de pauvreté rurale et des taux de pauvreté urbaine masquent un autre fait important, à savoir le dépeuplement des régions rurales, que nous analyserons plus en détail au chapitre suivant. Comme Donna Mitchell, directrice générale du Secrétariat rural, l'a signalé : « [l]a pauvreté dans les zones rurales peut engendrer l'exode des personnes et des familles en quête de meilleurs emplois pour échapper à la pauvreté ». (Témoignages, 17 octobre 2006) En d'autres termes, au moins une partie du déclin apparent à long terme de la pauvreté rurale et de la pauvreté des familles agricoles est peut-être attribuable à l'exode rural — les personnes pauvres partent s'installer dans les grandes villes et deviennent des pauvres urbains — plutôt qu'à l'amélioration véritable de la situation des pauvres ruraux.

---

<sup>12</sup> Les mesures de M. Sarlo posent aussi problème dans le contexte rural parce que les seuils qu'il établit supposent que tous ont accès au transport en commun, ce qui, il le reconnaît dans ses travaux, n'est de toute évidence pas le cas.

Cinquièmement, il est également important de garder à l'esprit ce que les données disent *vraiment*. Par exemple, la figure 2 nous montre que, dans certaines régions du Canada, notamment dans de grandes parties des provinces des Prairies et des provinces Atlantique et dans des secteurs du Québec, de l'Ontario et de la Colombie-Britannique, la pauvreté rurale tend à se maintenir.

Finalement, il est important de ne pas perdre de vue le fait que, au Canada, selon deux mesures, il y a une plus grande incidence du faible revenu ou de la pauvreté dans les régions rurales qu'en milieu urbain. Même un taux de pauvreté de 6,8 p. 100

« Nous pouvons passer beaucoup de temps à débattre des mérites d'un seuil de revenu jugé approprié, mais quoi qu'il en soit, nous constaterons toujours qu'un cas de pauvreté est un cas de trop. »

(suivant le SFR de 2002) signifie *grosso modo* qu'environ 415 000 personnes vivent dans la pauvreté dans les régions rurales et les petites villes et que ces personnes, à cause de la pauvreté, pourraient être portées à abandonner complètement la vie rurale, au grand détriment de l'intérêt national. Comme David Bruce, directeur du Programme de recherche sur les localités rurales et les petites villes à l'Université Mount Allison, l'a fait remarquer : « Nous pouvons passer beaucoup de temps à débattre des mérites d'un seuil de revenu jugé approprié, mais quoi qu'il en soit, nous constaterons toujours qu'un cas de pauvreté est un cas de trop. » (Témoignage, 26 octobre 2006)



### CHAPITRE 3 : LES TENDANCES QUI FAÇONNENT LE CANADA RURAL

*Je connais quelqu'un qui travaille à plein temps à Mississauga et exploite une ferme à plein temps à Rosther, en Saskatchewan. Il prend l'avion jusqu'à Saskatoon et peut ensemer un quart de section en une journée environ. Il s'occupe de toutes ses activités agricoles à partir de Mississauga. La technologie lui permet de le faire. Lorsque j'étais agriculteur, je ne pouvais pas faire ça. Mon plus gros outil était un cultivateur de 12 pi. — Kurt Klein, professeur d'économie à l'Université de Lethbridge et agriculteur à temps partiel, témoignages, 30 novembre 2006*

Dans le présent chapitre, nous examinons ce que les témoins considèrent comme les trois grandes tendances qui ont façonné le Canada rural et qui sont susceptibles de continuer de le former dans l'avenir, à savoir une population rurale stagnante ou en déclin et une population rurale vieillissante, la substitution de la main-d'œuvre par le capital, dans le secteur primaire traditionnellement important pour le Canada rural, et la diminution des coûts du transport des marchandises accompagnée par une augmentation des coûts du transport de personnes. Ces tendances sont examinées sommairement mais il convient de garder à l'esprit que le Canada rural occupe un environnement économique, social et géographique vaste et diversifié, c'est-à-dire que ces tendances agissent différemment dans différentes régions du pays.

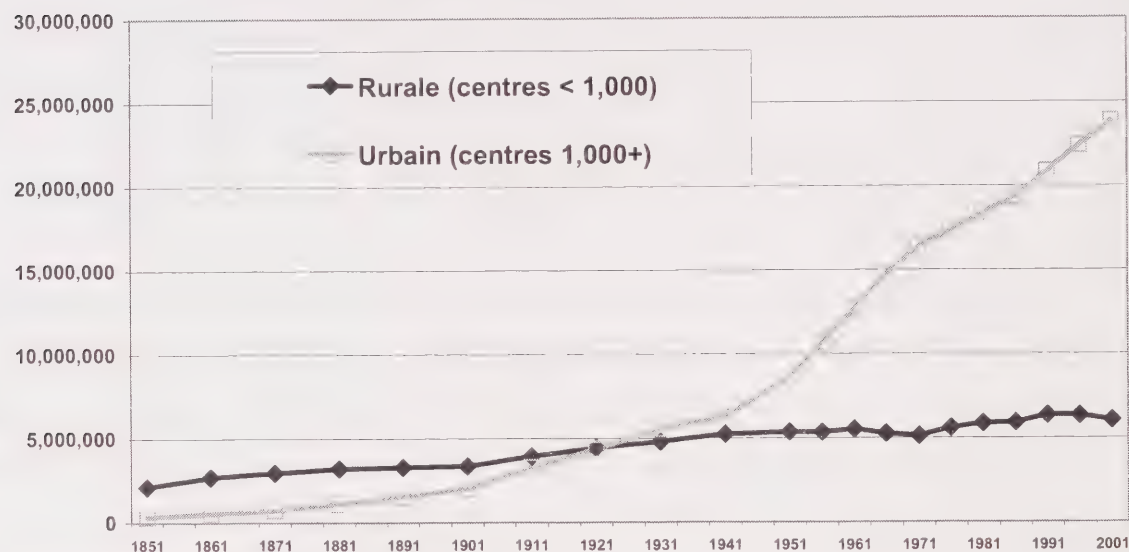
#### ***Population et démographie***

Les Canadiens d'aujourd'hui travaillent et habitent en des lieux fort différents des Canadiens de 1867, lorsque le pays fut créé. À cette époque, comme le montre la Figure 3-1, environ 80 p. 100 de la population habitait en milieu rural. En 2001, cette proportion globale avait diminué à environ 20 p. 100, soit approximativement 6,1 millions de personnes<sup>13</sup>. Donc, le Canada s'est considérablement urbanisé.

---

<sup>13</sup> Statistique Canada, Recensement de la population, 1851-2001. Cette figure s'appuie sur la définition suivante des régions rurales : « régions ayant une population clairsemée, situées à l'extérieur des régions urbaines ». Les régions urbaines sont celles avec un peuplement de plus de 1 000 et une densité de population de plus de 400 par kilomètre carré.

**Figure 3-1: Les tendances démographiques en milieux ruraux et urbains, 1851-2001**



Source: Statistiques Canada, *Recensement de la Population, 1851-2001*.

Les chiffres nationaux cachent une variation considérable de la ruralité d'une province et d'un territoire à l'autre. Le Tableau 3-1 indique que, selon la définition de Région rurale et petite ville (RRPV), le Nunavut et les Territoires du Nord-Ouest sont les régions les plus rurales du Canada, suivis par Terre-Neuve et Labrador, le Nouveau-Brunswick, l'Île-du-Prince-Édouard et la Saskatchewan. Selon cette définition, le Québec, l'Ontario et la Colombie-Britannique sont les provinces les moins rurales.

**Tableau 3-1 – Proportion de la population par rapport à la population totale des provinces et territoires (2001)**

Nunavut	100 %
Territoires du Nord-Ouest	56 %
Terre-Neuve et Labrador	53 %
Nouveau-Brunswick	48 %
Île-du-Prince-Édouard	45 %
Saskatchewan	42 %
Nouvelle-Écosse	37 %
Manitoba	33 %
Yukon	25 %
Alberta	25 %
Québec	21 %
Colombie-Britannique	14 %
Ontario	13 %
CANADA	21 %

**Source :** Agriculture et Agroalimentaire Canada.

**Note :** L'adjectif rural est entendu selon la définition de Région rurale et petite ville (RRPV).

Les données du recensement de 2001 indiquent que la population rurale du Canada ne fait pas que diminuer, par rapport à la population totale; elle diminue également en termes absolus. Entre les recensements de 1996 et 2001, la population rurale du Canada (selon la définition de région rurale et petite ville ou RRPV) a diminué de 0,4 %, un fait sans précédent dans l'histoire récente. Là encore, cette valeur nationale cache d'importantes variations régionales. Au Yukon et à Terre-Neuve et Labrador, la population rurale a diminué de 18,9 % et 10,6 % respectivement, tandis que la population rurale augmentait de 5,5 % en Alberta. À Terre-Neuve-et-Labrador, en Nouvelle-Écosse, au Nouveau-Brunswick et en Saskatchewan, la dépopulation rurale était inscrite dans une baisse plus globale de la population qui a touché la totalité de la province, y compris les zones urbaines.

On a également relevé des variations importantes de la population *au sein même* des régions rurales. Dans la plupart des provinces, entre 1996 et 2001, les collectivités rurales ayant des liens forts avec des régions métropolitaines (établis d'après la proportion de la population rurale qui se rend travailler en ville) ont vu leur population *augmenter*

On a également relevé des variations importantes de la population *au sein même* des régions rurales. Dans la plupart des provinces, entre 1996 et 2001, les collectivités rurales ayant des liens forts avec des régions métropolitaines (établis d'après la proportion de la population rurale qui se rend travailler en ville) ont vu leur population *augmenter* et non pas diminuer.

et non pas diminuer. Autrement dit, à l'exception de Terre-Neuve et Labrador et du Nouveau-Brunswick, ces régions rurales sont en croissance et non pas en déclin.

Par contre, entre 1996 et 2001, les taux de croissance de la population rurale ont été faibles ou négatifs dans les collectivités situées plus loin des zones métropolitaines, comme on peut le constater au Tableau 3-2. Ces baisses de population ont surpassé les hausses enregistrées dans les « zones d'influence métropolitaines fortes », ce qui se traduit par une diminution nette de la population rurale, selon la définition de région rurale et petite ville (RRPV).

**Tableau 3-2 - CANADA – Variation de population entre 1996 et 2001  
(en pourcentage)**

	Villes	RRPV	Région rurale et petite ville (RRPV) Zone d'influence métropolitaine (ZIM)				Total
			fortes	moyennes	faibles	nulles	
Terre-Neuve et Labrador	-2,6	-10,6	-10,7	-10,9	-10,0	-11,2	-7,0
Île-du-Prince-Édouard	1,8	-1,0	0,1	-1,2	-2,0	-5,8	0,5
Nouvelle-Écosse	1,2	-2,3	4,9	-2,1	-3,2	-1,3	-0,1
Nouveau-Brunswick	0,3	-2,7	-1,6	-3,5	-2,9	3,0	-1,2
Québec	2,0	-0,8	2,3	-1,3	-4,4	-0,4	1,4
Ontario	6,8	1,5	4,1	-0,1	-2,9	11,6	6,1
Manitoba	0,5	0,5	3,1	1,8	-1,3	1,4	0,5
Saskatchewan	0,6	-3,5	0,8	-2,6	-4,4	-3,5	-1,1
Alberta	12,0	5,5	12,7	5,9	1,8	17,9	10,3
Colombie-	6,0	-1,1	2,5	0,7	-3,9	1,1	4,9

Britannique							
Yukon	-1,8	-18,9	S/O	S/O	S/O	S/O	S/O
Territoires du Nord-Ouest	-4,2	-7,0	S/O	S/O	S/O	S/O	S/O
Nunavut	S/O	S/O	S/O	S/O	S/O	S/O	S/O
Total	5,2	-0,4	3,7	-0,9	-2,9	1,0	

**Définitions :**

- **ZIM forte** - Entre 30 % et 49 % de la population active fait la navette pour aller travailler dans le noyau urbanisé d'une grande ville, ex. : Shediac (Nouveau-Brunswick); Garden River (Saskatchewan); Plumpton (Ontario).
- **ZIM moyenne** - Entre 5 % et 30 % de la population active fait la navette pour aller travailler dans le noyau urbanisé d'une grande ville, ex. : Lunenburg (Nouvelle-Écosse); Twillingate (Terre-Neuve-et-Labrador); Taber (Alberta)
- **ZIM Faible** : Entre 0 % et 5 % de la population active fait la navette pour aller travailler dans le noyau urbanisé d'une grande ville, ex. : Squamish-Lillooet (Colombie-Britannique); Cal-des-Lacs (Québec); Dauphin (Manitoba)
- **ZIM nulle** - 0 % de la population active fait la navette pour aller travailler dans le noyau urbanisé d'une grande ville, ex. : Alma (Nouveau-Brunswick); Saint-Alphonse (Québec); Prairiedale (Saskatchewan).

**Source :** Secrétariat rural/Partenariat rural canadien, *Profils ruraux et Statistique Canada*

Quels facteurs causent ces tendances? L'émigration nette des jeunes de 15 à 24 ans est un facteur prépondérant<sup>14</sup>. Les jeunes quittent les localités rurales pour différentes raisons dont trois sont mentionnées plus que d'autres : le désir de trouver du travail, la poursuite d'études postsecondaires et la recherche d'une gamme plus étendue d'activités sociales et récréatives<sup>15</sup>. Cependant, la décision de rester a ses conséquences, comme l'a dit Donna Mitchell : « Il y avait des jeunes, mais ils finissaient leurs études secondaires et partaient pour ne pas revenir. Ceux qui restaient, étaient, pour reprendre la terminologie employée par les jeunes ruraux canadiens eux-mêmes, des perdants. » (Témoignage, 17 octobre 2006)

Les jeunes quittent les localités rurales pour différentes raisons dont trois sont mentionnées plus que d'autres : le désir de trouver du travail, la poursuite d'études postsecondaires et la recherche d'une gamme plus étendue d'activités sociales et récréatives.

<sup>14</sup> Dupuy, Richard, Francine Mayer et René Morissette, *Les jeunes ruraux : Rester, quitter, revenir*, Rapport soumis au Secrétariat rural d'Agriculture et Agroalimentaire Canada et à l'Agence de promotion économique du Canada atlantique, Statistique Canada, 31 mars 2000.

<sup>15</sup> Bollman, Ray, *Rural Canada: Drivers and Riders*, présentation au personnel du *Western Producer*, 27 septembre 2006, Saskatoon, fourni au Comité.

Ces départs sont toutefois partiellement annulés par le fait que, dans les régions rurales de toutes les provinces, la population des 25 à 69 ans augmente. Ces gains se produisent principalement dans les régions rurales situées

**En théorie, l'apport d'immigrants pourrait contribuer à repeupler le Canada rural; mais le fait est que la plupart des immigrants s'installent dans des villes.**

à proximité des villes, par exemple les ZIM fortes mentionnées précédemment. En théorie, l'apport d'immigrants pourrait contribuer à repeupler le Canada rural; mais le fait est que la plupart des immigrants s'installent dans des villes. Selon les statistiques de 2001, les rares immigrants qui s'installent dans des régions rurales choisissent généralement des provinces où les revenus sont plus élevés comme la Colombie-Britannique, l'Ontario et l'Alberta<sup>16</sup> et, à l'instar des Canadiens de naissance, à choisir des collectivités rurales situées près des villes. Les immigrants sont moins susceptibles de résider dans des régions rurales situées dans les provinces atlantiques, au Québec et en Saskatchewan.

Du point de vue démographique, autant les populations rurales que les populations urbaines donnent des signes de vieillissement, notamment en raison des

**...le Canada rural compte une proportion plus élevée de personnes âgées que le Canada urbain.**

classes pleines causées par le « baby boom ». Or, cette tendance est compliquée dans les régions rurales par l'émigration susmentionnée des jeunes, le faible apport d'immigrants, de faibles taux de natalité et la tendance croissante qu'ont des gens à prendre leur retraite dans des régions rurales. Par conséquent, le Canada rural compte une proportion plus élevée de personnes âgées que le Canada urbain<sup>17</sup>. Enfin, étant donné que les femmes vivent plus longtemps que les hommes, il est probable que l'on trouve plus de femmes âgées dans les régions rurales que dans les villes, une situation qui s'accroîtra probablement avec le temps.

---

<sup>16</sup> Beshiri, Roland, *Les immigrants au Canada rural : une mise à jour de 2001*, Statistique Canada, *Bulletin d'analyse : régions rurales et petites villes du Canada*, vol. 5 n° 4, juin 2004.

<sup>17</sup> McCracken, Mike, Kathy Tsetso, Bruno Jean, Kay Young, Danny Huxter, Greg Halseth et Marion Green, *Les aînés du Canada rural et des régions éloignées du Canada : document de travail*, Partenariat rural canadien, le Comité consultatif sur les questions rurales, 2005.

## *L'économie rurale*

Traditionnellement, l'économie rurale canadienne est dominée par le secteur primaire; de nombreuses collectivités doivent leur existence à des ressources naturelles accessibles et/ou à la fertilité du sol. C'est ainsi que leur sort est lié aux cycles de hausse et de chute des prix des produits et aux fluctuations des taux de change, aux pressions des concurrents à faible prix de revient dans les économies émergentes, aux impératifs des décisions commerciales, aux fermetures de frontière et à la concurrence des importations subventionnées. Dans certains cas, les collectivités rurales doivent en plus composer avec le risque bien réel de l'appauvrissement de la ressource et des problèmes environnementaux, l'effondrement des stocks de morue, sur la côte Est, et l'épuisement des mines en étant deux exemples tristement célèbres.

L'agriculture joue depuis toujours un rôle dominant dans l'économie rurale de nombreuses régions du pays. En 1931, pas moins des deux tiers (67 %) de la population rurale recensée habitaient sur une ferme<sup>18</sup>. En 2001, seulement 11 % de la population se trouvait dans la même situation. De même, la proportion de la population rurale qui pratique la pêche ou l'exploitation forestière ou minière a également diminué<sup>19</sup>.

Dans une certaine mesure, ces tendances démographiques résultent d'une autre tendance durable, la substitution de la main-d'œuvre par le capital, phénomène causé par la hausse des coûts de la main-d'œuvre<sup>20</sup>, laquelle est elle-même attribuable à une forte demande de main-d'œuvre suscitée par la croissance des secteurs secondaire et tertiaire, dans les villes, mécanisme entraîné par la recherche incessante des gains de productivité et de l'avantage concurrentiel. Pour résumer, le secteur primaire — c'est-à-dire l'agriculture, les mines, l'exploitation forestière et la pêche — peut produire bien plus qu'avant, avec beaucoup moins de main-d'œuvre. Comme le dit David Freshwater,

---

<sup>18</sup> Fermes de recensement ??

<sup>19</sup> Bollman, Ray, *The Demographic Overlap of Agriculture and Rural: Implications for the Coherence of Agricultural and Rural Policies*, présentation à l'atelier de l'Organisation de coopération et de développement économiques (OCDE) sur la cohérence des politiques de développement agricole et rural, 24-26 octobre 2005, fourni au Comité.

<sup>20</sup> Bollman, Ray, *Rural Canada: Drivers and Riders*, op cit.

professeur et directeur des Études supérieures en économie agricole à l'Université du Kentucky :

*Dans l'industrie des ressources naturelles, la main-d'œuvre a généralement été remplacée par le capital, de sorte qu'un nombre moins grand de travailleurs produisent la même quantité d'extrants. Là encore, un très grand nombre de possibilités d'emplois ont disparu pour les gens qui ont à peine un diplôme d'études secondaires et qui, il y a une quarantaine d'années, auraient probablement pu gagner un revenu confortable mais qui ont aujourd'hui du mal à joindre les deux bouts et à se trouver du travail ailleurs. (Témoignages, 21 novembre 2006)*

Aujourd'hui, l'emploi dans le secteur primaire ne représente plus que 15 % de l'emploi rural total (2005)<sup>21</sup>. À l'échelle nationale, l'agriculture primaire ne fournit plus que 8 % des emplois dans les régions rurales (2005). Là encore, on note des variations provinciales importantes. Ainsi, en Saskatchewan, l'agriculture primaire représente environ le quart des emplois ruraux, alors qu'au Manitoba et en Alberta, elle représente respectivement 16,1 % et 12,3 %; pour comparaison, à Terre-Neuve et Labrador, ce secteur ne représente que 1,9 % des emplois (voir le Tableau 3-4). Cela étant dit, l'agriculture canadienne continue de peser lourdement quoique indirectement sur les collectivités rurales, comme acheteur de produits locaux et de produits et services agricoles<sup>22</sup>, des données qui ne figurent pas dans les chiffres sur l'emploi.

**Tableau 3-3** – Emploi dans l'agriculture primaire en tant que pourcentage de l'emploi rural total par province – 2005 (définition de RRPV)

Canada	8,0 %
Terre-Neuve et Labrador	1,9 %
Île-du-Prince-Édouard	8,0 %
Nouvelle-Écosse	3,1 %
Nouveau-Brunswick	3,6 %
Québec	6,4 %
Ontario	5,7 %

---

<sup>21</sup> Statistique Canada, estimations de l'Enquête sur la population active, CANSIM Tableau 282-0099

<sup>22</sup> OCDE, *The New Rural Paradigm: Policies and Governance*, 2006, Paris.

Manitoba	16,1 %
Saskatchewan	24,2 %
Alberta	12,3 %
Colombie-Britannique	5,1 %

Source: Statistique Canada, Enquête sur la population active.

Les industries manufacturières et en particulier celles qui sont étroitement liées à des industries primaires comme les usines de transformation du poisson, les scieries, les usines de pâtes et papiers et les fonderies<sup>23</sup> jouent également un rôle important dans la création d'emplois pour les habitants des régions rurales. Cependant, comme pour le secteur primaire, ces entreprises manufacturières ont elles aussi réagi à l'évolution technologique et économique en augmentant leur productivité grâce à la substitution de la main-d'œuvre par le capital, avec le résultat final que moins de gens produisent davantage de biens et services<sup>24</sup>.

Nonobstant ces difficultés, on note au Canada rural des signes très encourageants. Le secteur de la vente au gros et au détail est le plus grand employeur dans les régions rurales (Figure 3-2) mais certains éléments

Le Canada rural gagne davantage d'emplois manufacturiers que l'ensemble du pays, et les fabricants sont de plus en plus attirés par l'avantage procuré par les régions rurales en matière de prix.

montrent que le secteur manufacturier rural croît non seulement en taille mais aussi en diversité et déborde maintenant du cadre des activités traditionnelles liées à l'extraction des ressources et s'étend dans des domaines plus complexes comme la production automobile<sup>25</sup>. Le Canada rural gagne davantage d'emplois manufacturiers que l'ensemble du pays, et les fabricants sont de plus en plus attirés par l'avantage procuré par les régions rurales en matière de prix<sup>26</sup>. Cet avantage de prix peut être lié à la diminution du coût du transport des marchandises, grâce à laquelle les marchés éloignés sont plus faciles d'accès, et à des progrès dans le domaine des technologies de l'information, qui

<sup>23</sup> Bollman Ray, *Rural Canada: Drivers and Riders*, op. cit.

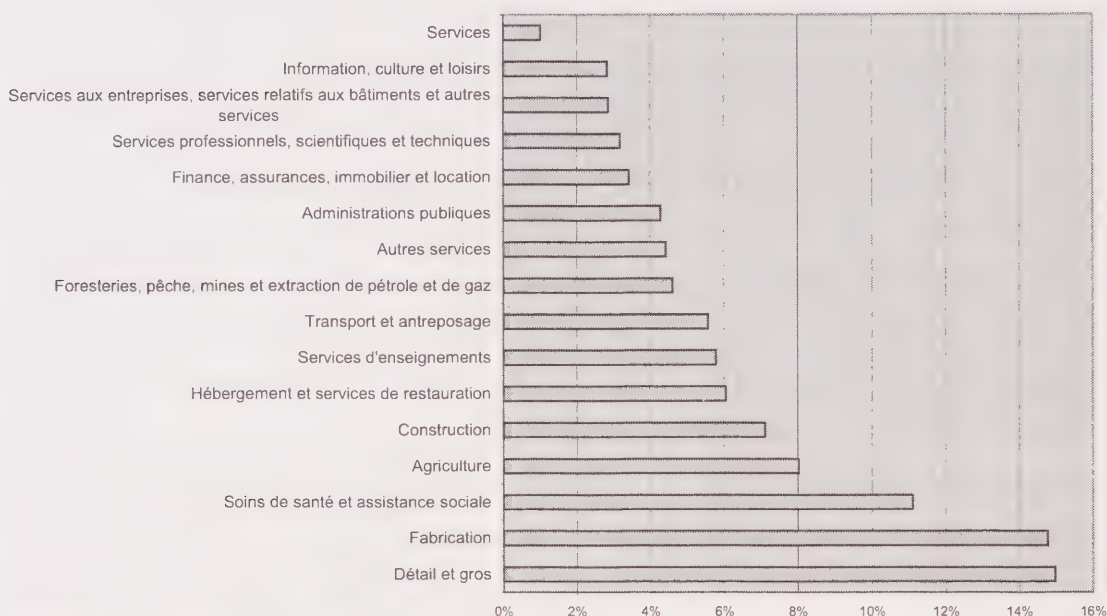
<sup>24</sup> Beshiri, Roland, *Structure de l'emploi dans les régions rurales et les petites villes du Canada : le secteur manufacturier*, *Bulletin d'analyse : régions rurales et petites villes du Canada*, vol. 2 n° 8, juin 2004.

<sup>25</sup> Cette analyse est fondée sur la définition prédominante de l'OCDE pour l'adjectif rural.

<sup>26</sup> Bollman, Ray, *Drivers and Riders*, Statistique Canada, op cit.

permettent aux entreprises de demeurer plus facilement en contact avec leurs usines de production situées en régions rurales. Ces aspects sont analysés ci-dessous.

**Figure 3-2: Proportion de personnes employées par secteur dans les RRPV au Canada, 2005**



Source: Statistiques Canada, Enquête sur la population active

### *Transport et communications*

Les longues distances et la faible densité de population caractérisent le Canada rural. Comme nous le verrons dans ce chapitre, le transport est un élément crucial de toute réflexion sur la politique rurale; la mobilité est indissociable de la vie rurale moderne.

Jusque vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les peuplements ruraux étaient largement dictés par le moyen de transport prépondérant, en l'occurrence la voiture à cheval<sup>27</sup>. Les villages étaient séparés de quelques kilomètres, en fonction des contraintes de ce moyen de

<sup>27</sup> Fuller, Tony, *Sustainable Rural Communities in the Arena Society*, dans *Towards Sustainable Rural Communities: The Guelph Seminar Series*, John M. Bryden (auteur), 1994, Guelph: École universitaire de planification et de développement ruraux. p. 133-139.

transport. Dans la majorité des cas, la vie sociale et institutionnelle, de même que l'activité économique, était circonscrite aux environs de cette ville. Selon Tony Fuller, professeur de design environnemental et de développement rural à l'Université de Guelph, « C'est l'endroit où l'on rencontrait son futur conjoint, où on allait à l'église et à l'école, et tous les services se trouvaient au même endroit. » (Témoignage, 31 octobre 2006) Bon nombre des petits villages que nous connaissons ont été créés pendant cette période, qualifiée de « société à courte distance » par le professeur Fuller.

Depuis cette époque, la technologie des transports a complètement modifié cet ordre. Par-dessus tout, l'automobile a exercé une influence décisive sur la manière dont les gens travaillent et vivent en milieu rural. Grâce à l'automobile, les déplacements ne sont plus limités à un seul village et, par conséquent, les services et les installations communautaires sont éparpillés sur un territoire beaucoup plus grand. Comme le souligne le professeur Fuller : « Les déplacements ne se font pas que vers un seul endroit, parce que l'hôpital, l'école, le bureau de l'avocat, la provenderie et le casse-croûte ne se trouvent plus dans un seul et même endroit. L'école d'un jeune enfant peut se trouver à un endroit, et l'école secondaire ailleurs. » (Témoignage, 31 octobre 2006) Le professeur Fuller appelle cette nouvelle manière de vivre à la campagne la « société ouverte ».

### *Coûts du transport et des communications*

L'automobile a sans doute précipité l'avènement de cette « société ouverte », mais il reste que le processus n'aurait pas été aussi étendu en l'absence de la diminution des coûts du transport<sup>28</sup> et d'une chute marquée du prix et de la disponibilité des technologies de communications (téléphones, radio, télévision, ordinateurs et Internet).

Quand on analyse les tendances à long terme, le coût réel (en dollars indexés) du transport de marchandises, par camion ou par train, a diminué<sup>29</sup>. La Figure 3-3 montre que le prix du transport par train baisse continuellement depuis le début des années

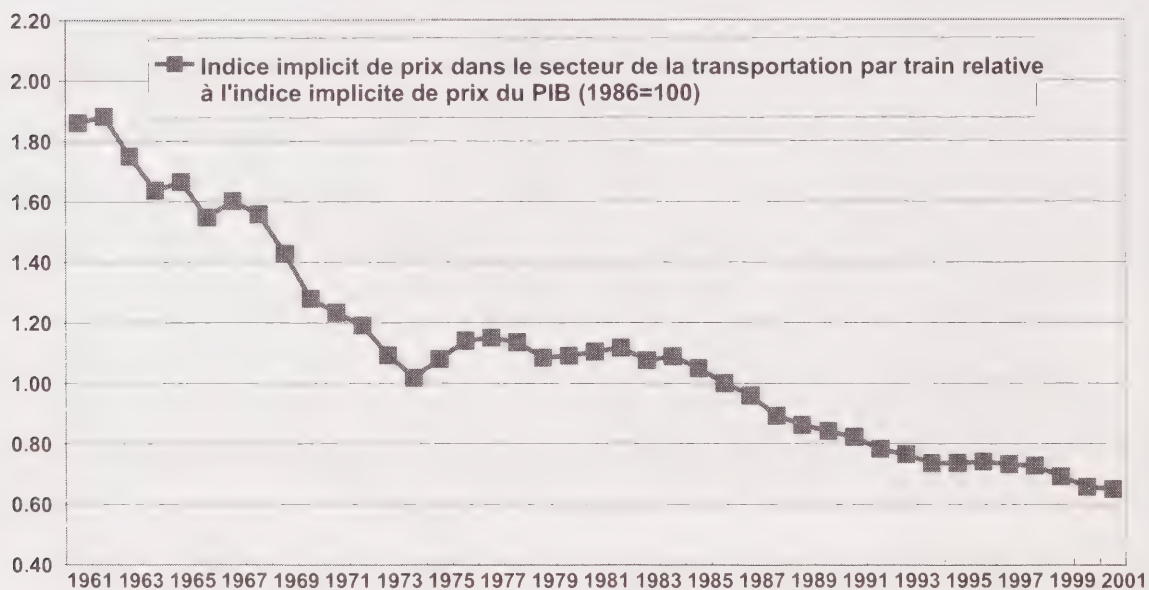
---

<sup>28</sup> Reimer, Bill, *Rural and Urban: Differences and Common Ground*, dans Harry H. Hiller (Ed), *Urban Canada: Sociological Perspectives*, 2005, Toronto: Oxford University Press.

<sup>29</sup> Bollman, Ray, *Rural Canada: Drivers and Riders*, *op cit.*

1960. En revanche, le coût du transport de personnes augmente; depuis les années 1980 et même les années 1990, les Canadiens qui habitent des régions rurales doivent payer de plus en plus cher pour utiliser leur propre véhicule, prendre le car ou l'autobus ou acheter un billet d'avion<sup>30</sup>.

**Figure 3-3: Les prix du transport par train,  
1961-2001**



Source: Statistiques Canada, Index implicite de prix du PIB.

## **Conclusion**

Le Canada rural a changé. Le secteur primaire n'occupe plus la position dominante, la population diminue et vieillit, et le coût du transport des marchandises diminue pendant que le coût du transport de personnes augmente. Dans la société à

Le Canada rural a changé. Le secteur primaire n'occupe plus la position dominante, la population diminue et vieillit, et le coût du transport des marchandises diminue pendant que le coût du transport de personnes augmente.

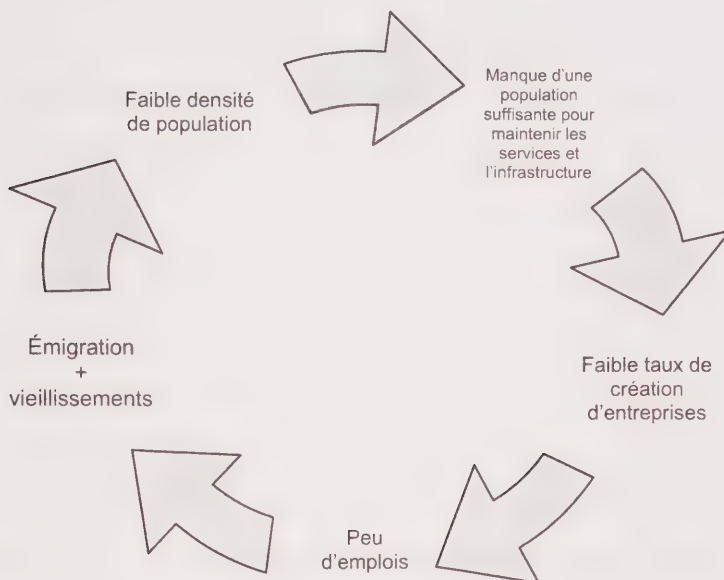
courte distance, les collectivités rurales offraient toute la gamme de services; dans la société ouverte, elles ont tendance à se spécialiser.

---

<sup>30</sup> *Ibid.*

Dans certains cas, l'effet total de ces tendances est de contribuer à un cycle vicieux, tel qu'illustré dans la Figure 3-4 ci-dessous.

**Figure 3-4 : Le cercle vicieux du déclin des régions rurales (OCDE)**



Source: Organisation de coopération et de développement économiques,  
*Le nouveau paradigme rural : politiques et gouvernance*, 2006, p.32.

Finalement, le Comité croit que le secteur primaire continuera de jouer un rôle vital au cours des prochaines années, au Canada rural; cependant, il admet que l'économie et que l'emploi en milieu rural sont de plus en plus dépendants d'autres domaines comme la fabrication complexe et les services. Le défi, comme toujours, consistera à apprivoiser ces tendances et à harnacher ces forces pour le bien-être des Canadiens ruraux.



## CHAPITRE 4 : LES DIFFICULTÉS DES PAUVRES DANS LE CANADA RURAL

*Si on ne se déplace pas, on n'est pas normal dans la région rurale.* —Anthony Fuller, témoignage, 31 octobre 2006

Les ruraux pauvres ne sont pas très différents des urbains pauvres. Comme ces derniers, ils comprennent, en nombre disproportionné, des mères célibataires, des Autochtones, des personnes peu instruites, des aînés, des personnes handicapées et des chômeurs.

Toutefois, les ruraux pauvres vivent la pauvreté d'une manière très différente de celle de leurs homologues urbains. Dans ce chapitre, le Comité passe en revue quelques façons dont la pauvreté se manifeste dans les régions rurales. Dans bien des cas, les ruraux pauvres font face à des difficultés qui sont à la fois la cause et l'effet de la pauvreté. Nous découvrirons également que les différences entre la pauvreté rurale et urbaine se ramènent souvent au manque de moyens de transport, situation qui, comme nous le verrons également, est souvent aggravée par une faible densité démographique.

### *Transports ruraux et routes rurales*

Il est facile pour des gens qui ont accès à une voiture ou à des transports en commun de ne pas se rendre compte de l'importance que le transport revêt pour le bien-être physique et social. Le transport est nécessaire pour aller au travail, faire le marché, voir des amis, aller à un rendez-vous chez le médecin, rendre visite à un parent à l'hôpital, obtenir des soins médicaux d'urgence, accéder aux services sociaux, participer à la vie

Le transport est nécessaire pour aller au travail, faire le marché, voir des amis, aller à un rendez-vous chez le médecin, rendre visite à un parent à l'hôpital, obtenir des soins médicaux d'urgence, accéder aux services sociaux, participer à la vie communautaire et faire du bénévolat. Pour les ruraux qui n'ont pas les moyens d'acheter un véhicule ou d'en assumer les frais, l'effort nécessaire pour se livrer à ses activités peut considérablement accentuer les effets de la pauvreté.

communautaire et faire du bénévolat. Pour les ruraux qui n'ont pas les moyens d'acheter un véhicule ou d'en assumer les frais, l'effort nécessaire pour se livrer à ses activités peut considérablement accentuer les effets de la pauvreté.

Pour se déplacer dans le Canada rural, on a également besoin de routes rurales sûres et bien entretenues. M. Partridge estime que l'infrastructure routière rurale « n'est pas suffisamment bonne pour soutenir le mouvement des gens et des biens » qu'il juge nécessaire pour la prospérité future du Canada rural. (Témoignages, 26 octobre 2006) De son côté, Jim Sentence, professeur agrégé au département des sciences économiques de l'Université de l'Île-du-Prince-Édouard, fait une mise en garde : « À mesure que la population diminue, on en arrive au point où les gouvernements ne veulent plus soutenir l'infrastructure. Or, il faut qu'il y ait une infrastructure si l'on veut que des occasions se présentent. À défaut d'installations ou d'entreprises, les petites villes du Canada rural sont vouées à la disparition. » (Témoignages, 24 octobre 2006)

Différents éléments permettent de croire que les routes rurales se détériorent sous l'effet combiné d'un trafic accru et de l'insuffisance des fonds consacrés à l'entretien et à la réfection. Ainsi, dans l'ouest du Canada, « l'abandon des voies ferrées et le regroupement des silos à grains ont eu des effets considérables sur les routes provinciales et les routes municipales secondaires<sup>31</sup> ». Il fut un temps où les Prairies comptaient près de 6 000 silos; aujourd'hui, il y en a moins de 600<sup>32</sup>. En Saskatchewan, la distance moyenne de transport entre l'exploitation agricole et le silo s'est accrue de 250 p. 100, passant de 15 kilomètres en 1984 à 52,5 kilomètres vers la fin des années 1990<sup>33</sup>. Pendant la même période, le volume des expéditions de grains et la transformation à valeur ajoutée ont également grimpé de plus de 850 p. 100. Le problème, c'est que « le réseau

---

<sup>31</sup> Gouvernement de la Saskatchewan, 1999, *Parallel Process on Roads: Saskatchewan Road Impact Analysis*, p. i.

<sup>32</sup> Doug Ramsey, "Elevators, Doctors, and Libraries: Fighting the Good Fight in Rural Manitoba", "In Sites" Information Flyer, New Rural Economy Project (NRE2).

<sup>33</sup> Gouvernement de la Saskatchewan, *op cit.*

de transport provincial n'était pas conçu pour absorber une hausse aussi énorme du transport de grains<sup>34</sup> ».

En Ontario, une étude a révélé que les routes rurales sont soumises à de fortes contraintes par suite de l'augmentation de la demande de tourisme et d'activités récréatives dans les régions rurales, de la croissance des activités manufacturières spécialisées dans ces régions (avec tout le trafic de camions qu'elle implique), de la multiplication du trafic des banlieusards et de l'accroissement du trafic de camions et de tracteurs au fur et à mesure que le secteur agricole s'oriente davantage vers les activités à valeur ajoutée et l'exportation. En même temps, la province a cessé de subventionner directement les routes locales (et les ponts), laissant aux municipalités le soin de financer ces infrastructures sur les recettes tirées des impôts fonciers locaux<sup>35</sup>.

### ***Santé rurale et accès aux soins***

*Les réalités et les besoins en matière de santé des régions rurales diffèrent de ceux des milieux urbains. Ces besoins peuvent découler du milieu (p. ex. la nécessité d'enseigner la prévention des écrasements par des tracteurs), des données démographiques changeantes (p. ex. une hausse du nombre de personnes âgées dans certaines régions rurales), d'un besoin commun en matière de santé présent en milieu rural (p. ex. l'état de santé des collectivités de Premières nations) ou de la nécessité que les préoccupations en matière de santé tiennent compte du milieu « rural » (p. ex. services obstétriques qui n'obligent pas les femmes en milieu rural à « trop » se déplacer) — Bureau de la santé rurale de Santé Canada, Foire aux questions*

La politique canadienne sur les soins de santé, ressortissant à la *Loi canadienne sur la santé*, a pour objectif de protéger le bien-être physique de tous les Canadiens et de permettre à tous les résidents d'avoir un accès satisfaisant à des services de santé, sans se heurter à des obstacles. Néanmoins, l'état de santé n'est pas réparti de façon égale entre les diverses collectivités canadiennes. L'espérance de vie dans les régions rurales est

---

<sup>34</sup> *Ibid.*

<sup>35</sup> , Todd Gordon, *Le réseau routier rural en Ontario : Où en sommes-nous? Quelle direction prendre aujourd'hui?*, Gouvernement du Canada, Collection d'études sur le transport en milieu rural, étude n° 3, p. i.

plus courte que la moyenne canadienne, et celle dans les communautés isolées du Nord est la plus faible au pays.

Ces conclusions sont ressorties clairement lorsque l'Institut canadien d'information sur la santé (ICIS) a publié le premier rapport complet sur la santé rurale au Canada plus tôt cette année<sup>36</sup>. L'étude a permis de statuer que, d'une façon générale, l'état de santé des Canadiens ruraux est

**L'étude a permis de statuer que, d'une façon générale, l'état de santé des Canadiens ruraux est moins bon que celui des Canadiens urbains, ce phénomène se manifestant par des taux de mortalité plus élevés liés à leur tour à des taux supérieurs de maladies cardiovasculaires et respiratoires, d'accidents du travail (surtout dans les emplois du secteur primaire, comme l'agriculture), de suicide et d'accidents de la route ainsi qu'à la prévalence du tabagisme et de l'obésité.**

moins bon que celui des Canadiens urbains, ce phénomène se manifestant par des taux de mortalité plus élevés liés à leur tour à des taux supérieurs de maladies cardiovasculaires et respiratoires, d'accidents du travail (surtout dans les emplois du secteur primaire, comme l'agriculture), de suicide et d'accidents de la route ainsi qu'à la prévalence du tabagisme et de l'obésité<sup>37</sup>.

Dans certains cas, le mauvais état de santé est directement lié à des difficultés de transport. L'étude note, par exemple, que les taux élevés d'accidents de la route dans le Canada rural pourraient être attribués à la nécessité de faire de plus longs déplacements, souvent sur des routes moins sûres que dans le cas des citadins. De plus, la distance se traduit souvent par un approvisionnement limité et coûteux en fruits et légumes frais. Enfin, il est plus facile en milieu rural de se cantonner dans un mode de vie sédentaire parce qu'une promenade quotidienne s'inscrit mal dans la routine rurale.

L'étude de l'ICIS établit également un lien entre les taux de mortalité, la pauvreté et le niveau d'instruction, notant qu'un faible niveau d'instruction et un revenu familial médian peu élevé constituaient « des prédicateurs importants du risque de mortalité accru

---

<sup>36</sup> Institut canadien d'information sur la santé (ICIS), *Comment se portent les Canadiens vivant en milieu rural? Une évaluation de leur état de santé et des déterminants de la santé*, septembre 2006. Cette étude adopte une définition de « rural » fondée sur la définition de « régions rurales et petites villes (RRPV) » de Statistique Canada.

<sup>37</sup> Comme le notent les auteurs, cependant, beaucoup de ces effets sont atténués ou même inversés dans les zones à forte influence métropolitaine (ZIM fortes).

chez les hommes et les femmes<sup>38</sup> ». Cette conclusion confirme le fait bien connu que « la prospérité économique d'une collectivité et la proportion de sa population qui vit sous le seuil de la pauvreté, plus particulièrement, influencent grandement la santé et les besoins de ses habitants en matière de santé<sup>39</sup> ». Le Comité est heureux de signaler que l'ICIS compte publier, début 2007, un deuxième rapport sur les problèmes d'accès aux soins de santé des habitants des régions rurales.

Les données limitées que nous avons pu trouver montrent que les ruraux doivent parcourir de plus grandes distances que les citadins pour accéder à de nombreux services de santé de base. En 1993, les habitants des régions rurales et des petites villes (RRPV) devaient parcourir en moyenne 10 kilomètres pour aller voir un médecin, par rapport à deux kilomètres seulement pour la moyenne des citadins<sup>40</sup>. Cette différence avait tendance à augmenter dans les régions plus éloignées des agglomérations urbaines.

La difficulté d'obtenir des services médicaux se reflète également dans les données sur la disponibilité des médecins. Selon M. David Hawkins, directeur exécutif de l'Association des facultés de médecine du Canada, en 2000, par exemple, les médecins d'au moins 14 collectivités rurales n'étaient pas au travail, et la liste devrait s'allonger.<sup>41</sup> Les médecins des régions rurales semblent avoir de la difficulté à fournir les soins appropriés aux patients, car leurs collègues quittent la région pour de meilleures conditions de travail ailleurs.

Depuis quelques années, l'incongruité de la répartition des médecins entre les régions rurales et urbaines est au cœur de la discussion.<sup>42</sup> En 1992, l'Association médicale canadienne (AMC) a mis sur pied un comité consultatif chargé d'examiner les lacunes dans la prestation de services médicaux dans les collectivités rurales et celles de taille

---

<sup>38</sup> ICIS, *Comment se portent les Canadiens vivant en milieu rural*, p. 43.

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 13.

<sup>40</sup> Statistique Canada, « À quelle distance se trouve le plus proche médecin? », *Bulletin d'analyse : Régions rurales et petites villes du Canada*, volume 1, n° 5, mars 1999.

<sup>41</sup> Cité dans Michelle Khan, « Health Access in Rural Canada », *rapport de recherche non publié*, septembre-août 2006.

<sup>42</sup> La majeure partie de la discussion de ce paragraphe est tirée de Michelle Khan, « Health Access in Rural Canada », *rapport de recherche non publié*, septembre-août 2006.

moyenne au Canada, et a proposé des stratégies visant à aider à les corriger. Les membres du comité ont découvert que, en 1986, environ 10 p. 100 de tous les médecins du Canada pratiquaient dans les régions rurales, alors qu'un peu moins de 25 p. 100 de la population canadienne y résidait (à l'époque). Après une analyse plus poussée de l'information on a observé que les spécialistes étaient sous-représentés dans les régions rurales à comparer aux médecins de famille et aux omnipraticiens. Ainsi, une étude plus récente confirme ces conclusions, statuant par exemple que moins de 16 p. 100 des médecins de famille et 2,4 p. 100 des spécialistes sont établis dans des régions rurales, même si celles-ci comptent environ 21 p. 100 de la population<sup>43</sup>.

Dans leurs mémoires au Comité, les Infirmières de l'Ordre de Victoria (VON) ont ajouté que dans beaucoup des régions rurales qu'elles desservent, il manque d'infirmières, d'infirmières praticiennes, d'ergothérapeutes et d'aides à domicile à un

...Infirmières de l'Ordre de Victoria (VON) ont ajouté que dans beaucoup des régions rurales qu'elles desservent, il manque d'infirmières, d'infirmières praticiennes, d'ergothérapeutes et d'aides à domicile à un moment où la demande augmente à cause du raccourcissement des séjours à l'hôpital, des contraintes auxquelles est soumise l'aide familiale et communautaire et de la croissance de la population des aînés.

moment où la demande augmente à cause du raccourcissement des séjours à l'hôpital, des contraintes auxquelles est soumise l'aide familiale et communautaire et de la croissance de la population des aînés. Ces pénuries sont aggravées par le fait que de nombreux clients des VON manquent des moyens de transport de base nécessaires pour accéder à des services tels que les laboratoires médicaux, sans compter que les intempéries empêchent parfois les infirmières de se rendre chez leurs clients, ce qui peut avoir des effets négatifs sur leur état de santé.

Le problème peut même devenir plus aigu en cas d'urgence. Michael Goldberg, président de la First Call: BC Child and Youth Advocacy Coalition, a dit par exemple que « bien des familles des collectivités rurales doivent recourir aux services d'évacuation sanitaire pour être transportées vers un hôpital plus important, et un proche doit les accompagner. Ces coûts sont souvent assumés, intégralement ou en partie, par la famille,

---

<sup>43</sup> ICIS, *Répartition géographique des médecins au Canada : Au-delà du nombre et du lieu*, Janvier 2006, p. ix.

alors que dans les villes, les frais les plus importants consistent à faire deux kilomètres vers le [même] service d'urgence de l'hôpital. » (Témoignages, 7 novembre 2006)

Enfin, le Comité a appris qu'il y a peu ou pas de services de santé mentale dans les régions rurales. Les ruraux doivent donc se rendre dans les grands centres urbains pour accéder à des services de santé mentale, à moins de s'en passer complètement. C'est là un problème particulièrement sérieux dans la mesure où la maladie mentale et la pauvreté sont liées.

### *Niveau d'instruction et analphabétisme dans les régions rurales*

Les ruraux tendent à avoir un niveau d'instruction inférieur à celui des citoyens. En 2001, par exemple, la proportion des 20 à 34 ans qui n'avaient pas fait d'études secondaires était de 23 p. 100, par rapport à 14 p. 100 dans les villes<sup>44</sup>. Cette situation a de sérieuses incidences sur la pauvreté car, comme l'a souligné M. Poschmann, il existe une forte corrélation positive entre la pauvreté et le niveau d'instruction, les gens instruits parvenant en général à une meilleure situation économique que les autres.

Les ruraux tendent à avoir un niveau d'instruction inférieur à celui des citoyens.

Bien sûr, les niveaux d'instruction moindres du Canada rural découlent en partie des tendances migratoires que nous avons examinées au chapitre 3 : les jeunes partent pour faire des études et reviennent rarement, tandis que des personnes âgées relativement peu instruites reviennent souvent dans des régions rurales pendant les premières années de leur retraite. Bien qu'il soit tentant de penser que le télé-enseignement peut contribuer à la solution du problème, Bill Reimer, professeur au département de sociologie et d'anthropologie à l'Université Concordia, avait une mise en garde pour le Comité : même s'il y a eu des résultats encourageants, il ne faut pas perdre de vue que beaucoup de régions rurales n'ont encore qu'un accès limité aux services de télécommunications à grande vitesse. De plus, comme l'a dit Mme Martz, le télé-enseignement nécessite un

---

<sup>44</sup> ICIS, *Comment se portent les Canadiens vivant en milieu rural*, p. 10.

haut degré de motivation et d'autodiscipline, et il arrive souvent que les stagiaires des régions rurales aient besoin d'une aide complémentaire.

En même temps, David Bruce a dit au Comité que, dans le Canada atlantique, « il y a un fardeau à assumer, au-delà des seuls frais de scolarité : les citoyens ont la possibilité de demeurer à la maison et de se rendre à l'Université Dalhousie en empruntant les transports publics au coin de la rue, par exemple. » (Témoignages, 26 octobre 2006)

C'est ainsi que beaucoup de jeunes ruraux sortent de l'université ou du collège chargés d'une lourde dette étudiante qui, selon M. Bruce, les oblige à « aller travailler dans la région du Centre, sinon dans les sables bitumineux de l'Alberta pendant quelques années au moins, ne serait-ce que pour ramener leur dette étudiante à quelque chose de viable. Cela devient un grand élément à l'origine de l'exode rural. » (Témoignages, 26 octobre 2006) D'autres étudiants ruraux peuvent tout simplement renoncer à des études postsecondaires et aux lourdes dettes qu'elles entraînent, optant plutôt pour des emplois bien rémunérés à des endroits tels que Fort McMurray, en Alberta.

Les niveaux d'instruction étant peu élevés dans le Canada rural, on pouvait s'attendre à y trouver en outre des problèmes d'analphabétisme. C'est bien le cas. En effet, les auteurs d'une importante étude sur le niveau d'alphabétisation au Canada ont noté que, sur le plan des capacités de lecture et de calcul, « les résidents de zones urbaines obtiennent de meilleurs résultats que ceux des régions rurales<sup>45</sup> ». De toute évidence, ce problème aggrave la pauvreté non seulement parce que les analphabètes ont de la difficulté à trouver du travail, mais aussi parce qu'ils sont souvent incapables de profiter de l'aide offerte par les gouvernements.

### ***Services publics et privés***

À part le fait qu'ils doivent sortir de leurs collectivités pour faire des études et obtenir des services de santé, les ruraux ont à parcourir des distances de plus en plus importantes

---

<sup>45</sup> David A. Green et W. Craig Riddell, *Les capacités de lecture et de calcul et la situation sur le marché du travail au Canada*, Statistique Canada, 2001, p. 18.

pour accéder à des services gouvernementaux de base et à de nombreux services dispensés par le secteur privé. M. Reimer a dit au Comité que, d'après ses recherches, l'assistance sociale et les services commerciaux, par exemple, « ont migré des bourgades rurales vers des centres régionaux. Cela signifie que ceux qui ne disposent pas d'un moyen de transport facile, ou de réseaux sociaux qui peuvent fournir le transport, se voient coupés de ces services. » (Témoignages, 9 novembre 2006)

Cette évolution se répercute le plus durement sur les pauvres des régions rurales. Nancy Shular, vice-présidente du conseil d'administration de l'Organisation nationale anti-pauvreté, a décrit les obstacles bureaucratiques et les difficultés de transport que doivent souvent surmonter les ruraux pauvres du centre-sud de l'Ontario simplement pour présenter une demande d'assistance sociale :

*D'abord, il faut pouvoir vous rendre aux services sociaux du comté de Grey pour faire une demande, un endroit situé au centre d'Owen Sound. Vous devez voir un film le premier jour, y retourner un autre jour pour une entrevue et un autre jour pour voir si votre demande est acceptée. Donc, vous devez pouvoir vous y rendre trois fois et ensuite ils vous envoient un chèque si vous êtes accepté, ou une lettre de refus. Si vous recevez une lettre de refus, vous devez alors aller à un tribunal, ce qui pourrait prendre des mois. —Nancy Shular, témoignages, 28 septembre 2006*

Quant aux services du secteur privé, la simple perte d'un commerce tel qu'un dépanneur local peut porter un coup dur à une petite ville ou à une collectivité rurale ou isolée. Bruno Jean, titulaire de la chaire de recherche du Canada en développement rural à l'Université du Québec à

« Quand, dans cette communauté, les dépanneurs sont fermés, qu'il n'y a plus de stations-service pour faire le plein de la voiture, c'est un problème. C'est un problème énorme pour le quotidien. »

Rimouski, a noté : « Quand, dans cette communauté, les dépanneurs sont fermés, qu'il n'y a plus de stations-service pour faire le plein de la voiture, c'est un problème. C'est un problème énorme pour le quotidien. » (Témoignages, 26 octobre 2006)

### *Problèmes d'emploi*

Le problème de la pauvreté rurale, comme celui de la pauvreté en général, est aussi fortement lié à la situation de l'emploi et au manque d'emplois bien rémunérés. Les données de Statistique Canada montrent que, même si les taux d'activité et d'emploi ont augmenté à peu près au même rythme dans les régions rurales et urbaines entre 1996 et 2000, le Canada rural traînait quand même derrière le Canada urbain dans les deux cas. En 2000, par exemple, le taux d'emploi rural était de 77,1 p. 100 par rapport à 80,7 p. 100 dans les régions urbaines, tandis que les taux de chômage respectifs étaient de 7,2 et 5,4 p. 100<sup>46</sup>.

Conjuguée aux niveaux d'instruction inférieurs, la situation médiocre de l'emploi dans le Canada rural peut créer un cercle vicieux. Dans son témoignage, Donna Mitchell a dit au Comité que les recherches réalisées aux États-Unis « montrent que l'écart des revenus entre les zones rurales et les zones urbaines résulte d'un niveau d'instruction moins élevé dans les zones rurales, et de moins de concurrence pour les travailleurs au niveau des employeurs ruraux, ce qui se traduit par des salaires moins élevés, un nombre réduit de personnes très qualifiées et d'emplois très bien rémunérés dans le profil des emplois dans les zones rurales. » (Témoignages, 17 octobre 2006)

Par ailleurs, il ne faut pas perdre de vue que le contraire est vrai dans certaines autres régions rurales du pays. De graves pénuries de travailleurs qualifiés et non qualifiés sévissent dans certaines parties de l'Alberta, de même que dans les collectivités situées à proximité des mines d'or du nord de l'Ontario. Ces pénuries se traduisent par des salaires très élevés, mais pas toujours assez élevés pour compenser la pénurie de logements (ou leur coût très élevé) et certains des troubles sociaux qui accompagnent une très forte croissance. Ces régions en plein essor ont également des effets sur d'autres parties du Canada rural, encourageant beaucoup de jeunes à quitter l'école secondaire, mais offrant

---

<sup>46</sup> Neil Rothwell, « Employment in Rural and Small Town Canada : An Update to 2000, » Bulletin d'analyse: Régions rurales et petites villes du Canada, Volume 3, N<sup>o</sup>. 4, décembre 2001, Catalogue No. 21-006-XIE.

aussi à des agriculteurs aux prises avec de grandes difficultés financières la possibilité de gagner un important revenu hors ferme<sup>47</sup>. Les régions à forte croissance ont en outre attiré une attention renouvelée sur les communautés d'immigrants.

### *Immigration*

Dans le passé, le Canada rural était la destination de choix des immigrants. Au début du XX<sup>e</sup> siècle, beaucoup d'Européens se sont établis dans l'Ouest, attirés par la perspective d'un brillant avenir dans l'agriculture. Toutefois, depuis quelque temps, les immigrants préfèrent pour la plupart s'établir dans les régions urbaines du Canada, habituellement pour des raisons très simples.

Premièrement, comme l'a noté M. Cummings, les immigrants nouvellement arrivés tendent à chercher du travail et à s'établir dans les régions où ils ont des amis ou de la famille ou dans lesquelles ils peuvent trouver une importante communauté d'immigrants. Ces deux critères ne s'appliquent pas dans la majorité des collectivités rurales. Deuxièmement, les réseaux d'amis et de parents sont particulièrement importants pour les immigrants qui ne connaissent ni le français ni l'anglais et qui ont besoin d'avoir des contacts pour trouver du travail, consulter un médecin ou simplement louer un appartement. De plus, de nombreux immigrants venant eux-mêmes de zones urbaines préfèrent les villes du Canada.

Troisièmement, pour les immigrants qui envisagent de s'établir dans le Canada rural, l'absence de cours de base d'anglais ou français langue seconde et de services culturels généraux constitue un autre obstacle. La tendance à vanter les services en ligne auprès des immigrants ruraux n'a pas beaucoup contribué à la suppression de ces obstacles. M. Cummings a noté à ce sujet : « Les immigrants doivent utiliser l'Internet pour trouver les modèles de service et, la plupart du temps, l'immigrant ne parle pas l'anglais et connaît peu ou pas l'Internet. Je sais que nous tentons de promouvoir les services en ligne auprès des résidents des régions rurales où bien souvent, l'accès se fait

---

<sup>47</sup> Nous examinons de plus près ces deux conséquences ci-dessous.

encore par ligne commutée, ce qui, rajouté aux problèmes de langue, fait que ce service n'est pas utilisé. » (Témoignages, 31 octobre 2006)

### ***Enjeux hommes-femmes dans le Canada rural***

La pauvreté rurale a des effets différents sur les hommes et les femmes. Pour les femmes, la pauvreté peut aggraver les difficultés de transport, de garde d'enfants et de travail. M. Fuller nous a dit par exemple que « les relations de violence étaient souvent déclenchées par des disputes pour les clés de l'unique automobile de la famille. Il est très facile pour les hommes de monopoliser les clés et, par conséquent, de piéger les femmes dans les régions rurales éloignées et isolées. » (Témoignages, 31 octobre 2006)

En ce qui concerne les garderies, beaucoup de collectivités rurales n'ont pas une population suffisante pour offrir des services professionnels de garde d'enfants et d'éducation préscolaire. Les services de garde à domicile ne constituent qu'une solution partielle car, comme nous l'a expliqué Mme Martz, les familles qui offrent ces services tendent à cesser de les dispenser dès que leurs propres enfants atteignent l'âge scolaire, sans compter que beaucoup de femmes rurales travaillent tôt le matin, dans la soirée ou pendant la nuit et ont donc un horaire qui ne correspond pas à celui des garderies.

La garde d'enfants et l'éducation préscolaire sont fortement liées à la pauvreté car, ainsi que l'a signalé M. Goldberg, les garderies « permettent aux femmes, surtout, de participer au marché de l'emploi » et « deux gagne-pain potentiels dans un ménage, c'est véritablement une clé pour éviter la pauvreté. » (Témoignages, 7 novembre 2006) En même temps, M. Goldberg a noté que « si nous nous orientons vers les économies du savoir, l'investissement le plus rentable, sans la moindre exception, d'après les données recueillies, c'est l'éducation de la petite enfance. »

Dans le cas des femmes rurales qui font un travail autonome, M. Fuller a déclaré au Comité que, contrairement à leurs homologues urbaines, elles se refusent à réduire le

nombre d'heures qu'elles consacrent à l'économie informelle, c'est-à-dire au bénévolat et aux tâches ménagères. Elles risquent donc souvent l'épuisement.

Les femmes en milieu rural sont aussi souvent enfermées dans des emplois peu rémunérés ou payés au salaire minimum. Par exemple, Mme Martz a souligné qu'il existait peu de perspectives d'emplois bien rétribués dans les régions rurales, notamment pour les femmes. Nous avons examiné les femmes qui travaillent dans les industries de la transformation agricole et les industries forestières de la province et leur avons demandé ce qu'elles feraient si elles n'avaient pas ces emplois. Essentiellement, elles ont répondu qu'elles travailleraient à des postes de commis ou dans des dépanneurs et des choses comme ça. Les emplois bien rétribués qui paient plus que le traitement minimum ne sont pas légion, et les gens n'ont pas tendance à quitter ces postes, alors ils ne s'ouvrent pas très souvent. » (Témoignages, 23 novembre 2006)

Cela étant dit, les femmes rurales semblent pousser leurs études beaucoup plus loin que les hommes. Dans son témoignage, Peter Apedaile, professeur émérite au département d'économie rurale de l'Université de l'Alberta, a signalé que dans le comté de Smoky Lake, en Alberta, 30 p. 100 seulement des hommes de la cohorte des 20 à 35 ans ont terminé leurs études secondaires et que, parmi ceux qui l'ont fait, moins de 10 p. 100 ont entrepris des études postsecondaires. Parmi les femmes, par contre, « 90 p. 100 ont terminé l'école secondaire et sur ce nombre, plus de 35 p. 100 ont effectué des études postsecondaires d'une sorte ou d'une autre. » (Témoignages, 9 novembre 2006)

En Alberta, les bas niveaux d'instruction pourraient être attribuables à l'existence d'emplois bien rémunérés dans les champs de pétrole et les secteurs connexes. Dans les autres régions du pays,

Par suite de la disparition de nombreux emplois traditionnellement réservés aux hommes dans le secteur primaire, les hommes ruraux connaissent un taux élevé de suicide.

cependant, le manque d'instruction a des effets sérieux et immédiats. Par suite de la disparition de nombreux emplois traditionnellement réservés aux hommes dans le secteur primaire, les hommes ruraux connaissent un taux élevé de suicide. Comme l'a signalé

M. Reimer, ce taux « est aussi le reflet d'une communauté ou d'une société en difficulté et c'est très inquiétant. » (Témoignages, 9 novembre 2006)

### *L'économie informelle*

*L'économie informelle représente aussi une partie importante du filet de sécurité rural. ... le travail dans l'économie informelle est un élément important dans l'économie tant rurale qu'urbaine, mais davantage en milieu rural et davantage dans la catégorie des faibles revenus.* — Bill Reimer, témoignages, 9 novembre 2006

Malgré les difficultés occasionnées par les distances et les caractéristiques démographiques, les collectivités rurales ont toujours joui d'un grand avantage : l'esprit de cohésion et le sentiment d'appartenance. La cohésion sociale peut jouer le rôle d'un filet de sécurité sociale qui compense, en tout ou en partie, les écarts de revenu dont nous avons parlé plus haut : des bénévoles dispensent quelques-uns (mais pas la totalité) des services que les urbains tiennent pour acquis, les gens s'entraident pour bâtir ou réparer des maisons, sur une base de troc ou par simple bonté, la collectivité unit ses efforts pour aider les familles qui ont perdu leur maison, et ainsi de suite. Dans certains cas, ces liens sont assez forts pour entraîner la création de coopératives qui soutiennent l'économie rurale.

Malgré les difficultés occasionnées par les distances et les caractéristiques démographiques, les collectivités rurales ont toujours joui d'un grand avantage : l'esprit de cohésion et le sentiment d'appartenance.

Cet esprit de cohésion est cependant menacé dans les régions dont la population est stagnante ou en déclin. Lorsque le « filet de sécurité sociale » s'effiloche, les collectivités rurales sont affligées de problèmes tels que des taux de suicide élevés parmi les hommes ou peuvent même finir par disparaître. Comme Donna Mitchell l'a signalé, « pour les toutes petites communautés de 100 ou 400 habitants, il est plus difficile de trouver des façons de se diversifier. Les bénévoles avancent en âge et commencent à se fatiguer, parce que ce sont les mêmes personnes, année après année, en l'absence de nouveaux venus qui pourraient prendre le relais. »

...« pour les toutes petites communautés de 100 ou 400 habitants, il est plus difficile de trouver des façons de se diversifier. Les bénévoles avancent en âge et commencent à se fatiguer, parce que ce sont les mêmes personnes, année après année, en l'absence de nouveaux venus qui pourraient prendre le relais. »

personnes, année après année, en l'absence de nouveaux venus qui pourraient prendre le relais. » (Témoignages, 17 octobre 2006)

De façon générale, au sujet du secteur bénévole, selon Harry J. Kits, directeur exécutif de Citizens for Public Justice, les organismes de bienfaisance sur le terrain, qu'ils reposent ou non sur la religion, qui communiquent avec les personnes défavorisées dans les collectivités ne savent plus quoi faire. Cela découle en partie du fait qu'ils ont pris l'engagement d'être aussi près que possible de la population et de participer autant que possible à la vie des gens pour aider à s'attaquer au problème de la pauvreté. Ils ne se contentent pas de leur remettre un chèque; ils tentent de donner des conseils, ils s'occupent des banques d'alimentation et ainsi de suite. D'après lui, cela leur crée des problèmes. » (Témoignages, 28 novembre 2006)

Il ne faut pas non plus perdre de vue que même la cohésion sociale du Canada rural peut constituer une lame à deux tranchants. Comme Mme Martz l'a dit au Comité, l'identité rurale canadienne est fortement liée à l'autonomie, qui contribue à masquer la pauvreté. C'est ainsi que les décideurs et les politiciens finissent par faire abstraction de la

Il ne faut pas non plus perdre de vue que même la cohésion sociale du Canada rural peut constituer une lame à deux tranchants. Comme Mme Martz l'a dit au Comité, l'identité rurale canadienne est fortement liée à l'autonomie, qui contribue à masquer la pauvreté. C'est ainsi que les décideurs et les politiciens finissent par faire abstraction de la pauvreté rurale.

pauvreté rurale. Dans son témoignage, Donna Mitchell a avancé un argument de la même nature : « Il est intéressant de constater que dans nombre de ces dialogues, on remarque que la pauvreté rurale, en soi, n'est pas considérée par les citoyens ruraux comme un problème. » (Témoignages, 17 octobre 2006)

Même dans les collectivités rurales ayant une forte cohésion et une économie informelle ou sociale très dynamique, la question du leadership continue à se poser. Avec une population de plus en plus réduite, les collectivités rurales ne peuvent plus supposer que des chefs se manifesteront spontanément. Elles doivent activement favoriser leur épanouissement.

Enfin, les collectivités rurales affrontent une autre série de problèmes qui se rattachent à leur population réduite : c'est simplement le fait qu'elles n'ont souvent pas les compétences ou les ressources nécessaires pour tirer parti de l'aide offerte par le gouvernement. Ces compétences sont importantes car les collectivités qui réussissent le mieux sont souvent celles qui savent naviguer dans les bureaucraties fédérales et provinciales pour profiter de l'aide disponible. Mme Martz a noté à cet égard que beaucoup de petites collectivités ont besoin d'aide pour en arriver à ce point.

Il est important cependant de ne pas exagérer l'importance de la cohésion rurale, comme l'a signalé M. Freshwater : « On croit souvent que les ruraux sont indépendants, qu'ils ont un esprit collégial poussé et sont prêts à coopérer et à réaliser des changements. Cela est vrai, mais leurs ressources sont très limitées. Le fardeau que nous leur demandons d'assumer lorsque les gouvernements nationaux et provinciaux se déchargent sur eux de certaines de leurs responsabilités peut, de bien des façons, dépasser leurs capacités. » (Témoignages, 21 novembre 2006)

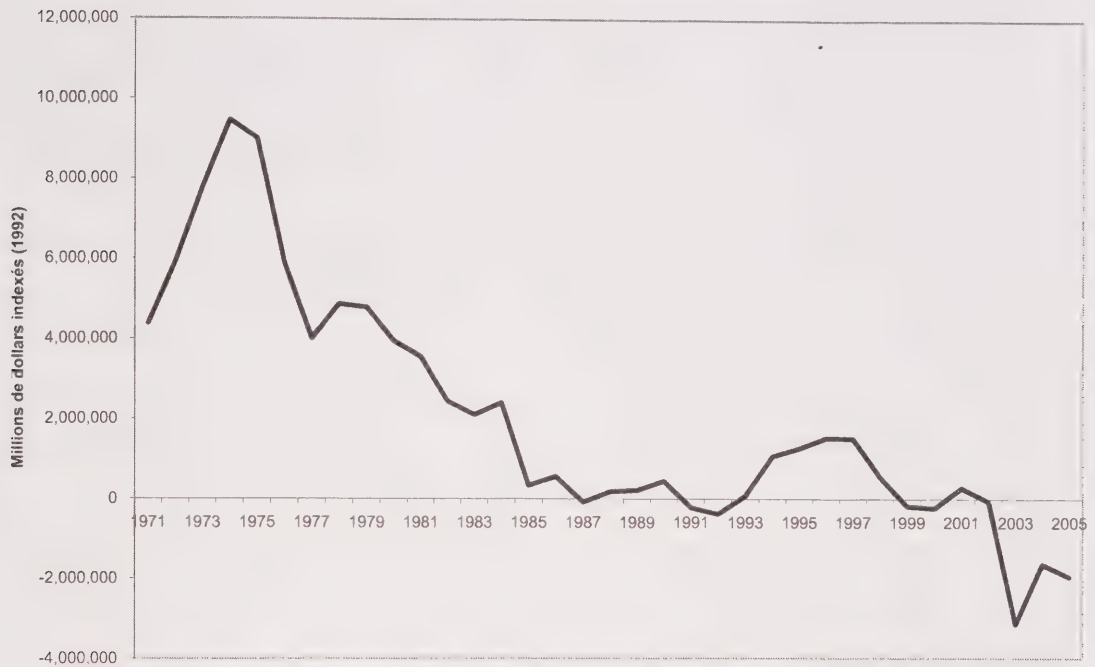
### ***Faiblesse des revenus agricoles et ses conséquences***

Enfin, les faibles revenus agricoles ont occasionné de sérieuses difficultés aux agriculteurs, dont la situation n'est pas bien représentée par les chiffres de pauvreté établis en fonction du seuil de faible revenu (SRF), que nous avons mentionnés au chapitre 2. Comme le montre la figure 4-1, le revenu agricole net (réel) tiré du marché s'est situé aux alentours de zéro presque depuis 1987<sup>48</sup>. La figure 4-2 montre que depuis la fin des années 1980, les paiements de programmes du gouvernement représentaient la quasi-totalité du revenu net réalisé du secteur agricole. Elle montre également que, même avec le soutien du gouvernement, ce revenu a marqué une tendance régulière à la baisse depuis le début des années 1970.

---

<sup>48</sup> Par définition, le revenu net du marché des exploitations agricoles est égal au « revenu net réalisé » moins les « paiements directs du gouvernement ». Le revenu net réalisé est égal à la différence entre les recettes monétaires et les dépenses d'exploitation des agriculteurs, moins l'amortissement, plus le revenu en nature.

**Figure 4-1 : Revenu net du Marché des exploitations agricoles**



Source : Statistiques Canada, Paiements directs versés aux producteurs, Catalogue No. 21-015-XIE, Tableau CANSIM No 002-0009 (revenu net réalisé), et 326-0001 (données IPC)

**Figure 4-2 : Revenu net réalisé et paiements des programmes du gouvernement, 1971-2005**



Source : Statistiques Canada, Paiements directs versés aux producteurs, Catalogue No. 21-015-XIE, Tableau CANSIM No 002-0009 (revenu net réalisé), et 326-0001 (données IPC)

Les agriculteurs ont réagi à ces tendances en recourant de plus en plus au travail hors ferme pour joindre les deux bouts. En 1980, le revenu hors ferme représentait 72 p. 100 du revenu agricole total, mais ce pourcentage est passé à 87 p. 100 en 2002. Dans son témoignage, Mme Martz a dit au

Lorsque le revenu hors ferme est insuffisant pour maintenir l'exploitation à flot, ce qui arrive souvent, beaucoup d'agriculteurs « doivent s'adresser à la banque d'alimentation, parfois dans la ville voisine pour ne pas courir le risque de rencontrer un voisin » et recourent de plus en plus à des services de santé mentale.

Comité que le travail hors ferme impose de lourdes contraintes aux familles agricoles : les femmes et les parents âgés doivent alors s'occuper de l'exploitation agricole, tandis que les enfants manœuvrent souvent de lourdes (et dangereuses) machines. Lorsque le revenu hors ferme est insuffisant pour maintenir l'exploitation à flot, ce qui arrive souvent, beaucoup d'agriculteurs « doivent s'adresser à la banque d'alimentation, parfois dans la ville voisine pour ne pas courir le risque de rencontrer un voisin » et recourent de plus en plus à des services de santé mentale.

Le 31 juillet 2006, la mise en œuvre du Programme canadien d'options pour les familles agricoles, doté d'un budget de 550 millions de dollars, pour aider les agriculteurs et les familles à faible revenu. Le programme prévoit des paiements destinés à porter le revenu du ménage à un maximum de 25 000 \$ pour les familles et de 15 000 \$ pour les personnes seules ayant des recettes agricoles brutes d'au moins 50 000 \$. Pour être admissibles, les demandeurs doivent s'engager à recourir à des programmes de planification d'entreprise et de développement des compétences.

Comme nous l'a rappelé M. Cummings, les difficultés sur les fermes ont donné lieu à une situation dans laquelle « l'agriculture est perçue comme une vie où il y a peu d'avenir et où la dépression, les crises et/ou les dettes perturbent gravement de nombreuses familles. On décourage les jeunes de s'y lancer, et le travail non agricole devient le soutien principal. » (Témoignages, 31 octobre 2006)

Ce ne sont pas tous nos témoins qui étaient d'accord avec le portrait pessimiste du revenu agricole ou de la vie à la ferme. M. Klein a déclaré qu'il n'emploierait pas le

terme « pauvreté » pour décrire le sort des agriculteurs. Il était d'accord dans les faits avec M. Sentance, selon lequel les agriculteurs se heurtent à un problème d'encaisse, et non de pauvreté : « Comme par le passé, certaines personnes qui travaillent en agriculture sont en train de s'ajuster, et il s'agira d'un processus continu. Nous vivons dans une économie de marché dans laquelle les signaux du marché encouragent les gens à faire différentes choses. Je ne crois pas que nous devrions confondre cela avec la pauvreté, à moins que, à cause de cela, les gens n'aient en fait une condition de vie inférieure au niveau normal et je ne vois pas cela. J'ai été un agriculteur actif tout au long des années 1960 et au début des années 1970, et la situation est infiniment meilleure sur les fermes aujourd'hui qu'elle ne l'était alors, à bien des égards. Les souvenirs des gens sont souvent affectés par la mémoire la plus récente, mais les gens qui vivent sur des fermes maintenant ont un niveau de vie familial bien meilleur que ce que nous connaissions dans les années 1960 et 1970. Cela ne fait aucun doute. » (Témoignages, 30 novembre 2006)

### *Les difficultés dans le secteur forestier*

Au cours des dernières années, le secteur forestier a subi des pertes d'emplois. De grosses entreprises forestières ont consolidé leurs opérations et réduit leur

Souvent, ces usines se trouvent dans des communautés mono-industrielles, et les conséquences sont alors dévastatrices.

capacité en raison de l'augmentation de leurs coûts de production, de problèmes frontaliers avec les États-Unis et de la concurrence avec des pays en voie de développement. En d'autres mots, des scieries et des usines de pâte et de papier ont dû fermer leurs portes. Souvent, ces usines se trouvent dans des communautés mono-industrielles, et les conséquences sont alors dévastatrices. Comme l'a constaté M. Poschmann, une petite ville manufacturière dans le centre ou le Nord de l'Ontario est économiquement très fragile si sa collectivité de quelques centaines d'habitants est tributaire depuis longtemps d'une scierie dotée d'un équipement limité ou une petite exploitation de pâtes et papiers.

Par ailleurs, M. Reid s'est servi des difficultés dans le secteur forestier pour mettre l'accent sur les risques de trop généraliser lorsqu'on parle du Canada rural : la

pauvreté» n'est plus un simple problème géographique. Dans le nord de l'Ontario, on retrouve un secteur minier en pleine croissance, mais lorsqu'on s'éloigne un peu de ça et qu'on s'arrête au secteur des pâtes et papier, on s'aperçoit que l'économie s'effondre. Vous pouvez avoir deux secteurs qui fonctionnent un à côté de l'autre géographiquement, mais seulement un seul est profitable. Toutefois, l'expertise des travailleurs n'est pas toujours transférable. (Témoignages, 21 novembre, 2006)

### ***Conclusion***

Le caractère rural se définit par une combinaison de distance et de densité. La pauvreté, elle, se définit par une combinaison d'incapacité absolue et relative de répondre aux besoins essentiels de la vie

**...être pauvre dans le Canada rural signifie non seulement qu'on ne possède pas assez, mais aussi qu'il faut parcourir de grandes distances pour accéder à ce dont on a besoin.**

quotidienne et d'obtenir les biens et les services susceptibles de minimiser le stigmat social et de favoriser l'inclusion dans la société. Les ruraux pauvres connaissent des difficultés qui se situent à l'intersection de ces deux définitions : être pauvre dans le Canada rural signifie non seulement qu'on ne possède pas assez, mais aussi qu'il faut parcourir de grandes distances pour accéder à ce dont on a besoin.

Pour les agriculteurs ruraux, la volonté de rester proche de la terre conjuguée à un sens poussé de l'éthique du travail se traduit par un recours croissant au travail hors ferme pour joindre les deux bouts, ce qui impose des contraintes aux familles et aux collectivités agricoles. De plus, certains agriculteurs doivent aller de plus en plus loin, en empruntant des routes de plus en plus dangereuses, pour livrer leurs produits au marché. Ce fait augmente les coûts d'exploitation et contribue à la crise du revenu agricole.

Le dépeuplement rural accentue ces pressions en incitant les gouvernements à fermer leurs bureaux régionaux et à négliger l'entretien des routes rurales. Les entreprises du secteur privé sont également obligées de plier bagage pour s'établir dans des secteurs urbains.

Cela étant dit, il importe de ne pas exagérer les difficultés que connaissent les ruraux, d'une façon générale, et les ruraux pauvres en particulier. Les collectivités rurales ont de nombreux avantages, dont l'esprit traditionnel de cohésion et le sentiment d'appartenance. De plus, comme l'a noté M. Partridge, les ruraux pauvres étant géographiquement dispersés, ils échappent à une partie de la « pression négative des pairs » (témoignages, 26 octobre 2006) qui sévit parmi les pauvres des villes. Pour M. Sentance : « Une personne qui vit en milieu rural aura bien souvent beaucoup plus de temps libre pour s'adonner à des activités personnelles, particulièrement si elle travaille dans un secteur saisonnier. Ce temps a une valeur qui peut contribuer à rehausser son niveau de vie. » (Témoignages, 24 octobre 2006) Il convient de noter que, bien que certains Canadiens vivant en milieu rural pourraient en réalité, grâce à leurs prestations d'assurance-emploi, apprécier le temps libre de la contre-saison, de façon générale, les agriculteurs canadiens ne sont pas admissibles à l'assurance-emploi.

Nous examinons au chapitre suivant quelques-unes des solutions proposées par nos témoins pour affronter le problème de la pauvreté rurale et tirer parti des points forts mentionnés ci-dessus et d'autres qui caractérisent le Canada rural.



## CHAPITRE 5 : LES MOYENS DE VENIR EN AIDE AUX RURAUX PAUVRES

*Il ne faut pas douter que les citoyens canadiens feront ce qu'ils ont à faire s'ils disposent des ressources nécessaires et si nous leur fournissons ensuite des moyens de le faire. Ils doivent rendre compte de ce qu'ils ont reçu du gouvernement, mais le gouvernement doit essentiellement rester à l'écart. Nous n'avons pas besoin d'agents sur le terrain pour se charger de tout à leur place. —Anthony Fuller, témoignages, 31 octobre 2006*

Il est relativement facile, en se basant sur les témoignages reçus, de brosser un sombre tableau du Canada rural. Le Canada rural est en train de se dépeupler, il vieillit, il a un revenu médian inférieur à celui du Canada urbain, la pauvreté y sévit plus que dans les villes selon deux mesures statistiques et les familles agricoles comptent de plus en plus sur le revenu gagné à l'extérieur de leur exploitation pour joindre les deux bouts. Les Canadiens ruraux ne sont pas en bonne santé, ils doivent aller beaucoup plus loin pour voir un médecin, présenter une demande d'aide sociale, faire des études au acheter des légumes frais. Sur le plan économique, beaucoup des régions du Canada rural sont en dépression. Jim Sentance a bien cerné ce pessimisme en disant : « Essentiellement, les possibilités se déplacent ailleurs... Nos régions rurales vivent un déclin relatif – voire absolu, dans bien des cas. Il est difficile d'essayer de contrer cette tendance ou de la renverser... ce phénomène est pour ainsi dire irrésistible. » (Témoignages, 24 octobre 2006)

Même si les témoins qui ont comparu devant le Comité n'ont pas mis de gants pour décrire ces difficultés et d'autres examinées dans les chapitres précédents, beaucoup ont aussi inspiré le Comité en proposant un vaste éventail d'idées stratégiques

« C'est une question de citoyenneté. Est-ce que les ruraux sont des citoyens comme tous les autres au Canada ou des citoyens de deuxième zone? »

faisant fond sur la richesse et les talents du Canada rural et en affirmant, comme l'a fait Bruno Jean : « C'est une question de citoyenneté. Est-ce que les ruraux sont des citoyens comme tous les autres au Canada ou des citoyens de deuxième zone? » (Témoignages, 26 octobre 2006)

Dans ce chapitre, le Comité présente un aperçu de ces idées. Il importe de souligner qu'elles ne reflètent pas nécessairement le point de vue du Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts et qu'elles ne sont pas exhaustives dans leur détail et leur portée. Notre but est simplement d'établir un point de départ pour la discussion. Il faut également ajouter que la pauvreté rurale est un problème aux facettes multiples et que les ruraux pauvres ne forment pas un groupe homogène. Autrement dit, aucune politique ne pourrait, seule, résoudre le problème de la pauvreté rurale et aucune n'empêche nécessairement l'adoption d'une autre. De même, le Canada rural a de multiples aspects géographiques, économiques et sociaux, ce qui écarte d'emblée toute possibilité de « solution magique ».

Enfin, le Comité est très conscient du fait que les municipalités rurales relèvent des gouvernements provinciaux et que la compétence provinciale s'étend aux soins de santé, à l'éducation et à de nombreuses formes de soutien du revenu qui ont des effets directs sur les collectivités et les citoyens des régions rurales.

### ***Historique : De la l'ARDA à l'Aide au développement des collectivités et à la Nouvelle économie rurale***

Pour déterminer les orientations futures possibles de la politique rurale, il est utile de jeter un coup d'œil sur le passé. Comme le montrait la figure 3-1, le Canada rural est devenu minoritaire à un moment donné des années 1920 et l'évolution dans ce sens s'est accélérée dans les années 1950. Pour réagir à ce déclin relatif, le gouvernement fédéral a adopté en 1961 la *Loi sur l'aménagement rural et le développement agricole (ARDA)*<sup>49</sup>, qui constitue l'une des premières initiatives explicites visant la création d'un programme national de développement de l'économie rurale.

L'objet de l'ARDA et de la multitude de politiques subséquentes destinées à favoriser la croissance rurale ou régionale (y compris la création du ministère de l'Expansion

---

<sup>49</sup> Ces paragraphes s'inspirent largement d'un article de Brett Fairbairn, de l'Université de la Saskatchewan, intitulé "A Preliminary History of Rural Development Policy and Programmes in Canada, 1945-1995", disponible sur le site Web de la Nouvelle économie rurale à [http://nre.concordia.ca/nre\\_reports.htm](http://nre.concordia.ca/nre_reports.htm).

économique régionale ou MEER en 1969) correspondait parfaitement au courant de pensée économique dominant de l'époque : travaillant de concert avec les provinces, des planificateurs fédéraux ont cherché à créer des conditions propices à la croissance du secteur privé. Dans le cadre de l'ARDA, ces programmes ciblaient les régions agricoles les plus pauvres du pays. La création du MEER a marqué un virage de la politique officielle, le gouvernement fédéral cherchant plutôt à encourager la croissance des régions rurales les plus prometteuses (« favoriser les gagnants »). Tout le long du processus, les gouvernements encourageaient les gens à quitter les régions rurales les plus dépourvues, ostensiblement dans leur propre intérêt. Les ruraux eux-mêmes ont rarement été consultés sur les politiques adoptées.

Avec le temps, l'orientation de la politique rurale a encore changé, l'évolution ayant culminé avec l'établissement, en 1986, du Programme de développement des collectivités (PDC), initiative financée par le gouvernement fédéral, mais réalisée et dirigée par les collectivités, visant les régions les plus pauvres du Canada rural et ayant pour principaux objectifs le développement économique et la création d'emplois. Dans la première version de cette initiative, le gouvernement a mis en œuvre différents programmes dans le cadre du PDC pour offrir, par exemple, des prêts et des services consultatifs par l'entremise de Centres locaux d'aide aux entreprises, des encouragements financiers au travail autonome, des fonds pour réaliser des projets communautaires liés à un plan stratégique d'ensemble (Fonds pour les initiatives communautaires), de la formation ainsi que de l'aide au déménagement et aux déplacements pour les travailleurs à la recherche d'un emploi.

En 1994, le gouvernement fédéral a réorganisé le PDC pour créer des Sociétés d'aide au développement des collectivités (SADC), notamment en mettant fin au Fonds pour les initiatives communautaires et en intégrant les comités du PDC (composés d'entreprises, de syndicats et de dirigeants communautaires) dans les Centres d'aide aux entreprises. En 1995, le gouvernement a transféré la responsabilité des SADC de Développement des ressources humaines Canada à l'Initiative fédérale du développement économique du

Nord de l'Ontario (FedNor), qui relevait d'Industrie Canada, et aux trois organismes de développement régional, l'Agence de promotion économique du Canada atlantique (APECA), l'Agence de développement économique du Canada pour les régions du Québec (DEC) et Diversification de l'économie de l'Ouest (DEO).

Tout le long des audiences du Comité, les témoins ont été unanimes à faire l'éloge des SADC, qui représentaient pour eux l'un des rares exemples d'une politique fédérale qui ait vraiment réussi à stimuler le développement économique et, par extension, à atténuer la pauvreté dans les régions rurales. Mme Martz a dit qu'à son avis, il y avait « des possibilités d'expansion et peut-être même d'accroissement de la base des prêts pour leur permettre de favoriser le démarrage d'entreprises et d'autres initiatives du même genre. » (Témoignages du 23 novembre 2006)

Tout le long des audiences du Comité, les témoins ont été unanimes à faire l'éloge des SADC, qui représentaient pour eux l'un des rares exemples d'une politique fédérale qui ait vraiment réussi à stimuler le développement économique et, par extension, à atténuer la pauvreté dans les régions rurales.

Sans mentionner expressément les SADC, M. Apedaile estimait que le gouvernement fédéral et les provinces pouvaient jouer un rôle utile pour aider les petites entreprises rurales du Canada « à accroître leur production et créer des emplois ». Selon lui, la plupart « sont des entreprises artisanales familiales axées sur une compétence ou un savoir-faire particuliers » et « ont beaucoup de mal à progresser et grandir. Cela suppose de différencier leur production, de trouver de nouveaux débouchés ou de développer leur activité. » (Témoignages, 9 novembre 2006)

L'approche communautaire des SADC semble être à l'origine des plus récentes politiques fédérales. Ainsi, le Programme de modèles de développement et de renforcement des capacités des collectivités rurales, ou Programme de modèles, du Secrétariat rural se fonde sur la même philosophie de base que les SADC. Il permet d'étudier les exemples de réussite rurale et d'échanger des renseignements à ce sujet avec d'autres régions rurales du Canada, parfois en offrant une certaine aide au financement.

Enfin, il y a lieu de mentionner que l'Organisation pour la coopération et le développement économiques (OCDE) cite les SADC comme modèle pour les autres pays et comme exemple clair de ce que l'OCDE appelle le « nouveau paradigme rural » (que d'autres nomment la « nouvelle économie rurale ») dont les principales caractéristiques sont résumées dans le tableau 5-1. Beaucoup des propositions mentionnées dans la suite de ce chapitre s'inscrivent dans le cadre de cette nouvelle approche.

	Ancienne approche	Nouvelle approche
<b>Objectifs</b>	Péréquation, revenu agricole, compétitivité agricole	Compétitivité des régions rurales, valorisation de l'actif rural, utilisation des ressources inexploitées
<b>Principal secteur cible</b>	Agriculture	Différents secteurs des économies rurales (p. ex. tourisme, fabrication, technologies de l'information, industrie, etc.)
<b>Principaux outils</b>	Subventions	Investissements
<b>Principaux intervenants</b>	Gouvernements nationaux, agriculteurs	Tous les paliers de gouvernement (supranational, national, régional et local), différents intervenants locaux (secteur public, secteur privé, ONG)

Source : OCDE, *The New Rural Paradigm: Policies and Governance*, 2006, Paris, p. 15.

### *Développement économique rural*

Au cours des réunions qu'il a tenues cet automne, le Comité a entendu un certain nombre de propositions visant à atténuer la pauvreté rurale grâce à des politiques économiques s'échelonnant entre le laisser-faire et l'intervention plus ou moins active. Dans tous les cas, les propositions se fondent sur la même conviction de base, à savoir que la façon la plus efficace et probablement la plus directe de réduire la pauvreté consiste à favoriser la croissance économique, l'emploi et une forme de développement économique rural. Comme l'a signalé M. Freshwater, « la pauvreté étant un aspect du développement rural, la façon de l'affronter est de mettre en œuvre une politique efficace de développement rural. » (Témoignages, 21 novembre 2006)

**a. Faciliter la transition de ceux qui veulent quitter le Canada rural**

Selon certains témoins, il y a des limites à ce que les gouvernements devraient faire pour maintenir le dynamisme des régions rurales au moyen de programmes de développement économique ou de création d'emplois. Pour eux, les programmes de ce genre ne font qu'aggraver la situation parce qu'ils encouragent les gens à rester dans des régions où les perspectives d'emploi à long terme sont rares. Les programmes gouvernementaux devraient donc favoriser la mobilité de la main-d'œuvre et aider ceux qui peuvent s'en aller à trouver du travail ailleurs.

Selon certains témoins, il y a des limites à ce que les gouvernements devraient faire pour maintenir le dynamisme des régions rurales au moyen de programmes de développement économique ou de création d'emplois.

*Nous avons un régime d'assurance-emploi qui a subi des réformes radicales en 1971-1972. Ces réformes ont été partiellement neutralisées par celles qui ont été apportées en 1996. Depuis lors, cette initiative a subi pas mal de retours arrière. Ces réformes ont permis, soutenu et, à mon avis, encouragé au bout du compte le recours à l'emploi saisonnier dans les communautés rurales. De nombreux Canadiens, jusqu'à maintenant, vivent dans les communautés rurales dans des conditions pas particulièrement propices, et pour qui il aurait mieux valu qu'il n'y ait pas eu ces réformes au début des années 1970. Nous avons créé une culture saisonnière qui, je pense, à long terme, n'a pas été bonne pour le bien-être des Canadiens. — Finn Poschmann, témoignage, 7 novembre 2006.*

Les partisans de ce point de vue croient également que les régions rurales connaîtront probablement d'importantes baisses absolues de la population et de l'emploi dans les prochaines décennies. Il serait donc peu réaliste d'essayer de maintenir des services dans ces régions. Les gouvernements devraient plutôt se préparer en vue d'un éventuel dépeuplement.

**b. Former des alliances rurales**

Le Comité a également entendu des témoins qui, tout en reconnaissant la réalité du dépeuplement rural, n'étaient pas du tout disposés à abandonner le Canada rural à son

sort. Les propositions qui suivent ont également un thème commun, à savoir que les régions rurales doivent mettre en commun leurs ressources et travailler de concert avec les centres urbains, collaborer entre elles ou les deux.

#### **i. Profiter de la croissance urbaine**

Le Canada urbain se développe. Pour certains témoins, la meilleure stratégie de développement rural consiste à renforcer les liens avec les régions urbaines. Dans son exposé, M. Partridge a souligné que les gouvernements obtiendraient les meilleurs résultats en aidant les collectivités rurales à profiter de la croissance urbaine : elles doivent à cette fin resserrer leurs liens avec les centres urbains, notamment grâce à une meilleure infrastructure de transport et à des institutions de soutien de la gouvernance.

*Comment faire pour améliorer les possibilités qui se présentent en milieu rural? Nous devons trouver des façons de resserrer les liens avec les centres urbains, même les plus petits. Pour une bonne part, cela tient au comportement des usagers des transports, mais je tiens à le souligner : nous ne cherchons pas à ce que tout le monde [aille en ville] tous les jours; nous voulons seulement qu'un nombre suffisant de personnes le fassent pour que nos collectivités rurales demeurent vigoureuses, et suffisamment nombreuses pour que nous puissions offrir des services importants, notamment du point de vue de la santé. Il s'agit d'en arriver à une masse critique et d'utiliser l'effet de levier pour stimuler le développement rural grâce à la croissance en milieu urbain. (Témoignages, 26 octobre 2006)*

M. Partridge a souligné la nécessité de créer des structures de gouvernance plus novatrices à orientation régionale. Il estime que les régions rurales ont besoin d'une identité plus marquante que celle des petites villes pour arriver à se faire entendre.

#### **ii. Conjuguer les intérêts ruraux et urbains**

D'autres témoins, comme M. Apedaile, ont présenté un point de vue différent, soutenant que l'urbain a au moins autant besoin du rural que le rural a besoin de l'urbain :

*... nous ne disons pas que le milieu urbain tirerait vers le haut le milieu rural. Nous disons que l'économie rurale a soutenu les agglomérations pendant des années. Nos intérêts communs consistent à faire fonctionner pour l'avenir cette relation symbiotique. (Témoignages, 9 novembre 2006)*

Pour illustrer son propos, M. Apedaile a noté que les régions rurales fournissent aux centres urbains toute une gamme de biens publics essentiels, dont le plus évident est l'eau propre et sûre provenant des bassins hydrographiques ruraux.

D'après M. Reimer, le défi consiste à faire comprendre aux habitants du Canada urbain les raisons pour lesquelles le Canada rural est si important. Cela est particulièrement difficile parce que, comme l'a signalé M. Freshwater, peu d'urbains ont une expérience assez complète de la vie rurale : « Ce qui est arrivé, c'est que nous avons une population de banlieusards qui ne savent presque rien des régions rurales. Les agréments et les avantages d'un endroit rural constituent pour eux le principal motif de leurs liens avec les régions rurales. Ils se soucient donc peu du fait que les habitants de ces régions ont besoin de gagner leur vie. » (Témoignages, 21 novembre 2006)

### **iii. Établir des liens entre les régions rurales**

Comme nous l'avons vu au chapitre précédent, les collectivités rurales manquent souvent de moyens économiques et de ressources humaines. Donna Mitchell a fait remarquer qu'il arrive aux régions rurales d'être obligées de se faire la concurrence pour attirer des

**...les collectivités rurales  
auraient intérêt à travailler  
ensemble et à partager leurs  
ressources en créant des zones  
ou des régions rurales d'une  
plus grande taille.**

investissements privés, des fonds publics ou des touristes. Pour elle, cependant, les collectivités rurales auraient intérêt à travailler ensemble et à partager leurs ressources en créant des zones ou des régions rurales d'une plus grande taille.

Ce type de solution collective pourrait être celui qui convient le mieux pour améliorer la situation dans de nombreuses parties du Canada rural. Ainsi, a proposé Mme Mitchell, au lieu d'élaborer des plans touristiques individuels, les collectivités pourraient se regrouper pour concevoir un plan vantant les agréments et les avantages de toute une région.

### **c. Agriculture et multifonctionnalité**

Même si l'agriculture ne domine plus comme autrefois l'économie rurale, de nombreux témoins étaient d'avis qu'elle a des liens essentiels avec l'identité et la prospérité rurale. Pour M. Cummings, « les terres agricoles sont l'ossature d'une grande partie de notre société rurale. Si vous examinez le paysage du sud de l'Ontario et du sud du Canada, on peut difficilement l'imaginer sans agriculture. » (Témoignages, 31 octobre 2006)

Comme nous en avons discuté au chapitre précédent, les agriculteurs du Canada voient leurs revenus d'agriculture s'orienter en baisse depuis près de 30 ans, et les perspectives futures de hausser leurs marges de revenu ne sont pas optimistes. La principale raison du déclin est la chute des cours des produits de base. Selon nombre d'agriculteurs, leur manque d'emprise sur le marché et la concurrence déloyale des secteurs agricoles généreusement appuyés de nos partenaires commerciaux sont au centre du problème.

Selon nombre d'agriculteurs, leur manque d'emprise sur le marché et la concurrence déloyale des secteurs agricoles généreusement appuyés de nos partenaires commerciaux sont au centre du problème.

Beaucoup de témoins ont préconisé une nouvelle approche de la politique agricole, reconnaissant le grand rôle que l'agriculture joue dans la société. Ainsi, Mme Martz a recommandé de rechercher « une approche multifonctionnelle... comme celle qu'a adoptée l'Europe, où les exploitations agricoles sont considérées comme des endroits pour séquestrer le carbone et protéger les bassins hydrographiques. » (Témoignages, 23 novembre, 2006) Dans le cadre d'une approche multifonctionnelle, les agriculteurs sont considérés comme d'importants intervenants dans le développement rural, la préservation

du patrimoine, des agréments et de l'environnement du milieu rural, et la sécurité de l'approvisionnement alimentaire.

De plus, l'approche multifonctionnelle met en évidence le fait que les prix des denrées ne reflètent pas pleinement tous les avantages que l'agriculture apporte aux pays. C'est la raison pour laquelle M. Apedaile estime que nous ne pouvons pas laisser les agriculteurs à la merci des forces du marché : « Ce pays a besoin de cultivateurs, pour toutes sortes de raisons. La plupart de ces raisons sont étrangères aux forces de l'offre et de la demande sur le marché. Par conséquent, la valeur des services que fournissent les cultivateurs n'est pas mise en évidence et nous concluons qu'ils ne sont probablement pas importants. »

Au-delà de fournir de la nourriture et des services sociaux, le secteur agricole se révèle un générateur éventuel de sources alternatives d'énergie comme les biocarburants.

### ***Politique en matière de revenu***

Compte tenu de l'échec de nombreuses stratégies nationales et même provinciales de développement rural ainsi que de la tendance à long terme de substitution du capital à la main-d'œuvre, plusieurs témoins ont proposé d'adopter des politiques de lutte directe contre la pauvreté rurale en soutenant le revenu des particuliers plutôt qu'en leur offrant des programmes administrés par différentes bureaucraties.

M. Goldberg estime, par exemple, que le revenu annuel garanti « est un concept qui refait surface, et qui mérite qu'on s'y arrête. » (Témoignages, 7 novembre 2006) Dans un tel régime, le gouvernement assurerait, sans conditions, un revenu minimum annuel à toutes les familles et à tous les particuliers.

David Bruce a également appuyé le principe d'un revenu universel garanti qui aurait, selon lui, d'importantes répercussions dans les régions rurales parce qu'il constitue « une façon originale de réfléchir à ce dont nous parlons, soit de nous assurer que les gens ne sont pas pénalisés parce qu'ils contribuent à quelque chose qu'il nous faut dans notre

société, c'est-à-dire qu'ils fournissent la nourriture.» (Témoignages, 26 octobre 2006) Autrement dit, un programme de revenu garanti pourrait aider les ruraux à ne pas quitter le Canada rural.

Pour M. Reid, le revenu annuel garanti constituerait une étape importante vers une séparation entre l'aide rurale et la réduction de la pauvreté rurale, d'une part, et la politique agricole ou de main-d'œuvre, de l'autre. Il estime en effet que, si le gouvernement fédéral veut lutter contre la pauvreté rurale ou agricole d'une façon générale, il ferait mieux de le faire directement dans le cadre d'un programme tel que le revenu annuel garanti. M. Reid

Pour M. Reid, le revenu annuel garanti constituerait une étape importante vers une séparation entre l'aide rurale et la réduction de la pauvreté rurale, d'une part, et la politique agricole ou de main-d'œuvre, de l'autre. Il estime en effet que, si le gouvernement fédéral veut lutter contre la pauvreté rurale ou agricole d'une façon générale, il ferait mieux de le faire directement dans le cadre d'un programme tel que le revenu annuel garanti.

a également noté qu'il serait difficile d'assurer un revenu annuel garanti uniquement aux Canadiens ruraux car « il faudrait nécessairement l'étendre au-delà du milieu rural. » (Témoignages, 21 novembre 2006)

Dans son témoignage, M. Partridge a dit que, même s'il est souhaitable d'adopter à long terme une politique de revenu garanti, le Canada devrait d'abord envisager une mesure fiscale semblable au crédit d'impôt au revenu gagné (EITC) des États-Unis. L'EITC est un crédit d'impôt remboursable versé aux familles qui travaillent, dont le revenu tombe en deçà d'un certain seuil. Mis en vigueur en 1975, l'EITC constitue le plus important programme américain de lutte contre la pauvreté et bénéficie d'un large appui. En 2004, il a permis à près de 21 millions d'Américains de recevoir des remboursements totalisant plus de 36 milliards de dollars. Au Canada, le gouvernement fédéral a annoncé qu'il mettra en œuvre une prestation fiscale pour le revenu gagné (PFRG) semblable à l'EITC des États-Unis dans son Budget de 2007.

Enfin, M. Goldberg a aussi proposé une mesure plus immédiate de lutte contre la pauvreté consistant à porter la prestation fiscale canadienne pour enfants à près de

5 000 \$ par enfant, parce que « nous devons dire qu'aucun enfant dans ce pays ne sera jamais plus élevé dans la pauvreté. » (Témoignages, 7 novembre 2006)

### ***Éducation***

L'éducation a été un autre grand thème des discussions du Comité, d'une part parce qu'elle constitue l'un des meilleurs moyens d'échapper à la pauvreté et, de l'autre, parce que les Canadiens ruraux, comme nous l'avons vu plus haut, ont un niveau d'instruction moindre que les Canadiens urbains. Pour M. Poschmann, « l'instruction revêt une importance déterminante pour les jeunes membres de la communauté qui entrent dans la population active. C'est vrai partout. » (Témoignages, 7 novembre 2006)

Bien sûr, l'éducation relève des provinces, fait dont les témoins ont tenu compte dans leurs propositions. M. Poschmann croit que le gouvernement fédéral pourrait offrir directement aux gens des fonds pour faire des études postsecondaires, plutôt que de le faire par l'entremise des établissements ou des provinces. Cela réglerait du même coup le problème dont souffrent de nombreuses universités, surtout dans les petites provinces, lorsqu'elles assument le coût de l'éducation de personnes qui, aussitôt diplômées, iront utiliser leurs compétences nouvellement acquises dans une autre province.

M. Goldberg estime, pour sa part, que le gouvernement fédéral devrait user de ses pouvoirs financiers pour convaincre les provinces d'offrir des services abordables de garde d'enfants et d'éducation préscolaire parce que c'est ainsi « que nous obtenons le meilleur rendement sur l'investissement. » (Témoignages, 7 novembre 2006) Il a ajouté que le gouvernement fédéral devrait aider les provinces à mettre en œuvre davantage de programmes d'éducation des adultes et d'alphabétisation, à réduire les frais de scolarité des universités (afin d'alléger l'endettement des étudiants) et à augmenter les subventions versées aux enfants ruraux comme contribution aux frais qu'ils doivent assumer lorsqu'ils vivent hors de chez eux. Enfin, il croit que le gouvernement fédéral devrait exiger des provinces, en contrepartie du financement de l'éducation postsecondaire, qu'elles fixent les mêmes frais de scolarité pour tous les étudiants canadiens,

indépendamment de leur province d'origine. La pratique actuelle consistant à imposer des frais différents réduit la mobilité de la main-d'œuvre et n'est pas dans l'intérêt du pays.

Pour réduire l'écart entre le niveau d'instruction rural et urbain d'une façon encore plus directe, M. Apedaile préconise que les régions rurales jumellent leurs services éducatifs à ceux de centres urbains pour offrir un plus grand choix aux étudiants ruraux.

Enfin, M. Reimer et M. Jean croient que tous les paliers de gouvernement devraient envisager d'augmenter le financement des universités, des collèges et des écoles de métier à caractère régional ou rural. Ces établissements encouragent les étudiants

« [...] plusieurs universités au Québec sont situées dans des zones rurales. Ce modèle est assez unique au Canada. Je suis profondément convaincu que l'université a une influence réelle sur la prospérité économique d'une région. »

à pousser plus loin leur éducation parce que ceux qui les fréquentent n'ont pas à aller trop loin et ont moins d'obstacles culturels à surmonter. De plus, ils font bénéficier les collectivités rurales de ressources extraordinaires. Comme l'a signalé M. Jean, « [...] plusieurs universités au Québec sont situées dans des zones rurales. Ce modèle est assez unique au Canada. Je suis profondément convaincu que l'université a une influence réelle sur la prospérité économique d'une région. » (Témoignages, 26 octobre 2006)

### *Autres possibilités d'intervention*

Au cours de ses délibérations, le Comité a pris connaissance d'un certain nombre d'autres idées qui, sans bénéficier de la même attention que les propositions relatives à la politique économique, au revenu et à l'éducation, pourraient quand même jouer un rôle important dans la réduction de la pauvreté rurale.

#### **a. Transports**

Comme nous l'avons mentionné au chapitre précédent, les déplacements peuvent être difficiles dans le Canada rural. M. Fuller a recommandé que les gouvernements contribuent au financement d'organisations qui offrent déjà des services de transport dans les régions rurales et qui connaissent bien les besoins locaux, comme les services de

repas à domicile et la Croix-Rouge. Il a ajouté que l'action de ces organisations est souvent entravée par des règlements qui les empêchent de prendre dans leurs véhicules des gens qui ne sont pas officiellement inscrits à leurs programmes.

Tout en reconnaissant que cette question relève essentiellement des provinces, M. Fuller croit que le gouvernement fédéral pourrait atténuer certains des problèmes qui se posent en offrant des prêts de démarrage à des services centraux de covoiturage dans le cadre de l'Aide au développement des collectivités. Le gouvernement fédéral pourrait également encourager ces organisations à acheter des véhicules à faible consommation, utilisant peut-être des biocarburants, ce qui aurait des avantages environnementaux et aiderait les agriculteurs locaux. Pour sa part, M. Reimer croit que le gouvernement fédéral devrait offrir des subventions, des remises sur le prix du carburant ou des crédits d'impôt pour aider les organismes de transport ruraux.

#### **b. Tourisme**

Même si la réputation des paysages naturels (essentiellement ruraux) du Canada n'est pas à refaire, M. Cummings estime que le gouvernement fédéral pourrait en faire davantage pour encourager le tourisme rural : « Nous nous montrons timorés dans nos activités de promotion. Nous ne faisons pas preuve d'imagination dans la manière dont nous vantons notre nature et les possibilités qui s'offrent. Nous pouvons soutenir le secteur des services de multiples façons. Nous soutiendrons la ruralité dans une bonne partie du Canada, pas partout, mais assurément dans une bonne partie du Canada. » (Témoignages, 31 octobre 2006)

#### **c. Immigration**

L'arrivée de nouveaux immigrants pourrait contribuer à la revitalisation des régions rurales, comme elle l'a fait au début du XXe siècle. Ainsi que l'a noté M. Partridge, « les immigrants sont associés à un effet de multiplication très important en ce qui concerne la croissance de la population rurale. Non seulement ils s'y ajoutent eux-mêmes, mais en plus, ils produisent deux autres effets. D'abord, il y a la masse critique. Si ces

collectivités comptent un nombre suffisant d'habitants, elles peuvent garder un hôpital et faire en sorte que l'endroit soit vivable pour des gens nés au Canada même. » De plus, « une fois que vous commencez à attirer des immigrants, vous obtenez un effet de multiplication qui fait que d'autres immigrants encore viennent, ce qui rend la collectivité plus vivable, car elle peut compter sur davantage de services. Le problème, c'est que nombre de collectivités rurales ne comptent pas d'immigrants et qu'elles éprouvent de la difficulté à en attirer. » (Témoignages, 26 octobre 2006)

Pour M. Bruce, on pourrait attirer des immigrants dans le Canada rural en ciblant ceux d'entre eux qui viennent eux-mêmes de régions rurales ou qui souhaitent y vivre : « Il faut voir comment nous pouvons signaler ce besoin aux pays dont les gens [ont] plus d'éléments en commun entre le pays d'origine et le Canada rural. » (Témoignages, 26 octobre 2006)

« les immigrants sont associés à un effet de multiplication très important en ce qui concerne la croissance de la population rurale. Non seulement ils s'y ajoutent eux-mêmes, mais en plus, ils produisent deux autres effets. D'abord, il y a la masse critique. Si ces collectivités comptent un nombre suffisant d'habitants, elles peuvent garder un hôpital et faire en sorte que l'endroit soit vivable pour des gens nés au Canada même. »

M. Cummings estime que les gouvernements doivent faciliter la transition de certains immigrants vers les régions rurales en finançant des services interculturels et l'apprentissage de l'anglais ou du français langue seconde dans les régions rurales : « [Ces services] n'ont pas à être importants et coûteux. Ils peuvent être intégrés à des volets qui peuvent être divisés pour répondre aux besoins de la collectivité. » (Témoignages, 31 octobre 2006)

#### **d. Régionalisation de services gouvernementaux**

Au fil des ans, le gouvernement fédéral a soit établi soit déménagé certains de ses services à l'intérieur de petites localités et régions du pays. Ainsi, le centre de la taxe sur les produits et services (TPS) se trouve dans l'Île-du-Prince-Édouard, et des centres fiscaux ont été créés à des endroits tels que Sudbury, en Ontario, et Shawinigan, au Québec. M. Partridge a dit

« [ces] genres de services [...] pourraient être offerts à l'étranger, en Inde. Pourquoi ne pourrait-on pas les confier à de petites collectivités rurales, de façon à étaler la richesse? »

au Comité que les bureaux régionaux du gouvernement peuvent contribuer à la stabilisation des économies régionales et jouer un rôle important dans la création du genre de centres régionaux qu'il croit essentiels à la prospérité future du Canada rural. À son avis, « [ces] genres de services [...] pourraient être offerts à l'étranger, en Inde. Pourquoi ne pourrait-on pas les confier à de petites collectivités rurales, de façon à étaler la richesse? » (Témoignages, 26 octobre 2006)

#### **e. Davantage de recherche sur le Canada rural**

Le Comité a appris que, malgré un demi-siècle de déclin économique relatif, la pauvreté rurale et, d'une façon plus générale, les questions rurales n'ont fait l'objet que de très peu de recherches sérieuses. D'après Mme Mitchell, « nos recherches sont incomplètes. Très peu de recherche se fait sur la situation dans les régions rurales au Canada. » (Témoignages, 17 octobre 2006) Pour sa part, M. Fuller a déploré le manque de bonnes données empiriques sur les problèmes de transport dans le Canada rural.

Plusieurs témoins ont recommandé que des fonds supplémentaires soient affectés pour combler cette lacune. Pour M. Jean, « il faut encourager la recherche universitaire de qualité sur les nombreux problèmes que doivent affronter les communautés rurales de ce pays, en lançant une initiative de recherche sur les défis de développement de la ruralité canadienne. » (Témoignages, 26 octobre 2006)

#### **Conclusion**

L'éventail de propositions avancées par nos témoins, dont nous avons présenté un aperçu ici, est vraiment impressionnant. M. Freshwater a encouragé le Comité à envisager des changements radicaux dans ses recommandations concernant la pauvreté rurale :

« Je vous engage à penser à de grands changements plutôt qu'à des changements cumulatifs. Si les mesures prises n'ont pas donné de résultats probants, il est peu vraisemblable que de petits changements en fassent beaucoup plus. »

« Je vous engage à penser à de grands changements plutôt qu'à des changements cumulatifs. Si les mesures prises n'ont pas donné de résultats probants, il est peu

vraisemblable que de petits changements en fassent beaucoup plus. » (Témoignages, 21 novembre 2006)

Soulevant une question semblable, mais d'un point de vue différent, M. deGroot-Maggetti a exhorté les membres du Comité à étudier une recommandation de stratégie nationale de lutte contre la pauvreté touchant tant les régions rurales que les milieux urbains, et semblable, du moins en principe, à celle annoncée récemment à Terre-Neuve-et-Labrador. « D'après nous, ce que l'on doit d'abord faire, et il ne s'agit pas de l'approche pratique directe, c'est élaborer une stratégie visant à régler ces problèmes, car celle-ci devra prendre en compte ce que les différents groupes peuvent faire. Il y a certaines choses que le gouvernement fédéral peut faire, il y a des choses que les gouvernements provinciaux peuvent faire, et il y a des stratégies de lutte contre la pauvreté qui se déroulent aussi au niveau de la collectivité. Une stratégie comme celle-là, on peut l'élaborer dans le cadre d'un budget particulier et prendre des mesures particulières. Elle ne permettra peut-être pas de se défaire de la pauvreté, mais elle s'inscrit dans un plan global, qui doit effectivement avoir pour objectif l'éradication de la pauvreté. » (Témoignages, 29 novembre 2006)

Comme nous l'avons signalé au début de ce chapitre, beaucoup des propositions faites témoignent d'une grande confiance dans l'endurance du Canada rural et d'un principe sous-jacent : le gouvernement fédéral (de même que les provinces) doit faciliter, mais non dicter, la recherche de solutions aux problèmes du Canada rural.

Autrement dit, les collectivités rurales doivent elles-mêmes trouver les initiatives de développement économique et de lutte contre la pauvreté les mieux adaptées à leurs besoins particuliers. Le gouvernement fédéral et les provinces peuvent y contribuer en offrant du financement et, si nécessaire, des mesures d'élaboration et de mise en œuvre

Autrement dit, les collectivités rurales doivent elles-mêmes trouver les initiatives de développement économique et de lutte contre la pauvreté les mieux adaptées à leurs besoins particuliers. Le gouvernement fédéral et les provinces peuvent y contribuer en offrant du financement et, si nécessaire, des mesures d'élaboration et de mise en œuvre des politiques.

des politiques. Pour M. Jean, « la meilleure politique rurale, c'est celle qui est cogérée avec les ruraux. » (Témoignages, 26 octobre 2006)

## CHAPITRE 6 : CONCLUSION

*Je suis convaincu que les ruraux exercent plusieurs fonctions. Tout en occupant le territoire, ils produisent des biens et services, ils aménagent un paysage. L'occupation du territoire est une fonction géopolitique essentielle pour la souveraineté nationale et la sécurité. On peut dire également que les ruraux le font bénévolement. Mais dans certaines zones isolées, je pense que le gouvernement a la responsabilité de les aider à se maintenir dans cette partie du territoire. — Bruno Jean, titulaire de la chaire de recherche du Canada en développement rural à l'Université du Québec à Rimouski, témoignage, 26 octobre 2006*

---

*Quant à savoir en quoi les régions rurales sont si importantes, je ne crois pas qu'il soit nécessaire d'invoquer la question de la sécurité nationale. Nous pouvons invoquer toutes sortes d'autres facteurs. Premièrement, les gens sont nombreux à aimer le mode de vie qui existe dans les régions rurales. Ils aiment les petites villes; ils n'aiment pas la congestion; ils aiment le fait de connaître leurs voisins; ils aiment l'impression générale qui se dégage d'une zone rurale. Si nous perdons nos collectivités rurales, nous perdons cette option. Une des raisons principales pour lesquelles les régions rurales sont si importantes au Canada, c'est que ce que nous perdons, nous le perdons non seulement aujourd'hui, mais encore pour des siècles. De même, les collectivités rurales constituent souvent la première ligne de défense pour ce qui est de l'environnement. Elles en sont les gardiens. Ce sont elles qui se trouvent aux abords des bassins hydrographiques, des forêts et des lacs. En ce sens, la bonne santé du Canada rural favorise la bonne santé de l'environnement. Il y a une autre raison, qui est culturelle : nous perdons une bonne part de notre patrimoine si nous perdons nos collectivités rurales. — Mark Partridge, témoignage, 26 octobre 2006*

Nous avons dit, dans l'introduction du présent rapport, que les ruraux pauvres sont souvent invisibles. Le Comité espère, dans le cadre des déplacements qu'il prévoit pour l'hiver et le printemps 2007, faire sa part pour qu'ils soient entendus, pour faire connaître leurs préoccupations et les rendre plus visibles. Ce rapport intérimaire permettra, nous l'espérons, de lancer un débat, le but ultime étant bien sûr d'écouter, d'apprendre et de

contribuer à l'avancement de la cause des ruraux pauvres au moyen de recommandations pertinentes.

Le Comité tient à insister sur sa profonde foi dans la capacité du Canada rural de concevoir ses propres solutions avec un soutien adéquat de la part du gouvernement. Le Comité espère avoir l'occasion de s'entretenir avec les habitants des collectivités qui ont eu un certain succès dans leur lutte contre le déclin et la pauvreté dans les régions rurales.

Le Comité veut également insister sur le fait que le Canada urbain a besoin du Canada rural non seulement pour s'approvisionner en vivres, en bois, en minéraux ou en poisson, mais aussi pour profiter de sa bonne intendance de l'environnement, de ses bassins hydrographiques, de ses forêts et de ses grands espaces.

## DÉFINITIONS DE FAIBLE REVENU / PAUVRETÉ

**Mesure de la pauvreté d'après les besoins fondamentaux :** Conçue par M. Christopher Sarlo, chercheur auxiliaire au Fraser Institute, cette approche définit les seuils de pauvreté en mesurant la consommation minimale (par opposition au revenu) nécessaire pour maintenir le bien-être physique. Ainsi, elle met l'accent sur le coût des biens essentiels, soit le logement (appartements à prix modique), les vêtements et l'alimentation (suffisamment de calories pour ne pas souffrir de la faim). Selon cette approche, une famille est pauvre si son revenu avant impôt est insuffisant pour subvenir à ses « besoins fondamentaux ».

**Mesure du faible revenu (MFR) :** Suivant la MFR, les Canadiens à faible revenu sont ceux qui vivent dans des familles dont le revenu après impôt est inférieur à la moitié du revenu médian de l'ensemble des familles canadiennes, pendant une année donnée.

**Mesure de la pauvreté fondée sur le panier de consommation :** Élaborée par Développement des ressources humaines Canada, cette mesure de la pauvreté est fondée sur le coût estimatif d'un panier de biens et services censé représenter la norme de consommation pour une famille type composée de deux adultes et de deux enfants. Cette mesure englobe les coûts de l'alimentation, de l'habillement, du logement, du transport et d'autres biens et services dans différentes régions du Canada.

**Seuil de faible revenu (SFR) :** Conçu par Statistique Canada, le seuil de faible revenu est établi à 20 points de pourcentage *au-dessus* de la proportion moyenne du revenu consacrée par le ménage à l'alimentation, au logement et à l'habillement. Si le revenu du ménage est inférieur à ce seuil, Statistique Canada le classe parmi les ménages « à faible revenu ». En 1992, par exemple, la famille moyenne composée de quatre personnes consacrait 43 p. 100 de son revenu après impôt à l'alimentation, au logement et à l'habillement. Si l'on ajoute 20 points de pourcentage, le SFR après impôt est égal à 63 p. 100 du revenu après impôt consacré à l'alimentation, au logement et à l'habillement.

### DÉFINITIONS DE RURAL

**Essentiellement rural :** Selon cette approche mise au point par l'Organisation pour la coopération et le développement économiques (OCDE), une région est définie comme « rurale » lorsque plus de la moitié de la population vit dans des communautés où la densité démographique est inférieure à 150 personnes par kilomètre carré. Les régions essentiellement rurales de l'OCDE englobent les personnes qui vivent à la campagne et dans les petites villes, *à l'intérieur et à l'extérieur de la zone de migration quotidienne des grands centres urbains*.

**Régions rurales et petites villes (RRPV) :** Conçue par Statistique Canada, cette définition du terme « rural » s'applique à toute collectivité ou à tout lieu comptant moins de 10 000 personnes *et* dont moins de la moitié de la population fait la navette pour travailler en milieu urbain.

**Zone d'influence métropolitaine (ZIM) :** La définition de la ZIM est basée sur la densité de la population et la distance, mais prend également en considération le navettage entre les régions rurales, les petites villes et les grands centres. Les ZIM sont assignées en fonction du pourcentage de navettage de la main-d'oeuvre vers les milieux urbains (ZIM forte : 30 à < 50 %; ZIM modérée : 5 à < 30 %; ZIM faible : > 0 à < 5 %; Zone sans IM : aucun navetteur).

Le 28 septembre 2006	<b>Organisation National Anti-Pauvreté :</b> Sherrie Tingley, directeur général; Debbie Frost, présidente, Conseil d'administration; Nancy Shular, vice-présidente, Conseil d'administration.
Le 3 octobre 3 2006	<b>Agriculture et Agroalimentaire Canada :</b> L'honorable Charles Strahl, C.P., député, ministre de l'Agriculture et de l'Agroalimentaire; Christiane Ouimet, sous-ministre déléguée; Donna Mitchell, directrice exécutive, Secrétariat rural aux coopératives.
Le 5 octobre 2006	<b>Statistique Canada :</b> Sylvie Michaud, directrice, Statistique du revenu; Denis Chartrand, directeur, division de l'Agriculture; Ray Bollman, économiste chercheur.
Le 17 octobre 2006	<b>Agriculture et Agroalimentaire Canada :</b> Donna Mitchell, directrice exécutive, secrétariat rural aux coopératives; Christine Burton, directrice, Politique rurale et développement stratégique.
Le 24 octobre 2006	<b>À titre personnel :</b> Jim Sentance, professeur agrégé, Département d'économie, Université de l'Île-du-Prince-Édouard.
Le 26 octobre 2006	<b>À titre personnel :</b> Bruno Jean, titulaire, chaire de recherche du Canada en développement rural, Université du Québec à Rimouski; David Bruce, directeur, Rural and Small Town Programme, Mount Allison University; Mark Partridge, professeur auxiliaire, Département de l'économie agricole, Université de Saskatchewan.
Le 31 octobre 2006	<b>À titre personnel :</b> Harry Cummings, professeur, École de design environnemental et de développement rural, Université de Guelph; Anthony Fuller, professeur, École de design environnemental et de développement rural, Université de Guelph.

Le 7 novembre  
2006

**Institut C.D. Howe :**

Finn Poschmann, directeur de la recherche.

**À titre personnel :**

Michael Goldberg, président, First Call: BC Child and Youth Coalition. (par vidéoconférence)

Le 9 novembre  
2006

**À titre personnel :**

Peter Apedaile, professeur émérite, Département de l'économie rurale, Université de l'Alberta;

Bill Reimer, professeur, Département de sociologie et anthropologie, Université Concordia.

Le 21 novembre  
2006

**À titre personnel :**

David Freshwater, professeur et directeur des études supérieures pour l'économie agricole, Université de Kentucky;

Donald Reid, professeur, École de design environnemental et de développement rural, Université de Guelph.

Le 23 novembre  
2006

**À titre personnel :**

Diane Martz, chef de groupe de recherche, Le centre d'excellence pour la santé des femmes - région des prairies.

Le 28 novembre  
2006

**Fraser Institute :**

Chris Sarlo, agrégé supérieur de recherches Citizens for Public Justice. (par vidéoconférence)

**Citizens for Public Justice :**

Greg deGroot-Maggetti, analyste des politiques socio-économique;

Harry J. Kits, directeur exécutif.

Le 30 novembre  
2006

**À titre personnel :**

Kurt Klein, professeur, Département des affaires économiques, University of Lethbridge.





*If undelivered, return COVER ONLY to:*  
Public Works and Government Services Canada –  
Publishing and Depository Services  
Ottawa, Ontario K1A 0S5

*En cas de non-livraison,*  
*retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:*  
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –  
Les Éditions et Services de dépôt  
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

WITNESSES

**Tuesday, December 5, 2006**

*As an individual:*

Ricarda Steinbrecher, Co-Director, EcoNexus.

**Tuesday, December 12, 2006**

*Canadian Wheat Board:*

Allen Oberg, Director, District 5;

Adrian Measner, President and Chief Executive Officer.

TÉMOINS

**Le mardi 5 décembre 2006**

*À titre personnel :*

Ricarda Steinbrecher, codirectrice, EcoNexus.

**Le mardi 12 décembre 2006**

*Commission canadienne du blé :*

Allen Oberg, directeur, circonscription 5;

Adrian Measner, président-directeur général.





First Session  
Thirty-ninth Parliament, 2006-07

## SENATE OF CANADA

---

*Proceedings of the Standing  
Senate Committee on*

# Agriculture and Forestry

*Chair:*

The Honourable JOYCE FAIRBAIRN, P.C.

---

Tuesday, February 6, 2007  
Thursday, February 8, 2007

---

Issue No. 14

Nineteenth and twentieth meetings on:  
Rural poverty in Canada

---

WITNESSES:  
(See back cover)

Première session de la  
trente-neuvième législature, 2006-2007

## SÉNAT DU CANADA

---

*Délibérations du Comité  
sénatorial permanent de l'*

# Agriculture et des forêts

*Présidente :*

L'honorable JOYCE FAIRBAIRN, C.P.

---

Le mardi 6 février 2007  
Le jeudi 8 février 2007

---

Fascicule n° 14

Dix-neuvième et vingtième réunions concernant :  
La pauvreté rurale au Canada

---

TÉMOINS :  
(Voir à l'endos)



## THE STANDING SENATE COMMITTEE ON AGRICULTURE AND FORESTRY

The Honourable Joyce Fairbairn, P.C., *Chair*

The Honourable Leonard J. Gustafson, *Deputy Chair*  
and

The Honourable Senators:

Callbeck	Mercer
* Hervieux-Payette, P.C. (or Tardif)	Mitchell
* LeBreton, P.C. (or Comeau)	Oliver
Mahovlich	Peterson
	Segal
	Tkachuk

\*Ex officio members

(Quorum 4)

*Changes in membership of the committee:*

Pursuant to rule 85(4), membership of the committee was amended as follows:

The name of the Honourable Senator Merchant substituted for that of the Honourable Senator Peterson (*February 5, 2007*).

The name of the Honourable Senator Hubley substituted for that of the Honourable Senator Mercer (*February 6, 2007*).

The name of the Honourable Senator Meighen substituted for that of the Honourable Senator Gustafson (*February 6, 2007*).

The name of the Honourable Senator St. Germain, P.C. substituted for that of the Honourable Senator Tkachuk (*February 6, 2007*).

The name of the Honourable Senator Trenholme-Counsell substituted for that of the Honourable Senator Callbeck (*February 6, 2007*).

The name of the Honourable Senator Gustafson substituted for that of the Honourable Senator Meighen (*February 7, 2007*).

The name of the Honourable Senator Tkachuk substituted for that of the Honourable Senator St. Germain, P.C. (*February 7, 2007*).

The name of the Honourable Senator Peterson substituted for that of the Honourable Senator Merchant (*February 7, 2007*).

The name of the Honourable Senator Mercer substituted for that of the Honourable Senator Hubley (*February 7, 2007*).

The name of the Honourable Senator Callbeck substituted for that of the Honourable Senator Trenholme-Counsell (*February 7, 2007*).

## LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DE L'AGRICULTURE ET DES FORÊTS

*Présidente* : L'honorable Joyce Fairbairn, C.P.

*Vice-président* : L'honorable Leonard J. Gustafson  
et

Les honorables sénateurs :

Callbeck	Mercer
* Hervieux-Payette, C.P. (ou Tardif)	Mitchell
* LeBreton, C.P. (ou Comeau)	Oliver
Mahovlich	Peterson
	Segal
	Tkachuk

\*Membres d'office

(Quorum 4)

*Modifications de la composition du comité :*

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit :

Le nom de l'honorable sénateur Merchant est substitué à celui de l'honorable sénateur Peterson (*le 5 février 2007*).

Le nom de l'honorable sénateur Hubley est substitué à celui de l'honorable sénateur Mercer (*le 6 février 2007*).

Le nom de l'honorable sénateur Meighen est substitué à celui de l'honorable sénateur Gustafson (*le 6 février 2007*).

Le nom de l'honorable sénateur St. Germain, C.P., est substitué à celui de l'honorable sénateur Tkachuk (*le 6 février 2007*).

Le nom de l'honorable sénateur Trenholme-Counsell est substitué à celui de l'honorable sénateur Callbeck (*le 6 février 2007*).

Le nom de l'honorable sénateur Gustafson est substitué à celui de l'honorable sénateur Meighen (*le 7 février 2007*).

Le nom de l'honorable sénateur Tkachuk est substitué à celui de l'honorable sénateur St. Germain, C.P. (*le 7 février 2007*).

Le nom de l'honorable sénateur Peterson est substitué à celui de l'honorable sénateur Merchant, C.P. (*le 7 février 2007*).

Le nom de l'honorable sénateur Mercer est substitué à celui de l'honorable sénateur Hubley (*le 7 février 2007*).

Le nom de l'honorable sénateur Callbeck est substitué à celui de l'honorable sénateur Trenholme-Counsell (*le 7 février 2007*).

**MINUTES OF PROCEEDINGS**

OTTAWA, Tuesday, February 6, 2007  
(32)

[English]

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met at 7:03 p.m., this day, in room 9, Victoria Building, the Chair, the Honourable Joyce Fairbairn, P.C., presiding.

*Members of the committee present:* The Honourable Senators Fairbairn, P.C., Hubley, Mahovlich, Meighen, Merchant, Oliver, St. Germain, P.C. and Trenholme-Counsell (8).

*In attendance:* Marc Leblanc and Marc-André Pigeon, Analysts, Parliamentary Information and Research Services, Library of Parliament.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, May 16, 2006 the committee continued its consideration of rural poverty in Canada. (*For complete text of Order of Reference, see proceedings of the committee, Issue No. 6.*)

**WITNESSES:**

*Canadian Associations of Food Banks:*

Charles Seiden, Executive Director;

Michael Bay, Member of the Board of Directors.

*Regina and District Food Bank:*

Wayne Hellquist, Chief Executive Officer.

*Feed Nova Scotia:*

Dianne Swinemar, Executive Director.

Mr. Hellquist, Ms. Swinemar and Mr. Seiden each made a statement and together with Mr. Bay answered questions.

At 8:46 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

**ATTEST:**

OTTAWA, Thursday, February 8, 2007  
(33)

[English]

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met at 8:02 a.m., this day, in room 9, Victoria Building, the Chair, the Honourable Joyce Fairbairn, P.C., presiding.

*Members of the committee present:* The Honourable Senators Callbeck, Fairbairn, P.C., Gustafson, Mahovlich, Oliver, Peterson and Tkachuk. (7).

*Other senators present:* The Honourable Senator Pépin (1).

*In attendance:* Frédéric Forge, Marc Leblanc, Marc-André Pigeon, Analysts, Parliamentary Information and Research Services, Library of Parliament.

**PROCÈS-VERBAUX**

OTTAWA, le mardi 6 février 2007  
(32)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui, à 19 h 3, dans la salle 9 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Joyce Fairbairn, C.P. (*présidente*).

*Membres du comité présents :* Les honorables sénateurs Fairbairn, C.P., Hubley, Mahovlich, Meighen, Merchant, Oliver, St. Germain, C.P., et Trenholme-Counsell (8).

*Également présents :* Marc Leblanc et Marc-André Pigeon, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 16 mai 2006, le comité poursuit son étude sur la pauvreté rurale au Canada. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 6 des délibérations du comité.*)

**TÉMOINS :**

*Association canadienne des banques alimentaires :*

Charles Seiden, directeur exécutif;

Michael Bay, membre du conseil d'administration.

*Regina and District Food Bank :*

Wayne Hellquist, président-directeur général.

*Feed Nova Scotia :*

Dianne Swinemar, directrice exécutive.

M. Hellquist, Mme Swinemar et M. Seiden font chacun une déclaration puis, aidés de M. Bay, répondent aux questions.

À 20 h 46, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

**ATTESTÉ :**

OTTAWA, le jeudi 8 février 2007  
(33)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui, à 8 h 2, dans la salle 9 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Joyce Fairbairn, C.P. (*présidente*).

*Membres du comité présents :* Les honorables sénateurs Callbeck, Fairbairn, C.P., Gustafson, Mahovlich, Oliver, Peterson et Tkachuk (7).

*Autre sénateur présent :* L'honorable sénateur Pépin (1).

*Également présents :* Frédéric Forge, Marc Leblanc et Marc-André Pigeon, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, May 16, 2006 the committee continued its consideration of rural poverty in Canada. (*For complete text of Order of Reference, see proceedings of the committee, Issue No. 6.*)

*WITNESSES:*

*Communications, Energy and Paperworkers Union of Canada:*

Dave Coles, National President;

Gaétan Ménard, Secretary-Treasurer.

Mr. Coles, together with Mr. Ménard, made a statement and answered questions.

At 9:00 a.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

*ATTEST:*

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 16 mai 2006, le comité poursuit son étude sur la pauvreté rurale au Canada. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 6 des délibérations du comité.*)

*TÉMOINS :*

*Syndicat canadien des communications, de l'énergie et du papier :*

Dave Coles, président national;

Gaétan Ménard, secrétaire-trésorier.

M. Coles, aidé de M. Ménard, fait une déclaration puis répond aux questions.

À 9 heures, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

*ATTESTÉ :*

*La greffière du comité,*

Jessica Richardson

*Clerk of the Committee*

## EVIDENCE

OTTAWA, Tuesday, February 6, 2007

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met this day at 7:03 p.m. to examine and report on rural poverty in Canada

**Senator Joyce Fairbairn** (*Chairman*) in the chair.

[English]

**The Chairman:** Good evening, honourable senators and witnesses, and good evening to all of those who are watching our Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry.

Last May, this committee was authorized to examine and report on rural poverty in Canada, the first time ever for a parliamentary committee in either House. Last year, we heard from a number of expert witnesses who gave us an overview of rural poverty in this country. On the basis of that testimony, we wrote an interim report, which we released in December and which, by all accounts, really struck a nerve. For too long, the plight of rural poor has been ignored by policy-makers and politicians. Well, not any longer.

We are now beginning the second phase of our study. Our goal is to meet with rural Canadians who are in difficulty, and the people who work with them in the smaller communities on the land. We want to hear first-hand about the challenges of being poor in rural Canada and what we can do to help.

To that end, the committee is holding some preliminary and preparatory meetings in Ottawa ahead of a planned travel to rural communities across the country. This evening's witnesses are from the Canadian Association of Food Banks, and we are glad to have you here tonight in this tough weather. You are doing us a great service by being here.

With us tonight are Charles Seiden, Executive Director of the Canadian Association of Food Banks; Wayne Hellquist — who used to be a great leader in our Canadian Paralympics movement — Chief Executive Officer of the Regina and District Food Bank in Saskatchewan; Dianne Swinemar, Executive Director of Feed Nova Scotia; and Michael Bay, a member of the board of directors.

**Wayne Hellquist, Chief Executive Officer, Regina and District Food Bank:** Thank you for the opportunity to be here. It is very gratifying to be included in these discussions because food banks right across the country deal with hungry people. Of course, hungry people are a direct result of poverty that exists across this country, but certainly in a significant manner in rural Canada.

We do not have a formal presentation for you this evening, but we want to give you an overview of what the Canadian Association of Food Banks does. We produce annually

## TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le jeudi 6 février 2007

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui, à 19 h 3, pour examiner en vue d'en faire rapport la pauvreté rurale au Canada.

**Le sénateur Joyce Fairbairn** (*présidente*) occupe le fauteuil.

[Traduction]

**La présidente :** Bonsoir, distingués sénateurs, bonsoir, mesdames et messieurs. Je salue également les auditeurs de cette séance du Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts.

En mai dernier, le comité a reçu l'autorisation d'examiner en vue d'en faire rapport la pauvreté rurale au Canada, un sujet qu'aucun comité parlementaire n'avait étudié jusqu'ici, ni aux Communes ni au Sénat. L'an dernier, nous avons reçu plusieurs témoins experts qui nous ont tracé le portrait de la pauvreté rurale dans notre pays. À partir de leurs témoignages, nous avons rédigé un rapport provisoire que nous avons diffusé en décembre et qui, de l'avis général, met le doigt sur un très grave problème. Pendant trop longtemps, les responsables des politiques et les politiciens ont ignoré le drame de la pauvreté rurale. Ce temps est révolu.

Nous en sommes maintenant à la deuxième étape de notre examen. Nous avons l'intention de rencontrer des Canadiens qui vivent des situations pénibles dans leur milieu rural, ainsi que les intervenants qui viennent en aide aux petites communautés du pays. Nous voulons entendre de la bouche même de ceux qui vivent dans ces conditions ce que signifie être pauvre dans un milieu rural canadien et quelle aide ils attendent de nous.

À cette fin, le comité a convié des réunions préparatoires à Ottawa, en vue d'une tournée dans les régions rurales canadiennes. Ce soir, nos témoins représentent l'Association canadienne des banques alimentaires. Nous vous sommes infiniment reconnaissants de vous être déplacés malgré le mauvais temps. Vous nous rendez un grand service.

Nos témoins seront Charles Seiden, directeur général de l'Association canadienne des banques alimentaires; Wayne Hellquist, un ancien chef de file du mouvement paralympique canadien devenu président-directeur général de la Regina and District Food Bank, à Saskatchewan; Dianne Swinemar, directrice exécutive de l'organisme Feed Nova Scotia, ainsi que Michael Bay, membre du conseil d'administration.

**Wayne Hellquist, président-directeur général, Regina and District Food Bank :** Merci de me donner l'occasion de témoigner devant le comité. Il est vraiment gratifiant pour moi de prendre part à ces discussions au nom de toutes les banques alimentaires disséminées au pays qui accueillent des gens qui ont faim. Bien entendu, ces gens ont faim à cause de la pauvreté qui sévit partout au Canada, et la situation est encore plus difficile dans les régions rurales.

Nous n'avons pas préparé d'exposé formel. Notre intention ce soir est de vous expliquer dans les grandes lignes ce que fait l'Association canadienne des banques alimentaires. Une fois par

*HungerCount*, which is a snapshot of hunger in the country. We will talk about what that document says about hunger in Canada and in particular in rural Canada.

We can share with you some of the stories we hear on the ground with the food banks across the country. We love to have the opportunity to tell the story, because food banks are doing great work in addressing some of the problems. Unfortunately, I am not sure we are getting at the solutions to those problems, but we are part of the safety network that exists across this country to ensure that those who are poor do not go hungry, to the best of our capability.

I am pleased to hear that you are addressing the issue of poverty in rural Canada. It is a real issue; we see the results of it every day. I want to acknowledge the work that you have done and will continue to do to ensure that this issue receives the attention that it needs in this day and age in a country as rich and prosperous as ours.

I will turn it over to Ms. Swinemar, who is the CEO of Feed Nova Scotia, but also a member of the board of the Canadian Association of Food Banks. She has a vast amount of experience on the ground, but also at the national level in dealing with the issues.

**Dianne Swinemar, Executive Director, Feed Nova Scotia:** Thank you for the invitation. I think they invited me because I have been on the board the longest.

My job is to tell you about the Canadian Association of Food Banks, and I need to back up before I do that. In the early 1980s, in a response to what communities were seeing, front-line initiatives were started. Whether it was a grocery program, soup kitchen or a voucher program, communities were mobilizing around their neighbours to address what they were seeing — people showing up and needing help.

In most of the major cities in Canada, the churches and community groups came together and started what they called a distribution centre. That is what I inherited as an agency whose primary focus was to find resources to supply those front-line churches and local community groups to do their job of feeding hungry people.

In 1989, about nine of the leaders from the different hub food banks from across Canada came together. They realized that there were some universal things happening across the country and wanted to see what they could do as a united group to look at poverty and hunger in Canada.

They decided they would organize a national organization for three years. In three years, they would have addressed the problem and they would be able to dissolve the organization

année, nous publions le document *Bilan-Faim*, un sondage sur l'état de la faim au Canada. Nous allons parler des statistiques sur la faim qui se trouvent dans ce document, en mettant l'accent sur la situation dans les régions rurales du pays.

Nous allons vous raconter ce qui fait le pain quotidien de nos banques alimentaires au pays, leur réalité de tous les jours. Nous sommes toujours ravis de pouvoir raconter leur histoire parce que les banques alimentaires abattent un travail colossal de lutte contre certains problèmes. Malheureusement, je suis loin d'être certain que nous entrevoyons la lumière au bout du tunnel, mais je sais que nous faisons partie d'un réseau de sécurité qui s'est tissé dans le pays pour éviter que les pauvres aient faim, dans la mesure du possible.

Je suis ravi de savoir que vous vous attaquez à la question de la pauvreté rurale au Canada. C'est une véritable plaie, dont nous voyons les manifestations tous les jours. Je tiens à vous féliciter pour le travail que vous avez accompli et pour ce que vous entendez faire pour que cette réalité reçoive enfin l'attention qu'elle mérite de la part d'un pays aussi riche et prospère.

Je vais céder ma place à Mme Swinemar, directrice exécutive de Feed Nova Scotia et qui siège également au conseil d'administration de l'Association canadienne des banques alimentaires. Mme Swinemar possède une vaste expérience de terrain, mais elle a également participé à des travaux d'envergure nationale sur la question.

**Dianne Swinemar, directrice exécutive, Feed Nova Scotia :** Merci de votre invitation. J'ai été invitée sans doute parce que je suis la plus ancienne administratrice.

On m'a demandé de parler de l'Association canadienne des banques alimentaires, ce qui m'oblige à faire un petit recul dans le temps. Au début des années 80, en réponse à une situation de crise, les communautés ont pris des mesures de première ligne. Par l'entremise de programmes d'épicerie, de soupes populaires ou de programmes de bons d'achat, les communautés se sont mobilisées en réaction à ce qu'elles voyaient — des voisins qui venaient demander de l'aide.

Dans la plupart des grandes villes canadiennes, les groupes religieux et communautaires ont fait front commun pour fonder des centres de distribution, comme ils les appelaient. Notre organisme est issu d'un tel centre, dont le principal objectif était de trouver des ressources pour approvisionner les groupes religieux et communautaires locaux de première ligne qui avaient comme mission de nourrir les affamés.

En 1989, neuf dirigeants de banques alimentaires centrales du Canada se sont réunis. Ensemble, ils ont constaté que certains problèmes se retrouvaient partout au pays et ils se sont mis à réfléchir à des moyens d'action communs pour lutter contre la pauvreté et la faim au Canada.

Ils ont convenu de mettre sur pied un organisme national dont le mandat serait de trois années. D'ici trois ans, croyaient-ils, la situation serait revenue à la normale et, après dissolution

and go home. Here we are in 2007, still addressing the same issues, only they are larger.

Up until 2006, the Canadian Association of Food Banks was made up of a board of directors with people like Mr. Hellquist and me, people running organizations in our communities who were coming together to look at how we get the food we need to move into our local communities. With whom do we partner? How do we address the issues of hunger and poverty? What are the problems and how do we deal with them? Whose ear do we get to try to mobilize some action?

We found, much to our chagrin, that our actions were no different than those at the front lines, and we spent a lot of time trying to make sure we had the food we needed in order to feed the people in our local communities. The issues of advocating on behalf of the poor and trying to address the root causes of why they were coming to food banks always got pushed to the back of our task.

To do the food part of it, we started what we called a national food share system. We went to the food and transportation industry and said; "We are in your industry by default. We need your help." Not only did they give us advice but they established an advisory group and made a commitment to give us the food we needed, providing we could commit to getting the food across Canada. We said we could do that, not knowing how. In a few years we had CN Rail, CP Rail and a number of transportation companies joining with the partners of Kraft, Kellogg's, Proctor & Gamble and about 80 national companies helping us to get the food we needed into those outlying areas.

We soon realized we could get food to Edmonton, but could we get it to Grande Prairie or beyond? We could get food to Halifax, but could we get it to Canso or Louisbourg? It was difficult. We know how difficult it is to address poverty in rural communities.

Once we got the food taken care of, we asked how we could address the bigger issue. How do we help people not to have to use a food bank? What things could we do? We realized that it is not our problem. This is not an action that we as an organization can take: this is a national concern, a national issue.

de l'organisme, chacun pourrait repartir chez lui. Pourtant, ici sommes-nous, en 2007, toujours aux prises avec les mêmes problèmes, à la seule différence qu'ils sont encore plus graves maintenant.

Jusqu'en 2006, l'Association canadienne des banques alimentaires était composée d'un conseil d'administration auquel siégeaient des membres comme M. Hellquist et moi-même, c'est-à-dire des gestionnaires d'organismes communautaires qui cherchaient ensemble des façons de trouver la nourriture nécessaire pour approvisionner les communautés locales. Quels devraient être nos partenaires? Comment endiguer la faim et la pauvreté? Quels sont les problèmes et comment allons-nous les aborder? À qui faut-il nous adresser pour faire bouger les choses?

À notre grand désarroi, nous avons découvert que notre travail était le même que celui qui se faisait aux premières lignes, et que nous mettions énormément d'énergie pour trouver la nourriture dont les gens avaient besoin dans nos communautés locales. La défense des intérêts des pauvres et la réflexion sur les causes fondamentales de l'affluence aux banques alimentaires étaient sans cesse remises au second plan.

Pour accomplir le travail de collecte de denrées, nous avons mis sur pied ce que nous avons appelé un Système national de partage des aliments. Nous avons interpellé des représentants de l'industrie de l'alimentation et du transport en leur disant : « Par défaut, nous faisons partie de votre industrie et nous avons besoin d'aide. » Ils nous ont donné des conseils et ils ont également créé un groupe consultatif, nous assurant qu'ils nous fourniraient la nourriture dont nous avions besoin, moyennant notre engagement à acheminer les denrées partout au pays. Nous avons donné notre parole, même si nous n'avions aucune idée de la façon dont nous nous y prendrions. En quelques années, nous avons réussi à convaincre le Canadien National, le Canadien Pacifique et bien d'autres entreprises de transport à devenir des partenaires à part entière, aux côtés des Kraft, Kellogg, Proctor & Gamble et quelque 80 entreprises nationales, pour transporter les denrées nécessaires dans les régions périphériques.

Nous avons vite constaté que nous pouvions acheminer la nourriture vers Edmonton, mais qu'en était-il de Grande Prairie et d'autres régions encore plus éloignées? Halifax était sur notre route, mais pas Canso ni Louisbourg. C'était très difficile. Nous avons réalisé à quel point il était difficile de trouver des solutions à la pauvreté dans les communautés rurales.

Une fois la question des denrées réglée, nous nous sommes attaqués au cœur du problème, c'est-à-dire comment aider les gens pour qu'ils n'aient plus besoin des banques alimentaires et quelles sont les mesures à prendre? Et nous en sommes venus à la conclusion que ce n'était pas notre problème. Un problème d'une telle envergure dépasse la capacité d'organismes comme le nôtre. Il est du ressort de nos instances nationales, parce qu'il est d'envergure nationale.

Also, we recognized that we were not the folks to do that. A year ago the board of directors stepped down, en masse, and we transformed ourselves. We elected a new board of directors, in May of 2006. We now have a corporate board. We have lawyers on our board of directors, and folks who will help us with our messaging and help us to look at the root causes of poverty, because we know that we have hungry children, hungry families, and we need to take care of them.

**Mr. Hellquist:** I will turn it over to Mr. Seiden, who can provide a bit of background about *HungerCount* and what it has to say about hunger in rural Canada.

**Charles Seiden, Executive Director, Canadian Association of Food Banks:** Thank you for inviting us to speak. It is an honour to be here. It is a good opportunity for us to get across to people the size and scope of the problem we are dealing with today. As Ms. Swinemar mentioned, food banks did not expect to be around for so long. We now have an organization that feeds 90 per cent of the people who use emergency food programs in Canada. We deliver food across Canada to each major city in every province. Ninety per cent of the people using food banks represent 750,000 Canadians a month. Forty per cent are children; that is 300,000 children. Those are powerful numbers. Every month the number of people lining up for food at food banks in Canada equals the size of the population of Ottawa. We are dealing with a mammoth growth of people who are hungry and need emergency food.

The corporations that have helped us have jumped in. Way back we started off delivering 2 million pounds, and last year we were up to 12 million pounds. That is only a fraction of the total food, because the local food banks raise over 150 million pounds. Added together, that represents probably \$350 million of food delivered.

We still need to deliver more. We have circulated a copy of *HungerCount 2006*, our report on hunger.

The top manufacturers, as Ms. Swinemar said, have given us large donations of food. We have a special relationship with the food and consumer products manufacturers of Canada and with *Canadian Grocer*. They all promote the magazine. They promote us and particularly the people we serve. They are all interested in trying to get a fair share across Canada.

The size of the problem is overwhelming and you will see in the report that food banks struggle to meet the immediate needs.

What does it mean in terms of rural Canada? Despite the fact that many Canadian rural communities are located in prime agricultural areas, hunger is the reality for tens of thousands of

Nous avons aussi réalisé que nous n'étions pas les bonnes personnes. Il y a un an, tous les membres du conseil d'administration se sont retirés en bloc et nous avons vécu une véritable métamorphose. Nous avons élu un nouveau conseil en mai 2006, plus représentatif. Il compte des avocats et d'autres membres qui peuvent nous aider à faire passer notre message et à comprendre les causes profondes de la pauvreté maintenant que nous savons que des enfants ont faim, que des familles entières ont faim et que nous devons en prendre soin.

**M. Hellquist :** Je donne maintenant la parole à M. Seiden, qui vous parlera un peu plus en détail du *Bilan-Faim* et de ce que ce sondage nous révèle sur la faim dans le Canada rural.

**Charles Seiden, directeur exécutif, Association canadienne des banques alimentaires :** Merci de votre invitation. C'est vraiment un grand honneur de témoigner devant le comité. C'est une excellente occasion pour nous de faire connaître à la population l'ampleur et la profondeur du problème qui nous préoccupe aujourd'hui. Mme Swinemar a déjà expliqué que personne ne s'attendait à ce que les banques alimentaires aient une si longue durée de vie. Notre organisme nourrit 90 p. 100 des gens qui ont recours aux programmes alimentaires d'urgence au pays. Nous acheminons des denrées dans toutes les grandes villes des provinces canadiennes. Les 90 p. 100 de personnes qui s'adressent aux banques alimentaires représentent chaque mois 750 000 Canadiens. Parmi eux, 40 p. 100 sont des enfants, ce qui équivaut à 300 000 enfants. Ces chiffres se passent d'explication. Chaque mois, le nombre de personnes qui font la file pour obtenir de quoi manger aux portes des banques alimentaires équivaut à la population d'Ottawa. Et le nombre des personnes qui ont faim et qui ont besoin d'aide alimentaire d'urgence va toujours en augmentant, de façon astronomique.

Très rapidement, nous avons obtenu de l'aide des entreprises. Au début, nous distribuions 2 millions de livres de denrées; l'an dernier, nous en étions à 12 millions de livres. C'est une fraction de la quantité totale de nourriture donnée puisque les banques alimentaires locales en recueillent près de 150 millions de livres. Si nous faisons le total, les aliments acheminés valent autour de 350 millions de dollars.

Pourtant, il en faudrait encore plus. Vous avez en main un exemplaire de *Bilan-Faim 2006*, notre rapport sur la faim.

Comme l'a dit Mme Swinemar tout à l'heure, les grands fabricants nous ont donné beaucoup d'aliments. Nous entretenons une relation privilégiée avec les fabricants de produits alimentaires et de consommation du Canada, ainsi qu'avec les responsables du magazine *Canadian Grocer*. Tous font la promotion du magazine. Ils font notre promotion également, de même que celle de la population que nous desservons. Tous ont à cœur de donner à chaque Canadien sa juste part.

Le problème est énorme. Vous constaterez à la lecture du rapport que les banques alimentaires ont peine à répondre aux besoins de base.

Qu'est-ce que cela signifie pour le Canada rural? Bien que les communautés rurales vivent souvent dans des régions agricoles très productives, des dizaines de milliers de leurs

the nation's rural residents. I do not have to tell this committee that; I have been reading your study and your reports, and you are beginning to identify the problems.

That said, relatively little research has been conducted on the specific nature of the problems of hunger and food security in rural Canada. That is why the work of this committee is very important.

The need for rural food bank users to turn to food banks is associated with the larger socio-economic vulnerability of many people in Canada and with a change in the social safety net, which has deteriorated significantly. I had the opportunity to visit America's Second Harvest, which is the U.S. counterpart of the Canadian Association of Food Banks, and I am on the board of the global food bank network that was formed by Canada, the U.S., Mexico and Argentina to help food countries that wanted food bank networks set up. Our first project was in Israel, and we have just finished establishing a network in Israel. We also have projects in other countries, like Ghana and several South American countries.

In the U.S. as in Canada, the use of food banks is related to many factors, including housing and the cost of transportation, especially for the rural community. You hit the nail on the head in your report. We did a report a couple of years ago on rural food bank use, and the distance people have to travel to get services, the greater reliance on transportation, and the lack of services in the community are all things you have articulated very well in your report.

Here are some specifics about food banks, especially in rural Canada. More than half of the food banks participating in *HungerCount 2006*, that is 325 food banks out of 638, are located in rural communities. In other words, over 50 per cent of the food banks we try to help are in rural communities.

In March 2006, a total of 65,000 individuals received groceries from food banks in rural areas. That number includes a minimum of 25,720 children. These are very scary statistics and it is paradoxical that 65,000 of the people who grow and produce the food, and 25,000 children, in a country as rich as ours are having to go to food banks and line up for food.

Since the year 2000, 60 new food banks have opened in rural communities. Single-parent families make up about 33 per cent of the households receiving support in rural communities. Single people, couples with no children and two-parent families make up 29 per cent, 12.2 per cent and 25.7 per cent respectively.

In March 2006, 36 per cent of the rural food banks had to take measures to deal with food shortages. Those measures included turning clients away, closing early, buying food and giving smaller

membres ont faim. Je sais que je ne vous apprends rien — j'ai lu votre étude et os rapports. Apparemment, vous commencez à cerner les enjeux.

Cependant, il s'est fait jusqu'ici très peu de recherches sur la nature exacte des problèmes de la faim et de la sécurité alimentaire au Canada rural. C'est pourquoi vos travaux revêtent une si grande valeur.

Les résidents des régions rurales fréquentent les banques alimentaires à cause de la vulnérabilité socioéconomique dans laquelle se trouve une grande partie de la population canadienne et de la refonte des régimes de protection sociale, qui se sont considérablement détériorés. J'ai eu l'occasion de rendre visite à l'organisme America's Second Harvest, le pendant américain de l'Association canadienne des banques alimentaires. Je suis également membre du conseil d'administration du réseau mondial des banques alimentaires, fondé par le Canada, les États-Unis, le Mexique et l'Argentine pour venir en aide aux pays importateurs d'aliments à mettre sur pied des banques alimentaires. Notre premier projet visait Israël. Nous avons lancé des projets dans d'autres pays, dont le Ghana et plusieurs autres pays sud-américains.

Aux États-Unis et au Canada, les gens fréquentent les banques alimentaires pour diverses raisons, y compris le coût du logement et du transport, ces derniers facteurs ayant des conséquences plus graves encore dans les communautés rurales. Votre rapport donne un bilan très juste de la situation. Nous avons produit un rapport voilà quelques années sur la fréquentation des banques alimentaires en milieu rural. On y évoquait des problèmes comme les distances à parcourir pour obtenir des services, l'importance cruciale du transport et le manque de services dans les communautés. Tous ces problèmes sont décrits de façon très articulée dans votre rapport.

Voici quelques chiffres sur les banques alimentaires, et sur celles qui se trouvent dans les régions rurales plus particulièrement. Plus de la moitié des banques alimentaires qui ont contribué au *Bilan-Faim 2006*, c'est-à-dire 325 banques alimentaires sur 638, se trouvent en milieu rural. Cela signifie que plus de la moitié des banques alimentaires que nous soutenons desservent des communautés rurales.

En mars 2006, 65 000 personnes ont reçu des denrées de banques alimentaires situées en région rurale, dont au moins 25 720 enfants. Ces statistiques font peur! Il est plutôt paradoxal de constater que, dans un pays aussi riche que le nôtre, 65 000 membres de communautés qui cultivent et produisent de la nourriture, dont 25 000 enfants, doivent fréquenter une banque alimentaire et faire la file pour manger.

Depuis l'année 2000, 60 nouvelles banques alimentaires sont apparues dans les régions rurales. Les familles monoparentales représentent le tiers environ des ménages qui reçoivent de l'aide dans ces communautés. Les personnes célibataires, les couples sans enfant et les familles biparentales comptent respectivement pour 29, 12,2 et 25,7 p. 100 des utilisateurs.

En mars 2006, 36 p. 100 des banques alimentaires en milieu rural ont dû rivaliser d'imagination pour parer aux pénuries de denrées. Certaines ont refusé des clients, d'autres ont fermé plus

amounts of food. As Ms. Swinemar said, we have plans to increase the amount of food, but that is not a long-term solution to a terrible problem that many Canadians are facing. Social assistance is a primary source of income for approximately 55 per cent of the households using rural food banks.

It is hard to put a face to the statistics I have read to you. The same statistics are reflected nationally in both rural and urban areas. It is important to note the ways in which hunger is experienced across the nation and differs by area of the country. I am hoping that tonight we will have an opportunity to put some faces on these numbers.

**Mr. Hellquist:** As mentioned, our *HungerCount* is a key piece of information. We collect data which we distribute across the country to help people understand not only the issue of hungry people in Canada but also a bit about the role of the Canadian Association of Food Banks and what we do to address the issue of hungry people.

Mr. Seiden talked as well about the dynamics of what is happening in rural Canada and the fact that many of the newer food banks are being established in small rural communities to address their immediate needs. The challenge, of course, is that many of those communities are ill-equipped to deal with the issue of hungry people in their own community. In many cases the most vulnerable in those communities are being driven to larger urban centres to seek a variety of supports and help. Consequently, we are seeing a decline in the size of rural communities. In many cases those individuals show up at Ms. Swinemar's door in Halifax or mine in Regina, because there are not the kinds of services they require in rural Canada. We end up importing those problems, or exporting them depending on your view, from rural Canada into the urban centres. The urban food banks get larger and deal with more clients all the time.

Building bigger food banks is not the solution. From time to time we talk about the fact that if we always do what we have always done, we will always get what we have always got. We see what we are getting: more people using food banks, larger food banks in urban centres and the establishment of food banks in rural communities. We do not believe that that is the fundamental solution to the problem.

Obviously, it is a very complex problem in Canada. We are a large country. Many issues affect what is happening in rural Canada. The *HungerCount* addresses policy priorities that are important from the food bank perspective in dealing with hunger in Canada. You will find those on page 30 of the *HungerCount* and beyond. I do not want to go into great detail; they are there for your information. This is the collective

tôt, ont acheté de la nourriture ou ont donné moins que d'habitude. Comme Mme Swinemar l'a déjà mentionné, nous envisageons d'augmenter l'approvisionnement en nourriture, mais ce n'est pas une solution viable à long terme pour améliorer la situation extrêmement difficile qui afflige beaucoup trop de Canadiens. L'aide sociale constitue la principale source de revenu de 55 p. 100 des ménages qui fréquentent les banques alimentaires rurales.

Il n'est pas facile de donner un visage aux statistiques que je viens de vous lire. Les statistiques sont les mêmes partout au pays, pour les régions rurales et urbaines. Nous devons nous rendre à l'évidence : la faim sévit partout au pays, de façon différente toutefois selon les régions. J'espère que nous aurons l'occasion ce soir de donner un peu de chair à ces plates statistiques.

**M. Hellquist :** Je le répète, notre *Bilan-Faim* est un document d'information clé. Nous recueillons des données que nous diffusons à la grandeur du pays pour amener la population à bien saisir non seulement ce que vivent leurs concitoyens qui ont faim, mais aussi, dans une certaine mesure, le rôle que joue l'Association canadienne des banques alimentaires dans la lutte contre la faim.

M. Seiden a brièvement abordé la dynamique de la faim dans le Canada rural et le fait qu'une partie importante des nouvelles banques alimentaires ont été créées pour répondre aux besoins urgents de petites communautés rurales. Le principal problème, il va sans dire, vient de ce que beaucoup de ces petites communautés ne disposent pas de l'infrastructure nécessaire pour venir en aide à ceux parmi eux qui ont faim. Beaucoup des membres les plus vulnérables de ces communautés sont poussés malgré eux vers les grands centres urbains, en quête de soutien et d'aide. Cet exode provoque le déclin des populations rurales. Beaucoup de ces personnes frappent à la porte de Mme Swinemar à Halifax, ou à la mienne, à Regina, parce que les services dont elles ont besoin n'existent pas dans les régions rurales du Canada. Les problèmes sont importés — ou exportés, selon le point de vue — des régions rurales aux agglomérations urbaines. Les banques alimentaires en milieu urbain ne cessent de grossir pour servir une clientèle en hausse constante.

Malheureusement, l'expansion indéfinie des banques alimentaires ne résoudra pas le problème. De temps à autre, nous nous disons que si nous continuons de faire ce que nous avons toujours fait, nous obtiendrons toujours les mêmes résultats. Et les résultats parlent d'eux-mêmes : toujours plus de gens qui fréquentent des banques alimentaires de plus en plus grosses en milieu urbain et l'apparition de banques alimentaires en milieu rural. À nos yeux, ce n'est pas la solution.

Je ne vous cache pas que le Canada se trouve aux prises avec un problème très complexe. Le territoire est immense et divers facteurs bouleversent la vie des régions rurales. Le *Bilan-Faim* fait état des priorités en matière de politiques qui, de l'avis des banques alimentaires, doivent être prises en compte dans la lutte contre la faim au pays. Ces priorités sont énoncées à partir de la page 33 du *Bilan-Faim*. Je vous épargne les détails — vous pouvez

perspective of the food banks across the country which deal with the issues daily.

You are well aware of the concepts of raising the minimum wage, ensuring there is a suitable earning potential for people, affordable housing, social assistance. These are not new ideas. As Mr. Seiden mentioned, in many ways our social safety net has a few holes in it. We certainly see the results of that every day at food banks across the country.

I come from Saskatchewan. You cannot ignore the agricultural economy in Saskatchewan and much of the rest of the country. I look at our neighbours to the south and recognize that in 2003 to 2006 they will experience their four best years of agricultural incomes in their history, while at the same time we are experiencing, as your report calls it, a free fall. Clearly there are some lessons we can take from our neighbours to the south regarding agricultural policy that allows rural communities to be successful at retaining some of their economic capacity within the rural areas.

There is the whole idea of processing product in our country and creating opportunities for growth in those rural economies. If we look at how we repopulate rural Canada, not through social policy but economic policy, we will see that over time we can impact the number of people in rural Canada who are hungry or poor.

As I look at my doorstep at the food bank in Regina, I see and more people migrating from rural areas. Our food bank now serves 100 rural communities in addition to the city of Regina. Again, we are seeing the problem come to life every day in our province. That is reflected right across the country.

We do not have any magic bullets or answers that will solve the problems. However, we recognize that food banks are not the solution to the problem. We are the community's way of responding to the need. We serve a very important role, but we are probably the one business or industry in the country that would really like to have fewer customers. In fact, we would like to be able to put ourselves out of business for lack of hungry people and for lack of poverty, whether urban or rural. Food banks could then turn their attention to something else.

That is not likely in the short term, but that is our vision. It needs to be the vision of all Canadians. We will wrestle this problem to the ground and not just build more and bigger food banks.

**The Chairman:** We like your vision. You have given us good information and we hope that in our own small way as we travel across the country we will be as thoughtful as we can, having listened to you and your struggles to make a difference.

consulter le document pour en savoir plus. Vous y trouverez la perspective collective des banques alimentaires du Canada tout entier, qui ont une expérience quotidienne et concrète des problèmes.

Vous connaissez déjà les concepts d'augmentation du salaire minimum, de potentiel de gains suffisant et de logements abordables, de hausse de l'aide sociale. Ce n'est rien de bien nouveau. Mme Seiden a parlé déjà des failles de notre régime de sécurité sociale. Ces failles, nous en voyons les conséquences tous les jours dans les banques alimentaires du pays.

Je viens de la Saskatchewan. Vous avez sans doute entendu parler de la situation économique des milieux agricoles de la Saskatchewan et d'une bonne partie du pays. Nos voisins américains auront connu les 4 meilleures années de leur histoire pour ce qui est des revenus agricoles entre 2003 et 2006, tandis que chez nous, pour citer votre rapport, ces revenus sont en chute libre. De toute évidence, nous devons tirer des leçons des politiques agricoles qui ont permis aux communautés rurales des États-Unis de préserver leur capacité économique.

Par exemple, nous devons nous pencher sur la question de la capacité de transformation du Canada et de la création de débouchés pour favoriser la croissance économique des régions rurales. Par ailleurs, ce sont de politiques économiques et non de politiques sociales dont nous avons besoin pour favoriser le repeuplement des régions rurales du Canada et diminuer la faim et la pauvreté dans ces régions.

Devant la porte de la banque alimentaire que je dirige à Regina, je vois de plus en plus de personnes qui arrivent de régions rurales. Notre banque alimentaire dessert actuellement 100 communautés rurales, en plus de la ville de Regina. Je me répète, mais c'est un problème que nous vivons tous les jours dans notre province. Et la situation est la même partout au pays.

Malheureusement, nous n'avons trouvé ni l'arme ni les réponses magiques pour régler les problèmes. La seule chose dont nous sommes certains est que les banques alimentaires ne sont pas une solution. Les banques alimentaires ont été créées par les communautés pour répondre à un besoin. Malgré notre immense utilité, nous sommes sûrement la seule entreprise ou la seule industrie du pays à souhaiter une baisse de clientèle. En réalité, notre plus grand souhait serait de fermer boutique parce qu'il n'y aurait plus assez de bouches à nourrir ou de gens pauvres, ni en milieu urbain ni en milieu rural. Les banques alimentaires pourraient ainsi mettre leurs énergies ailleurs.

Nous savons bien que c'est impensable à court terme, mais c'est notre vision. C'est la vision que devrait embrasser toute la population canadienne. Nous voulons lutter pour venir à bout du problème, pas seulement pour créer des banques alimentaires toujours plus imposantes.

**La présidente :** C'est une vision que nous partageons. Vous nous avez donné un portrait très instructif. En visitant différentes régions du pays et en prêtant l'oreille à ce que les gens auront à nous raconter, nous ferons de notre mieux, même si c'est peu, pour faire avancer les choses.

**Senator Oliver:** Welcome and thank you for coming. I appreciate the presentation you gave us.

We are a parliamentary committee. We deal with issues involving government, largely federal government, because we are here in the Parliament of Canada. My questions will relate to what we do, which is to look at public policy from a federal point of view for all Canadians.

Some 800,000 people go to your food banks and you work on various ways of delivering. I just learned today that food banks even have global dimensions. Canada, Argentina, the United States and Mexico are all working together. As well, you are talking about giving advice in Israel. The problem is global.

It is also municipal, provincial and federal. Federal governments give aid and provincial governments give a lot of money for social services. Should this federal parliamentary committee be looking at ways that your food banks can coordinate the activities of provincial, municipal and federal governments in giving aid and assistance? Are several different agencies and government groups trying to do same thing for the same people? If so, could and should some of those efforts be coordinated to stop the need for food banks? How could you serve as a vehicle for delivering municipal, provincial and federal assistance to the people who need food from your food banks?

**Mr. Hellquist:** Let me jump in. We wrestle with that question on a daily basis because we deal with different jurisdictions. However, I am not sure that we are the best vehicle to facilitate that coordination. I would love to think we had the capacity to do it, but there is a need for clear coordination of social policy from the municipal level up to the federal level. There are conflicting programs and policies, and there is no seamless system of safety nets for poor or average Canadians. As a result, there are different challenges in various provinces and municipalities.

If we could at least engage in dialogue around how to create a mechanism where everybody is able to come to the table or contribute to the resolution, there is no question that would go a long way towards raising the level of understanding of the issues, which in turn could raise the level of coordination of the resources that will ultimately be needed to impact rural Canada significantly and to address the issue of hungry people.

**Michael Bay, Member of the Board of Directors, Canadian Association of Food Banks:** As much as I am proud to be associated with this organization as one of the newest board members, I do not think the Canadian Association of Food Banks is the precisely right group. My understanding, as the new guy on the block, is that rural poverty is fundamentally different from

**Le sénateur Oliver :** Je vous souhaite la bienvenue et je tiens à vous remercier. J'ai trouvé vos témoignages fort intéressants.

Nous sommes un comité parlementaire. Nous traitons de questions qui mettent le gouvernement en cause, et plus particulièrement le fédéral puisque nous faisons partie du Parlement du Canada. Mes questions auront donc un lien avec notre mandat, qui est d'examiner les politiques publiques d'un point de vue fédéral, au nom de l'ensemble de la population canadienne.

Environ 800 000 personnes fréquentent vos banques alimentaires. Vos méthodes d'approvisionnement sont diverses. J'ai appris aujourd'hui que les banques alimentaires avaient même une dimension mondiale. Le Canada, l'Argentine, les États-Unis et le Mexique travaillent ensemble. Vous nous avez parlé également de votre rôle de conseiller auprès d'Israël. C'est donc un problème mondial.

La question concerne tout autant les ordres de gouvernement municipal, provincial et fédéral. Le gouvernement fédéral octroie de l'aide et les gouvernements provinciaux consacrent énormément d'argent aux services sociaux. À votre avis, notre comité parlementaire fédéral devrait-il se pencher sur des façons pour les banques alimentaires de coordonner les activités d'aide des instances provinciales, municipales et fédérales? À votre connaissance, existe-t-il beaucoup d'organismes et d'instances publiques qui tentent d'aider les mêmes personnes de la même façon? Si c'est le cas, est-il possible et souhaitable de mieux coordonner leurs activités respectives et, ainsi, d'en arriver à ce que les banques alimentaires ne soient plus nécessaires? Pourriez-vous devenir un organisme central par lequel transiterait l'aide municipale, provinciale et fédérale visant les personnes qui ont besoin de la nourriture distribuée par vos banques alimentaires?

**M. Hellquist :** Permettez-moi de répondre. C'est une question avec laquelle nous devons nous battre tous les jours puisque nous sommes en lien avec tous les paliers de pouvoir. Cependant, je ne crois pas que nous soyons les mieux placés pour assurer ce genre de coordination. J'en serais ravi, mais nous avons plutôt besoin de mécanismes rigoureux de coordination des politiques sociales, depuis le municipal jusqu'au fédéral. Les programmes et les politiques se chevauchent et il n'existe aucun régime intégré de sécurité sociale pour venir en aide à la population à faible revenu ou à revenu moyen. Par conséquent, les difficultés varient d'une province et d'une municipalité à l'autre.

Si nous pouvions au moins amorcer un dialogue en vue de nous donner un mécanisme de concertation et de résolution collective des problèmes, nous en arriverions sans doute à une meilleure compréhension des enjeux. En conséquence, nous obtiendrions une coordination beaucoup plus efficace des ressources nécessaires pour faire bouger les choses dans le Canada rural et résoudre le problème de la faim.

**Michael Bay, membre du conseil d'administration, Association canadienne des banques alimentaires :** Malgré toute ma fierté d'être l'un des tout nouveaux administrateurs de cet organisme, je ne crois pas que l'Association canadienne des banques alimentaires soit la mieux placée pour faire ce travail. Si ma compréhension de néophyte est bonne, il ne faut pas confondre

urban poverty. The people are different. Of course, we have the people with serious mental health problems and those sorts of issues, and my background is in dealing with that population. In urban areas we have people who perhaps for generations have been poor, who require assistance in rising out of poverty. In contrast, to a large extent in the rural areas of the country we have people who have been hard-working Canadians and who have contributed to the economy and the fabric of this country in many ways. They do not come from generations of poverty at all. They come from generations of feeding us, and now we are asked to feed them. There is something terribly wrong with that.

I think the Canadian Association of Food Banks is perhaps the wrong group because the focus here should not be simply providing assistance to these people and creating more dependency. The issue is facilitating economic renewal among a group of people who have always contributed so much to this country.

In Western Canada, people who have been contributing to the agriculture sector now find themselves on the receiving instead of the giving end. In central Canada, we read in the newspaper every day about 1,000 jobs lost in this major factory and 2,000 jobs in that major factory, forgetting the little feeder factories. It is not 1,000 jobs in Toronto that should be the big story; it should be the 50 jobs or 100 jobs from the little town, because that is all there is.

In Eastern Canada, there is the fishery; there is tourism in PEI. The question, as has already been mentioned here tonight, is how do we reinvigorate. To come back to that scary statistic that Mr. Hellquist talked about, why is it that our neighbours to the south are having their four best agricultural years ever? The answer has to do with the added value that they are becoming experts in.

**Senator Oliver:** The main reason is the subsidies in their Farm Bill of \$90 billion over five years.

**Mr. Bay:** As I understand it, the majority of the income has to do with added value, perhaps with government assistance.

**Senator Oliver:** My main question really was not added value, but whether you think your food banks could do anything to coordinate the needs from a federal, municipal, provincial and rural area as a way of giving additional assistance to the people in need who are coming to your food banks. I am looking for a new public policy that might help.

pauvreté rurale et pauvreté urbaine. Les personnes touchées sont différentes. Bien entendu, une partie de la population touchée souffre de graves problèmes de santé mentale et d'autres problèmes du genre — des gens auprès desquels j'ai beaucoup travaillé. Dans les zones urbaines, des personnes vivent dans la pauvreté de génération en génération, et elles ont besoin d'aide pour se sortir de cette condition. Au contraire, dans les régions rurales, une grande partie des personnes qui ont faim aujourd'hui ont travaillé de façon acharnée et ont énormément contribué à l'économie et, de bien des façons, à façonner le tissu social du pays. Ces gens ne sont pas issus d'une longue lignée de pauvreté. Ce sont les enfants de ceux qui nous ont nourris, et ils nous demandent maintenant de les nourrir. Ce phénomène a quelque chose d'inférel.

Selon moi, l'Association canadienne des banques alimentaires ne peut pas remplir ce rôle parce qu'il ne s'agit pas simplement de fournir de l'aide et de créer encore plus de dépendance. Nous devons plutôt chercher à redonner leur capacité économique à un groupe de citoyens qui, historiquement, ont énormément contribué à notre richesse collective.

Dans l'Ouest canadien, des personnes qui ont contribué à enrichir le secteur agricole se retrouvent maintenant dans cette partie de la population qui reçoit et non plus parmi celle qui donne. Dans le centre du pays, on nous annonce tous les jours dans les journaux que 1 000 emplois ont été supprimés dans telle grande usine, 2 000 dans telle autre. On oublie les emplois qui disparaissent dans les petites entreprises liées. Ce ne sont pas les 1 000 emplois perdus à Toronto qui devraient faire les manchettes, mais plutôt les 50 ou 100 emplois supprimés dans les petites villes, parce qu'il n'existe pas d'autres emplois à ces endroits.

Dans l'Est du Canada, ce sont les industries de la pêche et du tourisme, à l'Île-du-Prince-Édouard notamment, qui dominent. Comme vous l'avez déjà entendu ce soir, nous devons penser à des mesures pour revigorer l'économie. Les statistiques effrayantes que nous a données M. Hellquist sont éloquentes : comment se fait-il que nos voisins américains aient connu les quatre meilleures années agricoles de tous les temps? Tout se joue autour de la valeur ajoutée, dont ils sont devenus des spécialistes.

**Le sénateur Oliver :** Leur prospérité est due surtout aux subventions de 90 milliards de dollars sur 5 ans que leur accorde le Farm Bill.

**M. Bay :** Selon ce que j'en comprends, les revenus proviennent en grande partie de la valeur ajoutée, et en partie peut-être de l'aide gouvernementale.

**Le sénateur Oliver :** Très bien, mais ma question ne portait pas sur la valeur ajoutée. Je veux savoir si, selon vous, les banques alimentaires pourraient coordonner les actions prises pour répondre aux besoins par les instances fédérales, municipales, provinciales et dans les régions rurales, afin que les personnes nécessiteuses qui fréquentent vos banques alimentaires reçoivent plus d'aide. Concrètement, je vous demande si nous pouvons adopter une nouvelle politique publique en ce sens.

**Mr. Hellquist:** We would certainly like to be engaged in the discussion about what that public policy might look like. I do not know if we would have the capacity to lead that discussion. We tend to be community-based organizations. Most of us do not receive any support from any level of government. For us, it is a capacity issue as much as anything.

We want to be involved in the dialogue. I think we have a role to play because we do get caught in the middle of those jurisdictional questions and concerns. We see the real life stories of people and the impacts those things have on them. I am not sure we are the right people to lead the discussion, but we want to be part of resolving the issue and being at the table and helping to coordinate and facilitate to the best of our capability.

**Ms. Swinemar:** I would tend to agree with Mr. Hellquist. My experience has been that to get a dialogue between two levels of government is very difficult. One is pointing the finger at the other as to where we should go for support or assistance for our food bank recipients.

It is encouraging that you voiced the question. If there is a desire to have that discussion, I would like to be at the table as an organization. However, I am not sure that we should be in the driver's seat.

**Mr. Seiden:** I too think the question you raise is a good one. You have to understand that when food banks first started, they thought they were temporary. What really started them growing was the federal government's changing how it funded services in provinces and in municipalities. When the Community Access Program, CAP, was turned into block funding, the restrictions about how the money was to be used were taken away. As a result, we saw a tremendous growth in our industry, unfortunately.

Currently there is an inconsistency in how that money is funnelled. I think the dialogue you are talking about is federal, provincial and municipal — absolutely.

**Senator Meighen:** We did not quite understand the phenomena that occurred that caused the increase in your customer load. You mentioned block payments.

**Mr. Seiden:** We talked about that in our paper. Money was transferred at a federal level and when the Canadian assistance plan was taken apart there were some restrictions on how the money could be spent. It had to be spent on social assistance or providing certain things and rules were built into it. When that was changed to block funding, we got grouped in with education, and the way the money was used was left up to the individual provinces; it was more open. Any discussion needs to involve that level of communication. The important people need to be at the table.

**Senator Oliver:** The CAP program may be one way of finding that coordination.

**M. Hellquist :** Il est certain que nous sommes tout à fait disposés à participer à un débat sur la teneur d'une telle politique. Cependant, je ne sais pas si nous serions en mesure de diriger ce débat. Nos organismes sont avant tout d'essence communautaire. La plupart ne reçoivent aucun soutien d'aucun palier de gouvernement. Ce n'est donc pas notre volonté qui est en cause, mais plutôt notre capacité à animer ce débat.

Nous souhaitons vivement prendre part au dialogue. Nous avons certainement un rôle à jouer parce que la question des compétences revient sans cesse dans notre travail. Nous savons ce que les personnes touchées endurent dans la réalité. Je ne pense pas que nous soyons en mesure d'animer la discussion, mais nous pouvons certainement contribuer à la solution, prendre part au débat et faire tout ce que nous pouvons pour assurer une meilleure coordination et faire avancer le dossier.

**Mme Swinemar :** Je suis plutôt d'accord avec M. Hellquist. Selon mon expérience, il est toujours assez difficile d'amener deux ordres de gouvernement à se parler. Invariablement, ils se renvoient la balle quand nous demandons de l'aide ou du soutien pour les utilisateurs de nos banques alimentaires.

Je trouve très encourageant de vous entendre poser la question. Si jamais ce débat a lieu, j'aimerais beaucoup y participer au nom de mon organisme. Par contre, je ne pense pas que nous devrions nous trouver à la barre.

**M. Seiden :** Je pense aussi que vous avez soulevé une question importante. J'aimerais toutefois vous rappeler que, à l'origine, les banques alimentaires ont été créées sur une base temporaire. Leur croissance a coïncidé avec les changements apportés par le fédéral aux modalités de financement des provinces et des municipalités. Quand le Programme d'accès communautaire, le PAC, a commencé à fonctionner par enveloppes globales, les restrictions concernant l'affectation des crédits ont été abolies du même souffle. Le résultat de ce virage a été une croissance spectaculaire de notre industrie, pour le pire.

Actuellement, la répartition des fonds n'est pas uniforme. Par conséquent, il est essentiel, absolument essentiel, que le dialogue dont vous parlez se fasse entre les échelons fédéral, provincial et municipal.

**Le sénateur Meighen :** Nous n'avons pas réussi à bien saisir les facteurs à l'origine d'une telle explosion de votre clientèle. Vous avez évoqué la question du financement global.

**M. Seiden :** Nous abordons ce sujet dans notre mémoire. Auparavant, c'était le fédéral qui décidait des affectations. Lorsque le Régime d'assistance publique du Canada a été aboli, certaines restrictions avaient été prescrites concernant l'affectation des sommes, qui devaient servir pour l'aide sociale, ou suivant certains éléments et certaines règles. Lorsque le financement global est devenu la règle, notre enveloppe a été intégrée à celle de l'éducation, et l'affectation des crédits relevait dorénavant de chaque province. Il y a moins de restrictions. C'est de cela qu'il faudra parler. Toutes les parties prenantes devront se réunir.

**Le sénateur Oliver :** Peut-être le PAC pourrait-il servir de mécanisme de coordination?

**Senator Merchant:** I know the good work you do in Regina and I know you are aware of some of the causes of poverty. What are you doing at the food bank in Regina to try to lift people out of this dependency? Are you expanding into other programs as you try to address root causes?

**Mr. Hellquist:** Absolutely. We recognized sometime ago that we were not going out of business. In fact the need was increasing quite dramatically and both Saskatoon and Regina food banks were growing almost exponentially. We came to the realization that providing food to people was a service we would continue to provide because nobody should have to go hungry.

Our focus was on the food distribution and collection business. However, we realized that in order to help individuals and families we also needed to provide them with the skills and knowledge that they might need to move from that very dependent state to a much more independent state.

We have invested several million dollars over the last few years to build an education program and an education centre at our facility which is directly targeted at serving people who have been long-term users of food banks and their families. We are doing everything from fully accredited post-secondary programs — a short order cook program is taking place now — all the way through to things as basic as teaching preschoolers how to prepare food in the kitchen. We are doing a lot of employment readiness training and literacy training; much of our work is designed to move people into the workforce. We have worked very closely with both the corporate and the educational communities to ensure, first of all, that we are providing a high quality program, and second, that at the end of the road there is actually a job for these individuals.

The challenge, of course, is that we can deal with only a fairly small group at a time; we can help one family at a time, one individual at a time break the cycle. In many cases it is a generational cycle; this is not the first generation that has been hungry. It is not the first generation that has been poor. If we can break that cycle there is hope for that family and that individual in the future.

Our success rate has been extraordinarily good. We have had virtually a hundred per cent placement of our graduates and we have graduated 70 per cent of the students who have started the programs. On a very small basis we have tackled some of the problems rather than simply putting a band aid on the situation.

**Le sénateur Merchant :** Je suis au courant de tout ce que vous faites à Regina et je sais que vous connaissez certaines causes à l'origine de la pauvreté. La banque alimentaire de Regina a-t-elle pris des mesures pour aider les gens à se sortir de cette dépendance? Faites-vous appel à d'autres programmes pour lutter contre certaines des causes profondes de la faim?

**M. Hellquist :** Oui, tout à fait. Il y a quelque temps, nous avons été forcés d'admettre que nous ne pourrions pas cesser nos activités. Effectivement, les besoins ont augmenté de façon vertigineuse, et les banques alimentaires de Saskatoon et de Regina ont connu une croissance quasi exponentielle. Nous nous sommes aperçus que nous étions condamnés à poursuivre nos activités de livraison de nourriture parce qu'il était impensable de laisser quiconque mourir de faim.

Nous nous concentrons surtout sur la distribution et la collecte de nourriture. Toutefois, nous avons peu à peu réalisé que, pour donner une aide véritable aux personnes et aux familles, nous devons également les aider à acquérir des compétences et des connaissances qui leur permettraient de se sortir de leur état de dépendance.

Nous avons investi plusieurs millions de dollars ces dernières années pour mettre en place un programme et un centre d'éducation dans notre établissement, lequel s'adresse particulièrement aux utilisateurs de longue date des banques alimentaires et à leurs familles. Notre offre de services est très complète, depuis les programmes d'études postsecondaires agréés — nous travaillons actuellement à l'instauration d'un cours de cuisine de casse-croûte — jusqu'à des cours sur des sujets aussi élémentaires que la préparation des aliments en cuisine pour les enfants d'âge préscolaire. Nous offrons énormément de formations de préparation à l'emploi et d'alphabétisation. Notre principal objectif est l'intégration au marché du travail. Nous avons collaboré très étroitement avec les milieux des entreprises et de l'éducation pour garantir, dans un premier temps, la qualité de nos programmes et, dans un deuxième temps, l'offre d'emplois aux participants au bout de la route.

Le principal problème, bien évidemment, vient de ce que nous pouvons accommoder un assez petit nombre de personnes à la fois. Nous pouvons aider seulement une famille, une personne à la fois à briser le cycle infernal. Dans bien des cas, le cycle se perpétue de génération en génération. Nos utilisateurs ne sont pas les premiers de leur lignée à avoir faim. Ils ne sont pas les premiers à connaître la pauvreté. Si nous parvenons à briser ce cycle, nous donnons l'espoir d'un meilleur avenir à une famille et à une personne.

Nous avons obtenu un taux de succès extraordinaire. Nous avons réussi à placer presque tous nos diplômés, et 70 p. 100 des élèves qui ont commencé un de nos programmes ont obtenu leur diplôme. Nous avons trouvé des remèdes à très petite échelle au lieu de chercher des solutions symboliques à une situation qui nous dépasse.

In many cases the root cause is generational; in other cases it is not having the skills or knowledge or experience to enter the workforce. Also, many of the people we see are dealing with multiple issues.

At the food bank in Regina we have created a multi-service centre and have collocated and housed a number of agencies to deliver a variety of services. We currently have services from our department of social services, plus a number of other types of training and development opportunities for the people who would come to the food bank. It is a small step but it is an important step for us.

**The Chairman:** We are working in that direction in Lethbridge as well, to bring various needs together.

**Senator St. Germain:** I would like to go back to the root causes that Senator Merchant asked about. You said it was generational. Have you discovered other root causes? Generational is a pretty broad overview of the situation. Can you be a bit more specific? I think, Ms. Swinemar, that you as well tried to determine root causes. Possibly you could elaborate further.

As was pointed out, the rural issue is one thing; it is driven by events. The urban scenario could be different. I grew up in the rural community; there was poverty, but no food banks. We all survived.

**Ms. Swinemar:** I grew up in rural Nova Scotia and we survived as a family because of neighbours and family who supported us. The bag of lobsters that appeared on our door was no mistake. There were no food banks, but there were certainly things happening behind the scenes to make sure families were being taken care of. You could run up credit at the local grocery store and pay when the money came in. Before I came into this position and this job found me, I didn't really want it. I was hired to close down the food bank that I inherited. A personal part of me is coming out when I say that when I write a bio and write about the things I have achieved in my career with the food bank, there is a real disconnect. There really shouldn't be pride to growing this organization, the organization that I run the way it is, but that is the reality.

Prior to this position, I was involved with continuing education. I was reflecting on that as Mr. Hellquist was answering his question about the centre that he's establishing. We are doing much the same thing, although not on the same scale; we have a culinary skills program and we are looking at what else we can put in place to be more supportive of the people we are seeing.

In rural Canada, and here I am speaking personally, when we went to school, we got on a school bus and were driven a couple of hours to school. If you are not motivated, and the school

Dans bien des cas, il s'agit d'un problème familial qui se transmet de génération en génération. Dans d'autres, les personnes sont démunies des compétences, de l'expérience ou des connaissances requises par le marché du travail. Et beaucoup de nos clients sont aux prises avec des problèmes multiples.

À la banque alimentaire de Regina, nous avons créé un centre de services polyvalent qui regroupe et abrite différents organismes offrant une gamme diversifiée de services. Actuellement, nous avons une division de services sociaux, auxquels s'ajoute toute une gamme de cours de formation et de perfectionnement à l'intention des utilisateurs de la banque alimentaire. C'est un petit pas, mais il s'agit d'un pas important pour nous.

**La présidente :** Un projet semblable est en marche à Lethbridge, où un centre répondra à différents besoins au même endroit.

**Le sénateur St. Germain :** J'aimerais poursuivre sur la lancée du sénateur Merchant et vous interroger sur les causes fondamentales. Vous avez évoqué l'aspect transgénérationnel. Avez-vous isolé d'autres causes fondamentales? Le caractère intergénérationnel m'apparaît une cause plutôt vague du phénomène. Pouvez-vous être un peu plus précis? Je crois, Madame Swinemar, que vous avez également tenté de cerner les causes profondes. Pourriez-vous nous en dire un peu plus?

Nous l'avons déjà souligné, le phénomène semble plutôt circonstanciel dans les milieux ruraux. Dans le cas des villes, c'est un peu différent. J'ai grandi dans un milieu rural. La pauvreté existait, mais il n'y avait pas de banques alimentaires. Nous avons tous survécu.

**Mme Swinemar :** J'ai grandi dans une région rurale de la Nouvelle-Écosse et notre famille a survécu grâce au soutien de nos voisins et de la famille. Les sacs de homards que nous trouvions sur le palier ne trompaient pas. Il n'existait pas de banques alimentaires, mais tous faisaient en sorte, de façon parfois anonyme, que les familles ne manquent de rien. Les épiciers locaux nous faisaient crédit et attendaient que l'argent rentre pour être payés. Je n'ai rien fait pour obtenir le poste que j'occupe actuellement. C'est le poste qui m'a trouvée. J'ai été engagée pour fermer la banque alimentaire dont j'ai hérité. Je suis sincère quand je parle du malaise que j'éprouve quand je rédige ma notice biographique et que je décris mes réalisations professionnelles au sein de la banque alimentaire. Il est difficile de ressentir de la fierté parce que l'organisme que je dirige est en expansion, devant ce qu'il est devenu, mais c'est la réalité.

Avant d'occuper ce poste, je travaillais dans le domaine de l'éducation permanente. Je pensais à cela pendant que M. Hellquist répondait à votre question et qu'il parlait du centre qu'il a mis sur pied. Ce que nous faisons ressemble beaucoup à cela, mais nous le faisons à une autre échelle. Nous offrons un programme culinaire et nous réfléchissons actuellement à des moyens de mieux aider nos participants.

Dans les régions rurales du Canada, et je m'exprime ici d'un point de vue personnel, nous allions à l'école en autobus. Le trajet durait deux heures environ. Pour les élèves moins motivés — or

system is not really geared to everybody's way of learning, it is very easy to drop out of school. My job, prior to this, was trying to bring community and school together. I worked for a very visionary individual who believed that if we could run school programs including ESL, literacy, GED or general educational development, and computer programs for people who had not seen a computer, we would be able to stop vandalism, make sure kids were staying in school and have the support of parents who did not have a good experience in school. We knew there were many latch key kids and they were vulnerable. However, the education system has changed so the food banks are now trying to run the continuing education programs. That is another area of concern.

I am involved in the hunger count. Over the last couple of days I called to ask my partners across the province of Nova Scotia what is happening. They are telling me the same stories that we are hearing across the country about the lack of support systems for young people in rural Canada. In rural Nova Scotia, young girls are getting pregnant. They have no support systems so the girls are dropping out of school at an early age. Is that generational? Possibly. I am not sure how else to answer that. The entire community where I grew up in rural Nova Scotia helped raise me, and I am truly thankful for that. Now, when I go back to rural Nova Scotia, the rural community is not there because they are all so vulnerable.

**Senator St. Germain:** Is there a danger of creating a dependency through people taking advantage of a system? I used to be a policeman in Vancouver. I saw the Salvation Army and various religious organizations giving food to the people. Correct me if I am wrong but food banks have taken over some of the responsibilities of those organizations. Today's food banks are designed in such a way that dependency and abuse can occur. Is there any way of monitoring this? I do not imagine that dependency and abuse would be as prevalent in rural areas as they are in urban areas, but I would like your response on that aspect and on how an exit strategy will work for food banks.

**Mr. Hellquist:** Senator, you raise a good question. First, a degree of dependency is created when you provide a support system for people in need. They turn to organizations for that support, and continue to do so. That is why the support was created in the first place. The challenge is to move people along that continuum so that they do not become long-term or lifetime users of the system. That is one of the challenges faced by food banks all the time because we want to ensure that we remain an emergency food system. Food banks are not a replacement for social programs or social policies that ensure that people have adequate income to buy food.

sait que le système scolaire ne convient pas à tous les types d'apprenants —, le décrochage devient une solution très tentante. Mon ancien travail consistait à jeter des ponts entre la communauté et l'école. Je travaillais pour un visionnaire qui était convaincu que si nous parvenions à offrir des programmes scolaires incluant l'anglais langue seconde, l'alphabétisation, la formation générale ou des cours d'informatique à des gens qui n'avaient jamais vu d'ordinateur, nous pourrions mettre fin au vandalisme, garder les enfants à l'école et obtenir le concours des parents qui ont un mauvais souvenir de l'école. Nous savions qu'il se trouvait beaucoup d'enfants qui ont la clé au cou et qui sont très vulnérables. Le système d'éducation a changé et les banques alimentaires tentent dorénavant d'offrir des programmes d'éducation permanente. C'est un autre sujet de préoccupation.

Je participe au *Bilan-Faim*. Ces derniers jours, j'ai demandé à mes partenaires de la Nouvelle-Écosse comment se passaient les choses. Leurs doléances rejoignent essentiellement celles de tous les intervenants au pays : il n'existe pas suffisamment de mécanismes de soutien pour les jeunes des régions rurales. Dans les régions rurales de la Nouvelle-Écosse, les jeunes filles qui tombent enceintes n'ont aucun recours et elles doivent quitter l'école très tôt. Est-ce un phénomène générationnel? C'est possible. Je ne trouve aucune autre réponse plausible. Dans la région rurale où j'ai grandi, j'ai été éduquée grâce au soutien d'une communauté tout entière, à qui je suis très reconnaissante. Lorsque j'y retourne, je constate que cet appui communautaire a disparu à cause de la grande vulnérabilité dans laquelle se trouvent les habitants des milieux ruraux.

**Le sénateur St. Germain :** Existe-t-il des risques de créer une dépendance chez les utilisateurs du système? J'ai été policier à Vancouver. J'ai vu l'Armée du Salut et divers organismes religieux distribuer de la nourriture. Corrigez-moi si j'ai tort, mais je constate que les banques alimentaires ont pris le relais de ces organismes à plusieurs égards. De nos jours, les banques alimentaires fonctionnent de telle manière qu'elles prêtent flanc aux abus et à la dépendance. Existe-t-il des façons de contrôler ces risques? J'imagine que la dépendance et l'abus ne sont pas aussi fréquents dans les zones rurales que dans les zones urbaines, mais j'aimerais avoir votre réponse à cette question et obtenir vos commentaires sur les moyens dont disposent les banques alimentaires pour contrer ces problèmes.

**M. Hellquist :** Sénateur, vous soulevez là une excellente question. Tout d'abord, il est clair que tout régime d'assistance aux personnes dans le besoin crée une certaine dépendance. Ces personnes, une fois qu'elles ont demandé l'aide de ces organismes, continuent de le faire. C'est pour cette raison que l'aide est offerte en premier lieu. Le défi consiste à empêcher les prestataires de faire du sur-place, de devenir des utilisateurs à long terme ou viagers du système. C'est l'un des défis auxquels sont perpétuellement confrontées les banques alimentaires, qui ne doivent perdre de vue qu'elles sont une aide alimentaire de secours. Les banques alimentaires ne doivent pas remplacer les programmes sociaux ni les politiques sociales qui garantissent que tous ont un revenu suffisant pour s'alimenter.

Second, if you were to ask people whether they would rather go to a food bank or shop for groceries at Sobeys or Safeway because they had enough income to make that choice, I can assure you they would say that they do not want to be dependent on food banks. People are reluctant to be dependent on food banks. Certainly, there is a core group of people who are in need of long-term, systemic help. As well, there might be a group of people who will rely on some form of food assistance throughout their lives. The challenge is to move the rest of them off the system so that they do not become dependent on it. There is a risk any time a system is built. Food banks have taken over some of the territory that was held by church groups, religious groups or community-based organizations. However, those organizations are experiencing significant challenges. Church attendance is in decline and churches in rural areas, in particular, are struggling. They have neither the capacity nor the resources to provide the kinds of services that they once provided. I like to think of food banks as simply the way that today's society deals with the issue. Ms. Swinemar talked about how our communities have come together to provide those support systems. I suspect that food banks will have come and gone at some time in the future and there will be another community response to the issue of hungry people, and I would hope that there will be a lot fewer of them.

**Mr. Seiden:** Both of your questions are related. Page 15 of the *HungerCount* report shows a disturbing chart on income sources. It shows that 53 per cent of the people are on social assistance and cannot survive because of the social system. This chart is important. Not only does it answer your two questions, to some extent, but also it answers the question of what policy needs to be in place to correct the problem at one point. Thirteen per cent of food bank users are employed but unable to make ends meet. They are not lazy, they are not dependent and they do not want to be at a food bank. They are earning less than minimum wage and cannot afford food. Many of the working poor are couples who together are earning no more than \$16,000 to \$18,000. The next figure shows those in receipt of a disability pension. These people would prefer not to use food banks but they have disabilities and are unable to work. In the next group, 6 per cent are seniors and on pensions, which is a new phenomenon, and 4.2 per cent are receiving Employment Insurance benefits.

The impact of a number of policies has meant that we are seeing people from a broader range in society, not just the generational core recipients. As Mr. Hellquist said, a number of people come to the food bank simply because the social safety net has been cut back in various areas, which is self-explanatory in this chart, and they are hurting, they cannot make ends meet.

En deuxième lieu, si vous demandiez aux utilisateurs s'ils préfèrent avoir recours à l'aide d'une banque alimentaire ou faire leurs emplettes chez Sobeys ou Safeway parce que leur revenu leur permet de faire ce choix, je vous garantis qu'ils vous répondront qu'ils ne souhaitent pas dépendre des banques alimentaires. Les gens répugnent à cette dépendance. Il est clair qu'un noyau dur de prestataires a besoin d'aide systématique et à long terme. Il se peut également que certaines personnes se fient à une forme d'aide alimentaire tout au long de leur vie. Le défi consiste à agir assez vite pour que les autres prestataires ne développent pas de dépendance au système. Le risque est indissociable de ce type d'aide. Les banques alimentaires ont repris une partie des responsabilités qu'assumaient autrefois les groupes paroissiaux et religieux ainsi que les organismes communautaires. Il faut dire que ces organismes font face à d'énormes difficultés. Les églises sont de moins en moins fréquentées, et les églises rurales sont particulièrement éprouvées. Elles n'ont ni la capacité ni les ressources pour continuer à offrir les services qu'elles prodiguaient autrefois. J'aime à penser que les banques alimentaires représentent tout simplement la solution qu'a trouvée notre société contemporaine pour répondre aux besoins. Mme Swinemar a déjà expliqué que ces systèmes de soutien sont le fruit de la mobilisation des communautés. Je pense quant à moi que des banques alimentaires disparaîtront éventuellement et que les communautés trouveront d'autres moyens pour nourrir les affamés, et j'espère que leur nombre diminuera de façon significative.

**M. Seiden :** Vos deux questions sont liées. À la page 17 du *Bilan-Faim*, vous trouverez un tableau fort troublant sur les sources de revenus. On peut y lire que 53 p. 100 des gens vivent de l'aide sociale et que le régime social ne leur permet pas de subvenir à leurs besoins. Ce tableau est très significatif. Non seulement répond-il à vos deux questions, dans une certaine mesure, mais il nous indique surtout quelle politique est nécessaire pour redresser le problème. Parmi les utilisateurs des banques alimentaires, 13 p. 100 occupent un emploi, mais sont incapables de joindre les deux bouts. Ils ne sont pas paresseux ni dépendants, et ils ne veulent certainement pas frapper à la porte des banques alimentaires. Ils gagnent moins que le salaire minimum et ne peuvent pas s'acheter à manger. Beaucoup des petits salariés font partie d'un ménage dont le revenu global se situe entre 16 000 et 18 000 \$. La statistique suivante concerne les prestataires d'une pension d'invalidité. Ces personnes aimeraient beaucoup mieux ne pas avoir besoin des banques alimentaires, mais leur invalidité les empêche de travailler. Le groupe suivant compte 6 p. 100 de personnes âgées et pensionnées, un nouveau phénomène, et 4,2 p. 100 qui sont prestataires de l'assurance-emploi.

Des politiques successives nous ont amené des utilisateurs représentant des groupes de la société qui sont venus se greffer au noyau dur des utilisateurs dits transgénérationnels. Comme l'a évoqué M. Hellquist, quantité de gens qui s'adressent aux banques alimentaires par suite des compressions multiples dans le filet de sécurité sociale — ce que le tableau illustre tout à fait clairement — qui souffrent de ne pouvoir subvenir à leurs besoins.

Each year we measure this information. The number of working poor has increased dramatically, as has the number of people on disabilities. The number of seniors has increased. We are seeing those three categories shift over time.

**Senator Trenholme Counsell:** I am not a member of this committee so I feel most fortunate to be here tonight in place of Senator Callbeck. This is a special opportunity to be reunited with this issue and to become more sensitive to it in 2007. When I was first elected to New Brunswick's provincial government, I began a food bank in my town against a great deal of resistance because they thought it was a stigma. Now, 20 years later, the food bank is still in place. I knew it was necessary because I was a family doctor and I talked to people to learn about the costs of baby food and everything else for families. The need was very clear.

You said that the number of seniors is increasing. In the context of rural Canada, how do you address the issues for seniors? For example, do you make special provisions for seniors who cannot get to food banks? We know about wonderful programs, such as Meals on Wheels, that operate in rural areas to some extent. If an area is lucky enough to have volunteers, such a program can happen. Do you have a special way of dealing with seniors who cannot get out in rural areas?

**Mr. Hellquist:** It is a particular problem in rural Canada because of distances and the depopulation of rural Saskatchewan and rural Canada. Moving people back and forth into areas where they need to go for any kind of services, whether medical services or food banks, is a challenge. It is one reason we have seen an increase in the number of food banks in rural communities. We need to address that problem by taking the food source closer to that emerging group in need. That is one of the responses we have seen. Is it an adequate response? Probably not. It still leaves many people a distance away from gaining access to that assistance. Of course, moving food is a challenge. You have to deal with the safety issues in ensuring that you maintain a safe food supply. The cost of moving smaller quantities of food to a particular individual in an rural area is logistically challenging.

The simple answer to your question is that I am not sure we have done a good job of it and I am not sure there is an easy mechanism to solve the problem. The only mechanism

Nous recueillons ces données sur une base annuelle. Le nombre de petits salariés a connu une hausse effarante, tout comme le nombre de prestataires de pensions d'invalidité. Les personnes âgées sont aussi plus nombreuses. Les changements sont très nets dans ces trois catégories d'une année à l'autre.

**Le sénateur Trenholme Counsell :** Je ne suis pas membre de ce comité, je me sens donc privilégié de me trouver ici ce soir, en remplacement du sénateur Callbeck. Je trouve que nous avons là une occasion en or de nous réunir pour discuter de ce problème et pour nous y sensibiliser davantage en 2007. Lorsque j'ai été élu pour la première fois au sein du gouvernement provincial du Nouveau-Brunswick, j'ai démarré une banque alimentaire dans ma ville, et ce, malgré une forte résistance des citoyens qui en ressentaient de la honte. Aujourd'hui, 20 ans plus tard, la banque alimentaire est toujours en place. Je savais à l'époque que cette banque était nécessaire, parce que j'exerçais la médecine familiale et que mes patients me confiaient leur difficulté à se procurer les aliments pour bébé et tout ce qui est nécessaire à une famille. Pour ma part, la nécessité d'une telle banque ne faisait aucun doute.

Vous avez mentionné que le nombre de personnes âgées va en augmentant. Dans le contexte du Canada rural, comment voyez-vous la question en ce qui concerne les personnes âgées? Autrement dit, est-ce que vous prenez des mesures particulières pour les gens âgés incapables de se rendre dans les banques alimentaires? Nous connaissons tous l'existence de programmes extraordinaires, comme la popote roulante, qui exercent leurs activités en milieu rural, jusqu'à un certain point. Si une région a la chance de pouvoir compter sur des bénévoles, la mise en place de ce programme devient possible. Avez-vous prévu quelque chose de particulier pour les gens âgés qui sont incapables de se déplacer dans les régions rurales?

**M. Hellquist :** Vous soulevez un problème qui touche particulièrement les régions rurales du Canada, en raison des distances en cause, mais aussi du dépeuplement des régions rurales de la Saskatchewan et du reste du Canada. Aider les gens à faire la navette entre leur domicile et les endroits où ils doivent se rendre pour y recevoir divers services, qu'il s'agisse de soins médicaux ou d'une aide alimentaire, tient du défi. C'est d'ailleurs l'une des raisons qui explique l'augmentation du nombre de banques alimentaires dans les communautés rurales. Pour régler ce problème, il faut rapprocher la banque alimentaire de ce groupe en plein essor qui en a bien besoin. C'est l'une des solutions que nous avons envisagées. Mais, est-ce suffisant? Probablement pas. Il reste toujours beaucoup de laissés-pour-compte qui habitent trop loin de la ressource pour pouvoir en bénéficier. Bien entendu, transporter de la nourriture n'est pas si simple. Il faut tenir compte des aspects de la salubrité et s'assurer que la banque offre des aliments sains. Il en coûte plus cher d'apporter de petites quantités de nourriture à une seule personne en particulier dans un milieu rural, et cela représente également un défi sur le plan logistique.

À dire vrai, je ne suis pas convaincu que nous ayons fait du bon travail à ce chapitre, et je ne pense pas qu'il existe un moyen simple de régler ce problème. Le seul moyen que nous avons

we have seen is a significant increase in food banks being established in small rural communities across the country.

**Senator Trenholme Counsell:** To follow up on this if I may, is there a provision for someone else, be it a relative or friend or other caring person, to come on behalf of a senior or someone who is disabled to obtain food?

**Ms. Swinemar:** Certainly, such a provision exists. If a person is unable to access a food bank, then a family member or neighbour will come.

In rural Nova Scotia, given the current levels of unemployment, we are experiencing a huge shift with the employable moving out west to find jobs in the oil industry. In one community in particular where this was very noticeable in our look for trends, there was a significant decrease in the number of people using the food bank. We found out that that was because those who could work had gone to Alberta. When we asked why the numbers at the soup kitchen had increased, we found that it was because there was nobody to take care of the seniors. Even those who were using food banks were taking care of their elders. Now, that is not happening and the seniors are having to come out to a soup kitchen. The soup kitchen is rural Canada's new response to hunger and poverty, rather than the food bank.

**Senator Trenholme Counsell:** I want to go back to the issue of failing farms. I see failing farms in my part of New Brunswick. I also see some wonderful examples of young people going into agriculture and organic farming of special products. I can think of one young couple who decided they would raise lambs, and they are doing very well.

When people from failing farms come to you, do you ask them whether they have received special counselling so that they might find a new path for their land, although that new path might not be the big commercial operations that, perhaps, they were used to? Is such counselling happening? Farm people going to food banks is new and they need special counselling.

**Mr. Hellquist:** That is a good question. In my experience with farm families needing to access food banks, I have found that this is a tremendous blow to their self-esteem. Usually, they do not want to hang around and have a conversation and are in a hurry to hightail it out of the food bank. Having to go to a food bank is the last straw for farmers because they deem it an admission of failure when they cannot

trouvé a consisté à augmenter considérablement le nombre de banques alimentaires dans les petites communautés rurales des quatre coins du pays.

**Le sénateur Trenholme Counsell :** Pour poursuivre dans le même ordre d'idées, si vous le permettez, avez-vous prévu la possibilité qu'un parent, un ami ou une personne qui donne des soins à la personne âgée ou à la personne handicapée, vienne à sa place chercher de la nourriture?

**Mme Swinemar :** Bien entendu. Si une personne est incapable de se rendre à la banque alimentaire, alors c'est un membre de la famille ou un voisin qui s'en chargera.

Dans les régions rurales de la Nouvelle-Écosse, étant donné les taux de chômage actuels, nous constatons une énorme vague de déplacement vers l'Ouest des personnes aptes au travail qui espèrent trouver de l'emploi dans le secteur pétrolier. Dans une communauté en particulier, où notre étude des tendances était particulièrement révélatrice de ce mouvement, on a constaté une diminution importante du nombre de clients de la banque alimentaire. Nous avons finalement découvert que c'était parce que ceux qui pouvaient travailler avaient quitté pour l'Alberta. Lorsque nous nous sommes interrogés sur la raison de l'augmentation du nombre de clients de la soupe populaire, nous avons découvert que c'était parce que plus personne ne s'occupait des personnes âgées. Même ceux qui avaient recours à la banque alimentaire s'occupaient des personnes âgées. Aujourd'hui, les choses ont changé, et les personnes âgées sont forcées de venir à la soupe populaire. C'est désormais la soupe populaire et non la banque alimentaire qui est la nouvelle réponse des régions rurales canadiennes à la faim et à la pauvreté.

**Le sénateur Trenholme Counsell :** J'aimerais revenir à la question des fermes en sérieuse difficulté. Il y en a dans ma région du Nouveau-Brunswick. Mais, il y a aussi l'exemple fantastique de jeunes gens se lançant dans l'agriculture et dans la culture biologique de produits de spécialité. Je pense entre autres à un jeune couple de ma connaissance qui a décidé de se lancer dans l'élevage de l'agneau, et qui se tire très bien d'affaire.

Lorsque des agriculteurs en sérieuse difficulté s'adressent à vous, leur demandez-vous s'ils ont pu bénéficier de services de consultants pour les aider à trouver éventuellement une nouvelle orientation pour leur exploitation agricole, même si cette orientation n'a rien à voir avec la voie tracée par les grandes exploitations commerciales dont ils ont l'habitude? Est-ce que ce genre de services-conseils existe? Le fait que des agriculteurs soient forcés d'avoir recours à des banques alimentaires est relativement nouveau, aussi il est clair que ces gens ont besoin de conseils particuliers.

**M. Hellquist :** C'est une bonne question. D'après mon expérience avec les familles d'agriculteurs forcées de faire appel à des banques alimentaires, il s'agit d'un coup terrible pour ces gens et d'une atteinte à leur estime personnelle. En règle générale, ils n'ont pas très envie de s'éterniser, et de piquer une jasette, ils sont plutôt pressés de sortir de la banque alimentaire. Être forcé de faire appel à une banque alimentaire, c'est vraiment le comble

produce enough food and generate enough income to feed their families.

We have not engaged in many discussions with farm families. It is tough for them when they have to turn to a food bank. These people have prided themselves for years on being the producers of food not just for Canada but also for the world. They are still producing food for the world, but they cannot generate enough economic resources to produce it for their own tables. That is a challenge for them and a big self-esteem issue for many farmers.

**The Chairman:** You are right. That has happened as we have gone through the droughts, BSE issues and other problems way beyond anyone's effort to change. It is happening to more and more people, who would never have dreamed of having to stand in one of those line-ups; and it is very hard.

**Senator Meighen:** You have raised some great questions in response to those that we have been able to pose. I wish we had more time to ask many more questions that come to mind. For example, to what extent are you best to use your precious resources to investigate the root causes? Clearly, society has to address that if we are to put the food banks out of business, which you hope will occur. Yet your primary task, for better or worse, is to have food available for those who are in dire need. Some day we might address to what extent that is diluted by undertaking other tasks.

For now I want to concentrate on the matter raised by Senator Oliver. What can federal parliamentarians do to help you? We have mentioned the problems associated with block funding, so perhaps that could be addressed at the federal level. Is there any problem with receiving donations? Are you receiving enough donations? How could the federal government help in that respect? Is there any other action that Parliament might take to make your job more effective?

**Mr. Seiden:** Those are good questions. One thing I have learned, being with the Canadian Association of Food Banks, is that we are almost like two organizations in one body, which seems a bit strange at times. We talk about whether we will go out of business yet there are many hungry people needing our service. Ironically, we have never asked for help. Food banks have wanted to be independent and we thought we would go out of business. Most of our dollars come from corporate Canada. We have not asked aggressively for donations

pour les agriculteurs, parce qu'ils considèrent comme un échec le fait d'être incapables de produire suffisamment de nourriture et de revenus pour leur famille.

Nous n'avons pas eu beaucoup de discussions avec les familles d'agriculteurs. C'est difficile pour eux d'avoir à se tourner vers une banque alimentaire. Durant des années, ces gens ont tiré une grande fierté d'être les producteurs de nourriture, non seulement pour le Canada, mais aussi pour le reste du monde. Ils continuent de produire des aliments pour le monde entier, mais ils ne parviennent pas à produire suffisamment de ressources économiques pour alimenter leur propre table. C'est une grave situation pour bien des agriculteurs, et une sérieuse attaque à l'estime qu'ils ont d'eux-mêmes.

**La présidente :** Vous avez raison. Cette situation est le résultat des sécheresses, des problèmes causés par l'ESB et d'autres difficultés qui sont malheureusement impossibles à surmonter malgré les efforts de quiconque. Cette situation frappe de plus en plus de gens, même ceux qui n'auraient jamais pensé avoir un jour à se mettre en file dans une banque alimentaire, et ce n'est pas facile à vivre.

**Le sénateur Meighen :** En répondant à nos propres questions, vous en avez soulevé d'autres très intéressantes. J'aimerais que nous disposions de plus de temps pour pouvoir vous en poser beaucoup d'autres qui nous viennent à l'esprit. Par exemple, dans quelle mesure devriez-vous utiliser vos précieuses ressources pour étudier les causes fondamentales? De toute évidence, la société doit se pencher sur cette question, pour en finir une fois pour toutes avec les banques alimentaires, ce que vous espérez voir arriver un jour. Et cependant, votre tâche principale, pour le meilleur et pour le pire, est de mettre de la nourriture à la disposition de ceux qui en ont désespérément besoin. Un jour, il faudra bien examiner dans quelle mesure cette tâche est reléguée dans l'ombre par rapport à toutes les autres.

Pour le moment, je tiens à me concentrer sur la question soulevée par le sénateur Oliver. Que peuvent faire les parlementaires fédéraux pour vous venir en aide? Nous avons mentionné le problème lié au financement global, aussi peut-être qu'il pourrait être réglé à l'échelle du gouvernement fédéral. Est-ce que vous éprouvez des difficultés avec les dons que vous recevez? Avez-vous le droit d'en solliciter? Est-ce que vous en recevez suffisamment? Comment le gouvernement fédéral pourrait-il vous aider à cet égard? Y a-t-il autre chose que le Parlement pourrait faire pour améliorer l'efficacité de vos efforts?

**M. Seiden :** Ce sont de bonnes questions. S'il y a une chose que j'ai apprise, durant mon engagement auprès de l'Association canadienne des banques alimentaires, c'est que nous sommes un peu comme deux organisations dans un même corps, ce qui me semble parfois assez étrange. Nous parlons de la possibilité de cesser nos activités, alors qu'il y a beaucoup d'affamés qui ont besoin de nos services. Ironiquement, nous n'avons jamais demandé d'aide. Les banques alimentaires souhaitaient conserver leur indépendance, et à l'origine, elles se voyaient

to pay for staff, equipment and supports but, most importantly, we have not asked for any small tax incentives to donors, either transportation or food.

The U.S. has small tax breaks for food donors and food manufacturers. That leads to a tremendous increase in donations. Mexico too has established such a tax break and Israel, in its first months of developing a network, passed a Good Samaritan law that provided some small tax incentives for food manufacturers.

The U.S. just passed a law extending that tax incentive to rural farmers and small businesses. They estimate that will lead to an increase of 250 million pounds of food a year that farmers and small businesses will be able to donate to food banks — and they will be encouraged to do so.

Right now, donating is revenue neutral. The only thing a company or a donor saves is some of the cost to dump the product.

I heard a story about a farmer in Manitoba or one of the Western provinces who was having some difficulty. It was more costly for him to donate cows than to slaughter them, because there were no tax incentives. That is a shame. There are good examples from the south as well, which we can send you.

**Senator Meighen:** Can we get those examples, Madam Chairman?

**Senator Oliver:** I think Ms. Swinemar mentioned earlier that Kraft and Proctor & Gamble contribute substantially to you. Are you saying that when they contribute substantial amounts of food they get no tax compensation or receipt or relief for those efforts?

**Ms. Swinemar:** That is correct.

**Mr. Seiden:** If we write a tax receipt, they have to include the amount of the receipt in revenue. It is a revenue neutral situation, where they have to include the tax receipt as income and write off an expense for the product. If we do not give them a receipt, it is still revenue neutral. We give them a letter of acceptance. In this country, there is no tax incentive at all.

**Mr. Bay:** To give you an example, we have major food importers who find that it would cost them money to donate food to the food bank system, as I understand it. They bring

comme temporaires, parce qu'elles ambitionnaient de vaincre la faim. Ce sont les entreprises canadiennes qui assurent la majeure partie de notre financement. Nous n'avons jamais fait activement campagne pour amasser des fonds afin de rémunérer notre personnel, payer notre équipement et nos appuis mais, ce qui importe encore davantage, nous n'avons jamais demandé que l'on accorde le plus petit incitatif fiscal à nos donateurs, qu'il s'agisse du transport ou des produits alimentaires.

Les États-Unis ont accordé de petits allègements fiscaux à ceux qui donnent de la nourriture et aux fabricants de produits alimentaires. Cette mesure stimule énormément les dons. Le Mexique aussi a mis en place un tel allègement fiscal, et Israël, durant les premiers mois de la mise en place d'un réseau, a adopté une loi du bon samaritain qui prévoit certains petits allègements fiscaux pour les fabricants de produits alimentaires.

Les États-Unis viennent d'adopter une loi qui étend l'incitatif fiscal aux agriculteurs des régions rurales et aux petites entreprises. On estime que cette mesure entraînera une augmentation de 250 millions de livres de produits alimentaires par année que les agriculteurs et les petites entreprises pourront donner aux banques alimentaires — et on les encouragera à le faire.

À l'heure actuelle, les dons n'entraînent aucun avantage sur le plan fiscal. La seule économie qu'une entreprise ou un donateur réalise est celle des frais pour se débarrasser des produits.

J'ai entendu l'histoire d'un éleveur du Manitoba ou d'une des provinces de l'Ouest qui avait éprouvé certains problèmes. Il lui revenait en effet plus cher de donner ses vaches que de les abattre, et ce, en raison de l'absence d'incitatif fiscal. C'est une honte. Nous pourrions également vous fournir d'excellents exemples de ce qui se fait dans le Sud, si cela vous intéresse.

**Le sénateur Meighen :** Madame la présidente, pourrions-nous obtenir ces exemples?

**Le sénateur Oliver :** Je pense que Mme Swinemar a mentionné tout à l'heure que Kraft et Proctor & Gamble vous fournissent une contribution substantielle. Êtes-vous en train de nous dire que lorsque ces entreprises vous fournissent des produits alimentaires pour un montant considérable, elles n'obtiennent aucune compensation, aucun reçu aux fins de l'impôt, ni aucun allègement en retour?

**Mme Swinemar :** C'est exact.

**M. Seiden :** Si nous produisons un reçu aux fins de l'impôt, les entreprises doivent inclure le montant figurant sur le reçu dans leurs revenus. Il s'agit d'une situation de neutralité fiscale, c'est-à-dire que les entreprises doivent inclure le montant du reçu aux fins de l'impôt dans leurs revenus et radier une dépense pour les produits visés. Si nous ne leur donnons pas de reçu, la situation est toujours neutre sur le plan fiscal. Nous leur fournissons une lettre d'acceptation. Dans ce pays, il n'existe aucun incitatif fiscal de quelque ordre que ce soit pour les donateurs aux banques alimentaires.

**M. Bay :** Pour vous donner un exemple, d'après ce que l'on m'a dit, certains grands importateurs de produits alimentaires ont constaté qu'il leur coûterait de l'argent de faire des dons de

the food into Canada, discover that there is no market or that the labels have been misplaced, et cetera. They paid certain taxes when it came into the country. If they can certify that the product has been destroyed, they get a rebate of those taxes. However, if they were to donate the product to us, they do not get one. Therefore, it would cost them too much money, so the product goes to the dump rather than to the food bank. To fix that would cost the Minister of National Revenue nothing because those taxes are rebated in any case since the food is being destroyed. That could be a budget item that would cost absolutely nothing.

**Mr. Seiden:** That has happened twice this year, where a manufacturer has paid the customs on a large amount of product and, in order to get that customs back, had to destroy the product.

**Senator Hubley:** We do not know as much about this topic as we think we do. In looking at rural poverty, we imagine a farm that had some problems and now the farm family has to go to a food bank. We have known for a long time that many of the farms were sustained by off-farm income; this seems to be another step along that not very comfortable path.

There is not a great deal of difference in poverty, whether it is rural or urban. How much information can food banks collect from your clients? Can you collect information their circumstances and why they are there?

**Ms. Swinemar:** Different food banks will ask questions differently of the people who come to them for help. As a rule, most of them will ask for identification through a health card. They will ask for the health card of all their family members to address whether a family is using more than one food bank, which is always a question from the public. They will ask the source of income. If the clients have an income, some food banks will even ask how much it is and what their expenses are per month. The questions generally do not go much deeper than that.

Again, as Mr. Hellquist pointed out, people do not want to hang out at the food bank. They want to be invisible — get in, get their groceries and get out as quickly as is humanly possible so that they do not have to see a neighbour or friend while they are there. However, at most of the food banks, there is some sort of data gathering. That is how we do our hunger count, for example; we have the data.

**Mr. Hellquist:** We have examples across the country of food banks staying open in the evenings so that people can come in darkness to access food. They do not want their neighbours to know that they are in dire straits. They do not want to

nourriture au système de banques alimentaires. Ces entreprises importent les produits alimentaires au Canada, pour s'apercevoir qu'il n'y a pas de marché pour ces produits ou encore que les étiquettes ont été mal placées, et ainsi de suite. Elles ont acquitté certaines taxes lorsque ces produits sont entrés au pays. Si elles peuvent certifier que ces produits ont été détruits, elles obtiennent un remboursement de ces taxes. Si elles décidaient de nous donner les produits en question, elles n'obtiendraient toutefois aucun remboursement. Par conséquent, il leur en coûterait trop cher; aussi les produits vont au dépotoir plutôt qu'à la banque alimentaire. Corriger la situation ne coûterait rien au ministre du Revenu national puisque ces taxes sont remboursées de toute façon étant donné que les produits alimentaires sont détruits. Il s'agit d'un poste budgétaire qui ne coûterait absolument rien.

**M. Seiden :** Cette situation s'est produite deux fois cette année, c'est-à-dire qu'un fabricant a versé des droits sur une grande quantité de produits et qu'il a dû les détruire pour se faire rembourser ces droits.

**Le sénateur Hubley :** Nous ne sommes pas si bien renseignés que cela sur cette question. En examinant la pauvreté rurale, nous imaginons une exploitation agricole ayant connu des difficultés et une famille d'agriculteurs forcée de faire appel à une banque alimentaire. Nous savons depuis longtemps que beaucoup de fermes ont survécu grâce à un revenu extérieur; il me semble que nous sommes témoins d'une autre étape sur ce parcours pas très confortable.

Il n'y a pas vraiment de différence dans la pauvreté, qu'elle soit en milieu rural ou en ville. Quels sont les renseignements que les banques alimentaires peuvent recueillir auprès de leurs clients? Pouvez-vous recueillir des renseignements concernant les circonstances les ayant conduits chez vous?

**Mme Swinemar :** Les questions peuvent varier d'une banque alimentaire à l'autre. Mais en règle générale, la majorité d'entre elles demandent à ceux qui viennent réclamer leur aide de présenter une carte d'assurance-maladie. Elles demanderont la carte d'assurance-maladie de tous les membres de la famille afin de s'assurer que la même famille ne s'adresse pas à plus d'une banque, parce que c'est une question que nous posent toujours les membres du public. Elles s'informeront aussi de la source des revenus. Si les clients ont un revenu, certaines banques alimentaires iront jusqu'à leur demander de préciser le montant de ce revenu et celui des dépenses mensuelles. En règle générale, les questions ne vont pas beaucoup plus loin que cela.

Comme M. Hellquist l'a fait remarquer, les gens ne s'éternisent pas vraiment à la banque alimentaire. Ils voudraient bien être invisibles — ils entrent, récupèrent les produits alimentaires et s'enfuient aussi rapidement que possible dans la crainte de tomber sur un voisin ou sur un ami. Cependant, dans la majorité des banques alimentaires, on recueille certains renseignements. C'est ce qui nous permet de produire notre Bilan-Faim, par exemple; parce que nous disposons des données nécessaires.

**M. Hellquist :** Il y a des exemples dans tout le pays de banques alimentaires qui restent ouvertes en soirée afin de permettre aux clients de se présenter en-dehors des heures de la journée pour venir chercher leur panier de nourriture. Ils veulent éviter que

acknowledge to the community that they are in need. Trying to collect data from them is somewhat problematic, particularly in rural Canada where many of the food banks are run solely by volunteers, the neighbours and friends of the food bank users. It can be an uncomfortable experience for someone who, for many years, has run their farm operation, has been a successful business person or business family. The farm has been in the family for generations, and now to have to admit that they have to rely on charity from the community to be able to feed their family is an incredibly humbling experience for those people. It is difficult for the volunteer at the food bank to engage in a discussion about anything more than the basic level.

There are food banks across the country that are trying to drill down deeper into the data. I know of food banks that are trying to do complete entrance interviews so that we can start to identify the myriad of issues those families are dealing with. They are not just hungry; they probably have health issues. In many cases there are addiction issues or other things, such as a single mom who dropped out of school. The more we can find out about those individuals, the more likely it is that we will be able to put together the services required to help them, but it is a challenge.

**Ms. Swinemar:** We run a 24-7 crisis line that we inherited as part of our organization. What Mr. Hellquist is saying is absolutely correct. We ask what is bringing them to the help line; it may be that they are asking for food but that is just one tiny piece of what their call is about. It is so much deeper than that. They talk anonymously so it is easier for them.

**Senator Hubley:** Can you then refer them to other agencies within the community that would be able to help them?

**Mr. Hellquist:** That would be the intent. If the food bank is not in a position to help them, we want to make sure that they get access to some assistance somewhere in the community. Again, the more we understand who uses the food banks, the more we are able to direct them to the right services.

**Ms. Swinemar:** That would not necessarily be true in rural Canada, because those same support systems would be missing from their community. They would have to go to the nearest town or city to get them. The volunteers running the food banks where they go in the first place may not be aware of the services that are available.

leurs voisins sachent qu'ils sont dans une mauvaise passe. Ils ne veulent surtout pas que la communauté soit au courant qu'ils sont dans le besoin. Essayer de recueillir des données de ces gens se révèle assez difficile, et plus particulièrement dans les régions rurales du Canada où beaucoup de banques alimentaires sont administrées uniquement par des bénévoles, souvent les voisins et les amis des clients de la banque. L'expérience peut se révéler assez désagréable pour une personne qui, depuis de nombreuses années, exploite sa propre ferme, et a connu du succès en affaires, tant à titre individuel que familial. Il arrive que la ferme soit dans la famille depuis des générations, et que les propriétaires soient forcés d'admettre qu'ils doivent avoir recours à la charité de la communauté pour nourrir leur famille, ce qui se révèle une expérience incroyablement humiliante. Il est donc difficile pour le bénévole de la banque alimentaire d'engager la discussion sur quoi que ce soit à part les échanges strictement nécessaires.

Des banques alimentaires d'un peu partout au pays tentent d'en apprendre un peu plus. J'ai entendu parler de certaines banques alimentaires qui essaient de réaliser des entrevues de départ afin de pouvoir cerner un peu mieux la myriade de difficultés que ces familles doivent affronter. Ces gens ne sont pas seulement affamés; ils ont probablement aussi des problèmes de santé. Dans bien des cas, ils sont affligés de dépendances ou d'autres problèmes, comme dans les cas de jeunes mères chef de famille ayant décroché des études. Plus nous en apprendrons sur ces gens, et plus nous serons à même de mettre en place les services requis pour les aider, mais c'est loin d'être facile.

**Mme Swinemar :** Nous avons une ligne d'écoute téléphonique qui fonctionne 24 heures sur 24, sept jours par semaine, dont nous avons hérité avec notre organisation. M. Hellquist a tout à fait raison. Nous demandons aux gens de nous expliquer ce qui les a incités à appeler la ligne de dépannage. Il se peut qu'ils aient besoin de nourriture, mais que ce ne soit que la pointe de l'iceberg. Le problème est souvent beaucoup plus profond que le seul manque de nourriture. La ligne téléphonique leur permet de garder l'anonymat, et c'est plus facile pour eux.

**Le sénateur Hubley :** Est-ce que vous pouvez ensuite les diriger vers d'autres organismes au sein de la communauté qui pourront leur venir en aide?

**M. Hellquist :** C'est l'intention au départ. Si la banque alimentaire est incapable de les aider, nous voulons nous assurer qu'ils pourront trouver de l'aide ailleurs dans la communauté. Je le répète, plus nous en apprendrons sur ceux qui utilisent les banques alimentaires, et mieux nous serons en mesure de les diriger vers les bons services.

**Mme Swinemar :** Mais ce n'est pas nécessairement le cas dans les régions rurales du Canada, parce qu'il arrive que ces mêmes systèmes de soutien soient absents de la communauté. Les gens doivent se rendre dans la ville la plus proche pour y avoir accès. Les bénévoles qui administrent les banques alimentaires où ils s'adressent en premier lieu ne savent pas nécessairement quels sont les services à leur disposition.

**Senator Mahovlich:** The Salvation Army has been in this business forever. Do they have a method to get the people off the system? For instance, do they have a training program in place to provide education for people to help them get off the food bank?

**Mr. Seiden:** We have met with the Salvation Army, and some of their food banks are members, especially in Western Canada. I learned from the national program director of the Salvation Army that they are running services for housing, clothing and other needs and, in fact, would prefer not to be in the food bank business. They are in it by necessity in some communities but that is not their primary service. All agencies, whether running a mental health centre or a food centre, struggle with how to wean someone off the service.

**Senator Mahovlich:** It is a constant struggle.

**Mr. Seiden:** Keeping in mind the figures that I read, I hate to leave the impression that all our people are dependent on us. Many of them are employed full time and still cannot make ends meet. Currently, 13 per cent of our adult clientele, with children, are employed full time earning minimum wage and are not able to make ends meet.

**Senator Mahovlich:** I have a friend who is retired and now volunteers. Every morning he drives medical patients to another town for their treatments. Are we getting more and more volunteers now as food banks increase?

**Ms. Swinemar:** I will speak about my agency. I have a staff of 30 and a volunteer team of 600. We could not manage without volunteers.

**Mr. Hellquist:** We track volunteers in our facility by the hour and the average per month is between 4,000 and 5,000 volunteer hours. That far exceeds our staff hours on an ongoing basis. Food banks are very reliant on certain supports from the community. One is volunteer support and the other is the kind of support we get from individual donors who have a strong belief in the work that we do. As well, the corporate sector is very generous in their ongoing support, whether through the provision of food or through ongoing donations. We continue to enjoy tremendous community support from churches, schools and other community-based organizations. The movement is about as grassroots as you can get, and the grass is spreading to smaller communities all the time.

**Le sénateur Mahovlich :** L'Armée du Salut s'occupe de ces besoins depuis toujours. Est-ce que cet organisme dispose d'un moyen quelconque pour aider les gens à décrocher du système? Par exemple, dispose-t-elle d'un programme de formation destiné à aider les gens à ne plus être forcés d'avoir recours aux banques alimentaires?

**M. Seiden :** Nous avons rencontré des responsables de l'Armée du Salut, et certaines de leurs banques alimentaires sont des membres de notre association, surtout dans l'Ouest canadien. Le directeur national des programmes de l'Armée du Salut m'a informé que son organisme administre des services relatifs au logement, aux vêtements et à d'autres besoins et, qu'en réalité, il préférerait ne pas avoir à administrer de banques alimentaires. L'organisme le fait par nécessité dans certaines communautés, mais ce n'est pas son service principal. Tous les organismes, qu'il s'agisse de centres de santé mentale ou de centres alimentaires, s'ingénient à trouver le moyen d'apprendre à leurs clients à se passer de ce service.

**Le sénateur Mahovlich :** C'est une lutte de tous les instants.

**M. Seiden :** Tout en gardant à l'esprit les chiffres que je vous ai lus, je ne voudrais surtout pas vous donner l'impression que tous nos clients sont dépendants à notre égard. Nombre d'entre eux travaillent à temps plein, et ils n'arrivent quand même pas à joindre les deux bouts. Actuellement, 13 p. 100 de notre clientèle adulte, avec des enfants, travaille à temps plein au salaire minimum et est incapable de se tirer d'affaire.

**Le sénateur Mahovlich :** Un de mes amis a pris sa retraite et a décidé de faire du bénévolat. Tous les matins il conduit des patients dans une autre ville où ils doivent recevoir des traitements. Est-ce que le nombre de bénévoles augmente maintenant qu'il y a de plus en plus de banques alimentaires?

**Mme Swinemar :** Je peux m'exprimer au nom de mon organisme. J'ai 30 employés et une équipe de volontaires de 600 personnes. Nous ne pourrions pas nous en sortir sans les bénévoles.

**M. Hellquist :** Nous faisons le suivi de nos bénévoles, heure par heure, et la moyenne par mois se situe quelque part entre 4 000 et 5 000 heures de bénévolat. Ce chiffre excède de beaucoup les heures de travail du personnel de façon continue. Les banques alimentaires comptent beaucoup sur certains appuis dans la collectivité. L'un de ces appuis est celui des bénévoles, et l'autre est le genre d'appui que nous obtenons des donateurs individuels qui croient énormément en l'utilité du travail que nous accomplissons. Par ailleurs, le secteur privé est très généreux dans son soutien permanent, que ce soit par l'entremise de la fourniture de produits alimentaires ou de dons sur une base régulière. Nous bénéficions toujours d'un extraordinaire soutien communautaire de la part des églises, des écoles et d'autres organismes communautaires. Le mouvement est aussi près de la base qu'il est possible de l'être, et cette base ne cesse de s'élargir dans les petites communautés.

**Senator Mahovlich:** Do smaller communities have programs like Meals on Wheels? In Toronto, I volunteered for one week, when they wanted some publicity, and I delivered meals with Mr. Gordon Sinclair. It was great; the meals were excellent, and the recipients were so glad to see us.

**Mr. Hellquist:** Meals on Wheels is a wonderful concept and works very well in larger centres. It is challenging in smaller areas because there are issues around the safety of the food supply and who will cook it, et cetera. It is a tremendous service to those in need, but typically it is more likely to be seen in larger centres.

**Ms. Swinemar:** Bringing your question to the rural perspective, we are finding in rural Nova Scotia that the age of the volunteers running the agencies that we have been supporting is climbing. This year, a food bank had to shut down because the volunteers who had been running it for about 15 years were too old to continue running it, and there was no one in the community who could take over and run this organization. Now people are having to go to the next town for support. That, too, is typical of rural communities where the population is aging and their support systems are diminishing.

**Senator Mahovlich:** That is what I wanted to know — whether volunteers were still coming out to help. However, they are aging and the youth are not coming out to take their place.

**Ms. Swinemar:** That is right.

**Mr. Seiden:** The document I have is the only one of its kind in Canada that measures hunger and, therefore, is a barometer of food bank use. During my first year, for some reason we did not publish this document. I received calls from educators, churches and communities across Canada who wanted a copy.

Senator Mahovlich, if you look at the last page, you will see a summary chart. At the top, you will read that the total of volunteer hours in Canada is 245,000 and the total staff hours is 104,000. You can see for every province the number of volunteer hours and the number of staff hours and how many volunteer hours go into running food banks. There is a great deal of information on this chart relating your question.

**Senator Mahovlich:** Thank you.

**Senator Merchant:** Could you comment on the use of food stamps, which they have in the U.S.?

**Ms. Swinemar:** I have gone to a number of U.S. conferences with food banks and have asked about food stamps and whether it is a good program to provide support for families and whether

**Le sénateur Mahovlich :** Est-ce que les petites communautés bénéficient de programmes comme la popote roulante? À Toronto, j'ai fait du bénévolat durant une semaine, parce que l'organisme voulait avoir un peu de publicité, et j'ai livré des repas en compagnie de M. Gordon Sinclair. C'était formidable; les repas étaient excellents, et les bénéficiaires étaient tellement ravis de nous voir.

**M. Hellquist :** La popote roulante est un merveilleux concept et elle donne d'excellents résultats dans les grands centres. Ce programme est plus difficile à administrer dans les petites villes, parce qu'il faut tenir compte des aspects de la salubrité des aliments, et trouver des gens pour faire la cuisine, et ainsi de suite. Il s'agit d'un service extrêmement apprécié de ceux qui en ont besoin, mais on le retrouve habituellement davantage dans les grands centres.

**Mme Swinemar :** Pour donner une perspective rurale à votre question, dans les régions rurales de la Nouvelle-Écosse, nous constatons que l'âge des bénévoles qui administrent les organismes que nous soutenons monte en flèche. Cette année, une banque alimentaire a dû fermer ses portes parce que les bénévoles qui s'en occupaient depuis près d'une quinzaine d'années étaient devenus trop âgés pour continuer à le faire, et qu'il n'y avait personne d'autre dans la collectivité pour prendre la relève. Désormais, les gens doivent se rendre dans la ville d'à-côté pour obtenir de l'aide. Cette situation est caractéristique des communautés rurales où la population prend de l'âge et où les systèmes de soutien diminuent.

**Le sénateur Mahovlich :** C'est précisément ce que je voulais savoir — si vous continuez à accueillir des bénévoles pour vous venir en aide. Sinon, on dirait que ces bénévoles vieillissent, et que les jeunes ne prennent pas la relève.

**Mme Swinemar :** C'est exact.

**M. Seiden :** Mon document est unique en son genre au Canada et le seul qui donne la mesure de la faim. Par conséquent, il représente un baromètre de l'utilisation qui est faite des banques alimentaires. Durant ma première année au sein de l'organisme, pour une raison que j'ignore, le document n'a pas été publié. J'ai reçu des appels d'enseignants, d'églises et de communautés de tout le Canada qui souhaitaient en obtenir un exemplaire.

Sénateur Mahovlich, si vous jetez un coup d'oeil à la dernière page, vous y verrez un graphique. Dans le haut, vous pouvez lire que le nombre total d'heures de bénévolat au Canada est de 245 000, et que les heures de travail du personnel se chiffrent à 104 000. Vous pouvez également voir, pour chaque province, le nombre d'heures de travail bénévole et le nombre d'heures travaillées dans les banques alimentaires. Ce tableau contient beaucoup de renseignements pour répondre à votre question.

**Le sénateur Mahovlich :** Merci.

**Le sénateur Merchant :** Pourriez-vous nous parler un peu des coupons alimentaires, un régime qui a été instauré aux États-Unis?

**Mme Swinemar :** J'ai participé à un certain nombre de conférences aux États-Unis avec des représentants des banques alimentaires et je leur ai demandé ce qu'ils pensaient des coupons

it is making a difference. This is neither a scientific nor a well-researched answer, but the response I received from those running the food banks was that food stamps do not address the problem. Recipients of food stamps still have to use the food banks. Obviously, the program is not sufficient to take care of the needs of families.

**Senator Merchant:** You mentioned that if people had a voucher, they would make different choices.

**Ms. Swinemar:** Yes, they would.

**Senator Merchant:** Perhaps it would be helpful to have food stamps as well as the food banks. You are allowing people to come once a month and sometimes twice a month in Regina.

**Mr. Hellquist:** The concept behind food stamps merits some attention. Conceptually, it is not a bad program because it can enable people to add to their ongoing food supply. However, I do not think it is the single best answer to the problem. I think there is not one single solution to alleviate the problem of hungry people. At our food bank we will build a grocery store inside the food bank so that when people come to pick up their hampers, we can sell them nutritious, high-quality food at a reduced cost. We will provide them with the items that we are not able to provide them with on an ongoing basis, such as protein, fresh fruit, fresh vegetables, and so on. There are numerous things that we can do collectively to address the issues not only of hunger but also of nutrition. We are paying the price for poor nutrition in hungry people in our health care system.

If we step back and look more globally at what it is we are trying to accomplish, we will see that we are trying to raise healthy children and families. They need not only quantity of food but also quality of food. We need to ensure that that is in place.

Further to that, we are trying to stimulate economic growth and development in our country. There has to be a way to tie the food supply that we require at the table with the food production in Canada so that we are producing food in rural Canada that goes from the farm directly to the consumer without sending it offshore or to the U.S. to be processed. We need to generate economic activity that helps to protect and preserve our food production system right through to consumption in Canada — a made-in-rural-Canada solution to ensure that we have adequate food.

alimentaires, s'il s'agissait d'un bon programme pour offrir de l'aide aux familles, et si ce programme donnait des résultats. Leur réponse ne repose pas sur des preuves scientifiques et elle n'est pas non plus très documentée, néanmoins, les administrateurs de banques alimentaires m'ont confié qu'à leur avis les coupons ne règlent pas le problème. Les bénéficiaires de coupons alimentaires doivent toujours avoir recours aux banques alimentaires. De toute évidence, le programme est insuffisant pour répondre aux besoins des familles.

**Le sénateur Merchant :** Vous avez fait remarquer que si les gens avaient des bons alimentaires, ils pourraient décider de les utiliser autrement.

**Mme Swinemar :** Oui, c'est exact.

**Le sénateur Merchant :** Il serait peut-être utile de se doter de coupons alimentaires en plus des banques alimentaires. On permet aux gens de venir une fois par mois, et parfois deux fois par mois à Regina.

**M. Hellquist :** Le concept qui sous-tend les coupons alimentaires mérite que l'on s'y arrête. Du point de vue conceptuel, il ne s'agit pas d'un mauvais programme parce qu'il peut permettre à des gens de suppléer à leur approvisionnement alimentaire régulier. Cependant, je ne pense pas qu'il s'agisse de la seule solution, et encore moins de la meilleure solution, au problème. Selon moi, il n'y a pas qu'une solution pour régler le problème de ceux qui ont faim. Nous avons mis en place une petite épicerie à l'intérieur de notre banque alimentaire, de sorte que lorsque les gens viennent prendre leur panier, nous pouvons leur vendre des produits alimentaires nourrissants et de bonne qualité à prix réduit. Dans ces conditions, nous pouvons leur fournir des articles que nous ne pouvons leur garantir sur une base régulière, comme les protéines, les fruits et légumes frais, et ainsi de suite. Il y a énormément de choses que nous pouvons faire collectivement pour régler non seulement le problème de la faim, mais aussi celui de la nutrition. Nous payons le prix de la mauvaise alimentation des gens affamés dans notre système de soins de santé.

En prenant du recul et en adoptant une plus large perspective de ce que nous tentons d'accomplir, on voit que notre objectif ultime est que les enfants puissent être élevés dans des familles en bonne santé. Ces familles n'ont pas seulement besoin de nourriture, elles ont besoin d'aliments de bonne qualité. Il faut voir à ce que cela devienne possible.

Dans cette optique, nous essayons de stimuler la croissance économique et le développement dans notre pays. Il doit bien y avoir un moyen de relier l'approvisionnement alimentaire dont nous avons besoin à la table avec les producteurs d'aliments du Canada afin que les aliments produits dans les régions agricoles rurales du Canada passent de la ferme directement au consommateur sans transiter à l'étranger ou aux États-Unis en vue de la transformation. Il faut générer une activité économique qui contribue à protéger et à préserver notre système de la production alimentaire, d'un bout à l'autre, jusqu'aux consommateurs canadiens — je veux parler d'une solution élaborée dans les régions rurales du Canada afin de nous assurer de disposer des ressources alimentaires nécessaires.

Perhaps with sufficient resources, the food banks could purchase product directly from the producers. There are many things we need to look at much more globally. Food stamps could well be part of the strategy. We have had that discussion in Saskatchewan. We wonder about the possibility of a different kind of food stamp program where you give people a food allowance but have some ability to control what they buy with that food stamp or credit card or swipe card. We need to be creative to ensure that we are providing not just good quantity food but also high quality, nutritious food, to ensure that kids, seniors and adults have what they need in order to be productive citizens.

**Mr. Seiden:** I heard an odd thing when I was in the U.S.; they said there were no poor or people who needed food banks in Canada, because we had a social safety net.

Food stamps are only part of a national policy in the U.S. The U.S. government purchases food and runs programs and spends billions of dollars. It would be equivalent to our social safety net, if it were functioning. They also purchase excess food, like our marketing boards. They purchase 500 million pounds of food a year for the food banks to give away to people. A whole range of activities are happening. I am not saying that everything is great in the U.S., but they have an entire package of policy to ensure that people have access to food.

**Senator Merchant:** We can think about other ways to be creative to bring food to people.

**Mr. Bay:** Another problem with vouchers or food stamps is the enormous cost of food in remote rural areas. Providing someone with a modest allowance that might help them in Regina or Toronto is not going to help them in a rural area. Let me give you an example. I spent a week in a little settlement in James Bay dealing with residential school issues and I walked into the northern store on a number of occasions. Many people in that community are on welfare. The bananas were \$7.99 a pound. A food voucher or welfare cheque does not go far when buying bananas or meat. It was fine for buying potato chips as they were about the same price as in Toronto. This community is overburdened with diabetes. We have a special problem in many of the rural areas with such issues; you can use that voucher or your welfare cheque to buy food that will kill you, but you do not have enough money to buy nutritious food. You are faced with a double whammy, no matter how you cut it.

Peut-être qu'avec des ressources suffisantes, les banques alimentaires pourraient acheter les produits directement des producteurs. De nombreux aspects doivent être envisagés de façon globale. Les coupons alimentaires pourraient très bien faire partie de la stratégie. Ce débat a déjà eu lieu en Saskatchewan. Nous nous interrogeons au sujet de la possibilité de mettre en place un programme de coupons alimentaires d'un autre genre, un programme qui accorderait aux gens une certaine quantité de produits alimentaires, mais qui leur laisserait une certaine marge de manœuvre en ce qui a trait à ce qu'ils pourraient acheter avec ces coupons ou avec une carte de crédit ou une carte de débit spéciale. Il faut faire preuve de créativité afin de fournir non seulement la bonne quantité de nourriture, mais aussi des aliments de qualité, des aliments nutritifs, afin que les enfants, les personnes âgées et les adultes puissent répondre à leurs besoins pour être des citoyens productifs.

**M. Seiden :** Pendant que je me trouvais aux États-Unis, j'ai entendu une drôle de réflexion comme quoi il n'y aurait pas de pauvres ou de personnes ayant besoin de banques alimentaires au Canada, parce que nous bénéficions d'un filet de sécurité sociale.

Les coupons alimentaires ne sont qu'un des éléments de la politique nationale des États-Unis. En effet, le gouvernement des États-Unis achète des produits alimentaires, gère des programmes et dépense des milliards de dollars. Ce pourrait être l'équivalent de notre filet de sécurité sociale, s'il fonctionnait comme il se doit. Le gouvernement américain achète aussi les denrées excédentaires, un peu comme nos offices de commercialisation. Il achète l'équivalent de 500 millions de livres de produits alimentaires par année pour les banques alimentaires et leurs clients. Toute une gamme d'activités sont en place. Je ne suis pas en train de dire que tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes aux États-Unis, mais ce pays a mis en place un train de mesures afin que la population puisse avoir accès à des produits alimentaires.

**Le sénateur Merchant :** Nous pouvons essayer de trouver d'autres moyens plus créatifs d'aider les gens à se nourrir.

**M. Bay :** Les bons alimentaires comportent un autre problème qui tient au coût très élevé des produits dans les régions rurales éloignées. Une modeste allocation pourrait peut-être faire la différence pour une personne de Regina ou de Toronto, mais ne servira pas à grand-chose en milieu rural. Je vais vous donner un exemple. J'ai passé une semaine dans un petit établissement de la Baie James relativement à la question des pensionnats, et je suis entré dans les magasins des régions nordiques à plusieurs reprises. Beaucoup de résidents de cette communauté vivent de l'aide sociale. Les bananes coûtaient 7,99 \$ la livre. Un bon alimentaire ou un chèque d'aide sociale est nettement insuffisant pour acheter soit des bananes ou de la viande. En revanche, les chips étaient à peu près au même prix qu'à Toronto. Cette collectivité est aux prises avec un énorme problème de diabète. Dans bien des régions rurales, on retrouve le même genre de problèmes; le bon alimentaire ou le chèque d'aide sociale permet d'acheter des produits qui finiront par détruire la santé, mais il est insuffisant pour acheter des aliments nutritifs. Peu importe comment on aborde la situation, elle les laisse toujours perdants.

It is hard to move food to those areas. Some areas in Canada have summer access only, others air access or winter access only. While programs like food vouchers are important, they will not be the answer for our most vulnerable Canadians.

**Senator Trenholme Counsell:** I was surprised but pleased to find something in particular in *HungerCount 2006*. I am a passionate advocate in the Senate, and wherever else I can be, on child care. I will read this passage from page 34 for the benefit of everybody:

Government must take immediate measures to provide a universally accessible, high quality, affordable and inclusive child care system in Canada. It must reverse its decision to end the national early learning and child care program.

Forty one per cent of Canadian food banks called upon our governments to do just that. That is one of the most powerful things I have seen on the subject. I thank you for this because I will certainly use it the next time I am on my feet in the Senate.

One of you may wish to expand on that position, because I believe it. It is powerful to see the fact that affordable child care is not available related so directly to hunger. Only 15.5 percent of zero to 12-year-olds have access to currently regulated child care, and I suspect that a disproportionate number of those are in Quebec. I had the privilege last week of visiting two child care centres in Quebec where parents pay \$7 a day. There are waiting lists even in Quebec. That is a model for all of us to examine closely. I would like you to comment on this recommendation.

**Mr. Seiden:** We made a pretty strong statement here and I think it is a good statement. I like the way we have actually evaluated performance. We have done that over two years. I am not avoiding the question: it is one piece, and there are six major recommendations.

**Senator Trenholme Counsell:** I read the list. This is well down the list, but, nevertheless, 41 per cent of the food banks supported the recommendation by adding their names.

**Mr. Seiden:** We are strong advocates of that position. You must make inroads on housing and other issues. You must deal with the whole package. In this committee's preliminary report you talked about a national poverty-reduction strategy, and I think you identified Greg deGroot-Maggetti as a witness who said that you cannot look at any one policy recommendation and say that that is a solution. You need a national poverty reduction strategy that looks across all of these issues, because they are related to the food bank users. Earlier I pointed out the various

Il n'est pas facile de transporter des produits alimentaires dans ces régions. En effet, certaines régions du Canada ne sont accessibles qu'en été, d'autres uniquement par voie aérienne et d'autres encore, uniquement en hiver. Même si les programmes de coupons alimentaires sont importants, ils ne représentent pas la solution pour les Canadiens les plus vulnérables.

**Le sénateur Trenholme Counsell :** J'ai été agréablement surpris de lire quelque chose dans le *Bilan-Faim 2006*. Particulièrement au Sénat, mais aussi sur toutes les tribunes possibles, je me fais l'ardent défenseur des services de garde d'enfants. Je vais vous lire cet extrait du document, à la page 40 de la version française, pour le bénéfice de tous et chacun :

Le gouvernement doit adopter des mesures immédiates pour fournir au Canada un système de places en garderies accessibles à tous, de grande qualité, à prix abordable et inclusif. Il doit renverser sa décision de mettre fin au programme national d'apprentissage et de garde des enfants.

Quarante et un pour cent des banques alimentaires ont demandé au gouvernement de faire précisément cela. À mon avis, cette position est l'une des plus convaincantes sur le sujet. Je vous remercie de l'avoir exprimée, et j'ai fermement l'intention de m'en servir la prochaine fois que je me lèverai pour faire valoir cette question au Sénat.

L'un d'entre vous souhaitera peut-être élaborer un peu sur cette position, parce que j'y crois vraiment. Il est convaincant de lire que le manque de places en garderies à prix abordable est directement lié à la faim. Seulement 15,5 p. 100 des enfants âgés de zéro à 12 ans ont accès aux services de garde réglementés à l'heure actuelle, et je suis enclin à penser que bon nombre d'entre eux se trouvent au Québec. J'ai eu le privilège, la semaine dernière, de visiter deux centres de la petite enfance au Québec où les parents paient 7 \$ par jour. Il y a des listes d'attente, même au Québec. Ce système est un modèle du genre, et nous serions bien avisés de l'examiner de près. J'aimerais vous entendre vous exprimer sur cette recommandation.

**M. Seiden :** Vous avez raison, il s'agit d'une prise de position très ferme, mais à mon avis, elle est justifiée. Je suis assez fier de la manière dont nous avons procédé pour évaluer le rendement. Nous avons étalé le processus sur deux ans. Ce n'est pas que je ne veuille pas répondre à votre question, mais cette prise de position fait partie d'un bloc, et il y a en réalité six principales recommandations

**Le sénateur Trenholme Counsell :** J'ai lu la liste. Ce point vient vers la fin, mais il n'en demeure pas moins que 41 p. 100 des banques alimentaires se sont prononcées en faveur de la recommandation en y apposant leurs noms.

**M. Seiden :** Nous sommes aussi d'ardents défenseurs de cette position. Il faut ouvrir des percées sur le logement et les autres questions. Il est important de considérer la situation dans son ensemble. Dans le rapport préliminaire de ce comité, vous avez parlé de la stratégie nationale de réduction de la pauvreté, et je pense que vous avez cité un témoin en la personne de Greg deGroot-Maggetti comme ayant déclaré que l'on ne peut pas considérer une seule recommandation comme la solution au problème. Il faut en effet se doter d'une stratégie nationale de

proportions for groups making up the total of food bank users. For example, 53 per cent are on social assistance, and the largest part of that group is single mothers who cannot get off the system unless they have child care for their children. The policy recommendations are actually related to who uses the food bank and are designed to correct issues for those people.

**Senator Trenholme Counsell:** I would be interested in knowing what percentage of single mothers use food banks.

Thank you for this most interesting information. I know that it is a part of a package that includes housing, et cetera. It is a strong message. I assure you I will not take it out of context, but the message is more powerful coming from people like you than from perhaps a professor at the University of Toronto. You understand this just as well or probably better.

**Mr. Seiden:** To support what you are saying, 22 per cent of food bank users are two-parent families. Sole-parent families are 30 per cent. To find a system that gets them out of using food banks, you have to have a child care system in place, because a single mother coming to a food bank cannot leave a child alone in order to get training. Both of my colleagues have training programs. How can the mother get to the program? I know that some food banks have started developing day care centres within the food bank or supporting day care centres close by.

**Mr. Hellquist:** Let me pick up on that. We recognized early on that if we were to get into training opportunities for single moms, and also single dads, we needed access to affordable day care. We have a 60-person day care on-site, in our food bank, as part of our education centre. It is such a critical component to be able to take one more challenge away from those single parents, to remove one more barrier to access to services. Without removing that barrier, we probably could not attract those people to our programs.

From an anecdotal perspective, there is something absolutely powerful about a single mom or dad taking a training program and spending the coffee break with their kid or feeding lunch to their child. It is a whole different dynamic, folks, and a different way of looking at the issue. We are dealing with the family unit instead of with the individual elements of the family. Whatever we do in terms of developing a safety network, it has to be not only

réduction de la pauvreté qui englobe toutes ces questions, parce qu'elles ont toutes un lien avec les clients des banques alimentaires. Tout à l'heure, j'ai fait allusion à la répartition des groupes constituant l'ensemble des clients des banques alimentaires. Par exemple, 53 p. 100 des utilisateurs sont prestataires de l'aide sociale, et la majeure partie de ce groupe est constitué de mères seules qui sont incapables de se passer du système, à moins de pouvoir compter sur des services de garderies pour leurs enfants. Les recommandations ont un lien avec les clients des banques alimentaires, et elles visent à corriger les problèmes de ces gens.

**Le sénateur Trenholme Counsell :** J'aimerais connaître le pourcentage de mères seules qui ont recours aux banques alimentaires.

Merci pour ces renseignements extrêmement précieux. Je sais que cette recommandation s'insère dans un train de mesures qui comprennent notamment le logement, et ainsi de suite. Vous lancez un message très ferme. Je vous assure que je ne vais pas le citer hors contexte, mais selon moi, ce message a encore plus de poids venant de vous que, disons, d'un professeur de l'Université de Toronto. À mon avis, vous êtes très bien placés pour le savoir.

**M. Seiden :** Pour renchérir sur ce que vous venez de dire, 22 p. 100 des utilisateurs de banques alimentaires sont des familles biparentales. Les familles monoparentales représentent 30 p. 100 de l'ensemble. Pour trouver un système susceptible de les aider à se passer des banques alimentaires, il faut d'abord mettre en place un réseau de garderies, parce qu'une mère chef de famille qui se rend dans une banque alimentaire ne peut laisser son enfant seul pour aller suivre une formation. Mes deux collègues ont mis en place des programmes de formation. Mais la question est : comment procéder pour que les mères aient accès aux programmes? Je sais que certaines banques alimentaires commencent à mettre sur pied des garderies à l'intérieur de la banque alimentaire ou qu'elles soutiennent des garderies situées à proximité.

**M. Hellquist :** J'aimerais intervenir sur ce point. Nous avons déjà reconnu que des services de garde à prix abordables sont essentiels pour permettre aux mères et aux pères qui élèvent seuls leurs enfants de suivre de la formation. Au sein de notre banque alimentaire, nous avons mis sur pied une garderie pouvant accueillir 60 personnes par jour, dans le cadre de notre centre de formation. Il est tellement essentiel de mettre en place des moyens d'abolir au moins un des obstacles que doivent affronter les parents qui élèvent seuls leurs enfants, autrement dit, d'éliminer un obstacle les empêchant d'avoir accès aux services. Si nous n'éliminions pas cet obstacle, nous ne pourrions sans doute pas intéresser les clients des banques alimentaires à nos programmes.

D'un point de vue non scientifique, il y a un aspect extrêmement positif à ce qu'une mère seule ou un père seul puisse suivre un programme de formation et prendre sa pause café avec son enfant ou lui donner à dîner. Mesdames et messieurs, voici une dynamique entièrement différente, et une façon entièrement nouvelle d'envisager la situation. En effet, de cette manière, nous œuvrons auprès de la famille au complet plutôt que

comprehensive but also in consideration of the family unit. If we can provide support to the entire family, then the chances of breaking any of those cycles of dependency is infinitely greater.

**Senator Meighen:** Do you have any control over, or have you succeeded in educating donors with respect to, the quality of the food?

**Mr. Hellquist:** Absolutely we have done that. We work very hard across the country to educate donors about the kinds of food we need the most. All of the food banks are consistent in having a list of the foods that are most critical to serve their needs. A couple of gaps exist in the lists I have seen. There is a tendency to have some low-nutritional items on the list because, very simply, they fill the belly. We need to look at encouraging Canadian content. Rather than ask for orange juice, we could ask for apple juice. We could make efforts in areas that will stimulate the purchase of Canadian products by donors to donate to food banks. That could be a simple and helpful thing to implement across the country.

**Ms. Swinemar:** About 60 per cent of what we ship out is fresh, perishable product donated by local distributors. Until yesterday, I said that we distribute our food according to Canada's Food Guide, but today I am not so sure, given the recent changes to the guide. We will have to check the inventory. It was a strategy of ours to target those foods.

**Senator Meighen:** Is there any reason, other than shortage of supply, that causes food banks to restrict the number of visits by its clients?

**Mr. Seiden:** The primary reason is shortage of supply. Some food banks offer a small percentage more food. However, that generally relates to location in Canada, the wealth of the relevant province, the location of the main distributors and how much food they can raise. In the future we hope to sit down and determine what the average person needs. While we are trying to get out of the business, for food banks to stay in business we need to know what the normal person needs and to know that we can work with our donors and manufacturers to produce that amount nationally as well as locally.

**Ms. Swinemar:** It states that once per month is the norm but that is not necessarily the action. A family cannot go to the food bank once a month and survive. The reality is that

d'un seul de ses membres. Peu importe ce que nous ferons en ce qui a trait à l'établissement d'un réseau de sécurité, il faut qu'il soit non seulement complet, mais aussi qu'il prenne en considération l'unité familiale dans son ensemble. En offrant de l'aide à la famille entière, on se donne infiniment plus de chances de briser le cycle de la dépendance.

**Le sénateur Meighen :** Avez-vous votre mot à dire, ou plutôt, avez-vous réussi à sensibiliser vos donateurs en ce qui concerne la qualité des produits alimentaires?

**M. Hellquist :** Absolument, c'est ce que nous faisons. Nous travaillons très fort à l'échelle du pays pour sensibiliser les donateurs au genre de produits alimentaires dont nous avons le plus besoin. Toutes les banques alimentaires s'entendent pour avoir une liste des produits alimentaires les plus essentiels pour répondre à leurs besoins. Il y a bien quelques lacunes dans les listes que j'ai vues. On note une tendance à inclure certains aliments à faible valeur nutritive, simplement parce qu'ils donnent une sensation de satiété. Il faudrait également favoriser le contenu canadien. Par exemple, en demandant du jus de pomme plutôt que du jus d'orange. Nous pourrions faire des efforts dans des secteurs qui inciteront ceux qui font des dons aux banques alimentaires à acheter des produits canadiens. Voilà une prise de position qui pourrait être utile et facile à mettre en œuvre d'un bout à l'autre du pays.

**Mme Swinemar :** Environ 60 p. 100 de ce que nous expédions représente des produits frais et périssables qui nous sont donnés par des distributeurs locaux. Jusqu'à hier, j'aurais pu vous dire que nous distribuons les produits alimentaires en suivant les recommandations du Guide alimentaire canadien, mais à partir d'aujourd'hui, je n'en sais trop rien, étant donné les modifications ayant été apportées récemment au guide. Nous allons devoir vérifier les stocks. Nous avons pour stratégie de cibler ces produits alimentaires.

**Le sénateur Meighen :** Existe-t-il une autre raison, à part la pénurie de ressources, pour que les banques alimentaires restreignent le nombre de visites de leurs clients?

**M. Seiden :** La première raison est la pénurie de ressources. Certaines banques alimentaires offrent un petit pourcentage de plus de produits alimentaires. Cependant, la quantité dépend généralement de la situation géographique au Canada, de la richesse de la province visée, de l'emplacement des principaux distributeurs et de la quantité de produits alimentaires qu'eux-mêmes sont en mesure d'amasser. Dans le futur, nous espérons avoir l'occasion de nous asseoir pour déterminer quels sont les besoins de la personne moyenne. Même si notre objectif ultime est de disparaître une fois que nous aurons vaincu la faim, dans l'intervalle, il faut que les banques alimentaires sachent quels sont les besoins d'une personne normale et qu'elles puissent travailler de concert avec les donateurs et les fabricants à la production de la quantité requise, tant à l'échelle nationale que locale.

**Mme Swinemar :** En règle générale, les banques alimentaires ont pour politique de recevoir leurs clients une fois par mois, mais ce n'est pas nécessairement ainsi que les choses se passent

they are coming to a food bank two or three times each month, and we are dealing with that.

**Senator Meighen:** You advocated in *HungerCount 2006* a working income tax credit. Some have said that in its 2007 budget, the federal government will propose a working income tax benefit. Have you had any discussions or been able to participate in any pre-budget consultations to urge this? Have you met with any success, in your view?

**Mr. Seiden:** When there is a pre-budget consultation, we submit a brief. I have with me our basic document, which is well researched and points out our policy statements.

**Senator Meighen:** With respect to the working income tax benefit, have you prepared for this budget?

**Mr. Seiden:** We have submitted our comments here to any pre-budget consultation.

**The Chairman:** This *HungerCount 2006* is a useful document for the committee. I flipped to the page about my province of Alberta and read an interesting sentence, given all of the publicity it receives. I quote:

It is interesting to note that in spite of the economic boom and lower food bank use in Alberta, it is the province with the highest percentage of employed clients visiting a food bank.

That is almost unbelievable.

I thank the witnesses for their great contribution to this meeting. All of us have had something to do with food banks over the years. The testimony this evening will be most helpful to the committee as it travels across the country to continue its examination of rural poverty in Canada.

The committee continued in camera.

---

OTTAWA, Thursday, February 8, 2007

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met this day at 8:02 a.m. to examine and report on rural poverty in Canada.

**Senator Joyce Fairbairn (Chairman)** in the chair.

[English]

**The Chairman:** Good morning. Last May, this committee was authorized to examine and report on rural poverty in Canada. Last fall, we heard from a number of expert witnesses who gave us an overview of rural poverty in Canada. On the basis of that testimony, the committee prepared an interim report, which was released in December 2006 and which, by all accounts, truly

dans la réalité. Une famille ne peut pas se rendre à une banque alimentaire une fois par mois et survivre. En réalité, les clients se présentent deux ou trois fois par mois, et nous nous débrouillons avec la situation.

**Le sénateur Meighen :** Dans *Bilan-Faim 2006*, vous préconisez l'adoption d'une prestation fiscale pour le revenu gagné. Certains affirment que le budget 2007 du gouvernement fédéral proposera une prestation fiscale pour le revenu gagné. Avez-vous tenu des discussions à ce sujet ou avez-vous été invités à participer à des consultations prébudgétaires pour promouvoir cette prestation? Selon vous, y a-t-il des chances pour qu'elle soit adoptée?

**M. Seiden :** Lorsque le gouvernement tient des consultations prébudgétaires, nous présentons un mémoire. J'ai avec moi notre document de base, qui est bien documenté et qui précise notre énoncé de principes.

**Le sénateur Meighen :** En ce qui concerne la prestation fiscale pour le revenu gagné, vous êtes-vous préparés en prévision du prochain budget?

**M. Seiden :** Nous avons transmis nos commentaires dans le cadre d'une éventuelle consultation prébudgétaire.

**La présidente :** Ce document *Bilan-Faim 2006* sera très utile au comité. Je l'ai feuilleté jusqu'à la page concernant ma province, l'Alberta, et j'y ai lu des phrases très intéressantes, étant donné toute la publicité qu'on lui accorde. Je cite :

Il est intéressant de signaler que malgré le boom économique et le moindre recours aux banques alimentaires en Alberta, c'est la province qui a le plus haut pourcentage de clients ayant un emploi et qui visitent des banques alimentaires.

Ça paraît incroyable.

Je remercie les témoins pour leur inestimable contribution à cette réunion. Chacun d'entre nous a déjà eu un contact quelconque avec les banques alimentaires au fil des années. Les témoignages que nous avons entendus ce soir seront très utiles au comité lors de ses déplacements aux quatre coins du pays pour poursuivre son examen de la pauvreté rurale au Canada.

Le comité poursuit ses travaux à huis clos.

---

OTTAWA, le jeudi 8 février 2007

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui à 8 h 2 afin d'examiner, en vue d'en faire rapport, la pauvreté rurale au Canada.

**Le sénateur Joyce Fairbairn (présidente)** occupe le fauteuil.

[Traduction]

**La présidente :** Bonjour. Au mois de mai dernier, le présent comité a été autorisé à examiner la pauvreté rurale au Canada en vue d'en faire rapport. Ainsi, nous avons entendu l'automne dernier de nombreux témoins experts qui nous ont donné un aperçu de la question. À la suite de ces témoignages, le comité a préparé un rapport intérimaire publié en décembre 2006 qui, au

struck a nerve. For too long the plight of the rural poor has been ignored by policy-makers and politicians. Well, not any longer. To our knowledge, this is the first time that there has been a study on rural poverty in Canada. We are now beginning the second phase of our research.

Our goal is to meet with rural Canadians, the rural poor and the people who work with them. We want to hear first-hand about the challenges of being poor in rural Canada and about what we can do to help. To that end, the committee is holding some preparatory meetings in Ottawa ahead of the planned travel to rural communities across Canada.

We are delighted to have with us this morning representatives from the Communications, Energy and Paperworkers Union of Canada, CEP. Just a little over two weeks ago, the CEP staged a large rally on Parliament Hill to let parliamentarians know that dozens of rural communities face extinction and that thousands of forestry workers risk losing their jobs if something is not done to help the forestry sector. In 2005, some 50 mills announced closures or downsizing and nearly 9,000 jobs were lost, threatening the very existence of dozens of small towns across this land.

From the CEP to tell us more about these and other troubling facts are Mr. Dave Coles, National President, and Mr. Gaétan Ménard, Secretary-Treasurer.

**Dave Coles, National President, Communications, Energy and Paperworkers Union of Canada:** I thank you very much for inviting us here this morning. This is an extremely important endeavour that you have undertaken. I am afraid that many of our friends in the other place are not paying attention to the crisis in the forest industry and what it does to rural Canada and the farming communities, because there is a link.

I will give you a brief background of myself so that you can understand the knowledge base from which we come. I will let Mr. Ménard do the same.

For more than a century, my family has been in the forest industry, both here in Canada and in the United States. My great grandfather, grandfather, father and I have all worked in the forest industry. I worked in the solid wood side and in the pulp and paper sector in British Columbia for 20 years before I became an activist and was elected to office in the Communications, Energy and Paperworkers Union of Canada and its predecessor unions. I worked primarily in Western Canada, although I spent 10 years with the union as an organizer/servicing rep in the Prairies. I was stationed in Alberta and spent a fair amount of time working with the National Farmers Union on issues that link employment and off-farm employment. Across northern Canada and Quebec, in many rural forest communities, family

dire de tous, a fait mouche. Les décideurs et les politiciens ont fait fi pendant trop longtemps des souffrances des démunis vivant en milieu rural. Mais ce temps est révolu. Autant que nous sachions, il s'agit de la première étude sur la pauvreté rurale au Canada. Nous en sommes au début de la deuxième phase de notre recherche.

Notre but est d'aller à la rencontre des Canadiens des régions rurales, les pauvres et les gens qui travaillent avec eux. Nous voulons entendre directement les témoignages sur les problèmes de la pauvreté rurale au Canada et les mesures susceptibles d'être prises. À cette fin, le comité tient quelques réunions préparatoires à Ottawa avant d'entreprendre les voyages prévus dans les collectivités rurales partout au Canada.

Nous sommes très heureux d'avoir parmi nous ce matin des représentants du Syndicat canadien des communications, de l'énergie et du papier, le SCEP. Il y a un peu plus de deux semaines, le SCEP a organisé un grand rassemblement sur la Colline du Parlement afin de faire savoir aux parlementaires que des douzaines de collectivités rurales risquent de disparaître et que des milliers de travailleurs forestiers risquent de perdre leur emploi si rien n'est fait pour prêter main-forte au secteur forestier. En 2005, quelque 50 usines ont annoncé leur fermeture ou des réductions de personnel; près de 9 000 emplois ont été supprimés, ce qui menace l'existence même d'une douzaine de petites collectivités partout au pays.

Afin d'en savoir plus sur le sujet et de prendre conscience d'autres faits inquiétants, nous recevons M. Dave Coles, président national, et M. Gaétan Ménard, secrétaire-trésorier du SCEP.

**Dave Coles, président national, Syndicat canadien des communications, de l'énergie et du papier :** Je vous remercie beaucoup de nous avoir invités ce matin. Vous entreprenez là quelque chose d'extrêmement important. J'ai bien peur que nombre de vos amis de l'autre endroit font peu de cas de la crise dans l'industrie forestière et de ses conséquences dans les régions rurales et les collectivités agricoles, car en fait, il y a un lien entre les deux.

Je vais brièvement vous brosser un tableau de mon parcours, ce qui vous permettra de comprendre la base de connaissances que nous avons acquise. Par la suite, M. Ménard fera de même.

Depuis plus d'un siècle, ma famille travaille dans le secteur forestier, tant au Canada qu'aux États-Unis. Mon arrière-grand-père, mon grand-père, mon père et moi avons tous travaillé dans ce secteur. Pendant 20 ans, j'ai travaillé dans les secteurs des produits en bois massif et des pâtes et papier en Colombie-Britannique; je suis ensuite devenu syndicaliste et j'ai été élu au bureau du Syndicat canadien des communications, de l'énergie et du papier et des syndicats qui l'ont précédé. J'ai travaillé principalement dans l'Ouest canadien, même si j'ai passé 10 ans au sein du syndicat en tant qu'organisateur et conseiller syndical dans les Prairies. Mon bureau se trouvait en Alberta et je travaillais beaucoup pour le Syndicat national des cultivateurs à des questions portant sur le chômage et les emplois à l'extérieur

farmers or their partners work in the solid wood side and the pulp and paper sector to augment off-farm employment. This crisis in the forest industry affects small farm families across Canada.

[Translation]

**Gaétan Ménard, Secretary-Treasurer, Communications, Energy and Paperworkers Union of Canada:** Madam Chairman, I must say that it brought a smile to my face when I learned that I was invited to give a presentation to the Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry because I have spent my whole life working in the agriculture and forestry industry. I was born on a farm. My grandparents and my great-grandparents had a farm, so I spent my youth on a dairy farm in Masson, Quebec.

Subsequently, I worked in a pulp and paper mill in Masson for 15 years, a job that I lost as a result of technological change, as is happening to other members elsewhere. Although that was a difficult time, at least the technological change ensured the mill's survival.

This led to a job as a union representative where I met many people who had lost jobs in the pulp, paper and paperboard mills — people in their 30's, 40's or 50's with a multitude of skills, not necessarily transferable, and who had to face the harsh reality of being out of work.

Recently, I was elected officer at the Communications, Energy and Paperworkers Union of Canada and I now work at the national office with my friend Dave Coles.

[English]

**Mr. Coles:** As I mentioned earlier, we are extremely encouraged by the work of the Senate Committee on Agriculture and Forestry. We offer our complete cooperation and support in helping you to achieve your goals.

The CEP is one of the largest private-sector unions in this country. We represent people in every corner of the nation from coast to coast to coast, from high profile media workers in downtown Halifax and Vancouver to oil exploration workers in Fort McMurray, Alberta, telephone workers in Montreal and Toronto and mill workers across this country.

The most relevant segment of our membership for today's discussion works and lives in what we consider the rural heartland of Canada and Quebec, what urbanites refer to as "small town Canada." Three years ago, more than 60,000 CEP members were employed in mills in that heartland. Today, that number is less than 50,000 and, sad to say, growing smaller as we sit here today.

des fermes. Dans de nombreuses collectivités rurales et forestières du nord du Canada et du Québec, les exploitants des fermes familiales ou leurs employés doivent trouver des emplois à l'extérieur de la ferme dans les secteurs des produits en bois massif et des pâtes et papier. La crise de l'industrie forestière touche les petites familles d'agriculteurs partout au Canada.

[Français]

**Gaétan Ménard, secrétaire-trésorier, Syndicat canadien des communications, de l'énergie et du papier :** Madame la présidente, cela m'a fait un peu sourire quand j'ai appris que j'allais me présenter devant le Comité sénatorial de l'agriculture et des forêts parce que j'ai passé toute ma vie dans l'agriculture et la forêt. Je suis venu au monde sur une ferme, mes grands-parents et mes arrière-grands-parents avaient une ferme, j'ai donc passé toute ma jeunesse sur une ferme laitière à Masson, au Québec.

Par la suite, durant 15 ans, j'ai occupé un emploi dans une usine de pâtes et papiers à Masson, emploi que j'ai perdu à la suite d'un changement technologique, comme cela arrive à plusieurs membres d'ailleurs. Bien que cela ait été difficile à vivre, au moins le changement technologique a permis la survie de cette usine.

Ceci m'a conduit vers un poste de représentant syndical et c'est à ce titre que j'ai rencontré énormément de personnes ayant perdu leur emploi dans des usines de carton, des usines de pâtes et papiers, des gens qui, à 30, 40 ou 50 ans, doivent faire face à la réalité très difficile d'être en recherche d'emploi en possédant d'énormes compétences, lesquelles ne sont pas nécessairement transférables.

Récemment, j'ai été élu officier au Syndicat canadien des communications, de l'énergie et du papier et je travaille maintenant au bureau national avec mon ami Dave Coles.

[Traduction]

**M. Coles :** Comme je l'ai mentionné un peu plus tôt, les travaux du Comité sénatorial de l'agriculture et des forêts nous semblent très encourageants. Vous pouvez compter sur toute notre collaboration et tout notre soutien dans l'atteinte de vos objectifs.

Le SCEP est un des plus importants syndicats du secteur privé au pays. Nous représentons des gens d'un océan à l'autre, qui travaillent autant dans les plus importants médias à Halifax et à Vancouver, que dans le secteur de l'exploration pétrolière à Fort McMurray, en Alberta, ou celui de la téléphonie à Montréal et à Toronto, et aussi les travailleuses et les travailleurs des pâtes et papiers dans l'ensemble du pays.

Le segment de nos membres le plus significatif pour la discussion d'aujourd'hui vit et travaille dans ce que nous considérons comme le cœur rural du Canada et du Québec, en fait, ce que les citadines et citadins appellent les « petites villes canadiennes ». Il y a trois ans, plus de 60 000 membres du SCEP étaient embauchés dans les usines de ces milieux ruraux. Aujourd'hui, ils sont moins de 50 000 et, malheureusement, le nombre continue de baisser.

Remember, ladies and gentlemen, we are talking about our membership in only one union. Beyond the CEP, there are another 12,000 direct job losses in the pulp and paper and sawmill sectors. Combine those job losses with what the economists call the "spin-off effect" and the overall impact of what we are calling a crisis in the forest industry can realistically be pegged at close to 100,000 jobs. That is because the forest sector jobs that are being lost are the economic base of Canada's heartland.

When a mill shut down in Smooth Rock Falls, Ontario, some 200 CEP members and their families were immediately devastated because of the loss of family income; but that was only the beginning. Within weeks of that same closure, the real estate market collapsed so that today in Smooth Rock Falls, you can buy yourself a pretty good three or four bedroom bungalow on a huge lot for less than \$20,000 — except there is nobody around to buy it. Why? Because the grocery store is closing, as is the pharmacy and many other small businesses, which are the glue that keeps our community together.

The town is already being forced to cut back basic services because it knows its tax base is gone. Tembec was not only the biggest employer in Smooth Rock Falls, it was the biggest taxpayer. Combine that with the loss in property taxes from the mill workers and you have a community in crisis.

Inevitably, the schools will be next. As people move, classrooms will become empty; custodians will be laid off, to be followed by teachers. In short, it is a vicious circle that is being repeated far too often right across our country.

In Prince George and Prince Albert, in The Pas, Manitoba, in communities across Ontario from Dryden and Cornwall to Smooth Rock Falls, in communities throughout Quebec — New Richmond, St-Félicien, Pontiac — and in Atlantic Canada from Stephenville, Newfoundland, to Bathurst, New Brunswick, the story is exactly the same.

[Translation]

**Mr. Ménard:** We were very happy to learn that your committee was planning to visit some of these communities in order to personally see and hear what is going on. It is very important that your committee witness this first-hand.

When we say that the heartland of Canada is in crisis, this is not an exaggeration. We also believe that this is just the beginning. The economic devastation has indeed hit hard. It is especially dramatic for the many thousands of 40- and 50-year-olds who have worked in the mills all their lives, and who are still supporting children at various levels of schooling.

Et n'oubliez pas, mesdames et messieurs, il ne s'agit que de nos propres membres. Au-delà du SCEP, il y a eu 12 000 autres pertes d'emploi directes dans les secteurs des pâtes, des papiers et des scieries. Combinez ces pertes d'emploi avec ce que les économistes appellent l'effet d'« entraînement », et l'impact global de ce que nous pouvons nommer une crise dans la foresterie peut se chiffrer de façon réaliste à près de 100 000 emplois perdus. Et cela est dû au fait que les emplois perdus dans le secteur forestier sont, et de loin, l'assise économique du cœur du Canada.

Lorsque l'usine a fermé à Smooth Rock Falls, en Ontario, quelque 200 membres du SCEP et leurs familles ont été immédiatement dévastés en raison des pertes de revenu familial; or, ce n'était qu'un début. Quelques semaines après cette même fermeture, le marché de l'immobilier s'est effondré faisant en sorte qu'aujourd'hui, à Smooth Rock Falls, il est possible de faire l'acquisition d'une très belle maison à trois ou quatre chambres sur un immense terrain pour moins de 20 000 \$ — et il n'y a aucun acheteur intéressé. Pourquoi? Parce que le marché d'alimentation est en train de fermer, ainsi que la pharmacie et de nombreuses autres petites entreprises, ce qui cimente une communauté.

Et la ville se voit déjà contrainte à réduire ses services de base parce qu'elle sait que l'assiette fiscale s'est envolée. Tembec n'était pas seulement le plus important employeur à Smooth Rock Falls, l'entreprise était également le plus important contribuable. Combinez cela à la perte de taxes foncières payées par les travailleurs et travailleuses de l'usine, et vous vous retrouvez avec une communauté en crise.

Inévitablement, les écoles seront les prochaines sur la liste. Comme les gens déménagent, les classes vont se vider; les concierges seront licenciés et les enseignantes et les enseignants ensuite. En bref, c'est un cercle vicieux qui se répète trop souvent partout au pays.

À Prince George et à Prince Albert, à The Pas, au Manitoba; dans les communautés partout en Ontario, de Dryden à Cornwall en passant par Smooth Rock Falls; dans les communautés partout au Québec, de New Richmond à Saint-Félicien en passant par Pontiac; dans l'Atlantique, de Stephenville à Terre-Neuve jusqu'à Bathurst au Nouveau-Brunswick. L'histoire est exactement la même.

[Français]

**M. Ménard :** Nous avons été très heureux d'apprendre que votre comité planifiait se déplacer dans certaines de ces communautés pour voir et entendre de vive voix ce qui s'y passe. Il est très important que votre comité puisse voir cela de première main.

Lorsque nous affirmons que le cœur du pays est en crise, ce n'est pas une exagération. Nous pensons également qu'il ne s'agit que d'un début. La dévastation économique a frappé fort. C'est un drame que vivent des milliers de gens, dans la quarantaine ou la cinquantaine, qui ont travaillé en usine toute leur vie. Ils sont souvent responsables d'enfants qui n'ont pas encore terminé leurs études.

But the economic devastation is only part of the story. It is those very mills and forests surrounding them that have provided employment to rural Canada for more than a century. Many regions depend on this industry and still cling to the hope that it will survive, but if the mills close, there is nowhere else to work. At present, mill workers are facing possible closure in Lebel-sur-Quevillon in Quebec. Here, if you do not work in the pulp and paper mill, you have to trap hares for a living, as there is nothing else to do.

Kapuskasing is not Toronto; Chandler is not Montreal; and Prince Albert is not Saskatoon. There are no alternatives for these working people. Too often thousands of people must leave their region, their communities and families to find work elsewhere. At present, they are fleeing west to the oil sands development where the money is good. There may be money there, but that is the only good thing to be said about this region.

In Alberta, limits are being pushed beyond the tolerance level because there is no infrastructure in place to accommodate all of the migrants from other parts of Canada. Even if the infrastructure were in place, we do not believe that moving people to the oil sands is a good idea. What we need to do is keep our communities alive rather than encourage migration of this nature, which is only a short-term solution.

The first thing we need from the industry and the governments across Canada is recognition that there is a crisis in the heartland, which will just keep getting worse unless we as a nation come to grips with it. On January 22, the industry did acknowledge the problem, but we are still awaiting a response from the governments, in particular the federal government. Above everything, we need this to be recognized.

Any hope of eradicating existing poverty in many of these regions will be lost without such recognition. In fact, we believe that poverty will increase well above current levels if we do not take quick action.

We appreciate the work that you are doing in forcing industry and provincial governments to pay particular attention to the mill towns and to consider future prospects if immediate action is not taken. Your visits to these communities, therefore, will open your eyes to the plight of these people and enable you to pay closer attention to today's reality.

We support you in your work and would like to cooperate in any way we can. We will be with you all the way. Our organization is present in all regions across Canada, from sea to sea, and so it is out of the question for us to consider giving up the fight for the survival of these regions. We will fight to the end because we believe that forestry jobs are worth saving, as there are no other alternatives for these regions.

La dévastation économique n'est qu'une partie de l'histoire. Nous parlons des usines et des forêts qui les entourent. Elles ont procuré de l'emploi aux régions rurales du Canada depuis plus d'un siècle. Beaucoup de régions reposent sur cette industrie et entretiennent encore l'espoir qu'elle survivra, mais si les usines ferment, il n'y a aucun autre endroit où travailler. Des travailleurs, à l'heure actuelle, font face à la possibilité de fermeture à Lebel-sur-Quevillon au Québec. Dans cette ville, si on ne travaille pas à l'usine de pâtes et papiers, on doit aller trapper le lièvre, car il n'y a rien d'autre à faire.

Kapuskasing n'est pas Toronto, Chandler n'est pas Montréal et Prince Albert n'est pas Saskatoon. Il n'y pas d'alternative pour ces travailleurs. Il arrive trop souvent que des milliers de gens doivent délaisser leur région, leur communauté et leur famille pour trouver de l'emploi ailleurs. À l'heure actuelle, ils fuient vers l'Ouest, vers l'exploitation pétrolière des sables bitumineux, là où se trouve l'argent. Il y a peut-être de l'argent là-bas, mais c'est peut-être la seule bonne chose qu'on peut dire de cette région.

En Alberta, et les limites sont repoussées au-delà de la tolérance, il n'y a pas d'infrastructures pour accueillir tous les travailleurs en provenance des autres régions. Même si ces infrastructures existaient, nous ne croyons pas que de déplacer tout le monde vers les régions où on exploite les sables bitumineux est une bonne idée. Il faut essayer de garder nos régions vivantes plutôt que d'avoir des migrations de ce genre qui ne représentent qu'une solution à court terme.

La première chose dont nous avons vraiment besoin de la part de l'industrie et du gouvernement à travers tout le Canada — l'industrie l'a fait avec nous le 22 janvier dernier, mais nous attendons toujours une réponse de la part des gouvernements, plus particulièrement du gouvernement fédéral — est qu'ils reconnaissent qu'il y a une crise au sein du monde rural et qu'elle s'aggravera à moins qu'à titre de nation nous ne saisissons cette crise par les cornes. Nous avons besoin d'abord et avant tout de cette reconnaissance.

Tout espoir d'éradication de la pauvreté actuelle dans plusieurs de ces régions sera perdu s'il n'y a pas cette reconnaissance. Nous pensons même que la pauvreté augmentera bien au-delà des niveaux actuels si on n'agit pas rapidement.

Nous apprécions votre travail qui obligera l'industrie et les gouvernements provinciaux à porter attention non seulement à la réalité des villes construites autour d'usines mais aussi à la menaçante perspective de demain si nous n'agissons pas maintenant. En vous déplaçant ainsi à travers les régions vous ouvrirez les yeux de bien des gens et pourrez porter une meilleure attention à la réalité que ces gens vivent.

Nous appuyons votre travail et nous souhaitons collaborer avec vous de toutes les façons possibles. Nous serons avec vous partout. En tant qu'organisation, nous sommes présents dans toutes les régions du Canada, d'un océan à l'autre. Il est hors de question pour nous d'abandonner la lutte pour la survie de ces régions. Nous allons nous battre jusqu'au bout, car nous pensons que les emplois en foresterie méritent d'être défendus. Il n'y a

We need to work hard to stamp out increasing poverty in these regions. Thank you very much for your attention. We are ready to answer your questions.

[English]

**The Chairman:** Thank you both. You have a sombre story to tell and I am glad that you are here to tell it.

**Senator Gustafson:** Rural poverty and the difficulty of keeping our young people in rural areas have been long-standing problems. Saskatchewan today has a booming economy due to oil, but agriculture is in trouble. I talked to a farmer this past week who indicated that he had to let the men go that were working on his farm because he could not afford to keep them. They go into the oil industry and they get high paying jobs.

Our young people want to go to the cities. They want to go to the big centres. You may not find that in the lumber industry as much, but that has been a trend. In the past few years, maybe our governments have been negligent in terms of even recognizing that there is a need in rural Canada. When I first became a member of Parliament 28 years ago, we were building skating rinks in municipalities and smaller towns, but those are now closed. That is because, for some reason, our young people do not want to stay in rural areas. How do we keep them there? What has the government done wrong?

I could go on and on. The wealth of this country comes from the land, whether through lumber, oil, gas, or agriculture. Nothing seems to go back in. That is for political reasons. There is no political will to do it. How do we deal with this problem?

Forestry is a renewable resource, so there is a hope. How can we bring people back without offering interesting jobs? To offer attractive employment, our industries have to evolve and produce more than lumber. The young people went away for better education, so we must provide interesting job opportunities to entice them to come back. They would not be interested in returning to build a sawmill, but they would like to be engineers in a mill where the process will be much more exciting and sophisticated. This is part of the solution.

[Translation]

**Mr. Ménard:** Actually, one of the reasons why young people tend to leave these regions is to search for better education. Most of the time, young people will leave the mill communities to continue their studies in institutions of higher education.

aucune alternative pour ces régions. Nous devons travailler fort pour éradiquer la pauvreté qui sévit dans ces régions. Merci beaucoup de votre attention. Nous sommes prêts à répondre à vos questions.

[Traduction]

**La présidente :** Merci à vous deux. Vous nous avez brossé un sombre tableau, et je suis contente que vous ayez pu le faire aujourd'hui.

**Le sénateur Gustafson :** La pauvreté rurale et la difficulté à garder nos jeunes dans les régions rurales sont des problèmes auxquels nous faisons face depuis longtemps. Aujourd'hui, grâce au pétrole, l'économie de la Saskatchewan est en plein essor, mais son agriculture est en difficulté. J'ai parlé à un agriculteur la semaine dernière qui m'a expliqué qu'il a dû se départir des travailleurs de son exploitation agricole parce qu'il n'arrivait plus à les payer. En fait, ils sont partis travailler dans l'industrie pétrolière où ils obtiennent des emplois très bien rémunérés.

Nos jeunes ont envie d'aller vivre à la ville. Ils sont attirés par les grands centres. Peut-être est-ce différent dans l'industrie du bois de sciage, mais la tendance est là. Il est possible que, dans les dernières années, nos gouvernements aient été négligents en ne reconnaissant pas les besoins des régions rurales canadiennes. La première fois où j'ai été élu député, il y a 28 ans, nous construisions des patinoires dans les municipalités et les petites villes; aujourd'hui, ces patinoires sont fermées. Pour une raison qui m'échappe, nos jeunes n'ont pas envie de rester dans les régions rurales. Comment les y garder? Où le gouvernement a-t-il fauté?

Je pourrais continuer pendant longtemps. Le patrimoine du Canada provient de la terre : bois, pétrole, gaz ou produits de l'agriculture. On prend tout, mais ne donne rien en retour. Les raisons qui expliquent cela sont politiques. La volonté politique n'y est pas. Comment faire face à ce problème?

La forêt est une ressource renouvelable; il y a donc de l'espoir. Mais comment faire revenir les gens si nous n'avons pas d'emplois intéressants à leur offrir? Si nous voulons y arriver, nos industries doivent évoluer et produire plus que du bois. Les jeunes sont partis, pour suivre de meilleurs programmes d'études; nous devons donc leur offrir des emplois intéressants qui leur donneront envie de revenir. Ils ne seront peut-être pas intéressés à revenir construire une scierie, mais ils aimeraient sûrement être ingénieurs dans une usine où les méthodes de travail sont plus excitantes et font appel à la haute technologie. Voici une partie de la solution.

[Français]

**M. Ménard :** Effectivement, une des raisons pour lesquelles les jeunes quittent ces régions est pour aller chercher un niveau d'éducation. La plupart du temps, les jeunes vont quitter la région où se trouve l'usine afin d'aller s'instruire dans des écoles supérieures.

Perhaps, what we should be asking ourselves is not how can we stop these young people from leaving, but how can we attract them to these regions? Of course, employment is the main issue here. Without jobs, how can we possibly think of enticing our young people to come back to these remote areas?

Why do we still have hope? We are more familiar with forestry than we are with agriculture, and forestry is a renewable resource; therefore, there is hope. So, how do we bring the young people back? By offering them interesting job opportunities. That is just part of the solution. In order to provide interesting job opportunities, we must help our industries to develop their production activities to offer products other than 2 x 4s and 2 x 6s. Whether we offer high value-added products or hi-tech products, interesting job opportunities will be created for our young people who would be interested in coming back to the communities that they had previously abandoned for a better education. They would not be interested in coming back to operate a sawmill, but they may be interested in working as engineers in a mill which has undergone major changes. This is part of the solution.

[English]

**Mr. Coles:** Senator Gustafson, I am very pleased that you mentioned Saskatchewan. I was the senior officer for our union for six years and, quite sadly, I had to live through the closure of the Prince Albert pulp mill owned by Weyerhaeuser, now Domtar. Saskatchewan is the worst example of the forestry industry in Canada. There is no forest industry left; it has shut down. It has a tremendous impact on rural Saskatchewan, both farming and forestry. You will get natural rationalization — I hate to use that word because it is a corporate term — across the Prairies where small communities are moving to somewhat larger communities. Those somewhat larger communities, such as Saskatoon and Prince Albert, are being devastated by the collapse of the forestry industry. It is affecting both agriculture and forestry, because many of those farmers' sons, daughters and family members worked in the forest industry. There is hardly a sawmill running in Saskatchewan. The whole industry is shut down. The pulp mill is shut down. The income to the province may be up, but people will move away because there is no employment. It is simple. It does not matter if you are a mill manager or an engineer; Weyerhaeuser has laid off all of its senior management staff, and all of its corporate head office people are all gone. A province has been razed. I hope you look seriously at that. The forestry industry is affecting both the agriculture and forestry sectors.

**Senator Tkachuk:** My father actually worked in the Prince Albert pulp mill for a good portion of his life. He was a member of the union there and retired 24 years ago. He is still alive and was quite devastated by what happened when that pulp mill closed. It was a big part of his and our family's life.

La question n'est peut-être pas comment les empêcher de quitter les régions mais plutôt comment les attirer. Évidemment, cela passe par l'emploi. Sans emploi, comment ramener nos jeunes dans ces régions éloignées?

Pourquoi gardons-nous espoir? Nous connaissons mieux la forêt que l'agriculture et la forêt est une ressource renouvelable, il y a donc de l'espoir. Comment ramener les jeunes? En leur offrant des emplois intéressants. Cela fait partie de la solution. Pour offrir des emplois intéressants, il faut accompagner nos industries afin qu'elles se transforment et produisent autre chose que du 2 X 4 et du 2 X 6. Mais que l'on aille vers des produits à haute valeur ajoutée ou des produits à haute technologie, cela offre des emplois intéressants et nos jeunes qui sont allés en ville pour avoir une meilleure éducation seront intéressés à revenir dans les régions. Ils ne sont pas intéressés à revenir pour opérer un moulin à scie, mais ils le seront peut-être pour devenir ingénieur dans une usine où l'on fera de la transformation beaucoup plus intéressante. C'est une partie de la solution.

[Traduction]

**M. Coles :** Sénateur Gustafson, je suis très heureux que vous ayez fait mention de la Saskatchewan. J'ai été président de notre syndicat pendant six ans et, malheureusement, j'ai dû assister à la fermeture de l'usine de pâte à papier de Prince Albert, exploitée à l'époque par Weyerhaeuser, qui est devenue aujourd'hui Domtar. La Saskatchewan est le pire exemple pour l'industrie forestière au Canada. En fait, on n'y trouve plus d'industrie forestière; elle a définitivement disparu. Les répercussions sur les régions rurales de la Saskatchewan, tant pour l'agriculture que pour l'industrie forestière, sont énormes. Il y aura une rationalisation naturelle — je hais cette expression, car elle appartient au domaine des entreprises — partout dans les Prairies où les gens des petites collectivités vont s'installer dans des localités un peu plus importantes. Or ces dernières, comme Saskatoon et Prince Albert, sont ravagées par l'effondrement de l'industrie forestière. Cela touche l'agriculture tout comme les forêts; dans les familles agricoles, il y en a beaucoup qui travaillent dans l'industrie forestière. On a du mal à trouver une scierie qui fonctionne en Saskatchewan. L'industrie au grand complet est paralysée. L'usine de pâte à papier est fermée. Les revenus de la province ont beau être à la hausse, les gens vont tout de même partir, car il n'y a pas d'emplois. C'est facile à comprendre. Cela importe peu que vous soyez gestionnaire d'usine ou ingénieur; Weyerhaeuser a licencié tous ses cadres de gestion supérieure, et tous les employés du siège social de l'entreprise sont partis. Une province a été rasée. J'espère que vous vous pencherez sérieusement sur cette question. L'industrie forestière touche autant le secteur de l'agriculture que celui de la forêt.

**Le sénateur Tkachuk :** Pour tout dire, mon père a travaillé à l'usine de pâte à papier de Prince Albert pendant une bonne partie de sa vie. Il était membre du syndicat et a pris sa retraite il y a 24 ans. Il est toujours vivant; la fermeture de l'usine de pâte à papier l'a fortement perturbé, car cette dernière a constitué une grande part de sa vie et de celle de sa famille.

What is causing the shut down of the pulp mills, not only in Prince Albert, but in other parts of the country as well?

**Mr. Coles:** Prince Albert was a corporate decision, not based on profitability. It just did not fit Weyerhaeuser's niche. When you shut the pulp and its fine grade paper mill down, that has a spin-off effect, because you cannot have a profitable solid wood side sawmill without a pulp mill. The waste from the sawmill is called residuals, a fancy word for chips. A sawmill also produces hog, which is bark and scraps. If you cannot get rid of those, you cannot function. You cannot burn them because that is not good for the environment, although it is economical. You need to have a healthy pulp mill and paper mill in order to have a solid wood side. That is why Saskatchewan shut down.

There are a number of factors in the rest of Canada. Some would say market conditions, which is relatively true. In our terms, the real reason has been a capital strike for three decades. Our equipment in Canada is very old. It has not been modernized, in most cases, and it is not competitive worldwide. That lack of investment has continued. Many of the firms that are shutting down and leaving Canada have invested large sums in offshore countries that compete directly with Canada. Primarily our industry is old and antiquated. By and large, it cannot compete internationally.

**Senator Tkachuk:** What causes that? Why would companies go somewhere else instead of reinvesting in their pulp mills in Canada?

**Mr. Coles:** It is the same reason they came to Canada in the first place: it was cheap, with cheap water, cheap fibre, and no regulations. Do you remember what Canada was like before we had regulations? We used to dump the stuff right across from here into the river. Companies will move to South America or Indonesia, anywhere they can invest and avoid environmental regulations, tax regimes, et cetera.

**Senator Tkachuk:** There has not been a fall off in demand.

**Mr. Coles:** There has been some fall off in demand, no question about it, particularly in the fine grades, the printing papers. The computer is now hitting us in newsprint. There is still a huge demand worldwide, and there has been rationalization of the industry and natural closures over time. Our biggest problem in Canada right now is that on many grades of paper we are not competitive. Canada is one of the very few foresting countries in the world that has no industrial strategy. Look at what the governments of the Scandinavian countries have done around taxation and cutting edge research and development. We used to manufacture the machines that make paper; now those machines are manufactured in Europe. The cutting edge in the

Quelle est la cause de la fermeture des usines de pâte à papier à Prince Albert comme ailleurs au pays?

**M. Coles :** Dans le cas de Prince Albert, il s'agissait d'une décision d'entreprise sans égard à la rentabilité. L'usine ne correspondait simplement pas au créneau de Weyerhaeuser. La fermeture d'une usine et l'arrêt de production de papier de haute qualité ont un effet d'entraînement, car une scierie de produits en bois massif rentable ne peut exister sans une usine de pâte à papier. Les déchets de la scierie sont appelés produits résiduels, gentille expression utilisée pour désigner les copeaux de bois. Une scierie produit également des produits résiduels, dont des écorces. Si vous ne pouvez vous en débarrasser, votre scierie ne pourra pas fonctionner. Par ailleurs, vous ne pouvez pas les brûler, car cette méthode n'est pas bonne pour l'environnement, même si elle coûte peu. De plus, votre usine de pâte à papier et votre usine de papier doivent être prospères pour favoriser l'industrie des produits en bois massif. Voilà pourquoi la Saskatchewan est paralysée.

Il y a plusieurs facteurs dans le reste du Canada. Certains font état de la conjoncture du marché, ce qui est vrai, en partie. Selon notre point de vue, la vraie raison était un manque de capitaux depuis trois décennies. Au Canada, notre équipement est très ancien. Il n'a pas été renouvelé et, dans la plupart des cas, il n'est pas concurrentiel à l'échelle mondiale. Le manque d'investissements s'est poursuivi. Parmi les entreprises qui ferment et quittent le Canada, nombre d'entre elles ont investi de fortes sommes dans des pays qui sont directement en concurrence avec le Canada. Essentiellement, notre industrie a pris de l'âge et est désuète. Pour résumer, nous ne sommes pas concurrentiels à l'échelle mondiale.

**Le sénateur Tkachuk :** Quelle est la cause? Pourquoi des entreprises iraient-elles ailleurs au lieu de réinvestir des fonds dans leurs usines de pâte à papier au Canada?

**M. Coles :** Pour la même raison que celle qui les a incitées à venir s'installer au Canada au début. Tout y était bon marché — l'eau et la fibre —, sans compter l'absence de réglementation. Vous rappelez-vous à quoi ressemblait le Canada avant l'apparition de la réglementation? On se débarrassait de ses déchets dans la rivière juste en face. Maintenant, les entreprises déménagent en Amérique du Sud ou en Indonésie où elles peuvent investir et éviter les règlements environnementaux, les régimes fiscaux, etc.

**Le sénateur Tkachuk :** Pourtant, la demande n'a pas diminué.

**M. Coles :** La demande a connu une certaine baisse, cela ne fait aucun doute, plus particulièrement pour les papiers de haute qualité, les papiers d'impression. L'ordinateur a actuellement un effet sur la demande de papier journal. Cependant, à l'échelle mondiale, la demande est toujours forte; nous avons assisté à la rationalisation de l'industrie et à des fermetures d'usine. Au Canada, actuellement, nous ne sommes pas concurrentiels en ce qui touche de nombreux types de papier, et c'est là notre plus sérieux problème. En fait, le Canada est un des rares pays producteurs de produits du bois au monde à ne pas avoir de stratégie industrielle. Voyez les mesures prises par les gouvernements des pays scandinaves en matière d'imposition et

forestry industry is in Europe. The most modern equipment is coming out of Europe. We do not produce forestry engineers in Canada. About a million things have gone wrong, and very few have gone right.

Regardless of who has been in power, there has not been a federal industrial strategy for the forest sector even though it is our biggest commodity.

**Senator Tkachuk:** That was interesting. This is about not only what caused the failure of these industries but also what government policies we could put in place either to reinvigorate the industry or to sustain what we still have.

Beyond the policies within the industry, I want to examine the area of workers devastated by job-loss and what government policies might help them to find jobs elsewhere. We can develop industry policy but it takes years to have an effect. Meanwhile, people sit without jobs in these small communities.

In Prince Albert, where my parents' home was, there were many migrant workers. People came from all over Canada, specifically from the Quebec pulp and paper industry and from Newfoundland, to work in the pulp mill. Many of them did not go back home but stayed until they retired. They became part of the community.

Even though we might not like what is happening in this kind of wild west Alberta oil and tar sands industry because of the large influx of workers, it is a tremendous economic opportunity. How do we help people to find work and relocate where they can earn good money and build a base for their families? Is that possible and how can it be done?

**Mr. Coles:** There is a system that we call "just transition." The term is not well defined, even by us. Quebec and British Columbia have reduced the annual allowable cut because society said that to sustain the industry, fewer trees should be cut. Society has a responsibility to the people and to the communities. Tax breaks to the communities would help them to remain vibrant until they transition. It is an issue of adequate training and allowing the existing regimes to remain in place so that people are able to upgrade their skills. The CEP also represents many workers in Fort McMurray, which is not the panacea of North America.

**Senator Tkachuk:** I did not say that it was.

de R-D de pointe. Nous fabriquions les machines à papier; ces machines sont maintenant fabriquées en Europe. C'est l'Europe qui est à la fine pointe de la technologie dans le domaine de l'industrie forestière. L'équipement vraiment moderne est européen. Nous ne formons pas d'ingénieurs forestiers au Canada. Presque tout va de travers et très peu de choses fonctionnent bien.

Quel que soit le parti au pouvoir, aucune stratégie industrielle fédérale n'a été mise en œuvre dans le secteur forestier, même si le bois constitue notre matière première la plus importante.

**Le sénateur Tkachuk :** C'était intéressant. Il s'agit non seulement des causes de l'échec de ces industries, mais également des politiques gouvernementales que nous pourrions mettre en place afin de revigorer l'industrie ou de conserver ce qu'il nous en reste.

Au-delà des politiques existantes au sein de l'industrie, je veux examiner la question des travailleuses et travailleurs anéantis par les pertes d'emploi et la façon dont les politiques gouvernementales pourraient les aider à trouver un autre emploi ailleurs. On peut élaborer des politiques industrielles, mais il faut attendre des années avant qu'elles ne se concrétisent. Pendant ce temps, dans les petites localités, des gens demeurent sans emploi.

À Prince Albert, ville de mes parents, il y avait de nombreux travailleurs et travailleuses migrants. Des gens de partout au Canada, plus particulièrement du Québec, où ils travaillaient dans l'industrie des pâtes et papier, et de Terre-Neuve, venaient travailler à l'usine de pâte à papier. Nombre d'entre eux ne sont pas retournés dans leur province, mais sont restés chez nous jusqu'à leur retraite. Ils se sont intégrés à notre collectivité.

Même s'il se peut que ce qui se passe dans cette espèce de « Wild West Alberta » de l'industrie pétrolière et des sables bitumineux ne nous plaise pas en raison du flot énorme de travailleuses et de travailleurs, il s'agit là d'une formidable occasion du point de vue économique. Comment aider les gens à trouver du travail et à s'installer là où ils peuvent bien gagner leur vie et assurer la subsistance de leur famille? Cela est-il possible et comment faut-il s'y prendre?

**M. Coles :** Il existe un système que nous appelons la « transition équitable ». La définition du terme n'est pas claire, même pour nous. Le Québec et la Colombie-Britannique ont réduit leur nombre de coupes admissibles annuelles parce que la société a dit que, pour appuyer l'industrie, on devait couper moins d'arbres. Par ailleurs, la société a des comptes à rendre aux gens et aux collectivités. Grâce aux allègements fiscaux qui leur seraient consentis, ces dernières pourraient conserver leur dynamisme jusqu'à la fin de la période de transition. Il s'agirait d'offrir la formation pertinente et de garder les régimes actuels afin que les gens soient en mesure de perfectionner leurs compétences. Le SCEP représente également de nombreux travailleurs et travailleuses de Fort McMurray; cet endroit ne constitue pas la panacée de l'Amérique du Nord.

**Le sénateur Tkachuk :** Je n'ai jamais dit ça.

**Mr. Coles:** Intellectually, we have to look at the concept of having one economic driver in a country that we can all depend upon: the tar sands or the oil industry. That is problematic. When a community is completely devastated, the people need to be given transitional funding to move into new industries. Those jobs in Alberta are classified as highly skilled. There are few jobs for labourers. We represent both construction workers in the oil patch and refinery workers in Alberta. Those are highly skilled positions. A person cannot simply move from the wood room at Prince Albert into the refinery at Suncor.

**Senator Tkachuk:** In the West, we call the economic engine "diversification." We always thought that having the economic engine in Southern Ontario was not good for the country either. We think that this is our opportunity. All of those jobs bring a tremendous amount of economic activity. All of it is built around the fact of those highly skilled jobs in the oil industry in Alberta. The mining industry in Saskatchewan has brought opportunity to the people of my province; and that has been a good thing. Saskatoon does not really have an unemployment rate. It has been fantastic. We can welcome some workers to our province. There are many jobs to be had and employers are crying for workers. Everywhere there are signs that read, "we need you."

**Senator Gustafson:** I have a short supplementary question. I spoke to someone from China who said that they can hire a worker in China for U.S. \$100 per month. We are into a global problem that will affect all of North America in a big way. How will we compete globally with such low wages? The pumps used to get the oil out of the ground in Saskatchewan have come from China, having capitalized on the market.

[Translation]

**Mr. Ménard:** First, we need to compare labour costs. At the same time, we also need to compare labour skills.

How can we compete with these people? By having an extremely skilled labour force and by producing highly-refined products here. Instead of producing commodity products, we need to concentrate on products that the Chinese are not able to produce.

However, we need help to accomplish this change, so we need to make this about-face very quickly. Earlier, my colleague Mr. Coles indicated that the industry has neglected to invest in equipment for years. As a result, our industry is not currently proving competitive because we are producing lower grade products.

**M. Coles :** Sur le plan intellectuel, nous devons examiner le concept selon lequel nous pourrions, au pays, avoir un moteur économique : les sables bitumineux et l'industrie pétrolière. Mais cela est problématique. Quand une collectivité est complètement dévastée sur le plan économique, les gens doivent avoir accès à du financement transitoire pour se tourner vers de nouvelles industries. Or, les emplois en Alberta sont hautement qualifiés. En fait, il y a peu d'emplois pour les ouvriers. Nous représentons autant les travailleurs de la construction dans les champs de pétrole que les travailleurs des raffineries en Alberta. Ce sont des métiers hautement qualifiés. Personne ne peut pas simplement passer d'une salle de préparation du bois de Prince Albert à la raffinerie chez Suncor.

**Le sénateur Tkachuk :** Dans l'Ouest canadien, le moteur économique, c'est la « diversification ». Nous avons toujours pensé qu'un moteur économique situé dans le sud de l'Ontario n'était pas à l'avantage du Canada. Selon nous, c'est notre chance. Tous ces emplois créent une activité économique énorme. À vrai dire, tout cela repose sur les emplois hautement spécialisés de l'industrie pétrolière en Alberta. En Saskatchewan, l'industrie minière a offert des perspectives aux gens de ma province; et c'est une bonne chose. À Saskatoon, il n'y a pas vraiment de taux de chômage. C'est fantastique. Nous pouvons accueillir des travailleurs dans notre province. Il y a de nombreux emplois vacants, et les employeurs font des pieds et des mains pour embaucher. Partout, on peut voir des affiches « Nous embauchons ».

**Le sénateur Gustafson :** J'ai une courte question complémentaire. J'ai discuté avec un Chinois qui m'a dit que, là-bas, il est possible d'engager quelqu'un à 100 \$ américains par mois. Dans ce contexte, nous faisons face à un problème mondial qui nuira fortement à toute l'Amérique du Nord. À cause de tels faibles salaires, comment pourrions-nous affronter la concurrence mondiale? Les pompes que nous utilisons pour extraire le pétrole en Saskatchewan proviennent de la Chine, qui a su tirer profit du marché.

[Français]

**M. Ménard :** La première chose que l'on compare, ce sont évidemment les coûts de main-d'œuvre. On peut comparer les coûts, mais il faut toutefois comparer également les compétences de la main-d'œuvre.

Comment pouvons-nous concurrencer ces gens? En ayant une main-d'œuvre ultra compétente et en produisant ici des produits ultra raffinés. Plutôt que de produire des produits de commodité, il faut se tourner vers des produits que les Chinois ne sont pas en mesure de fabriquer.

Mais nous avons besoin d'aide pour effectuer ce virage, car nous devons rapidement faire volte-face. Mon confrère, M. Coles, a indiqué plus tôt que l'industrie a négligé d'investir dans ses équipements pendant des années. Par conséquent, aujourd'hui notre industrie n'arrive pas à être de la concurrence parce que nous faisons des produits qui ne sont pas de la plus haute qualité.

We therefore need to make investments to be able to make changes and to produce higher value-added products. Then we will be able to compete with China and India.

But to do this, as I mentioned earlier, we need help. The industry needs to benefit from fiscal measures or specific government programmes. So, if we were to take a look at Canada's tax base, we would see that the money is in Ottawa. The government has the means to develop a training and employment plan to help the industry and the communities.

[English]

**Senator Gustafson:** This morning, Chrysler is laying off 2,000 workers; so there you go. How will we compete with this kind of action?

**Mr. Coles:** If I may, I have a quick answer to that. In the sectors that we are talking about — oil and gas — wages are not the issue because they are only a small percentage of the costs. Suncor or Syncrude will tell you that wages are not the issue because they are capital intensive industries. Those jobs are created on a skill-base level, and that is the issue.

**Senator Gustafson:** None of these jobs do either. That could be a factor.

**Senator Peterson:** My issues are much the same as Senator Tkachuk's. We have to find the root issue so that we know precisely what we are dealing with. We ruled out overcapacity and there is no lack of raw product, being a renewable resource. That brings us to the failure to modernize. Does that mean we should fight and not give up on the industry? What do we fight for? Is that the issue? Is there a niche market where Canada excels that we could focus on to try to save this industry?

The Senate recognizes that there is a crisis and wants to find solutions. However, we cannot be all over the map. We have to focus. We need you to tell us what the issue is so that we can come up with a strategy to move forward.

**Mr. Coles:** To correct my statement, there are capacity issues, namely, overproduction. That is worldwide. Everyone has been shrinking, but in Canada we have gone way past what would be natural reduction as markets change, because of our inability to compete. We have old equipment, and it inflates the cost of producing any given tonne of product.

We need immediate research and development. We have good fibre here. We should stop competing in low grade commodities and compete in high grade commodities. I have listened to the industry go on and on saying there must be something else we can do. I am not a scientist or a researcher, but my instincts tell me that if we have not done any research and development for three decades, we are behind the eight ball. As I understand it, we have a taxation regime that impairs the ability to invest.

Nous devons donc investir pour effectuer un virage et être en mesure de fabriquer des produits à plus haute valeur ajoutée. De cette façon, nous pourrions concurrencer la Chine ou l'Inde.

Mais pour ce faire, comme je l'ai dit plus tôt, nous avons besoin d'aide. L'industrie doit bénéficier de mesures fiscales ou de programmes spécifiques du gouvernement. Et si on regarde l'assiette fiscale au Canada, on dit que l'argent est à Ottawa. Le gouvernement a les moyens de développer une stratégie pour accompagner cette industrie et les communautés dans les programmes de formation et de main-d'œuvre.

[Traduction]

**Le sénateur Gustafson :** Tenez, ce matin, Chrysler a mis à pied 2 000 travailleurs. Que pouvons-nous y faire?

**M. Coles :** Si vous me le permettez, j'aimerais répondre succinctement. Dans les secteurs dont il est question — le pétrole et le gaz naturel —, les salaires ne sont pas un facteur, car ils ne représentent qu'un faible pourcentage des coûts. Suncor ou Syncrude vous le diront, les salaires ne sont pas un facteur parce que ce sont des industries hautement capitalistiques. Ces emplois exigent des compétences spécialisées. C'est le principal facteur.

**Le sénateur Gustafson :** Les autres emplois ne nécessitent pas de compétences particulières. Cela pourrait être un facteur.

**Le sénateur Peterson :** Mes préoccupations sont les mêmes que celles du sénateur Tkachuk. Nous devons trouver la source du problème afin de savoir précisément de quoi il en retourne. Nous avons éliminé la surcapacité, et la ressource ne manque pas puisqu'elle est renouvelable. Cela nous amène donc à l'absence de modernisation. Est-ce que cela veut dire que nous devrions nous battre pour cette industrie et ne pas abandonner? Pourquoi se battre? Est-ce vraiment l'enjeu? Existe-t-il un créneau dans lequel le Canada excelle et où nous pourrions nous concentrer nos efforts pour sauver cette industrie?

Le Sénat reconnaît qu'il y a une crise et veut trouver des solutions. Cependant, nous ne pouvons agir partout à la fois. Nous devons concentrer nos efforts. Vous devez nous expliquer le problème afin que nous puissions proposer des stratégies.

**M. Coles :** Je dois me rétracter : il y a des problèmes de capacité, notamment une surproduction. C'est un problème universel. Il y a des réductions partout, mais au Canada, la baisse a été beaucoup plus marquée que celle découlant naturellement des fluctuations du marché parce que nous ne sommes pas concurrentiels. Notre équipement est désuet, et cela fait augmenter les coûts de production de n'importe quelle tonne de produits.

Dans l'immédiat, nous avons besoin de R-D. La fibre est de qualité ici. Nous devrions nous concentrer sur les produits haut de gamme et non les produits bas de gamme. Les gens de l'industrie répètent sans cesse qu'il doit bien y avoir quelque chose d'autre à faire. Je ne suis pas un scientifique ni un chercheur, mais mon instinct me dit que, si nous n'avons pas effectué de R-D depuis 30 ans, nous accusons un retard. Selon moi, notre régime fiscal nuit aux investissements.

Together with the Forest Products Association of Canada, we have produced a joint statement on where we should go with the government and the industry. We are calling for a number of measures. We are asking for a summit in Canada of the industry, the government, the workers, communities, First Nations and environmentalists. Forestry is a renewable resource. We could be doing many things, but we need someone to step up to the plate.

[Translation]

**Mr. Ménard:** I would like to make a small comment. Canada is a vast country. When you ask if there is a particular niche market for us, I do not believe that there is only one solution. For this reason, we are asking for a national summit where representatives from all the provincial governments and communities can get involved. The solution for Northern Quebec is not the same solution for British Columbia. We do not make the same products, and we do not work with the same kind of lumber. I come from Quebec and the first time I saw the lumber in British Columbia, I was very impressed; it is very different. Therefore, there is not just the one solution to this problem.

[English]

**Senator Callbeck:** You have painted a picture of how devastating a mill closure can be and how it affects housing prices, businesses and so on, as in Smooth Rock Falls, for example, where 200 jobs were lost.

What are your major recommendations to the government regarding policies to help the industry? You mentioned research, taxation and relocating people. If the government asked you for your top five recommendations, what would they be?

[Translation]

**Mr. Ménard:** To start with, we need to make changes if we want to have thriving forests. So when we talk about thriving forests, we need to talk about reinvesting in research and development activities, and set up special funds to restore previously destroyed areas. There are areas where we have overused resources. We need to reinvest in planting and management activities. We need to recreate ecosystems that will allow this renewable resource to thrive again. We need to work on this issue in accordance with the Kyoto protocol and find a more ecological way of working.

We also need to have a dynamic and prosperous industry. We have relied on this industry for years. Today, the industry needs investment support and a national strategy to encourage industries to invest in this sector. There are different ways of doing this. There are many areas where we need to focus on research activities; for example in bioenergy or hi-tech research.

En collaboration avec l'Association des produits forestiers du Canada, nous avons indiqué quelle direction devraient prendre le gouvernement et l'industrie. Nous préconisons plusieurs mesures. Nous demandons qu'on organise un sommet regroupant l'industrie, le gouvernement, les travailleurs, les collectivités, les Premières nations et les environnementalistes. La forêt est une ressource renouvelable. Nous pourrions adopter bien des mesures, mais quelqu'un doit prendre les choses en main.

[Français]

**M. Ménard :** J'aurais un petit commentaire à faire. Le Canada est un très vaste pays. Lorsque vous demandez s'il n'y aurait pas une niche vers laquelle on pourrait aller, je crois qu'il n'y aura pas qu'une solution. C'est pour cette raison que l'on demande la tenue d'un sommet national où on impliquerait l'ensemble des gouvernements provinciaux et les communautés. La solution n'est pas la même dans le Nord du Québec qu'en Colombie-Britannique. On ne fait pas les mêmes produits, on ne travaille pas avec la même sorte de billots. Je viens du Québec et la première fois que j'ai vu les billots en Colombie-Britannique, j'étais très impressionné, c'est très différent. Il n'y aura donc pas de solution unique à ce problème.

[Traduction]

**Le sénateur Callbeck :** Vous avez dressé un tableau des effets dévastateurs de la fermeture d'une usine et de ses répercussions notamment sur le prix des maisons et les entreprises locales, comme ce fut le cas à Smooth Rock Falls, où 200 emplois ont disparu.

Quelles sont les principales recommandations que vous formulerez au gouvernement pour aider l'industrie? Vous avez mentionné la recherche, les impôts et la réinstallation des gens. Si le gouvernement vous demandait vos cinq recommandations principales, quelles seraient-elles?

[Français]

**M. Ménard :** Premièrement, on doit prendre le virage afin d'avoir une forêt en santé. Donc, quand on parle d'une forêt en santé, on parle de réinvestissement, là aussi dans la recherche et le développement, créer des fonds spéciaux pour restaurer les endroits où on l'a dévastée. Il y a des endroits où on a trop utilisé la ressource. Il faut réinvestir, que ce soit en plantation ou dans une meilleure gestion. Il faut donc recréer des écosystèmes qui feront en sorte que cette ressource renouvelable va revivre. Il faut travailler sur cet aspect, dans le respect du protocole de Kyoto. Au niveau écologique, il faut travailler notre forêt d'une meilleure façon.

Deuxièmement, il faut avoir une industrie dynamique et prospère. Nous vivons sur cette industrie depuis des années. À l'heure actuelle, elle a besoin d'investissements et d'accompagnement, de stratégie nationale afin d'encourager les industries à investir dans ce secteur. Cela peut prendre différentes formes. Il y a beaucoup d'endroits dans lesquels on doit faire davantage de la recherche, que ce soit en bioénergie ou en recherche de haute technologie.

Senator Tkachuk mentioned earlier that, in the meantime, we have to help those communities in crisis. There too, we need to set up specific programmes such as training or relocation programmes. These communities need our help to get through this crisis with various initiatives such as training programmes.

All these are proposals that we are putting forward with the industry. In fact, these proposals have been developed in collaboration with the industry. As a matter of priority, we need to recognize that there is a crisis. As a result, we are asking the Harper government to immediately call for a national summit on the industry's crisis. Then we can ask all the stakeholders to add their grain of salt to the proposals that I have just put forward, thus offering solutions that are better adapted to different communities and areas. Talking to communities is one of the first steps to take; they are the ones that know what their real needs are.

[English]

**Senator Callbeck:** You mentioned a summit. Has there ever been one?

**Mr. Coles:** Not to our knowledge. We have unanimous agreement between the industry and ourselves, calling upon the government to call such a summit. The industry and the union have agreed to a draft document, and we are also now working very closely with First Nations leaders, environmental groups and community groups, because we think that the solution has to be a holistic view. Just hearing from us is not good enough. You need to have a high level discussion about the crisis.

This crisis affects not only those who work in the industry. It affects all of Canada. It is a huge carbon sink. It is about Kyoto, First Nations' rights and whether we want to have a rural Canada. Maybe we do not. That is my life, but there is a debate among some sectors of society who muse that we should not have a rural society.

Those are our demands. Start at the root. The work that this committee is doing will help us get that off the ground. Before the time runs out, there are certain sectors of Canada in Quebec that I would urge you to see, where the failure of the industry has devastated whole regions. Northern Saskatchewan is another as is the northwest corner of British Columbia, where, except for one or two, every sawmill, pulp mill and logging operation has closed, including Terrace and Smithers. In The Hazeltons, a sawmill that was 90 per cent First Nations — all good jobs — shut down in early 2002. Many of those workers have never gone back to work because First Nations people will not leave their community. They will not go to the patch. They were there many generations before us, and they are not leaving. Without good forestry jobs, the poverty is incredible. If you want to see poverty in rural Canada, we can give you a list where it is not just

Le sénateur Tkachuk en a parlé plus tôt, pendant ce temps, il faut accompagner les communautés en crise. Là aussi, on a besoin de programmes spécifiques, que ce soit en termes de formation ou de déplacement. Il faut aider ces communautés afin qu'elles puissent passer à travers la crise, entre autres par des programmes de formation.

Mais tout cela, ce sont des propositions que l'on met de l'avant avec l'industrie. Ces propositions ont d'ailleurs été élaborées en collaboration avec l'industrie. Ce que nous devons faire en priorité c'est de constater qu'il y a une crise. Et pour cela, on demande au gouvernement Harper de recommander immédiatement la tenue d'un sommet national sur la crise dans l'industrie. Nous pourrions alors demander à tous les intervenants d'ajouter leur grain de sel aux propositions que je viens de faire et ce qui permettra d'avoir des solutions mieux adaptées aux différentes communautés et aux différentes régions. Parler aux communautés est une des premières choses à faire. Ils pourront vous faire part de leurs véritables besoins.

[Traduction]

**Le sénateur Callbeck :** Vous avez parlé d'un sommet. Y en a-t-il déjà eu un?

**M. Coles :** Pas à notre connaissance. Nous nous sommes entendus à l'unanimité avec les gens de l'industrie, demandant au gouvernement de convoquer un tel sommet. L'industrie et le syndicat ont convenu de rédiger un document, et nous travaillons aussi en étroite collaboration avec les chefs des Premières nations, les groupes environnementaux et les groupes communautaires, car nous croyons que la solution doit avoir une vision d'ensemble. Il n'est pas suffisant que vous nous écoutiez. Vous devez avoir un débat sur cette crise à un niveau supérieur.

Cette crise ne touche pas seulement les travailleurs de l'industrie, elle touche tout le Canada. C'est un énorme puits de carbone. Ça concerne Kyoto et les droits des Premières nations. Voulons-nous de nos régions rurales? Peut-être pas. Moi, c'est ma vie, mais certains pans de la société pensent qu'il ne devrait pas y avoir de société rurale.

Voilà nos demandes. Partez de la base. Le travail du comité nous aidera à démarrer. Avant qu'il ne soit trop tard, il y a certaines régions au Québec que je vous incite à visiter. L'échec de l'industrie dans ces endroits les a complètement dévastées. Le nord de la Saskatchewan connaît les mêmes problèmes, tout comme le nord-ouest de la Colombie-Britannique où, sauf une ou deux, toutes les usines de pâte, les scieries et les exploitations forestières ont été fermées, y compris celles à Terrace et à Smithers. À The Hazeltons, une scierie qui offrait de bons emplois aux travailleurs, dont 90 p. 100 étaient des Autochtones, a fermé ses portes au début de 2002. Un grand nombre de ces travailleurs ne sont jamais retournés travailler, car les gens des Premières nations ne veulent pas quitter leurs communautés, leurs terres. Ils étaient là bien des générations avant nous et ils n'ont aucune intention de partir. L'absence d'emplois forestiers engendre une pauvreté incroyable. Si vous voulez constater la pauvreté du

we new immigrants but also the First Nations who are suffering because of the closures in the forest industry.

**Senator Callbeck:** You said your union has membership in all the regions across the country. Do you have membership in every province? I come from Prince Edward Island. I believe that we have roughly a thousand people employed in the forest industry there. Do you have any numbers?

**Mr. Coles:** Yes, we do. We have converting plants, box plants and paper plants that we represent in Prince Edward Island. There is not a province or territory where we do not represent at least some members.

**Senator Mahovlich:** I am from Northern Ontario. As a young boy on school outings I visited many plants up in Smooth Rock Falls, Iroquois Falls, Kapuskasing and Timmins. Were they all purchased by Tembec? Did Tembec purchase the mills in Noranda and Smooth Rock Falls?

**Mr. Coles:** I would have to check; there are so many mills in Canada that I get confused. Tembec did buy a big chunk of the mills in Ontario but there are many other major players, like Abitibi-Consolidated and Domtar.

**Senator Mahovlich:** Large corporations control these, is that correct?

**Mr. Coles:** Very much so. We faced two huge mergers in the last six months.

**Senator Mahovlich:** Do many plants close because the corporation owns another plant 30 miles down the road?

**Mr. Coles:** Yes.

**Senator Mahovlich:** The second plant was not feasible?

**Mr. Coles:** It is a corporate decision.

**Senator Mahovlich:** The bottom line.

**Mr. Coles:** I do not have it with me, but we can very easily supply the committee with a road map of the closures and the corporate ownership.

**Senator Mahovlich:** As I recall, Smooth Rock Falls is very close to Iroquois Falls. If they had a mill in one town, they would close it and operate in the other town and use the same natural resources down the road.

**Mr. Coles:** Also, in Canada, particularly in Ontario, the softwood lumber dispute has just shut down half the mills in Ontario. It has been devastating to Vancouver Island and Ontario. I would think we have lost 50 per cent of the mills in Ontario as a result of the softwood lumber agreement. That puts tremendous pressure on the pulp and paper industry as well.

Canada rural, nous pouvons vous donner une liste, et vous y trouverez que non seulement des nouveaux immigrants, mais également des Autochtones souffrent des fermetures dans l'industrie forestière.

**Le sénateur Callbeck :** Vous dites que votre syndicat compte des membres dans toutes les régions du pays. En avez-vous dans toutes les provinces? Je viens de l'Île-du-Prince-Édouard, et je crois qu'il y a environ mille personnes qui travaillent dans l'industrie forestière là-bas. Avez-vous des statistiques?

**M. Coles :** Oui, nous en avons. Nous représentons des usines de transformation, des cartonneries et des usines de papier. Nous avons au moins quelques membres dans toutes les provinces et tous les territoires.

**Le sénateur Mahovlich :** Je viens du Nord de l'Ontario. Lorsque j'étais enfant, j'ai visité de nombreuses usines à Smooth Rock Falls, Iroquois Falls, Kapuskasing et Timmins dans le cadre de sorties scolaires. Ont-elles toutes été achetées par Tembec? Est-ce que Tembec a acheté les installations de Noranda et de Smooth Rock Falls?

**M. Coles :** Il faudrait que je vérifie, car il y a tant d'usines au Canada que je ne m'y retrouve plus. Tembec a effectivement acheté une grande partie des usines en Ontario, mais il existe aussi d'autres entreprises importantes telles qu'Abitibi-Consolidated et Domtar.

**Le sénateur Mahovlich :** Ce sont de grandes sociétés qui les contrôlent, n'est-ce pas?

**M. Coles :** Tout à fait. Il y a eu deux énormes fusions dans les six derniers mois.

**Le sénateur Mahovlich :** Est-ce que de nombreuses usines ferment parce que la société en possède une autre 30 milles plus loin?

**M. Coles :** Oui.

**Le sénateur Mahovlich :** La deuxième n'était pas viable?

**M. Coles :** C'est une décision d'affaires.

**Le sénateur Mahovlich :** Les résultats financiers.

**M. Coles :** Je ne l'ai pas avec moi, mais nous pourrions facilement fournir au comité une carte qui indique l'emplacement des installations fermées ainsi que leur propriétaire.

**Le sénateur Mahovlich :** Si je me rappelle bien, Smooth Rock Falls est situé très près d'Iroquois Falls. Si la société possédait une usine dans une ville, elle la fermerait, puis exploiterait celle de l'autre ville tout en utilisant les mêmes ressources naturelles.

**M. Coles :** De plus, au Canada, et particulièrement en Ontario, le conflit sur le bois d'œuvre a entraîné la fermeture de la moitié des scieries en Ontario. L'effet a été dévastateur pour l'Ontario et l'île de Vancouver. Je crois que l'entente sur le bois d'œuvre nous a fait perdre 50 p. 100 des scieries en Ontario. L'industrie des pâtes et papier a également subi des pressions considérables.

*[Translation]*

**Mr. Ménard:** It is quite ironic really because right now the cost of fibre here in Canada, the land of forests, is the most expensive in the world. The industry is facing huge increases in energy and fibre costs at the same time as we are seeing an incredible rise in the Canadian dollar. All this combined has suddenly contributed to the unprecedented crisis that we are currently experiencing. As a result, the mills that produce the least have had to close their doors one after the other in rapid succession. Which mills should we close first? Not necessarily the least profitable ones. This depends on the decisions made by the large companies' top management.

*[English]*

**Senator Mahovlich:** The United States of America is our largest customer for forest products, is that correct?

**Mr. Coles:** Yes, they are.

**Senator Mahovlich:** China must have a high demand for our forest products because I did not see many forests there when I visited that country.

**Mr. Coles:** Certain products for China are being manufactured in Canada.

**Senator Mahovlich:** Are we sending them a finished product? We are not sending them lumber, we are sending them a house; is that what you are saying?

**Mr. Coles:** Not much of that, but we are sending some grades of paper. Primarily, China is buying cheaper, less expensive kraft — which is the fundamental basis of newspaper or paper from South America and Indonesia — and remanufacturing it in China for its own needs and to export back into Canadian and U.S. markets.

**Senator Oliver:** You are the Communications, Energy and Paperworkers Union of Canada. You have made a major presentation on behalf of the union and workers.

The other side of the formula is to hear from management and from the owners. Today we have heard only one side of the crisis. You have said that on management's side, their equipment is old, they are not competitive, they lack investment and they need a capital infusion of many dollars.

On the union side, you have not said anything about what deficiencies there are. In the 1950s, forestry workers used a crosscut saw. Later they got power saws. In Europe, they have huge processors that can go in their big forests. One processor can do the work of two dozen men, and it works 24 hours a day.

As a union, what are you doing to meet this new reality? It is not as labour-intensive a job anymore to get product and fibre out of the woods and into the plant. You told us that the companies have not spent the money to bring modern equipment into the plants, which would also reduce the amount of manpower needed. However, what are you, the union, doing to modernize?

*[Français]*

**M. Ménard :** C'est assez curieux. C'est maintenant ici au Canada, le pays de la forêt, que le coût de la fibre est le plus dispendieux au monde. L'industrie fait face à une hausse incroyable du coût de l'énergie et de la fibre puis en même temps à une hausse incroyable du dollar canadien. Tout cela combiné a provoqué d'un coup sec la crise sans précédent que nous vivons présentement. Rapidement, les usines les moins performantes ont dû fermer leurs portes les unes après les autres. Lesquelles choisit-on de fermer en premier? Ce n'est pas nécessairement les moins rentables. Cela dépend des décisions prises par les dirigeants de ces grandes entreprises.

*[Traduction]*

**Le sénateur Mahovlich :** Les États-Unis d'Amérique sont notre plus grand acheteur de produits forestiers, n'est-ce pas?

**M. Coles :** Oui, c'est exact.

**Le sénateur Mahovlich :** La Chine doit certainement avoir grandement besoin de nos produits forestiers, car je n'ai pas aperçu beaucoup de forêts lorsque j'ai visité le pays.

**M. Coles :** Certains produits destinés à la Chine sont fabriqués au Canada.

**Le sénateur Mahovlich :** Est-ce que nous leur envoyons un produit fini? Nous ne leur envoyons pas du bois de construction; nous leur envoyons une maison. C'est ce que vous me dites?

**M. Coles :** Bien peu en fait, mais nous leur vendons certaines qualités de papier. La Chine achète principalement du kraft peu dispendieux, qui est à la base du papier et du papier journal en Amérique du Sud et en Indonésie, et le transforme chez elle pour satisfaire à ses propres besoins et le revendre au Canada et aux États-Unis.

**Le sénateur Oliver :** Vous représentez le Syndicat canadien des communications, de l'énergie et du papier. Vous avez fait un exposé pertinent au nom du syndicat et des travailleurs.

Nous devons maintenant voir l'autre côté de la médaille avec les gestionnaires et les propriétaires. Nous n'avons vu aujourd'hui qu'un point de vue sur la crise. Vous dites que la direction fournit un équipement désuet, que ce dernier n'est pas concurrentiel, qu'on n'investit pas suffisamment et qu'il faut beaucoup de nouveaux capitaux.

Vous n'avez pas mentionné les problèmes du côté syndical. Dans les années 1950, les travailleurs forestiers utilisaient des scies à tronçonner. Par la suite, ils ont eu des scies à chaîne. En Europe, ils ont d'immenses ébrancheuses-tronçonneuses qui peuvent entrer dans leurs grandes forêts. Une seule abatteuse-façonneuse peut effectuer le travail de deux douzaines d'hommes, et elle fonctionne vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Que fait le syndicat pour s'adapter à cette nouvelle réalité? Cela prend beaucoup moins d'employés qu'avant pour amener le bois de la forêt à l'usine. Vous dites que les entreprises n'ont pas investi pour moderniser l'équipement dans les usines, ce qui réduirait davantage le nombre d'emplois. Toutefois, que faites-vous, en tant que syndicat, pour les moderniser?

**Mr. Coles:** We have made presentations at the highest levels to both Abitibi and Bowater, major corporations in Canada.

**Senator Oliver:** Bowater is in Nova Scotia.

**Mr. Coles:** Right. Bowater and Abitibi are about to merge; Domtar and Weyerhaeuser are in the final processes. We have made presentations to them about ways that we can make those companies profitable.

We can only operate the equipment they give us. We do not buy the equipment. Those harvesting machines you mentioned are all over Canada; you are probably very conservative about how many workers they displace. One machine probably displaces hundreds of workers and that is a fact of life. We are urging the employers to modernize, which, in the end, means fewer workers, but we are not opposed to that at all.

**Senator Oliver:** I have workers in the woods for me now and all you do is write cheques because power saws are not the way to do it anymore.

**Mr. Coles:** I do not know very much about forestry in Atlantic Canada, but across the rest of Canada and in many places in Quebec, they use harvesters. There are no workers. An operator runs the harvester.

We are not opposed to the modernization of the industry. We are not Luddites. We need the industry to survive. We want investment; we work with employers to ensure that the person hours per tonne or board foot are the best in the world, that they are most efficient. That is our survival. That is how the unions in Scandinavia survived.

[Translation]

**Mr. Ménard:** I, myself, lost my job in 2000 after a \$150-million investment in the mill. Nevertheless, 150 jobs were lost. We have never been against that. On the contrary, we have supported any measure that would ensure the mill's survival.

In these circumstances, we urge the industry and governments to help these people. What are we doing to lessen the impact on families? Traditional solutions recommended in these circumstances have included early retirement, a reduction in work hours and employee cutbacks from the top rather than from the bottom. Our mission is to help those remaining. That is what we did in our area. When I was involved as president of the local section's reclassification committee, we managed to reclassify all the workers through training activities and other initiatives. So when the industry, the union and the government work together, amazing things can be accomplished.

[English]

**The Chairman:** Thank you, I appreciate that. Senator Oliver, you are right on the nose here.

**M. Coles :** Nous avons rencontré les hauts dirigeants d'Abitibi et de Bowater, deux grandes sociétés canadiennes.

**Le sénateur Oliver :** Bowater, c'est en Nouvelle-Écosse.

**M. Coles :** Exact. Bowater et Abitibi vont bientôt fusionner, Domtar et Weyerhaeuser sont sur le point de finaliser le tout. Nous les avons rencontrés pour discuter avec eux des façons de rendre leurs entreprises rentables.

Nous ne pouvons pas acheter l'équipement, nous ne faisons qu'utiliser celui qu'ils nous fournissent. Ces abatteuses-façonneuses dont vous avez parlé se retrouvent partout au Canada. Votre estimation du nombre de travailleurs qu'elles remplacent est probablement très prudente. Une seule machine peut remplacer des centaines de travailleurs; c'est une réalité incontournable. Nous exhortons les employeurs à moderniser leur équipement, même si, en fin de compte, il y aura moins de travailleurs. Cela ne nous dérange pas du tout.

**Le sénateur Oliver :** Il y a des travailleurs dans la forêt actuellement, pour moi. Vous voulez les mettre à la porte parce que les scies à chaîne sont devenues démodées.

**M. Coles :** Je ne connais pas beaucoup la forêt dans l'est du Canada, mais dans le reste du pays et à de nombreux endroits au Québec, on utilise des abatteuses-façonneuses. Il n'y a pas de travailleurs, seul un opérateur fait fonctionner la machine.

Nous ne sommes pas contre la modernisation de l'industrie. Nous ne sommes pas des luddites. Nous avons besoin que l'industrie survive. Nous voulons des investissements; nous travaillons avec les employeurs pour nous assurer que le ratio heures-personnes par tonne ou par pied planche est le meilleur au monde, le plus efficace. Notre survie en dépend. C'est de cette façon que les syndicats ont survécu dans les pays scandinaves.

[Français]

**M. Ménard :** J'ai moi-même perdu mon emploi en l'an 2000 suite à un investissement de 150 millions de dollars dans l'usine. Pourtant, 150 emplois ont été perdus. Nous ne nous sommes jamais opposés à cela, au contraire, nous avons appuyé toute mesure qui permettait la survie de l'usine.

Dans ces circonstances, nous interpellons l'industrie et les gouvernements pour savoir si on peut accompagner ces gens. Que faisons-nous pour réduire l'impact sur les familles? Les solutions traditionnelles préconisées dans ces circonstances sont souvent la préretraite, la réduction du temps de travail, réduire le nombre d'employés par en haut au lieu de par en bas. Notre travail consiste à accompagner ceux qui restent. C'est ce que nous avons fait chez nous. Le comité de reclassement, alors que j'étais président d'une section locale et impliqué sur ce comité, a réussi à reclasser tous les travailleurs soit par de la formation ou autres. Lorsque l'industrie, le syndicat et le gouvernement travaillent ensemble, des choses magnifiques sont accomplies.

[Traduction]

**La présidente :** Merci, nous vous en sommes fort reconnaissants. Sénateur Oliver, vous aviez tout à fait raison sur ce point.

This has been a very good session, and we have not had one like it.

**Senator Oliver:** We should have more of them.

**The Chairman:** Right. We will be seeing some of this on our tour. We will be in the northern part of British Columbia, so we are very thankful that you came and added to our book. If we need you, we will call you back.

**Mr. Coles:** If you like, Madam Chairman, I will leave you a copy of the joint statement that the industry and the union put out.

**The Chairman:** Thank you very much.

The committee continued in camera.

Ce fut une très belle séance. Nous n'en avons jamais eu une comme ça.

**Le sénateur Oliver :** Nous devrions en avoir davantage.

**La présidente :** Effectivement. Nous y réfléchirons durant notre tournée. Puisque nous irons dans le nord de la Colombie-Britannique, nous sommes très heureux que vous soyez venus nous donner des informations supplémentaires. Nous vous rappellerons si nous avons besoin de vous.

**M. Coles :** Si vous le souhaitez, madame la présidente, je vous laisserai un exemplaire du rapport que l'industrie et le syndicat ont produit conjointement.

**La présidente :** Merci beaucoup.

Le comité poursuit ses travaux à huis clos.





*If undelivered, return COVER ONLY to:*  
Public Works and Government Services Canada –  
Publishing and Depository Services  
Ottawa, Ontario K1A 0S5

*En cas de non-livraison,*  
*retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:*  
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –  
Les Éditions et Services de dépôt  
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

#### WITNESSES

**Tuesday, February 6, 2007**

*Canadian Associations of Food Banks:*

Charles Seiden, Executive Director;

Michael Bay, Member of the Board of Directors.

*Regina and District Food Bank:*

Wayne Hellquist, Chief Executive Officer.

*Feed Nova Scotia:*

Dianne Swinemar, Executive Director.

**Thursday, February 8, 2007**

*Communications, Energy and Paperworkers Union of Canada:*

Dave Coles, National President;

Gaétan Ménard, Secretary-Treasurer.

#### TÉMOINS

**Le mardi 6 février 2007**

*Association canadienne des banques alimentaires :*

Charles Seiden, directeur exécutif;

Michael Bay, membre du conseil d'administration.

*Regina and District Food Bank :*

Wayne Hellquist, président-directeur général.

*Feed Nova Scotia :*

Dianne Swinemar, directrice exécutive.

**Le jeudi 8 février 2007**

*Syndicat canadien des communications, de l'énergie et du papier :*

Dave Coles, président national;

Gaétan Ménard, secrétaire-trésorier.





First Session  
Thirty-ninth Parliament, 2006-07

## SENATE OF CANADA

---

*Proceedings of the Standing  
Senate Committee on*

# Agriculture and Forestry

*Chair:*

The Honourable JOYCE FAIRBAIRN, P.C.

---

Tuesday, February 13, 2007  
Thursday, February 15, 2007

---

Issue No. 15

**Twenty-first and twenty-second meetings on:**  
Rural poverty in Canada

---

WITNESSES:  
(See back cover)

Première session de la  
trente-neuvième législature, 2006-2007

## SÉNAT DU CANADA

---

*Délibérations du Comité  
sénatorial permanent de l'*

# Agriculture et des forêts

*Présidente :*

L'honorable JOYCE FAIRBAIRN, C.P.

---

Le mardi 13 février 2007  
Le jeudi 15 février 2007

---

Fascicule n° 15

**Vingt et unième et vingt-deuxième réunions concernant :**  
La pauvreté rurale au Canada

---

TÉMOINS :  
(Voir à l'endos)



THE STANDING SENATE COMMITTEE ON  
AGRICULTURE AND FORESTRY

The Honourable Joyce Fairbairn, P.C., *Chair*

The Honourable Leonard J. Gustafson, *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

Biron	Mercer
Callbeck	Oliver
* Hervieux-Payette, P.C.	Pépin
(or Tardif)	Peterson
* LeBreton, P.C.	Segal
(or Comeau)	Tkachuk
Mahovlich	

\*Ex officio members

(Quorum 4)

*Changes in membership of the committee:*

Pursuant to rule 85(4), membership of the committee was amended as follows:

The name of the Honourable Senator Biron substituted for that of the Honourable Senator Christensen (*February 13, 2007*).

The name of the Honourable Senator Pépin substituted for that of the Honourable Senator Fairbairn, P.C. (*February 14, 2007*).

Substitution pending for the Honourable Senator Mitchell (*February 14, 2007*).

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DE  
L'AGRICULTURE ET DES FORÊTS

*Présidente* : L'honorable Joyce Fairbairn, C.P.

*Vice-président* : L'honorable Leonard J. Gustafson

et

Les honorables sénateurs :

Biron	Mercer
Callbeck	Oliver
* Hervieux-Payette, C.P.	Pépin
(ou Tardif)	Peterson
* LeBreton, C.P.	Segal
(ou Comeau)	Tkachuck
Mahovlich	

\*Membres d'office

(Quorum 4)

*Modifications de la composition du comité :*

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit :

Le nom de l'honorable sénateur Biron est substitué à celui de l'honorable sénateur Christensen (*le 13 février 2007*).

Le nom de l'honorable sénateur Pépin est substitué à celui de l'honorable sénateur Fairbairn, C.P. (*le 14 février 2007*).

Remplacement à venir pour l'honorable sénateur Mitchell (*le 14 février 2007*).

**MINUTES OF PROCEEDINGS**

OTTAWA, Tuesday, February 13, 2007  
(34)

[English]

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met at 7:04 p.m., this day, in room 9, Victoria Building, the Chair, the Honourable Joyce Fairbairn, P.C., presiding.

*Members of the committee present:* The Honourable Senators Callbeck, Fairbairn, P.C., Gustafson, Mahovlich, Mercer, Mitchell, Peterson and Segal (8).

*Other senator present:* The Honourable Senator Di Nino (1).

*In attendance:* Marc Leblanc and Marc-André Pigeon, Analysts, Parliamentary Information and Research Services, Library of Parliament.

*Also in attendance:* The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, May 16, 2006 the committee continued its consideration of rural poverty in Canada. (*For complete text of Order of Reference, see proceedings of the committee, Issue No. 6.*)

**WITNESSES:**

*Neighbours Alliance of North York (by videoconference):*

Sue Rickards, Member of the Board.

Ms. Rickards made a statement and answered questions.

At 8:01 p.m., the committee suspended.

At 8:05 p.m., the committee resumed.

*Atlantic Canada Opportunities Agency:*

Eleanor King, Director General, Community Development;

Sadie Perron, Director, Community Development.

Ms. King made a statement and, together with Ms. Perron, answered questions.

At 9:06 p.m., the committee suspended.

At 9:08 p.m., the committee resumed.

In accordance with rule 92(2)(e), the committee considered its draft future agenda.

The committee discussed its plans for travel within Canada in 2007.

It was agreed to invite former Senator Archibald Hynd Johnstone to sit at the table when the committee is in Prince Edward Island, but not to ask questions.

It was agreed to postpone Quebec trip to 2007-2008 fiscal year.

**PROCÈS-VERBAUX**

OTTAWA, le mardi 13 février 2007  
(34)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui, à 19 h 4, dans la salle 9 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Joyce Fairbairn, C.P. (*présidente*).

*Membres du comité présents :* Les honorables sénateurs Callbeck, Fairbairn, C.P., Gustafson, Mahovlich, Mercer, Mitchell, Peterson et Segal (8).

*Autre sénateur présent :* L'honorable sénateur Di Nino (1).

*Aussi présents :* Marc Leblanc et Marc-André Pigeon, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

*Également présents :* Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 16 mai 2006, le comité poursuit son examen relatif à la pauvreté rurale au Canada. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 6 des délibérations du comité.*)

**TÉMOINS :**

*Neighbours Alliance of North York (par vidéoconférence) :*

Sue Rickards, membre du conseil.

Mme Rickards fait une déclaration puis répond aux questions.

À 20 h 1, la séance est interrompue.

À 20 h 5, la séance reprend.

*Agence de promotion économique du Canada atlantique :*

Eleanor King, directrice générale, Développement des collectivités;

Sadie Perron, directrice, Développement des collectivités.

Mme King fait une déclaration puis, aidée de Mme Perron, répond aux questions.

À 21 h 6, la séance est interrompue.

À 21 h 8, la séance reprend.

Conformément à l'alinéa 92(2)e) du Règlement, le comité examine son ébauche de programme.

Le comité discute des projets de déplacements à travers le Canada pour 2007.

Il est convenu d'inviter l'ancien sénateur Archibald Hynd Johnstone à siéger à la table, lorsque le comité sera à l'Île-du-Prince-Édouard, sans pour autant lui permettre de poser des questions.

Il est convenu de reporter le voyage à Québec à l'année financière 2007-2008.

At 9:26 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

OTTAWA, Thursday, February 15, 2007

(35)

[English]

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met at 7:59 a.m., this day, in room 9, Victoria Building, the Deputy Chair, the Honourable Leonard J. Gustafson presiding.

*Members of the committee present:* The Honourable Senators Biron, Callbeck, Gustafson, Mercer, Oliver and Peterson (6).

*In attendance:* Marc Leblanc and Marc-André Pigeon, Analysts, Parliamentary Information and Research Services, Library of Parliament.

*Also in attendance:* The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, May 16, 2006 the committee continued its consideration of rural poverty in Canada. (*For complete text of Order of Reference, see proceedings of the committee, Issue No. 6.*)

WITNESSES:

*Atlantic Institute for Market Studies:*

Charles Cirtwill, Acting President.

*Coastal Communities Network:*

Ishbel Munro, Executive Director.

Mr. Cirtwill and Ms. Munro each made a statement and answered questions.

At 9:41 a.m., Senator Callbeck took the Chair.

At 9:58 a.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

À 21 h 26, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le jeudi 15 février 2007

(35)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui, à 7 h 59, dans la salle 9 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Leonard J. Gustafson (*vice-président*).

*Membres du comité présents :* Les honorables sénateurs Biron, Callbeck, Gustafson, Mercer, Oliver et Peterson (6).

*Également présents :* Marc Leblanc et Marc-André Pigeon, analystes, Service d'information et de recherches parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

*Aussi présents :* Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 16 mai 2006, le comité poursuit son examen sur la pauvreté rurale au Canada. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 6 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

*Atlantic Institute for Market Studies :*

Charles Cirtwill, président par intérim.

*Coastal Communities Network :*

Ishbel Munro, directrice exécutive.

M. Cirtwill et Mme Munro font chacun une déclaration puis répondent aux questions.

À 9 h 41, le sénateur Callbeck occupe le fauteuil.

À 9 h 58, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

*La greffière du comité,*

Jessica Richardson

*Clerk of the Committee*

EVIDENCE

OTTAWA, Tuesday, February 13, 2007

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met this day at 7:04 p.m. to examine and report on rural poverty in Canada.

Senator Joyce Fairbairn (*Chairman*) in the chair.

[*English*]

**The Chairman:** Last May, this committee was authorized to examine and report on rural poverty in Canada. Last fall, we heard from a number of expert witnesses who gave us an overview of poverty in our country. On the basis of that testimony, we wrote an interim report, which we released in December and, which by all accounts, really struck a nerve across the country. For too long, the plight of the rural poor has been ignored by policy-makers and politicians — well, not any more. We are now beginning the second phase of our research.

Our goal is to meet with rural Canadians, the rural poor and the people who work with them. We want to hear first-hand about the challenges of being poor in rural Canada and we want to hear first-hand what we can do to help. I should also say that this is the first time in our knowledge that there has been such a study by a committee, either in the Senate or House of Commons.

To this end, the committee is holding some preparatory meetings here in Ottawa ahead of its planned travel to rural communities across the country.

This evening's witness, appearing by videoconference, is Sue Rickards, the project coordinator for Neighbours Alliance of North York, a multi-purpose community association in New Brunswick. I believe it is pronounced NANY.

NANY's current focus is programming for disadvantaged rural youth. Sue has worked in rural communities for the New Brunswick Housing Corporation for eight years. Her experience in the field of rural poverty has given her invaluable insights into the process of socio-economic development in marginalized communities.

Sue teaches a course on community change and development in the department of adult education in the University of New Brunswick.

**Sue Rickards, Member of the Board, Neighbours Alliance of North York:** I am delighted to be with you. My presence here is accidental. The Honourable Claudette Bradshaw, who was meant to be the witness, deferred to me. The paper you have in front of you, which I wrote for her in 2000, is about the plight of the unemployed and people living in poverty in New Brunswick; it is still relevant, unfortunately. Nothing was ever done with the findings of that paper, so I was quite thrilled to know that a Senate committee might really read the paper and take it to heart. It touches on many of the issues you are looking at.

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le mardi 13 février 2007

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui, à 19 h 4, afin d'examiner, en vue d'en faire rapport, la pauvreté rurale au Canada.

Le sénateur Joyce Fairbairn (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

**La présidente :** En mai dernier, le comité a été autorisé à examiner la pauvreté rurale au Canada en vue d'en faire rapport. Ainsi, nous avons entendu l'automne dernier de nombreux témoins experts qui nous ont donné un aperçu de la question. À la lumière de leurs témoignages, le comité a rédigé un rapport provisoire qu'il a publié en décembre et qui, de l'avis de tous, met le doigt sur un très grave problème. Les décideurs et les politiciens ont fait fi pendant trop longtemps des souffrances des démunis vivant en milieu rural. Mais ce temps est révolu. Nous en sommes au début de la deuxième phase de notre recherche.

Notre but est d'aller à la rencontre des Canadiens des régions rurales, des pauvres et des gens qui travaillent avec eux. Nous voulons entendre de vive voix ce que signifie être pauvre dans un milieu rural au Canada et quelles sont les mesures que nous pouvons prendre pour aider ces personnes. À notre connaissance, c'est la première fois qu'un comité, que ce soit du Sénat ou de la Chambre des communes, mène une telle étude.

À cette fin, le comité tient des réunions préparatoires à Ottawa en vue d'une tournée dans certaines régions rurales du pays.

Nous accueillons ce soir, par vidéoconférence, Sue Rickards, coordonnatrice de projets pour la Neighbours Alliance of North York, une association communautaire à vocation multiple du Nouveau-Brunswick, qui porte aussi l'acronyme NANY.

NANY accorde actuellement la priorité à la jeunesse rurale défavorisée. Sue a travaillé pour la Société d'habitation du Nouveau-Brunswick pendant huit ans, dans des collectivités rurales. Son expérience en matière de pauvreté rurale lui a beaucoup appris sur le développement socioéconomique des collectivités marginalisées.

Sue donne un cours sur le changement et le développement des collectivités au département de l'éducation des adultes de l'Université du Nouveau-Brunswick.

**Sue Rickards, membre du conseil, Neighbours Alliance of North York :** Je suis ravie d'être avec vous. Ma présence ici est accidentelle. L'honorable Claudette Bradshaw, qui devait témoigner, m'a cédé sa place. Le document que vous avez devant vous, que j'ai rédigé à son intention en 2000, porte sur les difficultés des personnes au chômage et des personnes vivant dans la pauvreté au Nouveau-Brunswick; il est malheureusement encore pertinent. Rien n'a été fait relativement aux conclusions de ce rapport, alors j'étais emballée de savoir qu'un comité sénatorial pourrait vraiment le lire et le prendre à cœur. Le document touche à de nombreux aspects que vous examinez.

I should add that, since that paper was written in 2000, NANY has been very involved in and around the town of Nackawic, where the St. Anne-Nackawic Pulp Company Ltd. went bankrupt and shut down the whole region about three years ago. That mill has reopened with a new owner, but not everyone is sure about its sustainability. I am having a lot of experience with single-industry, dependent rural towns. You might want to ask me about that. I thought I would mention that to you.

I understand my time is limited and there is so much to cover so I picked the issues I feel most strongly about and the ones about which I think you may be hearing the least.

The first one is your point about the dimension and depth of rural poverty. I do not think we really understand how deep rural poverty is because it is compounded by isolation. Everyone talks about outmigration: "Anyone with any get up and go has got up and gone from rural New Brunswick." I am here to tell you many of them are not going, and will not go, for a number of reasons that may not be very greatly appreciated.

I am speaking now of young people between 18 and 30 years of age. The ones that we have been working with at NANY, as a group, are frightened about what they do not know. They have never been exposed too much outside their own communities and schools. They are afraid to try anything new because they fear they will fail, and they have been exposed many times to failure, in particular in school. They are also afraid that they will succeed, which means the bar of expectations will rise a little higher. They have a tendency to hunker down and stay home, take apart snow mobiles and grow hydroponic marijuana. They will stay there until someone coaxes them out. They have a strong attachment to their home communities and families. Some who have left and gone out West have bounced back home because of that.

They live in a small world where their horizons are not broad because they are physically isolated. They rely a great deal on television and computers, which gives them a fragmented and unrealistic view of the world. They see things for which they have no context, so they do not know how to judge or assess them in terms of how they will be affected by them. The school system does not contribute to broadening their horizons because there is not much in the curriculum for them. The school system is geared to those who will move on to post-secondary education, but 75 per cent of our kids do not move on.

As well, there is the changing nature of work opportunities. At one time, kids could quit school and go to work in the woods, but they can no longer do that. They require better skills to get a job these days. Students need Grade 12 to stack frozen pies at the McCain's plant. All of these things contribute to keeping them stuck in their little bubble world where they have grown up and where it is very safe. Even though much of their world is not nice, at least it is what they know.

In terms of dimension and depth, at times people do not understand that, in the Maritimes, certainly in New Brunswick, we have a different perspective on poverty. I do not mean to overgeneralize, but we enjoy and profit from very small benefits.

Je dois ajouter que depuis la rédaction du rapport en 2000, NANY a été très active dans la région de Nackawic, qui a été durement frappée par la faillite de la St. Anne-Nackawic Pulp Company Ltd. il y a environ trois ans. Un nouveau propriétaire a rouvert l'usine, mais certains doutent de sa durabilité. J'ai beaucoup d'expérience auprès des collectivités rurales qui dépendent d'une seule industrie. Vous voudrez peut-être me poser des questions à ce sujet. J'ai cru bon de vous le mentionner.

Je comprends que mon temps est limité et que le sujet est très vaste, alors j'ai choisi les questions qui me tiennent le plus à cœur et celles dont vous entendez peut-être le moins parler.

Parlons d'abord de la dimension et de l'ampleur de la pauvreté rurale. Je ne crois pas que nous saisissons vraiment l'ampleur de la pauvreté rurale, à cause de l'isolement. Tout le monde parle de l'exode; on dit que tous ceux qui ont eu le courage de quitter la campagne du Nouveau-Brunswick l'ont fait. Je suis ici pour vous dire que bon nombre d'entre eux ne partent pas et ne partiront pas, pour un certain nombre de raisons qui ne sont peut-être pas bien comprises.

Je parle des jeunes de 18 à 30 ans. Ceux avec qui NANY travaille ont peur de l'inconnu. Ils n'ont pas été très exposés au monde extérieur de leurs collectivités et de leurs écoles. Ils craignent d'essayer quelque chose de nouveau parce qu'ils craignent l'échec, qu'ils ont souvent vécu, en particulier en milieu scolaire. Ils craignent aussi de réussir, parce que la réussite fait augmenter les attentes. Ils ont tendance à se replier et à rester chez eux, à démonter des motoneiges et à cultiver des plants hydroponiques de marijuana. Ils vont y rester jusqu'à ce que quelqu'un les convainque de s'en aller. Ils sont très attachés à leurs collectivités et à leurs familles. Certains sont partis vers l'Ouest et sont revenus pour cette raison.

Ils vivent dans un petit monde où les horizons sont étroits parce qu'ils sont isolés physiquement. Ils dépendent beaucoup de la télévision et des ordinateurs, qui leur donnent une vue fragmentée et irréaliste du monde. Ils voient des choses pour lesquelles ils n'ont aucun contexte, alors ils ne savent pas comment évaluer l'impact de ces choses sur eux. Le système scolaire ne contribue pas à élargir leurs horizons parce que le programme d'études a peu à leur offrir. Le système scolaire est axé sur ceux qui vont entreprendre des études postsecondaires, ce qui exclut 75 p. 100 de nos jeunes.

En outre, la nature des emplois offerts change. À une certaine époque, les jeunes pouvaient quitter l'école et travailler dans la forêt, ce qui n'est plus possible maintenant. Il faut être plus qualifié pour décrocher un emploi aujourd'hui. Les jeunes doivent avoir un diplôme de 12<sup>e</sup> année pour empiler des tartes congelées à l'usine McCain. Tous ces facteurs contribuent à les maintenir dans la petite bulle où ils ont grandi et où ils se sentent en sécurité. Même si leur monde n'est pas très beau, au moins c'est ce qu'ils connaissent.

Concernant la dimension et l'ampleur de la pauvreté, parfois les gens ne comprennent pas que dans les Maritimes, du moins au Nouveau-Brunswick, nous avons un point de vue différent sur la pauvreté. Je ne veux pas trop généraliser, mais nous aimons les

We do not consider ourselves poor simply because we have less money. The value of many of the things that we have cannot be measured by money, such as clean air, clean water, beautiful countryside, solid communities, family and extended family and low crime rates. These are the things that make life worth living, even if we are not rolling in money. We do not always consider ourselves poor in the same sense that other people consider that we are poor. We have an active underground economy in trade and barter. We know those things are not legal, but often they are the necessities, especially for the group of people we are concerned with.

Much trading of services and many under-the-table jobs allow people to sustain themselves between odd jobs — which are paid informally — and government cheques of one kind or another. People also count on the occasional win at bingo or the lottery because that can help them to pay off debts or to buy something special. We have our own methods of dealing with what we consider to be poverty. However, all of that is not to say that it is not mean because rural poverty is mean and harsh. The conditions I have seen that many people live in are desperate and there is a great deal of family violence and alcohol use. Much of it is brought on by the dependency syndrome that our social programs perpetuate — but we can talk about that later, which I am sure you will want to do.

I will skip over the comments on key drivers and measures to mitigate poverty because they are in the paper, and I am sure you have heard a lot about that, and there are no new comments at this time. Instead, I will move on to the conclusion, because I do not want to exceed my time limit this evening.

There is no lack of opportunity for employment in rural Canada but the issue is how to connect people living in poverty to those many opportunities and how to integrate them into the socio-economic mainstream. First, they have to be coaxed out of their communities because they will not come out on their own. To do that, I have found in my experience that they have to trust you; and in order for people to trust you, you have to build a relationship with them, which takes time. Often, policies are made on the basis of research, which can be done so quickly and superficially that it never touches the ground, thus missing important issues. I hope, as the committee tours the country on this issue, you will have a chance to “get on the ground” and truly understand how people are living and the impacts that these issues have on them.

The challenge is to design and implement the mechanisms that enable people to make the transition from unemployment to the workforce. That can be done through community economic development — CED — which I am sure is a term you have heard. CED means different things to different people. In New Brunswick, we have had top-down CED, which does not work by definition, but that is the only thing we have been able to get off the ground. When a community needs economic development, the strategy is to send in the consultant, have some focus groups, write a big report, make a strategic plan and put

très petits avantages et nous en profitons. Nous ne considérons pas que nous sommes pauvres simplement parce que nous avons moins d'argent. Nous avons de nombreux avantages qui n'ont pas de valeur monétaire, comme l'air pur, l'eau propre, les beaux paysages, les communautés, les familles et les familles élargies solidaires et les faibles taux de criminalité. Ce sont les choses qui donnent un sens à la vie, même si nous ne roulons pas sur l'or. Nous ne voyons pas notre pauvreté du même œil que les autres. Nous avons une économie souterraine active de commerce et de troc. Nous savons que ces choses ne sont pas légales, mais ce sont souvent les nécessités, en particulier pour le groupe de gens qui nous intéresse.

Les échanges de services et le travail au noir permettent aux gens de subvenir à leurs besoins entre de petits boulots — rémunérés, mais non déclarés — et des chèques quelconques du gouvernement. Les gens comptent aussi sur les gros lots occasionnels du bingo ou de la loterie pour rembourser des dettes ou faire un achat spécial. Nous avons nos propres méthodes pour contrer ce que nous appelons la pauvreté. Toutefois, cela ne veut pas dire que la vie est rose, parce que la pauvreté rurale est difficile et pénible. J'ai vu beaucoup de personnes vivre dans des conditions désespérées, et la violence familiale et la consommation d'alcool est chose courante. Cela découle en grande partie du syndrome de dépendance que nos programmes sociaux perpétuent — mais nous pourrions en parler un peu plus tard, comme vous voudrez sans doute le faire.

Je ne vais pas parler des principaux facteurs et mesures qui contribuent à atténuer la pauvreté, parce qu'ils sont énoncés dans le document, et je suis certaine qu'on vous en a beaucoup parlé, et il n'y a rien de nouveau à dire pour l'instant. Je vais plutôt passer à la conclusion parce que je ne veux pas dépasser la limite de temps dont je dispose ce soir.

Il ne manque pas de possibilités d'emploi dans les régions rurales du Canada. Le problème, c'est de parvenir à rapprocher les pauvres de ces nombreuses possibilités et à les intégrer au flot socioéconomique. On doit d'abord les persuader de sortir de leur collectivité, parce qu'ils ne le feront pas d'eux-mêmes. Pour ce faire, mon expérience m'a appris qu'ils doivent vous faire confiance et, pour cela, vous devez établir une relation avec eux, ce qui prend du temps. Bien souvent, les politiques sont fondées sur la recherche, qui peut être faite si rapidement et de façon si superficielle qu'elle ne touche jamais à l'essentiel et passe à côté de questions importantes. Le comité parcourra le pays pour mener cette étude, et j'espère que vous aurez la chance d'aller sur le terrain et de comprendre vraiment comment les gens vivent et ce que signifient ces questions pour eux.

Le défi consiste à concevoir et à mettre en œuvre des mécanismes qui permettent aux gens de passer du chômage au travail. Le développement économique communautaire, une expression que vous connaissez certainement, peut fournir ce mécanisme. Le développement économique communautaire signifie différentes choses pour différentes personnes. Au Nouveau-Brunswick, nous avons eu un développement économique communautaire vertical, ce qui ne fonctionne pas par définition, mais c'est la seule chose que nous avons réussi à faire démarrer. Lorsqu'une collectivité a besoin d'un

it away on the shelf. The consultant leaves and that is the end of it. The government then proceeds to try to find some big company that will come in and bail us out. That is what happened in Nackawic.

That method is not community economic development but rather it is top-down economic development. The kind of economic development that we need at the community level is asset-based community development. What assets does a community have that can be built on? That is the key to success in building the kinds of economies that create jobs for everyone and communities where people can make the transition from being unemployed and on assistance to the workforce or to running their own businesses.

There are three key things: First, start viewing rural areas as the key component of environmental sustainability. Second, create policy that emphasizes stewardship rather than depletion of natural resources. We are beginning to understand the importance of our water, trees and other natural resources for our survival. We need to have asset-based community development. Third, enable non-profit organizations to develop social enterprises that can serve as incubators for transitional learning and employment leading to mainstream jobs or business creation.

As well, I would suggest, as stated in the paper, incentives for the private sector to hire marginalized people who have been deemed unemployable. Often such people are employable under the right conditions and with the right kinds of support.

If you want to talk more about the social enterprise concept, feel free to ask questions.

**The Chairman:** Thank you for the unique and activist-style presentation. Senators, we will begin questions right away.

**Senator Mercer:** Thank you, Ms. Rickards, for your presentation. I am from Nova Scotia and your description of North York is similar to ones that we can hear about many areas of Atlantic Canada and of the country. I appreciate the way you have put it.

As an aside, when I saw the acronym NANY and Claudette Bradshaw's name, I thought she was NANY. She always treated us so well when she was here as a member for Moncton-Dieppe and we appreciated that.

Reinforcing failure is a syndrome I have seen for many years in Atlantic Canada in my own province. How do we create positive images for people in communities? You commented that sometimes people are frightened to succeed because once they do the bar is raised to a level they are not sure they can attain. That has happened to many of us from Atlantic Canada over the years.

développement économique, la stratégie consiste à envoyer un consultant, à tenir des groupes de discussion, à rédiger un rapport volumineux, à élaborer un plan stratégique et à le mettre sur une tablette. Le consultant s'en va et la chose est terminée. Le gouvernement essaie ensuite de convaincre une grande entreprise de venir à la rescousse. C'est ce qui est arrivé à Nackawic.

Il ne s'agit pas de développement économique communautaire, mais bien de développement économique vertical. Or, ce dont nous avons besoin dans les collectivités, c'est un développement communautaire fondé sur les atouts. Quels sont les atouts d'une collectivité qui peuvent être mis à profit? Voilà comment on réussira à établir des économies qui créent des emplois pour tout le monde et des collectivités où les gens pourront délaisser le chômage et l'aide sociale pour travailler ou exploiter leurs propres entreprises.

Il y a trois points essentiels. Premièrement, commencez par voir les régions rurales comme l'élément principal de la durabilité de l'environnement. Deuxièmement, adoptez une politique qui met l'accent sur la gestion plutôt que sur l'épuisement des ressources naturelles. Nous commençons à comprendre à quel point notre eau, nos arbres et nos autres ressources naturelles sont importants pour notre survie. Il nous faut un développement communautaire fondé sur les atouts. Troisièmement, autorisez des organismes sans but lucratif à mettre sur pied des entreprises sociales pouvant servir d'incubateurs pour compléter une formation et acquérir de l'expérience de travail, menant ainsi les gens vers le marché du travail ou la création d'entreprises.

Je dirais également, comme il est écrit dans le document, qu'il faut encourager le secteur privé à embaucher les personnes marginalisées qui ont été jugées inaptes au travail. Ces personnes sont souvent employables lorsqu'on leur offre des conditions favorables et un soutien adéquat.

Si vous voulez parler davantage du concept d'entreprise sociale, n'hésitez pas à me poser des questions.

**La présidente :** Je vous remercie pour cet exposé unique et engagé. Mesdames et monsieur les sénateurs, nous allons passer immédiatement aux questions.

**Le sénateur Mercer :** Merci de votre exposé, madame Rickards. Je suis originaire de la Nouvelle-Écosse et la description que vous faites de North York ressemble à celle que l'on fait d'un grand nombre de régions du Canada atlantique et de l'ensemble du pays. J'ai bien aimé la façon dont vous avez présenté les choses.

Soit dit en passant, lorsque j'ai vu l'acronyme NANY et le nom de Claudette Bradshaw, j'ai confondu les deux. Mme Bradshaw a toujours été d'une grande gentillesse avec nous lorsqu'elle était ici à titre de députée de Moncton-Dieppe et nous lui en étions reconnaissants.

Le renforcement de l'échec est un syndrome que j'ai observé pendant de nombreuses années dans le Canada atlantique, dans ma propre province. Comment peut-on créer des images positives pour les gens dans les collectivités? Vous avez dit que les gens ont parfois peur de réussir, parce que la barre monte alors à un niveau qu'ils ne sont pas certains de pouvoir atteindre. Ceci est arrivé à plusieurs d'entre nous du Canada atlantique au fil des années.

We need to find some way of having role models that young people and not so young people can aspire to. Perhaps you can make a comment on that.

**Ms. Rickards:** Where I have worked primarily is in the welfare culture with men and women and young people. What is clear right across the board is that they have no confidence in themselves. All of our systems tell them they do not measure up.

Because our systems are based on the charity model, we give them the cheque and we require nothing from them. We give them the education; we give them the health care; we give them everything except responsibility. What they lack is the feeling that they are worth anything.

They need to participate — and I am not talking about chain gang workfare, which is the worst thing you can do to people. The second-worst thing is to not let them do anything. Where we have been successful in combating this failure syndrome is where we have made sure that every person we have been involved with had a role to play, and could do it successfully.

**Senator Mercier:** I think that is very good.

Our next witness today will be from the Atlantic Canada Opportunities Agency, or ACOA. Do you think ACOA has been able to provide positive examples and role models that are needed, not just for people but for communities? It goes beyond just individuals. It goes to whole communities' attitudes about themselves and their place in the world.

**Ms. Rickards:** No; speaking from my experience with ACOA, it is totally useless.

**Senator Mercer:** That will set up our first question for our next witness. It is an important one.

Employment Insurance, EI, has been there to provide the support and Atlantic Canadians have been criticized in the past as being dependent on EI. First, is this true? Second — and I will not coach you about how to answer this — if it is true, is it the desired form of maintaining income that the people in your area want?

**Ms. Rickards:** Well, it is not the first choice of anyone to be on any kind of welfare or EI. However, due to the seasonal nature of so much of the work, very often that is what happens. People get stuck in a certain place or certain type of work and it is not easy for them to move from one season to another, or from one job to another.

I think the answer there is, first, a seamless income-support system, so they are not jumping from one system to the other all the time. Second, there should be some encouragement for work that spans every season — and it could be different work in every season. What we found with the people we were working with in their communities is that a lot of people who

Nous devons trouver une façon d'avoir des modèles de rôle qui pourront inspirer les jeunes et les moins jeunes. Vous pourriez peut-être faire un commentaire à ce sujet.

**Mme Rickards :** J'ai surtout travaillé auprès d'hommes, de femmes et de jeunes prestataires de l'aide sociale. Ce qui est clair dans tous les cas, c'est qu'ils n'ont aucune confiance en eux-mêmes. Tous nos systèmes leur disent qu'ils ne sont pas à la hauteur.

Comme nos systèmes sont fondés sur le modèle de la charité, nous leur donnons un chèque sans rien exiger d'eux. Nous leur donnons une éducation, des soins de santé, tout, sauf des responsabilités. Ce qu'il leur manque, c'est le sentiment de valoir quelque chose.

Ils ont besoin de participer — et je ne parle pas de travail obligatoire, ce qui est la pire chose que vous pouvez leur faire. La deuxième chose à ne pas faire, c'est de les condamner à ne rien faire. Nous avons réussi à éliminer ce syndrome d'échec quand nous avons fait en sorte que chaque personne dont nous nous occupions avait un rôle à jouer et pouvait bien s'en acquitter.

**Le sénateur Mercer :** Je crois que c'est très bien.

Le prochain témoin que nous allons entendre aujourd'hui sera un représentant de l'Agence de promotion économique du Canada atlantique, l'APECA. Croyez-vous que l'APECA a réussi à offrir des exemples positifs et les modèles de rôle nécessaires, non seulement pour les gens, mais pour les collectivités? Ce ne sont pas seulement les gens. C'est toute l'attitude que les collectivités ont d'elles-mêmes et de la place qu'elles occupent dans le monde.

**Mme Rickards :** Non; d'après mon expérience avec l'APECA, c'est totalement inutile.

**Le sénateur Mercer :** Ce sera la première question que nous poserons à notre prochain témoin. C'est une question importante.

L'assurance-emploi a été créée pour offrir de l'aide, et les gens du Canada atlantique ont été critiqués par le passé parce qu'ils dépendaient de l'assurance-emploi. Premièrement, est-ce vrai? Deuxièmement — et je ne vous dirai pas comment répondre à cette question — est-ce là la forme de revenu que les gens souhaitent dans votre région?

**Mme Rickards :** Eh bien, personne ne souhaite, comme premier choix, dépendre de l'aide sociale ou de l'assurance-emploi. Toutefois, compte tenu de la nature saisonnière d'un grand nombre d'emplois, c'est bien souvent ce qui arrive. Les gens sont coincés à un endroit ou dans un type de travail, et ce n'est pas facile pour eux de passer d'une saison à l'autre, ou d'un emploi à l'autre.

À mon avis, la solution consiste tout d'abord à établir un système de soutien de revenu continu, pour que les gens n'aient pas à passer constamment d'un système à l'autre. Deuxièmement, il faut encourager le travail en toute saison — et ce pourrait être différents emplois à chaque saison. Ce que nous avons constaté dans le cadre de notre travail, c'est qu'un grand nombre de gens

were on EI through the winter made things or did other income-generating things, if they had the market or the support for that.

**Senator Mercer:** My last question — and I hope one of my colleagues will pick this up as well — concerns the fact that 75 per cent of the young people do not go on to post-secondary education. That is an extremely high level. Is the province doing anything to help address that issue in New Brunswick, to make that number lower?

**Ms. Rickards:** They are trying, but they are not reaching them because this is the group that is so lacking in confidence and options. Post-secondary education is not appealing to them because they have had such a lousy experience in secondary school. Most of the young people that I have worked with who are on the marginalized end of the scale are there because there was not anything in the curriculum for them.

There is no vocational education anymore; everything is either academic or computer-based. These are the kids who could tell you where every fish is but they could not pass a science test. They could not write it down but they could tell you everything you would need to know about growing hydroponic marijuana. It is not that they are stupid; it is that they have not had the kind of education that suits their learning style. That is the biggest issue. Once the school system can grab hold of that, address it and give students alternative methods of learning, I think we will see a huge shift in that number.

**Senator Segal:** Thank you for your presentation and your spirited focusing in on the people most at risk and most in difficulty.

I want to focus on the issue of income security. I am referring to page 4 of your paper, where you say:

... gains from employment are offset by losses from support systems. For example, people living under one roof are deemed by the New Brunswick welfare regulations to be one economic unit, supported by one cheque. So two adults living in the same house cannot individually receive government income support, even though they would qualify for it if they lived alone. A woman with children often cannot receive financial assistance if there is a man in the house with an income. In rural areas, sometimes there are extended families, parts of families or more than one family under one roof because separate housing is unavailable, inadequate or unaffordable. Yet they can be deprived of a significant part of their income because they live together — unless they lie.

In your judgment, how fundamental is a basic income floor that people can count upon to the ability of families to break out of the cycle that you reference so clearly — and young people, especially, to be able to get to school and try to develop some career options for themselves?

qui reçoivent des prestations d'assurance-emploi durant l'hiver font des choses ou pourraient effectuer d'autres travaux rémunérateurs s'ils avaient le marché ou l'appui nécessaire.

**Le sénateur Mercer :** Ma dernière question, et j'espère qu'un de mes collègues poursuivra dans ce sens également — porte sur le fait que 75 p. 100 des jeunes n'entreprennent pas d'études postsecondaires. C'est énorme. La province fait-elle quelque chose pour régler ce problème au Nouveau-Brunswick, pour abaisser ce pourcentage?

**Mme Rickards :** Les autorités provinciales essayent, mais elles ne les atteignent pas, parce que ce sont ces jeunes qui manquent de confiance et d'options. Les études postsecondaires n'ont aucun attrait pour eux parce qu'ils ont vécu des expériences très pénibles à l'école secondaire. La plupart des jeunes avec qui j'ai travaillé et qui sont les plus marginalisés se trouvent dans cette situation parce qu'il n'y avait rien pour eux dans le programme d'études.

Il n'y a plus de formation professionnelle; on offre soit une formation théorique, soit une formation axée sur l'informatique. Ce sont les jeunes qui pourraient vous dire où se trouve le poisson, mais ils ne pourraient pas réussir un test de sciences. Ils ne pourraient pas l'écrire, mais ils pourraient vous dire tout ce que vous voulez savoir sur la culture hydroponique de la marijuana. Ils ne sont pas stupides, mais ils n'ont pas reçu un enseignement qui convenait à leur style d'apprentissage. C'est là le plus grand problème. Lorsque le système scolaire pourra le comprendre, corriger le tir et offrir aux élèves d'autres méthodes d'apprentissage, je crois que nous verrons un net progrès.

**Le sénateur Segal :** Merci de votre exposé et de votre vibrant témoignage sur les personnes les plus à risque et les plus en difficulté.

J'aimerais me concentrer sur la question de la sécurité du revenu. À la page 4 de votre document, vous dites :

[...] les gains de l'emploi sont annulés par les pertes de revenus de soutien. Par exemple, selon la réglementation du Nouveau-Brunswick en matière d'aide sociale, les gens qui vivent sous le même toit forment une seule unité économique, bénéficiaire d'un seul chèque. Deux adultes habitant dans la même maison ne peuvent donc pas recevoir individuellement un soutien de revenu du gouvernement, même s'ils y auraient droit s'ils vivaient seuls. Bien souvent, une femme avec enfants ne peut recevoir d'aide financière s'il y a un homme dans la maison qui touche un revenu. En milieu rural, il y a des familles élargies, des membres de diverses familles ou plus d'une famille qui vivent sous le même toit parce qu'aucun autre logement n'est disponible, n'est adéquat ou n'est abordable. Or, ces personnes peuvent être privées d'une partie importante de leur revenu parce qu'elles demeurent ensemble — à moins de mentir.

Selon vous, dans quelle mesure est-il nécessaire d'assurer un revenu de base pour permettre aux familles de briser le cycle dont vous parlez — et pour permettre aux jeunes, en particulier, d'aller à l'école et d'essayer d'acquérir certaines compétences?

I know that the Minister of Finance, in his economic document in the fall, talked about an income supplement for people who might fall into the category of "working poor." Regardless of how an individual made an income, if he or she did not have enough income to live over the poverty line, to have all that is needed to live effectively, the federal government would top it up in the same way as the GST tax credit now for people who earn less than \$30,000.

Do you believe an income floor is fundamental, or is it irrelevant to the discussion? It is not about income but about motivation.

**Ms. Rickards:** It is absolutely essential. If you had an income floor, that would enable people to say, okay, I can count on that and I can go from there. You would see amazing things happening. So much of this fear and worry is due to the insecurity and the low levels of income. All of these machinations about who is getting what cheque and that sort of thing makes for a very complex and competitive system.

I believe that we have it backwards. Some philosopher said: In order to make people happy you must first make them moral. However, someone else said: No, that is backwards. In order to make people moral you must first make them happy.

Is it not easier to enable people to live comfortably so that they can move on instead of always looking over their shoulder, always waiting for the power to be cut off, always trying to get to the food bank? To me, it is quite essential. It would be a dream come true to have an annual basic income.

**Senator Segal:** You made reference to taking apart snowmobiles and growing high-quality marijuana. We get beyond that. Some of the other outcomes that we often associate with people who have no income — alcoholism, family abuse, heightened illness, obesity and the rest — have huge social costs. In terms of what you have observed in the community in which you are working, relative to the impact on the local correctional system, healthcare system, policing system of this income insecurity, can you give us a sense what the dynamics would be? Is this something that would be at the margins or a mainstream problem from your perspective?

**Ms. Rickards:** The problem, and it can hit anybody, is that the welfare system or the dependency sucks the life out of people. It sucks their self-esteem right away, along with their confidence, especially men. Girls can always have babies, which would give them something to do, and then they have an income. However, what do guys do? Nobody needs them. What can they do? They can get a minimal cheque on their own, or they can have a family and do the best they can that way, but in the end the cheque is going to come any way, whether the guy does anything or not. So, he feels useless. He gets angry and frustrated. He drinks, smashes up the place, throws the child against the wall. If you dig deeply

Je sais que le ministre des Finances, dans le document économique qu'il a produit cet automne, a parlé d'un supplément de revenu pour les gens qui pourraient entrer dans la catégorie des « travailleurs à faible salaire ». Peu importe la manière dont une personne obtient un revenu, si ce revenu est insuffisant pour vivre au-dessus du seuil de pauvreté, pour avoir tout le nécessaire pour vivre convenablement, le gouvernement fédéral bonifierait ce revenu comme il le fait avec le crédit pour TPS offert aux gens qui gagnent moins de 30 000 \$.

Croyez-vous qu'un revenu de base est essentiel ou que cette question n'est pas pertinente à la discussion? Ce n'est pas une question de revenu, mais une question de motivation.

**Mme Rickards :** C'est absolument essentiel. Si on avait un revenu de base, les gens pourraient dire, d'accord je peux compter sur cela pour faire autre chose. Vous verriez des choses étonnantes. Une grande partie de cette peur et de cette préoccupation est attribuable à l'insécurité et au faible niveau de revenu. Toutes ces machinations pour savoir qui reçoit quel chèque et ce genre de choses créent un système très complexe et compétitif.

Je crois que nous faisons les choses à l'envers. Un certain philosophe a dit que pour rendre les gens heureux, vous devez d'abord leur donner un sens moral. Toutefois, quelqu'un d'autre a dit : C'est l'inverse. Pour donner un sens moral aux gens, vous devez d'abord les rendre heureux.

N'est-il pas plus facile de permettre aux gens de vivre confortablement pour qu'ils puissent passer à autre chose au lieu qu'ils se sentent toujours observés, qu'ils craignent constamment que l'électricité soit coupée, qu'ils s'adressent toujours à la banque alimentaire? Pour moi, c'est tout à fait essentiel. Ce serait extraordinaire d'avoir un revenu annuel de base.

**Le sénateur Segal :** Vous avez parlé des gens qui démontent des motoneiges et qui cultivent de la marijuana de qualité. Nous allons plus loin. Les autres phénomènes que nous associons souvent aux gens qui n'ont pas de revenu — l'alcoolisme, la violence familiale, le taux élevé de maladies, l'obésité et le reste — comportent des coûts sociaux énormes. D'après ce que vous avez observé là où vous travaillez, concernant l'impact de cette insécurité financière sur le système correctionnel, le système de santé et les services de police locaux, pourriez-vous nous parler un peu de ce que serait la dynamique? Serait-ce là un problème marginal ou généralisé, d'après vous?

**Mme Rickards :** Le problème, qui peut frapper n'importe qui, est que le régime d'assistance sociale ou la dépendance à son égard suce les gens jusqu'à la moelle. Il leur enlève immédiatement toute estime de soi, de même que leur assurance, surtout les hommes. Les jeunes femmes peuvent toujours avoir des enfants, ce qui donne un sens à leur existence et procure une source de revenu. Par contre, que font les jeunes hommes? Nul n'a besoin d'eux. Que peuvent-ils faire? S'ils sont célibataires, ils peuvent toucher une pitance ou ils peuvent avoir une famille et faire de leur mieux mais, en bout de ligne, ils se retrouveront à vivre de l'assistance sociale, peu importe ce qu'ils font. Ils se sentent donc inutiles.

enough into this issue you will find, at the base of it, I believe, the fact that we deprive people of responsibility with the systems we have now.

**Senator Segal:** You mentioned the notion of asset-based development. There is quite a debate in social policy circles in the U.S., Europe and Canada about whether we have income-based social support or asset-based.

For example, council housing was given to low-income residents in the United Kingdom by the Thatcher administration. The theory was: Give these people the houses in which they live; give them ownership, give them some reason to want to preserve that and give them some equity. Over time, those communities in fact began to improve.

When you talk about asset-based community economic development, are you talking about reversing the kind of needs assessment that we often see done by the United Way — look at the benefits assessment, look at the strengths of a community and see how you can maximize those? Are you talking about trying to make sure that individuals have the assets they need so as to have some flexibility and capacity to participate?

**Ms. Rickards:** I think we are talking about two different discussions. The asset-based community development that I am referring to is based on a perspective; it is not a measurement per se. It is a perspective on what this community has.

For example, if you look at Nackawic, we have a lot of trained labourers now who do not have work. Of course, they are the ones who are leaving. We have an environment. We have beautiful scenery, fishing and all kinds of opportunities for outdoor enterprises. Those are the assets we have. We also have people who are willing to learn and people who know the land. On an individual scale, if you go into a really marginalized community and look at the people who are there, they say: He is the drunk, he is no good; but wait a minute, he is a really good carpenter when he is sober. You look at the carpenter; you do not look at the drunk. That is what we mean when referring to the micro level of asset-based development.

**Senator Peterson:** In view of all you have said Ms. Rickards, do you think the rural way of life can be sustained over the long term? You have lack of an economic base and single industries closing down. In Saskatchewan, our youth cannot wait to leave the rural areas and go to the cities. What do we face? What are we chasing here?

**Ms. Rickards:** Well, I think it is critical for the rural communities to be sustained because they are the basis of a lot of the resources that we have; that is where they come from. I do not think it is really feasible to abandon them.

C'est alors que la colère et la frustration s'installent. Ils boivent, ils démolissent tout, ils lancent l'enfant contre le mur. Si vous y réfléchissez bien, vous constaterez qu'à la base, tout gravite autour du fait que, dans le cadre des régimes actuels, nous privons les gens de responsabilités.

**Le sénateur Segal :** Vous avez mentionné le concept du financement reposant sur les atouts. Un débat fait rage dans les cercles de politique sociale aux États-Unis, en Europe et au Canada pour décider s'il faut offrir du soutien social fondé sur le revenu ou sur les atouts.

Par exemple, l'administration Thatcher a institué pour les Britanniques à faible revenu les HLM, en tenant le raisonnement que voici : on leur donne l'habitation dans laquelle ils vivent, on leur en cède la propriété, de sorte qu'ils vont être motivés à la maintenir en bon état et qu'ils auront aussi un certain avoir. Au fil des ans, la vie dans ces collectivités a commencé à s'améliorer.

Quand vous parlez de développement économique communautaire fondé sur les atouts, parlez-vous d'inverser l'espèce d'évaluation des besoins qu'on voit souvent Centraide effectuer — en vue d'évaluer les avantages, les forces d'une collectivité et de voir comment on peut les maximiser? Envisagez-vous plutôt de faire en sorte que les personnes ont les atouts voulus pour disposer d'une certaine marge de manœuvre et de pouvoir prendre part à la vie socio-économique?

**Mme Rickards :** Nous abordons ici deux sujets distincts. Le développement communautaire fondé sur les atouts dont je parle est axé autour d'un point de vue; ce n'est pas une mesure comme telle. C'est un point de vue sur les atouts dont dispose une collectivité.

Par exemple à Nackawic, nous avons beaucoup de travailleurs qualifiés actuellement au chômage. Naturellement, ce sont eux qui quittent la collectivité. Nous avons un environnement. Nous avons de magnifiques paysages, une pêche abondante, et il existe toutes sortes de possibilités pour des entreprises de plein air. Ce sont là les atouts dont nous disposons. Nous avons aussi des gens qui sont disposés à apprendre et qui connaissent le pays. Quand on les rencontre personnellement, les membres des groupes vraiment marginalisés nous disent : c'est l'ivrogne du coin, il ne vaut rien; par contre, quand il est sobre, c'est un menuisier hors pair. Il faut voir le menuisier, non pas l'ivrogne. Voilà de quoi nous parlons quand il est question de développement microéconomique fondé sur les atouts.

**Le sénateur Peterson :** Madame Rickards, étant donné tout ce que vous avez dit, croyez-vous que le mode de vie rural a un avenir à long terme? Il n'y a pas de base économique, et la mono-industrie ferme. En Saskatchewan, nos jeunes ne peuvent pas quitter assez vite les régions rurales pour aller vivre en ville. À quoi faisons-nous face? Que cherchons-nous à faire?

**Mme Rickards :** Il est essentiel pour les collectivités rurales d'être soutenues parce qu'elles sont la base de nombreuses ressources que nous avons; c'est de là qu'elles viennent. Il n'est vraiment pas réaliste, selon moi, de les abandonner à leur sort.

However, I also think we have to find a different way to work with them. I know Saskatchewan has different issues than New Brunswick and the Maritimes, so I cannot make a generalization on it. However, certainly in our part of the world we do have other opportunities that we can pursue in terms of products from the forest and from agriculture that might make our communities sustainable in the long run.

**Senator Peterson:** Do you have examples of those or are you still working on them?

**Ms. Rickards:** We are still working on them, but we were very keen on eco-tourism, and still are, to a certain extent. We are very interested in doing outdoor education.

Apart from that, we are interested in developing other products from agriculture and from forestry. Our area is historically significant, in terms of the loyalists that came to the Saint John River Valley, so there is a lot of traditional furniture that could be copied and could be sold.

There are other people who know much more about this than I do, but there are other products that can be cultivated along with the forest, in the forest, which can provide cash crops in ways other than cutting down the trees.

**Senator Callbeck:** I want to ask you about something in your paper — that is, gaps in government economic development policy. You say that there is no lack of opportunity in rural Canada, and then you talk about these gaps. You have mentioned that there is no transitional support for people on welfare that want to go into business. That could apply to any low-income person in rural Canada. That is very familiar to me because I was involved with the Prime Minister's Task Force on Women Entrepreneurs back in 2003. Everywhere we went, we heard from women that they would love to have an opportunity to with able to borrow maybe \$300 or \$600 or whatever to start a small business.

When you say there are gaps in the government's economic policy, I would like to hear your suggestions. What do you think the government should be doing?

**Ms. Rickards:** There are two things that come immediately to mind. One is the micro-credit loans that you are alluding to — a fund from which low-income women or anyone could borrow small amounts of money. A lot of these are happening now through community loan funds. They are growing up from the grassroots — sort of organic things. Making money available for those kinds of loans to community loan funds would be a very effective way for the government to make a dent here. A lot of times, all that is needed is just a thousand dollars or a small amount of money.

Toutefois, j'estime aussi qu'il faut trouver d'autres moyens de travailler avec elles. Je sais que les problèmes en Saskatchewan sont différents de ceux du Nouveau-Brunswick et des provinces Maritimes. Je ne peux donc pas faire de généralisation. Cependant, nous disposons assurément, dans notre coin de pays, d'autres possibilités dont nous pouvons chercher à profiter, en termes de produits de la forêt et de l'agriculture, qui pourraient assurer l'avenir à long terme de nos collectivités.

**Le sénateur Peterson :** Pouvez-vous nous en fournir des exemples ou y travaillez-vous encore?

**Mme Rickards :** Nous y travaillons encore, mais nous étions emballés par l'écotourisme et le sommes encore, jusque dans une certaine mesure. L'enseignement de plein air nous intéressait énormément.

Exclusion faite de tout cela, nous nous intéressons à développer d'autres produits de l'agriculture et de la forêt. Notre région a une valeur historique importante, étant donné tous les loyalistes venus s'installer dans la vallée de la rivière Saint-Jean, de sorte qu'on pourrait y reproduire et y vendre beaucoup de meubles traditionnels.

Il existe des gens qui en savent beaucoup plus que moi à ce sujet, mais d'autres produits peuvent être cultivés dans la forêt et fournir des récoltes payantes. Il existe d'autres moyens que de simplement abattre des arbres.

**Le sénateur Callbeck :** J'ai une question à vous poser au sujet de ce que vous dites dans votre document — à propos des lacunes de la politique gouvernementale de développement économique. Vous affirmez qu'il ne manque pas de possibilités dans le Canada rural, puis vous parlez de ces lacunes. Vous avez mentionné entre autres qu'il n'existe pas de forme de soutien pour les assistés sociaux qui veulent se lancer en affaires, pendant la période de transition. Cela pourrait s'appliquer à n'importe quelle personne à faible revenu au Canada rural. C'est un refrain que je connais bien parce que j'ai travaillé au sein du Groupe de travail du premier ministre sur les femmes entrepreneures, en 2003. Partout où nous allions, nous entendions des femmes nous dire qu'elles seraient ravies de pouvoir emprunter 300 ou 600 \$ peut-être, enfin un petit montant, pour démarrer une petite entreprise.

Quand vous dites que la politique économique du gouvernement comporte des lacunes, j'aimerais entendre vos suggestions pour y remédier. Selon vous, que devrait faire le gouvernement?

**Mme Rickards :** Deux choses me viennent immédiatement à l'esprit. D'une part, le microcrédit que vous avez mentionné — des fonds dont les femmes qui ont un faible revenu pourraient emprunter. Beaucoup de ces prêts se font actuellement à partir de fonds de prêt communautaires. L'initiative vient de la base — elle est en quelque sorte organique. Débloquer des fonds pour ce genre d'initiative serait un moyen très efficace pour le gouvernement d'avoir une réelle influence. Bien souvent, il suffit de bien peu, de quelques milliers de dollars seulement.

If you look at the loan funds that are already doing this, such as the one in Saint John, it has done remarkable work with very limited resources. Supporting organizations like that would be one suggestion.

The other one would be support to the social economy — that is, permitting us to start social enterprises, which is an enterprise with a double bottom line — not only to make a profit, but to train people as they are working. The Human Resources Development Association, HRDA, in Halifax is the granddaddy of those programs in Canada. It has been running businesses that have been operated by income-assistance clients who are moving through from welfare to self-sufficiency by working.

I have been involved in a couple of these in New Brunswick. I do not really have time to go into them right now, but Monquarters at Work, which is mentioned in my paper, is one of them. That was a very small effort, but it got two families off welfare with virtually no investment. It just requires time and marketing assistance, and being able to marshal the forces of all the government departments.

For example, these women were making products out of old clothing, but when it came time to sell their products they could not smile because they had rotten teeth. They got all their teeth extracted, because in New Brunswick, with welfare, you cannot have dental work done — you have to have new teeth. Two of these women got all their teeth extracted — talk about motivation — and then were able to become entrepreneurs because they could smile. Where are the gaps? The gaps are everywhere.

**Senator Callbeck:** On that community loan fund, did the money come from the government and then the community runs it? Is that how it operates?

**Ms. Rickards:** No; the initial funding came from the community. It was a community fundraising drive. I believe there are five community loan funds in New Brunswick and one of them is rural. Certainly, if NANY, for example, had a community loan fund to tap into, we could be helping a lot more people than we are.

**Senator Mitchell:** I have really been impressed by the passion of your presentation. I am wondering if you ever thought about going into politics.

**Ms. Rickards:** It has been suggested.

**Senator Mitchell:** We have the party for you.

You mentioned in your opening comments that many of the young people you work with could describe every fishing spot along whatever stretch of shore but that they would have difficulty writing it down. Could you elaborate on the

Si l'on se fie aux fonds de prêt qui le font déjà, comme celui de Saint John, ils font du travail remarquable avec des moyens très limités. Donc, un bon moyen serait de supporter des organismes comme celui-là.

Une autre chose qui me vient à l'esprit serait du soutien à l'économie sociale — c'est-à-dire de nous permettre de démarrer des entreprises sociales, des entreprises qui ont une double obligation, celle de réaliser un profit et de former des personnes en cours d'emploi. La Human Resources Development Association ou HRDA, à Halifax, est le doyen de tous ces programmes au Canada. Elle gère des entreprises exploitées par des clients qui vivent de l'aide au revenu pour les aider à passer de l'assistance sociale à l'autosuffisance par le travail.

J'ai participé à quelques-uns de ces projets au Nouveau-Brunswick. Je n'ai pas vraiment le temps de vous en parler maintenant, mais Monquarters at Work, qui est mentionné dans mon mémoire, en est un. Cette petite entreprise a exigé un très faible effort, mais elle a permis de sevrer de l'assistance sociale deux familles au moyen d'un investissement pratiquement nul. Tout ce qu'il faut, c'est du temps et de l'aide à la commercialisation, en plus de pouvoir mobiliser les forces de tous les ministères.

Par exemple, ces femmes fabriquaient des produits à partir de vieux vêtements, mais quand est venu le temps de les vendre, elles ne pouvaient pas sourire parce qu'elles avaient les dents trop gâtées. Elles se sont fait arracher toutes les dents parce qu'au Nouveau-Brunswick, avec l'assistance sociale, vous ne pouvez pas faire réparer les dents — il faut avoir de nouvelles dents. Deux de ces femmes se sont fait arracher toutes leurs dents — parlez-moi de motivation —, après quoi elles ont pu devenir entrepreneures parce qu'elles pouvaient sourire. Où sont les lacunes? Elles sont partout.

**Le sénateur Callbeck :** L'argent de ce fonds de prêt communautaire venait-il du gouvernement et était-il ensuite géré par la collectivité? Est-ce bien ainsi que cela fonctionne?

**Mme Rickards :** Non. Les fonds initiaux sont venus de la collectivité. Il s'agissait de levées de fonds communautaires. Il existe, je crois, cinq fonds de prêts communautaires au Nouveau-Brunswick, et l'un d'entre eux est rural. C'est sûr que si NANY, par exemple, avait un fonds de prêt communautaire dans lequel puiser, il aiderait beaucoup plus de personnes qu'il ne le fait actuellement.

**Le sénateur Mitchell :** J'ai été vraiment impressionné par la passion avec laquelle vous nous avez fait votre exposé. Je me demandais si vous aviez déjà songé à vous lancer en politique.

**Mme Rickards :** On me l'a déjà proposé.

**Le sénateur Mitchell :** Nous avons le parti tout indiqué pour vous.

Vous avez mentionné, dans votre déclaration, que de nombreux jeunes avec lesquels vous travaillez pourraient nous dire où se trouve le poisson dans n'importe quel cours d'eau, mais qu'ils auraient de la difficulté à le mettre par écrit. Pourriez-

literacy issue and how the cuts to literacy recently may have affected your community?

**Ms. Rickards:** New Brunswick is not proud to be known as having the worst literacy rate in Canada — except for Nunavut, I guess. Of course, there is a problem in the schools. The schools are not able to overcome the deficits that these children bring into school.

I worked with preschool kids, for example, who have never seen a book, never held a book or a pencil in their hands. I sat in the back of my pickup truck lots of time playing crazy eights with four- and five-year-olds just to get them to recognize the numbers.

This is what I am talking about in terms of richness of an environment. They watch TV and that is all they do. I think there are literacy issues on both ends of the spectrum. The preschool family literacy issues are huge, and there are literacy issues on the other end, where the kids are coming out not competent to read and digest the kind of things that are required to be in a lot of the job markets today; then you need to have the adult literacy. At that point, where a kid has come through school, cannot read very well and has lost all confidence in his or her ability to learn, you are back to square one in terms of helping them along and helping them to feel they can do it.

I would not swear that the literacy money was being used most effectively; I do not know. However, cutting literacy at this stage of the game is cutting off your nose to spite your face, really.

**Senator Mitchell:** I am going to quote you on that.

**Ms. Rickards:** I do not mind.

**Senator Mitchell:** I notice you list child care as one of the issues in freeing women — usually it is women — for the workforce. Interestingly enough, it is often women who have the greatest success with small business, so there may be a double implication with this. Have you noticed whether the \$100 per month that has been given out has helped create child care spaces? What would you envision for a successful early childhood education program? Should that have been cut?

**Ms. Rickards:** Well, the \$100 is useless. That is probably the frozen turkey in the freezer at the bootleggers.

**Senator Mitchell:** Can I quote you on that, too?

**Ms. Rickards:** These are things that have been said to me. I am not a creative person; I only learn by listening.

As far as child care is concerned, you have to have a different model in a rural area, obviously, because there are too many issues of distance and qualification. I am not really sure how to approach that, but what we have done is to either find someone who is capable of providing good child care and then making it possible for the mom to take her child there and pay for it, or have someone come into the house — a relative, but someone that the mother trusts.

vous nous parler un peu plus de la question de l'alphabétisation et de la façon dont les compressions récentes dans ce secteur ont peut-être affecté votre collectivité?

**Mme Rickards :** Le Nouveau-Brunswick n'est pas fier de passer pour la province qui a le pire taux d'alphabétisation au Canada — sauf pour le Nunavut, je suppose. Bien sûr, il y a un problème dans les écoles. Elles sont incapables de rattraper le retard qu'ont pris certains enfants quand ils entrent à l'école.

J'ai travaillé avec des enfants d'âge préscolaire, par exemple, qui n'ont jamais vu un livre, jamais tenu un crayon. Souvent, je m'asseyais à l'arrière de ma camionnette avec des quatre et cinq ans et je jouais au huit avec eux pour leur montrer leurs chiffres.

Voilà ce dont je parle quand je parle de richesse de l'environnement. Ils regardent la télévision, c'est tout ce qu'ils font. Je crois qu'il existe des problèmes d'alphabétisation aux deux bouts du cheminement scolaire. Les problèmes d'alphabétisation de la famille des enfants d'âge préscolaire sont énormes, mais il en existe aussi à l'autre bout, lorsque les enfants sortent de l'école incapables de lire ou d'assimiler les connaissances exigées pour occuper bien des emplois actuellement; il faut donc offrir de l'alphabétisation aux adultes. À ce stade-là, quand l'enfant a passé par l'école, qu'il ne sait pas bien lire et qu'il a perdu toute confiance en sa capacité d'apprendre, il faut tout reprendre à la case départ pour l'aider et le persuader qu'il est capable de le faire.

Je ne serais pas prête à jurer que les fonds consacrés à l'alphabétisation ont été utilisés de manière judicieuse. Toutefois, le fait de réduire l'aide à l'alphabétisation à cette étape du jeu revient en réalité à scier la branche sur laquelle on est assis.

**Le sénateur Mitchell :** Je vais vous citer à cet égard.

**Mme Rickards :** Je n'y vois pas d'inconvénient.

**Le sénateur Mitchell :** Je remarque que vous parlez de garderies comme un des problèmes qui empêchent les femmes de travailler. Fait intéressant, ce sont souvent les femmes qui connaissent le plus grand succès dans la petite entreprise, de sorte qu'il faut peut-être y voir là un double effet. Avez-vous remarqué si les 100 \$ par mois versés aux parents ont contribué à créer des places en garderie? Quelle vision avez-vous d'un programme réussi d'éducation de la petite enfance? Aurait-on dû s'en débarrasser?

**Mme Rickards :** Les 100 \$ sont inutiles. C'est probablement de la nourriture au congélateur pour les trafiquants d'alcool.

**Le sénateur Mitchell :** Puis-je vous citer à cet égard également?

**Mme Rickards :** On m'a dit des choses. Je ne fais rien de bien créateur; j'apprends seulement par l'écoute.

En ce qui concerne les garderies, il faut que le modèle soit différent dans les régions rurales, manifestement, parce qu'il y a trop de problèmes causés par la distance et l'admissibilité. Je ne suis pas vraiment sûre de la façon d'aborder ce problème, mais ce que nous avons fait, c'est soit de trouver quelqu'un qui peut assurer de bons soins à l'enfant, de sorte que la mère peut y laisser son enfant contre rémunération, soit d'avoir une gardienne à la maison — un proche, mais quelqu'un en qui la mère a confiance.

**Senator Mitchell:** One child care initiative that is current is the idea of supporting business to set up child care spaces. You can imagine that might work in a downtown Toronto area, where there are huge businesses with enough people with young enough children to actually make it possible to have a business set up a day care; however, in your area, surely there would not be many businesses that would be able to utilize this program to set up day care spaces.

**Ms. Rickards:** We have very large and very small businesses, but I think that would probably be more appropriate in a hospital or a government facility. I think it is a good idea, generally speaking — particularly when you have shift work, because there are a lot of women who do not have a place to leave their kids when they are working odd shifts. It is a very knotty problem, and I do not have a good solution to it. All I can say is that right now it is a big issue.

**Senator Di Nino:** Let me also applaud you for your forthrightness and passion; I think you are a great ambassador for this cause.

You have made some very strong statements, which I happen to agree with. You were talking about systematic dependency and one of your comments was that dependency sucks the life out of people. If I did not quote you correctly, I apologize.

**Ms. Rickards:** Close enough.

**Senator Di Nino:** Thank you. I use a couple of different terms. I say “aid enslaves,” as an example, and I think we are talking about the same thing. Your message to me has been somewhat conflicting when you talk about an annual basic income. How do you deal with that conflict?

**Ms. Rickards:** To me, that is the starting point. At one point, we did have a very good program in New Brunswick for workers who are 40 to retirement age, where they could get a basic \$12,000 a year, no strings attached, but whatever they earned over that was theirs to keep until they got to a certain threshold — maybe it was \$20,000 or something like that. The basic idea was that a person knew there was going to be that money; that was the person’s launching pad, and from there, the individual could go on to earn. For example, that meant a person could afford to buy steel-toed boots, a car that would get him or her to work and proper food to provide the necessary energy for the day instead of eating junk. It is not really a cushion but more of a catapult.

**Senator Di Nino:** In other words, it is the priming of the pump that eventually would be withdrawn or no longer required.

**Ms. Rickards:** That is right. The priming of the pump is a good analogy.

**Le sénateur Mitchell :** Une initiative courante en matière de soins à l’enfance est l’idée de soutenir l’entreprise pour qu’elle crée des places en garderie. On peut concevoir que la formule soit utile au centre-ville de Toronto, où il y a suffisamment de grandes entreprises dont les travailleurs ont des enfants en bas âge pour faire vivre une garderie. Toutefois, dans votre région, il ne doit pas y avoir trop d’entreprises qui pourraient utiliser ce service.

**Mme Rickards :** Nous avons de très petites et de très grandes entreprises, mais je crois que la formule conviendrait probablement mieux à un hôpital ou à un organisme gouvernemental. C’est une très bonne idée, en règle générale — particulièrement quand on travaille par poste, parce que beaucoup de femmes n’ont pas d’endroit où laisser leurs enfants lorsqu’elles travaillent en dehors des heures habituelles. C’est un problème très épineux, et je n’ai pas de bonne solution à vous offrir. Tout ce que je peux dire, c’est qu’actuellement, c’est un très gros problème.

**Le sénateur Di Nino :** Permettez-moi également de vous applaudir pour votre franchise et votre passion. Vous êtes une excellente ambassadrice de cette cause.

Vous avez parlé en termes très forts, avec lesquels il se trouve que je suis d’accord. Vous parlez de dépendance systémique et vous avez dit entre autres que cette dépendance suçait les gens jusqu’à la moelle. Si je vous ai mal citée, je m’en excuse.

**Mme Rickards :** C’est pas mal ce que j’ai dit.

**Le sénateur Di Nino :** Je vous remercie. Moi-même, j’utilise des expressions un peu différentes. Ainsi, j’affirme que « l’aide réduit à l’esclavage », mais il s’agit en fait du même phénomène. Le message que vous me transmettez est un peu conflictuel quand vous parlez d’un revenu de base annuel. Comment réglez-vous ce conflit?

**Mme Rickards :** Pour moi, c’est un point de départ. À un moment donné, nous avons au Nouveau-Brunswick un excellent programme pour les travailleurs de 40 ans à l’âge de la retraite, dans le cadre duquel ils pouvaient obtenir un revenu de base de 12 000 \$ par année, sans conditions. Ils pouvaient conserver tout ce qu’ils faisaient de plus jusqu’à un certain seuil — de 20 000 \$ environ. L’idée était, à la base, que la personne pouvait compter sur la rentrée de cet argent, que c’était son fonds de démarrage et qu’à partir de là, elle pouvait se concentrer sur le travail. Par exemple, cela signifiait qu’une personne pouvait s’acheter des bottes à embout d’acier, une automobile pour se rendre au travail et des aliments pour avoir l’énergie nécessaire pour faire sa journée plutôt que de la malbouffe. En fait, il ne s’agissait pas tant d’un coussin que d’une catapulte.

**Le sénateur Di Nino :** En d’autres mots, c’est l’amorce de la pompe à eau qui tôt ou tard pourra être retirée ou dont on n’aura plus besoin.

**Mme Rickards :** C’est juste. J’aime bien l’analogie.

**Senator Di Nino:** You were quite critical of the school system and suggested that there is no vocational education. Again, what are you saying that you would like to see in the education curriculum?

**Ms. Rickards:** I am talking about hands-on learning opportunities. We used to have shops-training available for students — auto mechanics and woodworking, for example. These courses were removed from our schools in New Brunswick in the 1990s with the focus on computers. They cancelled the home economics and shops courses. In Nackawic, with the dropout rates and with so many students going nowhere with their lives, the school instituted its own version of hands-on learning, which they could not call “vocational education” because that was out but instead called “enterprise education,” and they started businesses in the school. One of the businesses they started at Nackawic was building cedarstrip canoes and paddles. They got the equipment, started a workshop and taught these young folks how to make canoes and paddles. That program kept many students in school. There are still graduates of that program today who are itching to go into that business but there is no mechanism for us to get from where they are now to where they would like to be.

**Senator Mahovlich:** Are your communities active in sport? I find that morale is a key problem in many communities where there is high unemployment. When youngsters participate in sport, it can help to compensate.

**Ms. Rickards:** Yes, they participate in sport if they have enough money to buy the equipment and if they can find a way to get home after practices and games. Some of our kids live 60 kilometres from the school. In our communities, the town kids play the sports and the kids who live down the dirt roads are marginalized in that way.

**Senator Mahovlich:** Getting to the sport and back home is a problem.

**Ms. Rickards:** Yes. Another problem is being included in any kind of psychological sense because there is quite a divide between the town kids, who generally have more money and advantages, and the rural kids.

**Senator Mahovlich:** Are teachers involved in coaching and encouraging kids to participate in sports?

**Ms. Rickards:** Some teachers and some parents are very much involved, but part of the problem is that many teachers in our country schools do not live in the communities where they teach. They commute and often do not have the time to get involved as much as they might like to.

**Senator Mahovlich:** In Toronto, there is a real demand for labour, in particular during the summer when building construction starts up again. I have run into many people from Newfoundland who spend four or five months in Toronto working and then go back home when the season ends.

Do people from New Brunswick do this?

**Le sénateur Di Nino :** Vous avez été très sévère à l'égard du système scolaire et avez laissé entendre qu'il n'existe pas de formation professionnelle. À nouveau, qu'aimeriez-vous voir au programme?

**Mme Rickards :** Je parle de possibilités d'apprendre par la pratique. Auparavant, les étudiants pouvaient apprendre en atelier — la mécanique automobile ou le travail du bois, par exemple. Ces cours ont été retirés des programmes de nos écoles au Nouveau-Brunswick durant les années 1990 pour être remplacés par des cours d'informatique. On a éliminé les cours d'économie domestique et de travail en atelier. À Nackawic, étant donné les taux de décrochage et le nombre élevé d'étudiants dont la vie ne rimait à rien, l'école a institué sa propre version de l'apprentissage pratique, des cours qu'elle ne pouvait pas qualifier de formation technique parce que ce n'était plus à la mode, mais plutôt des cours d'entrepreneuriat, et elle faisait démarrer des entreprises à l'école. Une de celles qu'elle a lancées à Nackawic était la fabrication de canots et d'avirons en cèdre. Elle a acheté le matériel, a lancé un atelier et a enseigné à ces jeunes comment faire des canots et des avirons. Le programme a permis de conserver de nombreux étudiants à l'école. Ce programme produit encore des diplômés impatients de démarrer leur petite entreprise dans ce secteur, mais il n'existe rien pour les aider à passer d'où ils en sont actuellement à ce qu'ils aimeraient devenir.

**Le sénateur Mahovlich :** Vos collectivités sont-elles actives dans le domaine sportif? J'ai observé que le moral est un problème crucial dans bien des localités où le taux de chômage est élevé. La pratique du sport aide les jeunes.

**Mme Rickards :** Oui, ils font du sport s'ils ont suffisamment d'argent pour s'acheter l'équipement et s'ils peuvent trouver un moyen de revenir à la maison après les pratiques et les matchs. Certains de nos enfants vivent à 60 kilomètres de l'école. Dans nos collectivités, ce sont les enfants du village qui font du sport, alors que ceux qui vivent dans les rangs sont marginalisés sur ce plan.

**Le sénateur Mahovlich :** Se rendre là où a lieu le match et en revenir est un problème.

**Mme Rickards :** Oui. Un autre problème, est de se sentir inclus sur le plan psychologique parce qu'il existe tout un clivage entre ceux qui habitent au village, ceux qui ont habituellement plus d'argent et d'atouts, et les enfants de la campagne.

**Le sénateur Mahovlich :** Les enseignants participent-ils comme entraîneurs pour encourager les enfants à faire du sport?

**Mme Rickards :** Certains enseignants et certains parents sont très actifs dans ce domaine, mais le problème est, en partie, que de nombreux enseignants des écoles rurales n'habitent pas dans les collectivités où ils travaillent. Ils font la navette et ils n'ont souvent pas le temps de contribuer autant qu'ils l'aimeraient.

**Le sénateur Mahovlich :** À Toronto, il y a une forte demande de main-d'œuvre, particulièrement durant l'été quand débutent les travaux de construction. J'ai rencontré de nombreux Terre-Neuviens qui passaient quatre ou cinq mois à Toronto pour travailler, puis qui retournaient chez eux à la fin de la saison.

Les Néo-Brunswickois le font-ils aussi?

**Ms. Rickards:** Yes. Currently, they are travelling to Fort McMurray and Calgary to work.

**Senator Gustafson:** I should like your comment on pockets of poverty. For example, when the Prince Albert Pulp and Paper Mill shut down it created a big problem in that area. In Saskatchewan, if the farmers are not doing well then people at the lower end of the scale are in big trouble. How do you deal with such pockets of poverty?

**Ms. Rickards:** I wish I had the answer to that question. Seasonally, there is a movement of labour ability out of those areas. The people remaining simply will not leave for any reason and will stick it out to the very end. The issue becomes what there is for them to do. Many examples of communities once considered to be dead in the water, in Saskatchewan and right across the country, have literally come back from the dead by reinventing themselves. The best source for that kind of information, if you are not already aware of it, is the magazine *Making Waves*. It is from the CED people in British Columbia. The website is [www.cedworks.com](http://www.cedworks.com), but it can also be found by searching "making waves." The magazine lists many such towns and communities. The CED works with towns and communities in crisis and helps them to rebuild. There are many good examples.

**Senator Gustafson:** Saskatchewan has a booming economy right now in everything but agriculture. The oil fields are booming and we hear about it on the radio every day. There are problems in the pulp mills and in agriculture. I talked to a farmer who said that he cannot afford to hire any help for his farm because the wages he is prepared to pay cannot compete with those that the oil people pay. There are different degrees of poverty and reasons for that.

**Ms. Rickards:** That is right. In New Brunswick, the people who sit on the lowest rung of poverty, who were once written off, are working in Tim Hortons, for example. They used to work in the potato harvest, but now they are working at Tim Hortons. It is a lot more comfortable not being out in the cold and wet. Now, the potato farmers are in dire straits, because there is no one to harvest the potatoes and no one to pick the apples and strawberries or to bring in the hay. Therefore, we are seeing immigrant help. Mind you, if farmers could pay more, so that people could cover the costs of their transportation — the labour force is out there. The labour force is in this dependent population, but the incentives, the way the system works and the way people are treated, makes them run for cover. They cannot climb out of that hole and get into that workforce.

**Senator Gustafson:** Their only problem is they have been too productive.

**Senator Mercer:** I will go back to the discussion on schools and Senator Di Nino's question. February is Black History Month and in the Black community there is talk about role models. This committee is fortunate to have Senator Oliver as a sitting member

**Mme Rickards :** Oui. Actuellement, ils vont jusqu'à Fort McMurray et Calgary pour travailler.

**Le sénateur Gustafson :** J'aimerais que vous commentiez les enclaves de pauvreté. Par exemple, quand l'usine de pâtes et papiers de Prince Albert a fermé ses portes, cela a créé un énorme problème dans cette région. En Saskatchewan, quand les agriculteurs n'arrivent pas à bien s'en sortir, ceux qui se trouvent aux échelons inférieurs sont en sérieuse difficulté. Que faites-vous de ces enclaves de pauvreté?

**Mme Rickards :** Comme j'aimerais avoir la réponse! Chaque saison, il y a un mouvement de la main-d'œuvre vers l'extérieur de ces régions. Ceux qui restent refusent simplement de partir et demeureront jusqu'au bout. Le problème devient de savoir à quoi les employer. De nombreux exemples de collectivités jadis considérées comme défuntes, en Saskatchewan et partout ailleurs au pays, ont été littéralement ressuscitées en se réinventant. La meilleure source de ce genre d'information, si vous ne le connaissez pas déjà, est le magazine *Making Waves*. Il est produit par la DMC de la Colombie-Britannique. On peut consulter le site Web, dont l'adresse est [www.cedworks.com](http://www.cedworks.com), mais on peut aussi s'y rendre en faisant une recherche sur l'expression « making waves ». Le magazine énumère de nombreux villages et petites villes qui l'ont fait. La DMC travaille en tandem avec eux en temps de crise et les aide à se reconstruire. Il existe de nombreux bons exemples.

**Le sénateur Gustafson :** L'économie de la Saskatchewan connaît un boom actuellement. L'exploitation des gisements de pétrole a explosé, et nous en entendons parler chaque jour à la radio. Par contre, les usines de pâtes et l'agriculture sont chancelantes. J'ai parlé à un agriculteur qui m'a dit qu'il n'a pas les moyens d'engager quelqu'un pour l'aider sur sa ferme parce qu'il ne peut offrir le même salaire que le secteur pétrolier. Il existe différents niveaux de pauvreté et des raisons qui les expliquent.

**Mme Rickards :** C'est juste. Au Nouveau-Brunswick, les plus pauvres, ceux qu'on avait renoncé à aider, travaillent au Tim Hortons, par exemple. Auparavant, ils faisaient la récolte des pommes de terre, mais ils travaillent maintenant au Tim Hortons. C'est beaucoup mieux que de travailler dehors, au froid et sous la pluie. Les producteurs de pommes de terre connaissent maintenant de graves difficultés, parce qu'ils n'arrivent pas à trouver de la main-d'œuvre pour récolter les pommes de terre, les pommes et les fraises ou pour rentrer le foin. Par conséquent, ils importent la main-d'œuvre. Notez bien que, si les agriculteurs pouvaient payer plus, de sorte que les gens puissent au moins assumer le coût de leur transport — la main-d'œuvre est là. Elle se trouve au sein de cette population dépendante, mais les incitatifs, la façon dont fonctionne le système et la façon dont les gens sont traités, l'obligent à se cacher. Elle n'arrive pas à se sortir de sa misère et à se mêler à la population active.

**Le sénateur Gustafson :** Leur seul problème, c'est qu'ils ont été trop productifs.

**Le sénateur Mercer :** Je vais revenir à la discussion sur les écoles et à la question du sénateur Di Nino. Février est le Mois de l'histoire des Noirs et il est beaucoup question des modèles d'identification au sein de cette communauté. Notre comité a la

because he is a perfect role model in the Black community in Nova Scotia. You said that many teachers do not live in the affected communities. One of the best ways to help people is to provide role models, and one of the role models they need is teachers who actually live in their communities. Has there been a program to address that?

You talked about micro-credit loans, which is an interesting angle as well. Is there a role for credit unions and co-ops to help solve the problem?

**Ms. Rickards:** To the latter question, I would say that, yes, there is a role. Certainly, the cooperative model is the way to go in approaching many of these issues.

As for the role model issue, I think there is a perennial problem of getting men teachers into elementary schools where that sort of a role model is most badly needed.

As far as I am aware, we are not dealing with that in any concrete way.

**The Chairman:** Ms. Rickards, thank you. As we head out toward Atlantic Canada, that is what we need to hear. I am sure we will hear a great deal more when we visit the provinces.

Our next witnesses are from the Atlantic Canada Opportunities Agency, otherwise known as ACOA, which was created in 1987 to increase opportunity for economic development in Atlantic Canada and enhance the growth of earned incomes and employment opportunities.

With anywhere from 39 per cent to 56 per cent of Atlantic Canadians living in rural areas, much of ACOA's work is focussed on those areas.

With us this evening are two representatives from ACOA's community development program, which oversees much of ACOA's rural efforts.

Ms. King is director general of the community development program and Ms. Perron is a director of the community development program.

**Eleanor King, Director General, Community Development, Atlantic Canada Opportunities Agency:** My colleague and I appreciate the opportunity to talk with you about the work of the Atlantic Canada Opportunities Agency in Atlantic Canada. Your interim paper, which I had the opportunity to read, based on the other presentations and your research, indicated a premise that was of interest to us — that is, the most effective and often most direct route to poverty alleviation is through economic growth, employment and some form of rural economic development.

chance de pouvoir compter parmi ses membres le sénateur Oliver qui est un véritable modèle à suivre pour la communauté noire de la Nouvelle-Écosse. Vous avez dit que de nombreux enseignants ne résident pas dans les collectivités touchées. Une des meilleures façons d'aider les gens est de leur fournir des modèles auxquels ils peuvent s'identifier et un enseignant qui vit parmi eux pourrait fort bien être ce modèle dont ils ont besoin. Est-ce qu'un programme a été mis en place pour apporter des correctifs à cet égard?

Vous avez parlé de microfinancement au moyen de prêts, ce qui est également une perspective intéressante. Est-ce que les caisses populaires et les coopératives de crédit peuvent contribuer à la résolution du problème?

**Mme Rickards :** Pour répondre à votre dernière question, je dirais que ces institutions peuvent effectivement jouer un rôle. Il ne fait aucun doute que le modèle coopératif est la voie à privilégier pour s'attaquer à bon nombre de ces problèmes.

Pour ce qui est des modèles de comportement, je crois qu'il a toujours été difficile d'inciter les hommes à enseigner au niveau élémentaire, là même où le besoin pour des modèles de ce genre est le plus crucial.

Pour autant que je sache, nous n'avons pris aucune mesure concrète à ce chapitre.

**La présidente :** Madame Rickards, nous vous remercions. Vous nous avez fourni de précieuses indications au moment où nous nous préparons à visiter le Canada atlantique. Je suis persuadée que nous en apprendrons bien davantage lors de notre tournée des provinces Maritimes.

Nos prochains témoins représentent l'Agence de promotion économique du Canada atlantique, aussi connue sous l'acronyme APECA, qui a été créée en 1987 afin de favoriser les possibilités de développement économique du Canada atlantique ainsi que la croissance des revenus et des perspectives d'emploi dans la région.

Étant donné qu'entre 39 et 56 p. 100 des Canadiens de l'Atlantique vivent dans des zones rurales, l'APECA a toujours concentré son travail sur ces secteurs.

Nous accueillons donc ce soir deux représentantes du programme de développement des collectivités de l'APECA, lequel supervise la majorité des efforts de l'agence en milieu rural.

Mme King est directrice générale du Programme de développement des collectivités et Mme Perron est directrice du développement communautaire.

**Eleanor King, directrice générale, Développement des collectivités, Agence de promotion économique du Canada atlantique :** Ma collègue et moi-même sommes ravies d'avoir l'occasion de vous parler ce soir du travail de l'Agence de promotion économique du Canada atlantique. J'ai eu l'occasion de lire votre rapport intérimaire qui est fondé sur d'autres exposés et sur vos recherches et qui part d'un principe qui nous interpelle — à savoir, que la façon la plus efficace et probablement la plus directe de réduire la pauvreté consiste à favoriser la croissance économique, l'emploi et une forme de développement économique rural.

Through this presentation and our responses to your question, we hope to provide additional information for your review.

Established in 1987, ACOA's mandate is to increase opportunity for economic development in Atlantic Canada and, more particularly, to enhance the growth of earned incomes and employment opportunities in the region. Although the agency's program tools and policies have changed over the past 20 years, the overall goal of ACOA has always been to help the Atlantic region realize its full potential in terms of productivity, economic growth and standard of living.

With partners in all levels of government, the private sector, academia and non-government organizations, ACOA works to advance economic opportunities and innovation to serve the needs of businesses, organizations, individuals and communities. The Atlantic economy is built on the region's many geographic, linguistic and cultural communities, from small remote villages to larger urban centres. The opportunities and challenges vary significantly. The agency's approach requires flexibility, based on community realities — their strengths and challenges — while still being strategic on a regional level to stimulate and maximize economic growth.

Recognizing the correlation between innovation and productivity, agency programs place emphasis on fostering research and development, technology adoption, skills development and the improved access to capital that is required to make these kinds of investments in innovation possible.

The transformation of the Atlantic economy is expected to continue, with new high knowledge industries being developed and primary industries adapting to new technology-driven competition. The region's knowledge-based economy has broadened, with the development of industries such as information technology, life sciences, bioscience, ocean technology, aerospace and defence.

The response to ACOA's Atlantic Innovation Fund has emphasized many of these areas as ACOA targets investments in large, cutting-edge R & D projects, in the region's private sector and its research institutions. These projects are aimed at developing new technologies that can be commercialized to simulate new product development and growth in new and existing firms in the region. Of the 161 projects approved to date under the AIF program, 43 are located in rural Atlantic Canada, with an investment of \$104 million, representing 24 per cent of the total ACOA investment.

Grâce au présent exposé et aux réponses que nous donnerons à vos questions, nous espérons étayer davantage votre examen.

Fondée en 1987, l'agence a pour mandat de favoriser les possibilités de développement économique du Canada atlantique et, plus particulièrement, la croissance des revenus et la création d'emplois dans cette région. Bien que les programmes et les politiques de l'APECA aient changé au cours des 20 dernières années, l'objectif premier de l'agence a toujours été d'aider la région de l'Atlantique à réaliser son plein potentiel au chapitre de la productivité, de la croissance économique et du niveau de vie.

Grâce à ses partenaires provenant de tous les ordres de gouvernement, du secteur privé, du milieu universitaire et d'organisations non gouvernementales, l'APECA s'évertue à stimuler les possibilités économiques et l'innovation afin de mieux répondre aux besoins des entreprises, des organisations, des habitants et des collectivités de la région de l'Atlantique. L'économie du Canada atlantique repose sur les nombreuses collectivités géographiques, linguistiques et culturelles de la région, depuis les petits villages isolés jusqu'aux grands centres urbains. Les possibilités et les défis varient considérablement entre les uns et les autres. L'approche de l'APECA requiert une souplesse axée sur les réalités des collectivités, leurs forces et les défis qu'elles doivent relever, tout en demeurant stratégique à l'échelle régionale pour stimuler et maximiser la croissance économique.

Consciente de la corrélation qui existe entre l'innovation et la productivité, l'agence met l'accent, dans l'exécution de ses programmes, sur la promotion de la recherche-développement, l'adoption de nouvelles technologies et le perfectionnement des compétences, et elle s'emploie davantage à faciliter l'accès aux capitaux dont les entreprises ont besoin pour investir dans l'innovation.

La transformation des provinces de l'Atlantique devrait se poursuivre; des industries de haut savoir voient le jour tandis que les industries traditionnelles s'adaptent à la concurrence imposée par la nouvelle technologie. Par ailleurs, l'économie du savoir s'est élargie, grâce à la naissance d'industries, notamment de la technologie de l'information, des sciences de la vie, des sciences biologiques, des technologies océanologiques, de l'aérospatiale et de la défense.

Le Fonds d'innovation de l'Atlantique permet à l'APECA de cibler bon nombre de ces secteurs en investissant dans d'importants projets de recherche-développement de pointe menés par le secteur privé et par les établissements de recherche de la région. Ces projets visent à mettre au point de nouvelles technologies pouvant être commercialisées et, en retour, stimuler l'élaboration de nouveaux produits ainsi que la croissance de nouvelles entreprises et des entreprises déjà établies. Des 161 projets approuvés jusqu'à maintenant dans le cadre du Fonds d'innovation, 43 sont situés dans les régions rurales du Canada atlantique, ce qui représente un investissement de 104 millions de dollars, soit 24 p. 100 du budget total d'investissement de l'APECA.

In 1990s, 70 per cent of the jobs created by new firms in Atlantic Canada were attributed to small businesses. The business development program and other ACOA programs are helping entrepreneurs to start up and expand businesses, optimize trade and export opportunities, develop new tourism products and improve business management practices to grow and compete in the global economy. The Atlantic market is too small to absorb all the goods and services the region can produce, so trade is vital to Atlantic Canada's economic growth. Exports directly create one out of every three jobs.

A large proportion of Atlantic Canada's exports are closely linked with the region's natural resources. However, increasingly, growth in exports from the region is now often in non-traditional sectors. From 1993 to 2000, Atlantic Canada was the only region where rural exporters outperformed urban exporters.

Since 2002, the agency has funded the development and delivery of an international trade and investment training program directed toward Atlantic Canadian small business counsellors, advisers and economic developers. It has also increased its emphasis on sector-specific missions, both in Europe and the United States, which are important for rural enterprises. For example, aquaculture missions to Norway build on the increasing role that aquaculture plays in Atlantic rural development; as well, there have been seafood missions to the United States and a women's export initiative, which provides mentoring and missions to Boston. One of your colleagues, Senator Callbeck, has participated in one of those women's trade missions. It is interesting to note that almost half of all women entrepreneurs in Atlantic Canada come from rural areas.

In Atlantic Canada, small and medium-sized enterprises do not have access to the broad diversity of financing products and institutions that exist in developed urban areas of other Canadian provinces. There are financing gaps that impede the development and growth of a number of Atlantic-based small and medium enterprises in a variety of industrial sectors and geographic regions. The agency is interested in supporting projects that deliver access to new capital for Atlantic small and medium enterprises, promote capital retention in the region and/or provide significant leveraging of funds from other sources.

I should now like to speak more directly to the work that is being done in community economic development within rural Atlantic Canada.

As the chair has already indicated, Atlantic Canada has a high percentage of rural population. Some of the recent statistics I have looked at indicate it is 46 per cent overall, with

Au cours des années 90, 70 p. 100 des emplois créés par de nouvelles entreprises au Canada atlantique étaient attribués à de petites entreprises. Le Programme de développement des entreprises et divers autres programmes de l'APECA aident des entrepreneurs à se lancer en affaires et à prendre de l'expansion, à optimiser leurs débouchés sur les marchés intérieurs et à l'étranger, à mettre au point de nouveaux produits touristiques ainsi qu'à améliorer leurs pratiques de gestion commerciale en vue d'assurer leur croissance et de devenir plus concurrentiels dans l'économie mondiale. Le marché du Canada atlantique est trop petit pour absorber tous les biens et les services que la région peut produire, et c'est pourquoi le commerce est si important pour la croissance économique du Canada atlantique. En fait, un emploi sur trois est directement lié aux exportations.

Une grande proportion des exportations du Canada atlantique sont étroitement liées aux ressources naturelles de la région. De plus en plus, cependant, la croissance des exportations est attribuable aux secteurs non traditionnels. De 1993 à 2000, la région de l'Atlantique était la seule où les exportateurs ruraux surclassaient les exportateurs urbains.

Depuis 2002, l'agence a financé la conception et l'exécution d'un programme de formation axé sur le commerce et les investissements internationaux qui est destiné aux conseillers des PME et aux promoteurs économiques de la région de l'Atlantique. En outre, l'APECA met davantage l'accent sur ses missions sectorielles, tant en Europe qu'aux États-Unis, car elles sont importantes pour les entreprises rurales. Par exemple, les missions du secteur aquacole en Norvège exploitent le rôle accru de l'aquaculture dans le développement rural du Canada atlantique. Il ne faut pas oublier non plus les missions du secteur des produits de la mer aux États-Unis et l'initiative Femmes exportatrices qui prévoit du mentorat et des missions à Boston. Une de vos collègues, le sénateur Callbeck, a d'ailleurs participé à l'une de ces missions commerciales destinées aux femmes. Il est intéressant de noter que presque la moitié des femmes d'affaires du Canada atlantique viennent des régions rurales.

Au Canada atlantique, les PME n'ont pas accès à la vaste gamme de produits et d'établissements financiers qui existent dans les régions urbaines ailleurs au Canada. Or, cela entrave le démarrage et la croissance de certaines PME du Canada atlantique dans une variété de secteurs industriels et de régions géographiques. L'agence s'emploie donc à appuyer des projets qui donnent aux PME de la région de l'Atlantique un accès à des nouveaux capitaux, qui favorisent le maintien des capitaux dans la région et qui permettent d'attirer d'importants investissements en provenance d'autres sources.

J'aimerais maintenant vous parler plus directement des mesures prises au chapitre du développement économique des collectivités rurales du Canada atlantique.

Comme la présidente l'a déjà souligné, une forte proportion de la population du Canada atlantique vit en milieu rural. Selon les statistiques que j'ai consultées récemment, on parle d'une

Newfoundland and Labrador having the highest and Nova Scotia the lowest. For this reason, ACOA's efforts in community economic development have focused on the rural area.

Atlantic Canada has a number of communities in transition — those with limited economic capacity and infrastructure, and those requiring assistance in order to capitalize on economic opportunities. These communities are typically found in the region's more rural and remote areas. In some cases, they have experienced an economic downturn through industry closure and demographic declines, or have limited new job growth that has resulted in a smaller population and a limited economic base.

The region's larger towns and urban centres face different opportunities and challenges. The opportunities of economic growth, the challenge of globalization and international competitiveness factor into their daily decision making. Embracing innovation and developing and retaining a skilled workforce are critical for their future growth.

As in other regions of Canada, the building of economic capacity in Atlantic communities relies to a large extent on community-level leadership through local economic development organizations — and, to an increasing extent, through municipal and local government. In the Atlantic region, ACOA has 36 points of contacts — regional offices, district offices and field account managers located throughout the region. We support other key community economic development organizations, again spread throughout the region and directed by the communities themselves through local board of directors. This network of organizations works in a collaborative, cooperative way to address the many challenges of community development. Local ACOA staff work closely with these organizations to monitor progress and facilitate cooperation, and with community groups in the sometimes lengthy process of project development, ensuring financing is in place and giving tools and recommendations to improve planning, facilitating and brokering contribution and participation by other players.

ACOA investments are designed to address a number of Atlantic issues. Our natural resource-based and seasonal rural economy needs economic diversification. Skills development and transformational change is required, based on community and regional assets. Limited economic infrastructure in rural communities requires development of both economic infrastructure and capacity, and significant demographic shifts, such as out-migration, have resulted in limited availability of skilled people in small communities.

proportion globale de 46 p. 100; c'est à Terre-Neuve-et-Labrador qu'il y en a le plus, et en Nouvelle-Écosse qu'on en compte le moins. Par conséquent, les programmes de développement économique des collectivités de l'agence sont axés surtout sur les régions rurales.

Un certain nombre de collectivités du Canada atlantique sont en transition — ce sont celles qui possèdent une infrastructure et une capacité économique limitées et celles qu'il faut aider à saisir les occasions économiques qui s'offrent à elles. Ces collectivités se trouvent habituellement dans les zones rurales et éloignées de la région. Dans certains cas, elles ont connu un ralentissement économique provoqué par les fermetures d'industries ou un déclin démographique, ou encore une croissance de l'emploi limitée, ce qui a entraîné une réduction de la population et un rétrécissement de la base économique.

Les villes et les centres urbains importants de la région font face à des possibilités et à des problèmes différents. Les possibilités de croissance économique, le pari de la mondialisation et la concurrence internationale influent quotidiennement sur le processus décisionnel. Adopter résolument l'innovation et développer et maintenir une main-d'œuvre spécialisée sont essentiels à la croissance future.

À l'instar d'autres régions du Canada, la promotion de l'activité économique dans les collectivités de l'Atlantique repose en grande partie sur des organismes bénévoles de développement économique à l'échelle locale. De plus en plus également, les municipalités et les administrations locales jouent un rôle important. Dans la région de l'Atlantique, l'APECA dispose de 36 points de service, notamment des bureaux régionaux, des bureaux de district et des agents d'affaires locaux. En outre, l'agence appuie d'autres organismes importants de développement économique des collectivités qui sont également situés à plusieurs endroits dans la région et dirigés par les collectivités elles-mêmes par l'entremise de conseils d'administration locaux. Ce réseau d'organismes travaille de façon concertée dans le but de surmonter les nombreuses difficultés associées au développement communautaire. Le personnel local de l'APECA collabore étroitement avec ces organismes afin de suivre les progrès réalisés et de faciliter la coopération. De plus, il aide les divers groupes locaux à s'y retrouver dans le long processus de développement de projets, en s'assurant que le financement est prévu, en fournissant des outils, en formulant des recommandations pour améliorer la planification, et en facilitant la contribution et la participation d'autres parties prenantes.

Les investissements de l'APECA sont axés sur plusieurs enjeux propres à la région atlantique. Comme notre économie rurale est basée sur les ressources naturelles et les emplois saisonniers, elle a besoin de diversification, de perfectionnement des compétences et de changement transformationnel misant sur les atouts de la collectivité et de la région. L'infrastructure économique limitée dans les localités rurales nécessite des efforts de développement et de renforcement des capacités. Les changements démographiques considérables, tels que l'émigration, ont créé une pénurie de main-d'œuvre compétente dans les petites collectivités.

ACOA's principal program for community development is the Innovative Communities Fund, launched in July 2005, with a funding of \$175 million over five years. The primary focus of the fund is to enhance community or regional infrastructure through the development of competitive, productive and strategic industry sectors, to strengthen community economic infrastructure and to support initiatives that enhance the capacity of communities to address economic challenges and utilize strengths and assets. ICF invests in non-commercial projects, proactive investments and strategic community capacity building. The projects are based on community priorities and strategic plans. Since its inception, ICF has supported 209 projects, for \$86 million.

Your interim report highlights the importance of the Community Futures program and its recognition as a best practice by the OECD. In Atlantic Canada, the Community Futures program supports 41 Community Business Development Corporations — CBDCs — in rural areas, focused on lending to small and medium enterprises in various sectors, filling a gap in access to capital.

During the last 10 years, CBDCs have issued 13,000 loans, totalling \$376 million, to businesses in their communities, leveraging an additional \$360 million in private-sector investment and financing. CBDCs invest in the start-up and expansion of more than 1,000 businesses annually, positioning them as key supporters of the rural economy.

They are filling the financing gap left by the absence of traditional sources of financing in rural areas and the reluctance of financial institutions to invest in high-risk, low-value loans, generally under the \$150,000 mark. Key sectors, including retail, manufacturing, tourism and resource sectors that are most prevalent and integral to rural economies represent the majority of CBDC investment.

I hope this short overview of the work of the agency has provided groundwork for your questions. We look forward to your next report and the recommendations that you will be making on the issues of rural poverty. If there is any way we can be of further assistance, please do not hesitate to ask us.

**The Chairman:** It is interesting that Community Futures is something that has had a welcome presence in Western Canada as well.

**Sadie Perron, Director, Community Development, Atlantic Canada Opportunities Agency:** I will work with Ms. King to answer questions.

Le principal programme de l'APECA axé sur le développement des collectivités est le Fonds des collectivités innovatrices (FCI) qui a été lancé en juillet 2005 et doté d'un budget de 175 millions de dollars répartis sur cinq ans. Le but premier de ce fonds est d'améliorer l'infrastructure locale ou régionale grâce au développement de secteurs industriels stratégiques, productifs et compétitifs, de renforcer l'infrastructure économique des collectivités et d'appuyer les mesures axées sur le renforcement de la capacité des localités à surmonter les défis économiques et à faire fond sur leurs forces et leurs atouts. Le FCI vise des projets non commerciaux axés sur les investissements proactifs et le renforcement stratégique des capacités de la collectivité. Les projets sont basés sur les priorités et les plans stratégiques de la collectivité. Depuis sa création, le FCI a versé 86 millions de dollars en aide pour 209 projets.

Votre rapport intérimaire met en lumière l'importance du Programme de développement des collectivités et sa désignation comme pratique exemplaire par l'OCDE. Au Canada atlantique, le Programme de développement des collectivités appuie 41 Corporations au bénéfice du développement communautaire (CBDC), lesquelles consentent des prêts aux petites et moyennes entreprises de divers secteurs, comblant ainsi une lacune sur le plan de l'accès aux capitaux.

Au cours des dix dernières années, les CBDC ont consenti 13 000 prêts totalisant 376 millions de dollars à des entreprises situées dans leurs collectivités respectives. Ces prêts ont eu pour effet d'attirer une somme additionnelle de 360 millions de dollars en investissements du secteur privé. Chaque année, les CBDC investissent dans le démarrage et l'expansion de quelque 1 000 entreprises, ce qui en fait les plus importants promoteurs de l'économie rurale.

Les CBDC servent à combler l'écart financier créé par l'absence de sources de financement traditionnelles dans les collectivités rurales et la réticence des institutions financières à fournir des prêts de faible valeur (jusqu'à 150 000 \$) visant des projets à haut risque. Les CBDC investissent surtout dans les secteurs clés du commerce de détail, de la fabrication, du tourisme et des ressources, secteurs que l'on retrouve en forte concentration dans les économies rurales.

J'espère que ce bref tour d'horizon du travail de l'APECA vous permettra de mieux orienter vos questions. Nous nous réjouissons à l'avance de recevoir votre prochain rapport et les recommandations que vous y formulerez quant au problème de la pauvreté en milieu rural. Si nous pouvons vous aider de toute autre façon, n'hésitez surtout pas à nous le demander.

**La présidente :** Il est intéressant de noter que le Programme de développement des collectivités a également été bien accueilli dans l'Ouest canadien.

**Sadie Perron, directrice, Développement des collectivités, Agence de promotion économique du Canada atlantique :** Je vais aider Mme King à répondre à vos questions.

**Senator Mercer:** It is odd that you should ask, Ms. King, whether there is anything you could do to help us with this, because we are about to embark on a trip to Atlantic Canada this weekend. I am eager for my colleagues to see the most beautiful part of Canada.

I am a big supporter of ACOA, but the agency is being criticized constantly as not working, whereas some of the numbers that you have reported show us that it is working. First, it would be helpful to the committee if, on a province-by-province basis, you could give us some examples, perhaps not tonight but later on, of programs that have worked and ACOA investments that have been successful. Obviously, some things have not worked, and we should know about those as well, so we can learn from that information.

Second, you talked about rural development and about the importance of exports to Atlantic Canada. I cannot remember the exact percentage you used. Most of Atlantic Canada is rural. I was born and raised in Halifax, but I know from my work in the Senate, that the province of Nova Scotia, with the support of New Brunswick and Prince Edward Island, is promoting the Atlantic gateway, in particular through the Port of Halifax, which is working at only 40 per cent capacity. That brings me to underutilized capacity. Has ACOA looked at taking some of the projects working in rural parts of Atlantic Canada to help to develop the export markets to increase business in rural Nova Scotia and to increase exports through the Port of Halifax, thereby driving up the benefit to an underused existing resource?

Third, my colleagues might be interested in hearing about ACOA's financing loans that are repaid. Could you tell us whether ACOA takes some of that money and reinvests it in present or future ACOA endeavours?

**Ms. King:** On your first question, we have some examples that we can provide this evening; but, certainly, we can provide you with additional information if the examples that we have simply whet your appetite and you would like more information.

Ms. Perron has some examples from New Brunswick that speak specifically to things that work.

**Ms. Perron:** First, in terms of repatriation and retention of youth, the regions organize a weekend annually to which 20 youth are invited to learn about the region and its opportunities. During the weekend, youth have an opportunity to understand the strengths and opportunities in the region. The measure of success to date is that 50 per cent of the youth who participate in this kind of weekend return to the regions within six months after they graduate. We have done this for three years running and have found that, when our youth learn about the

**Le sénateur Mercer :** C'est bien que vous nous demandiez aujourd'hui, madame King, si vous pouvez faire quelque chose pour nous aider, parce que nous nous préparons à amorcer une tournée du Canada atlantique ce week-end. J'ai grand hâte que mes collègues puissent visiter la plus belle région du Canada.

Je suis un ardent partisan de l'APECA, mais l'agence fait constamment l'objet de critiques quant à son fonctionnement déficient, alors que quelques-uns des chiffres que vous nous avez transmis indiquent le contraire. Tout d'abord, il serait intéressant pour le comité que vous puissiez, pas nécessairement ce soir, nous fournir quelques exemples de programmes qui ont fonctionné et d'investissements de l'APECA qui ont porté fruit dans les différentes provinces. Bien évidemment, certaines interventions n'ont pas connu d'aussi bons résultats et nous aimerions en savoir plus à ce sujet également, car tous ces renseignements nous permettraient d'y voir plus clair.

D'autre part, vous avez parlé du développement rural et de l'importance des exportations pour le Canada atlantique. Je ne me souviens pas du pourcentage exact que vous avez indiqué, mais la plus grande partie du Canada atlantique est rurale. Je suis né et j'ai grandi à Halifax, et je sais, de par mon travail au Sénat, que la province de la Nouvelle-Écosse, avec le soutien du Nouveau-Brunswick et de l'Île-du-Prince-Édouard, appuie la Stratégie de la porte d'entrée de l'Atlantique, surtout via le port d'Halifax qui n'est utilisé qu'à 40 p. 100 de sa capacité. Cela m'amène à parler du problème de la sous-utilisation des capacités. Est-ce que l'APECA a envisagé la possibilité de miser sur quelques-uns des projets fructueux dans les régions rurales du Canada atlantique pour contribuer à développer les marchés d'exportation en vue d'intensifier les activités commerciales dans la Nouvelle-Écosse rurale et d'accroître les exportations à partir du port de Halifax, de manière à tirer partie d'une ressource existante qui n'est pas utilisée à pleine capacité?

Troisièmement, mes collègues seraient peut-être intéressés à en savoir davantage sur les prêts consentis par l'APECA qui sont remboursés. Est-ce que l'APECA utilise une partie des sommes remboursées pour les réinvestir dans les projets actuels et futurs de l'agence?

**Mme King :** Pour répondre à votre première question, nous avons quelques exemples que nous pouvons fournir dès ce soir; mais il est bien évident que nous en avons d'autres en réserve si ceux-ci ne font que vous ouvrir l'appétit.

Mme Perron peut vous citer des exemples de projets qui ont bien fonctionné au Nouveau-Brunswick.

**Mme Perron :** Premièrement, dans le cadre de leurs efforts de rapatriement et de rétention des jeunes, les régions organisent chaque année un week-end auquel 20 jeunes sont conviés pour en apprendre davantage au sujet de la région et des possibilités qu'elle offre. Les jeunes participants peuvent ainsi mieux comprendre les points forts de la région et les débouchés qu'elle propose. Pour illustrer le succès de cette activité, disons que 50 p. 100 des jeunes participants étaient de retour dans leur région six mois après l'obtention de leur diplôme. Voilà trois ans

opportunities and jobs in their regions, they have a much better chance of returning.

Second, research and development is an important part of Atlantic Canada. In a northern, remote community of New Brunswick, the agency has been able to invest in capacity building for the Coastal Zone Research Institute. We have funded some hard and soft infrastructure to facilitate bringing together three research centres on peat moss, fisheries and aquaculture. The result of ACOA's support of this infrastructure capacity has resulted in a hub for R&D in northern New Brunswick that provides technology and knowledge transfer to the industry, to the general public and to professionals. More important, this centre has been successful in winning some Atlantic Innovation Funding and in being more aggressive in its efforts to find research dollars through other granting councils to perform research in northern New Brunswick.

Cutting-edge world-class research is happening in northern New Brunswick. The facility has been able to attract key professionals with Ph.D.s and has become the basis for the creation of cluster coastal development in northern New Brunswick. Those are two examples that ACOA is being proactive and is working in New Brunswick.

**Ms. King:** I can give other examples, one being Hospitality Newfoundland and Labrador. Through funding from ACOA with our Innovative Communities Fund and through our Tourism Atlantic office, Hospitality Newfoundland and Labrador runs the Gros Morne Institute for Sustainable Tourism. They train tourism operators for the Atlantic region to build on the interest in eco-tourism. They look at sustainable product development and delivery, and the provision of information. They train, share best practices and provide models to facilitate that. To date, they have worked with 286 individuals across Atlantic Canada to help them to see the benefits and to expand within their areas. Of those, 165 were tourism operators and another 121 were partners for the various tourism operations.

In Newfoundland, the Fisheries and Marine Institute of Memorial University received funding assistance to establish the Safety and Emergency Response Training Centre in Stephenville. They provide training courses in the areas of oil and gas, industrial, fish harvesting, marine transportation and aviation. The centre was identified as a priority for economic development by the Town of Stephenville and by the Regional Economic Development Board of Stephenville. The centre opened in November 2003; in 2004-05, 529 students were trained; and in 2005-06, 906 students were trained. It was an exponential growth in the use of the facility, which now employs eight full-time and six part-time faculty and staff in Stephenville. The community of Stephenville has had some

que nous organisons une telle activité qui nous a permis de constater qu'une meilleure connaissance des possibilités et des emplois offerts par une région augmentait les chances que les jeunes y retournent.

Par ailleurs, les activités de recherche et de développement occupent une place importante dans le Canada atlantique. Dans une région isolée du nord du Nouveau-Brunswick, l'agence a pu investir dans le renforcement des capacités de l'Institut de recherche sur les zones côtières. Nous avons financé des infrastructures matérielles et logicielles pour permettre la mise en place de trois centres de recherche sur la tourbe de mousse, les pêches et l'aquaculture. Le soutien financier de l'APECA pour ces infrastructures a mené à la création d'un carrefour de concentration des activités de recherche et développement dans le nord du Nouveau-Brunswick qui permet un transfert de technologies et de connaissances à l'industrie, au grand public et aux professionnels. Plus important encore, ce centre a pu obtenir l'aide du Fonds d'innovation de l'Atlantique et déploie maintenant des efforts plus soutenus auprès d'autres conseils subventionnaires afin de financer la recherche dans la région.

Il se fait maintenant de la recherche de pointe de calibre international dans le nord de la province. Le centre a pu attirer des détenteurs de doctorats dans différentes spécialités et a servi de pivot à la création d'un réseau de développement côtier dans le nord du Nouveau-Brunswick. Voilà deux exemples illustrant l'efficacité proactive de l'APECA au Nouveau-Brunswick.

**Mme King :** Je peux vous en citer d'autres, dont celui d'Hospitalité Terre-Neuve-et-Labrador. Grâce au financement de l'APECA dans le cadre de notre Fonds des collectivités novatrices et par l'entremise de notre bureau de Tourisme atlantique, Hospitalité Terre-Neuve-et-Labrador exploite l'Institut du Gros-Morne pour le tourisme durable. Les exploitants d'entreprises touristiques de la région de l'Atlantique y reçoivent une formation en vue de pouvoir tirer parti de l'intérêt suscité par l'écotourisme. On s'y intéresse à la création et à la mise en service de produits touristiques durables ainsi qu'aux efforts de sensibilisation. Les participants reçoivent une formation où on leur expose des pratiques exemplaires et des modèles à suivre. Jusqu'à maintenant, 286 intervenants du Canada atlantique ont reçu une formation qui leur permet de mieux repérer les possibilités et de prendre de l'expansion au sein de leurs régions respectives. De ce nombre, on compte 165 exploitants d'entreprises touristiques et 121 partenaires du même secteur.

À Terre-Neuve, le Fisheries and Marine Institute de l'Université Memorial a obtenu une aide financière pour la mise sur pied du Safety and Emergency Response Training Centre à Stephenville. On y offre une formation en sécurité et en mesures d'urgence dans les secteurs du pétrole et du gaz, de l'industrie, de la pêche, du transport maritime et de l'aviation. Ce centre était considéré comme une priorité pour le développement économique par la ville de Stephenville ainsi que par le conseil régional de développement économique de Stephenville. Le centre a ouvert ses portes en novembre 2003; on y a formé 529 étudiants en 2004-2005 et 906 autres en 2005-2006. On peut donc parler de croissance exponentielle dans l'utilisation de cette installation qui emploie maintenant huit personnes à temps plein et six

significant changes in their economic outlook over the last couple of years. This is an example of a project that put existing facilities to use and that has had some very positive results. Obviously, there are other examples from across the regions that we could provide to the committee.

In response to your question on financing and reinvestment, I have some information on our Business Development Program and the loans to small and medium enterprises. Since the inception of BDP, \$854 million has been expended and \$318 million has been collected to date. Those funds are reinvested in the program to go out again in loans to other small and medium enterprises.

Obviously, with any process of doing loans, there are some writeoffs and defaults, but the numbers are smaller than perhaps most people might think. In the information I have here, the cumulative rate of defaulted contracts and/or writeoffs was 15 per cent. It is not a huge number when you look at the same kinds of default records for banks, who are also involved in providing loans to enterprises as well.

Your second question related to whether there had been any work that was taking place in terms of what was happening in rural areas and how that might assist in areas like Halifax in terms of the use of the port. I am not aware, at the moment, of any specific initiatives, but I know from discussions with ACOA staff in Nova Scotia that they are very sensitive to the issues around the use of the port and are looking at how we can ensure that activities in rural and urban areas are complementing each other. I will try to acquire additional information and would be happy to provide it to you once I am able to do that.

**Senator Segal:** Is micro-finance anywhere on your radar?

**Ms. King:** We were one of the supporters for the recent international conference on micro credit in Halifax. It is something that we have looked at. We do, with the CBDCs, obviously have the potential to do small loans. Obviously, the smallest of the loans that the previous witness was talking about, \$500 and \$1,000, may not be the most common kinds of loan that the CBDCs would be involved in, but certainly there is some potential there for the smaller loans that would be required by the entrepreneurs, \$5,000 to \$10,000. We also have potential to do work with our Seed Capital program, which provides smaller loans up to \$15,000 or \$20,000 to young entrepreneurs, but we do not have a micro-credit program, per se.

**Senator Segal:** How do you think ACOA connects with the reality beyond your presentation, which I found to be most constructive and thoughtful and, frankly, troublingly optimistic? We are talking about communities with absolutely crushing levels of unemployment. We are talking about jobs in forestry and

autres à temps partiel au sein de son corps enseignant et de son personnel. La collectivité de Stephenville a vu ses perspectives économiques changer de façon considérable au cours des dernières années. Voilà un exemple de projet permettant de miser sur les installations existantes pour produire des résultats très favorables. Il y a bien évidemment d'autres exemples que nous pourrions fournir au comité concernant les différentes régions.

Pour ce qui est de votre question concernant le financement et les réinvestissements, j'ai certaines informations relativement au Programme de développement des entreprises et aux prêts consentis aux PME. Depuis la création de ce programme, des prêts de 854 millions de dollars ont été accordés et 318 millions de dollars ont été recouvrés jusqu'à maintenant. Les sommes remboursées sont réinvesties dans le programme pour permettre des prêts à d'autres petites et moyennes entreprises.

Bien évidemment, comme pour tous les programmes de prêts, il y a certains cas de radiation et de défaut de remboursement, mais les chiffres sont moins élevés que la plupart des gens seraient peut-être portés à croire. Selon les données à ma disposition, la proportion cumulative de prêts non remboursés et/ou radiés atteint 15 p. 100. Ce pourcentage n'est pas élevé si l'on compare aux taux correspondants pour les banques qui consentent également des prêts aux entreprises.

Vous avez aussi demandé si des interventions avaient été menées pour appuyer les activités en région rurale et dans quelle mesure cela pouvait être bénéfique pour d'autres secteurs, en citant notamment l'utilisation du port de Halifax. Je n'ai entendu parler d'aucune initiative particulière, mais je sais, pour avoir discuté avec le personnel de l'APECA en Nouvelle-Écosse, que l'on est bien conscient de l'importance des questions liées à l'utilisation du port et que l'on examine les moyens à prendre pour assurer la complémentarité des activités rurales et urbaines. Je vais essayer de me renseigner davantage à ce sujet et je me ferai un plaisir de vous transmettre l'information voulue.

**Le sénateur Segal :** Est-ce que le microcrédit est une avenue que vous envisagez?

**Mme King :** Nous avons contribué au financement de la conférence internationale sur le microcrédit qui s'est tenue récemment à Halifax. C'est une perspective que nous avons examinée. Il va de soi que les CBDC nous offrent la possibilité de consentir de petits prêts. Bien que les prêts d'un petit montant, entre 500 et 1 000 \$, dont le témoin précédent a parlé ne soient pas nécessairement courants pour les CBDC, ces corporations permettent certes d'accorder aux entrepreneurs des prêts dont le montant peut varier entre 5 000 et 10 000 \$. Nous pouvons également avoir recours à notre Programme de capital d'appoint qui permet des prêts pouvant aller jusqu'à 15 000 \$ ou 20 000 \$ pour les jeunes entrepreneurs, mais nous n'avons pas de programme de microcrédit à proprement parler.

**Le sénateur Segal :** Dans quelle mesure estimez-vous que l'APECA est adaptée à la réalité qui se cache derrière votre exposé, lequel était par ailleurs fort constructif et intéressant malgré, pour être bien franc, un optimisme un peu inquiétant? Nous parlons ici de collectivités aux prises avec des niveaux de

fishery and tourism which are not there the way they used to be for reasons of automation and technology and change, as well as educational requirement. We are talking of levels of rural poverty that are commensurate with the worst in Canada and some other parts of the world.

I understand you are not a social agency. You are an economic, I guess, point of leverage financed by the Canadian taxpayer to help economies and local opportunities grow. However, you cannot be insensitive to what the communities in which you operate are going through. When you sit down at the table and look at your own programs and the quality of loan applications coming in and the relationship with local banks and community foundations, where does it take you as people on the front line? What do you conclude when you see the disconnect, in a sense, between some of the people who are doing very well, who you are helping to do well and break through, and that other community, which just cannot get to where your applicants are because they have other, more compelling, problems?

**Ms. King:** We have a variety of programs and tools that are able to use, but clearly ACOA does not do any of this by itself. We are working constantly with the provincial governments and other partners. Certainly, as you say, we are not insensitive to the realities of the region. We see tremendous out-migration of youth from all four provinces, Newfoundland and Labrador in particular. There are a number of youth that are leaving and an aging population in a lot of these small and rural communities.

The Innovative Communities Fund, which is really the powerhouse for us of the community economic development side of ACOA's work, is designed to work with those communities that need help even in developing a project that they can work with. Our staff is on the ground in the communities; they know the circumstances and are there, in lots of cases, before any kind of major change in that community's circumstances occurs. These days, we often hear from industries that are thinking about changes that may result in an industry closure in a town. Certainly, there is a lot of work that is being done and ACOA is there, from day one, in terms of doing that.

Some of the projects that we do are very small projects. They are with communities that are in areas that are perhaps more rural and remote and have some of the challenges that you have referred to. Some of it is working to develop their capacity, even leadership capacity, and trying to provide the skill that will allow them to take a look at what they can accomplish. It is really doing an assessment of their strengths. Every community has assets; every community is different. Not every community will be able to have manufacturing or a high-tech sector; however, for those communities who want and need to look at what the economic opportunities are, there are potentials to do that.

chômage absolument épouvantables. Nous parlons d'emplois dans la foresterie, les pêches et le tourisme qui ne sont plus aussi nombreux qu'auparavant pour des motifs liés à l'automatisation et aux changements technologiques, avec les exigences qui s'y rattachent en matière d'éducation. Nous parlons de niveaux de pauvreté rurale qui sont parmi les pires au Canada et qui se comparent même à ceux de certaines régions du monde, parmi les plus démunies.

Je comprends bien que vous n'êtes pas une agence de services sociaux. Vous êtes plutôt un genre de mécanisme de levier financier qui utilise des fonds publics pour favoriser la croissance économique et les perspectives locales. Vous ne pouvez toutefois pas être insensibles au sort des collectivités où vous menez vos activités. Lorsque vous vous assoyez pour examiner vos programmes et évaluer les demandes de prêt et vos relations avec les banques et les fondations communautaires, quelles conclusions en tirez-vous en tant qu'intervenants de première ligne? Que pensez-vous de l'écart qui se crée entre quelques-unes des personnes qui se tirent très bien d'affaire, celles que vous aidez à tirer leur épingle du jeu, et ces autres membres de la collectivité, qui ne peuvent pas parvenir au niveau atteint par vos demandeurs, tout simplement parce qu'ils sont aux prises avec des problèmes beaucoup plus criants?

**Mme King :** Nous avons divers programmes et outils que nous pouvons utiliser, mais il est clair que l'APECA ne fait rien toute seule. Nous travaillons constamment avec les gouvernements provinciaux et d'autres partenaires. Bien sûr, comme vous le dites, nous ne sommes pas insensibles aux réalités de la région. Nous constatons un grand exode des jeunes des quatre provinces, et surtout de Terre-Neuve-et-Labrador. Il y a beaucoup de jeunes qui s'en vont, et la population qui reste est vieillissante dans de nombreux petits villages ruraux.

Le Fonds des collectivités innovatrices, qui est véritablement le moteur du travail de l'APECA pour favoriser le développement économique des collectivités, vise à favoriser la collaboration avec ces collectivités, qui ont besoin d'aide même pour l'élaboration d'un projet qu'elles peuvent mener. Notre personnel travaille sur le terrain, dans les collectivités; il connaît la situation et est là, dans bien des cas, avant qu'un changement d'envergure ne s'opère dans la collectivité. Ces temps-ci, nous entendons souvent parler d'entreprises qui envisagent des changements qui risquent d'engendrer une fermeture d'usine dans un village. Il est clair qu'il y a beaucoup de travail qui se fait, et l'APECA est là, dès le premier jour, pour le faire.

Certains de nos projets sont très petits. Ils ciblent des collectivités vivant dans des régions particulièrement rurales et isolées, aux prises avec certaines des difficultés que vous avez mentionnées. Ainsi, nous les aidons à se doter de moyens, à accroître leur leadership, même, et à se doter des compétences nécessaires pour évaluer ce qu'ils peuvent faire. Il s'agit véritablement d'évaluer leurs forces. Chaque collectivité a ses atouts; chaque collectivité est différente. Ce ne sont pas toutes les collectivités qui peuvent avoir un secteur manufacturier ou de haute technologie fort; cependant, pour les collectivités qui veulent connaître les débouchés économiques, c'est possible.

When considering the linking of rural and urban areas, it is a lot easier when you have the rural areas that are adjacent to urban areas. However, when you are looking at some of the communities on the northern peninsula in Newfoundland and Labrador, there are no urban areas for them to link to.

So, it is a challenge. A lot of the work is very much groundwork and working with the community, but also with partners. Sadie has an excellent example of a community in New Brunswick where this kind of work was done.

**Ms. Perron:** It is in a region near Bathurst — the summer of 2005. We had seen the Smurfit-Stone closure and this community was already suffering because of the pending mine closure. This community today is very positive, and it is nearly two years after, but the community pulled together with all the partners. ACOA was present and we increased our proactive efforts in that community when that happened.

We offered the community help to study and prepare business cases on opportunities. We offered the flexibility that we have and the community was able to pull together some studies to say, "These are the investments we want to make in the community." ACOA was there to support diversification and work with the small businesses that were affected because their market depended on Smurfit-Stone.

A lot of it was one on one. Sometimes it is just hiring some outside help at a thousand dollars. It does not look like a lot, but ACOA goes into these situations with a lot of tools and a lot of flexibility. We work with the community based on its needs. In the Bathurst region today, the situation is a positive one, and people see a future; it could have been a crisis. I must say everyone pulled together and offered all their flexibility and today the community, although it might not be striving, sees a future and is very positive. There is a real community pride that we will build on. The citizens see that there is a future and we are there to support, with all other partners, but it is a community-led effort. This is often an example that we cite. There are others as well, but it is a customized approach. We go in with a lot of flexibility, as our partners do.

**Senator Mitchell:** I am interested in your women's export initiative. Can you just describe that a little more — indicate what elements of the program there are and perhaps some of the successes?

**Ms. King:** The women's export initiative is not my immediate area; there are other people at ACOA who can give you that information in much more detail. However, my understanding is there are a couple of elements to that. One is providing export-readiness training for women entrepreneurs — getting them to see the potential that may be there for their particular business in export.

Si l'on prend le lien entre les régions rurales et les régions urbaines, les choses sont beaucoup plus faciles pour les régions rurales adjacentes à des régions urbaines. Cependant, il y a des collectivités de la péninsule nord de Terre-Neuve-et-Labrador qui ne peuvent être associées à aucune région urbaine.

C'est donc tout un défi. Une bonne partie du travail se fait à la base et avec la collectivité, mais également avec des partenaires. Sadie a un excellent exemple de collectivité du Nouveau-Brunswick, où nous avons fait ce genre de travail.

**Mme Perron :** Il s'agit d'une région près de Bathurst, à l'été 2005. Smurfit-Stone venait de fermer, et la collectivité souffrait déjà de la fermeture de la mine. Aujourd'hui, presque deux ans plus tard, les membres de cette collectivité sont très positifs puisqu'ils se sont serrés les coudes avec tous les partenaires. L'APECA était présente et a intensifié ses efforts dans cette collectivité quand cette fermeture est arrivée.

Nous avons offert aux membres de la collectivité de les aider à étudier les débouchés et à préparer des analyses de rentabilisation. Nous leur avons offert toute notre souplesse, et ils ont réussi à effectuer quelques études puis à déterminer quels étaient les investissements qu'ils voulaient faire dans la collectivité. L'APECA était là pour promouvoir la diversification et aider les petites entreprises touchées, parce que leur marché dépendait de Smurfit-Stone.

Il y a eu beaucoup de travail au cas par cas. Parfois, il s'agit seulement de trouver de l'aide extérieure pour un millier de dollars. Cela ne semble pas beaucoup, mais l'APECA intervient avec beaucoup d'outils et de souplesse. Nous travaillons avec les membres de la collectivité en fonction de leurs besoins. Dans la région de Bathurst, aujourd'hui, la situation est positive et les gens ont confiance en l'avenir, alors que c'aurait pu être la crise. Je dois dire que tout le monde s'est serré les coudes et a fait preuve d'une grande souplesse, de sorte qu'aujourd'hui, la collectivité, bien qu'elle ne soit pas encore très prospère, entrevoit l'avenir avec espoir et est très positive. Les gens de la collectivité en tirent une véritable fierté, sur laquelle nous allons tabler. Les citoyens voient qu'il y a de l'avenir et que nous sommes là pour les aider, avec tous les autres partenaires, mais l'initiative vient de la collectivité. C'est souvent un exemple que nous citons. Il y en a d'autres, mais notre intervention dépend des besoins. Nous nous présentons dans la collectivité avec beaucoup de souplesse, tout comme nos partenaires.

**Le sénateur Mitchell :** Votre initiative pour les femmes dans le milieu de l'exportation pique beaucoup ma curiosité. Pouvez-vous me la décrire un peu plus, me dire quels sont les éléments du programme et peut-être me parler de certaines de ses réussites?

**Mme King :** Cette initiative n'est pas de mon champ de responsabilité immédiat, il y a d'autres membres de l'APECA qui pourraient vous répondre beaucoup plus en détail. Cependant, si je comprends bien, cette initiative comprend quelques éléments. Elle vise entre autres à offrir de la formation aux entrepreneuses pour les préparer à l'exportation : pour les aider à voir le potentiel d'exportation de leur entreprise.

It is organizing specific trade missions that take a group of women entrepreneurs to Boston where a regime is set up for them of interviews with likely businesses that have some interest in their products. We work with the consulate in Boston to make sure we are making the reach that we need to have that access for those women entrepreneurs. The objective is increasing their interest in export, but also giving them access to market. A number of them have been able to make deals during these trade missions, as we do with our broader trade missions as well — bringing companies that have the potential to be more involved in export.

**Senator Mitchell:** What is it about having women working together in this way? Is there some dynamic that you do not get in a normal trade mission? I am quite interested in the success of this.

**Ms. King:** Again, prefacing this by saying it is not my area of expertise, my sense is that a lot of the companies run by women entrepreneurs would be smaller companies that might not see themselves as being able to position in our regular trade missions. This gives them an opportunity to work with trade and export to grow their businesses to the point where they may well then be interested in our regular trade missions.

**Senator Mitchell:** You mention in your presentation that increasingly the growth in exports from your region is in non-traditional sectors. Perhaps you have alluded to those, but could you give me some idea of what those would be?

**Ms. King:** Some of those I mentioned in my presentation were bioscience, aerospace, defence, information technology, ocean technology — a number of areas that are not our primary-resource sectors.

**Senator Mitchell:** Is the aerospace in Prince Edward Island?

**Ms. King:** Yes.

**Senator Mitchell:** You indicate here that you emphasize or support research and development.

**Ms. King:** Yes.

**Senator Mitchell:** Obviously, that is so important for the future, which I might say parenthetically is why we are so disappointed that R & D support was diminished by this government in this latest budget. However, what has made this technology possible? Is it the education of the people there? Is it some sort of geographic advantage?

**Ms. King:** There probably are a number of factors that would be involved. There has certainly been an increase in the levels of education in Atlantic Canada. As Ms. Perron mentioned before, we have been able to attract a number of very highly skilled people when the facilities are there for them to work.

Nous organisons des missions commerciales particulières, dans le cadre desquelles nous amenons un groupe d'entrepreneuses à Boston, où nous planifions des entrevues avec des entreprises susceptibles de s'intéresser à leurs produits. Nous travaillons avec le consulat de Boston pour réussir à atteindre les entreprises pertinentes, afin que ces entrepreneuses y aient accès. L'objectif consiste à les intéresser davantage à l'exportation, mais aussi à leur donner accès au marché. Certaines d'entre elles réussissent à signer des ententes pendant ces missions commerciales, de même que pendant nos autres grandes missions commerciales, où nous invitons des entreprises ayant le potentiel de participer davantage à l'exportation.

**Le sénateur Mitchell :** Quel est l'avantage de rassembler ces femmes de cette façon? Y a-t-il une dynamique qu'on ne retrouve pas dans une mission commerciale ordinaire? Le succès de cette initiative m'intrigue beaucoup.

**Mme King :** Je vous rappelle que ce n'est pas mon domaine de compétence, mais je pense que bon nombre des entreprises dirigées par ces entrepreneuses sont assez petites que leurs dirigeantes ne croient pas qu'elles pourraient prendre part à des missions commerciales ordinaires. Cette initiative leur permet de profiter du commerce et de l'exportation pour faire croître leur entreprise, au point où elles pourraient très bien avoir envie de participer à nos missions commerciales ordinaires.

**Le sénateur Mitchell :** Vous avez mentionné dans votre exposé que la croissance des exportations dans votre région venait de plus en plus des secteurs non traditionnels. Peut-être les avez-vous déjà nommés, mais pourriez-vous nous en énumérer quelques-uns?

**Mme King :** Parmi ceux que j'ai mentionnés dans mon exposé, il y a les biosciences, l'aérospatiale, la défense, les technologies de l'information, les technologies océanologiques et divers autres secteurs qui ne font pas partie de nos secteurs des ressources primaires.

**Le sénateur Mitchell :** Le secteur de l'aérospatiale est-il concentré à l'Île-du-Prince-Édouard?

**Mme King :** Oui.

**Le sénateur Mitchell :** Vous avez indiqué que vous mettiez l'accent sur la recherche et le développement ou que vous l'appuyiez.

**Mme King :** Oui.

**Le sénateur Mitchell :** Il est vrai que c'est extrêmement important pour l'avenir, et c'est d'ailleurs la raison pour laquelle nous avons été si déçus que le gouvernement diminue l'aide à la R-D dans son dernier budget, si je peux me permettre d'ouvrir une parenthèse. Cependant, qu'est-ce qui a rendu cette technologie possible? Est-ce le niveau d'éducation de la population régionale? Est-ce un certain avantage géographique?

**Mme King :** Il y a probablement divers facteurs en jeu. Il est clair que le niveau d'éducation a augmenté au Canada atlantique. Comme Mme Perron l'a dit, nous réussissons à attirer beaucoup de personnes très qualifiées lorsqu'il y a des entreprises pour leur offrir du travail.

Atlantic Canada has the benefit right now of the Atlantic Innovation Fund, so we have been able to work more on R & D. Studies I have read, which were not produced by ACOA, have indicated that, in Atlantic Canada, private sector does not have a lot of investment in research and development. Therefore, that is an area where more progress can be made.

It seems to be growing around some of the natural benefits that we have — some of the universities and the research that is taking place there. You are able to grow with that through the projects with AIF. However, we do not have the large scale R & D taking place that you would see in Ontario or Quebec.

**Senator Callbeck:** Before I ask questions, I must say that ACOA has been very successful in my province, Prince Edward Island, at stimulating positive economic development. There have been many successful projects that would never have gotten off the ground had it not been for ACOA.

I want to come back to micro-credit. I have a document here, which was not provided by ACOA. It says that, based on research funded and directed by ACOA that found gaps in access to credit in rural areas, the agency also provides micro-credit — small loans assistance through rural credit unions to small business.

**Ms. King:** I am not familiar with that program.

**Senator Callbeck:** Okay. I wanted to ask you, too, about the women entrepreneur programs. You mentioned the women's export initiative. As you say, I was involved in the one to Boston, and I consider it to have been extremely well done by ACOA.

The programs that came into effect around three years ago have been very effective in my province. We have many more successful women entrepreneurs than we had before those programs existed. However, there is a time frame on them, I believe. I am wondering what that time frame is; has the government started to assess these programs and when will we know what the future will be?

**Ms. King:** On the women in business initiative, I do have a little bit of information that should answer your question.

The initiative is set to expire in 2009-2010. The budget is \$2.5 million per year, and our contributions on these projects average between 75 to 100 per cent of the total project costs.

**Senator Callbeck:** Is that \$2.5 million what it has been; has it been increased or decreased?

**Ms. King:** That has been the amount for the program. Each year until 2009-2010, \$2.5 million is there. That is designed to look at business support services, getting them involved in new activities to address identified gaps, again providing that help that is required for growth by women entrepreneurs.

À l'heure actuelle, le Canada atlantique profite du Fonds d'innovation de l'Atlantique, qui nous a permis d'en faire plus en R-D. Selon des études que j'ai lues et qui n'ont pas été produites par l'APECA, il semble qu'il n'y ait pas beaucoup d'investissements du secteur privé en recherche et en développement au Canada atlantique. Par conséquent, il y aurait certainement place à l'amélioration.

La croissance semble venir de certains de nos avantages naturels : des universités et des recherches effectuées ici. Ces recherches pourraient être des vecteurs de croissance grâce à des projets menés avec le FIA. Cependant, il n'y a pas de R-D à grande échelle ici, comme il y en a en Ontario ou au Québec.

**Le sénateur Callbeck :** Avant de vous poser des questions, je dois vous dire que l'APECA connaît un grand succès dans ma province, à l'Île-du-Prince-Édouard, où elle stimule un développement économique positif. Il y a beaucoup de projets fructueux qui n'auraient jamais démarré sans l'APECA.

J'aimerais revenir au microcrédit. J'ai ici un document d'une autre source que l'APECA. Il y est écrit que selon des recherches financées et dirigées par l'APECA, qui ont permis de constater des lacunes quant à l'accès au crédit dans les régions rurales, l'agence offre également du microcrédit, soit des petits prêts consentis par des caisses populaires à des petites entreprises.

**Mme King :** Je ne connais pas bien ce programme.

**Le sénateur Callbeck :** D'accord. Je voulais moi aussi vous interroger sur les programmes pour entrepreneuses. Vous avez parlé de l'initiative pour les femmes dans le domaine de l'exportation. Comme vous l'avez dit, j'ai participé à la mission à Boston, et je considère que l'APECA a fait de l'excellent travail.

Les programmes qui ont été déployés il y a environ trois ans sont très efficaces dans ma province. Il y a chez nous beaucoup plus d'entrepreneuses qui réussissent en affaires qu'avant la mise en place de ces programmes. Cependant, ils auront une fin, si je ne me trompe pas, et je me demande quand ils se termineront, si le gouvernement a commencé à les évaluer et quand nous saurons ce qu'il en adviendra.

**Mme King :** J'ai un peu d'information qui devrait répondre à votre question sur l'initiative pour les femmes dans le domaine de l'exportation.

Cette initiative devrait prendre fin en 2009-2010. Elle a un budget de 2,5 millions de dollars par année, et nos contributions à ces projets représentent en moyenne entre 75 et 100 p. 100 des coûts du projet.

**Le sénateur Callbeck :** Le budget a-t-il toujours été de 2,5 millions de dollars ou a-t-il augmenté ou diminué?

**Mme King :** C'est le budget prévu pour ce programme. Chaque année, jusqu'en 2009-2010, il y a 2,5 millions de dollars. Cette somme sert à offrir des services d'aide aux entreprises, à les faire participer à de nouvelles activités pour combler les lacunes observées et encore une fois, à aider les entrepreneuses à obtenir ce dont elles ont besoin pour prendre de l'expansion.

It is interesting to note what has happened regarding the loans that have been done through the women's business initiative. At a recent meeting with the CBDC associations, I learned that the default on those loans is dramatically lower than our normal loan process — a couple of percentage points, I think. Certainly, the women entrepreneurs who are taking advantage of the loans through this initiative are able to pay back the money that they are receiving, which is obviously a positive indication of how things are going for them in their business.

**Senator Callbeck:** As you said, it is so important to rural Canada because half of the female entrepreneurs come from rural Canada.

**Ms. King:** Yes.

**Senator Callbeck:** I want to ask you about infrastructure, which falls under the Innovative Communities Fund. One of the issues identified in the report was lack of transportation in rural areas. Of course, it is fair to say that in rural areas you have a lower level of communication and information technology. What is ACOA doing in rural Canada to improve the infrastructure in transportation and information technology?

**Ms. King:** We would look at infrastructure in a couple of ways. Certainly, through our Innovative Communities Fund, we can be involved in projects that focus on community infrastructure. We would not consider roads under the ICF but rather something like incubation centres so that small businesses can set up offices and establish themselves. It might be other kinds of infrastructure development centres or community centres that allow conferences to be brought in or tourism infrastructure. The larger elements of infrastructure, like roads, water and sewer systems, and waste management facilities, are dealt with through Infrastructure Canada programs, which ACOA administers on its behalf in partnership with the provinces and municipalities.

The funds allocated to the Atlantic region through Infrastructure Canada have been utilized generally for green infrastructure programs, such as water and waste management. As well, money has been made available for roads, transportation, cleaning harbours in Halifax and Saint John, New Brunswick, and St. John's, Newfoundland and Labrador, et cetera. Various infrastructure projects are taking place under the auspices of Infrastructure Canada programs.

**Senator Peterson:** Would ACOA do business with the rural poor?

**Ms. King:** Certainly, we would do business with them through the community projects ACOA is involved with.

**Senator Peterson:** How are they structured? What is the threshold?

Il est intéressant de constater ce qu'ont produit les prêts consentis dans le cadre de l'initiative pour les entrepreneuses. Lors d'une rencontre récente avec les associations de la CBDC, j'ai appris que le montant à payer pour rembourser ces prêts est beaucoup plus bas que celui à payer pour rembourser les prêts ordinaires, de quelques pourcentages de points, si je ne me trompe pas. Il est clair que les entrepreneuses qui profitent de ces prêts, grâce à cette initiative, sont en mesure de rembourser l'argent qu'elles reçoivent, ce qui est un indice évident que leurs affaires vont bien.

**Le sénateur Callbeck :** Comme vous l'avez dit, ce programme est très important pour le Canada rural, parce que la moitié des entrepreneuses viennent du Canada rural.

**Mme King :** Oui.

**Le sénateur Callbeck :** J'aimerais vous interroger sur l'infrastructure, dans le contexte du Fonds des collectivités innovatrices. L'un des problèmes relevés dans le rapport est le manque de services de transport dans les régions rurales. Bien sûr, il est juste de dire qu'en région rurale, il y a moins de communications et de technologies de l'information. Que fait l'APECA au Canada rural pour améliorer l'infrastructure des transports et des technologies de l'information?

**Mme King :** Nous nous occupons d'infrastructure de diverses façons. Bien entendu, grâce au Fonds des collectivités innovatrices, nous participons à des projets axés sur l'infrastructure locale. Nous n'envisagerions pas des projets de routes dans le cadre de ce fonds, mais plutôt la création de centres d'incubation, par exemple, pour que les petites entreprises puissent ouvrir des bureaux et s'établir. Il y a aussi d'autres types de centres de développement de l'infrastructure ou de centres communautaires qui permettent la tenue de conférences ou l'établissement d'une infrastructure de tourisme. Les grandes facettes de l'infrastructure, comme les routes, les systèmes d'eau et d'égout, ainsi que les installations de gestion des déchets sont financées par les programmes d'Infrastructure Canada, que l'APECA administre en son nom en partenariat avec les provinces et les municipalités.

La plupart des fonds octroyés à la région atlantique par Infrastructure Canada sert à des programmes d'infrastructure écologiques, comme des systèmes de gestion des eaux et des déchets. De plus, de l'argent a été rendu accessible pour les routes, le transport, ainsi que le nettoyage des ports à Halifax, à Saint John (Nouveau-Brunswick) et à St. John's (Terre-Neuve-et-Labrador), entre autres. Divers projets d'infrastructure voient le jour sous les auspices des programmes d'Infrastructure Canada.

**Le sénateur Peterson :** L'APECA fait-elle affaire avec les pauvres des régions rurales?

**Mme King :** Certainement, nous faisons affaire avec eux par les projets communautaires auxquels participe l'APECA.

**Le sénateur Peterson :** Comment sont-ils structurés? Quel est le seuil?

**Ms. King:** The majority of the loans provided to small rural communities would be through the Community Futures program under the Community Business Development Corporation. The average loan amount ranges from \$20,000 to \$30,000, but they can go as high as \$150,000.

**Senator Peterson:** How are they secured?

**Ms. King:** Not all of the loans are secured.

**Ms. Perron:** The Community Futures loan is secured, but the CBDC's Seed Capital program offers a private unsecured equity loan to the entrepreneur in an amount up to \$20,000. That is a personal loan to the entrepreneur under an ACOA program delivered by the CBDC. The usual Community Futures loan is secured with interest.

**Senator Peterson:** The latter is for the community group, so the abject rural poor are not directly involved. They would not fit into this program.

**Ms. King:** They would not fall under this program in terms of receiving loans but they could be involved in projects financed under the Innovative Communities Fund because those funds are non-repayable. A non-government organization working on behalf of a community would be able to receive funds that would not need to be repaid. Those funds would enable the building of infrastructure to allow the people of a rural community to participate in activities or projects.

**Senator Peterson:** I am concerned about whether the rural poor are receiving a benefit from this, but, as you said, they have to spearhead it and go after what they need.

**Ms. King:** Generally, the projects supported under the Innovative Communities Fund are based on community strategic plans and priorities identified in communities that would allow economic opportunities to develop in those communities. It is not a case of dealing directly with an individual but rather with a community as a whole.

**Senator Di Nino:** I will continue in that vein. The first witness, Ms. Rickards, from the Neighbours Alliance of North York, was not highly complimentary of ACOA in her description. Certainly, she left us with the impression that ACOA was not participating in the rural poverty issues that she so eloquently addressed.

I am not sure that it is fair of me to ask you to do this tonight but you might want to send this committee, given that it will travel to Atlantic Canada, some additional examples of where ACOA is addressing those rural poverty issues that seem so desperate in small rural communities in the Atlantic provinces.

**Mme King :** La majorité des prêts consentis aux petites collectivités rurales sont octroyés dans le cadre du programme d'Aide au développement des collectivités et des Corporations de développement communautaire. Le prêt moyen oscille entre 20 000 \$ et 30 000 \$, mais il peut s'élever jusqu'à 150 000 \$.

**Le sénateur Peterson :** Comment sont-ils garantis?

**Mme King :** Les prêts ne sont pas tous garantis.

**Mme Perron :** Les prêts de l'Aide au développement des collectivités sont garantis, mais la CBDC offre à l'entrepreneur des prêts participatifs privés non garantis qui s'élèvent jusqu'à 20 000 \$ dans le cadre de son programme de capital de démarrage. Il s'agit d'un prêt personnel à l'entrepreneur dans le cadre d'un programme de l'APECA administré par la CBDC. Le prêt habituel de l'Aide au développement des collectivités est garanti avec intérêt.

**Le sénateur Peterson :** Ces prêts sont pour les groupes communautaires, donc les pauvres misérables des régions rurales ne sont pas directement touchés. Ils n'ont pas accès à ce programme.

**Mme King :** Ils n'ont pas accès à ce programme en ce sens qu'ils ne peuvent pas recevoir de prêt, mais ils peuvent participer à des projets financés par le Fonds des collectivités innovatrices, parce que ces fonds ne sont pas remboursables. Un organisme non gouvernemental qui travaille au nom d'une collectivité peut recevoir des fonds non remboursables. Ces fonds peuvent servir à construire l'infrastructure nécessaire pour permettre aux gens d'une collectivité rurale de participer à des activités ou à des projets.

**Le sénateur Peterson :** Je crains que les pauvres des régions rurales n'en profitent pas, mais comme vous l'avez dit, ils doivent s'en servir comme fer de lance et chercher à obtenir ce dont ils ont besoin.

**Mme King :** En général, les projets financés par le Fonds des collectivités innovatrices se fondent sur les plans et les priorités stratégiques établis par les collectivités afin de créer des débouchés pour leur développement. Les fonds ne vont donc pas directement à une personne, mais plutôt à une collectivité dans son ensemble.

**Le sénateur Di Nino :** Je vais poursuivre dans la même veine. Notre premier témoin, Mme Rickards, qui représentait la Neighbours Alliance of North York, n'a pas été très élogieuse à l'égard de l'APECA dans sa description. Elle nous a clairement donné l'impression que l'APECA ne contribuait pas à régler les problèmes de pauvreté rurale dont elle a parlé avec beaucoup d'éloquence.

Il ne serait peut-être pas très gentil de ma part de vous demander de le faire ce soir, mais j'aimerais que vous envoyiez à notre comité, étant donné qu'il va voyager au Canada atlantique, d'autres exemples de cas où l'APECA lutte contre la pauvreté rurale, qui semble si désespérée dans les petites collectivités rurales des provinces de l'Atlantique.

One issue raised by Ms. Rickards and Ms. King is the lack of skilled workers for jobs that might be available. Ms. Rickards basically said that many of the people who out-migrate leave opportunities for workers who stay behind but those workers do not have the required skills to take advantage of the jobs.

Is ACOA's mandate flexible enough to consider a program in conjunction with NANY that could provide assistance and training of skills to young people who are left in the communities? Those skills might be needed in the communities, the surrounding areas or outside the communities.

**Ms. King:** ACOA would be involved in some areas and Human Resources and Skills Development Canada would be responsible for skill development, in general, and training individuals in that respect. Certainly, in many of our projects we work with universities and community colleges to look at expanding the availability of training to people in those areas. Certainly, ACOA would not see this as a primary mandate in terms of education, although we are involved in that.

**Senator Mahovlich:** The East Coast is loaded with good universities, and you mentioned the one that you worked with. Does ACOA work with other universities?

**Ms. King:** We work with every university in Atlantic Canada.

**Senator Mahovlich:** That is interesting. Have you assisted any of the aquaculture businesses?

**Ms. King:** Yes. We have worked in various sectors. Certainly, ACOA has had a variety of projects and programs in aquaculture, agriculture and forestry.

**Senator Mahovlich:** Have many foreigners invested in aquaculture businesses on the East Coast? I have heard that Norwegians are investing.

**Ms. King:** I am not in a position to answer that, but I could obtain the information for the committee.

**Senator Mahovlich:** ACOA has invested in aquaculture with different investors.

**Ms. King:** In those sectors, we work with the sector associations in trying to increase their technology development, looking at how they might work cooperatively across Atlantic Canada. A number of our investment fund projects would relate to aquaculture. Those could be with universities or private-sector research institutes that are looking at new product development.

**Senator Mahovlich:** You mentioned peat moss. I did not know there was a demand for peat moss.

**Ms. Perron:** There is a huge demand in the horticultural sector — all exports, including the Asian markets.

Mme Rickards et Mme King ont parlé du manque de travailleurs qualifiés pour combler les emplois offerts. Mme Rickards a dit, en gros, que beaucoup des personnes qui partaient laissent derrière elles des possibilités d'emploi pour les travailleurs qui restaient derrière elles, mais que ces travailleurs n'avaient pas les compétences requises pour en profiter.

Le mandat de l'APECA est-il assez souple pour que vous envisagiez de créer un programme en collaboration avec la NANY pour offrir de la formation et de l'aide aux jeunes qui restent dans les collectivités? On peut avoir besoin de ces compétences dans les collectivités, dans les régions avoisinantes ou à l'extérieur.

**Mme King :** L'APECA intervient dans certains domaines, et Ressources humaines et Développement des compétences Canada est responsable du développement des compétences, en général, et de la formation des personnes à cet égard. Évidemment, pour bon nombre de nos projets, nous travaillons avec des universités et des collèges afin d'accroître l'accessibilité de la formation pour les personnes de ces régions. Évidemment, l'APECA ne voit pas l'éducation comme une responsabilité première de son mandat, bien qu'elle participe à des initiatives en ce sens.

**Le sénateur Mahovlich :** Il y a des tonnes de bonnes universités sur la côte Est, et vous avez mentionné celle avec laquelle vous avez travaillé. L'APECA travaille-t-elle avec d'autres universités?

**Mme King :** Nous travaillons avec toutes les universités du Canada atlantique.

**Le sénateur Mahovlich :** C'est intéressant. Avez-vous déjà aidé des entreprises aquacoles?

**Mme King :** Oui. Nous travaillons dans divers secteurs. L'APECA a bien sûr participé à divers projets et programmes en aquaculture, en agriculture et en foresterie.

**Le sénateur Mahovlich :** Y a-t-il beaucoup d'étrangers qui investissent dans les entreprises aquacoles sur la côte Est? J'ai entendu dire qu'il y avait des investisseurs norvégiens.

**Mme King :** Je ne peux pas vous répondre, mais je pourrais obtenir ce renseignement pour le comité.

**Le sénateur Mahovlich :** L'APECA investit en aquaculture avec différents investisseurs.

**Mme King :** Dans ces secteurs, nous travaillons avec les associations sectorielles à accroître le développement technologique et à trouver des occasions de collaboration d'un bout à l'autre du Canada atlantique. Quelques projets de notre fonds d'investissement portent sur l'aquaculture. Il peut s'agir de partenariats avec des universités ou des instituts de recherche privés qui souhaitent élaborer un nouveau produit.

**Le sénateur Mahovlich :** Vous avez parlé de la tourbe de mousse. Je ne savais pas qu'il y avait une demande pour la tourbe de mousse.

**Mme Perron :** Il y a une énorme demande dans le secteur horticole, uniquement pour l'exportation, y compris en Asie.

**Senator Mahovlich:** Ireland was loaded with it. When I went to Ireland, there was all kinds of peat moss. Are we going to start growing peat moss?

**Ms. Perron:** We already do heavily in New Brunswick and Quebec.

**Senator Callbeck:** In the early days of ACOA, I think you were involved in helping people in rural communities develop leadership skills so communities could take more control over their own economic development. Is that still happening?

**Ms. King:** Yes.

**Senator Callbeck:** Is it successful?

**Ms. King:** It would be the work being done mainly by the regional economic development organizations, which we support. They are the ones that are doing the hand-holding with the small businesses and communities, looking at how to develop leadership skills and increasing capacity.

**Senator Callbeck:** I am aware of those, so that is how you are doing that. That is fine.

**Senator Gustafson:** An organization like yours, and like Western Economic Diversification Canada, has to be looking at the future with great concern.

Chrysler is laying off 2,000 people, and other firms are laying off, and the workforce of China is working for \$100 U.S. a month. We are heading into some days that will be very challenging. Does your organization look at that aspect and project down the road? We are spending what, \$500 million a year or more? It seems to me we will face some very serious challenges.

**Ms. King:** Certainly, we support research and studies that are being done, looking at what some of the challenges may be 10 or 15 years down the road — particularly in terms of the labour force and the challenges with finding skilled workers with the level of out-migration that we have. We are looking at all of those issues and working with partners to try to come up with ways to address some of those issues in advance of those days.

We are looking at things like population strategies. Each of the provincial governments in Atlantic Canada has a population strategy, and we work with them. We look at things like retention of youth, as Ms. Perron mentioned earlier, and working with universities in terms of research and studies on issues that are there for the region.

**Senator Gustafson:** It seems to me that our young people today, once they get an education, want the white-collar jobs. Try to hire a plumber or a carpenter. Even though they are getting paid good wages, it is difficult to get them. Try to hire a bricklayer. We used to get bricklayers out of Winnipeg that came from Europe because we could not find Canadian bricklayers. That kind of thing seems to be compounding.

**Le sénateur Mahovlich :** Il y en a des tonnes en Irlande. Je suis allé en Irlande et j'y ai vu toutes sortes de tourbe de mousse. Allons-nous commencer à cultiver la tourbe de mousse?

**Mme Perron :** Nous en cultivons déjà beaucoup au Nouveau-Brunswick et au Québec.

**Le sénateur Callbeck :** Quand l'APECA est née, je pense que vous avez participé à des programmes pour aider les gens des collectivités rurales à parfaire leurs compétences en leadership pour que les collectivités dirigent davantage leur propre développement économique. Est-ce que ces programmes portent fruit?

**Mme King :** Oui.

**Le sénateur Callbeck :** Sont-ils un succès?

**Mme King :** C'est surtout le travail des organismes de développement économique régionaux, que nous appuyons. Ce sont eux qui accompagnent les petites entreprises et les collectivités, qui trouvent des moyens de parfaire leurs compétences et d'accroître leurs débouchés.

**Le sénateur Callbeck :** Je les connais, c'est donc ainsi que vous procédez. Très bien.

**Le sénateur Gustafson :** Un organisme comme le vôtre et comme Diversification de l'économie de l'Ouest Canada doit entrevoir l'avenir avec beaucoup d'inquiétude.

Chrysler va faire 2 000 mises à pied, et elle n'est pas la seule. En Chine, les gens travaillent pour 100 \$ américains par mois. Nous nous dirigeons vers une période très difficile. Votre organisme en tient-il compte et a-t-il des projets en ce sens pour l'avenir? Nous dépensons combien : 500 milliards de dollars par année ou plus? J'ai l'impression que nous allons connaître de graves difficultés.

**Mme King :** Évidemment, nous appuyons les recherches et les études qui sont faites pour déterminer quels seront les défis dans 10 ou 15 ans, particulièrement en ce qui concerne la main-d'œuvre et l'accès à des travailleurs qualifiés, compte tenu de l'exode que nous connaissons. Nous analysons tous ces enjeux et travaillons avec nos partenaires pour essayer de trouver des solutions avant la crise.

Nous envisageons notamment des stratégies axées sur la population. Chaque gouvernement provincial du Canada atlantique a une stratégie axée sur la population, et nous collaborons avec eux. Nous nous penchons sur des problèmes comme la rétention des jeunes, comme Mme Perron l'a déjà mentionné, et nous aidons les universités dans leurs recherches et leurs études sur les enjeux de la région.

**Le sénateur Gustafson :** J'ai l'impression que les jeunes d'aujourd'hui, une fois qu'ils obtiennent leur diplôme, veulent des emplois de cols blancs. Essayez de trouver un plombier ou un charpentier. Même s'ils gagnent un bon salaire, il est difficile d'en trouver. Essayez de trouver un briqueteur. À Winnipeg, nous avons fait venir des briqueteurs d'Europe parce que nous ne pouvions pas trouver de briqueteurs canadiens. Ces pénuries semblent empirer.

**Ms. King:** What I see in Atlantic Canada is that a number of the people that have skilled trades have gone to Alberta. However, the community colleges have tremendous programs and have great numbers of students; they are educating a number of people in trades — and at the university level, as well. They do go away to take jobs elsewhere. Obviously, we hope, at some point, they will decide to move back to Atlantic Canada and bring their skills and experience with them.

**The Chairman:** Thank you very much for attending here, and thank you all, colleagues, for your questions.

You are giving us a very good step up for the journey that we will begin on Sunday, going to Newfoundland and Labrador and then through Nova Scotia, New Brunswick and Prince Edward Island to start our trip. It has been terrific to have you here and I thank you very much.

The committee adjourned.

---

OTTAWA, Thursday, February 15, 2007

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met this day at 7:59 a.m. to examine and report on rural poverty in Canada.

**Senator Leonard J. Gustafson** (*Deputy Chairman*) in the chair.

[*English*]

**The Deputy Chairman:** Good morning, honourable senators and witnesses. Good morning to all those who are watching our committee. Last May, our committee was authorized to examine and report on rural poverty in Canada. Last fall, a number of expert witnesses gave us an overview of rural poverty. On the basis of that testimony, we wrote an interim report, which we released in December and, which, by all accounts, really struck a nerve. For too long the plight of the rural poor has been ignored by policy-makers and politicians.

We now begin a second phase of our study. Our goal is to meet with rural Canadians, rural poor and people who work with them. We want to hear firsthand the challenges of being poor in rural Canada, and we want to hear firsthand how we can help.

To that end, the committee is holding preparatory meetings in Ottawa ahead of its plan to travel to rural communities across the land.

This morning, witnesses bring to the committee a wide range of perspectives on the plight of the rural poor and measures to help them. With us this morning, we have Charles Cirtwill, Acting President of the Atlantic Institute for Market Studies; and also we have Ishbel Munro, Executive Director of the Coastal Communities Network. Welcome to you both.

**Mme King :** Au Canada atlantique, je constate qu'il y a beaucoup de personnes de métier qui partent vers Alberta. Cependant, les collèges ont d'excellents programmes et beaucoup d'étudiants; ils forment beaucoup de personnes aux métiers, et c'est la même chose pour les universités. Ils acceptent des emplois ailleurs. Évidemment, nous espérons qu'ils finiront par décider de revenir au Canada atlantique et d'y rapporter leurs compétences et leur expérience.

**La présidente :** Je vous remercie beaucoup d'avoir participé à notre réunion, et je remercie tous mes collègues de leurs questions.

Vous avez très bien mis la table pour le voyage que nous entreprendrons dès dimanche vers Terre-Neuve-et-Labrador, puis la Nouvelle-Écosse, le Nouveau-Brunswick et l'Île-du-Prince-Édouard. Il a été fantastique de vous recevoir parmi nous, et je vous remercie infiniment.

La séance est levée.

---

OTTAWA, le jeudi 15 février 2007

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui à 7 h 59 pour examiner, en vue d'en faire rapport, la pauvreté rurale au Canada.

**Le sénateur Leonard J. Gustafson** (*vice-président*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

**Le vice-président :** Bonjour, mesdames et messieurs. Bonjour aux téléspectateurs qui suivent nos délibérations. En mai 2006, notre comité a été autorisé à examiner, en vue d'en faire rapport, la pauvreté rurale au Canada. L'automne dernier, plusieurs témoins experts nous ont donné un aperçu de la pauvreté rurale. En nous basant sur ces témoignages, nous avons rédigé un rapport intérimaire qui est paru en décembre et qui, à tous les points de vue, a vraiment touché un point sensible. Depuis de trop longues années, la misère des pauvres des régions rurales a été ignorée par les décideurs et par les politiciens.

Nous entamons maintenant une deuxième étape de notre étude. Notre objectif est de rencontrer des habitants des régions rurales du Canada, des pauvres et des personnes qui travaillent avec eux. Nous voulons entendre des témoignages directs concernant les difficultés auxquelles sont confrontés les pauvres des régions rurales du Canada et les possibilités que nous avons de les aider.

C'est pourquoi le comité tient des séances préparatoires à Ottawa avant de prévoir des déplacements dans les collectivités rurales du pays.

Aujourd'hui, des témoins nous présenteront un large éventail de points de vue sur les difficultés des ruraux pauvres et sur les mesures susceptibles de les aider. Nous accueillons ce matin Charles Cirtwill, président par intérim de l'Atlantic Institute for Market Studies, et Ishbel Munro, directrice exécutive du Coastal Communities Network. Soyez les bienvenus.

**Charles Cirtwill, Acting President, Atlantic Institute for Market Studies:** I want to start first by applauding the committee for this work. There can be no argument that this subject has been lacking in serious study and exploration and I think that you are absolutely correct in suggesting that your interim report has galvanized various communities around this issue to take a serious look at the issues.

Second, I will tell you about the Atlantic Institute for Market Studies. We are an independent social and economic policy think tank based in Halifax, Nova Scotia. We cover the full gamut of public policy agencies and we also deal with local, regional, national and international issues. Again, we cover almost anything that comes into the fray.

I will start with the standard refrain that rural demographic trends in general are going in the wrong direction in Canada. Our population is aging, fewer babies are being born, fewer people are coming to our shores and, in rural communities in particular, we are making less money and generating less wealth.

The odd piece to that puzzle is that this news is actually good for the poor. This news will improve the opportunities for the people who are least engaged, receive the least benefit from our economic boom and who we turned our minds to in the last stage. These people, in the next 20 years, have a staggering opportunity to change their lives.

People in government, at all levels, need to get out of the way or at the least, not make trouble when they try to help. This point does not mean that government does nothing for the poor. Maximizing the benefits for people who will never be able to take care of themselves fully needs to remain a priority of government. The key is to recognize that the policies of the last two generations have failed, particularly in rural communities. Trying to sustain an idyllic past in place of an uncertain future has done immeasurable harm not only to our country, but to those people who we set out to help.

The future of government action on rural poverty is in transition. That action does not mean government policy is in transition, although that is the case, but government policy should help people in poverty move on to something else.

The bad news for rural farmers is that Canada is losing its ability to compete in bulk, unprocessed agricultural commodities. As most of you know, commodities have been the basis of most of our trade surplus for some time.

**Charles Cirtwill, président par intérim, Atlantic Institute for Market Studies :** Je voudrais tout d'abord vous féliciter pour ce travail. Il est un fait indéniable que l'on n'avait pas encore fait d'étude sérieuse et fouillée sur cette question. Je pense en outre qu'il est absolument exact de penser que votre rapport intérimaire a mobilisé différentes collectivités et les a incitées à examiner sérieusement les questions qui se posent dans ce domaine.

Je voudrais ensuite vous donner quelques informations sur l'Atlantic Institute for Market Studies. C'est un centre d'étude et de recherche indépendant sur les politiques socioéconomiques, qui est situé à Halifax (Nouvelle-Écosse). Nous nous intéressons aux activités de tous les organismes d'étude des politiques gouvernementales, ainsi qu'aux questions locales, régionales, nationales et internationales. Nous nous intéressons à tout ce qui se passe dans le domaine.

J'entonnerai d'emblée la rengaine habituelle, à savoir que les tendances démographiques rurales sont généralement défavorables, au Canada. Notre population vieillit, la natalité diminue ainsi que le nombre de personnes venant s'établir dans nos zones côtières; en outre, dans les collectivités rurales en particulier, les revenus diminuent et on produit moins de richesses.

Ce qui est étrange, c'est qu'il s'agit en fait d'une bonne nouvelle pour les pauvres. Cette situation améliorera les possibilités pour les personnes qui sont les plus démunies, qui profitent le moins de notre période d'essor économique et vers lesquelles nous avons tourné notre attention depuis peu. Au cours des 20 prochaines années, ces personnes auront d'excellentes chances de changer leur vie.

Il est essentiel que les dirigeants politiques, à tous les paliers, ne mettent pas d'obstacles en place ou, du moins, qu'ils ne causent pas d'ennuis lorsqu'ils essaient d'aider les pauvres. Ça ne signifie pas que le gouvernement ne fait rien pour eux. Il est primordial que la maximisation des avantages pour les personnes qui ne seront jamais capables de s'en sortir par elles-mêmes demeure une priorité du gouvernement. La clé est de prendre conscience du fait que les politiques qui ont été mises en place au cours des deux dernières générations ont été inefficaces, surtout dans les collectivités rurales. Les efforts déployés pour maintenir un passé idyllique au lieu de bâtir un avenir incertain ont causé un préjudice considérable, non seulement à notre pays, mais aussi aux personnes que nous voulions aider.

L'avenir de l'action gouvernementale en matière de lutte contre la pauvreté rurale est dans une phase de transition. Ça ne signifie pas forcément que la politique gouvernementale soit dans une phase de transition, bien que ce soit le cas, mais qu'elle devrait aider les pauvres à changer de vie.

Le facteur défavorable pour les agriculteurs des régions rurales est que le Canada est en train de perdre sa capacité de concurrence dans la production de produits agricoles en vrac, à l'état brut. Comme la plupart d'entre vous le savent, les produits agricoles ont été pendant des années responsables de la plus grosse partie de notre excédent commercial.

The good news is we actually want to get out of producing those things. This story has been repeated across the globe. At one time in New Zealand, the government offered subsidies to produce wine, and farmers produced mass quantities of poor quality wine. When the economic downturn happened the government eliminated those subsidies. Farmers responded by saying that eliminating the subsidies was the end of a traditional way of life, which, in fact, it was. Today, New Zealand wine is a prized commodity. It is a high value-added exercise. New Zealand farmers learned they could make more money producing a higher quality product and less of it.

I see this at home. In Nova Scotia, an apple farmer has started making pies and selling them directly to Wal-Mart for a significant profit. Ice wine is another example. We also see organic varieties of apples selling in U.S. marketplaces and that market will grow. We also see the wired and wireless world allowing rural communities to parlay their quality of life into a sustainable standard of living by attracting an increasing number of internet-based industries. I was talking to someone recently who operates a travel agency in the basement of their home.

Closer to home, farmers have a market for fresh local products. However, the products are not sold only at the local farmer's market, but at major retailers such as Sobeys, for instance.

Even the flight of our young people from the farm is not the end of rural life. The family farm will not so much die away as the kind of family that owns and runs the farm will be different in the future. What is happening across the country is exemplified by what has happened in the Fraser Valley. That land, long ago, passed out of the hands of the traditional Canadian farmer, if there ever was such a person. We talk about the traditional farmer or farm values as if the farmer has always been the same type of person and, in the generic sense, it has been the same type of person. However, each generation sees a different type of family come, take over the land, make it profitable and turn over a new product. In the Fraser Valley, for example, the traditional Canadian farmer was originally replaced by Chinese. Now the Sikhs are making farming a business and raising their families in that fertile, profitable land.

The first challenge for government is to avoid the temptation to manage this change, because that involves picking winners and losers, and we know that government has a poor track record at that.

Le facteur qui est encourageant est que nous voulons mettre un terme à ce type de production. L'histoire s'est répétée à l'échelle planétaire. À une certaine époque, le gouvernement néo-zélandais avait offert des subventions pour produire du vin et les agriculteurs s'étaient mis à produire d'énormes quantités de vin de piètre qualité. Le gouvernement a supprimé ces subventions pendant la période de ralentissement économique. Les agriculteurs ont réagi en prétendant que la suppression des subventions sonnait le glas d'un mode de vie traditionnel, et c'était vrai. À l'heure actuelle, le vin néo-zélandais est un produit de haute qualité. Il s'agit d'un exercice à forte valeur ajoutée. Les cultivateurs néo-zélandais ont appris qu'ils pouvaient faire davantage de profit avec un produit de meilleure qualité et en diminuant la production.

C'est ce que je constate dans ma région. En Nouvelle-Écosse, un producteur de pommes s'est mis à faire des tartes et à les vendre directement à Wal-Mart, en réalisant ainsi un profit considérable. Le vin de glace est un autre exemple. On voit en outre des variétés biologiques de pommes se vendre sur les marchés américains et ce créneau prend de l'expansion. On constate également que les technologies par câble ou sans fil permettent aux collectivités rurales d'accroître leur qualité de vie et d'accéder à un niveau de vie durable en attirant un nombre croissant d'entreprises reposant sur Internet. Je parlais dernièrement à une personne qui gère une agence de voyage à partir de son sous-sol.

Plus près de chez nous, les agriculteurs ont un marché pour les produits locaux frais. Les produits ne sont toutefois pas vendus uniquement au marché local, mais aussi aux grands magasins de vente au détail comme Sobeys.

Même l'abandon de l'agriculture par les jeunes ne sonne pas le glas de la vie rurale. Ce n'est pas tellement l'exploitation agricole familiale qui disparaîtra, mais plutôt le type de famille possédant et gérant cette sorte d'exploitation qui sera différent. L'évolution qui se produit dans la vallée du Fraser est un bel exemple des changements qui se produisent à l'échelle nationale. Il y a des années que ces terres ont cessé d'appartenir à des agriculteurs canadiens de style traditionnel, si ce type d'agriculteurs a déjà existé. Nous parlons de l'agriculteur traditionnel ou des valeurs agricoles traditionnelles comme si l'agriculteur avait toujours été le même type de personne. C'était effectivement le même type de personne sur le plan générique. Cependant, avec chaque nouvelle génération apparaît un type différent de famille qui reprend les terres agricoles, les exploite de façon rentable et crée un nouveau produit. Dans la vallée du Fraser par exemple, l'agriculteur canadien traditionnel a été d'abord remplacé par des Chinois. Maintenant, ce sont les sikhs qui pratiquent l'agriculture et élèvent leur famille sur les terres fertiles et rentables de cette région.

Le premier défi que le gouvernement doit relever est d'éviter de céder à la tentation de gérer ce changement, car cela implique une sélection des gagnants et des perdants et nous savons que la performance du gouvernement dans ce domaine n'a pas été très bonne jusqu'à présent.

In the late 1960s and early 1970s we embraced post-secondary education and, in particular, universities. It is not that having a university degree is a bad thing. The problem is the unintended consequences of convincing everyone that they should have a university degree. We started with the assertion that everyone could go to university. Then we switched that to everyone should go to university. This assertion was a direct if unintended attack on rural communities. It devalued the skills and expertise needed to fill many of the trades-related tasks common in rural life. It created an environment where it was okay to see critically important work as demeaning because that work did not require a university degree. It even allowed us to devalue the skilled trades, which require a lot of training, because somehow taking that training meant people were less intelligent than those who went to university. This effort to encourage people to take university training is part of the reason why we find ourselves with a skills shortage and a gap. We have convinced our young people that having these skills is not of value. They listened and now we do not have those skills.

We have tried, in education, to pick winners and losers and we have failed again. Yet, with our immigration policy, we do the same thing. We try to target particular types of immigrants to fill certain jobs and certain skills. Labour shortages are already negatively impacting economic opportunities in agriculture and the skilled trades, both traditional strengths of rural communities. We have focused our efforts in immigration on attracting economic class immigrants and defined skilled workers by a point system that considers truckers to have no skills at all.

Even when we talk about encouraging entrepreneurs to immigrate, we forget who entrepreneurs tend to be. The worst thing a student applying for a visa to attend university can say is that they might consider staying here after completing their studies. If they say that, we do not let them in. We want them to come here, spend their money, receive their education and go home. If young people with fresh ideas are sent packing, where will our entrepreneurs come from?

We can take full advantage of another opportunity that has a direct impact on rural communities. Our agricultural sector needs cost-effective labour to compete in the global marketplace. Many countries have flourishing guest-worker programs. We have, within the NAFTA umbrella, a ready pool of labour, yet we

Vers la fin des années 1960 et le début des années 1970, nous avons mis l'accent sur l'enseignement postsecondaire, et en particulier les universités. Je ne veux pas dire que le fait de posséder un diplôme universitaire soit un handicap comme tel. Le problème, ce sont les conséquences involontaires des efforts qui ont été déployés pour convaincre tous les citoyens qu'ils devraient posséder un diplôme universitaire. Nous nous sommes fondés sur le principe que tout le monde pouvait faire des études universitaires. Puis nous avons décrété que tout le monde devrait faire des études universitaires. C'était une attaque directe, bien que probablement involontaire, contre les collectivités rurales. Cette mentalité a dévalué les compétences nécessaires pour accomplir les nombreuses tâches courantes de la vie rurale qui sont liées à des métiers. Ce changement a créé un contexte dans lequel on estime qu'il est acceptable de mépriser certaines tâches, pourtant indispensables, du seul fait qu'il n'est pas nécessaire de posséder un diplôme universitaire pour pouvoir les accomplir. Cela nous a même permis de dévaluer les métiers spécialisés qui exigent une formation poussée car les personnes suivant ce type de formation étaient perçues comme étant moins intelligentes que celles qui entreprenaient des études universitaires. Cet effort pour encourager les gens à suivre une formation universitaire est en partie la cause des pénuries de main-d'œuvre qualifiée. Nous avons convaincu nos jeunes que ces compétences n'avaient pas de valeur. Ils nous ont écoutés et ces compétences ont maintenant disparu.

Dans le secteur de l'éducation, nous avons tenté de sélectionner les gagnants et les perdants, et nous avons échoué à nouveau. Pourtant, nous agissons de la même façon dans le contexte de notre politique d'immigration. Nous essayons de cibler des types d'immigrants précis pour combler des postes et accomplir des tâches spécialisées précises. Les pénuries de main-d'œuvre ont déjà des incidences négatives sur les possibilités économiques en agriculture et dans les métiers spécialisés, qui étaient les points forts traditionnels des collectivités rurales. Dans le domaine de l'immigration, nous avons axé nos efforts sur des immigrants de la composante économique et sur des types de travailleurs qualifiés bien précis, par le biais d'un système de points en vertu duquel aucune compétence particulière n'est attribuée aux camionneurs par exemple.

Même lorsqu'il est question d'encourager les entrepreneurs à immigrer, nous oublions quel type de personnes les entrepreneurs ont tendance à être. La pire erreur que puisse commettre un étudiant en présentant sa demande de visa pour venir faire des études universitaires au Canada, c'est d'admettre qu'il envisage la possibilité d'y rester après ses études car, dans ce cas, on ne le laisse pas venir. On veut que les étudiants viennent ici, qu'ils dépensent de l'argent ici et reçoivent leur éducation ici, mais qu'ils retournent dans leur pays ensuite. Si l'on renvoie chez eux des jeunes ayant des idées nouvelles, d'où viendront nos entrepreneurs?

Nous pouvons tirer pleinement parti d'une autre occasion qui a un impact direct sur les collectivités rurales. Notre secteur agricole a besoin d'une main-d'œuvre économique pour pouvoir être compétitif à l'échelle mondiale. De nombreux pays ont établi des programmes de travailleurs invités très efficaces. Dans le contexte

spend little effort to set up the screening and marketing opportunities to take advantage of that. Former Mexican president Vicente Fox has already been to Canada advocating a guest-workers program for Mexican workers. Many of those workers would find their way into rural communities, creating opportunities not only for themselves but also for rural Canadians. We need to get on with that idea.

Letting these opportunities speak for themselves is the second and larger challenge for government. In the post-war period we made a series of mistaken policy choices that have trapped a whole subclass of people in conditions of poor education, low income and blighted life chances. The good news is that we will have no choice but to reverse those policies. In the 1960s and 1970s we were awash in surplus labour and we created effective public policy to deal with that. We created those policies in response to demographic forces that were too powerful to ignore and too overwhelming to change. We are now faced with an almost equal inverse situation that will force us, however unwillingly, to reverse those policies.

A labour shortage is a poor worker's best friend. It does not matter if the workers work only part time, have never worked a day in their lives or are only temporarily out of work; a labour shortage will create opportunities for them and will deliver incentives sufficient to encourage them to take advantage of that opportunity.

In 2001, my institute estimated that by 2020 Atlantic Canada would have almost 80,000 fewer workers. The demographic trends that led to that prediction have become worse in the intervening five years. Currently, in Nova Scotia our unemployment rate is the lowest it has been in 30 years. By one estimate, in another 10 years unemployment in Nova Scotia will be near zero. With a zero unemployment rate comes a severe disruption in the economy. Goods are not made, crops are not picked and product is not delivered. People who do not work now will need to work.

Consider what has been achieved in Ontario and Alberta. As the labour supply dried up, it became necessary to find ways to employ people quickly that were considered unemployable previously. For example, in the United States, McDonald's invested a great deal of money to design a cash register that can be run by people who are functionally illiterate. As huge economic opportunities opened up, government changed its policies to encourage people to be trained and return to the work force, and it worked. They now have jobs and income to which they had never previously had access.

de l'ALENA, nous avons accès à un bassin de main-d'œuvre tout prêt et, pourtant, nous ne faisons pas beaucoup d'efforts pour instaurer les systèmes de sélection et de marketing nécessaires pour en profiter. L'ex-président mexicain Vicente Fox a déjà préconisé la mise en place d'un programme de travailleurs invités pour les travailleurs mexicains. Un grand nombre de travailleurs mexicains pourraient s'établir dans les collectivités rurales, ce qui créerait des débouchés non seulement pour eux, mais aussi pour les Canadiens de ces régions. Il est essentiel que nous exploitions cette idée.

Le deuxième et le plus grand défi que le gouvernement a à relever est de laisser ces occasions démontrer leur utilité. Au cours de l'après-guerre, nous avons fait une série de mauvais choix stratégiques qui ont piégé toute une sous-classe de personnes dans des conditions caractérisées par une mauvaise instruction, un revenu modeste et des possibilités d'épanouissement réduites. Ce qui est bien, c'est que nous n'aurons pas le choix et que nous devons absolument faire volte-face. Au cours des années 1960 et 1970, il y avait pléthore de main-d'œuvre et nous avons créé une politique gouvernementale efficace dans ce contexte. Nous avons créé ces politiques pour faire face à des forces démographiques qui étaient trop puissantes pour les ignorer et trop écrasantes pour les modifier. Nous sommes maintenant confrontés à une situation qui est pratiquement à l'opposé et qui nous forcera, même si c'est à contrecœur, à faire marche arrière.

Une pénurie de main-d'œuvre est la meilleure alliée d'un travailleur pauvre. Qu'ils ne travaillent qu'à temps partiel, qu'ils n'aient pas travaillé un seul jour de leur vie ou qu'ils soient temporairement sans travail, une pénurie de main-d'œuvre crée des opportunités pour les travailleurs et suscite des motivations suffisantes pour les encourager à en tirer parti.

En 2001, mon institut a estimé qu'en 2020, il y aurait près de 80 000 travailleurs en moins au Canada atlantique. Les tendances démographiques sur lesquelles repose cette prévision se sont encore accentuées au cours des cinq dernières années. Actuellement, en Nouvelle-Écosse, le taux de chômage a atteint son niveau le plus bas depuis 30 ans. Selon une prévision, le taux de chômage devrait être pratiquement nul en Nouvelle-Écosse d'ici une dizaine d'années. Le chômage zéro est accompagné d'une grave perturbation économique. Les produits ne sont pas fabriqués, les cultures ne sont pas récoltées et les livraisons ne se font plus. Il sera essentiel que les personnes qui sont actuellement sans emploi travaillent.

En Ontario et en Alberta, par exemple, il a fallu trouver des possibilités de donner un emploi dans de brefs délais à des personnes qui étaient considérées comme inemployables en raison de la diminution de la main-d'œuvre disponible. Aux États-Unis, McDonald a investi des sommes considérables pour concevoir une caisse enregistreuse pouvant être utilisée par des analphabètes. Avec l'ouverture de débouchés économiques énormes, le gouvernement a modifié ses politiques pour encourager des citoyens à suivre une formation et à réintégrer la population active, et ces initiatives ont été efficaces. Ces personnes ont maintenant un emploi et touchent un revenu auxquels elles n'avaient pas accès.

This new way of thinking is already taking root in Atlantic Canada. I recently had the pleasure of addressing the annual meeting of the Nova Scotia Trucking Human Resource Sector Council, which represents rural truckers across Atlantic Canada. They launched an impressive exercise to target non-traditional employees in their industry — women, Aborigines, African Nova Scotians and disabled people. By implementing new technologies and new attitudes, they are drawing in, for the first time, groups that have never before been involved in the industry. As a result, the council creates opportunities for these workers and meets the needs of the industry.

These changes will not be easy. Two generations of Atlantic Canadians have been trapped by various social policies. The trap is baited by Employment Insurance, a social insurance that effectively withdraws people from the labour market and gives them little incentive to work or be trained. Employment Insurance — or unemployment insurance as it was called then — was designed in a time of labour surplus. It allowed people to have income while we tried to find room for them in the work force. With access to rotating benefits and regionally differentiated EI, we were able to string that out for some time. We no longer have that luxury; we need those people in the workforce.

In the mid-1990s, the federal government started to make the necessary changes to adjust the EI program — reducing benefits, making it harder to qualify and adjusting benefits for repeat users of EI.

Voters, particularly in Atlantic Canada, rewarded the government by tossing many of their members out of office in 1997. Politicians are nothing if not responsive to losing their jobs, and many members were returned to their seats in 2000 after the changes to the EI system were softened or, in many cases, reversed. However, in this instance the politicians were right, and we need to make those adjustments again.

EI is not the only barrier that we put in place for the poor to move from poverty to work. The interaction of the tax system and our social welfare programs in Canada is such that the highest marginal tax rates in the country are paid by people earning \$13,000 to \$20,000 annually. These people often try to transition from poverty to work. If they earn money, we tax back their benefits versus their income, dollar for dollar. In effect, we tax them at 100 per cent for the gall of having a job.

Ce nouvel état d'esprit s'implante au Canada atlantique. J'ai dernièrement eu le plaisir de faire un exposé à l'assemblée annuelle du Nova Scotia Trucking Human Resource Sector Council qui représente les camionneurs des régions rurales du Canada atlantique. Ce groupe a mis en place une initiative impressionnante ciblant les employés non traditionnels de son secteur — les femmes, les Autochtones, les Néo-Écossais de souche africaine et les personnes handicapées. En mettant en œuvre de nouvelles technologies et en adoptant de nouvelles attitudes, cet organisme attire, pour la première fois, des groupes qui n'avaient jamais eu de contacts avec le secteur. Il a donc créé des débouchés pour ces travailleurs tout en répondant aux besoins de l'industrie.

Ces changements ne seront pas faciles. Deux générations de citoyens du Canada atlantique ont été piégées par diverses politiques sociales. Le piège est appâté par l'assurance-emploi, une assurance sociale qui retire en fait les gens du marché du travail et leur donne peu de motivation à travailler ou à suivre une formation. L'assurance-emploi — ou assurance-chômage, comme on l'appelait alors — a été conçue au cours d'une période de main-d'œuvre excédentaire. Elle a permis aux citoyens de toucher un revenu pendant qu'on essayait de leur trouver une place dans la population active. Grâce au système des prestations tournantes et d'une assurance-emploi fondée sur des différences régionales, nous avons pu maintenir ce système pendant un certain temps. Nous ne pouvons plus nous offrir ce luxe, car nous avons besoin de ces personnes-là sur le marché du travail.

Au milieu des années 1990, le gouvernement fédéral s'est mis à apporter les changements nécessaires pour ajuster le programme d'assurance-emploi : diminution des prestations, règles d'admissibilité plus strictes et ajustement des prestations dans les cas de recours répété à l'assurance-emploi.

Les électeurs, en particulier au Canada atlantique, ont récompensé le gouvernement en ne réélisant pas la plupart de leurs députés en 1997. Les politiciens ne sont pas des politiciens s'ils ne sont pas sensibles à la perte de leur emploi et la plupart des députés ont été réélus en 2000, après que l'on ait atténué les modifications apportées au régime d'assurance-emploi ou, dans de nombreux cas, qu'on y ait renoncé complètement. Dans ce cas-là, les politiciens avaient toutefois raison, et il est maintenant essentiel de refaire ce type d'ajustements.

L'assurance-emploi n'est pas le seul obstacle que nous avons créé à l'accès des pauvres au marché du travail. L'interaction du régime fiscal et de nos programmes d'aide sociale est telle que ce sont les personnes dont les revenus annuels se situent entre 13 000 et 20 000 \$ qui paient les taux marginaux d'imposition les plus élevés. Ces personnes essaient souvent de faire la transition entre la pauvreté et un emploi. Si elles touchent des revenus, nous récupérons sur leurs prestations, par le biais de l'impôt, un montant équivalant à leur revenu. En fait, nous leur faisons payer un taux d'imposition de 100 p. 100 pour avoir eu l'audace de se trouver un emploi.

We also place barriers before older populations. Those of us who have reached the pinnacle of 65 years find ourselves fired the day after our birthday on grounds that in almost any other circumstance would be considered illegal. Mandatory retirement takes active, able and enthusiastic workers out of the workforce.

The labour shortage will provide the opportunity for people in poverty, whether rural or urban, to transition from poverty to prosperity. The key role of government at every level is to facilitate that change, but we cannot choose the ways in which this will happen. We cannot pick the opportunities that will work or not work. We cannot pick winners and losers. The transition is already happening. People are taking advantage of this labour shortage, and the role of all governments, the federal government in particular, is to facilitate what is happening already.

**The Deputy Chairman:** Thank you. You have raised many questions for us.

**Senator Oliver:** Thank you for your presentation. You are from a major think tank. I want to hear your definition of rural poverty. After that, I want to ask you questions about poverty, because many of the comments and recommendations you made deal not so much with poverty but with economic incentives. Help me to understand what you mean by "rural poverty," which is the essence of our study.

**Mr. Cirtwill:** With regard to poverty, it is important to understand that there are two key groups. There are those who will never be able to take care of themselves fully and those who can either only partially take care of themselves or need a little help in transitioning from one job to the next due to a significant event in their lives.

My remarks are focused on the second group. For the first group, the ones who will never be able to help themselves, our objective should be to find as many resources as we can to help them. One way to do that is to have the rest of the people contribute for to their maximum capacity. Every dollar that we free up from that group is a dollar that we can expend on the first group.

**Senator Oliver:** What is the percentage breakdown of those who can never look after themselves and those who can look after themselves? Is it 50 to 50 or 60 to 40?

**Mr. Cirtwill:** The last data that I looked at from Statistics Canada indicated that about 30 per cent of people in poverty at any one time will likely transition out. They are replaced. Approximately one third of people listed in those statistical categories are no longer in the same category by the next year or the year after. The total number of that group is surprisingly

Il y a aussi des obstacles pour les populations plus âgées. Ceux d'entre nous qui ont atteint l'âge de 65 ans sont renvoyés dès le lendemain de leur anniversaire pour des raisons qui, dans d'autres circonstances, seraient considérées tout à fait illégales. Le retraité forcée éloigne du marché du travail des travailleurs actifs, capables et enthousiastes.

La pénurie de main-d'œuvre donnera aux pauvres des régions rurales ou des régions urbaines l'occasion de faire la transition de la pauvreté à la prospérité. Le rôle principal qu'auront à jouer les divers paliers de gouvernement sera de faciliter cette transition, mais nous ne pouvons pas choisir la façon dont elle se déroulera. Nous ne pouvons pas sélectionner les occasions qui seront des formules gagnantes ou celles qui ne le seront pas. Nous ne pouvons pas sélectionner les gagnants et les perdants. La transition est déjà en cours. Les citoyens profitent de cette pénurie de main-d'œuvre et le rôle de tous les paliers de gouvernement, en particulier du gouvernement fédéral, est de faciliter le changement déjà en cours.

**Le vice-président :** Merci. Vous avez soulevé de nombreuses questions.

**Le sénateur Oliver :** Merci pour votre exposé. Vous êtes membre d'un groupe de réflexion important. Je voudrais entendre votre définition de la pauvreté rurale. Après quoi, je voudrais vous poser des questions sur la pauvreté, car la plupart des commentaires et des recommandations que vous avez faits portent davantage sur les stimulants économiques que sur la pauvreté. Aidez-moi à comprendre ce que vous entendez par « pauvreté rurale », qui est l'objet principal de notre examen.

**M. Cirtwill :** En matière de pauvreté, il est important de comprendre qu'il existe deux groupes principaux. D'une part, il y a des personnes qui n'ont jamais pu subvenir entièrement à leurs propres besoins et, d'autre part, celles qui ne peuvent le faire que partiellement ou qui ont besoin d'un peu d'aide pour faire la transition d'un emploi au suivant, à la suite d'un changement dans leur vie.

Mes observations portent essentiellement sur le deuxième groupe. En ce qui concerne le premier groupe, les personnes qui ne seront jamais capables de s'en sortir toutes seules, notre objectif devrait être de trouver le plus de ressources possible pour les aider. Une des méthodes consiste à faire contribuer les autres personnes à leur capacité maximale. Chaque dollar que nous prélevons sur ce groupe est un dollar que nous pouvons dépenser pour le premier.

**Le sénateur Oliver :** Quel est le pourcentage des personnes qui ne pourront jamais subvenir à leurs besoins par elles-mêmes et de celles qui peuvent le faire? Est-ce 50 p. 100 et 50 p. 100 ou 60 p. 100 et 40 p. 100?

**M. Cirtwill :** D'après les données les plus récentes de Statistique Canada que j'ai examinées, environ 30 p. 100 des personnes qui vivent dans la pauvreté en sortiront probablement. Ces personnes-là seront remplacées par d'autres. Environ un tiers des personnes faisant partie de ces catégories statistiques ne sont plus dans la même catégorie l'année suivante ou l'année d'après.

constant at 30 per cent but the people who compose the group transition nicely. When we set a goal based on the notion that the single individual in poverty is a bad thing, we need to recognize that some people will always need assistance. The question remains: How do we help them? The goal is to ensure that the people who always need help receive it, and the people who need transition help have the barriers removed that slow their transition. I am uncertain of the numbers of people who stay in property. I believe the split was 30-30-30: 30 per cent who transition reasonably quickly within a two-year time frame; 30 per cent, who will always need help; and 30 per cent, who fall between the first two groups.

**Senator Oliver:** In terms of the two groups, those who never will work and those who can work, your presentation today dealt primarily with the second group. When you talk about the wine from New Zealand and the pies made in the valley for Wal-Mart, you are making reference to the second group.

**Mr. Cirtwill:** I am talking about those that we need to stop spending resources on so that we have more resources for the first group.

**Senator Oliver:** The women, Aborigines or Blacks that become truckers fall into the second group.

**Mr. Cirtwill:** They become not only truckers but also logistics technicians, dispatchers, et cetera. You are right. Judging from our poverty figures, we see that the largest population tends to be single mothers, and they tend to be an underrepresented group in the labour force. Therefore, we are talking about these kinds of initiatives to get out of their way to allow them to contribute, as best they can, to their own well-being.

**The Deputy Chairman:** It bothered me when you said that we generate less wealth in rural Canada. Did I hear you correctly?

**Mr. Cirtwill:** We generate less wealth in rural Canada than we have generated traditionally. The proportion is smaller. That being said, I have seen interesting figures on manufacturing in rural Canada. The challenge comes back to the definitional questions, which the committee dealt with in its interim report.

**The Deputy Chairman:** My point is that fisheries, forestry, agriculture, gas and oil and mining come out of rural Canada but nothing goes back in.

Le pourcentage total que représente ce groupe est étonnamment constant et s'établit à 30 p. 100, mais les personnes qui en font partie font bien la transition. Lorsque nous établissons un objectif en nous fondant sur le principe qu'un seul pauvre est un pauvre de trop, il est essentiel d'être conscient du fait que certaines personnes auront toujours besoin d'aide. La question est de savoir comment on peut les aider. L'objectif est de s'assurer que les personnes qui auront toujours besoin d'aide en reçoivent et qu'on supprime les obstacles qui ralentissent la transition des personnes qui ont besoin d'une aide transitoire. Je ne suis pas sûr en ce qui concerne le pourcentage de personnes qui restent dans la pauvreté. Je pense que le pourcentage est de 30-30-30 : 30 p. 100 de personnes qui pourront faire la transition dans un délai raisonnablement court de moins de deux ans, 30 p. 100 de personnes qui auront toujours besoin d'aide et 30 p. 100 de personnes qui se situent entre les deux premiers groupes.

**Le sénateur Oliver :** En ce qui concerne les deux groupes, les personnes qui n'auront jamais un emploi et celles qui peuvent avoir un emploi, votre exposé portait principalement sur le deuxième. Les exemples que vous avez cités à propos de la production de vin en Nouvelle-Zélande et des tartes faites dans la vallée du Fraser pour Wal-Mart, concernent le deuxième groupe.

**M. Cirtwill :** Mes commentaires portaient sur les personnes pour lesquelles il est essentiel que nous cessions de dépenser des ressources pour en avoir davantage pour celles qui font partie du premier groupe.

**Le sénateur Oliver :** Les femmes, les Autochtones ou les Noirs qui deviennent camionneurs font partie du deuxième groupe.

**M. Cirtwill :** Ces personnes-là deviennent non seulement camionneurs, mais aussi des techniciens en logistique, des répartiteurs, et cetera. Ce que vous dites est exact. D'après les chiffres concernant la pauvreté, la population la plus nombreuse a tendance à être celle des mères célibataires; celles-ci ont tendance à être un groupe sous-représenté dans la population active. Par conséquent, il s'agit d'initiatives de ce type ayant pour objet de leur laisser la liberté de contribuer au mieux de leurs capacités à leur bien-être personnel.

**Le vice-président :** Cela m'a intrigué lorsque vous avez signalé que nous créons moins de richesses en milieu rural. Ai-je bien compris?

**M. Cirtwill :** Nous créons moins de richesses qu'autrefois en milieu rural. Le pourcentage des richesses que nous générons est moins élevé. Cela dit, j'ai vu des chiffres intéressants sur l'activité manufacturière dans les régions rurales du Canada. La difficulté est liée aux définitions, que le comité a examinées dans son rapport intérimaire.

**Le vice-président :** Ce que je veux faire remarquer, c'est que les pêches, l'exploitation forestière, l'agriculture, l'exploitation du gaz ou du pétrole et l'exploitation minière sont des activités pratiquées dans les régions rurales, mais que celles-ci ne reçoivent rien en retour.

**Mr. Cirtwill:** I do not agree necessarily that nothing goes back in. As an example, several projects for oil and gas exploration on the East Coast have included building facilities in areas that, based on this committee's definition, fit into a rural setting. One project is the gas plant in Guysborough.

**The Deputy Chairman:** Urban centres continue to grow. Over half our population lives in four major cities. There is less concentration on rural Canada than there has ever been, even though the wealth comes from rural Canada.

**Mr. Cirtwill:** This point ties to the opportunities I talked about. We must recognize that there are significant economic opportunities in rural Canada that should provide, if we handle this issue right, an opportunity for population to grow in these centres. The challenge we face is the definition of "rural Canada" as anything outside a 50-kilometre radius from an urban centre. Much growth in the rural sector has been in that small corridor. The recently released report from the Conference Board of Canada speaks to the nine hub cities. To say that all our resources should be focussed on these nine hubs because they will grow our economy is a counter-intuitive notion. The conference board has said that such an analysis applies in lessening degrees as you move to smaller populations. For example, Kentville in my home province acts as a hub centre for its surrounding area just as Bathurst, New Brunswick, functions as a hub centre in its area. Such smaller hubs have economic impacts on the overall region just as larger hubs such as Halifax, for example, have on its overall region. The challenge for this committee is to make that kind of analysis clear to people.

**Senator Mercer:** Mr. Cirtwill, you have challenged a couple of my basic thoughts on the role of government. You have challenged the traditional definition of "family farm," which, in Nova Scotia and Atlantic Canada, still exist. You have challenged, and I will challenge you on your statement about, education. It is generally accepted by those who work in public affairs that one way to break the poverty cycle, whether in urban or rural settings, is education. Your presentation attacked university education. You said that government should get out of the way and that we should not pick winners and losers. Someone must design the education programs. In the 1970s, the government of Nova Scotia turned to Scotland to hire people for the installation of the insulated pipe in building the heavy water plant because there were no trained people in Nova Scotia to do that job. At the time, the unemployment rate was 15 per cent to 18 per cent in Cape Breton. Government has a role to manage the workforce efficiently. Have we done a great job? I do not think so but I would challenge your comment that we should not pick winners and losers. If we do not pick winners and losers, there will be many more losers, and guess where they end up — on our front doorstep. Then we are expected to take

**M. Cirtwill :** Je ne suis pas nécessairement d'accord en ce qui concerne ce dernier point. Par exemple, plusieurs projets de prospection pétrolière et gazière sur la côte est ont généré la construction d'installations dans des régions qui, d'après la définition de votre comité, se trouvent en milieu rural. Un de ces projets est la raffinerie de gaz de Guysborough.

**Le vice-président :** Les centres urbains continuent de prendre de l'expansion. Plus de la moitié de notre population vit dans les quatre plus grandes villes. La concentration est moins élevée qu'elle ne l'a jamais été en milieu rural, même si les richesses viennent de là.

**M. Cirtwill :** Cette question est rattachée aux occasions que j'ai mentionnées. Il faut reconnaître que les régions rurales offrent des possibilités économiques considérables qui devraient, si nous nous y prenons bien, être une occasion de croissance de la population dans ces centres. La difficulté qui se pose à nous est liée au fait que la définition de « Canada rural » s'applique à tout ce qui est situé au-delà d'un rayon de 50 kilomètres d'un centre urbain. La croissance dans le secteur rural s'est réalisée en grande partie dans ce petit couloir. Le récent rapport du Conference Board du Canada fait référence aux neuf villes noyau. Il ne faut pas une grande intuition pour déclarer que toutes nos ressources devraient être axées sur ces neuf villes parce qu'elles stimuleront la croissance de notre économie. Le Conference Board a signalé que ce principe s'applique dans de moindres proportions lorsqu'il s'agit de populations plus restreintes. Par exemple, Kentville, une localité de ma province, est un centre pour la région périphérique, au même titre que Bathurst, au Nouveau-Brunswick, est un centre pour la région. Ces centres plus petits ont un impact économique sur leur région, au même titre que de plus grands centres, comme Halifax. Le défi qui se pose au comité est de faire en sorte que ce type d'analyse soit claire.

**Le sénateur Mercer :** Monsieur Cirtwill, vous avez contesté deux ou trois de mes idées de base sur le rôle du gouvernement. Vous avez contesté la définition traditionnelle de l'« exploitation agricole familiale », le type d'exploitation qui existe encore en Nouvelle-Écosse et au Canada atlantique. Vous avez contesté l'éducation et je conteste à mon tour ce que vous avez dit à ce sujet. Dans le milieu des affaires publiques, on considère généralement que l'éducation est une des possibilités de briser le cycle de la pauvreté, que ce soit en milieu urbain ou en milieu rural. Votre exposé s'attaque à l'enseignement universitaire. Vous avez fait remarquer que le gouvernement devrait éviter de créer des obstacles et qu'il ne devrait plus sélectionner les gagnants et les perdants. Pourtant, quelqu'un doit concevoir les programmes d'éducation. Au cours des années 1970, le gouvernement de la Nouvelle-Écosse a recruté des travailleurs écossais pour l'installation de la canalisation isolée dans le cadre de la construction de l'usine d'eau lourde, parce qu'on ne trouvait pas de travailleurs qualifiés dans ce domaine en Nouvelle-Écosse. Le taux de chômage était alors de 15 à 18 p. 100 au Cap-Breton. Le gouvernement a pour responsabilité de gérer efficacement la main-d'œuvre. Avons-nous fait de l'excellent travail? Je ne le pense pas, mais je conteste qu'il faille s'abstenir de sélectionner les

care of them and they end up in that group of people that you have defined as never being able to take care of themselves. They will be in the poverty cycle forever.

Government's job is to help Canadians climb out of that kind of cycle and provide opportunities. If people choose not to climb out, then that is their choice, but government must give them an opportunity. Your contention is that government should sit back, cut taxes and let people fend for themselves. Is that right?

**Mr. Cirtwill:** Let us go back to basic principles. My comments reflected the focus that the government has elected to place on the importance of post-secondary education defined as "university." We have spent the last 20 years expending a great deal of resources, time, energy and marketing efforts to convince people that a university education is a central part of a person's success. I cannot agree more that education is the silver bullet. What I am telling you is that university education is a limiting definition of "education." Post-secondary training happens in trade schools, apprenticeship programs, the workplace and private training. Until government creates programs that allow people the broadest possible access to education with the maximum flexibility to adapt their education to the opportunities presented by the economy, we will always be faced with more losers than winners.

**Senator Mercer:** I will pass, Mr. Chair, because my blood pressure cannot handle this discussion.

**Senator Callbeck:** Certainly, you have made some interesting comments, Mr. Cirtwill. I want to continue with Senator Mercer's comments. You said that government should not manage change because that involves winners and losers. As well, you talked about post-secondary education and immigration, and you provided many examples.

In your paper you say:

The future of government action on rural poverty is in transition. . . . I mean that the government strategy must be to help others to change, to transition, to move on.

I take that to mean that government should not manage change but should facilitate what happens. How does government do that?

gagnants et les perdants, contrairement à ce que vous avez recommandé. Si nous ne sélectionnons pas les gagnants et les perdants, le nombre de perdants sera beaucoup plus élevé et devinez où on les retrouvera? Sur le seuil de notre porte d'entrée. Ensuite, on s'attend à ce que nous nous occupions de ces personnes et à ce qu'elles se retrouvent dans le groupe de citoyens qui, d'après vous, ne seront jamais capables de subvenir à leurs propres besoins. Elles seront pour toujours entraînées dans le cycle de la pauvreté.

La tâche du gouvernement est d'aider les Canadiens à sortir de ce type de cycle et de fournir des occasions. Si les personnes concernées décident de ne pas sortir de ce cycle, libre à elles de le faire, mais le gouvernement doit leur donner l'occasion d'en sortir. Vous recommandez toutefois que le gouvernement n'intervienne pas, qu'il réduise les impôts et qu'il laisse les gens se débrouiller. Est-ce bien cela?

**M. Cirtwill :** Revenons aux principes de base. Mes commentaires concernaient l'accent que le gouvernement avait décidé de mettre sur l'importance de l'enseignement postsecondaire défini comme « universitaire ». Au cours des 20 dernières années, nous avons mobilisé beaucoup de ressources, de temps, d'énergie et d'efforts de marketing pour convaincre les citoyens de ce qu'une éducation universitaire est le fondement de la réussite d'une personne. Je reconnais entièrement que l'éducation est un facteur décisif. Ce que je tente d'expliquer, c'est que l'éducation universitaire est une définition restrictive du concept de l'éducation. On fait de la formation postsecondaire dans des écoles de métiers, dans le cadre de programmes d'apprentissage, au travail et dans le secteur privé. Tant que le gouvernement n'aura pas créé des programmes donnant le plus large accès possible à l'instruction en offrant aux personnes concernées une flexibilité maximale qui leur permette d'adapter leur éducation aux possibilités économiques, il y aura toujours plus de perdants que de gagnants.

**Le sénateur Mercer :** Je n'insiste pas, monsieur le président, car ma tension artérielle ne me permet pas de poursuivre cette discussion.

**Le sénateur Callbeck :** Vous avez fait des commentaires intéressants, monsieur Cirtwill. Je voudrais toutefois poursuivre dans la foulée des commentaires du sénateur Mercer. Vous avez mentionné que le gouvernement ne devrait pas gérer le changement parce que cela implique des gagnants et des perdants. Vous avez en outre fait des commentaires sur l'éducation postsecondaire et sur l'immigration en citant de nombreux exemples.

Dans votre document, il est écrit ceci :

L'avenir de l'action gouvernementale contre la pauvreté rurale entre dans une période de transition... Je pense que la stratégie gouvernementale doit être d'aider les autres à changer, à faire la transition, à aller de l'avant.

Je présume que cela signifie que le gouvernement ne devrait pas gérer le changement, mais qu'il devrait le faciliter. Comment doit-il procéder?

**Mr. Cirtwill:** On education, if we target more resources — although not all, because we have made commitments to institutions that we have to satisfy — to individual students and allowed them to select opportunities that reflect the reality of the economic situation where they live, that would be a significant exercise in government involvement. We would handle the question of potential barriers to access through ability to pay.

On immigration, the best solution is to allow the widest possible latitude for immigrants, and for communities to make the case that these immigrants are the kind they need. Rather than targeting skilled workers, with bureaucrats in Ottawa defining the skill sets, the federal government should give communities support to market in areas that will bring them the kind of immigrants they believe they need.

For example, an interesting fellow at our institute came in under the Nova Scotia nominee program as an immigrant entrepreneur investor. He works with us on government policy related to China. Since he arrived in Canada a year ago he has consistently said that he does not understand why Canada and Nova Scotia are looking for immigrants in Beijing. He said he has travelled in rural Nova Scotia and areas of Shenzhen province in China look exactly like Nova Scotia. We can obtain the immigrants we need there to fit the industry, and why waste our time in the major centres?

The federal government, in particular, which has the primary responsibility for immigration, could take far more direct guidance from individual communities on what is needed and allow communities to make the case on an individual basis rather than saying that Nova Scotia will receive a certain amount of immigrants in certain categories. As soon as we build limitations, we limit the level of success we can achieve.

**Senator Callbeck:** In bringing immigrants into rural areas, does government have a role to help the community provide the proper supports?

**Mr. Cirtwill:** Absolutely: There is no question that the government has a role here. However, if government attempts to manage too closely what happens, we will recreate the problems we have had previously. There is no question, for example, that government has the resources to market the communities; to help them study their actual needs as opposed to their perceived needs; to identify potential areas around the globe where people who meet that description can be found; and to access the resources to market the opportunity to those people. Such exercises are probably, at this stage, best

**M. Cirtwill :** En ce qui concerne l'éducation, si nous ciblions davantage de ressources — mais pas toutes, car nous avons pris, envers les établissements, des engagements que nous devons respecter — sur des étudiants précis et leur permettons de choisir les possibilités qui reflètent la réalité de la situation économique dans laquelle ils se trouvent, ce serait un exercice important dans le contexte de la participation gouvernementale. Nous réglerions la question des obstacles éventuels à l'accès qui sont liés à l'incapacité de payer.

En ce qui concerne l'immigration, la meilleure solution serait de laisser la plus grande latitude possible aux immigrants, et aussi aux collectivités, pour qu'elles puissent démontrer qu'il s'agit bien des types d'immigrants dont elles ont besoin. Plutôt que de cibler des travailleurs qualifiés et de faire définir les ensembles de compétences requises par des fonctionnaires d'Ottawa, le gouvernement fédéral devrait donner de l'aide aux collectivités pour faire connaître des secteurs qui attireront chez elles les types d'immigrants dont elles pensent avoir besoin.

Par exemple, notre institut a une recrue intéressante qui est venue comme entrepreneur-investisseur-immigrant, dans le cadre du Nova Scotia Nominee Program. Cet homme travaille pour nous dans le secteur de la politique gouvernementale concernant la Chine. Depuis son arrivée au Canada, il y a un an, il ne cesse de dire qu'il ne comprend pas pourquoi le Canada et la Nouvelle-Écosse cherchent des immigrants venant de Beijing. Il a dit qu'il avait voyagé dans les zones rurales de la Nouvelle-Écosse et que certaines régions de la province de Shenzhen, en Chine, sont identiques à certaines régions de la Nouvelle-Écosse. Nous pouvons obtenir les immigrants dont nous avons besoin pour l'industrie; pourquoi dès lors perdre notre temps dans les grands centres?

Le gouvernement fédéral en particulier, qui est le principal responsable en matière d'immigration, pourrait consulter de façon plus directe les collectivités concernées sur leurs besoins et leur permettre d'en faire la démonstration sur une base individuelle plutôt que de décider que la Nouvelle-Écosse accueillera un nombre déterminé d'immigrants dans des catégories précises. Dès que nous imposons des restrictions, nous limitons le niveau de réussite possible.

**Le sénateur Callbeck :** En ce qui concerne l'apport d'immigrants dans les régions rurales, le gouvernement a-t-il un rôle à jouer pour aider la collectivité concernée à offrir les soutiens adéquats?

**M. Cirtwill :** Tout à fait. Il est certain que le gouvernement a un rôle à jouer dans ce domaine. Cependant, s'il gère les événements de façon trop serrée, il recréera les problèmes que nous avons. Il ne fait aucun doute, par exemple, que le gouvernement possède les ressources nécessaires pour faire connaître les collectivités, pour les aider à étudier leurs besoins réels, par opposition aux besoins perçus, pour identifier les régions du globe où l'on peut trouver les personnes qui répondent à cette description et pour avoir accès aux ressources indispensables pour mettre celles-ci au courant de ces

handled by government, because government has the resources to do them.

**Senator Callbeck:** Returning to the question about university, you spoke of giving money directly to the students. How will it help to give the money directly to the students and let them determine where they go to university?

**Mr. Cirtwill:** It will help in a number of ways. First, students can access the education they want. Going back to my trucking council example, I was surprised to learn that students cannot access student loans in Nova Scotia to become a truck driver. That strikes me as a significant problem, considering the shortage of truck drivers there.

A system that supplies supports for some students and not for others is wrong. Allowing every student, regardless of where they study, to access a certain pool of funding — albeit adjusted for undergraduate degrees, trades training and graduate degrees — will address that problem.

That change will also address the lack of accountability between the training institutions and the students, and between the training institutions and the government that is paying the freight for this exercise. We have programs that fund seats in specialties that this economy no longer requires. These programs are maintained far beyond their useful life because our funding now goes in block grants to institutions.

**Senator Peterson:** It has been said that we will not have social justice until we have economic justice. We have been struggling with how to deal with the rural poor. I recognize that many times when government tries to design a program, the program becomes complicated and unworkable.

You talk about what governments should do, and one example is immigration policy, which really struggles. Quebec and Ontario have their own policy, so they know what they want and can do what they want. I am from Saskatchewan where we know what we want, but by the time the information goes through the system everyone has given up; either the company has found another way to deal with the problem or it has gone out of business.

What would be the result if the federal government gave every province a better way to deal with this situation?

possibilités. Cette étape-ci devrait probablement relever du gouvernement, puisqu'il dispose des ressources nécessaires pour ce faire.

**Le sénateur Callbeck :** Pour en revenir à la question concernant les études universitaires, vous avez suggéré d'accorder directement des fonds aux étudiants. Comment cette façon de procéder aiderait-elle à accorder directement des fonds aux étudiants pour les laisser décider du choix de l'université?

**M. Cirtwill :** De plusieurs façons. Les étudiants auraient ainsi accès au type d'éducation qu'ils souhaitent. Pour en revenir à l'exemple que j'ai mentionné au sujet du Trucking Council, j'ai été surpris d'apprendre que les étudiants de la Nouvelle-Écosse ne peuvent pas avoir accès à des prêts aux étudiants pour devenir chauffeur de camion. J'estime que c'est un problème de taille, compte tenu de la pénurie de chauffeurs de camion dans cette province.

Un système qui fournit de l'aide à certains étudiants et pas à d'autres est un système défectueux. En permettant à tous les étudiants, peu importe l'établissement dans lequel ils font leurs études, d'avoir accès à une certaine réserve de fonds — même si l'on fait un ajustement pour les diplômés de premier cycle, pour la formation dans les métiers et pour les diplômés de deuxième cycle — on règlera ce problème.

Ce changement règlera aussi le problème d'absence d'imputabilité entre les établissements de formation et les étudiants et entre les établissements de formation et le gouvernement qui finance cet exercice. Plusieurs programmes financent des places dans des spécialités dont l'économie actuelle n'a plus besoin. Ces programmes sont maintenus bien au-delà de leur durée de vie utile parce qu'en vertu du système de financement actuel, les établissements reçoivent des subventions globales.

**Le sénateur Peterson :** On a dit que la justice sociale ne sera pas réalisée tant que la justice économique n'aura pas été établie. Nous nous débattons pour déterminer la marche à suivre pour lutter contre la pauvreté rurale. Je reconnais que lorsque le gouvernement entreprend la conception d'un programme, le programme devient souvent trop compliqué et inapplicable.

Vous suggérez ce que les gouvernements devraient faire. Un exemple est la politique d'immigration qui présente de grosses lacunes. Les provinces du Québec et de l'Ontario ont instauré une politique personnelle pour savoir ce qu'elles veulent et pour pouvoir agir à leur guise. J'habite en Saskatchewan où nous savons ce que nous voulons, mais tout le monde a abandonné la partie en raison du temps nécessaire pour que l'information soit acheminée dans le système; l'entreprise concernée a trouvé une autre solution au problème ou elle a fermé ses portes.

Quel serait le résultat si le gouvernement fédéral accordait à toutes les provinces une plus grande liberté d'action pour régler ce type de situation?

On tax policies, you say that we encourage people to work and then we penalize them. Instead of a trampoline, we have a big net and they all fall into it. How can we work our way out of that situation?

I want to hear your thoughts on financial trusts through which some money can be set aside to invest in people who have no asset base and are trying to get ahead. This money would be repaid. I am not talking about giving money away but about investing in people. Some will fail, but some will be successful and we will receive the money back and reinvest it. Is this approach a way of dealing with the problem on a micro scale rather than a macro scale?

**Mr. Cirtwill:** On the question of whether the provinces should have a larger role in immigration, the unequivocal answer is yes, but I would go further than that. Individual communities must have a role. Rivière-du-Loup should have a role in guiding Quebec immigration policy, for example. We do not need to discuss whether that change is a formal transfer of responsibility with the constitutional negotiations associated with it. We only need to be sensible and practical about it and recognize that, as in every portion of government policy, there is no cookie cutter solution. The more flexibility we can build into programs, the better off we will be.

On the trampoline issue, I have the distinct pleasure, coming from Nova Scotia as I do, of saying that the Province of Nova Scotia is piloting the Harvest Connection Program exactly for this reason. The province has identified a particular sector of their economy in which they have difficulty finding workers. Under this program, the first \$3,000 of earned income is not clawed back from social welfare benefits. The program expands the window in which one has the fiscal capacity to transition from welfare to work.

Is the transition sufficient? I do not think so. I think we still have a long way to go before we come up with a solution that allows people to move effectively from welfare to work.

Of course, the challenge is that people say we pay people to be on welfare. We need to be clear that we reward people for obtaining a job and we will help them transition from one job into the next job that will then allow them to be totally self-sufficient. I think those kinds of programs certainly are a model that will be applied nationwide and sector-wide. In fact, the governing party of Nova Scotia recently passed the resolution at their annual general meeting that they will look at reducing the clawback across the entire economy. Some models we can use across the country.

En ce qui concerne les politiques fiscales, vous signalez que nous encourageons les pauvres à travailler, puis que nous les pénalisons. Au lieu d'un tremplin, nous tendons un grand filet dans lequel ils se font prendre. Comment peut-on se sortir de cette situation?

Je voudrais connaître vos opinions sur les fiducies financières par l'intermédiaire desquelles on pourrait mettre des fonds de côté pour les investir dans des personnes qui n'ont pas de ressources et qui voudraient aller de l'avant. Ces fonds seraient remboursés. Je ne suggère pas de distribuer des fonds, mais d'investir dans les ressources humaines. Certaines personnes échoueraient, mais d'autres réussiraient; nous serions remboursés et nous pourrions réinvestir ces fonds. Est-ce que cette approche serait une façon de régler le problème à une échelle microéconomique plutôt qu'à une échelle macroéconomique?

**M. Cirtwill :** En ce qui concerne l'opportunité d'accorder aux provinces un rôle plus important en matière d'immigration, la réponse est un oui non équivoque, mais j'irais même plus loin que cela. Les collectivités devraient aussi avoir un rôle. Rivière-du-Loup, par exemple, devrait intervenir dans l'orientation de la politique d'immigration québécoise. Il n'est pas nécessaire de se demander si ce changement devrait être un transfert officiel de responsabilités, avec les négociations constitutionnelles qui y seraient associées. Il suffirait d'être raisonnable, d'avoir le sens pratique, et de tenir compte du fait qu'il n'y a pas de solution nettement délimitée, comme dans tout volet de la politique gouvernementale. Le résultat serait d'autant meilleur que la flexibilité que l'on pourrait donner à ces programmes serait plus grande.

En ce qui concerne la question du tremplin, étant donné que je viens de la Nouvelle-Écosse, j'ai le grand plaisir de signaler que c'est précisément pour cette raison que la province met en œuvre à titre d'essai le Harvest Connection Program. La province a identifié un secteur de son économie dans lequel elle a de la difficulté à trouver des travailleurs. Dans le cadre de ce programme, les premiers 3 000 \$ de revenu gagné ne seront pas repris sur les prestations d'aide sociale. Le programme élargit la fenêtre dans laquelle on a la capacité financière de faire la transition de l'aide sociale au milieu du travail.

La transition est-elle suffisante? Je ne le pense pas. Je pense qu'il reste encore bien du chemin à parcourir avant de trouver une solution qui permette de faire efficacement la transition entre l'aide sociale et le marché du travail.

La difficulté est que l'on dit qu'on paie les gens pour être des assistés sociaux. Il est essentiel de faire savoir clairement qu'on récompense ces derniers d'avoir obtenu un emploi et qu'on les aide à faire la transition entre un emploi et le suivant, qui leur permettra d'accéder à une autonomie financière totale. Je pense que ces types de programmes sont un modèle dont on s'inspirera à l'échelle nationale et à l'échelle sectorielle. En fait, le parti au pouvoir en Nouvelle-Écosse a adopté dernièrement à son assemblée générale annuelle une résolution en vertu de laquelle il s'engage à réduire la récupération fiscale à l'échelle de toute l'économie. Certains modèles peuvent être appliqués à l'échelle nationale.

With respect to funds or trusts for regions or communities in terms of access to capital or some sort of investment in individuals, we do those kinds of things now. A venture capital fund has been set up in Nova Scotia where a certain amount of money that goes into that fund is tax deductible on their Nova Scotia taxes. That fund is designed and intended to be invested in small start-up enterprises in the province. That program is not the first of its kind, but that kind of exercise and initiative is a welcome intervention and one that often works.

Of course, the key will be that it cannot turn into something like the Atlantic Canada Opportunities Agency, ACOA, or western development, where there is a lot of money going out the door, not a lot of accountability associated with it and not a lot of repayment. As you pointed out, programs cannot be only block grants or give-aways. People on the other side must have real consequences to encourage them in behaviours to sustain them going forward.

**Senator Peterson:** By the same token, the program cannot be too rigid or it will not work, particularly when you talk about tax deferral funds. If I invest, I receive a tax break, but the people running the fund are so cautious, because they need to look after the money, that they invest mostly in Government of Canada Treasury Bills. Then they say, "What a wonderful job we are doing. We made six per cent last year." Those programs tend not to work.

I think a program needs to be structured to recognize that the area is a high risk one, but it is the only way people will have access to the venture capital.

**Mr. Cirtwill:** There is a model in Sweden for repayment of student loans. Basically, student loans are available for anyone in any kind of focus. Despite the fact that the majority of costs are picked up by the government, Swedish students have remarkably high individual student loans. However, the way the Swedes collect that debt back from their students over an extended period of time at a favourable interest rate tied directly to their income allows a remarkable degree of flexibility for repayment. It also gives students the incentive side in the early stages, which is what you are talking about, and it gives the flexibility to respond to realities. Flexibility is built into that system.

You are right. The more flexibility we can have in that kind of approach, the better off everyone will be.

**The Deputy Chairman:** We know that Chrysler has laid off 2,000 people. It is difficult to move a Chrysler worker, who receives, perhaps, \$50 an hour, to an area where they receive less pay.

En ce qui concerne les fonds ou les fiducies qui permettraient aux régions ou aux collectivités d'avoir accès à des capitaux ou à un type quelconque d'investissement dans les personnes, il en existe déjà. On a établi en Nouvelle-Écosse un fonds de capital-risque dans le contexte duquel une partie des sommes investies sont déductibles de l'impôt provincial. Ce fonds a été conçu de façon à ce que l'argent soit investi dans de jeunes entreprises en développement de la province. Ce n'est pas le premier programme de ce type, mais ce type d'initiative est une intervention appréciée, qui est souvent efficace.

L'essentiel, bien entendu, est que cela ne puisse devenir un organisme du même type que l'Agence de promotion économique du Canada atlantique (APECA) ou que le Fonds de développement de l'Ouest, dans le cadre desquels de grosses quantités de fonds sont distribuées sans trop d'exigences en matière de reddition de comptes et de remboursement. Comme vous l'avez signalé, on ne veut pas établir uniquement des programmes de subventions globales ou des programmes à perte. Il est essentiel que ces programmes aient un impact positif concret pour les bénéficiaires, afin de les encourager à adopter des comportements qui les rendent plus autonomes.

**Le sénateur Peterson :** En outre, il faut éviter que le programme soit trop rigide, sinon il sera inefficace, surtout lorsqu'il s'agit de fonds associés à un report d'impôt. Si j'investis, j'obtiens un allègement fiscal, mais les gestionnaires du fonds font preuve d'une telle prudence, étant donné qu'ils doivent prendre soin des fonds, qu'ils investissent principalement dans des bons du Trésor du gouvernement du Canada. Ils se vantent alors d'avoir fait de l'excellent travail parce qu'ils ont réalisé 6 p. 100 d'intérêt au cours de l'année écoulée. Ces programmes ont tendance à être inefficaces.

Je pense qu'il est essentiel qu'un programme soit structuré de façon à tenir compte du fait qu'il s'agit d'un secteur à haut risque, mais c'est la seule possibilité de permettre aux gens d'avoir accès à du capital-risque.

**M. Cirtwill :** Il existe en Suède un modèle de remboursement des prêts étudiants. Les prêts étudiants sont essentiellement accessibles pour n'importe quel type de formation. Bien que la plupart des coûts soient payés par le gouvernement, les étudiants suédois peuvent obtenir des prêts étudiants très élevés. Cependant, le mode de remboursement de ces prêts sur une période prolongée à un taux d'intérêt favorable, fondé sur un montant proportionnel à leur revenu, laisse une latitude remarquable en matière de remboursement. Il encourage en outre les étudiants au début de leurs études — et c'est précisément ce qui nous intéresse — et offre la flexibilité nécessaire pour s'adapter aux réalités de la vie courante. La flexibilité fait partie intégrante de ce système.

Ce que vous dites est exact. Plus on aura de flexibilité dans ce type d'approche, et mieux ce sera pour tout le monde.

**Le vice-président :** Nous savons que Chrysler a licencié 2 000 personnes. On a de la difficulté à recaser un travailleur de Chrysler qui touche une cinquantaine de dollars de l'heure par exemple, dans un emploi où il recevra un salaire plus bas.

For instance in Saskatchewan, it is difficult to find somebody to work on a farm because the oil boom has high wages. It is a real problem for our farmers. I talked to a farmer the other day and he said, "I used to hire my men year round. I cannot do it any more. I had to let them go and I do not know what I am going to do this spring to get the crop in." This challenge is not only isolated to farmers; it is a problem that Canada will face as a whole.

On the other hand, Chinese labourers work for US\$100 a month and the pumps that pump oil in Saskatchewan come from China. Canada will face some serious problems, in my thinking, related to labour and different facets of our society. I want to hear your comment on that.

**Mr. Cirtwill:** The Chrysler workers will be okay because Alberta recruiters will be standing outside the plant; they will be fine. My understanding is that another automotive plant is opening up in a nearby region; they will be okay.

The point about the attractiveness of working on the farm though goes back to two points I made. We need to look for alternative solutions to the concept that we must attract somebody who is a pipe fitter or a welder to move to the farm. We need to take a serious look at whether we can make an effective go of guest workers. California and southern Ontario are doing well with guest worker programs. A labour pool in Mexico is looking to take advantage of this opportunity and we should go after them. That is exercise number one.

Exercise number two comes back to the Chinese worker who works for a hundred dollars a day. Those workers are exactly the kind I am talking about. Let us talk to them to see if they want to move here and work for a little bit more.

**Senator Oliver:** The Atlantic Institute for Market Studies, AIMS, based in Atlantic Canada, has said for a long time: We think the Atlantic region would do a lot better if they regionalized and perhaps became one unit, or they looked at doing a lot of things in common.

I want you to take our subject matter, which is rural poverty, and apply it to that model that you have promoted on more than one occasion.

**Mr. Cirtwill:** As far as I recall, we have never advocated political union among the four provinces because it is a non-starter, but you are absolutely right, we need to do things collectively much better. It is a huge waste of resources for four small provinces to have four workers compensation boards, four liquor control acts, four structures to set minimum wages and four labour standards codes; it is absolutely wasteful. It also creates artificial barriers to the flexibility to move workers from one part of region to the other. It is much more effective or

En Saskatchewan, par exemple, on a de la difficulté à trouver quelqu'un pour travailler dans une exploitation agricole à cause des salaires élevés dus au boom pétrolier. Cette situation pose un problème à nos agriculteurs. J'ai parlé l'autre jour à un agriculteur qui m'a dit qu'il engageait des ouvriers agricoles pour toute l'année mais qu'il ne peut plus le faire et qu'il ne sait pas comment il fera ce printemps pour la récolte. Cette difficulté ne touche pas uniquement les agriculteurs; c'est un problème qui touchera tout le pays.

Par ailleurs, les ouvriers chinois travaillent pour 100 \$ US par mois et les pompes utilisées pour l'extraction du pétrole en Saskatchewan sont fabriquées en Chine. Le Canada sera confronté, à mon avis, à de graves problèmes liés à la main-d'œuvre et à différents aspects de notre société. J'aimerais que vous fassiez des commentaires à ce sujet.

**M. Cirtwill :** Les ouvriers de Chrysler n'auront pas de problèmes car des agents de recrutement les attendront à la sortie de l'usine; leur situation s'arrangera. Je pense qu'une autre usine de montage automobile ouvrira ses portes dans une région située non loin de là; ils n'auront pas de problème.

L'attrait que présente le travail dans une exploitation agricole est toutefois lié aux deux commentaires que j'ai faits. Il est essentiel de chercher d'autres solutions que celle qui repose sur le principe qu'il faut attirer un tuyauteur ou un soudeur pour travailler dans une ferme. Il est indispensable d'examiner sérieusement la possibilité de faire appel à des travailleurs invités. La Californie et le sud de l'Ontario obtiennent de bons résultats avec les programmes de travailleurs invités. Au Mexique, un bassin de main-d'œuvre attend de pouvoir profiter de cette occasion, et il faudrait faire appel à ces travailleurs. C'est le premier exercice.

Le deuxième exercice est lié aux travailleurs chinois qui travaillent pour une centaine de dollars par mois. Ce sont précisément les types de travailleurs auxquels je pense. Il faut leur parler pour savoir s'ils veulent s'établir ici et travailler pour un salaire un peu plus élevé.

**Le sénateur Oliver :** L'Atlantic Institute for Market Studies (AIMS), qui a son siège au Canada atlantique, signale depuis longtemps que la région de l'Atlantique se porterait beaucoup mieux si elle était régionalisée et si elle devenait une unité ou si on envisageait de faire beaucoup d'activités en commun.

Je voudrais que vous appliquiez le modèle dont vous avez fait la promotion à plusieurs reprises, à la question que nous examinons, à savoir la pauvreté rurale.

**M. Cirtwill :** Si j'ai bonne mémoire, nous n'avons jamais préconisé une union politique des quatre provinces, car ce n'est pas une solution. Ce que vous dites est toutefois parfaitement exact; il est essentiel que nous travaillions davantage de façon collective. L'existence de quatre commissions d'indemnisation des accidents du travail, de quatre lois sur la réglementation des alcools, de quatre structures chargées d'établir les salaires minimums et de quatre codes du travail est un énorme gaspillage de ressources; cette prolifération crée en outre des obstacles

feasible for people who live in Amherst to work in Moncton, but we put barriers in place that do not allow that movement to happen.

You are absolutely right. Those kinds of barriers have a direct impact on our ability to respond to rural poverty in all its forms and with all the weapons in our arsenal. If we were much better at streamlining our regulations, if we had free trade within our own national boundaries, poverty would be considerably less than it is. From that point of view and all those kinds of things, any improvement we can make would not only benefit those of us who are already in the work force, but to a much more significant level, it would people who are not taking advantage of those economic opportunities now.

**Senator Callbeck:** I want to ask you about ACOA since you are situated in Atlantic Canada. I believe your organization has been critical of ACOA in the past, but I want to ask about the ACOA Community Futures Program because several witnesses have spoken about that program in a positive way.

**Mr. Cirtwill:** I think it is fair to say that AIMS has never been a big fan of ACOA. In particular, AIMS has never been a big fan of large block subsidy grants to anyone who is not accountable for them. ACOA has a long and — you can use either coloured or storied — past of those kind of programs. That being said, you are absolutely right. ACOA has begun to make changes. Some of their programs are far more oriented to practical, flexible, deliverable and measurable results than they have ever been in the past. If I had to pick one program to keep, of all the ACOA programs, it would likely be the Community Futures Program delivered through the Atlantic Community Business Development Corporations. ACOA still has an unfortunate tendency to give away a lot of money in advance of election years, as research in advance of the last federal election showed. They still tend to give away a statistically disproportionate amount of money to ridings held by government members. However, you are right in saying that there are early signs of a change in mindset and ethos at ACOA such that they can achieve other things. Now my staff wonders why I say nice things about ACOA.

**Senator Callbeck:** I am glad to hear that you would keep the Community Futures Program.

[Translation]

**Senator Biron:** The drop of fish stocks caused a reduction in employment and incomes for coastal areas. It marked the beginning of the exodus of young people to Alberta. To counter this exodus, the government could offer subsidies in order to create jobs in industry. This way we would see an increase in work in these urban areas. In Saskatchewan, for example,

artificiels à la flexibilité qui permettrait le déplacement de travailleurs entre les différentes régions. Il est beaucoup plus efficace ou facile pour les personnes qui vivent à Amherst de travailler à Moncton, mais nous érigeons des obstacles qui ne permettent pas ce type de mobilité.

Ce que vous dites est parfaitement exact. Ce type d'obstacles a un impact direct sur notre capacité de lutte contre la pauvreté rurale, sous toutes ses formes et avec toutes les armes de notre arsenal. Si nous simplifions beaucoup plus nos règlements et si le libre-échange était en vigueur à l'intérieur de nos frontières nationales, la pauvreté serait beaucoup moins répandue qu'elle ne l'est. Dans ce domaine, et dans tous les domaines semblables, toute amélioration que nous pourrions apporter serait avantageuse non seulement pour les personnes qui font déjà partie de la population active, mais beaucoup plus encore pour celles qui ne profitent pas encore de ces possibilités économiques.

**Le sénateur Callbeck :** Je voudrais vous poser une question au sujet de l'APECA puisque vous êtes situés au Canada atlantique. Je pense que votre organisme a déjà fait des critiques au sujet de l'APECA, mais je voudrais vous poser une question au sujet du Programme de développement des collectivités de l'APECA, car plusieurs témoins en ont vanté les mérites.

**M. Cirtwill :** Je pense qu'il est juste de dire que AIMS n'a jamais été un grand admirateur de l'APECA. AIMS n'a jamais été particulièrement en faveur de l'octroi de grosses subventions globales à quelqu'un qui ne doit pas rendre de comptes sur leur utilisation. L'APECA a des antécédents qui en disent long dans ce type de programme. Cela dit, vous avez parfaitement raison. L'APECA a amorcé certains changements. Certains de ses programmes sont beaucoup plus orientés vers des résultats pratiques et sont plus souples, plus réalisables et plus mesurables que jamais. Si je devais choisir un programme à maintenir parmi tous ces programmes, ce serait probablement le Programme de développement des collectivités qui est exécuté par les Corporations de développement communautaire. L'APECA a encore une tendance regrettable à distribuer beaucoup de fonds avant les années d'élections, comme l'a indiqué une recherche faite avant les dernières élections fédérales. Elle a encore tendance à donner un pourcentage exagéré des fonds aux circonscriptions représentées par des membres du gouvernement. Il est toutefois exact de dire que ce sont les premiers signes d'un changement de mentalité et d'éthique à l'APECA qui lui permettra d'autres réalisations. Mes collaborateurs doivent maintenant se demander pourquoi je dis du bien de l'APECA.

**Le sénateur Callbeck :** Je suis heureuse de savoir que vous conserveriez le Programme de développement des collectivités.

[Français]

**Le sénateur Biron :** La baisse des stocks de poissons a entraîné une diminution des emplois et des revenus pour les régions côtières. Cela a marqué le début d'un exode des jeunes vers l'Alberta. Pour contrer cet exode, le gouvernement pourrait offrir des subventions afin de créer des emplois dans l'industrie. On verrait ainsi une augmentation du travail dans ces zones urbaines.

I met farmers who prepare to receive carbon credits because of the oil industry. They expect to increase their incomes this way.

A job created in an industry generates work for five other persons. The opposite effect is also true. How do you expect to counter this exodus other than by seeking to urbanize part of the jobs?

[English]

**Mr. Cirtwill:** That combination of thoughts is complex but I will respond first to your point on carbon credits. Without endorsing or opposing carbon credits, that is exactly the kind of innovation that rural farmers should undertake to identify all their potential resource revenue lines and to take advantage of them. We will have a debate on carbon credits another day.

On the question of possibly subsidizing particular industries to create a kind of trickle-down effect, such that the creation of one job leads to the creation of another job, that exercise is already happening, in particular in rural manufacturing. We would be far better to focus government resources on facilitating their access to the marketplace, whether you talk about a wireless information technology, IT, infrastructure for rural communities or about ensuring that a reasonable level of transportation and access to global transportation systems are in place. For example, there is a recent proposal in New Brunswick to improve the highway from the major centres of Moncton and Saint John to Northern New Brunswick to facilitate better access to the global marketplace for northern rural communities. At least, that proposal has the advantage of encouraging rural communities to find their own market niche. It is accomplished simply by putting into place the infrastructure to allow them to see what works and grab it themselves. You are absolutely right in suggesting that every job that we can create and every economy that we can sustain creates a driver that will have spin-off effects. It is important to remove any existing barriers to allow that growth to happen by itself, and to facilitate growth in other industries by identifying the current shortcomings, whether in government policy, infrastructure or training.

Honestly, the key thing that we can do goes back to the earlier point on education because education is the silver bullet. Currently, we do not have an efficient use of our young human resources in terms of access to training, involvement and engagement. Make no mistake: If young Canadians receive that education, they will come up with creative ideas to create jobs for themselves, their associates, their neighbours and their friends.

**Senator Mercer:** I want to follow up on a question by Senator Oliver on the Maritime union. Over the years, the Council of Atlantic Premiers has attempted to streamline the coordination of purchasing amongst the three provinces. Do you envision a role for the Council of Atlantic Premiers to continue such coordination efforts not only of purchasing but of other common activities? You commented that three sets of labour standards

En Saskatchewan, par exemple, j'ai rencontré des agriculteurs qui s'apprennent à obtenir des crédits de carbone à cause de l'industrie du pétrole. Ils comptent de cette façon augmenter leurs revenus.

Un emploi créé dans une industrie entraîne du travail pour cinq autres personnes. L'effet inverse est aussi vrai. Comment prévoyez-vous contrer cet exode autrement qu'en cherchant à urbaniser une partie des emplois?

[Traduction]

**M. Cirtwill :** Ce sont des idées complexes, mais je répondrai d'abord à votre commentaire sur les crédits de carbone. Sans vouloir appuyer ou critiquer les crédits de carbone, c'est exactement le type d'innovation que devraient mettre en place les agriculteurs des régions rurales pour identifier tous les revenus des ressources possibles et en tirer parti. Nous aurons une discussion sur les crédits de carbone un autre jour.

En ce qui concerne la possibilité de subventionner des industries précises pour créer un effet de retombée de telle sorte que la création d'un emploi entraîne la création d'un autre, c'est déjà le cas, en particulier dans les entreprises manufacturières rurales. Il serait de loin préférable de mobiliser les ressources gouvernementales pour faciliter l'accès au marché, qu'il s'agisse d'une technologie informatique sans fil, de l'informatique, de l'infrastructure pour les collectivités rurales ou de s'assurer qu'un niveau raisonnable de transport et d'accès à des réseaux de transport mondiaux soit en place. On a par exemple présenté dernièrement au Nouveau-Brunswick un nouveau projet ayant pour but d'améliorer le réseau routier entre les grands centres, à savoir Moncton et Saint John, et le nord de la province afin de faciliter aux collectivités rurales de cette région l'accès au marché mondial. Ce projet présente du moins l'avantage d'encourager les collectivités rurales à trouver leur créneau sur le marché. Il suffit de mettre en place l'infrastructure nécessaire pour leur permettre de voir ce qui est intéressant et de saisir l'occasion. Il est absolument exact de signaler que chaque emploi que l'on arrive à créer et chaque économie que l'on arrive à soutenir devient un moteur qui aura des retombées. Il est important de supprimer les obstacles existants pour laisser libre cours à la croissance et faciliter la croissance dans d'autres secteurs en décelant les lacunes actuelles, que ce soit dans la politique gouvernementale, dans l'infrastructure ou dans la formation.

La principale initiative que nous puissions prendre se rattache à ce qu'on a déjà dit au sujet de l'éducation, car l'éducation est la pierre angulaire du système. Nous ne faisons pas actuellement un usage efficace de nos jeunes ressources humaines en ce qui concerne l'accès à la formation, la participation et l'engagement. Une chose est certaine : si les jeunes Canadiens reçoivent cette éducation, ils lanceront des idées créatives pour créer des emplois pour eux-mêmes, pour leurs associés, leurs voisins et leurs amis.

**Le sénateur Mercer :** Je voudrais poser une question qui s'inscrit dans le même ordre d'idées que celle qu'a posée le sénateur Oliver au sujet d'une union des provinces maritimes. Au fil des années, le Conseil des premiers ministres de l'Atlantique a tenté de simplifier la coordination des achats entre les trois provinces. Pensez-vous que ce conseil pourrait poursuivre ses efforts de coordination, non seulement en ce qui concerne les

codes were cumbersome. All that sounds good until Nova Scotia, with the largest population, tells Prince Edward Islanders how to manage their land. At that point, it will fall apart quickly. Islanders will not stand for it, and I do not blame them.

**Mr. Cirtwill:** I am likely to make you unhappy again, senator. Honestly, the best solution would be for the existing structures simply to sit down and hash this item out. That means direct, specific negotiations among the four provincial governments. When you build extra levels of administration, whether they are the Council of Atlantic Premiers or the Conference of New England Governors and Eastern Canadian Premiers, you create more levels of bureaucracy, system structures, barriers and approval process. Things take too long to be done. For example, the four provinces spent time negotiating an Atlantic curriculum on various subjects to the stage where they designed exams to fit those various systems. Then, of course, there was a change in government in two provinces: one province bailed out and, slowly, the wheels came off and the system fell apart. When those kinds of extra jurisdictional organizations work, it is great. Unfortunately, for the most part, those examples tend to be few and far between.

**Senator Mercer:** I have bad news for you. You talk about the four provinces but I talk about only three provinces because the geographic separation of Newfoundland and Labrador is too great for this to work well for four provinces. When you ask three or four provinces to sit down and talk, you need some structure, like the existence of structure in the Council of Atlantic Premiers, CAP, which has had some success. You said that CAP can go away and the governments should sit down and talk about this but CAP is in place to do just that. Senator Callbeck, former premier of Prince Edward Island, will tell you that forum is the one by which this negotiation that you want to happen starts.

**Mr. Cirtwill:** First, I do not think that is true. These kinds of conversations generally start bilaterally. Nor do I think that a situation where you have three provinces and all three must agree is the best exercise. I would be happy to see Nova Scotia and Prince Edward Island agree on one thing and synchronize, and New Brunswick and P.E.I. agree on another thing and synchronize. I would be happy to see Alberta and Newfoundland agree on something and synchronize. The more synchronization that happens, the more barriers will fall.

achats, mais aussi d'autres activités communes? Vous avez dit que vous trouviez que l'existence de trois séries de codes du travail était inutile. Ça semble être une bonne idée jusqu'à ce que la Nouvelle-Écosse, qui a la population la plus élevée de ces provinces, dise aux habitants de l'Île-du-Prince-Édouard comment gérer leur territoire. À ce moment-là, l'union se disloquerait rapidement. Les insulaires ne la supporteraient pas et je les comprendrais.

**M. Cirtwill :** Vous n'appréciez probablement pas non plus cette réponse, sénateur. En toute sincérité, j'estime que la meilleure solution serait de laisser les structures actuelles en place et d'en discuter. Pour cela, des négociations directes et spécifiques entre les quatre gouvernements provinciaux seraient essentielles. Lorsqu'on crée des paliers d'administration supplémentaires, qu'il s'agisse du Conseil des premiers ministres de l'Atlantique ou de la Conférence des gouverneurs de la Nouvelle-Angleterre et des premiers ministres de l'est du Canada, on crée des paliers de bureaucratie, des structures, des obstacles et des processus d'approbation supplémentaires. Il faut trop de temps pour réaliser les projets. Par exemple, les quatre provinces ont négocié pendant un certain temps un programme scolaire pour la région de l'Atlantique concernant diverses disciplines et elles ont même conçu des examens adaptés à ces différents systèmes. Il y a eu ensuite, bien entendu, un changement de gouvernement dans deux provinces : une province s'est retirée des négociations et le système s'est disloqué petit à petit. C'est formidable lorsque ces types d'organismes supra-juridictionnels sont efficaces. Malheureusement, c'est rarement le cas.

**Le sénateur Mercer :** J'ai une mauvaise nouvelle pour vous. Vos commentaires concernaient les quatre provinces, mais les miens ne concernent que trois provinces car la séparation géographique de Terre-Neuve-et-Labrador est trop prononcée pour qu'un tel système soit fonctionnel pour quatre provinces. Lorsqu'on demande à trois ou quatre provinces de participer à des discussions, il faut une certaine structure, comme la structure du Conseil des premiers ministres de l'Atlantique, qui a connu quelques réussites. Vous avez mentionné qu'on pouvait se passer de ce conseil et que les gouvernements devraient entamer des discussions, mais c'est précisément la raison pour laquelle le Conseil des premiers ministres de l'Atlantique a été mis en place. Le sénateur Callbeck, qui a été première ministre de l'Île-du-Prince-Édouard, confirmera que cet organisme est précisément celui par l'intermédiaire duquel on entame le type de négociations que vous souhaitez.

**M. Cirtwill :** Je ne pense pas que ce soit le cas. Ce type de conversations débute généralement sur le plan bilatéral. Je ne pense pas non plus que la meilleure option soit une situation dans laquelle trois provinces négocient et toutes les trois doivent se mettre d'accord. Je serais heureux que la Nouvelle-Écosse et l'Île-du-Prince-Édouard se mettent d'accord sur une question et accordent leurs violons et que le Nouveau-Brunswick et l'Île-du-Prince-Édouard se mettent d'accord sur une autre question et accordent leurs violons. Je serais heureux que l'Alberta et Terre-Neuve s'entendent sur une question et se mettent au diapason. Plus la synchronisation est poussée, et plus les obstacles disparaissent.

Take a look, for example, at the response to the Trade, Investment and Labour Mobility Agreement, TILMA, between Alberta and British Columbia. Why we need a free trade agreement between two provinces in a single country, I do not know. The response in Atlantic Canada has been: Let us have our own agreement. What kind of sense does that make? Why do we not sign onto that one?

That is the kind of parochial thinking that groupthink leads to. I would be much happier to see Danny Williams get on a plane and go to Alberta or B.C. and say: "I want in on your free trade agreement." I would be much happier to see Pat Binns get on a plane and go to B.C. and say: "I want in on your free trade agreement." I do not care if they standardize their minimum wage and other barriers and structures with Quebec, Ontario or with a state in the union. All I am saying is that we need to have a far more cautious exercise that says having all these different rules creates structural barriers — what is referred to by the conference board, among others, as the balkanization of our economy. Sometimes addressing these rules aggressively is not facilitated by these kinds of umbrella organizations.

**Senator Mercer:** I am desperately trying to find a place where you and I can agree. I will try once more and then I will stop.

I have picked up from your attitude on higher education that university education is not the answer for everyone. I do not disagree with that entirely. One major benefit in Atlantic Canada is our large number of universities. Three of us around this table are from Atlantic Canada. Senator Oliver is a graduate of Acadia University, Senator Callbeck is a graduate of Mount Allison University, and I am a graduate of Saint Mary's University. We cover the gamut.

**Mr. Cirtwill:** I graduated from Dalhousie University.

**Senator Mercer:** One thing we do not capitalize on in Atlantic Canada is the intellectual infrastructure that is in existence in all those universities in all three provinces, whether it be at the University of Prince Edward Island, Mount Allison University, University of New Brunswick, Saint Mary's University, Acadia University, St. Francis Xavier University, or Cape Breton University. Some bright people there are teaching courses, conducting research or doing some type of work outside the classroom.

Do you think there is any value in not necessarily coordinating that infrastructure, but at least understanding who is there so that, as we market ourselves to the rest of the world, we can say we have this asset and it is another reason why people should do business in Atlantic Canada?

**Mr. Cirtwill:** I will use an example that happened the other day. The \$35 million for Dalhousie University's oceanography research has put that program on the global stage in terms of identifying it. I do not think it has put it on the global stage. I think it was already there because of the smart people involved

Voyez par exemple la réaction à l'Accord sur le commerce, l'investissement et la mobilité de la main-d'œuvre qui a été conclu entre l'Alberta et la Colombie-Britannique. Je ne sais pas pourquoi nous avons besoin d'un accord de libre-échange entre deux provinces d'un même pays. La réaction au Canada atlantique a été de vouloir établir un accord semblable. C'est insensé. Pourquoi n'adhérerions-nous pas à cet accord-là?

C'est le type d'esprit de clocher auquel mène la pensée de groupe. Je serais beaucoup plus heureux de voir Danny Williams prendre l'avion pour aller faire savoir à l'Alberta et à la Colombie-Britannique qu'il veut adhérer à leur accord de libre-échange. Je serais beaucoup plus heureux de voir Pat Binns aller signaler à la Colombie-Britannique qu'elle veut adhérer à cet accord de libre-échange. Peu m'importe qu'on normalise le salaire minimum et qu'on uniformise d'autres structures et obstacles avec le Québec, l'Ontario, ou avec un autre État de l'union. J'estime qu'il est essentiel de faire preuve de beaucoup plus de prudence et de décider que toutes ces règles différentes créent des obstacles structurels, ce que le Conference Board du Canada appelle la balkanisation de notre économie. L'uniformisation soutenue de ces règles n'est pas facilitée par des organismes-cadres semblables.

**Le sénateur Mercer :** Je tente désespérément de trouver un point sur lequel nous pourrions nous entendre. J'essaierai une toute dernière fois, puis j'abandonnerai.

D'après les commentaires que vous avez faits au sujet de l'enseignement supérieur, j'ai cru comprendre que l'enseignement universitaire n'était pas la solution universelle. Je ne suis pas entièrement en désaccord avec cette opinion. Un des principaux avantages au Canada atlantique est le grand nombre d'universités. Trois des sénateurs ici présents sont du Canada atlantique. Le sénateur Oliver est diplômé de l'Université Acadia, le sénateur Callbeck est diplômée de l'Université Mount Allison et je suis diplômé de l'Université Saint Mary's. Nous couvrons toute la gamme.

**M. Cirtwill :** Je suis diplômé de la Dalhousie University.

**Le sénateur Mercer :** Un élément dont nous ne tirons pas profit au Canada atlantique est l'infrastructure intellectuelle qui existe dans toutes les universités des trois provinces, qu'il s'agisse de l'Université de l'Île-du-Prince-Édouard, de l'Université Mount Allison, de l'Université du Nouveau-Brunswick, de l'Université Saint Mary's, de l'Université Acadia, de l'Université St. Francis Xavier ou de l'Université Cape Breton. De nombreuses personnes brillantes y enseignent, y font de la recherche ou font un certain type de travail à l'extérieur des classes.

Pensez-vous qu'il serait intéressant de ne pas nécessairement coordonner cette infrastructure mais, au moins, de savoir qui est là pour que, lorsque nous nous faisons connaître à l'extérieur, nous puissions dire que nous avons cet actif et que c'est une raison de plus pour vouloir faire des affaires au Canada atlantique?

**M. Cirtwill :** Il n'y a pas longtemps, par exemple, les 35 millions de dollars qui ont été accordés à la Dalhousie University pour la recherche océanographique ont placé ce programme sur la scène internationale en termes de visibilité. J'estime toutefois qu'il était déjà visible sur la scène internationale

and the good work they are doing. It has put the program on the radar screen of Canadians as a success story that we did not realize we had, and it will allow us to expand.

I agree with you wholeheartedly that we could and should do far more to turn this resource into a much more significant contributor to our economic success. That being said, I disagree gently with you again. They are doing some interesting things. The University of P.E.I. has many ties in the agricultural community and the university has done a lot of good work in terms of facilitating and value-added exercises. UNB is building partnerships directly with the New Brunswick Community College and the energy sector, trying to tie educational opportunities with economic opportunities. There are other examples. Mount Allison University, Dalhousie University, and Mount Saint Vincent all have interesting programs.

You are absolutely right that they could do far more. If you are looking for a way to encourage universities to do that, have a look but try to ensure it is not a top-down kind of controlling management exercise, which we tend to slip into.

**The Deputy Chairman:** One thing I wish to comment on is that we do not have trade between provinces the way we should have. When I was a member of Parliament, I received a call from a small butcher in Saskatchewan who prepared meats and so on. He could not sell them into Manitoba because he had a facility that had steel two-by-fours instead of cement blocks. It was a small business that could have been efficient for him, but he could not sell beef into Manitoba, to Brandon, because of regulation.

Many times, we regulate ourselves to death because we act as 10 vassal states within the country. I could not agree more that we are overregulated.

We will go on to our next witness, Ms. Munro, and we will entertain questions afterwards.

**Ishbel Munro, Executive Director, Coastal Communities Network:** First, I will talk a bit about Coastal Communities Network and then I will bring you some demographic information about Nova Scotia, since you are traveling to that area, to help prepare for that, and to discuss a situation there.

The Coastal Communities Network, which is a province-wide non-profit organization. We are 15 years old now and we are proud of that. We have a wide membership that ranges from women's groups, the United Church, environmental groups, Mi'kmaq organizations, Acadian groups, African-Nova Scotian groups, local historical societies, the Union of Nova Scotia Municipalities, universities and the Nova Scotia Community College. It is a wide representation.

en raison des personnes intelligentes qui y participent et de l'excellence de leurs travaux. Cette subvention a fait connaître cette histoire de réussite aux Canadiens qui en ignoraient l'existence et elle nous permettra d'élargir ce programme.

Je suis entièrement d'accord avec vous sur le point suivant : nous devrions et nous pourrions faire beaucoup plus pour faire de cette ressource un facteur encore bien plus important de notre réussite économique. Cependant, je suis légèrement en désaccord avec certains de vos commentaires. On y fait des choses intéressantes. L'Université de l'Île-du-Prince-Édouard a de nombreux liens avec la collectivité agricole et elle a fait un excellent travail de facilitation et de valeur ajoutée. L'Université du Nouveau-Brunswick établit des partenariats directs avec le Collège communautaire du Nouveau-Brunswick et le secteur de l'énergie, dans le but d'adapter les possibilités de s'instruire aux possibilités économiques. Il existe d'autres exemples. L'Université Allison, l'Université Dalhousie et l'Université Mount Saint Vincent ont également mis en place des programmes intéressants.

Vous avez parfaitement raison lorsque vous dites qu'elles pourraient faire beaucoup plus. Si vous cherchez une possibilité d'encourager les universités à le faire, faites-le, mais assurez-vous qu'il ne s'agisse pas d'un exercice de contrôle du haut vers le bas, c'est-à-dire du type d'exercice auquel on a tendance à s'adonner.

**Le vice-président :** Le commentaire que je voudrais faire est que le commerce entre les provinces n'est pas aussi développé qu'il devrait l'être. Lorsque j'étais député, j'ai reçu un appel d'un petit boucher de la Saskatchewan qui préparait des viandes. Il ne pouvait pas les vendre au Manitoba parce que son installation était construite en deux par quatre en acier plutôt qu'en blocs de béton. C'était une petite entreprise qui aurait pu être rentable pour lui, mais il ne pouvait pas vendre de bœuf à Brandon (Manitoba), à cause des règlements.

Nos activités sont souvent réglementées à outrance, car nous agissons comme dix États vassaux à l'intérieur d'un même pays. Je suis pleinement d'accord : notre réglementation est excessive.

Je donne maintenant la parole au prochain témoin, Mme Munro, puis nous lui poserons des questions.

**Ishbel Munro, directrice exécutive, Coastal Communities Network :** Je donnerai d'abord de l'information sur le Coastal Communities Network, puis je donnerai quelques renseignements d'ordre démographique sur la Nouvelle-Écosse, puisque vous faites un déplacement dans cette région, afin de vous aider à préparer votre voyage et à discuter de la situation dans cette région.

Le Coastal Communities Network est un organisme provincial à but non lucratif. Il a maintenant 15 ans et nous en sommes fiers. Nous avons des membres représentant des milieux très différents, notamment des groupes féministes, l'Église unie, des groupes environnementaux, des organisations micmaques, des groupes acadiens, des groupes afro-néo-écossais, des sociétés historiques locales, la Union of Nova Scotia Municipalities, des universités et le Nova Scotia Community College. Il représente donc des organismes très différents.

We started out of the groundfish crisis which hit in 1991. You talked about using the capacities of universities. The extension department of St. Francis Xavier University was concerned, so they organized a series of seminars around the provinces. Interestingly enough, it was the first time people not involved in fish were brought together around fisheries issues. Municipal councillors and other people would not get involved because they said it was a fishing issue. We said no, it was a community issue, and we brought various people together.

Out of those seminars, we held a conference that brought people together again. It was historic in that different gears have fought each other in Nova Scotia probably for hundreds of years, and it was the first time they said, "We need to set aside our differences and work together for the betterment of our community." That is how we were created.

We act as a forum to bring diverse groups together and to find common ground in to move forward. We do this through networking and through adult education types of opportunities. We hold monthly learning circles that range from how to benefit from wind power in the community, to how to handle a flu pandemic, to whatever topic the groups want to hear about.

We also act as a conduit between government and the community. We sit on the Nova Scotia Rural Team and we have other relationships with government. In a way, it helps us to give voice to people who do not otherwise have a voice.

One issue I will speak about today is the difficulty we have with our crumbling infrastructure in rural Canada. In many ways this issue relates to issues in other areas, whether it is trains, grain elevators, et cetera. You are looking now at a picture of Baxter's Cove. For those of you who are not familiar with fishing, this picture is a wharf about two weeks before lobster season. There are rocks and electric wires in between the wood. The fishermen will load 300 traps down through that wharf onto their boats. Obviously that situation is challenging. Because we heard a lot of concerns about crumbling infrastructure, we did a study called *Between the Land and the Sea*, which looked at the social and economic importance of the wharves and harbours around the province.

This study gave us a clear picture of the coastal economy and the social aspects compared to rural, compared to urban, within Nova Scotia. We broke it down into four zones, so rather than use the Statistics Canada definition of "urban" and "rural" we used what people feel is urban and rural in Nova Scotia. Areas

Le Coastal Communities Network a été créé à la suite de la crise du poisson de fond qui a éclaté en 1991. Vous avez suggéré d'exploiter les capacités des universités. Le département de l'enseignement postsecondaire de l'Université St. Francis Xavier était préoccupé par la situation. Il a donc organisé une série de colloques dans les provinces. Ce qui est intéressant, c'est que c'était la première fois que des personnes extérieures à l'industrie de la pêche étaient réunies pour discuter de questions concernant les pêches. Certains conseillers municipaux et d'autres personnes ne voulaient pas participer sous prétexte que cela concernait la pêche. Nous avons dit que ce n'était pas le cas mais que c'était une question concernant la collectivité, et nous avons rassemblé personnes de divers milieux.

À la suite de ces colloques, nous avons tenu une conférence pour laquelle nous avons rassemblé à nouveau les gens. C'était une conférence historique, car les pratiquants des divers types de pêches de la Nouvelle-Écosse étaient probablement à couteaux tirés depuis des siècles et c'était la première fois qu'ils estimaient qu'il était nécessaire de faire abstraction des désaccords pour travailler ensemble dans l'intérêt de la collectivité. C'est ainsi que notre réseau a été créé.

Nous sommes un organisme qui rassemble divers groupes pour trouver un terrain d'entente afin d'aller de l'avant. Nous le faisons par le biais du réseautage et d'opportunités semblables à l'éducation des adultes. Nous avons des cercles d'apprentissage mensuels axés sur différents thèmes comme les possibilités de tirer parti de l'énergie éolienne dans la collectivité, la façon de gérer une pandémie de grippe ou tout autre sujet intéressant les groupes concernés.

Nous assurons en outre une liaison entre le gouvernement et la collectivité. Nous siégeons à l'Équipe rurale de la Nouvelle-Écosse et avons d'autres liens avec le gouvernement. D'une certaine façon, cela nous aide à donner la parole à des personnes qui, sans cela, n'auraient pas l'occasion d'exprimer leurs opinions.

Un sujet que j'aborderai aujourd'hui est la difficulté que nous avons en raison de l'état de délabrement avancé de l'infrastructure dans les régions rurales du Canada. Elle a de nombreuses ramifications dans d'autres domaines, qu'il s'agisse des trains, des élévateurs à grains, et cetera. Vous voyez maintenant une photo de Baxter's Cove. À l'intention de ceux d'entre vous qui ne connaissent pas la pêche, cette photo est celle d'un quai environ deux semaines avant la saison de pêche au homard. On y voit des rochers et des câbles électriques parmi le bois. Les pêcheurs chargeront 300 casiers à homard sur leurs bateaux à partir de ce quai. C'est forcément un défi. Étant donné que nous avons entendu de nombreuses doléances au sujet de l'état de délabrement avancé de l'infrastructure, nous avons fait une étude intitulée *Between the Land and the Sea*, dans laquelle nous avons examiné l'importance qu'ont les quais et les ports de la province sur le plan socioéconomique.

Cette étude a donné un aperçu clair de l'économie côtière et a fait un bilan comparatif des aspects sociaux entre les régions rurales et les régions urbaines de la Nouvelle-Écosse. Nous avons subdivisé la province en quatre zones et, par conséquent, au lieu d'employer la définition de Statistique Canada de « urbain » et de

such as Ecum Secum, Sheet Harbour, or other little communities were not considered urban only because they are within the Halifax Regional Municipality. Then we broke down the four zones to 77 clusters around the province. This slide gives information about the depopulation of rural Nova Scotia. You can see that the increase in the urban area is 26 per cent, and that is over 10 years. We know that since then it has increased even more, so the depopulation of rural areas is a major issue.

The population in Nova Scotia is definitely aging, and we will have serious health problems in terms of senior care and such in the coastal areas. That trend will also have a huge influence on the labour force and the availability of the labour force, particularly for the fishing industry but for other industries as well, such as tourism.

This slide gives a bit of the incomes for 2000. You can see again that if you live in the Halifax urban area your salary, on average, is significantly higher than if you live in the rural areas. This picture is of the employed labour force. Interestingly, we thought the coastal rural labour force would have gone down significantly, but the impact was most significant in the non-coastal rural area of Nova Scotia, with a 15-per-cent reduction in their labour force. Again, those figures are of people who were rated. If someone has not worked for a year, they fall out of that system. We always need to remember that many other people are not employed but are not counted in the way that Statistics Canada collects the information.

Amazingly, there has been a 28-per-cent increase in the urban area of Nova Scotia. Again, as in Saskatchewan and in other areas of Canada, there are huge migration and work opportunities in the urban areas and not in the rural areas.

The figure on this slide gives the information on harbour-dependent employment, and some areas are significant. If you look at vessel deckhands, there is a 39-per-cent decrease in work. That decrease is a huge amount of work and a real flag to show that there has been consolidation of the fisheries. That trend is a major concern to coastal communities generally and one shown in a lot of figures. One figure I want to point out is only a Statistics Canada change, because they have a 61-per-cent decrease in fish plant workers but a 46-per-cent increase in labourers in fish processing. One hopes that change was because Statistics Canada changed their definitions.

« rural », nous nous sommes basés sur ce que les habitants de la Nouvelle-Écosse considèrent comme des zones urbaines et des zones rurales. Des régions comme celle de Ecum Secum, de Sheet Harbour ou d'autres petites collectivités n'étaient pas considérées comme des zones urbaines pour la simple raison qu'elles font partie de la Municipalité régionale de Halifax. Nous avons ensuite subdivisé les quatre zones en 77 grappes. La diapositive contient des renseignements sur le dépeuplement des zones rurales de la Nouvelle-Écosse. Comme vous pouvez le voir, dans la zone urbaine, la population a augmenté de 26 p. 100 au cours des dix dernières années. Nous savons qu'elle a encore augmenté davantage depuis et, par conséquent, le dépeuplement des zones rurales pose un gros problème.

La population de la Nouvelle-Écosse vieillit incontestablement; par conséquent, de graves problèmes se poseront dans le secteur de la santé au niveau des soins pour personnes âgées et autres soins analogues dans les régions côtières. Cette tendance aura en outre une influence considérable sur la main-d'œuvre et sa disponibilité, en particulier en ce qui concerne l'industrie de la pêche, mais aussi pour d'autres industries comme celle du tourisme.

Cette diapositive-ci montre quelques chiffres sur les revenus pour 2000. Vous constatez qu'une personne qui vit dans la région urbaine de Halifax a en moyenne un salaire beaucoup plus élevé que les habitants des zones rurales. Cette diapositive concerne la population active occupée. Ce qui est intéressant, c'est qu'alors que nous pensions que la population active des zones côtières rurales aurait considérablement diminué, l'impact le plus important a été dans la zone rurale non côtière de la Nouvelle-Écosse, dans laquelle la population active a diminué de 15 p. 100. Ces chiffres concernent les personnes qui sont couvertes par les statistiques. Une personne qui n'a pas travaillé pendant un an n'est plus incluse dans le système. Il ne faut jamais oublier que de nombreuses autres personnes sont sans emploi, mais qu'elles ne sont pas incluses en raison de la méthode de collecte de l'information utilisée par Statistique Canada.

Ce qui est étonnant, c'est qu'il y a une hausse de 28 p. 100 dans la zone urbaine de la Nouvelle-Écosse. Comme en Saskatchewan et comme dans d'autres régions du Canada, on constate une très forte migration et des possibilités d'emploi considérables dans les zones urbaines et pas dans les zones rurales.

Le chiffre indiqué sur cette diapositive donne de l'information sur les emplois dépendant d'un port qui sont nombreux dans certaines catégories. On constate par exemple une diminution de 39 p. 100 du travail en ce qui concerne les hommes de pont. Il s'agit là d'une énorme diminution, et c'est le signe d'une concentration dans le secteur des pêches. Cette tendance est un sujet de préoccupation de premier plan pour les collectivités côtières, et elle transparaît dans de nombreuses statistiques. Un chiffre que je voudrais signaler est seulement dû à un changement apporté par Statistique Canada; on constate une diminution de 61 p. 100 du nombre de travailleurs des usines à poisson, mais une hausse de 46 p. 100 du nombre de manœuvres dans la transformation du poisson. On espère que ce changement n'est dû qu'à une modification des définitions utilisées par Statistique Canada.

The study gave us a basic overall economic impact, which was that 28 per cent of the population in Nova Scotia lives in the coastal zone; 24 per cent of the employed labour force works in the coastal rural zone; 14 per cent of the labour force depends directly on wharves and harbours; and 70 per cent of the provincial exports are generated by largely rural, coastal-based industries.

We looked at tourism as well, which in 2001 was a \$1.2 billion industry in Nova Scotia. The industry studies show that tourists come to Nova Scotia to see our coastal fishing villages. They are the basic attraction for tourists to come beyond New Brunswick. Without the coastal villages we lose that tourism.

In 2002, fish exports were approximately \$1.3 billion. The groundfish crisis is interesting because the total amount of fish caught remains level, but the value has skyrocketed because it has changed to shellfish, lobster, crabs, et cetera. For the majority, that fishery is still in the hands of independent fishermen who spend their money in local communities. In 2002, \$800 million came into coastal communities and for a large part, that fishery was still owned by the independent fishermen.

One challenge we face is marine infrastructure and it is basically the way we go to work. Without that marine infrastructure, we cannot go to work. Government policies changed and created something called harbour authorities so that local communities now manage their wharves. I like to equate the situation to one of asking people on Highway 401 in Toronto, between Jane Street and Keele Street, to manage their own highway and cover the cost of the lights, the snow removal and upgrading, as well as build five-year business plans of how to sustain the highway because that is how they go to work. We go to work through our wharves.

What you have here are groups of non-profits, for example, this picture shows Harbourville, a wharf that fell through the cracks. It was owned by the Department of Transportation, was transferred to the province and somehow no one claims it now. It is in the Minas Basin area. Not many wharves are in that area, so the fishermen do not have another area to which they can move. This wharf is organized and run by a community organization that also runs the community hall. The group raised a lot of funds to upgrade the wharf, and worked with the First Nations community very well. They were able to obtain dollars to build sections of their wharves. Then in another section that the government did not repair, a storm came in and now they cannot reach the part that has been built. They even did things like organize dinners to raise \$30,000 to cover the GST cost of the construction that was done on the wharf. This is a huge community effort to keep their economy going.

L'étude indique l'impact économique global de base, à savoir que 28 p. 100 de la population de la Nouvelle-Écosse vit dans la zone côtière, 24 p. 100 de la main-d'œuvre active travaille dans la zone côtière rurale, 14 p. 100 de la main-d'œuvre est dépendante des quais et des ports et 70 p. 100 des exportations provinciales sont générées dans de fortes proportions par des entreprises côtières rurales.

Nous avons examiné également l'industrie touristique qui, en 2001, était une industrie représentant un chiffre d'affaires de 1,2 milliard de dollars en Nouvelle-Écosse. Les études sur ce secteur indiquent que les touristes viennent en Nouvelle-Écosse pour voir nos villages de pêche côtiers. C'est ce qui attire principalement les touristes, au-delà du Nouveau-Brunswick. Sans les villages côtiers, nous perdrons ce tourisme.

En 2002, la valeur des exportations de poisson était d'environ 1,3 milliard de dollars. La crise du poisson de fond est intéressante. En effet, la quantité totale de poisson capturé est restée stable, mais la valeur a considérablement augmenté, car le poisson de fond a été remplacé par les mollusques, le homard, le crabe, et cetera. Cette pêche est toujours en grande partie entre les mains de pêcheurs indépendants qui dépensent leurs revenus dans les collectivités locales. En 2002, 800 millions de dollars ont été dépensés dans les collectivités côtières et cette pêche appartient encore, dans une large mesure, à des pêcheurs indépendants.

Un défi qui se pose à nous est lié à l'infrastructure maritime, car c'est essentiellement elle qui nous permet d'aller au travail. Sans cette infrastructure, nous ne pouvons pas aller au travail. Les politiques gouvernementales ont évolué et ont créé ce qu'on appelle des autorités portuaires; par conséquent, les collectivités locales gèrent maintenant elles-mêmes leurs quais. C'est tout à fait comme si on demandait aux riverains de la 401, à Toronto, entre Jane Street et Keele Street, de gérer leur propre tronçon de route et de payer les coûts d'éclairage, d'enlèvement de la neige et de réfection, et d'établir en outre des plans d'affaires quinquennaux pour la route, car c'est par cette route qu'ils se rendent au travail. Pour notre part, nous nous rendons au travail par nos quais.

Ici, ce sont des groupes à but non lucratif qui s'en chargent. Cette photo-ci, par exemple, représente Harbourville, un port qui est passé par les mailles du système. Il appartenait au ministère des Transports puis a été transféré à la province, et personne n'en revendique la propriété. Il se trouve dans la région du bassin Minas. Les quais ne sont pas très nombreux dans cette région et, par conséquent, les pêcheurs ne peuvent pas aller s'installer dans une autre zone. Ce quai est organisé et géré par un organisme communautaire qui gère également la salle communautaire. Le groupe a recueilli beaucoup de fonds pour la réfection du quai et a très bien travaillé avec la collectivité des Premières nations. Les habitants de cette région ont pu obtenir des fonds pour construire certaines sections de leurs quais. Il y a une autre section que le gouvernement n'a pas réparée et ils n'ont maintenant plus accès aux sections qui ont été construites, car celle-ci a été endommagée par une tempête. Les habitants de la région ont même organisé des repas pour ramasser 30 000 \$ pour payer la TPS sur le coût des travaux de construction qui ont été faits sur le quai. Tout cela représente un très gros effort collectif pour maintenir l'économie locale en vie.

If we look at the estimate what is needed to keep up the repairs of small craft harbours, 4 per cent of the value of the wharves is what they need. They are investing \$1.36 million in Nova Scotia. This was in 1999. They keep telling me they will get the new statistics of what they are giving, but at this point I do not know. It is a giant issue in Nova Scotia and it relates totally to rural poverty. Without that infrastructure, we are definitely in serious trouble.

There are also major issues in the fisheries around whether they are a public or a private resource. I will talk about fish. One of the main policies that has protected our fisheries is called the fleet separation owner-operator policy. However, it is becoming weaker. The policy basically means that the owner must also operate the boat. This policy was designed to keep an independent fisherman working and that fisherman would then spend money in local communities.

This approach is different from the West Coast where the fisheries have been consolidated. They have larger boats and less people working for and benefiting from the fisheries. The boats are in Vancouver, Nanaimo and Victoria. From what I understand, licences are owned by people living in Vancouver and these licence-owners are unrelated to the fishery.

There are social, economic and environmental consequences that arise in such a situation. Then there is pressure in terms of being able to sustain themselves. To us, the policy of privatization of the fishery threatens our communities by creating poverty and removing opportunities for people to be engaged and productive members of society.

We must ask, do we want people and families to earn a fair living, or do we want a few companies to grow wealthy and many families to move into poverty? Examples of that scenario are in the Digby Neck area of Nova Scotia, where hand liners and long liners made decent wages as well as deck crews. In a lot of incidences, they have been pushed out of the fishery totally as the result of regulations. We call it death by a thousand cuts.

In your package, there is an email I received from a fisherman who is desperately trying to make it through this winter. You can see from this email that literacy levels are a challenge. Costs keep going up where fishermen must pay an observer to be on their boat, and often the observer earns more money than the fisherman running the enterprise. The regulations are a challenge.

There are individual transferable quotas, which are the opposite of the fleet separation owner-operator policy. This type of ownership is happening in southwest Nova Scotia to a much greater degree.

D'après des chiffres estimatifs, il faut prévoir 4 p. 100 de la valeur des quais pour maintenir en bon état les ports pour petites embarcations. Le gouvernement annonce un investissement de 1,36 million de dollars en Nouvelle-Écosse. Il l'avait annoncé en 1999. On ne cesse de me dire qu'on me fournira de nouveaux chiffres sur les sommes données, mais je ne sais toujours pas combien. C'est un problème énorme en Nouvelle-Écosse et il est entièrement lié à la pauvreté rurale. Sans cette infrastructure, nous serons à coup sûr en sérieuse difficulté.

La question de savoir si les pêches sont une ressource publique ou une ressource privée suscite d'importantes controverses. Je ferai des commentaires sur le poisson. Une des principales politiques qui a protégé nos pêches est la Politique de séparation des flottilles propriétaire-exploitant. Elle perd toutefois de sa vigueur. En vertu de cette politique, le propriétaire doit également être l'exploitant du bateau. Cette politique a été conçue afin que les pêcheurs indépendants puissent continuer à avoir du travail et qu'ils dépensent leur revenu dans les collectivités locales.

Cette approche est différente de celle adoptée sur la côte Ouest où les pêches ont été regroupées. On y utilise de plus gros bateaux et le nombre de personnes qui travaillent pour les pêches et en tirent profit est moins élevé. Les bateaux sont à Vancouver, à Nanaimo et à Victoria. D'après ce que j'ai pu comprendre, les licences appartiennent à des personnes qui habitent Vancouver et ces titulaires de licences n'ont aucun autre lien avec le secteur de la pêche.

De telles situations ont des conséquences sociales, économiques et environnementales. Il y a ensuite les pressions pour pouvoir subvenir à ses besoins. Nous estimons que la politique de la privatisation de la pêche menace nos collectivités en engendrant de la pauvreté et en supprimant des possibilités d'être des membres engagés et productifs de la société.

Il faut se demander si l'on veut que les citoyens et les familles gagnent décemment leur vie, ou que quelques entreprises s'enrichissent au détriment de nombreuses familles qui tomberaient dans la pauvreté. Ce type de scénario s'est déroulé dans la péninsule de Digby, en Nouvelle-Écosse, où les propriétaires de bateaux de pêche à la ligne et de palangriers, ainsi que les équipages de pont, touchaient des salaires raisonnables. Dans de nombreux cas, ils ont été expulsés du secteur de la pêche à cause des règlements. C'est ce que nous appelons se faire saigner à blanc.

La documentation que nous vous avons remise contient un courriel que j'ai reçu d'un pêcheur qui tente désespérément de survivre cet hiver. Ce courriel montre que les niveaux d'alphabétisation laissent à désirer. Les coûts continuent à augmenter, car les pêcheurs doivent payer la présence d'un observateur sur leur bateau alors que ce dernier a souvent un salaire supérieur aux revenus du pêcheur dirigeant l'entreprise. La réglementation pose des difficultés.

Il y a ensuite les quotas individuels transférables qui sont aux antipodes de la politique de séparation des flottilles propriétaire-exploitant. Ce type de propriété devient beaucoup plus fréquent dans le sud-ouest de la Nouvelle-Écosse.

The fishermen buy their quota from the company before they go out fishing. If they subsequently run into engine troubles or run into a storm and do not get the quota, they lose money. Therefore, people are working for less than minimum wage.

Another circumstance that arises out of this situation is an independent fisherman has the right to fish but it is not a good day to fish, so the fisherman will not fish for safety's sake. If fishermen are not in a position to do that because they have bought the quota and a storm comes up, they end up fishing in unsafe conditions. That can be tragic.

A lot of people say that if this situation is the reality of the future, then Nova Scotia is turning towards a sweat shop condition. Our fishermen are not protected by minimum wage or safety laws, and something needs to be done about this lack of protection. We obviously need to look at ways of dealing with the sweat shops that are being created.

In the Bay of Fundy, a number of people supported their families by digging clams and selling them to local restaurants. Recently, the government gave whole sections of the coasts to companies where people dig and earn 30 per cent less than their previous incomes.

The town of Canso, to me, is an amazing example of a resilient community that has faced challenges that exemplified where policies went wrong in many cases. The government granted a seafood company money to construct a fish plant there. The company went in, but said they would only do so if they received the fish quota that went with that community. They built the plant, received the quota, stayed approximately 10 years, left and took the quota with them. The community no longer has access to the resource. They see boats coming from other places and fishing off their shores, and they cannot go and fish themselves.

Canso has been an incredibly resilient community in terms of being innovative. They created the Stan Rogers Folk Festival. There are 900 people in the community who attend the festival and 600 people who volunteer. Everybody becomes involved in task teams, where they look creatively at how to diversify their community.

Canso is the place where messages about the war, the *Titanic* and all sorts of things first came. They are using their initiative. For example, the community has brought a call centre to the area that provides 25 to 30 additional jobs. Many of those positions are occupied by single mothers. It is a humane call-centre set-up. It indicates huge initiative.

Les pêcheurs achètent leur quota à la compagnie avant d'aller pêcher. S'ils ont ensuite des problèmes de moteur ou si une tempête se lève et qu'ils n'atteignent pas le quota, ils perdent de l'argent. Par conséquent, ils travaillent pour des revenus inférieurs au salaire minimum.

Une autre conséquence de cette situation est qu'un pêcheur indépendant a le droit de pêcher, mais que si ce n'est pas une bonne journée pour sortir le bateau, le pêcheur y renoncera par mesure de sécurité. Cependant, si le pêcheur ne peut pas renoncer à sortir le bateau parce qu'il a acheté le quota, même si une tempête se lève, il sortira et pêchera dans des conditions dangereuses. Cela peut avoir des conséquences tragiques.

Pour de nombreuses personnes, si cette situation est la réalité de l'avenir, la Nouvelle-Écosse se trouvera dans des conditions analogues à celles qui règnent dans les ateliers de misère. Nos pêcheurs ne sont pas protégés par les dispositions législatives concernant le salaire minimum ou la sécurité et il est essentiel d'intervenir pour remédier à ce manque de protection. Il est manifestement indispensable de trouver des possibilités de contrer cette tendance.

À la baie de Fundy, plusieurs personnes nourrissaient leur famille en récoltant des palourdes et en les vendant aux restaurants locaux. Dernièrement, le gouvernement a accordé des concessions couvrant de vastes zones côtières à des entreprises et les travailleurs pêchent les palourdes pour un revenu inférieur de 30 p. 100 à celui qu'ils avaient avant.

Je trouve que la ville de Canso est un exemple étonnant de collectivité résiliente qui ait affronté des difficultés trahissant souvent les faiblesses des politiques gouvernementales. Le gouvernement a accordé des fonds à une compagnie de distribution de fruits de mer pour construire une usine de transformation du poisson à Canso. La compagnie a dit qu'elle ne le ferait qu'à la seule condition qu'on lui accorde le quota de pêche associé à cette collectivité. Elle a construit l'usine, obtenu le quota, est restée une dizaine d'années puis a quitté la région avec le quota. La collectivité n'a plus accès à la ressource. Les membres de la collectivité voient pêcher au large de leurs côtes des bateaux venant d'autres régions alors qu'ils ne peuvent pas pêcher eux-mêmes.

Canso a été une collectivité extrêmement résiliente et innovatrice. Elle a créé le Stan Rogers Folk Festival. Neuf cents membres de la collectivité participent au festival et 600 personnes travaillent à titre de bénévoles. Tous les membres de la collectivité font partie d'équipes de travail qui jettent un regard créatif sur les possibilités de diversifier l'économie locale.

Canso est le lieu où les messages concernant la guerre, le naufrage du *Titanic* et d'autres événements de ce genre sont arrivés en premier. Les membres de cette collectivité font appel à leur esprit d'initiative. Par exemple, elle a accueilli dans la région un centre d'appels qui a créé de 25 à 30 emplois supplémentaires. La plupart de ces emplois sont occupés par des mères seules. C'est un milieu de travail humain. Il témoigne d'un esprit d'initiative très développé.

Effective leadership is key in terms of how to solve problems in rural Nova Scotia or rural Canada, for that matter. You can see the difference between communities that have that kind of leadership and vision, and communities that do not have it. We need to look for opportunities to nurture and help build the capacity and skills of those leaders and provide them with support. That is certainly something that Coastal Communities Network tries to do as well.

As for our recommendations, there should be a study on the impact of the privatization of the fishery and the effect privatization has had on the communities. Also, we should support the infrastructure that allows us to go to work.

Quickly, other issues dealing with farms, for example, we had one farm, Peninsula Farms, which manufactured fantastic yogurt and employed 30 people. Their system was different from the multinational companies. It went under investigation by Agriculture Canada, and \$30,000 worth of product was put in jeopardy. Agriculture Canada said they knew the product was safe, but it is a different system and therefore they shut down the farm. It was a case of regulations causing serious problems.

A lot of youth homelessness in Nova Scotia makes it hard for people to move forward. Basically, people couch surf, moving from place to place.

Affordable housing in rural Nova Scotia is a huge issue. For example, we heard a story about a worker who went out to one trailer that was far back. The man had come in asking for fuel. He was a working man but with minimum wage, he could not keep up with costs. It was a two-bedroom trailer. Someone went to the trailer and observed that they had cut a hole in the floor and two teenage girls were living in a hole in the earth.

There are lots of stories about people living in basic shacks. These people are working people, but if they work for minimum wage in Nova Scotia, they cannot afford to rent a place.

Single mothers must choose between food and heat because in rural Nova Scotia, heat is not included in rent. Therefore, they move to Dartmouth where the heat is included, but they lose all the social structure and support they received from rural communities.

We have heard stories of elderly people who cannot afford to pay taxes. Recently, one man was put out of his home and went to live in a shack. The RCMP found him: he fell down the cliff behind his home and could not get back up again.

Le leadership efficace est essentiel pour trouver des possibilités de résoudre les problèmes qui se posent dans les zones rurales de la Nouvelle-Écosse ou du Canada. On voit la différence entre les collectivités où règne ce type de leadership et de vision et celles d'où il est absent. Il est essentiel de trouver des possibilités de les aider à développer les capacités et les compétences de ces chefs de file et de leur apporter un soutien. C'est en tout cas un des objectifs du Coastal Communities Network.

En ce qui concerne nos recommandations, il faudrait faire une étude sur l'impact de la privatisation sur la pêche et sur les collectivités. Il faudrait en outre soutenir l'infrastructure qui nous permet d'aller au travail.

Je ferai rapidement quelques commentaires sur d'autres questions concernant notamment le secteur agricole. Il y avait une entreprise agricole, Peninsula Farms, qui produisait un yogourt absolument délicieux et qui employait 30 personnes. Son système était différent de celui des multinationales. Elle a fait l'objet d'une enquête de la part d'Agriculture Canada et des produits pour une valeur de 30 000 \$ ont été déclarés non conformes. Le ministère a admis qu'il savait que le produit était salubre mais que, comme il s'agissait d'un système différent, il a dû obliger l'exploitation à fermer ses portes. C'est un exemple de règlement qui a causé de graves problèmes.

Les jeunes ont de la difficulté à aller de l'avant en raison du taux d'itinérance très élevé chez les jeunes en Nouvelle-Écosse. Ils dorment chez des amis et déménagent constamment.

Dans les régions rurales de la Nouvelle-Écosse, la recherche d'un logement abordable pose d'énormes problèmes. Nous avons notamment entendu l'histoire d'un travailleur qui venait d'une roulotte installée dans un lieu très isolé. Il était venu pour demander de l'essence. C'était un travailleur, mais il touchait le salaire minimum et il n'arrivait pas à gagner assez pour faire face aux hausses de coûts. Il s'agissait d'une roulotte de deux Chambres à coucher. Quelqu'un s'est rendu jusqu'à la roulotte et a remarqué qu'un trou avait été fait dans le plancher de la roulotte et que deux adolescentes vivaient dans ce trou aménagé dans le sol.

Il paraît que beaucoup de personnes vivent dans des baraques très rudimentaires. Ce sont des travailleurs, mais s'ils ne touchent que le salaire minimum, ils n'ont pas les moyens de payer un loyer.

Les mères célibataires doivent choisir entre la nourriture et le chauffage car, dans les régions rurales de la Nouvelle-Écosse, le chauffage n'est pas inclus dans le loyer. Elles vont par conséquent s'établir à Dartmouth où le chauffage est inclus, mais elles perdent alors toute l'infrastructure sociale et le soutien qu'elles obtenaient dans les collectivités rurales.

Nous avons entendu parler de personnes âgées qui n'ont pas les moyens de payer les taxes. Dernièrement, un homme a été jeté à la porte de sa propre maison et est allé vivre dans une baraque. La GRC l'a découvert gisant sur le sol, incapable de se relever, après avoir fait une chute de la falaise située derrière sa maison.

We have heard stories of elderly people, for example, in Berwick, a couple jointly committed suicide because they could not afford to eat anymore.

These stories are hard to hear. They are hard realities. The increase of child poverty in Nova Scotia continues to grow. When we look at the statistics, those on welfare in Nova Scotia or even those earning minimum wage as a single mother earn \$6,000 less than the low income cut-off.

It is hugely challenging to move forward. I think in Cumberland County alone over 600 homes are on a waiting list for repairs. These homes are where the electricity is unsafe or there is no insulation. Housing is a major, major issue and we need to look at ways to address it. I think often non-profit organizations can run these things better and often more efficiently than government departments. There are examples in Antigonish where community groups run the housing units and can do it more efficiently and a lot cheaper than government so I think those are some of the options.

I think we also need to look at the Canada Social Transfer. I will go through some of this information quickly. The category of senior women is huge. The province used to give — I think it was — \$1,000 a month towards care in the home. That was taken away about four years ago. A lot of senior women are living in poverty in Nova Scotia.

There are many other overarching issues. Volunteer groups cannot obtain charitable status. Groups who want to work with people have become dependent on government grants because Canadian law makes it so difficult to obtain charitable status because our charitable status law is based on the old English model of feeding the poor. If we provide education but not at an institution, moving forward is difficult.

Mental health issues are hugely related to poverty as well and there are not enough facilities. In rural Nova Scotia, we can wait up to six years for an appointment with a psychiatrist.

Basically, we have our strengths but a lot of government policies and regulations threaten us. I am encouraged to see this report and encouraged to see people that are willing to look at these inequities and tackle some of these issues.

Talking about student loans and such that we touched on earlier, I think forgiving a portion of student loans for people who go back to work in rural areas would be a huge help. I think the Ontario government does that. If they work in Northern Ontario a certain portion is forgiven.

Nous avons entendu parler de personnes âgées, notamment d'un couple de Berwick qui s'est suicidé parce qu'il n'avait plus les moyens de se payer à manger.

Ce sont des histoires qui font mal. C'est la dure réalité. La pauvreté juvénile continue d'augmenter en Nouvelle-Écosse. D'après les chiffres, les assistés sociaux, ou même les personnes qui ne touchent que le salaire minimum, notamment les mères célibataires, gagnent 6 000 \$ de moins que le montant considéré comme le seuil de faible revenu.

Il est extrêmement difficile d'aller de l'avant. Dans le seul comté de Cumberland, plus de 600 habitations sont sur une liste d'attente pour les réparations. Il s'agit de maisons dont l'installation électrique est déficiente ou qui ne sont pas isolées. Le problème du logement y est un problème majeur et il est essentiel de trouver des possibilités d'y remédier. Je pense que les organisations à but non lucratif peuvent souvent gérer mieux et de façon plus efficace ce type de situation que les ministères. À Antigonish par exemple, certains groupes communautaires administrent des logements, de façon beaucoup plus efficace et à bien meilleur coût que ne le fait le gouvernement. Je pense donc que ce sont là quelques options.

Il est en outre essentiel d'examiner le Transfert social canadien. Je passerai une partie de cette information en vue très rapidement. Le nombre de membres de la catégorie des femmes âgées est extrêmement élevé. La province accordait, si je ne me trompe, une subvention de 1 000 \$ par mois pour les soins à domicile. Cette subvention a été supprimée il y a quatre ans. De nombreuses femmes âgées vivent dans la pauvreté en Nouvelle-Écosse.

Bien d'autres problèmes majeurs se posent. Les groupes de bénévoles ne peuvent pas obtenir le statut d'organisme de bienfaisance. Les groupes qui veulent aider les gens sont devenus dépendants des subventions gouvernementales, car la loi canadienne rend l'obtention du statut d'organisme de bienfaisance extrêmement complexe parce que les dispositions législatives dans ce domaine sont basées sur le vieux modèle britannique d'aide aux pauvres. Si nous dispensons de l'éducation, mais pas dans un établissement, on a de la difficulté à aller de l'avant.

Il existe également un lien entre la pauvreté et un très grand nombre de problèmes de santé mentale; en outre, on ne dispose pas d'installations adéquates. Dans les régions rurales de la Nouvelle-Écosse, il faut parfois attendre jusqu'à six ans pour avoir un rendez-vous avec un psychiatre.

En bref, nous avons des atouts, mais de nombreuses politiques et dispositions réglementaires gouvernementales nous menacent. Je suis encouragée de voir ce rapport et de constater qu'on est disposé à examiner ces inégalités et à s'attaquer à certains de ces problèmes.

À propos des prêts aux étudiants et autres questions semblables qui ont été évoquées tout à l'heure, je pense que la remise d'une partie de la dette sur les prêts aux étudiants aux personnes qui retournent travailler dans les régions rurales représenterait une aide considérable. Je pense que le gouvernement ontarien le fait, qu'il remet une partie de la dette aux personnes qui vont travailler dans le nord de la province.

Early education and childhood education programs have difficulty obtaining funding. In Sweden it was shown that investing in early childhood education, in the long run, goes a huge way toward alleviating poverty. In the short term, we need to support adult literacy.

With that I thank you once again. I appreciated reading your report. I thought that it was thorough and covered a lot of the grounds. I noticed it did not include much on fish so I thought I would speak to that issue.

**The Deputy Chairman:** Thank you, Ms. Munro. We have 25 minutes left so we will ask the questioners to be brief and to the point.

**Senator Mercer:** I think that you have highlighted some of the real problems of rural poverty but also demonstrated, again, some of the real strengths and resilience of Maritimers, and Nova Scotians in particular. I think your description of the town of Canso was accurate. These people keep standing up, getting knocked down and standing up again. Putting on the Stan Rogers Folk Festival there is fitting. Much of Stan's music was apropos to the people who live in and around Canso.

I have a couple of specific questions about fleet separation owner-operator policy. You made reference to what appears to be happening on the West Coast. Is there not a problem in the crab fishery, particular in Cape Breton, where many boat and license owners are not operators, which is the problem you made reference to?

**Ms. Munro:** There is a problem in some parts of Cape Breton. I have not heard as much of that in the Northumberland Strait region, although we hear a bit of that coming along. On the other side of Cape Breton, we hear about the consolidation of licenses, and fishermen being called and asked to sell their licenses to someone who owns a multitude of licenses. Yes, it is a challenge.

**Senator Mercer:** We constantly hear complaints against the Department of Fisheries and Oceans; that goes with the job of being a Nova Scotia senator or MP. The House of Commons Standing Committee on Fisheries and Oceans has recommended unanimously — a number of times now — that the Department of Fisheries and Oceans be moved from Ottawa, split up in some fashion and part moved to the West Coast and part to the East Coast.

Do you think it would help if, God forbid, someone from the Department of Fisheries and Oceans might actually bump into a fisherman?

On a de la difficulté à obtenir des fonds pour les programmes d'éducation de la petite enfance. En Suède, il a été démontré qu'un investissement dans l'éducation de la petite enfance contribuait dans une large mesure à atténuer la pauvreté. À court terme, il est essentiel de financer l'alphabétisation des adultes.

Sur ce, je vous remercie. J'ai beaucoup aimé votre rapport. Je le trouve très élaboré et il aborde de nombreuses questions. J'ai remarqué toutefois qu'il ne contenait pas beaucoup de commentaires sur la pêche, et c'est la raison pour laquelle j'ai décidé d'en parler.

**Le vice-président :** Merci, madame Munro. Il ne nous reste que 25 minutes. Je demanderai donc que vous posiez des questions brèves et pertinentes.

**Le sénateur Mercer :** Je pense que vous avez mis en évidence certains des problèmes bien réels associés à la pauvreté rurale, mais que vous avez en outre fait la preuve des atouts et de la résilience des habitants des Maritimes, plus particulièrement des Néo-Écossais. Votre description de la ville de Canso est exacte. Les habitants de cette localité ne cessent de se relever après avoir encaissé des coups durs. C'était une excellente initiative d'y avoir établi le Stan Rogers Folk Festival. Une forte proportion de la musique de Stan s'appliquait très bien aux habitants de Canso et de la périphérie.

J'ai une ou deux questions précises à poser au sujet de la politique de séparation des flottilles propriétaire-exploitant. Vous avez mentionné la politique appliquée apparemment sur la côte Ouest. Cela ne poserait-il pas un problème dans la pêche au crabe, surtout au Cap-Breton, où de nombreux propriétaires de bateaux et de licences ne sont pas des exploitants? C'est donc précisément le problème auquel vous avez fait allusion.

**Mme Munro :** C'est un problème qui se pose dans certaines régions du Cap-Breton. Je n'ai pas entendu parler de nombreux cas semblables dans la région du détroit de Northumberland, mais on commence à en parler. De l'autre côté du Cap-Breton, on entend parler de la concentration des licences et il paraît que le ministère demande aux pêcheurs de vendre leurs licences à des entreprises qui en possèdent déjà beaucoup. Oui, cela pose un problème.

**Le sénateur Mercer :** On entend constamment des plaintes contre le ministère des Pêches et des Océans; cela fait partie des fonctions d'un sénateur ou d'un député néo-écossais. Le Comité permanent des pêches et des océans de la Chambre des communes a recommandé à l'unanimité — à plusieurs reprises — que le ministère des Pêches et des Océans soit déménagé d'Ottawa et qu'il soit scindé de façon à ce qu'une partie soit implantée sur la côte Ouest et l'autre sur la côte Est.

Pensez-vous que cela irait mieux si, Dieu nous en préserve, un employé du ministère des Pêches et des Océans rencontrait un pêcheur?

**Ms. Munro:** It certainly could not hurt. In a lot of ways it could help if it was decentralized — although I have heard from the West Coast that they wish that the fleet separation policy was on the West Coast as well. That policy would benefit their coastal communities there.

I think some of the challenges are because the ocean/marine infrastructure, the ecosystem itself, is complex: it is different from managing something on land that is static and not moving. There are huge challenges to managing the fisheries. There was a huge move towards community-based management in Nova Scotia. We helped with that move in a lot of ways by holding seminars with fishermen and looking at examples of community-based management around the world so people are invested in the sustainability of their own fisheries locally.

I think the challenge was huge for the DFO to give over that authority. Maybe if it was more regionally located then people would be more willing.

**Senator Mercer:** On slide 27 under Poverty Recommendation, you said, "Commission must study on the impact of the privatization of the fisheries."

I am not sure what you mean by that. I do not know that I am for or against that recommendation because I do not understand what it means.

**Ms. Munro:** It means looking at how allowing companies not to follow the fleet separation policy has impacted the fishery.

We have a policy in place that means in order to fish, they are supposed to own the vessel and operate it. Through the loopholes, people have privatized the fishery in a lot of ways, which has had a huge impact on coastal communities and has created a lot of poverty in a lot of regions.

**Senator Mercer:** It is similar to the quota in Canso with the plant owner.

**Ms. Munro:** Exactly: The ocean is a public resource. To privatize it and say, okay, this section of the ocean can be sold to this one company or whatever —

**Senator Mercer:** Is that similar to the clam problem in Digby County?

**Ms. Munro:** Exactly.

**Senator Mercer:** The committee is travelling next week, as you know, to Nova Scotia and we will be close to Digby. If we do not see it, at least I will try to eat some of the great clams in Digby County. I am looking forward to it.

**Mme Munro :** Ce ne serait certainement pas mauvais. Une décentralisation du ministère pourrait être utile à bien des égards — quoique j'ai entendu dire que, sur la côte Ouest, les pêcheurs souhaitent que la politique de séparation des flottilles soit également mise en application dans leur région. Cette politique serait avantageuse pour les collectivités côtières de cette région.

Je pense que certaines difficultés sont liées à la complexité de l'infrastructure océanique et maritime, c'est-à-dire de l'écosystème comme tel : il y a une différence par rapport à la gestion d'une ressource terrestre qui est statique. La gestion des pêches pose d'énormes défis. Le mode de gestion communautaire a été largement adopté en Nouvelle-Écosse. Nous avons aidé à faire cette transition de nombreuses façons, notamment en organisant des colloques avec les pêcheurs et en examinant des exemples de gestion communautaire à l'échelle mondiale, pour que les citoyens concernés investissent dans la durabilité de leurs pêches locales.

Je pense que la délégation de ce pouvoir a posé au ministère des Pêches et des Océans un énorme défi. S'il était implanté un peu plus à l'échelle régionale, la population locale serait peut-être plus enthousiaste.

**Le sénateur Mercer :** Dans la diapositive 27, sous la rubrique consacrée aux recommandations concernant la pauvreté, vous avez indiqué que la Commission doit étudier l'impact de la privatisation des pêches.

Je ne sais pas très bien ce que vous entendez par là. Je ne sais pas si je dois appuyer ou rejeter cette recommandation, car je ne la comprends pas.

**Mme Munro :** Il s'agit d'examiner l'impact qu'a eu sur les pêches le fait d'autoriser les entreprises à ne pas suivre la politique de séparation des flottilles.

Nous avons en place une politique en vertu de laquelle, pour pouvoir pêcher, les pêcheurs doivent normalement posséder le bateau et l'exploiter. La pêche a été privatisée de nombreuses façons différentes, en exploitant les échappatoires, ce qui a eu un impact très considérable sur les collectivités côtières et a engendré beaucoup de pauvreté dans bien des régions.

**Le sénateur Mercer :** C'est un cas semblable à celui du quota de Canso qui a été cédé au propriétaire de l'usine.

**Mme Munro :** Tout à fait. L'océan est une ressource publique. Le privatiser et décider qu'une partie de l'océan peut être vendue à une entreprise déterminée ou...

**Le sénateur Mercer :** Est-ce une situation semblable au problème des palourdes dans le comté de Digby?

**Mme Munro :** Tout à fait.

**Le sénateur Mercer :** Comme vous le savez, le comité se déplacera à partir de la semaine prochaine en Nouvelle-Écosse, et nous irons tout près de Digby. Si nous n'avons pas l'occasion d'observer la pêche, j'essaierai au moins de manger quelques délicieuses palourdes du comté de Digby. Je m'en réjouis d'avance.

If there was one recommendation that the Government of Canada could implement tomorrow, what would it be?

**Ms. Munro:** There are so many.

**Senator Mercer:** Give me two.

**Ms. Munro:** Give you two. Increasing the minimum wage significantly so that single mothers who manage to find work can earn a decent living would be a major one. My second choice is education. If I could two-prong that choice, adult literacy is needed the most. We need to look again at our education system because I think we are educating our youth to leave. We need to look at not only the elementary system but also the whole school system and see how the education system can show people the opportunities that exist within their own communities. I also support the community colleges. They are necessary for the future.

**Senator Mercer:** Thank you, Ms. Munro. I wish I had more time.

**The Deputy Chairman:** I must leave for another appointment so I will ask Senator Callbeck to take the chair. I neglected to inform the committee that Senator Fairbairn had to be away today. As deputy chairman, I want to congratulate her on the great job she has been doing. If she happens to be listening today, she is missing a good committee.

**Senator Catherine S. Callbeck** (*Acting Chairman*) in the chair.

**Senator Peterson:** One thing you talked about was crumbling infrastructure. That is an issue right across this country, as you may be aware. Most of the sewers, water, bridges, roads and treatment plants were built in the 1950s and 1960s, and they literally are falling apart because there has been no reinvestment in them. That issue poses the question of whether governments are focused on or interested in rural poverty and rural issues. If we revitalize, there will be a demand for these same infrastructure services, and rightly so.

Is there a possibility that this could happen? If so, how would we deal with that?

**Ms. Munro:** We have a particular problem with marine infrastructure because a lot of people in the government do not recognize it as a national infrastructure. They think the problem is only in Newfoundland and B.C. and do not recognize that there are wharves in Manitoba and commercial fisheries in both Manitoba and Ontario. That is part of the challenge we face in trying to gain support for marine infrastructure. There is lack of recognition, even by Infrastructure Canada, that marine infrastructure is an integral part of the infrastructure of Canada. I think it is a chicken-and-egg type of thing. Do we invest in these areas? If we do not, then the economy goes down. In Nova Scotia, over

Si le gouvernement pouvait mettre une recommandation en œuvre immédiatement, laquelle lui suggèreriez-vous?

**Mme Munro :** Il y en aurait trop.

**Le sénateur Mercer :** Citez-en deux.

**Mme Munro :** J'en mentionnerai deux. Une recommandation importante serait d'augmenter le salaire minimum considérablement afin de permettre aux mères célibataires qui arrivent à trouver un emploi de gagner décemment leur vie. Mon deuxième choix serait l'éducation. Si vous me permettez de préciser ce choix, l'alphabétisation des adultes serait ce qui est le plus essentiel. Il est indispensable de revoir notre système d'éducation, car je pense que par l'éducation que nous leur donnons, nous incitons nos jeunes à quitter la région. Il est impératif d'examiner non seulement le système d'enseignement primaire, mais aussi l'ensemble du système scolaire pour voir comment le système d'éducation peut montrer aux citoyens les possibilités qui existent dans leur collectivité. Je soutiens également les collèges communautaires. Ils sont nécessaires pour l'avenir.

**Le sénateur Mercer :** Merci, madame Munro. J'aurais voulu avoir plus de temps.

**Le vice-président :** Je dois m'en aller car j'ai un autre rendez-vous et, par conséquent, je demande au sénateur Callbeck d'occuper le fauteuil. J'ai négligé d'avertir mes collègues que le sénateur Fairbairn devait s'absenter aujourd'hui. En ma qualité de vice-président, je tiens à la féliciter pour l'excellent travail qu'elle a fait. Si elle nous écoute aujourd'hui, je lui signale qu'elle rate une séance très intéressante.

**Le sénateur Catherine S. Callbeck** (*présidente suppléante*) occupe le fauteuil.

**Le sénateur Peterson :** Vous avez notamment signalé l'état de délabrement avancé de l'infrastructure. C'est un problème qui se pose à l'échelle nationale, comme vous le savez probablement. La plupart des égouts, des conduites d'eau, des ponts, des routes et des stations d'épuration ont été construits dans les années 1950 et dans les années 1960; par conséquent, ils se disloquent littéralement, car on n'a pas réinvesti dans ces infrastructures. Cette situation pousse à se demander si les gouvernements s'intéressent aux questions rurales, notamment à la pauvreté rurale. Si nous rajeunissons cette infrastructure, il y aura une demande pour ces services, et ce serait normal.

Y a-t-il une possibilité que cela se fasse? Dans ce cas, comment devrions-nous procéder?

**Mme Munro :** Un problème particulier se pose en ce qui concerne l'infrastructure maritime, car un grand nombre de fonctionnaires ne la considèrent pas comme une infrastructure nationale. Ils pensent que le problème ne se pose qu'à Terre-Neuve et qu'en Colombie-Britannique et ne tiennent pas compte du fait qu'il y a des quais au Manitoba et des pêches commerciales au Manitoba et en Ontario. C'est notamment de là que vient la difficulté que nous éprouvons à trouver de l'aide pour l'infrastructure maritime. Les autorités, et même Infrastructure Canada, ne reconnaissent pas que l'infrastructure maritime fait partie intégrante de l'infrastructure du Canada. Je pense que c'est

\$1 billion is spent on tourism and almost \$2 billion in the fisheries. About \$3 billion of our economy depends on that infrastructure. It is vital that we maintain it.

I think we can become more innovative in the way that we do some things, for example, encouraging harbour authorities to work together jointly so that they do not all perform the same work individually within one region. In the Bay of Fundy, one wharf goes up and down a pole with the tides — and I hope you have the opportunity to see the huge tides that are out there. It is an inexpensive wharf. There are ways to do things innovatively but we must invest in those basic infrastructures so our rural economy and our social fabric will be there in the future.

**Senator Peterson:** I hope you make a strong case because you will be competing with urban Canada for those dollars. I agree with your statement that community vision and leadership is what will lead us out of this problem and to success.

**Senator Oliver:** My question deals with the division of powers. Under our Constitution, the federal government can do some things and the provincial government can do some things. The provincial government is responsible for property and civil rights. Some things you mentioned today are provincial matters and some are federal matters. We are a federal committee of the Senate of Canada. We want to recommend things that the federal government can change.

You mentioned wharves. Wharves are a federal responsibility. Housing and some other aspects of social services are provincial areas. Can you tell me things the federal government can do to help the situation of rural poverty? How would you prioritize the most important things for us to consider in this committee in a federal context?

**Ms. Munro:** There is an opportunity to improve things with the social transfers from the federal government to the provincial government. Similar to transfers of money under the Canada Health Act, certain guidelines pertain to how money should be used or how it will be utilized. I think opportunities are available there for minimum standards so that welfare recipients, for example, are not in a position where they must choose either food or heat. Furthermore, minimum standards of living can be set for our citizens so that people do not remain in a crucial state of poverty.

le dilemme de la poule et de l'œuf. Ne faudrait-il pas investir dans ces régions? Sinon, la situation économique se détériorera. En Nouvelle-Écosse, on fait des dépenses de plus de 1 milliard de dollars pour le tourisme et de près de 2 milliards de dollars pour les pêches. Tout un pan de notre économie, qui représente un investissement d'environ 3 milliards de dollars, est dépendant de cette infrastructure. Il est absolument essentiel que nous l'entretenions.

Je pense que nous pouvons faire preuve de plus d'innovation dans nos façons de procéder, en encourageant par exemple les autorités portuaires à collaborer pour ne pas faire le même travail individuellement dans la même région. Dans la baie de Fundy, il y a un quai qui monte et descend en glissant le long d'un piquet, au gré des marées; j'espère que vous avez eu l'occasion de voir les énormes marées dans cette région. C'est un quai peu coûteux. Il existe des façons innovatrices de procéder, mais il est essentiel que nous investissions dans ces infrastructures de base pour assurer l'avenir de notre économie rurale et préserver notre tissu social.

**Le sénateur Peterson :** J'espère que vous serez convaincants, car vous serez en concurrence avec les régions urbaines pour ces fonds. Je suis d'accord avec ce que vous avez dit au sujet de la vision et du leadership des collectivités, car c'est effectivement ce qui nous permettra de nous débarrasser de ce problème et de réussir.

**Le sénateur Oliver :** Ma question porte sur la division des pouvoirs. En vertu de notre Constitution, le gouvernement fédéral a certains pouvoirs et les gouvernements provinciaux ont des pouvoirs déterminés également. Les gouvernements provinciaux sont responsables des droits de propriété et des droits civils. Certaines des questions que vous avez exposées aujourd'hui relèvent de la compétence des provinces, alors que d'autres relèvent de la compétence du gouvernement fédéral. Notre comité est un comité du Sénat du Canada, donc un comité fédéral. Nous voulons recommander des changements que le gouvernement fédéral pourrait réaliser.

Vous avez mentionné les quais. Les quais relèvent de la responsabilité du gouvernement fédéral. Le logement et certains autres volets des services sociaux sont, par contre, des domaines qui relèvent de la compétence des provinces. Pouvez-vous mentionner des initiatives que le gouvernement fédéral peut prendre pour aider à faire disparaître la pauvreté dans les régions rurales? Quelles seraient les initiatives les plus importantes, par ordre de priorité, que le comité devrait examiner dans un contexte fédéral?

**Mme Munro :** Il existe une possibilité d'améliorer la situation par le biais des transferts sociaux entre le gouvernement fédéral et les gouvernements provinciaux. À l'instar des transferts de fonds qui sont faits aux termes de la Loi canadienne sur la santé, certaines lignes directrices précisent comment ces fonds doivent être utilisés. Je pense que des possibilités existent en ce qui concerne des normes minimales, afin que les bénéficiaires de l'aide sociale, par exemple, ne soient pas dans l'obligation de choisir entre l'alimentation et le chauffage. Il est en outre possible de fixer un niveau de vie minimal pour que nos citoyens ne restent pas dans un état de pauvreté profonde.

**Senator Oliver:** Are there regional differences or would you say that national policies and fundamental things like should come from the federal government and cover all regions of Canada?

**Ms. Munro:** You could look at the work that people have done on the necessities for various regions: for example, the cost of milk is different in Nova Scotia, Newfoundland and Labrador, the Yukon or Ontario. A flat rate will not work as there are too many variables. However, if the cost is based on what is needed for children to eat nutritiously and those types of things, and if we ensure a minimum standard, then that would go a huge way to relieving not only child poverty but also the stress on the single mother who is trying to raise children in situations that are next to impossible.

I think changing the Charitable Fund Raising Act is something that can be done. That responsibility is totally federal. Many groups, ourselves included, have tried to change that because we believe the work we are doing is charitable. That act holds back a lot of non-profit groups that are doing phenomenal work in the communities.

Some community development work that used to happen federally through funding with Service Canada, for example, had a major effect in rural communities. Canso, for example, could get funding through what was then called Human Resources Development Canada, HRDC, to address various problems and help in the communities with youth engagement, economic and social projects and all kinds of projects. The government has totally backed away from those kinds of supports for people working in the front lines to help communities. A lot of those funds went to ACOA but that funding has not translated into community development, for example.

We heard that funding would come through ACOA to open doors for nonprofit organizations to undertake social enterprises. That initiative would be fantastic because nonprofit organizations could then set up social enterprises and the revenue that is generated could be moved over and used for their charitable work. That funding is an absolutely brilliant example of how we can move forward. By being innovative and supporting those types of innovations, we can move forward.

**The Acting Chairman:** That completes our list of senators that want to ask questions. I have some, though.

First, your network is a volunteer network; it is not for profit. Where do you receive your funding?

**Le sénateur Oliver :** Existe-t-il des écarts régionaux ou estimez-vous que des politiques nationales ou des mesures fondamentales de ce type devraient être prises par le gouvernement fédéral et être applicables à toutes les régions du Canada?

**Mme Munro :** Vous pourriez examiner le travail qui a été fait pour diverses régions en ce qui concerne les biens de première nécessité : par exemple, le coût du lait n'est pas le même en Nouvelle-Écosse qu'à Terre-Neuve-et-Labrador ou qu'au Yukon, ou encore qu'en Ontario. Un prix fixe ne serait pas efficace, car il existe de trop nombreuses variables. Cependant, si le coût est basé sur ce qui est nécessaire pour que les enfants aient une alimentation nutritive, et si on assure un niveau de vie minimum, cela contribuerait dans une large mesure à alléger non seulement la pauvreté juvénile, mais aussi le stress auquel est soumise la mère célibataire qui essaie d'élever ses enfants dans des conditions quasi impossibles.

Je pense qu'on pourrait modifier les dispositions législatives concernant les collectes de fonds faites par les organismes de bienfaisance. C'est une responsabilité qui relève intégralement du gouvernement fédéral. De nombreux groupes, nous y compris, ont essayé de les faire modifier, car nous estimons que nous œuvrons dans le secteur caritatif. Cette loi est un obstacle pour de nombreux organismes à but non lucratif qui font un travail considérable dans les collectivités.

Certains travaux de développement communautaire qui étaient réalisés sous les auspices du gouvernement fédéral grâce à des fonds accordés par Service Canada, par exemple, ont eu un impact considérable dans les collectivités rurales. Canso a pu, par exemple, obtenir des fonds par le biais de ce qui était appelé alors Développement des ressources humaines Canada (DRHC), pour régler divers problèmes et aider les collectivités à faire participer les jeunes et à réaliser toutes sortes de projets à caractère économique et social. Le gouvernement a totalement pris ses distances par rapport à ces types de soutien accordé aux travailleurs de première ligne qui aident les collectivités. La plupart de ces fonds ont été confiés à l'APECA, mais ils n'ont pas servi à financer du développement communautaire, par exemple.

Nous avons entendu dire que des fonds seraient accordés par le biais de l'APECA afin d'aider des organismes à but non lucratif à entreprendre des activités sociales. Ce serait une initiative fantastique, car les organismes à but non lucratif pourraient alors établir des entreprises sociales et les recettes générées par ces entreprises pourraient servir à financer leurs activités de bienfaisance. Ce type de financement est un exemple absolument brillant des possibilités que nous aurions d'aller de l'avant. Nous pouvons aller de l'avant en faisant preuve d'esprit d'innovation et en appuyant ces types d'initiatives novatrices.

**La présidente suppléante :** Tous les sénateurs qui voulaient poser des questions ont eu l'occasion de le faire. Je voudrais toutefois en poser moi-même.

Votre réseau est un réseau bénévole; il est à but non lucratif. D'où viennent les fonds nécessaires au financement de vos activités?

**Ms. Munro:** We receive our funding from many sources. Originally, we were funded with money from the Atlantic Groundfish Strategy, TAGS, through the Atlantic Groundfish Adjustment Program that was put in place when the groundfish crisis hit. Currently, we receive funding from the provincial government through the Office of Economic Development, which implements the new Community Development Policy Initiative. The Coastal Communities Network worked with the government on a project called, "Rural Communities Impacting Policies," to create this policy. It is innovative in terms of bringing departments together, and we receive funding through that. We also receive funding through the Rural Secretariat, under Agriculture and Agri-Food Canada. We also fundraise through silent auctions and penny auctions.

**The Acting Chairman:** Roughly, what is your budget?

**Ms. Munro:** This year, it is around \$170,000, which is up from last year. This year, we employ four to five people and hold monthly meetings. We hold board meetings every two months, publish a magazine, hold an annual conference and organize a skills development day. We will hold a policy forum at the end of this month that will bring 110 members of government, community and academics together. We send a bi-weekly e-newsletter to our membership and respond to inquiries and other projects. We are highly cost-efficient with our funding. We try to do as much work as possible.

**The Acting Chairman:** The money is well spent. Roughly, what per cent comes from the volunteer sector as opposed to government?

**Ms. Munro:** It is increasing but I am not sure of the percentage. At the outset, we did not charge a membership fee but we charge one now. In that way, we increase the amount coming from the private sector. We leave the matter of such fees open so that those who cannot afford to pay do not pay. Some of our members live in poverty and paying \$30 per year can be difficult for them. We cannot ask someone who must resort to asking a spouse to remove an aching tooth for them to give us money to take their concerns to government.

**Senator Biron:** Do you speak French?

**Ms. Munro:** No.

[Translation]

**Senator Biron:** In the example you give, you are saying that a mother will receive \$7,779 a year from Employment Insurance. You are also saying that, in the case of social insurance, the same woman would receive \$13,092 in income.

**Mme Munro :** Ils viennent de nombreuses sources. À l'origine, nous recevions des fonds de la Stratégie du poisson de fond de l'Atlantique (LSPA) par le biais du Programme d'adaptation de la pêche du poisson de fond de l'Atlantique mis en place lorsque la crise du poisson de fond a éclaté. Nous recevons actuellement des fonds du gouvernement provincial par l'intermédiaire du bureau de développement économique qui met en œuvre la nouvelle politique de développement communautaire de la Nouvelle-Écosse. Le Coastal Communities Network a collaboré avec le gouvernement dans le cadre d'un projet appelé « Rural Communities Impacting Policies », dans le but d'établir cette politique. Il s'agit d'un projet innovateur, car il a mobilisé plusieurs services, et nous recevons des fonds par l'intermédiaire de ce bureau. Nous recevons également des fonds du Secrétariat rural, qui relève d'Agriculture et Agroalimentaire Canada. Nous recueillons en outre des fonds en organisant des ventes aux enchères par écrit et d'autres types de ventes aux enchères.

**La présidente suppléante :** Quel est votre budget approximatif?

**Mme Munro :** Cette année, il est d'environ 170 000 \$, soit plus élevé que l'année dernière. Nous employons cette année de quatre à cinq personnes et tenons des réunions mensuelles. Nous organisons des réunions du conseil d'administration tous les deux mois, publions une revue, organisons une conférence annuelle et une journée de développement des compétences. Nous tiendrons un forum sur les politiques à la fin du mois qui réunira 110 membres du gouvernement, activistes communautaires et universitaires. Nous envoyons un bulletin électronique bihebdomadaire à nos membres, nous répondons aux demandes de renseignements et nous nous intéressons à d'autres projets. Nous utilisons les fonds dont nous disposons de façon très rentable. Nous nous efforçons d'accomplir le plus possible.

**La présidente suppléante :** Les fonds sont donc dépensés judicieusement. Pouvez-vous dire quel pourcentage approximatif des fonds provient du secteur bénévole et quel pourcentage du gouvernement?

**Mme Munro :** Le pourcentage augmente, mais je n'en suis pas absolument sûre. Au début, nous ne faisons pas payer de cotisation à nos membres, mais nous en faisons payer une maintenant. De la sorte, le montant en provenance du secteur privé augmente. Les cotisations sont payées librement et, par conséquent, les personnes qui n'en ont pas les moyens ne doivent pas la payer. Certains de nos membres vivent dans la pauvreté et pourraient avoir de la difficulté à payer une cotisation annuelle de 30 \$. Comment demander à une personne qui en est réduite à demander de l'aide à son conjoint pour s'arracher une dent de nous donner des fonds pour que nous puissions faire connaître ses problèmes au gouvernement?

**Le sénateur Biron :** Parlez-vous français?

**Mme Munro :** Non.

[Français]

**Le sénateur Biron :** Dans l'exemple que vous donnez, vous dites qu'une mère va recevoir l'assurance-emploi pour un montant de 7 779 \$ annuellement. Vous dites aussi que, dans le cas de l'assistance sociale, la même femme recevrait 13 092 \$ de

Would it not be preferable for her at this moment not to receive Employment Insurance? Or would you rather suggest to increase Employment Insurance?

[English]

**Ms. Munro:** This is part of the challenge. The amount she receives from that benefit does not include the child tax credit, whereas the amount received from welfare includes the child tax benefit. That is why it is larger. Going to work can be more expensive and simply not affordable for some who must pay for child care. It is truly a difficult transition and steps need to be in place to allow people to move off welfare and onto the employment rolls while still receiving some support to make the transition feasible. The challenge is huge to go to work and incur those additional expenses. Another work-related expense is transportation. Rural Nova Scotia does not have public transportation in many places. Anyone living in most rural areas needs to find transportation. One fellow, the same one I told you about whose daughters lived in the ground, asked welfare for a bicycle to make it easier for him to go to work. That is another challenge because rural Nova Scotians tend to be proud and like to be self-sufficient. Often, people suffer in silence because they feel a need to keep their dignity by being able to care for their families.

**The Acting Chairman:** My last question is on the topic of micro-credit, which came up at our previous meeting. I was involved in the Prime Minister's Task Force on Women Entrepreneurs that went across the country in 2003. We heard a great deal about the need for micro-credit, especially in rural areas where we can find half our women entrepreneurs. In these coastal communities, is there any system, or is there any thought of setting up a system, whereby people can have access to micro-credit?

**Ms. Munro:** It is certainly needed. There was a program called Calmeadow Canada in Nova Scotia that offered micro-credit. I have not heard of it recently so perhaps it has left Nova Scotia. Definitely, it offered that kind of financing. Often, groups of women would get together and each would invest an amount of money to try to support each other. We find many women entrepreneurs in rural Nova Scotia. As high speed Internet becomes more available in rural areas, that situation can mushroom and grow. High speed Internet is a huge asset for women who have home businesses. As a single mother, I worked out of a home office and Coastal Communities Network worked out of my house for many years. It was a great way to work because I was home when my child came home and there when my child was sick, while still able to work. I hope that the micro-credit international conference that was held in Halifax will generate more of that concept. Certainly, the conference moved ACOA and

revenu. Ne serait-il pas préférable pour elle de ne pas recevoir d'assurance-emploi? Ou suggérez-vous plutôt d'augmenter l'assurance-emploi?

[Traduction]

**Mme Munro :** C'est une partie de la difficulté qui se pose. Le montant qu'elle reçoit à titre de prestation n'inclut pas le crédit d'impôt pour enfant alors que le montant reçu de l'aide sociale l'inclut. C'est pourquoi il est plus élevé. Aller travailler peut être plus coûteux et ne pas être abordable pour certaines personnes qui doivent payer pour la garde de leurs enfants. C'est une transition très difficile à faire et il est essentiel de mettre des mesures en place pour permettre aux personnes de faire la transition entre l'aide sociale et le marché du travail tout en continuant à recevoir de l'aide. C'est un défi énorme d'aller travailler et de payer les dépenses supplémentaires que cela engendre. Une autre dépense liée au travail est le coût du transport. Dans de nombreuses régions rurales de la Nouvelle-Écosse, il n'existe pas de transport en commun. Les habitants de la plupart des régions rurales doivent trouver un moyen de transport. L'homme dont j'ai raconté l'histoire tout à l'heure et dont les filles vivaient dans un trou aménagé dans le sol a demandé de l'aide sociale pour s'acheter un vélo afin de pouvoir se rendre au travail plus facilement. C'est une difficulté supplémentaire, car les habitants des régions rurales de la Nouvelle-Écosse ont tendance à avoir beaucoup de fierté et à aimer être autonomes. Les pauvres souffrent souvent en silence, car ils essaient de conserver leur dignité en cherchant à subvenir par eux-mêmes aux besoins de leur famille.

**La présidente suppléante :** Ma dernière question porte sur le micro-crédit et c'est une question qui a été posée au cours de la séance précédente. J'ai fait partie du Groupe de travail du premier ministre sur les femmes entrepreneurs qui s'est déplacé dans tout le pays en 2003. Nous avons entendu beaucoup de commentaires concernant la nécessité d'instaurer un système de micro-crédit, surtout dans les régions rurales, où se trouvent la moitié des femmes entrepreneurs. Est-ce que, dans les collectivités côtières, il existe un système, ou a-t-on l'intention d'établir un système, permettant d'avoir accès à du micro-crédit?

**Mme Munro :** C'est certainement nécessaire. Il existait en Nouvelle-Écosse un programme appelé Calmeadow Canada qui offrait du micro-crédit. Je n'en ai pas entendu parler dernièrement et il a peut-être disparu. Il offrait ce type de financement. Les femmes se regroupent souvent pour essayer de s'entraider, et chacune d'elles investit un certain montant. Il y a de nombreuses femmes entrepreneurs dans les régions rurales de la Nouvelle-Écosse. Étant donné que l'Internet haute vitesse est de plus en plus disponible dans les régions rurales, le phénomène peut faire boule de neige et prendre beaucoup d'expansion. L'Internet haute vitesse est un atout considérable pour les femmes qui ont une entreprise à domicile. Étant donné que j'étais une mère célibataire, j'avais installé mon bureau chez moi; le travail pour le Coastal Communities Network a donc été fait pendant des années à partir de mon domicile. C'était une excellente façon de travailler, car j'étais à la maison quand mon enfant rentrait. Lorsqu'il était malade, j'étais là et je pouvais continuer à

other organizations to look at those kinds of things. We have that to a certain extent through the Community Business Development Corporations, CBDCs, but the difficulty is that the interest rate is higher than it is at the banks. It becomes a challenge for the business owner to pay the money back. It would nice to have a system with an interest rate equal to or lesser than that of the banks to help our entrepreneurs.

**The Acting Chairman:** I thank you for appearing as witnesses today. Certainly, you have given us much information and many ideas as the committee continues its study on rural poverty.

The committee adjourned.

travailler. J'espère que la Conférence internationale sur le micro-crédit qui a eu lieu à Halifax donnera un nouvel essor à ce concept. Cette conférence a en tout cas incité l'APECA et d'autres organismes à examiner ce type d'option. On peut déjà obtenir du micro-crédit dans une certaine mesure par le biais des Corporations au bénéfice du développement communautaire (CBDC), mais la difficulté est que le taux d'intérêt est plus élevé que dans les banques. Le propriétaire de l'entreprise a de la difficulté à rembourser. Il serait intéressant qu'on établisse un système dans le contexte duquel le taux d'intérêt serait égal ou inférieur à celui des banques, pour aider nos entrepreneurs.

**La présidente suppléante :** Je vous remercie d'avoir témoigné aujourd'hui. Vous avez sans aucun doute donné au comité une foule d'informations et d'idées dans le cadre de son étude sur la pauvreté rurale.

La séance est levée.



*If undelivered, return COVER ONLY to:*  
Public Works and Government Services Canada –  
Publishing and Depository Services  
Ottawa, Ontario K1A 0S5

*En cas de non-livraison,  
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:*  
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –  
Les Éditions et Services de dépôt  
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

#### WITNESSES

**Tuesday, February 13, 2007**

*Neighbours Alliance of North York (by videoconference):*

Sue Rickards, Member of the Board.

*Atlantic Canada Opportunities Agency:*

Eleanor King, Director General, Community Development;

Sadie Perron, Director, Community Development.

**Thursday, February 15, 2007**

*Atlantic Institute for Market Studies:*

Charles Cirtwill, Acting President.

*Coastal Communities Network:*

Ishbel Munro, Executive Director.

#### TÉMOINS

**Le mardi 13 février 2007**

*Neighbours Alliance of North York (par vidéoconférence) :*

Sue Rickards, membre du conseil.

*Agence de promotion économique du Canada atlantique :*

Eleanor King, directrice générale, Développement des collectivités;

Sadie Perron, directrice, Développement des collectivités.

**Le jeudi 15 février 2007**

*Atlantic Institute for Market Studies :*

Charles Cirtwill, président par intérim.

*Coastal Communities Network :*

Ishbel Munro, directrice exécutive.





First Session  
Thirty-ninth Parliament, 2006-07

## SENATE OF CANADA

*Proceedings of the Standing  
Senate Committee on*

# Agriculture and Forestry

*Chair:*

The Honourable JOYCE FAIRBAIRN, P.C.

Monday, February 19, 2007  
Tuesday, February 20, 2007

Issue No. 16

Twenty-third, twenty-fourth, twenty-fifth  
and twenty-sixth meetings on:

Rural poverty in Canada

WITNESSES:  
(See back cover)

Première session de la  
trente-neuvième législature, 2006-2007

## SÉNAT DU CANADA

*Délibérations du Comité  
sénatorial permanent de l'*

# Agriculture et des forêts

*Présidente :*

L'honorable JOYCE FAIRBAIRN, C.P.

Le lundi 19 février 2007  
Le mardi 20 février 2007

Fascicule n° 16

Vingt-troisième, vingt-quatrième, vingt-cinquième  
et vingt-sixième réunions concernant :

La pauvreté rurale au Canada

TÉMOINS :  
(Voir à l'endos)



THE STANDING SENATE COMMITTEE ON  
AGRICULTURE AND FORESTRY

The Honourable Joyce Fairbairn, P.C., *Chair*

The Honourable Leonard J. Gustafson, *Deputy Chair*  
and

The Honourable Senators:

Biron	Mahovlich
Callbeck	Mercer
* Hervieux-Payette, P.C., (or Tardif)	Oliver
* LeBreton, P.C. (or Comeau)	Peterson
	Segal
	St. Germain, P.C.

\*Ex officio members

(Quorum 4)

*Changes in membership of the committee:*

Pursuant to rule 85(4), membership of the committee was amended as follows:

The name of the Honourable Senator Fairbairn, P.C. substituted for that of the Honourable Senator Pépin (*February 15, 2007*).

The name of the Honourable Senator St. Germain, P.C. substituted for that of the Honourable Senator Tkachuk (*February 16, 2007*).

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DE  
L'AGRICULTURE ET DES FORÊTS

*Présidente* : L'honorable Joyce Fairbairn, C.P.

*Vice-président* : L'honorable Leonard J. Gustafson  
et

Les honorables sénateurs :

Biron	Mahovlich
Callbeck	Mercer
* Hervieux-Payette, C.P. (ou Tardif)	Oliver
* LeBreton, C.P. (ou Comeau)	Peterson
	Segal
	St. Germain, C.P.

\*Membres d'office

(Quorum 4)

*Modifications de la composition du comité :*

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit :

Le nom de l'honorable sénateur Fairbairn, C.P., est substitué à celui de l'honorable sénateur Pépin (*le 15 février 2007*).

Le nom de l'honorable sénateur St. Germain, C.P., est substitué à celui de l'honorable sénateur Tkachuk (*le 16 février 2007*).

**MINUTES OF PROCEEDINGS**

CORNER BROOK, NEWFOUNDLAND AND LABRADOR,  
Monday, February 19, 2007  
(36)

[English]

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met at 9:12 a.m., this day, in the Northshore and Southshore Rooms, Greenwood Inn & Suites, Corner Brook, Newfoundland and Labrador, the Chair, the Honourable Joyce Fairbairn, P.C., presiding.

*Members of the committee present:* The Honourable Senators Callbeck, Fairbairn, P.C., Gustafson, Mahovlich, Mercer and Peterson (6).

*In attendance:* Marc Leblanc and Marc-André Pigeon, Analysts, Parliamentary Information and Research Services, Library of Parliament.

*Also in attendance:* The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, May 16, 2006, the committee continued its consideration of rural poverty in Canada. (*For complete text of Order of Reference, see proceedings of the committee, Issue No. 6.*)

**WITNESSES:***Government of Newfoundland and Labrador:*

Jennifer Jeans, Assistant Deputy Minister, Department of Human Resources, Labour and Employment.

*Corner Brook-Rocky Harbour Region Rural Secretariat:*

Doris M. Hancock, Regional Partnership Planner.

*Gros Morne Co-operating Association:*

Colleen Kennedy, Executive Director and Chair, Rural Secretariat Corner Brook Rocky Harbour.

*RED Ochre Regional Board Inc. (Regional Economic Development Board):*

Sean St. George, Executive Director.

*Food Bank Network:*

Sister Alisha Linehan, Secretary;

Judie Gushue, Past President.

*FFAW — Fish, Food and Allied Workers:*

Lana Payne, Research and Communications;

Jason Spingle, West Coast Staff Representative.

The Chair made an opening statement.

Ms. Jeans made a statement and answered questions.

At 10:09 a.m., the committee suspended.

At 10:14 a.m., the committee resumed.

Ms. Kennedy, Ms. Hancock and Mr. St. George each made a statement and, together, answered questions.

**PROCÈS-VERBAUX**

CORNER BROOK, TERRE-NEUVE-ET-LABRADOR,  
le lundi 19 février 2007  
(36)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui, à 9 h 12, dans les salles Northshore et Southshore du Greenwood Inn & Suites, à Corner Brook, à Terre-Neuve-et-Labrador, sous la présidence de l'honorable Joyce Fairbairn, C.P. (*présidente*).

*Membres du comité présents :* Les honorables sénateurs Callbeck, Fairbairn, C.P., Gustafson, Mahovlich, Mercer et Peterson (6).

*Également présents :* Marc Leblanc et Marc-André Pigeon, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

*Aussi présents :* Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 16 mai 2006, le comité poursuit l'examen relatif à la pauvreté rurale au Canada. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 6 des délibérations du comité.*)

**TÉMOINS :***Gouvernement de Terre-Neuve-et-Labrador :*

Jennifer Jeans, sous-ministre adjointe, ministère des Ressources humaines, du Travail et de l'Emploi.

*Corner Brook-Rocky Harbour Region Rural Secretariat :*

Doris M. Hancock, Planification régionale du partenariat.

*Gros-Morne Co-operating Association :*

Colleen Kennedy, directrice exécutive.

*RED Ochre Regional Board Inc. (Conseil de développement économique régional) :*

Sean St. George, directeur exécutif.

*Réseau de banques alimentaires :*

Soeur Alisha Linehan, secrétaire;

Judie Gushue, ancienne présidente.

*Union des pêcheurs de Terre-Neuve :*

Lana Payne, Recherche et communications;

Jason Spingle, représentant des employés de la côte ouest.

La présidente fait une déclaration.

Mme Jeans fait une déclaration et répond aux questions.

À 10 h 9, la séance est suspendue.

À 10 h 14, la séance reprend.

Mme Kennedy, Mme Hancock et M. St. George font tous une déclaration et répondent aux questions.

At 11:44 a.m., the committee suspended.

At 11:59 a.m., the committee resumed.

Ms. Gushue, Ms. Linehan, Mr Spingle and Ms. Payne each made a statement and answered questions.

At 1:09 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

CORNER BROOK, NEWFOUNDLAND AND LABRADOR,  
Monday, February 19, 2007  
(37)

[English]

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met at 2:10 p.m., this day, in the Northshore and Southshore Rooms, Greenwood Inn & Suites, Corner Brook, Newfoundland and Labrador, the Chair, the Honourable Joyce Fairbairn, P.C., presiding.

*Members of the committee present:* The Honourable Senators Callbeck, Fairbairn, P.C., Gustafson, Mahovlich, Mercer and Peterson (6).

*In attendance:* Marc Leblanc and Marc-André Pigeon, Analysts, Parliamentary Information and Research Services, Library of Parliament.

*Also in attendance:* The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, May 16, 2006, the committee continued its consideration of rural poverty in Canada. (*For complete text of Order of Reference, see proceedings of the committee, Issue No. 6.*)

WITNESSES:

*As an individual:*

Ivan Emke, SWGC Memorial University of Newfoundland;  
Israel Hann;

Gerry Byrne, P.C., Member of parliament for  
Humber-St. Barbe-Baie Verte.

Mr. Emke made a statement and answered questions.

Mr. Hann made a statement and answered questions.

Mr. Byrne made a statement and answered questions.

At 3:27 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

À 11 h 44, la séance est suspendue.

À 11 h 59, la séance reprend.

Mme Gushue, Mme Linehan, M. Spingle et Mme Payne font tous une déclaration et répondent aux questions.

À 13 h 9, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

CORNER BROOK, TERRE-NEUVE-ET-LABRADOR,  
le lundi 19 février 2007  
(37)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui, à 14 h 10, dans les salles Northshore et Southshore, du Greenwood Inn & Suites, à Corner Brook, à Terre-Neuve-et-Labrador, sous la présidence de l'honorable Joyce Fairbairn, C.P. (*présidente*).

*Membres du comité présents :* Les honorables sénateur Callbeck, Fairbairn, C.P., Gustafson, Mahovlich, Mercer et Peterson (6).

*Également présents :* Marc Leblanc et Marc-André Pigeon, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

*Aussi présents :* Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 16 mai 2006, le comité poursuit l'examen relatif à la pauvreté rurale au Canada (*Le texte complet de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 6 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

*À titre personnel :*

Ivan Emke, SWGC, Université Memorial de Terre-Neuve;  
Israel Hann;

Gerry Byrne, C.éP., député de Humber-St. Barbe-Baie Verte.

M. Emke fait une déclaration et répond aux questions.

M. Hann fait une déclaration et répond aux questions.

M. Byrne fait une déclaration et répond aux questions.

À 15 h 27, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

CORNWALL, PRINCE EDWARD ISLAND,  
Tuesday, February 20, 2007  
(38)

[English]

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met at 8:05 a.m., this day, in the North River Room, Howard Johnson Dutch Inn, Cornwall, Prince Edward Island, the Chair, the Honourable Joyce Fairbairn, P.C., presiding.

*Members of the committee present:* The Honourable Senators Callbeck, Fairbairn, P.C., Gustafson, Mahovlich, Mercer and Peterson (6).

*In attendance:* Marc Leblanc and Marc-André Pigeon, Analysts, Parliamentary Information and Research Services, Library of Parliament.

*Also in attendance:* The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, May 16, 2006, the committee continued its consideration of rural poverty in Canada. (*For complete text of Order of Reference, see proceedings of the committee, Issue No. 6.*)

WITNESSES:

*Government of Prince Edward Island:*

Elaine Noonan, Executive Director, Population Secretariat;

Jeanette MacAulay, Deputy Minister of Social Services and Seniors.

*Resources West Inc.:*

Erkki Pohjolainen, Economic Development Officer.

*Hospice Palliative Care Association of Prince Edward Island:*

Ed MacLaren, President;

Graham Gaudet, Executive Director.

*PEI BioAlliance:*

Rory Francis, Executive Director.

*PEI Literacy Alliance:*

Catherine O'Bryan, Executive Director.

*Families First Resource Centre:*

Aileen Petrie, Executive Director.

The Chair made an opening statement.

Ms. Noonan made a statement and answered questions.

Ms. MacAulay made a statement and answered questions.

Mr. Pohjolainen and Ms. Francis each made a statement and, together, answered questions.

At 9:20 a.m., the committee suspended.

At 9:33 a.m., the committee resumed.

Ms. O'Bryan made a statement and answered questions.

Ms. Petrie made a statement and answered questions.

CORNWALL, ÎLE-DU-PRINCE-ÉDOUARD,  
le mardi 20 février 2007  
(38)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui, à 8 h 5, dans la salle North River, du Howard Johnson Dutch Inn, à Cornwall, à l'Île-du-Prince-Édouard, sous la présidence de l'honorable Joyce Fairbairn, C.P. (*présidente*).

*Membres du comité présents :* Les honorables sénateurs Callbeck, Fairbairn, C.P., Gustafson, Mahovlich, Mercer et Peterson (6).

*Également présents :* Marc Leblanc et Marc-André Pigeon, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

*Aussi présents :* Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 16 mai 2006, le comité poursuit l'examen relatif à la pauvreté rurale au Canada (*Le texte complet de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 6 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

*Gouvernement de l'Île-du-Prince-Édouard :*

Elaine Noonan, directrice exécutive, Secrétariat de la population;

Jeanette MacAulay, sous-ministre des Services sociaux et des Aînés.

*Resources West Inc. :*

Erkki Pohjolainen, agent de développement économique.

*Hospice Palliative Care Association of Prince Edward Island :*

Ed MacLaren, président;

Graham Gaudet, directeur exécutif.

*PEI BioAlliance :*

Rory Francis, directeur exécutif.

*PEI Literacy Alliance :*

Catherine O'Bryan, directrice exécutive.

*Families First Resource Centre :*

Aileen Petrie, directrice exécutive.

La présidente fait une déclaration.

Mme Noona fait une déclaration et répond aux questions.

Mme MacAulay fait une déclaration et répond aux questions.

M. Pohjolainen et Mme Francis font tous les deux une déclaration et répondent aux questions.

À 9 h 20, la séance est suspendue.

À 9 h 33, la séance reprend.

Mme O'Bryan fait une déclaration et répond aux questions.

Mme Petrie fait une déclaration et répond aux questions.

At 10:34 a.m., the committee suspended.

At 10:39 a.m., the committee resumed.

Mr. MacLaren made a statement and, together with Mr. Gaudet, answered questions.

At 11:47 a.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

CORNWALL, PRINCE EDWARD ISLAND,  
Tuesday, February 20, 2007  
(39)

[English]

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met at 12:35 p.m., this day, in the North River Room, Howard Johnson Dutch Inn, Cornwall, Prince Edward Island, the Chair, the Honourable Joyce Fairbairn, P.C., presiding.

*Members of the committee present:* The Honourable Senators Callbeck, Fairbairn, P.C., Gustafson, Mahovlich, Mercer and Peterson (6).

*In attendance:* Marc Leblanc and Marc-André Pigeon, Analysts, Parliamentary Information and Research Services, Library of Parliament.

*Also in attendance:* The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, May 16, 2006 the committee continued its consideration of rural poverty in Canada. (*For complete text of Order of Reference, see proceedings of the committee, Issue No. 6.*)

WITNESSES:

*PEI Senior Citizens' Federation:*

Annie Boyle, President;

Irene Larkin, Executive Director.

*Association des femmes acadiennes et francophones:*

Colette Arsenault, Director.

*PEI Advisory Council on the Status of Women:*

Catherine McAleer, Member.

*National Farmers Union:*

Ranald MacFarlane, Maritime Board Member;

Karen Fyfe, Women's Vice-President.

*School of Nursing, University of Prince Edward Island:*

Dr. Kim Critchley, Dean and Associate Professor.

*As an individual:*

Winnie Fraser Mackay, President, Canadian Pensioners Concerned Inc.

À 10 h 34, la séance est suspendue.

À 10 h 39, la séance reprend.

M. MacLaren fait une déclaration et, avec l'aide de M. Gaudet, répond aux questions.

À 11 h 47, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

CORNWALL, ÎLE-DU-PRINCE-ÉDOUARD,  
le mardi 20 février 2007  
(39)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui, à 12 h 35, dans la salle North River, du Howard Johnson Dutch Inn, à Cornwall, à l'Île-du-Prince-Édouard, sous la présidence de l'honorable Joyce Fairbairn, C.P. (*présidente*).

*Membres du comité présents :* Les honorables sénateurs Callbeck, Fairbairn, C.P., Gustafson, Mahovlich, Mercer et Peterson (6).

*Également présents :* Marc Leblanc et Marc-André Pigeon, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

*Aussi présents :* Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 16 mai 2006, le comité poursuit l'examen relatif à la pauvreté rurale au Canada (*Le texte complet de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 6 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

*Fédération des citoyen(nes) aîné(e)s de l'Île-du-Prince-Édouard :*

Annie Boyle, présidente;

Irene Larkin, directrice exécutive.

*Association des femmes acadiennes et francophones :*

Colette Arsenault, directrice.

*Conseil consultatif de la condition de la femme de l'Île-du-Prince-Édouard :*

Catherine McAleer, membre.

*Syndicat national des cultivateurs :*

Ranald MacFarlane, membre du Conseil des Maritimes;

Karen Fyfe, vice-présidente des femmes agricultrices.

*École des sciences infirmières, Université de l'Île-du-Prince-Édouard :*

Kim Critchley, doyenne et professeure agrégée.

*À titre personnel :*

Winnie Fraser Mackay, présidente, Corporation canadienne des retraités intéressés.

Dr. Els Cawthorn, Veterinarian and Shelter Manager, P.E.I. Humane Society.

The Chair made an opening statement.

Ms. Arsenault, Ms. Boyle, Ms. Larkin and Ms. McAleer each made a statement and, together, answered questions.

Mr. MacFarlane and Ms. Fyfe each made a statement and, together, answered questions.

Ms. Critchley made a statement and answered questions.

At 2:32 p.m., the committee suspended.

At 2:46 p.m., the committee resumed.

Dr. Fraser Mackay made a statement and answered questions.

Dr. Cawthorn made a statement and answered questions.

At 3:11 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

Dre Els Cawthorn, vétérinaire et directeur d'un refuge, P.E.I. Humane Society.

La présidente fait une déclaration.

Mmes Arsenault, Boyle, Larkin et McAleer font toutes une déclaration et répondent aux questions.

M. MacFarlane et Mme Fyfe font tous les deux une déclaration et répondent aux questions.

Mme Critchley fait une déclaration et répond aux questions.

À 14 h 32, la séance est suspendue.

À 14 h 46, la séance reprend.

Mme Fraser Mackay fait une déclaration et répond aux questions.

Dre Cawthorn fait une déclaration et répond aux questions.

À 15 h 11, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

*La greffière du comité,*

Jessica Richardson

*Clerk of the Committee*

## EVIDENCE

CORNER BROOK, NEWFOUNDLAND AND LABRADOR,  
Monday, February 19, 2007

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met this day at 9:12 a.m. to examine and report on rural poverty in Canada.

**Senator Joyce Fairbairn** (*Chairman*) in the chair.

[English]

**The Chairman:** Good morning. I believe I speak for all of us in saying that it is both a pleasure and an honour to begin our hearings on rural concerns, rural poverty that will take us all across Canada and up into the Territories. We wanted to start in our newest province of Newfoundland and Labrador, and here we are. I believe it is fair to say that Newfoundland and Labrador are by far the most rural of Canada's provinces. Those of us who come from the West believe we are, but really this province is, with more than 53 per cent of its population residing in rural areas compared with only 21 per cent nationally.

The province of Newfoundland and Labrador is also a fitting place to begin because it is one of only two provinces — the other being Quebec — that have adopted a province-wide poverty reduction strategy, in which we are particularly interested. In Newfoundland, this strategy clearly has a very important rural component.

Our first witness this morning is here to tell us about that strategy and about the plight of the rural poor in Newfoundland and Labrador.

Jennifer Jeans is the senior departmental official responsible for the poverty reduction strategy. We are very keen to hear all about that.

**Jennifer Jeans, Assistant Deputy Minister, Department of Human Resources, Labour and Employment, Government of Newfoundland and Labrador:** Welcome, senators, to Newfoundland and Labrador. I am happy that you have come to our province to share information with people who also have an interest in the important issues that you will be discussing.

I am here this morning to tell you a little about Newfoundland's poverty reduction strategy. I know our minister, the Honourable Shawn Skinner — a new minister for our department appointed about a month ago — wanted to be here. He tried to juggle some conflicts, but was not able to come. Therefore, I am here in his place. He is the lead minister responsible for the poverty reduction strategy.

I will give you a short presentation as an overview of the strategy, which will allow time for questions and discussion.

The slide talks about government's commitment. In the Progressive Conservative election platform they committed to transform Newfoundland and Labrador, over a 10-year period,

## TÉMOIGNAGES

CORNER BROOK, TERRE-NEUVE-ET-LABRADOR,  
le lundi 19 février 2007

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui à 9 h 12 pour examiner, en vue d'en faire rapport, la pauvreté rurale au Canada.

**Le sénateur Joyce Fairbairn** (*présidente*) occupe le fauteuil.

[Traduction]

**La présidente :** Bonjour. Je pense parler en notre nom à tous en vous disant que c'est un plaisir ainsi qu'un honneur d'entreprendre nos audiences sur les préoccupations rurales, la pauvreté rurale, qui nous mèneront dans tout le Canada, jusque dans les territoires. Nous voulions commencer dans notre province la plus récente, celle de Terre-Neuve-et-Labrador; nous sommes donc ici. Je crois qu'on peut dire que Terre-Neuve-et-Labrador est de loin la province la plus rurale au Canada. Ceux d'entre nous qui venons de l'Ouest croyons que nous venons de la région la plus rurale, mais c'est véritablement cette province qu'il l'est, puisque plus de 53 p. 100 de sa population vit en région rurale, alors que cette proportion n'est que de 21 p. 100 à l'échelle nationale.

La province de Terre-Neuve-et-Labrador constitue également un bon point de départ, parce que c'est l'une des deux seules provinces — avec le Québec — à avoir adopté une stratégie de réduction de la pauvreté à l'échelle provinciale, ce qui nous intéresse tout particulièrement. À Terre-Neuve, cette stratégie comporte une composante rurale très importante.

Notre premier témoin de ce matin est ici pour nous parler de cette stratégie et de l'état critique des pauvres des régions rurales de Terre-Neuve-et-Labrador.

Jennifer Jeans est la haute fonctionnaire du ministère responsable de la stratégie de réduction de la pauvreté. Nous sommes très emballés d'en entendre parler.

**Jennifer Jeans, sous-ministre adjointe, ministère des Ressources humaines, du Travail et de l'Emploi, gouvernement de Terre-Neuve-et-Labrador :** Mesdames et messieurs les sénateurs, je vous souhaite la bienvenue à Terre-Neuve-et-Labrador. Je suis contente que vous veniez dans notre province pour échanger avec tous ceux et celles qui se préoccupent des enjeux importants dont vous allez discuter.

Je suis ici ce matin pour vous parler un peu de la stratégie de réduction de la pauvreté de Terre-Neuve. Je sais que notre ministre, l'honorable Shawn Skinner, qui a été nommé à la tête de notre ministère il y a environ un mois, aurait voulu être ici. Il a essayé de trouver des solutions à ses conflits d'horaire, mais n'a pas réussi. Je suis donc ici à sa place. C'est le principal ministre responsable de la stratégie de réduction de la pauvreté.

Je vais vous présenter un bref aperçu de cette stratégie, mais vous laisserai du temps pour les questions et la discussion.

Cette diapositive décrit l'engagement du gouvernement. Dans son programme électoral, le Parti progressiste-conservateur s'est engagé à transformer Terre-Neuve-et-Labrador, sur une période

from a province with the most poverty to one with the least comparing after-tax income and the cost of living. That was reflected again in the Speech from the Throne in 2005 where government committed to develop a comprehensive, government-wide poverty reduction strategy. This would be done in collaboration with the community.

How do we define poverty? We look at poverty in its broadest sense, really in terms of social exclusion, and we talk not only about people not having enough money, but also being able to fully participate in their community. We talk about the level of education someone has attained. The lack of education can be both a cause and consequence of poverty.

Do they have adequate housing? Do they have access to the essentials of life? A telephone, for example, would allow them to participate in their community. Also, what is a person's health? Do they have any special dietary needs? Can they afford nutritious food and their medications?

The next slide talks about who lives in poverty in Newfoundland and Labrador. For our purposes we do look at the focus on low income. There are about 62,000 individuals living in 33,000 families; 17,000 children; 12,000 older adults, particularly between ages 55 and 64 — and when we were doing our research that did come out. While seniors have one of the lowest rates of poverty, this group in particular was one of the higher rates of poverty. We really do not know why, but that is one of the areas that we have identified for some further research. As well, 18,000 single adults and 5,000 single-parent families live in poverty in the province.

We know that, statistically speaking, about 27 per cent of the province's population experienced poverty at some time between 1999 and 2004. Twenty-seven percent of the population is more than 130,000 individuals.

When we look at poverty we look at not only whether or not they fall below a certain income level, but also at the depth of poverty — how far below that level they fall — and as well, the duration of that poverty. Of those people who fall below, that 27 per cent, we know that more than 20 per cent of poor families have a poverty gap of over \$6000. Just over 16 per cent of people, who were poor, were poor for six years between 1996 and 2001. That is when we released our background report in 2005, working with the most recent data that was available.

The next slide mentions poverty in the province, a rural and urban phenomenon. I noticed in the interim report, which you released in the fall — and I did look through that and talked about the increasing urban levels of poverty — the whole issue of poverty becoming an increasing urban phenomenon for the rest of Canada. That is not the case in this province. We have the highest percentage of individuals in the country who live in rural

de dix ans, afin de faire de cette province, où la pauvreté est à son comble, la province où le revenu net d'impôt et le coût de la vie sont le plus avantageux. Cet engagement a été repris dans le discours du Trône de 2005, où le gouvernement s'est engagé à élaborer une stratégie pangouvernementale détaillée de réduction de la pauvreté, une stratégie qui se réalisera grâce à la collaboration de la collectivité.

Comment définir la pauvreté? Nous voyons la pauvreté sous son angle le plus large, en termes d'exclusion sociale, et nous ne parlons pas seulement des personnes qui n'ont pas assez d'argent, mais également de celles qui n'arrivent pas à participer pleinement à leur communauté. Nous tenons compte du niveau de scolarité. Le manque de scolarité peut être à la fois une cause et une conséquence de la pauvreté.

Le logement est-il adéquat? Les gens ont-ils accès aux produits et services essentiels à la vie? Le téléphone, par exemple, permet aux gens de participer à la vie de leur communauté. De même, qu'en est-il de la santé de la personne? Doit-elle suivre un régime spécial? Peut-elle se payer les aliments nutritifs et les médicaments dont elle a besoin?

La diapositive suivante nous renseigne sur ceux et celles qui vivent dans la pauvreté à Terre-Neuve-et-Labrador. Dans notre étude, nous examinons l'accent qu'on met sur le faible revenu. Les ménages à faible revenu comptent environ 62 000 personnes qui vivent dans 33 000 familles; 17 000 enfants et 12 000 adultes d'âge avancé, particulièrement entre 55 et 64 ans. C'est ce qui est ressorti de nos recherches. Si la pauvreté semble beaucoup moins présente chez les personnes âgées, ce groupe est l'un de ceux qui affichent le degré de pauvreté le plus élevé. Nous ne savons vraiment pas pourquoi, mais c'est l'un des aspects sur lesquels nous avons convenu d'approfondir nos recherches. De même, 18 000 adultes célibataires et 5 000 familles monoparentales vivent dans la pauvreté dans la province.

Nous savons que selon les statistiques, environ 27 p. 100 de la population de la province a connu la pauvreté un moment ou l'autre entre 1999 et 2004, ce qui représente plus de 130 000 personnes.

Lorsque nous étudions la pauvreté, nous ne nous demandons pas seulement si les gens se situent sous un certain seuil de revenu, mais également quelle est l'ampleur de leur pauvreté, c'est-à-dire à quel point ils se situent sous le seuil et combien de temps dure leur pauvreté. Nous savons que parmi les 27 p. 100 de personnes qui se situent sous le seuil de la pauvreté, plus de 20 p. 100 des familles pauvres accusent un manque à gagner de plus de 6 000 \$. Un peu plus de 16 p. 100 des personnes pauvres ont été pauvres pendant six ans entre 1996 et 2001. C'est là où nous avons publié notre rapport, en 2005, sur la base des données les plus récentes disponibles.

La diapositive suivante illustre la pauvreté dans la province, un phénomène rural et urbain. J'ai remarqué dans le rapport intérimaire que vous avez publié à l'automne — je l'ai lu et j'ai parlé de l'augmentation de la pauvreté en région urbaine — le fait que la pauvreté tend à devenir un phénomène de plus en plus urbain dans le reste du Canada. Ce n'est pas le cas dans notre province. Nous avons le pourcentage le plus élevé de personnes

areas, and they live below the low-income cut-off, LICO. Newfoundland, in both rural and urban areas, has the lowest per capita income.

When we develop initiatives for the poverty reduction strategy, we apply a rural lens, and while we do not have a formal lens at the moment, we are working on one within the government that would be applied to all major program and policy decisions. In everything we do, because of the rural nature of the province, we have to look at how it impacts in rural areas, and if it will have the same rural reach that we would want our initiatives to have.

The vision for government in our poverty reduction strategy is a province where poverty has been eliminated. This will be a prosperous, diverse province where all individuals are valued, can develop to their full potential and have access to the supports they need to participate fully in the social and economic benefits of the province.

Our vision was very much influenced by what we heard in the consultations that we held around the province before the development of the poverty reduction strategy.

With respect to the government's approach, the action plan was developed through a review of existing research, best practices and current government programs and services. We had extensive consultation in rural and urban areas of the province and established working groups at different levels of government.

I will give you an idea of the consultations we had prior to the development of the strategy. In June 2005, we released a background report, which is available on our website, called *Reducing Poverty: An Action Plan for Newfoundland and Labrador*. It looks at the profile of poverty in the province and also summarizes some of the research in different parts of the country and internationally.

We had 12 workshop sessions with community groups, 10 sessions with organizations that focused on poverty or had particular expertise — this included some business and labour groups — and six focus-group sessions with individuals living in poverty. We partnered with some of our community partners such as women's centres and groups serving youth at risk, who have a rapport with these individuals. We attended those groups and heard stories of people who were living in poverty.

We had a toll-free line and had over 450 calls from people; 50 per cent of those were living on income support. We had an email line and we had 100 emails and 60 written submissions from individuals and organizations.

qui vivent en région rurale, et ces personnes vivent sous le seuil de faible revenu, le SFR. C'est à Terre-Neuve, dans les régions rurales comme dans les régions urbaines, que le revenu par habitant est le plus bas.

Quand nous concevons des initiatives pour la stratégie de réduction de la pauvreté, nous les élaborons sous l'angle rural, et bien que nous n'ayons pas encore de perspective officielle, nous sommes en train d'en élaborer une avec le gouvernement, qui s'appliquerait à toutes les décisions importantes en matière de programme et de politique. En raison de la nature rurale de la province, nous devons nous demander comment tout ce que nous faisons se répercute dans les régions rurales et si nos initiatives profitent aux collectivités rurales autant que nous le voudrions.

La vision à long terme de notre gouvernement dans la stratégie de réduction de la pauvreté est l'élimination de la pauvreté de la province. Cette province sera une province prospère, diversifiée, où toutes les personnes seront prises en considération, où elles pourront réaliser leur plein potentiel et avoir accès aux mesures de soutien dont elles ont besoin pour participer pleinement aux avantages socioéconomiques de la province.

Notre vision est très influencée par ce que nous avons entendu lors des consultations que nous avons tenues dans la province avant d'élaborer la stratégie de réduction de la pauvreté.

Quant à la façon de faire du gouvernement, notre plan d'action a été conçu après examen des recherches existantes, des pratiques exemplaires ainsi que des programmes et des services actuels du gouvernement. Nous avons tenu de vastes consultations dans les régions rurales et urbaines de la province et avons établi des groupes de travail à différents niveaux au gouvernement.

Je vais vous donner une idée des consultations qui ont eu lieu avant l'élaboration de notre stratégie. En juin 2005, nous avons publié un rapport circonstanciel, qu'on peut consulter sur notre site web. Il s'intitule *Reducing Poverty: An action Plan for Newfoundland et Labrador*. Il dresse le portrait de la pauvreté dans la province et résume quelques recherches menées dans différentes parties du pays et du monde.

Nous avons organisé douze ateliers avec des groupes communautaires, dix séances avec des organismes qui se consacrent à la lutte contre la pauvreté ou ont des connaissances particulières dans ce domaine, ce qui comprenait des groupes d'entreprises et des syndicats, ainsi que six séances de travail avec des personnes vivant dans la pauvreté. Nous avons travaillé de concert avec certains de nos partenaires du milieu communautaire, comme les centres pour femmes et les groupes qui viennent en aide aux jeunes à risque, qui sont en contact avec ces personnes. Nous sommes allés les voir et avons écouté les récits de personnes qui vivent dans la pauvreté.

Nous avons mis à la disposition des gens un numéro sans frais et avons reçu plus de 450 appels de personnes dont la moitié vivait du soutien du revenu. Nous nous sommes également dotés d'une adresse de courriel et avons reçu une centaine de courriels ainsi que 60 mémoires écrits de personnes et d'organismes.

These provided feedback from a wide range of people: individuals working for low wages, individuals living on income support, and those advocating on behalf of or providing services to people living in poverty. The goals for the strategy, which I will go through, as well as the initiatives in the 2006-07 budget, were developed with consideration to issues identified in the consultations and the best practices through research and evaluation.

Thus, this was the approach that we used to develop initiatives for the first year of the strategy and will be carried out in future years.

In developing the initiatives for the budget, the strategy and as part of our sort of broad principles that we use as we implement our work and develop future initiatives, there are a number of guiding principles.

A key principle is to focus on prevention. Early intervention is necessary to break the cycle of poverty. Therefore, we always ensure that we take that long-term preventative approach because we know that while an investment is required upfront, it can pay off dividends over the long term.

Building on partnerships recognizes the different roles that various sectors play and the solutions they have to contribute. Therefore, much of our work is based on partnerships that various government departments have with community agencies, with our municipal partners and our federal partners.

Taking an integrated and coordinated approach; believe it or not, that is the biggest challenge. An integrated approach means working across government departments that are structurally organized in vertical silos. It is a challenge to build those bridges across departments and then with community. We have made efforts to try to show, in the strategy, how we take an integrated approach. That could be through a ministerial committee, an interdepartmental working group, commitment to analyze policies across departments and looking at the combined impacts. Another guiding principle is to address rural and urban differences and challenges, developing initiatives that work best in different geographic areas. We need to develop different kinds of responses.

We have five goals developed in the strategy, and each one of these has a series of objectives and actions. The goals are long term. They are for four years. The objectives and actions will be applied over the next two years. The goals are measurable. Again, as I mentioned, they reflect the results of the consultation on what we need to do to address poverty, both to prevent poverty and to alleviate some of the negative effects.

These five goals are: Improved access and coordination of services for those with low incomes; a stronger social safety net — that is improving the present safety net programs; improved earned incomes — because certainly for many people the route out of poverty is a good, well-paying job, as well as support programs for those who are unable to work; increased emphasis on early childhood development; and a better-educated

Tout cela nous a permis de prendre le pouls de tout un éventail de personnes : celles qui travaillent pour un maigre salaire, celles qui vivent du soutien du revenu et celles qui défendent les personnes vivant dans la pauvreté ou qui leur offrent des services. Les buts de la stratégie, que je vais vous présenter, de même que les initiatives prévues dans le budget de 2006-2007, ont été élaborés à la lumière des enjeux qui sont ressortis des consultations et des pratiques exemplaires relevées dans nos recherches et nos évaluations.

C'est donc dans cette optique que nous avons conçu les initiatives de la première année de la stratégie ainsi que celles des prochaines années.

Il y a une série de principes directeurs qui inspirent l'élaboration des initiatives budgétaires, la stratégie et les principes généraux que nous suivons dans la mise en œuvre de notre travail et l'élaboration des initiatives futures.

L'un des principes clés est la prévention. Il faut intervenir tôt pour briser le cycle de la pauvreté. Par conséquent, nous veillons toujours à miser sur la prévention à long terme, parce que nous savons que s'il faut investir en amont, nous pourrions en retirer des avantages à long terme.

En nous appuyant sur nos partenariats, nous reconnaissons les différents rôles que jouent les divers secteurs et les solutions qu'ils peuvent apporter. Ainsi, une bonne partie de notre travail se fonde sur les partenariats que les divers ministères ont avec des organismes communautaires, nos partenaires municipaux et nos partenaires fédéraux.

Croyez-le ou non, le plus grand défi consiste à procéder de façon intégrée et coordonnée. Pour suivre une démarche intégrée, il faut travailler avec des ministères qui sont structurés et organisés selon un cloisonnement vertical. Il n'est pas facile d'établir des ponts entre les ministères, puis entre eux et la collectivité. Nous nous efforçons de montrer comment, dans notre stratégie, nous favorisons une démarche intégrée. On peut créer un comité ministériel ou un groupe de travail interministériel ou encore chacun peut s'engager à analyser l'effet des politiques d'un ministère à l'autre, ainsi que leurs incidences cumulatives. Il est également primordial de tenir compte des différences entre les régions rurales et urbaines et des défis de chacune, ainsi que de créer des projets qui fonctionnent bien dans différentes régions géographiques. Nous devons envisager différentes mesures.

La stratégie s'articule autour de cinq buts, et chacun comporte ses objectifs et ses mesures. Les buts sont à long terme. Ils sont fixés pour quatre ans. Les objectifs et les mesures s'appliquent aux deux prochaines années. Les buts sont mesurables. Encore une fois, comme je l'ai dit, ils découlent des résultats des consultations sur ce qu'il faut faire pour mettre un frein à la pauvreté, soit pour la prévenir et pour en atténuer les effets négatifs.

Ces cinq buts sont les suivants : améliorer l'accès aux services pour les personnes à faible revenu et la coordination des services; renforcer le filet de sécurité sociale, c'est-à-dire améliorer le filet de sécurité actuel; augmenter les revenus gagnés, parce qu'il ne fait aucun doute pour beaucoup de gens que pour se sortir de la pauvreté, il faut un emploi bien payé et des programmes d'aide pour ceux qui ne sont pas aptes au travail; intensifier les efforts

population. We heard those loud and clear, and it is supported by the research in terms of the steps that need to be taken to reduce poverty over the long term.

What are the key directions? We identified three broad directions that will drive the long-term work and reflect what we want to achieve. One is to prevent poverty over the long term. Early intervention is essential to break the cycle and prevent people from living a life of poverty. Therefore, a long-term approach is necessary, as well as ensuring supports are available at key junctures in people's lives.

We want to reduce poverty and increase the proportion of the population with incomes above the poverty level. This will require supports to people in making transitions in their lives.

We want to alleviate poverty: decrease the depth of poverty and improve the quality of life for those who are poor. This will require building on the strengths of the social safety net and promoting inclusion by the removal of barriers, such as low levels of literacy, and creating systems that are more sensitive to the needs of those in poverty.

We had an opportunity, in 2006, to make significant investment in reducing poverty. The strategy itself is a framework that will help guide our decisions over the next number of years. We were able to make this significant investment, and a number of initiatives were released in the 2006 budget. As I mentioned previously, these were informed by the results of the consultations.

The main focus of those were to support low-wage workers and their families; support the development of employment skills; support income-support clients, who want to go to work, by removing barriers and providing other supports; support the kindergarten to Grade 12 school system to be more responsive; strengthen the social safety net; support early learning; and improve access to post-secondary education. One of the key initiatives — and they are listed in the strategy document at the back in the white pages — was expanded eligibility for our prescription drug program. Previous to the end of January this year, the only people who had access to a prescription drug program were those individuals on income support and seniors. People who had very high drug costs could apply, but they would have to meet a means test that income-support clients would have met.

As of January 31 this year, this program was extended to all low-income individuals; it was available to people with incomes under \$30,000 on a sliding scale. People who had incomes under \$23,000 got full access with a 20 per cent co-pay, and then the sliding scale applied up to an income of \$30,000.

pour favoriser le développement des jeunes enfants et mieux éduquer la population. Nous avons entendu ces buts haut et fort, et nous en avons la confirmation dans nos recherches sur les mesures à prendre pour réduire la pauvreté à long terme.

Quelles sont les grandes orientations? Nous avons retenu trois grandes orientations qui dirigeront notre travail à long terme et reflèteront ce que nous voulons accomplir. La première est de prévenir la pauvreté à long terme. Il est essentiel d'intervenir tôt pour briser le cycle et empêcher les gens de tomber dans la pauvreté. Par conséquent, nous devons opter pour une formule à long terme et offrir des outils pour aider les gens aux points tournants de leur vie.

Nous voulons réduire la pauvreté et augmenter la proportion de la population dont le revenu se situe au-dessus du seuil de la pauvreté. Pour ce faire, nous devons trouver des moyens d'aider les gens à faire la transition dans leur vie.

Nous voulons atténuer la pauvreté : diminuer l'ampleur de la pauvreté et améliorer la qualité de vie des personnes pauvres. Nous devons donc miser sur les forces du filet de sécurité sociale et favoriser l'inclusion grâce à l'élimination des obstacles, comme le faible niveau d'alphabétisation, et créer des systèmes dans lesquels on est plus à l'écoute des besoins des personnes vivant dans la pauvreté.

En 2006, nous avons eu l'occasion d'investir considérablement dans la réduction de la pauvreté. La stratégie elle-même est un cadre qui contribuera à orienter nos décisions au cours des prochaines années. Nous avons réussi à faire cet investissement important, et tout un train de mesures a été annoncé dans le budget de 2006. Comme je l'ai déjà mentionné, celles-ci ont été conçues à la lumière des résultats des consultations.

Ces initiatives visent surtout à aider les travailleurs à faible revenu et leurs familles; à favoriser le perfectionnement des compétences pour l'emploi; à aider les clients du soutien du revenu qui veulent retourner au travail en éliminant les obstacles et en offrant d'autres outils; à améliorer le système scolaire de la maternelle à la 12<sup>e</sup> année pour qu'il soit mieux adapté; à renforcer le filet de sécurité sociale; à favoriser l'apprentissage en bas âge; ainsi qu'à améliorer l'accès à l'éducation postsecondaire. L'une des principales initiatives prévues — et la liste complète se trouve à la fin de la stratégie, dans les pages blanches — consiste à accroître l'admissibilité à notre programme de médicaments sur ordonnance. Jusqu'à la fin janvier, seules les personnes qui recevaient le soutien du revenu et les personnes âgées avaient accès au programme de médicaments sur ordonnance. Ceux qui avaient des frais de médicaments très élevés pouvaient présenter une demande, mais ils devaient répondre à des critères de moyens qui n'étaient pas imposés aux clients du soutien du revenu.

Depuis le 31 janvier dernier, ce programme est devenu accessible à toutes les personnes à faible revenu, à toutes les personnes dont le revenu est de moins de 30 000 \$, selon des critères variables. Ainsi, une personne qui a un revenu de moins de 23 000 \$ a pleinement accès au programme, sous réserve d'une coassurance de 20 p. 100, puis les critères varient pour permettre aux personnes ayant un revenu de 30 000 \$ de présenter une demande.

For us, that was a major policy step and was received very positively. It reduced some of the barriers for income-support clients and provided much needed supports to people working for low wages. As we learn, we will see how that applies and whether or not it can be improved over time.

We eliminated school fees. In our province, a lot of schools charged a fee at the beginning of the year to cover the cost of everything from agendas to consumables. Many children had to pay a fee to cover supplies if they wanted to take art in school. This could be anywhere from \$75 to \$100 per child per family payable in September. This had a significant impact on low-income families. Therefore, the grant per student to schools was increased this past year with a requirement that all school fees be eliminated.

Income support rates were increased by 5 per cent, and starting this year we indexed income support rates and improved access to adult basic education programs.

The last slide talks about our commitment to measure success. The key directions are long term, but the goals have measurable outcomes. We know that it may take some time before we are able to show direct impact on LICO and so on, but we are identifying measures that will show progress along the way. They could include such measures as increased graduation rates, reduced numbers on income support, reduced young people entering income support, and the participation rate in post-secondary education.

We have committed to publish a report every two years — the first one will be in the spring of 2008 — and to continue to engage communities throughout the process. Formally, next year we will have a series of round tables to sort of check in, but, in the meantime, we do have ongoing discussion with communities through our usual processes: the budget consultation process, structures that government talks to on a regular basis such as the provincial Advisory Council on the Status of Women, a youth advisory committee and so on.

There are many other issues I could mention, but I will conclude there.

**The Chairman:** I must say this is an uplifting report that you have given us. In our hearings in Ottawa over the last several months, some of the issues that you have touched upon are very important, and I would say you are on the leading edge of a number of them.

**Senator Gustafson:** I certainly feel the same as our chair. This is a very uplifting report to see that the government commitment here is very positive.

Pour nous, c'est un grand pas stratégique en avant, et nous l'avons accueilli très positivement. Cette initiative a aplani certains des obstacles pour les clients du soutien du revenu et offert une aide très nécessaire aux personnes qui touchent un salaire peu élevé. Au fur et à mesure que nous en tirerons des leçons, nous verrons comment elle s'applique et si nous pouvons l'améliorer avec le temps.

Nous avons éliminé les frais de scolarité. Dans notre province, beaucoup d'écoles imposaient des frais en début d'année pour absorber le coût de toutes sortes de choses, des agendas aux produits de consommation. Beaucoup d'enfants devaient payer pour les fournitures s'ils voulaient suivre des cours d'art à l'école. Ces frais pouvaient varier entre 75 \$ et 100 \$ par enfant, par famille, payables en septembre. Ils avaient de grandes répercussions sur les familles à faible revenu. Par conséquent, nous avons augmenté la subvention par élève aux écoles l'année dernière et avons exigé l'élimination de tous les frais de scolarité.

Nous avons augmenté les taux de soutien du revenu de 5 p. 100, et à partir de cette année, nous indexons les taux de soutien du revenu et améliorons l'accès aux programmes d'éducation de base pour les adultes.

La dernière diapositive porte sur notre engagement à mesurer notre taux de réussite. Nos grandes orientations sont à long terme, mais les buts s'assortissent de résultats mesurables. Nous savons qu'il pourrait falloir du temps afin que nous puissions démontrer une incidence directe sur le SFR et le reste, mais nous trouvons des moyens de mesurer les progrès en cours de route. Parmi les indicateurs, il pourrait y avoir le taux de diplomation, le nombre de personnes qui touchent du soutien du revenu, le nombre de jeunes qui demandent du soutien du revenu et le taux de participation à l'éducation postsecondaire.

Nous nous sommes engagés à publier un rapport tous les deux ans (le premier paraîtra au printemps 2008) et à continuer à faire participer les collectivités du début à la fin. Officiellement, nous aurons l'an prochain une série de tables rondes pour marquer le coup d'envoi, pour ainsi dire, mais dans l'intervalle, nous poursuivons toujours nos discussions avec les collectivités grâce à nos moyens habituels : les consultations budgétaires, les structures consultatives régulières du gouvernement, comme le conseil consultatif sur la condition féminine, un comité consultatif sur les jeunes et d'autres.

Il y a beaucoup d'autres choses que je pourrais mentionner, mais je vais m'arrêter là.

**La présidente :** Je dois dire que le rapport que vous nous avez remis est inspirant. Certaines des questions que vous avez abordées ressortent beaucoup de nos audiences à Ottawa depuis quelques mois, et je dirais que vous êtes à l'avant-garde à bien des égards.

**Le sénateur Gustafson :** Je pense tout à fait la même chose que notre présidente. Il est très inspirant de constater dans votre rapport que l'engagement du gouvernement ici est très positif.

My first question is about the average income and the amount of monies that is available for the really low end of people who are suffering the rural poverty. Could you go over that again and give us a bird's eye view of the bottom end? You had some numbers there; I did not catch them all.

**Ms. Jeans:** I have to admit I am not the statistics person, but there is some information in the report. I can just go over the numbers that I gave you. We did talk about this; about 27 per cent of the population have lived in poverty at some point. We have the highest number of people living in rural areas who have incomes below LICO, and we are about in the middle for the rural population. As you know, LICO can be different depending on the size of the community. For example, in a very rural area, such as Baie Verte, LICO can be about \$14,000 whereas the same in St. John's would be about \$20,000. It varies for different families.

**Senator Gustafson:** How much of the poverty is because of certain industries? For instance, the pulp and paper industry has been having problems; the fisheries have been having problems. Are there pockets where it is much more severe than others?

**Ms. Jeans:** Many of the rural areas of the province definitely depend on the fisheries. Therefore, the downturn in the fishery in the 1990s and so on has had a major impact on the economics of the rural areas.

I brought a few maps, not 20 copies, but I do have enough for the senators here. We have a rural secretariat; we all work together and try to integrate our work. They have looked at rural communities and based on the number of indicators, have mapped out those that are at risk and those that are doing well. I can certainly provide that.

I cannot give you direct numbers right now, but certainly the rural areas that rely on fishery have been significantly impacted. We hear stories all the time about people having to move away and find work. That is not a big change from what we have experienced in our history, but the numbers now of young people who are leaving is a major concern for many communities. We have had a significant population decline in many rural areas.

The focus for the rural secretariat is to engage people in rural areas in some long-term considerations of where they want to be in the next 10 years and to work together to come up with a strategy or an approach to sustainability for their area.

**Senator Gustafson:** What is the minimum wage?

**Ms. Jeans:** Seven dollars an hour.

**The Chairman:** For your interest, I should identify where our senators come from. I am from Alberta. Senators Gustafson and Peterson are from Saskatchewan. Senator Mahovich is from

Ma première question porte sur le revenu moyen et les sommes mises à la disposition des personnes les plus pauvres des régions rurales. Pouvez-vous nous répéter les chiffres et nous donner un petit aperçu de la situation des plus pauvres parmi les pauvres? Vous aviez quelques chiffres, mais je ne les ai pas tous notés.

**Mme Jeans :** Je dois admettre que ce n'est pas à moi qu'il faut demander des statistiques, mais il y a des renseignements dans le rapport. Je peux seulement vous répéter les chiffres que je vous ai donnés. Nous en avons parlé : environ 27 p. 100 de la population a vécu dans la pauvreté un moment donné. Nous avons le taux le plus élevé de personnes vivant dans les régions rurales qui sont sous le SFR, et notre population rurale représente environ la moitié de notre population. Comme vous le savez, le SFR peut varier selon la taille de la collectivité. Par exemple, dans des régions très rurales comme à Baie Verte, le SFR peut être d'environ 14 000 \$, alors qu'à St. John's, il serait d'environ 20 000 \$. Il varie d'une famille à l'autre.

**Le sénateur Gustafson :** Quelle partie de la pauvreté vient de certaines industries? Par exemple, l'industrie des pâtes et papier a des problèmes; les pêches ont des problèmes. Y a-t-il des domaines dans lesquels la pauvreté est bien plus grande qu'ailleurs?

**Mme Jeans :** Il est vrai que bon nombre des régions rurales de la province dépendent de la pêche. Par conséquent, l'effondrement de la pêche dans les années 1990 et depuis a des conséquences énormes sur la situation économique dans les régions rurales.

J'ai apporté quelques cartes. Je n'en ai pas 20 exemplaires, mais j'en ai assez pour les sénateurs qui sont ici. Nous avons un secrétariat rural; nous travaillons tous ensemble et essayons d'harmoniser notre travail. Ce secrétariat a étudié les collectivités rurales et selon les indicateurs, a dessiné des cartes présentant celles qui sont à risque et celles qui se portent bien. Je pourrais certainement vous les fournir.

Je ne peux pas vous donner de chiffres précis tout de suite, mais il est indéniable que les régions rurales où la subsistance dépend de la pêche sont gravement touchées. On entend constamment parler de personnes qui doivent déménager pour trouver du travail. Ce n'est pas très différent de ce que nous avons toujours connu, mais le nombre de jeunes qui partent inquiète énormément beaucoup de collectivités. Nous constatons un grave déclin de la population dans beaucoup de régions rurales.

Le secrétariat rural s'efforce surtout de rassembler les gens des régions rurales autour de considérations à long terme sur l'endroit où ils veulent passer les dix prochaines années et les pousse à travailler ensemble pour élaborer une stratégie afin d'assurer la viabilité de leur région.

**Le sénateur Gustafson :** Quel est le salaire minimum?

**Mme Jeans :** Sept dollars l'heure.

**La présidente :** À titre indicatif, je devrais peut-être vous dire d'où viennent les sénateurs. Je viens de l'Alberta. Les sénateurs Gustafson et Peterson viennent de la Saskatchewan. Le sénateur

Northern Ontario. Senator Callbeck, of course, is from Prince Edward Island, and Senator Mercer, who was here, is from Nova Scotia.

**Senator Peterson:** Thank you for the presentation this morning. It is certainly a very ambitious and laudable undertaking on your part, and you seem to be hitting it head-on.

This document was tabled in June of last year, right?

**Ms. Jeans:** Yes.

**Senator Peterson:** You indicate in there that research and policy development work with the stakeholders and beyond is ongoing. How is that progressing? Will that be an ongoing process or will you try to define the parameter and set the template early in your studies?

**Ms. Jeans:** In the document, we have identified a number of areas that need to be researched, such as that 55 to 64 year-old population to try to understand why there is a pocket of poverty right there. We talk about looking at the impact of programs across government and improving the tools with which we have to work. We have started to do some of that work. We have a number of programs in government that are needs based. One of the commitments is to research the eligibility criteria and to try to bring them into line — work has started on that already.

The work to establish the indicators has started, and we will be coming out with those this year in terms of identifying the benchmarks.

Does that answer your question?

**Senator Peterson:** It is a good start. Thank you.

The report indicates that poor education can be one of the causes of poverty in effect. Having a low literacy level today is almost a guarantee of poverty. With the recent cutbacks in funding for literacy studies, what impact is that having on you here? Obviously, it is a very important segment.

**Ms. Jeans:** It is important, and those cuts were announced late last year. Our provincial department of education has looked at the impact of that because, obviously, they supported many of the literacy programs. Therefore, they are in the process of determining how that plays out and what it is that we will do to respond, to fill that gap. I believe the minister has written her federal colleague expressing some concerns around that. Certainly, literacy is key, not only in terms of leading into further post-secondary education, but also in general participation in day-to-day life and citizenship, such as being able to read prescriptions and understand the directions on drugs.

There will be an impact. Our department of education will determine what to do to fill that gap.

Mahovlich vient du Nord de l'Ontario. Le sénateur Callbeck, bien sûr, vient de l'Île-du-Prince-Édouard, et le sénateur Mercer, qui était ici, vient de la Nouvelle-Écosse.

**Le sénateur Peterson :** Je vous remercie de votre exposé de ce matin. Il ne fait aucun doute que voilà une entreprise très ambitieuse et louable de votre part et que vous semblez l'attaquer de front.

Ce document a été déposé en juin dernier, n'est-ce pas?

**Mme Jeans :** Oui.

**Le sénateur Peterson :** Vous mentionnez ici que les recherches et le travail d'élaboration de politiques avec les intervenants se poursuit. Comment ce travail progresse-t-il? Ces activités se poursuivront-elles toujours ou essaieriez-vous de définir les paramètres et d'établir un modèle tôt dans vos études?

**Mme Jeans :** Dans le document, nous mentionnons devoir approfondir nos recherches dans quelques domaines, comme sur la population des 55 à 64 ans, pour essayer de comprendre pourquoi la pauvreté est si grande chez elle. Nous envisageons d'étudier les incidences des programmes de tout le gouvernement et d'améliorer nos outils de travail. Nous avons déjà commencé. Il y a quelques programmes du gouvernement qui sont axés sur les besoins. L'un de nos engagements consiste à étudier les critères d'admissibilité et à essayer de les harmoniser; nous avons déjà commencé.

Nous avons également commencé à établir les indicateurs et allons les présenter cette année, afin de fixer les paramètres.

Est-ce que cela répond à votre question?

**Le sénateur Peterson :** C'est un bon début. Merci.

Il est écrit dans votre rapport qu'un faible degré de scolarité peut être une cause de pauvreté. De nos jours, un faible niveau d'alphabétisation est presque un gage de pauvreté. Quelles sont les incidences des compressions budgétaires récentes dans le financement des programmes d'alphabétisation sur vous? De toute évidence, c'est un facteur très important.

**Mme Jeans :** Il est important, et ces compressions ont été annoncées à la fin de l'année dernière. Notre ministère provincial de l'Éducation s'est penché sur leurs incidences, parce qu'évidemment, ces fonds finançaient beaucoup de programmes d'alphabétisation. Par conséquent, le ministère est en train de déterminer comment il est touché et ce qu'il fera pour y réagir, pour combler l'écart. Je pense que la ministre a écrit à son collègue fédéral pour lui faire part de ses préoccupations à cet égard. Il ne fait aucun doute que l'alphabétisation est fondamentale, non seulement pour mener à l'éducation postsecondaire, mais également pour favoriser la participation générale à la vie quotidienne et à la citoyenneté, notamment pour permettre aux gens de lire des prescriptions et de comprendre des directives sur l'utilisation de médicaments.

Il y aura des incidences. Notre ministère de l'Éducation va déterminer quoi faire pour combler l'écart.

**Senator Peterson:** Being that important, I would imagine one would want to almost send them a copy of this report highlighting that paragraph.

**Ms. Jeans:** We have shared it with all eight of the ministers who sit on the ministerial committee. While our minister is the lead, each takes considerable ownership. They have been one of the strengths and key ingredients to the success of the strategy. The integrated approach that it takes has been the engagement of provincial ministers that include the Minister of Finance and the Minister of Innovation, Trade and Rural Development, which is our connection with the economics side and the other social departments. I understand they have sent copies of the report to their federal counterparts.

**Senator Peterson:** With regard to measuring success, which you will get it in quantifiable terms, because I feel that is going to be very important. How is that progressing? Do you feel confident that you will be able to get results that you will be able to measure and identify?

**Ms. Jeans:** Yes, we will. Because the commitment has been tied to low income, we will be looking at LICO and the Market Basket Measure, MBM. Our Newfoundland and Labrador Statistics Agency is actually in the process of developing a Newfoundland MBM, which will allow us to look at measures on a community or regional basis. It is important to identify some short-term measures to measure progress along the way, such as literacy rates, educational levels, et cetera. We will be held accountable for our commitment to measure.

**Senator Peterson:** I wish you all the success. This could be a template for other provinces trying to deal with this same problem.

**The Chairman:** Further to that, we have been having a rather vigorous set of hearings in our Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology on the literacy issue. On one occasion, we had a quite remarkable presentation by learners from various parts of Canada. One of the most outstanding was a young man from St. John's, Newfoundland having begun with no literacy skills, is now a very good student at Memorial University. Therefore, it does work, it does happen, but we need much more of it. We too are very concerned about this issue.

**Senator Mercer:** I echo Senator Peterson's comment. This is a template for other provinces to follow, and I certainly hope the people in the province of Nova Scotia are paying attention.

I am quite impressed by the amount in the 2006-07 budget. You say that \$30 million has been committed and more than \$60 million annually thereafter. That is a lot of money for the province of Newfoundland and Labrador — for any province.

**Le sénateur Peterson :** C'est si important que je suppose qu'on voudrait leur envoyer un exemplaire de ce rapport et souligner le paragraphe.

**Mme Jeans :** Nous l'avons fait parvenir aux huit ministres qui siègent au comité ministériel. Bien que ce soit notre ministre qui a la responsabilité première, chacun doit s'approprier considérablement ce rapport. Ils font tous partie des forces et des ingrédients clés de la réussite de cette stratégie. Les ministres provinciaux, dont le ministre des Finances et le ministre de l'Innovation, du Commerce et du Développement rural, qui est notre lien avec l'aspect économique et les autres ministères à vocation sociale, se sont engagés à procéder de concert, comme il le faut. Je crois qu'ils ont envoyé des exemplaires de ce rapport à leurs homologues fédéraux.

**Le sénateur Peterson :** Vous avez l'intention de mesurer votre succès en termes quantifiables, et je pense que c'est très important. Comment les choses avancent-elles? Avez-vous confiance d'obtenir des résultats que vous pourrez mesurer et qualifier?

**Mme Jeans :** Oui. Étant donné que nous nous sommes engagés à nous concentrer sur le faible revenu, nous allons nous pencher sur le SFR et les mesures de la pauvreté fondées sur un panier de consommation. Le bureau de statistique de Terre-Neuve-et-Labrador est en train d'élaborer des mesures de la pauvreté fondées sur un panier de consommation, qui nous permettront d'évaluer ces mesures au sein des collectivités ou des régions. Il importe de prévoir des mesures à court terme pour évaluer les progrès en cours de route, comme le taux d'alphabétisation, le niveau de scolarité et le reste. Nous devons rendre compte de notre engagement à mesurer les résultats.

**Le sénateur Peterson :** Je vous souhaite bonne chance. Ce pourrait être un modèle pour les autres provinces qui essaient de lutter contre le même problème.

**La présidente :** De plus, il y a eu une série d'audiences assez enlevantes au Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie sur l'alphabétisation. Nous avons notamment eu l'occasion d'entendre le témoignage remarquable d'apprenants de diverses parties du Canada. L'un des témoins les plus exceptionnels était un jeune homme de St. John's, à Terre-Neuve, qui n'avait à peu près aucune compétence de base en lecture et en écriture et qui est aujourd'hui un très bon étudiant à l'Université Memorial. Cela porte fruit, c'est possible, mais il faut en faire beaucoup plus. Nous nous soucions beaucoup de cette réalité nous aussi.

**Le sénateur Mercer :** Je suis d'accord avec le sénateur Peterson : c'est un modèle que d'autres provinces pourraient suivre, et j'espère que les provinces de la Nouvelle-Écosse y prêtent attention.

Je suis assez impressionné par les sommes prévues dans le budget de 2006-2007. Vous avez dit qu'on avait promis 30 millions de dollars et plus de 60 millions de dollars par année ensuite. C'est beaucoup d'argent pour la province de Terre-Neuve-et-Labrador, comme pour n'importe quelle province.

What is driving that from the financial side? Is it because of your success in Hibernia and the potential of Voisey's Bay? What is behind it? As a Nova Scotian, who is also a signatory to the Atlantic Accord, I am nervous about rumblings that perhaps the current government may not honour the accord, which affects both Newfoundland and Labrador and Nova Scotia very much.

Is that what is driving it, the money from the accord and from Hibernia?

**Ms. Jeans:** The Minister of Finance can speak specifically to that. However, we were really pleased that the government could make such significant investments because that is not always possible. Therefore, I believe, when the decisions were made during the budget process by the premier and the cabinet, that this was identified as a priority area for funds that were available for investment in the province. In terms of the source of funds, it is increased revenues from the oil industry that has had an impact and provided additional funds.

**Senator Mercer:** If you were not getting the revenue from the oil industry and the Atlantic Accord had not been signed we probably would not be having this conversation. We might have the conversation, but we might not have the money to back up what you are trying to do.

**Ms. Jeans:** I imagine it is a determination of priorities too in terms of scarce resources and where investment is best placed. That is the only comment I can make on the decisions of government.

**Senator Mercer:** My major question from your presentation is: What are the measurables? I really like what you are talking about, and it seems to be extremely well planned. I have some difficulty in determining how you will measure this in real terms. When is the first measurement plateau to gauge your expected progress?

**Ms. Jeans:** It is a 10-year commitment, and because poverty is so complex, it is a long-term approach. However, people will not wait 10 years to find out whether we were successful. There will be a number of measures and indicators for each of the goals. The broad measures will be LICO, the number of people falling below that; also other measures such as the proxy measures for the number of people in post-secondary education, on income support and so on. We will be publishing our first progress report in 2008. We have just had that first year of investment.

**Senator Mercer:** Is that the end of 2008 or the end of fiscal 2008?

**Ms. Jeans:** Some time in 2008. It may be June 2008. I say June, but that is off the top of my head.

**Senator Mercer:** Okay. I will not hold you to it.

Qu'est-ce qui motive cet investissement sur le plan financier? Est-ce votre réussite à Hibernia et le potentiel de Voisey's Bay? D'où cela vient-il? En tant que Néo-Écossais, également signataire de l'Accord Atlantique, je m'inquiète de rumeurs que le gouvernement actuel puisse ne pas honorer l'accord, ce qui aurait de grandes incidences tant sur Terre-Neuve-et-Labrador que sur la Nouvelle-Écosse.

L'argent de l'accord d'Hibernia est-il à la source de votre motivation?

**Mme Jeans :** Le ministre des Finances pourra vous en parler plus en détail. Cependant, nous sommes vraiment contents que le gouvernement investisse ainsi, parce que ce n'est pas toujours possible. Je crois donc que lorsque le premier ministre et le cabinet ont pris leurs décisions budgétaires, cet enjeu a été perçu comme une priorité pour l'investissement des fonds disponibles dans la province. Pour ce qui est de leur source, c'est l'augmentation des revenus de l'industrie pétrolière qui se fait sentir et nous donne accès à des fonds supplémentaires.

**Le sénateur Mercer :** Si l'industrie pétrolière ne générât pas de revenus et que vous n'aviez pas signé l'Accord atlantique, nous n'aurions probablement pas cette conversation. Nous l'aurions peut-être, mais nous n'aurions pas l'argent pour vous permettre de réaliser vos projets.

**Mme Jeans :** Je pense qu'il s'agit aussi de déterminer quelles sont les priorités quand les ressources sont peu abondantes et de juger où il vaut mieux investir. C'est tout ce que je peux vous dire sur les décisions du gouvernement.

**Le sénateur Mercer :** Voici la principale question que j'ai à vous poser à l'écoute de votre exposé : quels sont les résultats mesurables? J'aime beaucoup ce dont vous nous parlez, et tout semble extrêmement bien planifié. J'ai toutefois de la difficulté à déterminer comment vous allez mesurer les résultats concrètement. Quand mesurerez-vous les résultats pour la première fois en fonction des résultats escomptés?

**Mme Jeans :** Nous nous sommes engagés pour dix ans, et comme la pauvreté est un problème très complexe, nous favorisons une démarche à long terme. Cependant, les gens n'attendent pas dix ans pour déterminer si nous avons réussi. Il y aura diverses mesures et divers indicateurs pour chacun des buts. Les grands outils de mesure seront le SFR, le nombre de personnes qui se situent en deçà de ce seuil, de même que d'autres variables comme les valeurs subrogatives pour évaluer le nombre de personnes inscrites à des programmes d'études postsecondaires, au soutien du revenu et ailleurs. Nous allons publier notre premier rapport d'étape en 2008. Nous terminons à peine notre première année d'investissement.

**Le sénateur Mercer :** Est-ce que ce sera à la fin de 2008 ou à la fin de l'année financière de 2008?

**Mme Jeans :** À un moment donné en 2008. Ce pourrait être en juin 2008. Je dis juin, mais je lance une date en l'air.

**Le sénateur Mercer :** D'accord, je ne vous en tiendrai pas rigueur.

**Ms. Jeans:** We will report then. Before that, obviously, we will have identified the indicators, on which we will report at that time as well as what we have done and the investments that we have made. We are in the process now of looking at what investments we propose for the 2007 budget period. To make the kind of significant progress to which we have committed will require a significant investment over a period of time; not only to prevent poverty in the long term, but also to raise people's income levels.

**Senator Mercer:** We look forward to the first report with great anticipation; recognizing the first report may not be the best one, but it will at least give an indication of whether it is working.

Last week we had presentation from the Atlantic Institute for Market Studies, AIMS. The message they gave to us or the message they were trying to convey to government was, and I quote, "People in government, at all levels, need to get out of the way. . . ." That was their message to us about how we reduce poverty in Canada, rural Canada and urban Canada. How does that sit with the attitude of the Government of Newfoundland and Labrador?

**Ms. Jeans:** We can only look at the root causes of poverty and what needs to be done to address those. Some of those are areas in which government has to act, for example, the provision of education, health and so on. The Government of Newfoundland and Labrador has a number of strategic approaches to improve economic development and improve the climate for economic development. Each of us tries to complement what each strategy is doing as opposed to operating independently. The key approach has been that we all work within our areas of responsibility. Government has a strategic partnership with business and labour, discussing the key challenges in the province and what needs to be done to address those. Therefore, they are working together to understand the issues from the different perspectives, particularly the development of the labour market to respond to the needs of the future.

I believe government has a role to act and is responsible for the provision of key services. This is an area that we map out or that government has said are the types of approaches from a strategic perspective that we are taking over the long term.

**Senator Callbeck:** I certainly agree with the positive comments that others senators have had about your strategy. It is an ambitious one — 10 years to change your province from the one with the most poverty to the one with the least. I commend you. It is wonderful that you will measure the progress as best you can and report every two years. We look forward to that first report.

In your document there are different sections; one is working with the federal government. I wanted to ask you about some of these measures. You say, "Create a new Labour Market Development Agreement that is more responsive to the needs of

**Mme Jeans :** Nous allons alors publier un rapport. D'ici là, évidemment, nous aurons établi les indicateurs en fonction desquels nous ferons rapport le moment venu, de même que ce que nous avons fait et les investissements que nous avons faits. Nous sommes en train d'examiner quels investissements nous allons proposer pour la période budgétaire de 2007. Pour améliorer le sort des gens autant que nous nous y sommes engagés, nous devons investir considérablement pendant une certaine période, non seulement pour prévenir la pauvreté à long terme, mais également pour faire augmenter le revenu des gens.

**Le sénateur Mercer :** Nous attendrons le premier rapport avec impatience; nous nous doutons que ce premier rapport ne sera peut-être pas le meilleur, mais il nous donnera au moins une idée du degré de réussite de cette entreprise.

La semaine dernière, nous avons reçu des témoins de l'Atlantic Institute for Market Studies, l'AIMS. Ils nous ont communiqué le message ou ont essayé de communiquer le message au gouvernement, et je cite, que : « Il est essentiel que les dirigeants politiques, à tous les paliers, ne mettent pas d'obstacles en place[...] » C'est ce qu'ils nous ont dit sur les moyens de réduire la pauvreté au Canada, tant en région rurale qu'urbaine. Quelle est donc l'attitude du gouvernement de Terre-Neuve-et-Labrador à cet égard?

**Mme Jeans :** Nous ne pouvons qu'examiner les causes de la pauvreté et ce qu'il faut faire pour y remédier. Le gouvernement doit agir sur certains plans, comme en éducation et en santé. Le gouvernement de Terre-Neuve-et-Labrador a divers outils stratégiques pour améliorer son développement économique ainsi que le climat de développement économique. Chacun de nous essaie de rendre les autres stratégies efficaces plutôt que de faire cavalier seul. Le mot d'ordre, c'est que nous travaillons tous dans nos sphères de compétences. Le gouvernement travaille en partenariat stratégique avec les entreprises et les syndicats pour discuter des grands enjeux de la province et de ce qu'il faut faire pour y remédier. Par conséquent, nous travaillons ensemble afin de comprendre les problèmes de différentes perspectives, particulièrement sous l'angle du développement du marché du travail, pour répondre aux besoins futurs.

Je pense que le gouvernement a un rôle à jouer et qu'il est responsable de la prestation de services essentiels. Nous essayons de définir ce rôle, et le gouvernement entend privilégier ce type d'option stratégique à long terme.

**Le sénateur Callbeck :** Je suis tout à fait d'accord avec les bons mots que les autres sénateurs ont eus sur votre stratégie. Elle est ambitieuse : dix ans pour que votre province ne soit non plus la pauvre, mais la moins pauvre. Je vous en félicite. Il est fantastique que vous comptiez mesurer vos progrès de votre mieux et faire rapport tous les deux ans. Nous avons hâte de voir le premier rapport.

Votre document comporte différentes sections, dont l'une porte sur la collaboration avec le gouvernement fédéral. Je voulais vous interroger sur certains de ces outils de mesure. Vous dites vouloir créer une nouvelle entente sur le développement du marché du

the people of Newfoundland and Labrador.” Can you give me some examples of what you want in that new agreement that is not there now?

**Ms. Jeans:** The forum of labour market ministers has been talking about the Labour Market Development Agreement, and, as you know, there are a number of provinces that have some different arrangements. Some have devolved Labour Market Development Agreements; others have co-managed. Ours is a province that has a co-managed agreement. The funds under that agreement invest in skills development and support labour market development. They support people who have eligibility for employment insurance or have had eligibility. These are people whose EI may have run out, yet they retain eligibility for a number of years. They are called reach-back status.

A key element for our province has been greater flexibility in terms of responding to other groups, such as people who are underemployed — already employed in the work force, but need to increase their skills — people who are on income support and those who are just not in the labour market. I can only speak generally to that because there is another group that is involved in the federal/provincial/territorial fora. The key to working with the federal government is working in the different fora in which we participate to try to advance areas as identified here that can improve either access to services or address some of the needs.

The Labour Market Development Agreement brings just over \$130 million to the province each year and invests a fair bit of that in skills development and, as I said, other programs to develop the labour market. However, there are people out there who are not eligible for these funds. From a provincial perspective, we certainly do not have the same amount of funding to invest as through that agreement. Therefore, it is broadening our ability to be able to address some of the key areas for those who have not been traditionally eligible for these funds.

**Senator Callbeck:** Basically, you want the eligibility expanded.

**Ms. Jeans:** More flexibility both in eligibility and the types of things that you can do with that that would result in a more responsive labour market.

**Senator Callbeck:** Another area is to “Improve programs and services for persons with disabilities.” Is that something with which you are familiar?

**Ms. Jeans:** Yes, I am familiar with that one. We, like all provinces, have programs for persons with disabilities. Primarily, our department is focused on supports for persons with disability who want to go to work. We are a partner with the federal

travail qui répondrait mieux aux besoins de la population de Terre-Neuve-et-Labrador. Pouvez-vous me donner des exemples de ce que vous voulez dans cette nouvelle entente et que vous n'avez pas maintenant?

**Mme Jeans :** Le conseil des ministres du marché du travail parle de l'Entente sur le développement du marché du travail, et comme vous le savez, différentes provinces ont différentes ententes. Certaines provinces délèguent la responsabilité des ententes sur le développement du marché du travail; d'autres optent pour la cogestion. Notre province a signé une entente de cogestion. Les fonds octroyés dans le cadre de cette entente sont investis dans le développement des compétences et les mesures favorisant le développement du marché du travail. Ils aident les personnes admissibles à l'assurance-emploi ou celles qui y ont déjà été admissibles. Ainsi, il y a des gens qui ont déjà touché toutes leurs prestations d'AE, mais qui demeurent admissibles pendant quelques années. Ces personnes ont le statut d'anciens prestataires réadmissibles.

L'un des éléments clés pour notre province, c'est la marge de manœuvre que nous gagnons pour aider d'autres groupes, comme les personnes sous-employées, c'est-à-dire les personnes qui travaillent, mais qui doivent parfaire leurs compétences, ainsi que les personnes qui reçoivent du soutien du revenu ou qui ne font pas du tout partie de la population active. Je ne peux vous en parler que d'une manière générale, parce que c'est un autre groupe qui participe à cette tribune fédérale-provinciale-territoriale. La clé de la collaboration avec le gouvernement fédéral, c'est de travailler sur tous les fronts auxquels nous participons pour faire avancer les projets dont il est question ici pour améliorer soit l'accès aux services ou répondre à des besoins particuliers.

L'Entente sur le développement du marché du travail rapporte un peu plus de 130 millions de dollars à la province chaque année. Une bonne partie de cette somme est investie dans le développement des compétences et comme je l'ai dit, sert à financer d'autres programmes visant à développer le marché du travail. Cependant, il y a des gens qui n'ont pas accès à ces fonds. D'une perspective provinciale, nous n'aurions certainement pas autant d'argent à investir sans cette entente. Par conséquent, elle accroît notre pouvoir d'aplanir de grands obstacles qui ont toujours empêché certaines personnes d'avoir accès à ces fonds.

**Le sénateur Callbeck :** En gros, vous voulez accroître l'admissibilité.

**Mme Jeans :** Nous souhaitons avoir une plus grande marge de manœuvre tant pour accroître l'admissibilité que pour varier les mesures que nous prenons pour adapter le marché du travail à nos besoins.

**Le sénateur Callbeck :** Vous parlez également d'améliorer les programmes et les services offerts aux personnes handicapées. Connaissez-vous bien cet aspect?

**Mme Jeans :** Oui, je le connais bien. Comme toutes les provinces, nous avons des programmes pour les personnes handicapées. Notre ministère met surtout l'accent sur les outils visant à aider les personnes handicapées qui veulent travailler.

government in the Labour Market Development Agreement for persons with disabilities. That agreement expires at the end of March this year, but it has been recently extended to next year.

The federal/provincial/territories forum had been looking at benefits to persons with disabilities in terms of employment supports, but also broader supports to help them participate in society, as well as some way to improve income. The officials had done a fair bit of research to look at improving income because there are more persons with disabilities who are poor than the general population. They are also less likely to participate in work. Therefore we work with the federal government to improve the supports to go to work, as well as to improve income stability. In terms of the approach and the direction, that has not yet been determined with the current federal government.

**Senator Callbeck:** I want to ask you about micro-credit because that has come up a bit. I was involved with the Prime Minister's Task Force when we went across Canada in the year 2003. We heard this frequently, especially from rural women, that micro-credit would be so important to them; that they could get a loan of \$500 and set up their own little business. Half of our women entrepreneurs in Canada today come from the rural areas. Statistics show that women are really good at small business. Has micro-credit been thought of in this whole plan?

**Ms. Jeans:** It is not an element of this plan. It might be an area where this would intersect with some of the economic development approaches because, of course, to reduce poverty we want people to have a paying job. In terms of whether that has been an issue that has been explored and what is currently done, I am not sure. I know for income-support clients there is a program to support those who want to become self-employed, and there is a micro-credit program available to them. However, I can certainly investigate whether or not there are programs available and whether that has been explored, particularly as it would relate to women, and get back to the clerk of the committee.

We do have an organization for women entrepreneurs called the Newfoundland and Labrador Organization of Women Entrepreneurs. I have a vague recollection that they may have some type of small micro-credit program, but I cannot speak for sure on that.

**Senator Callbeck:** I am surprised that there is not more involving economic development worked into this plan.

**Ms. Jeans:** I believe that that is the direction we deliberately did not go in because this plan was not to be all things for all people, but rather to intersect with the government's economic development strategy. There is a skills task force; we had a White Paper on Post-Secondary Education; and there is a rural

Nous travaillons en partenariat avec le gouvernement fédéral dans l'Entente sur le développement du marché du travail pour les personnes handicapées. Cette entente prendra fin le 31 mars prochain, mais elle vient d'être prolongée d'un an.

Les collaborateurs fédéraux-provinciaux-territoriaux ont étudié les avantages que les personnes handicapées pourraient tirer de mesures d'aide à l'emploi, mais également de mesures générales pour les aider à participer à la société et à améliorer leur revenu. Les fonctionnaires ont fait beaucoup de recherches sur les moyens d'améliorer le revenu de ces personnes, parce qu'il y a plus de personnes pauvres parmi les personnes handicapées que dans la population en général. Les personnes handicapées sont également moins susceptibles de participer au travail. Par conséquent, nous collaborons avec le gouvernement fédéral en vue d'améliorer les mesures d'aide au travail, de même que les mesures visant à améliorer la stabilité du revenu. Nous n'avons pas encore déterminé quelles seraient la marche à suivre et l'orientation avec le gouvernement fédéral actuel.

**Le sénateur Callbeck :** J'aimerais vous poser une question sur le microcrédit, parce que c'est un sujet qui revient souvent. J'ai participé au groupe de travail du premier ministre, lorsque nous avons fait le tour du Canada en 2003. Nous avons fréquemment entendu dire, surtout par les femmes des régions rurales, que le microcrédit serait très important pour elles, qu'elles pourraient obtenir un prêt de 500 \$ et démarrer leur propre petite entreprise. La moitié des entrepreneuses du Canada d'aujourd'hui viennent des régions rurales. Les statistiques montrent que les femmes font d'excellentes administratrices de petites entreprises. Avez-vous songé au microcrédit dans ce plan?

**Mme Jeans :** Ce n'est pas prévu dans le plan. Il pourrait toutefois y avoir un croisement avec les méthodes de développement économique, parce que bien sûr, pour réduire la pauvreté, nous voulons que les gens aient des emplois payants. Je ne suis pas certaine qu'on a étudié la question et je ne sais pas ce qui se fait à cet égard actuellement. Je sais que pour les clients du soutien du revenu, il existe un programme visant à aider les personnes qui veulent créer leur propre emploi et qu'il y a un programme de microcrédit pour eux. Cependant, je pourrais certainement vérifier s'il y a ou non des programmes offerts, si cette possibilité a été envisagée, particulièrement pour les femmes, et faire parvenir la réponse à la greffière du comité.

Nous avons un organisme d'entrepreneuses qui s'appelle la Newfoundland and Labrador Organization of Women Entrepreneurs. Je me rappelle vaguement qu'elles ont peut-être un petit programme de microcrédit, mais je ne pourrais pas vous le dire avec certitude.

**Le sénateur Callbeck :** Je suis surprise qu'il n'y ait pas plus de mesures de développement économique dans ce plan.

**Mme Jeans :** Je pense que nous avons délibérément décidé de ne pas mettre l'accent là-dessus parce que ce plan ne doit pas tout représenter pour tout le monde, il doit plutôt s'ajouter à la stratégie de développement économique du gouvernement. Il y a un groupe de travail sur les compétences; nous avons préparé un

economic diversification strategy. This plan, therefore, was to intersect, support and complement the strategies that are either in place or being developed.

You are right, and what we heard from people all across the province was the importance of economic development and jobs, decent paying jobs in or nearby their communities as being key for poverty reduction.

**Senator Mahovlich:** I am from Northern Ontario. I thought it was four years ago — but it might have been 15 or 16 years ago — I was whitewater rafting in a little village called Ogoki, in Northern Ontario, about 400 miles north of Timmins. I got stuck and I had to stay there for a few days. It was a Native village, and the people who were working on the sewers and the plumbing were from Newfoundland. I had a wonderful time for three days with these chaps. I was wondering if this still exists, do people exit Newfoundland during high working times in other provinces. Is there an exodus of workers?

**Ms. Jeans:** Yes, senator, there has been historically. We have had people leaving to work in other areas. In history, we had fishers who went up to the coast of Labrador for the fishing season and came back. It is an area of concern that there have been an increasing number of people leaving the province, particularly with the impact of the downturn in the fishery in the 1990s and the draw from the West in terms of high paying jobs. Many people moved to find work. There are different arrangements: some commute back and forth, particularly to the West, and some have moved families up to Fort McMurray and other areas. In the 1950s and 1960s people went to central Ontario as well. There has been a significant increase in the number of people moving, particularly from rural areas, for work purposes.

**Senator Mahovlich:** Therefore, there has not been any immigration to this province in the last few years. How is immigration? I know people seem to be moving into cities. They have that problem over in Europe also. Is everyone going down to St. John's, Newfoundland, or is all the immigration attracted to the cities? Isn't anyone moving to rural areas anymore?

**Ms. Jeans:** There is an intraprovincial movement to the regional hubs around the province.

**Senator Mahovlich:** Yes, to Grand Falls.

**Ms. Jeans:** Yes, Grand Falls, Gander, Corner Brook and so on. There is a move within. We do have people coming into the province to work, particularly in the oil industry. In actual fact, the government is in the process of developing an immigration strategy to improve immigration from outside the country to address some of the labour market areas. We have had immigration for a number of years of doctors and people in the

document de travail sur l'éducation postsecondaire et il y a une stratégie de diversification de l'économie rurale. Ce plan vise donc à se conjuguer aux stratégies qui sont déjà en place ou qui sont en cours d'élaboration.

Vous avez raison, et partout dans la province, on nous parle de l'importance du développement économique et des emplois, des emplois qui offrent un salaire décent et qui se trouvent près des collectivités. C'est primordial pour réduire la pauvreté.

**Le sénateur Mahovlich :** Je viens du Nord de l'Ontario. Il y a quatre ans, je crois, mais ce pourrait être il y a 15 ou 16 ans, je faisais du rafting dans un petit village du nom d'Ogoki, dans le Nord de l'Ontario, à environ 400 milles au Nord de Timmins. Je me suis trouvé pris et j'ai dû rester là quelques jours. C'était un village autochtone, et les gens qui travaillaient aux conduites d'égout et à la plomberie venaient de Terre-Neuve. J'ai eu beaucoup de plaisir pendant trois jours avec eux. Je me demandais si c'était toujours d'actualité, si les gens de Terre-Neuve partaient encore dans d'autres provinces pendant les périodes de pointe du travail. Y a-t-il un exode de travailleurs?

**Mme Jeans :** Oui, sénateur, cela a toujours été le cas. Certains de nos concitoyens partent travailler ailleurs. Jadis, nos pêcheurs remontaient la côte du Labrador pendant la saison de la pêche, puis revenaient. Nous nous inquiétons du fait qu'il y a de plus en plus de personnes qui quittent la province et plus particulièrement de l'incidence de l'effondrement de la pêche, dans les années 1990, et du pouvoir d'attraction de l'Ouest, qui offre des emplois très payants. Beaucoup de gens déménagent pour se trouver du travail. Il y a différents arrangements : certaines personnes font la navette entre l'Ouest et ici, et d'autres déménagent avec leur famille jusqu'à Fort McMurray ou ailleurs. Dans les années 1950 et 1960, beaucoup de gens allaient vers le centre de l'Ontario aussi. Le nombre de personnes qui déménagent, qui partent surtout des régions rurales pour se trouver du travail augmente énormément.

**Le sénateur Mahovlich :** Par conséquent, il n'y a pas d'immigration dans cette province depuis quelques années. Quelle est la situation sur le plan de l'immigration? Je sais que les gens semblent déménager vers les villes. On observe le même problème en Europe. Est-ce que tout le monde se dirige vers St. John's, à Terre-Neuve, ou tous les immigrants sont-ils attirés par les villes? N'y a-t-il plus personne qui déménage en région rurale?

**Mme Jeans :** Partout dans la province, il y a migration vers les grands centres régionaux.

**Le sénateur Mahovlich :** Oui, vers Grand Falls.

**Mme Jeans :** Effectivement, Grand Falls, Gander, Corner Brook et ainsi de suite. La population terre-neuvienne migre vers la ville. Nous avons effectivement des personnes qui viennent à Terre-Neuve pour travailler, particulièrement dans l'industrie du pétrole. En réalité, le gouvernement est en train d'élaborer une stratégie d'immigration qui l'aidera à régler certaines pénuries de main-d'œuvre. Depuis plusieurs années, des médecins et d'autre

medical field, but we are looking at a more strategic approach now to attract people to work and live in the province.

**Senator Gustafson:** I have a question on transportation, and I am not talking about transportation of people getting from one job to another in the province. I am talking about transportation in the broader sense. You are on open waters here. Coming from Saskatchewan, one of our biggest problems is we are landlocked. If we had to get something to a port in Vancouver or out to the Great Lakes, we are looking at a couple of thousand miles in some cases, 1,500 miles in others. It seems to me that the open waters here should be a tremendous benefit. Or does Halifax get all the benefit of that as opposed to the ports here?

**Ms. Jeans:** Transportation is a challenge.

**Senator Gustafson:** I am talking about transportation; for instance, in shipping out potatoes, having open waters is a tremendous benefit. At least that is the way we see it in Saskatchewan because we are landlocked on so many areas where we have to transport our commodities out. It cost so much money for transportation that there is nothing left. How does that work here or are you run over by the harbours at Halifax? Do you have deep sea ports here?

**Ms. Jeans:** Yes, transportation is always an issue where a population is spread out, both in terms of movement of people and goods. There is an increased cost of bringing goods into the province via any of the major ports; mostly coming through either by truck where they have to cross the gulf through Port aux Basques, or through container ships into St. John's. All of that does add cost to goods.

Thus, you are landlocked in terms of land, and you have to truck it in. We are sealocked too, oceanlocked.

**The Chairman:** Thank you very much, and we much appreciate you coming. Give our best to the minister.

**Ms. Jeans:** I will. Thank you very much for inviting us to come and share what we are doing with our strategy.

**The Chairman:** Colleagues, we now have a miracle presentation here today. We have been having some difficulty. One of witnesses is not well and another is not able to come. However, we have got two very fine people together as our new panel. We have Colleen Kennedy, Executive Director of the Gros Morne Co-operating Association. She also is representing the Rural Secretariat of Corner Brook-Rocky Harbour. Also with us is Doris Hancock from the Western School Board Partnering Committee, and Sean St. George, Executive Director of the RED Ochre Regional Board Inc. They will all get together and be our newly-formed panel.

personnel médical viennent s'installer à Terre-Neuve pour travailler dans le domaine de la santé, mais nous cherchons à nous doter d'une approche plus stratégique visant à attirer des étrangers qui viendraient travailler et s'établir dans la province.

**Le sénateur Gustafson :** J'ai une question concernant le transport, et je ne parle pas du transport pour se rendre d'un emploi à l'autre dans la province, mais plutôt du transport dans un sens plus général. Vous avez accès à la mer. Étant moi-même de la Saskatchewan, je sais qu'un des plus gros problèmes dans cette province est que nous sommes enclavés à l'intérieur des terres. Pour expédier quoi que ce soit via un port de Vancouver ou par les Grands Lacs, il faut le transporter sur 1 500 et 2 000 milles. Il me semble que votre accès direct à la mer devrait être un atout de taille. Est-ce plutôt Halifax qui en profite vraiment par rapport à tous les autres ports?

**Mme Jeans :** Le transport est effectivement problématique.

**Le sénateur Gustafson :** Je parle de transport. Par exemple, pour expédier des pommes de terre, il me semble que d'avoir accès direct à la mer est très avantageux. C'est du moins ainsi que quelqu'un de la Saskatchewan verrait les choses parce que nous sommes si coincés dans l'intérieur des terres que nous devons transporter nos marchandises jusqu'aux frontières. Le transport est si coûteux qu'à la fin, il ne reste plus rien. Comment cela fonctionne-t-il ici ou le port d'Halifax occupe-t-il toute la place? Avez-vous des ports en eaux profondes?

**Mme Jeans :** Le transport est toujours effectivement un problème dans les régions où la population est clairsemée, à la fois pour le transport passagers et pour le transport marchandises. Le coût de transport des marchandises jusque dans la province en passant par un des grands ports est plus élevé; ce qui coûte le plus cher, c'est le transport par camions qui franchissent le golfe à Port aux Basques ou par porte-conteneurs jusqu'à St. John's. Le résultat, c'est que les marchandises coûtent plus cher.

Par conséquent, on n'a pas vraiment accès à la mer, et il faut faire le transport par camion. Nous n'avons pas plus accès à la mer que vous.

**Le président :** Je vous remercie beaucoup, et nous vous sommes très reconnaissants d'être venue témoigner. Vous transmettez nos salutations au ministre.

**Mme Jeans :** Je le ferai. Je vous remercie beaucoup de nous avoir invités à partager avec vous ce que nous faisons en matière de stratégie.

**Le président :** Chers collègues, nous allons maintenant assister à un véritable tour de force. Nous avons eu des pépins. Un des témoins est malade et l'autre, incapable de venir témoigner. Toutefois, nous avons réussi à trouver deux personnes qui feront d'excellents témoins. Je vous demanderais donc d'accueillir Colleen Kennedy, directrice exécutive de Gros Morne Co-operating Association. Elle représente aussi le Rural Secretariat de Corner Brook-Rocky Harbour. Doris Hancock, du Western School Board Partnering Committee, et Sean St. George, directeur exécutif du RED Ochre Regional Board Inc., vont aussi se joindre à nous. Ensemble, ils vont former notre nouveau groupe de témoins.

**Colleen Kennedy, Executive Director, Gros Morne Cooperating Association:** Good morning. My paying job is as Executive Director with the Gros Morne Co-operating Association, and we are a "friends of the park" group. My volunteer job is chair of the Rural Secretariat and past chair of the RED Ochre Regional Board that Mr. St. George works for, so I have been involved in social and economic issues in Western Newfoundland and on a provincial rural secretariat board for about 12 to 15 years now.

I am the bad girl in the class; I do not have a formal presentation. I will be speaking as I know it and if you have any questions, feel free to ask.

I will start with economics. We have always felt we have been strong in resources in Newfoundland. However, we have not maximized profits by selling ourselves at the raw material state, and we have never got into secondary processing and trying to maximize what we could get from the resources that we use. We have been really weak in that, but we feel that we are moving in that direction. Much of our problem is we have not done long-term planning. We have reacted to situations rather than been proactive in planning. We are getting better at that, and it has been a really big change for our rural areas because it was not until fishery collapsed in the 1990s that it forced us to have to think farther ahead.

From a connectivity point of view: From the Rural Secretariat, we had to identify what would change us in 2020. We went through all the issues, and every time we talked out an issue, we came back to connectivity. We are the only province in Canada that does not have a direct link to the mainland, so we are forced to use the ferry and air services.

**The Chairman:** Really?

**Ms. Kennedy:** We need a direct link that gives us a better competitive edge in the marketplace. We feel this would increase our business opportunity, the longevity of our jobs, our profit margins and really take us into the future. If there is one thing that could change the face of who we are, especially for rural people, it would be the connectivity.

The other big challenge we face is the seasonality of jobs. Much of our industry is resource-based, such as fishery and forestry. It is very seasonal. We moved into the tourism business, also a seasonal occupation. Many jobs are low-paying jobs that force people into programs on EI in the winter, which is really not a way of continuous living.

In terms of our human resources, not too many people under the age of 30 live and raise kids in our communities in Western Newfoundland, and all across Newfoundland. This has impacted our health and our education. Our enrolment in schools has dropped to the point that now we are often doing only core programming. Our kids in rural Newfoundland do not have

**Colleen Kennedy, directrice exécutive, Gros Morne Cooperating Association :** Bonjour. Je suis directrice exécutive de Gros Morne Co-operating Association, un groupe d'« amis du parc ». De plus, à titre bénévole, je préside le Rural Secretariat du RED Ochre Regional Board, organisme pour lequel travaille M. St. George et dont je suis une ex-présidente. Je travaille donc dans le secteur socioéconomique de l'Ouest de Terre-Neuve et au sein d'un conseil provincial de secrétariat rural depuis 12 à 15 ans.

Il faudra m'excuser, mais je n'ai pas fait mes devoirs. Je n'ai pas préparé de déclaration officielle. Je vais vous décrire la situation telle que je la connais et, si vous avez des questions, n'hésitez pas à m'interrompre.

Commençons par parler d'économie. Nous avons toujours eu le sentiment d'avoir des ressources en abondance à Terre-Neuve. Toutefois, nous n'en avons pas tiré le parti le plus avantageux en les vendant sous forme de matières premières, et nous ne sommes jamais passés à l'étape de la transformation secondaire pour essayer d'en tirer le maximum. Ce fut là notre faiblesse en réalité, mais nous estimons être maintenant engagés dans la bonne voie. Une grande partie de notre problème réside dans le fait que nous n'avons pas fait de planification à long terme. Nous avons réagi aux situations plutôt que d'être proactifs et de planifier. Nous nous améliorons, et cela a représenté un changement vraiment important pour nos régions rurales parce qu'il a fallu attendre l'effondrement des pêches durant les années 1990 pour comprendre qu'il fallait penser à plus long terme.

Parlons maintenant de connectabilité. Du Rural Secretariat, nous avons dû repérer les sources de changement pour nous en l'an 2020. Nous avons passé en revue tous les dossiers, et chaque fois, nous constatons que nous sommes la seule province du Canada qui n'est pas directement reliée au continent, ce qui nous oblige à recourir aux traversiers et au transport aérien.

**Le président :** Vraiment?

**Mme Kennedy :** Nous avons besoin d'une liaison directe qui nous confère un meilleur atout sur la concurrence commerciale. Nous estimons que nous pourrions ainsi accroître nos débouchés commerciaux et faire en fait un saut dans le futur. Et s'il y a une chose qui pourrait changer notre réalité, surtout dans les régions rurales, ce serait la connectabilité.

L'autre grand défi auquel nous faisons face est le caractère saisonnier des emplois. Une grande partie de notre industrie est axée sur les ressources, par exemple la pêche et l'exploitation forestière. Ce sont des secteurs très saisonniers. Nous avons une industrie touristique également, mais elle est aussi saisonnière. Beaucoup d'emplois paient peu, ce qui oblige les gens à s'inscrire à des programmes d'assurance-emploi durant l'hiver, ce qui n'est pas vraiment une façon de vivre.

Pour ce qui est de nos ressources humaines, il n'y a pas beaucoup de Terre-Neuviens de moins de 30 ans qui habitent dans nos localités de l'Ouest de Terre-Neuve et qui y élèvent des enfants, phénomène commun à toute la province. Cela a eu un impact sur notre santé et notre éducation. Les inscriptions à l'école ont baissé au point où nous offrons souvent maintenant un

access to a lot of programs in the science field and it is basically the core programming that would be offered in about 80 per cent of our communities here.

Our health is our biggest challenge of all. We have an aging population. We have a decline in access to our human resources and our professional people, and we have an added expense of an aging population that puts more of a demand on the service. This has been a huge challenge for us in recognizing that we have fewer dollars to provide the service.

Then we move to regionalization, which becomes another burden on rural Newfoundlanders because they then have to drive for every appointment. They have to come to Corner Brook or St. John's for CAT scans, MRIs, dialysis, a whole list of services that perhaps other people take for granted. For example, the birth of a baby — a very big event — means that the mother has to travel three to four hours to have her baby.

There have been many issues that have impacted the big picture and for us; it is all connected. We have seen, in trying to work through a long-term plan, that programming and policy was set years ago and it has got to change to meet the changing needs of the people. That can only happen with the input of the people and the communities. We feel very strongly about that.

Ms. Jeans spoke earlier about the drug-card program. We have always talked about how to move people from low-paying jobs or off the system into the workforce. However, we always come back to the problem of if they work for \$7 an hour, they lose all the drug benefits and all access to health care, so there is no incentive. We need a sliding-scale system where people can work and make a certain amount of money and still keep these benefits, which would encourage them to seek employment.

The question, I believe by Senator Mercer, was how can we afford to do that? We cannot afford not to because when we run the numbers over a 20-year period, putting people back into the workforce is less of a burden on our social programming for the long term. For the short term, yes, it does seem like it is a very big luxury, but for the long term, I believe it is our only option.

We have also created federal programs, such as job creation. We go out to our communities, and they look at it as some type of social hand-out. It is worth doing the job, but it is not insurable. Every employer in the province has to provide insurable earnings. With job creations — which are Service Canada Centres now — employers can hire somebody and make work in for 12, 14 or 16 weeks, and, at the end of the day, they do not qualify for a

programme d'études de base. Les enfants des régions rurales de Terre-Neuve n'ont pas accès à beaucoup de programmes dans le domaine scientifique, et 80 p. 100 environ des membres de nos collectivités suivent essentiellement le programme d'études de base.

La santé est notre plus grand défi. Nous avons une population vieillissante. Nos ressources humaines et nos professionnels baissent en nombre, alors que le vieillissement de la population accroît les dépenses et fait augmenter la demande de services. Il nous a été très difficile de reconnaître que nous avons moins d'argent pour assurer les mêmes services.

Nous en venons maintenant à la régionalisation, qui devient un autre fardeau pour les Terre-Neuviens des régions rurales parce qu'ils doivent maintenant se déplacer sur les routes pour chaque rendez-vous. Ils doivent se rendre à Corner Brook ou à St John's pour un tomodensitogramme, pour un test de résonnance magnétique, pour de la dialyse, pour une foule de services que d'autres tiennent peut-être pour acquis. Ainsi, la naissance d'un enfant — un très grand événement — signifie que la mère doit se déplacer pendant trois à quatre heures pour accoucher.

De nombreux problèmes ont eu une influence sur la situation générale et sur nous; tout est relié. Nous avons constaté, lorsque nous avons essayé de dresser un plan à long terme, que les programmes et la politique dataient déjà de plusieurs années et qu'il fallait les changer pour répondre aux nouveaux besoins de la population. Cela ne peut se faire qu'avec la participation de la population et des localités. C'est là quelque chose à laquelle nous tenons beaucoup.

Mme Jeans vous a parlé tout à l'heure du programme relatif aux médicaments. Nous avons toujours discuté de la manière d'améliorer le sort des travailleurs à faible revenu et d'intégrer les sans-emploi à la population active, de réduire leur dépendance à l'égard des programmes sociaux. Cependant, nous en revenons toujours au même problème : s'ils gagnent sept dollars de l'heure, ils perdent tous les avantages relatifs aux médicaments et l'accès aux soins de santé gratuits. Il n'y a donc pas d'incitatif à travailler. Nous avons besoin d'un système à échelle mobile dans le cadre duquel on peut travailler et gagner un certain revenu tout en conservant ces avantages, ce qui encouragerait les gens à se trouver de l'emploi.

La question posée par le sénateur Mercer, je crois, était de savoir où trouver les moyens de le faire? Or, nous n'avons pas les moyens de ne pas le faire parce que, si l'on fait le calcul sur une période de 20 ans, il est moins coûteux de réintégrer les gens à la population active, sur le plan des programmes sociaux à long terme. À court terme, effectivement, il semble qu'on se paie un gros luxe, mais à longue échéance, je crois que c'est notre seule option.

Nous avons aussi mis sur pied des programmes fédéraux, comme des programmes de création d'emplois. Nous sommes allés dans les collectivités, qui les perçoivent comme une forme de charité sociale. Le travail est utile, mais ce ne sont pas des gains assurables. Chaque employeur de la province doit offrir une rémunération assurable. Avec la création d'emplois — qui relève désormais de centres de Service Canada —, les employeurs

program. In rural Newfoundland, it is not a matter of going out and finding another job for the next 20 to 30 weeks or until the season opens up in the spring.

The biggest issue, I feel, is we have to engage communities and let them be a part of the solution. We cannot make policy that we believe is going to fit all; it does not fit all. Policy has to be flexible enough to meet regional needs. Regionalization is a good step, a positive step, but we also have to be sensitive to the local needs and how to provide the best service in local communities for the resources that we have.

That is my take on the situation; it is probably a bird's eye view.

**Doris M. Hancock, Regional Partnership Planner, Corner Brook-Rocky Harbour Region Rural Secretariat:** Thank you very much for the opportunity to share some of our work with you. I am the regional planner for the Rural Secretariat and Ms. Kennedy is one of my co-chairs. In 2004, the province was divided into nine regions with 10 planners and, really, the mandate was to look at long-term planning under social, economic, environmental and cultural aspects. This work right here that I am doing with many of our local partners really fits into the social category, and if you consider the national sustainability index, it comes under, I guess, human capital development.

We did not start with poverty. We started because there were concerns in some of our communities that children, upon entering school, were not in school enough to succeed and progress from grade to grade in a way that was beneficial to them. Therefore, that is where our concern started and the partnership continued from there.

The document I have prepared really speaks to your mandate under the examination of the dimension and depth of rural poverty, the key drivers of reduced opportunity for rural Canadians and the provision of recommendations for measures mitigating rural poverty and reduced opportunity.

Within the school board, our partnership was to bring government and community agencies together and provide a forum to come up with a solution. When we started, we used what the provincial government has developed around Community Accounts, and I do not know if you are familiar with that. It is an extensive web-based data system with social, economic and environmental indicators that is open for public access and can really be used for anything from business to social planning. All of our activity was informed along the way, and we used master's-level research students to guide our path.

peuvent embaucher quelqu'un et créer de l'emploi pour 12, 14 ou 16 semaines, mais, en bout de ligne, ces travailleurs ne sont pas admissibles à un programme. Dans la région rurale de Terre-Neuve, ce n'est pas une question d'aller se trouver un autre emploi pour les 20 à 30 semaines suivantes ou jusqu'à ce que la saison débute, au printemps.

Le plus gros problème, selon moi, est de convaincre les collectivités de se mobiliser et de faire partie de la solution. Il est impossible de concevoir une politique universelle; elle ne s'adapte pas à toutes les situations. La politique doit être suffisamment souple pour répondre aux besoins régionaux. La régionalisation est une bonne chose, mais il faut aussi être attentif aux besoins locaux et à la façon d'offrir le meilleur service dans les localités en fonction des ressources dont nous disposons.

C'est donc ainsi que je vois la situation. C'est probablement une vue en plongée.

**Doris M. Hancock, Planification régionale du partenariat, Corner Brook-Rocky Harbour Region Rural Secretariat :** Je vous remercie vivement de m'avoir invitée à venir vous décrire certains de nos travaux. Je suis chargée de la planification régionale pour le Rural Secretariat, et Mme Kennedy est l'une de mes coprésidents. En 2004, la province a été divisée en neuf régions dotées de dix planificateurs et, en réalité, notre mandat était d'examiner la planification à long terme, dans ses dimensions sociale, économique, environnementale et culturelle. Le travail que j'effectue ici même avec de nombreux partenaires locaux tombe en réalité dans la catégorie sociale et, si vous tenez compte de l'indice de durabilité national, il relève, je suppose, du développement du capital humain.

La priorité numéro un au départ n'était pas la pauvreté. Le partenariat est plutôt venu du fait que certaines collectivités estimaient que leurs enfants, lorsqu'ils commençaient à fréquenter l'école, n'étaient pas là suffisamment longtemps pour assurer leur réussite et pour progresser d'année en année, ce qui les désavantageait. Elles ont donc commencé à s'inquiéter, et de là est venue l'idée du partenariat.

Le document que j'ai préparé relève en réalité de votre mandat du fait que vous devez examiner la dimension et l'ampleur du phénomène de la pauvreté rurale et les principaux facteurs du manque de débouchés pour les Canadiens ruraux et présenter des recommandations en vue de les atténuer.

Au sein du conseil scolaire, notre partenariat consistait à rassembler les organismes gouvernementaux et communautaires et à former une tribune pour en arriver à une solution. Quand nous avons commencé nos travaux, nous nous sommes servis de ce que le gouvernement provincial avait élaboré en termes de comptes communautaires. J'ignore si vous en connaissez le principe. Il s'agit d'un énorme système de données sur le Web qui regroupe des indicateurs sociaux, économiques et environnementaux auxquels le grand public a accès et qui peut vraiment être utilisé par n'importe qui, allant du commerçant à un organisme de planification sociale. Toute notre activité a été éclairée tout au long, et nous avons eu recours à des étudiants de niveau de maîtrise pour faire la recherche et nous guider.

Our first initiative was to look at the communities and schools here, and we identified one school in particular as having more issues related to needing more resources. The school was seeing people come in from smaller communities who were struggling with a whole myriad of social issues. There were a high number of referrals to child protection. Many of these had not actually been to a point where the Children's Aid Society could intervene, but there was certainly a lot of communication back and forth around what was happening with children and families in our communities.

From that, we identified that a school social work resource was needed to link children and improve academic achievement, families and communities. Now, you might say this is a common service throughout Canada in most schools, but we were one of two provinces that never had school social work services, and where we had social workers in the schools, they were there under a child protection mandate. It was not prevention. Our efforts were to really get in there with prevention and early identification of issues to build a strong resource and relationship for children early in their lives and that of their families' as well.

Our work implemented a position that was 100 per cent preventative. We did that with community mobilization funding from the Department of Justice Canada at the time. On the basis of that, we were able to evaluate the position and establish some base-line indicators.

You will see in the report the indicators we tracked were below the ones that the province was tracking. We tracked school attendance, lateness, absenteeism and behaviour, and from that, we found within this one school that the greatest group that had an issue with absenteeism was the kindergarten class. If you cannot get children to school, how will they learn to be productive citizens? We started to track our indicators in line with our intervention of the social work position. The information contained in the document given to you is not meant to be generalized to any community, but it will show how we understand what is happening with our children early in life and the importance of social supports.

We evaluated that position and found it to be very beneficial and went on, then, to try to understand more about what was happening in the school. We then accessed another level of Community Account, which was a neighbourhood account. It is not publicly available data, but the Newfoundland statistics identified 23 geographic neighbourhoods within the Corner Brook area. Therefore, we proceeded to do an analysis, or what we called at the time a "poverty profile," of the Corner Brook area. We found out that, while we often refer to poverty as being in this neighbourhood or that neighbourhood, it was really prevalent throughout the city and the area. There were five neighbourhoods that were identified for having high levels of low-income families. These five neighbourhoods all fit into the catchment area for the one school with which we were trying to

Notre première initiative a été d'examiner les localités et les écoles ici, et nous avons repéré une école en particulier qui avait plus de besoins liés à un manque de ressources. On y voyait entrer des enfants en provenance de plus petites localités qui étaient aux prises avec une foule de problèmes sociaux. Il y avait un grand nombre de références au service de protection de l'enfance. Bon nombre de ces cas n'en étaient pas vraiment au point où la société d'aide à l'enfance devait intervenir, mais il y avait certes beaucoup d'échanges au sujet de ce qui arrivait à des enfants et à des familles de nos localités.

À partir de là, nous avons établi qu'il fallait à l'école un intervenant social pour faire le lien avec les enfants et améliorer le rendement scolaire, la vie familiale et la vie collective. Vous allez peut-être croire qu'il s'agit-là d'un service courant dans la plupart des écoles au Canada, mais nous étions une des deux provinces qui n'avaient jamais eu d'intervenant social à l'école, et, là où il y en avait, ils étaient chargés de protection de l'enfance, plutôt que de prévention. Nos efforts ont visé à vraiment y faire de la prévention et à repérer tôt les problèmes de manière à établir une certaine présence tôt dans la vie des enfants et dans celle de leurs familles.

Nos travaux ont permis de créer un poste de prévention exclusivement. Nous l'avons fait au moyen de fonds réservés à la mobilisation communautaire en provenance du ministère de la Justice du Canada. À partir de là, nous avons pu évaluer le poste et établir certains indicateurs de base.

Dans le rapport, vous pourrez voir les indicateurs que nous avons utilisés et constater qu'ils étaient inférieurs à ceux que suivait la province. Nous avons assuré un suivi de la présence à l'école, des retards, de l'absentéisme et du comportement et, à partir de ces données, nous avons constaté, dans une seule école, que le groupe qui présentait le plus de problèmes d'absentéisme était celui de la maternelle. Si ces enfants ne vont pas à l'école, comment peuvent-ils apprendre à être des citoyens productifs? Nous avons commencé à suivre nos indicateurs avec l'aide de l'intervenant social. L'information fournie dans le document qui vous a été remis ne fait pas de généralisation au sujet des localités, mais elle vous renseignera sur la façon dont nous interprétons ce qui se passe chez nos enfants dès la petite enfance et l'importance des soutiens sociaux.

Nous avons évalué le poste et avons constaté qu'il était très avantageux. Nous avons donc essayé ensuite de comprendre davantage ce qui se passait à l'école. Nous avons alors obtenu accès à un autre niveau de compte communautaire, soit un compte de quartier. Ces données ne sont pas publiques, mais les données statistiques de Terre-Neuve ont permis de repérer 23 secteurs géographiques dans la région de Corner Brook. Par conséquent, nous avons commencé à faire une analyse ou ce que nous appelons alors un « profil de la pauvreté » de la région. Nous avons découvert que, bien qu'on parle souvent de pauvreté comme étant ancrée dans ce quartier-ci ou dans tel autre, elle est en réalité présente partout dans la ville et dans la région. Nous avons repéré cinq secteurs où il y avait beaucoup de familles à faible revenu. Les cinq se trouvaient tous dans le territoire d'une

work. No wonder the school was having difficulty. It had an enormous amount of pressure on it to respond to changing social circumstances and a generational issue that was enormous.

Now we have the poverty profile and the findings from that, which are outlined in the report, to inform our work. The importance of having preventative resources to deal with poverty at the local level becomes very important in the course of identifying best practices around the school social work position. We identified programs that Family Services Canada have, such as the Families and Schools Together Canada and the fast track program. These were expensive programs. We found the resource to implement them, but the continuation and sustainability of these programs is very much at risk. Provincially, there is only so much money in the education system to go around. The benefits of school social work positions have been recognized for many years, and there are documents to support that. However, that was never the way the province went, and we hope that, through this process, we can inform some decisions at the provincial level.

Our findings are very revealing. Some of the comments of the people we interviewed — the parents and key informants — were very much in keeping with your report, in the first level of your work, and the National Anti-Poverty Organization around the social exclusion that results from poverty. We are trying to come up with a local solution that would help us alleviate this. We know from other research that was done here — the study on intergenerational dependence on social assistance — that it is a generational problem. Many of the children we are seeing are in receipt of income support. It is going to take many years to solve this problem, and it is very likely that these children will go back to being income-support recipients unless we have other intervention measures.

Some of these reports I have included in the appendix of this report for your benefit. With respect to the initiatives that we are doing now, because the partners were so committed to this, they have taken regional monies to support the social work position in the school over the next three-year period. Therefore, it is very much horizontal collaboration at a regional level to actually intervene and impact what we are seeing in our community.

From the committee's perspective, we would very much like to see increased collaboration between the federal and provincial governments to address poverty — child poverty in particular — child care and changes in taxation. Where we have demonstrated preventative services in provinces that do not have the same level of services as most other provinces, we would like that to be addressed, so there is more of a levelling influence amongst the support services in the education system. If we are to have an impact for sustainable human capital development, it needs to

même école avec laquelle nous tentions de travailler. Il n'est pas étonnant que l'école ait connu des difficultés. Elle était soumise à d'énormes pressions pour réagir aux circonstances sociales changeantes et à d'énormes problèmes générationnels.

Nous avons maintenant le profil de la pauvreté et les conclusions qui en résultent. Vous les trouverez dans le rapport. L'importance d'avoir des ressources en matière de prévention pour traiter de la pauvreté au niveau local devient essentielle pour définir les pratiques exemplaires reliées au poste d'intervenant social à l'école. Nous avons repéré des programmes qu'offrent Services à la famille — Canada, par exemple Familles et écoles travaillant ensemble Canada et le programme de traitement accéléré. Nous avons trouvé les ressources pour les mettre en œuvre, mais leur prolongation et durabilité sont très compromises. À l'échelle provinciale, les fonds à se partager en matière d'éducation sont limités. Les avantages des postes d'intervenant social à l'école ont été reconnus pendant de nombreuses années, et il existe des documents à leur appui. Cependant, ce n'est jamais la voie qu'a adoptée la province, et nous espérons que, dans le cadre du processus actuel, nous pourrions éclairer certaines décisions au niveau provincial.

Nos constatations sont très révélatrices. Des commentaires faits par des personnes interviewées — les parents et les principales sources d'information — concordaient énormément avec votre rapport sur la première phase de vos travaux et avec ce qu'a dit l'Organisation nationale anti-pauvreté au sujet de l'exclusion sociale qui résulte de la pauvreté. Nous tentons de trouver une solution locale qui nous permettrait d'atténuer ce problème. Nous savons, par d'autres études qui ont été effectuées ici — l'étude sur la dépendance intergénérationnelle en matière d'assistance sociale — qu'il s'agit d'un problème qui se transmet de génération en génération. Bon nombre des enfants que nous voyons vivent de mesures de soutien du revenu. Il faudra bien des années pour résoudre le problème, et il est fort probable que ces enfants redeviendront des prestataires du soutien du revenu à moins que nous n'adoptions d'autres mesures d'intervention.

J'ai inclus à votre intention certains de ces rapports dans l'annexe au présent document. En ce qui concerne nos initiatives actuelles, comme les partenaires sont si engagés, ils ont pris des fonds régionaux pour soutenir le poste d'intervention sociale à l'école pour les trois prochaines années. Par conséquent, il s'agit d'une collaboration très horizontale au niveau régional en vue de réellement intervenir et d'influencer ce que nous voyons dans la localité.

Du point de vue du comité, nous aimerions beaucoup voir une collaboration accrue entre les gouvernements fédéral et provincial en vue de s'attaquer à la pauvreté — particulièrement à la pauvreté chez l'enfant —, aux services à l'enfance et à des changements fiscaux. Là où on offre des services de prévention dans les provinces qui n'offrent pas le même niveau de service que la plupart des autres, nous aimerions qu'on y voie, pour qu'il y ait plus de nivellement entre les différents services de soutien de l'éducation. Si nous souhaitons avoir un impact sur le

happen now, especially in our rural communities, as we are in the crux of so much change; it is a critical period.

We need further research into the school-level indicators in tracking horizontal collaboration within our government and our regions. Also, we would really like to see — to follow up on Ms. Kennedy's comments — more regional and flexible solutions that come from rural people being involved and having more direct control over resources to deal with what they are seeing. The solutions that come out of urban communities and urban Canada do not always work for our communities. I believe if Ms. Park had been here, from some of the work she was doing, she would further support some of that and what we are seeing here.

I cannot go over everything that is here, but I will say many of the people on very low incomes that we spoke to knew they never had a lot of money or a lot of disposable income. However, they did not see themselves as living in poverty, and they felt, many of them, that they had very rich lives; money was not the only factor that contributed to their quality of life. It was a big determining factor, but they certainly did not feel they were living in poverty and wanted as much for their children as any parent would.

I have put together this information so you can review it, and if you need to get back to me, please do.

**The Chairman:** Thank you very much. This is the kind of information we need to hear as we start off on this journey.

**Sean St. George, Executive Director, RED Ochre Regional Board Inc. (Regional Economic Development Board):** Good morning, senators. The RED Ochre Regional Board is one of the 20 economic boards in the Province of Newfoundland and Labrador. We are funded federally and provincially to do community economic development throughout the province of Newfoundland and Labrador. We are very much part of the system of community development organizations in Nova Scotia, P.E.I. and New Brunswick. In other provinces, it would be the Community Futures Program, with which you are familiar.

At the RED Ochre Regional Board, we cover the area from Trout River, which is north of the City of Corner Brook. It includes the park area and up to the community of St. Barbe. This is approximately 400 kilometres. We cover 34 communities with an average population of 264. We estimate the total population — and Census Canada will confirm — to be less than 9,000 now, approximately 8,800, based on a drop of approximately 13,000 a number of years ago. We have seen a 26 per cent drop in our population.

développement durable du capital humain, il faut le faire dès maintenant, surtout dans nos collectivités rurales, étant donné que nous vivons tant de changements importants. La période est critique.

Il faut effectuer plus de recherches sur les indicateurs dans les écoles afin de faire le suivi de la collaboration horizontale au sein de notre gouvernement et de nos régions. De plus, nous aimerions réellement voir — pour en revenir aux commentaires de Mme Kennedy — à des solutions plus régionales et plus souples venues des membres des régions rurales qui y participeraient et qui exerceraient un contrôle plus direct sur les ressources afin de régler les problèmes qu'ils constatent. Les solutions issues des centres urbains et des grandes villes canadiennes ne s'appliquent pas toujours à nos localités. Je crois que, si Mme Park avait été ici, elle serait d'accord avec ce que je viens de dire et ce que nous constatons.

Je ne peux pas passer en revue avec vous tout ce qui se trouve dans le document, mais sachez qu'un grand nombre des personnes à très faible revenu auxquelles nous avons parlé savaient qu'elles n'avaient jamais eu beaucoup d'argent ou beaucoup de revenu disponible. Par contre, elles ne se voyaient pas comme vivant dans la pauvreté et estimaient, en grand nombre, qu'elles avaient une vie riche; l'argent n'est pas le seul facteur qui contribue à la qualité de vie. C'était là un très grand facteur déterminant, mais elles n'avaient certes pas l'impression de vivre dans la pauvreté et souhaitaient voir leurs enfants réussir autant que tous les autres parents.

J'ai réuni ces renseignements pour que vous puissiez les examiner et, si vous avez besoin de plus de précision, n'hésitez pas à communiquer avec moi.

**Le président :** Je vous remercie beaucoup. C'est là le genre d'information dont nous avons besoin dans notre début d'enquête.

**Sean St. George, directeur exécutif, RED Ochre Regional Board Inc. (Conseil de développement économique régional) :** Honorables sénateurs, bonjour. Le RED Ochre Regional Board est l'un des vingt conseils économiques de Terre-Neuve-et-Labrador. Nous sommes subventionnés par le gouvernement fédéral et le gouvernement provincial en vue de faire du développement économique communautaire partout dans la province. Nous sommes une partie intégrante du réseau d'organismes de développement communautaire de Nouvelle-Écosse, de l'Île-du-Prince-Édouard et du Nouveau-Brunswick. Dans d'autres provinces, on en parlerait comme du Programme de développement des collectivités que vous connaissez.

Le RED Ochre Regional Board concentre son activité sur la région de Trout River, qui se trouve au nord de la ville de Corner Brook. Elle inclut le parc et la localité de St. Barbe, soit quelque 400 kilomètres de superficie. Nous sommes donc au service de 34 localités dont la population moyenne est de 264 âmes. Nous évaluons la population totale — donnée qui sera confirmée par Recensement du Canada — à moins de 9 000 actuellement, de 8 800 à peu près, à cause d'une baisse de la population, qui était de 13 000 environ il y a quelques années. En effet, notre population a baissé de 26 p. 100.

As a board, we have focused on some key components of community economic development, human resource development, marketing business development, infrastructure, policy and environmental integrity or sustainability. Lately, we have become very much involved in research and development because the challenges that we face require much more depth than we anticipated over the years, and we are certainly working toward it.

The areas that we have been doing work in, in particular in our zone, are the three economic sectors: forestry, fishery and tourism. We have had some successes. Tourism, in 1992, brought in approximately \$10 million and employed 380 people in the region. Today, it is a \$35-million economy that employs more than 1,300 people. I would say we would have to give credit to the federal and provincial government, to Parks Canada and the many groups that came together to build on our assets after the cod moratorium was declared.

We live in an area of Canada that has been inhabited the longest by people; over 5,000 years of continuous human history. We are the site of the Viking settlement 1,000 years ago. We have a history of European settlers, French, Irish, Scottish and English. It makes for interesting stories; and we have pride. People really do love the communities. One effect that we do find when people leave is that it is really hard on them. Going to Fort McMurray for a job is one thing, but having to leave their family or their way of life is another.

We, as a board, have taken certain steps, which I will address under the six items. We have taken steps to deal with human resource development. Over the years, with support from Services Canada, we have done a great deal of work with literacy. We were the local proponent. That has ended, but 40 per cent of our people still cannot read and write, so we still struggle with what to do with that aspect of our communities.

We have marketing of business. I have to say federal and provincial programming have been good. We have seen a marked decrease in fisheries and forestry-related business, but we have used programs and services to develop a variety, to match the assets of the National Park and national historic sites in the region, the Aboriginal sites in Port au Choix, Bird Cove, the beauty of Gros Morne National Park.

Under infrastructure, we have been supported strongly by both levels of government with highway systems, new schools and two new hospitals in the last 10 years. Those basic kinds of infrastructure then lead into the whole issue of education and health.

En tant que conseil, nous avons mis l'accent sur des éléments clés du développement économique communautaire, du développement des ressources humaines, du développement d'entreprises de commercialisation, de l'infrastructure, de la politique et de l'intégrité ou de la durabilité environnementales. Dernièrement, nous avons fait beaucoup de travaux de R-D parce que les défis auxquels nous sommes confrontés sont beaucoup plus exigeants que nous l'avions prévu au fil des ans, et nous y travaillons fort.

Les secteurs auxquels nous avons travaillé, particulièrement dans notre zone d'activité, sont la foresterie, la pêche et le tourisme. Nous avons connu certains succès. En 1992, le tourisme a rapporté quelque 10 millions de dollars et fait travailler 380 personnes dans la région. Actuellement, il représente une économie de 35 millions de dollars qui emploie plus de 1 300 travailleurs. Il faut en attribuer le crédit au gouvernement fédéral et à la province, à Parcs Canada et à de nombreux groupes qui se sont réunis pour utiliser nos actifs comme tremplin une fois qu'a été décrété le moratoire sur la pêche de la morue.

Nous habitons dans la région du Canada habitée depuis le plus longtemps par l'être humain, soit sur plus de 5 000 ans. C'est chez nous que se sont établis les Vikings il y a 1 000 ans. Pleins d'Européens, de Français, d'Irlandais, d'Écossais et d'Anglais notamment, se sont établis chez nous. Nous avons une riche histoire dont nous sommes fiers. Les gens aiment vraiment leur localité. Nous constatons que ceux qui doivent la quitter trouvent cela très pénible. C'est une chose que d'aller à Fort McMurray pour travailler, mais c'en est une autre de quitter sa famille ou de renoncer à son mode de vie.

Nous, en tant que conseil, avons pris certaines mesures que je vais vous énumérer sous six rubriques. Ainsi, nous avons fait du développement de ressources humaines. Au fil des ans, avec le soutien de Service Canada, nous avons fait beaucoup de travail d'alphabétisation. Nous en étions le promoteur local. Ce programme a maintenant pris fin, mais 40 p. 100 de notre population continuent d'être incapables de lire et d'écrire, de sorte que nous poursuivons notre réflexion sur ce qu'il faut faire à cet égard.

Nous faisons aussi de la commercialisation dans les entreprises. Je dois dire que les programmes fédéraux et provinciaux sont excellents. Nous avons été témoins d'une baisse marquée de l'activité dans le secteur des pêches et de l'exploitation forestière, mais nous avons eu recours à des programmes et à des services pour développer de la variété, pour mettre en relief les actifs des parcs nationaux et des lieux historiques nationaux de la région, soit les emplacements autochtones de Port au Choix et de Bird Cove et la beauté du parc national Gros Morne.

En matière d'infrastructure, nous avons reçu un appui très solide de deux ordres de gouvernement pour la construction d'autoroutes, de nouvelles écoles et de deux nouveaux hôpitaux au cours des dix dernières années. Ce genre d'infrastructures de base nous ouvrent la porte à tous les domaines de l'éducation et de la santé.

We have seen positives: environmentally, under the integrated coastal shelf management with Fisheries and Oceans Canada, and Ms. Kennedy is working with waste management. We are starting to see that communities want to address that.

Under research and development, we are just starting. We have a new partnership with Memorial University to look at research in fisheries in the areas of social, biological and environmental with respect to how the world is changing around us and how we should work with that.

Basically, we put steps in place, but the end result has been a marked decrease in our population. Again, I am speaking about two economic zones when I say this, but in 1996 we had approximately 26,000 people on our northern peninsula. We have 12,000 — according to Statistics Canada — in our labour market, which would be 12,000 people 15 years of age and older, up to approximately 65 years of age. When I recently did the statistics again after the 2001 statistics, we had dropped 50 per cent. When we lost 6,000 people on our coast, they were 6,000 people that were working. Therefore, our labour market actually decreased by approximately 50 per cent.

What challenges has that presented for rural poverty? Our town councils are having trouble getting volunteers. The old way of looking at economics was, okay, we have our economics over here, we have our social over here and we have our environment way up here somewhere — depending on who you are. That does not work.

Senator Mercer, you mention the Atlantic Institute for Market Studies attitude was laissez-faire; get out of our way and the economy will thrive. It does not work. We have to have a community. If someone, today, said that they will move a factory into my economic area and that they will need 200 people, we would struggle with housing, schools for their children, hospitals, et cetera. Immediately, the doctors and nurses would see an increase of ordinary health issues. How would we deal with it? Therefore, it is business, but it is also social. No business person could put a business in our area without looking at the social side: housing, medical, schools, hydro. It all flows together.

Recently, using Services Canada research, we had the attitude that we have three separate areas, social, environment and economics, with some overlap. Now, we realize that in dealing with an issue such as rural poverty, the social is within the environment and within that is our economy.

That is what I mean when I say that it does not work unless we deal with the social. As Ms. Hancock has mentioned, we have to deal with our high illiteracy rate, and we have to deal with school children with disadvantages. In our area, Internet is dial-up, and

Il y a eu de bons coups : sur le plan environnemental, aux termes de la gestion intégrée de la plate-forme continentale côtière avec Pêches et Océans Canada, et le travail de Mme Kennedy en matière de gestion des déchets. Nous commençons à voir dans les localités la volonté d'y participer.

Sur le plan de la R-D, nous venons tout juste de commencer. Nous avons un nouveau partenariat avec la Memorial University afin d'étudier les pêches dans leurs dimensions sociale, biologique et environnementale pour déterminer à quel point le monde est en train de changer autour de nous et la manière de s'y adapter.

Essentiellement, nous prenons des mesures, mais le résultat final a été une baisse marquée de notre population. À nouveau, je répète que nous nous occupons de deux zones économiques, mais en 1996, notre population était de 26 000 environ dans la péninsule nord. Actuellement, notre population active — selon Statistique Canada — est de 12 000 personnes âgées de 15 à 65 ans environ. Quand j'ai récemment réuni des données statistiques à nouveau, après celles de 2001, j'ai constaté une baisse de 50 p. 100. Quand nous avons perdu 6 000 personnes sur notre côte, c'était 6 000 travailleurs.

Quels défis cela pose-t-il sur le plan de la pauvreté rurale? Nos conseils municipaux ont de la difficulté à trouver des bénévoles. L'ancienne façon d'aborder l'économie consistait à dire qu'il y avait, d'une part, l'économie, et d'autre part, le social et tout en haut là-bas, l'environnement — selon qui vous étiez. Cela ne fonctionne pas.

Sénateur Mercer, vous avez mentionné l'attitude de laissez-faire de l'Atlantic Institute for Markets Studies selon lequel il est préférable de se tenir en retrait et de laisser agir les forces du marché. Cela ne fonctionne pas. Il faut une localité. Si quelqu'un aujourd'hui déclarait qu'il va emménager une usine dans ma région économique et qu'il aura besoin de 200 travailleurs, nous aurions de la difficulté à fournir le logement, les écoles, les hôpitaux et tout le reste. Immédiatement, les médecins et le personnel infirmier seraient confrontés à une augmentation de la demande de services de santé. Comment pourrait-on y faire face? Par conséquent, il faut développer l'entreprise, mais il faut aussi se préoccuper de la dimension sociale. Les gens d'affaires ne pourraient pas envisager l'installation de leur commerce dans notre région sans tenir compte aussi de la dimension sociale : le logement, les services médicaux, les écoles, l'alimentation en électricité. Tout cela forme un tout.

Récemment, en nous fiant à des recherches effectuées par Service Canada, nous avions pour attitude qu'il existait trois grands domaines, le social, l'environnement et l'économie, avec certains chevauchements. Nous nous rendons compte maintenant que pour traiter d'une question comme la pauvreté rurale, la dimension sociale fait partie de l'environnement et qu'il y a aussi une dimension économique.

Voilà ce que je veux dire quand j'affirme que ce n'est pas efficace à moins qu'on ne tienne compte de la dimension sociale. Comme l'a mentionné Mme Hancock, nous devons nous attaquer au taux élevé d'alphabétisation, et nous devons nous occuper

we did not succeed yet with high speed. If you take a child into kindergarten today, and they do not have access to the Internet, how can they go on to post-secondary education? They will have major challenges.

Therefore, my job is to look at business development or economic opportunities. With respect to one of our key components, policy, we did an exhaustive review of the fisheries on the Great Northern Peninsula with support from both levels of government. I know you deal with agriculture and forestry, but on the question of rural poverty, our fishery still gives the same amount of value to the country and to the province. However, the value does no longer accrue to our area. By that, I mean we have gone from over 1,100 people, as our harvesters, down to approximately 600 people. We have gone from over 1,000 people in the fish plants to probably 500 people. Again, that has created less opportunity. We have 2,000 people in our school system under the age of 19. Where are the opportunities for them? They will be elsewhere.

What happens to senior citizens and our community organizations? Again, we have people at a disadvantage. In rural Newfoundland, like rural Canada, we have the whole gamut, people who have good incomes, people who have poor incomes. However, as we lose our economic base for employing our people, it makes the situation much worse. We have faced, as an economic board working with our partners, the challenge of how we should address the future.

I will give you some points. We recently did a human resource database for our young people who have left the school system in the last eight years. We counted our youth database, modelling ourselves after Northern New Brunswick and the Irish model, where, even in the 1970s and 1980s, they would check where their expatriates went. The Internet has enabled us to do this rather cost effectively. We now know where those young people are, who are now anywhere from 19 to 29 years of age. We have communicated with them. We have them in a database. Therefore, when a business person in the area needs someone — recently a garage needed an auto mechanic, for example — we email out to the people in the database. We know they graduated from school. We know that they have post-secondary training. We actually have that categorized. Thus, if a business person comes to us, we are able to send information to these people.

In New Brunswick, they warned us when we talked to them that it took a while for the business community to take off. However, we are depopulating as our population ages and retires. I noticed in your interim report, you talked about more people out-migrating, less need for businesses and services and how that becomes a spiral effect. We saw this database in one of the publications on the Canadian Community Economic Development Network, so we contacted the economic board in

des élèves qui sont désavantagés. Dans notre région, l'accès à l'Internet se fait par ligne commutée, et nous n'avons pas encore obtenu l'accès haute vitesse. Si, dès la maternelle, l'enfant n'a pas accès à l'Internet, comment peut-il faire des études de niveau postsecondaire? Il aura d'importants obstacles à surmonter.

Par conséquent, mon travail consiste à examiner le développement commercial et les possibilités économiques. En ce qui concerne une de nos composantes clés, la politique, nous avons fait une analyse fouillée du secteur des pêches à la péninsule Great Northern, avec l'appui des deux ordres de gouvernement. Je sais que vous vous occupez d'agriculture et de forêts, mais pour ce qui est de la pauvreté rurale, la pêche représente le même apport économique pour notre pays et pour la province. Par contre, elle ne contribue plus grand-chose à l'économie de notre région. Par là, j'entends que nous sommes passés de 1 100 pêcheurs à 600 environ. Des 1 000 travailleurs que nous avions dans les usines de transformation du poisson, il n'en reste probablement que 500. À nouveau, ce sont là des débouchés en moins. Nous avons dans notre système scolaire 2 000 élèves de moins de 19 ans. Qu'avons-nous à leur offrir comme avenir? Les possibilités seront ailleurs.

Qu'arrive-t-il à nos personnes âgées et à nos organismes communautaires? À nouveau, nous avons des défavorisés. Dans les régions rurales de Terre-Neuve, tout comme ailleurs au Canada, nous avons toute la gamme, allant de personnes à bon revenu à d'autres dont le revenu est faible. Cependant, à mesure que disparaît notre assise économique qui permet d'offrir des emplois, la situation empire. En tant que conseil économique travaillant en collaboration avec ses partenaires, nous nous sommes donc attaqués à la façon dont il faut envisager l'avenir.

Voici quelques exemples. Nous avons récemment monté une base de données sur les ressources humaines dans laquelle sont dénombrés les jeunes qui ont quitté l'école au cours des huit dernières années. Nous avons compté nos jeunes, en nous inspirant du modèle de Northern New Brunswick et des Irlandais où, même durant les années 1970 et 1980, on vérifiait où allaient ceux qui quittaient la région. L'Internet nous a permis de le faire de manière rentable. Nous savons maintenant où se trouvent ces jeunes, qui ont maintenant entre 19 et 29 ans. Nous avons communiqué avec eux. Nous les avons intégrés à une base de données. Par conséquent, quand un homme ou une femme d'affaires de la région a besoin de quelqu'un — récemment un garagiste cherchait un mécanicien, par exemple —, nous avons envoyé un courriel aux personnes inscrites dans la base de données. Nous savons qu'elles ont leurs titres de compétence. Nous les avons en fait fichées, par catégories. Par conséquent, si une personne d'affaires vient nous voir, nous pouvons communiquer l'information à ces exilés.

Au Nouveau-Brunswick, ils nous ont avertis qu'il fallait du temps pour que le milieu des affaires prenne son essor. Cependant, à mesure que notre population vieillit et prend sa retraite, notre région se dépeuple. J'ai remarqué que, dans votre rapport provisoire, vous avez parlé du nombre toujours plus grand de personnes qui quittent leur région, du besoin amoindri d'entreprises et de services et de la façon dont cela a un effet en cascade. Nous avons vu ce fichier dans une des publications du

New Brunswick, and they have shared everything with us — again, modelled after what has happened in other countries. We see this as a good tool. However, we still struggle with funding and to get the business community to buy into it. That is one step.

We are facing, like the famous novel set during the French Revolution, the best of times, the worst of times. We have jobs now, but we have lost so many people to the higher paying jobs in Alberta. We are now challenged. We have new businesses, new services in Gros Morne National Park. However, how do they get employees when they are offering \$7, \$8 and \$10 an hour and no health benefits for the most part? We have a recruitment problem. Our young people are leaving, and I am no longer under the age of 30, so when I am the youngest person in the room, I know we are in trouble.

I have given you some basic facts. I presented to your staff a copy of the Great Northern Peninsula Fisheries Task Force Report. I will focus on that for my concluding remarks.

The report basically looked at the policies, federally and provincially, that are affecting our economy. Again, I would highlight that we face a challenge: Fisheries are still bringing the same value to the country, but it is no longer accrued to the economy of the local communities. Employment is gone. In your interim report, you highlighted that capitalization is replacing labour, and that is fair enough. However, we do not even have opportunity for new business development if we do not have access to the resources off our shores, which is the reason why we settled there, the Aborigines settled there and so on. We have 5,000 years of settlement, and it was for the resources there that were available to the people.

In our report, which our MP, the provincial ministers and Fisheries and Oceans Canada staff have all supported, we highlighted, under resource allocation and reasonable quota shares, numbers 2.1 to 2.3, which refer to issues and recommendations in our report. Altogether we have 44 recommendations. The full report is available through your staff now. Unfortunately, it is a thick volume and I did not have copies.

That would be federal responsibility, the quota shares. Under provincial processing capacity and licensing, we highlighted numbers 5.1 to 5.6, which include the whole issue of regional processing, licensing and so on. Then at number 8.1, we highlighted the issue that has closed our highway a few times and caused great community stress. It is the idea that fish are harvested on the coast and then trucked off the coast. We highlighted that that has to be addressed more effectively. After the cod fishery decreased, we saw a significant increase in the

Réseau canadien de développement économique communautaire, de sorte que nous avons communiqué avec le conseil économique du Nouveau-Brunswick qui a tout partagé avec nous — à nouveau, en s'inspirant de ce qui se fait dans d'autres pays. C'est pour nous un bon outil. Cependant, nous continuons d'être à la recherche de fonds et de tenter de persuader le milieu d'affaires d'y participer. C'est là une étape.

Nous faisons face, tout comme dans le fameux roman se déroulant durant la Révolution française, au meilleur comme au pire. Nous avons maintenant des emplois à offrir, mais nous avons perdu tant de membres de la collectivité qui sont allés occuper des emplois plus rémunérateurs en Alberta. Nous faisons maintenant face à un défi. Nous avons de nouvelles entreprises, nous offrons de nouveaux services au parc national Gros-Morne. Toutefois, comment trouver de nouveaux employés lorsqu'on n'a que des emplois à 7, 8 et 10 \$ de l'heure à offrir, sans avantages sur le plan de la santé pour la plupart? Nous avons un problème de recrutement. Nos jeunes quittent les régions, et j'ai plus de 30 ans, de sorte que lorsque je suis le plus jeune dans la pièce, je sais que nous avons un problème.

Permettez-moi de vous fournir certains faits de base. J'ai remis à votre personnel un exemplaire du Great Northern Peninsula Fisheries Task Force Report. Je vais me concentrer sur ce rapport dans mes conclusions.

Le groupe a examiné essentiellement la politique, au niveau fédéral et provincial, qui affecte notre économie. À nouveau, les pêches contribuent toujours autant à l'économie nationale, mais elles ne rapportent plus à l'économie des localités. Les emplois ont disparu. Dans votre rapport provisoire, vous avez fait ressortir que la capitalisation est en train de remplacer la main-d'œuvre. Cependant, nous ne pouvons même pas faire du développement de nouvelles entreprises si nous n'avons pas accès aux ressources au large de nos côtes, ces ressources qui sont la raison même pour laquelle nous nous sommes établis ici, tout comme les Autochtones et les autres. Ce sont les ressources que l'on trouve ici qui expliquent qu'on veuille s'établir dans la région depuis 5 000 ans.

Dans notre rapport, que notre député, les ministres provinciaux et Pêches et Océans Canada ont tous appuyé, nous avons fait ressortir, là où il est question de l'allocation des ressources et des parts de contingentement raisonnables, les n<sup>os</sup> 2.1 à 2.3 des recommandations, qui sont au nombre de 44. Votre personnel a maintenant la version intégrale du rapport. Malheureusement, c'est un document volumineux, et je n'en avais pas d'autre exemplaire.

Les parts de quota seraient de responsabilité fédérale. En ce qui concerne la capacité de traitement et la délivrance de licences provinciales, nous avons les n<sup>os</sup> 5.1 à 5.6, qui incluent toute la question du traitement régional, de la délivrance des licences et ainsi de suite. Ensuite, au n<sup>o</sup> 8.1, il est question du problème qui a fermé notre autoroute plusieurs fois et qui impose beaucoup de stress dans la collectivité. C'est l'idée que le poisson est pêché sur la côte, puis transporté par camion. Nous avons fait ressortir qu'il fallait s'attaquer à ce problème de manière plus efficace. Une fois

shrimp fishery, but then many shrimp processing licenses were located in other parts of the province, even though the resource came from our area.

We have done a policy-level document that highlights the issues and how they need to be addressed. We are saying that there are opportunities. You are here to talk about rural poverty. My point or contribution to your dialogue, as you go across our country, is simply to say that rural poverty has many challenges and many issues: education, access to proper services. You did highlight, in your report, the issue of citizenship, access to proper health care and access to proper education. I will say that access to economic opportunity would be part of the issue of poverty. We are challenged with that in this day and age, in our area. Our challenge will then become the challenge for the City of Corner Brook and for the province because as our population decreases, the needs in other areas will decrease and, again, the spiral continues.

We have opportunity. I have highlighted some initiatives that we are taking human resource-wise. We have expanded our tourism industry approximately 300 per cent in the last 15 years. I believe that was a challenge met by many stakeholders that was good. We still have to look at more work. That is why our research and development on fisheries is important with our university, funded, hopefully, by the shore applications through the Canadian International Development Agency in Ottawa. That has all gone in as of last week.

To return to what Ms. Kennedy mentioned with regard to transportation, Premier Charest announced recently that the Quebec government is committing over \$100 million to complete the North Shore highway. That would leak into the Labrador system, and it provides an opportunity for people to come to the Maritimes, go up through our region — the Great Northern Peninsula — and exit through St. Barbe; or, as Ms. Kennedy mentioned, it provides the fixed link. Therefore, if we access it and move through it, that is a major economic opportunity in the years to come.

Finally, with respect to information technology, we do need access to high-speed. When we are in the office, we know all the kids are out of school at three o'clock because when we go to try to email someone, the email goes down. We cannot get anything out. We are challenged and need to find solutions. We know that the provincial and federal governments are working with Persona and Rogers, some of our local providers, to deal with that. When they are asked to do a business case for a town of 200 people, it is difficult. However, if the town has two outfitters that are making \$1 million a year, and they need high-speed Internet, it is an issue of economic survival.

que la pêche de la morue a diminué, nous avons observé une augmentation marquée de la pêche de la crevette, alors que de nombreux permis de transformation de la crevette étaient alloués à d'autres régions de la province, même si la ressource venait de notre région.

Nous avons rédigé un document de niveau stratégique qui fait ressortir les problèmes et comment il faut les régler. Nous affirmons qu'il existe des possibilités. Vous êtes ici pour parler de pauvreté rurale. Ma contribution à votre dialogue, à mesure que vous faites la tournée du pays, est simplement de dire que la pauvreté rurale comporte de nombreux défis et de nombreux problèmes, entre autres en matière d'éducation et d'accès à des services convenables. Vous avez effectivement fait ressortir, dans votre rapport, la question de la citoyenneté, de l'accès à des soins de santé et à une éducation convenables. À mon avis, l'accès à des débouchés économiques fait aussi partie du problème de la pauvreté. Dans notre région, c'est un problème auquel nous sommes confrontés actuellement. Notre défi deviendra donc celui de la ville de Corner Brook et de la province parce qu'à mesure que diminue notre population, les besoins des autres régions diminueront également, et l'effet en cascade se poursuivra.

Nous avons des débouchés. J'ai fait ressortir certaines initiatives. Nous avons triplé à peu près notre industrie du tourisme au cours des quinze dernières années. C'était là un défi qui a été relevé par nos nombreux intéressés et qui a été bien relevé. Il faut continuer. C'est pourquoi nos travaux de R-D en matière de pêche ont tant d'importance pour notre université, financés, avec un peu de chance, par des demandes de l'extérieur qui passent par l'Agence canadienne de développement international à Ottawa. Tout cela a été fait la semaine dernière.

Pour en revenir à ce que Mme Kennedy mentionnait en matière de transport, le premier ministre Charest a annoncé récemment que le gouvernement du Québec s'engageait à verser plus de 100 millions de dollars pour l'achèvement de la route sur la Côte-Nord. Cette route serait reliée au réseau routier du Labrador et offrirait la possibilité de se rendre par automobile jusque dans les provinces maritimes, de monter jusque chez nous — à la péninsule Great Northern — et de ressortir par St. Barbe ou, comme le mentionnait Mme Kennedy, d'assurer une liaison fixe. Par conséquent, si nous y avons accès et que nous pouvons l'utiliser, ce sera là un important débouché économique.

Enfin, en ce qui concerne la technologie de l'information, nous avons besoin de l'accès à l'Internet haute vitesse. Quand nous sommes au bureau, nous savons que tous les jeunes sont sortis de l'école à 15 heures parce que, quand nous tentons d'envoyer un courriel, tout est gelé. C'est un problème, et nous devons y trouver des solutions. Nous savons que les gouvernements fédéral et provincial travaillent de concert avec Persona et Rogers, certains de nos fournisseurs locaux, à trouver une solution. Quand on leur demande de faire une étude de rentabilité pour une localité de 200 personnes, c'est difficile. Cependant, si la localité a deux pourvoyeurs qui font un milliard de dollars par année et qu'ils ont besoin de l'Internet haute vitesse, cela devient une question de survie économique.

You have been general in your interim document with regard to indicators. We are challenged with human resources. We do use services and programs; they are excellent and necessary. However, policy is the root of our issues, policy — such as tax incentives — and access to our resources. Because we live in rural areas, we do travel extensively to come for health services. All you have to do is listen to one of our nurses describe a trip over the mountains to Corner Brook with a sick patient in the middle of winter, with a plough in front of her. It is a challenge and costly.

When I first came to the Northern Peninsula 15 years ago, there was a northern allowance. Tax incentives for rural areas is an area that could put us back on a level playing field. In terms of indicators, when you talk about low-income measures, Services Canada, Statistics Canada, Market Basket Measures and so on, they are from a macro. We need to clarify what the indicators are to show that we, in the Great Northern Peninsula of Western Newfoundland, are having the same citizenship rights, economic opportunity and so on as in Hull, Quebec; Halifax, Nova Scotia; or St. John's, Newfoundland.

St. John's is booming. Our post-secondary graduates now do not have to go far. They are in Halifax; they are in St. John's. In our survey, more than 60 per cent of our youth with post-secondary education stay in the Province of Newfoundland and Labrador. However, they do not necessarily stay in our area because of limited opportunity.

As you deliberate, I hope you will look at what tax policies and policies in the fishery can do for us. We do have a small agricultural industry in our area and a major forestry sector, which is facing the downturn throughout the region, creating another challenge. With the forestry, we are hoping to use the Forest Communities Program through Natural Resources Canada for research and development for alternate uses. In agri-food, we have been using support from the provincial and federal governments to do a pilot project on cool-climate berry crops to supplement some of the smaller communities.

In conclusion, we have done work. We have used the programs and services. I would say our challenge at the end of the day is: How do we deal with the issues of human resources, marketing new business, infrastructure, policies, environment and research and development when we are at a disadvantage of being far from the main centres and resources are limited? The annual income in our area is \$43,000 per family, the province is \$53,000 and the country is \$63,000, but there is a cheaper cost of living in the sense that we own our homes. The highest home-ownership rate in the

Dans votre document provisoire, vous vous en êtes tenus à des généralités au sujet des indicateurs. Les ressources humaines représentent pour nous un problème. Nous utilisons des programmes et des services, qui sont excellents et essentiels. C'est la politique qui est la source de nos problèmes, en matière par exemple d'incitatifs fiscaux et d'accès à nos ressources. Parce que nous habitons dans des régions rurales, nous nous déplaçons beaucoup pour obtenir des services de santé. Tout ce que vous avez à faire, c'est d'écouter une de nos infirmières vous décrire le voyage qu'elle a dû faire au-delà des montagnes de Corner Brook avec un patient au beau milieu de l'hiver, derrière une gratte. C'est un problème, et cela coûte cher.

Quand je me suis installé à la péninsule Northern il y a 15 ans, on versait une allocation pour l'habitation dans le Nord. Des incitatifs fiscaux destinés aux régions rurales sont un moyen qui pourrait nous permettre de niveler le terrain de jeu. Pour ce qui est des indicateurs, quand vous parlez de mesures pour les personnes à faible revenu, Service Canada, Statistique Canada, les Mesures de la pauvreté fondées sur un panier de consommation et tout le reste, ils sont tous axés sur la macro-économie. Il faut préciser quels indicateurs utiliser pour que nous, à la péninsule Great Northern de l'Ouest de Terre-Neuve, ayons les mêmes droits en tant que citoyens, les mêmes débouchés économiques et tout le reste qu'à Hull, au Québec, à Halifax, en Nouvelle-Écosse, ou à St. John's, à Terre-Neuve.

L'économie de St. John's connaît un boom. Nos diplômés d'études de niveau postsecondaire ne doivent plus maintenant aller loin. Ils sont à Halifax et à St. John's. Dans notre étude, plus de 60 p. 100 de nos jeunes ayant fait des études postsecondaires demeurent à Terre-Neuve-et-Labrador. Cependant, ils ne demeurent pas forcément dans notre région en raison du manque de débouchés.

Dans le cadre de vos délibérations, j'espère que vous vous arrêterez à ce que la politique fiscale et les programmes en matière de pêches peuvent faire pour nous. Nous avons une petite industrie agricole dans notre région et un grand secteur d'exploitation forestière, qui fait face à un ralentissement partout dans la région, ce qui pose un autre problème. En matière d'exploitation forestière, nous espérons pouvoir recourir au Programme des collectivités forestières de Ressources naturelles Canada pour faire de la R-D sur d'autres applications. En agroalimentaire, nous nous sommes servis du soutien du gouvernement provincial et du gouvernement fédéral pour mener un projet pilote sur des récoltes de baies en climat froid afin de suppléer à l'activité de certaines petites localités.

En guise de conclusion, nous avons fait du travail. Nous nous sommes servis des programmes et des services offerts. Selon moi, notre problème en bout de ligne est de savoir comment nous allons régler les questions de ressources humaines, de commercialisation des nouvelles entreprises, d'infrastructures, de politiques, d'environnement et de R-D quand, au départ, nous sommes désavantagés du fait que nous sommes loin des grands centres et que les ressources sont limitées. Le revenu familial annuel est de 43 000 \$ dans notre région, de 53 000 \$ dans la

country is in Newfoundland, especially on the Great Northern Peninsula. I believe probably all our neighbours could build a home.

Are challenge is: How do we deal with a modern society where we need advanced health care access? If someone needs a CAT scan, that is a cost, and we see the community struggling to get access. Education is also another issue. Tax policies give every family the same break, but if a family is living in St. John's, their financial need for educating their children is about one-third less than a family in the Great Northern Peninsula who has to pay for the transportation and the extra housing.

**Senator Mercer:** Panelists, thank you very much for being here. We appreciate it, particularly those of you who filled in so quickly for others who could not be here. I have a lot of questions, but I will try to be quick.

**Ms. Kennedy:** you made reference to the volunteer base, and a number of you mentioned the declining population. How difficult is it for organizations that are volunteer-driven in rural Newfoundland and Labrador to recruit the necessary people to get the basic jobs done?

**Ms. Kennedy:** That is an easy answer: We have the same volunteers now. We have exhausted our volunteer system. We have been operating on a volunteer system now for, I would say, 10 to 12 years. I sit on approximately 12 to 14 boards and out of those, I know at least 50 to 60 per cent of the board members from other boards. It is hard to get new faces into the volunteer system. Also, when it is economic, we can get some interest, but we require a certain expertise to help move our agenda forward. That becomes a challenge. It is not just a matter of getting a warm body with a heartbeat.

**Senator Mercer:** The good news is that Newfoundland and Labrador, in all studies that are done annually, continues to be the most generous province in the country in that Newfoundlanders give money to charities at a higher rate than any other part of the country. That is significant when it is also the poorest of the provinces. It is a tribute to the people.

The federal government, in the last budget, came out with a child care program, which many of us challenged, that gives \$100 per month per child in certain categories. Has that had any effect, positive or negative, in Newfoundland and Labrador?

**Ms. Kennedy:** I really cannot say that that actually hit the radar at all with regards to what difference it made to our quality of life. When there is a program is put in place, we can see the effects in our community. There have been many new programs for primary health care, some social programs; and if we do not see them work in our community, then we really cannot say they

province et de 63 000 \$ à l'échelle nationale. Par contre, le coût de la vie y est plus bas, en ce sens que nous sommes propriétaires de nos maisons. Le taux le plus élevé de propriété foncière au pays se trouve à Terre-Neuve, surtout dans la péninsule Great Northern. Je crois que tous nos voisins seraient probablement capables de construire une maison.

Voici donc le problème : comment nous transformer en société contemporaine quand nous avons besoin d'accès à des soins de santé poussés? Si quelqu'un a besoin d'un tomodensitogramme, c'est un coût. Nous voyons les membres de la collectivité essayer d'y obtenir accès. L'éducation est un autre problème. La politique fiscale donne à chaque famille le même dégrèvement, mais si une famille vit à St. John's, ses besoins financiers pour l'éducation de ses enfants représentent environ les deux tiers de ce que doit payer la famille de la péninsule, qui doit aussi assumer le transport et le logement à l'extérieur.

**Le sénateur Mercer :** Mesdames et messieurs, merci beaucoup d'être ici. Nous vous savons gré de votre présence, en particulier ceux d'entre vous qui ont remplacé à pied levé d'autres qui ne pouvaient se libérer. J'ai beaucoup de questions, mais je vais essayer d'être bref.

Madame Kennedy, vous avez parlé du secteur bénévole, et plusieurs ont mentionné la baisse démographique. Les organismes qui dépendent des bénévoles dans le secteur rural de Terre-Neuve-et-Labrador ont-ils de la difficulté à recruter des gens pour faire le travail de base?

**Mme Kennedy :** C'est une réponse facile : nous avons les mêmes bénévoles maintenant. Nous avons épuisé notre réseau de bénévoles. Nous fonctionnons grâce à ce réseau depuis, je dirais, 10 à 12 ans. Je fais partie d'environ 12 à 14 conseils d'administration dont 50 à 60 p. 100 des membres, au moins, se retrouvent dans d'autres conseils. C'est difficile d'avoir de nouveaux visages parmi les bénévoles. Aussi, lorsqu'il est question d'économie, nous pouvons susciter un peu d'intérêt, mais nous avons besoin d'une certaine expertise pour pouvoir avancer. Cela devient un défi. Il ne suffit pas d'avoir une personne en chair et en os.

**Le sénateur Mercer :** La bonne nouvelle, c'est que toutes les études menées chaque année montrent que Terre-Neuve-et-Labrador continue d'être la province la plus généreuse du pays, en ce sens que les Terre-Neuviens donnent davantage aux organismes de bienfaisance que tout autre Canadien. C'est remarquable quand on sait qu'il s'agit aussi de la province la plus pauvre. C'est tout en son honneur.

Le gouvernement fédéral, dans le dernier budget, a instauré un programme pour la garde d'enfants, que beaucoup parmi nous ont contesté, qui assure des prestations de 100 \$ par mois par enfant dans certaines catégories. Ce programme a-t-il eu un effet quelconque, positif ou négatif, à Terre-Neuve-et-Labrador?

**Mme Kennedy :** Je ne peux pas vraiment dire dans quelle mesure ce programme a eu un effet sur notre qualité de vie. Lorsqu'un programme est mis en place, nous pouvons sentir les effets dans notre communauté. Il y a eu plusieurs nouveaux programmes pour les soins de santé primaires, quelques programmes sociaux; si nous ne les voyons pas dans notre

make an impact. That was a program, however, that, because of where I live, I do not believe I would see the impact like I would if I lived in Corner Brook.

**Senator Mercer:** Ms. Hancock, have the recent federal government cutbacks to social programs had an effect on the Western School Board area?

**Ms. Hancock:** They have indirectly. The province would most acutely feel any changes in federal funding in the negotiations they were having around child care or other expenditures that would come to the province. In response to your question, to Ms. Kennedy, I have heard many individuals say that the amount they get for child care is beneficial, but it really does not cover the full range of child care expenses that they might encounter in a month.

**Senator Mercer:** On that point, what would be the average cost of a child care space in a licensed child care centre in this part of Newfoundland?

**Ms. Kennedy:** You should ask Mr. St. George. He has a small child.

**Mr. St. George:** On average, in Western Newfoundland, it is \$500 a month for a registered daycare.

**Senator Mercer:** Therefore, the \$100 a month does not go very far toward that.

**Mr. St. George:** It is 20 per cent of what you need.

**Senator Mercer:** If you do not have the other 80 per cent, it does not matter, does it?

**Mr. St. George:** No, it does not.

**Senator Mercer:** Exactly.

**Ms. Hancock:** Many of our smaller communities do not have licensed daycares available. They rely on neighbours or family members to provide the care. I understand of the money that was to come to the province, much of it was to go toward developing the early childhood system within our province, and there had to be a rearranging of potential programs to accommodate the federal funding changes. This is why, in our recommendations, we want more federal/provincial discussion around solutions to rural areas and child care programs.

**Senator Mercer:** Therefore, the agreement that had been signed between the Government of Canada and the Government of Newfoundland and Labrador would have been more beneficial if it had stayed in place rather than the \$100 a month.

**Ms. Hancock:** That was the opinion of many people who have spoken with us, but I cannot say it is the opinion of the province.

collectivité, nous ne pouvons pas vraiment dire qu'ils ont une incidence. Là où je vis, je ne crois pas que je verrais les répercussions d'un tel programme comme si je vivais à Corner Brook.

**Le sénateur Mercer :** Madame Hancock, les récentes compressions que le gouvernement fédéral a imposées dans certains programmes sociaux ont-elles eu un effet dans le secteur du Western School Board?

**Mme Hancock :** Indirectement. La province ressentirait davantage les changements apportés dans le financement fédéral au cours des négociations entourant la garde d'enfants ou d'autres secteurs de dépenses qui relèveraient de la province. Pour répondre à la question que vous avez posée à Mme Kennedy, un grand nombre de personnes m'ont dit que les prestations qu'elles recevaient pour la garde d'enfants sont bénéfiques, mais elles ne couvrent pas toutes les dépenses de garderie que l'on peut avoir en l'espace d'un mois.

**Le sénateur Mercer :** À ce sujet, quel serait le coût moyen d'une place dans une garderie reconnue, dans cette région de Terre-Neuve?

**Mme Kennedy :** Vous devriez poser la question à M. St. George, puisqu'il a un jeune enfant.

**M. St. George :** En moyenne, dans l'Ouest de Terre-Neuve, il en coûte 500 \$ par mois dans une garderie enregistrée.

**Le sénateur Mercer :** Par conséquent, on ne va pas bien loin avec 100 \$ par mois.

**M. St. George :** C'est 20 p. 100 de ce dont vous avez besoin.

**Le sénateur Mercer :** Si vous n'avez pas l'autre 80 p. 100, cela ne sert à rien, n'est-ce pas?

**M. St. George :** Non.

**Le sénateur Mercer :** Exactement.

**Mme Hancock :** Dans un grand nombre de petites collectivités, il n'y a pas de garderies enregistrées. Les enfants sont gardés par des voisins ou des membres de la famille. Je crois comprendre qu'une grande partie de l'argent qui devait être versé à la province devait servir au développement du réseau de la petite enfance dans la province, et qu'on devait remanier les programmes pour tenir compte des changements dans le financement fédéral. C'est pourquoi, dans nos recommandations, nous voulons que le gouvernement fédéral et la province discutent davantage des solutions à apporter dans les secteurs ruraux et les programmes de garderie.

**Le sénateur Mercer :** Par conséquent, l'entente qu'avaient conclue le gouvernement du Canada et celui de Terre-Neuve-et-Labrador aurait été plus avantageuse que les prestations mensuelles de 100 \$.

**Mme Hancock :** C'est ce que pensent bien des personnes qui se sont entretenues avec nous, mais je ne peux pas dire que la province est de cet avis.

**Senator Mercer:** Another thing, Ms. Hancock, that puzzles me in your report, was the high absentee rate amongst kindergarten children. I do not understand that. Since you have mentioned it, I assume it is unusual. Do we know why it is happening?

**Ms. Hancock:** That finding shocked us. We looked at data over a six-year period to identify that trend. In some instances, children were missing up to 80 days in the school semester. Through tracking data at the school level, we were able to look at absenteeism, lateness and attendance and really target the work that we are doing with the preventative social work position to make a difference for those families. The position has made a difference in terms of increasing the presence of children in the school and increasing the involvement of family members. Parenting classes have been started. Sometimes it was about really trying to make a stronger connection with the parents of the children.

Since we have implemented the school social worker position, one of the very basic provisions she has made is to have a supply of clothes for children. Therefore, if they do get to school and, during recess, get wet or need a change of clothes for winter wear, she has that available to them. They do not have to go back home. That is the basic level of provision we are talking about. Many of the issues do go back to income, single parents and people really struggling.

**Senator Mercer:** Is that where the high absenteeism came from, because you do make reference in your report — on page 7, “Key Findings — Magnitude of Problem” — to people in the poverty cycle, people who have been on social assistance.

**Ms. Hancock:** Yes.

**Senator Mercer:** Would a large percentage of these children come from families that are on social assistance?

**Ms. Hancock:** Yes. That was the value of the Human Resources, Labour and Employment, HRLE, provincial study on intergenerational dependence on social assistance. The teachers taught the parents as children and now, years later, they are seeing their children in the same situation. How do we start to break that cycle of poverty and make a real difference?

**Senator Mercer:** It is the biggest challenge, of course.

**Mr. St. George:** you talked about a drop in the population in the service area. The first number you used, I believe, was from 13,000 people down to 8,800 people.

**Mr. St. George:** Yes.

**Senator Mercer:** What was the time period?

**Mr. St. George:** That would be from 1988 to 2001.

**Senator Mercer:** To go further on into your presentation and others, would those people have gone to St. John's or Halifax, or would they have gone further west to Fort McMurray?

**Le sénateur Mercer :** L'autre chose, madame Hancock, qui me trouble dans votre rapport, c'est le taux élevé d'absentéisme chez les enfants de la maternelle. Je ne comprends pas. Comme vous l'avez mentionné, je présume que c'est inhabituel. En savons-nous les raisons?

**Mme Hancock :** Ce résultat nous a estomaqués. Nous avons examiné les données sur une période de six ans pour cerner cette tendance. Dans certains cas, les enfants manquaient jusqu'à 80 jours par semestre. En suivant une piste au niveau de l'école, nous avons réussi à examiner l'absentéisme, les retards et l'assiduité, et le travail préventif que nous faisons avec le poste de travailleuse sociale vise justement à aider ces familles. Ce travail a permis d'augmenter la présence des enfants à l'école et la participation des membres de la famille. Des classes destinées aux parents ont été mises sur pied. Dans certains cas, il s'agissait vraiment d'établir un lien plus serré avec les parents.

Depuis que nous avons instauré le poste de travailleuse sociale en milieu scolaire, un des services de base offerts consiste à fournir des vêtements aux enfants. S'ils viennent à l'école et qu'ils se mouillent durant la récréation ou qu'ils doivent se changer parce qu'il fait froid, la travailleuse sociale peut leur fournir ces vêtements. Ils n'ont pas à retourner à la maison. C'est le genre de service de base dont nous parlons. Les problèmes sont souvent liés au revenu, à la monoparentalité et aux grandes difficultés financières.

**Le sénateur Mercer :** Est-ce ce qui explique le taux élevé d'absentéisme, parce que vous parlez dans votre rapport — à la page 7 — des gens qui se trouvent dans le cycle de pauvreté, des gens qui vivent de l'aide sociale.

**Mme Hancock :** Oui.

**Le sénateur Mercer :** Est-ce qu'un grand pourcentage de ces enfants viennent de familles qui vivent de l'aide sociale?

**Mme Hancock :** Oui. C'est ce qui est ressorti de l'étude provinciale concernant la dépendance intergénérationnelle par rapport à l'aide sociale, réalisée par le ministère des Ressources humaines, du Travail et de l'Emploi. Les enseignants avaient enseigné aux parents lorsqu'ils étaient enfants et maintenant, des années plus tard, ils voient leurs enfants dans la même situation. Comment allons-nous briser le cycle de pauvreté et vraiment changer les choses?

**Le sénateur Mercer :** C'est le plus grand défi, évidemment.

**Monsieur St. George,** vous avez parlé d'une baisse démographique dans le secteur que vous desservez. Je crois que vous avez dit que le nombre était passé de 13 000 à 8 800 habitants.

**M. St. George :** Oui.

**Le sénateur Mercer :** C'était durant quelle période?

**M. St. George :** C'était de 1988 à 2001.

**Le sénateur Mercer :** Pour approfondir ce que vous et d'autres avez dit, ces gens seraient-ils allés à St. John's ou à Halifax, ou encore plus à l'ouest à Fort McMurray?

**Mr. St. George:** Yes, in our area, the largest majority went to Alberta. In the early to mid-1990s, more people went to Ontario, Mississauga and Brampton. In 2000 and 2001, that switched totally to Alberta. I have noticed lately that people who used to be in Ontario now move with their other family members who have gone to Alberta.

**Senator Mercer:** I was surprised at your reference to the fishery. In general terms, you talked about the value of the fishery. Being from Nova Scotia, I, to a certain extent, understand the difficulty with the fishery, and I would have anticipated it would have been even more magnified here. If the fishery still has as large a value as you indicated, what are they fishing? You mentioned shrimp. They are obviously not fishing cod. What are they fishing that enables you to maintain the value level?

**Mr. St. George:** They are fishing shrimp, crab, herring, mackerel — now, this is changing as we speak because some of the stocks are stressed out — the ground fishery. Cod in particular closed in 2003, but lobster fishery in our area is very big; and then there is a host of other smaller fisheries around that. Overall, though, it is shrimp that has maintained the value until now for our area.

**Senator Mercer:** We heard testimony last week from some people in Nova Scotia about the owner/operator policy in the crab and lobster fishery. Do you have an owner/operator policy here, where if you have the crab or lobster licence, that you need to be an owner/operator, instead of the licence being owned by somebody in St. John's and then they just hire somebody to do the work.

**Mr. St. George:** Yes, we do have that policy.

**Senator Mercer:** I will make an assumption that that is a good thing.

**Ms. Kennedy:** I was part of the fisheries task force, so I do know some of it. We are a part of the own/operate policy, and we looked at some of the stuff that Nova Scotia is doing with that. It would kill rural Newfoundland, especially for lobster — that is where the inshore fishermen really prosper. If they transferred their licence from one to another, it could basically devastate a small town that is dependent on the industry — probably the 10 to 12 families that live there.

**Mr. St. George:** Iceland has individual, transferable quotas. We were over there for a fact-finding trip a number of years ago. They did a quota, but it was devastating for their most rural communities.

We have two examples of a region basically modelled after what happened in Northern Alaska. In the Labrador Fishermen's Union Shrimp Company Limited, they have a quota that they harvest and can spend the money to subsidize or develop other fisheries or other economic opportunities. In St. Anthony, which is out of my area, they have St. Anthony Basin Resources Inc., SABRI, and they have a quota. In our area, we have a smaller quota for a group north of the 50th parallel. Labrador is the best

**M. St. George :** Oui, dans notre région, la grande majorité des gens sont partis en Alberta. Dans la première moitié des années 1990, les gens allaient surtout en Ontario, à Mississauga et à Brampton. En 2000 et 2001, les gens sont tous partis en Alberta. J'ai remarqué récemment que les gens qui vivaient en Ontario vont maintenant rejoindre les autres membres de leurs familles qui sont partis en Alberta.

**Le sénateur Mercer :** J'ai été surpris lorsque vous avez parlé des pêches. De façon générale, vous avez parlé de la valeur des pêches. Étant originaire de la Nouvelle-Écosse, je comprends dans une certaine mesure les problèmes associés aux pêches, et j'aurais cru qu'ils étaient encore plus graves ici. Si les pêches ont encore une valeur aussi importante que vous le dites, qu'est-ce qu'on pêche? Vous avez parlé de la crevette. Ce n'est certainement pas de la morue. Qu'est-ce qu'on pêche pour maintenir cette valeur?

**M. St. George :** On pêche de la crevette, du crabe, du hareng, du maquereau — ceci change maintenant parce que les stocks s'épuisent — des poissons de fond. La pêche à la morue en particulier a pris fin en 2003, mais la pêche au homard dans notre région est très forte; et il y a aussi une foule d'autres pêches moins importantes. Globalement, par contre, c'est la pêche à la crevette qui a permis de maintenir cette valeur jusqu'à maintenant dans notre région.

**Le sénateur Mercer :** La semaine dernière, nous avons entendu des témoins de la Nouvelle-Écosse qui nous ont parlé de la politique du propriétaire exploitant dans la pêche au crabe et au homard. Avez-vous une politique semblable ici, à savoir que c'est un propriétaire exploitant qui détient le permis de pêche au homard ou au crabe, et non quelqu'un de St. John's qui engage un pêcheur pour faire le travail?

**M. St. George :** Oui, nous avons cette politique.

**Le sénateur Mercer :** Je présume que c'est une bonne chose.

**Mme Kennedy :** J'ai fait partie du groupe de travail sur les pêches, alors je suis un peu au courant de la situation. Nous faisons partie de la politique du propriétaire exploitant, et nous avons examiné ce que la Nouvelle-Écosse fait à cet égard. Cela tuerait les collectivités rurales de Terre-Neuve, en particulier pour la pêche au homard — où les pêcheurs côtiers sont vraiment prospères. S'ils transféraient leur permis de l'un à l'autre, les effets pourraient être dévastateurs pour un petit village qui dépend de l'industrie — probablement les 10 ou 12 familles qui vivent là.

**M. St. George :** L'Islande a des quotas individuels, transférables. Nous y avons effectué un voyage d'étude il y a quelques années. Le pays a fixé des quotas, mais les effets ont été dévastateurs pour ses collectivités les plus rurales.

Nous avons deux exemples modelés sur ce qui s'est produit dans le Nord de l'Alaska. À la Labrador Fishermen's Union Shrimp Company Limited, ils ont un quota de pêche qu'ils prennent et ils peuvent dépenser l'argent pour financer ou développer d'autres pêches ou d'autres activités économiques. À St. Anthony, qui se trouve à l'extérieur de ma région, il y a la St. Anthony Basin Resources Inc., SABRI, qui a un quota. Dans notre région, nous avons un plus petit quota pour un groupe au

model. The quota has been very successful. It has helped create new businesses and kept people employed. It has a strong business component; it is not a social component at all — it is, you know, business. I know that our colleagues at the Nordic Economic Development Corporation have been pushing for quotas for the area, such as regional quotas for the different communities. That would keep some of the wealth in the area; or the quota could be sold, like SABRI does with their quota. They reinvest the money in the area. However, that does not happen unless we have a quota locally.

When I say the wealth of the fishery accrues elsewhere, increasingly, the wealth is switching to the larger companies out of the region. We are seeing a shake-up again now with Fishery Products International Limited changing, and we notice that we have, I believe, two new companies in our area. It is accruing the wealth away from the communities that first depended on it, that always depended on it.

**Senator Gustafson:** I have a question about the heavy hand of government in relation to unemployment insurance, seasonal employment and so on. In agriculture and in small business, there is always room for people to hold a job for a short term — two, three days, maybe. These people are drawing on employment, but the government is down there is telling them that they will be cut off because of those two days or two weeks of work. It becomes a negative, and it is out there. Businesses try to hire a man for short-term labour, for example a carpenter needs some help, just the raw labour, and I feel the government penalizes these people and keeps them in a position where they never dig themselves out.

I am speaking from experience — 50 years in the farming industry, small business, construction and so on. It happens and continues to happen. People would rather not take the job because they will be cut off and will pay the price. We have not found a way to deal with this. It is predominantly among men, but there are cases, in the service industry, where it applies to women as well. We penalize and cause a bigger problem.

Most of these people will not get an education. Some of them can barely sign their own names. Education is the furthest thing from their minds, but they are good workers. In many cases, they can operate machinery better than most people because that is the only job they have had. There is no area in which we can pay these people without penalizing them.

**Ms. Kennedy:** Ms. Jeans referred earlier to the sliding scale and people not wanting to work for \$7 an hour because they lost their benefit and their drug card. The EI system has got to be reconfigured because we have a lot of people who, if they work after they draw EI, get paid under the table. Is that right?

**Senator Gustafson:** Yes, that is right.

nord du 50° parallèle. Le Labrador est le meilleur modèle. Le quota a donné de très bons résultats. Il a permis de créer de nouvelles entreprises et de maintenir des emplois. C'est très axé sur les affaires; cela n'a rien de social — ce sont les affaires. Je sais que nos collègues de la Nordic Economic Development Corporation revendiquent l'établissement de quotas pour la région, comme des quotas régionaux pour les différentes collectivités. Cette mesure permettrait de garder de la richesse dans les régions; ou bien les quotas pourraient être vendus, comme le fait la SABRI. Ils réinvestissent l'argent dans la région. Toutefois, ce n'est possible que si nous avons un quota local.

Lorsque je dis que la richesse des pêches se retrouve ailleurs, de plus en plus, c'est que la richesse va aux grandes entreprises à l'extérieur de la région. Les choses changent encore maintenant avec la Fishery Products International Limited et nous remarquons que nous avons, je crois, deux nouvelles entreprises dans notre région. La richesse sort des collectivités, alors qu'elles ont toujours été dépendantes de cette richesse.

**Le sénateur Gustafson :** J'ai une question concernant la brutalité avec laquelle le gouvernement agit à l'égard de l'assurance-emploi, de l'emploi saisonnier, et cetera. En agriculture et dans les petites entreprises, les gens peuvent toujours avoir un emploi à court terme — peut-être de deux ou trois jours. Ces gens reçoivent des prestations, mais le gouvernement leur dit qu'elles vont leur être retirées à cause de ces deux jours ou deux semaines de travail. Ce travail devient désavantageux, et on le voit. Une entreprise essaie d'embaucher un homme pour un travail à court terme, par exemple si un menuisier a besoin d'aide, juste la main-d'œuvre brute, et j'ai l'impression que le gouvernement pénalise ces gens et les garde dans une situation dont ils ne pourront jamais se sortir.

Je parle par expérience — j'ai passé 50 ans dans le secteur agricole, la petite entreprise, la construction, et cetera. Cette situation existe et continue d'exister. Les gens préfèrent ne pas travailler parce qu'ils vont perdre leurs prestations et seront pénalisés. Nous n'avons pas trouvé de façon de régler cette situation. Le problème touche surtout les hommes, mais dans certains cas, dans le secteur des services, il touche les femmes également. Nous les pénalisons et nous créons un plus grand problème.

La plupart de ces gens ne vont pas s'instruire. Certains peuvent à peine signer leur nom. Les études sont la dernière chose à laquelle ils pensent, mais ce sont de bons travailleurs. Bien souvent, ils peuvent faire fonctionner une machine mieux que personne parce que c'est le seul emploi qu'ils ont eu. Il n'y a aucun secteur dans lequel nous pouvons les rémunérer sans les pénaliser.

**Mme Kennedy :** Mme Jeans a parlé tout à l'heure de critères variables et des gens qui ne veulent pas travailler à sept dollars l'heure parce qu'ils vont perdre leurs prestations et leur carte de médicaments. Le système d'assurance-emploi doit être repensé parce que beaucoup de personnes, si elles travaillent après avoir touché leurs prestations d'assurance-emploi, sont rémunérées « en dessous de la table ». Est-ce exact?

**Le sénateur Gustafson :** Oui, c'est exact.

**Ms. Kennedy:** There are ways of changing policy and programming that can address that: Use a sliding scale, share the wealth; let people bank a certain amount of money without penalizing them. From an employer's perspective, every time they work a day, the other side of that is that I am spending a day filling in paperwork for Service Canada because they cannot keep it straight in their system.

There is a real challenge with the system and the way it is set up. We do business differently now. We need new systems to assist us. A sliding scale would work really well under the EI program.

Another issue is that the system is paid into by employers and employees. Jobs in Newfoundland, especially in the tourism business that Mr. St. George was referring to, where we grew this market to create a demand, are low-paying. Jobs in tourism pay \$7 per hour. The occupancy rate is 38 per cent in rural Newfoundland in some of the hoteliers, so they cannot afford to pay \$10 per hour. However, that is what they will need to pay to keep staff. Maybe we could have a system where there is a partnership: If you make this amount of profit, you qualify for a subsidy back under the program that you have paid into. There are all kinds of new ways that we can do business and be successful. This board will probably have to look at the challenge of how we do new business and be successful.

**Mr. St. George:** I can add to the whole issue of attachment to the workforce. If you bring someone into the workforce, even for short periods of time, they gradually get more attached. We have seen it already in our area where some people started off with very little work at the hotel or the business and as their skills improve, they gradually become attached to the workforce, and their employment is repeatedly extended. However, that takes time and the programs do penalize people.

I go back to my comment about indicators. One of the issues that we face in the 21st century is we are using 20th century, or worse, 19th century indicators. We are using economic indicators and accounting measures. How many bricks to build a building? How many people does it cost per hour? All these numbers crunch out, but in the formula, they miss the social impact for non-inclusion of citizens if we do not help people, who are disadvantaged, join workforce. Most of them, from what I have seen in 15 years of work on the Northern Peninsula, become very good employees. However, it takes time.

I heard one of my university professors talking about the need to think beyond the box. Accounting measures are not for the economy. They are for small businesses, they are for big businesses, but, if you own a business and you have a brand, such as Coca-Cola, you could say that has no material value. Yet, if people do not protect their brands, companies such as

**Mme Kennedy :** Il y a des façons de changer la politique et les programmes pour corriger cette situation : utiliser des critères variables, partager la richesse; laisser les gens encaisser une certaine somme sans les pénaliser. Du point de vue de l'employeur, chaque fois qu'ils travaillent une journée, je dois passer une journée à remplir des documents pour Service Canada parce que rien ne doit paraître dans le système.

Le système et la façon dont il est structuré posent un véritable défi. Nous faisons les choses différemment maintenant. Nous avons besoin de nouveaux systèmes pour nous aider. Des critères variables donneraient vraiment de bons résultats dans le cadre du programme d'assurance-emploi.

L'autre problème, c'est que le système est payé par les employeurs et les employés. Les emplois à Terre-Neuve, en particulier dans l'industrie touristique que M. St. George a mentionnée, où nous avons développé ce marché pour créer une demande, ne sont pas payants. Les gens qui travaillent dans cette industrie reçoivent sept dollars l'heure. Dans le secteur rural de Terre-Neuve, le taux d'occupation est de 38 p. 100 chez certains hôteliers, alors ils ne peuvent pas se permettre de payer dix dollars l'heure. Toutefois, c'est ce qu'ils vont devoir payer pour conserver leur personnel. Nous pourrions peut-être avoir un système de partenariat : si vous faites ce profit, vous avez droit à une subvention dans le cadre du programme auquel vous avez contribué. Toutes sortes de nouvelles façons de faire peuvent être fructueuses. Le comité devra probablement se pencher sur cet aspect.

**M. St. George :** Je pourrais parler aussi de la participation au marché du travail. Si vous amenez quelqu'un à travailler, même pour de courtes périodes de temps, il se crée graduellement un lien. Nous l'avons vu déjà dans notre région, où des gens ont commencé à faire de très petits boulots à l'hôtel ou à l'entreprise, et à mesure que leurs habiletés s'améliorent, ils s'attachent graduellement au marché du travail et leur emploi se prolonge sans cesse. Toutefois, il faut du temps et les programmes pénalisent vraiment les gens.

Je reviens à ce que j'ai dit au sujet des indicateurs. Un des problèmes que nous avons au XXI<sup>e</sup> siècle, c'est que nous utilisons des indicateurs du XX<sup>e</sup> siècle ou, pire, du XIX<sup>e</sup> siècle. Nous utilisons des indicateurs économiques et des mesures comptables. Combien de briques faut-il pour construire un immeuble? Combien de gens faut-il payer chaque heure? Tous ces chiffres sont digérés, mais dans les calculs, on oublie l'impact social de la non-inclusion des citoyens, quand nous n'aidons pas les gens, qui sont désavantagés, à se joindre au marché du travail. D'après ce que j'ai vu pendant 15 ans dans la péninsule Northern, la plupart deviennent de très bons employés. Toutefois, cela prend du temps.

Un de mes professeurs à l'université parlait de la nécessité de sortir des sentiers battus. Les mesures comptables ne s'appliquent pas à l'économie. Elles s'appliquent aux petites entreprises, aux grandes entreprises, mais si vous possédez une entreprise et vous avez une marque de commerce, comme Coca-Cola, vous pourriez dire que cela n'a aucune valeur concrète. Pourtant, si elles ne

Coca-Cola or IBM would be in some trouble if they allowed other people to take their brand. It is a very intangible thing.

I agree with what Ms. Kennedy just said about attachment to the workforce. In Newfoundland, we have people with literacy skill issues. We have a high social service dependency. We lose some of our best people to other provinces due to high wages. I was in Cape Breton last summer and the Cape Bretoners have the same issues. Actually, we talked about it and there was so much similarity in a large number of rural areas. We have to put steps in; the programming and services only benefit to a point. We need good indicators that can show the benefit over the long term. I know from being at Memorial University 16 years ago, we were told it costs \$1 million to keep someone on social services the rest of their life. That amount must include the staffing, the paperwork, all the costs involved. However, if that same person is put through the programming and through university or whatever it takes to get him or her into the workforce, that cost is in the region of \$100,000. That is a measure over 25 years, so that is what I mean when I say we need to broaden our indicators.

**Senator Gustafson:** This has been a real bug with me. I call it "big government." It seems to me the government can find a way to circulate more paper. They love paper and will create jobs with paper just to create jobs, sometimes for political reasons. However, when it comes to doing something that is realistic and produces real economy and real strength in the industries — and it is needed — we cannot seem to find a way to help these poor people that really need the help. They will not dig themselves out on their own.

I use this example — and I should be careful in using this: I have been to Africa several times and the answer we have for even a Third World situation is education. All right, so we give them an education. What happens? They get an education and fly to Canada. They do not go out there and work that field and increase the prosperity of the agricultural community in that land. They get an education, they are gone.

We have to find a way to help these people that are at the bottom end of the scale. Many of them have an expertise of their own, but we have no way of helping them.

**Senator Callbeck:** Ms. Kennedy, you talked about selling raw material and not having enough value added in Newfoundland, which I can certainly identify with, being from Prince Edward Island. However, you went on to talk about how programs and policies that have been set long ago and must change for today's world. You mentioned about the drug program, which has been brought to Newfoundland, and I agree that is a step in the right direction. It certainly helps lower-income people and helps those on the welfare to get off the system. In my province, if they go off it — I assume it is the same here — then they are responsible for their own health bills and drugs, et cetera. Then you talked a little

protègent pas leur marque de commerce, des entreprises comme Coca-Cola ou IBM auraient des problèmes si elles permettaient à d'autres de l'utiliser. C'est une chose intangible.

Je suis d'accord avec Mme Kennedy au sujet de la participation au marché du travail. À Terre-Neuve, nous avons des gens qui sont analphabètes. Beaucoup dépendent des services sociaux. Les salaires élevés dans d'autres provinces attirent nos meilleurs éléments. J'étais au Cap-Breton l'an dernier et les gens là-bas ont les mêmes problèmes. En fait, nous en avons parlé et il y avait une grande similitude dans bon nombre des régions rurales. Nous devons nous y mettre; les programmes et les services ne sont avantageux qu'à un certain point. Il nous faut de bons indicateurs pour pouvoir montrer les avantages à long terme. Lorsque je fréquentais l'Université Memorial il y a 16 ans, on nous disait qu'il en coûte 1 million de dollars pour garder quelqu'un dans la dépendance des services sociaux toute sa vie. Cette somme doit comprendre le personnel, la paperasse, tous les coûts. Toutefois, si cette même personne est inscrite à un programme, à l'université ou peu importe ce qu'il faut pour l'amener à participer au marché du travail, le coût est d'environ 100 000 \$. Cette mesure date d'il y a 25 ans, alors c'est ce que je veux dire lorsque je parle d'élargir nos indicateurs.

**Le sénateur Gustafson :** Ceci m'a toujours embêté beaucoup. Je l'appelle le « gros gouvernement ». Il me semble que le gouvernement est capable de faire circuler plus de documents. Il adore le papier et il créera des emplois avec le papier juste pour créer des emplois, parfois pour des raisons politiques. Toutefois, quand vient le temps de faire quelque chose de réaliste, de stimuler l'économie et de renforcer les industries — et il le faut — il semble que nous ne soyons pas capables de trouver une façon d'aider ces gens pauvres qui en ont bien besoin. Ils ne vont pas s'en sortir seuls.

J'utilise cet exemple — et je dois être prudent quand je le fais : je suis allé en Afrique plusieurs fois, et la solution que nous avons même dans un pays du tiers monde, c'est l'éducation. D'accord, donnons-leur donc une éducation. Qu'arrive-t-il? Ils s'instruisent et viennent au Canada. Ils ne vont pas là-bas pour travailler la terre et accroître la prospérité de la collectivité agricole dans ce pays. Ils s'instruisent, ils sont partis.

Nous devons trouver une façon d'aider ces gens qui se trouvent au bas de l'échelle. Beaucoup ont des compétences, mais nous sommes incapables de les aider.

**Le sénateur Callbeck :** Madame Kennedy, vous avez parlé de la vente de matières premières et du fait que la valeur ajoutée est insuffisante à Terre-Neuve, ce à quoi je peux certainement m'identifier, puisque je suis originaire de l'Île-du-Prince-Édouard. Toutefois, vous avez parlé aussi des programmes et des politiques établis il y a longtemps, qui doivent être adaptés au monde d'aujourd'hui. Vous avez mentionné le programme de médicaments, qui a été instauré à Terre-Neuve, et je suis d'accord que c'est un pas dans la bonne direction. Il aide, bien sûr, les gens à faible revenu et ceux qui vivent de l'aide sociale à sortir du système. Dans ma province, s'ils sortent du système — je présume

bit about the EI. I would like to hear your ideas about other changes that you feel need to be made for today's world.

**Ms. Kennedy:** When I spoke about our raw material, I was trying to give you a picture of how we got here. We got here because we sold raw resources. There was so much more that we could have done. If we had maximized the income, we would not find the shortage in our forestry and fishery that we find today. Therefore, we abused these resources, and we did not do it alone. We were allowed to do it, which is why I talk about policy. When we got into the fisheries task force, we realized we cannot make changes. We can make recommendations, but it is only with a change in policy that we can make a change in our way of doing business. Therefore, through the fisheries task force, we have made forty-something recommendations to the government, most of which were linked to policy. We have to start making that change in the industry.

We would like to bring programming back. We have seen the consequences in our health care. We are living it now; we are trying to regionalize, and we recognize the need that we have to do it. We do not have unlimited resources, and it has become a strain on us to provide this service. However, making the decision for us is not the right answer. We can come up with good decisions that could benefit us, not cost us any more, probably make us very happy and provide a much better service. We have to effect policy with regard to education, health and the other social programs in our communities that affect us economically.

When we recruit health care providers, a doctor, for example, it costs us \$80,000. We find them, they come to rural Newfoundland, but they will not stay. We have no support in place, so they return to St. John's, Toronto or Vancouver, somewhere where they have some supports around them for their culture. They want nothing to do with staying in rural Newfoundland. We have retention rate of less than six per cent.

Sean talked about interviewing people who left Newfoundland to see if they would want to come back to work here. That is where we must start. People who have grown up here love it. They have a passion for it. Poverty is more than money, and there is a real love of the land. People will come back for less — but not a lot less now. They want a base. We have a problem with recruitments because we are dropping our health care and education systems. Thus, it has become a vicious circle for us.

que c'est la même chose ici — ils doivent alors payer eux-mêmes leurs soins de santé, leurs médicaments, et cetera. Puis vous avez parlé un peu du système d'assurance-emploi. J'aimerais que vous nous parliez des autres changements qui, à votre avis, s'imposent dans le monde d'aujourd'hui.

**Mme Kennedy :** Lorsque j'ai parlé de nos matières premières, je voulais vous donner une idée de la façon dont nous sommes arrivés ici. Nous sommes arrivés ici parce que nous avons vendu des matières premières. Nous aurions pu faire tellement plus si nous avions maximisé les revenus, nous n'aurions pas les pénuries que nous connaissons aujourd'hui dans les secteurs de la forêt et de la pêche. Nous avons donc abusé de ces ressources et nous ne l'avons pas fait seuls. Nous avons été autorisés à le faire, et c'est pourquoi je parle de politique. Lorsque nous avons formé le groupe de travail sur les pêches, nous avons réalisé que nous ne pouvions pas faire de changement. Nous pouvons formuler des recommandations, mais seul un changement de politique peut nous permettre de modifier notre façon de faire. Par l'intermédiaire du groupe de travail sur les pêches, nous avons donc présenté une quarantaine de recommandations au gouvernement, la plupart liées aux politiques. Nous devons commencer à transformer l'industrie.

Nous aimerions avoir un programme. Nous avons vu les conséquences dans les soins de santé. Nous le vivons maintenant; nous essayons de régionaliser et nous reconnaissons qu'il faut le faire. Nos ressources ne sont pas illimitées et offrir ce service commence à nous peser. Toutefois, il ne faut pas prendre la décision à notre place. Nous pouvons prendre de bonnes décisions qui nous seraient profitables, qui ne nous coûteraient pas plus, qui nous rendraient probablement très heureux et nous permettraient d'offrir un bien meilleur service. Nous devons mettre en œuvre une politique dans les domaines de l'éducation, de la santé et d'autres programmes sociaux dans les collectivités qui nous affectent économiquement.

Lorsque nous recrutons des fournisseurs de soins de santé, un médecin par exemple, il nous en coûte 80 000 \$. Nous les trouvons, ils s'installent dans des collectivités rurales de Terre-Neuve, mais ils ne restent pas. Nous n'avons aucun soutien en place, alors ils retournent à St. John's, à Toronto ou à Vancouver, là où ils trouvent un soutien autour d'eux pour leur culture. Ils ne veulent absolument pas rester dans les collectivités rurales de Terre-Neuve. Nous avons un taux de rétention de moins de 6 p. 100.

Sean a dit qu'il faudrait interroger les gens qui ont quitté Terre-Neuve pour voir s'ils aimeraient revenir travailler ici. C'est là où nous devons commencer. Les personnes qui ont grandi ici aiment l'endroit. Ils en sont fous. La pauvreté, ce n'est pas juste une question d'argent, et il y a un véritable amour pour la terre. Les gens reviendront pour moins — mais pas beaucoup moins maintenant. Ils veulent une base. Nous avons un problème de recrutement parce que nous laissons tomber nos systèmes de soins de santé et d'éducation. Cela devient donc un cercle vicieux pour nous.

We have to start setting up a way to entice people with a good health care plan and a good education plan. Maybe it is connected; maybe it is a holistic approach we are talking about. We are educating people on health and school. We are not just telling them about nutrition, for example, and they are not going to a dietician, getting a sheet and going home saying, "Work with Omega 3 and do this, this and this." We are trying to connect health and education and make it community health living, so that people can go to a community kitchen and learn to eat the foods that are required for their diet. They can go to the physiotherapy programs if they want. We are trying to set this up under a community structure, so that five or six or seven communities can take part. It can be spread out to some of the school programs, and we can get the communities, parents and other volunteers involved. We, then, have changed the way of doing business in the health care and education systems because we are educating as we go. It is the same with regard to putting the sliding scale in place now: In 20 or 30 years, you will see the growth and the demand fall on the structures that we set up now.

That is a part of where we are going with regard to policy. We have to change, take away all these pillars that have been created as to how to do business and start building bridges that make the flow easier.

**Senator Callbeck:** You mentioned how difficult it is to recruit doctors. Has there been any thought given to incentives for youth, who live in Newfoundland and have been brought up in rural Newfoundland, to help put them through medical school if they commit to come back for a certain length of time?

**Ms. Kennedy:** Yes. There is a program actually in place at Western. It is a \$25,000 bursary toward their education. It is limited. They probably have two bursaries. Maybe sometimes we are really narrowing how we look at it. We use it to recruit people. We will say, "Well, they are from here, they are coming back anyway, so we will look at somebody else," and then we lose them. There are some programs in place, but not enough. Changes to that program are needed because we have quite a few people from the West Coast who are in the medical profession and would probably love to come back here, but we are not competing very well with the States or Western Canada to keep them.

**Senator Callbeck:** One other question I had was on taxation. Ms. Hancock, you talked about the provincial and federal governments working together on many issues and ideas, and one of them was changes in taxation. I believe you did, too, Mr. St. George. I would like to hear you talk about that.

**Ms. Hancock:** Some of the points that came up in our discussions with people were that we are moving toward a wellness framework, and that is in keeping with prevention. People invest a lot of their own dollars to have their children take

Nous devons commencer à trouver une façon d'attirer les gens avec un bon système de soins de santé et d'éducation. Ces choses sont peut-être liées; nous parlons peut-être d'une approche holistique. Nous éduquons les gens dans le domaine de la santé et de l'éducation. Nous ne leurs parlons pas seulement de nutrition, par exemple, et ils ne vont pas consulter une diététiste pour revenir avec une feuille de papier sur laquelle il sera écrit « Prenez des Omega 3, et faites ceci et cela ». Nous essayons d'établir un lien entre la santé et l'éducation pour vivre la santé communautaire, pour que les gens puissent se rendre dans une cuisine communautaire et apprendre à manger les aliments qui sont bons pour eux. Ils peuvent suivre les programmes de physiothérapie s'ils le souhaitent. Nous essayons d'établir cela dans une structure communautaire, pour que cinq, six ou sept collectivités puissent y participer. On peut l'étendre à certains programmes scolaires, et faire participer les collectivités, les parents et d'autres bénévoles. Nous avons alors changé la façon de faire dans les systèmes de soins de santé et d'éducation parce que nous faisons de l'éducation en même temps. C'est la même chose quand on parle d'instaurer maintenant des critères variables : dans 20 ou 30 ans, la croissance et la demande reposeront sur les structures que nous mettons en place maintenant.

C'est en partie ce que nous voulons faire en matière de politique. Nous devons apporter des changements, enlever tous ces piliers qui ont été créés dans la façon de faire les choses et commencer à construire des ponts pour que le courant passe plus facilement.

**Le sénateur Callbeck :** Vous avez dit combien il est difficile de recruter des médecins. A-t-on songé à offrir des incitatifs aux jeunes, qui vivent à Terre-Neuve et qui ont grandi dans les collectivités rurales de Terre-Neuve, pour les aider à faire leurs études médicales s'ils s'engagent à revenir pour un certain temps?

**Mme Kennedy :** Oui. Il y a un programme en place à l'heure actuelle à Western. Il s'agit d'une bourse d'études de 25 000 \$. C'est limité. Il y a probablement deux bourses. Peut-être que parfois, notre vision des choses est étroite. Nous utilisons l'argent pour recruter des gens. Nous disons « Eh bien, ils sont d'ici, ils reviendront de toute façon, alors cherchons quelqu'un d'autre », et puis nous les perdons. Nous avons certains programmes en place, mais pas assez. Il faut modifier ce programme parce que nous avons des gens sur la côte ouest qui travaillent dans le secteur médical et qui aimeraient probablement revenir ici, mais nous ne sommes pas très compétitifs par rapport aux États-Unis ou à l'Ouest du Canada.

**Le sénateur Callbeck :** Mon autre question porte sur le système d'imposition. Madame Hancock, vous avez parlé d'une collaboration entre les gouvernements provincial et fédéral dans un grand nombre de dossiers, notamment le régime d'imposition. Je crois que vous en avez parlé également, monsieur St. George. J'aimerais que vous nous en disiez davantage.

**Mme Hancock :** Lors de nos entretiens, il est ressorti que nous nous dirigeons vers un cadre de bien-être, ce qui s'inscrit dans la prévention. Les gens payent d'eux-mêmes pour que leurs enfants participent à des sports ou d'autres loisirs, ce qui contribue à un

part in sports or recreation, ways that benefit healthy living or in child care or additional services. They are providing extra in addition to some medical costs. How do they, then, have that recognized, in terms of benefits back to them while they are meeting overall social objectives around investment in people? They do not see an opportunity for that to be recognized in taxation, and I guess it came out in terms of investment in children. It also came out as more people are facing care of elderly persons in rural communities.

There are many similar issues. If people pay over and above for services, equipment or for someone to stay in a long-term care facility, how does that get recognized? How do we get some kind of tax benefits coming back to people in communities? The issue came up a number of ways, and we need to find more opportunity there in the taxation system for people to have tax credits.

**Mr. St. George:** The Northern Peninsula is a beautiful place to live, but it can be very expensive if we get sick. It is very expensive to educate our children. I will find that out. It is also very expensive to deal with other daily activities, for example, if you have to see a lawyer, if you have to go see a government office. Business people on the Northern Peninsula are certainly penalized because they are on the Northern Peninsula. It is costly for them to do business with government departments.

Correct me if I am wrong. In your interim report, you talk about e-connections, e-government or e-services. The problem with that, in our area, is that computer technology, information technology is new for many people and it takes time for them. I know the Community Access Program, CAP, for the Internet, which is federal/provincial, has worked somewhat, but we have a lot of small business owners — as our demographics will show. They are working, so how can they stop to learn the computer? We have a complete database of our businesses. We have interviewed all 3,800 homes in the district and also all 394 businesses, so we basically know that only 18 per cent of our businesses use email. How do we correct those disadvantages?

Programming and services could help there, but one of the big issues — to get back to your comment on taxes — is, again, the need to clearly identify the indicators. I am simply saying that we need measurable outcomes to understand how people in rural areas are affected. Level the playing field a bit. I will give you a good example. In the United States, the Banking Act requires banks to do small business loans in rural areas. In our area, our business people are struggling to get access to capital. Ms. Kennedy and I, in our capacity as volunteers and on the Regional Economic Development Board, we have seen business people struggle to get access to capital.

mode de vie sain, ou encore investissent dans des services de garde, et cetera. Ils fournissent davantage, sans parler de certains coûts médicaux. Comment cette contribution peut-elle alors être reconnue, c'est-à-dire que peut-on leur donner en retour s'ils remplissent les objectifs sociaux globaux en investissant dans les personnes? Leur contribution n'est pas reconnue dans le système d'imposition, et j'imagine qu'on a abordé la question en pensant aux investissements dans les enfants. On a pensé aussi aux gens qui sont plus nombreux à s'occuper des personnes âgées dans les collectivités rurales.

Il y a une foule de situations semblables. Si les gens payent davantage pour des services ou de l'équipement ou pour permettre à une personne de rester dans un établissement de soins de longue durée, comment le reconnaît-on? Comment offre-t-on des avantages fiscaux aux gens dans les collectivités? La question a été soulevée à maintes reprises et nous devons trouver des façons d'offrir des crédits d'impôts.

**M. St. George :** La péninsule Northern est un endroit merveilleux, mais il peut être très coûteux de tomber malade. C'est très coûteux d'offrir une éducation à nos enfants. Je vais le constater. C'est aussi très coûteux de faire d'autres activités courantes, par exemple si vous devez consulter un avocat ou vous rendre dans un bureau du gouvernement. Les gens d'affaires de la péninsule Northern sont certainement pénalisés parce qu'ils se trouvent à cet endroit. Faire affaire avec les ministères du gouvernement est coûteux pour eux.

Corrigez-moi si je me trompe. Dans votre rapport provisoire, vous parlez des raccordements électroniques, du gouvernement et des services en ligne. Le problème, dans notre région, c'est que l'informatique, la technologie de l'information est nouvelle pour bien des gens et il leur faut du temps. Je sais que le Programme d'accès communautaire, le PAC, qui est un programme fédéral-provincial visant à donner accès à Internet, a donné certains résultats, mais nous avons beaucoup de propriétaires de petites entreprises — comme le montrent nos données démographiques. Ils travaillent, alors où prennent-ils le temps d'apprendre à faire fonctionner l'ordinateur? Nous avons une base complète de données sur nos entreprises. Nous avons interrogé les 3 800 ménages du district et les 394 entreprises, alors nous savons que seules 18 p. 100 des entreprises utilisent le courriel. Comment remédier à cette situation?

Les programmes et les services pourraient aider dans ce sens mais, pour revenir à votre commentaire sur les impôts, il faut, encore une fois, cerner clairement les indicateurs. Je dis tout simplement qu'il nous faut des résultats mesurables pour comprendre comment les gens dans les régions rurales sont touchés. Donnons des chances égales à tous. Je vais vous donner un bon exemple. Aux États-Unis, la loi sur les banques exige que ces dernières accordent des prêts aux petites entreprises dans les régions rurales. Dans notre région, les gens d'affaires se battent pour avoir accès aux capitaux. Mme Kennedy et moi, à titre de bénévoles et membres du Conseil de développement économique régional, nous avons vu des gens d'affaires se battre pour avoir accès aux capitaux.

Those situations challenge you and yet policy, such as the Banking Act and tax policy, can level the playing field. I mean, bluntly, our banks do not want to lend money to the Northern Peninsula any more. For all commercial banking on the Great Northern Peninsula now, we have to come to Corner Brook.

That just gives you an idea of the disadvantages. It is not that we are poor in rural Newfoundland. It is just that we are financially penalized for everything we have to do. It is basically sapping our energy.

**Senator Callbeck:** Yes.

**Mr. St. George:** We have to be innovative. We have to look to the future, but when we are siphoning off our resources just to stay where we are — I am not concerned about where we are today — my big concern, as an economic development officer, is where we will be in 10 years' time, in 20 years' time. The rest of the country is progressing, and if we do not progress, our status today will look much worse in 10 or 20 years.

If Canada was a house, I would compare rural Canada to the basement, the attic and the garage. I have to ask you, would you own a house if it did not have a basement for your electrical or your hot water tank, your laundry room? Would you own a house if it did not have a shed to store your garden furniture? Canada is made up of many parts, and rural Canada provides an essential service to the country. We have the raw materials. If the Northern Peninsula, the national park sites are depopulated, how will people travel to the area if we do not have services and people living there?

Canada is made up of many factors. Urbanization is a world-wide trend, but, just like a basement, attic or utility closet provides basic services in houses, we provide essential services to the country. That is perhaps a poor analogy, but it gives you an idea of where I am coming from.

The issue you face is: How do we deal with the imbalance between different areas in our country? If we do not deal with the imbalance, what does that create for the long term? I am not sure we want to know the answer. My training and experience tells me if we do not take care of our health, we have to pay money when we are sick. If we do not educate our children, when they turn 20, we have a bigger problem.

**Senator Callbeck:** What about credit unions in Newfoundland?

**Mr. St. George:** We do have one credit union in our area. That does not do commercial loans. I know in the Labrador Straits, which is just north of us, the banks totally withdrew, and it was the credit union that stepped in and did a very good job. In our area, the banks and the credit union are evolving and the credit

Ces situations vous interpellent et, pourtant, des politiques comme la loi sur les banques et les politiques fiscales peuvent uniformiser les règles. Pour dire les choses sans détour, nos banques ne veulent plus prêter d'argent dans la péninsule Northern. Pour toutes les transactions bancaires commerciales dans la péninsule Great Northern, nous devons aller à Corner Brook.

Cela vous donne une idée des désavantages. Ce n'est pas que nous sommes pauvres dans les régions rurales de Terre-Neuve. C'est tout simplement que nous sommes financièrement pénalisés pour tout ce que nous devons faire. Cela mine notre énergie.

**Le sénateur Callbeck :** Oui.

**M. St. George :** Nous devons innover. Nous devons regarder l'avenir, mais lorsque nous siphonnons nos ressources simplement pour rester où nous sommes — je ne m'inquiète pas de notre situation actuelle — en tant qu'agent de développement économique, je m'inquiète de ce que sera notre situation dans 10 ans, dans 20 ans. Le reste du pays fait des progrès et si nous n'en faisons pas, notre situation sera bien pire dans 10 ou 20 ans.

Si le Canada était une maison, je comparerais le Canada rural au sous-sol, au grenier et au garage. Je dois vous demander ceci : seriez-vous propriétaire d'une maison qui n'a pas de sous-sol pour votre système d'électricité, votre réservoir d'eau chaude, votre salle de lavage? Seriez-vous propriétaire d'une maison où il n'y aurait pas d'endroit pour entreposer vos meubles de jardin? Le Canada est composé de nombreuses parties, et le Canada rural offre un service essentiel au pays. Nous avons les matières premières. Si la péninsule Northern, les sites du parc national sont dépeuplés, comment va-t-on voyager dans la région s'il n'y a pas de services et de gens qui vivent là?

Le Canada est composé de nombreux éléments. L'urbanisation est une tendance à l'échelle internationale mais, tout comme un sous-sol, un grenier ou un placard de services fournit des services essentiels dans les maisons, nous fournissons des services essentiels au pays. L'analogie est peut-être faible, mais elle vous donne une idée de ce que je pense.

Le problème qui se pose à vous est le suivant : que faire du déséquilibre qui existe entre les différentes régions du pays? Si nous ne réglons pas le déséquilibre, quelles seront les conséquences à long terme? Je ne suis pas certain que nous voulons savoir la réponse. Ma formation et mon expérience me disent que si nous ne prenons pas soin de notre santé, nous devons payer lorsque nous tombons malades. Si nous n'éduquons pas nos enfants, lorsqu'ils auront 20 ans, nous aurons un problème plus grave.

**Le sénateur Callbeck :** Qu'en est-il des coopératives de crédit à Terre-Neuve?

**M. St. George :** Il y a une coopérative de crédit dans notre région. Elle ne consent pas de prêts commerciaux. Dans la région de Labrador Straits, juste au nord de la nôtre, je sais que les banques se sont retirées totalement, et c'est la coopérative de crédit qui est entrée en scène et qui a fait un excellent travail. Dans

union will probably be a solution. However, we are definitely seeing the banks withdraw.

**Senator Peterson:** Are each of you active participants in this program?

**Ms. Hancock:** I believe one-third of the funding for the school social work position is through that initiative.

**Senator Peterson:** Are you involved in an ongoing way? Do you meet with them? Do you have input?

**Ms. Hancock:** We were involved in a consultation at our committee level and certainly have access to the people working on that.

**Ms. Kennedy:** I have seen this document. Ms. Hancock has probably worked more with the group that was setting up the meetings. For me, personally, I have read parts of the program, but I have not been engaged in much of the program.

**Senator Peterson:** Do you not feel you should be?

**Ms. Kennedy:** Oh, most definitely. I was actually listening today to see some of the issues that will get the highlights from the province and their reduction strategy. Ms. Jeans provided some good stuff, and I feel they are moving in the right direction.

**Senator Peterson:** You were a little hesitant there. Do you feel this has a possibility of turning the corner or is it too broad? Do you want to stay more focused in what you are doing?

**Ms. Kennedy:** Yes, I like the specifics where you can measure rather than the general where you cannot. Some of the programs that they are implementing are really good programs. It is the first step in moving in the right direction. They have started to build partnerships, but this is just beginning.

**Senator Peterson:** Do they not have the authority to make the changes you want? Is that not important?

**Ms. Kennedy:** Yes.

**Senator Peterson:** Now, you talk clawbacks, economic development, health, and schooling. Is this not where the authority comes from?

**Ms. Hancock:** Yes, I believe that that strategy document is a very important step for our province, which will really set a good future direction.

Senator Callbeck, a couple of the questions you raised, I think, in keeping with that strategy, Human Resources, Labour and Employment has introduced some policies for people to make the transition from income support to employment without losing all their benefits. It is very broad, but it is very well thought out; it is also very new. However, as it takes shape, we will certainly see a difference in this province.

notre région, les banques et la coopérative de crédit évoluent et la coopérative de crédit sera probablement une solution. Toutefois, nous voyons assurément les banques se retirer.

**Le sénateur Peterson :** Participez-vous tous activement à ce programme?

**Mme Hancock :** Je crois que le tiers du financement du poste de travailleuse sociale en milieu scolaire est assuré par cette initiative.

**Le sénateur Peterson :** Votre participation est-elle continue? Les rencontrez-vous? Est-ce qu'on vous consulte?

**Mme Hancock :** Notre comité a participé à un processus de consultation et nous avons accès aux gens qui y travaillent.

**Mme Kennedy :** J'ai vu ce document. Mme Hancock a probablement travaillé davantage avec le groupe qui organisait les réunions. Pour ma part, j'ai lu certaines parties du programme, mais je n'ai pas vraiment participé.

**Le sénateur Peterson :** Ne croyez-vous pas que vous devriez le faire?

**Mme Kennedy :** Oh, certainement. J'écoutais aujourd'hui pour saisir certains des enjeux qui recevront l'attention de la province ainsi que la stratégie de réduction. Mme Jeans a présenté de bonnes choses, et je crois qu'ils se dirigent dans la bonne direction.

**Le sénateur Peterson :** Vous avez paru un peu hésitante sur ce point. Croyez-vous que cela peut apporter un véritable changement ou est-ce trop vaste? Voulez-vous vous concentrer davantage sur ce vous faites?

**Mme Kennedy :** Oui, j'aime les détails que vous pouvez mesurer plutôt que les généralités que vous ne pouvez pas évaluer. Certains programmes qu'ils sont en train de mettre en œuvre sont vraiment bons. C'est le premier pas dans la bonne direction. Ils ont commencé à établir des partenariats, mais ce n'est qu'un début.

**Le sénateur Peterson :** Avez-vous le pouvoir de faire les changements que vous souhaitez? N'est-ce pas important?

**Mme Kennedy :** Oui.

**Le sénateur Peterson :** Vous nous parlez de récupérations, de développement économique, de santé et d'éducation. N'est-ce pas là où se situe le pouvoir?

**Mme Hancock :** Oui, je crois que ce document de stratégie est une étape très importante pour notre province, qui donnera vraiment une bonne orientation.

Sénateur Callbeck, pour répondre à quelques questions que vous avez posées concernant cette stratégie, le ministère des Ressources humaines, du Travail et de l'Emploi a adopté certaines politiques pour que les gens fassent la transition entre le soutien du revenu et l'emploi sans perdre tous leurs avantages. C'est très vaste, mais très bien réfléchi; et c'est aussi très nouveau. Toutefois, à mesure que la chose prend forme, nous verrons certainement une différence dans la province.

**Ms. Kennedy:** I feel that is the key thing: It is very new. I was not hesitating because I thought it was not a good document. It is new; it is just starting. I think it has a lot of potential.

**Senator Peterson:** That is the time to be engaged, when it is new.

**Senator Mahovlich:** That is very interesting. In looking at your province with its issues of access to a hospital and a good education, I wonder if anyone has proposed building a university in the northern part of the province. Has that ever been brought up?

**Ms. Kennedy:** We have a university in Corner Brook.

**Senator Mahovlich:** In Corner Brook?

**Ms. Kennedy:** Yes. It is an extension of Memorial University. It is Sir Wilfred Grenville College. It has been there, I would say, about 30 years.

**Mr. St. George:** Yes.

**Ms. Kennedy:** It did not offer graduate programs. Basically, we did our one or two years and then could move to four. Now, it probably offers about 10 different degree programs.

**Senator Mahovlich:** Is it progressing?

**Ms. Kennedy:** Actually, aggressively progressing in the last two or three years with a strategy by some people in the region to see it as independent. I am not saying that that is good or bad. I am not involved in that, but we are moving forward to expand on the post-secondary offering in Western Newfoundland.

**Senator Mahovlich:** Do a lot of students come from offshore, from the mainland?

**Ms. Kennedy:** We have been doing a lot in recruitment, not just in Canada, but outside of Canada, and we have had much success at Sir Wilfred Grenville College and at College of the North Atlantic in recruitment overseas. They have probably had about a 15 per cent increase.

**Ms. Hancock:** I am not sure.

**Ms. Kennedy:** It is a fairly significant increase in take-up outside of Newfoundland right now.

**Senator Mahovlich:** Are you looking toward being competitive with other Canadian universities?

**Ms. Kennedy:** Memorial is actually competitive with other universities.

**Ms. Hancock:** Yes. Whether this is just an expansion of the Memorial program, I feel it is not a bad thing.

**Senator Mahovlich:** I feel it is good.

**Ms. Kennedy:** I do, too. We can expand the offerings here and the programs in Western Newfoundland a great deal.

**Mme Kennedy :** Je crois que c'est là l'essentiel : c'est très nouveau. Je n'ai pas hésité parce que je croyais que ce n'était pas un bon document. C'est nouveau; ça vient de commencer. Je crois qu'il y a un énorme potentiel.

**Le sénateur Peterson :** C'est le temps de s'engager, quand c'est nouveau.

**Le sénateur Mahovlich :** C'est très intéressant. En pensant à votre province, à ses problèmes d'accès aux hôpitaux et aux écoles, je me demande si quelqu'un a déjà proposé de construire une université dans le nord de la province. Cette idée a-t-elle déjà été avancée?

**Mme Kennedy :** Nous avons une université à Corner Brook.

**Le sénateur Mahovlich :** À Corner Brook?

**Mme Kennedy :** Oui. C'est un prolongement de l'Université Memorial. Il s'agit du Sir Wilfred Grenville College. Il existe, je dirais, depuis 30 ans.

**M. St. George :** Oui.

**Mme Kennedy :** Il n'offrait pas de programmes d'études supérieures. En gros, nous faisons un ou deux ans et nous pouvions aller jusqu'à quatre. Aujourd'hui, le collège offre probablement 10 programmes différents menant à un grade.

**Le sénateur Mahovlich :** Fait-il des progrès?

**Mme Kennedy :** En fait, il fait des progrès très soutenus depuis deux ou trois ans et certaines personnes dans la région souhaitent qu'il devienne indépendant. Je ne dis pas que c'est une bonne ou une mauvaise chose. Je ne m'en occupe pas, mais nous allons accroître les possibilités de formation postsecondaire dans l'Ouest de Terre-Neuve.

**Le sénateur Mahovlich :** Y a-t-il beaucoup d'étudiants de l'extérieur, de la partie continentale?

**Mme Kennedy :** Nous avons fait beaucoup d'efforts de recrutement, non seulement au Canada, mais à l'extérieur du pays, et nous avons attiré beaucoup d'étrangers au Sir Wilfred Grenville College et au College of North Atlantic. Ils ont probablement connu une hausse d'environ 15 p. 100.

**Mme Hancock :** Je ne suis pas certaine.

**Mme Kennedy :** Il y a une augmentation assez importante des admissions de l'extérieur de la province actuellement.

**Le sénateur Mahovlich :** Voulez-vous faire concurrence à d'autres universités canadiennes?

**Mme Kennedy :** L'Université Memorial est déjà concurrentielle.

**Mme Hancock :** Oui. Même si c'est seulement le prolongement de l'Université Memorial, j'estime que ce n'est pas une mauvaise chose.

**Le sénateur Mahovlich :** Je crois que c'est une bonne chose.

**Mme Kennedy :** Moi aussi. Nous pouvons accroître considérablement les possibilités ici et le nombre de programmes dans l'ouest de la province.

**Mr. St. George:** Yes. Senator, in my area, a lot of the younger people are using Corner Brook both for the college and university since the degree programs came out in the last 10 years.

A positive we have seen is that people are well aware of the challenges of the economy. Our people need to be educated. We see our young people going to post-secondary education at a higher rate than we have ever seen before. Our challenge is to keep them in Newfoundland.

However, Western Newfoundland and Labrador does have a smaller version of it. At the community college campus, they take university courses up there, so we have moved in that direction.

**Senator Mahovlich:** That is great. Senator Gustafson mentioned that people in Africa get educated and leave, but I believe there are other reasons why they are leaving. Much of it is corruption in government because I was over in the Congo and saw many different reasons why people leave the country. Keep educating and positive things will happen because everybody feels that it is the number one priority. If you build a great university, people will come.

**Mr. St. George:** Ten years ago we identified the need to have links between economics and schools. We now meet with the schools on programming through the integrated coastal shelf management and the college in Rocky Harbour. There was work with the Canadian Tourism Commission with the high school. Therefore, that is a big issue because we have opportunity. Jobs will be there in the years to come, so we have to get students while they are in high school because once they are on campus, their mindset is broader.

We hope to do more through local industries in the schools to provide information. Last year, taken from a pilot project in Corner Brook, we introduced Books for Boats through all the schools from Trout River to Port au Choix. Ms. Kennedy's office actually ran the project. The idea was to take the Grade 9 science class into the marine biology station in North Point and show them the value of the ecosystem and the fishery. I was only involved in the financing part, but, apparently, we have had a lot of pressure to do it again this year and to broaden it further.

**Ms. Hancock:** We also have College of the North Atlantic here and 17 campuses throughout our province. In looking at the statistics, we recognize that, where we have education infrastructure throughout our province, the completion rate for high school and post-secondary education is higher.

It would be very nice to expand that infrastructure, but there are some logistics with that as well. Presently, Sir Wilfred Grenville College is looking at its status as part of Memorial University. We are really trying to look at closer links between the university and the college and benefiting people in rural areas as well.

**M. St. George :** Oui. Sénateur, dans ma région, beaucoup de jeunes fréquentent le collège et l'université à Corner Brook étant donné qu'on y offre des programmes menant à un diplôme depuis 10 ans.

Il est certain que les gens sont conscients des défis sur le plan économique. La population doit s'instruire. Nos jeunes sont de plus en plus nombreux à poursuivre des études postsecondaires. Le défi pour nous, c'est qu'ils restent à Terre-Neuve.

C'est la même chose dans l'ouest de la province et au Labrador, mais à plus petite échelle. Les jeunes suivent des cours d'université au collège communautaire, et nous assistons donc au même phénomène.

**Le sénateur Mahovlich :** C'est formidable. Le sénateur Gustafson a dit qu'en Afrique, les gens s'instruisent et partent, mais je crois qu'ils partent pour d'autres raisons, surtout la corruption de l'administration publique, parce que j'ai pu constater quand je suis allé au Congo qu'il y avait bien des raisons pour lesquelles les jeunes s'en allaient. Poursuivez votre travail d'éducation et vous en verrez les avantages parce que tout le monde estime que c'est la priorité absolue. Si vous avez une bonne université, les gens vont la fréquenter.

**M. St. George :** Il y a dix ans, nous avons déterminé qu'il fallait créer des liens entre les activités économiques et les établissements d'enseignement. Nous allons maintenant discuter des programmes dans les écoles avec le concours de la gestion intégrée du plateau côtier et le Rocky Harbour College. Il y a eu des échanges entre la Commission canadienne du tourisme et l'école secondaire. C'est donc important parce qu'il y a des possibilités. Il va y avoir des emplois dans les années à venir et nous devons intéresser les jeunes pendant qu'ils sont au secondaire parce qu'une fois à l'université, ils élargissent leurs horizons.

Nous aimerions fournir plus d'informations aux écoles avec l'aide des entreprises locales. L'an dernier, dans le cadre d'un projet pilote à Corner Brook, nous avons lancé le programme Books for Boats dans toutes les écoles, de Trout River à Port au Choix. C'est le bureau de Mme Kennedy qui a piloté le projet. C'est ainsi que les élèves du cours de sciences de neuvième année ont visité la station de biologie marine de North Point et découvert l'importance de l'écosystème et de la pêche. Je me suis occupé seulement de l'aspect financier du projet mais, apparemment, on insiste beaucoup pour que nous recommencions cette année et que nous en fassions davantage.

**Mme Hancock :** Nous avons aussi le College of the North Atlantic ici et 17 campus dans la province. Les statistiques montrent bien que là où l'infrastructure existe dans la province, le pourcentage d'élèves qui terminent leurs études secondaires et postsecondaires est plus élevé.

Nous aimerions bien que l'infrastructure prenne de l'expansion, mais il y a aussi des problèmes logistiques. Actuellement, le Sir Wilfred Grenville College envisage de s'affilier à l'Université Memorial. Nous voulons vraiment rapprocher l'université et le collège et aider les gens en région rurale.

**Senator Mahovlich:** It gives incentive to the youth if they have something to look forward to. A university close by is something that is reachable. Every time my father built a house, he always built it next to a school to make sure I got in there.

**Senator Gustafson:** Have you looked at how immigration policy is affecting our country?

**Ms. Kennedy:** The province has just released a new immigration strategy within the last six months. We have asked to have them look at it and probably call it a "population strategy." Most of us recognize that there is a real need to have an immigration strategy, but rather than release what we are doing to the public, we would like to call it a population strategy. P.E.I. started the population strategy versus the immigration strategy. We do not want to bring people in just by bringing in new people. We want to recall some of our own. Therefore, that is being looked at, but the strategy is done. Some people had some concerns; it is a culture change for us. When they look at the big picture, most people were very accepting of the strategy.

**Senator Gustafson:** It would seem to me that we should be looking at the global situation. We hear of the U.S. trying to build a wall between Mexico and the U.S. However, the truth of the matter is, if they did not have those migrant workers harvesting their crops and working in hotels and restaurants and so on, you would not be able to get a room.

We live in a fast-changing world and a fast-changing global situation, and it appears to me if Canada has made any mistakes, it is that we will accept people with money, with a very good education and sometimes even penalize our own. That happened in Saskatchewan with doctors. That whole political era of bringing in doctors and so on. However, there was a time when, because of the policies, we were not allowing our own students to be educated in medicine at the expense of people coming in from other countries.

I just wondered how much work you have done on that in the province.

**Ms. Kennedy:** That is why we wanted to be politically correct and not say "immigration strategy," and we wanted to side with P.E.I. in that a population strategy made more sense.

**Senator Callbeck:** I would like to get your comments on the Community Futures Program. Is it working?

**Mr. St. George:** Actually, I was an employee of the program and, when the Community Futures Program was merged with the Business Development Centre, I went over to the Regional Economic Development Board on the community side.

**Le sénateur Mahovlich :** C'est motivant pour les jeunes d'avoir des possibilités. Une université à proximité est accessible. Mon père a toujours bâti nos maisons près d'une école pour être sûr que je puisse la fréquenter.

**Le sénateur Gustafson :** Avez-vous examiné l'incidence de la politique de l'immigration sur notre pays?

**Mme Kennedy :** Il y a à peine six mois, la province a présenté sa nouvelle stratégie sur l'immigration. Nous lui avons demandé de songer à en faire une « stratégie démographique ». Nous reconnaissons tous pour la plupart qu'il faut une stratégie en matière d'immigration, mais nous aimerions qu'on l'appelle stratégie démographique avant d'en rendre les mesures publiques. L'Île-du-Prince-Édouard a d'ailleurs commencé à remplacer sa stratégie sur l'immigration par une stratégie démographique. Nous ne voulons pas seulement attirer de nouveaux arrivants, mais aussi inciter les gens originaires d'ici à revenir. C'est donc ce qui est envisagé, mais la stratégie existe. Des gens avaient des craintes parce que c'est un changement culturel pour nous. Dans l'ensemble, toutefois, la plupart des gens ont fort bien accepté la stratégie.

**Le sénateur Gustafson :** Il me semble qu'il faut examiner la situation à l'échelle mondiale. On entend dire que les Américains veulent construire un mur le long de leur frontière avec le Mexique, mais il reste qu'ils ont besoin de ces travailleurs migrants pour faire les récoltes, ou encore s'occuper du service dans les restaurants et les hôtels parce que, sans eux, on pourrait difficilement louer une chambre d'hôtel.

Le monde dans lequel nous vivons évolue rapidement et il me semble que, si le Canada a commis des erreurs, c'est en acceptant des immigrants fortunés et instruits, ce qui a parfois pénalisé nos citoyens. C'est ce qui s'est passé en Saskatchewan avec les médecins qu'on a fait venir. À une certaine époque, en raison des politiques en vigueur, on refusait l'entrée en médecine à nos étudiants pour accueillir des médecins de l'extérieur.

Je me demande ce que vous avez fait dans la province à ce sujet.

**Mme Kennedy :** C'est la raison pour laquelle, par souci de rectitude politique, nous ne voulons pas d'une « stratégie sur l'immigration »; nous voulons plutôt emboîter le pas à l'Île-du-Prince-Édouard parce que nous trouvons qu'il est plus logique d'adopter une stratégie démographique.

**Le sénateur Callbeck :** J'aimerais savoir ce que vous pensez du Programme de développement des collectivités. Fonctionne-t-il?

**M. St. George :** En fait, j'étais un employé du Programme de développement des collectivités jusqu'à son fusionnement avec le Centre d'aide aux entreprises; je suis ensuite allé travailler pour le Conseil de développement économique régional, du côté des services communautaires.

In our area, we have NORTIP Development Corporation. There are 15 offices in the province that offer financing lending. They are a valuable part of our services and programs. They make a contribution to the economy of the area because they are often the only group that will provide business support or lending.

The challenge we have, though, is the amount of investment we need. They have limitations on their investment fund — \$125,000 right now, I believe. There are issues of how we fund businesses. I will give you a specific example, and, again, we would have to look at the policy. We have shrimp plants producing shrimp that dump the shrimp shells off the coast, whereas if we could build a shrimp shell processing plant, we could produce chitin and other by-products that are used in the pharmaceutical sector. That is where the more holistic approach comes in to make sure we get the value added.

The Community Futures Program is more aimed at the smaller business owners, so it is a valuable program and serves us well, but it is only one part of the whole. As an employee, I certainly see the value of the program. However, with the changes in our area, it is certainly becoming more challenging to deal with the business community.

**The Chairman:** Thank you very much for your presentations and comments.

Our next presenters, senators, are representatives of the Food Bank Network and the Fish, Food and Allied Workers.

**Judie Gushue, Past President, Food Bank Network:** I am very pleased to be here on behalf of the Bay of Islands Ministerial Association Food Bank Network, commonly referred to as the Food Bank Network. Sister Alisha, who is here with me as well, and I are both executive members of the Food Bank Network. Sister Alisha is an outlet supervisor, and I am past president. I have a background of 30 years in post-secondary education in business and applied arts and community services, and Sister Alisha has an extensive background in teaching as well, from kindergarten to Grade 9, and with a 13-year background in community services in the environment of which we find ourselves at the Food Bank Network.

The word “network” describes very clearly that the emergency food services that we provide are a network in that we are a centralized collection and distribution centre for the City of Corner Brook, North and South Shore Bay of Islands, Steady Brook, Massey Drive, and Little Rapids. It is centralized in that we have a very well-developed system of computer data tracking of client records, information on food assistance, which is given in numbers from 1994 when the Food Network was created.

It was created under the auspices of the Ministerial Association for a reason. Earlier in its history, needy families were served by all the churches in the area, and there was quite a bit of duplication in food assistance given in the early years. Therefore, the Ministerial Association was wise enough to have a community meeting and ask the community, through all the churches, if they would be willing to support a network and to have a coordinator

Dans notre région, nous avons la NORTIP Development Corporation. Il y a 15 bureaux dans la province qui accordent des prêts. C'est une partie importante de nos services et de nos programmes. Ces bureaux contribuent à l'économie de la région parce qu'ils sont souvent les seuls à offrir de l'aide financière et autre aux entreprises.

Nous avons toutefois un problème en raison des investissements nécessaires. Actuellement, le fonds d'investissement est limité à 125 000 \$, je pense. Il faudrait revoir la façon dont nous finançons les entreprises. Je vais vous donner un exemple précis montrant qu'il faut examiner la politique. Nos usines de transformation de la crevette rejettent les carapaces sur le littoral, alors que nous pourrions construire des usines pour transformer les carapaces en chitine et en d'autres produits utilisés dans le secteur pharmaceutique. Il faudrait adopter une approche plus globale pour assurer la valeur ajoutée.

Le Programme de développement des collectivités s'adresse davantage aux propriétaires de petites entreprises; il est utile, mais c'est seulement un élément parmi tant d'autres. En tant qu'employé, je trouve évidemment le programme utile. Cependant, comme la région se transforme, il devient certes plus difficile de transiger avec le milieu des affaires.

**La présidente :** Merci beaucoup de vos exposés et de vos témoignages.

Sénateurs, nous allons maintenant accueillir des représentants du Réseau de banques alimentaires et de l'Union des pêcheurs de Terre-Neuve.

**Judie Gushue, ancienne présidente, Réseau de banques alimentaires :** Je suis très heureuse de m'adresser à vous au nom du Réseau de banques alimentaires de l'Association ministérielle de la baie des Îles, communément appelé Réseau de banques alimentaires. Sœur Alisha, qui m'accompagne aujourd'hui, et moi-même faisons toutes les deux partie de la direction du Réseau. Sœur Alisha supervise un comptoir alimentaire et je suis une ancienne présidente. J'ai enseigné pendant 30 ans au niveau postsecondaire, en commerce, arts appliqués et services communautaires, et Sœur Alisha a elle aussi longtemps enseigné à des jeunes de la maternelle à la neuvième année. Elle a œuvré pendant 13 ans dans le milieu des services communautaires dont le Réseau de banques alimentaires fait partie.

Le mot « réseau » décrit bien le fait que nos services alimentaires d'urgence sont offerts à partir d'un centre de collecte et de distribution à ceux qui en ont besoin à Cornerbrook, ainsi que sur les rives nord et sud de la baie des Îles et dans les localités de Steady Brook, Massey Drive et Little Rapids. Nous avons un excellent système informatique qui nous permet de tenir des données sur les clients et les aliments qui sont fournis en grand nombre depuis la création du Réseau en 1994.

Le Réseau a été créé par l'Association ministérielle pour une raison précise. Au départ, les familles nécessiteuses étaient dépannées par toutes les Églises de la région et il y avait beaucoup de chevauchements dans l'aide alimentaire à cette époque. L'Association ministérielle a alors eu la brillante idée de réunir l'ensemble des paroissiens pour leur demander s'ils accepteraient de soutenir un réseau et de recruter un

hired, so that the overlap — we refuse to use the word “abuse” — in distribution of food services and food hampers would be diminished greatly. The system would work so it would be fair to everybody and ensure its existence.

The Food Bank Network is a registered charity. It has been incorporated as of this year, September 2006. We have a very active — proactive as well — board of directors, all of who represent churches in the area that we serve. We serve a population base of 40,000 or more in that area. We have a full-time coordinator and hundreds of dedicated volunteers; and if it is possible to have a 150 per cent of community support, then we have it and have had for many years.

In 2006, we gave out 1,647 requests for food assistance, which helped 657 families in our area. That dollar value was \$120,000. Our food bank outlets — we have two in the area — give out on average, close to \$10,000 per month, every month, summer included, of food assistance to needy families in our area.

We have to be the only food bank, I would imagine, in Canada that has, over the past two years, seen a decrease in the amount of assistance that has been given out. I can explain this. We have had a 29.8 per cent decrease in food assistance over 2005. As well in 2005, we had a decrease of 8.8 per cent in the distribution of assistance. You are probably saying, “I really need to know how this happened as it is increasing in most places.”

We had a crisis in 2002 with the network. Because our records are so well kept in the computer, and we can create statistics and data, we found that 24 per cent of our clients — which is not a very good word, but we will refer to them as clients for now — were coming to the food bank every eight weeks, faithfully. They would, admittedly, plan it around their monthly ventures to come to the food bank. Most of these families — no surprise — were receiving Social Assistance, now called Income Support. They had been receiving assistance from these totally volunteer organizations many times for many years. We were in crisis as a network.

In 2002, we had to meet with the Ministerial Association, identify that crisis and make a plan of action to handle that. I suggested, as the incoming president at that time, that if the numbers were increasing, particularly in the people who come every eight weeks, and continued to increase, we would shut our doors. The 800 or 900 families we were serving in 2002 would have to go back to the churches, and that would be a disaster. The whole system would have collapsed.

Thus the board of directors put a plan into effect where we would be the volunteer directors, the coordinators, the Ministerial Association, and as well the most important mix in this return to sanity, would be our clients, themselves. We made everybody accountable for their actions, and we were very fortunate in that we had strong outlet supervisors, Sister Aicha and Captain Betty Ann Pyke at that time. We started taking back control. We felt we had lost control. We had an accountability factor to the public, who were so supportive.

coordonnateur pour réduire grandement les chevauchements — car nous refusons de parler « d’abus » — dans la distribution des services alimentaires et des paniers de nourriture. C’était une façon de rendre le système équitable pour tous et d’en assurer l’existence.

Le Réseau de banques alimentaires est un organisme de bienfaisance enregistré. Il a été constitué en personne morale en septembre 2006. Nous avons un conseil d’administration très dynamique dont tous les membres représentent les Églises de la région que nous servons. Nous nous adressons à une population d’à peu près 40 000 personnes. Le Réseau a un coordonnateur à temps plein et des centaines de bénévoles dévoués; de plus, le milieu nous appuie à 150 p. 100 si c’est possible, et cela depuis des années.

En 2006, nous avons répondu à 1 647 demandes d’aide alimentaire et secouru 657 familles de la région, ce qui représente un montant de 120 000 \$. Nos deux comptoirs alimentaires distribuent chaque mois, été compris, des aliments pour une valeur de 10 000 \$ aux familles nécessiteuses de la région.

J’imagine que nous sommes la seule banque alimentaire au Canada dont l’aide distribuée a diminué depuis deux ans, ce que je peux expliquer. En effet, l’aide alimentaire a diminué de 29,8 p. 100 depuis 2005 et, en 2005, elle avait aussi diminué de 8,8 p. 100. Vous vous demandez sûrement pourquoi il en est ainsi alors que l’aide augmente presque partout.

Il y a eu une crise dans le réseau en 2002. Les données que nous avons pu compiler à partir de nos dossiers informatiques très bien tenus nous ont permis de constater que 24 p. 100 des gens que nous appellerons nos clients, faute d’un meilleur mot, venaient inmanquablement chercher des denrées chez nous toutes les huit semaines. Ils reconnaissaient vouloir visiter la banque alimentaire tous les mois. La plupart de ces familles, ce qui n’est pas étonnant, touchaient de l’aide sociale, ce qui est aujourd’hui le soutien du revenu. Pendant des années, elles ont fait appel à ces organismes entièrement bénévoles à des nombreuses occasions. Le réseau était en crise.

En 2002, nous avons rencontré l’Association ministérielle, reconnu la crise et défini un plan d’action pour la régler. J’ai indiqué, en tant que nouvelle présidente à l’époque, que nous fermerions nos portes si le nombre de clients augmentait, surtout le nombre de ceux qui revenaient toutes les huit semaines. Les 800 ou 900 familles que nous aidions en 2002 auraient dû retourner demander le secours des Églises, ce qui aurait été désastreux. Tout le système se serait effondré.

Le conseil d’administration a donc mis en œuvre un plan avec la collaboration des directeurs bénévoles, des coordonnateurs et de l’Association ministérielle en vue d’un redressement dont nos clients seraient les plus importants bénéficiaires. Tout le monde est devenu redevable de ces actes, et nous avons été très chanceux d’avoir deux excellentes superviseuses à la direction des comptoirs, soit Sœur Aicha et Capitaine Betty Ann Pyke. Nous avons commencé à reprendre en main la situation qui nous échappait d’après nous. Nous devons rendre des comptes à la population qui nous a tellement appuyés.

We started working directly with outlet supervisors and with the families, asking them and reminding them that this is an emergency food service. We said, "We are very willing to continue to help you, but we must stop this drain on resources." Actually, we shared the cost of them. We let the families and individuals know that we were still here to help, but coming every eight weeks for a couple of years may not be able to continue. We started putting in the mindset of the people, "Yes, we are willing to help, but you must reconsider. Think about it." We became even more assertive asking the clients, families and individuals, "What is your emergency this time? Are you able to resolve it before the next two months period?" We really asked for their assistance, and were able to ensure that our resources would not be depleted as quickly as they were depleting.

In 2002, we had 24 per cent of our families coming every eight weeks, and in 2000, that was actually a cost of \$40,000 in food resources to the voluntary network. We pointed this out to the Department of Health and Social Services, because most of that \$40,000 had gone to Social Services clients. We felt strongly that we were supporting and subsidizing the department's budget at that time, and we no longer could continue that.

Our challenge as board members of the Food Bank Network — and Sister Aicha can speak to this as well — is that we know the problems; we see their circumstances; we see the financial statements that they give us; we know they are low income people; we know they are not educated; but we only have a mandate. As a board, our mandate is simple. It will have to be addressed very, very quickly. Our mandate is to provide emergency food services. We do not have access to the families and individuals. Sister Aicha and I, both being involved in education, know the extreme importance of education, and we get very concerned, very upset and disappointed that we cannot access the clients to say to them, "Let's sit together. Let's plan a meal. Let's plan your budget. Let's look at how you spend your money." Without being judgmental with them, but giving the knowledge and skills that we have as a board. We can't share that with the clients. We have a confidentiality policy and statement that prevents us from doing that, but I feel strongly that we need to find a way to help our clients.

It is particularly challenging for the volunteer outlets and for people, such as Sister Aicha, who see these people on a daily basis. They have been a great asset because we have been talking to the clients and suggesting that maybe they go to a financial management workshop or they learn how to eat healthier and so on. However, it is such a small thing that we can do. It may or may not be having a large affect.

The second challenge that I will speak to for the Food Bank Network, in being able to help low-income families, is what we face now with our mandate for distributing non-perishable food items. In my notes, you will see the title, "Nutrition (In a Can or Box?)." I believe we can in some way, with the mandate that we have right now, be more astute in providing families with more nutritious boxes of spaghetti, pasta, wholegrain items and so on.

Nous avons commencé à travailler directement avec les superviseuses des comptoirs pour rappeler aux familles que notre service alimentaire était un service d'urgence. Nous avons expliqué que nous étions bien disposés à offrir notre aide, mais qu'il ne fallait pas épuiser nos ressources. En fait, nous en avons partagé le coût. Nous avons fait savoir aux gens qu'ils ne pourraient peut-être pas continuer de venir toutes les huit semaines pendant des années nous demander de l'aide. Nous avons commencé à leur faire comprendre qu'ils devaient réfléchir à la situation, et insisté pour qu'ils trouvent d'autres solutions à leurs besoins. Nous leur avons vraiment demandé leur collaboration afin d'assurer que nos ressources ne s'épuisent pas aussi rapidement qu'avant.

En 2002, 24 p. 100 de notre clientèle venait s'approvisionner toutes les huit semaines et, en 2000, il en coûtait 40 000 \$ en ressources alimentaires au réseau bénévole. Nous avons fait remarquer le problème au ministère de la Santé et des Services sociaux parce que c'était surtout des bénéficiaires de l'aide sociale qui profitaient de ce montant de 40 000 \$. À notre avis, nous soutenions et finançons le budget du ministère à cette époque, ce que nous ne pouvions plus faire.

Ce qui est difficile pour nous, en tant que membres du conseil d'administration du Réseau de banques alimentaires — et Sœur Aicha peut le confirmer — c'est que nous connaissons les problèmes de nos clients et leur situation financière; nous savons que ce sont des gens à faible revenu qui ont peu d'instruction, mais notre mandat consiste simplement à fournir des services alimentaires d'urgence, pas à apprendre à mieux connaître les familles et les particuliers qui nous visitent. Ayant toutes les deux travaillé dans l'enseignement, Sœur Aicha et moi savons combien l'instruction est importante et nous sommes à la fois inquiètes, déçues et choquées de ne pas pouvoir leur montrer comment planifier un repas et un budget. Il ne s'agit pas de porter de jugement sur eux, mais simplement de leur transmettre les connaissances et les compétences de base que nous avons. Nous ne pouvons pas le faire. Il y a une politique et un énoncé sur la confidentialité qui nous empêchent de le faire, mais je suis persuadée que nous devons trouver le moyen d'aider nos clients.

C'est particulièrement difficile pour les bénévoles des comptoirs alimentaires et des gens comme Sœur Aicha qui rencontrent ces personnes tous les jours. Ils jouent un rôle très utile parce qu'ils proposent aux clients de suivre un atelier de gestion financière ou encore ils leur donnent des conseils de santé. C'est cependant minime ce que nous pouvons faire et on ne sait pas jusqu'à quel point cela peut servir.

J'aimerais maintenant vous parler d'un autre défi pour le Réseau de banques alimentaires, dans notre aide aux familles à faible revenu, et c'est celui lié à la distribution d'aliments non périssables. Il est question dans mes notes de la nutrition en boîte. D'une certaine façon, je crois que nous pouvons faire mieux dans le cadre de notre mandat actuel en offrant aux familles des aliments, comme des pâtes, plus nutritifs, faits de grains entiers,

We can look at our food assistance package and see how we can change that. Therefore, this will be an item that we will discuss at our next board meeting.

We are very grateful for the continued support that we have from our residents, businesses, organizations, schools and colleges. Our commitment as a board to the families that are seeking food is that we will also search for other ways to help them to provide even more help.

I have just listed some things that we can do, which we have already done several times. Sister Aliche has suggested that people get counselling for budgeting, life-skills training and so on. We will continue to work with the partner groups that we already have. When a group or an organization has a debt management and budgeting workshop, we will put these pamphlets in their food bags, their grocery bags, and they will take them home. We have partnered like that, but it is a kind of in-the-backdoor method. We would like to have more direct access to be able to help them even further.

We will review what we call our standard hamper list for possible healthy choice changes and suggestions from the community. We will request the community help by providing them with a list of healthy food that they can donate even though they are non-perishable items in a can or a box. We do get financial donations from the community, with which we will make a conscious effort to purchase more healthy choice items more often.

That is just an introduction as a point in beginning the discussion and having you ask questions of the Food Bank Network. I thank you for your time and attention. I look forward to your questions.

**The Chairman:** Sister Aliche, would you like to add anything?

**Sister Aliche Linehan, Secretary, Food Bank Network:** Not a whole lot. Ms. Gushue pretty much covered everything, but I do want to say that, personally, I feel much of the problem lies in the education department. I would strongly recommend early learning, because we see cycles. The cycle is being repeated over generations.

I wanted to mention the challenges. I hear their stories, such as a mother telling me that she had to keep her children home from school for two days because she had nothing to give them for lunch. Wow! That makes my hair stand on end, and then not being able to help, because I am in the business of providing only in an emergency.

We have, as Judie said, made some effort to try to recommend budgeting classes and so on, even on site at one of our food banks. The plan is to have classes such as that on site. That would be great, but, again, we can only recommend. These are the two frustrations I experience as someone who works directly with the clients.

et cetera. Nous pouvons trouver des moyens d'améliorer nos mesures d'aide alimentaire. C'est pourquoi cette question sera à l'ordre du jour des discussions de la prochaine réunion de notre conseil d'administration.

Nous nous réjouissons du soutien indéfectible que nous recevons des résidents, des entreprises, des organismes, des écoles et des collèges. Notre conseil d'administration s'engage à trouver d'autres façons d'aider davantage les familles dans le besoin.

Je vous ai donné quelques exemples de ce que nous pouvons faire et de ce que nous avons déjà fait à plusieurs reprises. Sœur Aliche a proposé que les gens puissent apprendre à faire un budget et acquérir des connaissances pratiques. Nous allons poursuivre notre travail auprès de partenaires. Nous allons distribuer dans les sacs d'aliments, les sacs d'épicerie que nos clients vont rapporter à la maison des brochures sur les organismes qui offrent des ateliers sur la gestion des dettes et d'un budget. Nous avons établi des partenariats de ce genre, d'une façon un peu détournée. Nous aimerions avoir des moyens plus directs d'aider les gens encore davantage.

Nous allons réévaluer ce que nous appelons notre panier ordinaire pour offrir des choix-santé. Nous allons demander l'aide des résidents en leur distribuant une liste d'aliments sains qu'ils pourraient nous donner, même s'il s'agit de denrées non périssables en boîte. Nous recevons aussi des dons en argent et nous allons faire l'effort d'acheter des aliments plus sains plus souvent.

Ce n'était qu'une simple introduction pour amorcer la discussion et vous permettre de poser vos questions sur le réseau des banques alimentaires. Je vous remercie de votre attention et je suis impatiente de répondre à vos questions.

**La présidente :** Sœur Aliche, aimeriez-vous ajouter quelque chose?

**Sœur Aliche Linehan, secrétaire, Réseau de banques alimentaires :** Pas vraiment. Je crois que Mme Gushue a pratiquement tout dit. Personnellement, je crois qu'une bonne partie du problème se situe au niveau du système d'éducation. Je suis grandement en faveur de l'éducation préscolaire, parce que nous assistons à un cycle qui se répète depuis des générations.

Je tenais à vous parler des difficultés auxquelles font face de nombreuses familles. J'entends toutes sortes d'histoires comme celle de cette mère qui n'a pas envoyé ses enfants à l'école pendant deux jours parce qu'elle n'avait rien à leur donner pour dîner. C'est terrible! Cette situation me bouleverse, d'autant plus que je ne suis pas en mesure de les aider, parce que je n'interviens qu'en cas d'urgence.

Comme Judie l'a dit, nous avons travaillé fort pour recommander la mise sur pied d'un cours qui permettrait aux gens d'apprendre à dresser un budget, dispensé dans l'une de nos banques alimentaires. Ce serait formidable d'offrir un tel cours sur place, mais nous ne pouvons rien faire de plus que le recommander. Comme je côtoie directement la clientèle, ce sont deux situations qui m'attristent énormément.

I do not know everybody's background. I just hear stories from time to time; single men on very limited budgets, for example, and it is frustrating to know their stories and not be able to do anything.

**The Chairman:** Thank you very much and I can share your pain in my own area of Canada, which is the southwest corner of Alberta. For the first time, we are seeing food banks in the little towns that are all around that rural area. That is new in recent years. This is a tough issue.

**Sister Alisha:** In addition, our communities are fishing communities: Cox's Cove all around the bay, down to Lark Harbour and Frenchman's Cove. They are fishing communities, and that has had its effect on families.

**The Chairman:** We will move on to the Fish, Food and Allied Workers.

**Jason Spingle, West Coast Staff Representative, FFAW — Fish, Food and Allied Workers:** On behalf of my colleague, Ms. Payne, and our members, I would like to extend our appreciation for the opportunity to present to you today. Over 90 per cent of our members are from rural Newfoundland and Labrador fishing communities, and this issue is of utmost significance to them and their future.

Listening to the previous discussion, I am proud to say that I am a native of a small fishing community in the Labrador Straits just north of here, L'Anse-au-Clair. Also, I am proud to say I was one of the first graduates of the science program here at Memorial University — up here on the hill, as we call it. I am still here, which is a good thing. I will follow very quickly through the presentation, which we have handed out to everyone. It is fairly extensive, so we will not be able to hit on every detail. I will just give a summary as we go through.

Our membership consists of over 20,000 working women and men throughout Newfoundland and Labrador. The vast majority, of course, are employed directly in the fishing industry either through the harvesting and/or processing sectors. I would like to reiterate the rural component of our membership.

Rural communities are a very significant issue, as we know, and a part of our Canadian identity. Much of the impact on the primary industries that sustained rural communities in recent years, in particular, has been the macro-economic factors: the high Canadian dollar; globalization — I often reference the example of the cheap labour in countries like China; regionalization of services, something that is tremendously significant from our perspective; low incomes, particularly in the aging and declining population related to the demographic that we have; and an out-migration of younger people — the younger demographic. However, clearly, the issue starts around valuing the rural component of this great country. We feel that that is a starting point.

Je ne connais pas l'histoire de chacun. J'en entends seulement ici et là, de temps à autre; par exemple, des hommes seuls qui doivent composer avec des budgets très limités. C'est décourageant de savoir dans quelles conditions ils vivent et de ne pouvoir rien faire pour eux.

**La présidente :** Je vous remercie beaucoup, et sachez que je partage votre peine, car beaucoup de gens de ma région, dans le Sud-Ouest de l'Alberta, vivent un peu la même situation. Ces dernières années, nous avons vu des banques alimentaires s'établir pour la première fois dans les petites villes qui parsèment cette région rurale. Il s'agit d'un problème de taille.

**Sœur Alisha :** De plus, ce sont des villages de pêcheurs. Il y a Cox's Cove, autour de la baie jusqu'à Lark Harbour, et Frenchman's Cove. Le fait que ces communautés vivent de la pêche a forcément eu une incidence sur les familles.

**La présidente :** Nous allons maintenant céder la parole aux représentants de l'Union des pêcheurs de Terre-Neuve.

**Jason Spingle, représentant des employés de la côte Ouest, Union des pêcheurs de Terre-Neuve :** Au nom de mes collègues, Mme Payne et nos membres, je tiens à vous remercier de m'avoir donné l'occasion de comparaître aujourd'hui. Plus de 90 p. 100 de nos membres viennent de communautés de pêcheurs des régions rurales de Terre-Neuve-et-Labrador, et cette question revêt une importance capitale pour eux et leur avenir.

Je suis fier de dire que je suis originaire d'un petit village de pêcheurs dans la région de Labrador Straits, tout juste au nord d'ici, à l'Anse-au-Clair. Je m'enorgueilliss aussi de dire que je suis l'un des premiers diplômés du programme de sciences de l'Université Memorial — sur la colline, comme nous l'appelons. Je suis encore ici, ce qui est une bonne chose. Je vais parcourir rapidement notre mémoire, dont nous avons remis copie à chacun de vous. Comme il est assez long, nous n'aborderons pas tous les points; je vais plutôt vous résumer l'essentiel.

Notre union compte plus de 20 000 membres dans toute la province de Terre-Neuve-et-Labrador. Évidemment, la grande majorité d'entre eux travaillent directement dans l'industrie de la pêche, soit dans les secteurs de la récolte ou de la transformation. J'aimerais insister sur le caractère rural de notre union.

Comme nous le savons tous, les communautés rurales font partie de notre identité canadienne et constituent un enjeu très important. Ce qui a grandement touché, au cours des dernières années, les secteurs primaires qui assurent la subsistance des communautés rurales sont les facteurs macroéconomiques tels que la force du dollar canadien; la mondialisation — je donne souvent l'exemple de la main-d'œuvre bon marché de pays comme la Chine; la régionalisation des services, quelque chose d'extrêmement important de notre point de vue; les faibles revenus, particulièrement au sein d'une population vieillissante et décroissante; et l'exode rural des jeunes. Mais tout d'abord, il faudrait commencer par reconnaître la valeur unique du Canada rural. Ce serait un bon début.

The difficulty, in particular, for families in rural communities has been the cost of living: oil, housing. We just heard about the aspects of daily nutrition and services. The regionalization of services away from these communities is having a tremendous impact.

On the last statistic there, I guess one could argue that the drop in the savings rate is all across the country. I feel it is worth noting that if you really check out the details, from a period such as 1993 and earlier, you would have seen that Newfoundlanders and Labradorians on a per capita basis had some of the highest savings. Therefore, it is just the circumstances that have forced people to be in these difficult situations.

I have a breakdown on the statistics related to the rural jobs. I would like to focus on the last bullet: Industries are seasonal, not workers. The three major industries are fishing, forestry and tourism. In addition, these industries bring in the new dollars, so they are tremendously significant. However, we just cannot prosecute them all year round for obvious reasons. The three major rural industries, specifically, have been hit hard by the Canadian dollar.

If you look at some actual numbers tied to it, you have heard reference up until a couple of years ago that the Newfoundland fishery was worth a billion dollars, that just shows its significance. It is still the largest industry, most prominent industry — or it was — at a billion dollars a year. It has gone down some since then with these factors, but the perception is that the fishing industry, for example, is only a small component of what it was. In some contexts, you could argue that, but it is still what sustains rural communities in this province. It is tremendously important.

In regard to the factors related to what we have experienced in the past couple of years, our export value has declined more than \$300 million since 2004. The vast majority of that is related to, for example, the fact that we export most of our product to the U.S. and Europe. These are the two most significant, as well as some in Asia. If we look at the price of crab, which goes mostly to the American market — that would be snow crab, which has been the highest valued resource, along with shrimp — in 2006, there was a difference of \$47 million because of the increase in the Canadian dollar. That is just in the landed values, and that is money directly that goes into rural communities. Therefore, that is a tremendous impact on communities where these resources are paramount.

With respect to the Bank of Canada statements, we truly believe that the Government of Canada has the responsibility to deal with this high impact of the Canadian dollar and the subsequent need for adjustment for workers and their families in all of Canada. We cannot reiterate that point enough.

We have provided some statistics on the changes we have seen since the cod moratorium, the groundfish moratorium, which was implemented in 1992 and 1993. I believe we are all well aware of the significance of that particular event. We see that the processing sector has declined significantly. There have been

Le coût de la vie élevé, en particulier pour se chauffer et se loger, constitue un problème pour les familles des communautés rurales. Nous n'avons parlé que de nourriture et de services. La régionalisation des services a un effet considérable sur ces communautés.

Si l'on se fie aux dernières statistiques, on pourrait dire que c'est tout le Canada qui connaît une chute du taux d'épargne. Mais si l'on examine cela de plus près, on voit qu'en 1993 et auparavant, Terre-Neuve-et-Labrador était l'une des provinces possédant le plus haut taux d'épargne per capita. Par conséquent, ce sont simplement les circonstances qui ont amené ces gens à se retrouver dans une situation aussi difficile.

J'ai une ventilation des statistiques de l'emploi en milieu rural. J'aimerais attirer votre attention sur le dernier point : les industries sont saisonnières, pas les travailleurs. Les trois principales industries sont la pêche, la foresterie et le tourisme. En outre, ces industries attirent des capitaux, c'est pourquoi elles sont aussi importantes. Cependant, pour des raisons évidentes, elles ne rapportent pas à longueur d'année. Par ailleurs, l'augmentation de la valeur du dollar canadien a porté un dur coup à ces trois industries.

Prenons maintenant les chiffres réels; vous avez entendu que jusqu'à il y a quelques années, la pêche à Terre-Neuve était une industrie d'un milliard de dollars; cela nous montre son importance. C'est ou plutôt c'était la plus grande industrie. Compte tenu des facteurs susmentionnés, elle a subi quelques revers, mais on a l'impression que l'industrie de la pêche, par exemple, ne représente plus qu'une petite partie de ce qu'elle était. En effet, à certains égards, on peut dire que c'est vrai, mais il n'en demeure pas moins que c'est ce qui fait vivre les communautés rurales dans cette province. Elle est donc indispensable.

En ce qui concerne les facteurs en cause, sachez que la valeur de nos exportations a diminué de plus de 300 millions de dollars depuis 2004. Cette chute est en grande partie attribuable au fait que nous exportons la plupart de nos produits aux États-Unis et en Europe. Ce sont nos deux plus grands marchés, avec quelques pays d'Asie. Si nous prenons le crabe, qui est principalement exporté aux États-Unis — le crabe des neiges, notre ressource la plus chère avec la crevette —, en 2006, nous avons essuyé des pertes de 47 millions de dollars à cause de l'appréciation du dollar canadien. On parle ici de la valeur au débarquement seulement, et cet argent est directement destiné aux communautés rurales. Les conséquences sont donc énormes pour les communautés qui dépendent de ces ressources.

Quant aux rapports de la Banque du Canada, nous croyons fermement qu'il incombe au gouvernement du Canada de se pencher sur l'incidence de la valeur du dollar canadien sur l'industrie de la pêche et sur les besoins d'adaptation des travailleurs et de leur famille partout au Canada. Nous ne le dirons jamais assez.

Nous vous avons donné quelques statistiques sur les changements auxquels nous avons assisté depuis les moratoires sur la pêche à la morue et au poisson de fond entrés en vigueur en 1992 et 1993 respectivement. Nous ne connaissons que trop bien les répercussions de tels moratoires. Beaucoup de pêcheurs et de

declines in the harvesting sector as well, in terms of numbers of people involved, but the processing sector, in many contexts, would be argued as decimated. Therefore, the impact there is tremendously significant.

Another issue is unemployment. We have 24,000 people employed directly in the fishery. If we consider that the processing employment has been cut in half, a significant component of that is that the highest percentage of processing workers is women. They have had the biggest impact on their component; on their jobs.

Of course, just to reiterate, we have gone from groundfish, such as cod and red fish or ocean perch, which were high volume and more labour intensive, to crab and shrimp, which require less processing and have much lower volumes, but are higher valued. This has been part of the dynamics.

Not surprising, there is a profile of people working in the fishery. Thirty per cent are over 50 years of age. The average income right now from all sources — and I want to really reiterate that — including EI, was just over \$17,000 last year. Again, note that over 50 per cent of processing workers are women, and that is significant and has a lot of merit to it for examination.

The average age of people involved in the harvesting sector is over 50 years of age, and we still have a significant number of women, an increasing number of women in this sector as well. The average income is quite a bit higher, on a relative scale. Again, that would include EI — and boat owners as well. The processing industry is more productive, less labour intensive and more wealth generated, but the quality of jobs has deteriorated significantly and incomes have declined throughout the process.

If we look at the moratorium that came into place in 1992, everyone involved in the adjustment programs that occurred thought by 2000, not 2002 — or even before then — that all of these fish stocks would recover. We talk about the forecasts, and, quite clearly, the government did not prepare for the fact that these stocks might not recover. If a plan is made based on speculation of what will happen, then a backup plan should be in place. Clearly, there was not one here, and that has left many people in a very difficult situation.

My comment on the Human Resources and Development Canada evaluation, which was made after the fact, if they had made that statement in 1992, it might have held a little more water. However, they predicted the problems after the fact, when we certainly know that that is the case. We are still dealing with these issues, and we feel that these issues cannot be allowed to work themselves out. We need government response: Both levels of government are required to stabilize this industry and the hundreds of communities that depend on the industry.

I will just make a footnote to the final bullet. You also have a copy of a release of a recent policy paper, called "Stabilizing and Strengthening the Newfoundland Fishery: Fighting for the survival of our coastal communities." We just had our convention, which is held every three years, in late November

travailleurs d'usine se sont retrouvés sans travail. Certains considèrent même que le secteur de la transformation est décimé. Les effets ont été dévastateurs.

Il y aussi le problème du chômage. On compte 24 000 emplois directs dans le secteur de la pêche. Nous pouvons dire que les femmes ont été extrêmement touchées étant donné que le nombre d'emplois dans la transformation a été réduit de moitié et que ce sont principalement des femmes qui travaillent dans les usines.

Évidemment, les pêcheurs de poisson de fond, comme la morue, le saumon ou le sébaste, dont le volume était élevé et exigeait une forte main-d'œuvre, se sont tournés vers le crabe et la crevette, dont le volume beaucoup plus faible nécessite moins de transformation. Néanmoins, il reste que la valeur est supérieure.

Ce n'est pas surprenant, les gens dans l'industrie de la pêche ont un certain profil. Trente pour cent des travailleurs ont plus de 50 ans. Le revenu moyen en ce moment — et j'insiste vraiment là-dessus —, incluant les prestations d'assurance-emploi, dépassait à peine les 17 000 \$ l'année dernière. Il ne faut pas oublier que plus de la moitié des travailleurs d'usine sont des femmes, ce qui est loin d'être négligeable.

Dans le secteur de la récolte, la moyenne d'âge se situe au-dessus de 50 ans, et il y a de plus en plus de femmes là aussi. Le revenu moyen est légèrement plus élevé en terme relatif. Encore une fois, il inclut les prestations d'assurance-emploi — et cela concerne les propriétaires de bateau également. L'industrie de la transformation est plus productive, exige moins de main-d'œuvre et génère plus de richesses, mais les conditions de travail se sont détériorées considérablement et les revenus ont chuté au fil des années.

Après l'imposition du moratoire en 1992, tous ceux qui avaient pris part au programme d'adaptation des pêches s'attendaient à ce que les stocks se soient rétablis avant 2000, et non 2002. Nous parlons ici de prévisions et, manifestement, le gouvernement n'avait pas prévu le coup. Si on prépare un scénario en s'appuyant sur des conjectures, il faut prévoir en même temps un plan d'urgence. Il est évident qu'il n'y en avait pas, et cela a plongé un grand nombre de personnes dans des situations extrêmement difficiles.

Quant à l'évaluation de Ressources humaines et Développement des compétences Canada, j'estime qu'elle aurait été beaucoup plus utile si elle avait été faite en 1992. Toutefois, le ministère a prédit la situation après coup, alors que nous étions déjà aux prises avec les problèmes. Ils sont encore présents et ils ne se régleront pas tout seuls. Le gouvernement doit agir. Il incombe aux deux niveaux de gouvernement de stabiliser cette industrie ainsi que la centaine de communautés qui en dépendent.

J'aimerais ajouter quelque chose au dernier point. Vous avez également reçu une copie du document d'orientation intitulé « Stabilizing and Strengthening the Newfoundland Fishery: Fighting for the survival of our coastal communities. » Fin novembre ou début décembre l'an dernier, nous avons tenu notre

or early December of last year, and this was a major focus of the convention as we looked to try to stabilize this industry and save — and grow in the future — our rural communities.

We cannot just leave this to the marketplace. Self-rationalization will occur. That is inevitable, but the impact that it will have will be devastating from our perspective in a number of ways. We cannot retrain everyone, and we have got too many people leaving now. These are issues that we need to come to grips with in terms of saving rural Newfoundland and Labrador.

There are significant barriers to retraining. We just looked at the demographics and the average age of people in the industry. Of course, I did not focus as much on education levels, but it is a well-known issue, for obvious reasons.

I want to focus particularly on the aspects related to women with the tremendous family and household commitments, such as the care of their elderly family members, that constrain their ability to retrain and move. These are issues that we usually will not see in economic graphs in the back of *The Globe and Mail*, but they relate significantly to this issue.

There's a quote in the handout from a plant worker in Marystown, which puts the situation in perspective for where people are at this stage. What is needed? Clearly, we need a program of industry renewal. We feel that will be the catalyst for revitalization of the industry and the communities. Some suggestions are: retirement or buy-out programs for harvesters — and that can come in more than one format; retirement for plant workers, for people that have contributed to our economy tremendously and are at a very difficult point right now; and retraining for those who want it. There are a lot of people who do want to retrain, and there are opportunities there.

I want to focus really quickly on a bullet that we missed with respect to fisheries policy — and you can read about that in detail in our paper. There are two Fisheries and Oceans Canada policies brought in during the 1970s called the owner-operator and fleet separation policies. Quite simply, the owner-operator policy states that, for the inshore sector, the person who owns the licence must operate the licence, which, if implemented correctly, would eliminate corporate ownership and control of that resource. The other one is a fleet separation — an extension of that — which outlines a system where fish harvesters who own a licence will fish and catch the fish, and then the buyers will buy and process the fish. That is a system that we know is best for communities. The other system leads to corporatization, quite frankly. There are many examples of what that does to rural communities.

congrès, qui a lieu tous les trois ans, et nous avons cherché principalement des façons de stabiliser l'industrie de la pêche, de sauver — et de faire prospérer à l'avenir — nos communautés rurales.

Nous devons faire quelque chose. Nous assisterons à l'autorationalisation. Elle est inévitable et aura un effet dévastateur à bien des égards. Il est impossible de recycler tout le monde, et nous perdons tellement de gens. Nous devons absolument nous attaquer au problème si nous voulons sauver les régions rurales de Terre-Neuve-et-Labrador.

Il y a d'importants obstacles au recyclage. Nous avons seulement examiné les données démographiques et l'âge moyen des travailleurs. Bien sûr, je n'ai pas beaucoup insisté sur l'éducation, car pour des raisons évidentes, c'est un problème bien connu.

J'aimerais aborder particulièrement la question des femmes qui ont des engagements envers leurs familles. Celles-ci doivent, par exemple, prendre soin de parents âgés, ce qui les limite dans leur capacité à se recycler et les rend moins mobiles. Ce ne sont pas des problèmes dont on fait habituellement état dans la section économique du *Globe and Mail*, n'empêche qu'ils sont bien réels.

Dans le document, vous trouverez le témoignage d'un travailleur d'usine à Marystown, qui met la situation de ces gens en perspective. De quoi avons-nous besoin? Manifestement, il faut un programme de renouvellement de l'industrie, qui servirait de catalyseur pour revitaliser l'industrie et les communautés. Parmi les suggestions : programme de retraite anticipée ou de rachat de permis pour les pêcheurs — et cela peut prendre différentes formes; retraite anticipée pour les travailleurs d'usine, pour les gens qui ont énormément apporté à notre économie et qui vivent dans des conditions difficiles; et recyclage pour ceux qui le désirent. Beaucoup souhaitent se réorienter, et les possibilités sont là.

J'aimerais aborder brièvement un point important que nous avons passé sous silence en ce qui a trait à la politique sur les pêches — vous pourrez en lire les détails dans notre mémoire. Dans les années 1970, le ministère des Pêches et des Océans a adopté deux politiques : celle du propriétaire-exploitant et celle de la séparation des flottilles. Très simplement, la première stipule que, dans le secteur de la pêche côtière, le titulaire d'un permis de pêche doit exploiter ce permis, une disposition qui, si elle est appliquée correctement, devrait mettre fin à la propriété par les entreprises ainsi qu'à leur contrôle de la ressource. La deuxième politique, sur la séparation des flottilles — qui est le prolongement de l'autre —, établit un système par lequel ce sont les titulaires de permis qui pêcheront le poisson, et les acheteurs qui se chargeront ensuite de le transformer. Nous savons que c'est le meilleur système pour les communautés; l'autre, très franchement, mène à la privatisation. Il existe beaucoup d'exemples de ses répercussions sur les communautés rurales.

For some of these other issues that often receive significant debate, such as less dependence on EI, if we strengthen the economy through adjustment, then there will be less dependence on these programs. They would still be required nonetheless, but the dependency will change.

In conclusion, there are some reality checks that we feel are important to outline. For people who will retrain, if we look at processing workers — and harvesting as well — someone who spent 35 years on a concrete floor of a fish processing plant, even if it is for six months of the year, let alone the full year, the majority of people will be left with physical difficulties, such as arthritis. We are well aware of the issues around that for people in most industries, in fact. If, at 55 years of age, a person retrain, then there are some very basic questions, but very fair questions: How well do most employers look at people who retrain at these ages? It is difficult to retrain and move forward.

I want to refocus on the gender differences there. It is much more difficult for women, given all the difficulties for everyone in this demographic. It is much more difficult for women, who quite clearly have the community and family resting on their shoulders in many aspects.

On a final point, we have given many suggestions on how to deal with rural poverty through the components we have outlined here — and I will not read those out specifically. There was a very interesting presentation made by a professor up here in Sir Wilfred Grenville College, who is actually studying the subject. I would like to, before we leave, give you the reference for some of his work. He gave a talk last fall, I believe the question was: Rural, in a Canadian context, is it worth saving? You could look at his work. It is tremendously significant, I feel. The issue — and I have thought about this quite a bit myself — being a young Newfoundlander and Labradorian, and also a young Canadian, is quite simple. I believe we have a choice: to pay now and deal with these issues, invest money into our communities and into rural Canada as a whole, or we can pay later.

Something that stuck with me personally is an old adage: An ounce of prevention is worth a pound of cure. I would often see that an ounce of prevention is worth much more than that. I would like to thank you very much, and look forward to the continued debate here.

**The Chairman:** I noticed that you have education in early childhood learning very much woven through this report. Ms. Payne, do you want to say something before the folks get into questioning?

**Lana Payne, Research and Communications, FFAW — Fish, Food and Allied Workers:** I will just briefly add to the early learning piece because I know it was mentioned earlier by some of the panellists during the early discussion, and you brought it up as well. I believe one of the biggest problems we have in rural communities is that many of the services that people take for granted in larger centres are just not available. In our province

Quant à ces autres questions faisant souvent l'objet d'importants débats, comme la réduction de la dépendance à l'assurance-emploi, si nous renforçons l'économie au moyen d'un ajustement, nous limiterons le recours à ce type de programmes. Ceux-ci demeureront nécessaires, mais on comptera moins sur eux.

En conclusion, il nous semble important de rappeler certaines réalités. Ceux qui se recycleront parmi les travailleurs du secteur de la transformation — et de la pêche également —, dont la majorité aura passé 35 ans sur le plancher de béton d'une usine de transformation du poisson, à raison de six mois par an, si ce n'est une année complète, auront de fortes chances de se retrouver avec des handicaps physiques comme l'arthrite. Nous connaissons bien les problèmes que cela représente pour les travailleurs dans la plupart des industries. Si une personne se recycle à 55 ans, il y a lieu de se poser certaines questions élémentaires, mais tout à fait légitimes, dont celle-ci : jusqu'à quel point la plupart des employeurs voient d'un bon œil une personne qui se recycle à cet âge? Il est difficile de se recycler puis de continuer à travailler.

J'aimerais insister encore une fois sur les différences entre les sexes. Au regard des difficultés que tout ce secteur de la population éprouve, la situation est beaucoup moins facile pour les femmes car, à bien des égards, la responsabilité de leur communauté et de leur famille repose sur leurs épaules.

Pour terminer, nous avons proposé de nombreuses solutions pour lutter contre la pauvreté rurale par les moyens que nous avons évoqués — et je n'en ferai pas la lecture. Ici-même, au collège Sir Wilfred Grenville, un professeur qui étudie le sujet a prononcé une allocution très intéressante. Avant notre départ, j'aimerais vous donner des références concernant une partie de ses travaux. L'automne dernier, il a donné une conférence dont le thème était, je crois : Vaut-il la peine de sauver les régions rurales canadiennes? Vous pourriez jeter un coup d'œil à son travail. Je pense que c'est extrêmement important. La question — et j'y ai beaucoup songé moi-même, en tant que jeune citoyen de Terre-Neuve-et-Labrador et du Canada — est fort simple. Je pense que nous avons deux possibilités : payer maintenant et régler ces problèmes en investissant dans nos communautés et dans l'ensemble du Canada rural, ou remettre cela à plus tard.

Personnellement, j'ai retenu un vieil adage : mieux vaut prévenir que guérir. J'ai souvent constaté que ce principe se vérifiait. Je tiens à vous remercier, et j'attends avec impatience la suite du débat sur cette question.

**La présidente :** J'ai noté que la question de l'apprentissage des jeunes enfants revient souvent dans ce rapport. Madame Payne, voulez-vous ajouter quelque chose avant que les sénateurs ne commencent à poser leurs questions?

**Lana Payne, recherche et communications, Union des pêcheurs de Terre-Neuve :** J'ajouterai seulement quelques mots sur la question de l'éducation préscolaire, car je sais que certains témoins en ont parlé plus tôt, tout comme vous. Je pense que l'un des plus grands problèmes que nous éprouvons dans les communautés rurales, c'est que de nombreux services, que l'on tient pour acquis dans les grands centres, ne sont tout simplement

about 80 per cent of child care and early learning programming takes place in larger centres, although there has been an attempt now by the provincial government to address this.

Unfortunately, the cancellation of the early learning bilateral agreements with this current federal government and the provinces has really kind of devastated the plans that they had. We lost about \$55 million over the following couple of years in that agreement, and much of that money had been earmarked for rural early learning programming. Therefore, we have had to go back and start from scratch.

I know there was a discussion earlier about education, but it really is key. We need to make sure that it is accessible to people who live in rural communities. Currently, everybody knows it costs a lot more for young people in a rural community to get an education. They have to travel to get that education, and the chances are that that means their debt load at the end will be considerably more, which often is the catalyst for why they end up moving to Alberta to earn big wages, because they have got a big debt to pay.

Therefore, spend money early, and spend it on education.

**Senator Mercer:** Thank you for appearing. I feel that Ms. Payne's last line should be the opening line of a report. That is: spend money on education and spend it early.

**The Chairman:** Well you certainly would not hear anything negative from me on that.

**Senator Mercer:** That would be a great opening line to our final report. I noticed on page 18 of Mr. Spingle's report it says, "Not everyone can move to Alberta (as C.D. Howe would suggest)" — or Atlantic Institute for Market Studies, "C.D. Howe East" as I call them.

Mr. Spingle, you made quick reference to the owner-operator and fleet separation policy. You seem to endorse both of those policies. Can you give me a quick expansion on that? What about quotas? We have heard testimony from people in Nova Scotia having difficulty with people selling quotas and quotas being owned by people who are not from the community. The best example is Canso, Nova Scotia, where the people can watch people from some other area fish off their front yard and take the quota they used to have.

**Mr. Spingle:** Well, what we have seen here is, of course, Fisheries and Oceans Canada has created two groups in a fishery. At face value, what they call the less-than-65-foot sector, which are our members here in Newfoundland and Labrador. That is where fish harvesters are licensed individually and quotas are shared up amongst fleets. Then the other component is the offshore sector, which are the companies basically. In that context, we have to look at the details of why that was done, historically. If we look at Fishery Products International, of

pas disponibles. Dans notre province, environ 80 p. 100 des programmes de garde d'enfants et d'éducation en âge préscolaire sont concentrés dans les agglomérations, même si le gouvernement provincial tente maintenant de remédier à la situation.

Malheureusement, l'annulation des accords bilatéraux sur l'apprentissage des jeunes enfants conclus entre le gouvernement fédéral actuel et les provinces a détruit les plans établis. Nous avons perdu environ 55 millions de dollars prévus dans l'accord pour les quelques années à venir, et une grande partie de cet argent devait servir à l'éducation préscolaire en zone rurale. Nous avons donc dû repartir à zéro.

Je sais qu'on a déjà discuté d'éducation, mais il s'agit vraiment d'un sujet crucial. Nous devons nous assurer que les habitants des communautés rurales y ont accès. Actuellement, tout le monde sait qu'il en coûte bien plus cher aux jeunes de ces communautés pour étudier car il leur faut se déplacer et il y a de fortes chances qu'au bout du compte, ils soient beaucoup plus endettés, ce qui contribue souvent au fait qu'ils finissent par s'établir en Alberta pour y gagner de gros salaires, étant donné qu'ils ont une dette importante à rembourser.

Ainsi, il faut dépenser de l'argent tôt, et le dépenser dans l'éducation.

**Le sénateur Mercer :** Merci de votre comparution. Je pense que la dernière remarque de Mme Payne pourrait servir de titre à un rapport : investissons dans l'éducation, et faisons-le tôt.

**La présidente :** Ce n'est certainement pas moi qui m'y opposerais.

**Le sénateur Mercer :** Ce serait une bonne introduction pour notre rapport final. J'ai noté qu'à la page 18 de sa présentation, M. Spingle déclare « Tout le monde ne peut déménager en Alberta (comme le laisse entendre C.D. Howe) » — ou l'Atlantic Institute for Market Studies, « l'Institut C.D. Howe de l'Est », comme je l'appelle.

Monsieur Spingle, vous avez brièvement parlé des politiques visant les propriétaires-exploitants et la séparation des flottilles. Vous semblez les approuver toutes les deux. Pourriez-vous me donner davantage de détails à ce sujet? Qu'en est-il des quotas? Nous avons entendu des témoins de Nouvelle-Écosse se plaindre de gens qui vendaient des quotas et du fait que certains quotas étaient détenus par des personnes ne faisant pas partie de la communauté. Le meilleur exemple est celui de Canso, en Nouvelle-Écosse, où les habitants peuvent voir des gens d'autres régions pêcher sous leur nez en utilisant le quota qu'eux-mêmes avaient auparavant.

**M. Spingle :** Eh bien, ce à quoi nous avons assisté ici, bien sûr, c'est à la création, par Pêches et Océans Canada, de deux groupes dans le domaine des pêcheries. D'une part, il y a ce qu'on appelle le secteur des embarcations de moins de 65 pieds, dont font partie nos membres d'ici, à Terre-Neuve-et-Labrador. Dans ce secteur, les pêcheurs détiennent des licences individuelles et les quotas sont répartis entre les flottilles de pêche. L'autre groupe est celui de la pêche en haute mer, qui concerne principalement les entreprises. Dans ce contexte, nous devons nous pencher sur les raisons pour

course, given the quotas for some of the species further off shore, the decision to do it was in proper context at the time. However, we have seen corporatization of those resources.

I will hit on the latter one first. For example, a quota that sustained one community, the corporate ownership changed and then the fish was moved out of there. That was never the intent on that aspect. However, that is what we see as we get fewer players through amalgamations and such. We see the community interests diminishing dramatically, and it has a tremendous impact on people.

The owner-operator and fleet separation policies have been brought out by the fact that it has been very difficult — enhanced in recent years, but not necessarily a new problem — for our members to access capital. Quite often, based on their business plan, banks will not look at them. Therefore, where do they go? They go to companies, the very same companies that are part of this issue. Of course, the companies have no problem giving the money, but our members have to practically sign over everything to get their money. That is a major issue we are trying to deal with now. In the end, that is diminishing the community interest in the fisheries.

We have seen it go two ways. We have seen places such as Australia, where this has gone full-blown, and the owner-operator and fleet separation are out. There is no competition from processors because the processors become the harvesters, so to speak. They do whatever they want versus somewhere such as the Faroe Islands. There is a case study there where they have really focused on bringing the fish back to the communities. I believe, both for the fish, but, more importantly, for the people who make a living from the fish, that the latter example of Faroe Islands is something that is much more sustainable and — if I can use too strong a word — sensible.

**Ms. Payne:** Otherwise Bay Street owns the fish.

**Mr. Spingle:** Yes.

**Senator Mercer:** I thought Bay Street owned everything. They are working on it. In your mention of Fisheries and Oceans Canada, you did not give any reference to the science that comes out of that department, which is a constant debate in Atlantic Canada whether that science is to be believed or not.

**Mr. Spingle:** These are issues that I have dealt with primarily during my tenure over the last eight years. Actually, science is my background. It is a shifting paradigm now, because, we are trying to promote a new system and move forward with that. Programs that I have been involved with, the Groundfish Sentinel Program and the Fisheries Science Collaborative Program, were meeting the challenge to do science that involves both the scientists at Fisheries and Oceans Canada as well as fish harvesters. We are slowly trudging through that. I believe that, in the end, good

lesquelles c'est devenu ainsi. Bien sûr, si l'on tient compte du Fishery Products International Limited et des quotas imposés pour certaines espèces plus au large, la décision de procéder de cette façon était appropriée à l'époque. Cependant, nous avons assisté à une privatisation des ressources.

Je vais d'abord m'attaquer à ce dernier problème. Par exemple, le quota d'une communauté détenu par une entreprise pourrait changer de mains, de sorte que le poisson irait ailleurs. Cela n'a jamais été l'objectif visé. Mais c'est ce que nous constatons, à mesure que le nombre d'exploitants diminue à cause des fusions et autres. Les intérêts communautaires en prennent un dur coup, ce qui a un impact considérable pour la population.

Les politiques visant les propriétaires-exploitants et la séparation des flottilles ont été adoptées parce qu'il était très difficile — le problème s'est aggravé ces dernières années, mais il n'est pas nécessairement nouveau — pour nos membres d'accéder au capital. Bien souvent, après examen de leur plan d'affaires, les banques n'évalueront même pas leur demande. Alors, où iront-ils? Ils se tourneront vers les entreprises, ces mêmes entreprises qui font partie du problème. Bien sûr, celles-ci ne voient pas d'inconvénients à avancer l'argent, mais nos membres doivent pratiquement tout mettre en gage en échange. C'est un problème considérable que nous tâchons de régler en ce moment. Au final, cela réduit les intérêts communautaires dans le secteur des pêches.

Nous avons vu que cela prenait deux directions. Dans des pays comme l'Australie, on a appliqué des mesures exhaustives, et les politiques visant les propriétaires-exploitants et la séparation des flottilles sont exclues. Il n'y a aucune concurrence de la part des transformateurs de poisson, car ceux-ci deviennent en quelque sorte des pêcheurs. Ils font ce qu'ils veulent, contrairement aux flottilles des Îles Féroé, par exemple. Dans le cadre d'une étude de cas menée là-bas, on s'est concentré sur l'objectif de ramener le poisson dans les communautés. Je pense que, pour la ressource et, de façon plus importante, pour les gens qui en vivent, le modèle des Îles Féroé est plus viable et — si je puis me permettre d'utiliser un mot fort — plus sensé.

**Mme Payne :** Sinon, C'est à Bay Street qu'on contrôle la ressource.

**M. Spingle :** Oui.

**Le sénateur Mercer :** Je pensais qu'on y contrôlait tout. En tout cas, on fait tout pour. Lorsque vous avez parlé de Pêches et Océans Canada, vous n'avez fait aucune mention des données scientifiques émanant de ce ministère et dont la fiabilité fait constamment l'objet d'un débat dans le Canada Atlantique.

**M. Spingle :** C'est précisément de ces questions dont je me suis surtout occupé au cours de mon mandat, ces huit dernières années. En fait, j'ai une formation en sciences. C'est un paradigme en évolution maintenant, car nous tâchons de promouvoir un nouveau système et de le mettre en œuvre. Les programmes auxquels j'ai participé — le Programme sentinelle du poisson de fond et le Programme de recherches conjointes en sciences halieutiques — permettaient de mener des recherches faisant appel à des scientifiques de Pêches et Océans Canada et à des

science is about data. It is about getting the best determination of what is happening out there, whether that is good or bad.

Before the moratorium — that is why some of this changed — Fisheries and Oceans Canada had a closed in-shop system. They released their report and decisions were made accordingly. Fish harvesters fished. The moratorium opened everyone's eyes. Since then, through the programs, which that I just noted and have been ably involved with, we have been working to have fish harvesters not only involved with the collection of data, but also the analysis and interpretation of that data. I just got back from the Northern Gulf cod assessment in Mont-Joli, Quebec, an annual event with which I have been involved, and we are starting to see, and through other programs, that that is benefiting the overall system. This is something that many people are not aware of, but we are more involved and we feel that fish harvesters need to be at the table. We are not there yet, but we hope to get there.

**Senator Mercer:** It is good that you said the science is better than it used to be. That is good news.

Ms. Gushue and Sister Aliche, I read your report, and I was troubled by it. Actually, when I started to read your report, I did not believe I was would be troubled by anything, but I was troubled by your preoccupation with emergency food assistance, the frequency of people visiting the food banks and your reference to families accessing the food banks every eight weeks. You tried to emphasize to them that the food bank is for emergency. Is it not possible that families at this level of income and this level of crisis, that they can have an emergency every eight weeks? I get the impression from your report that if I go to the food bank every eight weeks, there is something wrong with me.

**Ms. Gushue:** We do not believe there is anything wrong with them coming every eight weeks. Behind the scenes, we want that to stop because we want to do more for the clients. It is the cycle where we are frustrated that we cannot help them. They do have issues that are very important to them, but we do not know what these issues are; what brings them to the food bank.

We do know that there was a dilemma about being assertive about the preservation of the resources, but the depletion of those resources at the time seemed to be the priority. Our priority was not to turn anyone down, which we did not, but we were greatly concerned, in 2002, that there would not be a food bank to help anyone. We felt that maybe, with a conscious effort, if we could help people make some wise choices; not force them to make choices. We did not turn anybody down. We would just talk with them as much as we could, as much as our mandate would permit.

pêcheurs. Nous avançons tant bien que mal. Je pense qu'au bout du compte, la fiabilité de la science dépend de la rigueur des données. Il s'agit de déterminer le mieux possible ce qui se produit, et si c'est bon ou pas.

Avant le moratoire — c'est pourquoi cela a changé en partie —, Pêches et Océans Canada avait un système qu'il utilisait exclusivement à l'interne. Ce ministère publiait ses rapports et prenait des décisions en conséquence. Les pêcheurs pêchaient. Mais le moratoire a ouvert les yeux à tout le monde. Depuis, au moyen des programmes que je viens de mentionner, et grâce auxquels j'ai pu mettre mes compétences à profit, nous avons travaillé pour que les pêcheurs participent non seulement à la collecte des données, mais aussi à leur analyse et à leur interprétation. Je reviens tout juste de Mont-Joli, au Québec, où l'on a tenu une évaluation des stocks de morue du nord du golfe, un événement annuel auquel je participe, et nous commençons à constater, de même qu'au moyen d'autres programmes, que cela bénéficie à l'ensemble du système. Beaucoup de gens l'ignorent, mais nous sommes très impliqués dans le dossier et nous estimons que les pêcheurs devraient avoir voix au chapitre. Nous n'en sommes pas encore là, mais c'est ce que nous espérons.

**Le sénateur Mercer :** Il est rassurant de vous entendre dire que les données scientifiques sont plus exactes qu'avant. Voilà de bonnes nouvelles.

Mme Gushue et Sœur Aliche, j'ai lu votre rapport, et il m'a bouleversée. En fait, lorsque j'ai commencé à le lire, je ne m'attendais pas à cela, mais j'ai été troublée par votre préoccupation relative à l'aide alimentaire d'urgence et à la fréquence à laquelle les gens y recourent, de même qu'à votre allusion à ces familles qui se présentent dans les banques alimentaires toutes les huit semaines. Vous avez tenté de leur faire comprendre que les banques alimentaires n'étaient qu'une mesure d'urgence. Mais ne peut-on pas imaginer que des familles ayant un niveau de revenus aussi faible, et vivant une telle détresse, puissent se retrouver en situation d'urgence toutes les huit semaines? Votre rapport me donne l'impression que, si je me rends à une banque alimentaire toutes les huit semaines, quelque chose ne tourne pas rond chez moi.

**Mme Gushue :** Nous ne voyons aucun mal à ce qu'on se présente chez nous toutes les huit semaines. Mais, d'un autre côté, nous souhaitons que ça cesse, car nous voulons faire plus pour les clients. Nous nous sentons impuissants parce que nous ne pouvons les aider. Ces gens vivent des problèmes importants, mais nous ignorons lesquels et ce qui les amène dans les banques alimentaires.

Nous savons que réclamer fermement la préservation des ressources posait un dilemme, mais l'épuisement de ces ressources semblait un problème de première importance à l'époque. Jamais nous n'avons refusé quoi que ce soit, mais en 2002, nous craignons qu'il n'y ait plus de banque alimentaire pour secourir les nécessiteux. Nous pensions que peut-être, dans un effort de sensibilisation, nous pourrions aider les gens à faire les bons choix, sans toutefois les forcer. Nous n'avons refusé personne. Nous discutons le plus possible avec les gens, dans la mesure où notre mandat nous le permettait.

**Senator Mercer:** Is that part of the issue you raised under “Unused Talents/Resources” about the confidentiality policies preventing you from integrating what you know about the client and what you might know about other aspects? It seems to me that Feed Nova Scotia, which is the one major food bank in Nova Scotia, has done some stuff where they have integrated the policies of other food banks with other social services, including the literacy program, et cetera. Has that happened here? Have you tried that?

**Ms. Gushue:** Yes, we started a process in 2002. Once we realized, in the last three or four years, that our resources are now secure, our financial resources are secure, the community support is continuous and has not waned at all, we feel quite comfortable to move away from that issue and to make relationships. I alluded to the fact that we had met with the Department of Health and Social Services in June 2002, and, at that time through the board, I proposed that we establish a relationship with the various government departments. We are not looking for funding; we would not want to get that. However, we would like to have a relationship with the people who provide the services to the clients, and we would like to communicate what we know and how we can help them in the circle of the client, us, government agencies and community groups, who all help the same clients pretty well.

About ten years ago, we also started something called the Community Resources Network, which is a loosely held community group. It is listed there as one of the groups that we had worked with as a food bank. Community Resources Network is a loosely formed organization of 25 or 30 community groups at all different levels of government, business communities and private citizens, who met once a month and shared programs and services. Therefore, if the food bank had a special program such as our thINK FOOD, a recycled ink jet program, we shared that with all the community groups. If the College of the North Atlantic had a special career skills program we would promote that and put brochures in the client food bag, so there was collaboration between groups. We would like to encourage that more. Now that we feel secure financially and with our food resources and community support, we will certainly encourage that. We have to broaden our mandate as well. I am not sure if the confidentiality issue is an issue for the clients themselves at all.

**Senator Mercer:** It is an issue for the people who make a living practising privacy law.

**Ms. Gushue:** Yes, exactly.

**Le sénateur Mercer :** Est-ce que cela fait partie de la question que vous avez soulevée sous le thème : « ressources/talents inutilisés » en ce qui concerne les politiques de confidentialité qui vous empêchent de consigner ce que vous savez des clients ainsi que vos connaissances sur d'autres sujets? Il me semble que Feed Nova Scotia, l'une des plus importantes banques alimentaires de Nouvelle-Écosse, a pris certaines mesures intégrant les politiques d'autres banques alimentaires et d'autres services sociaux, dont le programme d'alphabétisation. Est-ce que cela a été votre cas? Avez-vous essayé aussi?

**Mme Gushue :** Oui, nous avons commencé en 2002. Lorsque nous avons compris, au cours des trois ou quatre dernières années, que nos ressources, y compris nos ressources financières, étaient désormais assurées et que l'appui de la communauté se poursuivait et n'avait pas fléchi, nous nous sommes sentis assez forts pour passer à autre chose et créer des liens. J'ai évoqué notre rencontre avec des représentants du ministère de la Santé et des Services sociaux, en juin 2002, et le fait qu'à l'époque, par l'entremise du conseil, j'avais proposé que nous établissions des liens avec les différents ministères concernés. Nous ne cherchons pas à obtenir du financement. Toutefois, nous aimerions entretenir des relations avec ceux qui fournissent des services aux clients, et souhaiterions leur communiquer nos connaissances et leur expliquer comment nous pouvons les aider dans ce cercle formé par les bénéficiaires, nous-mêmes, les organismes gouvernementaux et les groupes communautaires, qui servent tous les mêmes clients très efficacement.

Il y a environ 10 ans, nous avons également mis sur pied ce qu'on appelle le réseau de ressources communautaires, un groupe communautaire dont la composition est plus ou moins stable. Il figure sur la liste des groupes avec lesquels nous avons travaillé en tant que banque alimentaire. Le réseau des ressources communautaires est un organisme informel regroupant 25 ou 30 groupes communautaires représentant tous les niveaux de gouvernement, des gens du milieu des affaires et de simples citoyens qui se réunissent tous les mois et partagent des programmes et des services. Ainsi, si notre banque alimentaire avait un programme spécial comme notre thINK FOOD, un programme de recyclage de cartouches à imprimante laser, elle en ferait profiter tous les groupes communautaires. Si le College of the North Atlantic avait un programme spécial de perfectionnement professionnel, nous en ferions la promotion et mettrions des dépliants dans les sacs de nourriture destinés aux clients, de sorte qu'il y aurait collaboration entre les groupes. Nous souhaiterions encourager cela encore davantage. Maintenant que nous nous sentons en sécurité sur le plan financier et que nous pouvons compter sur des ressources alimentaires et sur l'appui de la communauté, nous irons certainement en ce sens. Nous devons aussi élargir notre mandat. Je doute que la question de la confidentialité soit un problème pour les clients.

**Le sénateur Mercer :** Ça l'est pour les praticiens du droit et matière de protection de la vie privée.

**Mme Gushue :** Oui, exactement.

**Senator Mercer:** Exactly; it is always a bunch of lawyers, Ms. Gushue.

**Senator Mercer:** Sister Alichia told the story of the mother who kept her child home a couple of days because she did not have enough food to put in her child's lunch. I will go back to the testimony of a previous witness this morning, who talked about the very high absentee rate in kindergarten. We have the full circle here. I believe it was the Sister who made reference to the cycle of poverty. It is a huge issue.

**Sister Alichia:** I just wanted to add something to what Ms. Gushue said. If you have the same, let us say, 10 families coming every eight weeks over a period of 10 years, would you not wonder, is the system not serving them well? Is there something wrong with their money source, or income source, that would cause that to happen? That is what we are talking about and the frustration of not being able to address that on site.

**Senator Gustafson:** I would like your comment on China because I feel we look at the problems here, but we do not look beyond. Former Prime Minister Brian Mulroney used to say, "Don't tell me where we've been; tell me where we're going." That could not be truer today.

It is interesting how close your witness is to what we have in agriculture, in Western Canada at least. We are dealing with food. Canadians eat for 10 per cent of their income. The only country that has cheaper food is the U.S.; they eat for about 9 per cent. It seems we cannot deal with something as important as agriculture and fisheries, and yet it all comes from the land. Those are my two questions: China and food.

**Ms. Payne:** Some of our quotas ends up being secondary processed in China, which is taking jobs out of rural communities. Now, obviously the people in China need jobs too. However, do we prosecute and catch Canadian fish for that purpose, or do we try to do something else? We are saying that we are not getting the full benefit of that fish, in terms of the jobs that could be created from it here. Mostly, it is because we have a corporate structure in place. In some of the cases, these companies, which we referred to earlier, are exporting part of that fish to China for processing, and as a result we have fewer jobs in fish processing here. It is a problem because if we want rural communities to survive, then we have to think about the kinds of jobs that are will be there, and fish processing is one of them.

We have to look at adding value. That was talked about earlier this morning, and we have suggested in our policy paper that we look at a marketing structure; that we do more to get value out of our resources and not just have a helicopter-type economy where the profits go someplace else. As of yet, we do not have a

**Le sénateur Mercer :** Tout à fait; il est toujours question d'un groupe d'avocats, Mme Gushue.

**Le sénateur Mercer :** Sœur Alichia a raconté l'histoire de cette mère qui avait gardé son enfant à la maison pendant quelques jours, parce qu'elle n'avait tout simplement pas assez de nourriture à mettre dans sa boîte à lunch. Je reviens sur la déclaration d'un témoin ce matin, qui a parlé du taux élevé d'absentéisme à la maternelle. La boucle est bouclée. C'est Sœur Alichia, je crois, qui a évoqué le cycle de la pauvreté. C'est un problème de taille.

**Sœur Alichia :** J'aimerais seulement ajouter quelque chose aux propos de Mme Gushue. Si les mêmes 10 familles, disons, se présentaient toutes les huit semaines pendant 10 ans, ne vous demanderiez-vous pas si le système les sert bien? Y a-t-il quelque chose qui cloche avec leurs sources de revenu, et qui serait à l'origine du problème? C'est ce dont nous parlons, de même que du sentiment d'impuissance face à notre incapacité à intervenir sur le terrain.

**Le sénateur Gustafson :** J'aimerais avoir votre opinion sur la Chine, car j'estime que nous n'envisageons que les problèmes sans nous préoccuper des conséquences. Brian Mulroney, l'ancien premier ministre, avait l'habitude de dire : « Ne me dites pas d'où nous venons; dites-moi plutôt où nous allons! » C'est d'autant plus vrai aujourd'hui.

Il est intéressant de constater la justesse des propos de votre témoin sur notre situation agricole, du moins en ce qui concerne l'Ouest du Canada. Il est question ici du panier de provisions. Les Canadiens y consacrent 10 p. 100 de leur revenu. Les États-Unis sont le seul pays où le panier de provisions coûte moins cher. Les Américains y consacrent 9 p. 100 de leur revenu. Il semble que nous ne soyons pas en mesure de nous occuper de secteurs aussi essentiels que l'agriculture et les pêches, qui nous appartiennent pourtant. Mes deux questions portent sur la Chine et sur le panier de provisions.

**Mme Payne :** Certains de nos quotas visent des produits qui sont transformés en Chine, ce qui élimine des emplois dans les collectivités rurales. Naturellement, les Chinois ont aussi besoin d'emplois. Cependant, engageons-nous des poursuites et pêchons-nous le poisson dans nos eaux territoriales ou essayons-nous une autre solution? Nous affirmons que nous n'obtenons pas toutes les retombées que pourrait nous procurer ce poisson, notamment en ce qui concerne la création d'emplois au Canada. C'est surtout à cause des entreprises dans ce domaine. Parfois, ces entreprises, auxquelles nous avons déjà fait allusion, exportent une proportion de leurs prises en Chine à des fins de transformation, ce qui élimine des emplois dans le domaine de la transformation du poisson au Canada. C'est un problème parce que, si nous voulons assurer la survie des collectivités rurales, nous devons alors songer aux genres d'emplois qu'on y trouvera, et la transformation du poisson en est un.

Il faut envisager la valeur ajoutée. Il en a été question plus tôt ce matin et, dans notre document d'orientation, nous avons proposé de se pencher sur la structure de commercialisation : il faut essayer davantage de tirer profit de nos ressources et non pas uniquement compter sur une économie où les profits se retrouvent

seafood-marketing structure in place. We will keep pushing for that. Maybe that could be part of your report. Certainly, it would be good. It would mean that you would have to invest in one; that there would have to be money available, not just from the private sector, but also from governments to make it fly.

**Mr. Spingle:** On that point, we tend to focus on the short to medium term. I feel we tend to forget. We are looking at policy that will shape the future here, the long term significant importance of fish and food. Right now, the Hibernia oil field is a lot more significant than the northern cod stock, for example, which is arguably the largest fish stock; one of the largest sources of protein potentially. It is a renewable resource. It is difficult right now; I can only assume that it will come back. It is sustainably 300,000 tonnes of prime, low-fat protein. We are focused now on non-renewable industries and how that will sustain us. We tend to overlook the long-term significance of what could really sustain us.

**Senator Peterson:** Ms. Gushue, are you the only food bank in this area?

**Ms. Gushue:** Yes, we are. The nearest one would be in Pasadena and another one in Deer Lake. We have two outlets here in Corner Brook.

**Senator Peterson:** How far would it be to Deer Lake?

**Ms. Gushue:** It is a half hour drive. We do not serve that area. They have their own community support, as well as Pasadena, which is about a ten minute drive from Deer Lake.

**Senator Peterson:** I was wondering if there was any overlap; if the people from here drive to Deer Lake or vice versa.

**Ms. Gushue:** Well we hope that they do not do that. We hope that they do not come to us, and then go to Pasadena. There is not a relationship between our food banks and those of Pasadena and Deer Lake.

**Senator Peterson:** Is there a school food program here in this area?

**Ms. Gushue:** There is a breakfast program for children.

**Senator Peterson:** Is that done separately?

**Ms. Gushue:** It is done separately. There is another program called Kids Eat Smart Foundation. It is a breakfast program that is in the area.

**Senator Peterson:** It is fairly continuous? Has it been going for a while?

**Ms. Gushue:** It has existed for about eight or nine years.

ailleurs. Nous ne nous sommes pas encore dotés d'une structure de commercialisation des poissons et fruits de mer. Nous continuerons à préconiser une telle structure. Vous pourriez peut-être formuler une recommandation à cet égard dans votre rapport. Ce serait certainement utile. Il faudrait donc investir en ce sens. Pour mettre le tout en branle, il faudrait dégager des crédits, qui proviendraient non pas uniquement du secteur privé mais également des gouvernements.

**M. Spingle :** À cet égard, nous avons tendance à nous concentrer sur le court terme et le moyen terme. Je crois que nous avons tendance à oublier. Nous examinons la politique qui façonnera l'avenir et l'importance à long terme qu'elle accorde aux poissons et aux aliments. Actuellement, on accorde beaucoup plus d'importance au champ pétrolifère Hibernia qu'à notamment la morue du Nord, qui constitue peut-être le cheptel piscicole le plus important et une des meilleures sources de protéines. C'est une ressource renouvelable. La situation est difficile à l'heure actuelle. Je ne peux que présumer que la situation se rétablira. Il s'agit essentiellement de 300 000 tonnes de bonnes protéines faibles en gras. Nous nous concentrons sur les ressources non renouvelables et sur ce qu'elles nous apporteront. Nous avons tendance à faire fi de l'importance à long terme de ce qui pourrait vraiment nous être utile.

**Le sénateur Peterson :** Madame Gushue, êtes-vous la seule banque alimentaire ici?

**Mme Gushue :** Oui. La prochaine se trouve à Pasadena. Il y en a également une à Deer Lake. Nous avons deux comptoirs ici, à Corner Brook.

**Le sénateur Peterson :** À quelle distance se trouve Deer Lake?

**Mme Gushue :** C'est à une demi-heure d'ici en voiture. Nous ne desservons pas cette collectivité, ni Pasadena, qui se trouve à dix minutes en voiture de Deer Lake.

**Le sénateur Peterson :** Je me demandais si les gens d'ici se rendent en voiture à Deer Lake et si ceux de Deer Lake viennent ici.

**Mme Gushue :** Nous espérons que ce n'est pas le cas. Nous espérons qu'ils ne viennent pas ici pour ensuite se rendre à Pasadena. Il n'existe aucun lien entre nos banques alimentaires et celles de Pasadena et de Deer Lake.

**Le sénateur Peterson :** Existe-t-il ici un programme de repas en milieu scolaire?

**Mme Gushue :** Il y a le programme des petits déjeuners pour les élèves.

**Le sénateur Peterson :** Les deux sont-ils distincts?

**Mme Gushue :** Ils le sont effectivement. Il y a également le programme Kids Eat Smart Foundation. C'est le programme des petits déjeuners ici.

**Le sénateur Peterson :** Est-il permanent? Existe-t-il depuis un certain temps?

**Mme Gushue :** Il existe depuis environ huit ou neuf ans.

**Senator Peterson:** Mr. Spingle, I am from Saskatchewan, so you will have to help me a bit here. In the fishing industry, are they all corporate licences, or corporate and individual?

**Mr. Spingle:** Our membership is individual, at least on paper. There is a reference to trust agreements that have increased in recent years. There are other sectors; it depends on the resource, the actual species. Some of it is corporate, so there is a combination. It is separated by what is called the inshore and the offshore.

In most species, there is a combination, and in some there is either one or the other. The snow crab fishery, for example, is all owner-operator licensed. However, many of the groundfish quotas, such as the yellowtail flounder on the Grand Banks, which sustains the Marystown plant there, is basically 100 per cent offshore, owned by corporate interests.

**Senator Peterson:** Your concern was that individuals get in trouble and then they sell corporately? Is this the point?

**Mr. Spingle:** On paper it may seem that the inshore, the owner-operator, owns the fish or controls the fish, but he or she really does not because of the agreements. He or she is forced to go to the corporate interests to obtain money and then signs an agreement.

The other aspect, clearly the intent of the corporate ownership at the time, was for the benefit of regions and communities. For example, I will take this fish from Newfoundland and move it to a plant in Nova Scotia, or vice versa — or China.

Therefore, if I am given a quota of fish to operate a plant here in Corner Brook and better business says I will take it and move it to China, then that will not benefit this region too much. That is the definition of the issue, the problem and what needs to be fixed, so to speak.

**Senator Peterson:** Is the industry oversized? How much would have to be reduced so that it would be viable for everyone?

**Mr. Spingle:** It would have to be reduced significantly. I am glad you asked that question, senator, because one of the points is that we had a buyout in 1992, with the moratorium. We had The Atlantic Groundfish Strategy, TAGS, program and such, and now we are still talking about buybacks. Where will it ever end? The point is that it went a long way to diminishing the fleets, to get to where we need to be. We just need to get somewhat further, believe. That is the point, right? We do not want it to be something that we will be looking at 10 years from now. If the appropriate measures are taken, we will have a sustainable industry, based on the numbers, from which we can earn a decent living. On the scale, on the percentage, I do not feel there is a

**Le sénateur Peterson :** Monsieur Spingle, je viens de la Saskatchewan. Vous devrez donc m'aider à comprendre. Les permis de pêche sont-ils accordés uniquement aux entreprises ou à la fois aux entreprises et aux particuliers?

**M. Spingle :** Nos membres sont des particuliers, du moins en théorie. On a fait allusion aux conventions de fiducie qui ont augmenté au cours des dernières années. Il y a d'autres secteurs. Tout est fonction de la ressource, des espèces. Certains permis sont accordés à des entreprises. C'est donc une combinaison des deux. Il y a une distinction entre ce que nous appelons la pêche côtière et la pêche hauturière.

Pour la plupart des espèces, il y a une combinaison des deux. Pour certaines, les permis sont accordés soit aux entreprises, soit aux particuliers. En ce qui concerne le crabe des neiges notamment, les permis sont accordés aux propriétaires exploitants. Par contre, les quotas du poisson de fond comme la limande à queue jaune des Grands Bancs appartiennent à des entreprises. Il s'agit d'une pêche hauturière qui alimente l'usine de Marystown.

**Le sénateur Peterson :** Ce qui vous préoccupe, c'est que les particuliers se heurtent à des problèmes et vendent leur permis à des entreprises? Est-ce bien cela?

**M. Spingle :** En théorie, il peut sembler que le pêcheur côtier, le propriétaire exploitant, est le propriétaire du poisson ou exerce un contrôle sur celui-ci, mais ce n'est qu'une apparence en raison des conventions conclues. Il est obligé de s'en remettre aux entreprises pour obtenir de l'argent. Il signe une convention.

Il y a l'autre aspect, soit l'avantage qu'en retirent les régions et les collectivités, et c'était clairement l'intention des entreprises à ce moment-là. Par exemple, j'expédie le poisson pêché à Terre-Neuve à une usine de la Nouvelle-Écosse ou vice versa, ou encore en Chine.

Donc, si on m'impose un quota dans l'exploitation d'une usine ici à Corner Brook et si de meilleures perspectives commerciales me sont offertes pour expédier le poisson en Chine, cela ne sera pas tellement à l'avantage de la région. C'est essentiellement en quoi consiste ce problème, et des mesures doivent être prises, pour ainsi dire.

**Le sénateur Peterson :** L'industrie a-t-elle pris trop d'ampleur? À quelle taille faudrait-il la ramener pour qu'elle soit viable pour tous?

**M. Spingle :** Il faudrait la réduire considérablement. Je suis content que vous ayez posé cette question, sénateur, parce qu'il y a eu notamment un rachat en 1992, à la suite du moratoire. La Stratégie du poisson de fond de l'Atlantique ou LSPA a été mise en œuvre, et il est encore question de rachats. Cela s'arrêtera-t-il un jour? En fait, cela a beaucoup contribué à réduire la flotte pour parvenir au résultat nécessaire. Il suffit simplement d'aller un peu plus loin, à mon avis. C'est l'objectif, n'est-ce pas? Nous ne voulons pas créer une situation sur laquelle il faudra nous pencher dans dix ans. Si les mesures pertinentes sont prises, notre industrie sera viable, d'après les chiffres, et nous permettra de gagner correctement notre vie. Je ne crois pas qu'il soit possible de

direct answer for that obviously. I will not give a number, even though that is quite often my tendency. The number will be significant, I would say, but achievable at the same time.

**Senator Callbeck:** Senator Mercer referred to the situation that you raised, Sister. The food bank, it says here, has a mandate to provide emergency food assistance. To me, that is an emergency, the situation where the mother does not have any food for the children. However, the food bank is not set up to deal with that type of situation, is that correct? I do not have a food bank in the my area, so I do not know, but I take it that the food bank is open just so many days and that people get food every two weeks. Therefore, there is no way that the food bank deals with the type of situation you are talking about.

**Sister Alichia:** In what sense?

**Senator Callbeck:** That the mother is out of food, and she cannot go to the food bank.

**Sister Alichia:** Yes, she can.

**Senator Callbeck:** I understand.

**Sister Alichia:** What we are saying is we are trying to discern what it is that causes people to come regularly over extended periods. We try to get to the basis of the problem, but we have no access or no way of doing that. As a food bank outlet supervisor, that is all I can do is provide for the emergency and ask the questions.

**Senator Callbeck:** I understand what you are saying. I just misunderstood.

Is the food bank open six days a week?

**Sister Alichia:** No, it is open four days a week.

**Senator Callbeck:** You are a registered charity, and the value of the food that you gave out in 2006 was \$120,000. What value of that, percentage-wise roughly, would come in as food as compared to money?

**Ms. Gushue:** We probably get close less than \$40,000 in cash donations.

**Sister Alichia:** I was going to say 70 per cent would be community donations.

**Ms. Gushue:** Yes, somewhere in there.

**Senator Callbeck:** Has there been a change in that since you became a registered charity?

**Ms. Gushue:** No, not really; we have always been a registered charity since we started in 1994.

**Senator Callbeck:** I see it was where you became incorporated in 2006.

répondre directement à cette question en donnant un chiffre ou un pourcentage. Je ne donnerai aucun chiffre, même si j'ai assez souvent tendance à le faire. Je dirais que ce chiffre sera important mais raisonnable.

**Le sénateur Callbeck :** Le sénateur Mercer a fait allusion à la situation que vous avez évoquée. D'après ce qui est écrit ici, la banque alimentaire a comme mandat de fournir une aide alimentaire en cas d'urgence. Quant à moi, la situation est urgente lorsqu'une mère ne peut pas nourrir ses enfants. Cependant, la banque alimentaire n'est pas en mesure d'affronter une telle situation, n'est-ce pas? Là où je vis, il n'y a pas de banque alimentaire. Je suis donc une néophyte en la matière, mais je crois comprendre que la banque alimentaire n'est pas ouverte tous les jours et que les gens obtiennent des aliments aux quinze jours. Elle n'est donc pas en mesure de composer avec le genre de situation que vous évoquez.

**Sœur Alichia :** Que voulez-vous dire?

**Le sénateur Callbeck :** La mère manque de nourriture, et elle ne peut recourir à la banque alimentaire.

**Sœur Alichia :** Mais oui, elle peut.

**Le sénateur Callbeck :** Je vois.

**Sœur Alichia :** Nous disons que nous essayons de découvrir les raisons pour lesquelles les gens ont recours à nous pendant une période prolongée. Nous essayons de nous attaquer au cœur du problème, mais nous ne disposons pas des moyens nécessaires pour le faire. À titre de superviseure d'un comptoir d'une banque alimentaire, je ne peux que fournir une aide d'urgence et poser des questions.

**Le sénateur Callbeck :** Je comprends ce que vous dites. J'avais simplement mal saisi.

La banque alimentaire est-elle ouverte six jours par semaine?

**Sœur Alichia :** Non, elle est ouverte quatre jours par semaine.

**Le sénateur Callbeck :** Vous êtes un organisme de bienfaisance enregistré, et la valeur des aliments que vous avez distribués en 2006 s'établissait à 120 000 \$. Dans l'aide que vous apportez, quelle est approximativement la proportion des aliments que vous distribuez par rapport à l'argent que vous accordez?

**Mme Gushue :** Nous donnons probablement un peu moins de 40 000 \$.

**Sœur Alichia :** J'allais dire que 70 p. 100 étaient des dons de la collectivité.

**Mme Gushue :** Approximativement.

**Le sénateur Callbeck :** La situation a-t-elle changé depuis que vous êtes devenus un organisme de bienfaisance enregistré?

**Mme Gushue :** Pas vraiment. Depuis notre ouverture en 1994, nous avons toujours été un organisme de bienfaisance enregistré.

**Le sénateur Callbeck :** Je vois que vous vous êtes constitués en société en 2006.

**Ms. Gushue:** If I could just go back to your question and the explanation of the emergency status. The churches in the area all provide on the weekends or during the late night hours if there is an emergency of some sort. The Department of Health and Social Services also has a telephone number that people can call in the middle of the night for oil. We also do oil subsidies for clients, so there is that as well, under the auspices of The Bay of Islands Ministerial Association. However, if any church in the area is called they will provide food assistance at any time to any person with any religious background or not. There are no limits on that.

The situation of the mandate being an emergency food service is sometimes uncomfortable because the food bank is only open certain hours during the week. It is a volunteer network with a paid coordinator, and the coordinator's salary is minimal. It comes out of the resources we get from the public. However, it does not address the emergency situations. We cannot address those because we do not have the resources; although, we will not turn anybody down, if they have an emergency. As Sister says, they will discern the emergency and chat with the client and, more often than not, they are not refused help.

We will still always have people who need assistance on a regular basis, and there is a contradiction in our behaviour. Some people build up a dependency on it, and then it is no longer an emergency food supply. I would almost rather for the discussion — certainly discussion for the board — say that we provide food services as needed, and not really discuss the emergency aspect, because it feels a little negligent not to be able to do evenings, not to be able to do weekends, and we are not open on Wednesdays. Therefore, how can we say we are an emergency food provider? There are situations that come up everyday of the week, which are probably being handled by the churches and other organizations that will help people as well.

**Senator Callbeck:** I just have one question on the profile of fisheries workers. In the average income, \$17,000 including EI income, roughly, what percentage of that \$17,000 would be EI?

**Ms. Payne:** About half of the income is from EI.

**Senator Callbeck:** Fifty per cent of the income is earned and 0 per cent is from EI.

**Ms. Payne:** You can see, then, when the EI income is not there how deep the poverty would be for those people.

**Senator Callbeck:** Right.

**Senator Mahovlich:** I was wondering about the food bank. Is there anything such as Meals on Wheels? I know in Toronto we have Meals on Wheels, where every week someone, who is not able to cook his or her meals because of physical limitations — maybe she or he is in a wheelchair or has arthritis — is able to get a hot meal delivered to the home, and they really look forward to it.

**Mme Gushue :** Je me permets de revenir à votre question au sujet des situations d'urgence. Les églises peuvent fournir de l'aide les fins de semaine ou en soirée lorsque survient une urgence. Le ministère de la Santé et des Services sociaux dispose d'un numéro de téléphone que les gens peuvent composer la nuit s'ils ont besoin de mazout. Nous accordons également des montants pour le mazout, sous les auspices de The Bay of Islands Ministerial Association. Cependant, si une personne a besoin de nourriture et fait appel à une église, cette dernière accordera de l'aide, quelles que soient les convictions religieuses de cette personne. Aucune limite n'est imposée à cet égard.

Notre mandat à titre de banque alimentaire offrant des services d'urgence nous place dans une situation embarrassante, étant donné que nous ne sommes ouverts qu'à certaines heures pendant la semaine. C'est un réseau de bénévoles qui dispose d'un coordonnateur rémunéré. Le salaire de ce dernier est très modeste. Il est versé grâce aux dons du public. Cependant, nos ressources ne nous permettent pas de fournir de l'aide en cas d'urgence, même si nous ne refusons personne. Comme sœur Aïcha l'a signalé, on essaie d'établir s'il s'agit vraiment d'une urgence en posant des questions aux personnes. Dans la plupart des cas, on leur accorde de l'aide.

Il y aura toujours des gens qui auront besoin d'aide à intervalles réguliers, et nous nous comportons d'une façon contradictoire. Certains en arrivent à développer une dépendance à l'égard de notre aide, même lorsqu'il n'y a plus d'urgence. Je préférerais dire pour les besoins de la discussion — certainement pour les besoins de la discussion du conseil d'administration — que nous fournissons de l'aide alimentaire demandée sans vraiment chercher à savoir s'il y a vraiment une urgence, car nous nous sentons un peu négligents de ne pouvoir ouvrir le soir, la fin de semaine et le mercredi. Comment pouvons-nous donc dire que nous offrons un secours alimentaire d'urgence? Il se produit quotidiennement des situations dont s'occupent probablement les églises et d'autres organisations de bienfaisance.

**Le sénateur Callbeck :** Je n'ai qu'une question sur le profil des pêcheurs. Sur le salaire moyen de 17 000 \$, quelle est la proportion approximative des prestations d'assurance-emploi?

**Mme Payne :** Environ la moitié.

**Le sénateur Callbeck :** C'est donc dire que 50 p. 100 provient du revenu d'emploi et que 50 p. 100, des prestations d'assurance-emploi.

**Mme Payne :** Vous constatez alors à quel point les gens peuvent être pauvres quand ils ne reçoivent pas de prestations d'assurance-emploi.

**Le sénateur Callbeck :** Oui.

**Le sénateur Mahovlich :** À propos des banques alimentaires, je me demandais s'il existait une organisation semblable à la popote roulante, comme à Toronto? Chaque semaine, des personnes à mobilité réduite qui sont incapables de se faire à manger — parce qu'elles sont en fauteuil roulant ou ont de l'arthrite, par exemple — peuvent se faire livrer un repas chaud à la maison. C'est un service très prisé.

**Sister Alichia:** Yes, the Victorian Order of Nurses provides that service.

**Senator Mahovlich:** Is that out in the rural areas too?

**Sister Alichia:** I am not sure how far they would go. I doubt it.

**Ms. Payne:** I do not believe so, either.

**Sister Alichia:** They may go as far as Pasadena, but I do not believe they would serve the same area that the food bank would serve, for example.

**Senator Mahovlich:** I see that the Salvation Army is active with this food bank. They have been around a long time. I can remember 40 years ago the Salvation Army was involved in distributing food. Are they still active? Are they still increasing?

**Sister Alichia:** Yes, they are still active. In fact they have just opened a new building here. Well, they moved to a new building, and they have all their services centralized in that building in downtown Corner Brook. They have a family services centre, so all their services are in the same building, including a food bank; that is only one of two. They are very active.

**Ms. Gushue:** That is one situation that we are actively working on with the Salvation Army family services. They have an outlet as part of a network, and we are actively working with them to be able to provide the workshops, life-skills training, coping skills and budgeting through them. Through the outlets, we would promote the activities that are happening. We would present the workshops, and we would not know if they were public clients or food bank clients; it would not matter to the presenters at all. Therefore, that is a really good relationship that we have there and a good opening to that door of being able to produce these activities for food bank clients to help them.

**Senator Mahovlich:** I was wondering about the cod stocks. Are they coming back? Does anybody take measurements? I have not heard too much about the cod lately. I used to enjoy coming down here. They would have cod tongue for me.

**Mr. Spingle:** I believe you can still get cod tongue at most restaurants.

One of the stocks that gets the most focus, and arguably it should in the large context, is the northern cod stock, which is southern Labrador Sea and the East Coast, because we are dealing with different components here. We see the cod stocks rebuilding in the inshore. The large offshore component that used to sustain the large plants — a big part of that reduction by 59 per cent — we acknowledge has not returned, but we are seeing some strong components to the inshore.

Over here in the Northern Gulf, here on the west coast of Newfoundland, southwest coast and the Quebec North Shore, we are seeing a rebuilding of this stock at a fairly positive rate; nonetheless, we have got a fishery that is building. There was even a closure in 2003, which was clearly unwarranted. I appreciate

**Sœur Alichia :** Oui, les infirmières de l'Ordre de Victoria offrent un tel service.

**Le sénateur Mahovlich :** Est-ce aussi disponible à la campagne?

**Sœur Alichia :** Je ne saurais vous dire jusqu'où le service est fourni, mais j'en doute.

**Mme Payne :** Cela m'étonnerait également.

**Sœur Alichia :** Il se rend peut-être jusqu'à Pasadena, mais je ne crois pas que le réseau soit aussi étendu que celui de la banque alimentaire, par exemple.

**Le sénateur Mahovlich :** Je vois que l'Armée du Salut s'implique dans cette banque d'alimentation. Cet organisme existe depuis longtemps déjà. Je me souviens, il y a de cela 40 ans, que l'Armée du Salut aidait à la distribution de nourriture. L'organisme est-il toujours actif? Est-ce qu'il se développe encore?

**Sœur Alichia :** Oui, il est toujours actif. En fait, un nouvel édifice vient tout juste d'ouvrir ici. À vrai dire, il a déménagé tous ses services, qui sont maintenant regroupés dans cet immeuble du centre-ville de Corner Brook. On y trouve un centre de services aux familles, de même qu'une banque alimentaire; une des deux qui existent. Ça bouge beaucoup de ce côté-là.

**Mme Gushue :** Nous collaborons activement avec les services aux familles de l'Armée du Salut. Ceux-ci ont accès à un réseau, et nous travaillons d'arrache-pied avec eux afin de pouvoir y présenter des ateliers, donner des cours de dynamique de la vie, transmettre des habiletés d'adaptation et montrer comment établir un budget. Nous ferions la promotion des activités au moyen de ce réseau. Nous présenterions les ateliers sans savoir si les clients viennent du grand public ou de la banque alimentaire; cela ne dérangerait pas du tout les animateurs. Ainsi, nous avons établi une très bonne relation et nous avons ouvert une porte nous permettant d'organiser ces activités pour aider les clients de la banque alimentaire.

**Le sénateur Mahovlich :** À propos des stocks de morue, sont-ils en train de se reconstituer? Les évalue-t-on? Je n'en ai pas beaucoup entendu parler récemment. J'aimais bien venir ici auparavant; on m'offrait de la langue de morue.

**M. Spingle :** Vous pouvez toujours en commander dans la plupart des restaurants, je crois.

Les stocks de morue du Nord, que l'on retrouve dans la partie sud de la mer du Labrador et sur la côte est, sont parmi ceux qui attirent le plus l'attention — et c'est justifié, étant donné le contexte — parce qu'il y a plusieurs composantes à prendre en compte. Les stocks de morue se rétablissent le long de la côte. Nous reconnaissons que l'importante composante hauturière qui permettait d'approvisionner auparavant les grandes usines — et qui a diminué de 59 p. 100 — n'est pas revenue aux niveaux souhaités, mais nous observons une forte composante côtière.

On constate que ces stocks se reconstituent dans le secteur nord du golfe, sur la côte ouest de Terre-Neuve, sur la côte sud-ouest et sur le littoral nord au Québec à un rythme relativement bon; néanmoins, une pêcherie est en construction. Il y a même eu une fermeture en 2003 qui était clairement injustifiée. Je remercie le

Senator Mercer's question on the science here because I have been heavily involved in this one. That is part of the debate as we change and as we are more involved. We are seeing a rebuilding here. It is extremely significant to the fish harvesters, to the communities.

Finally, the other stock adjacent to Newfoundland is the South Coast stock, and that has been doing better — at least on paper — than the others. I would look at it as stable right now. Cod is still the backbone, and, in the long term, we see it as one of the species, in particular, that will be part of the renewal process because of the aspects we discussed.

**The Chairman:** That will end this part of our hearings. I really appreciate that you came out today. I know it is supposed to be some kind of a holiday, so thank you for coming and spending it here. This added a great deal to our study. Thank you, and fight on.

The committee adjourned.

CORNER BROOK, NEWFOUNDLAND AND LABRADOR,  
Monday, February 19, 2007

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met this day at 2:10 p.m. to examine and report on rural poverty in Canada.

**Senator Joyce Fairbairn (Chairman)** in the chair.

[English]

**The Chairman:** Senators, we are at the final phase of our visit to Newfoundland. I want to welcome our guests who have come to speak on their own behalf. We had a very vigorous morning in our discussions with people who, without any hesitation, spoke about the poverty issues here in Newfoundland and Labrador.

We will start with Dr. Ivan Emke. You will have three to five minutes to make your presentation, following which, as you saw this morning, questions will follow. There are a lot of people around this table who like to ask questions.

Please proceed.

**Ivan Emke, SWGC, Memorial University of Newfoundland:** Thank you very much. It is a little bit of a surprise for me to be here. It is a holiday here in Corner Brook, so I was expecting to lounge for the day, but my arm was twisted.

**The Chairman:** We were surprised anybody was here when we heard that.

**Mr. Emke:** Jason referred to a talk of mine last year, entitled, 'Rural: Is it worth saving?' In that talk — the title of which got me into some trouble actually — the point I was trying to make is our fold. The first point is that rural is in danger of being lost; the second point is that we have a choice in the matter; third, the choice is not cost-free, that there is a cost associated with it; and fourth, that it is still very much up in the air.

sénateur Mercer pour sa question sur le volet scientifique, parce que j'ai été énormément impliqué dans tout ceci. Cela fait partie du débat, alors que des changements s'effectuent et que l'on s'investit de plus en plus. On constate une amélioration, ce qui est extrêmement encourageant pour les pêcheurs et les communautés.

Enfin, les autres stocks que l'on retrouve près de Terre-Neuve sont ceux de la côte sud; et ils se portent mieux — en théorie, du moins — que les autres. Je dirais qu'actuellement, ils sont stables. La morue est toujours au centre de notre économie et, à long terme, nous la considérons comme l'une des espèces qui, en particulier, fera partie du processus de renouvellement pour les raisons dont nous avons discuté.

**La présidente :** Voilà qui conclut cette partie des audiences. Je vous remercie sincèrement de votre présence parmi nous. Je pense que c'est congé pour vous aujourd'hui, alors je vous suis reconnaissant d'être venus. Cela nous aidera grandement dans notre étude. Merci encore, et n'abandonnez pas le combat!

La séance est levée.

CORNER BROOK, TERRE-NEUVE-ET-LABRADOR,  
le lundi 19 février 2007

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui, à 14 h 10, afin d'examiner, en vue d'en faire rapport, la pauvreté rurale au Canada.

**Le sénateur Joyce Fairbairn (présidente)** occupe le fauteuil.

[Traduction]

**La présidente :** Sénateurs, nous en sommes à la phase finale de notre visite à Terre-Neuve. Je voudrais souhaiter la bienvenue à nos témoins qui sont venus nous parler à titre personnel. Nous avons eu ce matin des discussions très animées avec des témoins qui n'ont pas hésité à nous entretenir du problème de la pauvreté à Terre-Neuve-et-Labrador.

Nous commencerons par M. Ivan Emke. Vous disposez de trois à cinq minutes pour présenter un exposé, après quoi, comme vous l'avez vu ce matin, nous aurons une période de questions. Nous avons de nombreux sénateurs autour de cette table qui veulent vous poser des questions.

La parole est à vous.

**Ivan Emke, SWGC, Université Memorial de Terre-Neuve :** Merci beaucoup. Je suis un peu surpris d'être ici aujourd'hui. C'est jour férié à Corner Brook. Je m'attendais donc à être en congé, mais on m'a tordu le bras.

**La présidente :** Nous sommes en fait nous-mêmes surpris que n'importe qui soit venu aujourd'hui.

**M. Emke :** Jason a mentionné une causerie que j'ai donnée l'année dernière intitulée «Le rural : Vaut-il la peine de le sauver?». Dans cette causerie, dont le titre m'a causé des ennuis, j'essayais d'établir quatre points. Premièrement, le rural est menacé d'extinction. Deuxièmement, nous avons un choix à faire à cet égard. Troisièmement, le choix n'est pas gratuit, il aura un prix. Quatrièmement, rien n'est encore décidé.

I want to talk about capacity-building, because that is one of the issues. You obviously have heard much about what is happening with people in rural communities. You have done a lot of work related to education or early education, and I have been fortunate to work with the Community Education Network. I believe one of their representatives was presenting this morning, discussing some of the things they have done around literacy for young people and around communication within the communities themselves. Their model is that the schools are available to 100 per cent of the community 100 per cent of the time. Hence, the school becomes less a place where you send your kids for their education and more a place where the community can come together and talk about the issues. That is under threat with new amalgamation of school boards and so on where the vision for the community comes from smaller and smaller areas.

A couple of years ago, with the Government of Newfoundland and Labrador Rural Secretariat, in relationship to capacity building, we did some studies of Grade 7 and Grade 8 students in Southwestern Newfoundland. We were interested in the possibilities of them staying in the area. This was driven by a concern that we would experience a gap in skilled trades and how we would deal with it. We wanted to know whether a bias exists on behalf of guidance counsellors, parents and so on to get kids to go to universities. We found that there is a demographic of young men in Grades 7 and 8 who are interested in things like being independent, working outside, working with their hands and so on, staying in rural Newfoundland or staying in a rural community. This demographic of young men would have an opportunity, if they were streamed toward those skilled trades and had access to, say, College of the North Atlantic. One of the unfortunate things is that there is still a bias against skilled trades sometimes. The finding was fairly optimistic for us because right now there are more and more people in higher education talking about the danger of young people, young men, not seeking higher education and what to do with this group.

Part of my talk last year, and other talks, is the notion that we pay one way or the other. Either we pay now, or we pay later. This whole burgeoning group of young men without a trade or a career path is an example of paying later; in other words, we will end up with bigger problems, ones we will all pay for, if we do not invest earlier to try to give them some career path.

One of the other areas, certainly, of building capacity relates to post-secondary. It seems a little bit selfish of me to talk about that, because I work for a post-secondary institution right here on the hill. Statistics Canada released two reports not long ago. One report related to the relationship of income and participation in post-secondary education. That report suggested that, while income was one of the factors, it was not the most important factor. Their data indicated that the best predictor for people going on to post-secondary were things like reading levels at Grade 5 or Grade 3. All of these things, I would argue, also have an economic base to them. In talking to a school counsellor afterward, he said to me, "Ivan, we can both go into a

Je voudrais parler de la création de capacités parce que c'est l'un des enjeux. De toute évidence, vous avez entendu beaucoup de choses sur ce qui se passe dans les collectivités rurales. Nous avons beaucoup fait dans le domaine de l'enseignement ou de l'éducation préscolaire. J'ai eu la chance de travailler avec le Réseau communautaire d'éducation. Je crois qu'un de ses représentants a présenté ce matin un exposé sur ce qu'a fait le réseau en matière d'alphabétisation des jeunes et de communication avec les collectivités elles-mêmes. Son modèle se fonde sur le fait que les écoles sont à la disposition de la collectivité 100 p. 100 du temps. De ce fait, les écoles sont moins un endroit où vous envoyez vos enfants et davantage un endroit où la collectivité se retrouve pour discuter des problèmes qui se posent. Ce modèle est menacé par la nouvelle fusion des conseils scolaires, qui fait que la perspective communautaire ne vient plus que de régions de plus en plus petites.

Il y a quelques années, dans le contexte de la création de capacités, nous avons étudié, de concert avec le Secrétariat rural du gouvernement de Terre-Neuve-et-Labrador, les élèves de 7<sup>e</sup> et de 8<sup>e</sup> année du sud-ouest de Terre-Neuve. Nous avons examiné les possibilités qu'ils ont de rester dans la région. On craignait en effet une pénurie de main-d'œuvre qualifiée. Nous cherchions donc des moyens de l'éviter. Nous voulions savoir si les conseillers en orientation, les parents, et cetera avaient tendance à orienter les élèves vers les universités. Nous avons découvert qu'en 7<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> année, les garçons s'intéressent à des choses telles que l'indépendance, le travail à l'extérieur, le travail manuel et la vie dans les régions rurales de Terre-Neuve ou dans une collectivité rurale. Ce groupe de jeunes hommes avait une possibilité, s'il était orienté vers les métiers spécialisés, d'aller par exemple au College of the North Atlantic. Malheureusement, il y a encore un préjugé contre les métiers spécialisés. Les conclusions étaient assez optimistes pour nous parce qu'à l'heure actuelle, de plus en plus de gens du secteur de l'enseignement supérieur parlent du danger que les jeunes ne cherchent pas à aller à l'université et s'interrogent sur ce qu'il convient de faire à cet égard.

Dans ma causerie de l'année dernière, comme dans d'autres, j'essayais d'expliquer que nous devons payer d'une manière ou d'une autre. Nous pouvons payer maintenant ou payer plus tard. Tout ce groupe croissant de jeunes hommes sans métier et sans avenir illustre bien l'option de payer plus tard. Autrement dit, nous finirons par avoir de plus grands problèmes pour lesquels nous devons tous payer si nous n'investissons pas assez tôt afin de donner une perspective de carrière à ces jeunes.

Un autre aspect de la création de capacités est lié aux études postsecondaires. C'est un peu égoïste de ma part d'en parler puisque je travaille pour un établissement postsecondaire ici même. Statistique Canada a récemment publié deux rapports. L'un d'entre eux faisait le lien entre le revenu et les études postsecondaires. D'après ce rapport, le revenu joue un rôle certes, mais ce n'est pas le facteur le plus important. Les données recueillies montrent que la meilleure façon de prédire si des jeunes iront à l'université consiste à examiner les niveaux de lecture en 5<sup>e</sup> ou en 3<sup>e</sup> année. Pour moi, toutes ces choses ont un fondement économique. Un conseiller scolaire m'avait dit alors : « Ivan, nous pouvons aller dans une classe de 3<sup>e</sup> année et

Grade 3 classroom and identify who is going on and who is not." It is very clear from the first few years. However, the study indicated things that in sociology we call cultural capital, meaning the ability to understand, how to read and understand, how to use computers and understand all these other things that help you get ahead.

The other study touches us here in Corner Brook, too. It revealed that as new universities are set up in small communities, the percentage of the youth who go on to post-secondary, and not necessarily to that campus, but go on in general, increases. Corner Brook was one of the sites for that study, as well as Prince George, B.C., and a number of other communities where in the last 20 years they have had a degree-granting institution developed. In terms of building capacity, it is important that small universities be set up in smaller regional communities. That was an example that vindicated this argument that indeed, young people realize, by having a university within the local culture, the advantage of going on. The advantage for Corner Brook is that in some other places the university education increases, but the community college level decreases, but that did not happen in Corner Brook. So in our market there have been as many people continuing to go on in terms of community colleges as before, but university has increased.

One of the things that strikes me about rural is that so many people who live in rural areas do what they do because of lifestyle issues they enjoy; it is a habit. They are willing to fund that habit. Farmers do it by getting off-farm income, and you know the stats on the percentage of farmers who survive on off-farm income. You heard Jason this morning talk about an average income of approximately \$17,000 for fishers. We have, as a country, benefited from the fact that people farm or fish, and they do so without being fully recompensed for that. It is like the old joke about a farmer who wins \$1 lottery and you say, "What are you going to do with it?" "I am going to farm until it is gone." You can say that of fishers as well.

As a country, we have not acknowledged our debt to people who do things because it is lifestyle. I think your committee and others are well placed to remind those of us who live in urban Canada of the debt we have to rural.

**The Chairman:** Thank you very much. It is a big topic.

**Senator Mahovlich:** I visited a town in Quebec, Drummondville, and learned of the suicide rate for youngsters in that community. The one particular year I was there, 20 teenagers had committed suicide. Is there anything like that in Corner Brook? Do we have that problem here?

**Mr. Emke:** I do not know the population of Drummondville, but I do not think it is as high. Now, one thing I would mention though, related to that, is that one of the persistent problems that has a relationship to poverty is access to mental health issues in rural communities in Newfoundland, as well as in urban communities.

déterminer directement qui ira à l'université et qui n'ira pas. » C'est très clair dans les toutes premières années. Toutefois, l'étude a mis en évidence une chose qu'en sociologie, nous appelons le capital culturel : c'est l'aptitude à comprendre ce qu'on entend ou ce qu'on lit, à utiliser un ordinateur et à comprendre toutes les autres choses qui aident à progresser.

L'autre étude nous concerne, ici, à Corner Brook. Elle a révélé que la création de nouvelles universités dans de petites collectivités entraîne une augmentation du pourcentage des jeunes qui font des études postsecondaires, pas nécessairement dans le campus local, mais d'une façon générale. Corner Brook était l'un des sites de l'étude, de même que Prince George, en Colombie-Britannique, et d'autres localités où un établissement d'enseignement délivrant des diplômes a été créé dans les 20 dernières années. Sur le plan de la création de capacités, il est important que de petites universités soient créées dans les petites collectivités régionales. Cette étude a confirmé l'argument selon lequel la présence d'un établissement local amène les jeunes à mieux comprendre l'avantage qu'il y a à faire plus d'études. À certains endroits, l'augmentation des inscriptions à l'université entraîne une diminution des inscriptions dans les collèges communautaires. Cela n'a pas été le cas à Corner Brook. Chez nous, les inscriptions dans les collèges communautaires se sont maintenues tandis que la fréquentation de l'université augmentait.

L'une des choses que j'ai trouvées intéressantes au sujet du rural, c'est que beaucoup de ruraux se comportent en fonction d'aspects de leur mode de vie qu'ils affectionnent. Pour eux, c'est une habitude, qu'ils sont disposés à financer. Les agriculteurs le font en gagnant un revenu hors ferme. Vous connaissez les statistiques sur le pourcentage des agriculteurs qui vivent d'un tel revenu. Vous avez entendu Jason dire ce matin que les pêcheurs ont un revenu moyen d'environ 17 000 \$. Le Canada profite du fait qu'il y a des gens qui travaillent la terre ou qui font la pêche sans recevoir une pleine rémunération pour leur travail. C'est un peu comme la vieille blague du fermier qui gagne une loterie de 1 \$ et à qui on demande ce qu'il va faire de son lot. « Je vais travailler la terre jusqu'à ce que j'aie fini de le dépenser », répond-il. On peut dire la même chose des pêcheurs.

Comme pays, nous n'avons pas reconnu notre dette envers les gens qui font des choses à cause de leur mode de vie. Je crois que votre comité et d'autres sont bien placés pour rappeler à ceux d'entre nous qui vivent dans le Canada urbain que nous avons une dette envers les ruraux.

**La présidente :** Merci beaucoup. C'est un grand sujet.

**Le sénateur Mahovlich :** Au cours d'une visite à Drummondville, au Québec, on m'a parlé du taux de suicide parmi les jeunes. Dans l'année de ma visite, 20 adolescents s'étaient enlevé la vie. Avez-vous quelque chose de semblable à Corner Brook? Avez-vous le même problème?

**M. Emke :** Je ne connais pas la population de Drummondville, mais je ne pense pas que ce soit aussi élevé chez nous. Je dois cependant mentionner, dans ce contexte, que l'un des problèmes persistants liés à la pauvreté que nous avons, c'est l'accès aux services de santé mentale dans les collectivités aussi bien rurales qu'urbaines de Terre-Neuve.

I have been on the board of Transition House for quite a number of years, and what we are finding among the clients of Transition House is a real change toward women who have serious mental health issues. We are not prepared for that because the counsellors who are working there are not prepared for some of the dangers that come with that. A transition house is a safe place. It needs to be maintained as such. So it has required staffing changes and so on.

If I needed a psychiatrist, it might take me three years to get to a psychiatrist. Now, obviously, I would either be better by then or not, as the case might be. As a professor I can pull rank and I could probably get in faster; but for the poor and rural, I think access to mental health is, well, it is not non-existent, but it is getting close.

**Mr. Mahovlich:** You might be beyond help after three years.

**Mr. Emke:** Yes, that is very true.

**Senator Callbeck:** I was interested in your comments about the university that was set up in Corner Brook and that the number for community colleges did not go down. How do you explain that?

**Mr. Emke:** Well, it could be an untapped resource of young people who were not going on just in general, who were then inspired by being surrounded by a university and so on that they decided to go to university. It could be the good work that the College of the North Atlantic has done in terms of increasing the number of programs, especially skills-based programs. In the last 10 years, they have done women in science and engineering programs. So they have brought new demographics into the college. They work very actively at being accessible to students with disabilities, something that the university really has not done yet, so there is a whole market there. I think it involves a combination of activities by the college itself in order to maintain its client base.

**Senator Callbeck:** How many students are there at the university?

**Mr. Emke:** At the university, I would say there are about 1,450 students currently, including the nursing school, although 1,500 is the figure you often hear. The College of the North Atlantic has somewhere around 1,000.

**Senator Callbeck:** How much?

**Mr. Emke:** Maybe 1,000, something like that.

**Senator Mercer:** We do appreciate you coming in on this holiday. I am an Atlantic Canadian. I did not even know there was a holiday.

**Mr. Emke:** It is just for this year.

**Senator Mercer:** I would have been happy to stay home in Nova Scotia — but, no, seriously, it is good to be here.

Je fais partie du conseil d'administration de Transition House depuis des années. Or nous avons constaté que parmi les pensionnaires de ce refuge, le nombre de femmes ayant de sérieux problèmes mentaux a sensiblement augmenté. Nous ne sommes pas en mesure d'affronter cette situation parce que nos conseillers ne connaissent pas vraiment les risques que cela comporte. Une maison de transition est un refuge et doit garder ce caractère. Il a donc fallu changer la composition du personnel et prendre d'autres mesures.

Si j'ai besoin d'un psychiatre, il me faudra peut-être trois ans pour en trouver un. Bien sûr, j'irai peut-être mieux d'ici là, mais peut-être pas. À titre de membre du corps enseignant, je serai peut-être en mesure de tirer des ficelles pour avoir un rendez-vous plus rapidement, mais pour les pauvres et les ruraux, si l'accès aux services de santé mentale n'est pas tout à fait nul, il n'en est vraiment pas très loin.

**Le sénateur Mahovlich :** Au bout de trois ans, il est bien possible que ce soit trop tard.

**M. Emke :** Oui, c'est bien vrai.

**Le sénateur Callbeck :** J'ai trouvé très intéressantes vos observations concernant l'université établie à Corner Brook et le fait que les inscriptions n'ont pas diminué dans les collèges communautaires. Comment l'expliquez-vous?

**M. Emke :** Nous avons peut-être des jeunes gens qui ne seraient pas allés à l'université, mais qui ont été inspirés par la présence toute proche de cet établissement et ont décidé d'y aller. C'est peut-être aussi attribuable à l'excellent travail du College of the North Atlantic, qui a augmenté le nombre de ses programmes d'études, notamment dans le domaine de la formation professionnelle. Dans les 10 dernières années, le collège a formé des femmes en sciences et en génie. Il a donc réussi à changer les caractéristiques démographiques de ses étudiants. Il a beaucoup travaillé pour rendre ses installations accessibles aux étudiants handicapés, ce que l'université n'a pas encore fait. Il s'est créé tout un marché dans ce domaine. Le collège a donc pris de nombreuses mesures pour maintenir sa clientèle.

**Le sénateur Callbeck :** Combien d'étudiants sont inscrits à l'université?

**M. Emke :** Je dirais que l'université, y compris l'école de sciences infirmières, compte actuellement environ 1 450 étudiants. On entend souvent parler de 1 500 étudiants. Le College of the North Atlantic en a environ un millier.

**Le sénateur Callbeck :** Combien?

**M. Emke :** Environ un millier.

**Le sénateur Mercer :** Nous vous sommes reconnaissants d'être venu en ce jour de congé. Je suis un Canadien de l'Atlantique. Je ne savais pas qu'il y avait un congé.

**M. Emke :** C'est juste pour cette année.

**Le sénateur Mercer :** J'aurais bien aimé être chez moi en Nouvelle-Écosse... Mais non, sérieusement, je suis très heureux d'être ici.

I am interested in this discussion about education. My colleagues have heard me talk about the poverty cycle, and I think when that poverty cycle intersects with the education cycle the poverty cycle starts to break down. Has the university, or has the community — let's make it broader than the university — done an analysis of that in Corner Brook? You have had recent data that would be fairly fresh because of the university and the community college not being that old, in relative terms. Has there been any study on that?

**Mr. Emke:** Not to my knowledge. There have been a couple studies that have looked at the economic impact on the community of the university. That is a somewhat different study than what you are talking about. Those studies looked generally at what a university brings, not just in terms of the wages of the employees and so on. For example, having access to the summer camp program for young people at the university in the summertime, so they get into the university, into the hallowed halls, and start to feel comfortable there; having community members who come in to events going on at the university. I think there have been attempts, especially in the recent administration there, to really get the community involved. At that level, there has been some study, but not at the level, I do not think, in terms of looking at the impact on rates of poverty.

**Senator Mercer:** There are a lot of people who finish high school who never go either to community college or to university. Several of the programs I have been involved in are working with people who have a high school diploma and who are in that group of people who are in the cycle of poverty. When approached about going to community college or to university they say, "Oh, no. That is not something people in my family do." It seems to me that one of the responsibilities of those of us in public life and universities and colleges is to demonstrate and to provide role models for people who have actually been where those people are, who have been in the cycle of poverty.

That brings me to this document provided by the Government of Newfoundland and Labrador, *Reducing Poverty: An Action Plan for Newfoundland and Labrador*, dated June 2006, which we have reviewed and had a presentation on this morning. I am very impressed with the document. The fact that the document even exists is impressive. How do you feel as a professor who works in the community? You, obviously, have an opinion on rural. I guess the title of your talk was "Rural: Is it worth saving?" I wanted to ask you what your conclusion was at the end of it, but I want to hear your opinion on this document from the government.

**Mr. Emke:** I think there has been a recognition in the last number of years of the importance of doing something about rural, and I think for a lot of years we have been collecting data and so on. This is an attempt on the part of the provincial government to do that.

The issues are very tough, though. It is easy to analyse: Okay, we have out-migration, we have skills gaps, and so on. We are currently engaged in collecting information around the province possibly set up a rural research institute, and one of the

Je trouve très intéressante cette discussion sur l'éducation. Mes collègues m'ont entendu parler du cycle de la pauvreté. Lorsqu'il y a intersection entre ce cycle et celui de l'éducation, la pauvreté commence à se résorber. Est-ce que l'université ou la collectivité — car il est préférable d'aller au-delà de l'université — a fait une analyse de cette question à Corner Brook? Vous devez disposer de données récentes puisque votre université et votre collège communautaire ne sont pas très vieux, relativement parlant. Avez-vous étudié cette question?

**M. Emke :** Pas à ma connaissance. Les répercussions économiques de l'université sur la collectivité ont fait l'objet d'une ou deux études. C'est un peu différent de ce dont vous parlez. Ces études portaient d'une façon générale sur ce qu'une université apporte, et pas seulement à cause des salaires versés aux employés, et cetera. Il y a, par exemple, la possibilité pour les jeunes de s'inscrire au camp d'été organisé à l'université, d'aller dans les locaux et les corridors déserts, de s'y sentir à l'aise, la possibilité aussi pour des membres de la collectivité de participer aux manifestations parrainées par l'université. Je crois que l'université a pris des mesures, surtout ces derniers temps, pour se rapprocher de la collectivité. Il y a donc eu des études à cet égard, mais elles n'ont pas abordé les répercussions sur les taux de pauvreté.

**Le sénateur Mercer :** Beaucoup de jeunes finissent l'école secondaire sans jamais aller dans un collège communautaire ou à l'université. Plusieurs des programmes auxquels je participe visent à aider les gens qui ont un diplôme secondaire et qui se retrouvent dans le cycle de la pauvreté. Lorsqu'on leur parle de s'inscrire au collège communautaire ou à l'université, ils disent : « Oh, non. Ce n'est pas une chose qu'on fait dans ma famille. » Il me semble que ceux d'entre nous qui ont une charge publique ou qui travaillent dans les universités et les collèges ont la responsabilité de renseigner les gens qui connaissent le cycle de la pauvreté et de leur fournir des modèles de comportement.

Cela m'amène à ce document publié en juin 2006 par le gouvernement de Terre-Neuve-et-Labrador sous le titre *Reducing Poverty : An Action Plan for Newfoundland and Labrador*. Nous l'avons examiné et avons entendu un exposé à son sujet ce matin. Ce document m'a vraiment impressionné. Le simple fait qu'il existe est déjà remarquable. Qu'en pensez-vous, comme professeur travaillant dans la collectivité? De toute évidence, vous avez un point de vue sur la chose rurale. Je crois que votre causerie avait pour thème « Le rural : Vaut-il la peine de le sauver? » Je voulais savoir quelle était votre conclusion, mais j'aimerais d'abord connaître votre point de vue sur ce document du gouvernement provincial.

**M. Emke :** Je crois qu'on a reconnu, ces dernières années, l'importance de préserver la chose rurale. Nous recueillons des données à ce sujet depuis des années. Le gouvernement provincial essaie de le faire.

Toutefois, les problèmes sont très difficiles. Au départ, ils sont faciles à analyser. Voilà, nous avons une migration de sortie, des lacunes au niveau des compétences et ainsi de suite. Nous sommes en train de recueillir des données partout dans la province en vue

questions we ask is this: Tell me of one government program that actually helped this place. All government programs begin with fine intentions, good intentions, but sometimes the intentions are not found or are not realized, or there are problems in terms of people being able to access the programs. It is instructive to find out what kinds of programs people talk about in relationship to things like CAP sites or whatever, which have been very useful.

The intention is all very positive, but it is a very young document. In order to see what is going to come out of it, that is still very much up in the mix.

**Senator Mercer:** You mentioned a rural research institute.

**Mr. Emke:** Again, part of the growth of Grenfell College — which is located here in Corner Brook — is the Centre of Environmental Excellence, which was set up about a year or so ago. There has been a sense that there is a gap in terms of understanding what is going on in rural research, in terms of the questions we need to ask or have answered. I do not know if you are aware of the rural and small town program at Mount Allison or at Brandon. What kind of questions would we engage? That is what we are involved in, a feasibility phase, trying to get some answers from people in rural communities.

As a professor, we too often talk and too seldom listen, so this is a chance for us simply to say to the people in the rural communities, these are the questions I want answered, and then to listen to them. We are hopeful about what will come out of that.

**Senator Mercer:** So the institute is not in existence?

**Mr. Emke:** No.

**Senator Mercer:** And we may be a part of the study, I guess.

**Mr. Emke:** No, but if you wish to be —

**Senator Mercer:** My final question is this: What was your conclusion to "Rural: Is it worth saving?"

**Mr. Emke:** Well, it is a bit like a minister's sermon — Hell: Is it worth avoiding? You can anticipate their answers; at least you hope to know.

As to the rural question, I obviously said yes; but as I say, it is not cost-free. It is going to cost us a bunch of money. Health care is going to cost more in rural areas; education is going to cost more in rural areas; transportation is going to cost more in rural areas. However, it is worth making the investment because down the road it is going to be cheaper. It is sort of like that old commercial for Fram Oil Filters.

**Senator Mercer:** I remember it. Pay me now or pay me later.

d'établir peut-être un institut de recherches rurales. L'une des questions que nous posons est la suivante : Pouvez-vous nous parler d'un programme gouvernemental particulier qui a vraiment aidé cette collectivité? Tous les programmes gouvernementaux sont fondés au départ sur de bonnes intentions, mais il arrive que ces intentions ne se concrétisent pas ou que les gens ne soient pas en mesure d'accéder aux programmes. Il est très instructif de déterminer de quel genre de programmes les gens parlent dans le cadre de choses telles que les sites du Programme d'accès communautaire, qui ont été très utiles.

Les intentions sont toujours très positives, mais c'est un document très récent. Il est encore trop tôt pour savoir ce qu'il en sortira.

**Le sénateur Mercer :** Vous avez mentionné un institut de recherches rurales.

**M. Emke :** Oui, dans le cadre de l'expansion du Grenfell College, qui se trouve ici à Corner Brook, nous avons le Centre d'excellence environnementale, établi il y a à peu près un an. Nous avons l'impression qu'il y a des lacunes en matière de recherches rurales, des questions que nous devons poser ou auxquelles nous devons chercher des réponses. Je ne sais pas si vous êtes au courant du programme sur les régions rurales et les petites villes de Mount Allison ou de Brandon. Quel genre de questions faut-il poser? Nous en sommes encore au stade de l'étude de faisabilité, essayant d'obtenir des réponses des habitants des collectivités rurales.

Vous savez, il arrive un peu trop souvent aux professeurs d'université de parler sans prendre le temps d'écouter. C'est donc pour nous une occasion de poser des questions aux gens des collectivités rurales, puis d'écouter leurs réponses. Nous avons bon espoir d'aboutir à des résultats concrets.

**Le sénateur Mercer :** Ainsi, l'institut n'existe pas encore?

**M. Emke :** Non.

**Le sénateur Mercer :** Et nous ferions partie de l'étude, je suppose.

**M. Emke :** Non, mais si vous le souhaitez...

**Le sénateur Mercer :** Pour ma dernière question, j'aimerais savoir quelle était la conclusion de votre causerie, « Le rural : Vaut-il la peine de le sauver? »

**M. Emke :** Eh bien, c'est un peu comme le sermon du dimanche : L'enfer, vaut-il la peine de l'éviter? La réponse est facile à prévoir. Du moins, on l'espère.

Au sujet du rural, j'ai évidemment répondu oui, mais, comme je l'ai dit, il y a un prix assez élevé à payer. Les soins de santé coûtent plus cher en milieu rural, de même que l'éducation et les transports. Il vaut cependant la peine de faire un investissement parce qu'en bout de ligne, ça finira par nous coûter moins cher. C'est un peu comme la vieille publicité des filtres à huile Fram.

**Le sénateur Mercer :** Oui, je m'en souviens : Payez-moi maintenant ou payez-moi plus tard.

**Mr. Emke:** Pay me now or pay me later. That is basically what I am saying.

**Senator Mercer:** Yes, exactly.

**Senator Peterson:** Dr. Emke, as you said earlier, people live in rural areas by choice, more or less. Some are there because they cannot get out, but are still happy to be there. I guess the question it raises is why should not rural people have the same amenities as urban people have? Why should they be denied? By the same token then, how far do we go in trying to meet that need? We have been told on a lot of occasions that a lot of rural poverty is perpetuated simply because they are rural and isolated: They cannot have broadband, they cannot have a hospital and all those sorts of things, or public transit. So how do we deal with that? What are your thoughts on that?

**Mr. Emke:** I think it is a trade-off. As you say, people live in rural communities by choice. I think we live in a culture where a lot of people have a broad sense of entitlement. "I should be able to see a dermatologist immediately and within my region," or whatever medical specialist it might be. I think that is unrealistic in remote rural communities. In terms of Newfoundland and health care, and other provinces too, there has been a regionalization of services. Hence within a two-hour drive, or so, an individual can get access to all the specialists he or she may need. There are issues of course with the two-hour transportation, because there is no public transportation, and I know you are dealing with that issue as well.

However, it would be fair to say to rural communities that you cannot have everything, that you will have access to a certain service within a certain distance, but that we will subsidize you to ensure that you will keep your schools, some level of primary health care, fire care, and so on. That is a choice people make, just like in the city. When you choose to live in the city, you make a choice to live with the pollution, with the traffic, with noisy neighbours, and so on. They make that decision as well.

**Senator Peterson:** Yes. In a lot of cases, it is not the rural people who are agitating for this; it is others doing it on their behalf, either because they feel guilty or are politicians who want to make a point or two saying we are going to give them the same thing.

**Mr. Emke:** Or is it people from urban areas moving in with the sense of entitlement intact, saying, I should have a coffee shop here or whatever here, or I do not want to smell that manure here. Rural areas, being polite sometimes, have not been as forceful as they should have been. If you want to live here, this is how we live here.

**The Chairman:** Just a question that has been raised over and over again during the morning, that is, the departure from Newfoundland of so many young people into the northern area of any province of Alberta. In a sense, certainly, it is an advantage or them, it is an advantage for the jobs around the oil sands and that kind of thing. On the other hand, there is a sense that, you

**M. Emke :** C'est bien cela, payez-moi maintenant ou payez-moi plus tard. C'est essentiellement ce que je dis.

**Le sénateur Mercer :** Oui, exactement.

**Le sénateur Peterson :** Monsieur Emke, comme vous l'avez dit plus tôt, c'est en général par choix que les gens vivent en milieu rural. Certains sont là parce qu'ils ne peuvent pas aller ailleurs, mais ils sont quand même heureux d'y être. Cela nous amène à nous demander pourquoi les ruraux ne devraient pas jouir des mêmes agréments que les urbains? Pourquoi devraient-ils en être privés? Par ailleurs, jusqu'où faut-il aller pour répondre à ce besoin? On nous a souvent dit que la pauvreté rurale se perpétue tout simplement parce que les ruraux sont isolés. Ils ne peuvent pas accéder au service Internet à grande vitesse, ils ne peuvent pas avoir un hôpital, des transports en commun, et cetera. Alors, que devons-nous faire?

**M. Emke :** Je crois qu'il faut faire des compromis. Comme vous le dites, les gens vivent en milieu rural par choix. Nous avons une culture dans laquelle beaucoup de gens estiment qu'ils ont droit à tout. « Je devrais pouvoir obtenir immédiatement un rendez-vous chez un dermatologue ou un autre spécialiste dans ma région. » Je crois que c'est un peu irréaliste dans une collectivité rurale éloignée. Au chapitre des soins de santé, nous avons à Terre-Neuve, comme dans d'autres provinces, une régionalisation des services. Par conséquent, tous les spécialistes sont à moins de deux heures de route, quel que soit l'endroit où l'on vit. Mais les deux heures de route constituent un problème parce qu'il n'y a pas de transports publics. Je sais que vous vous occupez aussi de cette question.

Toutefois, je ne crois pas qu'il soit déraisonnable de dire aux collectivités rurales qu'elles ne peuvent pas tout avoir, qu'elles ont accès à tel ou tel service dans un rayon de tant de kilomètres et qu'elles recevront des subventions pour pouvoir garder leurs écoles, un certain niveau de soins de santé primaires, des services d'incendie, et cetera. C'est un choix que les gens font, tout comme les citoyens. Quand on choisit de vivre en ville, on accepte la pollution, l'encombrement de la circulation, les voisins bruyants et ainsi de suite. Dans ce cas aussi, il y a un choix à faire.

**Le sénateur Peterson :** Oui. Dans beaucoup de cas, ce ne sont pas les ruraux qui s'agitent et réclament. D'autres le font en leur nom, soit parce qu'ils se sentent coupables soit parce qu'il s'agit de politiciens qui veulent marquer des points en disant aux ruraux qu'ils vont leur obtenir les mêmes avantages.

**M. Emke :** Il y a aussi les citoyens qui s'établissent à la campagne, mais qui gardent l'impression qu'ils ont droit à tout : Je devrais trouver ici un endroit où aller prendre mon café. Ou alors : Je ne devrais pas avoir à sentir cette odeur de fumier. On est peut-être un peu trop poli dans les régions rurales pour dire à ces gens : C'est ainsi que nous vivons ici, alors, si ça ne vous plaît pas...

**La présidente :** Je reviens à une question qui a été soulevée très souvent ce matin, le départ de tant de jeunes Terre-Neuviens à destination du nord de ma province, l'Alberta. En un sens, c'est bien sûr un avantage tant pour eux que pour les entreprises qui ont besoin de travailleurs dans la région des sables bitumineux. Par ailleurs, on se dit : Ce serait vraiment merveilleux si ces jeunes

know, would it not be great if they did not have to do that, if they had their education here, had their families here, if they did not have to do that. Do you have a thought about that as a professor?

**Mr. Emke:** One of the perennial parts of the litany is out-migration here. The one thing you need to remember, and that I like to remind myself of I guess, is that young people will leave no matter where they are. In Toronto, the rate of young people leaving that community to go somewhere else is very high as well. The difference is that there are lots of people moving into downtown Toronto, which we do not have. In some ways, it is not the out-migration that is the problem; rather, it is the lack of in-migration and the lack of return migration. I cannot say to young people, oh, you should not leave this province, because it is up to them if they wish to do that.

In fact, there was a study of the Northern Peninsula some years ago that looked at return migration. One of the things they found is that for young men, anyway, sometimes leaving that area and going away for several years was kind of a rite of passage or a proving of one's self that you were able to make it in Ontario, but who would want to live in Brantford or whatever, so they came back. It was something they had to do, but it is finding ways to facilitate that coming back.

This morning, I do not know if he is here now, I saw Sean St. George from the Northern Peninsula, the RED Ochre Board. They stay in touch with high school graduates from the Northern Peninsula who leave. For example, if, say, a garage in Plum Point needs a new mechanic and the board knows someone who is interested in mechanics, they email that individual to inform him of the opportunity, should they wish to move back. That is an example of facilitating or lubricating those kinds of return migrations, where you might be able to some success, rather than stemming the tide, which will always be there, to some extent, but to find some return there.

**Senator Gustafson:** Do you think we have done a good job in some of rural Canada?

**Mr. Emke:** We, as a nation?

**Senator Gustafson:** As a nation, as a people. In my area, and in most of these small towns, if a kid wants to play hockey he can play hockey. He is not going to get that chance in Toronto, unless he is an elitist. There are opportunities in rural Canada that are not there in urban Canada, but we do not sell that very well, in my thinking.

**Mr. Emke:** I very much would agree. I come from a rural area originally, too. In terms of an appreciation that urban Canada should have for what rural Canada gives, not just in terms of amenities and food and water and carbon sink and all those other things, but in terms of a lifestyle, a way of life, and so on, there is not the connection between urban and rural that there should be. We have a rural secretariat at the federal level, but we do not have an urban secretariat. Maybe that is indicative. Everything else is urban. We actually have a separate arm of the government that

n'avaient pas à partir, s'ils pouvaient faire leurs études ici, fonder une famille ici sans être obligés d'aller ailleurs. Qu'en pensez-vous à titre de professeur d'université?

**M. Emke :** La migration de sortie est l'un des sujets qui reviennent constamment sur le tapis par ici. Vous ne devez pas perdre de vue — je dois d'ailleurs me le rappeler moi-même à l'occasion — que les jeunes partent où qu'ils vivent. À Toronto, le nombre des jeunes qui quittent leur ville pour aller ailleurs est également très élevé. La différence, c'est que beaucoup de gens vont s'établir dans le centre de Toronto, ce qui n'arrive pas à Terre-Neuve. D'une certaine façon, ce n'est pas la migration de sortie qui fait problème, c'est plutôt l'insuffisance de la migration d'entrée et de la migration de retour. Je ne peux pas dire aux jeunes de ne pas quitter la province. Ils sont libres de le faire si c'est ce qu'ils veulent.

Il y a quelques années, une étude a été réalisée dans la péninsule Northern au sujet de la migration de retour. On avait découvert, du moins dans le cas des jeunes hommes, que le départ et une absence de quelques années faisaient en quelque sorte partie d'un rite de passage. Ces jeunes avaient besoin de se prouver qu'ils pouvaient survivre en Ontario. Une fois qu'ils l'avaient fait, ils revenaient parce qu'ils préféraient vivre à Brantford ou ailleurs dans leur région. C'était une chose qu'ils devaient faire, mais on peut trouver des moyens de faciliter leur retour.

Je ne sais pas s'il est encore ici, mais j'ai vu ce matin Sean St. George, directeur du Conseil de développement économique régional d'Ochre, dans la péninsule Northern. Le conseil essaie de maintenir le contact avec les jeunes qui partent après avoir fini l'école secondaire dans la région. Ensuite, si, par exemple, un garage de Plum Point a besoin d'un mécanicien et que le conseil a dans ses listes quelqu'un qui s'intéresse à la mécanique automobile, le conseil lui envoie un courriel pour l'informer de cette occasion d'emploi. C'est un exemple de mesure destinée à favoriser la migration de retour. On peut recourir avec un certain succès à de tels moyens plutôt que d'essayer d'empêcher d'inévitables départs.

**Le sénateur Gustafson :** Croyez-vous que nous avons fait du bon travail dans certaines régions rurales du Canada?

**M. Emke :** Comme pays?

**Le sénateur Gustafson :** Comme pays, comme population. Dans mon coin, comme dans la plupart de ces petites villes, si un jeune veut jouer au hockey, il peut le faire. Ce n'est pas le cas à Toronto, à moins de faire partie de l'élite. Il y a dans le Canada rural des possibilités qui n'existent pas dans le Canada urbain. À mon avis, nous ne le disons pas assez.

**M. Emke :** Je suis bien d'accord avec vous. Je viens moi aussi d'une région rurale. Je trouve aussi que le Canada urbain n'apprécie pas suffisamment ce que le Canada rural a à offrir, non seulement au chapitre des agréments, des aliments, de l'eau, des puits de carbone, et cetera, mais aussi sur le plan du mode de vie. Le lien entre l'urbain et le rural n'est pas ce qu'il devrait être. Nous avons un Secrétariat rural fédéral, mais pas un Secrétariat urbain. C'est assez révélateur. Nous avons un service du gouvernement qui s'occupe des régions rurales, et tout le reste

has to deal with rural. That is all about marginalization, is it not? We have a provincial Rural Secretariat. Somehow, they could not find another name, they used the federal name.

In terms of advantages, even in a place like Corner Brook, which is not rural by your definition, but by other definitions is, there are advantages here that people can experience that you would never get otherwise in terms of career and so on.

Finally, there is a small community at the end 146 kilometres into a deserted road called Burgeo, and down there they have developed a community television station. They have their own weekly television show, a half-hour show, *This week in Burgeo*. Burgeo has maybe 1,800 people now. They are able to fund that through the cable TV system. I have students who come from Burgeo, and they are surprised to learn that not every community has its own half-hour news show. That is an example of a rural community that has an amenity they are able to fund that is unique, that you would not find in any city.

**Senator Gustafson:** Saskatchewan is experiencing that right now. The over-inflation of Alberta is working out to Saskatchewan's benefit — in other words, you can buy a beautiful home in Regina for \$225,000. In Calgary, you will pay \$750,000 for the same house, but you cannot find a wage that will support it. So there are advantages. It seems the only thing that works now is they will go to Calgary and do the job for a while, and then find out they made a heck of a mistake and come back. Not in all cases, but in a lot of cases, that has happened. I think we do a poor job of selling rural Canada. There are the political implications. We do not have any votes anymore, yet, the urban members will say, if you get in with 40,000 votes then I have to put in 150,000 people. So there is that argument.

**Mr. Emke:** By your definition, you are using the rural small town, which is widely used, you are talking about 22 per cent or 24 per cent of the Canadian population. That is not a marginal group, really. That is a large group. As to how they can speak politically as a body, you make a good point, that perhaps there is not that rural caucus available.

**The Chairman:** I am just thinking that the young person, if he or she came to Lethbridge, they might have wanted to stay there instead of Calgary.

Thank you very much for attending here. We are pleased that you have raised the points you did.

**Mr. Emke:** Thank you for being here in Corner Brook.

**The Chairman:** We will now hear from Mr. Hann.

**Israel Hann, as an individual:** Good afternoon. My name is Israel Hann. I worked for 40 years, then I retired, and I became a seniors' advocate. I have been working for seniors for the last 5 years.

est urbain. N'est-ce pas de la marginalisation? Nous avons aussi un Secrétariat rural provincial. On a l'impression que la province n'a pas réussi à trouver un autre nom et qu'elle a donc adopté le titre fédéral.

Pour ce qui est des avantages, même à un endroit comme Corner Brook, qui ne répond pas à votre définition du rural, qui s'inscrit bien dans d'autres définitions, les gens peuvent profiter de choses qu'il serait impossible de trouver ailleurs sur le plan de la carrière, et cetera.

Enfin, il y a une petite collectivité qui s'appelle Burgeo au bout d'une route déserte de 146 km. Les gens de Burgeo ont créé une station de télévision communautaire qui produit une émission hebdomadaire d'une demi-heure intitulée *This week in Burgeo*. Cette petite ville, qui compte peut-être 1 800 âmes, a pu financer cette émission dans le cadre du système de câblodistribution. J'ai des étudiants qui viennent de Burgeo. Ils sont surpris d'apprendre que les collectivités n'ont pas toutes leur propre émission d'actualités d'une demi-heure. Voilà une collectivité rurale qui a cet avantage unique, introuvable ailleurs, qu'elle finance elle-même.

**Le sénateur Gustafson :** La Saskatchewan connaît actuellement une situation de ce genre. L'inflation qui sévit en Alberta avantage d'une certaine façon la Saskatchewan. Vous pouvez par exemple acheter une très belle maison à Regina pour 225 000 \$, une maison que vous paieriez 750 000 \$ à Calgary, si vous aviez un revenu suffisant pour le faire, ce qui n'est pas évident. Il y a donc des avantages. La seule chose qui marche maintenant, c'est que les gens vont à Calgary, y travaillent pendant un certain temps, constatent qu'ils ont fait une erreur monumentale, puis rentrent chez eux. Pas dans tous les cas, mais assez souvent. Je crois que nous n'expliquons pas assez bien tous les avantages du Canada rural. Il faut tenir compte des considérations politiques. Il n'y a pas là suffisamment de voix. Les représentants élus des régions urbaines se disent que, pour l'emporter par 40 000 voix, ils ont besoin d'une population de 150 000 habitants. Il y a donc ce facteur.

**M. Emke :** Votre définition du rural, qui est très courante, s'applique en fait aux petites villes, qui représentent 22 à 24 p. 100 de la population canadienne. C'est loin d'être un groupe marginal. En fait, c'est un groupe important. Mais, vous avez bien raison, les populations locales ne sont pas suffisantes pour avoir une voix sur la scène politique.

**La présidente :** Je me disais que si la jeune personne dont vous parlez allait s'établir à Lethbridge plutôt qu'à Calgary, elle aurait probablement plus de chances d'y rester.

Merci beaucoup d'être venu aujourd'hui. Nous avons trouvé très intéressants les points que vous avez soulevés.

**M. Emke :** Je vous remercie moi-même d'être venus à Corner Brook.

**La présidente :** Nous entendrons maintenant M. Hann.

**Israel Hann, à titre personnel :** Bonjour. Je m'appelle Israel Hann. J'ai travaillé pendant 40 ans, puis j'ai pris ma retraite. Je défends maintenant les intérêts des aînés. Je le fais depuis 15 ans.

One of the reasons I started working for seniors is that when I saw the conditions for seniors and realized that that was what I was going to end up with, I decided that the system had to change, and that is how I got involved. We have been fighting for 10 years for a long-term care facility in the Corner Brook area, as well as dementia centres, which the government has promised to start building this spring and which I think they will. There is no doubt in my mind that they will not follow through on the promises that they made.

As well, seniors were also being affected by the high cost of living in our region. Everything we eat, everything we buy, comes by ferry across the Gulf of St. Lawrence, and every year the ferry rates goes up, which has had an adverse effect on our cost of living. Whether we travel across the Gulf, or not, there is no difference; we still have to have that ferry in order to get things to eat. Every time the rates go up it affects the cost of living, because everything is handed back down to the consumer. Right now, as you saw this spring, two litres of milk cost \$3.69. Within a month or so, there will be another increase, because the cost of cattle food coming across the Gulf is going to increase. The farmers are going to drive up their cost of milk again, and who pays? The poor old seniors will; they will not be able to afford to buy milk anymore. As it is, we cannot afford juices because of what happened down in Florida. The price of that has gone to hell; the quality of what we receive is not fit to eat.

Canada's Food Guide, which is published and sent out, does not mean a thing anymore; we cannot afford to live by it because of the high cost of freight. They tell us that we should eat more fish, but that was taken away from us. When I was growing up, I could go out any day and get a cod fish, which is why I looked so good and felt so good, because I ate a lot of fish.

**The Chairman:** You still do, you still do.

**Mr. Hann:** Yes, well, I am only 70. However, the fish was taken away from us. We do not have that right. At times, we can buy fish from the Russians that has been aboard a factory freezer for a year before it comes to the market here, and when we get it, it is not fit to eat. The old way of life we had is gone. We have to depend on somebody else for that now, and that has had an adverse effect on us.

Now, if you came from rural Newfoundland — I was born in a rural community and I spent a long time there — you will know what a beautiful way of life it offers, because the rural communities offered many opportunities to do things that we wanted to do. The first thing we had to get was a gun, because we wanted to shoot some birds, and that was the way of life. For the older people there now, that way of life is all gone, completely. All the young people have left — out-migration — and through no fault of their own. They had to go somewhere to work. I went away to work also, but I came back. For the older people living in the communities now — at one time, the young people were looking after the older seniors. There would be a nephew or a grandchild or somebody who would cut wood, say, for

L'une des raisons pour lesquelles j'ai commencé à travailler pour les aînés, c'est que, ayant vu dans quelles conditions ils vivaient, je me suis rendu compte que c'est ainsi que je finirai, moi aussi. J'ai donc décidé qu'il fallait que les choses changent. Nous nous battons depuis 10 ans pour avoir un établissement de soins de longue durée et des centres pour les gens atteints de démence dans la région de Corner Brook. Le gouvernement avait promis de commencer à en construire ce printemps. Il va peut-être le faire, mais je suis persuadé qu'il ne tiendra pas ses promesses.

De plus, les aînés sont touchés par la hausse du coût de la vie dans notre région. Tout ce que nous mangeons, tout ce que nous achetons vient par transbordeur de l'autre côté du golfe du Saint-Laurent. Chaque année, les tarifs du transbordeur montent, ce qui se répercute sur le coût de la vie. Que nous traversions ou non le golfe nous-mêmes, nous avons besoin du transbordeur pour avoir à manger. Chaque fois que le tarif monte, le coût de la vie augmente parce que toutes les hausses sont transmises aux consommateurs. En ce moment, comme vous l'avez vu ce printemps, un carton de deux litres de lait coûte 3,69 \$. Nous aurons une autre hausse dans un mois parce que le prix des aliments pour le bétail doit augmenter. Les agriculteurs vont encore une fois augmenter le prix du lait. Qui va payer? Ce sont les pauvres aînés, qui n'auront bientôt plus les moyens d'acheter du lait. Nous ne pouvons déjà plus nous permettre d'acheter des jus à cause de ce qui s'est passé en Floride. Les prix ont tellement monté que les jus ne sont pas acheteables. De plus, ce que nous recevons est souvent d'une qualité impropre à la consommation.

Le Guide alimentaire canadien qui a été distribué ne signifie plus rien. Nous ne pouvons plus le suivre à cause du prix trop élevé du transport. On nous dit de manger plus de poisson, mais le poisson nous a été enlevé. Quand je grandissais, je pouvais aller n'importe quand pêcher une morue. J'avais bonne mine et je me sentais bien parce que je mangeais beaucoup de poisson.

**La présidente :** Mais vous avez toujours très bonne mine!

**M. Hann :** Oui, peut-être, je n'ai que 70 ans. Toutefois, le poisson nous a été enlevé. Nous n'avons plus le droit. À certains moments, nous pouvons acheter aux Russes du poisson qui est resté un an dans leur chalutier-usine avant d'être vendu ici. Ce poisson n'est pas propre à la consommation. L'ancien mode de vie a disparu. Nous devons compter sur quelqu'un d'autre aujourd'hui, ce qui a des effets négatifs sur nous.

Si vous venez d'une région rurale de Terre-Neuve — je suis né dans une collectivité rurale où j'ai longtemps vécu —, vous savez à quel point la vie y est belle parce que les collectivités rurales offraient la possibilité de faire beaucoup des choses que nous voulions faire. Nous commençons par nous procurer un fusil pour tirer quelques oiseaux. C'était notre mode de vie. Pour les personnes âgées d'aujourd'hui, ce mode de vie n'existe plus, il a complètement disparu. Tous les jeunes sont partis, et ce n'est pas leur faute. Il fallait bien qu'ils aillent chercher du travail. Moi aussi, je suis parti pour travailler, mais je suis revenu. C'est difficile maintenant pour les aînés qui vivent dans les collectivités. Il fut un temps où les jeunes s'occupaient des vieux. Il y avait toujours un neveu ou un petit-fils ou quelqu'un d'autre qui venait

grandfather and grandmother and for uncles and aunts. If the young got rabbits, they shared them; if they got a moose, they shared that also. However, that has all changed.

Some of the residences in the Newfoundland outposts were built many years ago, and they are not up to standard anymore, for example, to keep the people warm. The people have to buy oil to heat their homes now, instead of wood, and the cost to heat a home per month is now \$200 to \$300. You can imagine how difficult that is for a low-income person. Seniors are getting the Old Age Pension, some are getting Canada Pension, and some may be getting the supplement, but they have one hell of a job to try and make ends meet right now.

The government has now stipulated says that you have to have your oil tanks inspected and that if they are not up to the standard you have to have them changed. There are now those who are gouging seniors, charging them \$1,200 to \$1,500 to bring their oil tanks up to standard. I can buy a tank for \$200, and because I know what to do to install a tank, go by the guidelines and put on a line, I can get away with \$250. Do you think it is right for those people to be gouged like that? It is the insurance companies and the government that are doing this. It seems like the insurance companies have a free hand to do what they like with the seniors. It is getting harder and harder every day for a senior to live on this island, but it is still a great place to live, because as a senior I can go salmon fishing, I can go hunting, and I can still do a lot of the things that I love to do. However, it is getting limited.

I think it is time we had a look at affordable housing for our seniors living in those communities. The infrastructure in some of those communities is poor, it has to go. However, there are not enough young people around to pay the taxes, therefore, the infrastructure goes and there is nobody there to replace it. So what do we do with the seniors now? They are not all going to move out of those communities. They were born there, they are going to die there. If we had affordable housing to move them into, housing that is properly built and maintained that they could pay for with their old age pension, they would not mind paying the rent. They would have no snow to clear, no grass to cut, et cetera. They would be living more comfortably, like they are in places in New Brunswick. There are places in New Brunswick where there are 300 or 400 apartments in one building, but it is affordable — and “affordable” is the key word. In some places in Ontario, there is affordable housing.

I know I only have three or four minutes, but it would take me three or four hours to cover the areas I am well versed in.

**The Chairman:** Well, sir, we could not do the three or four ours, but we appreciate that you attended here. You have raised a very important issue, one that is of concern not just for Newfoundland, but for every part of Canada.

**Mr. Hann:** When MP Thibault was here last year, the Liberal government sent down a Senate committee to study us. We are still being studied to death. Mr Thibault said to me, “Mr Hann,

couper du bois pour son grand-père, sa grand-mère, ses oncles ou ses tantes. S'il avait des lapins ou un orignal, il les partageait. Tout cela a changé.

Dans certains coins isolés de Terre-Neuve, les maisons sont très vieilles et n'ont pas, par exemple, les installations nécessaires pour tenir les gens au chaud. Aujourd'hui, les gens doivent se chauffer au pétrole au lieu du bois, ce qui revient à 200 \$ à 300 \$ par mois. Vous pouvez imaginer à quel point c'est difficile pour une personne à faible revenu. Les aînés touchent la pension de vieillesse. Certains ont aussi le Régime de pensions du Canada et d'autres, le Supplément de revenu garanti, mais il reste extrêmement difficile de joindre les deux bouts.

Le gouvernement a maintenant décrété que les réservoirs de mazout doivent être inspectés et remplacés s'ils ne sont pas conformes. Il y a des entrepreneurs qui volent les aînés en leur facturant entre 1 200 \$ et 1 500 \$ pour remplacer leur réservoir. Comme je sais comment installer moi-même un réservoir, je peux en acheter un pour 200 \$ et m'en tirer à 250 \$ en tenant compte de l'installation. Croyez-vous qu'il soit juste de voler ainsi les gens? C'est la faute des compagnies d'assurance et du gouvernement. On a l'impression que les compagnies d'assurance ont toute latitude pour faire ce qu'elles veulent aux aînés. Il devient de plus en plus dur tous les jours pour une personne âgée de vivre dans cette île. N'empêche, c'est un endroit où il fait bon vivre. Maintenant que je suis à la retraite, je peux aller à la pêche au saumon, je peux aller à la chasse et faire beaucoup d'autres choses que j'aime. Mais cela devient de plus en plus limité.

Je crois qu'il est temps de penser à offrir des logements abordables à nos aînés qui vivent dans ces collectivités. Il y a beaucoup d'endroits où l'infrastructure se détériore et doit être remplacée. Toutefois, nous n'avons plus assez de jeunes qui paient des impôts. Par conséquent, l'infrastructure vieillit, mais il n'y a personne pour la remplacer. Que devons-nous faire de nos aînés aujourd'hui? Ils ne peuvent pas tous quitter ces collectivités où ils sont nés et où ils veulent mourir. S'ils avaient accès à des logements abordables, bien construits et bien entretenus, dont ils peuvent payer le loyer sur leur pension de vieillesse, ils ne verraient pas d'inconvénients à payer. Ils n'auraient plus à s'occuper du déneigement, à tondre la pelouse, et cetera. Ils pourraient vivre plus confortablement, comme à certains endroits du Nouveau-Brunswick. Il y a au Nouveau-Brunswick des endroits où l'on peut trouver 300 ou 400 appartements à loyer abordable dans un même immeuble. Il y en a aussi en Ontario.

Je sais que je ne dispose que de trois ou quatre minutes, mais il me faudrait trois ou quatre heures pour parler de tous les sujets que je connais bien.

**La présidente :** Eh bien, monsieur, nous ne pouvons pas vous accorder trois ou quatre heures, mais nous sommes heureux que vous soyez venu. Vous avez soulevé une question importante qui nous préoccupe non seulement à Terre-Neuve, mais partout au Canada.

**M. Hann :** Lorsque le député Thibault est venu ici l'année dernière, le gouvernement libéral nous a envoyé un comité sénatorial pour nous étudier. On nous soumet encore à des études

25 years from now you will have no rural Newfoundland, and we will have no rural Ontario." It seems that that is the outlook for all provinces. I hope it is not a plan, but it has been talked about.

**Senator Mahovlich:** You and I are about the same age. Do you think we were better off 50 years ago?

**Mr. Hann:** In some cases, in some areas, we were, yes, but not all.

**Senator Mahovlich:** I grew up in Northern Ontario. I think we were poor, but everybody was looked after.

**Mr. Hann:** Yes, everybody was looked after — by a neighbour, by relatives, by somebody, yes.

**Senator Mahovlich:** We helped each other, it seems. That does not happen anymore down here, correct?

**Mr. Hann:** Not so much now. As a result of out-migration, we no longer have family togetherness. We are depending on strangers now. A lot of the people who move in — someone spoke about people coming into rural Newfoundland — are strangers.

**Senator Mahovlich:** They are like city folks; they are all strangers.

**Mr. Hann:** Yes. They are not part of the community and they are not part of the family.

**Senator Mahovlich:** That is interesting.

**Senator Callbeck:** I was just reading an article from your local newspaper —

**Mr. Hann:** Yes, that was the Liberal Senate hearing.

**Senator Callbeck:** Was it? In the recommendations, you refer to the Veterans Independence Program, which has certainly been a great program for veterans, enabling them to stay in their own homes longer. That program includes quite a few things — some health services, some housekeeping, ground maintenance and so on. You are suggesting that that should be expanded to include all seniors. Would there be an income test on that, or would it cover everyone at age 65?

**Mr. Hann:** Well, all seniors would like to keep their independence, and that is one way they could keep their independence. If there were help to maintain their own homes, and help there if they got into problems, some place they could call on and get some help, yes, that would be great.

**Senator Callbeck:** So that is for seniors, across the board. You would not have an income test on it?

sans fin. M. Thibault m'avait dit : « Monsieur Hann, dans 25 ans, il n'y aura plus de régions rurales à Terre-Neuve, il n'y aura plus de régions rurales en Ontario. » J'ai l'impression que c'est ce qui attend toutes les provinces. J'espère que ce n'est pas planifié, mais on en a parlé.

**Le sénateur Mahovlich :** Vous et moi sommes à peu près du même âge. Diriez-vous que les choses allaient mieux il y a 50 ans?

**M. Hann :** Dans certains cas, dans certaines régions, oui, mais pas partout.

**Le sénateur Mahovlich :** J'ai grandi dans le nord de l'Ontario. Je crois que nous étions pauvres, mais on prenait soin de tout le monde.

**M. Hann :** Oui, on prenait soin de tout le monde. Oui, il y avait toujours un voisin, un membre de la famille, quelqu'un pour le faire.

**Le sénateur Mahovlich :** Je crois que nous nous aidions les uns les autres. Cela ne se fait plus ici, n'est-ce pas?

**M. Hann :** Non, plus tellement. Par suite de la migration de sortie, il n'y a plus de cohésion dans les familles. Aujourd'hui, nous dépendons d'étrangers. Beaucoup des gens qui arrivent — quelqu'un a parlé de ceux qui viennent s'établir dans les régions rurales de Terre-Neuve — sont des étrangers.

**Le sénateur Mahovlich :** Ce sont des citoyens. Ils sont tous étrangers.

**M. Hann :** Oui, ils ne font pas partie de la collectivité, ils ne font pas partie de la famille.

**Le sénateur Mahovlich :** C'est intéressant.

**Le sénateur Callbeck :** Je lisais justement un article de votre journal local...

**M. Hann :** Oui, il s'agit de l'audience du comité sénatorial libéral.

**Le sénateur Callbeck :** Oui? Dans les recommandations, vous parlez du Programme pour l'autonomie des anciens combattants. C'est un excellent programme qui permet aux anciens combattants de rester chez eux plus longtemps. Il comprend beaucoup de choses : des services de santé, des services ménagers, des services d'entretien extérieur, et cetera. Vous proposez de l'étendre à tous les aînés. Y aurait-il un critère de revenu ou bien s'appliquerait-il à toutes les personnes de 65 ans et plus?

**M. Hann :** Eh bien, tous les aînés aimeraient garder leur indépendance. Ce serait un moyen de le faire. Si on pouvait les aider à entretenir leur maison, s'ils avaient un endroit où appeler en cas de difficultés pour obtenir de l'aide, ce serait parfait.

**Le sénateur Callbeck :** Vous proposez donc que le programme s'applique universellement à tous les aînés. Vous n'imposeriez pas un critère de revenu?

**Mr. Hann:** The number of veterans is decreasing every year, God bless their souls; there will come a time when there will be no more veterans. If there are any pots of money put aside for veterans that cannot be used, why should it not go to the communities?

**Senator Peterson:** I would like to get clarity on this going out in a boat and catching a cod fish. You cannot do that?

**Mr. Hann:** No. Last year, we were blessed. They allowed us to go out and catch five fish a day. I think this year that will be stopped. They will take that away this year.

**Senator Peterson:** Why did they not just make it two fish a day, and then you could keep going for three or four years? This is astounding, given all that water out there.

You talked about dementia, dealing with people. Is there any facility here at all for that?

**Mr. Hann:** They use the fifth and sixth floors at the hospital here for people with dementia. However, that is not big enough; we have to find other spaces for people with dementia. The Interfaith Home for Senior Citizens was strictly for levels 1 and 2 people at one time, but that has gone to people with dementia.

No, we do not have housing for people with dementia, not proper housing.

**Senator Peterson:** When people with dementia are in the hospital, does the hospital classify their condition as a health issue and then they are covered, or what?

**Mr. Hann:** In some cases, they are covered; however, some of those people could be discharged but there is nowhere for them to go.

**Senator Peterson:** Nowhere to go.

**Mr. Hann:** That is driving hospital costs up tremendously.

**Senator Peterson:** Right, and there are not even any private facilities here?

**Mr. Hann:** No.

**Senator Peterson:** I know in Saskatchewan that, once a person is diagnosed with dementia, it is not classified as a health issue and the individual has to leave the hospital.

**Mr. Hann:** Whereas, here, we have to go in because of the same reasons.

**Senator Peterson:** Yes, for the same reasons. Yes, it is a big problem.

**Senator Mercer:** I have the privilege of being a member not only a member of this committee but also the Senate Special Committee on Aging. Some of the topics you have talked about today with respect to aging are very important. My situation is also unique, in that my in-laws are from Corner Brook. As well, at

**M. Hann :** Le nombre des anciens combattants — que Dieu les garde — diminue tous les ans. À un moment donné, il n'y en aura plus. Si on a prévu pour eux des fonds dont on n'a plus l'utilisation, pourquoi ne pas les affecter à ces collectivités?

**Le sénateur Peterson :** J'aimerais avoir des éclaircissements au sujet de ce que vous avez dit concernant la pêche à la morue. Vous ne pouvez plus aller en bateau prendre une morue?

**M. Hann :** Non. L'année dernière, nous avons eu beaucoup de chance. On nous a permis de sortir et de prendre cinq poissons par jour. Je crois qu'on ne nous le permettra plus cette année. On nous enlèvera le droit de le faire cette année.

**Le sénateur Peterson :** Pourquoi n'a-t-on pas limité les prises à deux poissons par jour pour vous permettre de le faire pendant trois ou quatre ans? C'est vraiment ahurissant, avec toute cette eau qui vous entoure.

Vous avez parlé de soins à donner à des gens atteints de démence. Avez-vous ici un établissement quelconque pouvant le faire?

**M. Hann :** Les personnes atteintes de démence sont placées au cinquième et au sixième étages de l'hôpital, mais ce n'est pas assez. Il faut trouver d'autres places. À un moment donné, le foyer interconfessionnel pour personnes âgées était strictement réservé aux personnes des niveaux 1 et 2, mais on y place maintenant des personnes atteintes de démence.

Non, nous n'avons pas de logements appropriés pour ces personnes.

**Le sénateur Peterson :** Lorsque des personnes atteintes de démence sont à l'hôpital, leur état est-il considéré comme un problème de santé pour qu'elles soient couvertes?

**M. Hann :** Elles sont couvertes dans certains cas, mais on peut aussi les sortir de l'hôpital. Elles n'ont alors nulle part où aller.

**Le sénateur Peterson :** Nulle part où aller.

**M. Hann :** Et cela augmente considérablement les frais de l'hôpital.

**Le sénateur Peterson :** Exact. Vous n'avez donc aucun établissement privé?

**M. Hann :** Non.

**Le sénateur Peterson :** Je sais qu'en Saskatchewan, la démence n'est pas considérée comme un problème de santé. La personne atteinte doit quitter l'hôpital.

**M. Hann :** Ici, elle doit aller à l'hôpital pour les mêmes raisons.

**Le sénateur Peterson :** Oui, pour les mêmes raisons. C'est un grand problème.

**Le sénateur Mercer :** J'ai le privilège d'être membre non seulement de ce comité, mais aussi du Comité sénatorial spécial sur le vieillissement. Certaines des questions que vous avez évoquées aujourd'hui à cet égard sont très importantes. Ma situation est également très particulière parce que ma belle-famille

least one of my wife's aunts and one of her uncles did get old as they aged. I liked your comment that all seniors do not get old. I think that is a good turn of phrase.

I want to go back to your comments about the cost of goods coming to Newfoundland by ferry. The Marine Atlantic continues to put up the cost and it continues to be an issue to be dealt with. I know I have heard more than one or two speeches from Gerry Byrne on Marine Atlantic. How much — and you may not have the answer to this question — but how much have the ferry fees gone up in the last few years?

**Mr. Hann:** By 20 per cent, at least.

**Senator Mercer:** Twenty per cent, and that 20 per cent, of course, is directly added to the cost of the products.

**Mr. Hann:** I have a daughter living in New Brunswick. When we first visited her, the ferry rates were about \$76; they are now \$126, with a seniors' discount of \$2 per person.

**Senator Mercer:** It is a lot of money, when you add it up, and you are trying to do business. It seems to me that it is an issue, not only for Newfoundland and Labrador, but also for Eastern Quebec as well. It is not as much an issue any longer for Prince Edward Island, since the fixed link.

**Mr. Hann:** In addition, if there is a storm or wind, we are prisoners on an island. The airlines have us for ransom. If we have to get off the island, it costs us a lot. I could go anywhere in North America if I were in Halifax or Moncton for the same price it costs me to get off this island, just 90 miles away. Then when you get on the ferry and there comes to blow out there — and a lot of people are prone to sea sickness — they do not have a proper place. They have one boat. We call it the barf boat — it is not the Leif Erickson's boat. It is the barf boat, because once you get on it, you are bound to get sick. When you get sick, there is nowhere to put you. They do not have a sick bay, nor do they have restrooms. There is nowhere to lie down. They do not even have wheelchair facilities to get one from deck to the other. I have experienced this. My wife was sick for six hours; we thought we were going to have to get a helicopter to get her off. When we got in port, we discovered that the elevators would not work. They found a wheelchair for her, but the elevator did not work because sea water had come over the deck of the boat, went down through the cracks in the decking plates and shorted out the electrical services. That is the type of service we get.

We read daily and see on television problems in Indonesia with ferries, where a ferry sinks and hundreds of lives are lost. Well, the same thing is going to happen out in that Gulf.

**Senator Mercer:** I looked at your article in the *Western Star*. There is no date on it, but it was last year, I assume, or a couple of years ago. Some of the recommendations put forward included the appointment of a minister of state for seniors. The previous government had done that, and now this government has recently done that. The minister is actually the Leader of the Government

est de Corner Brook. Au moins une des tantes de ma femme et un de ses oncles ont vraiment vieilli en avançant en âge. J'ai bien aimé vous entendre dire que les aînés ne vieillissent pas tous. C'est un bon mot.

Je voudrais maintenant revenir à vos observations concernant le prix des articles qui arrivent à Terre-Neuve par transbordeur. La Marine Atlantic continue à augmenter ses tarifs. C'est un problème dont il faut s'occuper. J'ai entendu Gerry Byrne faire plusieurs discours au sujet de la Marine Atlantic. De combien les frais ont-ils monté dans les quelques dernières années? Vous ne connaissez peut-être pas la réponse.

**M. Hann :** Au moins de 20 p. 100.

**Le sénateur Mercer :** Bien entendu, ces 20 p. 100 sont directement ajoutés au prix des produits.

**M. Hann :** J'ai une fille qui vit au Nouveau-Brunswick. Lorsque nous lui avons rendu visite pour la première fois, nous avons payé 76 \$ pour le transbordeur. Les frais sont aujourd'hui de 126 \$, avec un rabais de 2 \$ par personne âgée.

**Le sénateur Mercer :** C'est beaucoup d'argent lorsque cela s'accumule et qu'on est dans les affaires. Je crois que c'est un problème qui touche non seulement Terre-Neuve-et-Labrador, mais aussi l'est du Québec. L'Île-du-Prince-Édouard n'est plus touchée, maintenant qu'il y a une liaison routière.

**M. Hann :** De plus, s'il y a une tempête ou s'il vente, nous sommes prisonniers dans l'île. Les compagnies aériennes nous rançonnent. Il est très coûteux de prendre l'avion. À partir de Halifax ou de Moncton, je peux aller n'importe où en Amérique du Nord pour le prix du voyage en avion entre l'île et le continent, à 140 kilomètres de distance. À bord du transbordeur, si la mer est grosse et que des gens ont le mal de mer, il n'y a pas d'installations appropriées. Il n'y a qu'un seul navire. Nous l'appelons le bateau-mallette. Ce n'est pas le drakkar de Leif Erickson. C'est un bateau-mallette parce qu'une fois à bord, vous ne pouvez pas faire autrement que d'être malade. On ne peut vous mettre nulle part. Il n'y a ni infirmerie ni toilettes. Il n'y a pas d'endroit où on peut s'étendre. Il n'y a même pas de fauteuils roulants pour passer d'un pont à l'autre. Je le sais d'expérience. Ma femme a été malade pendant six heures. Nous étions sur le point de faire venir un hélicoptère pour la débarquer. Lorsque nous sommes arrivés au port, nous avons découvert que les ascenseurs ne fonctionnaient pas. On a réussi à lui trouver un fauteuil roulant, mais l'ascenseur était en panne parce que des infiltrations d'eau de mer avaient court-circuité l'installation électrique. Voilà le genre de service que nous avons.

Les journaux et la télévision nous parlent tous les jours de naufrages de transbordeurs indonésiens qui font des centaines de morts. Eh bien, la même chose va se passer dans le golfe du Saint-Laurent.

**Le sénateur Mercer :** J'ai parcouru votre article dans le *Western Star*. Il n'était pas daté, mais je suppose qu'il est de l'année dernière ou d'il y a deux ans. Parmi les recommandations formulées, il y a la nomination d'un ministre d'État responsable des aînés. Le gouvernement précédent avait nommé un tel ministre, et le gouvernement actuel aussi. Il s'agit du leader du

in the Senate. The reinstatement of the New Horizons for Seniors program was done by the previous government, and the current government says that it will maintain the program as well. Are there other recommendations that were in that report that you feel are vital?

**Mr. Hann:** Well, we felt at that time that people from Newfoundland were not in CARP, which is a great organization in Ontario and across Canada. They have a voice and they have people who can go and speak on their behalf. We do not have that at all in Newfoundland. We have one seniors' group; it is in St. John's, on the east coast of the island. We have recently started a seniors' resource centre here in Corner Brook, because we want to do things to help our own people and then let our own people help themselves. We have to have somewhere to go, somebody who we can relate to, tell them about a particular problem, and ask if anyone can help us. Yes, that would be great.

**Senator Gustafson:** My colleagues will be sick of hearing me say this one more time — and probably every time I get an opportunity to. Rural Canada produces fish, oil and gas, lumber, pulp and paper, agricultural products, mining products. This all comes out of rural, all out of the land. I make the point that very little goes back into rural Canada. It is all taken. Somewhere along the line, we have missed the boat of dealing with that, and now we have an awful backlog of trying to make that up. We have population moving into Toronto, Montreal, Vancouver, Edmonton, Calgary, and they are not going to give up. Politically, we just do not have the clout to do it. I would like to hear your comments on that.

**Mr. Hann:** There was an interesting documentary last week about an Africa state, about \$30 billion worth of oil coming out of that state last year. That is the same companies that are operating off Newfoundland. Thirty billion dollars is a lot of money, and the people in that area are starving to death. Their fishery is gone, everything was destroyed. They are running gun boats everywhere, so the people cannot get out and protest. Are we going to come to that? Is that what the oil companies are going to do us here in Newfoundland? It seems like they are heading that way. They do not want to develop some of the oil fields out there now because they would have to pay a tax to the provincial government. When Mr. Williams told the federal government that you either have to develop it or lose it, we were turned down on that one. It makes a big effect.

The world supply of uranium is going to run out and we are going to develop enough mines in Labrador to supply 20 per cent of the world market in uranium. Are those people going to do the same thing to us?

The story historically is the same. The English came here, they took the fish, they took the seals and the fur. What did they do with it? They took it back to England, where they became lords and barons and ladies and earls and everything else. What happened to Newfoundland? We were starving to death.

gouvernement au Sénat. Le rétablissement du programme Nouveaux horizons pour les aînés a été réalisé par le gouvernement précédent, et le gouvernement actuel a dit qu'il le maintiendrait. Y a-t-il d'autres recommandations de ce rapport que vous considérez essentielles?

**M. Hann :** Nous avons pensé au fait que les aînés de Terre-Neuve ne faisaient pas partie de la CARP, ou Association canadienne des plus de 50 ans, qui fait du bon travail en Ontario et ailleurs au Canada. L'association se fait entendre. Elle a des gens qui vont parler en son nom. Nous n'avons rien de tout cela à Terre-Neuve. Nous avons juste un groupe d'aînés, à St. John's, sur la côte est de l'île. Nous venons de créer un centre de ressources pour les aînés, ici même à Corner Brook, parce que nous voulons aider nos gens à s'aider eux-mêmes. Nous devons avoir un endroit où aller, une personne à qui nous adresser pour parler d'un problème particulier ou demander de l'aide. Oui, nous aimerions beaucoup cela.

**Le sénateur Gustafson :** Mes collègues en auront assez de m'entendre une fois de plus répéter ceci. Le Canada rural produit du poisson, du pétrole et du gaz, du bois d'œuvre, des pâtes et papiers, des produits agricoles et des produits miniers. Tout cela nous vient de régions rurales. Or il n'y a pas grand-chose qui revient au Canada rural. On vient constamment nous prendre des choses, mais on ne nous donne rien. À un moment donné, nous avons cessé de nous en occuper, ce qui fait qu'il y a énormément à rattraper aujourd'hui. Des populations entières s'en vont à Toronto, Montréal, Vancouver, Edmonton, Calgary, et rien ne permet de croire que cela va cesser. Nous n'avons tout simplement pas la volonté politique d'agir. Je voudrais savoir ce que vous en pensez.

**M. Hann :** La semaine dernière, j'ai lu un documentaire intéressant sur un État africain qui a produit l'année dernière du pétrole d'une valeur de 30 milliards de dollars. Ce sont les mêmes sociétés pétrolières qui exploitent le pétrole au large de Terre-Neuve. Les 30 milliards de dollars tirés de ce pays africain n'empêchent pas les gens de la région de mourir de faim. Ils n'ont plus de poisson, tout a été détruit. Des vedettes armées sillonnent la mer pour empêcher les gens de manifester. Allons-nous en venir là? Est-ce là ce que les sociétés pétrolières ont l'intention de faire à Terre-Neuve? J'ai bien l'impression qu'elles s'orientent dans ce sens. Elles ne veulent pas mettre en valeur certains de nos champs pétrolifères parce qu'elles refusent de payer des taxes au gouvernement provincial. Quand M. Williams a dit au gouvernement fédéral qu'il devait exploiter ces champs ou les perdre, notre demande a été rejetée. Cela fait un grand effet.

L'approvisionnement mondial en uranium est en train de s'épuiser. Nous allons mettre en valeur suffisamment de mines au Labrador pour répondre à 20 p. 100 de la demande mondiale d'uranium. Est-ce que ces gens vont nous faire la même chose?

L'histoire se répète constamment. Les Anglais étaient venus chez nous. Ils nous ont pris le poisson, les phoques et les fourrures. Qu'en ont-ils fait? Ils ont tout rapporté en Angleterre, où ils sont devenus lords, barons, comtes et tout le reste. Qu'est-il advenu de Terre-Neuve? Nous étions en train de mourir de faim.

All you have to do is visit the archives at Battle Harbour. You will read about Mr. John Spearing, \$2 — which is what he got paid for a summer's work. He was in debt to the merchant for so much money for years, but he ended up one spring with \$2. Last year, I spent a week studying the archives. This is the way they operated. They even had holes drilled into weights, 56 pound weights, they had little holes drilled in them and a piece of lead stuck up in the bottom of it. That is how they could rob the fishermen. We are gradually going back to that. We are not progressing. We are going back. In Cape Breton, there were the coal mines. Fathers, mothers and children went down into the coal mines and carried coal on their backs, brought the coal out of the mines and dumped it into the ore cars, all to get enough food to put on the table. If they did not produce, they were whipped. In tobacco factories in the late 1880s, they were whipping children in Ontario because they did not produce. History is going to repeat itself; that is the way I see it, sir.

**Senator Gustafson:** There is a good article in the *Western Producer*, which is a farm paper, which asks: Is gasohol going to be of any advantage to farmers, or are they going to get taken again? That is the idea of the article. I think you make the point. The question is this: What do we do about it?

**Mr. Hann:** What do we do about it?

**The Chairman:** I want to thank you for attending here and for leaving your paper with us.

**Mr. Hann:** I thank you for the opportunity.

**The Chairman:** As the days move on, if you have any ideas, please let us know.

**Mr. Hann:** I have a lot of ideas. The professor touched on education, and I would say one thing. We have been fighting for years. We have government, after government, after government. One government comes in, claims it has all the answers, and shuts down the trade schools. They cut back on education. We had 18 trade schools in Newfoundland, built when Diefenbaker was in power. Successive governments said we longer needed all those trade schools, and we eventually ended up with four or five.

**Senator Gustafson:** Good old Dief.

**Mr. Hann:** He was good in ways, sir.

**The Chairman:** If you have any other thoughts, Jessica Richardson, our clerk, will give you her card.

**Mr. Hann:** I was going to finish by saying thanks to Gerry Byrne, who did put some federal money into the schools here; courses opened up in welding and millwrighting, and we need them all opened up. So, if we are going to send people to Alberta, we are going to send trained people, and they are going to come back.

Il vous suffit d'aller consulter les archives à Battle Harbour. Vous apprendrez l'histoire de M. John Spearing et des 2 \$ qu'il a reçus pour un été de travail. Il avait accumulé tant de dettes chez le marchand pendant des années qu'il a fini un printemps par recevoir 2 \$. L'année dernière, j'ai passé une semaine à étudier les archives. Voilà comment les choses se passaient. Ils perçaient même des trous dans les poids de 56 livres, puis mettaient des bouchons de plomb. C'est ainsi qu'ils volaient les pêcheurs. Nous revenons petit à petit à cette situation. Nous n'avons pas progressé, nous ne faisons que reculer. Au Cap-Breton, nous avions des mines de charbon. Pères, mères et enfants descendaient dans le fond des puits et transportaient le charbon sur leur dos pour le décharger dans les wagonnets. Ils faisaient tout cela pour avoir assez à manger. S'ils ne produisaient pas suffisamment, ils étaient fouettés. Dans les fabriques de tabac ontariennes de la fin des années 1880, on fouettait les enfants dont la production était insuffisante. L'histoire se répète. Voilà comment je vois les choses, monsieur.

**Le sénateur Gustafson :** J'ai trouvé dans le journal agricole *Western Producer* un bon article qui pose la question suivante : l'alco-essence sera-t-elle avantageuse pour les agriculteurs, ou bien se feront-ils prendre encore une fois? C'est l'idée de l'article. Je crois que vous avez prouvé votre point. Maintenant, que pouvons-nous faire à ce sujet?

**M. Hann :** Que pouvons-nous faire?

**La présidente :** Je voudrais vous remercier d'être venu à cette séance du comité et de nous avoir laissé votre texte.

**M. Hann :** Je vous remercie de m'en avoir donné l'occasion.

**La présidente :** Si vous avez des idées plus tard, nous vous saurions gré de nous les transmettre.

**M. Hann :** J'ai beaucoup d'idées. Le professeur a parlé d'éducation. J'ai quelque chose à dire à ce sujet. Nous avons combattu pendant des années. Nous avons eu des gouvernements successifs. Chacun arrive, affirme qu'il connaît toutes les solutions, puis vient fermer les écoles de formation professionnelle et couper les programmes d'éducation. Nous avions à Terre-Neuve 18 écoles de métiers qui avaient été construites lorsque Diefenbaker était au pouvoir. Les gouvernements successifs nous ont dit que nous n'avions plus besoin de toutes ces écoles, de sorte qu'il ne nous en reste plus que quatre ou cinq.

**Le sénateur Gustafson :** Ce bon vieux Dief!

**M. Hann :** Il avait ses bons côtés, monsieur.

**La présidente :** Si vous pensez à autre chose, nous vous serions reconnaissants de nous en informer. Notre greffière, Jessica Richardson, vous donnera sa carte.

**M. Hann :** Je voulais, pour terminer, remercier Gerry Byrne, qui nous a trouvé des fonds fédéraux pour nos écoles. Nous avons maintenant des cours de soudeur et de mécanicien d'outillage. Nous avons besoin de toutes nos écoles. Si nous devons envoyer des gens en Alberta, envoyons au moins des travailleurs qualifiés. Ils nous reviendront ensuite.

**The Chairman:** Now, you are making me feel guilty again.

**Mr. Hann:** No, I am not, no.

**The Chairman:** Now that you have given Gerry Byrne an introduction — he is standing at the back — he is going to say a few words to us as well. Thank you so much for taking the time to come here today. We do appreciate it. Some of the things that you have been talking about are extremely important. I thank you for that.

**Mr. Hann:** I thank you for the opportunity.

**The Chairman:** Now, the Member of Parliament for this great area, Mr. Gerry Byrne.

**Hon. Gerry Byrne, P.C., Member of Parliament for Humber—St. Barbe—Baie Verte:** Thank you very much, Madam Chair, and my colleagues of the higher house.

**The Chairman:** Thank you for being here.

**Mr. Byrne:** I do not propose to be able to offer much wisdom that this Senate committee will not be able to gather on its own devices as you travel across the country on what I think is a very important issue. However, I am very pleased to be able to present to you today some of my thoughts as a parliamentarian of 11 years, as a former minister responsible for the Atlantic Canada Opportunities Agency, but most important, I think, someone who has lived and worked in a rural constituency all of his life. I am a biologist by academic trade and worked as an economic development officer on the Northern Peninsula for a period of four years before getting into elected life. While in elected life, I had the opportunity to co-chair special joint house and Senate standing committees and know that the tutelage of this particular committee will be quite in-depth in terms of your own work as a Senate committee.

I wish to begin by saying that the work of this committee is very important because the issue you are studying is very timely. The biggest job that you have as a committee analyzing rural poverty is to define what rural poverty actually is. For example, in Western Newfoundland, what is not factored into most equations that are proposed or presented by economists are such things as home ownership. In rural areas of Canada, in particular this riding, I can tell you that there is a substantially higher proportion of actual home ownership than in other parts of the country. Why? People build their own houses here. Other factors that do not get factored into the gross national product and to the overall productivity of the economy are, for example, that a lot of people grow their own vegetables here and they hunt moose. They can stock a freezer. These are things that policy-makers and economists and statisticians do not even contemplate when they calculate the overall productivity of the particular area.

This is just as much about economic fact as it is about policy perception. There is a bias in this country about rural Canada. There is a bias about whether or not it is an efficient and effective investment to put resources into rural Canada.

**La présidente :** Là, vous me donnez encore un sentiment de culpabilité.

**M. Hann :** Non, ce n'est pas ce que j'essaie de faire.

**La présidente :** Maintenant que vous avez présenté Gerry Byrne, qui est debout à l'arrière, il va pouvoir nous dire aussi quelques mots. Merci d'être venu aujourd'hui. Nous l'apprécions beaucoup. Certaines des questions que vous avez soulevées sont très importantes. Je vous en remercie.

**M. Hann :** Merci de m'avoir donné l'occasion de m'adresser à vous.

**La présidente :** C'est maintenant au tour du député de cette belle région, M. Gerry Byrne.

**L'honorable Gerry Byrne, C.P., député de Humber—St. Barbe—Baie Verte :** Merci beaucoup, madame la présidente et collègues de la Chambre haute.

**La présidente :** Merci d'être venu.

**M. Byrne :** Je ne crois pas pouvoir offrir à votre comité beaucoup de renseignements que vous ne pourriez pas recueillir vous-même dans le cadre de l'étude que vous avez entreprise partout dans le pays sur une question que je crois très importante. Je suis heureux cependant de vous faire part aujourd'hui de quelques-unes de mes réflexions comme parlementaire de 11 ans, comme ancien ministre responsable de l'Agence de promotion économique du Canada atlantique et surtout comme personne ayant vécu et travaillé pendant toute ma vie dans une circonscription rurale. Biologiste de formation, j'ai été agent de développement économique dans la péninsule Northern pendant quatre ans avant d'être élu à la Chambre des communes. Après mon élection, j'ai eu l'occasion de coprésider des comités spéciaux mixtes de la Chambre et du Sénat. Je sais donc que votre comité fera une étude très approfondie du sujet qui lui a été confié.

Permettez-moi de commencer par dire que vos travaux sont très importants et très opportuns. Votre tâche la plus importante dans l'analyse de la pauvreté rurale consistera à définir ce qu'est vraiment la pauvreté rurale. Par exemple, dans l'ouest de Terre-Neuve, la plupart des formules proposées par les économistes ne tiennent pas compte de choses telles que la propriété d'une maison. Dans le Canada rural, et particulièrement dans cette circonscription, je peux vous dire que le taux de propriété est sensiblement supérieur à ce qu'il est dans les autres régions du pays. Pourquoi? Parce que les gens d'ici construisent eux-mêmes leur maison. Il y a d'autres facteurs qui ne sont pas pris en compte dans le calcul du produit national brut et de la productivité d'ensemble de l'économie. Par exemple, beaucoup de gens mangent les légumes de leur jardin et vont à la chasse à l'orignal. Ils peuvent ainsi remplir leur congélateur. Ce sont des choses auxquelles les décideurs, les économistes et les statisticiens ne pensent même pas lorsqu'ils calculent la productivité générale d'une région.

C'est là autant un fait économique qu'une perception politique. Nous avons chez nous un préjugé concernant le Canada rural : nous nous demandons toujours s'il est vraiment efficace d'y investir des ressources.

I will put it from this point of view. Not many years ago, North American large urban cities, big centres, faced a crisis. It was called depopulation, the ghettoization of the urban core. There was a decision taken by all levels of government at that time that the ghettoization of inner cities was a negative public policy, that it was a negative circumstance that public policy and public financing had to address. Granted, it was cheaper from a public policy point of view to simply let suburbs evolve and expand; it is more expensive to redevelop inner city core infrastructure. However, it was also determined that it was not in the public interest to let our cities and the core of our cities erode to nothingness. Substantial resources were put in place, and a public policy effort actually reversed the trend of depopulation of our urban cores, reversed the trend of the removal of the industry and social services from our inner city cores, and public policy, not the marketplace, because the marketplace was deciding that people should move to the suburbs, public policy revitalized our inner city cores.

Here is the situation when it comes to rural Canada. There is no public policy directive that genuinely and honestly admits there is a problem and says we should reverse it. In fact, most public policy-makers will argue that the real public policy towards rural Canada is the controlled or tempered decline, in such a way that the peripheral regions do not collapse on their own weight, creating huge social chaos, but are simply just allowed to drift on a steady, even field without any substantial disruption to the social fabric. That is the unspoken public policy truth of this country and of North America. Not just our own Canadian example, but North American example.

What is interesting, being here in Western Newfoundland, is that, as you drive up the highway this afternoon to get back to Deer Lake, you will see to the left-hand side of the bus a resort. That resort was created five years ago, at a time when we saw huge depopulation. Quite frankly, the perception that rural Canada does not really necessarily have a strong place in the efficient industrial tiger of Canada — you will see a piece of property called Humber Valley Resort where Europeans are now paying \$850,000 for a house and a half acre of land, just five minutes from this hotel. In fact, there is an appreciation, obviously, within some consumer groups, some marketplace, that rural life is a preferred life. That, I think, is the pendulum that we now face. In terms of the decay of the urban core, there was a decision taken that this is not in our national interest — and federal, provincial and municipal governments and industry worked cooperatively to isolate and to reverse that trend. As a country, we have to take a decision as to whether or not the managed decline of rural areas is in our country's best interest.

That is not just about economic fact; it is about perceived fact. Most young people in this country, if asked where milk comes from, will tell you it comes from a box. If you ask them where vegetables come from, they will tell you, very clearly and very honestly, a significant proportion of them, that vegetables come from the store. In fact, there is not a real strong appreciation or understanding of exactly what rural Canada does for the overall wealth of our economy.

Je voudrais vous exposer mon point de vue à cet égard. Il n'y a pas si longtemps, les grandes agglomérations urbaines d'Amérique du Nord étaient en crise. On parlait de dépopulation et de ghettoisation du noyau central des villes. À cette époque, tous les niveaux de gouvernement ont convenu que la ghettoisation du noyau central était une politique négative et qu'il fallait recourir à des politiques et à des fonds publics pour affronter ce problème. Il était certes moins coûteux, du point de vue de la politique publique, de laisser simplement les banlieues se développer que de refaire l'infrastructure du noyau central des villes. On a cependant découvert qu'il n'était pas dans l'intérêt public de laisser les villes et leur noyau central se détériorer au point d'être menacés de disparition. D'importantes ressources et des efforts de politique publique ont été déployés pour inverser la tendance à la dépopulation du centre-ville et à l'élimination des industries et des services sociaux qui s'y trouvaient. Par conséquent, c'est la politique publique et non le marché — car le marché favorisait l'exode vers les banlieues — qui a permis de revitaliser les noyaux urbains.

Voici maintenant la situation du Canada rural. Aucune politique publique ne reconnaît honnêtement l'existence d'un problème et la nécessité d'y remédier. En fait, la plupart des décideurs sont d'avis que la seule politique publique à appliquer au Canada rural est celle du déclin contrôlé, qui permet d'éviter l'effondrement des zones périphériques sous leur propre poids et l'énorme chaos social correspondant, tout en laissant les régions rurales dériver lentement sans perturbation majeure de la trame sociale. C'est la politique publique tacite qui s'applique non seulement au Canada, mais dans toute l'Amérique du Nord.

Fait intéressant, ici, dans l'ouest de Terre-Neuve, si vous suivez la route cet après-midi en direction de Deer Lake, vous verrez à gauche un centre de villégiature créé il y a cinq ans au moment de la grande dépopulation. En toute franchise, l'impression que le Canada rural n'occupe pas nécessairement une position très forte dans un Canada industriel hautement efficace n'est pas partagée par tout le monde. Vous verrez donc à gauche de la route une propriété appelée Humber Valley Resort où des Européens paient actuellement 850 000 \$ pour une maison et une demi-acre de terrain, à cinq minutes de cet hôtel. Il est donc évident que certains groupes de consommateurs apprécient la vie rurale. Voilà le dilemme que nous connaissons aujourd'hui. Face à la détérioration des noyaux urbains, le gouvernement fédéral, les provinces, les administrations locales et l'industrie ont jugé qu'il était dans l'intérêt national de travailler en collaboration pour inverser la tendance. Notre pays doit aujourd'hui décider s'il est vraiment dans son intérêt de pratiquer une politique de déclin contrôlé des régions rurales.

Nous parlons ici non seulement de faits économiques, mais de perceptions. Si on leur demande d'où vient le lait, la plupart de jeunes Canadiens diront qu'il vient d'un carton. Si on leur demande d'où viennent les légumes, ils diront en toute honnêteté qu'on les trouve au magasin. Les gens ne comprennent pas vraiment le rôle que joue le Canada rural dans la richesse de notre économie.

In fact, if you think about it, some of the perception about rural Canada is really based on pop culture. Senators, how many of you are aware of the Fox TV show entitled *A Simple Life*? It features Paris Hilton, who goes to rural areas presenting herself as wanting to participate in rural life; she presents herself to a naïve family who try to adopt her and bring her in. That is what most people think about rural life, and that is what most people think about city life. City life is all about characterless, valueless and "moral-less" people who do not really equate to their own society, and rural life is about naive country bumpkins who quite frankly just do not know any better.

Those are the two extremes, and you know what, they have nothing to do with reality. City life offers a very vibrant, very important lifestyle that is challenging and presents opportunities. As well, the perception is still out there that rural life is about decline, about backwardness, about a lack of innovation or talent, or it is just something that exists because that is where our primary producers are. I believe strongly that that view is inherent in a lot of our public policy-making. If you actually think through most of our public policies, they are done by think tanks and institutions that exist in cities.

I will reference to Dr. Emke's proposal for a centre for rural development. Dr. Emke got it right on — and, in fact, Sir Wilfred Grenfell College, which is a campus of Memorial University of Newfoundland, is now proposing a centre for rural studies. The truth is — and this is not a slate against Dr. Emke or Sir Wilfred Grenfell's College, it is just a statement of reality about Memorial University of Newfoundland — that centre was proposed sometime ago. It was originally called the Centre of Rural Development. It was decided that that centre be established in St. John's. In fact, senators, as you go around this country, I would challenge you to try to locate an academic think tank about rural life, rural development, rural economies and rural social problems and opportunities that actually exists in rural Canada. Most of our think tanks, most of our policy directions, come from urban living Canadians pronouncing to rural Canadians what is in their best interests.

When we study this and look at it from all angles, we must realize that there are huge opportunities in rural Canada. All of us, including rural parliamentarians, have to come to grips with the fact that that needs to be promoted, it has to be accepted and it has to be proven, just as the case was made to prevent the depopulation of inner city cores. That really is one of the many challenges you face in defining what is true poverty. In my opinion, one of the elements that do not get factored on a balance sheet here is a lack of it.

Senator Mahovlich, you talked about why the suicide rate in areas. The feeling that you are held captive or trapped to a particular area without an opportunity for growth is what creates the hopelessness and the despair, because there is no reason in this world why an 18 year old should ever take the ultimate final solution to a problem. There has to be something systemic. There

Si vous y pensez, vous constaterez que certaines des perceptions concernant le Canada rural sont inspirées de la culture pop. Sénateurs, combien d'entre vous ont déjà vu l'émission *A Simple Life* produite par la chaîne Fox? Elle présente Paris Hilton qui parcourt des régions rurales en disant qu'elle veut participer à la vie rurale. Elle se présente chez une famille un peu naïve qui essaie de l'adopter. Voilà ce que la plupart des gens pensent de la vie rurale par opposition à la vie urbaine. La vie urbaine est remplie de gens sans caractère, sans valeurs et sans morale qui ne s'identifient pas à leur propre société, tandis que la vie rurale fait intervenir des péquenots naïfs qui ne comprennent pas grand-chose à la réalité qui les entoure.

Ce sont les deux extrêmes et, permettez-moi de le dire, ils n'ont rien à voir avec la réalité. La ville offre un mode de vie très dynamique, plein de défis et de perspectives. En même temps, les gens ont l'impression que la vie rurale se caractérise par le déclin, le manque de progrès, l'absence d'innovation et de talent, ou alors que les régions rurales n'existent que parce que nos producteurs primaires y vivent. Je suis persuadé que ce point de vue est inhérent à beaucoup des décisions prises en matière de politique publique. Si vous y pensez bien, vous vous rendrez compte que la plupart de nos politiques publiques sont l'œuvre d'institutions et de groupes de réflexion urbains.

Je voudrais me reporter à la proposition de M. Emke relatives à un centre de développement rural. M. Emke l'a bien dit. En fait, le Sir Wilfred Grenfell College, qui est un campus de l'Université Memorial de Terre-Neuve, se propose de créer un centre d'études rurales. Je ne cherche vraiment pas à critiquer M. Emke ou le Sir Wilfred Grenfell College. J'énonce tout simplement un fait concernant l'Université Memorial de Terre-Neuve. La création de ce centre était proposée depuis un certain temps déjà. À l'origine, il devait s'appeler Centre de développement rural. La décision a été prise de l'établir à St. John's. Sénateurs, je vous mets au défi, tandis que vous parcourez le pays, de trouver un groupe de réflexion universitaire qui s'intéresse à la vie rurale, au développement rural, aux économies rurales, à leurs problèmes sociaux et aux occasions qui s'offrent dans le Canada rural. La plupart de nos groupes de réflexion, la plupart de nos orientations politiques sont le fait de Canadiens qui, vivant en milieu urbain, se prononcent sur ce que les Canadiens ruraux doivent faire dans leur propre intérêt.

Si nous étudions la question sous tous les angles, nous ne pouvons que constater que le Canada rural offre d'immenses perspectives. Nous devons tous nous rendre compte, parlementaires ruraux compris, qu'il est important de faire connaître ce fait, de le faire accepter et de le prouver, comme lorsqu'il a fallu prévenir la dépopulation de nos noyaux urbains. C'est l'un des défis que vous aurez à relever pour définir la vraie pauvreté. À mon avis, l'un des éléments dont on ne tient pas compte en dressant le bilan est l'absence de cet aspect.

Sénateur Mahovlich, vous avez parlé des taux de suicide dans certaines régions. Le sentiment d'être pris au piège à un endroit donné sans possibilité d'avancer suscite le désespoir car il n'y a aucune raison pour qu'un jeune de 18 ans choisisse de s'enlever la vie pour résoudre le problème. Il doit y avoir un motif systémique. Il doit y avoir une raison pour laquelle aucun espoir n'est plus

has to be something that has prevented any amount of hope from entering into it. I would suggest looking at the types of services that were available — for example, were educational opportunities readily available to those young people? Were there opportunities for new jobs, for advancement? Was there a perception that in coming from a particular area you were second-class? An unnecessary and unfair perception. Were there language barriers that prevented mobility? What are the factors that actually created those circumstances? I can tell you that you will probably find, through an in-depth study, that those Canadians were not treated as fairly or as even-handedly as other Canadian citizens.

**Senator Gustafson:** You really hit the sense of the nerve here. The American farmers have had the three best years they have ever had in the last three years. Canadian farmers have had the worst three years. What causes that? Number one, the Americans will always fight for the heartland. It does not matter whether they come from New York or Seattle, or any part in the United States, they will fight for the heartland. Of course, part of it is their Senate. Senators will vote for the heartland, there is just no question about that.

If you go to Europe — and I have chaired meetings in Europe with the European Union — they will say, “Look, you Americans” — they call us Americans — “You Americans do not know what it is to have starvation. We have seen starvation three or four times.” They will say, “We are never going to let it happen again.” So what do they do? They subsidize, the Americans subsidize. However, we have a global economy and Canadians will not stand for that. They will not stand for it.

You are right on the money with what is happening. I contend that every nickel that we would put in would have somewhat of a level playing field, would repay that again and again to the economy of Canada indirectly, because they buy columbines, they buy trucks. We have Chrysler shutting down, and 2,000 jobs. That will have some impact on the country — a big impact. However, half-ton trucks, bigger trucks, the farmers today cannot afford a new truck for hauling grain. You are talking about \$60,000. Instead, they buy an old wreck that has been over the roads, fix it up, and try to get along with it. When I started farming — I have been farming for all my life, that is all I know — we could afford a new truck, we could afford new equipment. It is a different world, and you are right on the money on this issue. How are we going to convince Canadians that we have made a terrible mistake?

**Mr. Byrne:** I think, senator, Western Newfoundland has a very substantial agricultural industrial base, not as big, however, as the fishery. One of the big issues in terms of one of our primary resource industries is the outsourcing of material to China for processing. We are primary producers here, but it is all value-added, and right now there is a race to China. Instead of using local people to process materials, we are taking a value cut. Instead of processing fresh, we are freezing, defrosting in China, processing the fish in China, refreezing and then bringing it back

permis. Je crois qu'il faudrait examiner les services offerts à ces jeunes. Par exemple, avaient-ils la possibilité de faire des études, de trouver un nouvel emploi, d'obtenir de l'avancement? Ces jeunes avaient-ils l'impression que le fait de venir d'une région particulière faisait d'eux des citoyens de seconde zone? C'est une impression inutile et injuste. Y avait-il des obstacles linguistiques à la mobilité? Quels facteurs étaient à l'origine de ces circonstances? Une étude approfondie vous révélera probablement que ces Canadiens n'étaient pas traités aussi équitablement que d'autres.

**Le sénateur Gustafson :** Vous avez vraiment touché le fond du problème. Ces trois dernières années ont été les meilleures jamais connues pour les agriculteurs américains et les pires pour les agriculteurs canadiens. Pourquoi? D'abord, les Américains, qu'ils soient de New York, de Seattle ou d'ailleurs, se battent toujours pour l'Amérique profonde. Bien sûr, il y a aussi le rôle de leur Sénat. Il n'y a pas de doute que leurs sénateurs votent en faveur du terroir.

Si vous allez en Europe, où j'ai présidé des réunions avec des représentants de l'Union européenne, on vous dira : « Vous autres Américains — car nous sommes assimilés aux Américains — ne connaissez pas la famine. Nous l'avons vécue trois ou quatre fois, mais nous ne laisserons pas cela se reproduire. » Que font-ils donc? Ils versent des subventions. Les Américains versent des subventions. De notre côté, nous avons une économie mondialisée. Les Canadiens n'accepteront jamais de le faire.

Vous avez parfaitement raison au sujet de ce qui se passe. Je soutiens que chaque cent que nous dépensons nous assure des règles du jeu plus équitables et rapporte indirectement beaucoup plus à l'économie canadienne parce qu'on achètera des moissonneuses et des camions. Chrysler ferme des usines et supprime 2 000 emplois. Cela aura des répercussions importantes dans le pays. Cependant, les camions d'une demi-tonne, les camions plus gros... Aujourd'hui, les agriculteurs n'ont pas les moyens d'acheter un nouveau camion pour transporter le grain. Chaque véhicule coûte environ 60 000 \$. Alors, ils achètent un vieux tacot, le retapent et essaient de s'en accommoder. Lorsque j'ai commencé comme agriculteur — j'ai toujours exploité une ferme, c'est tout ce que je sais faire —, nous avions les moyens de payer un nouveau camion et de l'équipement neuf. Nous vivons aujourd'hui dans un monde différent, vous avez parfaitement raison. Comment allons-nous convaincre les Canadiens que nous avons fait une terrible erreur?

**M. Byrne :** Sénateur, l'ouest de Terre-Neuve a une importante base agricole et industrielle, mais elle n'est pas aussi importante que la pêche. L'un des grands problèmes de notre secteur primaire, c'est l'envoi des matières premières en Chine pour la transformation. Nous sommes des producteurs primaires, mais tout est dans la valeur ajoutée. Nous avons actuellement une course à la Chine. Au lieu d'utiliser nos travailleurs locaux pour transformer les matières premières, nous prenons un raccourci. Au lieu de transformer le poisson frais, nous le congelons, puis le

to the marketplace. This race to China, in my opinion, may be wise in terms of the economic bottom line, but it does nothing for quality; nor does it do anything to get the value or merits of the common property resource back to the people who are most adjacent to it or most attached to it. The bottom line is that most consumers do not even recognize that their food security is not being established by having a base of farmers in Saskatchewan that are capable of providing locally produced goods for consumption in the local Loblaws or Safeway store; there is an issue here.

If we just simply follow a model of economic efficiency, there is probably not a real strong reason why we should have national ownership of our oil and gas resources, probably not a strong reason why we should maintain Arctic sovereignty over the Northwest Passage, but there are things in this country that go a little bit beyond those simple notions of perceived economic efficiency. There is no economic efficient reason why cities should not have imposed upon them the concepts of the marketplace, but, yet again, there was a public policy decision that said having Canadian cities marginalised to the point where they do not exist anymore is not in our best interest. The same goes for the quality of life in rural Canada.

**Senator Mahovlich:** I think that you are right on. I imagine you can look at the United States and a lot of their cities vis-à-vis what you are talking about. I was in Detroit in the early 1970s, and it was falling apart. The inner city did not know what to do. Everybody was moving out from the downtown. Some of the most beautiful restaurants are closed today. My favourite restaurants are not there anymore. So what did they do? They built a new arena, the Joe Louis Arena downtown, and moved their hockey team out of the Olympia; it was that important to revitalize the downtown. I think that we should look, and I think you are right on, to rural Canada and see what the government can do.

I do not think that subsidizing farmers should be out of the question. I visit France a lot, where there are beautiful farms, and I do not think an individual could afford it on his own. The French farmers must have subsidies, because they are so beautiful. There is nothing wrong with that either.

**Mr. Byrne:** Senator, even the question of whether or not subsidization is actually required is not, I agree with you. In fact, if you look at most major industrial sectors in our own economy, very few of them do not experience some preferential tax policies or direct subsidies of some sort to be able to establish them. In rural Canada, it is not necessarily so much a tale of a subsidy requirement. Yes, to be able to stimulate some industries there may be some need for some upfront risk-capital investment.

Take, for example, telecommunications policy. If a farmer or a fisherman or a forester today wanted to be able to compete in a global marketplace, to present products not only to the U.S. but to Europe, not having access to Internet resources, to relatively cheap telecommunications, to transportation links — that would be an issue.

dégelons en Chine où il est transformé, recongelé et expédié au marché. À mon avis, cette course à la Chine augmente effectivement les bénéfices, mais nuit à la qualité et ne permet pas de restituer la valeur des ressources communes aux gens qui en sont les plus proches. La plupart des consommateurs ne se rendent même pas compte que leur sécurité alimentaire est en jeu quand nous avons des agriculteurs de la Saskatchewan qui sont capables de produire des denrées à vendre au magasin local de Loblaws ou Safeway. C'est un problème.

Si nous ne nous soucions que d'un modèle d'efficacité économique, nous n'avons aucun motif réel de maintenir la propriété nationale de nos ressources de pétrole et de gaz, aucune raison sérieuse de maintenir notre souveraineté sur le passage du Nord-Ouest dans l'Arctique. Il y a cependant des choses dans ce pays qui vont au-delà d'une simple notion d'efficacité économique. L'efficacité économique nous aurait dicté de laisser les villes subir les lois du marché. Pourtant, nos décideurs ont adopté une politique publique selon laquelle il est contraire à l'intérêt du Canada de laisser les villes dépérir au point où leur existence même était menacée. Il en va de même pour la qualité de vie dans le Canada rural.

**Le sénateur Mahovlich :** Je crois que vous avez parfaitement raison. La même chose se passe dans les villes des États-Unis. Au début des années 1970, Detroit était dans un état de décrépitude avancée. On ne savait pas quoi faire dans le noyau central. Tout le monde quittait le centre-ville. Quelques-uns des meilleurs restaurants ont fermé. Mes restaurants favoris n'existent plus. Qu'ont fait les Américains? Ils ont construit la nouvelle arène Joe Louis dans le centre et y ont transféré leur équipe de hockey qui se trouvait auparavant à l'Olympia. Il était important de revitaliser le noyau central. Vous avez raison, nous devons examiner le Canada rural et voir ce que le gouvernement peut faire.

Je ne crois pas qu'on devrait écarter toute possibilité de subventionner les agriculteurs. Je vais souvent en France qui a de très belles exploitations agricoles. Aucun particulier ne pourrait en exploiter une sans aide. Les agriculteurs français ont besoin de subventions pour garder d'aussi belles exploitations. Je n'y vois rien de mal.

**M. Byrne :** Sénateur, je suis bien d'accord avec vous, la question n'est même pas de savoir si les subventions sont vraiment nécessaires. En fait, si on considère la plupart des grands secteurs industriels de notre économie, on constate que bien peu d'entre eux ne bénéficient pas de concessions fiscales ou de subventions directes d'une forme ou d'une autre. Le Canada rural n'a pas nécessairement besoin de subventions. Toutefois, pour stimuler certaines industries, du capital de risque peut être nécessaire au départ.

Prenons, par exemple, la politique des télécommunications. Si un agriculteur, un pêcheur ou un exploitant forestier veut être compétitif sur le marché mondial et offrir ses produits aux États-Unis et en Europe, il aurait de grandes difficultés sans accès à Internet ou à des télécommunications et des moyens de transport relativement peu coûteux.

Mr. Hann referenced the Marine Atlantic or the Gulf ferry crossing. We have one access point for the entire island of Newfoundland to the rest of the mainland by ground — and that is over water. The Gulf ferry service, Marine Atlantic, is our extension of the Trans-Canada Highway. What Mr. Hann was referring to was a recent policy that, for the next five years, not only would there be a substantial rate increase on that ferry service, but there would be an additional fuel surcharge, along with additional measures. In other words, just having basic access, logistical ground basic access to the marketplace, has been made more difficult for many producers from this particular province.

There are subsidy issues that do come into play, but there is also just simply, senator, level playing field issues.

**The Chairman:** Thank you very much, Mr. Byrne. You have added a good end to our meeting today, and I think the more we talk about it the more we remember things.

I can remember, in first going to Toronto, being asked by a family friend whether I really had to talk funny — and, of course, I did not think I was talking funny. I only need about a weekend at any point in Southern Alberta and it all comes back. That is my first recollection of being in Toronto; my Western Canada drawl was almost too much for them to take.

One of the encouraging things — and it almost takes a tragedy to shake up people in parts of Canada to realize the importance of the rural area. In my part of Canada, we have gone through the BSE cattle issue, and it shook people right to the ground to think of what might happen, not just to a city, but to all of the towns that give the strength to our part of rural Canada. I think everyone around this table has that sense of respect, if not affection, for the importance of our rural infrastructure.

As you and others have indicated, there are many times when things have been done that are very negative to that. We will hear more of that I am sure as we go across the country. We will hear more of that in the territories, as well. We want the result of these hearings to be reflected in a report that will remind people of the strength of rural Canada.

**Mr. Byrne:** Madam Chairman, if I could throw one challenge to you as a committee as you go across the country conducting your hearings, it is this: Examine who are the rural voices. One of the issues that I have found repeatedly, and you will not see this as much in the North, but most of the voices for rural Canada — from an academic think tank point of view and public policy-makers — are those of individuals or organizations that are based in urban Canada. That is an issue that I have a real problem with and it is one of the reasons I am a great advocate of the work of people like Dr. Ivan Emke and Sir Wilfred Grenfell College which we referenced. If public policy hopes to hit the nail on the head when it comes to solutions for rural Canada, the voices should indeed come from areas that are directly connected

M. Hann a parlé du service de transbordeur de la Marine Atlantic. L'île de Terre-Neuve n'a qu'un seul point d'accès au continent. Le service de transbordeur est donc pour nous un prolongement de la route Transcanadienne. Les hausses de tarif dont M. Hann a parlé s'inscrivent dans une politique récente en vertu de laquelle les tarifs monteront dans les cinq prochaines années, sans compter un supplément carburant et d'autres mesures. Autrement dit, il sera plus difficile pour les producteurs de la province d'avoir un simple accès de base aux marchés.

Les subventions entrent en jeu, mais, sénateur, il y a aussi de simples règles du jeu équitables qui interviennent.

**La présidente :** Merci beaucoup, monsieur Byrne. Grâce à vous, notre séance d'aujourd'hui se termine bien. D'ailleurs, plus nous parlons de cette question, plus il y a de faits qui nous reviennent en mémoire.

Je me souviens, la première fois que je suis allée à Toronto, d'une amie de la famille qui m'a demandé si je tenais vraiment à parler avec ce drôle d'accent. Bien entendu, je ne trouvais pas que j'avais un accent quelconque. En fait, il me suffit de passer un week-end dans le sud de l'Alberta pour que ça revienne. C'est donc le premier souvenir que j'ai gardé de Toronto : mon accent traînant de l'Ouest ne plaisait pas trop à mes interlocuteurs.

L'une des choses encourageantes... Il faut presque une tragédie pour que les Canadiens ne rendent compte de l'importance de nos régions rurales. Dans mon coin du Canada, nous avons connu la crise de l'ESB. Les gens ont été vraiment ébranlés rien qu'en pensant à ce qui pouvait arriver non seulement dans une zone urbaine, mais dans toutes les petites villes qui font la force de notre région du Canada rural. Je crois que nous ressentons tous, autour de cette table, du respect sinon de l'affection en pensant à l'importance de notre infrastructure rurale.

Comme vous et d'autres l'avez noté, des mesures très négatives ont souvent été prises à cet égard. Je suis sûre que nous entendrons d'autres histoires du même genre au cours de notre tournée, notamment dans les Territoires. Nous voulons exposer les résultats de ces audiences dans un rapport qui rappellera aux gens la force du Canada rural.

**M. Byrne :** Madame la présidente, j'aimerais lancer un défi à votre comité tandis que vous tiendrez vos audiences partout dans le pays. Essayez de bien identifier les voix qui parlent au nom du Canada rural. Pour ma part, j'ai constamment noté — vous ne le constaterez peut-être pas autant dans le Nord — que la plupart de ces voix venant de groupes de réflexion universitaires et de décideurs sont celles de personnes et d'organisations basées dans le Canada urbain. C'est une constatation qui me dérange et qui m'amène à appuyer énergiquement les efforts de gens comme M. Ivan Emke et les responsables du Sir Wilfred Grenfell College. Si nous devons définir des politiques publiques pouvant vraiment remédier aux problèmes du Canada rural, elles doivent s'inspirer du point de vue de gens qui ont des liens directs avec nos régions

and have a stake and an ownership role in rural Canada and not be patronizing or paternal towards rural Canada, if you understand what I am saying. I think the best points of view, when it comes to that sort of thing, should reflect that examination.

**The Chairman:** We will try to dig them out.

**Mr. Byrne:** Thank you.

**The Chairman:** Thank you very much for staying and cheering us on and for giving us your thoughts. They are very important. I want to thank all of you who have hung in during the day. We will carry on and we wish you all the very best.

The committee adjourned.

CORNWALL, PRINCE EDWARD ISLAND,  
Tuesday, February 20, 2007

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met this day at 8:05 a.m. to examine and report on rural poverty in Canada.

**Senator Joyce Fairbairn (Chairman)** in the chair.

[English]

**The Chairman:** Good morning. It is a pleasure and an honour to be here in Prince Edward Island, which our colleague Senator Callbeck always reminds us is the birthplace of our nation. It is all too easy to forget that at Confederation Canada was a truly rural nation. Upwards of 80 per cent to 90 per cent of Canadians lived in communities with fewer than 1,000 people. In 2007, only 21 per cent of Canadians live in similarly sized communities. This nation's transition from a rural to a largely urban country has not been easy, and the consequences are still being felt today in the form of rural poverty.

Prince Edward Island has to some extent resisted those trends. Prince Edward Island is the second most rural province in the country with just under 50 per cent of its residents living in rural and small towns. Of the Atlantic provinces it has the lowest overall poverty rate, although clearly there are some areas of the province that are less well off than others.

With us this morning to tell us more about rural Prince Edward Island is Elaine Noonan, Executive Director of the Population Secretariat for the provincial government.

We are delighted that you have come out on this crisp and sunny day, and we look forward to hearing from you.

**Elaine Noonan, Executive Director, Population Secretariat, Government of Prince Edward Island:** Good morning. Welcome to Prince Edward Island. Senator Callbeck said that P.E.I. was the birthplace of Confederation, and in addition to that both she and I were born in the same little community, Bedeque, which is close to Summerside. We have a lot in common. When I drive back to

rurales, qui y ont des intérêts et qui ne se montrent ni condescendants ni paternalistes, si vous voyez ce que je veux dire. Vos conclusions à cet égard devraient refléter les résultats de votre examen.

**La présidente :** Nous nous efforcerons de bien les identifier.

**M. Byrne :** Je vous remercie.

**La présidente :** Merci beaucoup d'être resté, de nous avoir remonté le moral et de nous avoir fait part de vos réflexions. Elles sont très importantes. Je voudrais vous remercier tous d'avoir passé la journée ici. Nous allons poursuivre notre travail. Bonne chance à tous.

La séance est levée.

CORNWALL, ÎLE-DU-PRINCE-ÉDOUARD,  
le mardi 20 février 2007

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui à 8 h 5 pour étudier la question de la pauvreté rurale au Canada, afin d'en faire rapport.

**Le sénateur Joyce Fairbairn (présidente)** occupe le fauteuil.

[Traduction]

**La présidente :** Bonjour. C'est un plaisir et un honneur d'être aujourd'hui à l'Île-du-Prince-Édouard, le berceau de la nation, comme ne manque jamais de le rappeler le sénateur Callbeck. Il est trop facile d'oublier qu'au moment de la Confédération, le Canada était vraiment un pays rural. De 80 à 90 p. 100 des Canadiens habitaient alors dans des localités de moins de 1 000 habitants. En 2007, 21 p. 100 seulement des Canadiens vivent encore dans des villages de cette taille. La transition d'une société rurale à une société urbaine n'a pas été facile. Les conséquences se font sentir, encore aujourd'hui, sous la forme de la pauvreté rurale.

Jusqu'à un certain point, l'Île-du-Prince-Édouard, deuxième province la plus rurale du pays, a résisté à ces tendances. En effet, un peu moins de 50 p. 100 des Prince-Édouardiens habitent dans de petites localités rurales. De toutes les provinces de l'Atlantique, elle affiche le taux de pauvreté d'ensemble le plus bas. Cependant, certaines régions de la province s'en tirent moins bien que d'autres.

Ce matin, Elaine Nooman, directrice exécutive du Secrétariat provincial de la population, nous parlera de l'Île-du-Prince-Édouard rurale.

Nous sommes ravis de constater que vous vous êtes déplacée en ce jour tonifiant et ensoleillé. Nous sommes impatients d'entendre votre exposé.

**Elaine Nooman, directrice exécutive, Secrétariat de la population, gouvernement de l'Île-du-Prince-Édouard :** Bonjour. Je vous souhaite la bienvenue à l'Île-du-Prince-Édouard. Le sénateur Callbeck a dit que l'Île-du-Prince-Édouard était le berceau de la Confédération. Comme elle est née dans le même village que moi, à Bedeque, près de Summerside, nous avons

that community now, and I am sure Senator Callbeck would agree, I find it quite different than when I was a little girl growing up there. We had a school, we had the one little Callbeck store which was known across the province, and we had all kinds of things which are just not there anymore. I think it is an indication of what is happening across the country, particularly in the smaller communities.

I appreciate the opportunity to be here. I have to admit that when I was first asked to come I said that I did not think I could offer very much on this particular topic. Then Senator Callbeck's office called back and said, "Just tell us about the changing demographics and so on." I apologize upfront for my lack of knowledge on the topic of rural poverty, but hopefully I can share with you some of the overall picture. It is very hard to cover such a large topic in 10 minutes, so I will try to talk quickly, although I know the interpreters are trying to follow my Island accent and may have a little problem with some of the interpretation.

The first few slides in the presentation give a picture. I think a picture says a thousand words. If you look at the first couple of slides you will see what is happening overall to our population.

When you look at the 2001 census data and then at the projections for 2030, you see that we are aging. Our biggest concern is that bottom cohort where we are not having as many children and our younger people are leaving. As a result, if something is not done, the image of the population will change drastically.

You will note as well that the breakdown between males and females is pretty even, although there are probably a few more females in the older categories.

The next slide is very telling; it shows our school age enrolments and our projected enrolments over the next few years. I was in education in 1996 and at that time we had 24,000 students in our Grade 1 to 12 system. Today we have closer to 18,000 students. That decrease happened in only a 10-year period.

The slide on projections of aging population versus youth population in P.E.I. gives you the picture of when the group of people aged 65 years and above and the group from zero to 29 years of age cross over. You will notice that the number of younger people is falling while the number of older-age people is growing. We have a lot of people age 65 and older and that number will continue to rise as the number of youth decreases.

I will say though that Prince Edward Island is the only Atlantic province, and probably the second province in all of Canada, to still have a net population growth. Even though we were up only 0.18 per cent last year, we can still say that we are continuing to grow, albeit at a much slower pace than we were. We have heard

beaucoup en commun. Maintenant, lorsque je retourne dans ce village, je le trouve très différent de ce qu'il était lorsque j'étais encore une fillette. Le sénateur Callbeck est sûrement d'accord avec moi. Nous avions alors une école, un petit magasin Callbeck de réputation provinciale et bien des choses qui sont maintenant disparues. Ce village est représentatif de ce qui se passe dans tout le pays, en particulier dans les plus petites collectivités.

J'apprécie la chance que j'ai d'être ici. Je dois admettre que lorsqu'on m'a demandé de venir témoigner, j'ai d'abord répondu que je ne pensais pas être en mesure d'apporter une grande contribution sur cette question. J'ai ensuite reçu un autre appel du bureau du sénateur Callbeck. On m'a dit : « Parlez-nous seulement des tendances démographiques et ainsi de suite. » Je tiens d'emblée à m'excuser. Je ne suis pas une experte de la pauvreté rurale, mais j'espère que j'arriverai à vous en donner un aperçu général. Il est très difficile de faire la synthèse d'une question aussi complexe en seulement dix minutes. Je vais donc parler vite, même si je sais que les interprètes ont quelque difficulté à comprendre mon accent insulaire et qu'ils risquent d'avoir des problèmes à rendre certains de mes propos.

Les premières diapositives de la présentation fournissent une image globale. Je pense qu'une image vaut bien mille mots. En analysant les premières diapositives, vous verrez, en gros, ce qui est en train d'arriver à notre population.

En comparant les données du recensement de 2001 aux projections pour 2030, nous constatons que la population prend de l'âge. Ce qui nous préoccupe le plus, c'est la dernière cohorte, moins prolifique et dont les jeunes s'exilent. Par conséquent, si aucune mesure n'est prise, la configuration démographique changera du tout au tout.

Vous noterez également qu'il y a pratiquement autant d'hommes que de femmes dans la population, bien qu'il y ait probablement un peu plus de femmes dans les catégories d'âge supérieures.

La diapositive suivante est très éloquente. Elle met en parallèle le nombre actuel d'inscriptions à l'école et le nombre d'inscriptions projetées dans les prochaines années. Je travaillais dans le secteur de l'éducation en 1996 et, à cette époque, nous avions 24 000 inscriptions au primaire et au secondaire. Aujourd'hui, nous n'en avons plus que 18 000 environ. Cette diminution est survenue en dix ans seulement.

La diapositive sur les projections relatives à la population vieillissante par rapport aux jeunes dans l'Île-du-Prince-Édouard donne une idée du moment où le groupe des aînés de 65 ans et plus et le groupe des zéro à 29 ans se chevaucheront. Vous pouvez constater qu'il y a de moins en moins de jeunes et de plus en plus d'aînés. Un grand nombre de citoyens sont âgés de 65 ans et plus et ce nombre continuera de croître parallèlement à la diminution de la population de jeunes.

Cependant, l'Île-du-Prince-Édouard est la seule province de l'Atlantique et probablement la deuxième province du Canada à conserver une croissance démographique nette. Même au taux de 0,18 p. 100 enregistré l'année dernière, nous pouvons encore dire que notre croissance démographique se maintient, bien qu'à

the horror stories of so many people, especially young people, leaving and going west, particularly to Alberta. I will show you a chart later that explains a little bit about what is happening there.

We do have a very high labour market participation rate. Of course, seasonal industries do skew the figures a bit. They give a perception of very high unemployment levels. It is hard to believe, but right now Island companies are experiencing labour shortages. I will mention two or three examples. In the fishing industry, there is Ocean Choice International. There is the aerospace industry, and fishing and farming operations. I have two brothers in the potato business and they have difficulties in the fall finding workers to help them get their crops out of the ground. The long-haul trucking industry is another case; I think it is a Canada-wide issue.

These are all examples of areas where we are already experiencing labour shortages. We have started bringing in temporary foreign workers. It is nothing compared to the numbers that Alberta is dealing with, but at the same time it is still an issue, and it is relative when you consider the overall population in both provinces.

Obviously we have an aging population. The Population Secretariat was established to look at three areas to address the issue of decreasing population: immigration; repatriation, to bring back some of our Islanders and to bring people from other areas in Atlantic Canada; and retention. I think we can deal with the immigration issues; we have all kinds of mitigating circumstances around that. However, our biggest challenge is trying to retain our youth.

Many of these slides show figures. We do not have much time available, so I will not go through them all, but you can review them.

The next slide gives you the picture of where people are going and where they are coming from. The overall in-migration to P.E.I. last year was 3,356 people. The mobility within the country is amazing. The out-migration was 3,483 people. Just within Canada we lost a net of 127 people, but we offset that with our immigration initiatives. That is why, as I said earlier, we are able to say that we are still growing ever so slightly.

We have heard a lot in the media about the droves of people moving to Alberta. You will notice that last year 734 Islanders moved to Alberta, but we got 205 people from Alberta. Those numbers are from Statistics Canada. Previously, Ontario was where most of our people who left went. Ontario still got 858 people last year, but we had 1,139 come into our province

un rythme beaucoup moindre que dans le passé. Nous avons entendu bien des histoires d'horreur, celles notamment de jeunes qui partaient vers l'Ouest, surtout pour l'Alberta. Plus tard, je vous montrerai un graphique qui explique un peu ce qui se passe ici.

Nous affichons un taux très élevé de participation à la population active. Bien entendu, les industries saisonnières faussent un peu les chiffres. Elles portent à penser que le taux de chômage est très élevé. C'est difficile à croire, mais, en réalité, les entreprises prince-édouardiennes font face à une pénurie de main-d'œuvre. Je vais donner deux ou trois exemples. Dans l'industrie de la pêche, il y a Ocean Choice International. Il y a l'industrie aérospatiale, ainsi que les exploitations halieutiques et agricoles. J'ai deux frères dans le secteur de la pomme de terre et, à l'automne, ils ont de la difficulté à trouver la main-d'œuvre nécessaire pour la récolte. L'industrie du camionnage à longue distance est un autre exemple. C'est même un problème d'ampleur nationale.

Ce sont là autant d'exemples de secteurs où nous éprouvons déjà une pénurie de main-d'œuvre. Nous avons commencé à faire venir des travailleurs temporaires de l'étranger. En comparaison avec ceux de l'Alberta, nos chiffres sont insignifiants, mais ils reflètent tout de même l'existence d'un problème relatif, compte tenu de la population respective des deux provinces.

Il est clair que notre population est en train de prendre de l'âge. Le Secrétariat de la population a été créé pour intervenir dans trois domaines, afin de lutter contre le problème de la décroissance démographique : l'immigration, le rapatriement — afin de ramener certains Prince-Édouardiens et d'attirer certaines personnes d'autres régions des Maritimes — et la rétention. Je pense que nous pouvons régler les questions relatives à l'immigration. En effet, dans ce cas, nous bénéficions de toutes sortes de circonstances atténuantes. Cependant, le plus difficile, c'est de retenir nos jeunes.

Bon nombre de ces diapositives regorgent de chiffres. Comme nous n'avons pas beaucoup de temps, je ne les commenterai pas toutes, mais vous pourrez ultérieurement les examiner à votre guise.

La diapositive suivante montre où va la population et d'où elle vient. L'année dernière 3 356 personnes en tout ont immigré à l'Île-du-Prince-Édouard. La mobilité à l'intérieur du pays est étonnante. En effet, 3 483 personnes ont émigré. À l'intérieur du Canada, nous avons perdu un total net de 127 personnes, ce que nous avons pu compenser grâce à nos initiatives en matière d'immigration. C'est pourquoi, comme je l'ai dit plus tôt à juste titre, notre croissance démographique se maintient, au moins légèrement.

Les médias ont beaucoup parlé de tous ces gens qui déménagent en Alberta. Vous noterez que, l'année dernière, 734 Prince-Édouardiens ont déménagé en Alberta, mais que 205 autres personnes sont venues de cette province. Ces chiffres proviennent de Statistique Canada. Auparavant, la plupart des gens émigraient en Ontario. L'année dernière 858 personnes ont

from Ontario. Those are interesting figures if you analyze them to see what is happening.

The next slide is the scary one; it talks about our young people. If you look at who is leaving, in the age group 30 to 44 years, 99 people left the province; in the age group 15 to 29 years, 342 left. If you look at the percentages, that is where we have to concentrate our efforts. How do we reach out and keep our youth, particularly in rural P.E.I.?

We have identified two or three factors. One of them, of course, is opportunity. Another is the fact that really there are advantages for people to go away, to learn other experiences and experience other life, and then perhaps they appreciate some of what we have to offer here. Also, many have to leave because of our limited amount of post-secondary training in certain specialized areas. We do not have a university that offers post-secondary education in every faculty. In order to become a lawyer or a doctor or any of those professions, students leave P.E.I., and they are leaving at an age when they are meeting other people and they are determining what they will do with their lives.

A big factor in rural P.E.I. is that many young people have to go into residence at universities and their costs for university are higher than those of students who live within the area of Charlottetown where the university is located. As a result, students coming from rural areas have a high debt load, and they want big paying jobs when they graduate so that they can pay down those debts earlier, and so they leave. Those are all factors that we are looking at.

The next slide talks about the changing skills in occupations and the need for high skills. The growth in our economy has been phenomenal. We are trying not necessarily to change but to add on to our economy. Primary industries will always be important to Prince Edward Island, but we are also looking at diversifying into bioscience, aerospace and some of the information technology areas. We have attracted many new companies. We are trying to provide opportunities for highly skilled people. Twenty-one per cent of the growth in occupations in the last few years has been jobs that require high-end, specific skill sets.

What are our challenges? The next slide lists some of the challenges with immigration. We talk about the homogeneity and non-multiculturalism of P.E.I.; when you walk down the streets of Charlottetown you do not see an obvious visible minority presence, although that is changing. There are many different

déménagé en Ontario, mais, en contrepartie, notre province a accueilli 1 139 Ontariens. Ces chiffres sont intéressants lorsqu'on les analyse à la recherche de tendances.

La diapositive suivante donne le frisson. Il y est question de nos jeunes. Dans le groupe des 30 à 44 ans, 99 personnes ont quitté la province, alors que, dans le groupe des 15 à 29 ans, c'est 342 personnes qui se sont exilées. Compte tenu de ces pourcentages, c'est là que nous devons concentrer nos efforts. Comment pouvons-nous tendre la main à nos jeunes et les garder, en particulier dans les régions rurales de l'Île-du-Prince-Édouard?

Nous avons identifié deux ou trois facteurs en particulier. Bien entendu, il faut d'abord qu'il y ait des occasions. D'autre part, il y a effectivement des avantages à s'exiler, ne serait-ce que pour vivre de nouvelles expériences et connaître un autre mode de vie, peut-être même pour apprécier ce que nous offrons ici même. En outre, beaucoup doivent partir en raison de nos possibilités limitées en matière de formation de niveau postsecondaire dans certains domaines spécialisés. Nous n'avons pas d'université dont toutes les facultés offrent des programmes de niveau postsecondaire. Pour devenir avocat ou médecin, ou pour accéder à certaines professions de ce niveau, les étudiants doivent s'exiler de l'Île-du-Prince-Édouard, à un âge où ils rencontrent d'autres personnes et décident de l'orientation de leur vie.

Un grand nombre de jeunes gens des régions rurales doivent se loger en résidence universitaire et il leur en coûte plus cher qu'aux étudiants qui habitent dans la région immédiate de Charlottetown, où est située l'université. C'est un facteur déterminant dans l'Île-du-Prince-Édouard rurale. Par conséquent, les étudiants des régions rurales doivent s'endetter davantage et, dès qu'ils obtiennent leurs diplômes, ils recherchent des emplois bien rémunérés afin de pouvoir rembourser leurs dettes. C'est pourquoi ils décident de partir. Nous prenons tous ces facteurs en considération.

La diapositive suivante porte sur l'évolution des compétences au sein des professions, ainsi que de la demande en matière de compétences de niveau élevé. La croissance de notre économie a été phénoménale. Nous n'essayons pas nécessairement de changer notre économie, mais plutôt de l'enrichir. Les industries primaires resteront toujours importantes pour l'Île-du-Prince-Édouard, mais nous voulons également diversifier notre économie en développant les secteurs de la biotechnique et de l'aérospatiale, ainsi que certains domaines de la technologie de l'information. Nous avons réussi à attirer un grand nombre de nouvelles entreprises. Nous essayons de créer des débouchés pour une main-d'œuvre hautement qualifiée. Au cours des dernières années, 21 p. 100 des nouveaux emplois exigeaient des ensembles de compétences spécialisées, de haut niveau.

Quels problèmes devons-nous encore régler? La diapositive suivante énumère certains des problèmes auxquels nous devons toujours faire face en matière d'immigration. Il y est question de l'homogénéité et du non-multiculturalisme de l'Île-du-Prince-Édouard. Dans les rues de Charlottetown, la présence de

cultures here actually. I think we have over 90 different ethnic cultures represented, but the numbers are very small in many of those groups.

It is a difficult society to penetrate. I think that is due in part to the fact that we are an island, although of course we are all immigrants or descendants of immigrants of one form or another.

Health care is a big challenge. Public transit is a major challenge, particularly to our rural areas. There is also a limited range of cultural activities, sports, shopping and other services, and social and recreational opportunities. All of those are factors in retaining and attracting youth to our province.

If we compare rural versus urban, we have a lot of anecdotal evidence that suggests that the out-migration of people is much more concentrated in the rural areas of our province. We want to do more research on that. I found your introductory comments about rural interesting, senator. Depending on the definition of rural, we can do anything with the numbers. We were working with numbers from Statistics Canada that said our population was at 55 per cent, but if you are looking at areas within a certain distance of a larger urban center, then the figures that you mentioned are probably accurate. In any case, we have noticed a major change from rural to urban or suburban.

I know I am probably over my time already, so I will try to skip through this quickly.

I want to mention farming as an example of how the rural-urban split is changing. In 1996 we had a total of 2,217 farms and by 2001, the next census, we had 1,845 farms. Yesterday, people in the provincial Department of Agriculture told me that the number now is probably closer to 1,500 farms. The trend is evident, and that is a higher decrease than the national average. As I mentioned earlier, farm operators are having trouble finding workers.

Why is rural P.E.I. suffering? I talked about the youth and about the lack of social and recreational activities. The highest proportion of low-income residents in the province are in rural areas and wages are lower in the rural areas. I think someone will speak to you a later on about some of the social implications.

In the rural areas we also have the highest incidence of and greatest growth in single-parent families, which is really quite an interesting statistic. We have gone from 9.8 per cent in 1991 to 25 per cent in 2001. That is a quite substantial increase.

minorités visibles ne saute pas aux yeux. Pourtant, cela est en train de changer. En fait, il y a ici un bon nombre de cultures différentes. Je pense que plus de 90 cultures ethniques sont représentées, mais en très petits nombres dans beaucoup de ces groupes.

Notre société est difficile à pénétrer. Cela tient probablement à notre culture insulaire. Pourtant, d'une façon ou d'une autre, nous sommes tous des immigrants ou des descendants d'immigrants.

Les soins de santé représentent un grand défi. Les transports en commun également, en particulier dans nos régions rurales. Les activités culturelles et sociales, les loisirs, les sports, ainsi que les magasins et autres services sont limités. Pourtant, tous ces éléments sont des facteurs déterminants lorsqu'il s'agit de retenir ou d'attirer les jeunes dans notre province.

Lorsque nous comparons de façon empirique les zones rurales et les zones urbaines, il ressort clairement que la migration de sortie est beaucoup plus concentrée dans les zones rurales de notre province. Nous avons l'intention de pousser notre analyse dans ce domaine. Madame le sénateur, vos observations liminaires sur la pauvreté rurale étaient fort intéressantes. Selon ce que nous entendons par le terme « rural », nous pouvons faire ce que nous voulons avec les chiffres. Nous nous basons sur les données fournies par Statistique Canada, selon lesquelles notre population rurale compte pour 55 p. 100 de notre population totale, mais en ce qui concerne les régions situées à une certaine distance d'un centre urbain plus étendu, les chiffres que vous avez mentionnés sont probablement fondés. Quoi qu'il en soit, nous avons constaté de grands changements entre les régions rurales et urbaines ou les banlieues.

Je sais que j'ai probablement dépassé le temps qui m'était alloué. Je vais donc boucler mon exposé très rapidement.

Je tiens à mentionner que l'agriculture est un bon exemple de l'évolution du rapport population rurale/population urbaine. En 1996, on comptait 2 217 fermes dans la province. Au moment du recensement suivant, en 2001, il en restait 1 845. Hier, des fonctionnaires du ministère provincial de l'Agriculture m'ont dit que ce nombre serait actuellement plus près de 1 500. La tendance est évidente et reflète une décroissance plus marquée que la moyenne nationale. Comme je l'ai mentionné plus tôt, les agriculteurs ont de la difficulté à trouver la main-d'œuvre dont ils ont besoin.

Pourquoi l'Île-du-Prince-Édouard rurale souffre-t-elle? J'ai déjà parlé des jeunes et de la rareté des activités sociales et récréatives. C'est dans les régions rurales de la province qu'habitent les personnes à faible revenu et que les salaires sont les plus bas. Je pense qu'un autre témoin parlera plus tard de certaines implications sociales.

C'est aussi dans les régions rurales que l'on constate la plus grande incidence et la plus grande croissance de familles monoparentales, ce qui est une statistique intéressante. De 9,8 p. 100 en 1991, le taux est passé à 25 p. 100 en 2001. C'est une augmentation substantielle.

The urban centers have the newest housing in the province and more construction is happening there. As a result the value of those properties is much higher.

Increased distances and commute times to access government services is a factor in rural P.E.I. I am sure you folks will laugh at that because in P.E.I. you are never very far from anywhere, but when you are spoiled and you used to have to drive for only 10 minutes to go to work or to access services and now you have to drive an hour instead, it is difficult. It is all relative, I think. As we say, we do not have a traffic jam or a rush hour, we have a rush minute. That is one of the selling points we use in trying to promote the province to immigrants; we do not have the massive areas you might see in Calgary, Toronto, Montréal or Vancouver. We have to promote that, I think.

We have to remember that we have to find a balance between the rights and responsibilities of the individual and the community. Resource industries in our province will continue to expand. There is greater demand across the world for food and for housing and so on. I do not think there is a fear there. The size of our farms has changed, though. When I was a little girl, my father grew 30 acres of potatoes. My brother now grows 700 acres. The nature of farming has changed within the province.

I can skip to other areas, but we have to remember that there are social problems caused by unemployment, by poverty and by stress levels, particularly with the difficulties in the farming communities.

I have outlined for you some initiatives that the province has identified. We are working very closely with our neighbours in the Atlantic provinces. We have a committee, a population table, that we feel is a much more efficient way of promoting the whole region of Atlantic Canada, since because we are so small it is both costly and difficult for us to work on our own to promote our province.

We are increasing our immigration numbers. We have a provincial nominee program. Last year we nominated over 638 people. That does not mean that they all came here, but at least we reviewed and we are working to increase those numbers. Our goal is to increase our population by 1.5 per cent annually, which would be about 2,100 people. Half of those we hope to gain through immigration, and the other half by making efforts to repatriate Islanders and to retain or bring back our youth.

We are also seeking recognition for more support for immigration. Last year the government identified additional money for settlement services. We were pleased with the money but felt that we needed to have a base from which to build. It is

C'est d'autre part dans les villes qu'on trouve les logements les plus modernes de la province et qu'il y a le plus de nouvelles constructions. Par conséquent, la valeur des propriétés y est beaucoup plus élevée.

L'augmentation des distances à parcourir et du temps consacré aux déplacements pour accéder aux services gouvernementaux est un facteur important dans les zones rurales. Vous allez probablement sourire. Il est vrai qu'à l'Île-du-Prince-Édouard on n'est jamais vraiment éloigné de rien, mais lorsqu'on est gâté et qu'il ne faut que dix minutes pour se rendre au travail ou accéder aux services, c'est difficile de s'habituer à devoir faire un trajet d'une heure. Je pense que tout est relatif. Nous avons l'habitude de dire que nous n'avons pas d'embouteillages ni d'heures de pointe, mais que nous avons une minute de pointe. C'est l'un des arguments qui nous servent à vendre la province aux immigrants. Nous n'avons pas ces grands espaces caractéristiques des régions de Calgary, Toronto, Montréal ou Vancouver. C'est un aspect qu'il nous faut mousser.

Nous ne devons pas oublier qu'il faut trouver un équilibre entre les droits et les responsabilités des personnes et ceux de la collectivité. Les industries primaires de notre province vont continuer de prendre de l'expansion. Dans le monde entier, le logement et l'alimentation font l'objet d'une demande accrue. Je ne crois donc pas qu'il y ait lieu de s'inquiéter. Cependant, la taille de nos exploitations agricoles a changé. Quand j'étais une petite fille, mon père cultivait 30 acres de pommes de terre. Mon frère en cultive maintenant 700 acres. La nature de l'agriculture s'est transformée dans la province.

Je peux sauter à d'autres domaines, mais nous devons nous rappeler qu'il y a des problèmes sociaux qui sont causés par le chômage, la pauvreté et le stress, compte tenu en particulier des difficultés rencontrées dans les collectivités agricoles.

J'ai énuméré certaines initiatives qui ont été identifiées par la province. Nous collaborons étroitement avec nos voisins des Maritimes. Nous avons un comité, une table de discussion sur les questions de population. Nous pensons que c'est une façon beaucoup plus efficace de promouvoir l'ensemble de la région des provinces de l'Atlantique. En effet, comme nos provinces sont petites, c'est coûteux et difficile pour elles d'assumer seules leur promotion.

Nous favorisons l'augmentation du nombre d'immigrants. Nous avons un programme provincial de désignation. L'année dernière, nous avons désigné plus de 638 candidats à l'immigration. Cela ne veut pas dire qu'ils sont tous venus s'installer ici, mais nous les avons passés en revue et nous prenons les moyens nécessaires en accroître le nombre. Nous avons pour objectif d'augmenter notre population de 1,5 p. 100 par année, ce qui correspondrait à 2 100 personnes environ. Nous espérons que, de ce nombre, la moitié seront des immigrants. L'autre moitié dépendra de nos efforts en vue de rapatrier des Prince-Édouardiens et de retenir ou de récupérer nos jeunes.

Nous voulons également faire reconnaître la nécessité d'un soutien accru à l'immigration. L'année dernière, le gouvernement a identifié des ressources supplémentaires pour les services d'établissement. Nous nous sommes félicités de la disponibilité

very difficult when you work on a per immigrant basis for funding and Atlantic Canada is getting only 1.7 per cent of the total number of immigrants who come to Canada and we have 7.6 per cent of the population. We do not feel that we are getting our share. Part of the problem is some of the settlement services, the English language training, and all of the factors that are involved in helping immigrants become part of and be integrated into the community.

We are also developing youth mentorship programs. We are trying to enhance the career portal, which can be reached around the world by people looking to come to the province. We are setting up a tracking system for our graduates to keep in touch with them wherever they go and let them know what is happening here and what opportunities there are.

We are doing research on short-term and long-term labour market needs. We are developing some best practices manuals, looking at what is working in other areas — not what is working in Toronto, Montreal or Vancouver, because they have the support services, but what is working in areas we can relate to. Different ethnic cultures exist in all of those big cities. Here we do not have that, so that is a challenge for us. Many of the people who come to Canada move to those big cities where there are already supports for them, and we just do not have that presence. Thus, we have different challenges than those of the larger centres.

We are working in partnerships with other communities. We are researching tax issues and incentives that help to attract people. We are trying to diversify our economy and to create higher-wage positions. We have recently attracted two or three major companies, including CGI and Trimark, to our province, and those are creating opportunities.

Public transportation is also a major challenge across the province, particularly in rural areas.

There are people coming later today to talk to you about seniors and the challenges that they face, particularly female seniors living in rural P.E.I., who in many cases do not have pensions; they have lived on the farms all their lives and now they are struggling to get access to health care and so on.

I will stop there. I am sorry I went over a little bit, but I am trying to talk as quickly as I can.

**The Chairman:** Thank you very much.

**Senator Callbeck:** As you said, we grew up in the same village and went to the same two-room school. You are correct when you say how much that village has changed. When we went to school

de ces ressources financières, mais nous avons besoin de fondations sur lesquelles nous appuyer. C'est très difficile lorsque le financement est établi en fonction du nombre d'immigrants. En effet, les Maritimes n'obtiennent que 1,7 p. 100 du total des immigrants qui arrivent au Canada, même si elles comptent pour 7,6 p. 100 de la population. Nous n'avons pas l'impression de recevoir la part qui nous revient. Le problème se situe notamment au niveau de certains services d'établissement, de l'enseignement de l'anglais et de tous les facteurs dont il faut tenir compte pour aider les immigrants à s'intégrer à la société.

Nous sommes également en train de mettre au point des programmes de mentorat pour les jeunes. Nous essayons d'améliorer notre portail carrières, qui peut être consulté dans le monde entier par les personnes souhaitant immigrer dans la province. Nous mettons actuellement au point un système de repérage de nos diplômés, qui nous permettra de garder le contact avec eux et de les informer de ce qui se passe dans la province et des débouchés qu'elle offre.

Nous étudions de près les besoins à court et à moyen terme du marché du travail. Nous sommes également en train d'élaborer des manuels de pratiques exemplaires en nous inspirant de solutions qui ont été mises à l'essai dans d'autres régions, non pas à Toronto, Montréal ou Vancouver, où les services d'appui sont disponibles, mais plutôt dans des régions comme la nôtre. Différentes cultures ethniques sont représentées dans toutes ces grandes villes. Ce n'est pas le cas ici. C'est donc un défi que nous devons relever. Bien des immigrants qui arrivent au Canada s'installent dans ces grandes villes, car ils y trouvent déjà le soutien dont ils ont besoin. Cet aspect nous fait encore défaut. Par conséquent, nos problèmes sont différents de ceux des grands centres.

Nous collaborons avec d'autres collectivités. Nous examinons les aspects fiscaux et les mesures incitatives qui contribuent à attirer les gens. Nous essayons de diversifier notre économie et de créer des emplois lucratifs. Nous avons récemment attiré dans notre province deux ou trois entreprises importantes, notamment CGI et Trimark, qui créent de nouvelles possibilités d'emploi.

Les transports en commun, en particulier dans nos régions rurales, représentent un défi important.

Certains témoins viendront plus tard vous parler des aînés et des problèmes auxquels ils doivent faire face, en particulier les aînés vivant dans les régions rurales de l'Île-du-Prince-Édouard qui, dans bien des cas, n'ont droit à aucune prestation de retraite. Elles ont vécu toute leur vie sur une ferme et elles doivent maintenant se débattre pour avoir accès, notamment, aux soins de santé.

Je m'arrête là-dessus. Je suis désolée d'avoir un peu débordé du temps qui m'était alloué, mais j'essaie de parler aussi vite que je le peux.

**La présidente :** Je vous remercie.

**Le sénateur Callbeck :** Comme vous l'avez mentionné, nous avons grandi dans le même village et fréquenté la même petite école où il n'y avait que deux salles de classe. Vous avez raison. Le

there were three stores, a feed mill, a meat market, a barbershop, a garage, a service station, two churches, a community hall — I could go on and on. It is unbelievable how that community has changed over the years.

The Community Futures Program has been some help in that area. Bedeque, like all other rural areas, needs a lot of assistance.

You were talking about the problem with youth, and certainly the figures that you presented here this morning show that we are losing our youth. I see youth mentorship programs mentioned. I wonder if you would explain that.

**Ms. Noonan:** Last year the province started to provide opportunities for students to be identified and matched with appropriate companies. For example, if you are in an accounting course they would try to identify an accounting company to make that link and to help provide employment opportunities. Even if you work there only for the summer you have made those contacts. We are trying to set up a relationship so that the people that you worked with in that firm will continue to keep in contact with you even if you leave. Most positions advertised say “Needs experience.” You need three years experience or whatever. People are not willing to take a chance on someone who has not had that experience. We are trying to encourage companies to work closely with young people while they are still in school so that when they graduate and they have those skills they would probably be the first people hired. This initiative is about setting up relationships and identifying volunteers, even retired businesspeople, people who have actually worked in those areas to work closely with and guide those young people. We are just getting it off the ground now, and we are looking for volunteer mentors.

**Senator Callbeck:** You are doing many things here.

When you bring immigrants to the province, are you trying get people who come from countries that are mainly rural or people who live in rural areas in other countries?

**Ms. Noonan:** Ideally that is our goal. As you know, the Canadian immigration system is a long, complicated process. I think it takes up to 48 months or even five years for someone to come through the Canadian system. Our provincial nominee program is helping to reduce that time to something like nine or 10 months, probably a year at the most, because our program officers do all of the pre-assessments when people apply.

Under the program we have four categories. One of them is a skilled worker category. For that category we work closely with employers who have identified labour shortage needs. If they say we need long-haul truck drivers, we will go to the countries where we know long-haul truck drivers are plentiful or where people

village a beaucoup changé. À l'époque où nous étions écolières, on y trouvait trois magasins, une provenderie, un marché aux viandes, un salon de coiffure pour hommes, un garage, une station-service, deux églises, une salle paroissiale et ainsi de suite. C'est incroyable de voir combien ce village a pu changer au fil des ans.

La région a un peu profité du programme d'Aide au développement des collectivités. Bedeque, comme toutes les autres régions rurales, a besoin de toute l'aide possible.

Vous avez parlé du problème des jeunes. Les chiffres que vous cités ce matin montrent à l'évidence que nous sommes en train de perdre nos jeunes. Vous avez également mentionné les programmes de mentorat pour les jeunes. Pourriez-vous donner plus de détails à ce sujet?

**Mme Noonan :** L'année dernière, la province a commencé à offrir de nouvelles possibilités d'emploi en jumelant des étudiants avec les entreprises appropriées. Par exemple, pour un étudiant en comptabilité, on identifie une entreprise dans ce domaine qui soit susceptible d'établir ce lien et d'offrir des possibilités d'emploi. Même lorsqu'il ne s'agit que d'emplois d'été, le contact est déjà établi. Nous essayons de tisser des liens, de façon à ce que les gens des entreprises où l'étudiant a travaillé continuent de garder contact avec lui, même après son départ. Pour la plupart des emplois disponibles, une expérience de travail est obligatoire. On exige en gros trois ans. Les employeurs ne veulent pas prendre le risque d'embaucher un candidat qui n'a pas une telle expérience de travail. Autant que possible, nous encourageons les entreprises à travailler étroitement avec les jeunes, pendant qu'ils sont encore à l'école. Par la suite, ces candidats auraient déjà les compétences recherchées et ils seraient probablement les premiers à être embauchés une fois diplômés. Cette initiative consiste à établir des liens et à identifier des bénévoles, même des gens d'affaires à la retraite, des gens qui ont déjà travaillé dans ces domaines, qui sont prêts à suivre ces jeunes et à leur servir de guides. Nous venons tout juste de lancer ce projet. Nous sommes actuellement à la recherche de mentors bénévoles.

**Le sénateur Callbeck :** Vous faites beaucoup des choses.

Quand vous faites venir des immigrants dans la province, essayez-vous de cibler des gens qui viennent de pays principalement ruraux ou des gens qui vivent en milieu rural dans d'autres pays?

**Mme Noonan :** C'est ce que nous visons idéalement. Comme vous le savez, immigrer au Canada est un processus long et complexe. Je pense qu'il faut jusqu'à 48 mois, voire cinq ans, à quiconque pour franchir toutes les étapes du processus. Notre programme provincial de désignation contribue à accélérer le processus de manière à ce qu'il ne dépasse pas neuf ou dix mois environ, voire un an tout au plus, car nos agents font toutes les évaluations préalables lorsque les intéressés présentent une demande.

Notre programme comporte quatre catégories. L'une d'elle est celle des travailleurs qualifiés. Pour cette catégorie, nous travaillons étroitement avec les employeurs qui ont déterminé leurs besoins en main-d'œuvre. S'ils disent avoir besoin de camionneurs à longue distance, nous irons dans des pays où il y

have identified through their embassies or their high commissions, or even through agents, that they want to emigrate. That one is easy.

There are also an investor program, an entrepreneur program and a family connections category. If there are people here now from Korea, China, India, Holland or wherever and they want a family member to come, they can identify and nominate that person. Then the province will review their application and do the processing.

Our long-term goal is to work with our employers to identify particularly our labour shortages, but immigration is not tied only to labour shortages. It is also tied to the bigger, cultural picture. We are trying to identify areas where we know there are people who have particular skill sets that match the areas where we are looking for more workers. As well, there is the language issue, and in many instances the issue of credential recognition. There are so many areas, but we have been open and are trying to grow many different cultures. However, we will try to be more targeted, particularly on the labour side.

**Senator Peterson:** This is my first visit to your island, and in the short drive from downtown to here I tried to grasp the overwhelming situation of so few people and such a big area. Thinking of all the infrastructure you need and then looking at your graph — if I were the financial officer of this area I would almost be terrified. How is this going to play out? It has got to be an alarming problem.

**Ms. Noonan:** Absolutely. There are economies of scale, and we talk about access to health care and transportation, everything that we could do. Have you seen our bridge? We are quite proud of it. We have done research locally and have interviewed people who have come here, and many of them said they would never have thought of moving here if the bridge were not there. That is an example of what infrastructure has been able to do, plus what it has done for the transportation of goods. It is just amazing. I am sure Senator Callbeck can recall many, many hours waiting for the boat before the bridge was built. I had the honour of being on the longest crossing ever. We were stuck in the ice up off of Summerside for over 36 hours. It was quite an experience.

You are right. That is part of our problem when we look at formulas for funding. For example, I mentioned the settlement monies that were identified. We tried to impress upon the folks in Ottawa that when you use the same formula in P.E.I. as you do in Toronto it does not work because we have very different circumstances and different issues that we have to address. It becomes a major problem. For economies of scale, I always use

a beaucoup de ce genre de camionneurs et où des gens ont fait savoir par le truchement de leur ambassade ou de leur haut commissariat, voire d'agents, qu'ils souhaitaient émigrer. Cette catégorie-là est simple.

Il y a aussi une catégorie liée aux investisseurs, une autre liée aux entrepreneurs et une troisième liée à la réunification des familles. Si des résidents canadiens d'origine coréenne, chinoise, indienne, néerlandaise ou autre souhaitent faire venir un membre de leur famille, ils peuvent nommer cette personne. La province se charge ensuite d'examiner sa demande et de la traiter.

Notre objectif à long terme consiste à demander aux employeurs de la province de déterminer, notamment, leurs besoins en main-d'œuvre, mais l'immigration n'est pas liée seulement aux pénuries de main-d'œuvre dans des secteurs donnés. Il faut aussi tenir compte de l'aspect plus global concernant la culture. Nous cherchons à déterminer les pays où nous savons qu'il y a des travailleurs possédant le profil que nous recherchons pour les secteurs touchés par une pénurie de main-d'œuvre. En outre, il y a la question linguistique et, dans bien des cas, celle de la reconnaissance des compétences. Il y a tellement de régions dans le monde, mais nous gardons l'esprit ouvert et nous voulons accueillir des gens d'une foule de cultures différentes. Cependant, nous allons nous efforcer de mieux cibler nos besoins, notamment en ce qui concerne l'emploi.

**Le sénateur Peterson :** C'est la première fois que je viens dans votre île et, durant le court trajet de voiture entre le centre ville et ici, j'ai tenté de déterminer toutes les implications du fait qu'un si vaste territoire soit peuplé par si peu de gens. J'ai pensé à toute l'infrastructure dont vous avez besoin, puis à vos données démographiques — si j'étais le directeur financier de ce secteur, j'en serais presque terrifié. Comment allez-vous faire? Ce doit être un problème alarmant.

**Mme Noonan :** Absolument. Il y a des économies d'échelle, et nous parlons de l'accès à la santé et aux transports, de tout ce que nous pourrions faire. Avez-vous vu notre pont? Nous en sommes très fiers. Nous avons réalisé des recherches localement et nous avons interviewé des gens qui sont venus ici, et nombre d'entre eux ont dit qu'ils n'auraient jamais songé à le faire s'il n'y avait pas eu de pont. C'est un exemple de ce que l'infrastructure nous a permis de faire, et cela s'applique aussi au transport des marchandises. C'est tout à fait étonnant. Je ne doute pas que madame le sénateur Callbeck se souvienne d'avoir attendu le bateau pendant des heures et des heures avant la construction du pont. J'ai l'honneur d'avoir été à bord du bateau qui a mis le plus de temps à traverser le détroit durant toute l'histoire du pays. En effet, nous avons été prisonniers des glaces au large de Summerside pendant plus de 36 heures. Ce fut toute une expérience.

Vous avez raison. Cela fait partie de notre problème quand nous songeons à des formules de financement. Par exemple, j'ai parlé du fonds d'établissement qui a été déterminé. Nous avons tenté de faire comprendre aux gens à Ottawa que lorsque l'on utilise pour l'Île-du-Prince-Édouard la même formule que celle employée pour Toronto, cela ne marche pas parce que nos besoins et nos circonstances sont très différents. Cela devient un sérieux

the example from schools: there might be 30 children in a classroom in Charlottetown and only eight children in a classroom in a rural area, but you still need a teacher and a classroom; you still have those basic costs. Per immigrant or per capita funding does not meet the challenges.

**Senator Mahovlich:** In Ontario, many problems are from large businesses and stores coming into the area, such as Costco, Wal-Mart and Canadian Tire. This has ruined the smaller main streets of rural areas. Has P.E.I. suffered the same problem?

**Ms. Noonan:** I would say yes, in a sense, although sometimes I wonder where all the people come from to shop. We do have the Wal-Marts and the Canadian Tires. We do not have Costco, but we have many of the major chains. Pretty near all of them have set up here. Of course, we do not have Callbeck's general store in Bedeque anymore. We do not have any of those.

**Senator Mahovlich:** They were forced out of business.

**Ms. Noonan:** Yes.

**Senator Mahovlich:** You were talking about skilled workers. I read an article yesterday about a fellow in Campbell River, British Columbia. He is a gynecologist. He has been waiting five years for his citizenship and has decided he has to move. He will go to Australia. Are there similar problems in P.E.I.?

**Ms. Noonan:** I read the same article. Each case is different. I think he had left the country twice and gone to South Africa, and part of the issue was checking on why and serving in the military. I understand the issues around security and fraud and so on that Citizenship and Immigration Canada has to deal with. We have not had too many examples of that kind of situation.

We use the same analogy with immigrants as we do with our university students. We figure we put our money in and we provide their training and then they leave. With many immigrants, we provide English language training and we get them to a point where they are able to function well in the language, but the cultural connection is missing because we just do not have the numbers in their ethnic communities, so they leave and go to Toronto or Montreal where those other elements exist. That is a challenge for us.

Our retention numbers are improving, I have to say. We are retaining more of our immigrants than we were. Really, we have put dedicated resources to this only in the last two or three years.

**Senator Mahovlich:** I think you have to pay more attention to the skilled and trained workers with experience.

problème. En ce qui a trait aux économies d'échelle, j'emploie toujours l'exemple des écoles : il pourrait y avoir trente élèves dans une classe à Charlottetown, mais seulement huit dans une région rurale, mais, dans les deux cas, il faut un enseignant et une salle de classe; les coûts de base sont les mêmes. Par immigrant ou par habitant, le financement ne répond pas aux besoins.

**Le sénateur Mahovlich :** En Ontario, nombre de problèmes viennent de ce que de grandes entreprises et de grands magasins comme Costco, Wal-Mart et Canadian Tire s'établissent dans la province. Cela a ruiné les commerces de la rue principale des régions rurales. L'Île-du-Prince-Édouard a-t-elle souffert du même problème?

**Mme Noonan :** Je dirais que oui, d'une certaine façon, bien que je me demande parfois d'où viennent tous ces gens-là qui magasinent. Nous avons bien des magasins Wal-Mart et Canadian Tire. Nous n'avons pas de magasins Costco, mais nous avons des magasins de nombre des autres grandes chaînes. Presque toutes ces entreprises ont ouvert une succursale à l'île. Évidemment, le magasin général Callbeck, de Bedeque, n'existe plus. Nous n'avons plus de magasins semblables.

**Le sénateur Mahovlich :** Ils ont été forcés de fermer leurs portes?

**Mme Noonan :** Oui.

**Le sénateur Mahovlich :** Vous avez parlé de la question des travailleurs qualifiés. J'ai lu un article hier au sujet d'un type de Campbell River, en Colombie-Britannique. C'est un gynécologue. Il attend depuis cinq ans d'avoir sa citoyenneté et il a décidé d'aller ailleurs. Il ira en Australie. Y a-t-il des problèmes similaires à l'Île-du-Prince-Édouard?

**Mme Noonan :** J'ai lu cet article. Chaque cas est différent. Je pense qu'il avait quitté le pays deux fois pour aller en Afrique du Sud, et qu'une partie du problème venait de ce que des vérifications étaient nécessaires quant à la raison pour laquelle il était allé là-bas et avait été dans l'armée. Je sais que Citoyenneté et Immigration Canada doit s'occuper des questions liées à la sécurité et la fraude, notamment. Nous n'avons pas eu beaucoup d'exemples semblables.

Nous recourons à la même analogie avec les immigrants qu'avec nos étudiants universitaires. Nous investissons dans leur formation, puis ils s'en vont. Dans le cas de bien des immigrants, nous leur donnons des cours d'anglais pour qu'ils puissent fonctionner assez bien dans cette langue, mais les liens culturels font défaut, leurs communautés ethniques ne comptant pas suffisamment de membres, de sorte qu'ils vont à Toronto ou à Montréal où leurs communautés comptent plus de membres. C'est un défi pour nous.

Je dois dire toutefois que nous parvenons à en garder de plus en plus. Plus d'immigrants s'établissent pour de bon chez nous. En fait, nous ne consacrons des ressources à cela que depuis deux ou trois ans.

**Le sénateur Mahovlich :** Je pense que vous devez porter davantage d'attention aux travailleurs qualifiés possédant de l'expérience.

**Ms. Noonan:** Right.

**Senator Mercer:** As a fellow Maritimer, I appreciate that some of P.E.I.'s problems are similar to those of Nova Scotia. I find it curious that over the last three to five years immigration has become a hot subject in all of the Maritime provinces. When we grew up, you in Prince Edward Island and I in Nova Scotia, immigration was never spoken of in the positive light that it is today. Now we are actually shopping around for people, which is an interesting change in the dynamics of our economy.

You mention in your brief that temporary foreign workers are becoming more common and may soon become the norm. Which countries are they coming from?

**Ms. Noonan:** The largest group we have had so far has come through Ocean Choice International. I believe 40 workers came last year and the company is looking to bring in 80 workers this year. We have also had requests from other people in the fishing industry to bring in workers; I think they are looking at Poland. Many employers have come to us for help because they do not understand the system and believe it is very complicated. We are there to facilitate the process and make employers aware of what is available. This is quite new.

**Senator Mercer:** The workers who come must do a good job or you would not invite them back. Do any of them try to stay or want to stay?

**Ms. Noonan:** In my experience, none of them have said they will not go back to their own country, but many have indicated that they would like to come here. The first big group of people who came here last year have gone back but it is my understanding that they are returning here again this year. Some have indicated that they would like to come permanently. The province would nominate them if they had an offer of a full-time position.

**Senator Mercer:** With respect to the shortage of labour, you highlighted four industries: Ocean Choice International, the aerospace industry, fishing and farming operations, and the long-haul trucking industry. The lack of long-haul truckers is a big problem everywhere since driving a truck is not considered to be a skill, according to the immigration people, until you try to hire one.

What is the shortage in fishing and farming operations?

**Ms. Noonan:** Last year, a fisherman, actually it was a mussel farmer, had to tie up a couple of his boats because he could not get anyone to go out and work on the water in the fall. At the same time, the farmers were trying to get the potatoes out of the ground. We had a terrible fall; in October we had heavy rains and the soil was very wet. People were quite panicky and were trying to get more workers but they just were not there. Fish processing

**Mme Noonan :** Bien sûr.

**Le sénateur Mercer :** Comme je viens moi aussi des Maritimes, je sais que certains problèmes de l'Île-du-Prince-Édouard sont semblables à ceux de la Nouvelle-Écosse. Je trouve curieux que, depuis les trois à cinq dernières années, l'immigration soit devenue un sujet important dans toutes les provinces Maritimes. Dans notre enfance, à l'Île-du-Prince-Édouard dans votre cas et en Nouvelle-Écosse dans le mien, on ne parlait jamais de l'immigration d'une manière aussi positive qu'aujourd'hui. De nos jours, nous faisons du recrutement, ce qui change pas mal la dynamique de notre économie.

Vous dites dans votre mémoire que les travailleurs étrangers temporaires sont de plus en plus fréquents et qu'ils pourraient même devenir bientôt la norme. De quels pays viennent-ils?

**Mme Noonan :** Le contingent le plus nombreux que nous ayons eu jusqu'à maintenant est venu par l'entremise d'Ocean Choice International. Je crois que 40 travailleurs sont venus l'an dernier et que cette entreprise songe à en faire venir 80 cette année. Nous avons également des demandes du secteur des pêches, qui veut que nous recrutions d'autres travailleurs; je pense qu'ils songent à la Pologne. Beaucoup d'employeurs ont fait appel à nous parce qu'ils ne comprennent pas le système et croient qu'il est très complexe. Nous sommes là pour faciliter les choses et informer les employeurs. C'est assez nouveau.

**Le sénateur Mercer :** Les travailleurs qui viennent doivent faire du bon travail, sinon ils ne seront pas réinvités. Est-ce que certains d'entre eux tentent de rester ou veulent rester?

**Mme Noonan :** À ma connaissance, aucun d'entre eux n'a jamais dit qu'il ne retournera pas dans son pays, mais nombre d'entre eux ont dit vouloir venir chez nous. Le premier important contingent qui est venu l'an dernier est retourné, mais je crois savoir qu'il reviendra encore cette année. Certains d'entre eux ont dit vouloir s'établir de façon permanente. La province les désignerait si on leur faisait une offre d'emploi à plein temps.

**Le sénateur Mercer :** En ce qui concerne la pénurie de main-d'œuvre, vous avez parlé de quatre industries. Ocean Choice International, le secteur aérospatial, les secteurs de la pêche et de l'agriculture et le secteur du camionnage grand routier. La pénurie de conducteurs de grand routier est un sérieux problème partout puisque conduire un camion n'est pas considéré comme un métier, selon les gens de l'immigration, jusqu'à ce que l'on tente d'en engager un.

Qu'en est-il de la pénurie dans les secteurs de la pêche et de l'agriculture?

**Mme Noonan :** L'an dernier, un pêcheur, c'était en fait un producteur de moules, a dû garder à quai quelques-uns de ces bateaux parce qu'il n'avait trouvé personne pour travailler à bord de ceux-ci durant l'automne. Par ailleurs, les agriculteurs tentaient de récolter leurs pommes de terre. Nous avons eu du très mauvais temps cet automne-là. En effet, il a beaucoup plu durant le mois d'octobre et le sol était très détrempé. Les producteurs étaient sur

plants and other workers were actually going out and doing some of the fishing for the mussels. It was amazing.

**Senator Gustafson:** Most of your farmers are potato farmers, are they?

**Ms. Noonan:** The majority are, yes. Spud Island.

**Senator Gustafson:** Would quite a few of them be dairy farmers?

**Ms. Noonan:** Yes, we have quite a few dairy farmers.

**Senator Gustafson:** The headlines in your paper today indicate that the farmers are in big trouble here. Input costs are the big cause. We are an agriculture committee studying rural issues. Tell us, if you could do one thing to help the farmers, what would you do?

**Ms. Noonan:** I think you will have a witness later who knows a whole lot more about that than I do. Even though I was brought up on a farm, I have not been there for a long time. I am sure that there are people who can answer that question much better than I can. However, from my perspective regarding the area that I work in, we could help the farmers find the workers they need, if in fact that is part of the problem. I know there are costs. Farmers have experienced border closures and diseases. They have had problems with weather, which we cannot control at all. The costs of transportation and of labour are huge. The costs of land and of machinery, just to get someone started, are phenomenal. I do not know how young people would ever get into farming today. It is a family thing, I think.

**Senator Gustafson:** The committee has had no trouble finding the problems. The problem is to find the answers.

**Ms. Noonan:** I know, and they are not easy to come by.

**Senator Gustafson:** Your experience is, I must say, and I want it on the record, quite general to the problems of all of Canada for agriculture. I believe that our governments, regardless of political strife, are going to have to take seriously the situation of agriculture in Canada and start to take steps to turn this around, or as a country we will pay a big price for our negligence.

**The Chairman:** That is one of the reasons we are having the committee.

**Senator Gustafson:** It is the only reason.

**The Chairman:** Yes.

Thank you very much, Ms. Noonan. It was great to have you here to get us off to a quick start. We would be more than happy if you remained and at the break we can have another chat.

le bord de la panique et tentaient de trouver plus de travailleurs, mais il n'y en avait pas. Les travailleurs des usines de transformation du poisson et d'autres s'employaient en fait à venir en aide aux producteurs de moules. C'était étonnant.

**Le sénateur Gustafson :** La plupart de nos agriculteurs cultivent la pomme de terre, n'est-ce pas?

**Mme Noonan :** La majorité, oui. C'est la spécialité de l'île.

**Le sénateur Gustafson :** Y a-t-il beaucoup de producteurs laitiers?

**Mme Noonan :** Oui, nous avons pas mal de producteurs laitiers.

**Le sénateur Gustafson :** Vos journaux d'aujourd'hui disent que les agriculteurs connaissent de graves difficultés. Les coûts d'intrant en sont la cause principale. Nous sommes un comité de l'agriculteur qui s'intéresse aux questions rurales. Si vous pouviez faire une seule chose pour aider les agriculteurs, que feriez-vous?

**Mme Noonan :** Je pense que vous entendrez tout à l'heure un autre témoin qui en connaît beaucoup plus que moi à ce chapitre. Même si j'ai grandi à la ferme, il y a longtemps que j'en suis partie. Je ne doute pas que bien des gens pourront répondre beaucoup mieux que moi à cette question. Cependant, du point de vue du secteur où je travaille, nous pourrions aider les agriculteurs à trouver les travailleurs dont ils ont besoin, si en fait cela fait partie du problème. Je sais qu'il y a des coûts. Les agriculteurs ont été touchés par des fermetures de la frontière et des maladies. Nous avons eu des problèmes avec les conditions météo, ce sur quoi nous n'avons aucune prise. Les coûts de transport et de main-d'œuvre sont énormes. Les coûts des fonds de terre et de l'outillage, juste pour démarrer, sont phénoménaux. J'ignore ce qui pousserait des jeunes à se lancer en agriculture aujourd'hui. C'est familial, je suppose.

**Le sénateur Gustafson :** Le comité n'a eu aucune difficulté à déterminer les problèmes. La difficulté consiste plutôt à trouver les réponses.

**Mme Noonan :** Je sais, et elles ne se trouvent pas facilement.

**Le sénateur Gustafson :** Votre expérience, je dois dire, et je le souligne, a trait assez généralement aux problèmes du secteur agricole de l'ensemble du pays. J'estime que nos gouvernements, quelle que soit leur affiliation politique, vont devoir examiner sérieusement la situation de l'agriculture au Canada et commencer à prendre des mesures pour la redresser, sinon notre pays paiera un prix énorme pour sa négligence.

**La présidente :** C'est une des raisons pour lesquelles nous avons ce comité.

**Le sénateur Gustafson :** C'est la seule raison.

**La présidente :** Oui.

Merci beaucoup, madame Noonan. Grâce à vous, nous avons bien amorcé notre étude. Nous vous invitons chaleureusement à rester parmi nous et j'espère avoir la chance de converser avec vous durant la pause.

Colleagues, I would like now to welcome our second witness for today, Jeanette MacAulay, Deputy Minister of Social Services and Seniors in the Government of Prince Edward Island.

**Jeanette MacAulay, Deputy Minister of Social Services and Seniors, Government of Prince Edward Island:** Good morning to everyone. Welcome. It is a beautiful cold day in P.E.I., but that is all right.

I put a few comments to print, which I think you have in front of you. It is great to be here today. The opportunity to discuss rural poverty is important to us since we are considered a rural province. Most of us from P.E.I. have our roots in the rural communities. I come from a farm in Souris, east of Charlottetown. In 1931, 63 per cent of our people lived on farms. Today, that figure is 4.5 per cent.

Compared to the rest of the country, the status of the poor on P.E.I. is relatively good. Ten per cent of our children live in families considered to be living in poverty, compared to a national average of 17.7 per cent; and of all Islanders, 6 per cent are considered to be living in poverty, compared to a national average of 11.2 per cent.

However, 13 per cent of our children aged five and under are living in families with income below the low-income cut-off level. That really speaks about our younger families, a higher proportion of whom are living in poverty.

What do we believe is the state of poverty? Why do we believe it is not quite as acute in this province? P.E.I. continues to believe that some infrastructure investment in our small communities, schools, health centres and libraries must be in place to support rural life. While there is an issue of sustainability, that has been a consistent policy perspective of many governments.

Community development initiatives are well supported by both federal and provincial governments as well as by the communities, further maintaining economic and social development. However, with the diminishing critical mass in our communities, it is an uphill battle.

There has been increased investment in programs that support the "hand up" for people as opposed to the "hand out." For example, the Family Health Benefit Program is a modest and yet effective low-cost drug program for the poor in the province. There are also child care subsidies and other needs-based programs that are not tied to financial assistance.

There is a perception that P.E.I. is rural and very scattered, but, with 24 people per square kilometer, we are one of the most densely populated provinces. It is likely that the closeness and the connectivity within our small communities keeps many people

Chers collègues, je voudrais maintenant inviter notre deuxième témoin de la journée, Jeanette MacAulay, sous-ministre des Services sociaux et des Aînés du gouvernement de l'Île-du-Prince-Édouard.

**Jeanette MacAulay, sous-ministre des Services sociaux et des Aînés, gouvernement de l'Île-du-Prince-Édouard :** Bonjour à tous. Je vous souhaite la bienvenue. C'est une belle journée froide à l'Île-du-Prince-Édouard, mais ça va.

J'ai mis sur papier quelques observations, et je pense que vous les avez devant vous. Je suis heureuse d'être parmi vous aujourd'hui. La possibilité de discuter de la pauvreté rurale est importante pour nous puisque notre province est considérée comme étant rurale. La plupart d'entre nous à l'Île-du-Prince-Édouard ont des racines dans des collectivités rurales. Je viens d'une ferme de Souris, à l'est de Charlottetown. En 1931, 63 p. 100 des habitants de l'île vivaient à la ferme. Aujourd'hui, seulement 4,5 p. 100 le font.

Comparativement au reste du pays, la situation des pauvres à l'Île-du-Prince-Édouard est relativement bonne. Dix pour cent de nos enfants vivent dans des familles considérées comme vivant dans la pauvreté, comparativement à la moyenne nationale de 17,7 p. 100, et 6 p. 100 des habitants de la province sont considérés comme vivant dans la pauvreté, comparativement à la moyenne nationale de 11,2 p. 100.

Cependant, 13 p. 100 de nos enfants âgés de 5 ans ou moins vivent dans des familles dont le revenu est en dessous du seuil de faible revenu. Cela en dit long sur nos jeunes familles, dont une plus forte proportion vivent dans la pauvreté.

Qu'est-ce que, selon nous, l'état de pauvreté? Pourquoi croyons-nous que cet état n'est pas aussi critique dans notre province? L'Île-du-Prince-Édouard continue de croire qu'il faut investir dans l'infrastructure de nos petites collectivités, dans nos écoles, nos centres médicaux et nos bibliothèques pour que ces derniers puissent soutenir la vie rurale. C'est une question qui concerne la durabilité et qui a toujours été à la base des politiques de nombreux gouvernements.

Les initiatives de développement communautaire sont bien soutenues par les gouvernements provincial et fédéral ainsi que par les collectivités, et elles favorisent la poursuite du développement social et économique. Toutefois, compte tenu de la diminution de la masse critique dans nos collectivités, c'est une rude bataille.

Il y a eu des investissements accrus dans des programmes qui invitent les gens à s'aider eux-mêmes plutôt qu'à être tributaires de l'aide d'autrui. Par exemple, le Family Health Benefit Program est un programme modeste, mais efficace, d'aide d'achat de médicaments à faible coût destiné aux pauvres de la province. Il y a aussi des subventions pour la garde d'enfants et d'autres programmes répondant à des besoins donnés qui ne sont pas liés à de l'aide financière.

On croit généralement que l'Île-du-Prince-Édouard est rurale et très peu densément peuplée. Cependant, avec ses 24 habitants du kilomètre carré, l'île est une des provinces où la densité démographique est la plus élevée. Il est vraisemblable que le fait

from being destitute, because the best of P.E.I. is that everyone knows everyone; the worst of P.E.I. is that everyone knows everyone. As a result, often those in most need do get community support.

However, even if we are not as bad as the rest of the country, 10 per cent within our communities is still too many children living in poverty.

Who are the poor in P.E.I.? They are the most elderly senior, the single parent, the 55- to 64-year-old, or the disabled. Any of these is more likely to be poor if they are female and single.

My day-to-day business deals with the population of Islanders who are the most vulnerable. We are the last resort providing the basics and the supports to meet the obligations of the state. Over the last ten years we have seen a 40 per cent reduction in the number of financial assistance cases. Our caseload now is dominated by single adults, often with mental health issues or with a disability. We have much work to do with these populations.

We must understand that while poverty is often measured materially, poverty is also reinforced by social isolation. Rural Islanders often lack transportation, which further isolates them from the broader community and affects their physical and mental health.

Although we have had success with a reduction in social assistance, leaving social assistance is not a success in itself. One moves to low-paying positions that really do not move one out of poverty. However, with programs that support this group, such as drug coverage, child care subsidies and housing supports, we can begin to break down the welfare wall and move towards assisting Islanders and their families out of poverty.

Our cultural reliance on seasonal work topped up by employment insurance has been the lifeline of our traditional industry base. It is quite pervasive in our rural communities and we need to support families to move beyond this.

What more do we need to do? The greatest freedom from poverty is to deal with the issue of literacy. The Government of P.E.I., in partnership with community and educational institutions, has taken this issue on as the greatest challenge we must all work on. We have extensive research that shows that the literacy levels are most severe in our rural areas.

que nos petites collectivités soient proches les unes des autres et qu'elles entretiennent des relations étroites ait pour effet d'empêcher que des gens tombent dans l'indigence parce que la meilleure caractéristique de l'Île-du-Prince-Édouard, c'est que tout le monde se connaît, et la pire, c'est que tout le monde se connaît. En conséquence, ceux qui ont le plus besoin d'aide obtiennent souvent le soutien de la collectivité.

Cependant, même si la situation chez nous est moins pire que dans le reste du pays, 10 p. 100 d'enfants vivant dans la pauvreté, c'est encore trop.

Qui sont les pauvres à l'Île-du-Prince-Édouard? Ce sont nos aînés les plus âgés, des chefs de famille monoparentale, des personnes âgées de 55 à 64 ans ou des personnes handicapées. Tous ces gens-là risquent plus d'être pauvres s'ils sont des femmes et célibataires.

Dans mon travail de tous les jours, je m'occupe des habitants les plus vulnérables de la province. Nous sommes le dernier recours offrant les services de base et le soutien pour remplir les obligations de l'État. Depuis dix ans, nous avons constaté une diminution de 40 p. 100 du nombre de cas d'aide financière. Nous avons maintenant surtout affaire à des adultes vivant seuls, qui souffrent souvent de problèmes de santé mentale ou d'un handicap. Nous avons beaucoup de travail à faire avec ces gens-là.

Nous devons comprendre que si la pauvreté est souvent mesurée sur le plan matériel, elle est aussi accentuée par l'isolation sociale. Les habitants ruraux de l'île ont souvent peu de moyens de transport, ce qui les isole davantage de la population en général et nuit à leur santé mentale et physique.

Bien que nous soyons parvenus à réduire le nombre de cas d'aide sociale, cesser d'être tributaire de l'aide sociale n'est pas en soi un succès. Quitter l'aide sociale pour un emploi faiblement rémunéré, ce n'est pas sortir de la pauvreté. Toutefois, grâce à des programmes qui viennent en aide à ces gens-là, comme l'assurance-médicaments, les subventions pour la garde d'enfants et le soutien du logement, nous pouvons commencer à abattre le mur de l'aide sociale et à aider les pauvres de l'île et leurs proches à sortir de la pauvreté.

Le travail saisonnier et l'assurance-emploi ont été les fondements de notre base industrielle traditionnelle. C'est une mentalité profondément enracinée dans nos collectivités rurales et nous devons soutenir les familles pour en finir avec cette culture-là.

Que devons-nous faire de plus? La lutte contre la pauvreté va de pair avec la lutte pour l'alphabétisation. Le gouvernement de l'Île-du-Prince-Édouard, en partenariat avec les institutions d'enseignement et les organismes communautaires, a fait de cette question la grande priorité à laquelle tous doivent s'attaquer. Des recherches poussées montrent que c'est dans les régions rurales que le niveau d'alphabétisation est le plus faible.

We must continue to provide the right incentives that support people to work and not rely completely on financial assistance. Incentives could include increased wage exemptions under the provincial Financial Assistance Program or a national pharmaceutical and drug program.

It is interesting to see the discussions across this country around a catastrophic drug program. If you have a child with asthma and you are making \$22,000 a year, there is no way you can afford that medication unless you have a drug plan, which most people at that wage level do not. That is catastrophic for such a family.

We must ensure that training opportunities are available to all individuals and not only those who use the EI system. The lack of supports to the underemployed to improve their skills requires serious improvement.

We know that if people can increase their standard of living and stay in their communities, they have pride; they show the pride in their children; they own their own homes. These are very important dimensions of people moving out of poverty.

We need comprehensive economic plans for rural areas that include access to high speed, Community Access Program sites, transportation alternatives, affordable housing through a modern social housing policy, and access to training and skills development. Housing is one of the areas under our portfolio, and the need for a national housing strategy is absolutely critical. One of the more well-considered programs across this country is RRAP, the Residential Rehabilitation Assistance Program, which supports renovations and repairs in homes. We have a six-year waiting list for people. These are rural homes for the most part. It is a tremendous program, but poorly funded.

We also know that we must go to the people. Research indicates that many of our residents do not have the skills or the confidence to move outside their community to attend some form of post-secondary education, and that further perpetuates the cycle of dependence. Early childhood development and Best Start, which is a highly successful early intervention program, help to stop the cycle of reoccurring literacy and learning challenges.

Finally, we must continue to support community programs like Seniors Peer Helping, where seniors visit an often poor and certainly lonely senior in their home, offering conversation and friendship, or the federally funded network of family resource centres that reach out in a non-judgmental manner to at-risk families. These are important community programs that identify and support our poor.

Nous devons continuer d'encourager les gens à travailler et à ne pas s'en remettre complètement à l'aide financière. Parmi les mesures incitatives, on compte une exemption salariale accrue dans le cadre du programme d'aide financière provincial ou d'un programme national de médicaments et de produits pharmaceutiques.

Il est intéressant d'entendre les discussions d'un bout à l'autre du pays au sujet d'un programme de médicaments catastrophique. Quiconque a un enfant qui souffre de l'asthme et ne gagne que 22 000 \$ par année n'a absolument pas les moyens d'acheter les médicaments nécessaires à moins d'avoir un régime d'assurance-médicaments, ce que la plupart des gens gagnant un tel salaire n'ont pas. C'est catastrophique pour ces gens-là.

Nous devons veiller à ce que tous, et non pas seulement les prestataires de l'assurance-emploi, aient accès à des programmes de formation. Il faut remédier sérieusement au manque de soutien accordé aux travailleurs sous-employés pour leur permettre de se perfectionner.

Nous savons que si les gens peuvent relever leur niveau de vie et rester dans leur collectivité, ils en sont fiers, ils le montrent à leurs enfants et ils sont propriétaires de leur maison. Ce sont là de très importantes caractéristiques des gens qui sortent de la pauvreté.

Les régions rurales ont besoin de plan économiques globaux comprenant l'accès à la haute vitesse, les sites du Programme d'accès communautaire, des solutions de rechange en matière de transport, des logements abordables au moyen d'une politique de logement social moderne et l'accès à la formation et à l'acquisition de connaissances. Le logement fait partie de nos attributions, et la nécessité d'une stratégie nationale de logement est tout à fait capitale. L'un des programmes les plus appréciés dans tout le pays est le Programme d'aide à la remise en état des logements propriétaires-occupants, ou PAREL, qui subventionne les rénovations et les réparations domiciliaires. La liste d'attente pour ce programme est de six ans. Il s'agit de maisons rurales pour la plupart. C'est un programme extraordinaire qui est insuffisamment financé.

Nous savons aussi que nous devons aller vers les gens. La recherche montre que nombre des habitants de l'île n'ont pas les compétences ni la confiance voulues pour sortir de leur collectivité afin de faire des études postsecondaires, et cela perpétue le cycle de dépendance. Le programme de développement de la petite enfance et Bon départ, un programme d'intervention précoce qui donne d'excellents résultats, contribue à briser le cycle des difficultés d'apprentissage et d'alphabetisation.

Enfin, nous devons continuer de soutenir les programmes communautaires comme l'aide mutuelle entre aînés, où des aînés rendent visite à d'autres aînés qui sont souvent pauvres et isolés chez eux pour converser avec eux et leur offrir leur amitié, ou le réseau de centres de ressources familiaux, qui est financé par le gouvernement fédéral et qui s'adresse aux familles à risque, sans porter de jugements sur elles. Ce sont là d'importants programmes communautaires qui viennent en aide aux pauvres de la province après avoir déterminé qui ils sont.

We are blessed in this province to have a very high percentage of people who still want to volunteer, who still go to church. These important elements help our communities to stay vibrant and to reach into the homes of the most poor.

In summary, rural poverty does exist and it holds our communities back from their full potential. The key in designing appropriate social policy to address poverty is to acknowledge that poverty is complex and that it does exist. Simple one-on-one solutions are not effective. Policy development in this area must be multi-pronged, across our governments and long term in its nature. We have to address economic and community development and include the federal and provincial governments in an integrated way.

**The Chairman:** I was delighted to hear that Prince Edward Island focuses constantly on literacy. Literacy has been the core of everything I have done since I became a senator, and I have spent many a vigorous and happy hour travelling every square inch of this province with your literacy workers. It never gets easier, but you are darn good at it. Thank you for that.

**Senator Mercer:** I will continue the discussion of literacy, because if you want to get the chair's attention you put the word literacy in whatever you say and her ears perk up, for good reason. It is an important issue and one that she has championed.

I want to talk about the cuts that the current government has made to the funding of literacy programs. What effect will that have on Prince Edward Island when we come into the new fiscal year? You have identified literacy as the number one thing to do and the Island has a reputation of trying to address this issue. What happens now that the money has been cut?

**Ms. MacAulay:** My understanding is that the funding that was cut was not going directly to programming, but I could stand to be corrected on that. I think Premier Binns has spoken with some concern about that to the Prime Minister. Money is always an issue, but how we get in and do it is perhaps more important.

I just spent three years at our local college. At Holland College we have a strong adult education program and we had ample research money to try to help people on reading and recovery. With support from Human Resources and Social Development Canada, we approached people on EI to work on this research project around reading. Most people did not think they had a problem. Most were in levels 1 and 2. How do we get people to understand that levels 1 and 2 are not enough, that there is a freedom in being able to read at a higher level? Their coping skills have been so honed over years of faking it.

Nous avons la chance dans notre province d'avoir un pourcentage élevé de gens qui veulent faire du bénévolat, qui vont encore à l'église. Ces importants éléments nous aident à garder nos collectivités bien vivantes et à atteindre les plus pauvres de nos citoyens.

En somme, la pauvreté rurale existe bel et bien et cela empêche nos collectivités de réaliser leur plein potentiel. La clé de la conception d'une bonne politique sociale s'attaquant à la pauvreté consiste à reconnaître l'existence et la complexité de la pauvreté. Les solutions simples au cas par cas ne sont pas efficaces. L'élaboration de politiques dans ce domaine doit être concertée, se faire dans un esprit de collaboration entre gouvernements et être réalisée dans une perspective à long terme. Nous devons nous pencher sur le développement économique et communautaire et faire appel aux gouvernements provincial et fédéral d'une manière intégrée.

**La présidente :** J'ai été ravie d'entendre les représentantes de l'Île-du-Prince-Édouard parler constamment d'alphabétisation. L'alphabétisation a été au cœur de tout ce que j'ai entrepris depuis que je suis devenue sénateur, et j'ai passé de très belles heures avec vos travailleurs de l'alphabétisation lorsque j'ai visité tous les coins et recoins de votre île avec eux. Cela ne devient jamais plus facile, mais vous excellez dans ce domaine. Je vous en remercie.

**Le sénateur Mercer :** Je continuerai de parler d'alphabétisation parce que, si on veut obtenir l'attention de la présidence, il faut placer le mot alphabétisation dans tout ce qu'on dit. Dès qu'on le fait, on voit qu'on a capté son attention, avec raison. C'est une question importante, une cause qu'elle a défendue.

Je voudrais parler des compressions que le gouvernement actuel a apportées aux programmes d'alphabétisation. Quel effet cela aura-t-il sur l'Île-du-Prince-Édouard au cours du prochain exercice financier? Vous avez fait de l'alphabétisation votre priorité, et l'île a la réputation de tenter de résoudre ce problème. Que se passera-t-il maintenant que les fonds ont été supprimés?

**Mme MacAulay :** À ma connaissance, le financement qui a été supprimé n'allait pas directement à la programmation, mais je peux me tromper. Je pense que le premier ministre Binns s'est dit préoccupé par cette question quand il a parlé au premier ministre du pays. On parle toujours d'argent, mais la façon dont nous intervenons et agissons est peut-être plus importante.

Je viens de passer trois ans à notre collège local. Au collège Holland, nous avons un solide programme d'éducation aux adultes et nous disposons de beaucoup d'argent pour la recherche afin d'aider les gens à lire et à se rétablir. Avec le soutien de Ressources humaines et Développement social Canada, nous avons approché des prestataires de l'assurance-emploi pour qu'ils participent à un projet de recherche axé sur la lecture. La plupart des gens ne croyaient pas avoir un problème. La plupart étaient dans les niveaux 1 et 2. Comment pouvons-nous faire comprendre aux gens que les niveaux 1 et 2 sont insuffisants, que la capacité de lire à un degré supérieur nous rend plus libres? Ils ont fini par croire qu'ils n'avaient pas de problème à force de faire semblant.

I think that while money is critical, so is getting the attention of maybe the business community in terms of the lost opportunity. The Irvings have been very successful with education and training right in their workplace. They support their employees and give them time to do the training. Those are more the issues right now, and getting the attention.

We have been at this for a long time, as has the rest of the country, and still we have a 40 per cent literacy problem. We have not made any improvements, so I think that somehow we still do not have it right.

**Senator Mercer:** It is a constant struggle that we all working hard at, but as the population changes and we keep bringing new people to the country the problem will continue to exist.

Unfortunately, the money that was cut may not have been going directly to programs, but it was going to the people who run those programs. If we do not have those people, the programs will suffer.

I will move on to another question. Child care was mentioned. Has the government's new program of \$100 per child per month, \$1,200 per year, had a positive effect on Prince Edward Island? What has it done for families who need full-time professional child care?

**Ms. MacAulay:** The Universal Child Care Benefit brings about \$10 million into our province; that is a sizeable amount of money coming into circulation.

Last week we released our action plan for child care based on the trust money that was provided to us. We are aware that most child care centres increased their costs to parents last July at the time the \$100 commenced. Some of the day cares increased their fee to as high as the \$100 a month and there was of course a push back by parents.

Unlike in the rest of the country, where only 14 per cent of children have access to regulated child care, about 50 per cent of our children have access to child care. Our issue is the sustainability of our child care centres. In the urban areas it is not a problem, but in the rural areas, sustaining them with our seasonal rural economy is a bit of an issue. We announced a program last week that puts about 25 per cent more into that sector on an annual basis. We are still hearing that it is difficult for all parents to get access to the kind of regulated child care they want. Frankly, we are anxious to see how the second component of the government's program will work around helping the business community with the unique things that need to happen to respond to the needs of shift-working families. Our child care centres do not accommodate that sector very well.

La question financière est certes importante, mais il importe aussi d'obtenir l'attention du milieu des affaires quant aux possibilités perdues. La famille Irving a très bien réussi dans son entreprise en formant les gens sur place. Elle soutient ses employés et leur donne du temps pour la formation. C'est plutôt cela le problème maintenant, obtenir l'attention.

Nous travaillons là-dessus depuis pas mal de temps, à l'instar du reste du pays, mais nous avons toujours un problème d'alphabetisation de 40 p. 100. Nous n'avons pas fait de progrès. Force est d'admettre que nous ne faisons pas ce qu'il faut.

**Le sénateur Mercer :** C'est une dure lutte que nous livrons tous sans relâche, mais comme la composition de notre population change à mesure que nous accueillons de nouveaux immigrants, le problème continuera d'exister.

Malheureusement, le financement qui a été supprimé n'était peut-être pas consacré directement aux programmes, mais il était accordé aux gens qui appliquent ces programmes. Si nous ne pouvons plus compter sur ces gens-là, les programmes en souffriront.

Je vais passer à une autre question. On a parlé de la garde d'enfants. Le nouveau programme du gouvernement, qui accorde 100 \$ par enfant par mois, soit 1 200 \$ par année, a-t-il eu des effets bénéfiques à l'Île-du-Prince-Édouard? Qu'a-t-il fait pour les familles qui ont besoin de services de garderie professionnels à plein temps?

**Mme MacAulay :** Grâce à la Prestation universelle pour la garde d'enfants, quelque 10 millions de dollars sont injectés dans la province, ce qui représente pas mal d'argent.

La semaine dernière, nous avons fait connaître le plan d'action pour la garde d'enfants que nous projetons de mettre en œuvre avec l'argent qui nous sera versé. Nous sommes conscients que la plupart des garderies ont relevé les coûts des parents au mois de juillet dernier lorsque le régime de prestations de 100 \$ a commencé. Certaines garderies ont haussé leurs frais de pas moins de 100 \$ par mois, ce à quoi les parents se sont bien sûr opposés.

Contrairement au reste du pays, où seulement 14 p. 100 des enfants ont accès aux garderies réglementées, près de la moitié de nos enfants ont accès aux garderies. Notre problème, c'est la durabilité de nos garderies. Dans les villes, ce n'est pas un problème, mais dans les régions rurales, c'est un problème à cause du caractère saisonnier de l'économie. Nous avons annoncé la semaine dernière un programme en vertu duquel nous consacrons 25 p. 100 d'argent de plus environ à ce secteur en rythme annuel. Nous entendons encore qu'il est difficile pour tous les parents d'obtenir l'accès aux services de garderie réglementés qu'ils veulent. Franchement, nous avons hâte de voir comment la deuxième composante du programme gouvernemental aidera le milieu des affaires en ce qui concerne la satisfaction des besoins des familles qui travaillent par postes. Nos garderies ne sont pas bien adaptées à ce secteur.

**Senator Mercer:** As an Atlantic Canadian, I recognize the need to preach in Ottawa about the need for decentralization of government departments and services. Prince Edward Island is the Petri dish for this; you have a unique situation. I would appreciate hearing your comments, and I will ask others throughout the day to comment also on the positive and/or negative effects of having Veterans Affairs Canada come to Charlottetown and the GST centre in Summerside.

**Ms. MacAulay:** You may be aware of a report that was completed by Veterans Affairs Canada about two years ago, which showed that there certainly was an economic benefit. Many of my colleagues and friends have gone to work at Veterans Affairs Canada. I think it has been hard on their personal life because of the travelling back and forth. The centre of the universe is still Ottawa when it comes many of their issues. Some of those employees are encumbered by having to make three trips to Ottawa every week, and that does not change. We have to take into account the effect on their lifestyle.

However, we have seen a shift in our culture. The numbers of English and French-speaking people have changed because of Veterans Affairs Canada in particular, and that has been very positive for our community. I think it has added a lot to P.E.I. It is an asset. Many of our leaders within the volunteer sector are from the federal government. Also, it has been quite beneficial to have good paying jobs. Altogether it has been very positive.

**Senator Peterson:** You indicated that in 1931, 63 per cent of the people lived on farms and now only 4.5 per cent do. Has the footprint of the rural area changed since that time? Are we still talking about the same number of acres or has urban sprawl taken some of the land?

**Ms. MacAulay:** I do not know exactly. I do know that only 30 years ago, Souris Line Road, where I grew up, was a prosperous community of dairy farms. My brother still farms, but he has moved from dairy to potatoes. Souris Line Road is a sad-looking community now because it does not have the level of beautiful, well-kept farms that it used to. It has a lot of land that is flat and growing potatoes.

My sister and her husband grow potatoes in Fortune, which is a beautiful, pristine area of the province. Many individuals are buying up shore property and they do not like the spraying schedule. It has been a real challenge to have urban or part-time individuals retiring in our rural communities and exerting their influence over farming practices. Some of it is good, mind you, but very frustrating for the farmers nevertheless.

Certainly there has been an incredible change.

**Senator Peterson:** You did not mention food banks in your report. Do you have food banks, and how prevalent would they be?

**Le sénateur Mercer :** En tant que Canadien de l'Atlantique, je reconnais qu'il faut faire valoir à Ottawa la nécessité de la décentralisation des ministères et services gouvernementaux. L'Île-du-Prince-Édouard est une boîte de Pétri pour cela en raison de sa situation particulière. Je voudrais bien entendre vos observations, et je demanderai à d'autres durant la journée de parler des effets positifs et négatifs de la venue des Affaires des Anciens combattants à Charlottetown et au centre de la TPS à Summerside.

**Mme MacAulay :** Vous connaissez peut-être un rapport qui a été produit il y a deux ans environ par Affaires des Anciens combattants Canada et qui montrait que cela avait certainement eu des effets bénéfiques sur le plan financier. Nombre de mes amis et de mes collègues sont allés travailler à Affaires des Anciens combattants Canada. Je pense que cela a été difficile pour leur vie personnelle parce qu'ils devaient se déplacer sans cesse. Le centre de l'univers est toujours Ottawa en ce qui concerne nombre de ces questions-là. Certains de ces employés souffrent de devoir faire trois voyages par semaine à Ottawa, et cela ne change pas. Nous devons tenir compte de ce que cela représente pour leur style de vie.

Cependant, nous avons constaté un changement dans notre culture. Le nombre de francophones et d'anglophones a changé à cause d'Affaires des Anciens combattants Canada en particulier, et cela a eu des effets très bénéfiques pour notre collectivité. Je pense que cela a beaucoup enrichi l'Î.-P.É. C'est un atout. Nombre de nos leaders du secteur du bénévolat viennent du gouvernement fédéral. En outre, il a été assez bénéfique d'avoir des emplois bien rémunérés. Dans l'ensemble, cela a été très bénéfique.

**Le sénateur Peterson :** Vous avez dit qu'en 1931, 63 p. 100 des gens vivaient à la ferme et qu'aujourd'hui il n'y a plus que 4,5 p. 100 qui le font. Est-ce que l'étendue du secteur rural a changé depuis? Le secteur rural a-t-il la même étendue ou est-ce que l'étalement urbain a commencé àempiéter sur lui?

**Mme MacAulay :** Je ne sais pas exactement. Je sais toutefois qu'il y a seulement 30 ans, Souris Line Road, où j'ai grandi, formait une communauté de fermes laitières prospère. Mon frère possède toujours une ferme, mais il est passé de la production laitière à la culture de la pomme de terre. Souris Line Road est triste à voir maintenant, parce qu'il n'y a plus autant de belles fermes bien entretenues qu'avant. Les beaux prés ondoyants ont été remplacés par des champs de pommes de terre tout plats.

Ma sœur et son mari cultivent la pomme de terre à Fortune, qui est une belle région vierge de la province. Beaucoup de gens achètent des terrains sur le bord de la mer et ils n'aiment pas le calendrier de pulvérisation. Quand ils viennent s'établir à temps plein ou à temps partiel dans nos collectivités, les citoyens exercent des pressions sur les agriculteurs. Dans certains cas, l'influence des citoyens est bénéfique, mais il reste que c'est très irritant pour les agriculteurs.

Certes, il y a eu des changements incroyables.

**Le sénateur Peterson :** Vous n'avez pas parlé les banques alimentaires dans votre rapport. Y a-t-il des banques alimentaires chez vous? Si oui, sont-elles très fréquentées?

**Ms. MacAulay:** We do have food banks and, unfortunately, they are well used. We have a soup kitchen. The Salvation Army is alive and well in both Charlottetown and Summerside. There are nearly-new shops in our smaller communities. Our churches offer a lot during the Christmas season and at other times.

**Senator Peterson:** Is it mostly urban or rural?

**Ms. MacAulay:** Visibly it is urban, but on a smaller scale maybe the churches in our rural areas are still offering that kind of help. If people cannot make it to the next cheque, whether that is financial assistance or another type of cheque, they will avail themselves of the local church to ask for help. That still happens a lot.

**Senator Callbeck:** Has the demand at food banks gone up much in the last five years or is it stable?

**Ms. MacAulay:** I understand the demand has gone up. Sometimes they have been very effective and the community has been supportive in the outpour of support. I do not want to diminish the need, but I often think supply creates the demand a little bit too. Unfortunately, when you speak to the manager of the food bank in Charlottetown he sees more and more of our younger families getting support from the food bank.

We are hoping to get an increase in the allowance for food under the Financial Assistance Program. It has not been increased for four years. We know that that needs to change.

You ask what is wrong that the farmers still are not surviving. We are trying to put enough money into financial assistance, but \$1.5 million, which is a lot of money in a small budget, would represent only about a bag of apples a week for a family with the number of cases we have. It takes a lot of money to go around. One reason is the cost of vegetables and fruit at the grocery store — not what the orchard grower would get, but rather the cost at the store. Especially at this time of year, the cost of vegetables and fruit is prohibitive. I expect families with small children are buying fruit and vegetables at the grocery store and then going to the food bank to get their staples. That would be my guess.

**Senator Callbeck:** You mentioned an improvement plan for rural homes and that you have a six-year waiting list. How many people, roughly, would be on that list? How many can you do in a year?

**Ms. MacAulay:** I am trying to remember how many we do a year. CMHC administers that program, and it is funded 75 per cent by the federal government and 25 per cent by the province. I believe we do fewer than 100, but it is a sizeable amount when you consider that we have a five or six year waiting period and you need a new roof on your house. They are queued based on priority, but it is unacceptable. Getting on the list

**Mme MacAulay :** Nous avons bien des banques alimentaires et, malheureusement, elle sont très fréquentées. Nous avons des soupes populaires. L'Armée du Salut est toujours bien vivante tant à Charlottetown qu'à Summerside. Il y a des magasins d'articles d'occasion dans nos plus petites localités. Nos églises ont beaucoup de choses à offrir durant le temps de Noël et d'autres périodes de l'année.

**Le sénateur Peterson :** Est-ce surtout urbain ou rural?

**Mme MacAulay :** Visiblement, c'est surtout urbain, mais, à une plus petite échelle, peut-être que les églises des régions rurales offrent toujours ce genre d'aide. Si les gens manquent d'argent jusqu'au prochain chèque, qu'il s'agisse d'un chèque d'aide sociale ou d'un autre genre de chèque, ils peuvent s'adresser à l'église locale pour obtenir de l'aide. Cela se produit encore beaucoup.

**Le sénateur Callbeck :** La demande aux banques alimentaires a-t-elle beaucoup augmenté depuis cinq ans ou est-elle stable?

**Mme MacAulay :** Je crois savoir que la demande a augmenté. Parfois, les secours ont été très efficaces, et la population a été généreuse. Je ne veux pas atténuer les besoins, mais je pense souvent que l'offre crée aussi un peu la demande. Malheureusement, quand on parle au gestionnaire de la banque alimentaire de Charlottetown, il nous dit que de plus en plus de jeunes familles ont recours à la banque alimentaire.

Nous espérons obtenir une hausse des allocations pour la nourriture dans le cadre du Programme d'aide financière. Ces allocations n'ont pas augmenté depuis quatre ans. Nous savons que cela doit changer.

Vous voulez savoir ce qui ne va pas parce que les agriculteurs n'arrivent toujours pas à survivre. Nous essayons de mettre assez d'argent dans l'aide financière, mais 1,5 million de dollars, ce qui est une forte somme pour un petit budget, représenteraient seulement un sac de pommes par semaine pour une famille avec le nombre de cas que nous avons. Il faut beaucoup d'argent pour répondre à la demande. Une raison a trait au coût des légumes et des fruits au magasin d'alimentation — pas ce que toucherait le pomiculteur, mais plutôt le coût au magasin. Plus particulièrement en cette période de l'année, les prix des fruits et légumes au magasin d'alimentation sont prohibitifs. Je suppose que les familles ayant de jeunes enfants achètent leurs fruits et légumes au magasin d'alimentation, puis vont à la banque alimentaire pour les aliments de base. C'est ce que je pense.

**Le sénateur Callbeck :** Vous avez parlé d'un plan d'amélioration des maisons rurales et d'une liste d'attente de six ans. Combien de gens peut-il y avoir sur cette liste? Combien de dossiers peuvent-ils être traités en une année?

**Mme MacAulay :** J'essaie de me souvenir combien de dossiers nous traitons en une année. La SCHL gère ce programme, qui est financé à 75 p. 100 par le gouvernement fédéral, et à 25 p. 100, par la province. Je crois que nous en traitons pas moins de 100, mais c'est un nombre appréciable, compte tenu que nous avons une période d'attente de cinq ou six ans et que les intéressés ont besoin d'un toit sur leur maison.

indicates that you have a need already. Often the people on the list are our seniors in particular who are living still in the old home. There would be 500 or 600 people easily on that list.

**Senator Callbeck:** Is that right? I know there is a demand, because I have had people talking to me about it.

**Ms. MacAulay:** You would hear it through the RRAP program, senator.

**Senator Callbeck:** When you spoke about comprehensive economic plans for rural areas, you mentioned access to training and skills development. Certainly the statistics that Ms. Noonan showed us earlier indicate that that is very much needed because of all the new jobs requiring more skills and education. Have you got any ideas about how we should be doing that or what the federal government's role might be?

**Ms. MacAulay:** When I was at the college I took great interest in seeing who went for adult training. Often people who have had a bad experience in the educational system, which is many of the people we are referring to, do not go for adult training. There are those who just want to learn for the sake of learning, but most people need to see the relationship between education, skills development and training on the one hand and where it can take them in their job or in the economy on the other. Without that connection, I am not sure how helpful it is. We would see the number of people at the college going for adult education, but it was not often the people who were on the fish plant line. Some might have gone because they had to in order to keep their EI, but that is the wrong motivator. Somehow we have to make the connection between training and employment. Some of the western provinces have done interesting work on essential skills development where, if you want to be a truck driver for example, they identify the literacy and numeracy skills needed for that profession and then train you to that level. Then people see an outcome for the training. They see what they are driving toward, as opposed to just another bad experience. That would seem to be an appropriate motivator that I could imagine, senator.

**Senator Mahovlich:** Is there a country that you look up to for an example in the way they handle their poverty? Do they do a better job than we do? In the 1950s I was in Chicago's skid row and there were lineups miles long of soup lines. Somehow they got rid of that. They put a highway through there. They solved that problem. I am wondering if we are on the right track here in Canada.

La liste est dressée par ordre de priorité, mais c'est inacceptable. Le simple fait que l'on soit inscrit sur la liste signifie qu'il y a déjà un besoin. Souvent, les gens sur la liste sont des aînés qui vivent encore dans leur vieille maison. Il y aurait facilement 500 ou 600 personnes sur cette liste.

**Le sénateur Callbeck :** Ah oui? Je sais qu'il y a une demande parce que des gens me l'ont dit.

**Mme MacAulay :** Vous le sauriez par l'entremise du Programme d'aide à la remise en état des logements propriétaires-occupants, madame le sénateur.

**Le sénateur Callbeck :** Quand vous avez parlé de plans économiques globaux pour les secteurs ruraux, vous avez mentionné l'accès à la formation et au perfectionnement. Certes, les statistiques que Mme Noonan nous a montrés plus tôt confirment que cela est très nécessaire en raison de tous les nouveaux emplois qui requièrent plus de connaissances. Avez-vous une idée de ce que nous devrions faire ou de ce que devrait être le rôle du gouvernement fédéral?

**Mme MacAulay :** Lorsque j'étais au collège, je me suis vivement intéressée à la question de savoir qui s'inscrivait à l'éducation permanente. Souvent, des gens qui ont eu de mauvaises expériences avec le système d'éducation, et c'est le cas de bien des gens dont nous parlons, ne s'inscrivent pas à des programmes d'éducation des adultes. Il y en a qui veulent apprendre uniquement pour le plaisir de la chose, mais la plupart des gens doivent voir le lien entre l'éducation, l'acquisition de connaissances et la formation, d'une part, et ce que cela peut leur apporter dans leur travail ou sur le plan économique, d'autre part. S'ils ne prennent pas conscience de ce lien, je doute de l'utilité de l'éducation des adultes pour ceux-là. On voyait des gens au collège suivre des programmes d'éducation des adultes, mais ce n'était pas souvent des gens qu'on voyait dans les usines de transformation du poisson. Certains le faisaient peut-être parce qu'ils devaient le faire pour continuer de toucher de l'assurance-emploi, mais ce n'est pas une bonne raison. Nous devons donc établir clairement le lien entre la formation et l'emploi. Certaines provinces de l'Ouest ont fait du travail intéressant en matière d'acquisition de connaissances essentielles en déterminant, par exemple, que pour être camionneur, il fallait avoir certaines capacités à lire, à écrire et à compter, et en aidant ensuite les intéressés à acquérir ces connaissances. Les intéressés voient ainsi clairement le lien entre la formation et leur emploi. Ils savent pourquoi ils étudient, ce qui leur permet d'éviter une autre mauvaise expérience. Il me semble que cela est plus de nature à les motiver, ne croyez-vous pas madame le sénateur?

**Le sénateur Mahovlich :** Y a-t-il un pays qui vous sert de modèle quant au traitement de la pauvreté? Ce pays réussit-il mieux que nous? Dans les années 1950, je vivais dans un quartier malfamé de Chicago où il y avait des queues d'un mille de long aux soupes populaires. La situation a été corrigée. Ils ont construit une route là-bas. Ils ont résolu le problème. Je me demande si nous sommes sur la bonne voie ici, au Canada.

**Ms. MacAulay:** I do not have a particular country, but I have begun to look. We know that Ireland has done something right even though it has been highly fiscally supported by the EU community.

**Senator Mahovlich:** What about Norwegian countries?

**Ms. MacAulay:** Looking at what Ireland has done in education and what Finland has done in terms of the emphasis on family, I think what is right in a community is a well-educated, functional family, and perhaps everything else goes from there. We want to see families that are not so strapped, that recognize when they are stressed and understand that they have to do something about it, that understand the importance of spending time with their children and modeling reading to them. Statistics Canada's most recent report mentioned parents' spending 45 minutes — it may not sound like a lot, but consider how little now is spent with our children.

The emphasis has to be on family and on education. Premier Binns is very committed to the economic strategy, and I will say to him and to the staff that if we can get people healthy and make them feel that they are contributors to our society, our economy will run. Which comes first in this instance? We are a country preoccupied now by economic growth, I think at the cost of the foundation, the family. If we restore the balance needed there, our economy will grow even more.

**Senator Mahovlich:** There are many changes in Ireland's tax laws. Their population has increased from 3 million up to 5 million people.

**Ms. MacAulay:** As I understand it, they are now the gateway into Europe, and there are incentives to get Bill Gates and his companies and other such companies into Europe through Ireland, which is smart of them.

**Senator Mahovlich:** They have incentives for people like Bill Gates.

**Ms. MacAulay:** Absolutely. They also have incentives for people to go to education. They stream people in the latter part of high school, telling you that you will be a tradesperson whether you like it or not or you will get a science degree and they will pay you to do that. I do not think I support that. However, they have a much greater emphasis, perhaps, on education.

**Senator Gustafson:** I had the privilege of sharing an apartment with your premier, Pat Binns, who, incidentally, comes from Radville, Saskatchewan. He is in good shape to put this province right on the map. You can tell him that if you happen to get the opportunity.

**Ms. MacAulay:** I will.

**Senator Gustafson:** There is a phenomenal thing happening in agriculture across Canada and that is ethanol. Has your province some opening for that kind of thing?

**Mme MacAulay :** Aucun pays en particulier pour l'instant, mais j'ai commencé à regarder. Nous savons que l'Irlande a fait du bon travail à cet égard. Ce pays avait toutefois bénéficié d'une importante aide budgétaire de l'Union européenne.

**Le sénateur Mahovlich :** Quelle est la situation en Norvège?

**Mme MacAulay :** Compte tenu de ce que l'Irlande a fait en matière d'éducation et la Finlande dans le domaine de la famille, je crois pouvoir dire que ce qui importe dans une collectivité, c'est une famille bien éduquée et fonctionnelle. Tout le reste découle peut-être de cela. Nous voulons voir des familles qui ne sont pas trop coincées, qui reconnaissent les effets du stress et comprennent qu'elles doivent réagir, et qui comprennent l'importance de passer du temps avec leurs enfants et de les initier à la lecture. Selon les données du plus récent sondage mené par Statistique Canada, les parents y consacrent 45 minutes, ce qui vous semble probablement bien peu, mais les parents d'aujourd'hui ont peu de temps à passer avec leurs enfants.

Ce qui importe avant tout, c'est la famille et l'éducation. Le premier ministre Binns tient résolument à la stratégie économique, et dans ce sens, je suis d'avis que si nous pouvons assurer la santé de nos gens et leur faire sentir que leur contribution est importante pour notre société, notre économie roulera bien. Qu'est-ce qui devrait primer à cet égard? Notre pays se préoccupe grandement de la croissance économique, au détriment de la base qui doit être la famille. Si nous pouvons rétablir l'équilibre à cet égard, notre économie n'en sera que plus florissante.

**Le sénateur Mahovlich :** De nombreux changements ont été apportés aux lois fiscales en Irlande. La population de ce pays est passée de 3 à 5 millions de personnes.

**Mme MacAulay :** Si j'ai bien compris, l'Irlande est devenue la porte d'entrée de l'Europe et des mesures incitatives ont été adoptées pour attirer Bill Gates et diverses compagnies en Europe en passant par l'Irlande, ce qui est très intelligent.

**Le sénateur Mahovlich :** Ils ont prévu des mesures incitatives pour des gens comme Bill Gates.

**Mme MacAulay :** Tout à fait. Ils ont également prévu des mesures pour encourager les gens à poursuivre leurs études. Ils les mènent jusqu'à la fin de leurs études secondaires, leur disant qu'ils deviendront vendeurs, qu'ils le veulent ou non, ou encore qu'ils obtiendront un diplôme dans un domaine scientifique ou autre et qu'ils seront payés pour le faire. Je ne suis pas certaine d'être d'accord avec cela, mais je dirais qu'ils insistent probablement beaucoup plus que nous sur le volet de l'éducation.

**Le sénateur Gustafson :** J'ai eu le privilège de partager un appartement avec votre premier ministre, Pat Binns, qui en passant vient de Radville, Saskatchewan. Il est en bonne voie de faire connaître sa province à l'extérieur. Vous pourrez lui dire si vous en avez l'occasion.

**Mme MacAulay :** Je n'y manquerai pas.

**Le sénateur Gustafson :** Il y a actuellement un débouché extraordinaire dans le domaine de l'agriculture au Canada, l'éthanol. Votre province est-elle prête pour ce genre de défi?

**Ms. MacAulay:** I do not know enough about it, senator, but there have been recent initiatives to build an ethanol plant here. Some of the environmental organizations are concerned that it is just one step up, that it is not very environmentally friendly compared maybe to wind, but there is great interest. An entrepreneur is pursuing it and it has been in the press recently, but I do not know the details.

**Senator Gustafson:** What would they use for the raw material? Potatoes?

**Ms. MacAulay:** Yes, potatoes, and maybe the sugar beet as well. A company has been prospecting in the Georgetown area and talking with farmers to see if there is an interest in growing sugar beets.

**Senator Gustafson:** With 1,800 farmers and the opportunity that you would have on this island, you could become almost self-sufficient in energy, which would be a tremendous, unbelievable boost.

**Ms. MacAulay:** Yes.

**Senator Gustafson:** I would encourage that kind of direction.

**Ms. MacAulay:** For a long time there has been a growing emphasis on alternative energy sources, because for the most part we are reliant on New Brunswick. Our windmill centres in the east and the west are certainly a tremendous asset. Government does have a strategy of significant diversion by 2015. It is an ambitious agenda, but that is the plan.

**Senator Peterson:** Is there any First Nations impact on your province?

**Ms. MacAulay:** Yes. We have a very small First Nations community, about 1,000 people. This community has the same issues as First Nations communities across the country — many children and families that are in need of support. It does not get on our radar screen perhaps as much as it does in the west, but the same issues exist.

**The Chairman:** Thank you very much, Ms. MacAulay, for appearing here today. We wish you good luck with your future work.

Senators, we now welcome Rory Francis, Executive Director of PEI BioAlliance.

**Rory Francis, Executive Director, PEI BioAlliance:** Madam Chairman, it is a pleasure to be here this morning. I also welcome everyone to Prince Edward Island, and I appreciate this Senate committee taking the time to be here on this very important subject.

**Mme MacAulay :** Je ne connais pas suffisamment ce dossier pour vous donner des précisions, mais je sais qu'il y a des projets en vue de la construction d'une usine d'éthanol. Certains organismes environnementaux craignent que cela n'apporte qu'une maigre amélioration et ne soit pas aussi écologique que l'énergie éolienne, mais cela suscite tout de même un grand intérêt. Je sais qu'il y a un entrepreneur qui travaille dans ce dossier. Les médias en ont parlé dernièrement, mais je ne connais pas les détails.

**Le sénateur Gustafson :** Quelle serait leur matière première? La pomme de terre?

**Mme MacAulay :** Oui. La pomme de terre et peut-être aussi la betterave à sucre. Je sais qu'il y a une entreprise qui a fait de la prospection dans la région de Georgetown et rencontré les agriculteurs pour évaluer leur intérêt pour la culture de la betterave à sucre.

**Le sénateur Gustafson :** Avec 1 800 agriculteurs et toutes les possibilités que présente l'Île, vous pourriez presque atteindre l'autonomie énergétique, ce qui serait un stimulant extraordinaire.

**Mme MacAulay :** Tout à fait.

**Le sénateur Gustafson :** Je suis en faveur d'un tel projet.

**Mme MacAulay :** Nous cherchons depuis longtemps des sources d'énergie de rechange parce que nous dépendons en grande partie du Nouveau-Brunswick à cet égard. Les parcs éoliens de l'Est et de l'Ouest de la province constituent bien sûr un élément important. Le gouvernement a mis sur pied une stratégie qui prévoit une importante réaffectation d'ici 2015. C'est un programme ambitieux, mais c'est ce qui est prévu.

**Le sénateur Peterson :** Cela entraînera-t-il des répercussions pour les Premières nations dans votre province?

**Mme MacAulay :** Oui. Nous avons une toute petite communauté autochtone qui compte environ 1 000 personnes. Les problèmes sont sensiblement les mêmes dans cette collectivité que partout ailleurs au pays, c'est-à-dire que bon nombre d'enfants et de familles ont besoin d'aide. La situation ne suscite peut-être pas autant d'intérêt que ce qui se passe dans l'Ouest, mais nous y retrouvons les mêmes problèmes.

**La présidente :** Je vous remercie beaucoup de votre témoignage madame MacAulay. Nous vous souhaitons bonne chance dans toutes vos entreprises.

Honorables sénateurs, nous accueillons maintenant M. Rory Francis, directeur exécutif chez PEI BioAlliance.

**Rory Francis, directeur exécutif, PEI BioAlliance :** Madame la présidente, c'est un grand plaisir pour moi d'être ici ce matin. Je tiens également à vous souhaiter la bienvenue à l'Île-du-Prince-Édouard. Je remercie les membres du comité sénatorial d'avoir pris le temps de venir nous rencontrer pour discuter de cette question très importante.

I have copies of a slide deck that you can peruse at your leisure. I will not go through each slide individually. I will just hit on some of the key messages and leave more time for discussion than presentation.

I have perhaps a little different take on what you may have been hearing in your travels across the country on this topic, in that the main premise of my presentation today is that we need to prevent rural poverty, as opposed to having the difficult job of dealing with symptoms after the fact. Senator Fairbairn and I were talking about prevention earlier, and I will come back to a topic that is also important. In fact, I would offer that the Senate is the appropriate body in Canada to be thinking about the preventative side of public policy, because having to deal with the crisis of the moment seems to be the job of the House of Commons and the government of the day and all too often there just is not the energy left to think about the preventative side. Prevention does not get the headlines in nearly the same way as does reacting to crisis situations and being seen to respond to issues of the day. Therefore, the Senate has a very appropriate role in thinking about poverty in terms of prevention and not only in terms of how to address problems after the fact.

I would start off by saying that governments must be prepared to invest in new economic infrastructure in rural communities if we are going to be able to break the vicious circle of reduced economic opportunity, reduced job opportunities, increased out-migration, reduced population density, lack of critical mass to support key infrastructure, which leads to rural poverty. I really like the graph in I believe your second report that showed that cycle. We are trying here in Prince Edward Island to reverse that cycle before it gets a foothold. It is extremely difficult. If you do not break the cycles early, or prevent them from happening, it is very difficult to turn them around after the fact. It is awfully difficult for communities to recover once they have started in the downward spiral.

That is what we are trying to do here in P.E.I. Over the next 10 to 15 years, the Atlantic region will be facing difficult, shifting demographics: the population is aging and declining, and you have seen the demographics for the labour force. There are serious signs on the horizon that Atlantic Canada's ability to sustain businesses and to sustain communities will be much challenged over the next 10 to 15 years. The Conference Board of Canada is predicting dire economic and social results for the region if something is not done. There is no point in waiting until we are in that situation and then saying, "Gee, we need to do something to reverse this trend." The time to act on these matters is now.

I would like to speak to the approach. How can we put public policy instruments and investments in place that can avoid and reverse a trend that is already well established as the direction we

J'ai ici des copies d'un jeu de transparents que vous pourrez consulter à votre guise. Je ne reverrai pas systématiquement chacun d'entre eux. Je me contenterai d'en présenter les principaux points afin de pouvoir consacrer davantage de temps à la discussion.

Je vous présenterai peut-être les choses sous une optique un peu différente de tout ce que vous avez entendu ailleurs au pays à ce sujet puisque mon intervention d'aujourd'hui porte principalement sur la prévention de la pauvreté rurale plutôt que sur la difficulté de soulager les symptômes après coup. Le sénateur Fairbairn et moi avons discuté de la question de la prévention et je reviendrai sur un sujet qui est également important. Je vous dirais que le Sénat est en fait le mieux placé au pays pour se pencher sur l'aspect de la prévention dans la politique publique, puisque la Chambre des communes et le gouvernement en place doivent au quotidien faire face aux diverses situations de crise et qu'il ne leur reste souvent pas assez d'énergie pour songer à la prévention. Cet aspect est loin d'attirer autant d'attention que les interventions en temps de crise et la nécessité d'être perçu comme répondant adéquatement à la situation. Le Sénat a donc un rôle très important à jouer en se penchant sur le problème de la pauvreté du point de vue de la prévention et non seulement des mesures qui peuvent aider à soulager les problèmes existants.

Je dirai tout d'abord que les gouvernements doivent être prêts à investir pour la mise au point d'une nouvelle infrastructure économique dans les collectivités rurales si nous voulons pouvoir briser le cercle vicieux des faibles avenues de développement économique et du manque d'emplois, de l'augmentation de la migration de sortie, de la réduction de la densité de la population et du manque de masse critique permettant d'appuyer l'infrastructure de base, qui sont tous des problèmes qui mènent à la pauvreté des régions rurales. J'ai beaucoup aimé le graphique qui présentait ce cycle dans votre deuxième rapport je crois. Ici à l'Île-du-Prince-Édouard, nous essayons de renverser la vapeur avant que la situation ne devienne irréversible. C'est très difficile. Si l'on ne fait rien pour briser le cycle ou même l'empêcher de s'installer, il devient presque impossible de le faire par la suite. Il est extrêmement difficile pour les collectivités de reprendre pied une fois la spirale descendante amorcée.

C'est ce que nous essayons de faire ici à l'Île. Au cours des 10 à 15 prochaines années, la région de l'Atlantique fera face à un grave problème démographique puisque la population vieillit et diminue, sans compter les données relatives à la main-d'œuvre. Il y a d'importants signes qui permettent de croire que le Canada atlantique aura beaucoup de mal à assurer le maintien des entreprises et des collectivités au cours des 10 à 15 prochaines années. Le Conference Board du Canada prévoit que si l'on ne fait rien pour améliorer la situation, cette région subira des conséquences économiques et sociales très importantes. Il ne sert à rien d'attendre de nous trouver dans cette situation pour dire « Nous devons vraiment faire quelque chose pour renverser la vapeur. » C'est maintenant qu'il faut agir.

J'aimerais dire quelques mots sur les mesures à prendre. Comment pouvons-nous mettre en place des outils de politique gouvernementale qui permettraient d'empêcher la création d'une

are going in Atlantic Canada, if we do not have an opportunity to re-establish our economic platform? I will use Prince Edward Island's bioscience cluster as an emerging example of an approach that we think is working and can work as a means of re-establishing a basis for an economy in what is definitely a rural part of Canada.

Bioscience use of biological materials, processes and technologies in the development of new products is a relatively new sector of the economy, producing products for health, nutrition, materials, bioenergy, environmental remediation and so on. It is still very early days in the application of these technologies to societal needs, but already biotechnology and bioscience are making a very big contribution in many areas.

In Canada, generally, we have a choice. The application of biotechnology and bioscience to needs in society will happen. It is already happening. The only question is whether Canada wants to be a participant in the development and the innovation of new products and these new technologies and thus capture that value for the Canadian economy. Or will we just be the buyers of the results, the better ideas and the better products, while other parts of the world will be where the innovations, the new products and the new economic opportunities happen?

Successful participation in the bioeconomy as a provider of those innovative products requires a very strong research and development foundation. It requires entrepreneurial companies and the support of public policy. Some would say that that means that only big players like Boston, San Diego, Toronto, Montreal and Vancouver can be competitive in the biotech sector. We are here to say that that is not the case, that there are opportunities for the rural parts of Canada. If done properly and in an organized way, bioscience clusters that have a market focus based on strong science and solid companies can be effective and can be the foundation for new economic growth in parts of Canada other than the large centres.

Slides 3, 4 and 5 give a quick statement on the Prince Edward Island BioAlliance. We are a not-for-profit corporation which has been formed as the facilitating structure for the work of business, research and government agencies all growing in the same direction to build a bioscience cluster in P.E.I. Our board of directors is made up of a consortium of business, research, academic organizations and government. It is a unique model in the country for bioscience and cluster development, but one that to date has been effective in making sure that we are very focused and have a plan that everyone builds on.

tendance ou de renverser une tendance existante comme ce qui se dessine pour le Canada atlantique, si nous n'avons pas la possibilité de rétablir notre programme économique? Je parlerai de l'établissement d'une grappe en biosciences à l'Île-du-Prince-Édouard qui constitue, à mon avis, un exemple d'approche qui pourrait rétablir une base de développement économique dans une partie du Canada résolument rurale.

L'utilisation bioscientifique des matériaux, processus et technologies biologiques pour le développement de nouveaux produits est un secteur relativement nouveau de l'économie. On utilise les biosciences pour la production de produits de santé, de nutrition, de matériaux divers et de bioénergie, ainsi que pour la remise en état de l'environnement et ainsi de suite. L'application de ces technologies pour répondre aux divers besoins de la société est plutôt récente, mais la biotechnologie et les biosciences jouent un rôle important dans bon nombre de secteurs.

Au Canada, nous avons généralement le choix. Nous en viendrons à utiliser la biotechnologie et les biosciences pour répondre aux besoins de la société. Cela se produit déjà d'ailleurs. Il reste à déterminer si le Canada veut participer au développement et à l'innovation de ces nouveaux produits et de ces nouvelles technologies et en faire profiter l'économie canadienne ou si nous nous contenterons tout simplement de tirer avantage des résultats engendrés, des meilleures idées et des meilleurs produits, alors que d'autres pays participeront à la mise au point des innovations, des nouveaux produits et des nouvelles avenues de développement économique.

Pour pouvoir participer activement à la bioéconomie en tant que fournisseur de ces produits innovateurs, nous devons pouvoir compter sur une solide base en matière de R-D. Nous devons pouvoir nous appuyer sur des entreprises et des politiques gouvernementales solides. Certains avanceront sans doute que cela signifie que seuls des joueurs importants comme Boston, San Diego, Toronto, Montréal et Vancouver, pourront soutenir la concurrence dans le secteur biotechnologique. Nous sommes ici pour dire que ce n'est pas le cas et que les régions rurales du Canada ont également un rôle à jouer à cet égard. Si les choses sont faites de façon adéquate et organisée, les grappes en biosciences, qui tiennent compte des besoins du marché et dépendent de connaissances scientifiques solides et d'entreprises fortes, peuvent s'avérer efficaces et servir de base à la nouvelle croissance économique dans certaines parties du Canada à l'extérieur des grands centres.

Les transparents 3, 4 et 5 présentent les grandes lignes de la Prince Edward Island BioAlliance. Nous sommes une société sans but lucratif qui a été mise sur pied pour faciliter le travail des entreprises et des services gouvernementaux et de recherche travaillant à la création d'une grappe en biosciences à l'Île. Notre conseil de direction est formé d'un consortium d'entreprises, de groupes de recherche et d'organismes universitaires et gouvernementaux. C'est un modèle unique au pays dans le domaine des biosciences et de création de grappes et ce modèle a donné de bons résultats jusqu'à maintenant pour garantir que nos énergies sont bien ciblées et que nous disposons d'un plan sur lequel tous peuvent se baser.

On page 3 and the following pages of the slide deck there are graphs that make the case of the changing nature of the economy of rural Canada, in this case Prince Edward Island. The impact of our primary resource industries on the overall economy is declining. Job opportunities are declining, and the demographics are going to create a real crunch for our economy here if new opportunities are not created to reverse those trends.

Geographically, we are limited in Prince Edward Island. There is only so much land base, only so much lobster and fish in the ocean, and we cannot continue to operate in a commodity market on a limited scale. Agriculture is a commodity business. That is not our strength. Thus, we are moving from that limited opportunity to the more limitless opportunity, which is using brain power to create new product opportunities in the bioeconomy.

Page 7 of the deck highlights our vision as a bioscience cluster and the nature of the collaboration happening there. It is important that this is a community-led effort to build a new economy and a new economic opportunity. The community of businesses, research organizations and government agencies is coming together within an organized model to have a plan that we can communicate internally and externally.

The slides on page 8 talk about what it takes in terms of the innovation environment to build a successful cluster. It needs a strong scientific foundation as well as entrepreneurial companies willing to take risk in establishing businesses that will be globally competitive, because that is the nature of this business. The companies are not selling into an Atlantic market or a Canadian market; it is a global market.

The next slides show what we need to create bioscience businesses and to attract bioscience-based businesses to this region and the infrastructure that is required to create job opportunities. We know from experience, even recent experience, that if we can establish in job opportunities that are challenging and well-paying, there is no difficulty for us to attract people here. The good news of the last couple of years has been our ability to attract high quality scientists, and businesses have moved some of their best people and leaders from China and Australia to Prince Edward Island to run their businesses here in our backyard. That has created jobs that span P.E.I. This is not just about Charlottetown; people are working here in research facilities in Victoria by the Sea and people commute to facilities from other parts of P.E.I. There is an impact all across the rural landscape of P.E.I.

On trouve à la page 3 des transparents et dans les pages suivantes des graphiques qui illustrent bien l'évolution de l'économie des régions rurales du Canada et de l'Île-du-Prince-Édouard dans le cas présent. Nos industries du secteur primaire ont de moins en moins d'impact sur l'économie en général. Les perspectives d'emploi sont de plus en plus réduites et l'évolution démographique de la société aura des conséquences très néfastes pour l'économie locale si nous ne trouvons pas le moyen de renverser la tendance.

Du point de vue géographique, nous sommes très limités à l'Île-du-Prince-Édouard. Notre territoire est bien défini, l'océan renferme une quantité donnée de homards et de poissons et nous ne pouvons pas continuer de fonctionner à une échelle restreinte sur le marché des produits de base. L'agriculture est une entreprise de produits primaires. Ce n'est pas là notre force. Nous évoluons donc de ce secteur plutôt restreint vers un secteur beaucoup plus vaste qui est basé sur le pouvoir de l'esprit dans le but de créer de nouveaux produits dans le secteur de la bioéconomie.

Le transparent de la page 7 présente notre vision en tant que grappe en biosciences et la collaboration qui existe à cet égard. Il est important de souligner qu'il s'agit là d'un effort communautaire en vue d'ériger une nouvelle économie et de nouvelles possibilités économiques. Les entreprises, les organismes de recherche et les services gouvernementaux travaillent en collaboration dans le cadre d'un modèle organisé pour mettre au point un plan que nous pouvons transmettre à l'interne comme à l'externe.

Les acétates de la page 8 présentent les exigences dans le domaine de l'innovation afin de pouvoir créer une grappe fonctionnelle. Nous devons pouvoir compter sur une base scientifique forte ainsi que sur des entreprises innovatrices disposées à prendre des risques pour créer des commerces qui pourront soutenir la concurrence à l'échelle internationale puisque c'est la nature même de ce secteur. Ces sociétés ne s'adresseront pas uniquement à un marché restreint au Canada atlantique ou même à tout le Canada, mais bien au marché global.

Les transparents suivants présentent ce dont nous avons besoin pour créer des entreprises de biosciences et attirer des entreprises axées sur les biosciences dans la région, ainsi que l'infrastructure nécessaire pour nous permettre de créer des possibilités d'emploi. Nous savons par expérience, et je parle d'expériences récentes, que si nous pouvons créer des possibilités d'emplois offrant des défis et un salaire intéressant, il ne sera pas difficile d'attirer des gens pour venir travailler ici. Nous avons vu au cours des dernières années que nous étions en mesure d'attirer des scientifiques de haut niveau et que certaines entreprises avaient décidé de transférer certains de leurs meilleurs employés et dirigeants installés en Chine et en Australie pour les envoyer chez nous, ici à l'Île-du-Prince-Édouard. Des emplois ont été créés partout à l'Île, pas seulement à Charlottetown. Des travailleurs locaux ont trouvé de l'emploi dans les installations de recherche de Victoria by the Sea et d'autres viennent d'autres parties de l'Île pour y travailler, ce qui entraîne des répercussions dans toutes les régions rurales de l'Île.

We have also been clear about the targets we have set for our economic growth in terms of jobs opportunities, the scale of our private sector, and the scale of the research and development platform in the province, and we challenge ourselves to reach those targets. Our efforts are focused on particular areas within the big world of bioscience and biotechnology. We feel that you have to be very good at a small number of things at our scale, and that is our approach.

The slides on page 11 indicate our results to date, and you can see the growth in the number of companies that have established here or have moved to Prince Edward Island over the last few years. There are 23 companies with over 650 employees in the sector, which represents about \$60 million in revenue per year. You can also see the growth of the research platform at the University of Prince Edward Island, not counting our new National Research Council facility. The money coming in for research contracts has more than doubled over the last five years.

Page 12 of the slide deck talks about our value proposition and how we communicate to the world what Prince Edward Island has that justifies an investment by business in our bioscience cluster and what else we can bring to create value for companies that are interested in the sector on which we are focusing.

The final two slides are about our recommendations. I want to go back to basics for a moment. I strongly believe that, given the demographic profile of Canada — of Western countries generally but particularly Atlantic Canada — we have been ignoring an important aspect of developing the labour pool: that is, we have not been spending enough time and effort on the basics of literacy and numeracy, starting from the base up. Without many very smart people working in clusters of bioscience or other sectors of the economy, we will simply not be competitive. We are leaving way too many people on the edge of the opportunity because we are not supporting families early in establishing sound literacy and numeracy skills. P.E.I. programs like Best Start are outstanding in North America and need to be supported. Programs that support parents from day one of a child's life to make sure that parenting and further supports are there to ensure literacy and numeracy skills are basic. With respect to school achievement, I believe that we do not put enough emphasis on the importance of the quality of education that our children need in Canada if we are to be competitive in the global economy. This applies to rural Canada at least as much, if not more, as to any other part of the country.

Nous avons également été très clairs sur les objectifs que nous nous sommes fixés en ce qui a trait aux possibilités d'emploi, à l'importance de notre secteur privé et au niveau de notre programme de R-D dans la province et nous nous mettons au défi d'atteindre ces objectifs. Nos efforts portent sur certains secteurs précis du grand monde des biosciences et de la biotechnologie. Nous sommes d'avis qu'à notre échelle, nous devons exceller dans un petit nombre de domaines, et c'est ce que nous préconisons.

Les transparents de la page 11 présentent les résultats que nous avons obtenus jusqu'à maintenant et vous pouvez constater l'augmentation du nombre de sociétés qui se sont établies ici ou qui ont déménagé leurs opérations à l'Île-du-Prince-Édouard au cours des quelques dernières années. Il y a 23 compagnies qui comptent plus de 650 employés dans le secteur, ce qui représente un revenu d'environ 60 millions de dollars par année. Vous constaterez également le niveau de croissance du programme de recherche à l'Université de l'Île-du-Prince-Édouard, sans compter les nouvelles installations du Conseil national de recherches. Les fonds accordés pour les contrats de recherche ont plus que doublé au cours des cinq dernières années.

Les transparents de la page 12 portent sur notre proposition de valeur, sur la façon dont nous faisons part au reste du monde des atouts que possède l'Île-du-Prince-Édouard et qui justifient que des entreprises investissent dans notre grappe en biosciences et sur ce que nous pouvons faire de plus pour créer de la valeur pour les sociétés qui s'intéressent au secteur sur lequel nous nous penchons.

Les deux derniers transparents portent sur nos recommandations. J'aimerais revenir à un point important. Je crois fermement que, compte tenu du profil démographique du Canada, des pays occidentaux en général, mais particulièrement du Canada atlantique, nous avons laissé de côté un aspect important de la mise au point d'un bassin de main-d'œuvre, c'est-à-dire que nous n'avons pas consacré suffisamment de temps et d'efforts aux compétences en lecture, en écriture et en calcul à partir de la base. Si nous ne pouvons compter sur un grand nombre de gens brillants pour travailler dans les grappes de biosciences ou d'autres secteurs de l'économie, nous ne pourrions tout simplement pas soutenir la concurrence. Nous anéantissons les chances d'un trop grand nombre de gens en n'aidant pas les familles à accroître les compétences en lecture, en écriture et en calcul des jeunes dès leur enfance. Les programmes mis sur pied à l'Île-du-Prince-Édouard, comme le programme Meilleur départ, sont remarquables en Amérique du Nord et ils méritent qu'on les appuie. Il est absolument essentiel d'offrir des programmes qui appuient les parents dès la naissance de leur enfant et qui garantissent l'accès à des programmes de formation au rôle d'être parents et autres pour assurer que tous les enfants pourront lire, écrire et compter. Pour ce qui est des résultats scolaires, je crois que nous n'insistons pas suffisamment sur l'importance de la qualité de l'éducation dont nos enfants ont besoin au Canada si nous voulons pouvoir soutenir la concurrence à l'échelle mondiale. Cela s'applique aux régions rurales du Canada au moins autant, si ce n'est davantage, qu'à toutes les autres parties du pays.

Access to capital for start-ups and emerging and growing companies is very important. There are a number of recommendations for what we can and should do regarding access to capital for private sector companies. I want to reinforce also the importance of investing in the infrastructure necessary to build in a sector like bioscience in rural places like Prince Edward Island. Those investments include the facility for the National Research Council Institute for Nutrisciences and Health, the expansion of the veterinary college in the province and the establishment of a bioscience technology program at Holland College. Those infrastructure components are crucial investments and we believe that all of Canada will see a return on the investment of public funds in those facilities through the establishment of a much more self-reliant economy in Prince Edward Island.

**The Chairman:** You certainly made my day with your recommendations on literacy and numeracy starting on day one, and where better a place to hear that than Prince Edward Island. Thank you.

Our next presenter is Erkki Pohjolainen, Economic Development Officer for Resources West. Before he begins, I would like to acknowledge our local MLA, Ron McKinley, who is in the audience. It is great to have you here. Thank you for coming.

**Erkki Pohjolainen, Economic Development Officer, Resources West Inc.:** Thank you for the invitation to speak. I would like to focus on Western P.E.I. It is probably no different than communities elsewhere, but I have become quite intimate with this community since I arrived in P.E.I. seven and a half years ago. I serve now as an economic development officer in the area, and before that I was the editor of the local community paper.

There are many influences at play that create and sustain rural poverty — everything from a lack of post-secondary education to employment opportunities to transportation issues and wage disparity. Rural development, quite simply, has not kept stride with urban development. I will focus on a few key factors.

There is no public transit service in Western P.E.I. and there are no taxis. We are a vehicle-dependent community with great distances between places of work and schools and so on, and there is no opportunity to get to those places for people without a car. Those who rely on neighbours and relatives for rides are at a significant disadvantage with respect to employment opportunities and access to education, medical services and all manner of social engagement. They remain in a perpetual state of disadvantage just by not being able to get about.

Il est très important que les entreprises en développement, les jeunes entreprises et les entreprises en croissance aient accès à des fonds. Il y a plusieurs recommandations qui portent sur ce que nous pouvons et devons faire pour garantir que les entreprises du secteur privé ont accès à du capital. Je tiens également à réitérer l'importance d'investir dans l'infrastructure nécessaire pour établir un secteur comme celui des biosciences dans des endroits ruraux comme l'Île-du-Prince-Édouard. Ces investissements comprennent le financement de l'Institut des sciences nutritionnelles et de la santé du Conseil national de recherches, l'expansion du collège vétérinaire dans la province et l'établissement d'un programme de biotechnologie au Holland College. Ces éléments d'infrastructure représentent des investissements essentiels et nous croyons que toutes les régions du Canada en tireront un bon rendement, compte tenu des fonds publics qui ont été investis dans ces installations grâce à l'établissement d'une économie beaucoup plus autonome à l'Île-du-Prince-Édouard.

**La présidente :** Vos recommandations sur l'apprentissage de la lecture, de l'écriture et du calcul dès l'enfance m'ont fait un très grand plaisir et c'est encore plus extraordinaire d'entendre cela ici à l'Île-du-Prince-Édouard. Je vous remercie.

Notre prochain témoin est Erkki Pohjolainen, agent de développement économique pour la société Resources West. Toutefois, avant de lui céder la parole, j'aimerais souligner la présence de notre député provincial Ron McKinley. Nous sommes heureux de vous avoir parmi nous. Merci de votre présence.

**Erkki Pohjolainen, agent de développement économique, Resources West Inc. :** Merci de m'avoir invité à témoigner devant votre comité. J'aimerais parler tout particulièrement de la partie ouest de l'Île-du-Prince-Édouard. Elle n'est probablement pas très différente des autres collectivités du pays, mais j'ai beaucoup appris à la connaître depuis mon arrivée ici il y a sept ans et demi. J'occupe actuellement un poste d'agent de développement économique dans la région et j'étais auparavant rédacteur en chef du journal communautaire local.

Il y a plusieurs éléments qui ont une incidence sur la création et le maintien de la pauvreté au niveau rural. Je pense par exemple aux faiblesses au niveau de l'éducation postsecondaire et des possibilités d'emploi, aux problèmes de transport et à la disparité salariale. En termes simples, le développement rural n'a pas suivi le rythme du développement urbain. J'insisterai tout particulièrement sur certains facteurs primordiaux.

Il n'y a pas de services de transport en commun et pas de taxis dans l'Ouest de l'Île-du-Prince-Édouard. Tous les habitants de cette région dépendent donc de l'automobile pour leurs déplacements. Ils doivent franchir de grandes distances pour se rendre au travail ou aux études et n'ont aucun autre moyen que la voiture pour se déplacer. Ceux qui doivent compter sur un parent ou un voisin pour se déplacer sont très désavantagés au niveau des possibilités d'emploi et de l'accès à l'éducation, aux services médicaux et à tous les autres types d'engagements sociaux et le seul fait de ne pas pouvoir se déplacer facilement les maintient dans cet état.

There are instances of seasonal employees not renewing their vehicle plates until they are back to work, and so through the winter months their vehicles are in minimal use, illegally if at all. That affects everything from children's participation in after-school programs to the adults leading a social life outside of their immediate community. Even grocery shopping can be a difficulty, which generally stigmatizes families.

Adults over the age of 60 years in West P.E.I. recall having to coordinate rides with teachers and so on to get to Summerside so they could attend high school. For the majority of them, schooling ended around Grade 8 or 9. Until recently, youth in the community have lived in their elders' shadows with the mentality that what is good enough for the father is good enough for the son. In some pockets there remains a lack of appreciation for the opportunities that an advanced education can provide. There remains an attitude that reading a book does not put food on the table. That mentality echoes through many conversations in subtle ways, and of course it advances literacy challenges.

There is limited college programming available locally. Holland College just started a business program in Tignish, but until then we had only one community college which offered a sporadic, one-specialty program in business. There is no on-going, consistent effort to deliver college programming, let alone university. Some industrial courses are available in Summerside, but attendance requires transportation. The university is in Charlottetown, so youth would have to leave the community, and in some instances they are expected to stay home and work.

Furthermore, those who do obtain university degrees often find that there is no work in their discipline locally, so they have to leave in order to pay off their student loans. The result is a drain on the community.

Our primary industries are farming and fishing, and tourism is a close third. All three are seasonal and therefore fall short of providing year-round, permanent employment. That leads to employment insurance dependency through the off-season. EI is consequently used as a subsidy rather than as an insurance program.

There is a reluctance to change, but the mixed family farm cannot support families. To be successful, farming has to be a business venture as opposed to a way of life. Specialized crops and livestock, such as organic produce, milk and eggs or exotic meat, offer opportunities for family farms to enter niche markets that industrial farming cannot serve.

Il arrive que certains employés saisonniers n'aient pas les moyens de renouveler les plaques d'immatriculation de leurs véhicules et qu'ils ne puissent les utiliser, quoiqu'ils le fassent parfois de façon illégale. Cela a des répercussions à plusieurs niveaux, de la participation des enfants aux programmes parascolaires aux activités sociales des adultes à l'extérieur de leur collectivité immédiate. Même faire l'épicerie devient alors un problème qui stigmatise généralement les familles.

Les gens de la partie ouest de l'Île-du-Prince-Édouard qui ont plus de 60 ans se souviennent d'avoir eu à organiser des transports avec les professeurs et d'autres personnes pour se rendre du côté de Summerside afin de poursuivre leurs études secondaires. La majorité d'entre eux ont dû quitter l'école après la 8<sup>e</sup> ou la 9<sup>e</sup> année. Jusqu'à tout récemment, les jeunes vivaient dans l'ombre de leurs aînés et considéraient que ce qui avait été bon pour leurs parents l'était également pour eux. Il reste encore des réticences à l'égard des occasions que l'éducation permet. Certaines personnes continuent de dire que la lecture n'apporte pas à manger. Cette mentalité transparaît subtilement dans certaines conversations et accentue bien sûr les défis qui se posent en matière d'alphabétisation.

Très peu de programmes sont offerts au niveau collégial. Le Holland College vient de lancer un programme dans le domaine de la gestion à Tignish et auparavant, il n'y avait qu'un seul collège communautaire qui offrait de façon sporadique un programme ciblé dans ce domaine. Il n'y a aucun effort consistant en vue d'offrir des programmes communautaires et encore moins des programmes universitaires. Certains cours sont offerts à Summerside dans le secteur industriel, mais les étudiants doivent être en mesure de se déplacer pour s'y rendre. L'université se trouve à Charlottetown et les jeunes doivent s'éloigner de la maison. Il arrive souvent que l'on s'attende à ce que ces jeunes restent à la maison pour travailler.

De plus, ceux qui obtiennent des diplômes universitaires n'arrivent pas à trouver d'emploi dans leur domaine dans la région et ils doivent donc partir pour pouvoir gagner de quoi rembourser leurs prêts étudiants, ce qui entraîne une réduction de la population.

L'agriculture et la pêche sont nos industries primaires et le tourisme suit de près. Ce sont là trois secteurs saisonniers qui ne permettent donc pas d'offrir des emplois permanents à l'année et qui forcent les gens à dépendre de l'assurance-emploi pendant les périodes creuses. Le programme d'assurance-emploi constitue donc un programme de subvention plutôt qu'un programme d'assurance.

Il y a une certaine résistance au changement, mais les fermes mixtes ne suffisent pas à faire vivre les familles. Pour être efficace, l'agriculture doit représenter une entreprise commerciale et non un mode de vie. Les producteurs de cultures spécialisées et les éleveurs de bétail qui vendent des produits organiques, du lait et des oeufs ou des viandes exotiques, permettent aux fermes familiales d'avoir accès à des marchés à créneaux que les exploitations industrielles ne peuvent desservir.

Local small business owners typically started as owner-operators and through time required help as their businesses grew. The owners seldom have a background in human resource management or work delegation. Throw high unemployment into the mix and what results is a staff selection process that has less to do with the job that has to be done than with a friend or relative needing a job. Often this works out okay, but in some instances, the result is a lackluster performance that prevents the business from growing further. As a result, income levels suffer for all involved.

Often, too, the jobs immediately available in rural settings are basic positions offering little challenge and poor to mediocre pay, with little to look forward to in the way of promotion. Because of higher unemployment there is a persistent nuance that employees should feel lucky to have a job and that if they are discontent they can be replaced. Hence, pay scales that might in other circumstances be higher remain low, and individuals capable of more advanced challenges remain underemployed.

There are challenges for entrepreneurs. There is a dependency on self-employment to create work in the rural areas — everything from car garages to plumbers. However, many of the budding entrepreneurs are ill-equipped to overcome the challenges of a business start-up. Furthermore, if someone is successful in a given field of self-employment, others in the community will promptly try to emulate that success, leading to poor results for the upstart as well as diminishing the success of the original entrepreneur.

In retirement, after a lifetime of seasonal employment and low wages, the accumulated Canada Pension Plan benefits are minuscule, and private pension plans and registered retirement savings plans do not exist. Consequently, retirement is a continuation of the same poverty that was experienced throughout the working life, and to make ends meet, Old Age Security payments are supplemented with periodic bouts of menial employment during what should be life's golden years. At times, such elderly folks are forced to take residency with their children for lack of other options, and the cycle of perpetual poverty flows from one generation to the next.

I would like to wrap up with a couple of solutions. On public transit, there is a study underway to implement public transit throughout P.E.I. That will be a significant boost.

We have to foster more demand for education, and it has got to be a mindset that wants the education as opposed to just making it available. The World Wide Web can offset the void of local post-secondary institutions. There are programs for entrepreneurship development that could be expanded upon. Continued training for business owners does happen and the more it happens the better.

La plupart des propriétaires de petites entreprises étaient à l'origine des propriétaires-exploitants qui ont engagé des employés lorsque leur entreprise s'est étendue. Très peu d'entre eux ont des connaissances dans le domaine de la gestion des ressources ou de la délégation des tâches. Si l'on tient compte en plus du niveau de chômage, on comprend vite pourquoi les processus de sélection du personnel tiennent souvent beaucoup moins compte du travail qu'il y a à faire que des liens familiaux ou autres. Il arrive que cela donne de bons résultats, mais dans certains cas, le rendement de ces employés est plutôt piètre, ce qui nuit à la progression de l'entreprise et réduit les revenus de tous.

Il arrive également que les emplois qui sont disponibles dans les secteurs ruraux soient des postes de bas niveau qui ne présentent pas beaucoup de défis, paient très peu et n'offrent pas beaucoup de possibilités d'avancement. Puisque le niveau de chômage est élevé, on a souvent tendance à penser que les employés devraient se considérer chanceux d'avoir un emploi et qu'il est facile de remplacer ceux qui ne sont pas contents. Les échelles salariales qui pourraient, dans d'autres circonstances, être élevées restent faibles et les gens qui seraient en mesure de relever des défis plus élevés sont sous-employés.

Les chefs d'entreprises ont des défis à relever. Dans les régions rurales, la création d'emploi passe par le travail indépendant, qu'il s'agisse de mécaniciens d'automobiles, de plombiers ou autres. Toutefois, bon nombre d'entrepreneurs en herbe n'ont pas ce qu'il faut pour surmonter les défis que présente le démarrage d'une entreprise. De plus, dès qu'une personne remporte un certain succès dans un domaine de travail autonome, d'autres s'empressent de se lancer dans la même voie, ce qui ne donne pas de très bons résultats pour l'entreprise naissante et coupe l'herbe sous le pied du premier à avoir lancé l'affaire.

Au moment de la retraite, après toute une vie passée à occuper des emplois saisonniers et à gagner des salaires de misère, ces gens n'ont accumulé que des bénéfices minimes dans le Régime de pensions du Canada et les régimes de pension privés et ils n'ont pas contribué à un régime enregistré de retraite. Ils continuent donc à la retraite de vivre dans le même état de pauvreté et pour tenter de joindre les deux bouts, ils doivent souvent occuper de petits emplois occasionnels pour compléter leurs prestations de Sécurité de la vieillesse pendant cette période de leur vie que l'on nomme généralement l'âge d'or. Ces personnes âgées doivent parfois se résoudre à aller vivre chez un de leurs enfants et le cycle de la pauvreté se perpétue d'une génération à l'autre.

En terminant, j'aimerais soumettre quelques solutions possibles. Pour ce qui est du transport en commun, une étude sur la possibilité de mettre sur pied un système de transport qui desservirait toute l'Île-du-Prince-Édouard est en cours. Cela serait un stimulant important.

Nous devons favoriser les demandes dans le domaine de l'éducation et en faire la promotion plutôt que de nous contenter de rendre ces services disponibles. L'Internet permet de combler le vide en matière d'institutions postsecondaires. Certains programmes de développement de l'entrepreneuriat pourraient être étendus. Des cours de formation permanente existent déjà et il serait bon d'en offrir davantage.

Financial institutions could extend a little more risk to development outside of the urban areas. They tend to focus their investment more in the municipalities.

The wage disparity between rural and urban should be minimized to reduce the drain of talent and ambition. A case in point would be doctors. A provincial announcement just came out about pay equity. For some reason, doctors in Montague are paid \$400 a day better than doctors in Alberton, and there is a greater disparity still between city doctors in Charlottetown and Summerside versus rural doctors. I understand that in other jurisdictions it is the other way around.

We have to confront the make-do attitude where individuals dare not entertain aspirations for a better future for fear of failure. That attitude is a safety net that people have developed over time; they try not to succeed in order to avoid disappointment.

Finally, we have to offer an environment where everyone can aspire to gain meaningful, permanent employment rather than hoping to get their stamps to qualify for EI.

**The Chairman:** Thank you both very much. We do appreciate your concern about the various aspects of education at every level.

**Senator Gustafson:** Mr. Francis, the idea of preventing poverty is very positive. Our researchers should take special note of that; it is a point we have to emphasize.

The big problem in agriculture today right across Canada is the commodity prices. In 1970 we had a barrel of oil at \$2.00 and a bushel of wheat at \$2.00, and now we have oil at \$60.00 and a bushel of wheat is still at \$2.00. We have come up with all of the grandiose ideas of how to solve the problem, except putting more money into the farmer's pocket. As long as we do not put money into his pocket we can educate the world, and he is not going to be able to hire any help.

I met a fellow on the way from Regina. This will take a minute, but it makes a point. He was dressed for the south, flying to Arizona, so I thought he was a prosperous farmer. I asked him what he did for living, and he told me he was a farmhand working for a farmer all his life. I asked him what he lived in in Arizona. He said he had a fifth wheel trailer and a half-ton truck that he just parked; it costs him \$1,300 a year to park his trailer in Arizona. I thought, now here is a story of a successful man who worked as a farmhand all his life; he has done well and has a good retirement. The problem is that the guy who hired him cannot afford to hire him now. That poor farmer would never make it. Until we solve that problem, we are in big trouble in agriculture in

Les institutions financières devraient se montrer plus conciliantes pour les projets de développement à l'extérieur des régions urbaines. Elles ont actuellement tendance à s'intéresser davantage aux municipalités.

La disparité salariale entre les régions rurales et les régions urbaines devrait être réduite au minimum pour empêcher les gens ambitieux et talentueux de quitter la région. La situation au niveau des médecins en est un bon exemple. On a récemment entendu parler d'équité salariale pour les médecins au niveau provincial. Pour une raison ou une autre, les médecins de Montague gagnant 400 \$ de plus par jour que ceux d'Alberton, et la disparité est encore plus grande entre les médecins de la ville, à Charlottetown et Summerside, et ceux des régions rurales. Je crois que la situation est inverse dans d'autres provinces.

Nous devons lutter contre cette attitude défaitiste qui pousse les gens à ne pas poursuivre leurs aspirations de peur d'échouer. Il s'agit là d'un filet de sécurité que les gens ont développé avec le temps. Ils ne recherchent pas le succès parce qu'ils ont peur d'être déçus.

Enfin, nous devons assurer un environnement dans lequel tous pourront aspirer à un emploi rémunérateur permanent plutôt que d'espérer de recueillir suffisamment de timbres de présence pour avoir droit à l'assurance-emploi.

**La présidente :** Je vous remercie beaucoup tous les deux. Nous tenons compte de vos préoccupations à l'égard des divers aspects de l'éducation à tous les niveaux.

**Le sénateur Gustafson :** Monsieur Francis, je trouve très positif le principe de la prévention dans le domaine de la pauvreté. Nos chercheurs devront en prendre bonne note parce qu'il s'agit là d'une question sur laquelle nous devons nous pencher.

Le grand problème qui se pose dans le secteur agricole, partout au pays de nos jours, est celui du cours des denrées de base. En 1970, le baril de pétrole coûtait 2,00 \$ et le prix du boisseau de blé s'établissait à 2,00 \$; de nos jours, un baril de pétrole vaut 60,00 \$, tandis que le prix du boisseau de blé se situe encore à 2,00 \$. Nous avons mis de l'avant toutes les mesures possibles et inimaginables afin de remédier à ce problème, sauf l'accroissement des montants d'argent versés à l'agriculteur. Tant et aussi longtemps que nous n'augmenterons pas le montant d'argent qu'il reçoit, nous aurons beau faire la leçon au monde entier, il ne sera pas en mesure d'embaucher des ouvriers agricoles.

J'ai rencontré quelqu'un pendant mon voyage en provenance de Regina. Je vais vous donner cet exemple en seulement une minute, mais il est éloquent. Il était habillé comme quelqu'un qui s'en va dans le Sud, il prenait l'avion pour l'Arizona et j'ai donc pensé qu'il s'agissait d'un agriculteur prospère. Je lui ai demandé ce qu'il faisait pour gagner sa vie et il m'a répondu que, toute sa vie, il avait été un ouvrier agricole travaillant pour le compte d'un agriculteur. Je lui ai demandé de quoi il vivait en Arizona. Il a répondu qu'il avait une caravane équipée d'une semi-remorque fourgon et un camion d'une demi-tonne qu'il venait de garer là-bas; il lui en coûtait 1 300 \$ par année pour garer sa caravane en Arizona. Je me suis dit que j'étais en présence d'un homme qui

Canada. Therefore, I commend you on your approach of dealing with the problem before it becomes a problem.

**Mr. Francis:** I was in the public service in P.E.I., including with Premier Callbeck. Over the years I have found that P.E.I. always had a very close connection with Saskatchewan from a public policy standpoint. Whether it was agriculture or health policy, we always seemed to have a tight connection. I think that is because of the nature of the communities. We also have a close relationship with folks in Saskatoon who are working very hard to develop new economic opportunities in Saskatchewan around the bioscience sector. Back in the early 1990s some very smart people in Saskatchewan and Saskatoon stepped out and said, "We will make a significant investment in the future in the area of biotechnology and try to create new opportunities for agriculture and for our communities." That was very forward thinking. We would like to have moved that early as well. We are playing catch-up with Saskatoon to a certain extent, but I think they have done some great work there.

**Senator Gustafson:** I would like your thoughts on this. It appears to me that we have not done a good job of looking at the global situation and how it affects us. In research I think we have to start to look at the global situation and how we as Canadians fit into that picture.

**Mr. Francis:** We can sit back and curse the darkness all we want about how the world is changing and so on, but that does not help much. We have to get over that fairly fast and decide how are we going to be competitive given that the world is changing and how our rural communities can be part of the new economic opportunities that are coming along. That is certainly part of the thought process behind what we are trying to do in our own way here in P.E.I.

**Senator Peterson:** Mr. Francis, I am interested in your cluster development. Do you have a research park?

**Mr. Francis:** The university campus has become our research park at this stage given the presence of the university science faculty there; the Atlantic Veterinary College and the Food Technology Centre are on the campus, and now the new National Research Council institute is there. Not all of the facilities are on the campus, but the research park is largely located there.

avait réussi en travaillant toute sa vie comme ouvrier agricole; les choses se sont bien passées pour lui et il peut profiter d'une bonne retraite. Le problème, c'est que l'agriculteur qui l'embauchait n'a plus les moyens de l'embaucher, maintenant. Ce pauvre agriculteur n'y arriverait jamais. Tant que nous n'aurons pas réglé ce problème, le secteur agricole du Canada va éprouver de grandes difficultés. Je vous rends donc hommage de votre approche consistant à s'attaquer au problème avant qu'il ne se pose.

**M. Francis :** J'ai travaillé dans la fonction publique dans l'Île-du-Prince-Édouard, y compris avec le premier ministre Callbeck. Au fil des ans, j'ai constaté que l'Île-du-Prince-Édouard a toujours eu des liens étroits avec la Saskatchewan du point de vue des politiques publiques. Qu'il s'agisse des politiques relatives à l'agriculture ou à la santé, il semble que nos liens aient toujours été étroits. Je crois que cela tient à la nature des collectivités. Nous avons également des liens étroits avec des gens à Saskatoon qui travaillent très fort pour mettre en valeur de nouvelles possibilités en Saskatchewan dans le secteur des biosciences. Au début des années 1990, certaines personnes très intelligentes en Saskatchewan et à Saskatoon se sont manifestées et ont dit : « Nous allons faire un important investissement dans l'avenir dans le domaine des biotechnologies et nous tenterons de créer des possibilités pour l'agriculture et pour nos collectivités. » C'était une façon de penser nettement tournée vers l'avenir. Nous aurions aimé, nous aussi, agir aussi rapidement. Nous cherchons à rattraper la Saskatchewan, dans une certaine mesure, mais je pense qu'elle a déjà fait de l'excellent travail.

**Le sénateur Gustafson :** J'aimerais connaître votre opinion sur ce qui suit. Il me semble que nous n'avons pas bien analysé la situation mondiale et ses incidences sur nous. Je crois que dans le domaine de la recherche, nous devons commencer à analyser la situation mondiale et à définir le rôle que les Canadiens ont à y jouer.

**M. Francis :** Nous pouvons nous contenter de maudire à volonté les puissances des ténèbres quant à la façon dont le monde évolue, et ainsi de suite, mais ce n'est pas vraiment utile. Nous devons nous remettre de cela assez rapidement et déterminer les moyens par lesquels nous serons compétitifs, compte tenu du fait que le monde évolue, et définir de quelle façon nos collectivités rurales peuvent tirer parti des nouvelles possibilités économiques qui se présentent. Cette préoccupation fait sans aucun doute partie de la réflexion qui sous-entend ce que nous tentons d'accomplir à l'Île-du-Prince-Édouard.

**Le sénateur Peterson :** M. Francis, je m'intéresse au développement de vos grappes. Avez-vous un parc de recherche?

**M. Francis :** Le campus universitaire est devenu notre parc de recherche, pour le moment, compte tenu de la présence des membres du corps professoral de l'université dans les domaines des sciences; le Collège vétérinaire de l'Atlantique et le Centre de technologie alimentaire sont situés sur le campus, et maintenant, le nouvel Institut du Centre national de recherches s'y trouve. Ce ne sont pas toutes les installations qui sont sur le campus, mais le parc de recherche y est en grande partie établi.

**Senator Peterson:** Is it like an incubation centre then? Is private sector money going into this?

**Mr. Francis:** Novartis recently invested about \$8 million in a new facility to expand an aquabusiness in the industrial park, which is five minutes from the university. A lot of private sector money is going into collaborative research programs with the National Research Council and the university researchers, particularly through the Atlantic Innovation Fund. This Atlantic Canada Opportunities Agency initiative has been an important public policy instrument to help bring private sector investment into the cluster in the bioscience area.

**Senator Peterson:** I gather that the bioscience cluster is relatively new. Have you had any direct success in commercialization? Have you been able to commercialize something and say, "Look, here is what we did"?

**Mr. Francis:** Commercialization has to be done by private sector companies.

**Senator Peterson:** I understand that.

**Mr. Francis:** The companies have to be here. The first DNA plasma vaccine registered in the world was developed here on Prince Edward Island. That was done in a fish health application by Novartis Animal Health within the last year and a half. Taking that product to market was hugely important for the aquaculture industry on the West Coast of Canada. Progressive BioActives Inc. developed a yeast beta glucan product that is being used in Canada, the U.S. and internationally as an antibiotic replacement in animal feeds for swine and poultry. It has applications in shrimp as well, as another example. BioVectra DCL, the largest company here, is working on a series of contracts. Over many years they have established a reputation as one of the best contract manufacturers developing pharmaceutical ingredients for large pharma companies. They run the largest and most capable facilities east of Montreal for extraction purification processes. I could go on with other examples.

**Senator Peterson:** As a centre of excellence in the bioscience sphere, would you rank fairly high then across Canada?

**Mr. Francis:** We are small, but in the areas we have focused on we have some companies and researchers who are unquestionably absolutely world class. We are focused on a few areas, including animal health and nutrition; fish health products; and human health in a few areas where the National Research Council people have expertise, such as Alzheimer's and other neurological

**Le sénateur Peterson :** Alors, est-ce que c'est un centre d'incubation? Est-ce que des capitaux privés sont investis dans cette initiative?

**M. Francis :** Novartis a arécemment investi environ 8 millions de dollars dans une nouvelle installation pour élargir une activité d'aquaculture dans le parc industriel, qui est situé à cinq minutes de l'université. Une bonne partie de l'argent du secteur privé est affecté à des programmes de recherches en collaboration avec le Conseil national de recherches et les chercheurs universitaires, particulièrement au moyen du Fonds d'innovation de l'Atlantique. Cette initiative de l'Agence de promotion économique du Canada atlantique a représenté un important instrument des politiques publiques permettant de faire intervenir l'investissement du secteur privé dans la grappe des biosciences.

**Le sénateur Peterson :** J'en conclu que la grappe des biosciences est relativement nouvelle. Avez-vous enregistré des succès directs sur le plan de la commercialisation? Avez-vous été en mesure de commercialiser quelque chose et de dire : «Voilà ce que nous avons accompli» ?

**M. Francis :** Il faut que la commercialisation soit faite par des entreprises privées.

**Le sénateur Peterson :** J'en conviens.

**M. Francis :** Il faut que les entreprises soient présentes sur place. Le premier vaccin dérivé du plasma ADN enregistré dans le monde a été mis au point ici même, à l'Île-du-Prince-Édouard. Cela s'est fait dans le cadre d'une intervention sur la santé animale effectuée par Novartis Santé animale au cours des dix-huit derniers mois. La commercialisation de ce produit a revêtu une énorme importance pour le secteur de l'agriculture sur la côte ouest du Canada. Progressive BioActives Inc. a mis au point un produit de levure bêta-glucane dont on se sert au Canada, aux États-Unis et à l'étranger comme d'un produit de remplacement antibiotique dans les aliments pour le porc et la volaille. Il a des applications également dans la crevette, pour donner un autre exemple. BioVectra DCL, la plus importante entreprise chez nous, travaille à une série de contrats. Au fil de nombreuses années, elle a gagné la réputation d'être un des meilleurs fabricants à contrat qui met au point des ingrédients pharmaceutiques pour de grandes sociétés pharmaceutiques. Elle exploite les installations les plus importantes et les plus performantes à l'Est de Montréal en ce qui concerne les procédés d'extraction et de purification. Je pourrais vous donner d'autres exemples.

**Le sénateur Peterson :** En qualité de centre d'excellence dans le domaine des biosciences, est-ce que vous seriez assez bien classé d'un bout à l'autre du Canada?

**M. Francis :** Notre entreprise est de petite taille, mais dans les domaines sur lesquels nous avons mis l'accent, nous avons des entreprises et des chercheurs qui, sans l'ombre d'un doute, sont d'une catégorie mondiale. Nous ciblons quelques domaines, dont la santé animale et la nutrition; les produits de santé dérivés de poisson, ainsi que la santé humaine dans quelques domaines o

diseases and obesity-related diseases. In those areas of focus we have extremely competent people.

**Senator Callbeck:** Mr. Francis, that is a very encouraging presentation. Your targets for where you want to be by 2010 are aggressive; hopefully, they will be met.

You mentioned that to create these new bioscience businesses you need research entrepreneurs and the infrastructure to support the start-ups. What does that infrastructure include?

**Mr. Francis:** We need the ability to move companies. Currently the infrastructure we have for research programs is housed in the National Research Council Industrial Partnership Facility; there are six modules there for businesses carrying out research programs in areas of collaboration with NRC researchers. Five of the six modules are full already, and the facility opened just last week. Already we are running out of space for companies wanting to do that product development work.

For the next stage of development, we have floor plans ready now for a project called a business accelerator, where early-stage companies can share common infrastructure, common facilities, access to equipment, and so on. That keeps their operating costs low for the early stages. A portion of that facility will be for fish health product development, so it will have tank space and so on to support the work needed to bring products, vaccines, and therapeutics for fish health through the commercialization process.

The focus has to be on what it takes for companies to develop their products successfully and get them to market. This project will provide customized infrastructure for early-stage companies to help them pass successfully through the valley of death between a good science idea and a successful business.

**Senator Callbeck:** You said that most of the market for these products is international, in other countries. Is it getting easier to market the products?

**Mr. Francis:** It has always been challenging, but I think the skills of the people involved are getting better. I think in Canada generally the next generation of people are much more comfortable with the international market and travel and movement and so on. They probably have a second language. We have come out of our shell over the last generation in particular. It is mostly a mindset and an ease of movement in the world that are important in this context, and I think we have made fairly large strides forward in that regard in Atlantic

les gens du Conseil national de recherches ont des compétences, comme la maladie d'Alzheimer et d'autres maladies neurologiques et liées à l'obésité. Dans ces domaines de concentration, nous disposons d'un personnel extrêmement compétent.

**Le sénateur Callbeck :** M. Francis, votre exposé est très encourageant. Les objectifs que vous vous fixez pour l'an 2010 sont synonymes de dynamisme; nous espérons que vous les atteindrez.

Vous avez mentionné que pour créer ces domaines d'activités dans les biosciences, vous avez besoin d'entrepreneurs du secteur de la recherche et d'infrastructures de soutien des nouvelles entreprises. Que comprennent ces infrastructures?

**M. Francis :** Nous avons besoin de la capacité de déplacer des entreprises. En ce moment, les infrastructures dont nous disposons pour les programmes de recherche sont abritées dans les installations de partenariat industriel du Conseil national de recherches; il existe six modules à la disposition des entreprises menant à bien des programmes de recherche dans des domaines de collaboration avec des chercheurs du CNRC. Cinq des six modules sont déjà complets et l'installation n'a ouvert ses portes que l'an dernier. Nous manquons déjà d'espace pour les entreprises qui souhaitent réaliser des travaux de développement de produits.

Pour la prochaine étape du développement, nous avons des plans qui sont prêts pour un projet appelé accélérateur d'entreprises, dans le cadre duquel des entreprises qui en sont à un stade embryonnaire peuvent partager des infrastructures, des installations, un accès aux équipements, et ainsi de suite. Cette façon de faire limite les coûts d'exploitation aux premières étapes. Une partie de ces installations serviront à la mise au point de produits de santé dérivés du poisson; je crois donc qu'il y aura des aires de bassins et ainsi de suite pour appuyer les travaux nécessaires pour faire passer les produits, les vaccins et les éléments thérapeutiques en matière de santé dérivée du poisson au processus de commercialisation.

Nous devons mettre l'accent sur ce que les entreprises doivent faire pour bien développer leurs produits et pour les commercialiser. Ce projet fournira des infrastructures personnalisées aux entreprises embryonnaires afin qu'elles puissent franchir l'énorme fossé qui sépare une bonne idée scientifique d'une activité commerciale fructueuse.

**Le sénateur Callbeck :** Vous avez déclaré que la plus grande du marché de ces produits se trouve à l'étranger. Est-ce que cela devient plus facile de commercialiser ces produits?

**M. Francis :** Cela a toujours représenté un défi, mais je crois que le niveau des compétences des gens qui y travaillent s'améliore. Je crois qu'au Canada en général, la prochaine génération des personnels est de beaucoup plus à l'aise en ce qui concerne le marché international, les voyages et les déplacements, et ainsi de suite. Ils parlent probablement deux langues. Nous sommes sortis de notre coquille au cours de la dernière génération, en particulier. Ce sont principalement l'état d'esprit et la capacité de se déplacer facilement dans le monde qui

Canada. It is so important for children to be exposed at an early age to other languages and to have the opportunity to travel internationally, because that is the world we are in.

**Senator Callbeck:** In your slide deck, under the recommendation to improve access to capital, you mentioned angel networks. Are they becoming bigger in Atlantic Canada?

**Mr. Francis:** Yes. Angel capital is capital from investors who can be patient, who have probably made a good deal of money in some other business. They may be retired, but they want to be involved in business. They want to invest in something new and interesting, and they do not need their money back next year. They can be more patient. They may even provide advice because of their experience in business, which comes with the money, if you will. First Angel Network Association out of Halifax is also active here in Prince Edward Island. It is the first network of its kind in the Atlantic region that I am aware of. Other venture capital operations — GrowthWorks Atlantic Venture Fund and Farm Credit Canada's venture fund — have been important contributors as well, but the First Angel Network Association, which is still in its early days, is our first experience with having access to that kind of patient capital.

**Senator Callbeck:** Mr. Pohjolainen, you mentioned some solutions. I want to ask you about a couple of those. You said that we have to foster more demand for education. Do you have any suggestions as to how we do that?

**Mr. Pohjolainen:** I think a good start is to see what is happening in the fishing industry, for example. Youth can no longer expect to take over the father's boat when the father decides he will not fish anymore. It is happening naturally anyway, but accelerate that. As Mr. Francis said, maybe exposure is needed to more of an international culture where you cannot be dependent or reliant on things the way they were. You have to look forward. Maybe if we can introduce youth at a younger age to that mindset, there will be fewer roadblocks ahead for them if they are in an environment that is changing already or if they recognize the changes taking place.

**Senator Callbeck:** You mentioned programs for entrepreneurship development. Such programs exist; I see them advertised in the newspaper.

**Mr. Pohjolainen:** We delivered three of them: marketing manoeuvres, honing human resources, and planning for growth. They are designed to address specific issues. We have had

revêtu de l'importance dans ce contexte, et je crois que nous avons réalisé des avancées assez importantes à cet égard dans les provinces de l'Atlantique. Il est d'une grande importance que les enfants soient mis en contact en bas âge avec d'autres langues et qu'ils aient la possibilité de voyager à l'étranger, car il faut bien connaître le monde dans lequel nous vivons.

**Le sénateur Callbeck :** Dans votre diaporama, au titre de la recommandation sur l'amélioration de l'accès au capital, vous avez mentionné les réseaux d'anges. Est-ce qu'ils prennent de l'importance dans les provinces de l'Atlantique?

**M. Francis :** Oui. Le capital d'anges est du capital fourni par des investisseurs qui savent être patients et qui ont probablement gagné beaucoup d'argent dans d'autres types d'activités. Ils se peut que ces investisseurs soient à la retraite, mais ils veulent s'impliquer dans des entreprises. Ils veulent investir dans quelque chose de nouveau et d'intéressant, et ils n'ont pas besoin de recouvrer leur argent l'an prochain. Ils peuvent se montrer davantage patients. Il se peut même qu'ils prodiguent des conseils à la lumière de leur expérience dans le monde des affaires, conseils qu'ils adjoignent à leur argent, si vous en êtes d'accord. La First Angel Network Association de Halifax est également active ici dans l'Île-du-Prince-Édouard. À ma connaissance, il s'agit du premier réseau de cette nature dans la région de l'Atlantique. D'autres sociétés actives dans le domaine du capital de risque — GrowthWorks Atlantic Venture Fund et le fonds de capital de risqué de Financement agricole Canada — ont également fait d'importantes contributions, mais la First Angel Network Association, qui en est encore à son stade embryonnaire, constitue notre première expérience d'accès à ce type de capital patient.

**Le sénateur Callbeck :** Monsieur Pohjolainen, vous avez mentionné certaines solutions. J'ai des questions à vous poser à propos de quelques-unes d'entre elles. Vous avez dit que nous devons favoriser l'accroissement de la demande d'éducation. Avez-vous des suggestions à formuler quant à la manière de s'y prendre?

**M. Pohjolainen :** Je crois qu'on peut partir du bon pied en analysant ce qui s'est passé dans le secteur de la pêche, par exemple. Les jeunes ne peuvent plus s'attendre à reprendre le bateau de leur père lorsque celui-ci décide de cesser son activité. Cette évolution se fait naturellement de toutes façons, mais accélérons ce mouvement. Comme M. Francis l'a dit, il faudrait peut-être s'ouvrir davantage sur le monde et à la culture internationale dans les cas où on ne peut plus rester tributaire des réalités d'antan. Il faut se tourner vers l'avenir. Peut-être que si on peut inculquer cet état d'esprit aux jeunes plus tôt, ils se heurteront plus tard à moins d'obstacles s'ils vivent déjà dans un contexte qui est en évolution ou s'ils prennent conscience des changements qui surviennent.

**Le sénateur Callbeck :** Vous avez fait état de programmes de développement de l'entrepreneuriat. Des programmes de ce type existent; je vois qu'on les annonce dans les journaux.

**M. Pohjolainen :** Nous en avons exécuté trois : méthodes en matière de marketing, perfectionnement des ressources humaines et planification de la croissance. Ils visent des questions précises.

tremendous success with funding from federal and provincial agencies. As I said earlier, entrepreneurs typically start up a business on their own, grow with it, and never really focus on the growth of their business. We encourage them to take a step back and to look at the business as a business rather than as a way of life or a thing they do, and that fosters the opportunity for greater growth and expansion and sharing of knowledge. In doing so, we have already developed some networks. Businesses are now doing business with each other locally as opposed to relying on suppliers from overseas or across the country.

Finding the bits of information that business owners are missing and then delivering education to meet those needs is paving the way ahead.

**Senator Callbeck:** If you had three successful programs, there must be a real demand for them.

**Mr. Pohjolainen:** Absolutely.

**Senator Callbeck:** Is the demand from business entrepreneurs? Do they want to attend programs?

**Mr. Pohjolainen:** Yes. Typically we charge about \$200, and the model we have developed has a consultant working one on one with the business and then there are five or six group sessions as well. Thus, for their \$200 commitment, the business owner gets 20 hours of one-on-one time with a consultant and all the in-class work. Two of the three programs were fully subscribed. The other program had room for 12 participants, but because a couple of businesses did not want to participate or did not really meet the criteria — they were full-time, year-round employers of two to 20 people, which was not the market we were trying to reach — we had to settle for 10 participants. There has been great uptake from the business community.

**Senator Callbeck:** Do we need more of these programs and to expand on them?

**Mr. Pohjolainen:** Absolutely. Yes.

**Senator Mahovlich:** I want to commend Mr. Francis on a great presentation. I see the cluster of colleges and schools, and one sticks out in my mind, Holland College. Do they study culinary arts there? Do chefs come out of that college?

**Mr. Francis:** That is right. The Culinary Institute of Canada is within Holland College.

**Senator Mahovlich:** Do you attract students from the mainland?

Nous avons connu d'énormes succès à l'aide du financement que nous avons reçu d'organismes fédéraux et provinciaux. Comme je l'ai dit plus tôt, les entrepreneurs, en règle générale, lancent leur propre entreprise, croissent avec elle et, en fait, ils ne mettent jamais vraiment l'accent sur la croissance de leur entreprise. Nous les encourageons à prendre un peu de recul et à voir dans leur entreprise ce qu'elle est, soit justement une entreprise, plutôt qu'une réalité qui façonne leur mode de vie ou leur activité, et cela favorise une meilleure croissance, l'expansion et la mise en place quelques réseaux. Ce faisant, nous avons déjà mis en place quelques réseaux. Des entreprises font maintenant des affaires les unes avec les autres à l'échelle locale, au lieu de s'en remettre à des fournisseurs d'outre-mer ou des diverses régions du pays.

Le fait de trouver les éléments d'information qui manquent aux propriétaires d'entreprises, puis de dispenser des services d'éducation répondant à ces besoins, ouvre la voie à des progrès.

**Le sénateur Callbeck :** Si trois de vos programmes ont connu du succès, cela doit vouloir dire qu'il existe une véritable demande pour eux.

**M. Pohjolainen :** Absolument.

**Le sénateur Callbeck :** La demande vient-elle d'entrepreneurs qui exploitent des entreprises? Souhaitent-ils assister à des programmes?

**M. Pohjolainen :** Oui. En règle générale, il en coûte 200 \$ pour suivre un programme. En vertu du modèle que nous avons mis au point, un consultant travaille en tête à tête avec l'entreprise et nous tenons également cinq ou six séances de groupe. Donc, en échange d'un engagement de 200 \$, le propriétaire d'une entreprise obtient 20 heures de travail en tête à tête avec un consultant et profite de tous les travaux réalisés dans la classe. Deux des trois programmes ont affiché complet. L'autre programme pouvait accueillir 12 participants, mais étant donné que deux entreprises n'ont pas voulu participer ou ne satisfaisaient pas vraiment aux critères — il s'agissait d'employeurs de deux à vingt personnes à temps complet et à longueur d'année -, ce qui ne correspondait pas au marché que nous tentions d'atteindre, il nous a fallu nous contenter de dix participants. Nous avons observé un degré élevé d'adhésion de la part du monde des affaires.

**Le sénateur Callbeck :** Devrions-nous mettre en œuvre davantage de programmes de ce type et les étoffer?

**M. Pohjolainen :** Absolument. Oui.

**Le sénateur Mahovlich :** Je tiens à féliciter M. Francis de son excellent exposé. Je vois l'éventail des collèges et des écoles, et il y en a un qui retient particulièrement mon attention, à savoir Holland College. Est-ce qu'on y offre des cours d'art culinaire? Est-ce que ce collège forme des chefs?

**M. Francis :** Oui, c'est le cas. L'Institut culinaire du Canada fait partie du Holland College.

**Le sénateur Mahovlich :** Attirez-vous des étudiants du continent?

**Mr. Francis:** Oh, yes. Senator Callbeck will know more about this than I do, but the majority of the students are from outside Prince Edward Island. Holland College has always been of a different cut than many colleges in Canada. In many of its programs, the majority of the students are from outside of Prince Edward Island. It has been an entrepreneurial college for many years.

**Senator Mahovlich:** How many years?

**Mr. Francis:** Senator, help me out with this. How many years has Holland College been in existence? Since the early 1970s, I think.

**Senator Callbeck:** I was going to say 1979 off the top of my head, but maybe it was earlier.

**Mr. Francis:** Somewhere in that range.

**Senator Mahovlich:** We have chefs in Toronto, probably, who have come out of Prince Edward Island.

**Mr. Francis:** Absolutely. Holland College turns out world-class, award-winning chefs on a regular basis.

**Senator Mahovlich:** I see many studies are happening around lobster and shellfish. Have we made any progress with lobsters? Do we have an abundance of lobsters now because of the studies?

**Mr. Francis:** I would not say it is because of the studies. In my opinion, the health of our lobster industry, which is still quite good, has been more luck than good management, frankly. Amazingly, there has been a sustainable harvest each year for many years, which has not been the case for other groundfish species. With all due credit, there have been a limited number of fishermen and a limited number of traps, and so it is a limited-catch fishery. There have been some moves, not always popular, to make sure that there were abilities to protect small lobsters for the future. All of that seems to have been part of making that a sustainable fishery.

In the absence of a lot of good biology and good science about the fishery, the AVC Lobster Science Centre was established at the Atlantic Veterinary College within the University of Prince Edward Island. With its emphasis on fish and shellfish as part of its mandate, the veterinary college is quite unusual in North America. Most of the veterinarians who support aquaculture in North America come from the Atlantic Veterinary College, which leads in part to our focus on fish health products in our bioscience cluster. The lobster folks have also been working not only on understanding population dynamic issues in lobster, but also on issues like how do you know when a lobster is healthy when you take it out of its natural environment and what are the best storage systems for lobsters. How do you maintain the health of the lobster, or how do you measure the health status of a lobster? We can take our own temperature and blood pressure, and there are traditional ways of checking the health of food animals, but for lobster that kind of research had not been done. Now it is

**M. Francis :** Ah oui. Le sénateur Callbeck connaît cette question mieux que moi, mais la majorité des étudiants viennent de l'extérieur de l'Île-du-Prince-Édouard. Le Holland College a toujours eu une identité différente de celle de nombreux collèges au Canada. Dans bon nombre de ses programmes, la majorité des étudiants viennent de l'extérieur de l'Île-du-Prince-Édouard. Ce collège met l'accent sur l'entrepreneuriat depuis de nombreuses années.

**Le sénateur Mahovlich :** Depuis combien d'années?

**M. Francis :** Sénateur, permettez-moi de vous aider sur ce point. Depuis combien d'années le Holland College existe-t-il? Depuis le début des années 1970, je pense.

**Le sénateur Callbeck :** J'allais dire 1979, de mémoire, mais cela remonte peut-être à quelques années plus tôt.

**M. Francis :** C'est dans ces années-là.

**Le sénateur Mahovlich :** Nous avons probablement à Toronto des chefs qui ont été formés à l'Île-du-Prince-Édouard.

**M. Francis :** Absolument. Le Holland College produit régulièrement des chefs de classe mondiale qui remportent des prix.

**Le sénateur Mahovlich :** Je vois qu'il se fait de nombreuses études sur le homard et les crustacés et mollusques. Avons-nous fait des progrès en ce qui concerne le homard? Est-ce que nous avons du homard en abondance grâce à ces études?

**M. Francis :** Je ne dirais pas que c'est grâce aux études. À mon avis, la santé de notre secteur du homard, qui est encore passablement bonne, s'explique davantage par la chance que par la qualité de la gestion, pour vous dire la vérité. Fait étonnant, la récolte est durable chaque année depuis de nombreuses années, ce qui n'a pas été le cas d'autres espèces de poissons de fond. Tout en rendant à chacun ce qui lui est dû, il faut dire que le nombre des pêcheurs et des nasses est limité. C'est donc une pêche où les prises sont limitées. Certaines mesures, pas toujours populaires, ont été prises afin de faire en sorte que nous puissions protéger les petits homards pour l'avenir. Il semble que tout cela a contribué à assurer la durabilité de cette pêche.

En raison de l'absence de bonnes connaissances biologiques et d'autres données scientifiques de qualité sur cette pêche, l'AVC Lobster Science Centre a été constitué à l'Atlantic Veterinary College au sein de l'université de l'Île-du-Prince-Édouard. Du fait que son mandat met l'accent sur le poisson et les mollusques et crustacés, ce collège vétérinaire est assez inhabituel en Amérique du Nord. La plupart des vétérinaires qui soutiennent l'aquaculture en Amérique du Nord ont été formés à l'Atlantic Veterinary College, ce qui sous-tend en partie l'accent que nous mettons sur les produits de santé dérivés du poisson dans notre grappe des biosciences. Les spécialistes qui s'occupent du homard s'emploient non seulement à comprendre les enjeux de la dynamique de la population chez le homard, mais ils travaillent également sur les moyens d'évaluer la santé du homard lorsqu'on le sort de son environnement naturel et sur les systèmes d'entreposage du homard. Comment peut-on préserver la santé du homard ou comment évalue-t-on l'état de santé du homard?

happening and it will certainly contribute to reducing storage losses, which amount to millions of dollars a year in the North American lobster industry.

**Senator Mahovlich:** That is very interesting.

**Mr. Pohjolainen:** you mentioned retirement, and I am at that particular age. I find I do not have enough money, and I did not plan properly. It is very hard to break the mould, to get companies to think about the future as far as pensions go. I was a professional athlete at one time, and they did not think about what the cost of living would be today. They were not prepared for what is going to happen. At the present day, I am not quite sure. The present players do not really need a pension, because there is so much money there, but for teachers and for farmers particularly the situation is different. Do have any idea what governments should do for a farmer to look forward to a nice retirement?

**Mr. Pohjolainen:** I do not have any suggestions, no.

**Senator Mahovlich:** This it is. We have to break the mould, and yet no one can do it. No one has a vision. We have to do something or else the children will have to look after me or the farmer.

**Mr. Pohjolainen:** I do not know that the answer is exclusively a reliance on government to do something. Socially, we have to accept responsibility for ourselves a little bit as well.

**Senator Mahovlich:** Well, we are the government really.

**Mr. Pohjolainen:** We are, that is right.

**Senator Mahovlich:** We have to come up with a game plan of some kind.

**Mr. Pohjolainen:** Could that game plan then be incentives for businesses to put in RRSP packages to supplement or to complement what is already in place through the Canada Pension Plan? If so, then maybe some influence could be leveraged to encourage that conduct from businesses.

**Senator Mahovlich:** Yes.

**Mr. Pohjolainen:** If that influence were from government, then perhaps it could be through taxation incentives.

**The Chairman:** Thank you for raising that point.

Nous sommes en mesure de mesurer notre propre température et notre tension artérielle, et il y existe des moyens traditionnels de vérifier la santé des animaux que nous consommons, mais, pour le homard, les recherches de ce type n'ont pas été faites. Cela se fait maintenant et cela contribuera certainement à la réduction des pertes à l'étape de l'entreposage, qui s'élèvent à des millions de dollars par année dans le secteur nord-américain du homard.

**Le sénateur Mahovlich :** C'est très intéressant.

Monsieur Pohjolainen, vous avez parlé du départ à la retraite et je me trouve à l'âge où cela se fait. Je constate que je n'ai pas assez d'argent et que je n'ai pas bien planifié. Il est très difficile de surmonter les habitudes, d'inciter les entreprises à penser à l'avenir pour ce qui concerne les pensions de retraite. J'ai été athlète professionnel à un certain moment et les athlètes ne réfléchissaient pas à ce que serait le coût de la vie aujourd'hui. Ils n'étaient pas préparés à ce qui va se passer. Je ne suis pas certain de la façon dont les choses se passent aujourd'hui. De nos jours, les joueurs n'ont pas vraiment besoin d'une pension, car ils gagnent beaucoup d'argent, mais pour les enseignants et les agriculteurs en particulier, il en va autrement. Avez-vous des idées quant à ce que les gouvernements devraient faire pour qu'un agriculteur puisse se préparer à une agréable retraite?

**M. Pohjolainen :** Je n'ai pas de suggestions, non.

**Le sénateur Mahovlich :** Voilà le nœud de la question. Il nous faut sortir des habitudes ancrées, mais personne n'y arrive. Personne n'a de vision. Il nous faut agir, sans quoi les prochaines générations devront s'occuper de moi ou d'un agriculteur.

**M. Pohjolainen :** Je ne crois pas que la solution consiste exclusivement à s'en remettre au gouvernement pour qu'il fasse quelque chose. À l'échelle sociale, nous devons également assumer nos propres responsabilités.

**Le sénateur Mahovlich :** Eh bien, en réalité, c'est nous qui détenons le pouvoir.

**M. Pohjolainen :** C'est nous, effectivement.

**Le sénateur Mahovlich :** Nous devons formuler un plan de match sous une forme ou une autre.

**M. Pohjolainen :** Est-ce que ce plan de match pourrait alors consister en des incitatifs que les entreprises pourraient intégrer dans des régimes de REER pour servir d'appoint ou pour compléter ce qui est déjà en place par l'intermédiaire du Régime de pensions du Canada? Dans l'affirmative, il serait peut-être possible, par effet de levier, d'exercer une influence afin d'inciter les entreprises à se comporter de cette façon.

**Le sénateur Mahovlich :** Oui.

**M. Pohjolainen :** Si cette influence était exercée par le gouvernement, elle pourrait peut-être prendre la forme d'incitatifs fiscaux.

**La présidente :** Merci d'avoir soulevé cette dimension.

**Senator Mercer:** I want to talk about the funding for your project. You mentioned the Atlantic Innovation Fund and Atlantic Canada Opportunities Agency. Has the federal government provided funding for a chair at the University of Prince Edward Island, or has the university done it on its own?

**Mr. Francis:** There are several chairs, actually. The university has been quite successful in competing for Canada Research Chairs, which has been a federal government initiative over the last several years. That has provided an important opportunity to bring in highly skilled people. The leadership and commitment at the university have meant that the chairs have been brought in in areas that complement our efforts at cluster development. Our accomplishments to date are a result of the university president and vice president being part of the team and saying, "Okay, we will allocate resources and we will hire consistent with the plan that we as a community have put together to develop this cluster." That commitment and leadership have been so important, and the Canada Research Chairs is a good example.

Here is a great story, for example. The Canada Research Chair in Marine Natural Products was a University of Calgary Ph.D., originally from Scotland. He came to us from Florida Atlantic University where he spent about 14 years developing quite a large program in natural products chemistry, marine bioactive compounds. He was not recruited until he indicated that he was interested. He decided he wanted to move his family to Canada. His wife is from South Florida. He brought himself, his wife, his children, two of his post-docs, research lab technicians — they all moved to Prince Edward Island in the last year.

He came for a number of reasons. First, obviously, there was the opportunity of the Canada Research Chair. Second, there was the opportunity to collaborate with the National Research Council people who would be focusing on the same science and research area. Third, the safety, security and sense of community he felt when he was in P.E.I. was an important part of his decision. Finally, there was the opportunity to execute what we call freedom to achieve, the opportunity to execute his plans for research in an environment that suited him. In other words, it was the combination of the Canada Research Chairs Program and also the fact that P.E.I. is attractive to folks who are looking for a better balance between work life and family life than perhaps the San Diego bright lights, for example, can provide.

**Senator Mercer:** That is a good news story. I asked that question specifically because I anticipated your answer and I think it is important for my colleagues around the table to

**Le sénateur Mercer :** Je veux parler du financement de votre projet. Vous avez mentionné le Fonds d'innovation de l'Atlantique et l'Agence de promotion économique du Canada atlantique. Le gouvernement fédéral a-t-il accordé du financement pour une chaire à l'université de l'Île-du-Prince-Édouard, ou est-ce que l'université y est arrivée par ses propres moyens?

**M. Francis :** Il y a plusieurs chaires, en fait. L'université a connu passablement de succès dans sa lutte avec la concurrence pour l'obtention de Chaires de recherche du Canada, initiative fédérale qui remonte à plusieurs années. Cela a fourni une importante occasion de mettre en place des personnes très qualifiées. Le leadership et l'engagement, à l'université, ont eu pour effet que les chaires ont été créées dans des domaines complémentaires de notre action visant le développement de grappes. Nos réalisations à ce jour découlent du fait que le recteur et le vice-recteur font partie de l'équipe et disent : « D'accord, nous allons affecter des ressources et nous procéderons à notre recrutement conformément au plan que la collectivité que nous sommes à élaborer pour développer cette grappe. » Cet engagement et ce leadership ont revêtu une grande importance et les Chaires de recherche du Canada en constituent un bon exemple.

Je vous raconte, à titre d'exemple, un épisode éminemment positif. Le titulaire de la Chaire de recherche du Canada en produits naturels marins, originaire d'Écosse, a obtenu son doctorat de l'université de Calgary. Il nous est venu de la Florida Atlantic University, où il a passé environ 14 ans à élaborer un programme assez important dans la biochimie des produits naturels, les composés bioactifs marins. Il a été recruté après avoir indiqué son intérêt. Il a décidé de transplanter sa famille au Canada. Son épouse est de la Floride du Sud. L'ont accompagné son épouse, ses enfants, deux de ses étudiants de postdoctorat, des techniciens de laboratoire de recherche — ils ont tous déménagé à l'Île-du-Prince-Édouard au cours de l'année qui vient de s'écouler.

Il est venu pour un certain nombre de raisons. Premièrement, à l'évidence, il y avait l'occasion qu'offrait la Chaire de recherche du Canada. Deuxièmement, il avait une occasion de collaborer avec des spécialistes du Conseil national de recherches, qui mettraient l'accent sur les mêmes sciences et recherches. Troisièmement, la sécurité et le sentiment d'appartenance à la collectivité qu'il a ressentis pendant son séjour à l'Île-du-Prince-Édouard ont beaucoup compté dans sa décision. Enfin, il y avait une occasion de bénéficier de ce que nous appelons la liberté de se réaliser, l'occasion de concrétiser des projets de recherche dans un milieu qui lui convenait. En d'autres termes, cela a été la conjugaison du Programme des chaires de recherche du Canada et également du fait que l'Île-du-Prince-Édouard est attrayante pour les personnes en quête d'un meilleur équilibre entre la carrière professionnelle et la vie de famille que ce que les feux de la rampe de San Diego, par exemple, peuvent offrir.

**Le sénateur Mercer :** Voilà une excellente nouvelle. J'ai posé cette question précisément parce que je prévoyais votre réponse et je crois qu'il est important que mes collègues autour de la table

understand how successful the Canada Research Chairs Program has been, particularly for small universities.

**Mr. Francis:** For small universities, absolutely.

**Senator Mercer:** When the program was initiated, those of us from small areas feared that we would be shut out and that the chairs would go to the University of British Columbia and the University of Toronto. Of all the senators around the table, only Senator Mahovlich comes from or lives in a large metropolitan area. He is from Timmins.

My second question is with respect to your program. The slide about targets for 2010 mentions increasing research and development expenditures from \$40 million to \$80 million.

**Mr. Francis:** That is a target, yes.

**Senator Mercer:** How will you do that? How are you doing so far?

**Mr. Francis:** Unfortunately, Statistics Canada's latest numbers are for 2004. We are always behind in terms of being able to measure research and development expenditures. Those expenditures are from local and from outside sources.

There are three or four sources of those research and development expenditures. One is the ability of the Atlantic Veterinary College at the university to attract funding from the Tri-Council funding sources, the Canadian Institutes of Health Research, the Natural Sciences and Engineering Research Council of Canada, the Social Sciences and Humanities Research Council of Canada and so on. In the last five years, that funding has gone from zero to \$5 million a year, which shows the trend we are on of being able to write high enough quality proposals and carry out high enough quality research to access those kinds of funds. That is academic research related to health. Even though we do not have a teaching hospital, the vet college has effectively become the teaching hospital with the biomedical people that are there.

The other sources are private sector, and companies here are investing literally millions of dollars each year. It is not a large number of companies yet, but those are private sector investments. More recently, in the last four rounds of Atlantic Innovation Fund investments, which are loans to companies, not grants, the private sector matching has been in the order of \$55 million over five years. That is private sector investment in research and product development.

The other sources are from Agriculture and Agri-Food Canada's research budget here in the province and the research commitment of the National Research Council Institute of Nutrition and Health. We are well over \$40 million, probably in the \$60 million range already, and growing quite

comprennent à quel point le Programme des chaires de recherche du Canada a connu du succès, particulièrement pour les petites universités.

**M. Francis :** Pour les petites universités, absolument.

**Le sénateur Mercer :** Lorsque le programme a été lancé, les gens qui, comme moi, vivaient dans de petites régions ont eu peur d'être tenus à l'écart et ont craint que les chaires ne soient accordées à l'université de la Colombie-Britannique et à l'université de Toronto. De tous les sénateurs réunis autour de la table, seul le sénateur Mahovlich vient d'une grande agglomération métropolitaine. Il est de Timmins.

Ma deuxième question porte sur votre programme. La diapositive relative aux objectifs pour 2010 fait état de l'accroissement des dépenses de recherche-développement, qui passeraient de 40 millions à 80 millions de dollars.

**M. Francis :** C'est un objectif, en effet.

**Le sénateur Mercer :** Comment allez-vous y arriver? Est-ce que ça va bien jusqu'à maintenant?

**M. Francis :** Malheureusement, les plus récents chiffres de Statistique Canada portent sur l'année 2004. Nous tirons toujours de l'arrière pour ce qui est de notre capacité de mesurer les dépenses de recherche-développement. Ces dépenses sont d'origine locale et extérieure.

Il existe trois ou quatre sources de ces dépenses de recherche-développement. L'une concerne la capacité de l'Atlantic Veterinary College, à l'université, d'attirer du financement de la part des trois conseils subventionnaires, à savoir les Instituts de recherche en santé du Canada, le Conseil de recherches en sciences naturelles et en génie du Canada, le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada, et ainsi de suite. Au cours des cinq dernières années, le financement est passé de rien à 5 millions de dollars par année, ce qui traduit la tendance qui est la nôtre, c'est-à-dire que nous sommes en mesure de rédiger des propositions de qualité suffisante et de réaliser des recherches de qualité suffisante pour avoir accès à des crédits de ce type. Il s'agit de recherches universitaires portant sur la santé. Même si nous n'avons pas d'hôpital d'enseignement, le collège universitaire, dans les faits, est devenu notre hôpital d'enseignement, avec le personnel biomédical qu'il compte.

Les autres sources appartiennent au secteur privé et des entreprises d'ici investissent littéralement des millions de dollars tous les ans. Cela n'est pas encore le fait d'un grand nombre d'entreprises, mais il s'agit d'investissements du secteur privé. Plus récemment, dans les quatre derniers cycles des investissements du Fonds d'innovation de l'Atlantique, qui se composent de prêts à des entreprises, et non de subventions, les investissements de contrepartie faits par le secteur privé ont été de l'ordre de 55 millions de dollars sur cinq ans. Il s'agit de l'investissement du secteur privé dans la recherche et l'élaboration de produits.

Les autres sources proviennent du budget de recherche d'Agriculture et Agro-alimentaire Canada dans la province, ainsi que de l'engagement envers la recherche de l'Institut des sciences nutritionnelles et de la santé du Conseil national de recherches. Nous avons déjà largement dépassé le seuil des

quickly right now. We have more demand to carry out contract research. I say "we" meaning the cluster. There is more demand for contract research in fish health product development at the vet college. We do not have physical tank space and so on to support that research demand. The demand is from multi-national companies, not only our own small start-ups. Big companies need access to these facilities, and there are only four of them in the world, all in Europe, and we will have one here.

**Senator Mercer:** That is terrific.

My last question, and again I am anticipating the answer, but I do want it on the record, regards the activities of the Atlantic Canada Opportunities Agency in both your venture and other ventures on Prince Edward Island. Is ACOA working? Is it going in the right direction? There are always problems with programs. Are there problems with ACOA that we should be looking at and fixing?

**Mr. Francis:** This is on the record now.

**Senator Mercer:** Yes.

**Mr. Francis:** Some government programs work well and others probably need improvement or do not have the impact that one would like. Perhaps they are well intentioned, but sometimes government programs do not have the leverage to get the desired effect. However, I do need to dwell on the positive. ACOA has been a very strong partner in what we have been doing in terms of cluster development and the Atlantic Innovation Fund. I am not familiar with other aspects of what ACOA is doing, but the Atlantic Innovation Fund is unique across Canada and the investments it has made have had an impact. However, again it is a loans program, not grants. I think we have developed a holier-than-thou attitude in Canada. The Americans are very entrepreneurial and they provide grants to early-stage companies for commercialization. We do not do that in Canada. The Atlantic Innovation Fund, through the grant programs, have brought the research community and private sector businesses together to support product development commercialization like no other program has. We have written to government to let them know that we are seeing very positive results from those investments.

**Senator Mercer:** I have it on the record, because I get nervous about the government perhaps taking the axe to ACOA as they

40 millions de dollars et nous nous situons déjà probablement aux alentours de 60 millions de dollars, et nous connaissons en ce moment une croissance assez rapide. Nous recevons davantage de demandes de mener à bien des recherches à contrat. Quand je dis « nous », j'entends la grappe. La demande s'accroît dans le domaine de la mise au point de produits de santé dérivés du poisson au collège vétérinaire. Nous ne disposons pas d'aires matérielles pour l'aménagement de bassins et ainsi de suite pour soutenir cette demande en matière de recherche. La demande vient d'entreprises multinationales, et non pas seulement de nos propres petites entreprises de démarrage. Les grandes entreprises ont besoin d'un accès à ces installations et il n'y en a que quatre dans le monde, toutes situées en Europe, et nous en aurons une ici.

**Le sénateur Mercer :** C'est formidable.

Ma dernière question, et je prévois à nouveau la réponse, mais je veux qu'elle soit donnée officiellement, concerne les activités de l'Agence de promotion économique du Canada atlantique dans les cas à la fois de votre initiative et d'autres initiatives à l'Île-du-Prince-Édouard. Est-ce que l'APECA donne de bons résultats? Avance-t-elle dans la bonne direction? Les programmes posent toujours des problèmes. Y a-t-il des problèmes à l'APECA que nous devrions étudier et régler?

**M. Francis :** C'est maintenant officiel.

**Le sénateur Mercer :** Oui.

**M. Francis :** Certains programmes gouvernementaux fonctionnent bien et il y en a d'autres qu'il faut probablement améliorer ou qui ne produisent pas les retombées que l'on pourrait souhaiter. Ils reposent peut-être sur de bonnes intentions, mais il arrive parfois que les programmes gouvernementaux ne disposent pas de l'effet de levier leur permettant d'avoir l'effet souhaité. Toutefois, il importe que je mette l'accent sur le positif. L'APECA est un partenaire très fort de ce que nous faisons en ce qui concerne le développement de grappes et le Fonds d'innovation de l'Atlantique. Je ne connais pas bien les autres aspects de l'action de l'APECA, mais le Fonds d'innovation de l'Atlantique est unique en son genre au Canada et les investissements qu'il fait ont eu un impact. Toutefois, encore une fois, il s'agit d'un programme de prêts, et non de subventions. Je crois que nous avons acquis une attitude de supériorité morale au Canada. Les Américains ont un très fort esprit d'entreprise et ils accordent des subventions à des entreprises très jeunes à des fins de commercialisation. Nous ne le faisons pas au Canada. Par l'intermédiaire de son programme de subventions, le Fonds d'innovation de l'Atlantique a, plus que tout autre programme, rassemblé les milieux de la recherche et des entreprises du secteur privé afin d'appuyer la commercialisation des produits mis au point. Nous avons écrit au gouvernement pour l'informer du fait que nous observons que ces investissements donnent des résultats très positifs.

**Le sénateur Mercer :** Votre réponse figure maintenant au compte rendu officiel, parce que je m'inquiète que le

have done to other programs. We in Atlantic Canada certainly cannot afford that. Thank you.

**The Chairman:** Thank you very much. You have been a very positive and uplifting pair, and we wish you all the best in what you are doing. It certainly is very good for Prince Edward Island, and a good example for other places as well.

Colleagues, we have heard a lot about education in the last couple of days, including here this morning. We are very pleased to have with us now Catherine O'Bryan, who has a long history in the PEI Literacy Alliance and who has done an enormous amount of work on this issue.

**Catherine O'Bryan, Executive Director, PEI Literacy Alliance:**

It is my pleasure to have the opportunity to speak to you today about rural poverty. First let me say who I am. I was born in P.E.I. I lived in Charlottetown until I was a teenager and then my father bought a 150-acre farm on the south shore. We did not farm the land but rented some of it to farmers.

In high school few of my friends wanted anything more than the chance to leave P.E.I. and make some money. Education was valued by only a few who planned to attend university and move away. Most of my contemporaries wanted to get married or get a job. Many dropped out before completing Grade 12 to work with their fathers on the farm or on the water.

That was nearly 50 years ago and I do not think the trend has changed so much. Today young people are leaving school for high paying jobs in a booming economy in Alberta. Unfortunately, many of these migrant workers have low literacy skills.

I am the executive director of the Prince Edward Island Literacy Alliance, which is an umbrella group of 30 provincial organizations with an interest in literacy. Our members include Women's Network PEI, the Department of Education, the University of Prince Edward Island and 28 others. Our mission is to advance literacy for Islanders. Rural poverty is not our area of expertise but we know that low literacy skills contribute to poverty, unemployment and poor health.

Here is what we know about literacy. In 2003 the second International Adult Literacy Skills Survey was released. It showed that literacy rates decreased from west to east across Canada.

gouvernement, peut-être, sabré dans le budget de l'APECA, comme il l'a fait dans le cas d'autres programmes. Nous, dans le Canada atlantique, nous ne pouvons certainement pas nous permettre cela. Je vous remercie.

**La présidente :** Merci beaucoup. Vous avez formé une paire très positive et très stimulante, et nous vous souhaitons le meilleur succès. Il ne fait pas de doute que cela est très bon pour l'Île-du-Prince-Édouard et cela donne un bon exemple aussi à d'autres endroits.

Chers collègues, nous avons beaucoup entendu parler d'éducation ces deux derniers jours, y compris ici ce matin. Nous sommes très heureux d'accueillir maintenant Catherine O'Bryan, qui compte de longs antécédents au sein de la PEI Literacy Alliance et qui a énormément travaillé à ce dossier.

**Catherine O'Bryan, directrice exécutive, PEI Literacy Alliance :**

Je suis heureuse de l'occasion qui m'est donnée de vous parler aujourd'hui de la pauvreté rurale. Permettez-moi tout d'abord de me présenter. Je suis née à l'Île-du-Prince-Édouard. J'ai vécu à Charlottetown jusqu'à mon adolescence, puis mon père a acheté une ferme de 150 acres sur le littoral sud. Nous n'avons pas travaillé la terre, mais nous en avons loué une partie à des agriculteurs.

À l'école secondaire, la grande majorité de mes amis souhaitaient avant tout avoir la chance de quitter l'Île-du-Prince-Édouard et de gagner de l'argent. L'éducation n'était valorisée que par quelques personnes qui se proposaient de fréquenter l'université et de s'en aller. La plupart des gens de mon âge souhaitaient se marier ou trouver un emploi. Bon nombre d'entre eux ont décroché avant d'avoir terminé leur douzième année d'études pour travailler avec leur père sur l'exploitation agricole ou en mer.

Cela se passait il y a près de 50 ans et je ne crois pas que cette tendance ait beaucoup changé. De nos jours, les jeunes quittent l'école pour aller occuper des emplois très bien payés dans l'économie en plein essor de l'Alberta. Malheureusement, bon nombre de ces travailleurs migrants ne savent pas bien lire et écrire.

Je suis directrice générale de la Prince Edward Island Literacy Alliance, qui est un organisme de coordination de 30 organisations provinciales qui s'intéressent à l'alphabétisation. Figurent parmi nos membres les organisations Women's Network PEI, le ministère de l'Éducation, l'université de l'Île-du-Prince-Édouard et 28 autres. Notre mission est de faire progresser l'alphabétisation chez les insulaires. La pauvreté rurale n'est pas notre domaine de compétence, mais nous savons qu'une mauvaise maîtrise de la lecture, de l'écriture et du calcul contribue à la pauvreté, au chômage et à un mauvais état de santé.

Voici ce que nous savons de l'état de l'alphabétisme. En 2003, la deuxième Enquête internationale sur l'alphabétisation et les compétences des adultes a été rendue

P.E.I. rated low in literacy and numeracy skills. New statistics for health literacy as well are alarming.

Most people do not understand what literacy is and what it is not. Literacy is defined as the ability to understand and use printed information in daily activities at home, at work and in the community. It is not whether or not one can read, but how well one reads. Because they misunderstand the meaning of literacy, many people do not believe the literacy statistics, nor do they see it as a serious issue. Many Islanders say they do not know a single adult who cannot read or write so they do not believe that 43 per cent of Islanders have low literacy skills.

Numeracy is more than an ability to do basic arithmetic. It involves developing confidence and competence with numbers and measures. It requires an understanding of the number system, a knowledge of math techniques and an ability to solve numerical or spatial problems in a range of contexts. Numeracy also demands understanding of the ways in which data are gathered by counting and measuring and presented in graphs, diagrams, charts and tables.

Here is a table, and these are the only statistics I will show you.

Many do not understand that low literacy and numeracy are no longer just social problems that involve a few people. Now it is a major economic problem that affects the whole province.

What does this mean for rural P.E.I.? More and more farmers are being asked to become modern businessmen and women so that their operations can make money and they can increase yields. Modern business practice needs literacy and numeracy skills.

Farmers need to mix chemicals, calculate yields, determine prices and costs of production. All these activities require both literacy and numeracy skills. If they are not done well it can be costly and dangerous.

Government adds to the need for literacy skills. Farmers must adhere to a number of provincial regulations about their farm practice. Income stabilization programs, production insurance and risk management programs all require sophisticated literacy skills so that the farmer can read and understand all the implications.

publique. Elle a montré que les taux d'alphabétisation décroissaient d'Ouest en Est au Canada. L'Île-du-Prince-Édouard a obtenu de mauvais résultats en matière de lecture, d'écriture et de calcul. Les nouvelles statistiques concernant les connaissances de base en matière de santé sont alarmantes, elles aussi.

La plupart des gens ne comprennent pas ce qu'est l'alphabétisme et ce qu'il n'est pas. On définit l'alphabétisme comme étant la capacité de comprendre et d'utiliser des activités imprimées dans l'activité quotidienne au foyer, au travail et dans la collectivité. Il ne s'agit pas de savoir si une personne sait lire ou non, mais de l'aisance avec laquelle elle lit. Parce qu'elles interprètent mal la notion d'alphabétisme, de nombreuses personnes ne croient pas les statistiques relativement à l'alphabétisme et ne considèrent pas non plus qu'il s'agit d'un enjeu important. De nombreux insulaires affirment ne connaître aucun adulte qui ne sait pas lire et écrire; ils ne croient donc pas que 43 p. 100 des insulaires maîtrisent mal la lecture ou l'écriture.

La maîtrise du calcul ne se limite pas à la capacité de faire des opérations arithmétiques de base. Elle comprend l'acquisition d'une confiance et d'une compétence à l'égard des chiffres et des mesures. Elle nécessite la compréhension du système des chiffres, la connaissance des techniques mathématiques et la capacité de régler des problèmes numériques ou spatiaux dans toute une gamme de complexes. La maîtrise du calcul exige aussi la compréhension des moyens par lesquels on réunit des données par le calcul et des mesures, et on les présente dans des graphiques, des diagrammes et des tableaux.

Voici un tableau. Je ne vous montrerai pas d'autres statistiques.

Beaucoup de gens ne comprennent pas qu'une mauvaise maîtrise de la lecture, du calcul et du calcul ne pose pas seulement des problèmes sociaux qui ne touchent que quelques personnes. Cela posé maintenant un problème économique de grande importance qui touche toute la province.

Quelle est la conséquence de cette situation pour l'Île-du-Prince-Édouard? On demande de plus en plus à des agriculteurs de devenir des gens d'affaires modernes, de façon à ce que leur activité soit rentable et à ce qu'ils puissent accroître les rendements. Les pratiques commerciales modernes supposent la maîtrise de la lecture, de l'écriture et du calcul.

Les agriculteurs doivent mélanger des produits chimiques, calculer les rendements, et déterminer les prix et les coûts de production. Toutes ces activités nécessitent des compétences en matière de lecture, d'écriture et de calcul. Si elles ne sont pas bien effectuées, elles peuvent être onéreuses et dangereuses.

Les pouvoirs publics renforcent le besoin des compétences en matière de lecture et d'écriture. Les agriculteurs doivent respecter divers règlements provinciaux visant leurs pratiques. Les programmes de stabilisation des revenus, d'assurance de la production et de gestion des risques nécessitent tous une très bonne maîtrise de la lecture et de l'écriture, de manière à ce que l'agriculteur puisse lire et comprendre toutes les incidences de ces activités.

New pesticide regulations are an example of an area that needs understanding in order to prevent workplace injuries. Labels on chemical containers are not always written in plain language. Safety warnings are sometimes represented by symbols that not all people can understand. Supervisors may be in a rush to get the work done and time for training on new equipment or with new materials is sometimes overlooked. We have heard lately in the news that workplace injuries in Alberta have increased dramatically because new migrants do not have the reading skills needed to keep them safe.

Low literacy skills pass from generation to generation as the family farm used to. Farm parents may be too busy to provide or promote literacy and learning on their farm or to encourage their children to complete their education. They may need the children to provide extra hands to share the workload. Literacy skills used not to be so necessary for people working with their hands, but as times have changed the need for these skills has increased.

Older people tend to move back to rural areas when they retire. Rural P.E.I. has few educational opportunities for those interested in life-long learning. Health resources in rural P.E.I. are also scarce. Few doctors are willing to move to rural areas to set up practice. They lack the support of a modern hospital or a cadre of colleagues whom they can ask for advice. Gerontologists tend to settle in the larger centres. Opportunities for social interaction and physical exercise may be limited.

Literacy is a skill that you have to practice or you will lose it. For people in rural areas interested in improving their literacy there are few options. Laubach Literacy has provided a one-on-one literacy tutoring program for individuals across Prince Edward Island. The number of tutors available has decreased and the number of people coming forward to be tutored has declined. This is due to many factors. Young people are not attracted to the organization to relieve the older volunteers of the work of tutoring. The group is completely made up of volunteers. The group lacks funding to produce vigorous advertising campaigns to let others know about their free and confidential service.

Les nouveaux règlements relatifs aux pesticides constituent un exemple de domaines qui exigent une compréhension afin de prévenir des blessures en milieu de travail. Les étiquettes apposées sur les contenants de produits chimiques ne sont pas toujours rédigées en langage simple. Les avertissements en matière de sécurité sont parfois représentés par des symboles que tous ne peuvent pas comprendre. Il se peut que des superviseurs doivent précipiter leur travail et on oublie parfois de prévoir du temps pour la formation à de nouveaux équipements ou à de nouvelles matières. Nous avons entendu récemment des informations selon lesquelles les incidents en milieu de travail en Alberta se sont accrus de manière saisissante, car les nouveaux travailleurs migrants ne possèdent pas la maîtrise de la lecture nécessaire à leur sécurité.

La mauvaise maîtrise de la lecture et de l'écriture se transmet d'une génération à l'autre, comme cela se faisait à l'exploitation agricole familiale. En milieu agricole, il se peut que les parents soient trop occupés pour assurer ou promouvoir l'alphabétisation et l'apprentissage sur leur exploitation ou pour encourager leurs enfants à terminer leurs études. Ils peuvent avoir besoin de leurs enfants comme main-d'œuvre supplémentaire pouvant absorber une partie de la charge de travail. Auparavant, les aptitudes à la lecture et à l'écriture n'étaient pas aussi nécessaires pour les personnes vivant d'un travail manuel, mais, avec l'évolution du temps, le besoin de ces compétences s'est accru.

Les personnes âgées ont tendance à retourner dans les régions rurales après avoir pris leur retraite. Les régions rurales de l'Île-du-Prince-Édouard offrent peu de possibilités d'ordre éducatif aux personnes qui s'intéressent à l'apprentissage continu. Les ressources des régions rurales de l'Île-du-Prince-Édouard en matière de santé sont également limitées. Peu de médecins sont disposés à déménager dans une région rurale pour y établir un cabinet. Ils ne disposent pas de l'appui d'un hôpital moderne ou d'un noyau de collègues auxquels ils peuvent demander des conseils. Les gérontologues ont tendance à s'établir dans les agglomérations de plus grande taille. Il se peut que les possibilités d'interaction sociale et d'activités physiques soient limitées.

La maîtrise de la lecture et de l'écriture est une compétence qu'il faut entretenir, sans quoi on la perd. Pour les populations des régions rurales qui souhaitent renforcer leurs capacités dans ce domaine, il y a peu de possibilités qui s'offrent. L'organisation Laubach Literacy offre un programme de tutorat en tête à tête en matière de lecture et d'écriture un peu partout à l'Île-du-Prince-Édouard. Le nombre de tuteurs disponibles a diminué et le nombre de personnes se présentant pour bénéficier d'un tutorat a reculé. Cela est imputable à de nombreux facteurs. Les jeunes ne sont pas attirés vers l'organisation pour soulager les travailleurs plus âgés des tâches de tutorat. Le groupe se compose exclusivement de bénévoles. Ne disposant pas du financement nécessaire, cet organisme n'a pas les moyens de mener de vigoureuses campagnes de publicité pour faire connaître son service gratuit et confidentiel.

Holland College, a community college, has a number of sites across P.E.I. They provide some literacy training if the applicant qualifies for employment insurance or is supported by social services. Occasionally free seats are available to the public.

Learners have told the Literacy Alliance that they prefer not to take their training in an institution that resembles the school where they have already failed. Some Holland College sites are in modest buildings but the classes still conform to Holland College regulations and style. Community schools are active in some areas and provide opportunities for informal learning.

From our perspective, the situation in rural P.E.I. is dire. Fewer young people are returning to the farm after receiving their education and many others are leaving farming to pursue a more lucrative future in the tar sands. It does not appear viable for young people to make a living on the family farm unless they are well educated, not only in farming practice but in global economics.

Scott Murray of Statistics Canada says that a 1 per cent increase in literacy skills would lead directly to a 1.5 per cent increase in the gross national product. Canada's ability to achieve this goal is in jeopardy. The cuts and delays in the federal funding for literacy are crippling the ability of literacy organizations to support the field, and this will affect the capacity of the delivery system.

We need straight answers from the Harper government. What is the plan for literacy? What has happened to the idea of a national or pan-Canadian strategy proposed in 2003 by the all-party Parliamentary Standing Committee on Human Resources Development and Persons with Disabilities?

The PEI Literacy Alliance looks forward to having the results of your deliberations. In the meantime, we ask that you speak out and ask questions about the need for a pan-Canadian literacy strategy. This is one way to reduce rural poverty and revitalize the Canadian economy in all sectors.

**The Chairman:** Thank you very much. We know how hard you and people on the Island have worked, and we will just hunker down and keep on doing that.

**Ms. O'Bryan:** That is right.

**Senator Mercer:** I want to follow up on your last comment about the cuts. While you have been working very hard on the Island, Senator Fairbairn, not as chair of this committee but as a senator and previously as a cabinet minister, has been working

Le Holland College, collège communautaire, compte divers emplacements répartis dans l'Île-du-Prince-Édouard. Il prodigue une certaine formation à la lecture et à l'écriture si le demandeur est admissible à l'assurance-emploi ou est soutenu par des services sociaux. Il arrive à l'occasion que des places soient mises gratuitement à la disposition du public.

Des apprenants ont indiqué à la Literacy Alliance qu'ils préfèrent ne pas suivre une formation dans un établissement ressemblant à l'école où ils ont déjà échoué. Certains locaux du Holland College sont situés dans des édifices modestes, mais les locaux n'en demeurent pas moins conformes aux normes et au style du Holland College. Il y a des écoles communautaires actives dans certains secteurs qui offrent des possibilités d'apprentissage informel.

De notre point de vue, la situation dans les régions rurales de l'Île-du-Prince-Édouard est terrible. Il y a moins de jeunes qui retournent à l'exploitation agricole après la fin de leurs études et de nombreux autres délaissent l'agriculture en quête d'un avenir plus lucratif ans les sables bitumineux. Les jeunes considèrent que la possibilité de gagner sa vie sur l'exploitation agricole n'est pas viable s'ils n'ont pas fait de solides études, non seulement dans le domaine des pratiques agricoles, mais aussi en matière d'économie mondiale.

Selon Scott Murray, de Statistique Canada, une augmentation de 1 p. 100 du taux d'alphabétisation entraînerait une augmentation de 1,5 p. 100 du produit national brut. La capacité du Canada à atteindre cet objectif est compromise. Les compressions et les retards dans le financement fédéral affecté à l'alphabétisation minent la capacité des organisations d'alphabétisation à appuyer ce secteur d'activité, ce qui aura une incidence sur la capacité d'offrir les services.

Nous avons besoin de réponses claires de la part du gouvernement Harper. Quel est le plan en matière d'alphabétisation? Qu'en est-il de la stratégie nationale ou pancanadienne proposée en 2003 par le Comité permanent du développement des ressources humaines et de la condition des personnes handicapées qui était constitué de représentants de tous les partis?

Il tarde à la PEI Literacy Alliance de voir les résultats de vos délibérations. Entre-temps, nous vous demandons de vous exprimer et de poser des questions sur le besoin d'une stratégie pancanadienne d'alphabétisation. Cette stratégie pourrait servir à réduire la pauvreté rurale et à revitaliser l'économie canadienne dans toutes les régions.

**La présidente :** Merci beaucoup. Nous savons que vous avez travaillé très fort, comme tous les gens de l'Île, et que vous poursuivrez vos efforts.

**Mme O'Bryan :** C'est exact.

**Le sénateur Mercer :** Je veux revenir sur ce que vous avez dit au sujet des compressions. Pendant que de votre côté vous ne ménagiez pas vos efforts à l'Île, le sénateur Fairbairn, non pas en tant que présidente du comité, mais en sa qualité de sénateur et,

very hard on literacy for a number of years, and she has recruited a large number of her colleagues, including myself, to join the crusade.

If the cuts indicated by the current government come into effect, what will be the immediate effect on Prince Edward Island and on the programs in which you are involved?

**Ms. O'Bryan:** On Prince Edward Island we have been very lucky. We received two-year funding. I cannot get an explanation as to why. Nova Scotia received one-year funding for a project. All the rest of the provincial and territorial coalitions have not received any funding. The national organization has one month left of funding and then it will have to close.

The closing of the Movement for Canadian Literacy will have a big impact on the PEI Literacy Alliance because that is my professional organization. They provide all kinds of information about what is happening in Parliament and about the discussions on literacy in the different committees. They keep us up to date on the trends in Ottawa so that we can respond to them on Prince Edward Island.

When the last international literacy survey was released, they provided lots of background material for us to distribute in our constituency. I would simply tailor their templates to Prince Edward Island's needs and I would have items that were already researched for me.

We have a staff of two, and we do not have a researcher on our staff able to keep in touch with all the happenings around the country. That will be a huge loss to me personally and to our organization.

**Senator Mercer:** Your two-year funding ends in 2008?

**Ms. O'Bryan:** November 14, 2008.

**Senator Mercer:** You are very lucky. I wish you had written the proposals for Nova Scotia so that we would have gotten the two years.

**Senator Callbeck:** It is amazing what you have been able to accomplish with a staff of two. If you do not get more funding at the end of 2008, will that mean that all of your activities will be closed down, like your phone line and the tutoring that you do in the summer for kids?

**Ms. O'Bryan:** Yes.

**Senator Callbeck:** I think you should talk about the summer tutoring program for kids because it is a very valuable service you provide.

**Ms. O'Bryan:** The PEI Alliance is the community sponsor for the summer tutoring program for kids. Resource teachers in all the elementary schools refer students who are having trouble with their literacy and learning skills during the year and who need extra help in the summer. We hire 20 to 23 bachelor of education

auparavant, de ministre du Cabinet, a consacré beaucoup d'énergie au dossier de l'alphabétisation pendant des années et elle a recruté beaucoup de ses collègues, dont moi, pour la joindre dans cette croisade.

Si les compressions annoncées par le gouvernement actuel se concrétisent, quel en sera l'effet immédiat à l'Île-du-Prince-Édouard et dans les programmes auxquels vous participez?

**Mme O'Bryan :** L'Île-du-Prince-Édouard a eu beaucoup de chance. Nous avons reçu des fonds pour deux ans. Je ne pourrais pas vous dire pourquoi. La Nouvelle-Écosse a reçu des fonds qui permettront de financer un projet pour un an. Les autres coalitions provinciales et territoriales n'ont rien reçu. Avec l'argent qu'il lui reste, l'organisation nationale pourra poursuivre ses activités un mois encore, après quoi elle devra fermer ses portes.

La PEI Literacy Alliance se ressentira énormément de la fermeture du Rassemblement canadien pour l'alphabétisation, mon organisation professionnelle. Cette organisation nous renseigne sur les activités du Parlement et sur les discussions des différents comités qui touchent l'alphabétisation. Elle nous tient au courant des tendances à Ottawa afin que nous puissions réagir en conséquence dans notre province.

Lors de la publication du dernier sondage international en matière d'alphabétisation, nous avons reçu beaucoup de matériel que nous avons pu distribuer dans notre circonscription. Je n'ai eu qu'à adapter ces documents types aux besoins de l'Île-du-Prince-Édouard; toute la recherche avait été faite pour moi.

Nous avons deux employés et nous n'avons pas d'attaché de recherche qui puisse demeurer au fait de tout ce qui se passe au pays. Ce sera une perte énorme, tant pour moi personnellement que pour notre organisation.

**Le sénateur Mercer :** Vos deux années de financement se terminent en 2008?

**Mme O'Bryan :** Le 14 novembre 2008.

**Le sénateur Mercer :** Vous avez beaucoup de chance. J'aurais aimé que vous écriviez les propositions de la Nouvelle-Écosse pour que nous ayons deux ans de financement.

**Le sénateur Callbeck :** Tout ce que vous avez réussi à accomplir avec deux employés est incroyable. Si vous ne recevez pas d'autres fonds à la fin de 2008, vous devrez donc interrompre vos activités, notamment votre ligne téléphonique et les services de tutorat que vous offrez aux enfants l'été?

**Mme O'Bryan :** Oui.

**Le sénateur Callbeck :** Je crois que vous devriez parler du programme de tutorat que vous offrez l'été à l'intention des enfants, car vous rendez un service très précieux.

**Mme O'Bryan :** La PEI Alliance parraine un programme de tutorat pour les enfants. Dans toutes les écoles primaires, des professeurs-ressources recommandent des élèves qui ont eu de la difficulté à apprendre à lire et à écrire durant l'année et qui ont besoin d'aide supplémentaire l'été. Nous embauchons de

students to be tutors for about 700 children every summer. This program runs all across the province. We usually have a tutor for English as a second language as well as francophone tutors and anglophone tutors.

We have been the community sponsor for about six years. Part of the money comes from Service Canada under the summer career placements program, which I understand has been cut quite dramatically. I still do not know what will happen with that. We also get donations from businesses and from the provincial government. We were the recipient of \$32,000 from the Raise-a-Reader Campaign this year. This was the first time the campaign ran on P.E.I. That money will help us if the cuts to the summer career placements program are severe.

**Senator Callbeck:** If the Service Canada summer program is cut, will you be able to continue your program for kids to the fullest?

**Ms. O'Bryan:** Not to the level we have been, because each year there is more and more demand for tutors. We also have to fundraise for travel costs so that our tutors can go across the Island, because of course most of them live in Charlottetown near the university. We send them on a daily basis to Tignish and to Souris. We spend about \$11,000 or \$12,000 just on mileage claims for our tutors so that they can meet the students close to their communities.

**Senator Callbeck:** What is your budget roughly?

**Ms. O'Bryan:** Do you mean the PEI Literacy Alliance budget or the program budget?

**Senator Callbeck:** The Literacy Alliance budget.

**Ms. O'Bryan:** The Literacy Alliance budget altogether is approximately \$150,000, depending on how many project grants we can acquire.

**Senator Callbeck:** You receive \$125,000 from the federal government; is that right?

**Ms. O'Bryan:** This year, for the first time, they raised it; it was \$137,500 per year. There are all kinds of criteria, stipulations and accountability attached to that. It is not just free money.

**Senator Callbeck:** Were more criteria attached this year than other years?

**Ms. O'Bryan:** I submitted my first proposal in February. I got a phone call in June saying it had to be rewritten. We rewrote it, and there were many different details and demands. We understood that they were going through changes. Then they called in July and wanted it rewritten again. Since I was away on holidays, my colleague had to rewrite it, and he submitted it in August. Then we had the teleconference call with the officials at what used to be the National Literacy Secretariat telling us that none of the provincial organizations were going to be funded. We had a couple of weeks of panic wondering what we would do, and then suddenly the funding was reinstated for some and they were

20 à 23 étudiants en éducation qui font du tutorat auprès de 700 enfants chaque été. Ce programme est offert à l'échelle de la province. Nous avons habituellement un tuteur d'anglais langue seconde et des tuteurs francophones et anglophones.

Nous parrainons ce programme depuis environ six ans. Une partie des fonds vient de Service Canada dans le cadre du programme Placement carrière-été qui, d'après ce que je comprends, a fait l'objet de compressions considérables. Je ne sais toujours pas quel sera l'impact de ces compressions. Nous recevons aussi des dons des entreprises et du gouvernement provincial. Nous avons reçu 32 000 \$ dans le cadre de la campagne Lire, c'est grandir cette année. C'était la première fois qu'on effectuait cette campagne à l'Île-du-Prince-Édouard. Ces fonds nous aideront si les compressions apportées au programme Placement carrière-été sont draconiennes.

**Le sénateur Callbeck :** Si vous ne pouvez plus compter sur le programme d'été de Service Canada, pourrez-vous continuer d'offrir votre programme aux enfants dans la même mesure?

**Mme O'Bryan :** Nous ne pourrions pas maintenir le même niveau que dans le passé, parce que la demande de tuteurs augmente toujours. Nous devons aussi recueillir des fonds pour payer les déplacements des tuteurs sur l'île, parce que la plupart d'entre eux vivent à Charlottetown, près de l'université. Nous les envoyons quotidiennement à Tignish et à Souris. Nous dépensons environ de 11 000 à 12 000 \$ en frais de déplacement pour que les tuteurs puissent rencontrer les élèves près de leur lieu de résidence.

**Le sénateur Callbeck :** Quel est votre budget approximativement?

**Mme O'Bryan :** Parlez-vous du budget de la PEI Literacy Alliance ou du programme?

**Le sénateur Callbeck :** Du budget de la PEI Literacy Alliance.

**Mme O'Bryan :** Le budget de la PEI Literacy Alliance est d'environ 150 000 \$, selon les subventions que nous réussissons à obtenir.

**Le sénateur Callbeck :** Vous recevez 125 000 \$ du gouvernement fédéral, n'est-ce pas?

**Mme O'Bryan :** Cette année, pour la première fois, ce montant a augmenté; nous avons reçu 137 500 \$. Toutes sortes de critères, de conditions et de mesures de reddition de comptes se rattachent à ce montant. Ce n'est pas simplement de l'argent gratuit.

**Le sénateur Callbeck :** Y avait-il plus de critères cette année que les autres?

**Mme O'Bryan :** J'ai soumis ma première proposition en février. J'ai reçu un appel en juin m'informant qu'elle devait être réécrite. Nous l'avons réécrite en tenant compte d'une multitude de détails et d'exigences. Nous avons compris que des changements s'opéraient. Nous avons reçu en juillet un autre appel nous demandant de réécrire la proposition à nouveau. Comme j'étais en vacances, mon collègue a dû réécrire la proposition et il a soumis cette dernière en août. Nous avons ensuite eu une téléconférence avec les fonctionnaires de ce qui était auparavant le Secrétariat national à l'alphabétisation et ces derniers nous ont appris qu'aucune organisation provinciale ne

going to look at the proposals. I heard in November that we would get funding for two years. It has been a roller coaster ride for a whole year.

**Senator Callbeck:** It is great that you got the funding; it is very much needed.

**Ms. O'Bryan:** We are lucky. I must say, though, that I have survivor guilt, because all my colleagues ask what I did, and I do not know. I just wrote my proposals like I do every year. It is kind of an embarrassment of riches at the moment but we are making plans to try to replace the money for December 2008.

**Senator Peterson:** You indicated in your presentation that 43 per cent of Islanders have low literacy skills, and I imagine there are varying degrees of low.

**Ms. O'Bryan:** Yes.

**Senator Peterson:** Assuming that that number remains static and that you have funding to November 2008, what impact will you have on that number in that period of time?

**Ms. O'Bryan:** I do not think we will have a direct impact because we do not work directly with learners. We provide support services for the field, we train literacy instructors, and we provide bursaries to adult learners. We will not move everybody up a level. That is a huge job. To raise literacy levels requires a concerted and coordinated effort across the province and across the country.

**Senator Peterson:** We are talking about almost a year and a half with no measurable change.

**Ms. O'Bryan:** There will be people who learn how to read and write.

**Senator Peterson:** Is that not a positive change?

**Ms. O'Bryan:** That is a positive change.

**Senator Peterson:** Is it a measurable change?

**Ms. O'Bryan:** It is not statistically significant when the large international surveys are done. Twenty-five people making a change will not have an impact on the statistics.

**Senator Peterson:** Perhaps not on the statistics, but it would certainly have an impact on trying to show the seriousness of the situation, would it not?

**Ms. O'Bryan:** It would if we tracked those figures, yes.

**Senator Peterson:** Government may know they have a serious problem, but if we could quantify it a bit more would that help?

**Ms. O'Bryan:** Statistics Canada does quantify it; that is where these numbers come from.

recevrait de financement. Nous avons paniqué pendant quelques semaines et nous nous demandions ce que nous allions faire, puis soudainement nous avons appris que des fonds seraient rétablis et que les propositions seraient examinées. J'ai appris en novembre que nous aurions des fonds pour deux ans. Nous avons traversé des hauts et des bas toute l'année.

**Le sénateur Callbeck :** C'est une bonne chose que vous ayez eu ces fonds, vous en avez grand besoin.

**Mme O'Bryan :** Nous sommes chanceux. Je dois dire cependant que j'éprouve un sentiment de culpabilité de survivant, parce que tous mes collègues me demandent ce que j'ai fait et je ne le sais pas. J'ai simplement écrit mes propositions comme à tous les ans. Nous sommes comblés pour l'instant, mais nous faisons des plans pour tenter de remplacer les fonds pour décembre 2008.

**Le sénateur Peterson :** Vous avez indiqué dans votre présentation que 43 p. 100 des gens de l'Île avaient un faible niveau d'alphabétisation, et j'imagine que la définition de faible varie.

**Mme O'Bryan :** Oui.

**Le sénateur Peterson :** Si ce pourcentage ne change pas et que vous avez des fonds jusqu'en novembre 2008, quel impact aurez-vous selon vous sur ce pourcentage durant la période?

**Mme O'Bryan :** Je ne crois pas que nous aurons un impact direct parce que nous ne travaillons pas directement avec les apprenants. Nous fournissons des services d'appui, nous formons des alphabétisateurs et nous donnons des bourses aux apprenants adultes. Nous ne pouvons pas faire progresser tout le monde d'un niveau. C'est un travail énorme. Pour augmenter les niveaux d'alphabétisation, il faut un effort concerté et coordonné à l'échelle de la province et du pays.

**Le sénateur Peterson :** Nous parlons donc d'environ un an et demi sans changement mesurable.

**Mme O'Bryan :** Il y aura des gens qui apprendront à lire et à écrire.

**Le sénateur Peterson :** Ne s'agit-il pas d'un changement positif?

**Mme O'Bryan :** C'est un changement positif.

**Le sénateur Peterson :** Est-ce un changement mesurable?

**Mme O'Bryan :** Ce changement n'est pas significatif du point de vue statistique dans le cadre des grands sondages internationaux. Vingt-cinq personnes n'auront pas une incidence sur les statistiques.

**Le sénateur Peterson :** Peut-être pas sur les statistiques, mais cela aurait certainement un impact pour montrer la gravité du problème, n'est-ce pas?

**Mme O'Bryan :** Oui, si ces données sont consignées.

**Le sénateur Peterson :** Le gouvernement sait peut-être qu'il a un grave problème, mais si nous pouvions le quantifier un peu plus, pensez-vous que cela pourrait être utile?

**Mme O'Bryan :** Statistique Canada s'en occupe déjà; ces données viennent de ce ministère.

**Senator Peterson:** You are saying that by November 2008 we would have no way to see if that number had changed. Would somebody else be able to measure that?

**Ms. O'Bryan:** If Statistics Canada does another study they will know whether people have changed. People can move within levels too, and that is not measurable. In one survey you can be in level 1 quite far from level 2, and then in the next survey you might be at 1.99 but not quite at level 2; you have changed and have learned to read better, but you are still not able to meet the requirements of the tests that they use for their studies.

**Senator Peterson:** Has anybody determined how much money it would take to make a measurable difference?

**Ms. O'Bryan:** Yes, certainly. I participated in a series of meetings in Ottawa a year ago in November when Minister Claudette Bradshaw was putting a push on for literacy. I met with 22 other people from different sectors across Canada and we came up with a pan-Canadian plan. We hired a financial person who costed out various things, although there was not enough information available for him to extrapolate all the figures. However, it was in the billions of dollars for Canada to make a big difference, because a lot of support is needed in many areas.

**Senator Peterson:** Is the number of people with low literacy skills still growing, or do you think we have hit the bottom? Are people now getting training and going to school and so on?

**Ms. O'Bryan:** If the present cuts stay in place, the number will grow. In other provinces, literacy programs are losing their funding. People who directly teach adult learners are losing their funding. I can only imagine that the statistics will go up when those supports are taken away. If the infrastructure of the literacy community across Canada is taken away, I expect the statistics will go up.

**Senator Peterson:** Would the costs accordingly go up as well?

**Ms. O'Bryan:** Yes.

**Senator Gustafson:** I want to congratulate you on your work. I sat in on one of the hearings in Ottawa, and it brought tears to your eyes to hear about the people who have learned to read who could not before.

My question is on the schools. You must look at what is happening in our schools in regards to the three Rs. Every once in awhile we hear that we are turning out some students who cannot read very well and others who can hardly read at all. Sometimes I wonder if our advanced technology has taken over. We rely on the adding machine and all the electronics we have and we do not learn to read and write.

What is your observation on that, and what could be done about it?

**Le sénateur Peterson :** Vous dites que nous n'avons aucune façon de voir si ce pourcentage changera d'ici novembre 2008. Quelqu'un d'autre pourrait-il mesurer ce changement?

**Mme O'Bryan :** Si Statistique Canada fait une autre étude, il saura si les gens ont changé. Les gens peuvent progresser à l'intérieur des niveaux aussi, et cela ne se mesure pas. Dans un sondage, vous pouvez être au niveau un, très loin du niveau deux, et dans le suivant, vous pouvez vous situer à 1,99, mais pas tout à fait au niveau deux. Vous avez changé et vous lisez mieux, mais vous ne pouvez pas encore satisfaire aux critères appliqués.

**Le sénateur Peterson :** A-t-on déjà calculé combien cela coûterait pour faire une différence mesurable?

**Mme O'Bryan :** Oui, certainement. J'ai participé à une série de rencontres à Ottawa en novembre, il y a un an. La ministre Claudette Bradshaw voulait alors favoriser l'alphabétisation. J'ai rencontré 22 autres personnes de différentes régions du Canada et nous avons dressé un plan pancanadien. Nous avons embauché un expert financier qui a calculé combien coûtait différents éléments, mais il n'avait pas suffisamment d'information pour faire toutes les extrapolations. Cependant, pour faire une grosse différence, le Canada devra verser des milliards de dollars, car il faut donner beaucoup d'aide dans bien des régions.

**Le sénateur Peterson :** Le nombre de personnes ayant un faible niveau d'alphabétisation augmente-t-il toujours, ou pensez-vous que nous avons frappé le fond? Les gens reçoivent-ils maintenant de la formation, vont-ils à l'école et ainsi de suite?

**Mme O'Bryan :** Si les compressions actuelles demeurent, le nombre ira en augmentant. Dans d'autres provinces, les programmes d'alphabétisation perdent leur financement. Les gens qui enseignent aux apprenants adultes perdent leur financement. Je ne peux que m'imaginer que les chiffres augmenteront quand l'aide disparaîtra. Si on élimine l'infrastructure d'alphabétisation au Canada, les chiffres devraient augmenter.

**Le sénateur Peterson :** Les coûts augmenteront-ils en conséquence?

**Mme O'Bryan :** Oui.

**Le sénateur Gustafson :** Je vous félicite pour votre travail. J'ai assisté à une des audiences à Ottawa et les témoignages des gens qui ont appris à lire étaient très touchants.

Ma question concerne les écoles. Vous devez regarder ce qui se passe dans nos écoles en ce qui concerne la lecture, l'écriture et le calcul. Nous apprenons de temps à autre que nos écoles produisent des élèves qui ne savent pas très bien lire et d'autres qui en sont presque incapables. Je me demande parfois si les progrès technologiques ont pris le dessus. Nous comptons sur les calculatrices et les autres outils électroniques à notre disposition et nous n'apprenons pas à lire et à écrire.

Quelle est votre opinion à ce sujet et que pourrions-nous faire?

**Ms. O'Bryan:** I have some positive news for Prince Edward Island. Our provincial government is putting together a provincial literacy and learning strategy. I have been working closely with them. They are going to implement regular literacy assessments for students in school so that children who are having problems will be identified and no child will come to Grade 3 without knowing how to read. Such regular assessment has been missing in the school system.

As well, we now have a learning disabilities coordinator in our province. Perhaps more children will be assessed for learning disabilities, which is a factor in being able to learn to read. Hopefully children with disabilities will have access to programs that will help them do better in school.

**Senator Gustafson:** Do you think that work needs to be done to make teachers aware that some students need extra attention? I am thinking back to when we went to school; there was always someone who found learning extremely hard and at that time there was not much sympathy for them or understanding on the part of the teachers. I think there needs to be some emphasis on that area.

I am dating myself now, but I recall we used to have spelling matches in the old town hall. There were a couple of old farmers and the kids could not spell by them; they would win every time. That told me there was an emphasis on those areas of education. Certainly today we should be able to meet that challenge.

**Ms. O'Bryan:** I agree. We brought Dr. Satya Brink from Statistics Canada to share the results of that international survey and to tailor a presentation about Prince Edward Island so that people on P.E.I. understand the scope of the problem.

We sponsor workshops for teachers to talk about learning and literacy. Most of our work is promoting literacy and trying to get the message out that everybody needs to work together to promote literacy on P.E.I. We want to turn us into a learning culture.

**The Chairman:** Thank you very much.

Senators, our last witness is Aileen Petrie, Executive Director of the Family First Resource Centre.

**Aileen Petrie, Executive Director, Families First Resource Centre:** In case you are not all familiar with the mandate of family resource centers, I will begin with a bit of history and background.

We are funded federally by the Public Health Agency of Canada and have been for some 12 years now. You will hear acronyms for two projects: CAPC is the Community Action Program for Children, and CPNP is the Canada Prenatal Nutrition Program. Together these two programs encompass families with a pregnant mother or children up to the age of six.

**Mme O'Bryan :** J'ai de bonne nouvelle en ce qui concerne l'Île-du-Prince-Édouard. Le gouvernement provincial élabore actuellement une stratégie provinciale d'alphabétisation et d'apprentissage. J'ai collaboré étroitement avec les responsables. On évaluera régulièrement les compétences en lecture et en écriture des élèves dans les écoles de manière à cerner les enfants qui ont des problèmes pour éviter que des enfants se rendent en 3<sup>e</sup> année sans savoir lire. Il manquait ce genre d'évaluations régulières dans le système scolaire.

En outre, la province dispose maintenant d'un coordonateur responsable des troubles d'apprentissage. On pourra peut-être diagnostiquer plus de troubles d'apprentissage, ce qui est un facteur quand on apprend à lire. Nous espérons que les enfants qui ont des problèmes d'apprentissage auront accès à des programmes qui pourront les aider à mieux réussir à l'école.

**Le sénateur Gustafson :** Pensez-vous qu'il faut sensibiliser davantage les enseignants au fait que certains élèves ont besoin de plus attention? Je pense à l'époque où nous allions à l'école. Il y avait toujours un élève qui avait beaucoup de difficulté à apprendre et, à l'époque, les enseignants n'étaient guère compatissants ou compréhensifs. Je crois qu'il faut se pencher sur cela.

Je trahis mon âge, mais je me souviens qu'on avait des concours d'épellation au vieil hôtel de ville. Il y avait deux ou trois vieux agriculteurs que les enfants n'arrivaient pas à battre; ils gagnaient tout le temps. On avait donc insisté sur cet aspect de l'enseignement. Nous devrions aujourd'hui être en mesure de relever ce défi.

**Mme O'Bryan :** Je suis d'accord. Nous avons invité Mme Satya Brink de Statistique Canada pour parler des résultats du sondage international et faire une présentation concernant l'Île-du-Prince-Édouard pour que les gens de l'Île comprennent l'ampleur du problème.

Nous organisons des ateliers pour les enseignants sur l'apprentissage et l'alphabétisation. Notre travail consiste surtout à promouvoir l'alphabétisation et à faire comprendre que tous doivent collaborer pour promouvoir l'alphabétisation à l'Île. Nous voulons favoriser une culture d'apprentissage.

**La présidente :** Merci beaucoup.

Le dernier témoin sera Mme Aileen Petrie, directrice exécutive du Families First Resource Centre.

**Aileen Petrie, directrice exécutive, Families First Resource Centre :** Je commencerai par vous donner un bref historique au cas où vous ne connaîtriez pas le mandat des centres de ressources familiales.

Nous recevons depuis une douzaine d'années maintenant des fonds de l'Agence de santé publique du Canada. Je désignerai deux projets par leur sigle, soit le PACE, c'est-à-dire le Programme d'action communautaire pour les enfants, et le PCNP, à savoir le Programme canadien de nutrition prénatale. Ces deux programmes s'adressent aux familles qui attendent un

However, we do try to go outside our mandate a bit and encompass more families, and I will demonstrate how we have done that.

CAPC and CPNP were developed in response to extensive research documenting the importance of the early years. The federal government, which has been behind us for a long time, has been in the right place at the right time and has done the right things. These programs are all over the country and have been instrumental in helping families in rural Canada.

There are seven centres in Prince Edward Island. I am from Montague, on the eastern end of Prince Edward Island, and we service the Southern Kings and Queens area. C.H.A.N.C.E.S. Inc. Family Resource Centre is in Charlottetown. There is one in Summerside, and there are few more on the western end. There are a francophone and a Mi'kmaq family resource centre as well.

Family Resource Centres were announced as part of the Government of Canada's approach to meeting the challenges posed by the 1990 UN World Summit for Children, and we still exist today. We are hoping to exist forever because we know that we do good work.

We have partnered with the government on a couple of great social initiatives. Perhaps you are familiar with *The Rural Think Tank 2005*. I would strongly suggest that you find that report. It is a good read, and instead of reinventing the wheel it contains some good information that you might be able to use. For example, the challenges of rural living have been identified as access to services and transportation, economic and employment realities, and food security, and the focus groups tell you why. It is a very good document.

We were instrumental in that project. It was funded by the Public Health Agency of Canada. CAPC and CPNP monies went into it and the projects throughout Canada were instrumental in getting the focus groups together to gather all of that information.

Another initiative in which we are quite involved in Prince Edward Island is the Strategy for Healthy Child Development. The province put five years into this work because they consider it important for us to invest in our children. It is a strategic plan for five years. Our children start learning as babies, and literacy starts with babies. We can save a lot of money in the long run if we have healthy children, and so our program starts with helping pregnant women with nutrition and education. We promote breastfeeding, healthy child development, literacy, and programs for parent education. That is the gamut.

We are heavily involved with the government on some initiatives. We do extensive, five-year evaluations on our programs. The last evaluation was done in 2005 so these results

enfant ou qui comptent des enfants de moins de six ans. Cependant, il nous arrive de dépasser quelque peu le cadre de notre mandat afin d'englober plus de familles et je vous expliquerai comment nous y arrivons.

Le PACE et le PCNP ont été élaborés en réponse aux recherches approfondies sur l'importance des premières années. Le gouvernement fédéral, qui nous appuie depuis longtemps, s'est trouvé au bon endroit au bon moment et il a fait ce qui s'imposait. Ces programmes sont offerts à l'échelle du pays et ils ont aidé les familles en milieu rural.

L'Île-du-Prince-Édouard compte sept centres. Je viens de Montague, à l'extrémité est de l'Île. Nous servons le comté de Queens et le sud du comté de Kings. Le centre de ressources familiales C.H.A.N.C.E.S. Inc. se trouve à Charlottetown. Summerside a un centre et l'ouest de l'Île est doté de quelques autres centres. Les francophones et les Micmacs disposent aussi d'un centre de ressources familiales.

Les centres de ressources familiales ont vu le jour dans le cadre des mesures annoncées par le gouvernement du Canada pour relever les défis découlant du Sommet mondial pour les enfants qui avait été organisé par les Nations Unies en 1990, et ils existent toujours aujourd'hui. D'ailleurs nous espérons que nous continuerons d'exister, car nous savons que nous faisons du bon travail.

Nous avons collaboré avec le gouvernement dans deux ou trois initiatives sociales fort intéressantes. Vous connaissez peut-être le rapport du groupe de réflexion rural 2005. Je vous recommande fortement de trouver ce rapport. Il est intéressant à lire et au lieu de réinventer la roue, il contient des renseignements intéressants qui pourraient vous être utiles. Par exemple, le groupe a déterminé que les défis de la vie rurale sont l'accès aux services et au transport, les réalités économiques et d'emploi, et la sécurité alimentaire, et il explique pourquoi. C'est un excellent document.

Nous avons joué un rôle dans ce projet, qui était financé par l'Agence de santé publique du Canada. Des fonds du PACE et du PCNP ont été affectés à cette initiative, et les projets mis en oeuvre partout au Canada ont aidé à rassembler les groupes de consultation, afin qu'ils recueillent tous ces renseignements.

La Strategy for Healthy Child Development est une autre initiative à laquelle nous participons très activement dans l'Île-du-Prince-Édouard. La province a consacré cinq ans à ce projet, parce qu'elle juge important que nous investissions dans nos enfants. Il s'agit d'un plan stratégique pour une période de cinq ans. Nos enfants commencent à apprendre lorsqu'ils sont des bébés et le processus d'alphabétisation débute à ce stade. À long terme, nous pouvons économiser beaucoup d'argent si nos enfants sont en santé, et c'est pourquoi nos programmes commencent en aidant les femmes enceintes dans les domaines de la nutrition et de l'éducation. Nous faisons la promotion de l'allaitement, du développement des enfants en santé, de l'alphabétisation et des programmes d'éducation des parents. Ce sont tous des secteurs dans lesquels nous intervenons.

Nous participons très activement, de concert avec le gouvernement, à certaines initiatives. Nous effectuons des évaluations quinquennales approfondies de nos programmes. La

are relatively significant and current. We are key players in the delivery of child and family programs. We are firmly established and well integrated in the broader network of policy, program and research initiatives for children and their families, as I have already shown you, helping to create supportive environments for individuals, projects, communities and the system through opportunities to share perspectives, expertise, and resources.

We contribute to policy, practice and research development at the system level, building community capacity across Atlantic Canada. We are affiliated with Atlantic Canada. All the other projects across Canada have their own mandate. Each project is different. Even in Prince Edward Island each centre is different because we serve different communities and the needs of our communities continually change. We provide the system with the means to work towards improved public health for Atlantic Canadians. All of that is in the report "From Babies to Boardrooms . . . CAPC and CPNP are Involved!"

Above and beyond that, we provide good work placements for post-secondary students in early childhood education and nursing. Recently we had two placements at our center. These young people on their education path can see a hands-on work environment, and we make sure their placements are meaningful. We support them in every way. Part of our mandate is to help young Canadians in their quest for education.

**The Chairman:** Before you leave, perhaps you could let us copy those documents.

**Ms. Petrie:** I will leave these documents with you.

**The Chairman:** That would be great. Thank you very much.

**Senator Mercer:** Is your funding that comes from the Public Health Agency of Canada secure before the 2007-08 budget year?

**Ms. Petrie:** Yes. We have been quite proactive. We have just heard the good news that our funding is good until March 31, 2008.

**Senator Mercer:** That is good news, and it answers one question.

**Ms. Petrie:** I hope so.

**Senator Mercer:** Ms. O'Bryan told us that literacy funding is secure to just beyond that time as well, which is also good news.

We are talking about rural poverty. You indicated that there are 17 locations for your program on the Island.

**Ms. Petrie:** There are seven centres on Prince Edward Island.

**Senator Mercer:** There is one in Charlottetown?

dernière évaluation date de 2005; par conséquent, les résultats sont relativement révélateurs et à jour. Nous sommes des intervenants clés dans la prestation de programmes pour les enfants et les familles. Nous sommes bien établis et bien intégrés au réseau élargi de politiques, programmes et initiatives de recherche pour les enfants et leurs familles, comme je vous l'ai déjà montré, et nous aidons à créer un milieu favorable pour les personnes, les projets, les collectivités et le système, au moyen d'occasions permettant de partager des points de vue, des compétences et des ressources.

Nous contribuons à la mise en pratique de politiques et à la recherche au niveau du système, de façon à promouvoir les capacités communautaires dans tout le Canada atlantique. Nous sommes associés au Canada atlantique. Tous les autres projets au pays ont leur propre mandat. Chacun d'eux est différent. Même dans l'Île-du-Prince-Édouard, chaque centre est différent, parce que nous desservons des collectivités différentes et que leurs besoins changent continuellement. Nous fournissons le système et les moyens d'améliorer la santé publique pour les Canadiens de la région atlantique. Tous ces points sont mentionnés dans le rapport.

En outre, nous assurons un bon placement professionnel aux étudiants de niveau postsecondaire, dans le secteur de la petite enfance et des soins infirmiers. Nous avons récemment eu deux placements à notre centre. Dans le cadre de leur cheminement académique, ces jeunes bénéficient d'une formation pratique, et nous veillons à ce qu'ils en tirent le meilleur parti possible. Nous les appuyons de toutes les façons possibles. Une partie de notre mandat consiste à aider des jeunes Canadiens dans leur processus d'apprentissage.

**La présidente :** Avant de quitter, vous pourriez peut-être nous laisser copier ces documents.

**Mme Petrie :** Je vais vous les laisser.

**La présidente :** Ce serait bien. Merci beaucoup.

**Le sénateur Mercer :** Le financement qui est fourni par l'Agence de santé publique du Canada est-il assuré avant l'année budgétaire 2007-2008?

**Mme Petrie :** Oui. Nous avons été très proactifs. Nous venons tout juste d'apprendre la bonne nouvelle portant que notre financement est assuré jusqu'au 31 mars 2008.

**Le sénateur Mercer :** C'est une bonne nouvelle et cela répond à une question.

**Mme Petrie :** Je l'espère.

**Le sénateur Mercer :** Mme O'Bryan nous a dit que le financement de l'alphabétisation était lui aussi assuré jusqu'au delà de cette date, ce qui est aussi une bonne nouvelle.

Nous parlons de pauvreté en milieu rural. Vous avez dit que votre programme est dispensé à partir de 17 endroits dans l'île.

**Mme Petrie :** Il y a sept centres dans l'Île-du-Prince-Édouard.

**Le sénateur Mercer :** Il y en a un à Charlottetown?

**Ms. Petrie:** There are two centres in Charlottetown: C.H.A.N.C.E.S. Inc. Family Resource Centre and the Mi'kmaq Family Resource Centre, although the latter serves the whole province.

**Senator Mercer:** Are any of the other five centres in rural parts of the province?

**Ms. Petrie:** Well, Summerside is now considered a city, but it has been my understanding that Prince Edward Island is called rural, period. Am I right in that?

**Senator Callbeck:** According to Statistics Canada.

**Senator Mercer:** Yes.

**Ms. Petrie:** Everyone's definition of rural is different. However, for example, there are many differences between C.H.A.N.C.E.S. and us in terms of staffing and the way we deliver programs. It is like comparing apples and oranges.

**Senator Mercer:** How do you identify your clients, or do they self-identify?

**Ms. Petrie:** We call them participants. Our target population is families who are at risk of not having enough education or at risk in any way. However, we have opened up that word, because I believe every family with children risks not knowing how to parent and not having all the education they need. We would like to reach all families on Prince Edward Island, not specifically those on social services, because we feel that every family needs extra support, especially in our rural setting. In Montague there are isolation factors, transportation issues, and the whole gamut of issues that families face.

**Senator Mercer:** Can a family self-identify or does a third party have to refer them?

**Ms. Petrie:** No, but we do partner very closely with the provincial departments for public health and child and family justice. We have referrals but our first point of entry is with the public health nurses and the babies being born. Also, the public health nurses identify who is pregnant and we try to reach women when they are pregnant. It does not always happen, but when the baby is born that is our point of entry for sure.

**Senator Mercer:** There is a Canadian prenatal program. Is there a Canadian postnatal program?

**Ms. Petrie:** CAPC is a postnatal program, while CPNP is the prenatal program, so we have covered both bases. CAPC is also from zero to six years old.

At C.H.A.N.C.E.S. they work with babies only to six months. We have babies up to a year old because we do not deal with as many families. Basically, you have to design your programs

**Mme Petrie :** Il y en a deux à Charlottetown, soit le Centre de ressources pour les familles C.H.A.N.C.E.S Inc., et le Centre de ressources familiales Mi'kmaq, bien que ce dernier desserve l'ensemble de la province.

**Le sénateur Mercer :** Parmi les cinq autres centres, y en a-t-il qui sont situés dans des régions rurales de la province?

**Mme Petrie :** Hé bien, Summerside est maintenant considérée comme une ville, mais je crois savoir que l'Île-du-Prince-Édouard est considérée comme une région rurale. Ai-je raison de dire cela?

**Le sénateur Callbeck :** Selon Statistique Canada.

**Le sénateur Mercer :** Oui.

**Mme Petrie :** Tous ont une définition différente du mot « rural ». Toutefois, par exemple, il existe plusieurs différences entre C.H.A.N.C.E.S et nous, pour ce qui est de la dotation et de la façon dont nous exécutons les programmes. C'est comme comparer des pommes et des oranges.

**Le sénateur Mercer :** Comment identifiez-vous vos clients, ou est-ce que ceux-ci s'identifient eux-mêmes?

**Mme Petrie :** Nous les appelons des participants. Notre groupe cible est les familles qui risquent de ne pas avoir suffisamment de connaissances, ou qui sont à risque pour quelque raison que ce soit. Cela dit, nous avons élargi la portée de cette notion, parce que toutes les personnes qui ont des enfants risquent de ne pas connaître l'art d'être parent et de ne pas avoir toutes les connaissances nécessaires. Nous aimerions rejoindre toutes les familles de l'Île-du-Prince-Édouard, et non pas expressément celles qui ont recours aux services sociaux, parce que nous pensons que chaque famille a besoin d'un soutien supplémentaire, particulièrement dans notre milieu rural. À Montague, il existe des problèmes d'isolement et de transport, et on retrouve toutes les autres difficultés auxquelles sont confrontées les familles.

**Le sénateur Mercer :** Une famille peut-elle s'identifier elle-même, ou doit-elle être dirigée par une tierce partie?

**Mme Petrie :** Non, mais nous sommes en partenariat très étroit avec les ministères provinciaux responsables de la santé publique, des enfants et des services de justice à la famille. Nous avons des participants qui ont été dirigés, mais les infirmières de la santé publique et les nouveau-nés représentent notre principal point d'entrée. Ces infirmières identifient aussi les femmes enceintes, et nous essayons de communiquer avec elles durant leur grossesse. Cela ne se produit pas toujours, mais lorsque l'enfant naît, il constitue un point de contact sûr.

**Le sénateur Mercer :** Il existe un programme prénatal canadien. Existe-t-il aussi un programme postnatal canadien?

**Mme Petrie :** Le PACE est un programme postnatal, tandis que le PCNP est le programme prénatal. Par conséquent, les deux volets sont visés. Le PACE s'applique aussi aux enfants de zéro à six ans.

Les intervenants du programme de ressources pour les familles C.H.A.N.C.E.S. s'occupent des bébés uniquement jusqu'à ce que ceux-ci atteignent l'âge de six mois. Nous avons des bébés qui ont

according to the staff you have and what you can do well. Each program is different, but our postnatal program is from zero to six years.

**Senator Mahovlich:** Do you have many volunteers?

**Ms. Petrie:** We consider our participants to be volunteers because when they come to our resource centre they come with their family; the parents are there — they do not simply leave their children with us. The parents help us with the programs.

**Senator Mahovlich:** The parents are the volunteers.

**Ms. Petrie:** That is right.

**Senator Mahovlich:** When you make your report for the government, do you report on all the volunteers that you have?

**Ms. Petrie:** Yes. They are all counted as part of our statistics. However, the parents do not always give themselves credit for being volunteers. We tell them, "Look what you have done. You have helped with the snack, you read the story to the children, you have participated, you are a volunteer," and that increases their self-esteem once they realize their contribution. Also, our volunteers are our board members.

**Senator Mahovlich:** I had to take a summer or two off for one of my children. He was having a difficult time so I had to drive him to school in the summertime. I took the whole summer off because he was having a difficult time. I think it is very important that the families get involved.

**Ms. Petrie:** Exactly. That is all part of it, because it teaches families to work together, to play and have fun together, and to grow together.

**Senator Mahovlich:** The government would look at this report and be enthused about that too.

I think that in the coming year the government will have a huge surplus and you should not have any trouble getting funds for literacy.

**The Chairman:** One would think.

**Senator Mahovlich:** We hope.

**Senator Callbeck:** There are seven family resource centres on P.E.I. You operate out of Montague. How many families would you be involved with?

**Ms. Petrie:** I can speak only for my own centre in Montague. The statistics fluctuate. For the Community Action Program for Children we have 192 families now, and for the Canada Prenatal Nutrition Program we are working with 44 families.

jusqu'à un an, parce que nous ne traitons pas avec un aussi grand nombre de familles. Il s'agit essentiellement de concevoir les programmes en fonction du personnel disponible et de ce qu'on peut bien faire. Chaque programme est différent, mais notre programme postnatal englobe les enfants de zéro à six ans.

**Le sénateur Mahovlich :** Avez-vous un grand nombre de bénévoles?

**Mme Petrie :** Nous considérons que nos participants sont des bénévoles, parce que lorsqu'ils se rendent à nos centre de ressources, ils viennent avec leur famille. Les parents sont présents. Ils ne se contentent pas de nous laisser leurs enfants; ils nous aident à appliquer les programmes.

**Le sénateur Mahovlich :** Les parents sont des bénévoles.

**Mme Petrie :** C'est exact.

**Le sénateur Mahovlich :** Lorsque vous présentez votre rapport au gouvernement, faites-vous mention de tous vos bénévoles?

**Mme Petrie :** Oui. Ils sont tous inclus dans nos statistiques. Toutefois, les parents ne s'accordent pas toujours le mérite de leur bénévolat. Nous leur disons : « Regardez ce que vous avez fait. Vous avez aidé à servir la collation, vous avez lu une histoire aux enfants, vous avez participé. Vous êtes des bénévoles. » Lorsqu'ils prennent conscience de leur contribution, cela améliore leur estime de soi. Les membres de notre conseil font aussi partie de nos bénévoles.

**Le sénateur Mahovlich :** J'ai dû prendre congé un été ou deux pour m'occuper d'un de mes enfants. Celui-ci vivait une période difficile et je devais l'emmener à l'école durant l'été. J'ai pris congé tout l'été, parce que mon fils éprouvait des difficultés. Je pense qu'il est très important que les familles participent au processus.

**Mme Petrie :** Tout à fait. Cela s'inscrit dans le processus, parce que les familles apprennent ainsi à travailler ensemble, à s'amuser ensemble et à grandir ensemble.

**Le sénateur Mahovlich :** Le gouvernement lirait ce rapport et serait enthousiasmé par son contenu.

Je pense que, dans l'année qui vient, le gouvernement aura un excédent énorme et vous ne devriez pas avoir de difficultés à obtenir des fonds pour l'alphabétisation.

**La présidente :** On est porté à le croire.

**Le sénateur Mahovlich :** Nous l'espérons.

**Le sénateur Callbeck :** Il y a sept centres de ressources pour les familles dans l'Île-du-Prince-Édouard. Vous travaillez au centre de Montague. Avec combien de familles traitez-vous?

**Mme Petrie :** Je peux uniquement parler au nom de mon propre centre, à Montague. Les chiffres varient. Dans le cadre du Programme d'action communautaire pour les enfants, nous travaillons actuellement avec 192 familles, tandis que dans le cas du Programme canadien de nutrition prénatale, nous collaborons avec 44 familles.

**Senator Callbeck:** You mentioned that the way you deliver programs and the way C.H.A.N.C.E.S. delivers programs in Charlottetown can be like apples and oranges, and that depends a lot on the number of workers you have. Do you get your budget directly from the federal government?

**Ms. Petrie:** Yes, but my budget is not the same as C.H.A.N.C.E.S.' budget. Every centre has a different budget. That budget was set in stone. I am not quite into my second year yet, so all of the budget negotiations were before my time.

The budget has stagnated; whatever our budget was five years ago is all we will ever get. It will never increase, which is why we end up doing other programs to get other money into our organization so that we can stay alive.

**Senator Callbeck:** Were you told by the federal government that your budget will never increase?

**Ms. Petrie:** Basically, they said, "What you see is what you get, and when you get funding again that is what you will get."

**Senator Callbeck:** You have funding now until the end of March 2008. Is that right?

**Ms. Petrie:** Yes. We had a five-year block of funding, which goes to 2009, so I am confident that we will be operating until 2009. However, it is still a year-to-year commitment, even though it is a five-year block of funding. There is always that "with 60-days' notice" clause that you might be terminated. Technically, the funding is until 2009; at that point we will have to submit a new request, but we have been told that our current budget is the figure we will be working with.

**Senator Callbeck:** You certainly do good work. I am very familiar with C.H.A.N.C.E.S. and know what goes on there. I commend you for your efforts.

**The Chairman:** We very much appreciate both of you coming here today. This is a tough issue. I sincerely hope that there will be some light at the end of a currently dark tunnel and that you will stay in business and be back doing all the good things you do.

Senators, we now have an important presentation on behalf of Hospice Palliative Care Association of Prince Edward Island. We are joined by Executive Director Graham Gaudet and President Ed MacLaren.

**Ed MacLaren, President, Hospice Palliative Care Association of Prince Edward Island:** Honourable senators, on behalf of the directors of the Hospice Palliative Care Association of Prince Edward Island, I would like to express our sincere appreciation for allowing us to make this presentation today.

**Le sénateur Callbeck :** Vous avez dit que comparer la manière dont vous exécutez vos programmes et la manière dont l'organisme C.H.A.N.C.E.S. exécute les siens à Charlottetown, c'est comme comparer des pommes et des oranges, et que cela dépend énormément du nombre de travailleurs. Obtenez-vous votre budget directement du gouvernement fédéral?

**Mme Petrie :** Oui, mais mon budget diffère de celui de l'organisme C.H.A.N.C.E.S. Chaque centre a un budget différent. Ce budget était immuable. Je n'en suis pas tout à fait à ma deuxième année au centre et toute la question du budget a été réglée avant que j'arrive.

Le montant du budget stagne. Ce que nous obtenons, c'est la somme qui a été décidée il y a cinq ans. Le budget n'augmentera jamais. Nous devons donc exécuter d'autres programmes pour avoir l'argent nécessaire pour assurer la survie de notre organisme.

**Le sénateur Callbeck :** Le gouvernement fédéral vous a-t-il dit que votre budget n'augmenterait jamais?

**Mme Petrie :** Essentiellement, on nous a dit « Voici le montant que vous toucherez et, lorsque vous recevrez du financement à nouveau, c'est ce que vous aurez. »

**Le sénateur Callbeck :** Vous disposez d'un financement jusqu'à la fin du mois de mars 2008. Est-ce exact?

**Mme Petrie :** Oui. Nous avons obtenu une enveloppe budgétaire s'étalant sur cinq ans, jusqu'en 2009, alors je suis certaine que nous exercerons des activités jusque-là. Toutefois, même s'il s'agit d'une enveloppe budgétaire de cinq ans, il y a un engagement financier d'année en année. Nous sommes assujettis à une disposition de préavis de 60 jours nous obligeant à terminer nos activités. Techniquement, le financement s'échelonne jusqu'en 2009. À ce moment-là, nous devons présenter une nouvelle demande. Cependant, d'après ce qu'on nous a dit, il faudra s'accommoder du montant actuel.

**Le sénateur Callbeck :** Vous faites du bon travail. Je connais très bien l'organisme C.H.A.N.C.E.S. et je sais ce qui s'y passe. Je salue vos efforts.

**La présidente :** Nous vous sommes très reconnaissants à vous deux d'être venues aujourd'hui. C'est une question difficile. J'espère sincèrement que nous verrons la lumière au bout du tunnel et que vous pourrez continuer à exercer vos activités et à accomplir toutes les bonnes choses que vous réalisez.

Honorables sénateurs, des représentants de l'Hospice Palliative Care Association de l'Île-du-Prince-Édouard sont ici pour nous faire un exposé important. Accueillons Graham Gaudet, directeur exécutif, et Ed MacLaren, président.

**Ed MacLaren, président, Hospice Palliative Care Association of Prince Edward Island :** Honorables sénateurs, au nom des directeurs de l'Hospice Palliative Care Association de l'Île-du-Prince-Édouard, j'aimerais vous remercier sincèrement de nous permettre de faire cette présentation aujourd'hui.

Our mission at the hospice is to provide care and support to Islanders living with or dying from a life-threatening illness and to their families. We train the volunteers who provide this care. In keeping with our mission, our presentation today will focus on issues that affect terminally ill rural Islanders.

In your report *Understanding Freefall: The Challenge of the Rural Poor*, you state that the Organisation for Economic Co-operation and Development defines the entirety of Prince Edward Island, including Charlottetown, a city with a population of 32,000 people, as predominantly rural. While this may be true from an national perspective, it hardly rings true to residents of Prince Edward Island. However, when it comes to health, Prince Edward Island suffers from a lack of health care similar to any other rural area in Canada.

Hospice volunteers provide services in the home, hospitals, manors and on the palliative care units. During the past year hospice volunteers have provided service to more than 110 terminally ill patients and their families living outside the greater Charlottetown area. Hospice service is provided at the intersection of formal and informal care and our programs have a powerfully positive effect on the quality of life of the patient, the family caregiver, other family members and friends.

Hospice services are not covered under health plans. According to the 2001 census, 12.6 per cent of P.E.I. residents earn less than the national standard; therefore, hospice services are provided free of charge.

Hospice Palliative Care Association of Prince Edward Island has chapters in Charlottetown, Summerside, West Prince, which covers the Alberton, O'Leary and Tignish areas, and Eastern Kings, which takes in Souris and the surrounding areas. Because we have volunteers in both urban and rural settings, we believe we are qualified to make observations on the situation in rural P.E.I. as it concerns our farming and fishing families.

In February 2000, before a Senate subcommittee, Dr. Harvey Chochinov said, "Unfortunately, in end-of-life care, we do not have a vocal constituency. The dead are no longer here to speak, the dying often cannot speak, and the bereaved are often too overcome by their loss to speak."

A 2006 Canadian Hospice Palliative Care Association fact sheet states that hospice palliative care is important and relevant to everyone and touches us all at some time in some way. According to the association, 90 per cent of us will die of a protracted life threatening illness; 75 per cent of these deaths take place in a hospital; fewer than 10 per cent of us will die of sudden

La mission de notre association est d'offrir des soins et du soutien aux résidents de l'Île-du-Prince-Édouard atteints d'une maladie grave, ainsi qu'à leurs familles. Nous formons les bénévoles qui dispensent ces soins. Notre exposé d'aujourd'hui portera principalement sur les difficultés touchant les Prince-Édouardiens en phase terminale qui résident dans des régions rurales.

Dans votre rapport intitulé *Comprendre l'exode : lutte contre la pauvreté rurale*, vous affirmez que l'Organisation de coopération et de développement économiques définit l'Île-du-Prince-Édouard dans son ensemble, y compris Charlottetown, une ville de 32 000 habitants, comme principalement rurale. Bien que cette définition puisse s'avérer d'un point de vue national, elle sonne faux aux oreilles des résidents de l'Île-du-Prince-Édouard. Toutefois, au chapitre de la santé, l'Île-du-Prince-Édouard souffre d'une pénurie de soins semblable à celle de n'importe quelle région rurale du Canada.

Les bénévoles du milieu des soins palliatifs offrent des services à domicile, dans les hôpitaux, dans les résidences pour personnes âgées et dans les services de soins palliatifs. Au cours de la dernière année, ces bénévoles ont offert des services à plus de 110 patients en phase terminale et à leurs familles vivant à l'extérieur de la région du Grand Charlottetown. Les soins palliatifs se situent à mi-chemin entre les soins institutionnalisés et les soins non institutionnalisés. Nos programmes ont une incidence positive forte sur la qualité de vie des patients, des membres de la famille qui fournissent des soins, des autres membres de la famille et des amis.

Les régimes d'assurance-maladie ne couvrent pas les soins palliatifs. Selon le recensement de 2001, à l'Île-du-Prince-Édouard, 12,6 p. 100 des résidents gagnaient moins que le salaire national standard. Par conséquent, les soins palliatifs sont dispensés gratuitement.

L'Hospice Palliative Care Association de l'Île-du-Prince-Édouard comprend quatre sections régionales : Charlottetown, Summerside, West Prince — section qui couvre les régions d'Alberton, d'O'Leary et de Tignish — et Eastern Kings — qui englobe la région de Souris et les régions environnantes. Comme nous avons des bénévoles tant dans les zones urbaines que dans les régions rurales, nous estimons être en mesure de formuler des observations sur la situation des familles d'agriculteurs et de pêcheurs dans l'Île-du-Prince-Édouard rurale.

En février 2000, M. Harvey Chochinov a déclaré ceci à un sous-comité sénatorial : « Malheureusement, les patients en phase terminale se font rarement entendre. Les morts ne sont plus sur terre pour prendre la parole, les mourants ne peuvent souvent plus parler et les familles endeuillées souffrent trop pour pouvoir parler. »

En 2006, l'Association canadienne de soins palliatifs a publié une fiche de renseignements dans laquelle elle indiquait que les soins palliatifs revêtaient une importance pour tout le monde et nous touchaient tous d'une certaine manière à un moment ou à un autre. D'après l'association, 90 p. 100 d'entre nous mourront d'une maladie grave prolongée; 75 p. 100 de ces morts auront lieu

events such as myocardial infarction or accidents; and fewer than 20 per cent receive hospice palliative care. According to Statistics Canada, there were approximately 1,393 deaths in P.E.I. in 2005.

Taking care of loved ones can be full-time job. The average time spent caring for dying loved ones at a home is 54 hours per week according to Ipsos Reid in 2004. Every year 1 million Canadians are affected by the loss of a loved one.

Hospice palliative care provides options that guide Canadians through dying and death. It is estimated that the caregiver in the home palliative care setting provides 80 per cent to 90 per cent of all care. This environment often leaves the caregiver's self-esteem and confidence battered. Emotionally and physically they spread themselves too thin. There are a range of options in support services, hospices, hospital homes, including private homes, nursing homes and long-term care facilities.

Issues affecting Island farmers and fishers are many. Farmers and fishers do not have the luxury of belonging to a group health insurance policy; therefore, when a terminal illness strikes, the patient is responsible for covering all the costs related to the illness.

Transportation difficulties, isolation, few supports other than immediate family members, low income and/or there being only one source of income, seasonal employment, no health insurance plans, little or no access to community support systems — these are only a few of the many issues that keep the rural farmer and fisher poor. Most farmers and fishers have little help other than hired hands. If you are a hired hand working on the farm or the second man on a lobster boat you probably work for minimum wage on a seasonal basis. Off-season you draw employment insurance and there could be many weeks when you draw nothing at all.

If you cannot drive due to a terminal illness or you do not have access to an automobile, it can be very difficult to obtain the help and assistance offered at a hospital or clinic or even to reach a pharmacy or see your doctor as often as required. There are no buses running out in the country, and taxis are almost non-existent. If they exist, the cost is beyond what the person can afford. A taxi from Montague to Charlottetown costs \$80 to \$100 for a return trip. If you are receiving daily chemo treatments you cannot get there by taxi. Transportation issues affect all rural people here on P.E.I. There are few alternatives to the family vehicle.

Isolation is also an issue. On the family farm all family members are required to work. Often the patient is home alone and without immediate help or assistance. In the case of the

dans un hôpital; moins de 10 p. 100 d'entre nous mourront à la suite d'événements soudains comme un infarctus du myocarde ou un accident; et moins de 20 p. 100 d'entre nous recevront des soins palliatifs. Selon Statistique Canada, il y a eu environ 1 393 morts à l'Île-du-Prince-Édouard en 2005.

Prendre soin d'un être cher peut occuper quelqu'un à temps plein. D'après des données publiées par Ipsos Reid en 2004, le temps moyen consacré à dispenser à domicile des soins à un être cher qui se meurt équivaut à 54 heures par semaine. Chaque année, un million de Canadiens sont touchés par la perte d'un proche.

Les soins palliatifs offrent des options qui guident les Canadiens durant la phase terminale et la mort. On estime qu'un fournisseur de soins palliatifs à domicile dispense de 80 à 90 p. 100 de tous les soins. Cet environnement mine souvent l'estime de soi et la confiance du fournisseur de soins. Ce dernier s'épuise émotivement et physiquement. Il existe toute une gamme d'options : services de soutien, centres de soins palliatifs et foyers-hôpitaux, ce qui inclut les résidences privées, les maisons de soins infirmiers et les établissements de soins prolongés.

Les agriculteurs et les pêcheurs de l'Île-du-Prince-Édouard se heurtent à de nombreuses difficultés. Ils n'ont pas le luxe d'être couverts par une assurance-maladie de groupe. Par conséquent, l'agriculteur ou le pêcheur en phase terminale est responsable de tous les coûts qu'entraîne sa maladie.

Difficultés de transport, isolement, manque de soutien autre que celui provenant de la famille immédiate, faible revenu ou source de revenu unique, emploi saisonnier, absence de régime d'assurance-maladie et accès inexistant ou faible aux systèmes d'aide communautaire — ce ne sont que quelques-uns des nombreux facteurs qui maintiennent les agriculteurs et les pêcheurs des régions rurales dans la pauvreté. La plupart ne peuvent pas compter sur beaucoup plus que leur salaire de pêcheur ou d'ouvrier agricole engagé. Si vous êtes ouvrier agricole engagé ou assistant sur un langoustier, vous travaillez probablement au salaire minimum de manière saisonnière. Hors saison, vous touchez des prestations d'assurance-emploi et, pendant de nombreuses semaines, il se peut que vous ne touchiez rien du tout.

Si une personne n'est pas en mesure de conduire parce qu'elle est en phase terminale ou si elle n'a pas accès à une automobile, il peut lui être très difficile d'obtenir l'aide offerte à un hôpital ou à une clinique ou même de se rendre à la pharmacie ou de voir son médecin aussi souvent qu'il le faudrait. Il n'y a pas d'autobus qui se rendent à la campagne et il n'y a presque pas de taxis. Lorsqu'il y a des taxis, la personne n'est pas en mesure de s'en payer. Un taxi allant de Montague à Charlottetown coûte de 80 à 100 \$ aller-retour. Quelqu'un qui subit des traitements de chimiothérapie quotidiennement ne peut pas utiliser le taxi. Tous les résidents des régions rurales de l'Île-du-Prince-Édouard sont touchés par les problèmes de transport. Il existe peu de solutions de rechange à la voiture familiale.

L'isolement pose aussi problème. Sur une ferme familiale, tous les membres de la famille doivent travailler. Alors, souvent, le patient est seul à la maison sans aide immédiate. Pour ce qui est

fisher, most of the economic life revolves around the boat. There is no time left for patient care if the rest of the family wants to continue to make a living.

As stated already, it is estimated that the caregiver in the home palliative care setting provides 80 per cent to 90 per cent of all care. The Ipsos Reid survey of January 2004 estimates that taking care of loved ones can be full-time job. The average time spent with a dying loved one at home is 54 hours per week. This report also states that Canadians under the age of 55 or older cannot devote that amount of time to care for a terminally ill person without some sort of assistance.

A case from our records is as follows: "Joe Fisherman" was diagnosed in 2001 with kidney cancer at the age of 39 years. He died in October 2006. He was employed as a hand on a fishing boat in rural P.E.I. and enjoyed his work. He continued to work as a hand when he was able until two months prior to his death. In the last year of his life his medications alone cost him, on the average, \$850 a month.

He also had other significant medical costs associated with his illness, such as travel to different hospitals in and out of the province for treatment. He did not qualify for assistance for his medication because he chose to continue to work. The extraordinary medical costs caused him much stress and hardships in the last months of his life. Because "Joe" lived at home with his parents and did not have his own address, he was ineligible for social assistance. His parents were forced to use their already stretched income to meet his daily needs.

Many Islanders employed in both the farming and the fishing industries are the only wage earner in the family, and many are too proud to apply for government welfare. The cost of medications and supplies for the terminally ill person can be exorbitant: long-acting morphine, 30 milligrams a day, twice a day, \$75 a month; breakthrough morphine, 250 milligrams a day, \$250 a month; Dilaudid, \$125 a month; most pain medications, \$250 to \$300 a month. Home-based oxygen can be as much as \$20 per tank, and the average patient on oxygen 24 hours a day requires five to six tanks. That would be a cost of approximately \$3,000 per month. Medications for nausea are anywhere from \$20 to \$250 a month. The average total cost for medications and supplies could total well over \$850 to \$1,000 a month.

This comes at a time when one wage earner could be the patient who can no longer contribute to the family income. Should the other partner need to provide care and stay at home, money issues become critical. Many Islanders, especially seniors, do not qualify for the compassionate care benefits because they

des pêcheurs, le gros de la vie économique tourne autour du bateau. Si les autres membres de la famille veulent continuer à joindre les deux bouts, ils n'ont pas le temps de dispenser des soins au patient.

Comme je l'ai déjà dit, on estime qu'une personne qui fournit des soins palliatifs à domicile dispense de 80 à 90 p. 100 de tous les soins. Le sondage publié en janvier 2004 par Ipsos Reid a révélé que le fait de s'occuper d'un être cher pouvait occuper quelqu'un à temps plein. Le temps consacré à domicile à un proche mourant s'élève à 54 heures en moyenne par semaine. Le sondage a également indiqué que les Canadiens âgés de moins de 55 ans, ou plus vieux, ne pouvaient pas consacrer ce nombre d'heures à offrir des soins à une personne en phase terminale sans jouir d'une quelconque forme d'aide.

Voici un des cas qui figurent dans nos dossiers : en 2001, alors qu'il avait 39 ans, « Joe le Pêcheur » a reçu un diagnostic de cancer du rein. Il est mort en octobre 2006. Il travaillait comme engagé sur un bateau de pêche dans une région rurale de l'Île-du-Prince-Édouard et il aimait son travail. Il a continué à travailler comme engagé lorsqu'il en était capable jusqu'à deux mois avant sa mort. Durant la dernière année de sa vie, ses médicaments à eux seuls lui coûtaient 850 \$ par mois en moyenne.

Joe devait aussi assumer d'autres frais médicaux élevés associés à sa maladie, comme les frais de déplacement vers différents hôpitaux à l'intérieur ou à l'extérieur de la province pour des traitements. Il n'était pas admissible à une aide financière pour ses médicaments, car il avait décidé de continuer à travailler. Les frais médicaux faramineux qu'il devait assumer lui ont causé beaucoup de stress et de difficultés durant les derniers mois de sa vie. Comme Joe vivait chez ses parents et qu'il n'avait pas d'adresse à lui, il n'était pas admissible à l'aide sociale. Ses parents ont dû puiser à même leurs revenus déjà serrés pour répondre aux besoins quotidiens de leur fils.

De nombreux Prince-Édouardiens qui travaillent dans les industries de l'agriculture et de la pêche sont le seul salarié de leur famille et beaucoup sont trop orgueilleux pour demander des prestations gouvernementales d'aide sociale. Le coût des médicaments et des dispositifs dont ont besoin les personnes en phase terminale peut être exorbitant : morphine à action prolongée, 30 milligrammes par jour, deux doses par jour, 75 \$ par mois; morphine contre les percées de douleur, 250 milligrammes par jour, 250 \$ par mois; Dilaudid, 125 \$ par mois; la plupart des médicaments contre la douleur, 250 à 300 \$ par mois. Les réservoirs d'oxygène à donner à la maison peuvent coûter jusqu'à 20 \$ chacun; le patient moyen qui nécessite de l'oxygène 24 heures par jour a besoin de 5 à 6 réservoirs quotidiennement. On parle d'environ 3 000 \$ par mois. Le coût des médicaments contre la nausée varie de 20 à 250 \$ par mois. Le coût total moyen des médicaments et des dispositifs peut dépasser 850 à 1 000 \$ par mois.

Lorsqu'un salarié de la famille est malade, il ne peut plus contribuer au revenu familial. Si l'autre partenaire doit dispenser des soins et demeurer à la maison, les problèmes d'argent deviennent graves. De nombreux résidents de l'Île-du-Prince-Édouard, en particulier des personnes âgées, ne sont pas

do not qualify for unemployment insurance. Even if there is some health insurance, most plans require 20 per cent to 30 per cent co-pay.

The Hospice Palliative Care Association of P.E.I. has been advocating to the present government for complete coverage of drugs and medications for all patients requiring end-of-life care. On the national front, the Canadian Hospice Palliative Care Association is lobbying for a comprehensive palliative care program for all Canadians. A comprehensive palliative care program would be a big asset to the terminally ill rural Islander. It is our hope that the final days of a terminally ill person's life are not spent worrying about finances but may have a high quality of care in a setting of their choice surrounded by their loved ones.

**The Chairman:** Thank you. This issue does not get talked about very often and we very much appreciate your coming.

**Senator Mercer:** The work you do is very important and goes quite unrecognized by most people until they need your help. I want first of all to thank you for what you do because it is important to everyone, not only you in Prince Edward Island but your associates across the country.

In your recommendations you talked about complete coverage for drugs and medications. How extensive is drug coverage in Prince Edward Island? Is it there only for people who are on social assistance as opposed to the general population?

**Graham Gaudet, Executive Director, Hospice Palliative Care Association of Prince Edward Island:** For most of the drug coverage on Prince Edward Island, a person has to be in an acute care setting to receive it, or in one of the Island manors or senior citizens' homes.

There are certain medications that people on welfare would qualify for but most of them are not what I would call the most up-to-date and modern pharmaceuticals.

**Senator Mercer:** If I were an Islander and I was diagnosed with cancer that was quite serious and that was probably going to end my life prematurely, I would have to fund it all myself? There is no catastrophic drug program at all?

**Mr. MacLaren:** No.

**Mr. Gaudet:** No. The only way you would be able to get assistance is if you were admitted into an acute care facility or you were a patient in one of the Island's long-term senior citizens' units.

admissibles à des prestations de soignant, car ils ne répondent pas aux critères de l'assurance-emploi. Par ailleurs, la majorité des régimes d'assurance-maladie exigent que le prestataire paye de 20 à 30 p. 100 des coûts.

L'Hospice Palliative Care Association de l'Île-du-Prince-Édouard milite auprès du gouvernement actuel pour qu'il offre à tous les patients nécessitant des soins de fin de vie une couverture complète des coûts liés aux médicaments. Sur le front national, l'Association canadienne de soins palliatifs exerce des pressions pour qu'on crée un programme de soins palliatifs exhaustif à l'intention de tous les Canadiens. Ce genre de programme représenterait un avantage énorme pour les patients en phase terminale des régions rurales de l'Île-du-Prince-Édouard. Notre souhait est que les derniers jours d'un patient en phase terminale ne soient pas assombrés par des inquiétudes financières. Nous voulons que les gens puissent recevoir des soins de qualité dans l'environnement de leur choix, entourés de leurs proches.

**La présidente :** Je vous remercie. On ne parle pas très souvent de cette question. Nous vous remercions beaucoup de votre présence ici.

**Le sénateur Mercer :** Le travail que vous accomplissez est très important et la plupart des gens l'ignorent jusqu'à ce qu'ils aient besoin de votre aide. Je voudrais d'abord vous remercier, non seulement vous à l'Île-du-Prince-Édouard, mais aussi vos associés à l'échelle du pays. Ce que vous faites est important pour tout le monde.

Vous avez recommandé une couverture complète des médicaments. Quelle est l'étendue de la couverture des médicaments à l'Île-du-Prince-Édouard? L'offre-t-on seulement aux prestataires de l'aide sociale par opposition à la population en général?

**Graham Gaudet, directeur exécutif, Hospice Palliative Care Association of Prince Edward Island :** Dans la plupart des cas, pour que les médicaments soient couverts à l'Île-du-Prince-Édouard, il faut que la personne reçoive des soins de courte durée ou qu'elle soit dans une des résidences pour personnes âgées de la province.

Les prestataires d'aide sociale seraient admissibles à certains médicaments, mais la plupart de ces produits pharmaceutiques ne sont pas ce que je qualifierais des plus modernes.

**Le sénateur Mercer :** Si je vivais à l'Île-du-Prince-Édouard et que j'apprenais que j'ai un cancer relativement grave qui mettrait probablement fin à ma vie prématurément, je devrais financer tout moi-même? Il n'existe pas de programme de couverture des médicaments onéreux?

**Mr. MacLaren :** Non.

**Mr. Gaudet :** Non. Les seuls qui peuvent obtenir de l'aide sont ceux qui sont admis dans des établissements de soins de courte durée ou les patients des unités de soins de longue durée pour personnes âgées de l'Île-du-Prince-Édouard.

**Senator Mercer:** In a sense, Prince Edward Island's economy is based on primary producers — fishermen and farmers — who are not groups known to have a great benefit package.

**Mr. Gaudet:** That is right.

**Senator Mercer:** It is hard enough to get the potatoes planted. The problem is magnified in Prince Edward Island.

**Mr. MacLaren:** That is correct, even with a medical plan. I went through this 10 years ago with my wife, and it cost me close to \$1,000 a month over and above what my medical plan covered.

**Senator Mercer:** It is a huge cost factor that we do not notice until we are in it.

**Mr. MacLaren:** Until you are in it, right.

**Senator Mercer:** Then really it is too late to fix at that point.

**Mr. MacLaren:** That is right.

**Senator Callbeck:** I, like Senator Mercer and all of us here, am well aware of the great work that you do. I believe on Prince Edward Island you are engaged with 150 to 200 families a year?

**Mr. Gaudet:** Approximately.

**Senator Callbeck:** We have had this discussion, because I met with you a month or two ago. Certainly, there needs to be a plan for catastrophic drugs. I do not know how many people do it, because the costs of drugs are high and unfortunately it looks as though they will continue to increase with all the new drugs coming on stream.

**Mr. Gaudet:** That is right.

**Senator Callbeck:** As I told you that day, I support your efforts. I commend you for coming here today and making all of us more aware of the need.

**Mr. Gaudet:** Our main concern is that the federal government provide drugs for people who are in an end-of-life situation and want to stay home to die.

If a person wants to take up a bed and die in the hospital that is available to anybody right now, but most people do not want to die in a hospital, they want to die at home. Mind you, not everyone can die at home. Many have to go into a palliative care unit or in the end do have to be admitted into the hospital, but many prefer to spend as much time as possible at home. Under the present situation in Prince Edward Island they cannot do that because they are forced to pay for the entire cost of their medication, which sometimes can run as high as \$1,000, \$2,000 or \$3,000 a month, whether they have a drug plan or not. We believe that in this day and age most people who die have been taxpayers for many years. Many of the seniors fought in the war. It is a shame that they have to spend the last days of their life sitting in a cold hospital bed, probably by themselves.

**Le sénateur Mercer :** Dans un sens, l'économie de l'Île-du-Prince-Édouard repose sur les producteurs primaires — les pêcheurs et les agriculteurs — et ce ne sont pas des groupes reconnus pour jouir d'avantages sociaux extraordinaires.

**M. Gaudet :** Exactement.

**Le sénateur Mercer :** Il est déjà difficile de planter des pommes de terre. Le problème est amplifié à l'Île-du-Prince-Édouard.

**M. MacLaren :** C'est vrai, même avec un régime d'assurance-maladie. Je suis passé par là il y a dix ans avec ma femme et cela m'a coûté près de 1 000 \$ de plus par mois que ce que mon régime d'assurance-maladie couvrirait.

**Le sénateur Mercer :** C'est un énorme facteur financier dont nous ne tenons pas compte jusqu'à ce que nous vivions cette situation.

**M. MacLaren :** Jusqu'à ce que vous le viviez, c'est exact.

**Le sénateur Mercer :** Et, à ce moment-là, il est trop tard pour corriger la situation.

**M. MacLaren :** Tout à fait.

**Le sénateur Callbeck :** À l'instar du sénateur Mercer et de tout le monde ici, je reconnais l'excellent travail que vous réalisez. Je crois que, à l'Île-du-Prince-Édouard, vous travaillez auprès de 150 à 200 familles par année?

**M. Gaudet :** Environ.

**Le sénateur Callbeck :** Nous avons déjà eu cette discussion, car je vous ai rencontré il y a un mois ou deux. Certes, nous avons besoin d'une couverture des médicaments onéreux. Je ne sais pas comment bon nombre de personnes arrivent à s'en sortir. Le coût des médicaments est très élevé et, malheureusement, il semble qu'il continuera à augmenter étant donné tous les nouveaux médicaments qui arrivent sur le marché.

**M. Gaudet :** Effectivement.

**Le sénateur Callbeck :** Comme je vous l'ai dit le jour de notre rencontre, j'appuie vos efforts. Je vous félicite d'être venus ici aujourd'hui pour nous sensibiliser à ce besoin.

**M. Gaudet :** Notre objectif premier est que le gouvernement fédéral fournisse les médicaments aux personnes qui reçoivent des soins de fin de vie et qui désirent mourir à la maison.

Quiconque veut mourir dans un lit à l'hôpital le peut en ce moment, mais la majorité des gens ne veulent pas mourir à l'hôpital. Ils veulent mourir à la maison. Toutefois, ce n'est pas tout le monde qui peut mourir à la maison. Beaucoup de personnes doivent aller dans une unité de soins palliatifs ou, ultimement, être admises à l'hôpital, mais bon nombre de gens préfèrent passer le plus de temps possible à la maison. La situation actuelle à l'Île-du-Prince-Édouard les en empêche, car ils sont obligés d'assumer le coût total de leurs médicaments, qui s'élève parfois à 1 000, 2 000 ou 3 000 \$ par mois, qu'ils aient une assurance-médicaments ou non. La plupart des gens qui meurent ont été des contribuables pendant bien des années. Beaucoup d'ainés ont servi à la guerre. C'est une honte qu'ils doivent passer les derniers jours de leur vie assis dans un lit froid d'hôpital, laissés à eux-mêmes.

**Senator Callbeck:** It does not seem fair that the drugs will be covered in a hospital but not if you want to die at home.

**Mr. Gaudet:** That is right.

**Senator Callbeck:** Is there anywhere in Canada that we are doing this?

**Mr. Gaudet:** There are three or four provinces now: British Columbia and Ontario, and I think Alberta. Another province also has catastrophic drug plans that do provide drugs to end-of-life care patients. Prince Edward Island does not.

Prince Edward Island has come a long way in providing end-of-life care, but only in the hospitals — not at home. There are, I think, four provinces now that do have some kind of drug plan that will provide medications to people who want to stay at home. I know British Columbia instituted a very nice plan about a year and a half ago.

**Senator Callbeck:** That is not a pilot project? It is a plan?

**Mr. Gaudet:** No.

**Senator Callbeck:** It is the whole province?

**Mr. Gaudet:** Yes.

**Senator Peterson:** Thank you to the presenters. It is very difficult task you are undertaking.

How does one get into an acute care facility and who pays for it?

**Mr. MacLaren:** The government pays for the acute care facility, which is either the hospital palliative care unit or a long-term care facility. While you are in those facilities, your drugs are covered.

**Senator Peterson:** Is that open to anyone?

**Mr. MacLaren:** Yes.

**Senator Peterson:** The concern we are talking about here then is the staying at home.

**Mr. MacLaren:** Yes.

**Senator Peterson:** If you wanted to go into the hospital you could and it would all be covered?

**Mr. MacLaren:** Yes.

**Senator Peterson:** The issue is if you wanted to stay at home. I presume studies have been done to show that if you stayed at home it would probably save the government money.

**Le sénateur Callbeck :** Il ne semble pas juste que les médicaments soient couverts pour les personnes hospitalisées, mais non pas pour celles qui choisissent de mourir chez elles.

**M. Gaudet :** C'est exact.

**Le sénateur Callbeck :** Y a-t-il des endroits au Canada où cela se fait?

**M. Gaudet :** Actuellement, cela se fait dans trois ou quatre provinces : la Colombie-Britannique, l'Ontario et l'Alberta, je pense. De plus, une autre province a un régime de couverture des médicaments onéreux pour les patients en fin de vie. Cela n'est pas le cas à l'Île-du-Prince-Édouard.

L'Île-du-Prince-Édouard a fait beaucoup de progrès dans sa façon de prodiguer des soins en fin de vie, mais seulement pour les personnes qui sont hospitalisées — non pas pour celles qui restent chez elles. Je pense que, en ce moment, quatre provinces possèdent un régime d'assurance-médicaments qui couvre les médicaments des personnes qui veulent rester chez elles. Je sais que la Colombie-Britannique a institué un régime très intéressant : il y a de cela environ un an et demi.

**Le sénateur Callbeck :** Ne s'agit-il pas d'un projet pilote? Est-ce bien un régime?

**M. Gaudet :** Non.

**Le sénateur Callbeck :** Est-ce qu'il s'applique à toute la province?

**M. Gaudet :** Oui.

**Le sénateur Peterson :** Merci à tous ceux qui ont fait un exposé. Vous entreprenez une tâche bien difficile.

Comment fait-on pour être admis dans un établissement de soins actifs, et qui en assume le coût?

**Mr. MacLaren :** Le gouvernement assume le coût des soins dispensés par un établissement de soins actifs, qui peut être soit le service des soins palliatifs en milieu hospitalier, soit un établissement de soins de longue durée. Le coût de médicaments est couvert pendant la durée du séjour dans ces établissements.

**Le sénateur Peterson :** Est-ce que tout le monde y est admissible?

**Mr. MacLaren :** Oui.

**Le sénateur Peterson :** Ainsi, ce dont nous devrions nous préoccuper en ce moment, ce sont les soins à domicile.

**Mr. MacLaren :** Oui.

**Le sénateur Peterson :** Si vous choisissiez d'aller à l'hôpital, cela serait possible et le coût serait entièrement couvert?

**Mr. MacLaren :** Oui.

**Le sénateur Peterson :** Le problème se pose donc lorsqu'une personne préfère rester chez elle. J'imagine que des études ont montré que si une personne restait chez elle, l'État ferait de économies.

**Mr. MacLaren:** This is it. Many people who are in a hospital could be at home. In Charlottetown we have a palliative care unit with eight beds, and in Summerside the hospital has four beds. That is 12 palliative care beds for the whole province, and it is not unusual to have 15 to 20 names every week on the list of people trying to get in.

**Senator Peterson:** Getting in is not automatic then, I take it.

**Mr. MacLaren:** No, it is only on availability.

**Mr. Gaudet:** I would not stand behind these statistics because they are just a rough estimate one of our coordinators made, but in the Prince County Hospital in Summerside they have about 180 beds and at one time within the last month there were over 30 people in those beds who were there solely because they needed their medications covered. They would have been at home had there been a catastrophic drug program, but instead they were occupying a hospital bed in an area where they did not want to be.

Across the province and across Canada there are many people in hospitals who do not want to be there but who have to be there simply because they cannot afford to stay home. We hear talk about wait times and people trying to get into the hospital who cannot because there are no beds. The other side of that coin is that there are many people in those beds who do not want to be and do not have to be there.

As Senator Callbeck said, the acute care centres are providing the drugs in the hospital. Why can they not provide them at home and free up the hospital beds for somebody else?

**Senator Peterson:** Would the cost of the drugs be covered at home if you wanted to get into the acute care facility but were refused because there was no room?

**Mr. MacLaren:** No.

**Senator Peterson:** In other words, it is just the luck of the draw. If the facility is filled up it is just too bad for you.

**Mr. MacLaren:** Then you will be admitted to the hospital.

**Mr. Gaudet:** You would go through emergency. Sooner or later you would get in, but it would be a long process. Some people in Charlottetown face an 11 to 12 hour wait in emergency and then maybe a day or two on a stretcher out in the hall waiting to get a bed.

**Senator Peterson:** That is not too dignified, is it.

**The Chairman:** Thank you very much. That was an important way to end our hearing this morning. It has been quite a roller coaster and we have learned a lot. The messages that you have brought will, I am quite sure, prompt us to learn more.

**M. MacLaren :** Exactement. Beaucoup de gens hospitalisés pourraient être chez eux. À Charlottetown, nous avons un service de soins palliatifs de huit lits, et à Summerside, l'hôpital a un service de quatre lits. Il y a donc pour toute la province 12 lits affectés aux soins palliatifs et, chaque semaine, il y a souvent une liste de 15 à 20 personnes qui veulent être admises.

**Le sénateur Peterson :** L'admission n'est donc pas assurée, si je comprends bien.

**M. MacLaren :** Non, elle est fonction de la disponibilité des lits.

**M. Gaudet :** Je ne me fierais pas trop à ces chiffres, qui ne sont qu'une estimation très approximative qui a été effectuée par un de nos coordonnateurs. À l'hôpital Prince County, à Summerside, il y a environ 180 lits et, au cours du dernier mois, à un moment donné, plus de 30 personnes étaient hospitalisées uniquement pour que leurs médicaments soient couverts. Si un régime de couverture des médicaments onéreux avait été en place, elles auraient pu rester à la maison, mais en l'absence d'un tel régime, elles devaient occuper un lit d'hôpital contre leur gré.

D'un bout à l'autre de la province et du Canada, beaucoup de personnes occupent des lits d'hôpital contre leur gré seulement parce qu'elles n'ont pas les moyens de rester chez elle. Nous entendons parler de délais d'attente et de gens qui ne peuvent être admis à l'hôpital, faute de lits disponibles. Le revers de la médaille, c'est que beaucoup de personnes qui occupent ces lits, le font contre leur gré et ne devraient pas être à l'hôpital.

Comme le sénateur Callbeck l'a dit, les établissements de soins actifs administrent les médicaments à l'hôpital. Pourquoi ne pourraient-ils pas les administrer au domicile des patients afin de permettre à quelqu'un d'autre d'être hospitalisé?

**Le sénateur Peterson :** Est-ce que le coût des médicaments administrés à domicile serait couvert pour une personne qui a tenté d'être admise dans un établissement de soins actifs, mais qui, faute de place, ne l'a pas été?

**M. MacLaren :** Non.

**Le sénateur Peterson :** En d'autres mots, c'est une question de chance. Si l'établissement n'a plus de place, tant pis pour la personne.

**M. MacLaren :** Elle serait alors admise à l'hôpital.

**M. Gaudet :** Elle se présenterait au service des urgences. Elle finirait par être admise, mais le processus serait long. Certaines personnes attendent de 11 à 12 heures au service des urgences, puis peut-être encore un jour ou deux sur une civière dans le couloir en attendant d'avoir un lit.

**Le sénateur Peterson :** Cela manque un peu de dignité, n'est-ce pas?

**La présidente :** Merci beaucoup. Il est tout à fait pertinent de terminer ainsi la séance de ce matin. Nous avons couvert beaucoup de terrain et nous avons appris énormément de choses. Je suis certaine que vos exposés nous inciteront à en apprendre davantage.

The committee adjourned.

CORNWALL, PRINCE EDWARD ISLAND,  
Tuesday, February 20, 2007

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met this day at 12:35 p.m. to examine and report on rural poverty in Canada.

**Senator Joyce Fairbairn** (*Chairman*) in the chair.

[*English*]

**The Chairman:** We will now open our afternoon hearing here on the beautiful Prince Edward Island. We will hear from several individuals who are involved in a variety of issues through l'Association des femmes acadiennes et francophones, the PEI Senior Citizens' Federation, the National Farmers Union, the School of Nursing, and the Advisory Council on the Status of Women. We have a broad group of people here this afternoon for our hearings and we welcome you all.

First, we will hear from Colette Arsenault. We look forward to your comments and thank you for appearing today.

[*Translation*]

**Colette Arsenault, Director, Association des femmes acadiennes et francophones:** Madam Chairman, the Association des femmes acadiennes et francophones wants to thank you for inviting us to state its opinions on the issue of rural poverty.

We are a non-profit organization working with the Acadian and francophone population of Prince Edward Island. The association deals with social and economical inequities regarding problems with accessing a decent income, preventing family violence and promoting health.

We work in cooperation with several francophone and anglophone partners on Prince Edward Island, in the Atlantic region and at the national level.

We have the privilege of receiving this information; however, we have doubts about the usefulness of a further consultation. Over the past years, we took part in several consultations with representatives from the federal and provincial levels, dealing with issues of poverty, health, rural community development, employment insurance, the programs of Condition feminine Canada and the National Council of Welfare. Nevertheless, we have not yet had any commitment by politicians who would place the well-being of Canadians among their political priorities. Moreover, our governments did not follow up with implementing the commitments they made when they signed the Universal Declaration of Human Rights, the Charter of Rights and Freedoms, and when they unanimously adopted a motion in 1989 to put an end to child poverty by the year 2000.

La séance est levée.

CORNWALL, ÎLE-DU-PRINCE-ÉDOUARD,  
le mardi 20 février 2007

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui à 12 h 35 pour examiner, en vue d'en faire rapport, la pauvreté rurale au Canada.

**Le sénateur Joyce Fairbairn** (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

**La présidente :** Nous commençons notre séance de l'après-midi ici, à la merveilleuse Île-du-Prince-Édouard. Nous entendrons le témoignage de plusieurs personnes qui travaillent à diverses questions, soit des représentants de l'Association des femmes acadiennes et francophones, de la Fédération des citoyen(ne)s aînée(s), du Syndicat national des agriculteurs, de l'École des sciences infirmières ainsi que du Conseil consultatif sur la condition de la femme. Nous recevons beaucoup de personnes cet après-midi, et je vous souhaite à toutes et à tous la bienvenue.

Tout d'abord, nous entendrons Colette Arsenault. Nous sommes impatients d'entendre vos commentaires et nous vous remercions d'être ici aujourd'hui.

[*Français*]

**Colette Arsenault, directrice, Association des femmes acadiennes et francophones :** Madame la présidente, l'Association des femmes acadiennes et francophones désire vous remercier pour cette invitation à venir vous présenter ses opinions sur la question de la pauvreté rurale.

Nous sommes un organisme à but non lucratif qui oeuvre auprès de la population acadienne et francophone de l'Île-du-Prince-Édouard. L'Association traite les iniquités socioéconomiques relatives aux problématiques de l'accès à un revenu décent, la prévention de la violence familiale et la promotion d'une santé saine.

Nous travaillons en collaboration avec plusieurs partenaires francophones et anglophones de l'Île-du-Prince-Édouard, des régions de l'Atlantique et au national.

Nous sommes privilégiés de recevoir cette information, par contre, nous nous questionnons sur les avantages d'une autre consultation. Au cours des dernières années, nous avons participé à plusieurs consultations avec des représentants du fédéral et du provincial, pour traiter des questions reliées à la pauvreté, la santé, le développement communautaire en région rurale, l'assurance-emploi, les programmes de Condition féminine Canada, le Conseil national du bien-être social. Mais nous n'avons pas encore reçu d'engagement de la part des politiciens qui mettrait le bien-être des Canadiens et des Canadiennes au coeur des politiques. De plus, nos gouvernements n'ont pas donné de suite quant à la mise en œuvre des engagements qu'ils ont pris lors de la signature de la Déclaration universelle des droits de l'homme, la Charte des droits et libertés, l'adoption d'une proposition à l'unanimité en 1989 pour mettre fin à la pauvreté chez les enfants dès l'an 2000.

However, we must realize one thing: children are not poor. They have no income. They are living in poverty because their parents cannot earn a decent income.

According to Prince Edward Island's Working Group for a Livable Income, a livable income would allow a family or a person to afford paying their rent, paying their monthly bills, purchasing medicine and healthy food, using transit and child care services, and have a little left over for some small treats. For instance, participating in sports, celebrating a child's birthday, and to face emergency such as a car or a furnace breaking down, the loss of a job or an accident in the family. A livable income would allow them to live in a dignified manner.

In fact, our society still excludes certain persons and discriminates with regard to sex, race and ethnic origin, age, physical appearance, sexual orientation and physical, intellectual and developmental skills. Statistics on wages, poverty, child benefits, employment insurance, literacy, victims of violence, health, access to services in both of Canada's official languages, prove that discrimination still exists at all levels and in all sectors towards certain individuals and groups in our society.

Even if the standard of living of Canadians has slightly improved over the past years, statistics as well as people's experience show that we still have a long way to go before including everyone in a fair and equal manner.

Women and men do not choose to live in poverty, in violent situations, in illness, with literacy problems or in situations of systemic discrimination. They live in such conditions because of social and economic injustice. Moreover, such situations are as prevalent in rural regions as they are in urban regions.

If our governments sincerely want to abolish poverty in Canada, we must allow Canadians to progress from a survival mentality towards a mentality of development that will allow them to take full part in developing their community, in which they are included and appreciated, and to which they can contribute. We need a political commitment, a clear and precise vision, and performance indicators that will make governments accountable to their community, namely the Canadian taxpayers.

The Association des femmes acadiennes et francophones plays a leading role in the domain of social and economic inequity in the Atlantic region and at the provincial and federal levels. According to the profile of the social and economic situation of women and men whose mother tongue is French in the Atlantic provinces, prepared for the Sommet des femmes 2004, 69 per cent of women earn less than \$20,000 a year as compared to

Toutefois, il faut s'entendre sur un fait : les enfants ne sont pas pauvres. Ils n'ont pas de revenus. Ils vivent dans des situations de pauvreté parce que leurs parents n'ont pas accès à un revenu décent.

Selon le Groupe de travail de l'Île-du-Prince-Édouard pour un revenu décent, un revenu décent permet à une famille ou à une personne d'avoir assez d'argent pour : payer son loyer ou rembourser son hypothèque; acquitter ses factures mensuelles; acheter des médicaments et des aliments sains; utiliser les services de transport et de garderie, et d'avoir assez d'argent pour s'offrir quelques petites gâteries. Par exemple, faire des activités sportives, célébrer l'anniversaire d'un enfant, et pour parer aux urgences, qu'il s'agisse d'un bris de voiture ou de la chaudière, la perte d'un emploi ou un accident à un membre de la famille. Un revenu décent permet de vivre correctement et avec dignité.

Dans les faits, notre société continue d'exclure certaines personnes et de faire preuve de discrimination en raison du sexe, de la race et de l'ethnie d'origine, de l'âge, de l'image corporelle, de l'orientation sexuelle et des habiletés physiques, intellectuelles et développementales. Les statistiques sur les taux salariaux, la pauvreté, les bénéfices parentaux, l'assurance-emploi, l'alphabétisation, les victimes de violence, la santé, l'accès aux services dans une des deux langues officielles du Canada, nous confirment qu'il existe toujours de la discrimination à tous les niveaux et de façon multisectorielle envers certains individus et groupes de notre société.

Même si nous avons vu une légère amélioration de la qualité de vie des Canadiens et des Canadiennes au cours des dernières années, les statistiques ainsi que les réalités des gens démontrent que nous avons encore un long bout de chemin à faire pour favoriser l'inclusion, l'équité et l'égalité pour tous.

Les femmes et les hommes ne choisissent pas de vivre dans la pauvreté, dans des situations de violence, dans la maladie, avec des problèmes d'alphabétisation ou dans des situations de discrimination systémique. Ils vivent dans de telles situations en raison des injustices sociales et économiques. En plus, ces situations existent tant en régions rurales qu'urbaines.

Si nos gouvernements désirent sincèrement abolir la pauvreté au Canada, il faut permettre aux Canadiennes et aux Canadiens de faire la transition d'une mentalité de survie vers une mentalité d'épanouissement qui leur permettra de participer pleinement au développement de leur communauté, d'y être inclus et appréciés, et d'arriver à y contribuer. Il faut un engagement politique, une vision claire et précise, et des indicateurs de rendement qui rendront les gouvernements redevables à leur clientèle qui sont les Canadiennes et Canadiens qui paient des taxes.

L'Association des femmes acadiennes et francophones joue un rôle de chef de file dans le dossier des iniquités socioéconomiques, dans les régions atlantiques, au provincial et au national. Selon le profil de la situation socioéconomique des femmes et des hommes de langue maternelle française des provinces atlantiques, préparé pour le Sommet des femmes 2004, 69 p. 100 des femmes gagnent moins de 20 000 \$ par année comparativement à 44,8 p. 100 des

44.8 per cent of francophone men, and 37.5 per cent of francophone women earn less than \$10,000 a year as compared to 22.9 per cent of francophone men.

Currently, half of the Canadian labour force has had a full-time job for at least six months. Only one out two Canadians is eligible for employment insurance benefits because of the new requirements and new types of work. Less than a half of non-union employees can take advantage of fringe benefits and pension plans offered by the employer.

The situation of Acadian francophone women in rural regions is as follows: there is less schooling, less income, higher unemployment, less participation in professional training, fewer women working full time, an increasing exodus of the younger generation, a lack of public transit, less access to health services, a lack of services for people living in violent situations, and a greater risk of being isolated.

Many research projects have shown that an individual's health varies on the basis of his social and economic situation. According to the working document on addressing inequity and chronic disease in Atlantic Canada, the Atlantic region has lower income, higher unemployment and a small share of national wealth as compared to other regions of the country.

We feel that enough research and consultation has been done to guide governments in making decisions that will allow all Canadians to be born equal. It is time to implement the recommendations made by, for instance, the National Council of Welfare, the study on employment insurance, the Workplace Partners Panel, the Challenge of a Greying Workforce, the Tides of Change: Addressing Inequity and Chronic Disease in Atlantic Canada.

It is time to stop working in silos. All departments, federal, provincial and territorial, must adopt a vision of the principles of development that will allow Canadians to earn an income on which they can live with dignity.

In 2007, to put an end to poverty and to respect the agreements signed by governments, we need the commitment of all political parties, federal, provincial and territorial, that will enable policies to be based on individual well-being aimed at providing Canadians with decent incomes and a dignified standard of living. All existing policies and all new policies will have to be scrutinized through the lens of Gender-Based Analysis developed by Status of Women Canada to ensure that no policy discriminates against any social group, men, women, youth, seniors or others. Parental leave policies will apply to everyone, to mothers and fathers, and not only to those who have access to employment insurance. Women and men entrepreneurs will have the same access to social programs as others on the job market. Welfare recipients will receive income that will allow them to live above the poverty threshold and to be treated with respect and dignity. Employment insurance recipients will receive an amount

hommes francophones, et 37,6 p.100 des femmes francophones gagnent moins de 10 000 \$ par année comparativement à 22,9 p. 100 des hommes francophones.

Actuellement, la moitié des travailleurs canadiens occupent un emploi à temps plein depuis six mois ou plus. Seulement un Canadien sur deux est admissible à des prestations d'assurance-emploi en raison des changements apportés aux exigences et de ces nouveaux types de travail. Moins de la moitié des employés non-syndiqués bénéficient d'avantages sociaux et de régimes de pension offerts par l'employeur.

Dans les régions rurales, la situation des femmes acadiennes et francophones ressemble à ce qui suit : un niveau de scolarisation moins élevé; un revenu moins élevé; un taux de chômage plus élevé; un taux de participation à une activité de formation liée au travail moins élevé; un nombre moins élevé de travailleuses à plein temps; une augmentation du taux d'exode des jeunes; l'absence de transport en commun; des services de santé moins accessibles; une absence de services pour les personnes qui vivent des situations de violence, et un risque d'isolement plus élevé.

Plusieurs recherches démontrent que la santé des individus varie en fonction de la situation socioéconomique. Selon le document de travail «Les iniquités et maladies chroniques au Canada atlantique», le Canada atlantique a des revenus inférieurs, des taux de chômage plus élevés et une faible part de la richesse nationale comparativement aux autres régions du pays.

Nous sentons qu'il y a assez de recherches et de consultations de faites pour guider les gouvernements dans des prises de décisions qui permettront à toutes les Canadiennes et Canadiens de naître sur un pied d'égalité. Il est temps d'appliquer les recommandations, entre autres, celles du Conseil national du bien-être social, de l'étude sur l'assurance-emploi, de «Partenaires en milieu de travail - Besoins en compétences et notre main d'oeuvre vieillissante, Une vague de changement - iniquités et maladies chroniques au Canada atlantique.»

Il est temps d'arrêter de travailler dans des silos et que tous les ministères, tant au fédéral qu'au provincial et territorial, adoptent une vision et des piliers de développement qui permettront aux Canadiens et Canadiennes de recevoir un revenu qui leur permet de vivre avec dignité.

En 2007, pour mettre fin à la pauvreté et respecter les ententes signées par les gouvernements, nous avons besoin d'un engagement de tous les partis politiques, tant au fédéral que provincial et territorial, qui permettra des politiques basées sur le bien-être de l'individu et qui visent un revenu décent qui permet aux Canadiennes et Canadiens de vivre avec dignité. Toute politique en place ou toute nouvelle politique sera révisée avec une lentille selon l'Analyse comparative entre les sexes développée par Condition féminine Canada, afin de s'assurer que toute politique ne fera de discrimination sur aucun groupe de la société, que ce soit les hommes, les femmes, les jeunes, les personnes âgées ou autres. Les politiques sur les congés parentaux s'appliqueront à tous, aux mères et aux pères, et non seulement à celles et ceux qui ont accès à l'assurance-emploi. Les femmes et les hommes entrepreneurs auront le même accès aux programmes sociaux que les autres personnes employées sur le marché du travail. Les

at least equal to 80 per cent of their salary as compared to the current 55 per cent. They will no longer have to wait for two weeks without any income, and the amount of the benefits will not be less than the minimum wages in their province. Employment insurance and welfare recipients will be able to earn much more than they currently can before their income is deducted from their benefits. Clients of government services will deal with people in their regions and not with automatic machines and services will be available in both official languages. All Canadians will have access to postsecondary studies at a price that is much more reasonable than the current one. Every kind of work that is done for an income, in services, trades, technology or other fields, will be recognized and fairly remunerated. Programs and services will be made available to meet the needs of communities and they will not be developed by the federal government and the communities will know where to go.

We want all policy both federal and provincial to be developed following steps similar to those developed by the working group. Every Canadian deserves a decent income. We are aiming for excellence in the active population. We are aiming for appropriate development, a healthy society and a healthy economy. To have a vision like that of the Prince Edward Island Working Group for a liveable income, we must ensure decent income and rates that will allow people to avoid poverty. We must see Canada as a country with provinces and territories that give priority to community health and that are a visible centre of excellence with regard to labour standards. The Canadian government and those of the provinces and territories must take courageous steps to break the cycle of short-term planning. They must implement an action plan for social and economic community development that will be scheduled to last for at least 15 years. We want a Canada with provinces and territories where the business sector is more concerned with its labour force; a Canada whose provinces and territories offer viable career opportunities for the younger generation; a Canada that squarely faces the chronic illness rate and recognizes that income is the chief factor in determining health.

Thank you for giving me the opportunity to attend this meeting.

**The Chairman:** Thank you, Colette.

récipiendaires du programme d'assistance sociale recevront un revenu qui leur permettra de vivre au-dessus du seuil de pauvreté et d'être traité avec respect et dignité. Les récipiendaires d'assurance-emploi recevront un montant au moins équivalent à 80 p. 100 de leur salaire comparativement aux 55 p. 100 actuels, n'auront plus deux semaines d'attente sans revenus, et le montant reçu en prestations ne sera pas plus bas que le salaire minimum de leur province. Les récipiendaires d'assurance-emploi ou d'assistance sociale pourront faire un montant d'argent beaucoup plus élevé que maintenant avant que leur revenu soit déduit de leurs prestations. Les utilisateurs des services gouvernementaux feront affaire à des personnes dans leur région et non à des machines automatisées et pourront recevoir des services dans une des deux langues officielles du Canada. Toute Canadienne et tout Canadien aura accès à des études post-secondaires à un prix beaucoup plus raisonnable qu'actuellement. Tout travail accompli pour un revenu, que ce soit dans les secteurs de services, de métiers, de la technologie ou autres, sera reconnu et payé pour sa juste valeur. Les programmes et services seront débloqués pour répondre aux besoins des communautés et non développés à partir du gouvernement fédéral, afin que les communautés sachent où aller.

On aimerait que toute politique, tant au fédéral que provincial, soit développée selon les paliers semblables à ceux qui sont développés par le Groupe de travail. Chaque Canadien ou Canadienne mérite un revenu décent. On vise l'excellence de la population active. On vise le développement approprié, une société en santé et une économie en santé. Pour avoir une vision comme celle du Groupe de Travail de l'Île-du-Prince-Édouard pour un revenu décent, on doit promouvoir l'établissement d'un revenu décent et un taux qui permettrait aux gens d'échapper à la pauvreté; voir le Canada comme un pays, avec des provinces et territoires qui donnent la priorité à la santé de ses collectivités et qui s'affichent comme un centre d'excellence en regard des normes de travail; un gouvernement du Canada et des gouvernements des provinces et territoires qui prennent des mesures courageuses afin de rompre le cycle de la planification à court terme, et qui s'attaqueraient à l'élaboration d'un plan d'action de développement communautaire économique et social s'échelonnant sur au moins une quinzaine d'année; un Canada et ses provinces et territoires où le secteur des affaires s'occuperait davantage de sa main-d'œuvre; un Canada et ses provinces et territoires qui offriraient aux jeunes des options viables pour y rester et des débouchés de carrière; un Canada qui serait un endroit qui aborde de front les taux de maladies chroniques en reconnaissant le revenu comme le plus important déterminant de la santé.

Je vous remercie de m'avoir donné la chance de participer à cette rencontre.

**La présidente :** Merci Colette.

*[English]*

Annie Boyle and Irene Larkin will now share their time and comment on behalf of the Prince Edward Island Senior Citizens' Federation. We will wind up with Catherine McAleer who will speak on behalf of the Advisory Council on the Status of Women.

**Annie Boyle, President, PEI Senior Citizens' Federation Inc.:** The PEI Senior Citizens' Federation is a provincial not-for-profit organization whose membership includes 40 clubs across the Island and individuals. The federation acts as a voice for seniors and advocates for a better quality of life on their behalf.

Our objectives are to: link member clubs across P.E.I. and provide a vehicle for a stronger voice; consult with government and other decision makers about seniors' concerns and advocate on their behalf; coordinate and organize workshops and seminars that meet seniors' social and educational needs; increase understanding of the aging process; encourage seniors to participate in decisions that affect their lives; act as a resource and determine information for the benefit of all seniors; and collaborate with other seniors' organizations.

The federation has 40 senior citizens' clubs across P.E.I. with approximately 1,500 members. Our membership is largely in rural Prince Edward Island. Members keep us apprised of issues that concern them which impact on their quality of life. Therefore, our definition of poverty relates directly to the quality of life.

The following are concerns that affect the lives of seniors on P.E.I.

**Irene Larkin, Executive Director, PEI Senior Citizens' Federation Inc.:** The first concern is income. Seniors make up 14.1 per cent of the population here, which amounts to 19,458 people. According to Statistics Canada, 52 per cent of these seniors receive the guaranteed income supplement, GIS. Single seniors receiving the GIS have incomes ranging from \$13,354 to \$14,903 and couples have incomes between \$18,000 and \$20,000. These incomes are below the low-income cut-off by close to \$2,000.

We know that only 5 per cent to 7 per cent of seniors live in institutions. In rural areas, seniors are maintaining the same family home where they brought up their children, the same home they maintained when they were in the workforce and making a living wage. For seniors who rent, the average gross rent in Charlottetown in 2001 was \$543, which equals 53 per cent of their old age security, OAS, and GIS. The OAS pension is indexed but, on P.E.I., the taxation system is not. Therefore, the increases in the OAS pension due to indexation may be lost due to the provincial taxation system. It is hard to get ahead.

*[Traduction]*

Annie Boyle et Irene Larkin vont maintenant partager leur temps et présenter leur témoignage au nom de la Fédération des citoyen(ne)s aîné(e)s de l'Île-du-Prince-Édouard. Catherine McAleer terminera par une présentation au nom du Conseil consultatif sur la condition de la femme.

**Annie Boyle, présidente de la Fédération des citoyen(ne)s aîné(e)s de l'Île-du-Prince-Édouard :** La Fédération des citoyen(ne)s aîné(e)s de l'Île-du-Prince-Édouard est un organisme à but non lucratif provincial qui comprend parmi ses membres 40 clubs répartis un peu partout sur l'île ainsi que leurs membres. La fédération parle au nom des aînés et vise à leur procurer une meilleure qualité de vie.

Nos objectifs sont les suivants : créer un réseau des membres des clubs à l'échelle de l'Île-du-Prince-Édouard afin qu'ils se fassent entendre; consulter le gouvernement et d'autres décideurs au sujet des préoccupations des aînés et parler en leur nom; coordonner et organiser des ateliers et des séminaires qui répondent aux besoins des aînés en matière de questions sociales et éducatives; faire comprendre le processus du vieillissement; encourager les aînés à participer à la prise de décisions qui affectent leur vie; agir à titre de ressource et fournir de l'information aux aînés; enfin, collaborer avec d'autres organismes d'aînés.

La Fédération est constituée de 40 clubs d'aînés répartis partout sur l'Île-du-Prince-Édouard, lesquels regroupent environ 1 500 membres. Nos membres sont situés principalement dans les régions rurales de l'Île-du-Prince-Édouard. Ces membres nous informent des préoccupations qui les touchent et qui ont un impact sur leur qualité de vie. Par conséquent, notre définition de la pauvreté touche directement la qualité de la vie.

Nous allons maintenant vous parler des préoccupations qui touchent la vie des aînés à l'Île-du-Prince-Édouard.

**Irene Larkin, directrice exécutive, Fédération des citoyen(ne)s aîné(e)s de l'Île-du-Prince-Édouard :** La première préoccupation est le revenu. Les aînés constituent 14,1 p. 100 de la population ici, ce qui représente 19 458 personnes. Selon Statistique Canada, 52 p. 100 de ces aînés reçoivent le Supplément de revenu garanti, le SRG. Les revenus des aînés qui vivent seuls et qui reçoivent le SRG se situent entre 13 354 et 14 903 \$ et les revenus des aînés qui vivent en couple se situent entre 18 000 et 20 000 \$. Ces revenus se situent à environ 2 000 \$ au-dessous du seuil de faible revenu.

Nous savons que seulement 5 à 7 p. 100 des aînés vivent dans des établissements. Dans les régions rurales, les aînés vivent dans la maison où ils ont élevé leurs enfants, cette maison où ils vivaient lorsqu'ils travaillaient et qu'ils recevaient des revenus d'emploi. En ce qui concerne les aînés qui vivent en location, le coût moyen d'un logement de location à Charlottetown en 2001 était de 543 \$ par mois, ce qui représente 53 p. 100 des prestations de Sécurité de la vieillesse, de SV, ainsi que du SRG. Les prestations de la Sécurité de la vieillesse sont annexées, mais à l'Île-du-Prince-Édouard, le régime fiscal ne l'est pas. Par conséquent, les augmentations des prestations provenant de l'indexation peuvent être perdues au profil du régime fiscal de la province. C'est une situation difficile.

Many more women than men live alone. In 1997, 49.1 per cent of unattached elderly women lived in poverty compared to 33 per cent of elderly males. Five years after being widowed, the standard of living for widows declined more than six times the decline among senior women who remained married. As well, more widowed women fall below the low-income cut-off.

The second concern is housing. Research on seniors' housing includes three areas where policies and programs may focus: home maintenance and repair programs for older homeowners; affordable and appropriate rental housing for those who live independently; and affordable supportive housing. By 2046, 25 per cent of the Canadian population will be over 65. In Atlantic Canada, that percentage will be even greater; 30 per cent will be over 65. We have a great deal to do to ensure that housing needs will be met by 2046.

An increasing number of seniors are healthy longer and want to stay in their homes in communities of their choice and, in many instances, surrounded by their children. There are few support services to allow them to do this and, at present, few affordable housing options in rural areas that will provide assistance to seniors as their health goes through different stages.

Turning to health care, on P.E.I., the seniors' drug cost assistance program covers all seniors equally with no consideration to income. Every year, the number of medications used by seniors increases as do the costs. What does not increase is the number of drugs that are covered under the formulary. In 2004, the average cost to seniors per year was \$625.

Home care remains a huge issue as seniors can not have nursing care under medicare if they choose to stay in their own homes. The health care system no longer reflects today's demographics and social realities. Health care must be realigned to accommodate the changes that have occurred in the four decades since medicare was introduced. Realignment must serve everyone, including the aging population.

The increasing infiltration of private for-profit delivery of health care is also worrisome and alarming. Research has shown that private for-profit delivery does not relieve pressure on the public system. Instead, it drains funds, staff and other resources from that system. This inevitably results in longer waiting lists and poorer care. It is even scarier when you realize that our medicare system is exempt from the Canada-U.S. Free Trade Agreement, only because it is a public system and not a for-profit system.

Plus de femmes que d'hommes vivent seuls. En 1997, 49,1 p. 100 des femmes âgées vivant seules vivaient sous le seuil de la pauvreté, comparativement à 33 p. 100 des hommes âgés. Cinq ans après avoir perdu leur époux, le style de vie de ces femmes diminue jusqu'à six fois par rapport aux âgées qui vivent avec leur époux. De plus, il y a davantage de femmes veuves chez les âgés qui vivent au-dessus du seuil de faible revenu.

Le deuxième objet de préoccupation est le logement. Les recherches sur le logement des âgés couvrent trois domaines sur lesquels les politiques et les programmes pourraient porter : des programmes d'entretien et de réparation des maisons pour les âgés qui sont propriétaires; des logements de location abordables et appropriés pour les âgés qui ne vivent pas en établissement; et un programme d'appui au logement abordable. D'ici 2046, 25 p. 100 de la population canadienne aura plus de 60 ans. Dans le Canada atlantique, cette proportion sera encore plus importante, car 30 p. 100 de la population aura plus de 65 ans. Nous avons beaucoup à faire pour nous assurer que les besoins en logement seront abordés d'ici 2046.

De plus en plus d'âgés en santé vivent plus longtemps et veulent rester dans leur maison, dans leur localité et, dans bien des cas, vivre à proximité de leurs enfants. Il existe peu de services d'appui pour leur permettre de faire cela et, actuellement, il y a peu de programmes de logement abordable dans les régions rurales qui prévoient un soutien aux âgés en matière de santé.

Je voudrais maintenant parler des soins de santé. À l'Île-du-Prince-Édouard, les programmes d'aide au remboursement des médicaments à l'intention des âgés couvrent tous les âgés de la même manière, peu importe leur revenu. À chaque année, le nombre de médicaments utilisés par les âgés augmente, tout comme leur prix. Ce qui n'augmente pas, c'est le nombre de médicaments qui sont couverts par les programmes d'assurance-médicaments. En 2004, le prix moyen accordé aux âgés par année était de 625 \$.

Les soins à domicile demeurent une question très importante pour les âgés qui ne peuvent bénéficier de soins infirmiers dans le cadre de l'assurance-santé et qui choisissent de demeurer chez eux. Le système de soins de santé ne reflète pas la réalité démographique et sociale d'aujourd'hui. Les soins de santé doivent être réalignés afin de tenir compte des changements qui se sont produits depuis 40 ans, depuis la mise sur pied du régime de l'assurance-santé. Ce réalignement doit tenir compte de tout le monde, y compris de la population vieillissante.

La présence grandissante des soins de santé privés est également un élément de préoccupation alarmant. Selon la recherche, les soins de santé privés ne permettent pas de diminuer les pressions qui touchent le système de santé public. Cela ne fait que drainer des fonds, du personnel et d'autres ressources de ce système. Et cela se traduit inévitablement par des listes d'attente plus longues et des soins de moins bonne qualité. Et c'est encore plus alarmant lorsque nous tenons compte du fait que notre système de soins de santé ne fait pas partie de l'accord de libre-échange Canada-États-Unis parce qu'il s'agit d'un système de santé public et à but non lucratif.

Another concern is transportation. In rural P.E.I., there is no public transportation. In fact, the only system of public transportation we have is in Charlottetown. This lack of transportation has a deep impact on the quality of life for seniors. If you live in the country, your only means of mobility is the car. Seniors refer to their car as their symbol of independence. We have heard many say, "If I could not drive my car, I might as well be dead." This translates into seniors driving long after they are comfortable on narrow roads, often with poor driving conditions and increasing traffic. They drive long after they should because they have no choice. Transportation becomes a main determinant in where you live. If you live in the country, you need your car for everything — shopping, church, health care and, last but not least, for social reasons. If you are forced to give up your car, it often means you must move to the city and perhaps to a home. Consider even buying a car if you make \$12,000 a year or even trying to maintain one. The poor then have even less options. Their choices of housing are limited and their chances of being socially isolated greater. In order to address the needs of rural transportation, there must be a greater emphasis on programs for rural transportation in the federal funding received by cities and municipalities.

We have some recommendations. In light of the burgeoning numbers of baby boomers coming on to the senior rolls, and acknowledging that the federal government has a responsibility for the welfare of seniors, we recommend that the OAS pension and GIS be increased to reflect seniors' cost of living, and that the GIS be adjusted to remove the gross-up amount of actual dividends when calculating the guaranteed annual supplement. For example, right now, if the 2006 actual dividend was \$1,000, it becomes \$1,450 for tax purposes. Small amounts of income funds from a RRIF, registered retirement income fund, could be allocated over a number of years so as not to reduce or cancel out the GIS in any one year. We have many examples of people who take out \$1,000 from their RRIF and there goes their GIS. The GST should be removed from home heating fuel; medicare should be realigned to allow seniors more home care to meet the needs of aging in place; and housing supports like the veterans independence program which enables seniors to stay in their family home should be developed. This should be for more than veterans; it should be for everyone. Supportive housing would enable seniors to age in place and new housing would enable seniors to leave their older homes for modern, environmental units. Finally, the municipal rural infrastructure fund, which is shared by federal, provincial and municipal governments, should

Un autre élément de préoccupation est le transport. Dans les régions rurales de l'Île-du-Prince-Édouard, il n'y a pas de services de transports publics. En fait, le seul système de transport public que nous avons couvre Charlottetown. Cela a un impact important sur la qualité de vie des aînés. Le seul moyen de transport pour les personnes vivant dans la campagne est la voiture. Les aînés considèrent leur voiture comme le symbole de leur indépendance. Nous avons entendu beaucoup d'aînés dire que lorsqu'ils ne pourront plus conduire leur voiture, ils préféreront mourir. Les aînés conduisent donc leur voiture même s'ils n'ont plus les mêmes facultés, et ils ont alors de la difficulté à conduire et entravent la circulation routière. Ils conduisent plus longtemps qu'ils ne le devraient, car ils n'ont pas de choix. Le transport devient donc un facteur déterminant selon l'endroit où l'on habite. Les aînés qui vivent en campagne ont besoin de leur voiture tous les jours, pour faire des achats, aller à l'église, bénéficier de soins de santé et, surtout, pour faire des activités sociales. Lorsqu'une personne est obligée de se départir de sa voiture, cela signifie bien souvent qu'elle doit déménager en ville et peut-être dans un établissement. Et lorsque l'on songe que ces personnes doivent s'acheter une voiture alors que leur revenu est de 12 000 \$ par année, cela fait beaucoup, sans tenir compte des frais d'entretien. Les personnes à faible revenu ont donc moins d'options. Leur choix en matière de logement est limité et elles courent davantage le risque de s'isoler socialement. Afin de répondre aux besoins en transport dans les régions rurales, le gouvernement fédéral devrait avoir un volet sur le transport rural lorsqu'il fournit des fonds aux villes et aux municipalités pour la mise sur pied de programmes.

Nous avons certaines recommandations à proposer. Étant donné le nombre important de baby-boomers qui arrivent à leur pension, et en tenant compte du fait que le gouvernement fédéral est responsable du bien-être des aînés, nous recommandons que les prestations de la SV et que le SRG soient augmentés afin de tenir compte du coût de la vie pour les aînés et nous recommandons que le SRG soit ajusté afin que l'indexation des dividendes ne soit pas prise en compte dans le calcul du Supplément annuel garanti. Par exemple, si les dividendes en 2006 étaient de 1 000 \$, ce montant devient 1 450 \$ pour les impôts. De petits montants de fonds de revenu comme le FERR, le fonds enregistré de revenu de retraite, pourrait être permis pendant un certain nombre d'années afin qu'il n'y ait pas de diminution ou d'annulation du SRG. Il y a beaucoup de personnes qui doivent soustraire 1 000 \$ de leur FERR et qui perdent leur SRG. Il faudrait également que les coûts en chauffage des maisons des aînés ne soient pas soumis à la TPS; l'assurance-santé devrait être réalignée pour permettre aux aînés de bénéficier davantage de soins à domicile afin de répondre à leurs besoins; finalement, un programme d'appui au logement comme le Programme pour l'autonomie des anciens combattants devrait être mis en place afin de permettre aux aînés de rester dans leur maison de famille. Ce type de programmes devrait s'adresser

be targeted to provide funding for rural transportation systems as well as roads, sewage and water management.

We have brought along a couple of brochures. One is about our seniors peer helping program which we have in place to look at social isolation. It has been working well but, of course, always needs more funding.

**Catherine McAleer, Member, PEI Advisory Council on the Status of Women:** Senators and fellow presenters, for those of you who are not from here, welcome to P.E.I. and, for those of you who are, welcome home.

I read the report on rural poverty and most of it reflects our own findings. I am here to put another face to this issue. You have our handout which I am not going to read verbatim. I am going to read excerpts with stories and, hopefully, this will bring home the plight of some of our people around P.E.I.

I live and work in rural P.E.I. I work as a counsellor with people who have multi-barrier problems in their lives, big problems they find hard to deal with on a day-to-day basis. We help them get on their feet and decide where they should be and what they should do. This is partly why I was asked to present today because this is a passion of mine and a part of my heart.

The face of rural poverty in Prince Edward Island, particularly for women, is partially hidden in current snapshots of life in this province. Islanders value hard work and self-sufficiency and they take a great deal of pride in their ability to get by. We all know senior women who remember the deprivations of the Depression and now consider themselves fortunate to have a steady source of toast and tea. Many of these women would not define themselves as poor and would attach a social stigma to the label of poverty.

I spoke to a lady yesterday who has six children. She is about 34 years old. Her oldest child is 20. She got married at 14. Up until two years ago, this lady lived in a home without electricity or plumbing. She was pleased to have a new pump put in her kitchen so that she did not have to go outside to get water. She raised six children in rural P.E.I. on this kind of background. Two years ago, people got together and she now has indoor plumbing, et cetera, which is a big thing. I asked her and her children yesterday, "Do you feel like you were poor?" Her children answered for her and said they thought not because they grew up knowing their parents gave them everything they could. That is very, very powerful. I asked the parents who said they cried constantly, wishing they had more to give their children and

aux aînés, et non uniquement aux anciens combattants; l'appui au logement devrait permettre aux aînés de rester dans leur maison et aux aînés qui quittent leur maison de venir habiter dans des unités modernes et environnementales. Enfin, le Fonds sur l'infrastructure municipale rurale, qui est partagé par le fédéral, le provincial et les municipalités, devrait viser à fournir un financement pour le transport rural ainsi que pour la gestion des routes, des égouts et des eaux.

Nous avons apporté des dépliants. L'un de ces dépliants porte sur un programme d'aide aux aînés par les pairs, que nous avons mis en place afin d'éviter l'isolement social. Ce programme fonctionne bien mais, bien sûr, il aurait besoin de plus de fonds.

**Catherine McAleer, membre, Conseil consultatif sur la condition de la femme de l'Île-du-Prince-Édouard :** Mesdames et messieurs les sénateurs, mesdames et messieurs les témoins, je vous souhaite la bienvenue, pour les personnes qui ne viennent pas d'ici, et pour celles qui viennent d'ici, bien bienvenue chez vous.

J'ai lu le rapport sur la pauvreté rurale et il reflète dans l'ensemble nos propres constatations. Je suis ici pour vous présenter un autre angle concernant cette question. Vous avez en main notre mémoire, je ne vais pas le lire mot à mot. Je vais lire des extraits et, je l'espère, vous présenter certains sujets de préoccupation qui touchent nos membres à l'Île-du-Prince-Édouard.

Je vis et je travaille dans les régions rurales de l'Île-du-Prince-Édouard. Je suis conseillère auprès des personnes qui ont des problèmes multiples dans leur vie, de gros problèmes difficiles à aborder dans la vie quotidienne. Nous les aidons à se remettre sur les pieds et décider ce qu'elles doivent faire et où elles doivent s'enligner. C'est en partie en raison de ce travail que je voulais témoigner aujourd'hui, car c'est une passion pour moi et j'y mets une partie de mon cœur.

La pauvreté en région rurale à l'Île-du-Prince-Édouard, surtout en ce qui a trait aux femmes, est en partie cachée par la mentalité des gens de cette province. Les habitants de l'île sont de grands travailleurs et accordent une importance à l'autonomie ils sont fiers de leur capacité à se débrouiller. Nous connaissons tous des aînées qui se souviennent de l'époque de la Dépression et qui se considèrent maintenant comme étant chanceuses d'avoir ce qu'elles ont. Bon nombre de ces femmes ne se considèrent pas comme des pauvres et elles ont des préjugés à l'encontre de la pauvreté.

J'ai parlé hier à une femme qui a six enfants. Elle a environ 34 ans. Son enfant le plus vieux a 20 ans. Elle s'est mariée à 14 ans. Jusqu'à il y a deux ans, cette femme vivait dans une maison sans électricité et sans eau courante. Elle a été contente lorsqu'elle a eu une nouvelle pompe pour sa cuisine, car elle ne devait plus aller dehors chercher de l'eau. Elle a élevé six enfants en région rurale avec ce mode de vie. Il y a deux ans, des gens l'ont aidée pour qu'elle puisse recevoir l'eau courante, et cetera, ce qui est énorme pour elle. Je lui ai demandé et j'ai demandé à ses enfants hier s'ils pensaient qu'ils étaient pauvres. Ses enfants ont répondu à sa place et ont dit qu'ils ne pensent pas qu'ils sont pauvres, car ils savent que leurs parents leur ont donné tout ce qu'ils pouvaient. C'est très fort. J'ai posé la question aux parents,

more avenues to turn to. Their parents got by and they would get by, and they were going to teach their children not to be raised on assistance. That is pretty powerful. That is not just one isolated case here in P.E.I. either. There are a lot of cases like this.

The realities of low wages and seasonal work mean that families in rural Prince Edward Island can rarely survive on only one salary. If one of these salaries is threatened or cut off, the family's well-being is in immediate jeopardy. Many households, especially those of senior and single women, are only one crisis away from catastrophe. A lady I will call Mary — that is not her name — works in security an hour from where she lives. This is her only income. Last fall, her car broke down. She managed to borrow a small eight-foot camper and, to this day, is still living there beside where she works so that she can get up in the morning, unplug her electric heater, and go to work because she does not want to live on assistance. How many of us could live in a tiny camper during a P.E.I. winter? This is a reality for her and when I asked, "Is there any way you could get help?" there is no way. That is not an issue there. Again, this is not an isolated issue.

The Prince Edward Island Advisory Council on the Status of Women believes that women's equality is the foundation for equality for all people. Women's inequality continues to influence discriminatory attitudes and actions that affect our society, culture, politics, laws and economics. The council believes that women's independent social and economic security is key to equality and to freedom from physical, emotional and sexual violence. The following points suggest some of the compounding factors that contribute to impoverished living for many rural Island women and their families. These comments are based on our understanding of women's experiences in communities throughout the province and are not presented as a detailed gender analysis of women's economic standing. As well, this submission is not an exhaustive list of pressing poverty-related issues. It does not address the important matters of universal violence prevention and front-line services, access to quality health care including abortion services and literacy programs for example, nor does it speak to the need for federally supplied legal aid for the resolution of legal matters affecting family or voting system reforms. We think it does offer a few of the current pressing issues relating to poverty.

Concerning homes and property, poverty measures often focus first on an individual's and household's ability to pay for food and shelter. One of our lines is that, while able to pay month-to-month bills, many people can not pay month-to-month bills. That is a dream. They make enough money to rob Peter to pay Paul. If they pay for the phone this pay, then next pay they have to pay for something else. When they are told to save at least

qui ont dit qu'ils pleuraient tout le temps et qu'ils auraient aimé pouvoir en donner plus à leurs enfants et avoir plus de possibilités. Ces gens se sont débrouillés seuls et ont appris à leurs enfants à ne pas se fier à l'aide sociale. C'est très important. Et ce cas n'est pas un cas isolé ici à l'Île-du-Prince-Édouard. Il y a nombre de familles dans la même situation.

En raison des faibles revenus et du travail saisonnier, les familles en région rurale peuvent rarement survivre avec un seul salaire. Si le salaire est menacé ou s'il y a une perte d'emploi, le bien-être de la famille est immédiatement touché. Dans de nombreux foyers, surtout dans le cas des aînés et des femmes seules, la situation financière est très fragile. Une femme, que j'appellerai Marie, mais ce n'est pas son vrai nom, travaille dans la sécurité à une heure de sa maison. C'est sa seule source de revenus. L'automne dernier, sa voiture s'est brisée. Elle s'est arrangée pour emprunter une roulotte de huit pieds et à ce jour, elle vit encore dans cette roulotte à côté de son lieu de travail, tout simplement parce qu'elle ne veut pas vivre de l'aide sociale. Combien de personnes pourraient vivre dans une petite roulotte l'hiver à l'Île-du-Prince-Édouard? C'est une réalité pour elle et lorsque je lui ai demandé si elle avait besoin d'aide, elle m'a répondu que non. Ce n'est pas un problème pour les gens d'ici. Et je vous le répète, ce n'est pas un cas isolé.

Selon le Conseil consultatif sur la condition de la femme de l'Île-du-Prince-Édouard, l'égalité de la femme est le fondement de l'égalité universelle. L'inégalité de la femme continue de favoriser des attitudes et des mesures discriminatoires qui portent préjudice à notre société, à notre culture, à notre vie politique, à notre cadre juridique et à notre économie. Le conseil estime que l'égalité et la disparition de la violence physique, psychologique et sexuelle passent par l'indépendance et la sécurité socioéconomique de la femme. Voici quelques facteurs aggravants qui favorisent la pauvreté chez les femmes de l'île et leurs familles. Nos propos se fondent sur notre connaissance de ce que vivent les femmes dans les différentes localités de la province. Il ne s'agit pas d'une analyse détaillée comparative de la situation économique des femmes. En outre, notre mémoire n'énumère pas exhaustivement les questions très préoccupantes liées à la pauvreté. Il n'aborde pas les problèmes importants de la prévention de la violence universelle et des services de première ligne, de l'accès à des soins de santé de qualité, notamment à des services d'avortement, et à des programmes d'alphabétisation. Il ne traite pas de la nécessité que le gouvernement fédéral accorde une aide juridique pour favoriser le règlement des différends juridiques concernant la famille ou la réforme du système électoral. Nous croyons cependant que notre mémoire souligne quelques-unes des questions très préoccupantes liées à la pauvreté.

Les mesures de la pauvreté tiennent principalement compte de la capacité de la personne ou du ménage à payer nourriture et logement. Nous disons entre autres que beaucoup ne sont pas capables de payer les factures mensuelles : ils gagnent suffisamment d'argent pour faire un trou afin d'en boucher un autre. S'ils acquittent la facture du téléphone avec un chèque de paye, ils devront se servir du prochain pour payer autre chose.

10 per cent of their income to be able to have something to fall back on, they laugh because they do not have that extra money. It is just not there.

Families are vulnerable because of ill-maintained houses. If anything happens like a furnace breaking down or needing to be replaced, a roof leaking significantly in heavy rain or causing structural damage, they have no money to pay for it. One lady had half her roof torn off in Hurricane Juan. She had no insurance. She can not afford to pay for insurance. If she paid for home insurance, she would not be able to buy groceries. She had plastic on her roof until December because she did not have the money to pay someone to fix the roof. Under the disaster committee that was set up, it would take too long. Finally, neighbours got together and helped fix her roof. She and her four children lived in that home with plastic on the roof and that is how she survived.

Affordable rental housing for workers, families and seniors is also needed in rural P.E.I. to mitigate the effects of low wages. To be practicable, rural housing must be coupled with effective and affordable public transit or it only increases isolation and decreases access to opportunity. Out-migration, especially of young people, is reaching critical levels in rural and urban P.E.I. This week alone, I arranged for two people from Souris to go out West to work. We managed to obtain work for them. Right now, there are 1,200 people working in this factory and they are looking for 600 more. These two are flying out next week. We managed to get them affordable housing out West, transportation, a flight out, and now they are going to actually bring home a pay cheque. One of them is 19 years old; the other is 32 and a father of four. He is leaving his wife and four children because he works seasonally and can not find employment.

The lack of public transportation in rural Prince Edward Island means that rural Islanders almost always have to own and maintain their own vehicle. As my fellow speakers have both said to your committee, this is a major issue as well. Sometimes people in rural P.E.I. can ask for rides but what happens if they have three children who have to be brought to daycare first? The car or the van is usually filled with other people who have to go to that work site. They can not take the children and drive them to daycare first. There may be subsidies for them to go to childcare but they can not get them there. Again, it is living in rural P.E.I. and it just adds to the poverty state they already live in.

Women tend to be under-represented in construction and other trade employment. Islanders need our federal government to enhance women's economic equality and support citizens to obtain livable income for their families. It requires an

Lorsqu'on leur dit d'économiser au moins 10 p. 100 de leur revenu pour parer aux éventualités, ils en rient parce que cela leur est impossible. Ils n'ont pas le revenu nécessaire.

Les familles sont vulnérables parce que les maisons sont mal entretenues. Elles n'ont pas les économies nécessaires pour remplacer ou faire réparer l'appareil de chauffage, ou encore lorsqu'il y a des fuites dans le toit et que la pluie tombe abondamment ou cause des dommages à la charpente. Une femme a vu la moitié de son toit être arrachée par l'ouragan Juan. Elle n'était pas assurée. Elle n'en avait pas les moyens. Si elle avait souscrit une assurance, elle n'aurait pas pu payer l'épicerie. Elle a eu des feuilles de plastique sur son toit jusqu'en décembre, faute d'argent pour faire effectuer les réparations. Selon le comité d'urgence qui avait été constitué, cela aurait nécessité trop de temps. En fin de compte, des voisins l'ont aidée à réparer le toit. Ses enfants et elle ont vécu dans une maison dont le toit était recouvert de feuilles de plastique. C'est ainsi qu'elle a surmonté l'épreuve.

Pour atténuer les effets des bas salaires, il faut aussi offrir des logements locatifs abordables aux travailleurs, aux familles et aux personnes âgées dans les zones rurales de l'Île-du-Prince-Édouard. Pour que les choses soient pratiques, il faut également que les zones rurales soient desservies par un système de transport en commun efficace et abordable, faute de quoi les gens sont davantage isolés et ont moins de possibilités. Les gens habitant en milieu rural et urbain à l'Île-du-Prince-Édouard vont s'établir dans d'autres provinces. Ce sont particulièrement des jeunes. La situation a atteint un niveau alarmant. Uniquement au cours de la présente semaine, j'ai aidé deux personnes de Souris à aller travailler dans l'Ouest. Nous avons réussi à leur obtenir un emploi. À l'heure actuelle, cette usine emploie 1 200 personnes et veut en embaucher 600 autres. Nous avons réussi à leur trouver un logement abordable dans l'Ouest et à les faire voyager par avion. Maintenant, ils toucheront un chèque de paye. Une des deux personnes a 19 ans. L'autre a 32 ans et est père de quatre enfants. Il quitte sa femme et ses quatre enfants parce qu'il a un travail saisonnier et qu'il ne peut se trouver un emploi à l'année.

L'absence de système de transport en commun dans les zones rurales de l'Île-du-Prince-Édouard oblige les gens qui y vivent à posséder un véhicule et à voir à son entretien. Comme mes deux collègues l'ont signalé au comité, c'est un problème crucial. Parfois, les gens demandent de voyager avec nous dans notre voiture, mais que faire lorsqu'ils ont trois enfants qu'il faut d'abord conduire à la garderie? Habituellement, les voitures ou les fourgonnettes sont remplies de gens qui se rendent au travail. Il est impossible d'y faire monter les enfants pour les conduire à la garderie. On touche peut-être des subventions pour envoyer les enfants à la garderie, mais on ne peut les y conduire. C'est encore un autre aspect de la vie en milieu rural à l'Île-du-Prince-Édouard, qui vient exacerber la pauvreté dans laquelle les gens vivent déjà.

Généralement, les femmes sont sous-représentées dans les corps de métiers et les autres professions. À l'Île-du-Prince-Édouard, le gouvernement fédéral doit prendre des mesures pour favoriser l'égalité économique des femmes et aider les familles à

appreciation for work, workers and excellence in the workforce. It requires a national plan for social housing.

Since income is the most important social determinant of health, livable income must be recognized as a pillar of health care in Canada. With a higher income, people can afford better quality groceries. They do not have to live on macaroni and cheese or potato soup which, believe it or not, is still a big meal in rural P.E.I. The better quality of life is there for them if they have higher incomes, like the availability of health care plans to purchase drugs. When sick, many people go without drugs on P.E.I. because they can not afford them; they do not have a drug plan. The doctors are wonderful as I know of many who give out samples — and thank God they do — because these people are sick, have the flu and ear infections, and can not take anything because they do not have the money to purchase it.

I briefly touched on access to licensed childcare. Childcare in rural P.E.I. is severely limited. Ocean Choice is a major fish plant operation in Souris. They employ over 300 people. There are over 100 children. We have two childcare centres to handle all those children. Grandparents and family members living in a home do not get paid because they are considered living there already. If they babysit, they can not go out to work themselves, or the mother stays home so they are back to being a single income.

The last area I want to touch on is volunteerism. Traditionally, Prince Edward Islanders in rural areas have been shielded from some of the most serious and harmful effects of poverty by formal and informal volunteerism. Women's unpaid work, at home and in the community, drives both the formal and informal structures of the social infrastructure. I organized a fundraiser in the rural community where I live. There are 125 families at the school. I phoned all of them and 118 had both parents working. That says a lot about the changes that have happened over the years. Many years ago, at least one parent was home. The seven who did not work in a formal work setting volunteered full time. Ultimately, for this fundraiser and for the evening that I needed help, 15 people showed up. They were all women. Not to be gender biased but, again, it is women who really push through the fabric. We see women volunteering just as much even though they are now working. They are working full time right alongside men. Men will often work if they get paid but they volunteer to coach or whatever.

I briefly covered our areas of concern. I would like to end with a handout that was passed to me from a woman who was in the newspaper yesterday here in P.E.I.:

disposer d'un revenu adéquat. Il faut valoriser le travail, les travailleurs et l'excellence. Il faut élaborer un plan national de logements sociaux.

Le revenu étant le principal déterminant de la santé, il faut reconnaître qu'un revenu adéquat constitue la pierre d'assise des soins de santé au Canada. Lorsqu'on dispose d'un revenu supérieur, on peut se procurer des aliments de meilleure qualité. On ne doit pas être obligés de se nourrir principalement de macaroni au fromage ou de soupe de pommes de terre, ce qui est encore, croyez-le ou non, un mets recherché dans les régions rurales de l'Île-du-Prince-Édouard. Des revenus supérieurs offrent une meilleure qualité de vie, comme l'accès à un régime de soins de santé permettant d'acheter des médicaments. À l'Île-du-Prince-Édouard, nombreux sont les malades qui n'ont pas les moyens de se procurer des médicaments, n'ayant pas d'assurance-médicaments. Les médecins se comportent admirablement. J'en connais beaucoup, Dieu merci, qui donnent des échantillons de médicament à des personnes souffrant de la grippe ou d'une otite et n'ayant pas les moyens de s'acheter le médicament.

J'ai parlé brièvement de l'accès à des garderies accréditées. Dans les zones rurales de l'Île-du-Prince-Édouard, cet accès est très restreint. Ocean Choice est une importante usine de transformation du poisson de plus de 300 employés à Souris. On dénombre plus de 100 enfants, et il n'y a que deux garderies. Les grands-parents ou les autres membres de la famille ne sont pas rémunérés parce qu'ils font partie de la famille. Lorsqu'ils gardent des enfants, ils ne peuvent occuper un emploi rémunéré. Si la mère demeure au foyer, la famille ne peut compter que sur un seul revenu.

Il y a un dernier point que je veux aborder : le bénévolat. Depuis toujours, le bénévolat institutionnalisé ou non structure constitue un rempart contre quelques-uns des effets les plus graves et les plus néfastes de la pauvreté dans les zones rurales de l'Île-du-Prince-Édouard. Le travail non rémunéré de femmes, au foyer ou dans la collectivité, constitue le moteur de l'infrastructure sociale conventionnelle et parallèle. J'ai organisé une campagne de financement dans ma localité rurale. Les enfants de 125 familles fréquentent l'école. J'ai téléphoné à toutes ces familles, et j'ai constaté que les deux parents travaillaient dans 118 d'entre elles. Cela illustre parfaitement les changements qui se sont produits au fil des ans. Auparavant, au moins un parent demeurait au foyer. Les sept parents qui n'étaient pas sur le marché du travail faisaient du bénévolat à temps plein. En fin de compte, 15 personnes se sont portées volontaires pour travailler pendant une soirée à la campagne de financement. C'étaient des femmes. Je ne veux pas être sexiste, mais il n'en demeure pas moins que c'est encore une fois les femmes qui ont vraiment mis la main à la pâte. Même si elles ont intégré le marché du travail, les femmes font encore autant de bénévolat. Elles travaillent à temps plein, comme les hommes. Souvent, les hommes ne travaillent qu'ils sont rémunérés, bien qu'ils fassent du bénévolat comme entraîneurs d'équipes sportives, entre autres.

J'ai survolé les questions qui nous préoccupent. Je voudrais terminer en vous lisant un article publié hier par une femme dans un journal, à l'Île-du-Prince-Édouard :

The provincial government was real quick to loan \$8.1 million to transform Cows store into a bigger tourist attraction, and another \$125,000 to construct a new wine boutique, which it hopes to open in May. . . . How many seniors on this Island have a shortage of food as well as heat in their homes? Also, there are a lot of children who do not have enough food for three meals a day. Sure there are food banks but some people have no transportation available to pick up the food. For heaven's sake, look around and see the poverty here on this Island. I can see why young people are leaving here.

This was in yesterday's *Charlottetown Guardian* written by a lady from Prince Edward Island.

**The Chairman:** Thank you.

**Senator Mercer:** I am going to ask the same question of all of you and I have one other for our friend from the P.E.I. Seniors Citizens' Federation.

Where do you get the funding for your organization and how secure is your funding for future years? Specifically for the P.E.I. Senior Citizens' Federation, what do you identify as seniors' educational needs which you talked about in your brief? It is not a term we have seen in our studies before. It is under your objectives column. I have a final question as well. The current government introduced a \$100-per-month childcare allocation to replace the program the previous government had signed with the 10 provinces and three territories to create daycare spaces. Has the \$100 had an effect? Somebody earlier today said that the price of childcare just went up \$100 a month in many places so it ate up the money before they even got it. Those are my questions.

**Ms. McAleer:** Can I answer that one right away?

**The Chairman:** Yes.

**Ms. McAleer:** It not only jumped up \$100 but a third of it is lost in taxes. At first, many were excited to get it. Now they are doing their taxes and saying, "What do you mean I have to pay taxes on this money?" They did not have to pay taxes before. This money is taxable so they lose a third of it.

Funding is also being cut at an alarming rate. As you know, funding was cut for the Status of Women — different offices have been closed — as well as funding for programs that affect women and people who live in rural P.E.I. In fact, the program of which I am coordinator was cut and will be finished at the end of March. We have been there for six years. It leaves us with the question — who is going to help these people? Workers are now asking, "Where are we going to send these people? How are they going to get help?" They are all crying in rural P.E.I., saying the same

Le gouvernement provincial n'a absolument pas hésité à accorder un prêt de 8,1 millions de dollars pour la transformation du magasin Cows en une énorme attraction touristique et un autre prêt de 125 000 \$ pour la construction d'un magasin de vin qui est censé ouvrir en mai[...] À combien se chiffre le nombre de personnes âgées de l'Île-du-Prince-Édouard qui souffrent d'un manque de nourriture et de chauffage? Et que dire des nombreux enfants qui n'ont pas droit à trois repas par jour? Il y a bien sûr les banques alimentaires, mais certains n'ont pas de moyen de transport pour y passer prendre la nourriture. Pour l'amour du ciel, ouvrons-nous les yeux! Il y a de la pauvreté dans l'île. Je comprends pourquoi les jeunes s'en vont ailleurs.

Cet article est paru dans le *Charlottetown Guardian* d'hier sous la plume d'une Prince-Édouardienne.

**La présidente :** Merci.

**Le sénateur Mercer :** Je poserai à toutes la même question, et j'en aurai une dernière pour notre amie de la Fédération des citoyen(ne)s aînée(s).

Quelles sont les sources de financement de votre organisation et celles-ci sont-elles fiables pour les années à venir? Je m'adresse maintenant à la représentante de la fédération. D'après vous, quels sont les besoins éducationnels des personnes âgées que vous évoquez dans votre mémoire? Cette question ne figure pas dans nos études. Il en est question à la colonne de vos objectifs. J'aurais une dernière question. Le gouvernement actuel a mis en œuvre une allocation pour garde d'enfants de 100 \$ par mois pour remplacer l'entente que le gouvernement précédent avait conclue avec les 10 provinces et les trois territoires afin de créer des places en garderie. Cette allocation de 100 \$ a-t-elle eu un effet? Plus tôt aujourd'hui, quelqu'un a affirmé que le tarif mensuel d'une place a augmenté de 100 \$ dans de nombreuses garderies, ce qui absorbe le montant intégral de l'allocation accordée. Ce sont là mes questions.

**Mme McAleer :** Puis-je répondre à cette dernière question tout de suite?

**La présidente :** Oui.

**Mme McAleer :** Ce n'est pas seulement que le tarif a augmenté de 100 \$. Il y a également le fait que le tiers de l'allocation est imposable. Initialement, cette annonce en a réjoui beaucoup. Aujourd'hui, ils remplissent leur déclaration fiscale, et ils sont perplexes à cause de l'imposition d'une partie de cette allocation. L'ancienne prestation n'était pas imposable. L'allocation l'étant, ils en perdent le tiers.

Le financement diminue à un taux alarmant. Comme vous le savez, les crédits accordés à Condition féminine ont été réduits — des bureaux ont été fermés — tout comme ceux affectés à des programmes concernant les femmes et les personnes qui vivent en milieu rural à l'Île-du-Prince-Édouard. En fait, le programme dont je suis la coordonnatrice sera aboli à la fin de mars. Il a débuté il y a six ans. Il faut se demander qui aidera ces gens maintenant. Les intervenants se demandent où adresser ces gens et où ils obtiendront de l'aide. Dans les régions rurales de

thing. In the Montague and Souris areas, our programs have been cut due to federal funding cuts. Where are they going? Are we just going to bury them under the rug a little bit further? They are still there.

[Translation]

**Ms. Arsenault:** With regard to projects, the situation is the same for the Association des femmes acadiennes et francophones. It is very worrisome. We used to receive several projects from Health Canada and from Status of Women Canada, but the criteria have changed to the point that it is difficult to receive any funds. We are less frequently invited to propose projects. We are lucky to receive a few projects, with some funding for our programs from Heritage Canada because we are a francophone Acadian organization in Prince Edward Island. Nevertheless, \$32,000 a year does not go very far to pay for programs that will help women.

Regarding the \$100, I agree with Catherine. It might have been a good thing at the beginning because they did not know that they had to claim it as a tax deduction, and now, it no longer works at all. Currently, families cannot even meet the basic needs of their children.

[English]

**Ms. Larkin:** You asked about our funding source and why we would have social and educational needs. We get a certain amount of funding from the provincial government and scramble for the rest. Our peer helping program is wonderfully successful and everybody embraces it, including government, but we have to scramble for funding. At the end of every fiscal year, we start again to keep that program going. We also have to find other projects with the theme of what our organization is trying to do with seniors. It is a familiar refrain. I am sure you have heard it.

For our social and educational needs, I want to tell you about a program we put on this year teaching seniors on computers. The average age of our membership would be over 75. We were deluged and could not believe the response. We had clubs asking for two and three courses and I had to redo the project for Service Canada because I did not think we were going to get that response. So, yes, seniors want to keep on learning and they demonstrate it over and over.

Our clubs provide big social needs just by their activities. If you look at our brochure, we have an insert on our clubs like dancing and cards. There are numerous activities that they do. There is no end.

l'Île-du-Prince-Édouard, on est désespérés et on se pose les mêmes questions. À Montague et à Souris, nos programmes ont fait l'objet de compressions à la suite de la réduction des crédits fédéraux. Qu'advient-il de ces gens? Allons-nous simplement les oublier encore un peu plus? Ne le sont-ils pas déjà suffisamment?

[Français]

**Mme Arsenault :** La situation est la même pour l'Association des femmes acadiennes et francophones au sujet des projets. C'est très inquiétant. Nous avons l'habitude de recevoir plusieurs projets de Santé Canada, et de Condition féminine Canada, mais les critères ont tellement changé que c'est difficile de recevoir des fonds. Les appels de proposition de projets ne viennent pas aussi souvent. On est chanceux de recevoir un peu de projets, un peu de fonds de programmation de Patrimoine canadien puisqu'on est un organisme acadien et francophone de l'Île-du-Prince-Édouard. Par contre, le montant de 32 000 \$ par année ne nous permet pas d'aller très loin en matière de programmation pour aider les femmes.

Au sujet du 100 \$, je suis d'accord avec Catherine. C'était peut-être une bonne chose au début parce qu'ils ne savaient pas qu'ils devaient le réclamer comme des déductions d'impôt, et maintenant, cela ne fait plus l'affaire du tout. Présentement les familles ne réussissent pas à répondre aux besoins de base de leurs enfants.

[Traduction]

**Mme Larkin :** Vous avez demandé quelles sont nos sources de financement et quels sont les besoins sociaux et éducationnels. Nous obtenons un certain montant du gouvernement provincial et nous nous débrouillons pour trouver le reste. Notre programme d'entraide fonctionne merveilleusement bien. Il fait l'unanimité auprès de tous, y compris chez les représentants gouvernementaux, mais nous devons nous débrouiller pour trouver de l'argent. À la fin de chaque année financière, il faut repartir à zéro pour assurer l'exécution du programme. Les autres projets doivent être liés au mandat de notre organisation auprès des personnes âgées. C'est la même rengaine. Je suis sûre que vous l'avez entendue.

En ce qui concerne les besoins sociaux et éducationnels, je voudrais vous parler d'un programme que nous avons mis en œuvre cette année pour enseigner l'informatique aux personnes âgées. Les participants ont en moyenne plus de 75 ans. Nous avons été inondés de demandes. C'était incroyable. Des clubs nous ont demandé de donner deux ou trois cours, et j'ai dû reprendre le projet pour le compte de Service Canada. Je ne croyais pas qu'il y aurait un tel enthousiasme. Donc, les personnes âgées veulent effectivement continuer à apprendre, et ils en font sans cesse la preuve.

Simplement par leurs activités, nos clubs répondent aux principaux besoins sociaux. Si vous lisez notre brochure, vous remarquerez un encart sur nos clubs et leurs activités, comme la danse et les cartes. Les activités offertes y sont nombreuses. Il n'y a pas de limite.

When we have membership meetings with a speaker on an issue that concerns seniors, we get 115 to 125 people out.

**Senator Callbeck:** Irene and Annie, when you talked in your brief about housing — the veterans independence program which is a marvelous program — you said to “Extend it to all seniors.” Does that mean you would not have an income test? Would you extend it to a senior regardless of how much money the senior had?

**Ms. Larkin:** I do not think we mean that, do we?

**Ms. Boyle:** No.

**Ms. Larkin:** I think it would be available and, for those who could pay a little, then they would be asked to do it. I do not think we have any problem with that.

**Senator Callbeck:** In the next sentence you say, “Creating supportive housing will enable seniors to age in place.” By age in place do you mean age in their community?

**Ms. Larkin:** Yes, or age in the same building, in the same home.

**Senator Callbeck:** One of the problems are the senior citizens’ units we built across the Island years ago, so many of them in rural areas. In my own community of Bedeck we built one and I think there are vacant units now. It is difficult because seniors want to be near the doctor, medical services and the hospital.

**Ms. Boyle:** I have been talking with the head of senior housing here who says there are vacancies in all the senior units and they are trying to do something to fill them. We do not know why people want to stay, but there is an issue that came up last fall. Some people residing in rural areas like to get into senior housing handier to Summerside or Charlottetown where they have more access to everything. There are senior homes across the Island that have been closed and we do not know why — like the one up in Tyne Valley.

**Ms. Larkin:** We do know one of the reasons is that they are inadequate. They are old. They were built in the 1960s before the pension came in. Once the government gets that idea, and I think they are getting it, seniors will stay in their communities. We have heard from different communities where they say, “Build two units. We do not want these small, cramped one-bedroom units. They are not appropriate for seniors today.”

**Senator Callbeck:** If they were adequate or appropriate, would seniors stay in their own community rather than go out to Summerside or Charlottetown where the doctors and medical services are?

Lorsque le sujet abordé les préoccupe, de 115 à 125 personnes âgées assistent aux conférences que nous organisons.

**Le sénateur Callbeck :** Irene et Annie, lorsque vous parlez de la question du logement dans votre mémoire et du Programme pour l'autonomie des anciens combattants, qui est un merveilleux programme, vous préconisez de le « mettre à la disposition de toutes les personnes âgées ». Entendez-vous par là qu'il n'y aurait pas d'évaluation de l'état des revenus? Le mettriez-vous à la disposition de toutes les personnes âgées quel que soit l'état de leurs revenus?

**Mme Larkin :** Je ne crois pas que nous ayons proposé cela, n'est-ce pas?

**Mme Boyle :** Non.

**Mme Larkin :** Je pense que le programme devrait être offert et qu'on devrait demander un montant modeste à ceux qui ont les moyens de le payer. Cela me conviendrait tout à fait.

**Le sénateur Callbeck :** Voici ce que vous écrivez par la suite : « Offrir des logements supervisés permettra aux personnes âgées de vieillir chez elles ». Par l'expression « vieillir chez elles », entendez-vous « vieillir dans leur collectivité »?

**Mme Larkin :** Cela peut également vouloir dire vieillir dans le même immeuble ou la même maison.

**Le sénateur Callbeck :** Sur les habitations pour personnes âgées que nous avons construites un peu partout dans l'île, beaucoup se trouvent en milieu rural. C'est un problème. À Bedeck, nous en avons construit une, et je pense que certains logements sont inoccupés. Il y a un problème, car les personnes âgées veulent vivre près de leur médecin, des services de santé et de l'hôpital.

**Mme Boyle :** J'ai parlé à la personne responsable du logement pour personnes âgées d'ici. Celui-ci m'a dit qu'il y avait des logements inoccupés dans toutes les habitations pour personnes âgées et que les mesures sont prises pour qu'ils soient occupés. Nous en ignorons les raisons, mais on s'est rendu compte d'une chose l'automne dernier. Certaines personnes âgées vivant en milieu rural préfèrent se retrouver dans une habitation pour personnes âgées de Charlottetown et de Summerside où elles auraient davantage accès à tous les services. À l'Île-du-Prince-Édouard, sans qu'on sache pourquoi, des habitations pour personnes âgées ferment, comme celle de Tyne Valley.

**Mme Larkin :** Nous connaissons par contre l'une des raisons : ces habitations sont inadéquates. Elles sont vieilles. Elles ont été construites dans les années 1960 avant l'instauration des régimes de pensions. Lorsque le gouvernement aura compris le message, et je pense qu'il commence à le saisir, les personnes âgées demeureront dans leur collectivité. Dans différentes localités, on demande : « Construisez des logements plus spacieux. On ne veut pas de ces minuscules logements d'une chambre. Ils ne conviennent plus aux personnes âgées d'aujourd'hui. »

**Le sénateur Callbeck :** Si ces habitations étaient inadéquates, les personnes âgées demeureraient-elles dans leur collectivité plutôt que d'aller vivre à Charlottetown ou Summerside où sont concentrés les médecins et les services de soins de santé?

**Ms. Boyle:** I think so.

**Ms. Larkin:** They would because there are medical centres now in a lot of the larger communities. In Rustico, for example, they are happy as pigs in muck because they have their community, their medical centre and a wonderful inclusive atmosphere of camaraderie.

**Senator Mahovlich:** And they are dancing.

**Ms. Larkin:** They are dancing. You give them a fiddle and they are dancing. They are gone.

Aging in place is a new concept. It is probably only 20 years old. We have one in Mount Alberton, the Phillips Residence, and that means you can go from one area of the residence to another when your needs change. We would like to see more of them in communities in rural areas.

**Ms. Boyle:** There is one in Crapaud.

**Ms. Larkin:** We have high-end ones like Whisperwood but the people we represent are not high end.

**Senator Callbeck:** Thank you for clearing that up.

Colette, you talked about post-secondary education and I certainly agree with the importance of it. You talked about the importance of access. Do you think more should be done here in loans or grants or what are you talking about?

**Ms. Arsenault:** Access to education right now is expensive. I have a graduate with a Masters degree in Social Services from the University of Ottawa who is coming out with a debt of \$90,000. She will never have a salary in the community sector — where she is really interested in working — to be able to repay her student loan.

The price of education keeps going up. When I graduated in 1976, my debt for four years was \$4,400. My daughter will come out of four years of university with a debt of \$40,000. Something has to be done. We have more and more students not keeping up their education at university. They will go but they see that they can not continue their education because of the money involved. This even happens in high school — my son is graduating this year and the amount of money we have to put up for different activities at the school is incredible. Parents do not have the money. Students are being eliminated all the time. More grants, more student loans — there has to be a cut-off somewhere where the tuition to go to university can not keep going up.

**Senator Callbeck:** There are some huge debts out there.

Catherine, you mentioned civil legal aid which is so important, and we have not had any witness address that need at this committee. Perhaps you could talk on that for two or three minutes.

**Ms. McAleer:** For legal aid?

**Mme Boyle :** Je crois qu'elles demeureraient dans leur collectivité.

**Mme Larkin :** Je le crois également, parce qu'on retrouve aujourd'hui des centres médicaux dans bien d'autres localités. À Rustico notamment, ils sont au comble de la joie parce qu'ils ont à proximité leur centre communautaire et leur centre médical, et qu'ils peuvent compter sur leur merveilleux esprit de camaraderie qui n'exclut personne.

**Le sénateur Mahovlich :** Y a-t-il des danses?

**Mme Larkin :** Oui. Il suffit simplement d'un violon. Ils s'amusent.

Viellir sur place est un concept nouveau. Il remonterait à peine à 20 ans. À Mount Alberton, la Phillips Residence a mis ce concept en œuvre, ce qui veut dire que les locataires peuvent passer d'une partie à l'autre de l'habitation en fonction de leurs besoins. Nous souhaiterions qu'il y ait plus d'habitations de ce genre en milieu rural.

**Mme Boyle :** Il y en a une à Crapaud.

**Mme Larkin :** Il y a des habitations haut de gamme comme la Whisperwood Villa, ce qui ne correspond pas aux gens que nous représentons.

**Le sénateur Callbeck :** Merci de ces précisions.

Colette, vous avez évoqué les études postsecondaires, et je conviens certes de leur importance. Vous avez indiqué que l'accès à ces études était important. Estimez-vous qu'il faille accorder davantage de prêts et bourses ici? Que proposez-vous?

**Mme Arsenault :** Les études postsecondaires coûtent cher. Je connais quelqu'un qui fait une maîtrise en service social à l'Université d'Ottawa. Sa dette d'études atteindra 90 000 \$. Dans le secteur communautaire où elle tient vraiment à travailler, elle ne gagnera jamais le salaire lui permettant de rembourser son prêt étudiant.

Les études postsecondaires coûtent de plus en plus cher. Lorsque j'ai obtenu mon diplôme en 1976 après quatre années d'études, ma dette s'élevait à 4 400 \$. Après avoir étudié quatre ans à l'université, ma fille aura contracté une dette de 40 000 \$. Il faut agir. De plus en plus d'étudiants abandonnent leurs études universitaires. Ils s'inscrivent mais se rendent compte qu'ils ne peuvent poursuivre leurs études en raison des frais élevés. Il y a même une augmentation des frais pour les études secondaires. Mon fils obtiendra son diplôme d'études secondaires cette année, et nous devons déboursier des montants considérables pour les différentes activités à l'école. Les parents manquent d'argent. Les étudiants abandonnent leurs études. Il faut plus de prêts et bourses. Il faut fixer un plafond aux frais de scolarité à l'université.

**Le sénateur Callbeck :** Certaines dettes sont considérables.

Catherine, vous avez évoqué l'aide juridique en matière civile, ce qui est tellement important. Aucun témoin ne nous a parlé de la nécessité de cette aide. Vous pourriez peut-être nous donner quelques précisions.

**Mme McAleer :** À propos de l'aide juridique?

**Senator Callbeck:** Yes, why is civil legal aid needed?

**Ms. McAleer:** Many people have absolutely no access to it. They can stand in line for legal aid. They can put their name in. It can take them a long time. If you have four or five children and you are both working and you are over the allowable income level — it could be by \$50 — you do not get legal aid. It is so important for people to have that equitable access. They have to have the opportunity to be equally represented in what their needs are and that is not happening. It is a long wait. Personally, as a single parent with four children, I was told by legal aid about the work and worry I was going to have to go through to try and get my spouse to give some kind of financial funding for our children, and that he would just leave the province or change jobs. Their advice was, "Just forget about it." I raised four children on my own. It was not even a possibility. Civil legal aid is there on paper, but it is not there in a satisfactory manner that people can access it and have their needs met.

**Senator Callbeck:** No, you do not have to convince me. I agree with you. Many people have talked to me about the need for this, and a lot of people are representing themselves because they can not get any assistance from a lawyer.

**Ms. McAleer:** Yes, very much so. On the other side, the RCMP and the law are really coming on board realizing that these issues of violence against women are paramount. I have seen such a turnaround in the last several years of them helping the victims compared to what it was even six or seven years ago. I am seeing good advancement there. In some cases, we are seeing education and that improving.

**The Chairman:** Thank you all very much. You added a great deal to our hearings today and we are grateful that you took the time to come.

We now welcome representatives from the National Farmers Union. Ranald MacFarlane is the Maritime Board Member and Karen Fyfe is Women's Vice-President.

**Ranald MacFarlane, Maritime Board Member, National Farmers Union:** My name is Ranald MacFarlane and I am from Bedeque. I am a dairy, beef and pork producer. This is my friend, Karen Fyfe. I do not have many friends in this world but I count her as one of them.

**Karen Fyfe, Women's Vice-President, National Farmers Union:** Good.

**Mr. MacFarlane:** I did not know about this committee until a month ago when I ran into Catherine Callbeck at the Village Store in Bedeque and she asked, "How is everything going?" I do not normally complain but I represent a lot of farmers in P.E.I. and across the country. Catherine got the brunt of about 25 minutes of me telling her what is going on in the countryside.

Farmers are broke. A lot of them are in desperate trouble out here. Rural incomes are falling because we are not getting paid.

**Le sénateur Callbeck :** Oui. Pourquoi l'aide juridique en matière civile est-elle nécessaire?

**Mme McAleer :** Beaucoup ne reçoivent pas d'aide juridique. Ils peuvent attendre sur place ou s'inscrire. Les délais sont longs. Vous avez quatre ou cinq enfants et vous travaillez tous les deux. Si vos revenus sont supérieurs au seuil permis de, disons, 50 \$, vous n'avez pas droit à l'aide juridique. Il est tellement important que l'accès à l'aide juridique soit équitable pour que tous soient en mesure d'être représentés d'une manière égale afin de faire valoir leurs besoins, et ce n'est pas le cas. Les délais sont longs. Les responsables de l'aide juridique m'ont indiqué les difficultés auxquelles je me heurterais comme chef d'une famille monoparentale de quatre enfants si j'essayais d'obtenir une pension pour nos enfants de mon ancien conjoint, qui s'est installé dans une autre province et a changé d'emploi. On m'a conseillé de laisser tomber. J'ai élevé seule mes quatre enfants. Je n'avais même pas le choix. En théorie, on peut recourir à l'aide juridique, mais les services offerts ne sont pas satisfaisants et ne correspondent pas aux besoins des gens.

**Le sénateur Callbeck :** Vous n'avez pas à me convaincre. Je suis d'accord avec vous. Beaucoup m'ont parlé de la nécessité de l'aide juridique. Nombreux sont ceux qui se défendent eux-mêmes parce qu'ils ne peuvent recourir à un avocat.

**Mme McAleer :** Tout à fait. Par contre, la GRC et les autres responsables ont vraiment pris conscience de l'ampleur phénoménale de la violence contre les femmes. Il s'est produit une volte-face dans l'aide qu'ils apportent aux victimes par rapport à la situation d'il y a six ou sept ans. Je constate que des progrès notables ont été accomplis. Il y a parfois des efforts de sensibilisation, et la situation s'améliore.

**La présidente :** Merci infiniment à toutes. Vos témoignages nous ont été très utiles, et nous vous remercions d'avoir pris le temps de comparaître.

Nous accueillons maintenant Ranald MacFarlane, membre du Conseil des Maritimes du Syndicat national des agriculteurs et Karen Fyfe, vice-présidente des femmes agricultrices du Syndicat national des agriculteurs.

**Ranald MacFarlane, membre du Conseil des Maritimes, Syndicat national des agriculteurs :** Je m'appelle Ranald MacFarlane, de Bedeque. Je suis producteur laitier et éleveur de bovins et de porcs. Voici mon amie, Karen Fyfe. Elle fait partie des rares amis que j'ai.

**Karen Fyfe, vice-présidente des femmes agricultrices, Syndicat national des agriculteurs :** C'est bien.

**M. MacFarlane :** J'ai été au courant de votre comité il y a un mois lorsque j'ai rencontré Catherine Callbeck au Village Store de Bedeque et qu'elle m'a demandé comment allaient les choses. D'habitude, je ne me plains pas, mais je représente beaucoup d'agriculteurs de l'Île-du-Prince-Édouard et du pays. Catherine m'a enduré pendant les 25 minutes que je lui ai expliqué ce qui se passait dans le monde rural.

Les agriculteurs sont fauchés. Beaucoup d'entre eux se trouvent dans une situation désespérée. Les revenus en milieu rural baissent parce qu'on ne nous paie pas.

I am one of the lucky ones. I have my family farm. I milk 17 cows. Everything I do, I do for money and if it does not pay, I get rid of it. I do not have any borrowed money and that leaves me extremely flexible to take on positions like this. No man is the boss of me and only one woman.

**The Chairman:** Now, would that be Karen?

**Mr. MacFarlane:** No, my wife. Let us be clear on that.

**The Chairman:** Okay, I just wanted to clear that up. Carry on.

**Mr. MacFarlane:** I told Catherine there are a lot issues out there. In agriculture, we are just being completely abused by the situation. Agriculture has been in crisis for 20 years and the crisis has been building. We keep putting forward the solutions and no one does anything.

My net income for 2005 was \$13,500 and I am one of the lucky ones. I was questioning who was going to qualify for any of these programs. If I do not qualify for the farm families options program, who is the poor schmuck that did qualify? I put that in a letter to the editor in the newspaper and accidentally declared bankruptcy because then creditors were phoning, saying, "What do you mean, you are broke? Pay up." I am the only one I know that is dumb enough to accidentally declare bankruptcy, but it did not cost me a cent either.

In the ensuing month-and-a-half right up until now, many people have come up and said, "We do qualify," and then tell me their stories. I did not realize your net income can go below zero on line 150. A perfectly good hog farmer, who has done everything right and you could not ask for a more organized and better hog farmer, told me his income for 2005 was negative \$141,000. This person has not done anything wrong.

I also am a hog farmer and I have never bought the government's spiel about export, export, export, Japanese markets, complementary markets, Korean markets. I have been to Japan. They do not eat a handful of red meat in a month but all this brainwashing was presented to hog farmers across Canada.

I have tabled with you a report called *The Farm Crisis & Corporate Profits*. Maple Leaf has had record years of profits off the equity of these farmers and now the company is leaving the Maritimes. They raped these farmers — sorry for the word — took their equity and are moving on.

**The Chairman:** To where, do you know?

**Mr. MacFarlane:** They will go to Central Canada. Maple Leaf is doing whatever Maple Leaf is doing, but they have left the Charlottetown plant and they are leaving Nova Scotia. The hog farmers there are bereft of income now from all these corporations. I have left this with you. I hope you are all readers.

**Ms. Fyfe:** I would like to highlight a few things.

Je fais partie des chanceux. J'ai une ferme familiale. J'ai 17 vaches laitières. Tout ce que je fais, c'est pour de l'argent. Si ça ne rapporte pas, je ne le fais pas. Je n'emprunte jamais d'argent, ce qui me donne une énorme marge de manœuvre pour prendre position comme je le fais. Je n'ai qu'un patron, et c'est une femme.

**La présidente :** Est-ce Karen?

**M. MacFarlane :** Non. C'est ma femme. Que cela soit bien clair.

**La présidente :** Très bien. Je voulais simplement savoir. Continuez!

**M. MacFarlane :** J'ai dit à Catherine qu'il y a beaucoup de problèmes en agriculture. La situation est rendue tout à fait intenable. L'agriculture est en crise depuis 20 ans, et la situation empire. Nous continuons de proposer des solutions, mais personne ne fait quoi que ce soit.

En 2005, mon revenu net s'élevait à 13 500 \$, et je figure parmi les chanceux. Je me demandais qui est admissible à l'un de ces programmes. Si je ne suis pas admissible au Programme canadien d'options pour les familles agricoles, je me demande bien quel pauvre con y sera. C'est ce que j'ai écrit dans une lettre à la rédaction du journal et, conséquence de cette erreur, j'ai dû déclarer faillite, mes créanciers me téléphonant pour me dire : « Qu'est-ce que c'est que cette histoire? Vous êtes fauché? Remboursez-nous! » Je suis le seul qui soit assez imbécile pour déclarer faillite de cette façon, mais il ne m'en a rien coûté par contre.

Dans le mois et demi qui s'est écoulé depuis, beaucoup m'ont indiqué qu'ils n'y étaient pas admissibles eux également et m'ont raconté leur histoire. Je ne m'étais pas rendu compte que votre revenu net pouvait être inférieur à zéro à la ligne 150. Un éleveur de porcs des plus efficaces et des mieux organisés m'a dit que son revenu de 2005 s'établissait à 141 000 \$. Il a tout fait de travers.

Moi aussi, je suis un éleveur de porcs, et je n'ai jamais prêté foi au boniment du gouvernement qui recommande sans cesse d'exporter sur d'autres marchés, au Japon, en Corée. Je me suis rendu au Japon. On n'y mange que rarement de la viande rouge, mais on n'a pas cessé de rebattre les oreilles des producteurs de porcs canadiens avec ce boniment.

Je vous ai remis un rapport intitulé *The Farm Crisis & Corporate Profits*. Pendant des années, Maple Leaf a réalisé des profits records sur le dos de ces producteurs et s'apprête aujourd'hui à quitter les Maritimes. Cette société a violé ces producteurs — veuillez excuser le terme —, les a volés et est partie s'établir ailleurs.

**La présidente :** S'établir où? Le savez-vous?

**M. MacFarlane :** Au Canada central. Maple Leaf agit à sa guise. La société a fermé son établissement de Charlottetown et s'apprête à faire de même en Nouvelle-Écosse. Les producteurs de porcs sont privés de sources de revenus à cause de ces sociétés. Je vous ai remis ce rapport. J'espère que vous le lirez tous.

**Mme Fyfe :** Je souhaiterais souligner quelques points.

**Mr. MacFarlane:** Where records are available, you will see where all the major corporations have record or near-record profits.

**Ms. Fyfe:** Pages 5 through 8.

**Senator Callbeck:** We did not get them.

**Ms. Fyfe:** Oh, you did not get them?

**Senator Callbeck:** Just hold on.

**Ms. Fyfe:** I will just highlight. Ranauld is right. The agri-food industry is doing quite nicely off the backs of the farm men and farm women across Canada.

I know we are pushed for time. We want to get some clear points across to you today but we do not want to leave you in the dark, thinking that nothing can be done. There are solutions out there. The National Farmers Union has put solutions forward. The UPA, the farm organization in Quebec, has put solutions forward. We work well with the UPA. We analyze the issues in similar fashions and, therefore, our solutions are similar.

I would like to draw your attention to the charts on record and next-to-record profits corporations have been enjoying at our expense and also at the expense of consumers. On page 10, economist Richard Levins quips, "The shortest possible economic history of . . . agriculture during the twentieth century would be this: non-farmers learning how to make money from farming." I wish they had let us in on the secret. If we knew how they were making money from farming, we may be able to stay in farming.

Moving to page 11, there are a number of ways the industry has created their good times out of the farm families' bad times. I was at a meeting yesterday about the next new vision of Agriculture and Agri-Food Canada's policies. I read this quote and no one could believe it came from the CEO of Archers Daniel Midland Corporation, ADM: "The free market is a myth. Everybody knows that. Just very few people say it. . . . If I'm not smart enough to know there's no free market, I ought to be fired. . . . You can't have farming on a total laissez-faire system because the sellers are too weak and the buyers are too strong."

I would ad lib here that farmers have not been treated in as equitable a way as the other stakeholders of the agriculture and agri-food systems, that our concerns, issues, experiences, analyses and solutions go by the wayside. That has led to the current financial crisis that we see not only in family farming in Canada, but our family farm comrades to the south are suffering. They are suffering in the European continent. There are a lot of factors that come into play which you can read at your leisure: cost externalization; pricing power; fostering farmer dependency; pursuing corporate independence; sharpening profit extraction tools; and destroying the non-corporate competitiveness, the farmers' collectives, the consumer producer groups and the Canadian Wheat Board. I am sure you have all been following the struggles of the Canadian Wheat Board and the underhanded backroom tactics of our current federal government — the firing of CEO

**M. MacFarlane :** Vous verréz, le cas échéant, où toutes les grandes sociétés réalisent des profits records ou presque records.

**Mme Fyfe :** De la page 5 à la page 8.

**Le sénateur Callbeck :** Nous n'avons pas reçu cela.

**Mme Fyfe :** Oh, vous ne l'avez pas reçu.

**Le sénateur Callbeck :** Attendez un instant.

**Mme Fyfe :** Je veux simplement souligner quelques points. Ranauld a raison. L'industrie agroalimentaire obtient d'assez bons résultats sur le dos des agriculteurs et agricultrices du Canada.

Je sais que le temps nous presse. Nous voulons vous faire valoir quelques points évidents aujourd'hui, mais nous ne voulons pas vous faire croire que rien ne peut être fait. Il existe des solutions. Le Syndicat national des cultivateurs en a proposé. Au Québec, l'UPA, l'Union des producteurs agricoles, en a fait autant. La collaboration entre l'UPA et notre syndicat est bonne. Nous analysons les problèmes de façon analogue, et nos solutions se ressemblent donc.

J'aimerais attirer votre attention sur les tableaux des profits records ou presque records que les sociétés ont réalisés à nos dépens et aux dépens des consommateurs. À la page 10, Richard Levins, économiste, fait valoir avec esprit ceci : « Pour résumer le plus brièvement possible l'histoire de l'agriculture au XX<sup>e</sup> siècle, nous dirons simplement que des personnes qui ne sont pas des agriculteurs ont appris à faire de l'argent dans le domaine de l'agriculture. » Si au moins elles nous avaient confié leur secret. Si nous savions comment elles s'y sont prises, nous pourrions peut-être rester dans notre domaine.

Passons à la page 11. L'industrie a réussi de plusieurs façons à tirer profit de la situation lorsque les choses se corsent pour les familles agricoles. J'ai assisté hier à une réunion sur la nouvelle vision des politiques d'Agriculture et Agroalimentaire Canada. J'y ai lu cette citation, et personne ne pouvait croire qu'elle émanait du PDG d'Archers Daniel Midland Corporation, ADM : « Le marché libre est un mythe. Tous le savent, mais seuls quelques-uns osent le dire[...] Si je n'étais pas assez intelligent pour savoir qu'il n'y a pas de marché libre, je mériterais d'être congédié[...] En agriculture, il ne saurait y avoir de laissez-faire total, les vendeurs étant trop faibles et les acheteurs, trop forts. »

J'ajouterais ici que les agriculteurs n'ont pas été traités aussi équitablement que les autres intervenants dans le domaine de l'agriculture et de l'agroalimentaire, et qu'on fait fi de nos préoccupations, de nos problèmes, de notre expérience, de notre analyse et de nos solutions, ce qui nous a conduits à la crise financière actuelle que vivent non seulement les familles agricoles du Canada mais également celles de nos voisins du Sud. La situation n'est pas différente en Europe. Les raisons sont nombreuses. Les voici, pour votre gouverne : externalisation des coûts, pouvoir sur les prix, mesures favorisant la dépendance des agriculteurs et l'indépendance des sociétés, meilleurs outils pour soutirer des profits, et élimination des petits concurrents, des collectifs d'agriculteurs, des groupes de consommateurs et de la Commission canadienne du blé. Vous êtes tous au fait, j'en suis sûre, des problèmes que vit la Commission canadienne du blé et

Adrian Measner, the gag orders, the fraudulent barley vote question, and all of the other manipulation that is going on. The Canadian Wheat Board is actually one vehicle that puts farmers in the driver's seat. It makes sure that a fair return is going back to those farmers.

**Mr. MacFarlane:** We were at the agricultural policy framework, APF, consultations yesterday. This is supposed to be our vehicle into agricultural policy. I call it an "autistic policy failure" because the government has a policy of free trade and has said, "On the inception of free trade, we are going to quadruple our exports." And we did. Canadian farmers did what they were told and we have quadrupled our exports out of this country. Net income now is below zero, the worst farm net income in history. The APF did not listen yesterday to all the solutions and everything we told them — all farmers, not just a few people.

Do not dismiss me as an angry farmer radical because people were coming up and saying what a great job I did in presenting the facts. Everyone came in with the same attitude, the same concerns, the same solutions, and it is all in the *Empowering Canadian Farmers in the Marketplace* report commissioned by Andy Mitchell. How many people here have not read this report?

**Ms. Fyfe:** We just call it the "Wayne report."

**Mr. MacFarlane:** But it is not.

It was commissioned by a federal minister to look for solutions. It is not the "Wayne report." Wayne Easter went across the countryside and consulted with all farmers. Everything I heard at the APF consultations yesterday is in here. If you refuse to read it, I am fine with that. For those who do read it, I am glad to have you on my side. Now, let's talk solutions.

**Ms. Fyfe:** That is right. We do not want to leave you with the opinion that things are so bad there is nothing we can do and that we are just going to lie down and accept more farm families leaving their businesses, the countryside, and rural Canada declines in terms of population and services. There are things we can do. The crisis did not just fall out of the sky. It was not like Chicken Little running all over this country and saying, "The sky is falling." The crisis was caused. It has its causes. It was deliberate policy that has led Canadian farm families to the point of almost near extinction, at least extinction in terms of recovering their costs of production from the marketplace.

In holding an elected position with the National Farmers Union as women's vice president, part of my mandate is to make sure that farm women's voices are heard at the table, such as this, because our analysis is a little different. Because our everyday living experience is a bit different from that of our male counterparts, we took the initiative, with generous funding from the Status of Women, and put together a report called *Farm Women and Canadian Agricultural Policy*. I have provided you with an executive summary of this report.

des tactiques sounoises et secrètes du gouvernement fédéral actuel : le congédiement du PDG, Adrian Measner; la consigne du silence; la question du vote frauduleux sur l'orge et toute la manipulation qui a cours. La Commission canadienne du blé est en fait le moyen qui permet aux agriculteurs de prendre en mains leur destinée, leur assurant un revenu équitable.

**M. MacFarlane :** Hier, nous avons assisté aux consultations sur le Cadre stratégique pour l'agriculture, le CSA, qui est censé nous donner l'orientation à suivre. C'est ce que j'appelle une « politique égoïste désastreuse », parce que le gouvernement a mis en œuvre une politique de libre-échange, nous garantissant que nous quadruplerions nos exportations. Et c'est ce qui s'est passé. Les agriculteurs canadiens ont fait ce qu'on leur a dit de faire et ils ont quadruplé leurs exportations, mais leur revenu net est négatif, comme jamais auparavant dans notre histoire. Les responsables du CSA n'ont pas prêté une oreille attentive à ce que tous les agriculteurs — et il ne s'agit pas de seulement quelques-uns — leur ont dit et proposé.

Ne croyez pas que je suis un agriculteur en colère et extrémiste parce qu'on a dit de moi que j'ai accompli du bon travail en présentant les faits. Nous avons tous la même attitude, les mêmes préoccupations et les mêmes solutions, ce qu'on retrouve dans le rapport intitulé *Un pouvoir de marché accru pour les producteurs agricoles canadiens* et commandé par Andy Mitchell. Combien n'ont pas lu ce rapport?

**Mme Fyfe :** Nous l'appelons le « rapport Wayne ».

**M. MacFarlane :** Mais ce n'est pas le cas.

Le rapport a été commandé par un ministre fédéral et visait à dégager des solutions. Wayne Easter s'est déplacé au Canada pour consulter tous les agriculteurs. Tout ce que j'ai entendu hier lors des consultations sur le CSA figure dans ce rapport. À ceux qui ne l'ont pas lu, je ne leur en tiens pas rigueur. À ceux qui l'ont lu, je dis que je suis content que vous ayez fait comme moi. Parlons maintenant des solutions.

**Mme Fyfe :** C'est exact. Nous ne voulons pas partir en vous laissant l'impression que les choses sont dans un état si déplorable que nous ne pouvons rien y faire et que nous accepterons sans mot dire que plus de familles agricoles cesseront leurs activités et quitteront les collectivités rurales dont la population et les services diminueront. Des solutions peuvent être mises en œuvre. Cette crise ne s'est pas produite du jour au lendemain. Il n'y a pas eu de discours apocalyptiques. Des causes expliquent cette crise. Il s'agissait d'une politique délibérée qui a presque rayé de la carte les familles agricoles canadiennes, celles-ci n'étant pas en mesure du moins de récupérer leurs coûts de production sur le marché.

J'ai été élue vice-présidente des femmes agricultrices du Syndicat national des cultivateurs. Dans le cadre de mon mandat, je dois entre autres m'assurer que les agricultrices ont voix au chapitre devant une instance comme votre comité, parce que notre analyse est légèrement différente. Notre expérience quotidienne s'écartant légèrement de celle des agriculteurs, nous avons, grâce au généreux montant obtenu de Condition féminine, pris l'initiative de produire un rapport qui s'intitule *La politique agricole canadienne sous le regard des agricultrices*. Je vous ai remis le résumé de ce rapport.

There are solutions in here and I would draw your attention to the two pages, which your assistant put inside the little booklet. If you add these two pages to the solutions that farmers themselves presented to Mr. Easter, you have the solution in your hands. It is all right there. The question now becomes — is there the political will to reverse the tide, to change direction and implement a domestic food security, made-in-Canada agricultural policy? As I said to the folks yesterday, we do not have an agricultural policy. We have a trade policy for agricultural products and that is the problem in a nutshell.

The direction we have gone has hurt rural Canada. I am sure you have heard that. Your very report starts off saying that the genesis, the impetus, for this committee to tackle the issue of rural poverty came about because you recognize there is a farm financial crisis. Where does farming occur? In rural Canada. Where do farm families live? In rural Canada. We have been disempowered through the current agricultural policy framework and are now asking for your attention and deliberations to let us regain some of that power. Let us be decision makers in our lives instead of having everything imposed on us and directed from global competitiveness, innovation and export-oriented markets.

Let us start talking about some of these solutions that we and farmers across this country have put forward. We have the knowledge and expertise in how to best put forward an agricultural policy that benefits everyone in the system and does not leave farm families at the expense of the other players in the system.

**Senator Mercer:** To a certain extent, you are preaching to the converted. When Wayne Easter was doing his consultation in Nova Scotia, I attended one or two of the sessions he had with farmers. I sat in and listened to the process. When Wayne finished, he appeared before our committee once or twice and did not have a hard time selling us on the issues. You have hit the nail on the head in that the crisis in farm income is what motivated us to have this study. We are not yet at our recommendations point — and it will be some time before we are — but it is obvious that we need to address the crisis of farm incomes because it is directly related and tied to rural poverty. That is not just the people who own farms, but the people you employ or would like to employ because most farmers can not afford to employ anybody any more.

Recognizing that government moves slowly, is there something that could be done immediately? The current government is going to introduce a budget in March. Is there something they could do in the budget that could have some immediate effect? Obviously, I do not think it can solve the problem. It took us a long time to screw it up this bad, so it may take us some time to fix it. Is there

Vous y trouverez des solutions. J'aimerais attirer votre attention sur les deux pages que votre personnel a insérées dans le petit dossier. Si vous ajoutez les solutions qui y figurent à celles formulées par les agriculteurs à M. Easter, vous avez en main la solution au problème. Il faut maintenant se demander s'il y a une volonté politique d'inverser le cours des choses et de mettre en œuvre une politique agricole véritablement canadienne axée sur la sécurité alimentaire. Comme je l'ai indiqué hier lors des consultations sur le CSA, nous n'avons pas de politique agricole. Nous possédons une politique commerciale sur les produits agricoles, et c'est là en gros le problème.

Nous avons pris une orientation qui a porté préjudice aux Canadiens vivant en milieu rural. Je suis sûre que ce n'est pas la première fois que vous entendez cette affirmation. Dans votre propre rapport, vous établissez d'emblée que le comité s'attaque à la question de la pauvreté rurale parce que vous reconnaissez l'existence d'une crise financière dans le monde agricole. Où se trouvent les exploitations agricoles? Dans les régions rurales du pays. Où les familles agricoles vivent-elles? Dans les régions rurales du pays. Le présent Cadre stratégique pour l'agriculture nous a amputés de nos pouvoirs, et nous vous demandons de prendre les mesures nous permettant de nous réapproprier certains de ces pouvoirs. Soyons maîtres de notre destinée au lieu de tout nous laisser imposer sur la foi de la compétitivité mondiale, de l'innovation et des marchés axés sur les exportations.

Commençons à envisager certaines des solutions que les agriculteurs canadiens et nous avons formulées. Nous possédons les connaissances et l'expérience pour élaborer la meilleure politique agricole dont tous les intervenants pourront tirer profit et qui ne laissera pas les familles agricoles à la remorque des autres intervenants.

**Le sénateur Mercer :** Dans une certaine mesure, vous prêchez un converti. Lorsque Wayne Easter menait ses séances de consultation en Nouvelle-Écosse, j'ai assisté à une ou deux d'entre elles tenues avec les agriculteurs et écouté les intervenants. À la fin de ces consultations, M. Easter a comparu devant notre comité à une ou deux occasions et il nous a convaincus sans peine par rapport aux problèmes. Vous avez visé juste en disant que c'est la crise du revenu agricole qui nous a incités à entreprendre la présente étude. Nous n'en sommes pas encore à l'étape des recommandations — il nous faudra encore du temps —, mais il saute aux yeux que nous devons nous attaquer à cette crise parce qu'elle est la cause directe de la pauvreté rurale. Il ne s'agit pas uniquement des exploitants agricoles. Il s'agit également des personnes que vous employez... plutôt que vous souhaiteriez employer, étant donné que la plupart d'entre vous n'en ont plus les moyens.

Compte tenu du fait que le gouvernement réagit lentement, existe-t-il une mesure qui pourrait être prise immédiatement? Le gouvernement présentera son budget en mars. Pourrait-il y inclure une mesure qui aurait un effet immédiat? De toute évidence, je ne pense pas que cela puisse résoudre le problème. Il nous a fallu beaucoup de temps pour nous mettre dans une situation aussi

something the government could do in a budget that might help start the process?

**Mr. MacFarlane:** Farmers are innovative people. We are adaptable and we know where the problems are. My first suggestion would be to take agriculture out of the World Trade Organization, WTO. Farmers are great negotiators on their own. We know how to haggle and know when we are getting ripped off. All this free trade and the WTO are a threat to supply management. The Wheat Board always give in to the Americans on everything. The WTO has done nothing for us. Are we an exporting country? Yes. Has it done us any good? No. A made-in-Canada policy and the WTO can trade cars, planes, trains, automobiles, I don't care, but take agriculture out of the WTO. If you as a farmer have something that is losing you money and position, you get rid of it.

**The Chairman:** I was reminded of something you may know. In the spring of 2006, after a study we were doing on a form of agricultural support that would quickly provide funding, this committee recommended a per-acre payment to farmers especially for those in need. Is that something you would find useful?

**Mr. MacFarlane:** As I said, I did not qualify for any of the welfare programs. Some farmers did. It is complicated. The CASE program is a disaster. I know fellows who desperately need CASE money but it does not work for them. It will cost you more in accountants than it is worth. I do not want welfare. I want a fair price for my product. Farmers do not want welfare. I am a progressive and conservative individual — not that I am a card-carrying Progressive Conservative. Do not get me wrong. Thank you but I do not want government money. I want action to keep farmers farming. Yes, there needs to be emergency money but I have yet to see a delivery system that actually works, so forget that route. If you can come up with something simple that works, fine, but I do not think you can actually do that. Farming is far too complicated. What I want is a policy that keep farmers farming in Canada. This export, export, export, “bigger is better” business, is not going to work.

I have a bigger concern. You might have missed it but the UN convened all their scientists on global climate change. The scientists have said all this intensive agriculture is killing the planet. I have a friend in Guelph who did a Master's thesis on land resource science and studied nitrous oxide emissions and, sure enough, all the nitrogen fertilizer industrial agriculture uses is killing this planet. It would take me an hour to tell you what the problem is. We are doomed. The human race on this planet is doomed if we stay on this path.

déplorable. Il nous faudra peut-être un certain temps pour rétablir le tout. Dans son budget, le gouvernement pourrait-il ajouter une mesure pour mettre le processus en branle?

**M. MacFarlane :** Les agriculteurs ont un esprit créateur. Ils peuvent s'adapter et savent où sont les problèmes. Premièrement, je proposerais de ne plus assujettir l'agriculture à l'Organisation mondiale du commerce, l'OMC. Les agriculteurs sont de fins négociateurs. Ils savent comment marchander. Ils le savent lorsqu'ils se font escroquer. Le libre-échange et l'OMC ne constituent qu'une menace à la gestion de l'offre. La Commission canadienne du blé s'incline toujours devant les Américains. L'OMC n'a rien fait pour nous. Le Canada est-il un pays exportateur? Oui. Cela nous a-t-il été profitable? Non. Je suis indifférent au fait qu'on puisse vendre des automobiles, des avions et des trains dans le cadre d'une politique canadienne et sous l'égide de l'OMC, mais je vous demande de ne plus assujettir l'agriculture à l'OMC. Lorsque quelque chose fait perdre de l'argent à un agriculteur, ce dernier s'en débarrasse.

**La présidente :** Cela m'a rappelé quelque chose que vous savez peut-être. Au printemps 2006, à la suite d'une étude que nous avons menée sur les mesures de soutien aux agriculteurs qui permettraient d'assurer un financement rapide, le comité a recommandé un paiement par acre aux agriculteurs, en particulier ceux dans le besoin. Cette mesure serait-elle utile, selon vous?

**M. MacFarlane :** Comme je l'ai dit, je n'étais admissible à aucun des programmes d'aide sociale. Certains agriculteurs l'étaient. C'est compliqué. Le programme CASE est un fiasco. Je connais des gens qui ont désespérément besoin de l'argent de ce programme, mais il ne s'adresse pas à eux. Il vaut moins que les frais de comptable que vous aurez à payer. Je ne veux pas d'aide sociale. Je veux obtenir un juste prix pour mon produit. Les agriculteurs ne veulent pas d'aide sociale. Je suis un homme progressiste et conservateur — ce n'est pas que je suis membre du Parti progressiste-conservateur. Comprenez-moi bien. Je vous remercie, mais je ne veux pas l'argent du gouvernement. Je veux que des mesures soient prises pour que les agriculteurs puissent poursuivre leurs activités. Oui, il faut prévoir un fonds d'urgence, mais je n'ai pas encore vu un système de prestation qui fonctionne vraiment, alors oubliez cette voie. Si vous pouvez concevoir un programme simple qui fonctionne, très bien, mais je ne crois pas que vous puissiez le faire. L'agriculture est beaucoup trop compliquée. Je veux une politique qui permette aux agriculteurs de continuer d'exploiter leurs fermes au Canada. Cette obsession pour les exportations et pour les exploitations toujours plus grandes ne va pas nous aider.

Quelque chose m'inquiète davantage. Vous ne l'avez peut-être pas su, mais l'ONU a tenu une réunion de tous ses scientifiques sur le changement climatique. Les scientifiques ont dit que l'agriculture intensive était en train de tuer la planète. J'ai un ami à Guelph qui a rédigé une thèse de maîtrise sur les ressources de la terre et qui a étudié les émissions d'oxyde d'azote, et il est clair que tous les engrais azotés utilisés en agriculture sont en train de détruire notre planète. Il me faudrait une heure pour vous expliquer le problème. Nous sommes condamnés. La race humaine est condamnée si nous poursuivons dans cette voie.

You need a whole new generation of innovative farmers to do things differently. Countries should be producing their own food to minimize both CO2 and nitrous oxide emissions and save this planet. The next generation is not going to be there because they see mom and pop starving on a farm. They are leaving perfectly good farms.

I have been in Blaine Lake, Saskatchewan, and the youngest farmer in that town is older than I am. I have been deer hunting for 14 years and have watched that Prairie town die. They had elevators and now the elevators have been shut down. The stores have all been moved to the two gas stations on the highway and the young people are not going to farm there. That is just plain wrong because Canada needs them. No amount of welfare is going to keep them there because that is not what those people want. So, no disrespect intended —

**The Chairman:** Yes.

**Mr. MacFarlane:** — but do not come to me thinking that a band-aid or welfare solution is going to fix this. I know that is not where you were going.

**The Chairman:** No.

**Ms. Fyfe:** Yes.

**The Chairman:** Well, the reason for having this committee or these hearings —

**Mr. MacFarlane:** Is?

**The Chairman:** — is precisely what you are talking about.

**Ms. Fyfe:** Yes.

**The Chairman:** It is to get on the land, get out there across the country, hear what people have to say and come back and do a report that will —

**Mr. MacFarlane:** Just let me reiterate.

**The Chairman:** Our goal is to keep our farmers on the land.

**Mr. MacFarlane:** The generation that has been lost right across this country is the generation you need to deal with all these challenges in the future.

**The Chairman:** Exactly.

**Mr. MacFarlane:** And they are not going to be there.

**Ms. Fyfe:** That is right.

**The Chairman:** Well, we are going to give it our best shot.

**Ms. Fyfe:** Senator, if I might again draw your attention to this report. I think you are probably the first person who has ever been able to hear this definition of a farm crisis from me. One could describe the farm crisis this way. A consumer puts \$1.35 on a grocery store counter for a loaf of bread. Powerful food retailers, processors, railways and grain companies take \$1.30 of that \$1.35, leaving the farmer with just a nickel. The powerful energy, fertilizer, chemical and machinery companies take six cents of that nickel away from the farmer. Taxpayers make up the

Il faut une toute nouvelle génération d'agriculteurs novateurs pour faire les choses autrement. Les pays devraient produire leur propre nourriture pour minimiser à la fois les émissions de CO2 et d'oxyde d'azote et sauver la planète. La prochaine génération ne sera pas là parce que les jeunes voient leurs parents crever de faim sur la ferme. Ils quittent d'excellentes fermes.

Je suis allé à Blaine Lake, en Saskatchewan, et le plus jeune agriculteur de cette localité est plus âgé que moi. Je vais à la chasse au cerf depuis 14 ans et j'ai vu mourir cette localité des Prairies. Il y avait des silos-élevateurs, qui sont maintenant fermés. Tous les magasins se trouvent maintenant dans les deux stations-service sur le bord de l'autoroute et les jeunes ne vont pas s'adonner à l'agriculture à cet endroit. C'est déplorable, parce que le Canada a besoin d'eux. Aucune aide sociale ne va les retenir à cet endroit, parce que ce n'est pas ce que ces gens veulent. Alors, sans vouloir vous manquer de respect...

**La présidente :** Oui.

**M. MacFarlane :** ... mais ne me dites pas qu'une solution temporaire ou l'aide sociale va régler ce problème. Je sais que ce n'est pas ce que vous aviez envisagé.

**La présidente :** Non.

**Mme Fyfe :** Oui.

**La présidente :** Eh bien, la raison même du comité ou de ces audiences...

**M. MacFarlane :** Est?

**La présidente :** ... est précisément ce dont vous parlez.

**Mme Fyfe :** Oui.

**La présidente :** C'est d'aller sur le terrain, de sillonner le pays, d'entendre ce que les gens ont à dire et de rédiger ensuite un rapport qui sera...

**M. MacFarlane :** Permettez-moi de répéter une chose.

**La présidente :** Notre objectif est de garder nos agriculteurs sur la terre.

**M. MacFarlane :** La génération qu'on a perdue partout dans ce pays est celle dont vous avez besoin pour relever tous ces défis de l'avenir.

**La présidente :** Exactement.

**M. MacFarlane :** Et elle ne sera pas là.

**Mme Fyfe :** C'est juste.

**La présidente :** Eh bien, nous allons faire de notre mieux.

**Mme Fyfe :** Madame le sénateur, si je peux encore une fois attirer votre attention sur ce rapport. Je crois que vous êtes probablement la première personne à pouvoir entendre ma définition d'une crise agricole. On pourrait décrire la crise agricole de la façon suivante. Un consommateur achète un pain 1,35 \$ à l'épicerie. Les tout-puissants détaillants, transformateurs, compagnies de chemin de fer et entreprises céréalières prennent 1,30 \$ de cette somme et laissent 5 ¢ à l'agriculteur. Les toutes-puissantes entreprises d'énergie, d'engrais, de produits

penny in order to bring us back to a zero net realized income from the marketplace. Your suggestion of a kind of emergency crisis payment really is a band-aid solution.

**The Chairman:** Yes.

**Ms. Fyfe:** I am sure there are a few farmers who would benefit by it but they would be your larger, corporate agri-business types who have the accountants, who know how to do the paperwork, and who have the time to do the paperwork in order to access those types of programs and services. The problem is there has to be a redistribution of that food dollar. There has to be a way of making sure that more than just a nickel gets back into that farm family's pocket.

**The Chairman:** Yes.

**Ms. Fyfe:** There is no need for government support payments. There is no need for subsidies going towards the agricultural community because we are the most efficient and most innovative.

**The Chairman:** Yes.

**Ms. Fyfe:** The changes that have occurred in this country in agriculture wiped out all the inefficiency in it. It wiped out all those people who did not adapt, who could not adapt, who felt that it was time to get out. As Ranald said, we just want a fair return. We want our cost of production from the marketplace.

**Senator Callbeck:** I have a short question on seasonal workers. Right now, they are in short supply. You hear this complaint everywhere.

**Ms. Fyfe:** Yes.

**Senator Callbeck:** Is there anything the government can do in the short term to make it easier to hire seasonal workers?

**Ms. Fyfe:** That is a good question and I am going to tell you a little story. I met my husband, Alfred, way back in 1981 because at that time, there was an outfit called the Canada Farm Labour Pool. Someone like me, who was studying agriculture and wanted some real, hands-on experience, could go to the Canada Farm Labour Pool and present yourself. "What kind of sector do you want to work in? Do you want to work in dairy, beef, potatoes?" They had a list of farmers who needed summer help. There was a service connecting someone like me who wanted to work in the industry with someone who needed someone like me to work in the industry. They looked after the logistics of putting those two partners together and I believe there was a wage subsidy. So my future husband paid half my wages for that summer and the Government of Canada and the Government of Prince Edward Island topped those wages up because I was a university student. I certainly accumulated debt. I am in total agreement. I have three daughters in university right now who will come out with debt that I would never be able to assist them with. They have to do it themselves because there is just no money on my farm — and I

chimiques et de machinerie prennent 6 ¢ des 5 ¢ qui restaient à l'agriculteur. Les contribuables donnent 1 ¢ pour que nous réalisons un revenu net nul sur le marché. Vous suggérez un paiement d'urgence, ce qui n'est qu'une solution temporaire.

**La présidente :** Oui.

**Mme Fyfe :** Je suis certaine que certains agriculteurs en profiteraient, mais ce seraient les grandes entreprises agricoles qui ont des comptables, qui savent comment rédiger la paperasse, qui ont le temps de le faire pour accéder à ces types de programmes et de services. Le problème, c'est qu'il faut redistribuer ce dollar. Il faut faire en sorte que cette famille d'agriculteurs reçoit plus que 5 ¢.

**La présidente :** Oui.

**Mme Fyfe :** On n'a pas besoin de paiement de soutien de l'État. Les agriculteurs n'ont pas besoin de subventions parce que nous sommes les plus efficaces et les plus novateurs.

**La présidente :** Oui.

**Mme Fyfe :** Les changements qu'a connus l'agriculture au Canada ont balayé tout ce qui n'était pas efficace. Ils ont balayé tous ceux qui ne se sont pas adaptés, qui ne pouvaient pas s'adapter, qui ont jugé qu'il était temps de se retirer. Comme Ranald l'a dit, nous voulons simplement une juste part. Nous voulons récupérer nos coûts de production sur le marché.

**Le sénateur Callbeck :** J'ai une brève question sur les travailleurs saisonniers. À l'heure actuelle, ils sont insuffisants. C'est ce dont on se plaint partout.

**Mme Fyfe :** Oui.

**Le sénateur Callbeck :** Le gouvernement peut-il faire quelque chose à court terme pour faciliter l'embauche des travailleurs saisonniers?

**Mme Fyfe :** C'est une bonne question, et je vais vous raconter une petite histoire. J'ai rencontré mon époux, Alfred, en 1981 parce qu'à cette époque, il existait un programme appelé Services de main-d'œuvre agricole du Canada. Une étudiante en agriculture comme moi qui souhaitait acquérir une expérience pratique pouvait s'inscrire à ce programme. On nous demandait quel secteur nous intéressait : la production laitière, l'élevage de bovins, la culture de pommes de terre, et cetera. Il y avait une liste d'agriculteurs qui avaient besoin d'aide durant l'été. C'était un service qui permettait à une personne comme moi, qui souhaitait un emploi dans le secteur, d'entrer en contact avec un agriculteur qui avait besoin d'un travailleur comme moi. On s'occupait de la logistique pour réunir ces deux partenaires et je crois qu'il y avait une subvention salariale. Alors mon futur époux a payé la moitié de mon salaire durant cet été-là et le gouvernement du Canada et celui de l'Île-du-Prince-Édouard ont versé le reste parce que j'étudiais à l'université. J'ai évidemment accumulé des dettes. Je suis tout à fait d'accord. J'ai trois filles à l'université à l'heure actuelle, qui seront endettées à la fin de leurs études parce que je

work off the farm from May to November in order to make sure the farm survives the rest of the year.

Yes, there are a lot of non-cost things that can be done. We need the Canada Farm Labour Pool back. We need an administrative body that can make those connections for us. We need a little bit of money in there. Perhaps one of the easiest ways is for the farm family who hires a student or outside help to get a tax break. That would not cost much to implement. I am speaking of a real tax break, not just pennies and nickel-and-diming us.

**Mr. MacFarlane:** I have no trouble getting help. I pay my help well, I treat them well, but I do not have any money. I do not believe they should be subsidizing me and I pay them well. Another thing that the corporate sector seems to abuse in agriculture is the farmers' good nature and the fact that we can use unpaid work and child labour. I am not saying this to be funny but we just have that pool. We always have had that pool. Traditionally, that is how you raised little farmers that grew up on the tractor with the big farmers. And do not think that is not part of the labour situation.

As far as getting help goes, no, if the equity is out there, if you treat people equitably, I do not have a problem getting help. There are lots of young fellows who want to work for me.

We have recently become foster parents. This is a whole new world to me. I consider that subsidized labour now, but it is going to be great.

**Senator Mahovlich:** It sounds like you are searching for a level playing field.

**Mr. MacFarlane:** That is exactly right.

**Senator Mahovlich:** When did we have a level playing field? How many years ago was it worthwhile to get into farming?

**Mr. MacFarlane:** The 1970s treated people pretty good.

**Senator Mahovlich:** In the 1970s, you were okay?

**Mr. MacFarlane:** Back in the 1970s, there was some money in agriculture. I was not there; I was three back then.

**Senator Mahovlich:** Your father was doing well?

**Mr. MacFarlane:** Everyone was doing better. The problem is the efficiency keeps getting pressed down on us. The farmers of 20 years ago are gone. The inefficient farmers of 10 years ago are gone. When I was born in 1967 in Fernwood, there were 12 functioning farms; now there are three.

**Senator Mahovlich:** Three.

ne pourrais jamais les aider financièrement. Elles doivent se débrouiller seules parce qu'il n'y a pas d'argent à la ferme — et je travaille à l'extérieur de la ferme de mai à novembre pour assurer sa survie le reste de l'année.

Oui, on peut faire beaucoup de choses qui ne coûtent rien. Il faut rétablir les Services de main-d'œuvre agricole du Canada. Nous avons besoin d'un organisme administratif qui peut établir ces contacts pour nous. Nous avons besoin d'un peu d'argent de ce côté-là. Une des solutions les plus faciles est peut-être d'offrir un allègement fiscal aux familles agricoles qui engagent un étudiant ou une aide extérieure. Cette mesure ne serait pas très coûteuse. Je parle d'un véritable allègement fiscal, pas seulement d'une mesure de grippe-sous.

**M. MacFarlane :** Je n'ai aucune difficulté à obtenir de l'aide. Je paie bien mes employés temporaires, je les traite bien, mais je n'ai pas d'argent. Je ne crois pas qu'ils devraient me subventionner et je les paie bien. Une autre chose dont le secteur des entreprises semble abuser en agriculture, c'est la bonne nature des agriculteurs et le fait que nous pouvons utiliser des travailleurs non rémunérés et une main-d'œuvre infantine. Je ne dis pas cela pour être drôle, mais nous avons cette main-d'œuvre. Nous l'avons toujours eue. C'est de cette façon qu'on a toujours élevé les petits agriculteurs, qui grandissent sur les tracteurs aux côtés de leurs parents. Ne croyez pas qu'ils ne font pas partie de la main-d'œuvre.

Pour ce qui est des aides temporaires, si je traite les gens équitablement, je n'ai aucune difficulté à obtenir de l'aide. Il y a beaucoup de jeunes qui veulent travailler pour moi.

Nous sommes récemment devenus des parents de famille d'accueil. C'est un tout nouveau monde pour moi. Je songe à cette main-d'œuvre subventionnée maintenant, mais ce sera bien.

**Le sénateur Mahovlich :** Vous semblez souhaiter des règles de jeu uniformes.

**M. MacFarlane :** Tout à fait.

**Le sénateur Mahovlich :** Quand avons-nous eu des règles de jeu uniformes? Cela fait combien d'années que l'agriculture a été un choix qui valait la peine?

**M. MacFarlane :** Les années 1970 ont été assez bonnes.

**Le sénateur Mahovlich :** Dans les années 1970, les choses allaient bien?

**M. MacFarlane :** On pouvait faire de l'argent en agriculture dans les années 1970. Je n'étais pas là; je n'avais que trois ans à cette époque.

**Le sénateur Mahovlich :** Les choses allaient bien pour votre père?

**M. MacFarlane :** Elles allaient mieux pour tout le monde. Le problème, ce sont les pressions qu'exerce la recherche d'efficacité. Les agriculteurs d'il y a 20 ans sont partis. Les agriculteurs inefficaces d'il y a 10 ans sont partis. Lorsque je suis né en 1967, à Fernwood, il y avait 12 fermes en exploitation; il n'y en a que trois maintenant.

**Le sénateur Mahovlich :** Trois.

**Mr. MacFarlane:** Soon there will be two and the playing field is far from level. The Americans have had their best year ever, as have the European farmers, because they are subsidized. There is darn all we can do about it but like I told you before —

**Senator Mahovlich:** We should not be subsidized?

**Mr. MacFarlane:** — I do not want subsidies. I just want —

**Senator Mahovlich:** No, I do not know what you want but in order for us to compete with the Americans — and we are in the World Trade Organization — what are we going to do? We can not get out of it.

**Mr. MacFarlane:** Why not?

**Senator Mahovlich:** Because we are part of the world. This is what is involved.

**Mr. MacFarlane:** Well, let me reiterate. We are not making any money on the agriculture side of the WTO. If you want to trade planes, trains and automobiles, I am fine with that but take agriculture out of the WTO.

**Senator Mahovlich:** No, unless we get subsidized.

**Mr. MacFarlane:** I do not want your subsidies.

**Senator Mahovlich:** We want a level playing field.

**Mr. MacFarlane:** Let me put it this way to you, senator.

**The Chairman:** Okay, folks, cool down.

**Mr. MacFarlane:** You subsidize me, but you are just subsidizing Tyson and Cargill and the big corporations take my product. Why should the Government of Canada subsidize the big corporations?

**Senator Mahovlich:** Because they are doing it in the United States. You talk about cheap labour. If you go down to Los Angeles, the Mexicans are coming over that border and they are paying them nothing.

**Mr. MacFarlane:** Yes.

**Senator Mahovlich:** They are doing it all the time.

**Mr. MacFarlane:** So, the net benefit to agriculture from WTO is?

**The Chairman:** Not much.

With that thoughtful silence, we are going to move on to Senator Gustafson and Senator Peterson will have the last word.

**Senator Gustafson:** Well, I am not going to go where I want to.

**The Chairman:** I know you are not.

**Mr. MacFarlane:** Oh, bring it on, Leonard.

**The Chairman:** He is a really good farmer.

**M. MacFarlane :** Bientôt, il y en aura deux, et les règles du jeu sont loin d'être égales. Les Américains ont eu leur meilleure année de tous les temps, tout comme les agriculteurs européens, parce qu'ils sont subventionnés. Nous ne pouvons rien y faire, mais comme je vous l'ai dit tout à l'heure...

**Le sénateur Mahovlich :** Nous ne devrions pas être subventionnés?

**M. MacFarlane :** ... je ne veux pas de subventions. Je veux simplement...

**Le sénateur Mahovlich :** Non, je ne sais pas ce que vous voulez, mais pour que nous soyons concurrentiels par rapport aux Américains — et nous faisons partie de l'Organisation mondiale du commerce — qu'allons-nous faire? Nous ne pouvons pas nous en sortir.

**M. MacFarlane :** Pourquoi pas?

**Le sénateur Mahovlich :** Parce que nous faisons partie du monde. C'est ce que cela implique.

**M. MacFarlane :** Eh bien, laissez-moi redire une chose. Nous ne faisons pas d'argent avec le volet agricole de l'OMC. Si vous voulez transiger des avions, des trains et des automobiles, c'est très bien, mais retirez l'agriculture de l'OMC.

**Le sénateur Mahovlich :** Non, à moins que nous soyons subventionnés.

**M. MacFarlane :** Je ne veux pas vos subventions.

**Le sénateur Mahovlich :** Nous voulons des règles de jeu uniformes.

**M. MacFarlane :** Laissez-moi vous dire ceci, sénateur.

**La présidente :** Allons, messieurs, calmez-vous.

**M. MacFarlane :** Vous me subventionnez, mais vous ne faites que subventionner Tyson et Cargill, et les grosses sociétés prennent mon produit. Pourquoi le gouvernement du Canada devrait-il subventionner les grandes entreprises?

**Le sénateur Mahovlich :** Parce que c'est ce que font les États-Unis. Vous parlez de la main-d'œuvre bon marché. Si vous allez à Los Angeles, les Mexicains traversent la frontière et ils ne sont pas payés.

**M. MacFarlane :** Oui.

**Le sénateur Mahovlich :** Ils le font tout le temps.

**M. MacFarlane :** Alors, l'avantage net que retire l'agriculture de l'OMC est?

**La présidente :** Pas beaucoup.

Avec ce silence de réflexion, nous allons donner la parole au sénateur Gustafson, et le sénateur Peterson aura le dernier mot.

**Le sénateur Gustafson :** Eh bien, je n'irai pas dans la direction que je souhaiterais.

**La présidente :** Je sais bien que non.

**M. MacFarlane :** Oh, allez-y, Leonard.

**La présidente :** C'est vraiment un bon agriculteur.

**Senator Gustafson:** I think there is one common thing for Canadian farmers as a whole. Things are quite different, probably, in the Maritimes from what they are in Ontario, and they are quite different in the West from what they are in Ontario and so on. At the same time, where we make our mistake is when we turn it into a political football. We go nowhere doing that. We as farmers, and I am including myself, have been very good at doing that.

Our problem now is we have no price for our commodity. I have said this so many times that people are going to carry me out of here. In 1972, we got \$2 for a bushel of wheat and a barrel of oil was \$2. Now, we can argue all the politics we want of how to do it or how not to do it, but when you are getting oil at \$60 and I am selling wheat at \$2.50 or whatever I happen to get, there is no way we can come out of it.

**Mr. MacFarlane:** I agree.

**Senator Gustafson:** Something has to change. Senator Mahovich got it right on, the old hockey player. The global economy has changed. If we are going to export product, whether it is your beef or my wheat, there has to be some kind of a level playing field. We do not have it and we can not convince the bureaucrats that control agriculture in Canada to even take a look at it.

**Ms. Fyfe:** That is right.

**Senator Gustafson:** You are right on the WTO. I was in Seattle and watched the WTO and they came out of there without anything. It is a serious thing but until we get a commodity price that is fair, we have troubles.

**Mr. MacFarlane:** I do not mean to take up too much time and will be quick. There is huge money in pork. I am a hog farmer. If I sell you or any of my neighbours a box of pork and cut it up for \$120, I am undercutting the stores and making \$70 a pig. The Maritimes are not self-sufficient in pork. The hog farmers say they are losing \$50 a pig. There is a huge inequity there and we can not blame that on the Americans.

**Senator Gustafson:** At the same time, the Americans have been selling Canadian cattle for a hundred years.

**Mr. MacFarlane:** Yes.

**Senator Gustafson:** The minute that border closes, cattle prices drop in half.

**Mr. MacFarlane:** Would you agree that most of the cattle being custom fed in feed lots in Canada are owned by American companies such as Tyson and Cargill?

**Senator Gustafson:** A lot of them are but an awful lot of cattle are being fed in Canada, too.

**Mr. MacFarlane:** There are but I can not help but notice that an American company can manage to get Canadian cattle across that border to make money.

**Le sénateur Gustafson :** Je crois que les agriculteurs canadiens, dans l'ensemble, ont un point en commun. Les choses sont probablement très différentes dans les Maritimes par rapport à l'Ontario, et dans l'Ouest par rapport à l'Ontario, et cetera. En même temps, nous faisons une erreur lorsque nous transformons cela en jeu politique. Cela ne nous mène nulle part. Nous, les agriculteurs, et j'en fais partie, avons été très bons à ce jeu.

Notre problème maintenant, c'est que nous n'avons plus rien pour nos produits. Je l'ai dit tellement de fois que les gens vont me sortir d'ici. En 1972, nous obtenions 2 \$ pour un boisseau de blé, et un baril de pétrole coûtait 2 \$. Nous pouvons trouver tous les arguments politiques pour faire nos démonstrations, mais lorsque vous payez le pétrole 60 \$ et que vous vendez le blé 2,50 \$ ou peu importe ce que vous obtenez, vous ne pouvez absolument pas vous en tirer.

**M. MacFarlane :** Je suis d'accord.

**Le sénateur Gustafson :** Quelque chose doit changer. Le sénateur Mahovich, le vieux joueur de hockey, a visé juste. L'économie mondiale a changé. Si nous devons exporter nos produits, que ce soit mon bœuf ou mon blé, les règles du jeu doivent être uniformes. Ce n'est pas le cas, et nous ne pouvons pas convaincre les bureaucrates qui contrôlent l'agriculture au Canada de même se pencher sur la question.

**Mme Fyfe :** C'est exact.

**Le sénateur Gustafson :** Vous avez raison au sujet de l'OMC. J'étais à Seattle et j'ai observé l'OMC et ils sont sortis de là les mains vides. C'est une chose sérieuse, mais jusqu'à ce que nous obtenions un prix équitable pour notre produit, nous aurons des problèmes.

**M. MacFarlane :** Je ne veux pas prendre trop de temps et je serai bref. Il y a énormément d'argent dans le porc. Je suis un producteur de porc. Si je vous vends, à vous ou à un de mes voisins, une caisse de porc à 120 \$, mon prix est inférieur à celui des magasins et je fais 70 \$ par animal. Les Maritimes ne sont pas autosuffisantes en porc. Les producteurs de porc disent qu'ils perdent 50 \$ par animal. L'inégalité est énorme, et nous ne pouvons pas jeter le blâme sur les Américains.

**Le sénateur Gustafson :** En même temps, les Américains vendent du bœuf canadien depuis 100 ans.

**M. MacFarlane :** Oui.

**Le sénateur Gustafson :** La minute où la frontière se ferme, le prix du bœuf chute de moitié.

**M. MacFarlane :** Êtes-vous d'accord pour dire que la plupart des bovins placés dans des parcs d'engraissement à façon au Canada appartiennent à des entreprises américaines comme Tyson et Cargill?

**Le sénateur Gustafson :** Oui, un grand nombre, mais beaucoup de bovins sont engraisés au Canada également.

**M. MacFarlane :** Oui, mais je remarque qu'une entreprise américaine peut transporter des bovins canadiens de l'autre côté de la frontière pour faire de l'argent.

**Senator Gustafson:** Yes. I happen to believe that we should cooperate with the Americans. They buy our oil, gas, lumber and cattle and I truck my canola to Velma, North Dakota, to ADM where they give me 10 cents more and pick it up free. It is not free. The cost is hidden in there somewhere, but it is more than I can get at some of the other elevators. We need that American market as Canadians and I think it is important.

I am not here to argue that point. I have argued it for 20 years with Ottawa and, seemingly, they have not got very far with it. We do have problems. I agree with you. We have problems in agriculture that should not be there and, hopefully, we can find some answers.

**Senator Peterson:** At an earlier agriculture meeting this year, we were told that, to even start fixing the shortfall, to make it revenue neutral, would be \$6 billion. Is that a number you have heard?

**Mr. MacFarlane:** It sounds about right.

**Senator Peterson:** It sounds about right?

**Ms. Fyfe:** Yes, I would say so.

**Senator Peterson:** That is just to get started today to prevent this from happening again. To try to solve the problem with made-in-Canada solutions, as a consuming nation, we are not that many people. Even on your analogy of a loaf of bread, if we were to give more to the farmers, could we sell enough bread in Canada to make that work because there are only so many people? We could do that and then we would have made all this bread and tried to get as much as we can back to the farmer and there would still be a lot of grain left over. Are there other things we could try to do within this country to get more money back to the farmers? Once you start selling on the open world market — forget about the WTO — you have to compete with the Australians, the French and the Americans. If the buyer is China or Japan, they are going to say, “What is your price?” and take the lowest one.

I would appreciate your thoughts on this. Is there a solution in there somewhere? You have indicated you think there is.

**Mr. MacFarlane:** Like I said before, as a farmer, if you are losing money on something, you stop doing it. With all this export, export, export to foreign countries, you are subsidizing ConAgra and all the American grain traders and companies that make the actual money off the product.

Look at the environment in P.E.I.. The environment is subsidizing the potato corporations that are buying potatoes here for two cents a pound. Is that right? You can say, yes, we are an exporting country but hold the phone. We have starvation and poverty in Canada. People do not have enough to eat. For all this

**Le sénateur Gustafson :** Oui. Il se trouve que je crois que nous devrions collaborer avec les Américains. Ils achètent notre pétrole, notre gaz, notre bois d'œuvre et notre bétail, et je transporte mon canola par camion à Velma, dans le Dakota du Nord, chez ADM qui me donne 10 ¢ de plus et en prend livraison gratuitement. Ce n'est pas gratuit. Les coûts sont cachés quelque part, mais c'est plus que ce que je peux obtenir auprès de certains autres silos-éleveurs. Les Canadiens ont besoin de ce marché américain et je crois que c'est important.

Je ne suis pas ici pour faire valoir cet argument. Je l'ai fait pendant 20 ans avec Ottawa et, selon toute apparence, on n'en a fait peu de chose. Nous avons des problèmes. Je suis d'accord avec vous. Nous avons des problèmes en agriculture qui ne devraient pas exister et il est à souhaiter que nous pourrions trouver des solutions.

**Le sénateur Peterson :** Lors d'une réunion que nous avons eue plus tôt cette année, on nous a dit que pour même commencer à combler le manque à gagner, pour en arriver à un revenu neutre, il en coûterait six milliards de dollars. Est-ce un chiffre que vous avez déjà entendu?

**M. MacFarlane :** Cette évaluation me paraît juste.

**Le sénateur Peterson :** Elle vous paraît juste?

**Mme Fyfe :** Je dirais que oui.

**Le sénateur Peterson :** Ce n'est que pour commencer aujourd'hui, pour empêcher que cela ne se reproduise. Pour essayer de régler le problème avec des solutions à la canadienne, nous ne formons pas un grand bassin de consommateurs. Même en reprenant l'analogie du pain, si nous voulons donner davantage aux agriculteurs, pouvons-nous vendre assez de pain au Canada pour que cette solution fonctionne, étant donné que nous sommes en nombre limité? Nous pourrions faire cela, et puis nous aurions fait tout ce pain et essayé de remettre autant d'argent que possible aux agriculteurs et il resterait encore bien des céréales. Pouvons-nous essayer de faire autre chose à l'intérieur du pays pour remettre plus d'argent aux agriculteurs? Quand vous commencez à vendre votre produit sur le marché mondial ouvert — oubliez l'OMC — vous devez faire concurrence aux Australiens, aux Français et aux Américains. Si l'acheteur est la Chine ou le Japon, il va vous demander quel est votre prix et choisira le produit le moins coûteux.

J'aimerais que vous nous disiez ce que vous en pensez. Y a-t-il une solution quelque part? Vous avez dit qu'il y en a une.

**M. MacFarlane :** Comme je l'ai dit tout à l'heure, si un agriculteur perd de l'argent à faire quelque chose, il arrête de le faire. Avec toutes ces exportations vers les pays étrangers, vous subventionnez ConAgra et tous les commerçants et entreprises de grains des États-Unis qui font des profits sur le produit.

Regardez l'environnement à l'Île-du-Prince-Édouard. L'environnement subventionne les entreprises de pommes de terre qui achètent des tubercules ici à 2 ¢ la livre. Est-ce correct? Vous pouvez dire, oui, nous sommes un pays exportateur, mais attendez un instant. Il y a des gens qui ont faim et qui sont

food, we do not have an equitable situation so why do we export, export, export? Why are we starving to death in our own land?

**Senator Peterson:** Would you say that we should match our production to what we can do domestically and forget about exporting?

**Mr. MacFarlane:** I would suggest putting order in the marketplace with the Canadian Wheat Board or something like that. If you want to grow a million or zillion pounds of wheat, that is your business, but have some order in the marketplace so farmers get a cost of production domestically. If that is how it has to be, that is how it has to be, but this business is a treadmill to nowhere.

I do not want you subsidizing Western wheat farmers if all they are doing is making record profits for ConAgra.

**The Chairman:** On that note, we thank you. You certainly brought some spark to the debate this afternoon. We wish you the very best and we will do our very best.

**Mr. MacFarlane:** I have had worse things said about me.

**The Chairman:** Senators, our next witness is Dr. Kim Critchley who will talk about the School of Nursing at the University of Prince Edward Island.

We are eager to hear what you have to say.

**Dr. Kim Critchley, Dean and Associate Professor, School of Nursing, University of Prince Edward Island:** I am the Dean of Nursing at the University of Prince Edward Island, but I am also co-director of the Children's Health Research Institute on Prince Edward Island. My purpose here is more to talk about the research that we do on the youth here on Prince Edward Island. Our research involves youth in rural communities on P.E.I. I really see that the purpose of my visit today is to bring some insight and perhaps a voice to the children on Prince Edward Island.

I brought a document with me and will quote a lot of it. A recent article that was published in the *Journal of Community and Rural Health* talks about the research we just did in knowledge translation. In this research study, communities in Prince Edward Island were chosen and we did some in-depth research into the children's health issues of each of those communities. The community I was responsible for and that I have grown close to is O'Leary.

Let me give you some background on the situation in O'Leary. It is a small community 130 kilometres northwest of Charlottetown, where the median age of the population is 45 years of age. The average family income for that community is \$37,000 and that is per family. The unemployment rate in O'Leary is 25.7 per cent. If you look at education, 47.1 per cent

pauvres au Canada. Des gens qui ne mangent pas à leur faim. Pour toute cette nourriture, nous n'avons pas une situation équitable, alors pourquoi tenons-nous tant à exporter? Pourquoi crevons-nous de faim dans notre propre pays?

**Le sénateur Peterson :** Diriez-vous que nous devrions produire en fonction de ce que nous pouvons consommer au pays et oublier les exportations?

**M. MacFarlane :** Je dirais qu'il faut mettre de l'ordre dans le marché avec la Commission canadienne du blé ou un organisme semblable. Si vous voulez cultiver un million ou des milliards de tonnes de blé, c'est votre affaire, mais mettez un peu d'ordre dans le marché pour que les agriculteurs obtiennent un coût de production en fonction du marché intérieur. Si c'est ce qu'il faut faire, faisons-le, mais cette affaire ne mène nulle part.

Je ne veux pas que vous subventionniez les producteurs de blé de l'Ouest si tout ce qu'ils font, ce sont des profits records pour ConAgra.

**La présidente :** Sur ce, nous vous remercions. Vous avez assurément apporté quelques étincelles au débat cet après-midi. Nous vous souhaitons la meilleure des chances et nous allons faire de notre mieux.

**M. MacFarlane :** On a déjà dit bien pire à mon sujet.

**La présidente :** Mesdames et messieurs les sénateurs, notre prochain témoin est Mme Kim Critchley, qui va nous parler de l'École des sciences infirmières de l'Université de l'Île-du-Prince-Édouard.

Nous avons hâte de vous entendre.

**Kim Critchley, doyenne et professeure agrégée, École des sciences infirmières, Université de l'Île-du-Prince-Édouard :** Je suis la doyenne de l'École des sciences infirmières de l'Université de l'Île-du-Prince-Édouard, mais je suis également codirectrice du Children's Health Research Institute à l'Île-du-Prince-Édouard. Je suis ici avant tout pour vous parler de la recherche que nous faisons auprès des jeunes de l'Île-du-Prince-Édouard. Nos travaux touchent les jeunes des collectivités rurales de la province. Le but de ma présence ici aujourd'hui est d'apporter un certain éclairage et de donner une voix aux enfants de l'Île-du-Prince-Édouard.

J'ai apporté un document dont je vais extraire plusieurs passages. Un article paru récemment dans le *Journal of Community and Rural Health* parle de la recherche que nous venons de faire dans l'application des connaissances. Dans le cadre de cette étude, nous avons choisi certaines collectivités de l'Île-du-Prince-Édouard et nous avons examiné dans le détail les problèmes de santé des enfants dans chacune de ces collectivités. Celle dont j'étais responsable était O'Leary, une localité qui se trouve près d'où j'ai grandi.

Permettez-moi de vous donner quelques renseignements généraux sur O'Leary. Il s'agit d'une petite localité située à 130 kilomètres au Nord-Ouest de Charlottetown, dont l'âge médian de la population est 45 ans. Le revenu familial moyen est de 37 000 \$, et il s'agit du revenu par famille. Le taux de chômage à O'Leary est de 25,7 p. 100. Sur le plan de l'éducation,

of people 45 to 64 years of age have not completed a high school education; 52.9 per cent of those between ages 35 and 44 have not completed high school; and 37.9 per cent of those between 20 and 34 years of age have still not completed high school. If you look at education and unemployment as being issues of health, or determinants of health, you can see that we are not off to a good start.

Prince Edward Island, being a rural community, faces a lot of health issues related to the health and the future of our children. Sixty-seven per cent of Islanders are overweight. The highest death rates for cancer in Canada are in Nova Scotia and in Prince Edward Island. The highest rates of cardiovascular disease are in the Atlantic Provinces, more so than other provinces in Canada. The overall socio-economic level in P.E.I. places us second last to all other provinces in Canada.

These major determinants of health do not speak positively for the future of children's health here on P.E.I.. There is a call for new initiatives to increase the awareness of health issues and to alert residents to this situation.

As I said, the research done on the rural communities in Prince Edward Island looked at the health issues of children. When referring to the issues children face in their communities, our focus group interviews tell us that the problems and issues are around limited activities, transportation issues, easy access to alcohol and drugs, bullying, violence and peer pressure. Parents, children and prominent community members all say that activities cost money and they are limited, particularly in O'Leary where there is hockey. However, hockey costs a lot of money and many parents can not afford to put their children in hockey or, if both parents have minimum-wage jobs, they are too busy trying to feed their children to provide extracurricular activities.

One parent, a service provider and prominent community member, was quoted as saying, "Around here, there is a problem that they have their activities in the school, but that is a long distance for a lot of the parents to travel. Then they are stuck at home, hanging around the streets, the parking lots, exactly, and then we are chasing them around." Service providers are saying that, even if there are activities in the schools, which are far less costly than other activities, children have no way to get home from school. If children were to stay for after-school activities, because there is no transportation system, they can not participate. They must go on the school buses. Then, at home, they do not have anything to do and that is when they get into trouble. We know that physical and recreational activities are barriers to high-risk activities and, if the children are not provided with them, they do get into trouble.

47,1 p. 100 des personnes de 45 à 64 ans n'ont pas terminé les études secondaires; ce pourcentage est de 52,9 p. 100 chez les personnes âgées de 35 à 44 ans, et de 37,9 p. 100 chez les personnes de 20 à 34 ans. Si vous considérez que l'éducation et le chômage sont des déterminants de la santé, vous comprendrez que ce n'est pas un très bon départ.

Étant une communauté rurale, l'Île-du-Prince-Édouard est aux prises avec beaucoup de problèmes de santé qui sont liés à la santé et à l'avenir de nos enfants. Soixante-sept pour cent de la population affiche un excédent de poids. Les plus hauts taux de décès attribuables au cancer au Canada se trouvent en Nouvelle-Écosse et à l'Île-du-Prince-Édouard. Les plus hauts taux de maladies cardiovasculaires sont enregistrés dans les provinces de l'Atlantique, en comparaison avec toute autre province canadienne. Le niveau socioéconomique global de l'Île-du-Prince-Édouard nous place à l'avant-dernier rang parmi toutes les autres provinces du Canada.

Ces principaux déterminants de la santé ne présagent rien de bon pour la santé future des enfants de l'Île-du-Prince-Édouard. On demande que de nouvelles initiatives soient lancées pour sensibiliser davantage la population aux problèmes de santé et alerter les résidents de cette situation.

Comme je l'ai dit, les recherches effectuées dans les collectivités rurales de l'Île-du-Prince-Édouard portaient sur la santé des enfants. Concernant les problèmes que vivent les enfants dans leurs communautés, les entrevues de groupe nous disent qu'ils sont liés au peu d'activités, aux problèmes de transport, à l'accès facile à l'alcool et aux drogues, à l'intimidation, à la violence et à l'influence des pairs. Les parents, les enfants et les membres importants de la communauté disent tous que les activités coûtent cher et qu'elles sont limitées, en particulier à O'Leary, où il y a du hockey. Toutefois, le hockey coûte cher et de nombreux parents ne peuvent se permettre d'y inscrire leurs enfants ou encore, si les deux parents travaillent au salaire minimum, ils sont trop occupés à essayer de nourrir leurs enfants pour leur offrir des activités extrascolaires.

Un des parents, qui est un fournisseur de services et un membre important de la communauté, a dit « Ici, on aimerait que les activités se tiennent à l'école, mais c'est une longue distance à couvrir pour bien des parents. Les jeunes sont donc coincés à la maison, ils flânent dans les rues, dans les parcs de stationnement et on les poursuit partout. » Les fournisseurs de services disent que même si des activités sont offertes dans les écoles, qui sont beaucoup moins coûteuses que d'autres, les enfants n'ont aucun moyen de revenir à la maison. S'ils doivent rester à l'école pour des activités parascolaires, ils ne peuvent y participer parce qu'il n'y a pas de moyen de transport. Ils doivent utiliser les autobus scolaires. Puis, à la maison, ils n'ont rien à faire et c'est à ce moment-là qu'ils s'attirent des ennuis. Nous savons que les activités physiques et récréatives font obstacle aux activités à haut risque et si on n'en offre pas aux enfants, ils s'attirent effectivement des ennuis.

Parenting was also looked at as an issue. In these rural communities, there are many young parents, single parents, parents without a lot of time, and they do not have role models for parenting. Here is another quote from a service provider. "I agree with parenting, but I also think that poverty plays a big deal in it because I think that parents are so busy that it is hard for them just to feed their families, and oftentimes, they are not there in those early years when they need to be there to sort out their goals and that sort of thing."

When we asked this community about some of the strengths of living in these rural communities, one service provider said, "When I think of the positive, it always strikes me that it's the resiliency of these kids that I work with, and the things that they have lived through at a very young age, where I think as an adult, I don't know if I could cope with the things that these kids are coping with."

When the kids talked about stresses, they talked about lack of money for sports in school, children leaving school because they go to work at minimum-wage jobs, transportation, a lack of sense of right or wrong from parents, and poverty issues. One child said, "Well, if I wanted to go to hockey or a lot of sports, you can't do it if you don't have money. You just can't go to buy the equipment and all that." One parent said, "And people not from our church, but from the youth group, have offered to come and pick up the children and drive them home. That means so much." Another service provider stated, "We are so financially strained with all the services that we can provide, I mean, it's an investment. It's an investment in our future."

They are saying that the money we put into these children now should be considered an investment for our future to help these children on Prince Edward Island.

**Senator Mahovlich:** You mentioned transportation and how difficult it is. When I was a youngster, we had problems getting the ball team seven miles to South Porcupine. We had to get over there and my dad had a truck and we jumped on the back of the truck.

**Senator Mercer:** It is against the law now.

**Senator Mahovlich:** It worked. We always had problems of getting to certain places, but some parent would come along with a truck or a wagon and we all hopped in and we played our games. We got there. We used buses all the time. We had that transportation. Are you saying the town does not have a proper bus system there?

**Dr. Critchley:** There is no bus system.

**Senator Mahovlich:** There is no transportation at all?

**Dr. Critchley:** There is no public transportation system on Prince Edward Island.

On a examiné également le rôle parental. Dans ces communautés rurales, on trouve beaucoup de jeunes parents, des parents seuls, des parents qui n'ont pas beaucoup de temps, et ils n'ont pas de modèle de rôle pour l'éducation des enfants. Voici ce qu'a dit un fournisseur de services : « Je suis d'accord pour ce qui est du rôle parental, mais je crois aussi que la pauvreté est un facteur important parce que les parents sont si occupés qu'ils ont de la difficulté simplement à nourrir leur famille et, bien souvent, ils ne sont pas présents au cours de ces premières années où ils devraient l'être pour définir leurs objectifs et ce genre de chose. »

Lorsqu'on a demandé aux gens de cette localité quelles étaient les forces des communautés rurales, un fournisseur de services a dit « Je suis toujours étonné par la résilience de ces jeunes avec lesquels je travaille et les choses qu'ils ont vécues à un très jeune âge, alors que je ne sais pas si, en tant qu'adulte, je pourrais faire face aux situations que ces jeunes vivent. »

Lorsque les jeunes ont parlé de contraintes, ils ont souligné le manque d'argent pour le sport à l'école, les enfants qui quittent l'école parce qu'ils acceptent des emplois au salaire minimum, le transport, l'absence de notions de bien et de mal inculquées par les parents, et la pauvreté. Un enfant a dit « Eh bien, c'est impossible de jouer au hockey ou de pratiquer bien d'autres sports si vous n'avez pas d'argent. Vous ne pouvez pas acheter l'équipement et tout le reste. » Un parent a dit « Des gens qui ne font pas partie de notre église, mais du groupe de jeunes ont offert de prendre les enfants et de les conduire à la maison. Cela signifie beaucoup. » Un autre fournisseur de services a affirmé « Nous avons tellement de contraintes financières avec tous les services que nous pouvons offrir, vous savez, c'est un investissement. C'est un investissement dans notre avenir. »

Selon eux, l'argent que nous consacrons à ces enfants maintenant devrait être considéré comme un investissement dans notre avenir et sert à aider ces enfants de l'Île-du-Prince-Édouard.

**Le sénateur Mahovlich :** Vous avez parlé des problèmes de transport. Lorsque j'étais jeune, nous avions des difficultés à emmener les joueurs de l'équipe de baseball à South Porcupine, à sept milles de distance. Nous devions nous y rendre et mon père avait un camion, alors nous embarquions à l'arrière.

**Le sénateur Mercer :** C'est illégal maintenant.

**Le sénateur Mahovlich :** Cela fonctionnait. C'était toujours difficile de se rendre à certains endroits, mais un parent arrivait avec un camion ou une remorque et nous embarquions tous et nous pouvions aller jouer nos matchs. Nous arrivions à destination. Nous prenions des autobus tout le temps. Nous avions ces moyens de transport. Est-ce que vous dites qu'il n'y a pas de système d'autobus adéquat à cet endroit?

**Mme Critchley :** Il n'y a pas de système d'autobus.

**Le sénateur Mahovlich :** Il n'y a aucun moyen de transport?

**Mme Critchley :** Il n'y a pas de réseau de transport public à l'Île-du-Prince-Édouard.

**Senator Mahovlich:** Well, we had it in Northern Ontario.

**Dr. Critchley:** I know and we should have it here.

**Senator Mahovlich:** I would think so.

**Dr. Critchley:** We should absolutely have it here or there should be arrangements made so that buses could be later.

**Senator Mahovlich:** Yes.

**Dr. Critchley:** For kids who want to stay for activities, perhaps a bus could run at an alternate time or leave a community at a certain time to go to these activities, but it is not the case. A lot of times the way kids who are involved get to activities is because their father or mother is seasonally employed so they are then available to take them. That is the only way.

**Senator Callbeck:** Yes.

**Senator Mahovlich:** Are there Rotary Clubs and Lions Clubs here that sponsor teams for youngsters?

**Dr. Critchley:** I do not know whether they sponsor teams, but there was a sports program that was providing funding for hockey equipment for kids in rural communities and it was discontinued. Actually, O'Leary protested that. I do not know how much money they would give per family, but it was enough to outfit a kid in hockey.

**Senator Mahovlich:** I hate always going back but, when I was a youngster, the Lions Club looked after me and we really appreciated that. If it had not been for the Lions Club, I would not have had the youth that I had.

**Dr. Critchley:** Yes.

**Senator Mercer:** Doctor Critchley, I am curious. There was a word missing from your report that was in almost everybody else's testimony today and that was "literacy."

**Dr. Critchley:** Oh, yes.

**Senator Mercer:** You did not mention literacy. In your research, did that come up as a problem both for children and parents?

**Dr. Critchley:** In this research study, literacy did not come up as a problem, although I did quote the population rates that complete high school.

**Senator Mercer:** Right.

**Dr. Critchley:** We have also done a lot of work with Aboriginal youth and literacy is a huge issue. We have two Aboriginal communities here on Prince Edward Island and only 5 per cent of those children complete high school. It is a real problem.

**Le sénateur Mahovlich :** Eh bien, nous en avons dans le Nord de l'Ontario.

**Mme Critchley :** Je sais et nous devrions en avoir ici.

**Le sénateur Mahovlich :** Je suis de cet avis.

**Mme Critchley :** Il faudrait absolument en avoir ici, ou des arrangements devraient être pris pour que les autobus partent plus tard.

**Le sénateur Mahovlich :** Oui.

**Mme Critchley :** Pour les jeunes qui veulent rester à l'école pour participer à des activités, un autobus pourrait partir à un autre moment ou quitter une localité à un certain moment pour transporter les jeunes à ces activités, mais ce n'est pas le cas. Bien souvent, les jeunes se rendent à leurs activités parce que leur père ou leur mère a un emploi saisonnier et peut donc assurer leur transport. C'est la seule façon.

**Le sénateur Callbeck :** Oui.

**Le sénateur Mahovlich :** Y a-t-il des Clubs Rotary et des Clubs Lions ici qui parrainent des équipes de jeunes?

**Mme Critchley :** Je ne sais pas s'ils parrainent des équipes, mais il y avait un programme de sports qui fournissait de l'argent aux jeunes des collectivités rurales pour l'achat d'équipement de hockey, mais on a mis fin au programme, ce qui a soulevé un tollé à O'Leary. Je ne sais pas combien d'argent on donnait par famille, mais c'était suffisant pour équiper un jeune joueur de hockey.

**Le sénateur Mahovlich :** Je déteste parler constamment du passé, mais quand j'étais jeune, le Club Lions s'occupait de moi et nous lui en étions très reconnaissants. Sans lui, je n'aurais pas eu la jeunesse que j'ai eue.

**Mme Critchley :** Oui.

**Le sénateur Mercer :** Madame Critchley, je suis curieux. Il manque un mot dans votre rapport que presque tous les autres témoins d'aujourd'hui ont prononcé, et c'est « alphabétisme ».

**Mme Critchley :** Oh, oui.

**Le sénateur Mercer :** Vous n'avez pas mentionné l'alphabétisme. Dans votre recherche, avez-vous relevé ce problème chez les enfants et les parents?

**Mme Critchley :** Dans cette étude, l'alphabétisme n'est pas apparu comme un problème, mais j'ai donné tout à l'heure les pourcentages de la population qui avait terminé les études secondaires.

**Le sénateur Mercer :** Exact.

**Mme Critchley :** Nous avons aussi beaucoup travaillé auprès des jeunes Autochtones, et l'alphabétisme est un énorme problème. Il existe deux communautés autochtones à l'Île-du-Prince-Édouard, et seulement 5 p. 100 de ces enfants terminent les études secondaires. C'est un véritable problème.

**Senator Mercer:** Would you suggest as others would — and I am one of them — that one of the fundamental ways we can attack the issue of poverty, rural or urban, is by putting money into proper education, teaching young people and adults to read at a level that allows them to function well in society?

**Dr. Critchley:** Certainly, as I said, education is a determinant of health. I will quote my own personal belief because I do not have the research to back it up.

**Senator Mercer:** Right.

**Dr. Critchley:** My belief is that we need to do two things for our children. We need to keep them in school and we need to keep them involved.

**Senator Mercer:** Senator Mahovlich, of course, was benefited by a community that provided facilities for him to become what most considered a pretty good hockey player.

**Senator Mahovlich:** My Grade 5 teacher happened to be a Mr. Critchley, by the way.

**Dr. Critchley:** Oh, really?

**Senator Mercer:** There you go. This is your family's fault.

**Dr. Critchley:** I would like to think that I could credit him for your hockey success.

**Senator Mercer:** I have spent many years coaching sports and transportation is a huge problem in communities, both rural and urban, but it is multiplied in rural areas because of the added problem of transportation and distances. Is the cost of sports the reason that soccer is the fastest growing sport in Canada? It does not cost much. Kids have the running shoes on anyway and a pair of shorts and shin pads are a lot cheaper than hockey equipment.

Are you suggesting that government somehow get involved in subsidizing rural recreation more than they already do to address the issue of young people getting into difficulty?

**Dr. Critchley:** I do not think it would take a lot. It would just take some creative planning. There are kids that want to be involved. The thing about sports is unless kids are involved early, they do not have the confidence to be involved once they are growing up, so you have to start early. I was listening to the radio coming back from Halifax and they were saying they want to make physical fitness mandatory in high schools. Personally, I think that is the wrong place to start. By the time kids get to high school, if they have not been doing physical fitness, they are definitely not going to do it in Grade 10, 11, 12. There are a lot of inexpensive activities and the places they are most inexpensive are in schools, church halls and community centres where you do not have to pay a lot for rental fees or equipment. The equipment is there. We just have to be creative in getting these kids to and from the activities and make them available.

**Le sénateur Mercer :** Diriez-vous comme d'autres — et je suis de ceux-là — qu'une des façons dont nous pouvons nous attaquer au problème de la pauvreté, tant en milieu rural qu'urbain, c'est d'investir dans l'éducation, d'enseigner aux jeunes et aux adultes à lire à un niveau qui leur permet de bien fonctionner dans la société?

**Mme Critchley :** Comme je l'ai dit, l'éducation est un déterminant de la santé. Je vais m'en remettre à mes propres croyances, parce que je n'ai pas de recherche pour appuyer cela.

**Le sénateur Mercer :** D'accord.

**Mme Critchley :** Je crois que nous devons faire deux choses pour nos enfants : nous devons les garder à l'école et nous devons les garder occupés.

**Le sénateur Mercer :** Bien sûr, le sénateur Mahovlich a été privilégié par une communauté qui lui a donné la possibilité de devenir, aux dires de la plupart des gens, un très bon joueur de hockey.

**Le sénateur Mahovlich :** Mon professeur de cinquième année s'appelait M. Critchley, soit dit en passant.

**Mme Critchley :** Vraiment?

**Le sénateur Mercer :** Voilà. C'est la faute de votre famille.

**Mme Critchley :** J'aimerais croire que vous lui devez votre succès au hockey.

**Le sénateur Mercer :** J'ai été entraîneur pendant de nombreuses années, et le transport pose un problème énorme dans les collectivités tant rurales qu'urbaines, mais il est amplifié dans les régions rurales en raison des distances. Est-ce que les coûts que comporte la pratique d'un sport expliquent le fait que le soccer est le sport le plus en croissance au Canada? La pratique du soccer n'est pas très chère. Les jeunes ont déjà des souliers de course, et un short et des protège-tibias coûtent beaucoup moins qu'un équipement de hockey.

Est-ce que vous dites que le gouvernement devrait subventionner davantage les loisirs en région rurale pour éviter que les jeunes ne s'attirent des ennuis?

**Mme Critchley :** À mon avis, cela ne prendrait pas grand-chose. Il faudrait simplement une planification créative. Certains jeunes veulent participer. Le problème avec les sports, c'est que les jeunes doivent commencer tôt, sinon ils n'ont pas la confiance nécessaire une fois qu'ils sont grands, alors il faut commencer tôt. J'écoutais la radio en revenant d'Halifax et on disait qu'on voulait rendre obligatoire l'exercice physique dans les écoles secondaires. Personnellement, je ne crois pas que c'est là qu'il faut commencer. Lorsque les jeunes arrivent à l'école secondaire, s'ils n'ont pas fait d'exercice physique, ils ne vont pas commencer en dixième, onzième ou douzième année. Il y a beaucoup d'activités peu coûteuses, et elles sont encore moins coûteuses dans les écoles, les salles paroissiales et les centres communautaires, où les frais de location ou d'équipement sont peu élevés. L'équipement est déjà là. Nous devons simplement être créatifs pour assurer le transport des jeunes et leur offrir ces activités.

**Senator Peterson:** This is my first visit to your island and, when we drove here from downtown, I noticed there was an quite an urban spread that makes up Charlottetown. Is that the issue here? When I went to school, everybody walked or rode their bike to school. What is this transportation problem? Is that just for rural areas or because you are so spread out? Is it a problem within the city as well?

**Dr. Critchley:** We have a recently established bus system in Charlottetown. It has been established for a year. Once you move outside Charlottetown, there is no transportation. There is no alternate transportation system on this island.

**Senator Peterson:** The schools are out there. Is that where the children go to school, out in the rural areas?

**Dr. Critchley:** Yes. Another huge issue concerns built communities, particularly for rural communities. A small community like O'Leary has perhaps a couple of stores, a community centre and a church, but the main things like schools and rinks are all outside the community area. It is not like kids can walk to them. They can not walk to school or the rink because they were built outside even the rural centre. It is poor planning.

**Senator Peterson:** Yes, well, that is done. It would be the responsibility of the school board to solve that problem.

**Dr. Critchley:** It is a cost issue.

**Senator Peterson:** The school should buy a bus and drive them to the rink that is so far away.

**Dr. Critchley:** Yes. It is definitely a cost issue.

**Senator Peterson:** Yes, if you are running a regional school system, you have to do that.

**Dr. Critchley:** I am not arguing with you. I am right there.

**Senator Peterson:** It seems to me that the parents should go back to the school board.

**Dr. Critchley:** It just makes so much sense, does it not?

**Senator Peterson:** Well, I do not know.

**Dr. Critchley:** It does make sense.

**Senator Mercer:** He is a simpleton.

**The Chairman:** On that note, Senator Callbeck.

**Senator Callbeck:** Thank you for coming today. You have not mentioned childcare. What is the situation regarding early childhood development?

**Dr. Critchley:** There is kindergarten in O'Leary that the children attend. As far as the availability of daycare or childcare, I do not know. It did not seem to be an issue. From working in these communities, I know that oftentimes

**Le sénateur Peterson :** C'est ma première visite à l'Île-du-Prince-Édouard et, en me rendant ici à partir du centre-ville, j'ai remarqué que l'étalement urbain était important à Charlottetown. Est-ce là le problème? Lorsque j'étais écolier, tout le monde marchait ou prenait sa bicyclette pour se rendre à l'école. Quel est ce problème de transport? Est-ce seulement dans les secteurs ruraux ou est-ce à cause de l'étalement? Est-ce un problème dans la ville également?

**Mme Critchley :** Un réseau d'autobus a été établi récemment à Charlottetown. Il a été créé il y a un an. Dès que vous sortez de Charlottetown, il n'y a aucun transport. Il n'y a aucun autre système de transport sur l'île.

**Le sénateur Peterson :** C'est là que se trouvent les écoles. Est-ce là que les enfants vont à l'école, dans les régions rurales?

**Mme Critchley :** Oui. Un autre grand problème concerne certaines collectivités rurales. Une petite municipalité comme O'Leary compte peut-être quelques magasins, un centre communautaire et une église, mais les établissements principaux comme les écoles et les arénas sont tous situés à l'extérieur de la municipalité. Les enfants ne peuvent pas s'y rendre à pied. Ils ne peuvent pas aller à l'école ni à l'aréna à pied parce qu'on les a construits à l'extérieur du centre. Il y a eu une mauvaise planification.

**Le sénateur Peterson :** On n'y peut rien, c'est chose faite. Il appartient au conseil scolaire de trouver une solution.

**Mme Critchley :** C'est une question de coûts.

**Le sénateur Peterson :** L'école devrait acheter un autobus pour amener les enfants à l'aréna.

**Mme Critchley :** Oui. C'est définitivement une question de coûts.

**Le sénateur Peterson :** Je comprends, mais dans ce cas-là, c'est ce qu'il faut faire.

**Mme Critchley :** Je ne suis pas en désaccord avec vous; je suis du même avis.

**Le sénateur Peterson :** Il me semble que les parents devraient s'adresser au conseil scolaire.

**Mme Critchley :** C'est tout à fait logique, n'est-ce pas?

**Le sénateur Peterson :** J'imagine.

**Mme Critchley :** C'est logique.

**Le sénateur Mercer :** C'est un homme simple.

**La présidente :** Sur ce, c'est à vous, sénateur Callbeck.

**Le sénateur Callbeck :** Je vous remercie d'être venue aujourd'hui. Vous n'avez pas parlé des services de garde. Quelle est la situation en ce qui concerne la petite enfance?

**Mme Critchley :** Il existe une maternelle à O'Leary. Quant aux services de garde, je ne peux pas vous répondre. Il ne semble pas y avoir de problème à cet égard. Ayant travaillé au sein de ces collectivités, je peux vous dire que souvent, les grands-parents

grandparents, aunts or uncles take the children. Surprisingly, childcare did not come up as an issue.

**Senator Callbeck:** That is strange.

**Dr. Critchley:** It is strange because I know in Charlottetown, it certainly would be. I am sorry but I do not have an answer.

**The Chairman:** You have left us with things to think about. Thank you for coming, Dr. Critchley.

This is a good time in the course of our committee hearings for people to come on as a "walk-on". We call them at the end of the day to express their own views or concerns on something that is important to them. One of these people here today is Winnie Fraser MacKay, President of Canadian Pensioners Concerned Inc. and Past President of the Prince Edward Island Seniors' Federation.

You have been a real sport sitting throughout all of this. Tell us what is on your mind.

**Winnie Fraser MacKay, President, Canadian Pensioners Concerned Inc., as an individual:** First, I want to say what a wonderful job you have done all day of keeping everybody together and everything going so smoothly.

**The Chairman:** Thank you. They are a good lot, really.

**Ms. MacKay:** I come wearing a couple of hats because I am a national president and have been very concerned with aging, especially because I am involved in seniors' organizations, and with the changes I see with seniors in the rural areas. I want you to take this away with you; you may already have been discussing it. I have been trying for years to find out what is the interpretation of poverty. Everyone you ask has a different answer. As far as I know, unless a definition has popped out somewhere in the last few months, Canada does not have an interpretation of what poverty is.

I do not know if you are familiar with the Seniors in Canada report card or not. This is put out by NACA, the National Advisory Council on Aging in Ottawa and you may want to look at it. I am not going to saturate you with stats but this is important because every senior should have the opportunity to have this. From a national perspective, we are going to be pushing people to read this.

We hear a lot of negative things about seniors and, "Oh, they are old." I even heard that today and I cringed because —

**Senator Callbeck:** Winnie, I am one, too, and I do not feel old. We are just fine.

**Ms. MacKay:** I like what Art Linkletter said, "Sixty is like 40 today."

**Senator Callbeck:** I will buy that.

ou bien les oncles ou les tantes s'occupent des enfants. Étonnamment, la question des services de garde n'a pas été soulevée.

**Le sénateur Callbeck :** C'est étrange.

**Mme Critchley :** C'est étrange en effet, car je sais qu'à Charlottetown, on en aurait certes parlé. Je suis désolée de ne pas pouvoir vous répondre.

**La présidente :** Vous nous avez donné matière à réflexion, madame Critchley. Je vous remercie d'être venue.

Nous sommes rendus à la partie de notre séance que nous appelons la tribune ouverte. C'est maintenant que nous entendons le point de vue ou les préoccupations de certaines personnes. L'une d'elles est Winnie Fraser MacKay, présidente de la Corporation canadienne des retraités intéressés et ancienne présidente de la Fédération des aînés de l'Île-du-Prince-Édouard.

Vous avez fait preuve d'une grande patience. C'est maintenant à vous de prendre la parole.

**Winnie Fraser MacKay, présidente, Corporation canadienne des retraités intéressés, à titre personnel :** Premièrement, je tiens à vous dire que vous avez très bien réussi à assurer le bon déroulement de la journée.

**La présidente :** Merci. Nous avons beaucoup de témoins.

**Mme MacKay :** Je m'adresse à vous notamment en tant que présidente d'un organisme national et je tiens à vous dire que je m'intéresse beaucoup au vieillissement, surtout parce que je fais partie de certaines associations d'aînés et à cause des changements que j'observe chez les aînés qui vivent dans les régions rurales. Je veux vous faire un commentaire, que vous avez peut-être déjà entendu. Cela fait des années que j'essaie de définir ce qu'est la pauvreté. Tout le monde a son point de vue. À ma connaissance, à moins qu'au cours des derniers mois une définition ait été établie, le Canada n'a pas déterminé ce qu'est la pauvreté.

Je ne sais pas si vous connaissez le bulletin des aînés du Canada que publie le Conseil consultatif national sur le troisième âge, dont les bureaux sont à Ottawa. Il serait peut-être bon que vous en preniez connaissance. Je ne vous débiterai pas une série de statistiques, mais je crois néanmoins qu'il est important que tous les aînés puissent consulter ce bulletin. À l'échelle nationale, nous allons inciter les gens à le lire.

Nous entendons beaucoup de commentaires négatifs à propos des aînés. Aujourd'hui, j'ai même entendu des gens dire « Oh, ils sont vieux. » Cela m'a hérissé parce que...

**Le sénateur Callbeck :** Winnie, je suis moi-même une aînée, et je ne me sens pas vieille. Nous nous portons bien.

**Mme MacKay :** J'aime bien ce que Art Linkletter a déclaré, c'est-à-dire « Avoir 60 ans aujourd'hui, c'est comme en avoir 40. »

**Le sénateur Callbeck :** C'est exact.

**Ms. MacKay:** Seniors are more proactive than they have been, especially here in Prince Edward Island where I see a big difference and, Senator Callbeck, I am sure you do as well. Welcome back to our soil. It is great to see you.

Great information comes out of the NACA office in Ottawa. One paper is called, "Expression." There is another on aging and poverty in Canada entitled, "Seniors on the Margins," and there are some other great papers, as well. I just sent for these the other day and I am sure the department will give them to you if you are interested.

**The Chairman:** Yes.

**Ms. MacKay:** There is great stuff here about Newfoundland, where you have already been, and there are a lot of wonderful things happening in rural areas and, as you heard, some really sad things happening. I heard a question asked today about why are seniors not in all the homes that were built in P.E.I. a few years ago. I will tell you why. A lot of them want to stay in their own homes, especially in the rural areas, if they can. The barriers are transportation and, if you live alone, it is difficult if you are over the age for driving a car.

They are interested in some of the homes but the new ones need to be more open. Some seniors are in their homes longer and can not stand these small, cut-up rooms, especially if there is one bedroom. That is one reason. There are several others.

The other area I want to mention is that poverty and aging in rural areas brings forth other serious situations such as mental health and depression. We have many great doctors. We do not have enough. Our seniors who are getting depressed because they can not have their independent living are given medication to make them feel happier and that is a serious situation. That is all across Canada, not just here on Prince Edward Island. I hear this from other members in our national organizations because Canadian Pensioners Concerned has a chapter or division in every province.

We have tried to find funding to look at these areas of mental health and also to look at aging and poverty in rural areas but it seems like funding for national organizations has dried up. We would gladly get all the Canadian organizations or all the provinces across Canada involved in a project that would touch these areas. It is difficult to see ministers when we are in Ottawa.

I urge you to listen to seniors and their groups, especially the national groups. You are doing a great job listening to people all across Canada and hearing from the provincial groups, like you did with ours today. We need people in your position to encourage our politicians and bureaucrats to listen to seniors.

**Mme MacKay :** Les aînés sont davantage proactifs qu'avant, surtout dans l'Île-du-Prince-Édouard, où j'observe une grande différence. Je suis certaine que vous constatez la même chose, madame le sénateur Callbeck. Soit dit en passant, je vous souhaite la bienvenue; nous sommes ravis de vous voir.

Les publications produites par le Conseil consultatif national sur le troisième âge constituent une excellente source d'information. Il y en a une qui s'appelle *Expression* et une autre intitulée *Aînés en marge* sur le vieillissement et la pauvreté au Canada. Il y a aussi d'autres excellents documents. J'ai demandé d'obtenir ces deux-là l'autre jour, et je suis certaine que le ministère vous les fera parvenir si vous en faites la demande.

**La présidente :** Oui.

**Mme MacKay :** Vous y trouverez des renseignements intéressants au sujet de Terre-Neuve, où vous étiez l'autre jour, et vous constaterez qu'il se passe des choses merveilleuses dans certaines régions rurales, mais aussi des moins bonnes, comme vous l'avez appris. Quelqu'un aujourd'hui a demandé pourquoi les aînés n'habitent pas tous dans les résidences qui ont été construites dans l'Île-du-Prince-Édouard il y a quelques années. Je vais vous dire pourquoi. Un grand nombre d'entre eux préfèrent rester chez eux, surtout dans les régions rurales, s'ils le peuvent. Toutefois, les déplacements constituent un obstacle, particulièrement s'ils habitent seuls et qu'ils n'ont plus de permis de conduire.

Certaines des résidences les intéressent, mais les nouvelles devraient modifier leur concept. Les aînés qui ont continué d'habiter chez eux pendant longtemps ont du mal à s'habituer à vivre dans de petites pièces, surtout s'il n'y a qu'une seule chambre. Voilà une des raisons.

Je veux aussi souligner le fait que la pauvreté et le vieillissement dans les régions rurales entraînent de graves problèmes de santé mentale, comme la dépression. Nous avons d'excellents médecins, mais ils ne sont pas assez nombreux. Aux aînés qui se sentent déprimés parce qu'ils ont perdu leur indépendance, on prescrit des médicaments pour qu'ils se sentent plus heureux. Il s'agit là d'une grave situation. Et cela ne se produit pas seulement dans l'Île-du-Prince-Édouard, mais partout au Canada. J'ai entendu d'autres membres de notre organisme national en parler, car la Corporation canadienne des retraités intéressés a une section dans chaque province.

Nous avons essayé d'obtenir des fonds pour mener des études sur la santé mentale ainsi que sur le vieillissement et la pauvreté dans les régions rurales, mais il semble que le financement destiné aux organismes nationaux a grandement diminué. Nous serions ravis de pouvoir collaborer avec tous les organismes canadiens ou toutes les provinces à un projet concernant un de ces sujets. Lorsque nous venons à Ottawa, nous avons de la difficulté à obtenir un entretien avec des ministres.

Je vous exhorte à écouter les aînés et les organismes qui les représentent, surtout les organisations nationales. Je vous remercie de vous déplacer un peu partout au Canada pour entendre des représentants d'organismes provinciaux, comme vous l'avez fait ici aujourd'hui. Nous avons besoin de gens comme

Not all seniors today are 80 years old. We have wonderful 90-year-olds who are able to give great advice. We find that a lot of bureaucrats are not listening to seniors.

A serious situation coming up is that our baby boomers are not prepared for retiring. I am not retired, I am rewired because I am always doing something else. We see seniors now as 50-plus. We really have to start preparing them for what is ahead in the economy and have them start preparing more for their retirement years.

Seniors do not feel that politicians are listening to them and they are frustrated and many times when we are out speaking to groups they will say, "What is the difference? They are not going to listen to us anyway."

The New Horizons program has been very beneficial in several areas. However, our funding is based on population and here in Prince Edward Island, we have 40 to 48 clubs with 1,500 seniors with the average age being the late sixties and seventies in those clubs. I am on the New Horizons committee and it is heartbreaking to get all of their submissions and have to cut them back. They all do such great work for their communities and it keeps them active and brings out history.

As well, the seniors are volunteers. I was happy to hear you ask the Federation how they get their money. I have been involved for a number of years and it is not easy to get funding. I do not think seniors who have worked hard and kept their communities going should have to nickel-and-dime as much as they do, not getting paid for lunches if they travel for three hours in a day for meetings or having to stand for hours Xeroxing. Those are some of the smaller things.

I have more to say but you have a long day ahead tomorrow in Edmundston.

**The Chairman:** I have one comment and some of my colleagues may want to ask a question. When you say how active seniors are, they certainly are. In every large city or small town in Canada, they are a huge part of the population. It should also occur to people in our profession that seniors vote. One should think of that.

**Ms. MacKay:** I am glad you brought that up. Most of my colleagues bring it up all the time.

**Senator Mercer:** Thank you for being patient and hanging in all day to listen to us ramble. I want to draw your attention to the fact that there is another committee chaired by Senator Carstairs from Manitoba, which is a special Senate committee studying aging. I happen to be a member of that committee as well, so I am cheating by doing two pieces of work at the same time. I encourage you to follow those proceedings. They are telecast on CPAC, probably at three o'clock in the morning. People tell me they see me on television; I tell them they better get a life if they

vous pour encourager nos politiciens à écouter les aînés. Nous n'avons pas tous 80 ans. Et il y a des personnes extraordinaires de 90 ans qui peuvent donner de très bons conseils. Nous trouvons que bien des élus ne sont pas à l'écoute des aînés.

Par ailleurs, j'attire votre attention sur le fait que les baby-boomers ne sont pas préparés pour la retraite. Je ne suis pas retraitée, car je suis toujours en train de participer à quelque chose. Aujourd'hui, nous considérons que les aînés sont les personnes de 50 ans et plus. Il faut faire en sorte qu'ils se préparent mieux pour la retraite.

Les aînés ont le sentiment que les politiciens ne sont pas à leur écoute, ce qui les rend frustrés, et souvent, lorsqu'ils s'adressent à certains groupes, ils se disent que cela ne vaut peut-être pas la peine finalement puisque de toute façon, on ne les écouterait pas.

Le programme Nouveaux Horizons a donné de très bons résultats dans plusieurs domaines. Cependant, les fonds sont attribués en fonction de la taille de la population, et ici, dans l'Île-du-Prince-Édouard, on compte entre 40 et 48 clubs, dont font partie 1 500 aînés. En moyenne, ils sont dans la fin soixantaine ou septuagénaires. Je siège au comité d'évaluation des demandes, et cela me brise le cœur de ne pas pouvoir leur accorder tous les fonds qu'ils demandent. Ils accomplissent tous un travail extraordinaire pour leur communauté, et en plus cela les garde actifs.

Par ailleurs, les aînés font du bénévolat. J'étais ravie de vous entendre demander aux représentantes de la Fédération comment elles obtenaient leur financement. J'en ai fait partie pendant un certain nombre d'années, et je peux vous dire qu'il n'est pas facile d'obtenir des fonds. Je ne crois pas que les aînés qui ont travaillé fort et qui ont beaucoup donné pour leur communauté devraient avoir à compter leurs sous comme ils le font, à payer leurs repas quand ils doivent faire un trajet de trois heures pour assister à une réunion ou bien à rester debout à faire des photocopies pendant des heures. Ce sont là certains détails.

J'aurais d'autres choses à dire, mais je sais qu'une longue journée vous attend demain à Edmundston.

**La présidente :** J'ai un commentaire à formuler et certains de mes collègues auront peut-être des questions à poser. Vous dites que les aînés sont actifs, et c'est vrai. Dans toutes les villes du pays, grandes ou petites, ils constituent une forte proportion de la population. Les gens qui oeuvrent dans notre milieu devraient garder en tête que les aînés sont aussi des électeurs. Il faut y penser.

**Mme Mackay :** Je suis heureuse de vous l'entendre dire. La plupart de mes collègues le mentionnent toujours.

**Le sénateur Mercer :** Je vous remercie de votre patience, car vous avez dû passer toute la journée à nous écouter. Je tiens à vous signaler qu'un comité sénatorial spécial, présidé par le sénateur Carstairs, du Manitoba, se penche actuellement sur le vieillissement. Je suis membre de ce comité également, alors je travaille sur deux fronts en même temps. Je vous encourage à suivre les délibérations de ce comité, qui sont diffusées sur CPAC, probablement à trois heures du matin. Les gens me disent qu'ils me voient à la télévision, et je leur dis qu'ils ont une drôle de vie

are up at that hour of the morning watching me. However, I draw your attention to that and am also interested in getting the proper name of the report you had so that I will be able to fill my files on my other committee.

You raised the issue of the definition of poverty, but I think the definition of seniors is also an issue. You mentioned your organization considers it 50-plus. As I approach my sixtieth birthday, I think seniors are somewhere around 70 or 80. I do think that my 87-year-old mother is a senior. It is a moving target and someone used the phrase in the last couple of days that seniors are not necessarily old.

**Ms. MacKay:** Absolutely, yes. Your comment is interesting because in one of our clubs in the eastern end of the Island, there are two groups and the 95-year-old mother in one group says, "My son-in-law and daughter will not come over here because they do not want to go to all the meetings and they do not see themselves as being seniors and they are in their seventies." Yes, there is some difficulty with the term. They say we should change it but I think that we have to be realistic.

**Senator Mercer:** I was at recent international conference on aging. They never used the word "aging" once. They talked about "older people."

**Ms. MacKay:** Yes.

**Senator Mercer:** I had a heck of a time getting my head around all that. Anyway, thank you.

**Senator Callbeck:** I am in agreement when you say you are not retired, just rewired. I think that is true. You are extremely active in the province.

You said funding for the New Horizons program is per capita. Is that per senior citizen or per overall population?

**Ms. MacKay:** It is for overall population.

**Senator Callbeck:** Regardless of whether you —

**Ms. MacKay:** Oh, that is a good question. I am not sure. I thought it was for population. All our funding comes per population, so that is a good point. I do not think it is, senator, because they would not have the exact numbers. I think it is the population of our province but I will certainly find out.

**Senator Callbeck:** But they have the percentages of seniors.

**Ms. MacKay:** Yes.

**Senator Callbeck:** Yes. I just wondered.

**The Chairman:** Thank you again for your patience.

**Ms. MacKay:** I will send that material.

s'ils regardent cette chaîne à cette heure-là. Quoi qu'il en soit, je voulais seulement vous le faire savoir. Par ailleurs, je voudrais obtenir le nom exact du rapport dont vous avez parlé pour que je puisse le mettre dans mes dossiers pour cet autre comité.

Vous avez parlé de la définition de la pauvreté, mais je pense que la définition d'ainé n'est pas claire non plus. Votre organisme considère que ce sont les personnes âgées de 50 ans et plus. À l'approche de mon soixantième anniversaire, je crois que les aînés sont plutôt âgés de 70 ou 80 ans environ. Je considère ma mère de 87 ans comme une aînée. C'est un âge qui ne cesse de varier. Aussi, à un moment donné au cours des deux derniers jours, quelqu'un a déclaré que les aînés ne sont pas nécessairement vieux.

**Mme Mackay :** Tout à fait. Votre commentaire est intéressant, car il y a un club dans l'est de l'île qui compte deux groupes, et dans l'un d'eux, il y a une dame de 95 ans qui m'a dit que sa fille et son gendre ne veulent pas assister à toutes les réunions parce qu'ils ne se considèrent pas comme des aînés puisqu'ils sont septuagénaires. Il est vrai que ce terme n'est pas clairement défini. On dit qu'il faudrait le changer, mais je crois qu'il faut être réaliste.

**Le sénateur Mercer :** J'ai assisté récemment à une conférence internationale sur le vieillissement. Jamais le mot vieillissement n'a été employé; on parlait toujours de personnes plus âgées.

**Mme Mackay :** Oui.

**Le sénateur Mercer :** J'avais du mal à m'y retrouver. Quoi qu'il en soit, je vous remercie.

**Le sénateur Callbeck :** Je suis d'accord avec vous quand vous dites que vous n'êtes pas retraitée. Je crois que c'est vrai, car vous êtes extrêmement active dans la province.

Vous avez dit que le Programme Nouveaux Horizons est par habitant. Est-ce par personne âgée ou pour l'ensemble de la population?

**Mme MacKay :** Pour l'ensemble de la population.

**Le sénateur Callbeck :** Peu importe que vous...

**Mme MacKay :** Oh! C'est une bonne question. Je ne suis pas sûre. Je pensais que c'était pour la population. Tout notre financement est versé par tranche de population, donc c'est une excellente remarque. Je ne pense pas que ce soit le cas, sénateur, parce qu'ils n'auraient pas les chiffres exacts. Je pense que c'est la population de notre province, mais je vais bien sûr me renseigner.

**Le sénateur Callbeck :** Mais ils ont les pourcentages des personnes âgées.

**Mme Mackay :** Oui.

**Le sénateur Callbeck :** Oui. Je voulais seulement savoir.

**La présidente :** Merci encore pour votre patience.

**Mme MacKay :** J'enverrai la documentation.

**The Chairman:** Colleagues, we now have a person who would certainly be close to my heart if I was here, Dr. Els Cawthorn from the Prince Edward Island Humane Society, and she wants to say a few words. I will be listening carefully because I have been taking in abandoned and abused strays for about 33 years now.

**Dr. Els Cawthorn, Veterinarian and Shelter Manager, P.E.I. Humane Society, as an individual:** Great. That is what we want to hear.

**The Chairman:** They drive you crazy but you have to love them.

**Dr. Cawthorn:** I will try and stay in the time limit. I know there is a plane waiting for everybody to leave.

There is an issue here of animal welfare as well as people welfare. Historically, the method of population control in the rural areas, especially for small animals, for what we call "companion animals," was that they were part of the tough cycle of life.

**The Chairman:** Yes.

**Dr. Cawthorn:** If they got sick, they died. If there was a problem with them, they were killed by the farmer. If there were too many kittens, they were put in a sack and drowned.

In this day and age, that kind of control of animal population is not really relevant any more. It should not happen. It does not happen any more. People are much more aware of animal welfare and so these animals, these cats and dogs in the rural areas, are better taken care of now, which is great. I have no problem with that whatsoever. The result is, though, that the number of animals in the rural areas, the cats and dogs to a certain extent, are increasing and there has to be a different method of population control.

The most common method of population control is to spay and neuter your animals. Of course, if you have no money, you are not going to go out and spay and neuter, 10, 15 or 20 barn cats. There is just no way. What happens is that the number of animals, in particular the cats, increase exponentially. These cats do tend to go in the barns. They also tend to become feral. They go out in the neighbouring properties. They do bother other people. They encroach on the smaller municipalities. They cause problems. What happens is that these cats often are brought to us at the Humane Society. Some of these cats are really nice. It is not that they are nasty cats. Some are truly feral and would not be able to be rehabilitated.

The number of animals coming into the Humane Society is such that we do end up euthanizing a lot of them. To switch from animals dying and being killed on the farm, so to speak, to switching and taking these animals into the Humane Society and euthanizing them there, is not an acceptable method of population control either. It is something we need to address. We need to address the number of animals; there are just too many of them.

**La présidente :** Chers collègues, nous accueillons maintenant quelqu'un qui serait certainement une amie très chère si j'habitais ici, la Dre Els Cawthorn de la Prince Edward Island Humane Society et elle a quelques mots à nous dire. Je vais l'écouter attentivement, car il y a environ 33 ans que je recueille des chats abandonnés et maltraités.

**Dre Els Cawthorn, vétérinaire et gérante d'un refuge, P.E.I. Humane Society, à titre personnel :** Bravo. C'est ce que nous voulons entendre.

**La présidente :** Ils nous rendent fous, mais nous ne pouvons que les aimer.

**Dre Cawthorn :** Je vais essayer de ne pas dépasser mon temps de parole. Je sais que tout le monde attend de prendre l'avion.

Le problème ne concerne pas seulement le bien-être des animaux mais aussi celui de la population. Dans les zones rurales, la méthode de régulation de la population, surtout celle des petits animaux, ceux que nous appelons « animaux de compagnie » était qu'ils étaient victimes de l'impitoyable cycle de vie.

**La présidente :** Oui.

**Dre Hawthorne :** S'ils avaient une maladie, ils mourraient. S'ils avaient un problème, le fermier les tuait. S'il y avait trop de chatons, on les mettait dans un sac pour les noyer.

Ce type de régulation de la population animale n'est plus vraiment approprié aujourd'hui. Elle ne devrait pas exister. Elle n'existe plus. Les gens sont beaucoup plus sensibilisés au bien-être des animaux alors ils traitent mieux ces animaux, chats et chiens, dans les zones rurales aujourd'hui, ce qui est très bien. Cela ne me pose aucun problème. Cependant, le résultat est que le nombre des animaux des zones rurales, surtout les chats et les chiens, augmente et qu'il faut trouver une autre méthode de régulation de la population.

La méthode de régulation de la population la plus courante consiste à stériliser et à châtrer les animaux. Bien sûr, si vous n'avez pas d'argent, vous n'allez pas stériliser et châtrer 10, 15 ou 20 chats d'étable. C'est tout simplement impossible. En fait, le nombre des animaux, surtout celui des chats, augmente exponentiellement. Ces chats ont tendance à fréquenter les étables. Ils ont aussi tendance à passer à l'état sauvage. Ils errent dans les propriétés avoisinantes. Ils dérangent d'autres personnes. Ils envahissent les petites municipalités. Ils causent des problèmes. On nous amène souvent ces chats, à la société de protection des animaux. Certains sont vraiment gentils, pas du tout méchants. D'autres sont vraiment passés à l'état sauvage et ne peuvent plus redevenir des chats domestiques.

La société de protection des animaux en reçoit tellement que nous finissons par en euthanasier beaucoup. Le fait de passer des animaux qui meurent et qui sont tués à la ferme à ceux que l'on amène à la société de protection des animaux pour les euthanasier n'est pas non plus une méthode de régulation de la population acceptable. Nous devons trouver une solution à ce problème. Nous devons contrôler le nombre des animaux; il y en a tout simplement trop.

We need to have access to either subsidized spay and neuter for people in rural areas or some sort of support for private organizations that work with people in the rural areas to help them take care of the overpopulation of animals on farms.

We do not know for sure how big the problem is because there never has been any real research done on the actual numbers of animals in the rural area that are loose, but we get a lot of complaints and a lot of animals are brought to the shelter for that reason.

Right now, we do not have rabies on P.E.I. In the last four years, we have had two cases of bat rabies transmitted to cats. The danger to people from those rabid cats is small because once it goes from the bat to the cat, often it does not go from the cat to the human any more. If we ever got real rabies on the Island, like fox or skunk rabies, we would be in trouble because cats are a perfect reservoir for this disease and then there would be a real danger to people as well.

I think it is important that the problem be addressed.

**The Chairman:** Are you thinking in terms of a special kind of law or legislation?

**Dr. Cawthorn:** I do not think legislation will help. I think most people are willing to do something about population control, but I also think most people just do not have the means to do it, to actually get their animals spayed and neutered. Legislation would be incredibly difficult to enforce and without the money to support it, I do not think it would make a difference.

**Senator Mercer:** What is the cost to have a cat spayed?

**Dr. Cawthorn:** A cat spay itself is approximately \$100 to \$120. Often, veterinarians would like the animals vaccinated before they actually take them in, so you are looking at about \$45 to get your cat vaccinated, and then two or three weeks after that, you can take her in to be spayed. It is not a cheap procedure.

**Senator Mercer:** I see the problem.

**Senator Callbeck:** I am thinking of a group in my area that looks after a lot of cats.

**Dr. Cawthorn:** We have a wonderful program on Prince Edward Island called "Cat Action Team," which does what we call a trap/neuter/release program. It is specifically aimed at cats that are not owned or very loosely owned, the feral ones, the ones that roam around municipalities. We have done a number of barn cats as well that are loosely owned. It is a private organization. They raise a lot of money. They do a lot of fundraising and will actually pay for the health care for these animals. They catch them, take them to veterinarians who will do the surgery and vaccinate and check them for infectious diseases, and then they are returned and released in the area where they came from. The nice thing about trap/neuter/release is that it maintains a population pressure so that there is less chance of the other cats that you have not spayed or neutered yet reproducing faster and more efficiently. So you have maintained the population pressure

Il faut soit aider financièrement les habitants des zones rurales pour qu'ils puissent stériliser et châtrer les animaux soit soutenir des organisations privées qui aident les résidents des zones rurales à contrôler la population des animaux dans les fermes.

Nous ne connaissons pas la gravité de ce problème car aucune étude n'a vraiment été faite pour déterminer le nombre d'animaux errants dans les zones rurales, mais nous recevons beaucoup de plaintes et beaucoup de chats sont apportés à l'abri pour cette raison.

À l'heure actuelle, l'Île-du-Prince-Édouard est exempte de rage. Au cours des quatre dernières années, nous avons enregistré deux cas de transmission de la rage par des chauves-souris à des chats. Les chats enrégés ne présentent pas de vrai danger pour l'homme, car une fois que la rage est transmise de la chauve-souris au chat, elle n'est souvent plus transmise du chat à l'homme. Si jamais une rage, comme celle du renard ou de la mouffette, frappait l'île, il y aurait beaucoup de problèmes parce que les chats sont un réservoir idéal pour cette maladie et l'homme serait aussi très exposé.

Je pense qu'il est important d'aborder ce problème.

**La présidente :** Pensez-vous à une loi ou une mesure législative particulière?

**Dre Cawthorn :** Je ne pense pas qu'une loi serait utile. Je crois que la majorité des gens sont prêts à faire quelque chose pour contrôler la population, mais je crois aussi qu'ils n'ont tout simplement pas les moyens de stériliser et de châtrer leurs animaux. Il sera très difficile d'appliquer la loi s'il n'y a pas de moyens financiers pour le faire, je ne pense pas que le problème serait réglé.

**Le sénateur Mercer :** Que faut-il payer pour châtrer un chat?

**Dre Cawthorn :** Environ 100 à 120 \$. Souvent les vétérinaires préfèrent que les animaux soient vaccinés avant qu'ils ne les traitent, il faut donc ajouter 45 \$ pour vacciner un chat et attendre deux ou trois semaines avant de le châtrer. Ce n'est pas une procédure bon marché.

**Le sénateur Mercer :** Je vois le problème.

**Le sénateur Callbeck :** Je pense à un groupe dans ma région qui s'occupe de beaucoup de chats.

**Dre Cawthorne :** Un excellent programme appelé « Cat Action Team » pour attraper, châtrer et libérer les chats existe à l'Île-du-Prince-Édouard. Il est spécialement conçu pour les chats qui n'appartiennent à personne ou qui sont en semi-liberté, les chats qui sont passés à l'état sauvage, les chats qui errent dans les municipalités. Nous avons aussi eu un certain nombre de chats d'étable ou qui sont en semi-liberté. L'organisation est privée. Elle collecte beaucoup de fonds. Elle a beaucoup d'activités de financement et paye les soins prodigués aux animaux. Elles attrapent, les apportent chez des vétérinaires pour les opérer, les vacciner et voir s'ils ne sont pas atteints de maladies infectieuses. Les chats sont ensuite relâchés où ils ont été attrapés. Ce qui est intéressant dans le programme attraper, châtrer et libérer, c'est qu'il exerce une pression démographique. Les autres chats qui n'ont pas été stérilisés ni châtrés ont moins de

with the animals that are spayed and neutered and they will not reproduce, so, eventually, over approximately 10 to 15 years, the number of animals will go down and down and down, and you will have a measure of control that way.

The problem, of course, is that right now there is a waiting list of, something like 500 or 600 animals. They have done over 3,000 in the last five years.

**Senator Callbeck:** They spay?

**Dr. Cawthorn:** Spay and neuter, yes.

I am currently also involved in a community organization that is trying to get low-cost spay and neuter off the ground. Again, this is a community initiative. It will involve a lot of fundraising, hopefully some grants. Then we would have a method where people could apply to the committee, we would screen and probably go with a cut-off income for these people as well — perhaps by LICO, low-income cut-offs, or LIMs, low-income measures — and then we would subsidize for two-thirds. Our own community organization would pay one-third of the cost, the client themselves would pay one-third of the cost and, hopefully, the veterinarians would donate one-third of the cost. It would be a win-win program for everybody once we got it off the floor and as long as we can raise enough money to go with what we get for applications.

**The Chairman:** Thank you for coming and reminding us of that.

**Dr. Cawthorn:** Thank you. That is great.

**The Chairman:** Not at all, and all the best.

Have a good trip back, everybody. Thank you.

**Dr. Cawthorn:** Thank you for doing this. It is great to be able to be heard.

**The Chairman:** Thank you.

The committee adjourned.

chance de se reproduire plus rapidement et plus efficacement. Donc, les animaux qui ont été stérilisés et châtrés sont soumis à une pression démographique et ne se reproduiront pas et, éventuellement, dans environ 10 à 15 ans, le nombre des animaux diminuera de plus en plus et ainsi ce sera un moyen de contrôler la population.

Le problème, bien sûr, c'est qu'aujourd'hui il y a une liste d'attente d'environ 500 ou 600 animaux. Ils en ont traités plus de 3 000 au cours des cinq dernières années.

**Le sénateur Callbeck :** Ils stérilisent?

**Dre Cawthorne :** Ils stérilisent et châtrent, oui.

Je fais aussi partie d'un organisme communautaire qui essaie de faire baisser les coûts de stérilisation et de castration. Encore une fois, c'est une initiative de la collectivité. Cela implique beaucoup de campagne de financement, espérons qu'il y aura des subventions. Ensuite, il faudra une méthode permettant aux gens de déposer des demandes au comité, nous les examinerons et choisirons probablement un seuil d'approbation du revenu pour ces gens aussi, peut-être par le SFR, le seuil de faible revenu ou les MFR, les mesures de faible revenu, puis nous chercherons des subventionnés pour deux tiers. Notre propre organisme communautaire assumera un tiers du coût, les clients paieront un tiers du coût et, espérons que les vétérinaires offriront un tiers du coût. Tout le monde serait gagnant une fois que le programme sera élaboré et tant que nous pourrions prélever suffisamment de fonds pour continuer à partir de que nous obtenons pour les demandes.

**La présidente :** Merci d'être venue et de nous avoir rappelé cette situation.

**Dre Cawthorn :** Merci. C'est un plaisir.

**La présidente :** Je vous en prie, et bonne chance.

Je souhaite à tout le monde un bon voyage de retour. Merci.

**Dre Cawthorn :** Merci d'avoir organisé cela. C'est merveilleux de pouvoir se faire entendre.

**La présidente :** merci.

La séance est levée.



**nday, February 19, 2007 (afternoon meeting)**

*an individual:*

van Emke, SWGC, Memorial University of Newfoundland;  
srael Hann;  
erry Byrne, P.C., Member of Parliament for Humber-St. Barbe-  
Baie Verte.

**sday, February 20, 2007 (morning meeting)**

*ernment of Prince Edward Island:*

laine Noonan, Executive Director, Population Secretariat;  
eannette MacAulay, Deputy Minister of Social Services and  
Seniors.

*ources West Inc.:*

rkki Pohjolainen, Economic Development Officer.

*pice Palliative Care Association of Prince Edward Island:*

d MacLaren, President;  
raham Gaudet, Executive Director.

*BioAlliance:*

ory Francis, Executive Director.

*Literacy Alliance:*

atherine O'Bryan, Executive Director.

*ilies First Resource Centre:*

ileen Petrie, Executive Director.

**day, February 20, 2007 (afternoon meeting)**

*Senior Citizens' Federation:*

nnie Boyle, President;  
ene Larkin, Executive Director.

*ciation des femmes acadiennes et francophones:*

ollette Arsénault, Director.

*Advisory Council on the Status of Women:*

atherine McAleer, Member.

*onal Farmers Union:*

rnald MacFarlane, Maritime Board Member;  
uren Fyfe, Women's Vice-President.

*l of Nursing, University of Prince Edward Island:*

. Kim Critchley, Dean and Associate Professor.

*individual:*

nnie Fraser Mackay, President, Canadian Pensioners Concerned  
Inc.

. Els Cawthorn, Veterinarian and Shelter Manager, P.E.I.  
Humane Society.

**Le lundi 19 février 2007 (séance de l'après-midi)**

*À titre personnel :*

Ivan Emke, SWGC, Université Memorial de Terre-Neuve;  
Israel Hann;  
Gerry Byrne, C.P., député de Humber-St. Barbe-Baie Verte..

**Le mardi 20 février 2007 (séance du matin)**

*Gouvernement de l'Île-du-Prince-Édouard :*

Elaine Noonan, directrice exécutive, Secrétariat de la population;  
Jeannette MacAulay, sous-ministre des Services sociaux et des  
Aînés.

*Resources West Inc. :*

Erkki Pohjolainen, agent de développement économique.

*Hospice Palliative Care Association of Prince Edward Island :*

Ed MacLaren, président;  
Graham Gaudet, directeur exécutif.

*PEI BioAlliance :*

Rory Francis, directeur exécutif.

*PEI Literacy Alliance :*

Catherine O'Bryan, directrice exécutive.

*Families First Resource Centre :*

Aileen Petrie, directrice exécutive.

**Le mardi 20 février 2007 (séance de l'après-midi)**

*Fédération des citoyen(ne)s aînée(s) de l'Île-du-Prince-Édouard :*

Annie Boyle, présidente;  
Irene Larkin, directrice exécutive.

*Association des femmes acadiennes et francophones :*

Colette Arsénault, directrice.

*Conseil consultatif sur la condition de la femme de l'Île-du-Prince-  
Édouard :*

Catherine McAleer, membre.

*Syndicat national des cultivateurs :*

Ranald MacFarlane, membre du Conseil des Maritimes;  
Karen Fyfe, vice-présidente des femmes agricultrice.

*École des sciences infirmières, Université de l'Île-du-Prince-Édouard :*

Kim Critchley, doyenne et professeure agrégée.

*À titre personnel :*

Winnie Fraser Mackay, présidente, Corporation canadienne des  
retraités intéressés.

Dre Els Cawthorn, vétérinaire et gérant d'un refuge, P.E.I. Humane  
Society.



*If undelivered, return COVER ONLY to:*  
Public Works and Government Services Canada –  
Publishing and Depository Services  
Ottawa, Ontario K1A 0S5

*En cas de non-livraison,*  
*retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:*  
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –  
Les Éditions et Services de dépôt  
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

#### WITNESSES

**Monday, February 19, 2007 (morning meeting)**

*Government of Newfoundland and Labrador:*

Jennifer Jeans, Assistant Deputy Minister, Department of Human Resources, Labour and Employment.

*Corner Brook-Rocky Harbour Region Rural Secretariat:*

Doris M. Hancock, Regional Partnership Planner.

*Gros Morne Co-operating Association:*

Colleen Kennedy, Executive Director.

*RED Ochre Regional Board Inc. (Regional Economic Development Board):*

Sean St. George, Executive Director.

*Food Bank Network:*

Sister Alichia Linehan, Secretary;

Judie Gushue, Past President.

*FFAW — Fish, Food and Allied Workers:*

Lana Payne, Research and Communications;

Jason Spingle, West Coast Staff Representative.

*(Continued on previous page)*

#### TÉMOINS

**Le lundi 19 février 2007 (séance du matin)**

*Gouvernement de Terre-Neuve-et-Labrador :*

Jennifer Jeans, sous-ministre adjointe, ministère des Ressources humaines, du Travail et de l'Emploi.

*Corner Brook-Rocky Harbour Region Rural Secretariat :*

Doris M. Hancock, Planification régionale du partenariat.

*Gros Morne Co-operating Association :*

Colleen Kennedy, directrice exécutive.

*RED Ochre Regional Board Inc. (Conseil de développement économique régional) :*

Sean St. George, directeur exécutif.

*Réseau de banques alimentaires :*

Sœur Alichia Linehan, secrétaire;

Judie Gushue, ancienne présidente.

*Union des pêcheurs de Terre-Neuve :*

Lana Payne, Recherche et communications;

Jason Spingle, représentant des employés de la côte Ouest.

*(Suite à la page précédente)*









